

★ 942

+R218

V. 2.



75874









HISTOIRE  
D'ANGLETERRE,

PAR M<sup>R</sup>  
DE RAPIN THOYRAS.

E X P L I C A T I O N  
D E S  
V I G N E T T E S  
D U T O M E I I.

Pour le LIVRE VI, page 1, le Couronnement de *Guillaume le Conquérant*.

Pour le LIVRE VII, page 147, *Thomas Becket*, Archevêque de Cantorbéri, assommé près de l'Autel.

Pour le LIVRE VIII, page 235, le Roi *Jean* remet sa Couronne au Légat du Pape : le Légat l'ayant reçue, la rend au Roi, qui s'engage, par une Chartre authentique, à payer, tous les ans, au Pape, un tribut de mille livres sterling.



# HISTOIRE D'ANGLETERRE,

PAR M<sup>R</sup>  
DE RAPIN THOYRAS,

TOME SECONDE,

*Contenant ce qui s'est passé depuis GUILLAUME LE CONQUÉ-  
RANT, jusqu'à la fin du Règne de HENRI III.*



A LA HAYE,

Chez ALEXANDRE DE ROGISSART.

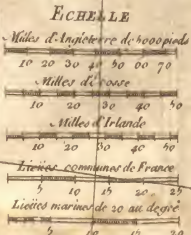
M. DCCXXVI.

*Avec Privilege de Nos Seigneurs les Etats de Hollande & de Westfrise.*







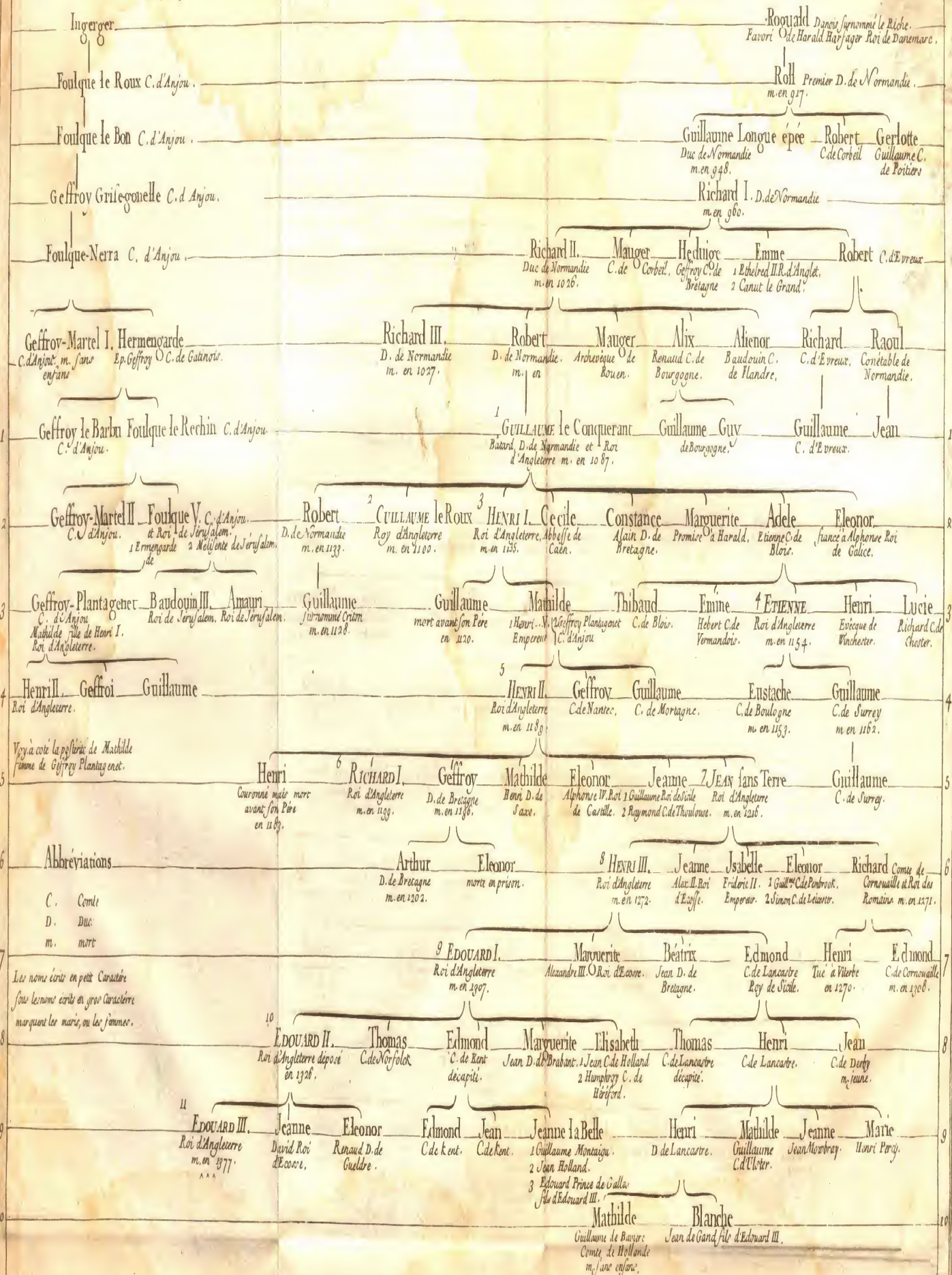




## GÉNÉALOGIES DE GUILLAUME LE CONQUÉRANT PREMIER ROI NORMAND et DE HENRI II PREMIER ROI DE LA MAISON D'ANJOU PLANTAGENET.

## ANJOU

## NORMANDIE





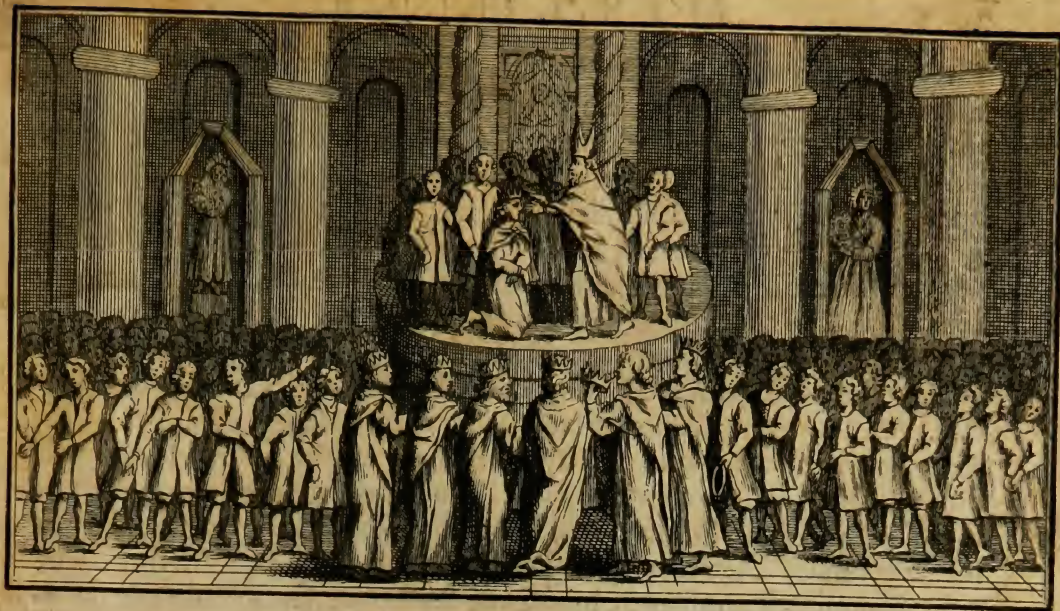






GUILLAUME LE CONQUERAND.





# HISTOIRE D'ANGLETERRE.

## LIVRE SIXIÈME,

Contenant les Regnes de GUILLAUME le Conquerant, de GUILLAUME le Roux, de HENRI BEAUCLERC & d'ETIENNE.

+++++

## GUILLAUME I.

Surnommé le Bâtard, ou le Conquerant.



UAND on considère sans prévention l'entreprise que le Duc de Normandie forma contre l'Angleterre, on ne sçait ce qu'on en doit le plus admirer, ou le fondement, ou la hardiesse, ou le succès. Premièrement on ne peut s'empêcher d'être surpris, qu'il ait appuyé son droit sur un fondement aussi peu solide que la simple volonté d'Edouïard, dont même il ne paroît pas dans l'Histoire, qu'il ait jamais offert de donner aucune preuve, ni de produire aucun témoin. En second lieu, il n'est pas plus aisé de comprendre, que ce Prince qui passoit pour un des plus habiles de son

Considérations sur l'entreprise du Duc de Normandie contre l'Angleterre.

*Tome II.*

A

tems,



GUILLAUME I.

tems , ait pû former le dessein de soutenir ses prétendus droits par les armes , malgré tous les obstacles qui sembloient conspirer à l'en détourner. Jamais projet ne parut formé plus légèrement , & avec si peu d'apparence d'être suivi d'un heureux succès. Les forces de Normandie n'étoient pas comparables à celles de l'Angleterre , & Guillaume n'avoit dans le País dont il entreprenoit la conquête , ni Places , ni amis , ni intelligences , sur quoi il pût fonder l'espérance de réussir. Après même qu'il y eut débarqué une puissante armée , il n'y trouva pas un seul Seigneur qui se déclarât pour lui. Bien loin qu'il pût s'attendre à quelque secours de la part des Anglois , il n'étoit pas possible qu'il ignorât les dispositions favorables où ils se trouvoient à l'égard de Harald. Veritablement , il pouvoit y avoir parmi eux , des gens assez équitables , pour trouver mauvais que ce nouveau Roi eût usurpé la Couronne sur le Prince Edgar. Mais ils n'avoient garde de lui faire un crime de ce qu'il avoit supplanté le Duc de Normandie , dont les prétentions ne leur étoient pas même connues. Ils étoient si peu disposés à rejeter le Roi qu'ils avoient élu , qu'au contraire ils venoient de lui donner des preuves sensibles de leur fidélité , par leur zèle & par leur promptitude à le soutenir contre le Roi de Norwége. D'un autre côté , les obstacles que Guillaume devoit naturellement rencontrer de la part de ses voisins , n'étoient pas moins propres à l'intimider. Leur intérêt demandoit , qu'au lieu de le favoriser dans cette entreprise , ils s'opposassent à son agrandissement. La France , en particulier , ne pouvoit , sans renoncer aux maximes les moins ignorées de la politique , s'empêcher de travailler à faire échouer un dessein dont la réussite devoit infailliblement lui être très-préjudiciable. Mais quand même il auroit pû s'assurer que les Princes ses voisins fermeroient volontairement les yeux à leurs propres intérêts , comment pouvoit-il espérer de réussir , puisque les Etats de Normandie refusoient de l'assister , dans une entreprise qui ne leur paroissoit pas moins injuste que téméraire ? Enfin dans l'exécution de ce dessein , on est surpris de voir , contre toute apparence , les plus grandes difficultez s'aplanir insensiblement devant lui , & les choses mêmes qui paroissoient les plus contraires à ses desseins , contribuer à les faire réussir. Les Etats de Normandie lui refusant les secours dont il a besoin , les particuliers s'épuisent pour lui en fournir volontairement , avec plus de profusion qu'il n'auroit pû en espérer des Etats. La Cour de France le laisse agir sans le troubler. Elle souffre même que les François s'engagent à le servir , pour lui procurer une Couronne qui pouvoit un jour le rendre égal à son Souverain , ou du moins le mettre en état de lui disputer sa supériorité. Tous les autres Princes voisins concourent , à l'envi l'un de l'autre , à favoriser un dessein dont le succès ne peut que leur être un jour funeste. Il reçoit du secours des Bretons & des Angevins qui avoient été , depuis peu ses plus mortels ennemis. Enfin dans l'espace de quelques mois , il se voit une armée très-considérable , mille vaisseaux pour la transporter , & de l'argent en abondance pour l'entretenir. La Victoire même que Harald venoit de remporter sur le Roi de Norwége , fut une des causes qui contribuèrent le plus à faire réussir l'entreprise du Duc de Normandie , quoiqu'elle semblât devoir renverser toutes ses espérances. En cette occasion Harald perdit ses meilleures troupes : il mécontenta celles qui lui restoit , en ne leur faisant aucune part du butin. Enfin , cette même Victoire lui fit concevoir

pour



pour les Normans un funeste mépris qui fut cause de sa ruine. Sans cela, il auroit évité le combat, suivant le conseil de son frere, & laissé consumer l'armée Normande dans un Païs ennemi, où elle n'auroit pû trouver aucune assistance. Que si dans la suite, Guillaume, contraint de combattre avec désavantage, eût été vaincu, qu'auroit-il pû alléguer pour justifier l'injustice & la temerité de son entreprise? Mais l'événement a éloigné des esprits toutes ces réflexions, & a déterminé les Historiens à louer une action qu'ils auroient infailliblement blâmée, si elle n'eût pas été suivie d'un heureux succès. Ainsi, le fondement sur lequel le Duc de Normandie appuyoit ses prétentions, le peu de sujet qu'il avoit de se flatter que son entreprise pût avoir une heureuse fin, & la facilité avec laquelle il en vint à bout, sont également dignes d'admiration. Ajoutons encore à toutes ces considérations, que par une seule bataille il se rendit maître d'un Païs, que ni les Danois ni les Saxons, ni les Romains mêmes, n'avoient pu subjuguier qu'après une infinité de combats, & dans l'espace de plusieurs siècles. Tout cela nous force à reconnoître, qu'il étoit conduit par la main toute-puissante qui peut seule donner la victoire, & qui élève ou abbaïsse les Nations comme il lui plaît. Dieu voulut, sans doute, se servir de ce Conquérant, pour donner à la Nation Angloise un lustre qu'elle n'avoit pas auparavant. Les Anglois, qui jusqu'à ce tems-là étoient presque inconnus au reste du monde, commencèrent depuis cette révolution à faire une figure considérable en Europe. On peut dire, que c'est là comme le premier degré, par où cette Nation est montée au point de grandeur & de gloire où nous la voyons aujourd'hui. C'est ce qui paroîtra manifestement dans tout le cours de cette Histoire, dont je vais tracer les principaux événemens. Mais puisque je dois commencer par ceux qui sont arrivés sous le regne de Guillaume, il ne sera pas hors de propos de faire un peu mieux connoître ce Prince qui étoit âgé de quarante-deux ans, au tems de la bataille de Hastings, & qui en avoit déjà regné trente-trois en Normandie. Il est donc nécessaire, avant que d'entrer dans le détail de son regne, de considérer par quels degrés la Providence divine le conduisit sur le trône d'Angleterre, dont sa naissance sembloit en toutes manières l'avoir éloigné.

GUILLAUME  
ME I.

La Normandie, l'une des plus grandes & des plus considérables Provinces de France, étoit possédée par les Normans, depuis le Don forcé que Charles le simple en avoit fait à Rol Capitaine Danois, qui en fut le premier Duc. Ce Prince & ses premiers Successeurs, contents de cette belle acquisition, songèrent moins à en étendre les bornes, qu'à en assurer la possession à leurs Descendans. Par le moyen des nombreuses Colonies de leur Nation, qu'ils établirent dans le Païs, & qui se mêlerent par des mariages reciproques avec les anciens habitans, ils firent en sorte que bien-tôt les deux Peuples n'en firent qu'un seul, sous le nom de Normans. C'est ainsi qu'on appelloit en France les gens nouvellement établis dans cette Province qui prit aussi d'eux le nom de Normandie. Les premiers Ducs s'attachèrent principalement à se concilier l'affection de leurs Sujets, en les faisant jouir, autant qu'il étoit possible, des douceurs de la Paix, & en les gouvernant avec équité. Ce fut par cette prudente conduite qu'ils étouffèrent toutes les semences de rebellion qui pouvoient s'être conservées parmi les anciens habitans, & qu'ils se mirent à couvert des secrettes pratiques des Rois de France, qui ne voyoient

Affaires de  
Normandie  
depuis Rol  
jusqu'à  
Guillaume  
le Bâtard.



GUILLAUME I.

qu'avec chagrin , cette riche Province détachée de leur Monarchie. Ainsi , lorsque , dans des conjonctures plus favorables , les François voulurent tenter de la recouvrer , ils trouvèrent les Ducs de Normandie en état de se maintenir par leurs propres forces , parce qu'ils étoient assurez de l'affection de leurs Sujets.

Depuis Rol jusqu'à Guillaume le Bâtard , il y avoit eu en Normandie sept Ducs , entre lesquels Richard II. qui étoit le quatrième , fut un des plus distinguez. Il avoit épousé en premières nûces , Judith de Bretagne , de laquelle il avoit eu trois fils , sçavoir Richard , Robert , & Guillaume. Après la mort de Judith , il fit une double alliance avec Canut le Grand , en lui donnant en mariage Emma sa sœur veuve d'Ethelred II. Roi d'Angleterre , & en épousant lui-même Elstrithe sœur de ce Prince. Quelque honorable que lui fut ce second mariage , l'amour qu'il conçut pour une Demoiselle nommée Pavie , lui fit répudier Elstrithe , afin de pouvoir épouser cette Maîtresse. Il eut de cette seconde femme Guillaume Comte d'Arques , & Mauger qui fut Archevêque de Roüen.

Après la mort de ce Prince , Richard III. son fils recueillit sa succession , malgré les efforts de Robert son frere cadet qui tenta de le supplanter. Robert n'ayant pu réussir dans ses desseins , fut contraint de s'en délistier : ou plutôt , ainsi que quelques-uns l'assurent , il trouva une voye plus sûre & plus prompte pour les exécuter. On prétend qu'il fit empoisonner le Duc son frere , qui , après un regne de deux ans , lui laissa la possession de cette Souveraineté qu'il avoit tant souhaitée. Soit que le crime de Robert ne fût pas bien avéré , ou que la manière équitable dont il gouverna ses Etats , en effaçât le souvenir , il sçut gagner l'affection de ses Sujets par sa justice & par sa libéralité , pendant que sa valeur le faisoit respecter de ses voisins. Ce fut par son secours que Henri I. Roi de France se mit en possession du Trône de ce Royaume , malgré les prétentions de Robert son frere cadet qui étoit soutenu d'un puissant parti. Les intrigues de la Reine Constance leur mere commune , qui favorisoit le plus jeune de ses fils , ayant obligé Henri à implorer le secours du Duc de Normandie , il alla le trouver à Roüen , & en obtint d'abord cinq cens lances. Ce premier secours fut bien-tôt suivi d'un plus considerable que le Duc conduisit lui-même en France , où il plaça Henri sur le trône , après avoir obligé le frere cadet à se contenter de la Bourgogne. Henri , plein de reconnoissance pour un service si signalé , lui protesta qu'il en conserveroit un éternel souvenir , & pour commencer à lui en donner un témoignage effectif , il ajoûta au Duché de Normandie les Villes de Chaumont & de Pontoise dont la France étoit alors en possession.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans le détail des Guerres que Robert eut à soutenir contre quelques Seigneurs Normans qui s'étoient révoltez , & contre le Duc de Bretagne qui refusoit de lui rendre hommage. Il suffira de dire en un mot , qu'il vint heureusement à bout de dompter les Rebelles , & de faire rentrer le Duc de Bretagne dans son devoir. J'ai parlé ci-devant du projet qu'il avoit formé de faire rendre justice aux fils d'Ethelred II. ses cousins , & de ce qui fit échoüer son entreprise ; c'est pourquoi il n'est pas nécessaire des'y arrêter.

Il est difficile de comprendre , par quelle raison ce Prince , qui aimoit ses Sujets



Sujets, ne pensa jamais à se marier, quoiqu'il pût aisément prévoir que, s'il mouroit sans enfans, il laisseroit la Normandie exposée à de grands troubles. Il y avoit en ce Pais-là divers Princes ou Seigneurs de la famille Ducale, qui pouvoient prétendre à la Succession, si le Duc mouroit sans enfans. Par conséquent il y avoit beaucoup d'apparence, que leur diverses prétentions produiroient des guerres civiles que Robert pouvoit prévenir en se mariant. Malgré ces raisons il voulut toujours vivre dans le célibat. On pourroit croire que cette résolution étoit un effet de son insensibilité pour les femmes, si l'on n'avoit pas des preuves du contraire, dans la passion qui s'empara de son cœur, en voyant danser une jeune fille dont la bonne grace le charma. Cette jeune personne, qui avoit nom *Harlotte* & qui étoit fille d'un Pelletier de Falaise, se trouvant très-honorée de l'amour que le Duc avoit conçu pour elle, se rendit sans peine à ses sollicitations. On prétend que la première nuit qu'il la fit coucher avec lui, elle songea qu'elle voyoit ses propres entrailles traînées dans toute la Normandie, & dans toute l'Angleterre. Ce songe s'expliqua très-naturellement dans la suite, s'il est vrai qu'il n'ait pas été inventé après coup.

GUILLAUME I.

Chronique de Normandie.

Robert se prépare à faire le voyage de Jérusalem.

Il fait reconnoître Guillaume pour son Successeur.

Il le mène à Paris.

Robert eut de cette Maîtresse un fils qui fut nommé *Guillaume*. On raconte de cet enfant, qu'un moment après sa naissance, ayant trouvé de la paille sous sa main, il en ramassa quelques brins, & les tint si ferme qu'il fallut user de quelque violence pour les lui arracher. Cela fit dire aux femmes qui étoient présentes, que ce seroit un jour un grand *aquereur*, puisqu'il amassoit de si bonne heure. Robert fit élever cet enfant avec un extrême soin ayant dessein d'en faire son Successeur. Mais pendant qu'il donnoit ses soins à son éducation, il lui prit envie d'aller en pèlerinage à Jérusalem. Cette dévotion fut regardée comme un effet du remords que lui causoit le meurtre du Duc son Frere, & du désir qu'il avoit d'expier son crime par cette espèce de pénitence. Quoiqu'il en soit, avant que de se mettre en chemin, il prit toutes les mesures nécessaires pour assurer la Succession à son fils bâtard. Il n'ignoroit pas combien il seroit difficile au jeune Guillaume de s'en mettre en possession; si les Normans n'étoient pas préparés par avance à le reconnoître. Pour cet effet, il fit assembler les Etats de Normandie, & leur communiqua le dessein qu'il avoit de faire un voyage à la Terre Sainte. Il ajouta, que comme il pourroit arriver qu'il n'en reviendrait point, il les conjuroit de vouloir après sa mort, recevoir le jeune Guillaume pour leur Souverain. Les Etats firent tous les efforts possibles, pour détourner le Duc de ce voyage. Mais enfin voyant que toutes leurs raisons n'étoient pas capables de le persuader, ils lui promirent avec serment, que, si quelque sinistre accident lui arrivoit en chemin, ils se conformeroient à sa volonté. Pour lui donner une preuve convainquante de la sincérité de leur engagement, ils prêtèrent, par avance, serment de fidélité à Guillaume, comme à l'Héritier présomptif du Duc son Père. Cette affaire étant terminée à la satisfaction de Robert, il nomma pour Sénéchal de Normandie, *Alain* Duc de Bretagne son parent & son vassal, & lui donna pouvoir d'y commander en son absence, avec une autorité absolue. Ensuite, il mena lui-même son fils à Paris, & le remit entre les mains du Roi de France, qui se chargea du soin de son éducation. Avant que de quitter la Cour de France, il voulut que le jeune Guillaume rendit hommage au Roi, comme s'il eût été déjà en possession de la Normandie.



GUILLAUME I.  
Troubles  
en Normandie.

L'absence de Robert causa, dans ses Etats, des troubles qui obligèrent le Duc de Bretagne à user de quelque rigueur, en faisant valoir l'autorité qui lui avoit été confiée. Mais pendant qu'il s'employoit avec ardeur à rétablir le calme parmi les Normans, il mourut empoisonné. Cet accident fut bien-tôt suivi d'un bruit qui se répandit dans le País, que le Duc étoit mort dans son voyage. Quelque incertaine que fût cette nouvelle, elle ne laissa pas de causer des mouvemens d'autant plus dangereux, qu'il ne se trouvoit personne en Normandie, qui fût en état d'y remédier. Ceux qui avoient en main l'administration des affaires du Duché, étoient eux-mêmes engagez dans les factions qui s'étoient formées depuis le départ de Robert, & par là ils contribuoient à augmenter la confusion.

Mort de  
Robert.

Guillaume  
est reconnu  
Duc de Normandie.

Pendant que ce País se trouvoit en un si facheux état, on vit arriver les gens de la suite du Duc, qui confirmèrent la nouvelle de sa mort. Ce fut alors que quelques-uns des principaux Seigneurs descendus des anciens Ducs, commencèrent à cabaler ouvertement, pour exclure le Bâtard de la Succession. Ils ne manquoient pas de prétextes plausibles: mais les Etats déclarèrent, qu'on ne pouvoit sans crime violer le serment par lequel on s'étoit déjà lié. La résolution étant prise de reconnoître Guillaume, on envoya des Ambassadeurs au Roi de France, pour lui demander ce jeune Prince. Depuis que Henri avoit appris la nouvelle de la mort du Duc de Normandie, il balançoit entre la honte de faire une mauvaise action, & le désir de s'emparer de la Normandie. Il avoit espéré que les troubles, qui s'étoient élevez dans ce Duché, pourroient lui être avantageux, & dans cette pensée, il commençoit à prendre quelques mesures pour en profiter. Néanmoins, quand il vit que les Etats de Normandie s'étoient déclarés en faveur de Guillaume, il jugea qu'il étoit à propos de remettre l'exécution de ses desseins, à un tems plus convenable. Il prit donc le parti de dissimuler, & de renvoyer le jeune Prince dans son País. Dès que Guillaume fut arrivé à Roüen, les Etats lui prêterent serment de fidélité, & lui donnèrent *Raoul de Gacé* son Connétable, pour Gouverneur.

Nouveaux  
troubles en  
Normandie.

Chronique de  
Normandie.

Le Roi de  
France attaque  
Guillaume.

L'arrivée du nouveau Prince ne fut pas capable de calmer les troubles de ce Duché. Ceux d'entre les Seigneurs qui avoient des prétentions à la Couronne Ducale, ne pouvoient se résoudre à s'en desister: Ils croyoient qu'on leur avoit fait une injustice manifeste en leur préférant un Bâtard. Mais, ceux qui tenoient le timon du Gouvernement étoient des gens sages & en grand crédit, & comme on les croyoit soutenus par la France, les Prétendans n'osèrent pas se déclarer ouvertement. Cependant Henri brûloit d'envie de profiter de ces divisions. La mort de Robert lui avoit fait oublier le grand service qu'il avoit reçu de ce Prince. Enfin, ne pouvant plus résister à sa cupidité, il alla tout-à-coup assiéger le château de *Tillières*, sur lequel il avoit quelques prétentions. Cette Place étant forte, & bien munie, auroit pû faire une longue résistance, si les Ministres du Duc n'eussent ordonné au Gouverneur de la rendre, à condition qu'elle seroit demantelée. Henri voulut bien la recevoir à ce prix, & il en fit effectivement abattre les murailles: mais sur quelque ambiguïté contenuë dans la capitulation, il les fît incontinent relever. Cet heureux succès lui faisant concevoir une bonne espérance de son entreprise, il se saisit encore d'Argentan. Ensuite, il marcha vers Falaise dont il se rendit maître avec la même facilité. Il auroit poussé plus loin ses conquêtes, si

Raoul



Raoul de Gacé, qui avoit assemblée une puissante armée, ne l'eût contraint de se retirer. Sa retraite procura au Connétable l'occasion de reprendre Falaise que les François n'avoient pas eu le tems de bien munir.

GUILLAUME I.

Revolte de Roger de Trefny.

Dès que les Prétendans virent que le Roi de France, bien loin de protéger le jeune Duc, lui faisoit une rude guerre, ils commencèrent à se remuer pour faire valoir leurs prétentions. Le premier qui parut, fut *Roger de Trefny* Guidon de Normandie, descendu d'un Oncle de Rol. Ce Seigneur, qui avoit amassé de grandes richesses en Espagne, où il avoit long-tems porté les armes contre les Sarrasins, étant retourné dans son País pendant l'absence du Duc Robert s'étoit mis à la tête d'une des factions qui troubloient l'Etat. Dès qu'il eut appris la mort de ce Prince, il forma le projet de s'emparer du Duché. Mais la peur qu'il eut que le Roi de France ne donnât du secours à Guillaume, l'empêcha de manifester alors ses desseins. Cette Crainte s'étant évanouie, à la vuë des démarches que Henri faisoit, il assembla quelques troupes, s'imaginant que les forces du Duc seroient assez occupées par les armes de France. Mais bien-tôt après il fut défait & tué par Roger de Beaumont qui commandoit l'armée du Duc.

G. de Malmesb.

*Guillaume*, Comte d'Arques, fils de Richard II. & de Pavie, ne se laissa point épouvanter par cet exemple. Comme il se sentoît appuyé du Roi de France, qui le faisoit agir, il ne craignit point d'envoyer un défi au Duc. Mais ce jeune Prince s'étant mis à la tête de son armée, le poussa si vertement, qu'il le contraignit de s'enfermer dans sa Ville d'Arques où il l'assiégea. Henri, qui avoit engagé le Comte dans cette entreprise, crut qu'il y alloit de son honneur de faire lever le siège. Dans cette vûë, il marcha en Normandie, où il fut battu, par deux diverses fois, & enfin contraint d'abandonner le Rebelle, qui perdit sa place, & fut exilé.

Révolte du Comte d'Arques.

*Guy de Bourgogne*, fils d'une fille de Richard II. se mit ensuite sur les rangs. Il avoit si bien pris ses mesures, qu'il fut sur le point de se saisir de la personne du Duc qui se tenoit alors à Valognes, sans aucune précaution, ignorant ce qui se tramoit contre lui. Mais un certain Fou, dont les conjurez ne se défioient pas, ayant entendu le complot, marcha toute la nuit pour en avertir ce Prince, qui n'eut que le tems de s'habiller, pour se sauver à toute bride, du côté de Falaise. Quelque diligence qu'il pût faire, il fut poursuivi de si près, qu'il n'auroit pû échapper, son cheval se trouvant hors d'état de le porter jusque-là, si un Gentilhomme qu'il rencontra par hazard ne lui en eût donné les moyens. Cette conspiration lui parut si dangereuse, qu'il s'adressa au Roi de France pour en avoir du secours. Henri, soit par générosité, ou par d'autres raisons qu'on ignore, ne voulant pas laisser opprimer ce jeune Prince, lui mena lui-même quelque, troupes, qui le mirent en état de présenter la bataille à son ennemi. Guy ayant été vaincu & fait prisonnier, Guillaume par une générosité qui ne lui fit pas moins d'honneur que la victoire, voulut bien lui accorder son pardon.

De Guy de Bourgogne.

Chron. de Normandie. Mézerai.

*Guillaume Guerland*, Comte de Mortagne, & un autre Guillaume Comte d'Eu, fils d'un frere naturel de Richard II. voulurent aussi faire une tentative pour dépousséder le jeune Duc. Mais ayant été prévenus par sa diligence, ils furent condamnés à un bannissement perpétuel.

Du Comte d'Eu.

La vigueur, & la conduite que Guillaume avoit fait paroître pendant tous

Ligue du Roi de France.

ces



GUILLAUME I.  
ce avec le  
Comte  
d'Anjou  
contre Guil-  
laume.

Il se démen-  
le heureu-  
sement de  
cette guer-  
re.

Il châtie  
l'insolence  
des habi-  
tans d'A-  
lençon.

Mort de  
Henri I.  
Roi de  
France, Phi-  
lippe I. lui  
succède.

Guillaume  
dépouille  
ses parens  
paternels,  
& enrichit  
ceux de sa  
Mere.

Il fait dé-  
poser Mau-  
ger son On-  
cle.

Mézerai,

ces troubles, firent concevoir à ses Sujets de grandes espérances de lui. Ses voisins commencerent aussi à le regarder comme un Prince d'un mérite distingué, & qui pourroit avec le tems leur donner bien des affaires. Le Roi de France, en particulier, conçut contre lui une jalousie extrême. Cette passion lui fit regarder comme une grande faute, le secours qu'il lui avoit donné contre Guy de Bourgogne, & pour tâcher de la réparer, il lui suscita un nouvel ennemi. Ce fut le Comte d'Anjou, auquel pourtant il ne donna d'abord que des secours secrets. Dans la suite, il se déclara ouvertement pour lui, & fit à Guillaume une rude guerre qui dura plusieurs années, mais qui se tourna enfin au desavantage des deux Alliez. Guillaume ayant gagné contr'eux deux batailles consécutives, ils demandèrent la Paix. Mais le Roi de France ne put l'obtenir qu'en rendant le Château de Tillières, dont il s'étoit emparé pendant la minorité du Duc.

Il arriva pendant cette guerre que Guillaume assiégeant Alençon, quelques-uns des habitans se présentèrent sur la muraille, en battant des peaux pour l'insulter, parce que sa mere étoit fille d'un Pelletier. Il se sentit tellement offensé de cette injure, qu'il jura *par la resplendeur de Dieu*, son serment ordinaire, qu'il ne la laisseroit pas impunie. Quelque tems après, s'étant enfin rendu Maître de la Ville, il accomplit son serment, en faisant crever les yeux, & couper les pieds & les mains à vingt deux de ces insolens Bourgeois.

Henri mourut peu de tems après cette guerre. Il laissa pour Successeur *Philippe I.* son fils dans un âge peu avancé, sous la tutelle de *Baudouin* Comte de Flandre, qui venoit de donner Mathilde sa fille en mariage au Duc de Normandie. Les liaisons que ce Régent avoit, tant avec le Roi son pupille, qu'avec le Duc son Gendre, lui firent prendre toutes les précautions nécessaires pour entretenir entre ces deux Princes une bonne intelligence qui dura plusieurs années.

Guillaume se servit du repos que le Comte son Beau-pere lui procuroit pour achever d'extirper toutes les racines de Rebellion qui se trouvoient encore parmi ses Sujets. Il en bannit un assez grand nombre, dont la plupart se retirèrent dans la Pouille, auprès de *Robert Guiscard* Gentilhomme Normand, qui faisoit alors une très-grande figure en ce Pais-là. Ses parens du côté de son pere, étant ceux qui lui caufoient le plus d'inquiétude, il les obligea presque tous à quitter le Pais. Leurs biens ayant été confisquez à son profit, il en enrichit ses parens maternels qui jusqu'alors n'étoient parvenus qu'à une médiocre fortune. *Robert*, son frere utérin, eut le Comté de Mortagne, confisqué sur Guillaume Guerland. *Odon*, son frere, eut aussi part à ses liberalitez, & de plus, il fut fait Evêque de Bayeux. Deux de leurs Sœurs épousèrent les Comtes d'Autmale & d'Albemarle.

*Mauger* son Oncle, Archevêque de Roüen, étoit non seulement entré dans tous les complots qui s'étoient formez contre lui, mais il avoit même eu la hardiesse de l'excommunier, sous prétexte de la parenté qu'il y avoit entre lui & Mathilde son Epouse. Dès que Guillaume se trouva dans un état de tranquillité, il prit la résolution de se venger de ce Prélat. Pour cet effet, ayant fait assembler tous les Evêques de Normandie à Lisieux, il le fit accuser devant eux de diverses malversations dont la principale fut d'avoir vendu les

Calices



Calices sacrez pour subvenir à son luxe. Sur ces accusations appuyées de tout le crédit du Duc, Mauger fut solennellement déposé, & *Maurille* élu en sa place.

GUILLAUME I.

Après que Guillaume eut ainsi soumis ou écarté tous ceux qui pouvoient lui causer quelque embarras, ils se trouva dans une situation qui pouvoit le faire vivre dans une grande tranquillité, puisqu'il n'avoit plus rien à craindre, ni de ses Voisins ni de ses Sujets. Mais comme il étoit d'un naturel avare & ambitieux, cette tranquillité, qui ne lui procuroit rien que ce qu'il possédoit déjà, n'étoit pas capable de le satisfaire. Ce fut vrai-semblablement dans la vûe de faire de nouvelles acquisitions, qu'il alla voir le Roi Edoüard son parent qui n'avoit point d'Enfans, & qui peut-être lui avoit fait espérer sa Succession. Quoiqu'il en soit, l'opinion commune est, que ce fut pendant le séjour que Guillaume fit à la Cour d'Angleterre, qu'Edoüard lui promit de faire un Testament en sa faveur. Mais bien que ce Testament n'ait jamais paru, & que Guillaume n'ait jamais produit aucune preuve de la volonté d'Edoüard, ce fut pourtant selon tous les Historiens, le prétexte dont il se servit pour entreprendre la conquête de l'Angleterre. Cependant dans le Manifeste qu'il publia, en arrivant dans ce Royaume, il ne parloit point de ce Testament ou de cette promesse, dont il ne pouvoit produire aucun témoignage. On a vû dans le Livre précédent ce que Guillaume fit pour soutenir son prétendu droit, jusqu'à la Bataille de Hastings. Il est tems présentement de voir comment il profita de cet heureux succès pour monter sur le Trône d'Angleterre, & les moyens qu'il employa pour s'y maintenir malgré tous les efforts de ses ennemis.

Il va voir le Roi Edoüard.

R. de Hoveden, G. Domesm.

On peut aisément concevoir quelle étoit la consternation des Anglois, après la perte de la bataille de Hastings, & la mort de leur Roi. Ils se trouvoient sans troupes, sans armes & sans munitions, & principalement sans aucun Chef qui fût en droit de se faire obéir, & de pourvoir aux besoins présens. D'un autre côté, l'armée victorieuse des Normans n'étoit pas éloignée de Londres qui étoit le seul lieu où l'on put prendre les mesures nécessaires pour prévenir les maux dont le Royaume étoit menacé. Les enfans de Harald s'étoient sauvés en Irlande. *Edgar Atheling* étoit trop jeune, & d'ailleurs d'un génie trop borné, pour qu'on put en espérer quelque secours dans cette pressante nécessité. Il est vrai que les Comtes *Morkard* & *Edwin* étoient encore en vie, & qu'ils s'étoient retirés à Londres, avec une partie de l'armée fugitive. Mais, pour pouvoir prendre des mesures assez justes dans une semblable occasion, ils auroient eu besoin de plus de tems que, vrai-semblablement, le vainqueur ne devoit leur en donner. Ainsi les affaires des Anglois se trouvoient dans une horrible confusion, tous les moyens qu'on proposoit pour se délivrer du danger, étant sujets à des difficultés insurmontables. D'un autre côté le Duc de Normandie voulant profiter de la terreur des Anglois, avoit déjà pris la route de Londres, afin d'augmenter, par son approche, le trouble & la confusion qui regnoient dans la Ville Capitale. Cependant il changea tout-à-coup de résolution. Il considéra que la perte d'une bataille avoit bien pû étonner les Anglois; mais qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'elle les eut entièrement découragez; Qu'ayant encore de grandes ressources, ils pouvoient aisément mettre de nouvelles armées sur pied, & tenter encore plusieurs fois le sort des armes; Qu'en ce cas-là, s'il venoit à être battu seulement une fois, il se trouveroit sans aucun lieu

1066.  
Conduite de Guillaume après la bataille de Hastings.  
Guill. de Poitiers.



GUILLAUME I.  
Il assiége &  
prend Douvre.

de retraite, & sans aucune commodité pour faire venir des secours de Normandie. Ces réflexions lui firent prendre la résolution d'assiéger Douvre, avant que des'avancer plus loin, afin de s'assurer d'une retraite en cas de besoin, & d'une Place où il pût aisément faire venir ses convois de Normandie. Cette précaution, qu'il prit même après sa victoire, fait voir combien son entreprise avoit été hardie ou plutôt téméraire, puisque, s'il eût été vaincu, il n'auroit pas eu un seul lieu dans tout le Royaume où il eût pu se retirer. Il marcha donc vers cette Place qui étant très-forte naturellement, l'étoit devenuë encore plus, par le grand nombre d'Officiers & de Soldats Anglois qui s'y étoient retirez après la bataille. Par cette raison, elle auroit pu soutenir un long siège: mais la consternation y étoit si grande, qu'elle se rendit en peu de jours. Dès que Guillaume en eut pris possession, il donna ses ordres pour la faire mieux fortifier & y demeura même huit jours, afin de faire avancer l'ouvrage. Après cela, il prit la route de Londres.

La Province de Kent  
lui envoie des Députés.

On trouve dans quelques Histoires que Guillaume étant en marche à la tête de son armée, vit venir de loin une grande multitude de gens, dont chacun portoit un rameau ou une branche d'arbre à la main, & que cette troupe, qui ressembloit de loin à une forêt mouvante, lui causa d'abord quelque étonnement. Mais sa surprise cessa, quand il sçut, que c'étoient des Députés de la Province de Kent, accompagnés d'une grande foule de Peuple, qui venoient lui porter des assurances de la soumission de la Province, & lui demander en même tems la conservation de leurs Privilèges. Ceux qui ont rapporté cette aventure ont ajouté, que Guillaume les reçut très-favorablement, & qu'il leur accorda leur demande. Mais comme l'Historien Guillaume de Poitiers, qui étoit alors avec le Duc, ne fait aucune mention de ce fait, il y a quelque lieu de soupçonner qu'il a été inventé.

Grande confusion  
dans Londres.

Pendant que Guillaume étoit devant Douvre, ou en marche vers la Tamise, le trouble & la confusion augmentoient sans cesse dans Londres, par la diversité d'opinions qui empêchoit qu'on n'y pût prendre aucune résolution. Quelques-uns vouloient que, sans perte de tems, on se soumit au Duc de Normandie. D'autres croyoient qu'avant que de faire cette démarche, il falloit entrer en traité avec lui, & en tirer des assurances pour la conservation des privilèges, non seulement de la Ville, mais aussi du reste du Royaume. Enfin, quelques-uns tâchoient de faire comprendre, que les affaires n'étoient pas encore désespérées, que l'hiver qui commençoit pouvoit leur donner le tems de prendre quelques précautions pour se défendre, & dans cette vûë, ils travailloient de tout leur pouvoir à faire mettre *Edgar Atheling* sur le trône. *Edwin* & *Morkard* étoient à la tête de ce dernier parti. Mais, quelque grand que fût leur crédit, il ne leur fut pas possible de faire prendre cette résolution. Tout ce qu'ils purent gagner sur l'esprit des habitans fut, qu'on fermeroit les portes au Duc, en attendant qu'on pût se fixer à quelque résolution. Cependant Guillaume s'étant approché de Londres, alla se loger dans le fauxbourg de Southwarck séparé de la Ville par la Tamise. Il espéroit que son approche obligeroit les Habitans de Londres à se soumettre volontairement, & dans cette pensée, il demeura quelques jours sans agir. Cette conduite fit un effet tout contraire à celui qu'il en avoit attendu. *Morkard* & *Edwin*, profitant du tems que le vainqueur leur donnoit, incitèrent

Guillaume s'approche de Londres.



Le Peuple à prendre les armes, & à faire une sortie pour surprendre les Normans qui étoient au-delà du Pont. Cette sortie, qui fut aisément repoussée, fit comprendre à Guillaume qu'il devoit prendre d'autres mesures, en pressant plus vivement cette grande Ville, dont il ne pouvoit guères espérer de se rendre maître, s'il donnoit aux Habitans le tems de revenir de leur consternation. Cependant il se trouvoit dans un assez grand embarras. Pour le bien comprendre, il n'y a qu'à considérer, qu'encore qu'il eût gagné une bataille, il étoit encore bien éloigné de son but. Il n'avoit qu'une seule Place située à une des extrémités du Royaume. Tout le reste du Païs étoit contre lui, & il y avoit diverses Provinces reculées où les Anglois auroient pû se rassembler sans aucun empêchement. En effet, il ne pouvoit s'avancer vers le milieu du Royaume, & laisser Londres derrière lui, sans s'exposer à un danger évident, & sans perdre la communication avec Douvre qui lui étoit absolument nécessaire. D'un autre côté, il ne lui étoit guères possible d'entreprendre le Siège de Londres, pendant l'hiver. Outre que la situation de cette Ville l'auroit nécessairement obligé à laisser un Corps considérable du côté méridional de la Tamise, ce qui auroit beaucoup affoibli son armée. Enfin un Siège de cette importance, qui vrai-semblablement auroit duré plusieurs mois, auroit donné aux Anglois le tems de se reconnoître, & de lui opposer d'autres armées dans d'autres endroits du Royaume. Par là il se seroit vu obligé de conquérir l'Angleterre pied à pied, ainsi que les Romains, les Saxons & les Danois avoient fait. Mais il n'étoit nullement en état de soutenir une guerre d'une si longue haleine. Il n'y avoit donc proprement qu'une seule voye, par laquelle il put parvenir à son but. C'étoit de profiter de la consternation qui étoit répandue dans Londres, & d'obliger les Habitans, plutôt par la terreur que par la force, à se soumettre à ses Loix. Ce fut aussi dans cette vûe, qu'il alla se poster à *Wallingford* sur la Tamise, d'où il envoyoit continuellement des détachemens de son armée pour ravager les Provinces voisines de Londres, afin d'épouvanter les Habitans & de leur ôter la commodité des vivres, & la facilité de faire des Magasins. En même tems, il fit réduire en cendres le Fauxbourg de *Southwarck*, afin de faire comprendre aux Habitans, ce qu'ils devoient attendre de lui, s'ils s'opiniâtroient à la défense de la Ville. Mais ces efforts auroient peut-être été assez inutiles, si les Ecclésiastiques, qui étoient dans Londres, n'eussent rompu toutes les mesures que *Morkard* & *Edwin* y vouloient prendre, pour s'opposer efficacement à l'exécution de ses desseins.

GUILLAUME I.  
Il repousse  
une sortie.

Embarras  
du Duc.

Le but de ces deux Seigneurs & de quelques autres zélez pour la liberté de leur Patrie, étoit de placer *Edgar Atheling* sur le trône. Ils représentoient au Peuple, que le seul moyen d'éviter le danger dont ils étoient menacés, étoit de se tirer premièrement de l'état d'Anarchie où ils se trouvoient; que, pendant qu'il n'y auroit personne qui eût droit de commander, il n'étoit pas possible de prendre de justes mesures pour résister aux Normans qui étoient déjà aux portes de la Ville; mais que tout aussi-tôt qu'il y auroit un Roi, il enverroient ses ordres dans les diverses parties du Royaume, pour lever des troupes, & qu'alors le Duc de Normandie reconnoîtroit à son dommage que le gain d'une seule bataille ne suffisoit pas pour le rendre Maître de l'Angleterre; mais que, si on continuoit à demeurer dans l'inaction, on ne pouvoit

*Morkard* &  
*Edwin* veulent mettre  
*Edgar* sur  
le Trône.



GUILLAUME I.

Le Clergé s'y oppose.

Les deux Archevêques & le Prince Edgar se soumettent à Guillaume.

Il s'en approche plus près.

On lui en porte les Clefs.

Les Magistrats de Londres, & les Evêques lui offrent la Couronne.

attendre qu'une ruine totale, & de voir le Royaume tomber sous une domination étrangère; Qu'au reste le Prince Edgar avoit un droit incontestable sur la Couronne d'Angleterre, & qu'on ne pouvoit refuser de l'en mettre en possession, sans se rendre coupables d'une injustice criante. La plus grande partie du Peuple approuvoit la proposition des deux Comtes; Mais le Clergé s'y opposoit ouvertement, ne jugeant pas à propos d'exposer ses biens & sa tranquillité à la fortune de la guerre. Edgar n'étoit guères en état de les protéger; D'un autre côté, le Duc de Normandie passoit pour un Prince religieux & porté à faire du bien à l'Eglise, & son entreprise avoit été approuvée par le Pape. C'en fut assez pour obliger tous les Ecclesiastiques, qui se trouvoient alors à Londres, & qui avoient les deux Archevêques à leur tête, à cabaler parmi le Peuple pour empêcher l'élection d'Edgar. Ils espéroient de trouver plus d'avantage en se soumettant au Duc de Normandie, que dans une guerre, qui, selon les apparences, seroit de longue durée, si on prenoit le parti de lui résister. Quoiqu'il en soit, & quel que pût être leur motif, leurs oppositions furent si fortes qu'Edwin & Morkard, désespérant de réussir dans leur projet, se retirèrent dans les Provinces septentrionales, persuadés qu'ils étoient, que de long-tems, Guillaume ne se verroit en état de pénétrer jusque là. Ils ne furent pas plutôt partis, que *Stigand*, Archevêque de Cantorbéri, se rendit auprès du Duc qui étoit alors à *Berchamsted*. Il fut bientôt suivi d'*Aldred* Archevêque d'Yorck, de l'Evêque de Winchester, & enfin du Prince Edgar qui s'étoit laissé conduire par leurs Conseils. Guillaume les reçut avec toute sorte de douceur & de courtoisie. Il leur accorda toutes leurs demandes, parmi lesquelles il y en avoit qui regardoient toute la Nation Angloise, & quelques-uns ajoutent même, qu'il confirma ses promesses par un Serment solennel. On ignore quelles furent les conditions que ces Prélats obtinrent du Conquérant; mais il est à présumer, que les intérêts de l'Eglise ne furent pas oubliés. Quoiqu'il en soit, ils prêtèrent Serment à Guillaume, comme si déjà il eût été leur Souverain, & portèrent le Prince Edgar à les imiter. Cet exemple ayant engagé plusieurs personnes considérables dans la même résolution, en peu de jours la Ville de Londres se trouva destituée du secours de ceux sur qui elle auroit dû le plus compter, si elle eût voulu se déterminer à une vigoureuse défense.

✱ Cependant comme les habitans de Londres balançoient encore, & que c'étoit un coup de partie pour Guillaume, que de se rendre maître de la Ville Capitale, avant que le reste du Royaume eût pris aucune résolution, il s'en approcha de plus près, comme s'il eût eu intention d'en faire le Siège. Son approche acheva de déterminer les Magistrats qui se trouvant hors d'état de défendre une Ville, où tout étoit en confusion & sans aucune espérance de secours, prirent le parti d'aller au-devant de lui, pour lui en offrir les Clefs. Il leur fit un accueil très-favorable, & l'on prétend qu'il leur promit avec Serment de les maintenir dans leurs privilèges. Ils étoient allez trop avant pour s'arrêter en si beau chemin. Toute la conduite du Duc leur faisant comprendre qu'il aspirait à quelque chose de plus, ils crurent qu'il leur seroit avantageux de prévenir ses souhaits, puisqu'il ne leur étoit pas possible d'en empêcher l'exécution. Pour cet effet, après avoir consulté avec les Prélats & les Seigneurs Laïques qui s'étoient déjà soumis, ils résolurent d'un commun accord



accord de mettre le Duc sur le Trône. Ensuite, ils allèrent tout ensemble lui offrir la Couronne, en lui disant qu'ils étoient accoutumés à vivre sous un Gouvernement Monarchique, & qu'ils ne connoissoient personne plus digne que lui de les gouverner. Guillaume oubliant en cette occasion, ou feignant d'oublier qu'il étoit entré en armes dans le Royaume, en vertu du droit qu'il prétendoit avoir à la Couronne, témoigna d'abord qu'il étoit en doute s'il accepteroit cet honneur. Il leur répondit que l'offre qu'ils lui faisoient étoit d'une si grande importance, qu'avant que de se déterminer, il souhaitoit de prendre conseil de ses amis. Le résultat de ce Conseil fut, qu'il ne devoit pas refuser la Dignité que les Anglois lui offroient volontairement, puisque par ce refus, il se mettoit hors d'état de récompenser ses troupes, qui ne s'étoient engagées avec lui, que dans l'espérance de le placer sur le Trône. On le pria donc de ne pas négliger un bien que la Providence lui offroit, & pour l'acquisition duquel il s'étoit déjà répandu tant de sang. Guillaume, s'étant aisément laissé vaincre par ces douces sollicitations, répondit aux Seigneurs Anglois, & aux Magistrats de Londres, qu'il vouloit bien se rendre à leurs prières. Ainsi, il accepta la Couronne, comme un don qui lui étoit fait, & reconnut tacitement un droit d'élection dans le Peuple d'Angleterre, quoique la manière dont il se faisoit élire ne marquât rien moins qu'une persuasion de ce droit. En effet, qu'elle autorité pouvoient avoir les Magistrats de Londres & un petit nombre d'Evêques, & de Seigneurs Laïques, de disposer de la Couronne, sans la concurrence des Etats. Malgré le défaut essentiel qui se trouvoit dans cette élection précipitée, Guillaume ne laissa pas de marquer le jour de Noël suivant, pour faire la cérémonie de son Couronnement. Cependant, comme cette Solemnité devoit se faire dans Londres, dont les habitans lui étoient suspects, il y fit fortifier à la hâte un poste avantageux où il mit une garnison Normande.

GUILLAUME I.

Il balance à l'accepter.

Il l'accepte.

Stigand, Archevêque de Cantorbéri, se trouvoit alors suspendu par le Pape, comme s'étant intrus dans ce Siège, à la place de Robert qui n'avoit pas été Canoniquement déposé. Mais, malgré cette suspension, il ne laissoit pas de faire les fonctions d'Archevêque, les Anglois n'étant pas encore bien convaincus, que le pouvoir du Pape eût autant d'étendue qu'il s'en attribuoit. Cependant Guillaume, qui avoit de l'obligation au Pape, & qui d'ailleurs vouloit éviter les objections qu'on pourroit faire contre son Couronnement, s'il se faisoit par un Evêque suspendu, ne voulut pas recevoir la Couronne de la main de Stigand. Ce fut Aldred, Archevêque d'Yorck, qui en fit la cérémonie. Avant que de lui mettre la Couronne sur la tête, ce Prélat s'adressant aux Anglois leur demanda, s'ils vouloient Guillaume Duc de Normandie pour leur Roi. Tout le Peuple ayant répondu par des acclamations, l'Evêque de Coutance prit la parole, & fit la même question aux Normans, qui répondirent comme les Anglois. Cette dernière circonstance fait voir manifestement, que dans ce tems-là, Guillaume avoit résolu de ne faire qu'un même Peuple des Anglois & des Normans. Sans cela, il n'y auroit eu aucune nécessité de demander le consentement des Normans, pour faire Guillaume Roi d'Angleterre. La suite fit connoître qu'il avoit véritablement cette intention. L'Archevêque d'Yorck continuant la cérémonie, plaça Guillaume sur le Trône, & lui fit prêter le serment qu'on avoit accoutumé d'exiger des

Il est Couronné.

Il prête le serment accoutumé.



GUILLAUME I.

G. Malmesbur.

Rois Saxons. Ce serment portoit en substance , *qu'il protégeroit l'Eglise & ses Ministres: qu'il gouverneroit son Peuple équitablement, qu'il feroit de justes Loix: qu'il les feroit exactement observer, & qu'il empêcheroit toutes sortes de violences, & d'injustes Jugemens.* Un Historien ajoûte qu'on lui fit promettre qu'il useroit de clémence envers ses Sujets , & qu'il gouverneroit les Anglois & les Normans par les mêmes Loix. Si cet Auteur ne nous abuse point , on peut inférer de ce dernier Article , que ce Prince avoit déjà résolu d'établir les Normans en Angleterre. Il se trouve pourtant des Historiens qui assurent , que Guillaume ne prêta point de serment , n'ayant pas voulu s'astreindre à recevoir la loi d'un Peuple qu'il avoit conquis. Mais il y a beaucoup d'apparence qu'ils se trompent. Guillaume avoit accepté la Couronne comme un don qu'on lui avoit fait , & par conséquent il n'avoit aucune raison de se dispenser du serment ordinaire. En second lieu on ne peut pas dire , qu'il n'y avoit que les seuls habitans de Londres qui le reconnussent pour leur Souverain. Tout le reste du Royaume étant encore à conquérir , quelle apparence y a-t-il qu'un Prince , aussi habile que lui , eût voulu , dans une pareille conjoncture , faire comprendre aux Anglois que son intention étoit de regner despotiquement. Enfin , quoiqu'on lui ait donné le surnom de Conquérant , il est certain qu'il ne prétendit jamais ouvertement , posséder l'Angleterre par droit de conquête , & qu'au contraire , il prit un extrême soin d'éviter que ses droits ne fussent jamais bien éclaircis.

Parmi toutes les facilités que , contre toute apparence , Guillaume trouva dans l'exécution de son entreprise , celle dont je vais parler n'est pas la moins surprenante. Véritablement il avoit gagné une Bataille qui lui avoit donné lieu de s'approcher de Londres , & quoiqu'il fût peu en état de se rendre maître de cette Ville , si les Bourgeois & tout le reste du Royaume eussent voulu faire leur devoir , il y avoit été reçu volontairement , & s'y étoit fait Couronner. Mais comme son Couronnement s'étoit fait , sans l'avis , & sans le consentement du reste du Royaume , il sembloit qu'il avoit encore beaucoup à faire , pour achever de subjuguier un País qui avoit résisté des siècles entiers , aux Romains , aux Saxons & aux Danois. Cependant dès qu'on sçut qu'il avoit été couronné à Londres , tout le reste de l'Angleterre se soumit à ce nouveau Souverain , sans que qui que ce fût fit aucune démarche , pour lui disputer la possession d'une Couronne à laquelle on ne sçavoit pas même , sous quel titre il avoit pû prétendre. Vraisemblablement , si les Anglois s'étoient déterminés à élire un Roi de leur Nation , soit Edgar , soit un autre , Guillaume auroit eu encore bien des difficultés à surmonter. Supposons pour un moment , que ce Roi eût assemblé une armée en quelque endroit éloigné de Londres , l'embarras de Guillaume eût été assez grand. Il n'auroit pû s'éloigner de Londres & de Douvre , sans un peril manifeste de perdre la Ville Capitale , ni demeurer à Londres sans donner à l'armée ennemie le tems de se renforcer. Il suffit de toucher cette seule considération , pour faire voir quel étoit le bonheur de Guillaume , de ne trouver point d'oppositions. Le Lecteur pourra , de lui-même , réfléchir sur une infinité d'autres difficultés que Guillaume auroit rencontrées en son chemin , si les Anglois se fussent déterminés , même après la Bataille de Hastings , à faire quelque vigoureux effort. Certainement , plus on considère cette entreprise , & toutes les suites qu'elle



qu'elle eut , plus on y trouve quelque chose d'extraordinaire , & presque de naturel.

Le premier soin du nouveau Roi , après son Couronnement , fut de se saisir des trésors que Harald avoit assembles à Winchester. Il en distribua une partie aux principaux Officiers de son armée , & une autre aux Eglises & aux Monastères , afin de se donner la réputation d'un Prince pieux & dévot. Le Pape eut aussi part à cette distribution , soit qu'il eût prêté de l'argent au Roi , soit que ce Prince voulût lui donner cette marque de sa reconnaissance pour les faveurs qu'il en avoit reçues , lorsqu'il méditoit son entreprise. En même tems il fit porter à Rome l'étendart du dernier Roi comme une espèce d'hommage au S. Siège , & un témoignage que la conquête d'Angleterre s'étoit faite avec son approbation. Les trésors de Harald ayant été ainsi partages , il fallut penser à remplir les coffres du nouveau Souverain. Pour cet effet , on insinua doucement aux Villes , aux Communautés , & aux plus aîsez des Sujets , qu'il étoit à propos de se concilier la bienveillance de leur nouveau Maître par quelques présens. Tout le monde y ayant gaiement consenti , ces présens produisirent au Roi des sommes très-considérables.

La modération dont Guillaume usa envers les Anglois , au commencement de son regne , leur donna lieu d'espérer qu'ils alloient jouir d'un bonheur solide sous le gouvernement d'un Prince qui paroîssoit prendre à cœur leurs intérêts. En effet , il exhorta les principaux Officiers de ses troupes , à traiter les vaincus avec la modération dont les Chrétiens doivent user envers leurs freres. Il les pria de s'abstenir de toutes sortes d'insultes envers les Anglois , de peur qu'en les provoquant par des injures , on ne les portât à se révolter. A l'égard des Officiers inférieurs & des Soldats , il fit publier dans l'armée des ordres très-rigoureux contre ceux qui attenteroient à la chasteté des femmes , ou qui donneroient le moindre sujet de plainte aux habitans du Pais. Ensuite , il publia un Edit qui confirmoit tous les privilèges du Peuple & toutes les promesses qu'il avoit faites à cet égard. Si l'on jugeoit des Princes par leurs Manifestes , ou par les termes de leurs Edits , on seroit porté à croire , qu'ils font toujours de la justice & de l'équité , l'unique règle de leur conduite. Mais il n'arrive que trop souvent que leurs actions répondent mal à leurs paroles. Ces sortes d'Actes publics ne laissent pourtant pas de produire un effet présent , qui est ordinairement l'unique but que les Auteurs s'en proposent. Celui-ci trouva les Anglois disposés à se confier à ces magnifiques promesses. Bien loin de prendre des mesures pour tâcher de conserver leur liberté , ils se laissèrent séduire par cette douceur apparente. Les premières démarches de ce Conquérant leur persuadèrent , qu'à l'imitation de Canut le Grand qui s'étoit comporté de la même manière , il feroit tous ses efforts pour s'acquiescer l'affection du Peuple , afin de pouvoir jouir tranquillement de sa conquête.

Quelques égards que Guillaume marquât pour les Anglois , il ne pouvoit pourtant s'empêcher d'être dans la défiance sur leur sujet , étant persuadé que leur soumission partoît plutôt de l'excès de leur crainte que de l'excès de leur bonne volonté. Peu de jours après son Couronnement , il quitta Londres pour se retirer à Bearking , n'osant demeurer dans cette grande Ville dont la fidélité lui étoit suspecte. Mais comme il n'étoit guères plus sûr du reste de l'Angleterre , il mit de fortes garnisons dans Hastings , dans Douvre , & dans Winchester.

GUILLAUME  
MB I.

An. 1067.  
Guillaume  
dispose des  
trésors de  
Harald.  
G. Pissav.

Les Villes &  
les Commu-  
nautés lui  
font des  
présens.

G. Pissav.

Il protege  
les Anglois.

Il confirme  
les privilè-  
ges du Peu-  
ple.

Il se défie  
pourtant des  
Anglois.



GUILLAUME I.  
1067.

Edwin & Morkard se soumettent au nouveau Roi.

Fondation de l'Abbaye de la Bataille M. Paris.

Guillaume va en Normandie & y mène divers Seigneurs Anglois. G. Malmesb. J. Brompton.

Il laisse deux Régens en Angleterre.

Winchester, afin d'ôter aux Anglois l'envie de secouer le joug qu'il venoit de leur imposer. Cependant ces précautions ne produisirent aucun mauvais effet dans leurs esprits. Ils les regardèrent comme indispensables, au commencement d'une si grande révolution & ils n'en furent point alarmez. Au contraire, ceux qui jusqu'alors avoient refusé de reconnoître le nouveau Roi, allèrent en foule se soumettre à lui : Edwin & Morkard, qui avoient commencé à prendre des mesures pour défendre la liberté de leur Patrie, changèrent tous leurs projets. Comme ils se trouvoient convaincus de la bonne foi de Guillaume, ainsi que le reste de leurs Compatriotes, ils allèrent à Bearking lui prêter serment de fidélité. Il n'oublia rien de ce qui pouvoit contribuer à les entretenir dans ces bonnes dispositions. Non seulement il les assura de sa protection, mais même en leur présence, il fit de grandes libéralitez au Prince Edgar qui étoit l'Idole des Anglois, & qu'on appelloit communément le Mignon de l'Angleterre.

La Victoire de Hastings étoit trop glorieuse à Guillaume, pour qu'il négligeât d'en conserver la mémoire à la postérité. Dans cette vûe, il fit jetter les fondemens d'une Eglise & d'une Abbaye, au même lieu où Harald avoit été tué, & ordonna que, quand elles seroient achevées, l'Eglise fut dédiée à S. Martin, & que l'Abbaye portât le nom de la Bataille. Le désir de faire prier Dieu pour l'ame de Harald, & pour la sienne propre, fut le prétexte dont il se servit pour faire cette fondation, à laquelle, selon les apparences, la gloire n'avoit pas moins de part que la pitié. Les trois premiers mois de ce nouveau Regne se passèrent de cette manière, dans un contentement réciproque des Anglois & des Normans. Les premiers ne croyoient pas avoir beaucoup perdu, par la révolution qui venoit d'arriver, & les derniers vivoient dans l'espérance, que le Roi s'acquitteroit bien-tôt des promesses qu'il leur avoit faites, lorsqu'il les avoit engagez à le servir.

Les précautions que Guillaume avoit prises lui ayant procuré une soumission universelle, il crut qu'il manqueroit quelque chose à son bonheur, s'il ne se donnoit pas la satisfaction d'aller en Normandie, pour y faire montre de sa nouvelle grandeur. Ce voyage étoit non seulement peu nécessaire, mais il paroissoit même dangereux, au commencement d'une domination établie par les armes. Il crut pourtant pouvoir prévenir la révolte de ses nouveaux Sujets, pendant son absence, par deux précautions. La première, fut de mettre de fortes Garnisons Normandes dans toutes les Places. La seconde, d'emmenner avec lui ceux d'entre les Seigneurs Anglois qui lui étoient les plus suspects. Le Prince Edgar, Stigand, Morkard, Edwin, Waltehoff, fils de Siward, autrefois Comte de Northumberland, furent de ce nombre, avec plusieurs autres des plus considérables de la Nation. Tous ces Seigneurs n'étoient pas trop contents de l'accompagner, comprenant bien qu'il ne les menoit en Normandie, que comme autant d'ôtages, & pour servir à la gloire de son triomphe. Néanmoins ils ne pouvoient se dispenser d'obéir, de peur de lui donner lieu de concevoir des soupçons contre eux, par une résistance hors de saison. Avant que de quitter l'Angleterre, Guillaume y établit pour Régens, Odon son frere Evêque de Bayeux, & Guillaume Fitz-Osborne. Son arrivée en Normandie causa, parmi ses anciens Sujets, une joye extraordinaire, dont ils ne pouvoient se lasser de lui donner des témoignages. Il passa les



les Fêtes de Noël à Fescamp , où un Ambassadeur de France , accompagné d'une nombreuse suite de Noblesse , alla le féliciter de la part de son Maître , sur sa nouvelle dignité. En cette occasion , Guillaume affecta de faire paroître , aux yeux des François , toute la magnificence qu'il crut capable de relever l'éclat de sa gloire. Il demeura tout le reste de l'Hiver en Normandie , où il sembloit avoir oublié ses nouveaux Sujets , pour y jouir des acclamations des anciens.

GUILLAUME I.  
1067.

Pendant qu'il donnoit aux Normans des marques de son affection , par le séjour qu'il faisoit dans leur País , son absence produisoit en Angleterre de très-funestes effets. Odon son frere & Guillaume Fitz-Osborne , qui gouvernoient le Royaume , abusoient , sans aucune discretion , de l'autorité qui leur avoit été confiée. Uniquement occupez à s'enrichir par toutes sortes de voyes , loin de protéger les Anglois qui avoient recours à eux , ils les laissoient accabler de mille injustices , & les opprimoient eux-mêmes par de continuelles tyrannies. A voir agir ces deux Régens avec si peu de retenue , on auroit dit qu'ils avoient ordre d'engager le Peuple dans la révolte , afin d'avoir occasion de leur en faire porter la peine. Les plus sages des Anglois se contenoient pourtant dans l'obéissance , en attendant le retour du Roi , se persuadant qu'il ne manqueroit pas de remédier à ces désordres. Mais il s'en trouva de plus impatiens qui crurent , au contraire , devoir profiter de son absence , pour tâcher de recouvrer leur liberté. Les Peuples de Kent furent les premiers à lever la tête. Ils avoient appelé à leur secours Eustache Comte de Boulogne , qui tâcha de se rendre maître de Douvre par surprise. Mais cette tentative ne lui ayant pas réussi , comme il avoit espéré , il se retira , laissant les Peuples de Kent exposés à la sévérité des Régens qui les chatierent rigoureusement.

Les Régens oppriment le Peuple.  
*Ord. Vital. G. Malmesb. Fl. de Worcester.*

Soulèvement dans le País de Kent

Châtie par les Régens.

Malgré cet exemple , un Seigneur Anglois , nommé Edrick , à qui les Historiens donnent le titre de Forêtier , prit les armes dans la Province de Hérford , & traita impitoyablement tous les Normans qui tombèrent entre ses mains. Ces nouvelles étant portées au Roi , il repassa la mer tout incontinent , laissant le Gouvernement de la Normandie à Mathilde son Epouse , & à Robert son fils-ainé. Son retour calma les troubles que son absence avoit causez. Mais ces deux tentatives remplirent son esprit de tant de soupçons contre tous les Anglois en général , qu'il commença dès lors à ne les regarder plus que comme des ennemis couverts qui cherchoient l'occasion de se révolter. Ce n'étoit pas sans fondement qu'il étoit dans cette pensée. Quand on considère son humeur , & la disposition où les Anglois se trouvoient à son égard , il est aisé de comprendre , qu'il étoit comme impossible qu'il se formât entre eux cette confiance reciproque qui auroit été si nécessaire pour leur tranquillité commune. Guillaume étoit naturellement défiant & sévère. D'un autre côté , le grand armement qu'il avoit fait l'avoit engagé dans de grandes dettes. De plus , il avoit promis de récompenser libéralement les Officiers qui avoient bien voulu s'engager dans son service , & tout cela ne pouvoit se faire qu'aux dépens des Anglois. Ajoutons encore , qu'il étoit naturellement avare , aimant beaucoup l'argent , non pour le dépenser , mais pour le garder dans ses coffres. Enfin , sa prévention en faveur de sa propre Nation , alloit jusqu'à l'excès , & l'empêchoit souvent d'écouter les plaintes que les Anglois lui faisoient contre les Normans , qui n'abusoient que trop de

Révolte d'Edrick.  
*Rog. de Hoveden.*

Le Roi retourne en Angleterre. Il commence à regarder les Anglois de mauvais œil

Cause de la méintelligence entre le Roi & les Anglois.



GUILLAU-  
ME I.  
1067.

cette disposition de son esprit. D'un autre côté, les Anglois étoient extrêmement prévenus contre les Normans. Cette prévention, qui avoit commencé sous le regne d'Edouïard, & qui avoit été fomentée par le Comte *Goodwin* & par *Harald* son fils, s'étoit encore accruë depuis la révolution qui venoit d'arriver. Quelque soin que Guillaume eût pris de recommander la modération aux Normans, il n'étoit guères possible de les empêcher d'abuser de la supériorité que la victoire leur avoit donnée sur les Anglois, & d'insulter à leur malheur. Cela n'étoit guères propre à entretenir une bonne intelligence entre les deux Peuples. D'ailleurs Guillaume avoit appuyé son droit sur des fondemens si frivoles, que les Anglois ne pouvoient le regarder que comme un Prince avide & ambitieux; qui n'avoit formé le projet de son entreprise sur l'Angleterre, que par le seul motif de satisfaire ses passions. Enfin, la manière dont les deux Régens avoient gouverné pendant son absence, donnoit quelque lieu de juger, qu'ils ne se feroient jamais portez à tant d'excès & de violences, s'ils n'avoient pas été assurez de l'approbation de leur Maître. Cependant la considération du doux Gouvernement de Guillaume pendant les trois premiers mois de son regne, avoit en quelque manière fait évanouir ces réflexions, & dissipé toutes leurs craintes. Mais quand ils virent qu'après son retour, non seulement il négligeoit de punir ses Ministres, mais que même il approuvoit leur conduite, ils ne purent plus se contenir. Ils répandirent par tout leurs plaintes & leurs murmures, & firent voir ouvertement combien ils étoient mécontents. Ce fut alors, que les soupçons du Roi se fortifiant de plus en plus, lui firent prendre la résolution de se tenir sur ses gardes & de prendre toutes les précautions possibles pour empêcher que le mécontentement des Anglois ne produisît quelque fâcheuse révolution. Comme son humeur le portoit à la sévérité, ses précautions se tournèrent toutes de ce côté-là. Il y étoit encore poussé par les Normans, à qui il étoit bien plus avantageux qu'il entreprît de dompter les Anglois par la force, que s'il eût formé le plan de les gagner par la douceur. C'est ce qu'on peut dire de plus favorable de Guillaume, quoiqu'il se trouve des Historiens qui l'accusent d'avoir formé le dessein de réduire les Anglois à une entière servitude, avant que d'avoir été provoqué. Quoiqu'il en soit, la confiance entre le Roi & ses nouveaux Sujets fut bien-tôt rompue, & depuis ce tems-là, Guillaume ne pensa plus qu'à se servir de tous les moyens qu'il crut propres à le maintenir sur le Trône, sans considérer fort scrupuleusement, si ces moyens étoient conformes à la justice & à l'équité.

Mathilde  
femme de  
Guillaume  
est couron-  
née.

Naissance  
du Prince  
Henri.

1068.

Le Roi pen-  
se à satis-  
faire ses  
troupes.

Peu de tems après le retour du Roi, Mathilde son Epouse arriva en Angleterre, & fut couronnée avec beaucoup de solennité. Dans cette même année elle mit au monde un Prince auquel on donna le nom de *Henri*. Elle en avoit eu trois autres en Normandie, sçavoir *Robert*, *Richard*, & *Guillaume*, dont l'aîné avoit environ douze ans.

Guillaume avoit jusqu'alors différé à satisfaire ceux qui l'avoient volontairement servi dans son expédition d'Angleterre. Outre les appointemens qui leur étoient dûs, ils s'attendoient encore à recevoir des récompenses proportionnées à leurs services & à la puissance qu'il avoit acquise par leur moyen. Ses revenus ordinaires ne pouvans suffire à toutes ces choses, il fallut avoir recours aux Anglois, qui avoient eu le malheur d'être vaincus. Pour cet effet,



il s'avisa d'un moyen qui ne pouvoit que leur être très-désagréable. Ce fut de renouveler la taxe du *Dane-gelt*, qu'Edouïard avoit abolie, & qui retraçoit dans leur souvenir, les maux qu'ils avoient soufferts sous une domination étrangère. Il avoit bien prévu que le Peuple en seroit très-mécontent, c'est pourquoi il avoit tâché de prévenir les mauvais effets que ce chagrin pourroit produire, en caressant les principaux Seigneurs Anglois, autant que son humeur réservée, le pouvoit permettre. Il craignoit sur tous les autres, le Comte Edwin, qui par sa naissance, par ses emplois, & par son mérite personnel, s'étoit acquis un très-grand crédit parmi ses Compatriotes. Dans la vue d'empêcher que ce Seigneur ne se servît de cette occasion pour exciter des troubles, il crut devoir l'attacher à ses intérêts, par la promesse qu'il lui fit de lui donner une de ses filles en mariage. Edwin en fut très-satisfait, & loin de fortifier le mécontentement des Anglois, il fit tout ce qu'il put pour les appaiser. Aldred, Archevêque d'Yorck, ne fut pas si facile à ménager. Ce Prélat avoit conçu une si haute estime pour le Roi, qu'il en parloit continuellement avec de très-grands éloges. Mais quand il vit que ce Prince commençoit à lever le masque en rétablissant une taxe si odieuse à la Nation, il changea de sentimens à son égard. Il lui fit même représenter en son nom, le tort qu'il faisoit aux Anglois, & les inconveniens qui en pouvoient arriver. Le Roi reçut cette remontrance avec chagrin, & traita même rudement celui qui avoit osé se charger d'une telle commission. On dit qu'Aldred se sentit tellement offensé de ce procédé, qu'il ne put s'empêcher de maudire le Roi & toute sa race. Il étoit dangereux que le mécontentement de cet Archevêque ne produisît de fâcheux effets parmi les Peuples du Nord. Du moins, il parut que le Roi n'étoit pas sans inquiétude à cet égard, par la démarche qu'il fit en envoyant un de ses Officiers à ce Prélat, pour tâcher de l'appaiser. Mais la mort d'Aldred, qui arriva dans ce même tems, délivra le Roi de sa crainte, & le *Dane-gelt* fut levé avec toute la rigueur imaginable. Depuis ce tems-là, on n'entendit par tout que des plaintes & des murmures, qui aigrissant l'esprit du Roi, firent qu'il ne considéra plus les Anglois que comme des Sujets rebelles, ainsi que de leur côté, ils ne le regardèrent plus que comme un Conquérant odieux.

Avant que de passer au récit des troubles, qu'il y eut en Angleterre, sous ce nouveau regne, il est bon de remarquer, que les Historiens se trouvent fort partagez au sujet des causes qui les produisirent. Les uns en rejettent la faute sur les Anglois, & font entendre que Guillaume n'usa de rigueur à leur égard, que quand il vit que la douceur étoit inutile. D'autres soutiennent, que les injustices du Roi furent l'unique cause des révoltes des Anglois. Pour décider cette question, il faudroit examiner jusqu'où pouvoient s'étendre les droits d'un Prince qui avoit acquis la possession du Royaume d'Angleterre, de la manière qu'on l'a vû, & jusqu'où devoit aller l'obéissance d'un Peuple qui s'étoit soumis, partie par force partie volontairement. Mais sur cela même les opinions ne feroient peu-être pas moins diverses. Il suffit donc de remarquer qu'entre les Historiens qui ont parlé de Guillaume le Conquérant, les uns ont relevé avec soin toutes les bonnes qualitez, & ont passé fort légèrement sur ses défauts. D'autres ont pris à tâche de faire regarder toutes ses actions du mauvais côté, & d'exagérer même celles qui ne peuvent pas être aisément justifiées. Ce qu'il

GUILLAUME I.  
1067.  
Il rétablit le *Dane-gelt*.

Il promet une de ses filles à Edwin.

L'Archevêque d'Yorck lui fait faire des remontrances,

Qui sont mal reçues.

Mort de l'Archevêque.  
Le *Dane-gelt* se lève avec rigueur.

Sentimens divers touchant la conduite de Guillaume à l'égard des Anglois.



GUILLAUME I.  
1068.

Fl. de Worcester. H. Huntingd.  
Révolte de la Ville d'Excéter.

Le Roi marche en Hiver pour réduire les Révoltez.

Il assiége Excéter,

Et pardonne aux habitants.

Il y fait bâtir une Citadelle.

Il cherche les moyens de payer ses dettes.

Il confisque les biens de ceux qui a-

y a de certain , c'est que les Anglois furent maltraitez sous ce Regne. Les Historiens les plus attachez à Guillaume le Conquérant ou à sa famille , ne peuvent s'empêcher d'en convenir. Mais ils excusent ce Prince par la nécessité où il se trouvoit de se tenir en garde contre les Anglois toujours prêts à se révolter. Les autres au contraire attribuent les mauvais traitemens que les Anglois souffrirent , à la seule avidité de Guillaume , & prétendent que leurs révoltes n'étoient qu'un effet de leur désespoir. Parmi ces divers sentimens , je prendrai le parti de raconter naturellement les faits dont personne ne peut disconvenir , sans y faire des réflexions , afin de laisser aux Lecteurs la liberté d'en juger comme ils le trouveront à propos.

Dans la disposition , où les Anglois se trouvoient à l'égard du Roi , il étoit bien difficile qu'ils pussent demeurer tranquilles , sans chercher les moyens de secouer un joug étranger qui leur paroissoit insupportable. Les soulèvements commencèrent dans les Provinces Occidentales , où les habitans d'Excéter refusèrent de prêter Serment au Roi , & de recevoir une Garnison Normande. Guillaume comprenant qu'il étoit de la dernière importance de remédier à ce mal , avant qu'il gagnât les autres parties du Royaume , se mit en marche au milieu de l'Hiver , pour aller réduire Excéter à l'obéissance. En approchant de la Ville , il rencontra quelques-uns des principaux Bourgeois qui venoient lui demander pardon au nom de la Communauté , & lui livrer des otages. Mais pendant que ces Députés étoient avec le Roi , la populace s'étant rendue la plus forte dans la Ville , leur démarche fut désapprouvée , & les habitans prirent la résolution de se défendre. *Githe* mere de Harald , qui se trouvoit alors dans la Ville , fortifioit les Bourgeois dans leur opiniâtreté , & vrai-semblablement , c'étoit elle qui avoit fait prendre cette dernière résolution. Cependant le Roi se trouvant trop avancé pour pouvoir reculer avec honneur , se vit dans la nécessité de faire un siège dans les formes , malgré la rigueur de l'Hiver. Les approches étant faites , & les murailles commençant à être ébranlées par les machines des assiégeans , les Bourgeois ne virent point d'autre ressource que d'avoir recours à la clémence du Roi. Quelque résolution que ce Prince eût prise d'en faire un rigoureux exemple , il se laissa fléchir par les prières du Clergé qui demanda instamment leur grace. *Githe* eut le bonheur de se sauver en Flandre , où elle emporta une prodigieuse quantité d'argent. Pour prévenir un second soulèvement dans cette Ville , Guillaume y fit construire une Citadelle , dont il laissa la direction & le Gouvernement à Baudouin fils du Comte Gilbert , avec une Garnison Normande.

Le Roi ne pouvoit plus différer de payer ses dettes , ni faire attendre plus long-tems à ses troupes , les recompenses qu'il leur avoit si souvent promises. Les sommes provenuës de la taxe du Dane-gelt , qui avoient été d'abord destinées à cet usage , avoient été mises dans les Coffres du Roi , d'où il ne pouvoit se résoudre à les laisser sortir. Il croyoit qu'il étoit absolument nécessaire d'avoir des secours tous prêts pour les besoins qui pourroient survenir : sur tout depuis que les murmures des Anglois lui donnoient lieu de craindre un soulèvement général. Ainsi , sans toucher à cet argent , il fallut avoir recours à de nouveaux moyens qui augmentèrent beaucoup le mécontentement des Anglois. Ce fut d'envoyer des Commissaires dans les Provinces , pour faire la recherche de ceux qui avoient porté les armes pour Harald , & pour confis-

quer



quer leurs biens. Les Anglois se récrièrent beaucoup sur cette recherche, qui leur paroissoit pleine d'injustice. Ils disoient, que quand ils avoient pris les armes pour Harald, ce Prince étoit actuellement sur le Trône, ayant été élu dans un tems où l'on ne sçavoit pas même que Guillaume prétendît à la Couronne d'Angleterre; Qu'avant la bataille de Hastings, ils n'avoient jamais prêté serment au Duc de Normandie, & que par conséquent, leurs biens ne pouvoient être sujets à la confiscation, pour avoir porté les armes contre lui; Que d'ailleurs en supposant même qu'ils étoient coupables, leur faute avoit été suffisamment réparée, par leur prompt soumission, que le Roi avoit acceptée, leur ayant même promis de les maintenir dans leur Privilèges. Ces raisons étoient fortes. Mais en cette occasion, Guillaume avoit moins la Justice en vûe que la Politique. Son intention n'étoit pas de les punir de leur prétendue faute, mais d'avoir un prétexte pour amasser de l'argent, & pour les mettre en même tems hors d'état de lui nuire, en les dépouillant de leurs biens; précaution, qu'il jugeoit absolument nécessaire pour sa sûreté, & pour se mettre l'esprit en repos. Aussi les Historiens partisans de Guillaume passent-ils légèrement sur ce fait. Mais, pour faire une espèce de diversion, ils font valoir un acte de justice que Guillaume fit en cette occasion, en rendant le bien confisqué à un Anglois qui prouva, qu'il n'avoit jamais porté les armes pour Harald. On peut assurer néanmoins, que c'est ici un des événemens les plus remarquables de ce Regne, parce que les Terres qui furent confisquées, passèrent entre les mains des Normans, ou autres Etrangers, qui devinrent par-là plus considérables en Angleterre que les Anglois mêmes. C'est de ceux-là que sont venues un grand nombre de familles distinguées, qui se trouvent aujourd'hui dans le Royaume. Quoiqu'il en soit, ces confiscations procurèrent au Roi deux avantages très-considérables. Premièrement, il se mit par-là en état d'acquitter ses dettes, & de récompenser ceux qui l'avoient servi. En second lieu, il remplit les Provinces de gens qui lui étoient dévoués, & qui avoient intérêt de le maintenir sur le Trône.

Pendant que Guillaume se précautionnoit ainsi contre les Anglois, il perdoit de plus en plus leur estime & leur affection, & les portoit naturellement à chercher les moyens de recouvrer les biens dont ils avoient été privez. Edwin Comte de Chester, l'un des plus considérables d'entr'eux, se crût obligé de faire un effort pour tâcher de rétablir les affaires presque désespérées de sa patrie. Le Roi l'avoit amulé de l'espérance de lui donner une de ses filles en mariage: mais il n'y avoit aucune apparence, qu'il pensât à lui tenir sa parole. Au contraire, il sembloit que ce Monarque cherchoit un prétexte de le ruiner comme les autres. Morkard son frere, Comte de Northumberland, qui se trouvoit, à peu-près dans la même situation, n'eut pas beaucoup de peine à s'engager dans ce complot. Comme ces deux Seigneurs avoient un très-grand crédit dans le Royaume, ils eurent bien-tôt assemblé une armée, que *Bletwyn* Roi de Galles, leur Neveu renforça d'un bon nombre de ses troupes. Il étoit à craindre pour le Roi, que ce soulèvement ne devînt général dans tout le Royaume, s'il ne s'opposoit de bonne heure à ceux qui osoient paroître les premiers. Aussi usa-t'il d'une diligence extraordinaire pour assembler ses troupes, avant que le mal s'étendît plus loin. En s'avancant vers les Révoltez, il fit fortifier le château de *Warwick* dont il donna le Gouver-

GUILLAUME I.  
1068.  
voient porté les armes pour Harald.

Le Roi paye ses dettes, & récompense ceux qui l'ont servi.

Edwin & Morkard se révoltent.  
*Ord. Vital. Ann. Saxon. S. Dunelm.*

Brady.

Le Roi marche contre les Révoltez.



GUILLAUME I.  
1068.  
Il fait construire des Citadelles.

Edwin & Morkard se soumettent & obtiennent leur pardon.

On porte au Roi les Clefs d'York. Il y fait bâtir une Citadelle.

La clémence du Roi paroît équivoque.

Il assure sa conquête par des Citadelles dans les Villes principales.

Plusieurs Seigneurs Anglois quittent le Royaume.

Edgar & Cospatrik se retirent en Ecosse. Macolm, Roi d'Ecosse, épouse une sœur d'Edgar.

1069.  
Le Roi ôte les armes aux Anglois, & établit le *Conuerc-feu*.

ment à Henri de Beaumont, qui en fut aussi le premier Comte. Ensuite, Guillaume fit construire une Citadelle à Nottingham, afin de s'assurer une retraite en cas de besoin, par le moyen de ces deux Places. Après qu'il eut pris ces précautions, il marcha vers le Nord pour combattre les Rebelles, ou pour assiéger Yorck qui avoit pris leur parti.

Cependant, les deux Comtes, qui avoient espéré que toutes les Provinces du Royaume suivroient l'exemple de celles du Nord, se trouvoient bien éloignées de leurs espérances. L'extrême diligence du Roi, & la supériorité de ses forces ayant rompu toutes leurs mesures, ils se virent peu en état de lui résister. Dans cette extrémité, il n'y avoit pour eux, qu'un de ces deux partis à prendre, ou de quitter le Royaume, ou de se remettre à la discrétion du Roi. Ils suivirent ce dernier, & ils s'en trouvèrent bien. Quelque irrité que fût Guillaume, il voulut bien leur pardonner, dans la vûe de ramener les Anglois par cet Acte de clémence. Il continua pourtant sa marche vers Yorck dont les habitans, peu en état de soutenir seuls le faix de la guerre, allèrent au devant de lui, pour lui porter les Clefs de leur Ville. Par cette soumission, ils obtinrent leur grace, quant à la punition corporelle : mais il ne purent éviter de payer une grosse amende, ni de voir bâtir dans leur Ville une Citadelle où le Roi laissa une Garnison toute composée de Normans. *Archir*, Seigneur Northumbre, qui avoit eu part à la révolte, fut aussi reçu en grace, en laissant son fils en otage. *Egelwin*, Evêque de Durham, coupable de la même faute, obtint une semblable faveur.

La clémence, dont Guillaume usa envers les Chefs des Rebelles auroit pû produire un bon effet, si, dans le tems qu'il en épargnoit quelques-uns, il n'en eût puni d'autres qui étoient bien moins coupables. Il fit emprisonner un grand nombre de personnes qui n'avoient eu aucune part au dernier soulèvement, & par-là, il donna lieu de juger, que la clémence, dont il avoit usé envers les Chefs, n'étoit qu'un effet de sa politique. Cette conduite répandit, dans tout le Royaume, une terreur qui devint encore plus grande, quand on vit bâtir, à Lincol, à Huntington, à Cambridge, des Citadelles qui paroissoient manifestement destinées à tenir les Anglois sous le joug. Morkard & les autres Seigneurs Northumbres, craignans qu'il n'eût réservé leur chatiment pour un tems plus convenable, se hâtèrent de se retirer en Ecosse. Le Comte *Cospatrik* fut saisi de la même crainte, & l'inspira au Prince Edgar qui, par son Conseil, alla se réfugier dans le même Païs, avec sa Mère & ses Sœurs. *Macolm Macmoir*, qui occupoit alors le Trône d'Ecosse, les reçut avec tous les honneurs dûs à leur rang, & regardant plutôt à leur naissance qu'à leur fortune, il épousa, bien-tôt après, Marguerite Sœur aînée du Prince réfugié. De ce Mariage naquit *Mathilde*, ayeule de *Henri II.* Roi d'Angleterre, qui réunit en sa personne le sang des Rois Saxons avec celui des Normans.

Guillaume ne fut pas fâché de se voir délivré de tous ces ennemis secrets, qui lui caufoient bien moins d'inquiétude étant en Ecosse, que s'ils fussent demeurés en Angleterre. Cependant la fuite de ces Seigneurs lui ayant fait comprendre quels étoient les sentimens des Anglois à son égard, il résolut de prendre toutes les mesures possibles, pour se mettre à couvert de leur ressentiment,



ment. Dans cette vûë il prit deux précautions qui leur furent également insupportables. La première fut de leur ôter toutes leurs armes. La seconde, de leur défendre d'avoir de la clarté dans leurs maisons, après huit heures du soir. Quand cette heure étoit venue, ils entendoient le son d'une cloche, qui les avertissoit d'éteindre la lumière, & de couvrir leur feu, à peine d'une grosse amende pour chaque contravention. Le son de cette cloche, qu'on appelloit le *Couvre-feu*, fut long-tems un sujet de grandes vexations auxquelles les Anglois furent très-sensibles. Quand ils faisoient réflexion à la douce liberté dont ils jouissoient sous leurs Anciens Rois, ils ne pouvoient qu'avec un extrême chagrin, se voir réduits à un semblable esclavage. Pour peu qu'ils manquaient d'exactitude dans l'observation de cet ordre rigoureux, ils étoient assurés d'en être punis sans retardement, comme s'ils eussent commis un très-grand crime. Ainsi cette cloche étoit comme un signal, qui, se renouvelant tous les jours, ne leur permettoit pas d'oublier qu'ils étoient dans la servitude. Cette oppression, jointe à une infinité d'autres qu'ils souffroient tous les jours, tant du Roi même que de la part des étrangers répandus dans le Royaume, leur rendoit la vie amère, & leur faisoit déplorer le triste état où ils se trouvoient, sans qu'ils vissent aucune ressource pour s'en délivrer. C'est ainsi que plusieurs Historiens parlent de l'état où les Anglois se trouvoient alors.

GUILLAUME I.  
1069.

Pendant que Guillaume prenoit ces précautions pour se garder des secrètes pratiques de ses Sujets, *Goodwin*, *Edmond* & *Magnus*, fils de *Harald*, firent une descente dans la Province de Sommerfet. La seule opposition qu'ils y rencontrèrent fut de la part d'*Eadnoth*, qui avoit été Ecuyer du Roi leur Pere, qui voulut donner à Guillaume une preuve de sa fidélité en s'opposant à ces Princes. Son zèle pour le nouveau Roi lui fut funeste, puisqu'il fut tué dans le combat qu'il leur livra, après quoi ils se retirèrent chargés de butin.

Les fils de Harald font une descente en Angleterre.  
*S. Dunelm.*

Si l'on en croit les Historiens partisans des Anglois, l'Angleterre se trouvoit alors dans un état digne de pitié. Les Normans, appuyés de la faveur & de la protection du Roi, commettoient tous les jours contre les Anglois, des violences, dont ceux-ci ne pouvoient espérer aucune justice. D'autres plus amis des Normans, que des Anglois assurent que les Anglois au désespoir de ce que les précautions que le Roi prenoit, les mettoient hors d'état de secouer un joug qu'ils ne portoient qu'à regret, s'en prenoient généralement à tous les Normans. Ils ajoutent, qu'il ne se passoit presque point de jour, qu'on ne trouvât dans les bois & dans les chemins, des Normans assassinés, sans qu'il fût possible de découvrir les auteurs de ces meurtres, tant les Anglois se favorisoient les uns les autres. Il y a de l'apparence que le Roi fut persuadé que tout le tort étoit du côté des Anglois, puisqu'il publia un rigoureux Edit, par lequel il ordonnoit, que lorsqu'un Normand auroit été tué ou volé, le *Hundred* ou la *Centaine*, la plus prochaine du lieu où l'action auroit été commise, seroit responsable du crime, & payeroit une grosse amende. Cette Loi n'étoit pas nouvelle pour les Anglois. Dès le tems d'Alfred le Grand elle étoit en usage dans le Royaume (1).

Les Anglois & les Normans se plaignent réciproquement les uns des autres.

Edit contre les Anglois, & favorable aux Normans.

Mais

(1) Du tems que les Danois dominoient, lorsqu'on trouvoit le corps mort d'un homme inconnu, on présuinoit que c'étoit un Danois, & alors la Centaine payoit l'amende. Ainsi Guillaume ne fit que renouveler cette coutume en changeant le nom de *Danois* en celui de *Normand*. Voy. *Hist. & Politic. Disc. of Nath. Bacon*, Ch. 40. p. 62.



GUILLAUME I.  
1069.  
Plusieurs  
Etrangers  
quittent  
l'Angleterre.

Mais ce qui les choquoit extrêmement, c'étoit que ce dernier Edit n'étoit fait qu'en faveur des Normans.

Quelque faveur que le Roi témoignât aux Etrangers, ils s'en trouva pourtant un grand nombre qui demanderent leur congé, pour s'en retourner dans leur patrie. Guillaume le leur accorda volontiers, après leur avoir payé largement les arrérages qui leur étoient dûs, & distribué des recompenses qui alloient au-delà de ce qu'ils avoient espéré. Tout cela se fit aux dépens des Anglois, sur lesquels on leva les sommes nécessaires pour subvenir à cette dépense.

Robert Cumin est envoyé pour Gouverneur dans le Nord.  
*S. Dunelm.*

Les sujets de plainte se multiplioient sans cesse de l'un & de l'autre côté. Le Roi se plaignoit qu'en toutes occasions, les Anglois paroissent disposés à la révolte, & les Anglois se croyant injustement opprimés, en murmuroient hautement. Les Northumbres étoient les moins endurans. On a déjà vu, en divers endroits de cette Histoire, qu'ils avoient accoutumé d'être comme maîtres chez eux, & qu'ils ne pouvoient souffrir l'esclavage. Le même esprit regnoit encore parmi eux. Sur le moindre sujet, ils ne pouvoient s'empêcher de se plaindre, & souvent même ils faisoient précéder leur plaintes de quelque soulèvement. L'humeur inquiète de ces Peuples, & le voisinage de l'Ecosse, donnant quelque sujet de crainte au Roi, il résolut de leur donner pour Gouverneur *Robert Cumin*, Seigneur Normand, dont l'humeur sévère lui parut propre à dompter leur ferocité. Ils apprirent cette nouvelle dans le tems qu'ils alloient faire éclorre le projet qu'ils avoient formé de rappeler les Danois en Angleterre. Quelques-uns d'entr'eux qui s'étoient réfugiés auprès de *Svenon*, Roi de Dannemarck, avoient persuadé à ce Prince qu'il ne lui seroit pas difficile de conquérir l'Angleterre. Ils lui avoient même porté des assurances, de la part des habitans du Nord, qu'ils favoriseroient son entreprise. Sur cette espérance *Svenon* avoit équipé une flotte de deux-cens vaisseaux qui étoit prête à mettre à la voile, dans le tems que *Cumin*, avec 700.

Les Northumbres appellent les Danois à leur secours.

Ils tuent *Cumin* avec 700. Normans.

Les Danois arrivent dans le Nord.

Plusieurs Mécontents se joignent à eux.

Ils assiègent *Yorck*.

hommes tous Normans, alla prendre possession de son Gouvernement. Comme son arrivée pouvoit beaucoup nuire aux desseins qu'on avoit formés dans le Nord, les principaux intéressés dans le complot prirent la résolution de se défaire d'un surveillant si incommode & de ceux qui l'accompagnoient. Il en fut pourtant averti, mais il les croyoit si peu en état de rien entreprendre, qu'il négligea cet avis. Cependant les conjurez ayant secrètement rassemblé des troupes, se rendirent à *Durham*, où *Cumin* se tenoit sans aucune précaution, & passèrent les Normans avec leur Chef, au fil de l'épée. Peu de tems après on vit arriver la Flotte Danoise commandée par *Osborne* Frere du Roi de Dannemarck. Dès que cette nouvelle se fut repandue, tous les Mécontents allèrent joindre le Général Danois, qui avoit déjà mis ses troupes à terre. *Edgar Atheling*, *Cospatrick*, *Marlesween*, & tous les autres Seigneurs qui s'étoient retirés en Ecosse, lui amenèrent des renforts qui rendirent leur armée très-formidable. Comme toute la Province étoit pour les Danois, & que le Roi n'avoit pas, dans ces quartiers-là, des troupes capables de s'opposer à de si grandes forces, *Osborne* se mit en marche pour aller assiéger *Yorck*. Les Normans, qui étoient en garnison dans la Citadelle, voyant approcher l'armée Danoise, prirent la résolution de se défendre jusqu'à l'extrémité, ne doutant point que le Roi ne fît toute la diligence possible pour les secourir. Dans

cette



Cette espérance, ils mirent le feu au Fauxbourg qui étoit au pied de la Citadelle, de peur que les maisons ne facilitassent les approches des Assiégeans. Mais le feu faisant plus de progrès qu'ils ne se l'étoient proposé, une grande partie de la Ville fut réduite en cendres. L'Eglise Cathédrale, le Monastère de S. Pierre, & une fameuse Bibliothèque qui avoit été commencée par l'Archevêque Ecbert, environ l'an 800. de Notre Seigneur, périrent entièrement dans cet incendie. Cependant les Danois profitant de la confusion que cet accident caufoit dans la Ville, y entrèrent sans opposition. Dès qu'ils s'en furent rendus maîtres, ils attaquèrent la Citadelle avec tant de vigueur, qu'ils la prirent au premier assaut, & passèrent la Garnison au fil de l'épée. Cette expédition étant faite, le Général Danois, sçachant que le Roi se préparoit à marcher contre lui, se retira dans un poste avantageux, laissant dans Yorck, le Comte Waltehoff avec une Garnison Angloise.

La nouvelle de cette invasion ébranla un peu la fermeté de Guillaume. Il craignit que ce ne fût par un complot général que les Danois avoient été appelés en Angleterre. Prévenu de cette pensée, il n'osoit quitter le cœur du Royaume, de peur que son éloignement ne fournît à d'autres mécontents l'occasion de se révolter. D'un autre côté il n'étoit pas moins dangereux de négliger les affaires du Nord, qui pouvoient avoir de fâcheuses suites. Dans cet embarras, il crut qu'avant toutes choses il devoit tâcher d'apaiser les Anglois par quelques démarches qui lui parurent propres à produire cet effet. Il rappella quelques-uns de ceux qu'il avoit exilés : il en tira d'autres de prison, & affecta, par quelques exemples de sévérité, de reprimer l'insolence des Normans. Sa crainte s'étant un peu diminuée par le bon effet que ces précautions produisirent, il fit passer en Normandie la Reine & ses enfans, & se mit en devoir d'aller s'opposer aux Danois. Il étoit tellement irrité contre les Northumbres, qu'on l'entendit jurer *par la Resplendeur de Dieu*, qu'il n'en laisseroit pas un en vie. Dès qu'il fut arrivé dans la Province d'Yorck, il commença par des ravages épouvantables, à exécuter sa menace. Cependant les Danois se tenoient dans leur poste, où il n'osoit les attaquer, sçachant bien qu'en hazardant un combat, il y avoit pour lui tout à perdre, & peu de chose à gagner. Pour se tirer de cet embarras, il jugea que le meilleur expédient dont il put se servir, étoit de corrompre le Général par des présens. Dans cette vûe, il lui envoya des Agens secrets, pour lui offrir une bonne somme d'argent, & la permission de piller les contrées voisines de la Mer, s'il vouloit se retirer après que l'Hiver seroit passé. Cette négociation ayant réussi comme il l'avoit espéré, Osborne se retira au commencement du Printems, de quoi il fut sévèrement puni par le Roi son frere. Les Danois étant partis, Guillaume marcha vers Yorck, pour assiéger cette Ville qui étoit défendue par une Garnison d'Anglois, & d'Ecossois, & par un brave Gouverneur. C'étoit le Comte Waltehoff, qui par son courage & par sa conduite, rendit ce Siège si long & si difficile, que le Roi commençoit à désespérer du succès lorsque la famine obligea les Assiégez à capituler. Quelque irrité que fût le Roi, il voulut bien accorder une honorable capitulation à ce brave Gouverneur dont il avoit si souvent admiré la valeur, pendant ce long Siège. Il ne se contenta pas même de lui donner cette marque de son estime, il lui fit encore épouser sa propre nièce, fille de la Comtesse d'Albemarle. Quelque

GUILLAUME  
ME I.  
1069.

Guillaume  
craint un  
soulève-  
ment gé-  
néral.

Il tâche  
d'apaiser  
les Anglois.

Il marche  
contre les  
Danois.

Il corrompt  
le Général  
Danois,

Qui se reti-  
re.  
Guillaume  
assiége  
Yorck.  
G. Malmesb.  
Brave dé-  
fense de  
Waltehoff,  
qui enfin  
capitule.  
Le Roi lui  
pardonne,  
& lui donne  
Judith sa  
nièce en  
Mariage.



GUILLAUME I.  
1069.

Il ravage le  
Northum-  
berland d'une  
manière  
barbare.  
*G. Malmesb.  
S. Dunelm.*

tems après, il le fit encore Comte de Northampton, & de Huntingdon, & ensuite de Northumberland. Il reçut aussi en grace le Comte Cospatrick : mais il punit sévèrement le reste des Officiers & des Soldats de la Garnison, & fit payer une grosse amende aux Habitans d'Yorck. Dès que ce Siège fut fini, & que le Roi se vit en état de se venger des Northumbres, il ravagea leur País d'une si cruelle manière, que dans l'espace de soixante milles, qu'il y a entre Yorck & Durham, il ne laissa pas une seule maison sur pied. Il n'épargna pas même les Eglises ni les autres Edifices publics. C'est ce que Guillaume de Malmesbury, quoique Normand, n'a osé désavouer. Le prétexte dont il se servit pour ruiner ainsi ce País, fut qu'il vouloit par-là empêcher une seconde invasion des Danois. Mais la manière dont il s'y prenoit, faisoit assez voir que ce n'étoit que pour assouvir sa vengeance, & pour jeter la terreur dans tout le reste du Royaume, par l'exemple d'une si sévère punition. On ne sçauroit, selon les Historiens, se représenter assez vivement la misère qui regnoit dans ces malheureuses Contrées. Les terres étant en friche & le Peuple sans habitations, on voyoit mourir les gens par monceaux, après avoir tâché de prolonger leur misérable vie, en se nourrissant de toutes sortes de bêtes les plus immondes, & quelquefois même de chair humaine.

1070.  
Guillaume  
maltraite  
beaucoup  
les Anglois.

La démarche que les Anglois venoient de faire en appelant les Danois dans le Royaume, acheva de convaincre le Roi, qu'il ne seroit jamais paisible sur son Trône, jusqu'à ce qu'il les eût entièrement mis hors d'état d'exécuter les projets que quelques-uns d'entre eux avoient formez contre lui. Ce fut ce qui lui fit prendre la résolution d'abaisser d'une telle manière tous ceux qui pouvoient avoir du crédit parmi le Peuple, qu'il ne fût plus en leur pouvoir de faire aucun effort considérable. Veritablement plusieurs innocens devoient souffrir de l'exécution de ce dessein. Mais en ce tems-là il est certain que Guillaume ne pensoit uniquement qu'à sa propre sûreté, sans s'embarrasser beaucoup, si les moyens dont il se servoit étoient conformes à la justice. Pour exécuter ce projet, il ôta tout d'un coup aux Anglois toutes les Charges qui leur donnoient quelque pouvoir sur leurs Compatriotes. Ensuite il les dépouilla de toutes les Baronies, & généralement de tous les Fiefs qu'ils tenoient de la Couronne, & les distribua aux Normans, ou aux autres Etrangers qu'il avoit amenez avec lui en Angleterre. Mais comme ceux-ci n'étoient pas en aussi grand nombre que ceux qui étoient privez de leurs biens, il se vit obligé de les accabler, pour ainsi dire, de bienfaits, afin de pouvoir tirer toutes les Terres de la Couronne d'entre les mains des Anglois. On pourra se convaincre par les exemples suivans, du peu de mesure que le Roi garda dans cette distribution. Robert son frere uterin, eut pour sa part le Comté de Cornouaille, dans lequel il avoit 288. Seigneuries, outre 558. qu'il possédoit en d'autres Provinces. Odon, Evêque de Bayeux, son autre frere, fut fait Comte Palatin de Kent, & Grand Justicier d'Angleterre. Ce Prélat avoit 180. Fiefs dans la seule Province de Kent, & 255. en divers autres endroits. Guillaume Fitz-Osborne fut gratifié de tout le Comté de Héréford. Hugues Loup d'Avranche, fils d'une sœur de Guillaume, reçut en don du Roi son oncle le Comté Palatin de Chester, avec tous les droits Regaliens, pour le tenir en toute Souveraineté, de la même manière que le Roi tenoit la Couronne. Alain Fergeant, Duc de Bretagne, Gendre du Roi, eut tous les biens qui avoient appar-

Il donne  
leurs biens,  
& les Char-  
ges aux E-  
trangers.

Profusion  
du Roi, dans  
la distribu-  
tion des  
biens des  
Anglois.  
*Brady.*

appar-



appartenu au Comte Morkard , avec les mêmes droits qui avoient été accordés au Comte de Chester. Roger Montgomeri eut premièrement Arundel & Chichester , & puis encore le Comté de Sallop. Walter Giffard obtint le Comté de Buckingham , & Guillaume Warren le Comté de Surrey. Eudes , Comte de Blois , fut mis en possession de la Seigneurie de Holderneff. Raoul de Guaer , Breton , fut fait Comte de Norfolck & de Suffolck , & Seigneur de Norwich. Henri de Ferrières reçut en don le Château de Tutburi. Guillaume , Evêque de Coutance , possédoit 280. Terres ou Fiefs , qu'il laissa par sa mort à Robert de Maubray son neveu. Il seroit trop long de faire mention de tous les autres Dons que Guillaume fit aux Etrangers , aux dépens des Anglois. Le peu qu'on vient d'en rapporter suffit pour faire comprendre que le but de cette profusion étoit uniquement d'en priver les Anglois Naturels. C'est donc ici une époque considérable , où l'on vit , pour parler le langage des Historiens , l'Angleterre livrée entre les mains des Etrangers. On peut bien juger que les Seigneurs , à qui Guillaume distribua un si grand nombre de Terres , ne donnèrent pas les arriere-Fiefs à des Anglois , mais à des gens de leur Nation. Aussi , depuis ce tems-là , on n'entendit plus parler ni d'Earldormans , ni de Thanés , mais de Comtes , de Vicomtes , de Barons de Vavassors , d'Eucuyers , & d'autres titres tirez du langage Normand , ou François , qui commencèrent à s'introduire en Angleterre , à la place des noms Saxons. Ainsi , on peut dire avec vérité , que l'Angleterre devint Normande. Peut-être même auroit-elle changé son ancien nom , pour prendre celui de Normandie , si certaines choses , dont il sera parlé dans les Regnes suivans , n'eussent fait souhaiter aux Normans établis en Angleterre , d'être regardez comme des Anglois , & même d'en prendre le nom. Quoiqu'il en soit , c'est des Etrangers qui furent alors établis dans ces Terres , que sont venues une grande partie des familles qui sont aujourd'hui les plus distinguées dans le Royaume.

Ce ne fut pas seulement la Noblesse Angloise , qui souffrit du nouveau plan que le Conquérant avoit formé. Le Clergé ne fut guères plus épargné. Les Rois Saxons avoient donné à divers Evêques & Abbez des Fiefs qu'ils avoient exemptez de tout service militaire , dénonçant même dans les Chartres des imprécations contre ceux de leurs Successeurs qui oseroient violer ces privilèges. Mais Guillaume , n'étant pas du nombre de ces Princes scrupuleux qui regardent comme inaltérable tout ce qui a été ordonné par leurs Prédécesseurs , cassa toutes ces exemptions. Les Terres de l'Eglise , ainsi que toutes les autres , furent assujetties à fournir , en tems de guerre , un certain nombre de Cavaliers , sans que les clauses contenues dans les anciennes Chartres pussent les en dispenser. Ceux d'entre les Ecclésiastiques qui refusèrent de se soumettre à cette Ordonnance , ne firent que fournir au Roi le prétexte qu'il cherchoit de les dépouiller , pour mettre des Etrangers en leurs places. De plus , il logea , dans les Monastères , presque toutes les troupes qu'il avoit à son service , & obligea les Moines à les entretenir. Par ce moyen , il faisoit subsister son armée , sans qu'elle lui coûtât rien , & tenoit dans les maisons Religieuses des espions qui avoient l'œil sur la conduite des Moines.

Tout cela ne suffisant pas pour mettre son esprit en repos , il s'avisa encore d'un moyen qui lui attira les maledictions du Peuple , & principalement des Moines. Quelques-uns de ses Emissaires l'ayant informé que plusieurs per-

GUILLAUME,  
ME I.  
1070.

Guillaume  
viole les  
Chartres ac-  
cordées au  
Clergé par  
les Rois  
Saxons.

Il enlève  
l'or & l'ar-  
gent des  
Monastères.



GUILLAUME I.

sonnes avoient mis leur argent en dépôt dans les Monastères, il en prit occasion de faire fouiller dans toutes ces Maisons, & d'en enlever tout ce qui s'y trouva de plus précieux, prétendant que c'étoit des biens des Rebelles. Quelques Historiens assurent qu'il n'épargna pas même les châsses des Saints, ni les vases sacrez. Il y a beaucoup d'apparence que lorsque les Ecclésiastiques, après la Bataille de Hastings, avoient fait tant d'efforts pour procurer la Couronne à ce Prince, ce n'avoit été que dans la crainte de perdre leurs biens. Mais en cette dernière occasion, il n'eurent que trop de sujet de reconnoître, combien ils s'étoient trompez dans leur politique.

Il fait déposer divers Evêques & Archevêques.  
Ingulph. R. de Hoveden.

De Quelque sévérité dont Guillaume eût usé envers le Clergé, il ne jugea pas qu'il en eût encore assez fait. Le trop grand crédit des Evêques & des Abbez, lui causant encore quelque inquiétude, il résolut de se délivrer de ceux qui lui étoient le plus suspects. Pour y procéder d'une manière qui lui attirât moins de blâme, il fit venir de Rome, deux Legats qui assemblèrent à Westminster un Concile où tout se passa selon ses souhaits. Stigand, Archevêque de Cantorbéri, y fut déposé, pour s'être intrus dans ce Siège, dont Robert son Prédécesseur n'avoit pas été Canoniquement dépouillé. Ce fut apparemment, un sacrifice que Guillaume fit au Pape, puisqu'il ne paroît pas qu'il eût aucune raison de se plaindre de cet Archevêque. Le même Concile déposa aussi Agelmar, Evêque d'Estanglie, dont le Siège étoit alors à Elmham; Algerick, Evêque de Durham, & quelques autres, qui n'étoient pas agréables au Roi, furent aussi sacrifiés à son humeur soupçonneuse. Quant à d'autres, contre lesquels le Concile ne trouva aucun prétexte d'agir, le Roi de sa simple autorité en bannit quelques-uns du Royaume, & retint les autres en prison, sans faire contre eux aucune procédure juridique, & sans en alléguer d'autres raisons que son bon plaisir. Après qu'il se fut ainsi débarrassé de tous ceux qui lui caufoient quelque inquiétude, il mit en leur place des Normans ou d'autres Etrangers, car tout étoit bon excepté les Anglois. Il nomma Lanfranc, Italien, qui étoit Abbé d'un Monastère à Caën, pour Archevêque de Cantorbéri, & Thomas, Chanoine de Bayeux, pour Archevêque d'Yorck. Trois de ses Chapelains eurent en partage les Evêchez de Winchester, d'Elmham & de Selfey, & des Abbez Normans furent mis dans les Abbayes dont les Anglois venoient d'être chassés. On doit pourtant rendre ce témoignage à Guillaume, qu'il choisit des gens d'un mérite distingué, pour remplir ces places vacantes.

Lanfranc est fait Archevêque de Cantorbéri.  
R. de Hoveden.  
Les Bénédictins sont donnés à des Etrangers.

Qu'on ne s'imagine pas que j'aye usé de quelque exagération dans ce que je viens de dire touchant les rigueurs dont Guillaume usa envers les Anglois, ni que j'aye affecté de suivre des Auteurs qui ont voulu noircir sa réputation. Ceux qui voudront prendre la peine de s'en éclaircir par la lecture des Historiens originaux, se convaincront aisément du contraire. Ils y verront qu'il n'y a pas une seule de ces particularitez qui ne se trouve dans les Histoires qui ont été écrites pendant sa vie, ou peu de tems après sa mort, par les Auteurs qui ont eu le plus à cœur de justifier sa conduite. C'est donc sans fondement que quelques-uns d'entre les modernes ont assuré que ce Prince n'usa jamais du droit de conquête, & qu'il suivit constamment l'ordre ancien établi dans le Royaume.

Révolte de

Toute la conduite du Roi faisant comprendre aux Anglois, que son dessein



sein étoit de les mettre si bas, qu'ils ne fussent plus en état de lever la tête, quelques-uns des principaux crurent qu'il étoit tems, ou jamais, de faire un vigoureux effort, pour prévenir leur ruine totale. Frideric, Abbé de S. Alban, fut un des plus ardents à inspirer cette pensée à ses Compatriotes, & ce fut par son moyen, & par le secours de son argent, que se forma un nouveau complot pour chasser le Roi & les Normans du Royaume. Le secret fut si bien gardé, que les Conjurez assemblèrent tout-à-coup une armée, sans que le Roi en eut reçu aucun avis. Cette armée s'étant considérablement accrue en très-peu de jours, l'Abbé de S. Alban fit venir Edgar Atheling d'Ecosse, & le mit à la tête des Mécontents qui le reconnurent pour leur Roi, & le firent proclamer dans tous les lieux dont ils étoient les maîtres. Cette hardie entreprise causa une extrême inquiétude à Guillaume qui craignoit toujours que quelque révolution imprévue ne lui fît perdre le fruit de toutes ses peines. Il en fit confidence à Lanfranc nouvel Archevêque de Cantorbéri, qui lui conseilla de traiter les Anglois avec moins de dureté. Il lui fit même entendre qu'il étoit absolument nécessaire d'entrer promptement en négociation avec les Révoltez, de peur que le feu qui venoit de s'allumer ne se répandît dans tout le Royaume. Le Roi suivit ce conseil, & après avoir fait précéder plusieurs belles promesses, il sçut engager à une Conférence les Chefs des Mécontents, qui l'allèrent trouver à Berkhamstead. Il écouta tranquillement toutes leurs plaintes, & promit de remédier à leurs maux. Il jura même sur les Evangiles, qu'il rétablirait les anciennes Loix du Royaume, qui portoient le nom d'Edouard son bienfaiteur. Cette condescendance ayant satisfait les Mécontents, ils se retirèrent pour aller congédier leurs troupes dont ils croyoient n'avoir plus besoin. Mais rien n'étoit plus éloigné de l'intention de ce Prince, que de tenir un serment qu'il regardoit comme extorqué. Peu de jours après il fit arrêter un grand nombre de ceux qui avoient pris les armes contre lui, & en fit mourir quelques-uns. Les autres furent transportez hors du Royaume, ou retenus en prison. A cette nouvelle, Edgar s'enfuit en Ecosse, d'autres se réfugièrent en Irlande, en Dannemarck, en Norwége, & l'Abbé de S. Alban se retira dans l'Isle d'Ely, où il mourut de chagrin. Dès que le Roi fut informé de sa mort, il se saisit des biens du Monastère de S. Alban, & en enleva ce qui s'y trouva de plus précieux. Il avoit même résolu de le ruiner entièrement, si Lanfranc ne se fût opposé à ce dessein, par des remontrances qui en arrêterent l'exécution.

La conduite que Guillaume venoit de tenir à l'égard des Mécontents produisit des effets divers parmi les Anglois. Les uns, intimidés par la sévérité de ce Prince, se résolurent à tout souffrir, de peur d'augmenter leurs peines par des efforts inutiles. D'autres, moins endurans, se déterminèrent à tout entreprendre, pour se délivrer d'un joug qu'ils ne pouvoient plus porter. Ceux-ci se retirèrent dans l'Isle d'Ely, où il y avoit un riche Monastère dont l'Abbé étoit entré dans leur complot. Mais ce n'étoit pas la seule raison qui leur avoit fait choisir cette retraite. Ce lieu, qu'on appelle une Isle, parce qu'il est environné d'un marais, étoit extrêmement fort, & leur paroissoit propre à les mettre à couvert des rigueurs du Roi, après qu'ils y auroient mis suffisamment du monde pour le défendre. Edwin & Morkard prirent le parti de se joindre à ces gens-là, comprenant bien qu'ils seroient les premiers

GUILLAUME I.  
1070.  
l'Abbé de  
S. Alban.

Les Révoltez proclament Edgar Roi.

Le Roi apaise les Mécontents, par des promesses.

Il rompt sa parole.

Edgar se retire en Ecosse.

1071.  
Autre soulèvement.  
S. de Dunelm

Les Mécontents se retirent dans l'Isle d'Ely.



GUILLAUME I.  
1071.

*Annal. Sax.  
Ingulph. R.  
de Hoveden.  
Ils mettent  
Everard à  
leur tête.*

Guillaume  
assiège les  
Révoltez  
dans l'Isle  
d'Ely.

Difficulté  
de ce Siege.  
*Matth. Paris.*

Le Roi d'E-  
cosse enva-  
hit le Nor-  
umberland.

sacrifiez aux soupçons du Roi, n'osans plus se fier à ses promesses. Quelque tems après, Edwin, ayant pris la résolution d'aller en Ecosse où il croyoit pouvoir plus utilement servir le parti, fut tué en chemin, par des traîtres qui l'accompagnoient. Morkard son frere trouva dans l'Isle d'Ely un grand nombre de gens de qualité assembles, avec Egelrik & Walter, Evêques de Durham & de Héréford, tous résolus de s'opposer de tout leur pouvoir à l'autorité despotique que le Roi s'attribuoit. Leur nombre s'étant considérablement accru par des troupes de Mécontens qui se retiroient en foule au même lieu, ils mirent à leur tête Everard, neveu de l'Evêque de Peterborowgh, qui passoit pour l'homme du Royaume le plus brave, & qui entendoit le mieux le métier de la guerre. Il avoit été banni sous le regne d'Edouïard, pour certains excès qu'il avoit commis dans son voisinage, & il s'étoit retiré en Flandres où sa valeur lui avoit acquis beaucoup de reputation, & procuré de grands emplois. La mort de son pere l'ayant fait retourner en Angleterre, pour recueillir sa succession, il trouva que ses biens avoient été donnez à un Gentilhomme Normand. Il en demanda la restitution, & n'ayant pu l'obtenir par la voye de la justice, il en chassa l'Etranger qui en étoit en possession. Ce fut précisément dans cette conjoncture, que s'étant rendu à Ely pour s'y mettre à couvert du ressentiment du Roi, les Mécontens le reconnurent pour leur Chef. Comme il avoit beaucoup de reputation, & que ceux qui marquoient du courage & de la fermeté, étoient autant redoutez de Guillaume, que ceux qui n'osoient lui résister en étoient méprisez, il ne causa pas peu d'inquiétude à ce Prince. L'honneur qu'il venoit de recevoir l'ayant animé d'une nouvelle ardeur, & du désir de faire voir qu'il n'en étoit pas indigne, il fit tous les préparatifs nécessaires pour une vigoureuse défense, prévoyant bien qu'il ne seroit pas long-tems dans ce lieu sans y être attaqué. Pendant qu'il se pourvoyoit de munitions de guerre & de bouche, il fit fortifier avec soin les endroits de l'Isle les plus accessibles, & prit toutes les autres précautions qui pouvoient augmenter les difficultez d'un Siège. Guillaume sçachant à quel homme il avoit à faire, se hâta autant qu'il lui fut possible d'aller l'attaquer, dans l'espérance de le surprendre avant qu'il fût bien préparé. Mais Everard avoit déjà pourvû à lui disputer l'entrée de l'Isle, en faisant construire dans le Marais, un Château de bois qui ne pouvoit être attaqué, & qui défendoit la seule avenue par laquelle on pouvoit aller aux Assiégez. Malgré ces difficultez qui paroissoient insurmontables, Guillaume s'opiniâtroit à ce Siège, ou plutôt à ce Blocus. Il espéroit de réduire les Mécontens par la famine, & de les avoir tous à la fois à sa discretion, la même cause qui l'empêchoit de s'approcher, mettant aussi un obstacle invincible à leur fuite. C'étoit dans cette vûe, qu'il avoit fait élever dans le Marais, une Chaussée longue de deux mille pas, par le moyen de laquelle, il ôtoit aux Assiégez toute espérance de secours. Cependant, quoiqu'il eût déjà consumé beaucoup de tems à ce Siège, il n'en étoit pas plus avancé, parce que les Révoltez avoient fait un amas prodigieux de vivres. Ce retardement lui causoit une extrême inquiétude, tant par rapport à l'affaire même dont il s'agissoit, qu'à cause qu'il l'empêchoit d'aller s'opposer au Roi d'Ecosse qui avoit pris ce même tems, pour faire irruption dans les Provinces du Nord. Enfin, dans le tems qu'il commençoit à désespérer du succès de son entreprise, un heureux conseil le tira de cet embarras.

Le



Le Monastère d'Ely ayant hors de l'enceinte de l'Isle beaucoup de terres, d'où il tiroit ses principaux revenus, on conseilla au Roi de s'en saisir, afin de réduire les Moines à l'obéissance, par la crainte de les perdre. Il n'eut pas plutôt suivi ce conseil, & distribué ces Terres à ses Courtisans, que *Thurstan*, Abbé de ce Monastère, ne pouvant résister aux clameurs de ses Moines, chercha les moyens de recouvrer ce qui lui avoit été enlevé. Il n'en trouva point de plus propre, que de se procurer la faveur du Roi par un service considérable. Dans cette vûë, il fit offrir secrètement à ce Prince, de lui remettre l'Isle d'Ely entre les mains, avec tous ceux qui s'y étoient renfermez, & de lui payer mille marcs d'argent, à condition que les biens saisis seroient rendus au Monastère. Cette offre ayant été acceptée avec joye, l'Abbé exécuta sa promesse : mais les Historiens ont négligé de nous informer de quels moyens il se servit pour y réussir. Quoi qu'il en soit, les Mécontents se virent contrains, par la perfidie de cet Abbé, de se soumettre à la clémence du Roi, n'y ayant point eu de condition stipulée pour eux. Le seul Everard échappa, s'étant ouvert un chemin, l'épée à la main, à travers les troupes du Roi qui gardoient un certain passage. De ceux qui furent trouvez dans l'Isle, les uns eurent les yeux crevez, ou les mains coupées, les autres furent enfermez en diverses prisons. Entre ceux-ci se trouvèrent le Comte de *Morkard*, avec *Egelrick*, Evêque de Durham, qui ayant eu l'audace d'excommunier le Roi, fut envoyé à Abingdon, où on le fit mourir de faim. Les Moines d'Ely furent aussi châtiés, bien qu'ils eussent pris toutes les précautions possibles pour bien faire leur Capitulation. Sur ce qu'il manqua quatre sols seulement, à la somme qu'ils payoient au Roi, selon leur engagement, ils se virent contrains d'y ajouter mille autres marcs. Encore n'en furent-ils pas quittes pour cela. Guillaume fit loger dans leur Monastère quarante Cavaliers, à l'entretien desquels ils furent obligez de pourvoir.

Pendant que le Roi étoit occupé au Siège d'Ely, Macolm continuoit ses ravages dans les Provinces du Nord, avec une barbarie qui seroit effectivement indigne d'un Prince Chrétien, si elle étoit telle que les Historiens Anglois l'ont dépeinte. Ils disent, que les Ecoffois fendoient le ventre aux femmes enceintes, qu'ils égorgeoient les vieillards, & jetoient en l'air les petits enfans, pour les recevoir sur les pointes de leurs épées. Mais il y a beaucoup d'apparence, que ce récit est extrêmement exagéré, aussi-bien que le nombre des Esclaves Anglois qui furent amenez en Ecosse, où l'on prétend qu'il n'y avoit pas une seule maison où il ne s'en trouvât quelqu'un. *Cospatrik*, qui étoit alors Gouverneur de Northumberland, n'ayant pas assez de troupes pour faire tête au Roi d'Ecosse, fit une course dans le Cumberland, où il vengea sur les Ecoffois les maux que leurs Compatriotes faisoient souffrir aux Anglois. Cette expédition ne fit qu'irriter encore plus le Roi d'Ecosse, qui en prit occasion de redoubler ses ravages dans le Northumberland. Guillaume souffroit impatiemment ces insultes : mais l'affaire d'Ely lui paroissant plus importante, il vouloit en voir la fin. Dès qu'elle fut terminée, il marcha dans la Province de Gallway, où pourtant il ne fit que fatiguer son armée, sans tirer aucun avantage considérable de cette invasion. Cependant Macolm, qui s'étoit retiré en Ecosse, tâchoit de tirer la Guerre en lon-

GUILLAUME I.  
1071.  
L'Abbé d'Ely livra l'Isle au Roi.

Punition des Rebelles,  
*R. de Hoveden.*  
*M. Paris.*  
*G. Martin.*  
Et des Moines d'Ely.  
*Chron. de Baker.*

Le Roi d'Ecosse continué ses ravages dans le Nord.  
*R. de Hoveden.*

Cospatrik ravage les Terres du Roi d'Ecosse.

Guillaume marche en Ecosse.  
*Annal. Saxxon. Ingulph.*  
*R. de Hoveden. Polyd. Vergil.*



GUILLAUME I.  
1072.

Traité de  
de Paix en-  
tre les deux  
Rois.

Plusieurs  
Familles  
Angloises  
s'établif-  
sent en  
Ecosse.

Waltehoff  
est fait Com-  
te de Nor-  
thumber-  
land.

1073.  
Le Roi de  
France atta-  
que la Nor-  
mandie.  
*Ann. Saxon.*  
*G. Malmesb.*

gueur, dans l'espérance qu'il surviendrait en Angleterre d'autres troubles dont il pourroit profiter. La même raison obligeoit Guillaume à faire des efforts pour la finir promptement. Le moyen qu'il crut le plus propre pour y réussir, fut d'aller chercher les Ecossois dans le centre de leur País, afin que la peur d'une bataille qui pourroit avoir pour eux de fâcheuses suites, les obligeât à faire la paix. Cette résolution lui procura l'avantage qu'il s'en étoit promis. Macolm, qui ne vouloit rien hazarder dans son Royaume, lui ayant fait proposer de régler leurs différends par un Traité, il crut qu'il ne devoit pas balancer à terminer par ce moyen une guerre que la conjoncture de ses affaires lui faisoit regarder comme très-dangereuse. D'ailleurs, il sembloit, que, depuis la bataille de Hastings, il avoit formé le dessein de ne rien mettre au hazard. C'étoit ce qui l'avoit autrefois empêché de combattre les Danois, & vrai-semblablement cette même raison lui fit tenir cette même conduite avec les Ecossois. Quoi qu'il en soit, le Traité qu'il fit avec Macolm, ayant réglé les limites des deux Royaumes, ce Prince lui rendit hommage. Il y a des Auteurs Anglois qui prétendent que cet hommage regardoit tout le Royaume d'Ecosse; mais les Ecossois assurent que ce n'étoit que pour le seul País de Cumberland. C'est en effet ce qu'il y a de plus vrai-semblable, puis qu'il n'y a point d'apparence, que Malcolm, qui n'avoit pas reçu le moindre échec, eût voulu s'abaisser à faire hommage de tout le Royaume. Je sçai bien qu'on prétend, que Guillaume avoit droit de le demander: mais ce n'est pas ici le lieu d'examiner cette question dont la discussion viendra plus à propos dans un autre endroit.

Le bon accueil que Macolm faisoit à tous les Anglois fugitifs, en attira un grand nombre dans ses Etats, où quelques-uns firent des établissemens qui les obligèrent à y demeurer. De ces Refugiez sont venues plusieurs Familles qui tiennent aujourd'hui un rang considérable en Ecosse. Il se trouve des Auteurs qui avancent, que les Anglois y portèrent leur Langue, avec les Titres de *Duc*, de *Comte* & de *Baron*, mais Buchanan soutient qu'ils y étoient en usage avant ce tems-là. Ce même Historien n'a pas autant de peine à reconnoître, que les Anglois portèrent en Ecosse le luxe, la vanité, la luxure, l'ivrognerie, & d'autres vices, dont il prétend, que ses Compatriotes avoient été exempts jusqu'alors. Entre les principaux de ces Réfugiez se trouvoit le Comte de *Cospatrik*, qui avoit été dépouillé de son Gouvernement, sous prétexte qu'il avoit eu part à la mort de Cumin, quoique depuis ce tems-là, il eût rendu au Roi des services très-importans. Sa place fut remplie par le Comte *Waltehoff*, le seul des Seigneurs Anglois pour qui Guillaume marquât encore quelque considération. Mais il ne conserva pas long-tems sa faveur dont il étoit principalement redevable à sa femme, qui étoit Nièce du Roi.

Depuis que Guillaume étoit sur le trône d'Angleterre, la France lui avoit donné tout le tems nécessaire pour s'y affermir, sans lui causer le moindre embarras. Il espéroit donc, que, puis qu'elle n'avoit pas profité des troubles qui s'étoient élevés en Angleterre, elle seroit encore moins disposée à l'inquiéter, depuis qu'il avoit achevé de dompter ses Sujets Anglois. Mais tout-à-coup la jalousie de Philippe s'étant reveillée, ce Prince ne put voir sans chagrin le Roi d'Angleterre dans une si grande prospérité. Il s'accusa d'avoir manqué



manqué de politique, en ne soutenant point les Anglois mécontents, par des diversions, & il résolut de réparer cette faute en attaquant la Normandie. Ce fut sans doute dans l'espérance que les Anglois mécontents profiteroient de cette diversion pour se soulever, & qu'ils occuperoient Guillaume dans son Ile. Quelle que fut sa pensée, il se jeta tout-à-coup dans la Normandie, sans avoir déclaré la Guerre. Dès que Guillaume en eut reçu la nouvelle, il passa la Mer avec une armée toute composée d'Anglois, n'ayant pas osé tirer les troupes Normandes du Royaume. D'ailleurs, il aimoit mieux exposer les Anglois que les Normans, qui lui étoient absolument nécessaires pour conserver sa conquête. Avec ces troupes, il reprit le Mans & toute la Province du Maine qui s'étoit revoltée, les Anglois se faisant un honneur de le servir fidèlement en Normandie, pendant qu'en Angleterre il les traitoit avec beaucoup de dureté. Philippe n'ayant pas eu dans cette guerre le succès qu'il en avoit espéré s'en lasa bien-tôt, & la termina par une Paix qu'il conclut avec le Roi d'Angleterre.

GUILLAUME  
I. E.  
1073.

Guillaume  
reprit le  
Mans.

Peu de tems avant ce Traité, le Prince Edgar, ennuyé de vivre en fugitif dans un Pais étranger, alla trouver Guillaume pour lui demander pardon, & se soumettre à sa volonté. Il en reçut un accueil très-favorable, & obtint une livre d'argent par jour, pour son entretien. Depuis ce tems-là il se tint toujours dans l'obéissance, sans donner plus aucun sujet d'inquiétude au Roi. S'il avoit lieu de se plaindre, c'étoit moins de Guillaume, que des Anglois, qui, après la mort d'Edouard, lui avoit préféré un Particulier. Ce n'étoit pas à Edgar que Guillaume avoit enlevé la Couronne, c'étoit à Harald, qui vraisemblablement, s'il avoit pu la conserver, l'auroit laissée à ses propres enfans, sans se mettre en peine des droits du Prince Saxon. D'un autre côté on ne peut disconvenir, qu'Edgar n'eût sujet de se louer de la clemence de Guillaume, qui voulut bien le recevoir encore en grace, malgré la juste défiance où il pouvoit être à son égard.

Edgar Athe-  
ling va se  
soumettre  
au Roi.

Pendant que Guillaume étoit encore en Normandie, Gregoire VII. le plus fier de tous ceux qui ont occupé le Siège Pontifical, lui envoya un Nonce, pour le sommer de lui rendre hommage, prétendant que l'Angleterre étoit un Fief du S. Siege. Il demanda encore les arrérages du *Denier de S. Pierre*, qui n'avoient pas été payés depuis plusieurs années. Quelques-uns prétendent que pour ce qui regarde le premier Article, la demande du Pape n'étoit pas sans fondement, & que ce n'étoit qu'à cette condition que Guillaume avoit obtenu l'approbation du S. Siege, pour la conquête de l'Angleterre. D'autres font dériver la Souveraineté du Pape sur ce Royaume, du don gratuit du *Romeſcot* ou *Denier de S. Pierre* fait à l'Eglise Romaine par *Ina & Offa*, Rois de Wesssex & de Mercie. Ils prétendent que c'étoit un véritable tribut, par lequel ils se reconnoissoient feudataires du S. Siege. Enfin, il y en a qui, abandonnant cette prétention, se contentent de fixer l'époque de cette Souveraineté au tems du voyage qu'Ethelwolph fit à Rome. Mais bien que peut-être, dans le tems que Guillaume méditoit son entreprise, il n'eût pas disputé au Pape ses prétentions, quand il se vit bien établi sur le Trône d'Angleterre, il se trouva d'une autre humeur. Il répondit sans détour au Nonce, qu'il ne tenoit sa Couronne que de Dieu & de son épée, & qu'il n'avoit pas intention de la rendre dépendante de qui que ce fût. Il alla même plus loin: car, sur quelques menaces que le Nonce osa lui faire, il publia un Edit, qui défendoit à tous ses Sujets, de reconnoître aucun Pape que celui qu'il auroit lui-même

Grégoire  
VII. deman-  
de l'hommage  
au  
Roi.

R. de Hove-  
den, Eadmer,  
Brady.

Guillaume  
le refuse  
hautement.

Il défend  
de recon-  
noître au-  
cun Pape



GUILLAUME I.  
1073.  
sans son ordre.

1074.  
Conspiration des  
Normans  
contre le  
Roi.  
*G. Malmesb.  
R. de Hoved.  
Ann. Sax.  
Matth. Paris.  
Flor. Wigorn.*

Waltehoff  
s'engage  
dans la  
conspira-  
tion.  
Il s'en re-  
pent.

même approuvé, & de recevoir aucun ordre de Rome sans sa permission. C'étoit pour faire sentir à Grégoire, qui avoit alors un Compétiteur, combien il couroit risque de se voir à son tour chagriné, s'il entreprenoit de pousser plus loin cette prétention. Quant aux arrérages du *Denier de S. Pierre*, il promit de satisfaire la Cour de Rome pour le passé, & d'être plus exact pour l'avenir. Cette fermeté ayant fait comprendre au Pontife, que Guillaume n'étoit pas un Prince à se conduire par de vains scrupules, & moins encore à se laisser épouvanter par des menaces, il se désista de ses prétentions.

Le long séjour que le Roi fit en Normandie donna lieu en Angleterre à une nouvelle conspiration, d'autant plus dangereuse, que des Seigneurs Normans des plus considérables en étoient les auteurs. *Raoul de Guaer*, Breton, Comte de Suffolck, & *Roger de Breteuil* Comte de Héréford, ayant résolu d'unir leurs deux Maisons par le mariage de Raoul avec une Fille de Roger, le Roi, pour des raisons qu'on ignore, leur avoit défendu de passer outre. Ces Seigneurs, qui n'avoient pas osé accomplir ce mariage pendant que le Roi étoit en Angleterre, prirent le tems de son absence pour exécuter leur dessein. En cette occasion, ils firent une Fête magnifique, à laquelle ils invitèrent plusieurs personnes de qualité & entre autres le Comte de Waltehoff. Comme ils connoissoient l'humeur du Roi, ils avoient en même tems formé le projet d'une conjuration pour le priver de la Couronne, ne voyant point d'autre moyen d'éviter les effets de sa colère. Cette occasion leur paroissant favorable pour faire entrer les Conviez dans leur complot, dès qu'ils s'aperçurent que le vin commençoit à les échauffer, ils firent tomber le discours sur le Roi, & s'attachèrent à faire remarquer tout ce qui pouvoit le plus contribuer à aigrir les esprits contre lui. Ils feignirent de plaindre les Anglois, qui, ayant été de tout tems une Nation libre, se voyoient réduits à un honteux esclavage. A l'égard des Normans, ils les animèrent par la considération de la dureté du gouvernement de Guillaume, qui, par les charges excessives qu'il mettoit sur les Terres, leur ôtoit d'une main ce qu'il leur avoit donné de l'autre. Enfin, voyant qu'on prenoit plaisir à les écouter, ils dirent tout ouvertement, qu'il étoit indigne de gens d'honneur, de vivre sous la domination d'un Bâtard, qui avoit usurpé les deux Etats dont il étoit en possession. Leurs discours firent un si prompt effet sur des gens à qui le vin faisoit paroître tout facile, que, d'un commun accord, ils résolurent de prendre les armes pour s'opposer au retour du Roi. Le Comte Waltehoff, échauffé par le vin comme les autres, entra dans cette conspiration, sans faire réflexion aux suites qu'elle pouvoit avoir. Mais dès le lendemain, les fumées du vin s'étant dissipées, il considéra plus meurement qu'il s'étoit engagé dans une entreprise, qui, au lieu de tirer les Anglois de l'oppression, ne pouvoit que redoubler leurs misères. Il prévoyoit les difficultés qui devoient naturellement se trouver dans l'exécution. Mais quand même elle viendrait à réussir, il voyoit bien que l'Angleterre ne se trouveroit pas en meilleurs termes, puisqu'elle deviendrait la proie de plusieurs petits Tirans qui achèveraient de la ruiner. De plus, il considéra, que, si les Conjurez succomboient, à quoi il y avoit beaucoup d'apparence, toute la vengeance tomberoit sur lui, à cause qu'il étoit Anglois, au lieu que les Etrangers pourroient trouver quelque grace auprès du Roi. Enfin, il ne pouvoit s'empêcher de reconnoître, qu'il

avoit



avoit de grandes obligations au Roi, qui, non seulement lui avoit déjà pardonné une fois, mais l'avoit encore distingué par des bienfaits, de tous ses Compatriotes. Ces réflexions ayant produit en son ame un sérieux repentir de sa faute, il alla trouver Lanfranc, & lui fit confidence de tout ce qui s'étoit passé. Il s'excusa sur la débauche qui ne lui avoit pas permis de faire d'abord attention aux propositions qu'on lui avoit faites, & le pria de s'employer pour son pardon. L'Archevêque loua sa repentance, & lui conseilla d'aller en diligence informer le Roi de toutes les circonstances de cette conjuration. Il lui fit espérer qu'il obtiendrait aisément le pardon d'une faute faite avec si peu de réflexion, dans une telle circonstance, & dont il s'étoit si promptement repenti, & il écrivit même au Roi en sa faveur. Waltehoff suivant ce Conseil, partit sur le champ, & alla se jeter aux pieds du Roi qui lui fit un accueil très-favorable, & lui pardonna sa légèreté, après qu'il eut été instruit de toutes les particularitez du complot.

GUILLAUME  
ME I.  
1074.

Il en informe le Roi, qui lui pardonne.

Cette nouvelle ayant causé au Roi une très-grande inquiétude, il résolut de repasser promptement en Angleterre, afin d'y apaiser les troubles que son absence y avoit causez. Mais sa présence y étoit peu nécessaire. La Conjuraton avoit été presque aussi-tôt étouffée que formée, par la diligence de l'Evêque de Bayeux qui gouvernoit le Royaume. Les deux Chefs avoient si mal pris leurs mesures, qu'ils ne purent pas même joindre ensemble les troupes que chacun d'eux avoit assemblées. Ainsi Raoul de Guaer se vit contraint de se retirer dans le Château de Norwich, incontinent assiégé. Comme il désespéroit de sa grace, s'il venoit à tomber entre les mains du Roi, il ne crut pas devoir attendre la fin du Siège; & ayant trouvé le moyen de sortir de la Place, il se retira en Dannemarck. Après son départ, la Comtesse sa femme défendit encore quelque tems le Château; mais enfin, elle se rendit à composition. On lui accorda la liberté d'aller trouver le Comte son Epoux, qui avoit déjà obtenu un puissant secours du Roi de Dannemarck, pour soutenir les Révoltez. En effet, peu de tems après, une Flotte Danoise parut sur les côtes d'Angleterre. Mais comme elle ne trouva pas les Anglois disposés à se soulever, elle se retira incontinent.

La conjuration est étouffée.

Cependant, Guillaume, étant de retour en Angleterre, apprit qu'il y avoit encore quelque reste de cette Conjuraton dans les Provinces Occidentales. Pour ne pas donner à ce feu le tems de se rallumer, il marcha en diligence vers ces quartiers-là, & y traita rigoureusement tous ceux qu'il soupçonna d'y avoir trempé. Il en fit pendre quelques-uns, & couper les pieds & les mains, ou crever les yeux à d'autres. Ceux qui en échappèrent à meilleur marché furent bannis du Royaume. Le pardon qu'il avoit accordé au Comte Waltehoff n'étant compté pour rien, ce Seigneur fut arrêté, conduit à Winchester, décapité publiquement, & enterré, sous l'échafaut. Quelqu'un a dit que ses richesses furent la principale cause de sa mort, parce que le Roi voulut profiter de sa dépouille. D'autres ont ajouté que *Judith*, sa femme, ne contribua pas peu à sa ruine, en aigrissant l'esprit du Roi par de faux rapports, pour avoir la liberté de se marier ailleurs. Quoiqu'il en soit, il n'y eut personne qui ne deplorât le sort de ce brave Seigneur. Tout le monde jugeoit que sa faute étoit trop légère pour devoir être si sévèrement punie, quand même il n'en auroit pas auparavant obtenu le pardon. Quelque tems après, son Corps fut transporté à l'Abbaye

Punition de quelques-uns des Conjurtez.

Rog. de Hoveden. Ingulph. Polyd. Verg.

Le Comte Waltehoff est décapité.

Il est regardé comme



GUILLAUME I.  
1074.  
me un Martyr.

Ingulphe  
est fait Abbé de Croyland.

Les Anglois  
sont fort  
maltraitez.

de Croyland, où on prétendit qu'il faisoit divers miracles, & ce Seigneur passa dans l'esprit du Peuple pour un véritable Martyr. L'Abbé de Croyland ayant voulu appuyer cette croyance, fut chassé de son Monastère, par les ordres du Roi, qui mit *Ingulphe*, Moine de Fontevrault, en sa place. C'est ce même Ingulphe, qui, malgré les obligations qu'il avoit à Guillaume, n'a pas laissé d'attester, dans son Histoire de Croyland, les miracles faits sur le tombeau de Waltehoff.

Bien que les Anglois ne fussent pas entrez dans la dernière Conspiration, & qu'au contraire ils eussent refusé de se joindre aux mécontents, ils n'en furent pas moins punis. Le Roi supposa qu'ils l'avoient secrettement excitée, & en prit occasion d'ôter aux uns leurs biens, & à d'autres leur liberté. C'est à ce tems-là, que *Guillaume de Malmesburi* fixe l'époque de la servitude des Anglois. Tout Normand qu'il étoit, il fait assez clairement entendre que, depuis ce tems-là, Guillaume ne garda plus de ménagemens avec eux. On peut conjecturer de-là, que la rigueur dont ce Prince usa envers les Anglois fut extrême & générale, puisque cet Historien compte pour peu de chose ce qu'il avoit déjà fait à l'égard des Seigneurs Ecclésiastiques & Seculiers.

1075.  
Guillaume  
va en Nor-  
mandie.  
*Rog. de Ho-*  
*veden &*  
*Hutings.*  
Il assiége  
Dol & lève  
le siège.

1076.

Concile à  
Londres.

1077.  
Robert fils-  
ainé du Roi  
fait la guer-  
re à son Pe-  
re.  
*Guill. Mal-*  
*mesb. R. de*  
*Hoveden.*  
*Flor. Wigorn.*

Les précautions que Guillaume avoit prises, pour ôter à ce Peuple l'envie de se révolter, ayant mis son esprit en repos de ce côté-là, il repasse la Mer, pour aller se venger de *Raoul de Guier*, qui s'étoit retiré en Bretagne dans sa ville de *Dol*. La vengeance qu'il avoit prise de ce Seigneur Breton, par la saisie de tous les biens qu'il possédoit en Angleterre, n'étant pas assez complete, il voulut encore la pousser plus loin, & le dépouiller de ceux qu'il tenoit de ses Ancêtres. Dans ce dessein, il alla faire le Siège de *Dol*, dont pourtant il ne put se rendre maître, la résistance des assiégés ayant donné au Roi de France le tems d'accourir à leur secours. Guillaume ayant manqué son coup, s'en retourna dans son Royaume, où, pendant le reste de cette année & la suivante, il ne se passa rien de remarquable qu'un Concile qui s'assembla dans Londres, où le rang de chaque Evêque fut réglé.

Ce Monarque jouissoit alors d'une tranquillité, qui vrai-semblablement devoit être de longue durée, lorsqu'une guerre imprévûe vint la troubler. *Robert*, son fils-ainé, suscité par le Roi de France, prétendoit que le Roi son Pere devoit lui céder la Normandie, fondé sur une promesse positive qu'il disoit en avoir eue de sa part. Sur cette prétention, il entreprit de se rendre maître absolu dans ce Duché, & maltraita même ceux qui refusèrent de le reconnaître pour leur Souverain. Guillaume, surpris de cette audace, assembla incontinent une armée toute composée d'Anglois, par la raison qui a été ci-devant indiquée, & passa la Mer pour aller mettre obstacle aux desseins du Prince son fils. Son arrivée ne fit point désister Robert de ses projets. Ce jeune Prince résista vigoureusement au Roi son Pere, qui se vit dans la nécessité de faire une guerre en forme, trouvant dans son propre fils un ennemi qui n'étoit pas à mépriser. Il lui arriva même un jour de tomber dans une embuscade, où il fut contraint de payer de sa personne, comme le moindre de ses Officiers. Il se distinguoit tellement par sa valeur, que Robert, qui ne le connoissoit pas, le regardant comme le plus redoutable des ennemis, alla l'attaquer, le blessa au bras, & le porta par terre d'un coup de lance. Guillaume couroit grand risque de perdre la vie en cette occasion, si, par bonheur, *Robert*

Il le blesse  
sans le con-  
noître.  
*Rog. de Ho-*  
*veden.*



bert ne l'eût reconnu à quelque marque qu'il avoit sur ses armes. Alors ce jeune Prince, ayant mis promptement pied à terre, le releva, & lui donna son propre cheval pour le tirer de ce danger. Cependant, les troupes Angloises se trouvant maltraitées par les Normans, Guillaume, se vit contraint de se retirer en désordre. Le risque où Robert s'étoit vû de tuer son pere, fit une telle impression sur son esprit, que, pour lui mieux témoigner sa repentance, il se soumit entièrement à sa discrétion. Mais cette générosité ne fut pas capable de lui faire recouvrer les bonnes grâces du Roi qui ne l'aima jamais depuis. On dit même que, dans les premiers mouvemens de sa colère, il lui avoit donné sa malédiction, & que toutes les soumissions de ce jeune Prince ne furent pas capables de le faire retracter. Il ne laissa pourtant pas de lui faire un assez bon accueil : Mais il le fit passer avec lui en Angleterre, sous prétexte de l'envoyer commander une armée contre l'Ecosse. En effet, l'année suivante, Robert eut la commission d'aller mettre à la raison les Ecossois qui avoient recommencé la guerre.

Il ne fit rien de considérable dans cette expédition, que de fonder la Ville de *Newcastle* sur la Thyne, au même lieu où étoit le Monastère de *Monaster*, fameux par l'austérité de ses Moines. Cette guerre fut terminée par un Traité qui se fit entre les deux Nations.

Avant que de congédier son armée, Guillaume voulut tirer quelque profit de la dépense qu'il avoit faite pour la lever. Il alla porter ses armes dans le Pais de Galles, pour châtier les Gallois qui avoient fait quelques courses dans son Royaume. Les Princes de ce Pais-là ne se trouvant pas en état de s'opposer à ses forces, prirent le parti de se soumettre volontairement, & s'engagèrent à payer un tribut annuel à la Couronne d'Angleterre.

Ce fut à peu près en ce même tems que Guillaume fit bâtir la fameuse Tour de Londres, afin de tenir en bride les habitans de cette Ville, dont il soupçonnoit toujours la fidélité. Quelques-uns ont prétendu que cette Forteresse doit sa fondation à Jule César. Mais il seroit assez difficile de prouver que cet Empereur ait jamais été à Londres, encore moins qu'il ait fait travailler à cet ouvrage, dont il ne parle point dans ses Commentaires.

La Paix avec l'Ecosse, & la soumission des Gallois, mirent Guillaume dans un état de tranquillité, qui dura quelques années. Il employa ce tems de repos, à régler les affaires de son Royaume. Depuis son avènement à la Couronne, l'Angleterre se trouvoit dans une extrême confusion, à cause de divers changemens qui avoient été introduits, tant dans le Gouvernement, que dans les Loix, & dans la manière d'administrer la Justice. Mais cette confusion étoit encore plus grande par rapport aux dettes des Particuliers. Les Créanciers s'imaginoient, que ceux qui avoient été mis en possession des Terres devoient payer les dettes de ceux qui en avoient été dépouillés, & en effet, c'étoit-là que les Débiteurs les renvoyoient. Mais les nouveaux possesseurs refusoient d'entrer dans ces discussions qui pouvoient être sujettes à beaucoup de supercheries, & soutenoient que le Roi leur avoit donné les Terres franches. D'ailleurs, la Jurisprudence des Normans étant différente de celle des Anglois, on ne sçavoit à quoi s'en tenir, le Roi n'ayant encore rien défini sur ce sujet. S'il avoit fait quelques Réglemens, ce n'avoit été que pour son propre avantage, & pour les cas où il pouvoit avoir intérêt pour ce

GUILLAUME I.  
1077.  
Il se soumet à lui.  
*M. Paris.*

*Polyd.*  
*Vergil. S. de*  
*Dunelm.*  
1078.  
Il va commander une armée contre l'Ecosse.

Il fonde la Ville de *Newcastle.*

Les Gallois font hommage au Roi.

Guillaume fait bâtir la Tour de Londres.

Conduite du Roi pendant la paix.  
*G. Malmesb.*



GUILLAUME I.  
1078.

qui regardoit les Particuliers, il ne paroît pas que jusqu'alors il s'en fût mis beaucoup en peine. Il est vrai, que ceux qui ont pris à tâche de le louer en toutes occasions, remarquent la sévère justice qui s'exerçoit sous son Règne, par rapport aux Crimes, comme une preuve de l'affection qu'il avoit pour ses Sujets. Mais cette preuve n'est pas aussi forte qu'ils se l'imaginent, puisque cette sévérité n'étoit pas moins avantageuse au Roi qu'au Peuple, l'impunité des crimes ne pouvant être tolérée, sans donner atteinte à l'autorité du Souverain. D'ailleurs, la plupart des fautes étant alors punies par des amendes pécuniaires, tout le profit en revenoit au Roi, qui avoit été aux Comtes, aux Barons & aux Evêques, la portion qu'ils y avoient pendant la domination des Rois Saxons.

Quoiqu'il en soit, on ne peut disconvenir que l'avidité d'amasser des trésors, ne fût la passion dominante de Guillaume. Il ne se lassoit jamais d'inventer de nouveaux moyens pour la satisfaire. On a déjà vu combien il avoit appauvri les Anglois; mais en cela il avoit autant ou plus travaillé pour les Normans & pour les autres Etrangers, que pour soi-même. Il jugea donc, qu'il étoit raisonnable que les Etrangers qui avoient acquis des biens en Angleterre, supportassent les charges, aussi bien que les Anglois. Mais afin d'en pouvoir faire une juste distribution, il voulut sçavoir en quoi consistoit le bien de chaque Particulier. Pour cet effet, il fit faire un dénombrement exact de tous les biens des sujets, de quelque nature qu'ils fussent.

Il fait faire un Dénombrement des biens de tous ses Sujets.

Livre du Doom's-day.  
R. de Hoved.

Polyd. Vergil.

Ce dénombrement contenoit le nombre d'arpens de terre que chaque Particulier possédoit, ce que son fonds avoit accoutumé de payer aux Rois Saxons, & à quoi il avoit été taxé dans les dernières années, depuis la Révolution. De plus, combien il devoit & combien il lui étoit dû. Tout cela fut écrit avec beaucoup d'ordre dans un Livre qu'on nomma *Doom's-day Boock*, c'est-à-dire, *Livre du jour du Jugement*, apparemment pour signifier que les biens des Anglois étoient épluchés dans ce Livre, comme les actions des Hommes le seront dans cette grande journée. Ce Registre général, que quelques-uns appellent le *Grand Terrier d'Angleterre*, fut mis dans l'*Echiquier*, ou la Chambre du Trésor Royal, pour y être consulté dans les occasions où l'on pourroit en avoir besoin; c'est-à-dire, ainsi que s'exprime un Historien, lorsqu'on voudroit sçavoir combien de laine on pourroit encore ôter aux Brébis Angloises. Les ordres sévères que le Roi avoit donnés pour faire ce dénombrement avec toute l'exactitude possible, furent exécutés avec la dernière précision, les Commissaires, aussi bien que les Particuliers, ayant sujet de craindre un châtimement exemplaire, s'ils usaient de fraude, ou de connivence en cette occasion.

Revenus de Guillaume.

On peut bien juger que ce n'étoit pas dans un simple esprit de curiosité que Guillaume avoit fait faire ce dénombrement. Les impositions qu'il mit dans la suite sur presque tous les effets des Particuliers, firent bien voir, que son intention étoit de ne laisser aux Anglois que ce qui étoit absolument nécessaire pour leur subsistance. Ce Monarque, qui regardoit l'Angleterre comme un Pais de conquête, croyoit que tous les biens du Royaume lui appartenoient, & que les vaincus devoient recevoir comme une faveur signalée, ce qu'il vouloit bien leur laisser. Selon ce principe, il est aisé de comprendre que ses revenus devoient être proportionnés aux biens des Anglois, & à sa propre avidité. Pour ne pas entrer dans un trop long détail des diverses sources d'où il les tiroit, il suffira de remarquer, qu'ils montoient tous les ans à quatre cens mille



mille Livres Sterling, & que, selon une supputation modérée, cette somme pouvoit valoir autant que valent aujourd'hui cinq millions de Livres de la même monnoye. Outre ces revenus, qui étoient fixes, il en avoit beaucoup de casuels, comme les Amendes qui étoient très-fréquentes en ce tems-là. Mais ce qu'il y a encore de remarquable sur ce sujet, c'est, que de tout cet argent, il n'en employoit pas un sou à payer l'Armée qu'il entretenoit sur pied. Dans la distribution qu'il avoit faite aux Normans des Terres ôtées aux Anglois, il avoit pris soin de les charger de l'entretien de la Milice. Les nouveaux Propriétaires n'avoient eu garde de refuser de les accepter à cette condition, puisqu'il n'y ayant aucun droit, c'étoit à sa seule libéralité qu'ils en étoient redevables. Par ce moyen, il faisoit subsister, sans qu'il lui en coûtât rien, soixante mille hommes qui étoient toujours prêts à marcher au premier commandement. On ne doit point être surpris s'il passoit pour le Prince le plus riche de son tems, puisque sa recette excédoit de beaucoup la dépense de sa Maison, à quoi il n'employoit qu'une bien petite partie de ce que son Royaume lui produisoit tous les ans.

GUILLAUME I.  
1078.

Après que Guillaume eût établi ses revenus de la manière qu'on vient de le voir, il chercha les moyens de satisfaire une autre passion, qui n'étoit guères moins forte que la précédente. Je veux parler de la passion de la Chasse, qui lui fit commettre beaucoup d'injustices. Je n'entends pas par ces injustices, la sévérité des Loix qu'il fit sur ce sujet, quoiqu'elles fussent très-rigoureuses. Cette sévérité n'est pas un endroit propre à distinguer ce Prince de tant d'autres qui regardent les infractions des Loix de la Chasse, comme un crime des plus capitaux, & qui pardonnent plus aisément le meurtre d'un Homme que celui d'un Cerf. Je veux principalement parler du prodigieux dégât que Guillaume fit faire dans la Province de Hant, d'un País de plus de trente milles de circuit, dans lequel il fit abattre les Maisons & les Eglises, afin d'en faire une Forêt, pour y entretenir des Bêtes fauves. S'il en faut croire certains Historiens, il ne donna pas même la moindre recompense à ceux qui perdirent leurs Terres ou leurs Maisons. Ce País, qu'on nommoit auparavant *Itene*, reçut, depuis ce changement, le nom de *Nouvelle-Forêt*. Quelques-uns ont voulu dire, qu'outre le plaisir de la Chasse, Guillaume avoit une autre raison de rendre cette contrée déserte. Ils prétendent que son but étoit de donner un libre abord aux secours qui, dans le besoin, pourroient lui venir de Normandie. Mais cette raison qui paroît tout-à-fait frivole, a été sans doute imaginée par des gens qui ayant conçu une grande idée de ce Prince, se sont persuadés que la prudence & la politique entroient dans toutes ses actions, comme si les Princes étant moins sujets à leurs passions que les autres Hommes. D'autres ayant remarqué que deux de ses fils, & un de ses petit-fils, perdirent la vie dans cette même Forêt, par des accidens extraordinaires, en ont conclu, que le Ciel avoit voulu tirer vengeance des torts que les Particuliers avoient soufferts.

1079.  
Passion extrême de ce Prince, pour la Chasse.

Il dépeuple un grand País pour en faire une Forêt.  
M. Paris.

Ord. Vital.

La grande affection que Guillaume avoit pour la Normandie, fut encore une de ses passions dominantes. Tout ce qui se pratiquoit en ce País-là étoit, selon lui, un modèle de perfection. Ce fut dans cette pensée, qu'il tâcha d'abolir les Loix Saxonnaises pour établir en leur place celles des Normans. Peut-être même auroit-il fait de plus grands efforts pour exécuter ce dessein, si on ne lui eût représenté, que les Loix d'Angleterre, portant le nom de son Bienfaiteur,

Extrême affection de Guillaume pour la Normandie.  
Baker.



GUILLAUME  
M<sup>e</sup> I.  
1079.

1080.  
Il érige de  
nouvelles  
Cours de  
Justice.  
*Polyd. Verg.*

Il fait des  
efforts pour  
abolir la  
Langue An-  
gloise.  
*Ingulph.*

Remarque

faicteur, tout le monde regarderoit avec horreur son ingratitude. Il ne laissa pourtant pas de faire divers changemens dans les Loix Angloises, & dans la manière d'administrer la Justice. Par exemple, il ne voulut pas souffrir que les Evêques, selon l'ancienne coutume, assistassent aux *Shiregemots*, ou Assemblées qui composoient la Cour de la Province, & il leur assigna une Cour à part. Le prétexte de ce changement étoit d'empêcher que les affaires civiles ne fussent mêlées avec les Ecclésiastiques. Mais la véritable raison étoit, qu'il vouloit par-là priver les Evêques de leur portion des Amendes que ces Assemblées imposaient. Il érigea aussi diverses Cours auparavant inconnues aux Anglois, & qui leur étoient très-incommodes. Non seulement ils en ignoroient les procédures, mais comme elles accompagnoient toujours le Prince, ils étoient obligés de le suivre en tous lieux, pour faire juger le Procès. Entre ces divers Tribunaux, il s'en trouva pourtant un qui devint très-avantageux au Peuple, puisqu'il fut destiné à tempérer, par l'équité, la trop grande rigueur des Loix. C'est de la *Cour de l'Echiquier*, qui subsiste encore aujourd'hui, que je veux parler.

Guillaume ne se contenta pas d'obliger les Anglois à porter leurs affaires à ces Tribunaux, il voulut encore les contraindre de se servir du Langage Normand, & fit tout ce qu'il put pour abolir la Langue Angloise. Ce fut dans cette vue qu'il étoit dans toutes les Villes & dans tous les Bourgs des Ecoles pour y enseigner le Normand, & qu'il obligea les Peres, sous de grosses peines, à y envoyer leurs enfans. J'ai déjà dit, en un autre endroit, ce que c'étoit que la Langue Normande, qui étoit très-difficile, & que les François mêmes ne pouvoient entendre qu'à peine, à cause du Danois qui y étoit mêlé avec le François. Cependant le Roi s'obstina tellement à faire réussir ce projet, qu'il s'en faisoit une affaire capitale. Ceux qui avoient des affaires à la Cour, & qui ne parloient pas Normand, y étoient regardés de très-mauvais œil, comme des gens qui manquoient de complaisance pour le Roi. Le moyen le plus efficace dont il se servit, pour mettre les Anglois dans la nécessité d'apprendre le Normand, fut de publier ses Loix en cette Langue, dont l'ignorance ne suffisoit pas pour excuser ceux qui les violaient. Quelques-uns ont voulu l'accuser d'avoir agi en cela par un motif moins honnête. Ils ont prétendu, que son but étoit de tendre des pièges aux Anglois, pour les faire tomber dans des contraventions qui étoient ordinairement punies par des Amendes, & par des Confiscations à son profit. Mais quand cela ne seroit pas, comme il faut convenir qu'on ne sauroit le prouver, son naturel avare, & toutes les autres voyes qu'il employoit pour accumuler des trésors ne sont que trop capables de servir de fondement à cette accusation.

Pour revenir au Langage Normand, il y a des gens qui prétendent que, malgré tous ses soins, Guillaume ne réussit pas à l'introduire en Angleterre. Au contraire, ils soutiennent que les Normans apprirent, peu-à-peu, à parler Anglois; leur petit nombre étant emporté par le gros de la Nation. D'autres, qui sont d'un sentiment opposé, font des efforts pour prouver, que la Langue Normande s'est établie sur les ruines de l'Angloise. Mais il est difficile aux uns & aux autres de justifier ce qu'ils avancent. Ce qu'il y a de certain c'est que la Langue qu'on a parlée en Angleterre depuis la Conquête, n'est pas précisément la même qui étoit en usage du tems des Rois Saxons. On ne peut



peut pourtant pas dire que les Normans apprirent à perler Anglois, ni que les Anglois reçurent la Langue Normande, mais plutôt que de ces deux Langues, il s'en forma une troisième qui n'étoit ni l'une ni l'autre, & qui pourtant participoit de toutes les deux. Cependant, le Normand subsista dans les Actes publics jusqu'au tems d'Edouard III.

GUILLAUME I.  
1080.  
sur la Langue Angloise.

La partialité de Guillaume pour les Normans étoit si grande, qu'il ne pouvoit s'empêcher d'en donner des marques en toutes occasions. Ingulphe, Abbé de Croyland, rapporte sur ce sujet une particularité qui mérite d'être remarquée. Il dit qu'il se présenta un jour devant le Conseil, où le Roi étoit présent, pour y demander une certaine Terre de son Monastère, possédée par un Gentilhomme Normand, nommé Talboys, qui y avoit établi des Moines de sa Nation. Le Roi, ajoute l'Historien, s'étant fait expliquer la Chartre Originale sur laquelle les prétentions de l'Abbaye de Croyland étoient fondées, jugea d'abord que la demande étoit pleine de justice. Mais Talboys ayant allégué pour toute défense que les Moines qu'il avoit établis en ce lieu étoient Normans & très-fidèles au Roi, au lieu que ceux de Croyland étoient Anglois, cette seule raison parut assez forte pour porter le Roi à prononcer en faveur du Gentilhomme Normand. En cela, ce Prince suivoit son penchant & son intérêt. Le premier le portoit à favoriser les gens de sa Nation, & le second à mettre, autant qu'il étoit possible, les Anglois hors d'état de se révolter.

1081.  
Partialité du Roi pour les Normans.  
Ingulph.  
Hist. Croyl.

Ce qui a été rapporté jusqu'ici des oppressions que les Anglois souffroient sous ce nouveau Gouvernement, suffit pour faire comprendre, qu'ils ne se plaignoient pas sans raison. Peut-être donnèrent-ils lieu à ces oppressions par leur impatience. Mais, quoiqu'il en soit, il est certain, qu'ils se trouvoient extrêmement appauvris, pendant qu'ils voyoient les Normans engraisser de leur substance. Un seul exemple fera voir combien ils avoient été pillés, par ceux qui étoient le plus en faveur auprès du Roi. Odon, Evêque de Bayeux, frère utérin de Guillaume, après un séjour de quinze ou seize ans en Angleterre, se crut assez riche pour acheter le Souverain Pontificat. Dans cette vue, il avoit acquis à Rome un superbe Palais, où il avoit dessein d'aller demeurer, & d'y transporter tous ses trésors, en attendant que la mort du Pape lui donnât lieu d'exécuter son projet. Cependant, comme il vouloir tenir ses desseins secrets, il prit son tems pour faire ce voyage pendant que le Roi, son frère, étoit en Normandie, & il se rendit à l'Isle de Wight, où ses Vaisseaux l'attendoient. Le vent contraire ne lui ayant pas permis de s'embarquer aussitôt qu'il l'avoit espéré, il fut contraint de demeurer quelque tems dans cette Isle. Le séjour qu'il y fit rompit toutes ses mesures. Guillaume, ayant été averti de son dessein, partit en diligence pour le prévenir, & le surprit dans le tems qu'il alloit mettre à la voile. D'abord il ordonna qu'on l'arrêtât. Mais voyant que la crainte & le respect empêchoient ses Officiers d'exécuter ses ordres, il alla lui-même le saisir. Ce fut en vain que ce Prélat allégua les Privilèges de son Ordre. Le Roi lui répondit qu'il ne l'arrêtoit pas comme Evêque, mais comme Comte de Kent, & le fit mettre en prison. Cette capture fut bien-tôt suivie d'une Sentence qui confisquoit tous les biens d'Odon au profit du Roi, ce Prélat ayant été convaincu d'une infinité d'extorsions & de violences.

1082.  
Odon Evêque de Bayeux, aspire à être Pape.

Le Roi l'arrête & confisque ses biens.



GUILLAUME.  
ME I.  
1084.

Mort de la  
Reine.

G. Malmesb.  
R. de Hove-  
den.

Le Roi de  
Dane-  
marck veut  
envahir  
l'Angleter-  
re.

Guillaume  
se prépare à  
se défendre.

Il impose  
une taxe  
pour ce sujet  
R. de Hove-  
den.

Canut chan-  
ge de des-  
sein.

Autre taxe  
imposée  
pour faire le  
Prince Hen-  
ri Chevalier

Etat de l'An-  
gleterre.  
G. Malmesb.

1085.  
Edgar va en  
Orient.

Les événemens du reste de cette année & de la suivante, n'ayant rien de remarquable, nous passerons à ceux de l'année 1084. dans laquelle on trouve la mort de la Reine Mathilde, femme de Guillaume, & les préparatifs que ce Prince fit pour s'opposer à une invasion dont il étoit menacé. Les Anglois qui s'étoient réfugiés en Danemarck, avoient fait entendre à Canut, Roi de ce Pais-là, que leurs Compatriotes ne cherchoient que l'occasion de secouer le joug des Normans. Cette conjoncture lui ayant paru favorable, il forma le projet de conquérir l'Angleterre, sur laquelle il avoit des prétentions qui lui paroissent assez plausibles, étant appuyées de la force. Dans cette vûe, il équipa une Flotte, & leva des troupes, dont le nombre marquoit assez qu'il avoit quelque grand dessein. Ces préparatifs donnèrent de l'inquiétude à Guillaume; les avis qu'il recevoit de Danemarck ne lui donnant aucun lieu de douter, que cet armement ne se préparât contre lui. Comme il n'osoit se confier aux Anglois, il fit passer dans l'Isle une nombreuse armée d'Etrangers, & imposa sur ses Sujets une taxe de six Schellings sur chaque Hyde de terre, ce qui étoit trois fois autant que l'imposition ordinaire du *Dane-gelt*. Soit que Canut fut détourné de son dessein par les préparatifs qui se faisoient en Angleterre, ou par d'autres affaires qui lui survinrent, il l'abandonna, sans avoir tenté de l'exécuter. Guillaume de son côté, congédia son armée: mais l'argent levé pour l'entretenir ne fut pas restitué. Au contraire, il imposa une nouvelle taxe, à l'occasion de l'Ordre de Chevalerie, qu'il voulut donner à Henri son plus jeune fils. La Coutume établie en Normandie, de faire un présent au Prince, quand il faisoit Chevalier quelqu'un de ses fils, étoit trop avantageuse au Roi, pour qu'il négligeât de l'introduire en Angleterre, où elle n'étoit pas en usage avant ce tems-là.

Il n'étoit pas difficile à Guillaume de mettre sur ses Sujets tout autant de charges qu'il lui plaisoit, puisqu'il n'avoit qu'à parler pour être obéi. Les Normans n'avoient garde de s'opposer à ses volontés, de peur de se mettre en risque de perdre ce qu'ils possédoient, par la même voye qu'ils l'avoient acquis, je veux dire par un simple Acte de son bon plaisir; & les Anglois étoient hors d'état de secouer un joug dont ils étoient accablés. Il ne se trouvoit presque plus de Seigneur de cette Nation qui ne fût ou en prison, ou exilé. S'il y en avoit encore quelques-uns qui eussent conservé leur liberté, ils étoient observés de si près, que la moindre résistance, ou le moindre soupçon qu'ils auroient donné au Roi, étoit capable de les perdre. Edgar Atheling, qui paroissoit le plus redoutable, ne subsistoit que par une pension qu'il recevoit du Roi. D'ailleurs, depuis qu'il s'étoit volontairement soumis au Conquérant, il avoit perdu le cœur & l'affection des Anglois, qui ne le regardoient plus qu'avec un extrême mépris. Un Historien assure même, que ce Prince étoit en quelque manière stupide. Il en allégué pour preuve, que moyennant un cheval, dont le Roi lui fit présent, il le déchargea de la pension qu'il en recevoit pour son entretien. Le mauvais état de ses affaires, & peut-être la crainte d'être enfin sacrifié aux soupçons du Roi, lui firent prendre la résolution d'aller en Orient porter les armes contre les Infidèles. La permission lui en ayant été aisément accordée, il partit, accompagné de deux cens Chevaliers ou Gentilshommes, qui ayant perdu leurs biens en Angleterre, cherchoient les occasions de rétablir leur fortune ailleurs. Après qu'il eut demeuré deux ans dans

ces



ces Païs-là , où l'on prétend , qu'il se distingua par un grand nombre de belles actions , il reprit le chemin de sa Patrie , ayant méprisé les biens & les honneurs qui lui furent offerts par l'Empereur de Constantinople.

Le départ d'Edgar ayant ôté à Guillaume l'inquiétude qu'il pouvoit avoir sur son sujet , tout le monde croyoit que ce Monarque ne penseroit désormais qu'à se procurer une tranquillité dont il n'avoit presque point jouï , depuis sa naissance. D'ailleurs il étoit devenu si gros & si pesant que le repos sembloit lui être absolument nécessaire. Cependant , il étoit bien éloigné de cette pensée. Tout à coup , on lui vit faire des préparatifs extraordinaires qui firent juger qu'il méditoit une entreprise considérable. Philippe , Roi de France , devina sans peine que cet armement le regardoit. En effet , peu de tems après , Guillaume partit pour la Normandie , à dessein de faire une rude guerre à la France. Mais Philippe se hâta de prévenir le mal qui le menaçoit par des propositions qui furent suivies d'une Trêve. Guillaume , à qui un embonpoint extraordinaire caufoit de grandes incommoditez , ayant pris ce tems-là , pour se mettre dans les remèdes , une raillerie du Roi de France donna lieu à la rupture de la Trêve. Ce Prince ayant demandé à quelqu'un qui venoit de Roüen , quand le Roi d'Angleterre reléveroit de ses couches ; Guillaume , qui en fut informé , lui fit dire , qu'aussi-tôt qu'il seroit relevé , il iroit offrir à l'Eglise de Notre-Dame de Paris , dix mille lances en guise de cierges. Les effets suivant de près la menace , il se mit en marche pendant les plus grandes chaleurs de l'Été , & ravagea le Vexin d'une horrible manière ; après quoi il alla faire le Siège de Mantes. Il étoit tellement irrité , qu'après avoir pris cette Ville , il la fit réduire en cendres , sans épargner même les Eglises , dans l'une desquelles deux Hermites furent brûlez. La chaleur de la Saison , & le grand feu de la Ville , dont il s'approcha trop près pour faire exécuter ses ordres , lui causèrent une fièvre qui lui fit interrompre ses progrès. A cela se joignit encore un autre accident qui ne lui fut pas moins funeste. Pendant qu'il étoit en chemin pour s'en retourner à Roüen , ayant voulu sauter un fossé à cheval , il heurta si rudement du ventre contre l'arçon de la selle , que la violence du coup fit considérablement augmenter sa fièvre. Après cet accident , n'étant plus en état de monter à cheval , il se fit porter en litière à Roüen , où son mal s'accrut de plus en plus. Dès qu'il s'aperçut que sa fin s'approchoit , il commença sérieusement à repasser dans son esprit toutes les actions de sa vie , & à les regarder d'un autre œil qu'il n'avoit fait auparavant. Il ordonna de grandes aumônes pour les pauvres & pour les Eglises , particulièrement pour rebâtir celles de Mantes qui avoient été consumées par le feu. Il fit mettre en liberté ceux qu'il tenoit en prison , entre lesquels furent Morkard & Ulnoth. Le dernier , qui étoit frere du Roi Harald , avoit été détenu prisonnier en Normandie , depuis son enfance , qu'il avoit été donné en ôtage , par le Comte Goodwin , à Edouïard le Confesseur. Il fut beaucoup plus difficile d'obtenir du Roi la même faveur pour l'Evêque de Bayeux son frere , parce qu'il avoit juré de ne le relâcher jamais. Néanmoins il se laissa fléchir par les prières des amis de ce Prélat. Son mal qui devenoit de jour en jour plus violent ne lui laissant plus aucune espérance d'en réchapper , il fit assembler les principaux Officiers autour de son lit. Malgré sa foiblesse , il leur fit un assez long Discours , dans lequel il releva beaucoup la gloire , que ses actions lui avoient

GUILLAUME I.  
1085.

1086.  
Guillaume porte la Guerre en France.  
G. Malmesb.

Trêve entre les deux Rois ,

rompue par une raillerie de Philippe.  
1087.

Guillaume prend & brûle Mantes.

Il tombe malade.

Accident qui augmente son mal.  
Ord. Vital.

Il ordonne des aumônes.

Il fait relâcher les prisonniers.



GUILLAUME I.  
1087.

Il reconnoît  
l'injustice  
de son usur-  
pation.

Il souhaite  
que son fils  
Guillaume  
soit son Suc-  
cesseur.

*Polyd. Vergil.  
G. Malmesb.*

Il prend  
des précau-  
tions pour  
lui procurer  
la Couronne

Il meurt  
*Polyd. Vergil.*

*J. Brempron.*

Opposition  
faite à sa se-  
pulture.

Observa-  
tion sur le  
surnom de  
Conquérant  
donné à  
Guillaume  
I.

acquise. Cependant, il ne laissa pas de reconnoître qu'il avoit injustement usurpé la Couronne d'Angleterre, & qu'il étoit coupable de tout le sang qui s'étoit versé à cette occasion. Il ajouta, que n'osant disposer d'une Couronne qui ne lui appartenoit pas légitimement, il en laissoit à Dieu la disposition : mais, que si ses vœux étoient exaucez, Guillaume, son second fils, la porteroit après lui. Dans le Testament qu'il fit avant que de mourir, il laissa le Duché de Normandie à Robert son fils-aîné, moins par un motif d'affection que parce qu'il prévoyoit trop de difficulté dans l'exécution de sa volonté, s'il entreprenoit de l'en priver. Henri, son troisième fils, eut pour sa part cinq mille marcs de revenu, avec tous les biens de Mathilde sa mere. Ce fut-là tout son appanage. On dit que ce jeune Prince, s'étant plaint de ce qu'il étoit si mal partagé, le Roi son pere, lui répondit, par un esprit prophétique, qu'il seroit un jour Roi d'Angleterre, & plus grand, plus riche & plus glorieux que ses freres. Mais il est difficile de se persuader, que Dieu se soit si intimement communiqué à un Prince tel que celui-ci.

Quoique ce Roi mourant eût laissé sa Couronne à Dieu, il ne laissa pas de faire tout ce qui dépendoit de lui, pour la procurer à son second fils. Il écrivit sur ce sujet à Lanfranc, une Lettre très-pressante, dont il voulut, que, même avant sa mort, le jeune Guillaume fût lui-même le porteur. Sans doute, il jugea que ce Prince trouveroit de trop fortes oppositions en Angleterre, s'il ne prenoit pas, par avance, les mesures nécessaires pour obtenir le consentement des Normans & des Anglois. Ses affaires temporelles étant ainsi réglées, il se fit porter à Hermentrude, Village près de Rouen, afin d'être plus en liberté pour penser à celles de son salut. Ce fut-là que ce Prince finit sa vie le 9. de Septembre 1087. dans la soixante-unième année de son âge, après avoir régné cinquante-deux ans en Normandie, & vingt-un en Angleterre. Si l'on peut ajouter foi au rapport de quelques-uns de ses Historiens, il témoigna dans son lit de mort un sincere repentir de tous les torts qu'il avoit fait aux Anglois. Son corps fut porté à Caën sans aucune cérémonie, & mis en dépôt dans une Eglise qu'il y avoit fait bâtir, où il avoit choisi sa sepulture. Robert son fils-aîné, se trouvant alors en Allemagne, & Guillaume en Angleterre, ce fut Henri, son plus jeune fils, qui prit soin de ses funérailles. La pompe en fut très-médiocre pour un si grand Prince, parce que ses principaux Officiers l'avoient abandonné, avant qu'il expirât, les uns pour aller faire leur cour à Robert, les autres pour aller trouver Guillaume. Une aventure extraordinaire rendit les funérailles de ce Monarque très-remarquables. Comme on étoit prêt à le mettre dans le tombeau, un Gentilhomme Normand cria *Haro* sur son corps, disant que ce terrain lui appartenoit, & que le défunt y avoit fait bâtir cette Eglise, sans le lui payer. On fut donc contraint de s'arrêter, suivant les Loix du Païs, pour examiner cette prétention qui se trouva bien fondée. Ainsi Henri paya le prix du fonds, & le corps fut enterré.

C'est ainsi que vécut & mourut Guillaume I. surnommé *le Bâtard* & *le Conquérant*. Si c'est avec justice, qu'on lui a donné ce dernier Surnom, c'est sur quoi tous les Historiens ne s'accordent pas. Ceux qui soutiennent que ce Titre lui convient parfaitement, se fondent sur ce qu'il n'avoit aucun droit à la Couronne d'Angleterre, aussi-bien que sur la rigueur de son Gouvernement, qui fut toujours arbitraire. D'autres prétendent que son élection fut entière-  
ment



ment évanouir le droit de conquête. Cette incertitude fait qu'on peut le comparer à cet égard à l'Empereur Auguste, de qui l'on a dit, qu'il n'étoit parvenu à l'Empire ni par conquête, ni par usurpation, ni par héritage, ni par élection ; mais par un mélange bizarre de tous ces droits. Quoiqu'il en soit, & de quelque manière qu'on puisse accuser ou justifier Guillaume sur ce sujet, il conserva la possession du Trône sur lequel il s'étoit assis, par toutes les voyes que la politique fournit aux Princes les plus habiles, mais qui s'accordent rarement avec les maximes de la Justice & de l'équité.

GUILLAUME I.  
1087.

Le Caractère de ce Prince a été donné par les Historiens, en différentes manières, selon les diverses faces sous lesquelles ils ont voulu l'envisager. Les uns n'ayant fait attention qu'à son action principale, je veux dire à la conquête d'un grand Royaume, ont extraordinairement loué sa valeur & sa prudence, & ont passé légèrement sur le détail de ses autres actions. D'autres ne considérant cette même conquête, que comme une véritable usurpation, & faisant principalement attention aux moyens qu'il employa pour la conserver, n'ont pas fait difficulté de le représenter comme un véritable Tyran. Il est certain, qu'ils peuvent tous avoir raison, puisqu'il y avoit dans ce Monarque un grand mélange de bonnes & de mauvaises qualitez. Il passoit pour le Prince le plus prudent de son tems. Toujours actif, toujours vigilant, il marquoit autant de fermeté dans l'exécution de ses desseins, que de hardiesse à les former. Il prévoyoit de loin les dangers, & il tâchoit ordinairement de les éviter. Mais quand ses soins étoient inutiles, personne ne les affrontoit avec plus d'intrépidité. D'un autre côté la passion extrême qu'il avoit pour l'argent & sa partialité pour ses Compatriotes, lui firent commettre beaucoup d'actions qu'il seroit difficile de justifier.

Caractère  
de Guillaume  
le Con-  
quérant.  
G. Malmes-  
bury.

Pendant sa jeunesse, il étoit très-bien fait, & beau de visage. Son regard étoit plutôt sévère & majestueux que doux & prévenant : mais il sçavoit quelquefois tempérer sa sévérité naturelle par une douceur à laquelle il étoit fort difficile de résister. On peut aisément juger combien il étoit fort & vigoureux de ce que ses Historiens assurent, que personne ne pouvoit bander son arc que lui-même. Ces mêmes Historiens ont beaucoup varié au sujet de sa chasteté. Les uns ont dit qu'en sa jeunesse, il étoit extraordinairement enclin à la luxure. D'autres ont dit, que le peu de penchant qu'il témoignoit pour les femmes, donna lieu de le faire passer pour impuissant. Quelques-uns ont avancé, que depuis son mariage, il ne donna jamais aucun sujet de jalousie à la Reine son épouse, & il s'en trouve qui ont assuré qu'il eut pour Maîtresse la fille d'un Prêtre, à laquelle Mathilde fit couper les jarets. Quoiqu'il en soit, depuis qu'il fut sur le Trône d'Angleterre, on remarqua, que la Chasse faisoit son unique divertissement. Sa Maison étoit parfaitement bien réglée : mais la dépense en étoit trop médiocre pour un si grand Prince qui possédoit tant de trésors. Néanmoins, dans les solennitez, il aimoit la magnificence, & prenoit plaisir à faire paroître toute sa grandeur. Il se passoit peu d'années qu'il ne se fit couronner de nouveau, dans les tems des grandes Fêtes qu'il passoit ordinairement à Winchester, à Glocester, ou à Londres. Pendant ce tems-là, sa Cour étoit magnifique, & c'étoit alors qu'il étoit d'un plus facile accès, & qu'il distribuoit bien plus libéralement ses faveurs. Les Grands du Royaume se trouvoient ordinairement auprès de lui, pendant ces solennitez : mais il est



GUILLAU-  
ME I.  
1087.

difficile de se persuader que ce fût pour tenir le *Wirtena-gemot*, ou le Parlement, comme quelques-uns le prétendent. En effet, il n'y a point d'apparence qu'après avoir dépouillé les Anglois de leurs biens, il leur eût conservé le plus important de leurs Privilèges. Il est encore moins vraisemblable qu'il ait voulu transférer ce même droit aux Etrangers, puisqu'en leur donnant les biens des Anglois, il étoit le Maître des conditions. Or il est certain que ce n'étoit pas son caractère, que de vouloir s'assujettir volontairement à dépendre de ses sujets. Quoiqu'il en soit, si le *Wirtena-gemot* des Saxons subsista sous ce Regne, on peut du moins assurer, que son autorité fut très-bornée, & qu'il étoit très-différent de ce qu'il avoit été.

Il se trouve des Historiens qui louent beaucoup la clémence de ce Prince, se fondant sur ce qu'il se contenta très-souvent de punir les révoltes des Anglois par la confiscation de leurs biens. On ne peut disconvenir que ce qu'ils disent ne soit vrai, si l'on n'a égard qu'aux personnes de la première distinction. En effet, à la réserve du Comte Waltehoff qui fut publiquement décapité, & d'Egelwin, Evêque de Durham, qu'il fit mourir de faim dans sa prison, on ne trouve point qu'aucun des principaux Seigneurs Anglois ait été puni de mort sous ce Regne. Mais on ne peut, avec justice, exalter la clémence de ce Prince, à l'égard des personnes d'un rang inférieur. Il est certain qu'il en fit mourir un grand nombre, qu'il fit crever les yeux ou couper les pieds & les mains à quantité d'autres, & qu'il en retint plusieurs en prison pendant toute leur vie, pour de très-legers sujets. Tous les Historiens, unanimement, lui reprochent la mort du Comte Waltehoff comme une action très-odieuse; puisqu'il fit mourir ce Seigneur pour une faute qu'il lui avoit déjà pardonnée. Mais cette rigueur se trouve en quelque manière composée par la modération dont il usa envers le Prince Edgar, qui lui avoit fourni assez de prétextes pour le sacrifier à sa jalousie. Peut-être, le peu de mérite de ce Prince fut-il l'unique motif de cette modération; puisque Guillaume ne le regarda jamais comme un rival fort redoutable. Néanmoins, je ne crois pas qu'on doive refuser de lui faire honneur de sa clémence à cet égard, puisqu'on en ignore le motif. Quelque peu formidable que fût Edgar, par rapport à ses qualitez personnelles, on ne peut nier qu'il ne le fût par sa naissance. Il étoit le seul Prince du Sang des Rois Saxons; & comme il avoit servi de prétexte à divers soulèvements, le Roi ne pouvoit pas être dans une parfaite assurance à son égard.

Ses enfans.

Guillaume eut de Mathilde de Flandres sa femme, quatre fils & cinq filles. Robert fut Duc de Normandie. Richard fut tué par un Daim, dans la nouvelle Forêt, ou, selon quelques-uns, il y prit en chassant, une maladie dont il mourut pendant la vie du Roi son pere. Guillaume monta sur le Trône d'Angleterre, & eut Henri son frere pour Successeur. Cecile, qui étoit l'aînée des filles, fut Abbaye d'un Monastère à Caën. Constance épousa Alain Fergeant, Duc de Bretagne. Adele fut femme d'Etienné, Comte de Blois, de qui elle eut un fils de même nom, que nous verrons monter sur le Trône d'Angleterre. Marguerite, qui avoit été promise à Harald, mourut dans l'enfance. Alphonse, Roi de Galice, épousa la cinquième, nommée Eleonore. On prétend que celle-ci conserva sa virginité dans le mariage, & que s'étant uniquement attachée au service de Dieu, elle passa sa vie dans l'exercice continuel de la prière,

GUIL.



+++++

# GUILLAUME II.

Surnommé le Roux,

*Second Roi d'Angleterre depuis la Conquête.*

Pendant que le Conquérant s'occupoit en Normandie des pensées de la mort, *Guillaume* son fils prenoit en Angleterre les mesures nécessaires, pour se procurer la Couronne, suivant l'intention du Roi son Pere. La diligence étoit d'autant plus nécessaire en cette occasion, qu'il étoit à craindre pour lui, que, si *Robert* son Frere pouvoit arriver à tems, il ne fît déclarer le Peuple en sa faveur. Il falloit donc, par avance, s'assurer des suffrages des Normans, qui, possédant tous les Fiefs & toutes les Charges du Royaume, devoient proprement décider du choix qui se devoit faire. Mais il n'étoit guères moins important de gagner les Anglois, de peur qu'en se joignant aux Partisans de *Robert*, ils ne fissent pancher la balance de son côté. Cependant, le jeune *Guillaume* n'étoit aimé ni des uns ni des autres. Les Anglois le trouvoient trop ressemblant au Roi son Pere, & les Normans, qui le connoissoient encore mieux, craignoient son humeur farouche. D'un autre côté, *Robert* avoit pour lui le droit d'aînesse, qui parloit en sa faveur, & *Guillaume* ne pouvoit s'appuyer que sur le simple désir que le Roi son Pere avoit témoigné de l'avoir pour successeur. Mais cette simple indication de sa volonté, qui n'avoit pas été suivie d'une nomination expresse, n'étoit rien moins que suffisante. Il y a même beaucoup d'apparence, qu'elle n'auroit pas produit l'effet que le Roi mourant s'en étoit promis, si, avant que la nouvelle de sa mort arrivât en Angleterre, on n'avoit pris soin de préparer les esprits à s'y conformer. C'étoit dans cette vûe qu'il avoit fait partir son Fils en diligence, afin de travailler avec *Lanfranc* & quelques autres Seigneurs, à faire réussir ce projet. *Eudes*, Grand Trésorier, & *Lanfranc*, Archevêque de Cantorberi, servirent utilement le jeune *Guillaume* en cette occasion. Le premier s'étoit assuré par avance de *Douvre*, de *Winchester*, de *Pevensey*, de *Hastings*, & de quelque autres Places sur la côte méridionale. De plus, il lui livra les trésors du feu Roi, qui montoient à plus de soixante mille livres sterling en argent monnoyé, outre la Vaiselle & les Joyaux, qui alloient beaucoup au-delà. *Lanfranc*, qui s'étoit acquis l'estime & l'affection des Anglois, aussi-bien que des Normans, employa de son côté tout le crédit qu'il avoit, pour lui faire des créatures. Ses soins eurent un si heureux succès, qu'en peu de tems, il attira dans son parti, les Seigneurs des deux Nations, qui pouvoient lui être les plus utiles. A ces moyens on en ajouta encore d'autres, qui contribuèrent à faire pancher les esprits du côté de *Guillaume*. On fit répandre le bruit parmi les Anglois, que ce Prince avoit pris une ferme résolution de gouverner d'une toute autre manière que le Roi son Pere; qu'il auroit

GUILLAUME II.  
1087.

Intrigues pour procurer la Couronne à *Guillaume*.  
*J. Brompton.*

*Daniel.*



GUILLAUME  
I.  
1087.  
J. Brompton.

R. de Hoveden.

Guillaume  
est couronné.

Eadmer.  
Ord. Vital.

Caractère  
de ce Prince.

R. de Hoveden.

auroit égard à leur justes plaintes, & qu'il aboliroit les Loix trop rigoureuses faites depuis la révolution, particulièrement celles qui regardoient la Chasse. Enfin, on leur promettoit de sa part, qu'ils seroient rétablis dans une partie de leurs biens, & dans leurs anciens privilèges. D'un autre côté, on faisoit entendre aux Normans, que le meilleur moyen, pour conserver leurs acquisitions, étoit de confirmer le choix que le Conquérant avoit fait; que le jeune Prince, étant sur le Trône, seroit obligé, pour son propre intérêt, de les maintenir, puisque ses droits & les leurs seroient appuyez sur le même fondement, c'est-à-dire, sur la volonté du feu Roi. Robert, étant absent, trouvoit peu de gens qui parlassent pour lui. Dans l'incertitude où l'on étoit du parti qu'il prendroit, après son retour, ceux qui auroient eu du penchant à le favoriser, n'osoient se déclarer ouvertement. Ils prévoyaient les suites fâcheuses de cette démarche, s'il ne trouvoit pas à propos de les soutenir; d'ailleurs, ce parti se trouvoit sans Chef. Guillaume avoit eu la précaution de retenir Ulnoth & Morkard en prison, malgré les ordres du Roi son Pere, de peur qu'ils ne se missent à la tête des Anglois, qu'il ne croyoit pas disposés en sa faveur. Toutes ces circonstances bien ménagées par Lanfranc & par les autres amis du Prince Guillaume, ayant concouru à lui faire obtenir la Couronne, il la reçut le 27. de Septembre, dix-huit jours après la mort de son Pere.

Ce Prince, à qui on a donné le surnom de *Roux*, parce qu'il avoit les cheveux de cette couleur, étoit âgé de trente ans quand il monta sur le trône. Selon les apparences, il fut redevable de sa fortune au mécontentement que Robert, son Frere aîné, avoit donné au Roi son Pere, qui ne lui pardonna jamais sa révolte. En effet, le Cadet n'avoit rien qui le distinguât avantageusement de l'aîné. La seule bonne qualité qu'on remarquât en lui, étoit un grand courage, qui même n'étoit pas assez distingué de la férocité. Du reste, il avoit un très-mauvais naturel, qui n'ayant jamais été corrigé par l'éducation, le portoit souvent à commettre des actions indignes d'un Prince. Elevé aux armes dès sa première jeunesse, & dans une Cour où il voyoit sans cesse des exemples de rigueur & d'autorité absolue, il avoit pris des manières rudes qui alloient jusqu'à la brutalité. Il joignoit à ces mauvaises qualitez beaucoup d'indifférence pour la Religion, & toute sa conduite témoignoit, qu'il ne se picquoit ni d'honneur ni de probité; il n'étoit pas moins avide d'argent que le Roi son Pere: mais au lieu que le Conquérant n'en amassoit que pour le garder dans ses coffres, & qu'il ne s'en défaisoit qu'avec peine, celui-ci ne l'aimoit que pour le dissiper en dépenses inutiles, où le caprice avoit toujours plus de part que la Raison. Cependant, comme au commencement de son regne il avoit intérêt de cacher ses inclinations, de peur d'effaroucher ses Sujets, il se contraignit pendant quelque tems. On remarqua même avec plaisir, qu'il affectoit de se conduire par les conseils de Lanfranc, qui avoit l'estime & l'affection de tout le monde. Ce fut principalement la déférence qu'il marqua d'abord pour ce sage Conseiller, qui fit concevoir aux Anglois l'espérance d'un heureux changement dans leur fortune, & qui les empêcha de prêter l'oreille aux sollicitations de ceux qui auroient voulu les engager dans le parti de Robert.

Mais pendant que la confiance qu'il avoit en ce Prélat lui procuroit quelque avan-



avantage, par rapport aux Anglois, elle lui attiroit d'autres affaires, qui furent sur le point de le renverser de dessus le Trône. Odon, son Oncle, Evêque de Bayeux, qui venoit de sortir de prison, ne put voir la faveur de Lanfranc sans envie. Il nourrissoit depuis long-tems une haine secrète contre ce Prélat, qui avoit conseillé au Roi de l'arrêter, lorsqu'il étoit sur le point de partir pour Rome. Cette passion jointe au désir de dominer encore, comme il avoit fait autrefois, lui fit former le projet d'ôter la Couronne à Guillaume, pour la mettre sur la tête de Robert, qui étoit nouvellement retourné en Normandie. Il ne manquoit pas de prétexte pour autoriser cette entreprise. Le droit d'aînesse de Robert lui en fournissoit un assez plausible. Dès qu'il eut pris cette résolution, il attira dans son complot quelques-uns des principaux Seigneurs Normans. C'étoit par-là qu'il falloit nécessairement commencer, puisque, sans leur secours, les Anglois n'étoient pas en état de rien entreprendre. Ceux-là étant gagnés, & en ayant attiré beaucoup d'autres dans le parti, il ne fut pas bien difficile de persuader la même chose à quelques-uns des principaux Anglois. Comme la plupart se trouvoient dépouillés de leurs biens, ils espéroient quelque soulagement des troubles que la division entre les deux Freres alloit exciter dans le Royaume. Afin d'affermir les uns & les autres dans la résolution qu'ils venoient de prendre, Odon leur représentoit, qu'ils ne pouvoient espérer de vivre heureux sous le Gouvernement d'un Prince capricieux & brutal, qui n'avoit ni Religion ni bonne foi; qu'ils avoient tout à craindre de lui, s'ils lui donnoient le tems de s'affermir sur le trône, & que, s'ils différoient à prendre des mesures pour se mettre à couvert des maux qui les menaçoient, il seroit peut-être trop tard quand ils voudroient l'entreprendre. Il ajoutoit, que la Justice même demandoit, qu'on donnât au Fils aîné du feu Roi une Couronne à laquelle il avoit un droit très-legitime, & dont il n'avoit pas mérité d'être privé. Ces considérations étoient appuyées des assurances qu'il leur donnoit de la droiture & de la générosité de Robert. Il faisoit valoir son naturel doux & benin, qui leur faisoit espérer qu'ils jouïroient, sous son Regne, de cette tranquillité après laquelle ils soupiroient.

Soit que le droit d'aînesse fît quelque impression sur ces Seigneurs, ou que le mauvais naturel de Guillaume leur fît souhaiter d'avoir un autre Maître, ils ne firent aucune difficulté d'entrer dans les vûes du Prélat. Chacun promit de s'employer de tout son pouvoir à faire réussir cette entreprise, pourvu que Robert agît aussi de son côté, & leur amenât quelque secours de Normandie. Les Seigneurs Normans, qui étoient du complot, travaillèrent si efficacement, qu'en peu de tems, ils y attirèrent presque tous ceux qui avoient du crédit parmi leurs Compatriotes. Dès que l'Evêque se fut assuré du secours de ceux de sa Nation, qu'il croyoit bien plus en état de servir Robert que les Anglois, il fit sçavoir à ce Prince qu'il ne manquoit que sa présence, avec un Corps de troupes Normandes, pour lui faire recouvrer la Couronne que son Frere lui avoit injustement enlevée. Cette nouvelle ne pouvant qu'être très-agréable à ce Prince, il ne balança point à se déterminer sur une proposition si avantageuse. Mais comme il n'avoit pas l'argent nécessaire pour subvenir aux frais d'une si grande entreprise, il en emprunta de Henri son Frere, & lui engagea pour cet effet le Pais de Cotentin. Ensuite,

GUILLAUME II.  
1088.  
Conspiration contre Guillaume.  
G. Malmesb.  
R. de Hoveden. S. Du-nelm. Ord. Vital.  
L'Evêque de Bayeux forme le projet de mettre la Couronne sur la tête de Robert.

Robert emprunte de l'argent de Henri son Frere.  
J. Brompton,



GUILLAUME II  
1088.

Les Conjurez prennent les armes.

Lanfranc rend de grands services au Roi.

Guillaume attaque Odon son Oncle.  
*Annal. Sax. Ord. Vital.*

Il le prend dans Pevensey.  
*Rog. de Hoveden. J. Brompton.*

Il assiège Rochester,  
*H. Huntingd.*

te, il fit sçavoir à son Oncle qu'il ne manqueroit pas de se rendre au plutôt en Angleterre, & le pria de préparer toutes choses pour l'exécution de leurs desseins.

Dès que les Seigneurs Normans furent assurez de la résolution de Robert, ils commencèrent à se remuer. L'Evêque de Coutance, & Mautbrai, son neveu, s'emparèrent de Bath, & du Château de Barclay; & munirent Bristol, pour en faire une Place d'armes. *Roger Bigod* dans la Province de Norfolk, *Hugues de Grantmênîl* dans celle de Leicester, se saisirent de quelques Places. *Roger de Mongommery*, *Guillaume*, Evêque de Durham, *Bernard de Newarck*, *Roger Lacy*, *Raoul Mortimer*, s'assurèrent de la Province de Worcestre. En un mot, il n'y eut point de Seigneur d'entre les Conjurez, qui ne se fortifiât dans quelque Ville. Si Robert fût arrivé en ce tems-là, vraisemblablement il auroit détrôné son Frere. Mais sa paresse naturelle, & les dépenses inutiles, à quoi il employa son argent, lui firent perdre une occasion si favorable. Au contraire, *Guillaume*, qui étoit d'un caractère tout opposé, ne négligea rien pour étouffer cette Conspiration, pendant que l'indolence de son Frere lui en donnoit le loisir. Le moyen le plus efficace dont il se servit fut, de mettre les Anglois dans ses interêts, à quoi le crédit de Lanfranc lui fut d'un très-grand secours. Ce Prélat, qui sous le Regne précédent s'étoit extrêmement ménagé avec les Anglois, se servit de la confiance qu'ils avoient en lui, pour les engager à secourir le Roi dans un besoin si pressant. Par ses soins & par ses sollicitations, il ramena ceux qui étoient déjà entrez dans la Conspiration, & persuada aux autres de demeurer constamment attachez au Roi. Ainsi, en très-peu de tems, *Guillaume* se vit en état de mettre une Flotte en Mer, pendant qu'avec une armée, composée d'Anglois naturels, il marcha contre Odon son Oncle, qu'il regardoit avec raison, comme le Chef des Révoltez. Ce Prélat s'étoit fortifié dans la Province de Kent, où il s'étoit rendu maître de Rochester & de Pevensey. Dès qu'il apprit que le Roi s'approchoit, il se renferma dans la dernière de ces Places, où il espéroit de pouvoir soutenir un assez long Siége, pour donner le tems au Duc de Normandie d'accourir à son secours. Mais comme il étoit plus fougueux que vaillant, & que même, par un défaut de prévoyance, il avoit négligé de bien munir cette Place, elle ne résista que peu de jours aux attaques impétueuses du Roi. Odon ne put obtenir sa grace, qu'à condition qu'il procureroit la reddition de Rochester, où la principale Noblesse Normande s'étoit enfermée, sous le commandement d'Eustache Comte de Boulogne. Pour le mettre en état d'exécuter cet engagement, on le conduisit devant la porte de Rochester, où il feignit de vouloir persuader au Gouverneur de rendre la Place. Mais Eustache remarquant dans ses yeux & dans sa contenance, qu'il ne parloit pas du fond du cœur, l'arrêta prisonnier, & lui fournit parlà un prétexte plausible de manquer à sa parole.

*Guillaume*, ayant perdu l'espérance de se rendre maître de Rochester par cette voye, se vit obligé de l'assiéger. Il fut six semaines devant cette Place sans y faire de grands progrès, les Assiégez se défendans toujours avec tant de vigueur, que déjà il commençoit à désespérer du succès. Mais enfin, une maladie contagieuse, qui les affoiblissoit tous les jours, les contraignit de demander à capituler. Il ne fut pas facile de convenir des conditions.

Enfin



Enfin , après beaucoup de contestations , le Roi leur accorda la liberté de se retirer avec leurs chevaux , sans espérance d'être jamais rétablis dans leurs biens ni dans leurs emplois. L'Evêque de Bayeux , se trouvant par-là dans un très-fâcheux état , alla se réfugier auprès du Duc de Normandie qui lui confia l'administration des affaires de son Duché. Le Siège de Rochester avoit fourni au Duc une belle occasion de faire une diversion en quelque autre endroit du Royaume. Mais , par une négligence qu'on ne sçauroit excuser , il ne sçut pas profiter d'une conjoncture si favorable. Au lieu de passer lui-même en Angleterre , avec des forces proportionnées à la grandeur de son entreprise , il se contenta d'y envoyer un seul Vaisseau avec quelques Soldats , qui furent tous pris & noyez.

Dès que Guillaume fut maître de Rochester , il fit marcher son armée vers Durham , afin de châtier l'Evêque , qui étoit du nombre des Révoltez. Comme il n'y avoit dans cette Ville qu'une très-foible Garnison , elle fut bien-tôt contrainte de se rendre , & l'Evêque fut banni , de même que tous les autres qui avoient pris les armes contre le Roi. Ainsi , cette Conjuración , qui paroissoit si dangereuse , fut étouffée par la vigueur & par la bonne conduite de Guillaume , qui sçut également employer la prudence & la force , pour faire rentrer les Rebelles dans leur devoir. Non seulement il avoit eu l'adresse de gagner Montgomeri , mais encore quelques autres Seigneurs Normans , dont la défection porta un très-grand préjudice au parti de Robert. Par des Emissaires secrets , qu'il leur avoit envoyez , il leur avoit fait comprendre , qu'ils se faisoient un extrême tort en agissant contre lui : Que , puisqu'ils ne possédoient leurs biens qu'en vertu du même droit qui lui avoit acquis la Couronne , il étoit manifestement de leur intérêt de le soutenir. D'un autre côté , la conduite qu'il tint en s'attachant d'abord à détruire son Oncle , qui étoit l'auteur de la Conspiration , ne pouvoit être plus prudente. Mais ce fut principalement à sa diligence , qu'il fut redevable de l'heureux succès qu'il eut en cette occasion.

Comme les Anglois avoient été prompts à le secourir dans son besoin , ils s'attendoient à recevoir des récompenses proportionnées à leurs services. Mais ils ne tardèrent pas long-tems à s'apercevoir , qu'ils s'en flatoient vainement. Pendant qu'il avoit eu besoin de leur secours , il les avoit ménagés : mais dès qu'il se vit bien affermi sur le Trône , il oublia ses promesses. Il commença même à les opprimer par diverses impositions ; en quoi il marquoit encore moins de retenue que le Roi défunt. Cette conduite lui attira quelques reproches respectueux de la part de Lanfranc , qui ne put s'empêcher de le faire ressouvenir de ce qu'il avoit promis. Quelque soin que ce Prélat eût employé pour ménager les termes de sa remontrance , Guillaume en fut extrêmement choqué , & lui demanda , d'un air chagrin , & en jurant , s'il croyoit qu'il fût possible à un Roi de tenir toutes ses promesses. Depuis ce tems-là , l'Archevêque perdit toute sa faveur , & ne fut plus regardé de bon œil. Mais sa disgrâce ne fut pas de longue durée. Il mourut bien-tôt après , regretté des deux Nations , comme un des Prélats les plus distingués par leur mérite , entre ceux qui avoient occupé le Siège de Cantorbéri , depuis la conversion des Anglois.

Pendant que Lanfranc avoit été en vie & à la Cour , la présence d'un homme si vénérable avoit mis quelque frein aux mauvaises inclinations du Roi.

GUILLAUME  
ME II.  
1088.  
Et s'en rend  
maître.  
R. de Hove-  
den.  
Négligence  
de Robert  
fatale à ses  
affaires.  
J. Brompton.  
R. de Hove-  
den.

Guillaume  
marche con-  
tre l'Evê-  
que de Dur-  
ham , & le  
bannit du  
Royaume.  
Prudente  
conduite du  
Roi.

1089.  
Guillaume  
opprime ses  
Sujets An-  
glois.  
R. de Hove-  
den, Eadmer.  
G. Malmesb.  
Lanfranc  
lui fait des  
remontran-  
ces.

Il est dis-  
gracié , &  
meurt.

Conduite  
tyrannique  
du Roi.



GUILLAUME II.  
1089.

Il s'empare  
des Bénéfices  
vacans.  
G. Thorn.

Schisme  
dans l'Eglise,  
qui empêche le Pape  
de se mêler de  
cette affaire.

1090.  
Guillaume  
forme le  
dessein de  
s'emparer  
de la Normandie.  
G. Malmesb.  
R. de Hoved.  
S. Duncelm.  
J. Brompton,  
Ord. Vital.

Il se rend  
maître de  
quelques  
Places.  
Robert appelle le Roi  
de France à  
son secours.

Mais dès qu'il se vit délivré de ce Prélat qui l'embarraisoit, il cessa de se contraindre. Principalement, il ne garda plus de mesures dans la passion qu'il avoit d'amasser de l'argent, pour le dissiper ensuite en dépenses inutiles & extravagantes. Avare, sans être ménager, avide & prodigue tout ensemble, amassant continuellement sans jamais remplir ses coffres, il se trouvoit toujours sans argent, & dans la nécessité d'inventer sans cesse de nouveaux moyens pour en recouvrer. Un de ces moyens, qui n'avoit jamais été pratiqué en Angleterre, fut de s'emparer des Bénéfices vacans. Il ne se contentoit pas d'en retirer les premiers fruits, il les gardoit même plusieurs années sans les remplir. Enfin, après qu'il en avoit enlevé tout ce qui pouvoit se convertir en argent, il les vendoit ainsi ruinez à ceux qui lui en offroient le plus, sans se mettre en peine de leur mérite ou de leur capacité. Dès que l'Archevêché de Cantorbéri se trouva vacant par la mort de Lanfranc, il se saisit du Temporel, & en garda la jouissance pendant quatre ans. Il en usa de même à l'égard de l'Evêché de Lincoln, & de tous les autres qui devinrent vacans sous son Regne. Ceux qui ont écrit la Vie de ce Prince, la plupart Moines, ou Ecclésiastiques, ont parlé de sa conduite à cet égard, avec beaucoup de passion. Ils ont si souvent insisté sur cet article, qu'on ne peut presque douter que ce ne soit une des principales raisons qui les a portés à noircir sa réputation autant qu'il leur a été possible. Quoiqu'il en soit, cette manière d'agir faisoit hautement murmurer le Clergé; mais le Roi ne s'en mettoit pas beaucoup en peine. Ce fut en vain qu'on porta des plaintes au Pape, sur ce sujet. La conjoncture n'étoit pas assez favorable, pour que la Cour de Rome osât entreprendre d'obliger ce Prince à changer de conduite. L'Eglise étoit alors déchirée par un Schisme dans lequel l'Angleterre n'avoit pas encore pris parti. D'ailleurs, *Urbain II.* à qui le Clergé d'Angleterre s'adressa, étoit alors occupé à former des projets pour le recouvrement de la Terre Sainte, dans lesquels il avoit dessein d'engager tous les Princes de la Chrétienté. Il n'étoit donc pas possible au Pape, ni même de son intérêt, d'attaquer Guillaume dans de semblables conjonctures.

Ce Monarque avoit lieu d'être content de la possession d'une Couronne, à laquelle il n'avoit pas dû s'attendre. Cette seule considération devoit sans doute, le porter à marquer pour Robert son frere, des égards qui pussent contribuer à lui faire supporter patiemment le tort qui lui avoit été fait. Mais ni le devoir, ni l'amour fraternel, ne furent pas capables de balancer dans son ame, le désir de se rendre maître de toute la Succession du Roi son Pere. Il ne se vit pas plutôt affermi sur le Trône d'Angleterre, qu'il forma le dessein de s'emparer de la Normandie. Peut-être, qu'à son avidité naturelle se joignit l'envie de se venger de la tentative que le Duc son frere avoit faite pour le détrôner. Quoiqu'il en soit, après avoir fait des préparatifs extraordinaires, dont Robert ne soupçonna jamais le dessein, il alla faire descente en Normandie. D'abord, il s'y empara de S. Valeri, d'Albemarle, & de quelques autres Places, pendant que Robert se trouvoit dépourvu de forces pour s'opposer à cette invasion.

La nécessité pressante où le Duc se trouvoit d'avoir recours à quelque Puissance étrangère, le força d'implorer la Protection du Roi de France, qui mena lui-même une armée à son secours. Mais il n'en tira pas un grand avantage.

tage.



tage. Guillaume, qui ne sçavoit pas moins employer la ruse que la force, trouva le moyen de gagner Philippe, qui se retira sans rien faire, laissant Robert exposé comme auparavant aux insultes du Roi son frere. La retraite du Roi de France mit les affaires du Duc en plus mauvais termes qu'elles n'étoient avant sa venue, puisqu'ayant compté sur ce secours, il n'avoit point pris d'autres mesures. Guillaume lui enleva encore d'autres Places, & corrompit certains Bourgeois de Roüen, qui promirent de lui livrer cette Capitale.

Cependant Robert se trouvoit dans un très-grand embarras. Il n'avoit plus de ressource que dans les secours qu'il pouvoit recevoir de Henri son plus jeune frere : mais il n'avoit gueres lieu d'en attendre de ce côté. Henri étoit irrité de ce que le Duc s'étoit remis en possession du Cotentin, sans lui avoir payé ce qu'il lui devoit, & il se préparoit à en tirer raison par la force. Néanmoins, la promesse que Robert lui fit de le satisfaire, aussi-tôt que cette guerre seroit finie, lui arracha les armes des mains, & l'engagea même à prendre son parti. Ce secours vint tout à propos, pour tirer le duc du danger où il se trouvoit. Henri, ayant été informé du complot qui se tramoit à Roüen, entra inopinément dans cette Ville, où il se saisit de *Conon*, Chef des conjurez, & le jeta d'une tour en bas. Par ce coup hardi, il dissipa cette conspiration qui auroit fait perdre à Robert sa Capitale, & selon les apparences, tout le reste de ses Etats, si elle avoit réussi.

L'union des deux freres & les mauvais succès du complot de Roüen, arrêterent les progrès de Guillaume, qui, bien-tôt après, se vit obligé de faire la Paix avec le Duc. Les conditions du Traité furent que Robert cederait au Roi le Comté d'Eu, Fescamp, Cherbourg, & toutes les autres Places dont il s'étoit emparé, sur la Côte de Normandie. Guillaume s'engagea de son côté, à lui donner du secours, pour remettre sous son obéissance la Province du Maine qui s'étoit revoltée, à restituer aux Normans toutes les Terres qu'il avoit confisquées sur eux en Angleterre, & à donner certains Fiefs à son frere dans le même Royaume. Enfin, il fut convenu, que, si l'un des deux freres mourroit sans enfans, l'autre lui succéderoit dans tous ses Etats. Ce Traité fut solennellement juré par douze Signeurs de chaque parti, & les deux freres parurent parfaitement reconciliez.

Mais si ces deux Princes étoient satisfaits, leur plus jeune frere ne l'étoit pas. Non seulement on n'avoit fait aucune mention de lui dans le Traité, mais il voyoit encore que Robert n'étoit nullement disposé à lui tenir sa parole. Indigné d'un si étrange procédé, il crut qu'il lui étoit permis de chercher sa satisfaction par quelque autre voye, & tout-à-coup, il s'empara par surprise du *Mont S. Michel*. Ce coup imprévu étonna Robert qui ne voulant point laisser une Place de cette importance entre les mains de son frere, pria Guillaume de lui aider à la recouvrer. Quoique cette affaire ne regardât Guillaume en aucune manière, il voulut bien accompagner Robert au Siège, où plutôt au Blocus de cette Place situé sur un Rocher, que la Mer, qui l'environne deux fois le jour, rend inaccessible.

Pendant que les deux freres étoient devant le Mont St. Michel, il arriva que Guillaume se promenant seul à Cheval : à quelque distance du Camp, aperçut deux Cavaliers qui étoient sortis de la Place. Comme il étoit d'un

GUILLAUME II.

1090.

Philippe lui mène des troupes & ensuite l'abandonne.

Conspiration pour livrer Roüen à Guillaume.

Le Prince Henri se joint à Robert.

Il sauve Roüen.

1091.

Traité de Paix entre le Roi & le Duc.

Flor. de Worc. Ord. Vital. G. Malmesb.

Henri étant mécontent de Robert, s'empara du Mont S. Michel.

G. Malmesb. Il est assiégé par ses deux freres.

Avanture, où Guillaume court risque de la vie.

Knyghon.



GUILLAUME II.  
1091.

naturel impétueux, il courut à eux pour tâcher d'en prendre quelqu'un prisonnier, afin de s'instruire de ce qui se passoit dans la Ville. Ces Cavaliers, qui ne se virent attaqués que par un seul homme, s'étant mis en défense, son Cheval fut tué du premier abord. Il se trouva lui-même tellement engagé dessous, qu'il ne pût se relever. Cet accident lui auroit coûté la vie, si, dans le tems qu'un de ces Cavaliers alloit le tuer, il n'eût crié, d'un ton menaçant, *Arrête, Coquin, je suis le Roi d'Angleterre.* A cette parole, ces gens-là se sentirent saisis de crainte & de respect, & lui ayant aidé à se relever, ils lui donnèrent un de leurs Chevaux. Il sauta légèrement sur la selle, après quoi s'adressant à celui qui l'avoit démonté, *Va, lui-dit-il, je récompenserai ta valeur, & tu seras désormais mon Chevalier.*

Générosité  
de Robert  
envers Hen-  
ri.

Quoique le Siège n'avançât pas beaucoup, Henri ne laissoit pas de se trouver bien embarrassé, à cause de la disette d'eau qu'il y avoit dans la Place. Cependant, comme il connoissoit le bon naturel de Robert, il ne désespéra pas d'en recevoir quelque soulagement, en lui faisant représenter, qu'il lui seroit plus glorieux de le soumettre par les armes, que par la soif. Robert, qui étoit naturellement généreux, lui envoya sur le champ, un tonneau de vin, & lui permit de se pourvoir de toute l'eau qui lui étoit nécessaire. Cette complaisance lui ayant été reprochée par Guillaume, comme une simplicité, *Quoi, lui répondit-il, la querelle que nous avons avec notre Frere est-elle assez importante, pour devoir nous faire souhaiter qu'il meure de soif? Nous pouvons, dans la suite, avoir besoin d'un frere: mais où en trouverons-nous un autre, quand nous aurons perdu celui-ci?* Guillaume, peu satisfait de cette générosité qui lui paroissoit hors de saison, abandonna le Siège, & se retira dans son Royaume. Néanmoins, Robert s'obstina, malgré les difficultez qu'il trouvoit, à demeurer devant la Place, jusqu'à ce qu'elle lui fût rendue par composition. Henri, ayant eu la liberté de se retirer là où il voudroit, fut errant pendant quelque tems, n'ayant aucune demeure fixe, & n'étant accompagné que d'un seul Chapelain & de trois ou quatre Domestiques.

Guillaume  
se retire.  
Robert  
prend la  
Place.

Edgar Atheling est disgracié.  
R. de Hoveden.

Il se retire  
en Ecosse.  
Le Roi d'Ecosse attaque le Northumberland.

Environ ce même tems, Robert chassa de Normandie, Edgar Atheling & Guillaume défendit à ce même Prince de retourner jamais en Angleterre. On ignore la cause de sa disgrâce; on sçait seulement, qu'il se retira en Ecosse, l'unique azyle qui lui restoit dans sa mauvaise fortune.

Pendant que Guillaume avoit été occupé en Normandie Macolm Macmoir, Roi d'Ecosse, avoit profité de son absence, pour faire une irruption dans le Northumberland, d'où il avoit emporté un grand butin. Les Peuples du Nord murmuroient beaucoup, de ce que le Roi s'amusoit de l'autre côté de la Mer, dans le tems que ses frontières étoient pillées par les Etrangers. Ces murmures lui ayant fait apparemment hâter son retour, il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il fit de grands préparatifs pour se venger du Roi d'Ecosse. Cependant, comme il craignoit que Robert, son frere, qui s'étoit rendu maître du Mont S. Michel, ne profitât de son éloignement pour lui enlever les Places de Normandie, il le pria de le venir joindre. Il prétendoit que sa valeur & son expérience lui étoient absolument nécessaires pour terminer cette guerre à son honneur. Mais, afin de l'engager par un motif plus pressant, il lui promit qu'aussi-tôt que cette affaire seroit terminée, il exécuteroit ponctuellement leur Traité. Robert, s'étant laissé gagner par cette promesse, & par la

Guillaume  
& Robert  
marchent  
en Ecosse.

bonne



bonne opinion que le Roi son frere paroïssoit avoir de lui , se rendit promptement en Angleterre , & l'accompagna en Ecosse.

Le succès de cette guerre ne répondit pas aux préparatifs que Guillaume avoit faits. La plupart des Vaisseaux qu'il avoit préparés , pour attaquer l'Ecosse par Mer , furent fracassés par la tempête. Son armée ne souffrit pas moins dans les Marais & les Montagnes de ce Pais-là. Le défaut de vivres dans des Contrées presque désertes , où il s'étoit engagé , & les chemins devenus impraticables par le mauvais tems , firent dépérir ses troupes si sensiblement , qu'il se repentit souvent d'avoir voulu aller chercher son ennemi , dans ses Etats. Ces accidens l'auroient mis dans un embarras , d'où il ne se seroit pas aisément tiré , si Macolm n'eut craint que cette guerre , qui avoit attiré l'ennemi dans son Pais , n'eût enfin de fâcheuses suites. Ainsi aimant mieux obliger Guillaume à sortir d'Ecosse , par la douceur , que de hazarder de l'en chasser par la force , il lui fit faire des propositions , qui ayant été acceptées avec joye furent bien-tôt suivies d'un Traité de Paix. Les conditions furent que Macolm rendroit à Guillaume le même hommage qu'il avoit rendu au Roi son pere : Qu'on lui restitueroit en Angleterre , douze Seigneuries dont il étoit en possession , avant la rupture , & que Guillaume lui payeroit douze marcs tous les ans , pour toutes les autres prétentions. Le Prince Edgar , qui avoit été employé à cette négociation , s'en étant acquitté à la satisfaction des deux Rois , Guillaume & Robert lui rendirent leurs bonnes grâces , & il eut la permission de retourner en Angleterre. Le Duc de Normandie espéroit , que , la guerre étant finie , le Roi son frere penseroit sérieusement à le contenter. Mais s'étant enfin aperçu qu'il ne cherchoit qu'à l'amuser , il s'en retourna dans ses Etats , plein de dépit & de colère , & emmena le Prince Edgar avec lui.

Pendant que Guillaume étoit en Ecosse , *Robert Fitz-Hamon* , Gentilhomme de sa Chambre , conquît le Comté de Glamorgan qui faisoit partie du Pais de Galles. Il avoit servi *Jestyn* , Seigneur de Glamorgan , contre *Rées* Roi de Galles , sous certaines conditions , que le Seigneur Gallois refusa d'exécuter après que la guerre fut terminée. Ce manque de foi ayant fait prendre à Fitz-Hamon la résolution de se procurer par les armes la satisfaction qui lui étoit dûë , il assembla ses amis , attaqua son débiteur , le tua dans un combat , & se mit en possession de son Pais. Douze Chevaliers , qui l'avoient accompagné dans son expédition , reçurent chacun pour récompense , une Seigneurie dont ils laisserent la possession à leurs Descendans.

L'année suivante , le Prince Henri s'empara , par surprise , de Domfront , petite Ville du Maine , où il se retira , en attendant une meilleure fortune.

Les fréquentes irruptions que les Ecossois faisoient dans les Provinces Septentrionales d'Angleterre , ayant fait comprendre à Guillaume qu'il étoit nécessaire de leur opposer une barrière capable de les arrêter , il fit rétablir la Ville de Carlisle sur la Thyne. Cette Ville , qui avoit été ruinée par les Danois , & qui depuis deux cens ans , demuroit ensevelie sous ses ruïnes , fut peuplée de nouveau , & gratifiée de plusieurs beaux privilèges , dont elle jouit encore aujourd'hui. La Translation du Siège Episcopal de Dorchester à Lincoln , & celui de Wells à Bath , se fit aussi à peu-près dans le même tems , avec le consentement du Roi , qui ne l'accorda qu'après l'avoir fait payer chèrement.

GUILLAUME I.  
1074.  
Mauvais succès de cette guerre.  
*J. Brompton.*

Traité de Paix entre les deux Rois.  
*R. de Hoved.*

Edgar rentre en grace.  
*J. Brompton.  
R. de Hoveden.*

Les Anglois font des Conquêtes dans le Pais de Galles.  
*Chron. de Galles.*

1092.  
Henri s'empare de Domfront.  
Guillaume fait reparer Carlisle.

Ce



GUILLAUME II.

1093.

Il tombe dans une maladie dangereuse. *S. Dunelm.*

Il donne quelques marques de repentance. *Eadmar.*

Il remplit les Evêchez vacans. Anselme est fait Archevêque de Cantorbéri. *H. Huntingd. Knyghton, Brompton, Brady.*

Il exige du Roi certaines conditions.

Guillaume lui manque de parole.

Il continue à opprimer ses Sujets.

Ce Monarque s'étoit rendu si absolu dans son Royaume, qu'il ne trouvoit aucune opposition à ses volontez. Les impositions se renouvelloient tous les jours, sous divers prétextes. Il ne se passoit rien, dont le Roi ne prit occasion d'exiger de l'argent des Villes, des Communautés, des particuliers, sans que les Normans fussent plus épargnez que les Anglois. Personne n'osant s'opposer à ces oppressions, les Sujets n'attendoient d'autres remède à leurs maux, que la mort de ce Prince, laquelle ils demandoient au Ciel, en secret. Une maladie, dont il fut attaqué à Glocester, leur donna lieu d'espérer que leurs vœux alloient être exaucez. Il fut lui-même persuadé, qu'il n'avoit pas longtemps à vivre. L'approche de sa mort qu'il croyoit certaine, & les exhortations des Evêques qui se trouvoient auprès de lui, le portèrent à faire des réflexions qui furent suivies de quelques marques de repentance. Il parut prendre une ferme résolution de corriger les abus qui s'étoient introduits dans le Gouvernement, s'il plaisoit à Dieu de lui redonner la santé. Les Evêques, profitans de ces momens, l'exhortèrent à remplir les Bénéfices vacans. Ils lui représentèrent combien il mettoit d'obstacles à son salut, en employant les revenus de l'Eglise, à des usages contraires à leur destination. L'état où il se trouvoit le fit aisément consentir à ce qu'on désiroit de lui. Il nomma Robert Bloet, l'un de ses Conseillers, à l'Evêché de Lincoln, & choisit, pour remplir le Siège Archiepiscopal de Cantorbéri, Anselme, Abbé du Bec, en Normandie, qui se trouvoit alors à sa Cour. Ce ne fut pas sans peine qu'on obtint d'Anselme qu'il acceptât cette Dignité. C'étoit un homme extraordinairement prévenu en faveur des droits de l'Eglise, & comme il connoissoit Guillaume pour un Prince peu scrupuleux, il craignoit de se charger de ce fardeau qui lui paroïsoit trop pesant sous un tel regne. Néanmoins les sollicitations des Evêques, & la repentance apparente du Roi, le déterminèrent enfin à l'accepter. Avant que de se faire sacrer, il demanda au Roi, qu'il lui plût de restituer à l'Eglise de Cantorbéri, tout ce dont elle étoit en possession du tems de Lanfranc, ce qui lui fut positivement promis. Cependant, dès que Guillaume se vit hors de danger, & qu'il sentit que sa santé se raffermissoit de jour en jour, il usa de délais, pour éviter de faire cette restitution. Enfin, comme l'Archevêque le pressoit continuellement sur ce sujet, il témoigna ouvertement qu'il prétendoit que ceux à qui il avoit donné des Terres de l'Eglise de Cantorbéri, en demeurassent en possession, eux & leur postérité. Il dit même à l'Archevêque, qu'il s'attendoit d'avoir son consentement. Mais Anselme ne voulut jamais se laisser porter à cette complaisance qu'il regardoit comme une véritable prévarication. Ce fut-là l'origine du grand démêlé que le Roi & le Prélat eurent ensemble, & qui causa beaucoup d'embarras à l'un & à l'autre.

Cependant Guillaume, que la seule crainte de la mort avoit porté à la repentance, se voyant entièrement rétabli, oublia toutes ses promesses & reprit son premier train. Les prisonniers qu'il avoit commandé de relâcher furent, par son ordre, gardez plus étroitement, & ceux à qui on avoit déjà donné la liberté furent remis en prison. Les extorsions continuèrent; les injustices & les violences recommencèrent à prendre le même cours qu'auparavant. La Justice n'étoit administrée que par des gens qui prénoient plus de soin de s'enrichir que de s'acquitter dignement de leurs Emplois: Il n'y avoit de gens riches que ceux qui manioient les deniers publics. Pour être en faveur auprès du



du Roi, il falloit être sans honneur & sans conscience. Toutes les récompenses étoient pour les Délateurs. Ces défordres obligerent plusieurs gens de bien, à prendre la résolution de quitter le Royaume, pour s'en aller dans les Païs étrangers chercher la tranquillité qu'ils ne pouvoient trouver dans leurs Patrie. Mais cette liberté même, qu'ils regardoient comme un bien qui ne pouvoit leur être enlevé, leur fut ôtée par un Edit qui défendoit à tous les Sujets, de quitter le Royaume sans la permission du Roi.

Pendant que l'Angleterre se trouvoit dans ce triste état, Macolm, Roid'Ecosse, se rendit à Glocester, ainfi qu'il en étoit convenu avec Guillaume, pour y terminer certaines affaires qui avoient été laissées indécises dans le dernier Traité. Dès que le Roi fut informé de son arrivée, il lui fit dire qu'il prétendoit, avant toutes choses, recevoir l'Hommage de lui. Macolm répondit, qu'il ne refusoit pas de le rendre, pourvû que ce fût sur les frontieres des deux Royaumes, selon la coûtume. Guillaume, n'étant pas content de cette réponse, lui fit dire encore, qu'il prétendoit que ce fût dans Glocester, & que ce n'étoit pas au Vassal à marquer le lieu où il devoit rendre son Hommage. Macolm, regardant cette prétention comme un prétexte, dont le Roi d'Angleterre se servoit, pour lui faire un affront, retourna sans le voir, outré de la hauteur avec laquelle il avoit été traité. Il ne fut pas plutôt en Ecosse, qu'il se mit en état de se venger par une irruption qu'il fit dans le Northumberland. C'étoit pour la cinquième fois que ce Prince ravageoit ce Païs-là, vengeance sur les Sujets innocens les injustices qu'il prétendoit avoir reçues du Souverain. Robert de Mowbray étoit alors Gouverneur des Provinces du Nord. C'étoit un homme de cœur & de conduite, qui voyant le secours de son Maître trop éloigné, prit sur lui de donner un prompt remede au mal dont son Gouvernement étoit affligé. Il assëmbra un Corps de troupes avec tant de diligence, qu'il se vit en état d'aller fondre sur les Ecossois, dans le tems qu'ils se croyoient le plus en sûreté. Cette attaque imprévue ayant mis le défordre & la confusion parmi les Ecossois, ils lacherent le pied sans rendre presque aucun combat. Macolm & Edouïard son fils-ainé, au désespoir de voir ainfi fuir leurs troupes, & voulant faire des efforts pour réparer le désordre, furent tous deux tuez sur la place. Les Historiens Ecossois prétendent, que les Anglois furent redevables de leur Victoire à une insigne trahison. Peut-être est-ce à cause que les Ecossois se laisserent surprendre. Quoiqu'il en soit, ce funeste combat fut la cause d'une infinité de maux qui affligerent l'Ecosse peu de tems après. Macolm avoit avec lui un Général nommé Walter ou Gautier, auquel, pour récompense de ses services, il avoit donné la charge de Stuart, ou Grand Maître de sa Maison. C'est de cet Officier qu'est descenduë la Famille de Stuart, qui à tenu très-long-tems le Sceptre d'Ecosse, & pendant un Siècle, celui d'Angleterre. La Reine Marguerite femme de Macolm, & sœur d'Edgar Atheling, ne survécut que trois jours à la triste nouvelle de la mort du Roi son époux & du Prince son fils. Quoique Macolm eût laissé d'autres fils en état de lui succéder, les Ecossois couronnerent Donald son frere. Ce Prince ne fut pas plutôt sur le Trône, qu'il chassa tous les Anglois du Royaume. De ce nombre fut Edgar Atheling, qui, ayant pris avec lui les fils de Macolm ses neveux, se retira en Angleterre.

Les Ecossois ne différèrent à tirer vengeance de leur défaite, qu'autant de

Tome II.

H

tems

GUILLAUME II.

1093.

Il leur défend de quitter le Royaume sans sa permission.

*Polyd. Verg.*  
Le Roid'Ecosse va trouver Guillaume à Glocester.

*J. Brompton.*

*S. Dunelm.*

*Er. de Hagulstade,*

*Flor. Wigorn.*

Différend entre les deux Rois.

Macolm retourne sans voir le Roi.

Il fait irruption dans le Northumberland.

*S. Dunelm.*

*J. Brompton.*

Il est défait & tué avec Edouïard son fils.

*R. de Hoved.*

*J. Brompton.*

Origine de la Maison de Stuart.

Mort de Marguerite femme de Macolm.

Donald frere de Macolm est couronné Roi d'Ecosse.

Il fait une



GUILLAUME II.  
1093.  
irruption en  
Angleterre.

Donald est  
battu.  
Duncan est  
couronné.

Guerres de  
Galles.

1094.  
Guillaume  
fait la guerre  
à Robert  
son frere.  
*Ann. Saxon.  
Fl. Wigorn.*

Il fait consacrer l'Abbaye de la Bataille.  
Conférence entre les deux freres.

Guillaume  
fait des conquêtes.

Robert reçoit du secours de France.

Guillaume trouve le moyen de faire retirer les troupes Françaises.

Il se sert d'un moyen extraordinaire pour recouvrer de l'argent.  
*S. Dunelm.*

tems qu'ils furent occupez au Couronnement de leur nouveau Roi. Sur la fin de l'Eté, Donald, s'étant mis à la tête de ses troupes, fit une irruption en Angleterre, où il vengea cruellement la mort de Macolm. Dès que Guillaume en eut la nouvelle, il fit marcher vers le Nord, une armée dont il donna le commandement à Duncan fils naturel du dernier Roi d'Ecosse. A l'approche de ces troupes, Donald se retira promptement dans son Royaume : mais il fut poursuivi de si près, qu'il ne put éviter le combat. Comme ses forces étoient de beaucoup inférieures à celles des Anglois, il fut défait & contraint de se retirer dans une des Isles Hébrides. Ce malheur ayant jetté les Ecoissois dans un extrême consternation, Duncan profita de la conjoncture, & se fit couronner à la place de Donald.

Dans ce même tems, de nouveaux troubles qui s'éleverent dans le País de Galles, y attirerent les armes Angloises. Cette Guerre fut funeste aux Gallois qui perdirent une partie de leur País, après que Rées leur Roi eut été tué dans un combat.

Les affaires d'Ecosse & de Galles ayant été terminées à la satisfaction de Guillaume, il ne tarda pas long-tems à chercher de nouvelles occasions d'exercer son activité. Robert son frere, étant mécontent de ce que le Traité qu'ils avoient fait ensemble n'étoit pas encore exécuté, faisoit des préparatifs qui firent craindre à Guillaume qu'il n'eût dessein de lui enlever les Places qu'il lui avoit cédées par ce même Traité. Ainsi, sans se mettre en peine de le satisfaire, il résolut de mener une armée en Normandie, soit pour conserver ces Places, soit pour faire de nouvelles acquisitions. En allant s'embarquer il passa par Hastings, où il visita l'Abbaye de la Bataille, dont il fit consacrer l'Eglise qui fut dédiée à S. Martin, ainsi que le Roi son pere l'avoit ordonné.

Dès qu'il fut arrivé en Normandie, il souhaita d'avoir, avec le Duc son frere, une Conférence dans laquelle il tâcha de l'amuser par de nouvelles promesses. Cette entrevüe n'ayant produit aucun effet, ils convinrent d'une seconde, en présence des vingt-quatre Barons qui avoient juré le Traité. Guillaume n'avoit en vüe que d'intimider ces Barons, afin qu'ils donnaissent le tort à son frere. Mais voyant qu'au lieu de donner le blâme à Robert, ils se déclaroient ouvertement pour lui, il rompit la Conférence, & commença les hostilités. D'abord il s'empara de quelques Places dont il avoit corrompu les Gouverneurs. Mais, dans la suite, Robert, ayant reçu du secours de la France, reprit Argentan, & fit prisonniere la Garnison qui étoit de huit cens hommes. Après cela, il assiégea le Châteu de Holms qui se rendit à discrétion. Ces heureux succès firent comprendre à Guillaume, qu'il auroit de la peine à se tirer de cette Guerre sans perte, si les troupes Françaises continuoient à servir son frere. L'expérience lui ayant appris, que Philippe n'étoit pas insensible aux présens, il résolut de tenter la même voye qui lui avoit une autre fois si bien réussi. Mais, après les levées d'argent excessives qu'il avoit faites dans son Royaume, il paroissoit difficile d'en exiger encore les sommes dont il avoit besoin. Néanmoins, comme il avoit l'esprit fertile en inventions de cette nature, il s'avisâ d'un nouveau moyen qui réussit selon ses souhaits. Sous prétexte qu'il avoit un besoin pressant de secours, il envoya des ordres en Angleterre, pour y lever, avec toute la diligence possible, une armée de vingt mille hommes. Dans cette levée, qui se fit avec beaucoup de rigueur, on af-

fecta



fecta de prendre pour Soldats des gens aîsez, ou qui étoient le moins en état de quitter leurs familles. Quand ces nouvelles troupes furent sur le point de s'embarquer, le Grand Trésorier leur dit, de la part du Roi, que chacun pouvoit s'en retourner chez soi, moyennant dix schellings. Cette nouvelle fut si agréable à ces Soldats enrôlez par force, qu'il ne s'en trouva pas un seul qui ne fût bien-aîsé d'être quitte de cette corvée, pour une somme si modique. Par ce moyen, Guillaume amassa une somme de dix mille livres sterling, avec quoi il fit retirer les troupes Françoises qui l'embarassoient.

Le départ des troupes auxiliaires mit les affaires de Robert en très-mauvais termes. Vraisemblablement, cette défection lui auroit fait perdre tous ses Etats, si le Roi n'avoit été contraint de s'en retourner en Angleterre, pour repousser les Gallois qui ravageoient les Provinces de Shrop & de Chester. Jamais diversion ne pouvoit lui survenir plus mal à propos, puisqu'elle lui faisoit perdre la conquête de la Normandie, qu'il tenoit déjà pour assurée. Il quitta donc cette Province avec un extrême dépit, après s'être reconcilié avec Henri son frere qui passa la Mer avec lui.

Dès qu'il fut arrivé en Angleterre, il marcha dans le Païs de Galles, où il fit relever le Château de Montgomeri qui avoit été ruiné. A son approche, les Gallois, selon leur coutume, se retirerent sur leurs montagnes, où il ne lui fut pas possible de les joindre. Comme ce Païs difficile ne lui étoit pas bien connu, il y ruina tellement son armée, en voulant s'obstiner à poursuivre ses ennemis dans leurs retraites, qu'il fut enfin obligé de se retirer, sans leur avoir fait beaucoup de dommage.

Malgré les difficultez qu'il avoit rencontrées dans cette expédition, il voulut en entreprendre une semblable, la même année, après qu'il eut renforcé ses troupes par de nouvelles levées. Mais il fut à peine rentré dans ce Païs-là, qu'il se vit encore contraint d'abandonner l'entreprise, pour aller mettre ordre à des affaires plus importantes qui le touchoient de plus près.

Robert de Mowbray avoit rendu au Roi un service signalé, par la Victoire qu'il avoit remportée sur les Ecoissois. Enflé de cet heureux succès, il prétendoit que Guillaume ne pouvoit assez récompenser un service de cette importance, qui l'avoit délivré d'un voisin très-incommode. Mais ce Prince, qui n'étoit pas naturellement généreux, en témoigna si peu de reconnoissance, qu'il porra cet esprit altier à chercher les moyens de le faire repentir de ce mépris. La vengeance qu'il méditoit ne tendoit pas à moins, qu'à ôter la Couronne à Guillaume, pour la mettre sur la tête d'Etienne Comte d'Albemarle, neveu de Guillaume le Conquérant. Il avoit scû engager dans ce complot un grand nombre de Seigneurs, qui, non plus que lui, n'étoient pas contents de la maniere dure & méprisante dont le Roi les traitoit. Guillaume reçut la première nouvelle de cette Conspiration, dans le tems qu'il étoit en marche vers le Païs de Galles. Mais cette Guerre lui paroissant peu importante au prix de celle qu'on lui préparoit, il quitta cette route, pour marcher en toute diligence vers le Nord. Son dessein étoit d'opprimer le Chef des Mécontents, avant que les autres pussent le joindre. Les Conjurez ayant prévu qu'il marcheroit de ce côté-là, lui avoient dressé un embuscade, où il seroit infailliblement tombé, si Guillaume de Tunbridge, l'un d'entre eux, ne l'en eût fait informer. Ce coup ayant manqué aux Révoltez, Guillaume continua sa marche,

GUILLAUME  
ME II.  
1094.

1095.  
Guerre de  
Galles.  
Chron.  
Cambr.

Guillaume  
marche con-  
tre les Gal-  
lois.

Autre ex-  
pédition  
dans le Païs  
de Galles.

Révolte de  
Mowbray.  
G. Malmesb.  
R. de Hove-  
den.  
S. Dunelm.  
J. Brompton.

Guillaume  
court risque  
de tomber  
entre les  
mains des



**GUILLAUME II.** 1095.  
*Conjurez.*  
 Il assiége  
 Bambourg.  
 Il fait bâtir  
 le Fort de  
 Malvoisin.  
*H. de Huntingd.*  
*R. de Hoveden.*  
 Mowbray  
 est pris &  
 puni.  
*Brady.*  
 Punition  
 de ses com-  
 plices.

pour aller assiéger le Château de Bambourg, où Mowbray s'étoit renfermé. Cette Place qui étoit forte & bien munie, se défendant plus long-tems qu'il ne s'y étoit attendu, il prit la résolution de changer le Siège en blocus, afin de pouvoir aller s'opposer aux autres Confédérez, qui avoient déjà pris les armes. Pour cet effet, il fit bâtir tout proche de Bambourg, un Fort, auquel il donna le nom de Malvoisin, à cause qu'il resseroit tellement la Place assiégée, qu'on ne pouvoit y faire entrer du secours. Quelque tems après, Mowbray en étant sorti sur de faux avis, eut le malheur de tomber entre les mains des Assiégeans. Dès que le Roi en fut informé, il ordonna qu'on menât le prisonnier au pied de la muraille de Bambourg, & que, si les Assiégez refusoient de se rendre, on lui crevât les yeux en leur présence. Cet ordre ayant produit l'effet qu'il en avoit attendu, la Place se rendit à composition, & Mowbray fut enfermé dans le Château de Windsor, où il demeura trente ans prisonnier. Ses compagnons de Révolte ne furent pas beaucoup mieux traités. Roger Lacy fut privé de toutes ses Terres. Hugues, Comte de Chester, racheta sa vie par une somme de trois mille livres sterling. Le Comte d'Eu ayant voulu justifier son innocence, en se battant contre son accusateur, & ayant été vaincu, fut condamné à perdre les yeux & à être châtré. Guillaume d'Arbres, accusé du même crime, l'expia sur une potence, quoiqu'il protestât jusqu'à son dernier soupir, qu'il en étoit innocent. Tous les autres furent punis en diverses manières, sans qu'il y en eût un seul d'épargné.

*Broüillerie*  
*entre le Roi*  
*& Anselme.*  
*S. Dunelm.*  
*H. Huntingd.*  
*R. de Hoveden.*

Guillaume étant sorti de cet embarras, tomba bien-tôt après dans un autre, par le renouvellement de ses différends avec l'Archevêque de Cantorbéri. Il avoit peu d'égards pour les immunités de l'Eglise, qu'Anselme soutenoit avec trop de hauteur. Ce Prélat eut même la présomption de reconnoître Urbain II. pour légitime Pape, quoiqu'il n'ignorât pas que Guillaume penchoit plus du côté de Clément qui disputoit à Urbain le Pontificat. On eut beau lui représenter, que, par une Loi faite sous le Règne précédent, il étoit défendu de reconnoître un Pape sans le consentement du Roi. Cette raison ne fut pas capable de persuader ce Prélat, qui prétendoit que le Roi n'avoit aucun droit de se mêler des affaires de l'Eglise. Mais, sur quel fondement prétendait-il lui-même pouvoir décider seul celle-là, pour toute l'Eglise Anglicane? Le Roi, de son côté, n'étoit pas d'humeur de céder à son Sujet, & comme il commençoit à le traiter un peu rudement, Anselme lui demanda la permission d'aller à la Cour de Rome. Guillaume la lui refusa d'abord; mais dans la suite il y consentit, étant bien aise de se délivrer de lui. Cependant, pour ne pas laisser partir ce Prélat sans lui donner de nouvelles marques de son chagrin, il lui envoya un Officier, qui l'ayant trouvé prêt à mettre à la voile, fouilla tout son bagage, & en enleva tout l'argent qui s'y trouva. Le prétexte de cet ordre étoit, qu'il étoit défendu de transporter de l'argent hors du Royaume. Après le départ d'Anselme, le Roi fit saisir le Temporel de l'Archevêché, & en jouit tout le reste de sa vie. Ce Prélat demeura quelque tems auprès du Pape, où il fit tous les efforts possibles pour susciter des affaires au Roi. Mais enfin, comprenant qu'Urbain ne vouloit pas s'engager dans cette querelle, il se retira dans un Monastère de Lyon, où il se tint jusqu'à la mort de Guillaume.

1096.

Urbain II. étoit alors sur le point de faire éclorre le grand dessein qu'il  
 rouloit



rouloit depuis quelque tems dans sa tête. Je veux parler de cette fameuse Croisade qui fut entreprise pour arracher la Terre Sainte aux Sarrafins. Cette grande affaire est si connue, qu'il n'est nullement nécessaire d'en faire ici le détail. Il suffira de faire ressouvenir le Lecteur, que ce fut *Pierre l'Hermite*, qui en fit concevoir le premier projet; que le Pape Urbain II. la prêcha lui-même dans le Concile de Clermont, & qu'une infinité de personnes de toutes les Nations de l'Europe, & de toutes conditions, y voulurent avoir part. La marque de ceux, qui s'engagerent dans cette entreprise, étoit une croix rouge cousue sur leurs épaules, ce qui leur fit donner le nom de *Croïsez*, & à l'entreprise, celui de *Croisade*. Ils avoient pour devise, *Dieu le veut*. Les principaux des Croïsez étoient *Hugues* de France, *Godefroy de Bouillon*, *Raymond de Toulouse*, Comte de S. Gilles, *Robert*, Comte de Flandres, *Baudouin*, Comte de Haynaut, *Bohemond*, Prince de Tarente, *Tancrede* son Neveu, & *Robert*, Duc de Normandie. Ce dernier brûloit d'envie de paroître avec distinction dans cette guerre, dont le projet faisoit du bruit dans tout l'Univers: mais il manquoit d'argent pour subvenir à la dépense qu'il falloit faire. Le seul moyen qu'il trouva, pour en recouvrer, fut d'en emprunter du Roi son Frere, en lui engageant la Normandie pour sûreté de la dette. Guillaume en reçut la proposition avec joye. Mais comme son Royaume se trouvoit épuisé par les grandes levées d'argent qu'il avoit déjà faites, il fallut avoir recours à de nouveaux moyens. Celui qu'il jugea le plus facile, fut de prier les plus aîsez de ses Sujets, particulièrement la Noblesse & le Clergé, de lui fournir les sommes dont il avoit besoin. Sa priere tenant lieu de commandement, ceux qui voulurent se dispenser d'obéir, y furent forcés, sans distinction des personnes. Cette contrainte fournit aux Seigneurs un prétexte d'en user de même avec leurs Vassaux, pour les obliger à contribuer au secours que le Roi leur demandoit. Plusieurs Ecclésiastiques n'ayant pas prêtes les sommes qu'on exigeoit d'eux, se trouverent, ou feignirent de se trouver, dans la nécessité de mettre en pièces l'or & l'argent de leurs Eglises, & jusqu'aux chasses des Saints.

Arrêtons-nous ici un moment, pour considérer le différent caractère de ces deux Fils de Guillaume le Conquérant. Le premier se fait un scrupule de fouler ses Sujets, pour subvenir aux frais d'une expédition, approuvée de tout le monde, aimant mieux engager son Duché, que de leur demander du secours. Le second ne fait aucune difficulté de rançonner les siens, pour acquérir un bien dont il ne leur revient aucun avantage, & seulement, pour contenter son ambition. On peut juger par-là du tort que Guillaume le Conquérant fit aux Anglois, en préférant le Cadet à l'Aîné.

Dès que Robert fut parti, Guillaume s'étant mis en possession de la Normandie, demanda au Roi de France, la partie Françoisé du Vexin, qu'il disoit être des appartenances de ce Duché. Cette prétention donna lieu à une guerre, qui n'eut rien de remarquable, & qui fut terminée l'année suivante par un Traité.

La facilité que Guillaume venoit de trouver dans l'acquisition de la Normandie, ne fit qu'enflammer davantage sa cupidité, & lui donner l'envie de se rendre maître du País de Galles. Dans ce dessein, il fit sous d'autres prétextes des préparatifs extraordinaires, regardant cette conquête comme im-

GUILLAUME I.  
1096.  
Croisade pour recouvrer la Terre Sainte.  
S. Dunelm.  
Fl. Wigorn.  
Eadmer.

Robert emprunte de l'argent du Roi son Frere & lui donne la Normandie en gage.  
F. de Hoveden.  
Guillaume extorque de ses Sujets l'argent qu'il doit donner à son Frere.  
G. Malmesb.

Caractère différent des deux Freres.

Guerre entre Guillaume & Philippe I.

1097.  
Guerre de Galles,  
J. Brompton.  
R. de Hoveden.  
H. Huntingdon.  
Ann. Saxen.



GUILLAUME I.  
1097.

manquable, parce qu'il espéroit de surprendre les Gallois. Il avoit résolu d'exterminer tous les mâles de cette Nation, dont le voisinage avoit été de tout tems très-incommode aux Anglois. Mais ce n'étoit pas à lui que cette conquête étoit réservée. Bien que, par le secours de quelques Déferteurs, il pénétrât bien avant dans ce País difficile, il y perdit plus de ses Soldats, qu'il n'y fit périr d'ennemis. Ainsi encore une fois, il se vit contraint d'abandonner cette entreprise, sans avoir rien fait de considérable.

1098.  
Affaires  
d'Ecosse.

Peu de tems après, une nouvelle révolution arrivée en Ecosse lui fit prendre la résolution d'envoyer une armée en ce País-là, sous la conduite d'Edgar Atheling. Donald, que nous avons vû ci-devant chassé d'Ecosse, ayant trouvé le moyen d'y rentrer, avoit à son tour contraint Duncan de sortir du Royaume, & s'étoit rétabli sur le Trône. La plupart des Historiens Anglois prétendent, que Guillaume, en qualité de Souverain Seigneur de l'Ecosse, se constitua Juge de ce différend. Ils ajoutent, que rendant à Edgar, fils aîné de Macolm Macmoir, la justice qui lui étoit dûë, il fit marcher des troupes en Ecosse, pour mettre ce Prince en possession de la Couronne. Quoi qu'il en soit, sans m'arrêter ici à examiner cette prétention, je me contenterai de dire, qu'Edgar Atheling, avec les troupes Angloises, plaça le jeune Edgar son Neveu sur le Trône de ses Ancêtres. Guillaume n'avoit pas pu entreprendre lui-même cette expédition, parce que la révolte de la Province du Mainel l'avoit obligé d'aller en ce País-là, & d'en assiéger la Ville Capitale.

Guerre des  
Anglois  
dans le País  
de Galles.  
*Chron. de  
Galles.  
Annal. Sax.  
R. de Hoveden.*

Pendant l'absence du Roi, le País de Galles se vit encore exposé aux insultes des Anglois, ou plutôt des Normans établis en Angleterre qu'on commençoit à confondre avec les Anglois. *Owen*, Seigneur Gallois, Beau-pere de *Griffith* & de *Cadogan* Rois de Galles, étant mécontent de ses Gendres, avoit fait un accord secret avec les Comtes de Chester & de Shrewsburi, pour les attirer dans son País, sous l'espérance de leur procurer un butin considérable. Ces deux Seigneurs ayant levé des troupes dans leurs Terres, furent introduits par le vieux *Owen*, dans le País de Galles, où ils commirent des cruautés inexprimables. Les deux Rois surpris de cette attaque imprévue, contre laquelle ils n'avoient pris aucune précaution, se virent contraints de se retirer en Irlande, & de laisser leur País à la discrétion des Anglois. Leur retraite ayant procuré à leurs ennemis la facilité de marcher plus avant, ils pénétrèrent jusqu'à la petite Isle d'Anglesey, où ils mirent tout à feu & à sang. Pendant qu'ils exerçoient leurs cruautés dans cette Isle, *Magnus*, Roi de Norwege, qui venoit de se rendre maître de l'Isle de Man, s'avança jusqu'à celle-ci où les Anglois étoient encore. Comme il voulut y faire descente, ceux-ci se mirent en devoir de l'en empêcher, & le Comte de Shrewsburi fut tué dans le combat. Sa mort fut regardée comme une juste punition des horribles excès qu'il avoit commis dans cette Isle. Cet accident ayant causé du désordre parmi les troupes Angloises, elles furent enfin contraintes d'abandonner le rivage. *Magnus* étant descendu dans l'Isle, & ayant trouvé que les Anglois n'y avoient rien laissé à piller, remonta sur ses Vaisseaux, & ceux-ci se retirèrent chargés de butin.

Le Roi de  
Norwege  
attaque l'Isle  
d'Anglesey.  
*Polyd. Vergil.  
R. de Hoved.  
J. Brompron.  
And. Du  
Chesne.*  
Il se retire.

Guillaume  
fait rebâtir  
le pont de  
Londres.  
*J. Brompron.*

Ces petits avantages n'étoient pas capables de balancer les maux dont les Anglois se virent affligés pendant le cours de cette même année. Outre la disette, causée par le mauvais tems qui dura plusieurs mois, le Roi leur fit sentir



sentir d'autres calamitez, par de nouvelles impositions d'autant plus fâcheuses, que c'étoit pour faire travailler à des ouvrages non nécessaires, ou du moins, qui auroient pû être remis à un autre tems. Non seulement il fit rebâtir le pont de Londres, qui avoit été emporté, mais il choisit encore ce tems de disette pour faire d'autres ouvrages qui l'engagèrent dans de très-grandes dépenses. Le premier fut une nouvelle muraille dont il environna la Tour de Londres. Le second, une grande Salle qu'il fit construire à Westminster, longue de deux cens septante pieds, & large de soixante & dix. Quelque spacieuse que fut cette Salle, Guillaume, à son retour de Normandie, la trouva trop petite, & dit, qu'à peine méritoit-elle le nom de Chambre à coucher, par rapport à l'étendue qu'il avoit eu dessein de lui donner. On prétend, qu'il n'avoit entrepris ce bâtiment que pour avoir un prétexte de lever de l'argent sur son Peuple, & que, par la même raison, il avoit résolu de le faire abattre pour en faire construire un plus grand, mais qu'il en fut empêché par d'autres affaires.

GUILLAUME II.  
1098.

Il fait faire une nouvelle enceinte à la Tour, & fait construire la grande Salle de Westminster.  
*Polyd. Verg.*

Vers le milieu de l'année suivante, Guillaume étant à la chasse dans la nouvelle Forêt, reçut un Courier qui lui portoit la nouvelle qu'Elie, Comte de la Fleche, avoit surpris la Ville du Mans, & qu'il assiégeoit le Château, qui seroit bien-tôt contraint de se rendre, s'il n'étoit promptement secouru. Cet avis l'obligeant à interrompre son plaisir, il renvoya le Courier sur l'heure même, en lui ordonnant de faire sçavoir aux Assiégez, qu'ils seroient secourus dans huit jours. En même tems, il tourna bride du côté de la Mer, en criant, *qui m'aime, me suive*, & arriva le même jour à Darmouth, où il voulut incontinent s'embarquer; mais le vent étoit si contraire, que le Maître du Vaisseau, sur lequel il devoit passer, lui remontra, qu'il ne pouvoit se mettre en Mer sans un manifeste danger. *Va*, lui répondit Guillaume, *tu n'as jamais ouï dire qu'un Roi se soit noyé*: & l'ayant obligé à mettre à la voile, il arriva heureusement à Harfleur. Dès le lendemain, il donna rendez-vous sur le chemin du Mans, aux troupes qu'il avoit en Normandie, & peu de jours après, il se mit en marche pour aller secourir la Place assiégée. Par cette extrême diligence, il surprit tellement les Assiégeans, que non seulement il secourut le Château, mais il fit encore le Comte de la Fleche prisonnier. Dans la joye où il étoit d'avoir si bien réussi, il ne put s'empêcher d'insulter au malheur de son ennemi, par des railleries piquantes. Mais, loin de se laisser abattre par sa disgrâce, le Comte lui répondit fierement, qu'il ne devoit pas tant se glorifier d'un avantage qu'il n'avoit remporté que par surprise. Il lui dit même, que s'il étoit en liberté, il lui feroit voir, qu'une autrefois il ne feroit pas si aisé de le vaincre. Cette hardie réponse ayant piqué d'honneur le Roi victorieux, il mit sur le champ son prisonnier en liberté, & lui dit, que, bien loin de lui demander aucune reconnoissance pour ce bien-fait, il l'exhortoit à chercher les moyens d'avoir sa revanche. Ensuite, repassant la Mer avec la même diligence, il alla reprendre le divertissement que cette affaire lui avoit fait interrompre.

1099.  
Guillaume va au secours du Mans, assiégé par le Comte de la Fleche.  
*G. Malmesb. S. Dunelm. H. Huntingd. Annal. Sax. Daniel, &c.*

Il fait le Comte prisonnier.

Il le met en liberté

Cette même année, les Croisez prirent d'assaut la Ville de Jérusalem, où quarante mille Sarrafins furent passés au fil de l'épée. Quand il fut question d'élire un Roi, pour gouverner un Royaume qu'on avoit dessein de former de tout le Pais conquis sur les Infidèles, la plupart des Chefs de l'Armée Chrétienne

Prise de Jérusalem par les Croisez.



**GUILLAUME II.**  
1099.  
Robert, Duc de Normandie refuse la Couronne de Jérusalem.  
1100.  
Le Comte de Poitiers emprunte de l'argent à Guillaume, & offre de lui laisser son Pais en gage.  
*G. Malmesb.*

tienne donnerent leur voix à Robert Duc de Normandie. Mais ce Prince, par des raisons qu'on ignore, refusa cette dignité (1). A son refus, on élut le fameux *Godefroy de Boiillon*, qui, par sa valeur & par sa conduite, avoit beaucoup contribué à l'heureux succès de cette entreprise.

Il sembloit que la fortune prît plaisir à combler notre Guillaume de ses faveurs. Après avoir acquis la possession de la Normandie, par un bonheur auquel il n'avoit pas eu lieu de s'attendre, il vit s'offrir d'elle-même une occasion qui devoit le rendre maître du Duché de Guyenne & du Comté de Poitou. Guillaume, Comte de Poitiers, animé par l'exemple de tant de Princes qui s'étoient engagez dans l'entreprise de la Guerre Sainte, résolut d'être aussi de la partie, & de mener un puissant secours aux Croisez. Ce dessein ne pouvant s'exécuter sans une grande dépense, il s'adressa au Roi d'Angleterre, pour en tirer les secours dont il avoit besoin, offrant de lui donner ses Etats en engagement, pour sûreté de la somme qu'il vouloit emprunter de lui. Guillaume, ayant accepté sans balancer une proposition si avantageuse, prépara l'argent en diligence. Il avoit dessein de le porter lui-même au Comte de Poitiers, afin de se mettre en même tems en possession de ses Etats, qui comprennoient la Guyenne & le Poitou, deux des plus riches Provinces de France. Pendant qu'on préparoit tout ce qui étoit nécessaire pour son voyage, il voulut aller prendre le divertissement de la chasse dans la nouvelle forêt, où une mort imprévûe mit fin à tous ses projets.

On dit que ce Prince étant sur le point de monter à cheval, on lui rapporta qu'un certain Moine avoit fait un songe qui le menaçoit d'un grand malheur. Comme il ajoutoit peu de foi à ces présages, il répondit en riant, qu'il voyoit bien que le Moine avoit besoin d'argent, & ordonna qu'on lui donnât cent Schellings, & qu'on lui recommandât de sa part, de faire à l'avenir de meilleurs Songes. Soit qu'on doive regarder celui-ci comme un présage, ou comme un pur effet du hazard, on en vit ce jour-là même l'accomplissement. Vers la fin du jour, Guillaume ayant blessé un Cerf, le poursuivoit à toute bride, lorsqu'un Chevalier François, nommé *Tyrrel*, tirant sur ce même Cerf, atteignit le Roi d'une flèche qui lui perça le cœur, & le fit tomber mort sans prononcer une seule parole. Quoique le meurtrier se sentît innocent, il ne laissa pas de prendre la fuite, & personne ne se mit en devoir de le poursuivre. Tout le monde étoit occupé autour du Roi mort, dont le Corps fut mis sur un petit Chariot qu'on trouva par hazard, & porté à Winchester où il fut enterré dès le lendemain. Henri son Frere, qui craignoit d'être retardé dans les mesures qu'il avoit à prendre pour s'assurer de la Couronne, fit hâter les funérailles autant qu'il lui fut possible. Elles se firent sans beaucoup de pompe, & sans que personne témoignât du regret de la perte d'un Prince si peu aimé.

**Caractere de Guillaume le Roux.**  
C'est ainsi que mourut Guillaume le Roux, le second d'Août de l'année 1100. dans la quarante quatrième année de son âge, après un regne de douze ans, dix mois, & vingt jours. Sa mort tragique, arrivée dans un lieu où un de ses freres & un de ses Neveux avoient péri par des accidens non moins extraordinaires, donna lieu à bien des reflexions. On disoit publiquement que

(1) Du moins cela passoit pour constant en Angleterre, ainsi qu'on le verra dans l'année 1106.



que Dieu avoit voulu tirer vengeance sur la famille de Guillaume le Conquérant, du dégât prodigieux que ce Prince avoit fait dans ce même País-là, pour y faire un Forêt. Mais, sans qu'il soit nécessaire de recourir aux fautes de Guillaume le Conquérant, on en pourroit trouver assez dans son Fils, pour n'être pas surpris qu'il ait péri d'une mort extraordinaire. Aussi les Historiens mettent-ils, sans balancer, Guillaume le Roux, au rang des Princes qui font peu d'honneur au Trône d'Angleterre.

Ce Prince avoit tous les vices du Roi son Pere, & n'en avoit pas les vertus. Guillaume I. balançoit ses défauts par un extérieur de piété, par une grande chasteté, & par une loüable tempérance. Mais par le portrait que les Historiens font de celui-ci, il paroît qu'il n'étoit ni pieux, ni chaste ni tempérant. Il étoit prodigue envers ses Favoris, & les gens de guerre, & d'une magnificence outrée dans ses bâtimens & dans ses habits. On raconte sur ce dernier sujet, qu'un jour un Valet de Chambre lui donnant un haut-de-chaussé neuf, qui ne coûtoit que trois Schellings, il se mit en colère, & lui ordonna de ne lui en présenter aucun qui coûtât moins d'un marc d'argent. On ajoute, qu'il fut satisfait d'un autre qui valoit moins, qui fut taxé à un marc. Si l'on en croit ceux qui ont écrit sa Vie, il étoit sans honneur, sans conscience, sans foi, & sans Religion, & il se faisoit un plaisir de paroître tel. On dit qu'un jour, certains Gentilhommes accusés d'avoir contrevenu aux Loix de la Chasse, étant sortis sans dommage de l'épreuve du fer chaud, il s'écria en jurant, qu'il ne pouvoit croire que Dieu fût juste, puisqu'il protégeoit ces gens-là. *Eadmer*, Auteur Contemporain, rapporte, que ce Prince reçut de l'argent des Juifs de Roüen, pour contraindre ceux qui s'étoient fait baptizer de retourner au Judaïsme. Guillaume de Malmesburi ajoute, que Guillaume fit assembler en sa présence des Evêques & des Rabins, pour les entendre disputer sur la Religion, & qu'il avoit promis au derniers de se faire circoncire, si leurs raisons lui paroïssoient meilleurs que celles des Chrétiens. Il est vrai que cet Historien dit, qu'il est à croire que ce n'étoit qu'en vûe de se moquer d'eux. On l'accuse encore d'avoir nié la Providence, & d'avoir ouvertement soutenu, que les prieres adressées aux Saints étoient inutiles & impertinentes.

Mais pour porter un jugement desintéressé sur le témoignage de ces Historiens, qui ont tous été ou Moines ou Ecclésiastiques, il faut considérer, qu'il n'est pas impossible qu'ils aient beaucoup chargé son portrait. La raison en est, qu'il a été le premier Roi d'Angleterre, qui s'est emparé des Bénéfices vacans, sans se mettre en peine des clameurs du Clergé. C'est ce qu'ils n'ont pû lui pardonner. Dans les préjugés où ils étoient à cet égard, il peut être arrivé, qu'ils se sont persuadés, qu'un Prince coupable d'un si grand crime, devoit être sans foi & sans Religion. Cette conjecture peut-être appuyé sur ce que les Auteurs qui l'accusent d'impiété, n'en produisent point d'autre preuve, que certains bruits répandus dans le Public. Quant à l'incontinence, dont ils l'accusent aussi, ils n'en rapportent aucun exemple; non pas même le nom d'aucune de ses Maîtresses; quoique difficilement, les amours des Rois puissent demeurer cachées. Il est vrai qu'ils lui donnent un fils naturel nommé *Berstrand*. Mais cela seul n'auroit pas été capable de les mettre de mauvaise humeur contre lui, si d'autres actions de ce Prince, qui les tou-

GUILLAUME II.  
1100.

Observation sur les Historiens qui ont écrit la Vie de Guillaume II.

Baker.  
G. Thorn.



GUILLAUME II.  
1100.

choient de plus près n'eussent pas ému leur bile. Quoiqu'il en soit, je ne donne ceci que comme une conjecture dont on pourra faire tel cas qu'on voudra. Cependant comme je ne trouve, dans la Vie de ce Prince, que très-peu d'actions dignes de louange, qu'on puisse opposer à ces accusations, je ne vois pas comment on pourroit le justifier, puisque tous les Historiens s'accordent unanimement à dire tant de mal de lui.

H. Huntingd.

Ses revenus ordinaires étoient vrai-semblablement, les mêmes que ceux de son Prédécesseur. Mais, comme il faisoit beaucoup plus de dépenses inutiles, il les augmentoit souvent par des impositions extraordinaires, qui furent très-fréquentes sous son Règne. Il joignoit encore à cela les fruits des Bénéfices vacans, qui lui produisoient de très-grosses sommes. Au tems de sa mort, il avoit entre ses mains, l'Archevêché de Cantorbéri, les Evêchez de Winchester & de Salisburi, & douze riches Abbayes, sans compter beaucoup d'autres Bénéfices de moindre importance. Quand, après avoir joui des Bénéfices quelques années, il trouvoit à propos d'en disposer, il ne regardoit guères au mérite de ceux qui les demandoient, mais seulement à la somme qu'ils offroient. On rapporte pourtant, sur ce sujet, qu'un jour deux Moines enchérissant l'un sur l'autre, pour acheter de lui un certain Bénéfice, il en aperçut un troisième auquel il demanda, combien il vouloit donner. Celui-ci lui ayant répondu qu'il n'avoit point d'argent, & que, quand même il en auroit, sa conscience ne lui permettroit pas d'en disposer de cette manière, le Roi lui dit, en jurant, *par la Face de S. Luc*, son serment ordinaire, qu'il le méritoit mieux que les deux autres, & qu'il le lui donnoit pour rien.

Flambart,  
Premier Ministre.

*Ranulphe Flambart*, homme de basse extraction, étoit son grand Trésorier, & celui qui inventoit la plupart des moyens extraordinaires dont ce Prince se servoit pour exiger de l'argent de ses Sujets. Il fut recompensé de ses services, par l'Evêché de Durham, que le Roi lui donna quelque tems avant sa mort.

Baker.

Entre les œuvres pies de Guillaume le Roux, on compte un Hôpital qu'il fonda dans Yorck, & une Eglise à Londres dans le Fauxbourg de Southwarck, pour les Religieux de la Charité.

G. Malmesb.  
Baker.

Ce Prince étoit d'une taille médiocre, mais qui paroissoit petite, à cause qu'il étoit fort gros. Il avoit les cheveux d'un roux ardent, & les yeux de deux différentes couleurs, parsemez de quelques petites taches blanches. Son teint étoit ordinairement fort enflammé. Quoiqu'il ne fût rien moins qu'éloquent, il parloit beaucoup, sur tout, quand il étoit en colère. Il avoit le regard rude, & la voix forte. Il prenoit même du plaisir à l'élever quelquefois, afin d'intimider ceux à qui il parloit. On dit pourtant qu'il étoit d'un commerce assez facile avec ses Courtisans, qui trouvoient aisément le moyen d'appriivoiser son humeur farouche.

Accidens  
extraordinaires sous  
ce Règne.

Les Historiens rapportent divers accidens extraordinaires arrivez sous le Règne de ce Prince, comme des tremblemens de Terre, des Comètes, & une Fontaine de Sang qui coula trois jours durant. Mais ce qui causa le plus de dommage, ce fut premierement un grand incendie qui en 1092. réduisit en cendres une bonne partie de Londres. D'un autre côté, la Mer s'étant extraordinairement enflée, couvrit les côtes du País de Kent, & fit périr une prodigieuse quantité de personnes & de bétail. Cette inondation submergea les  
terres



terres qui avoient autrefois appartenu au Comte Goodwin qui vivoit sous le Regne d'Edouard le Confesseur. Cet endroit, qui porte encore le nom de *Sables de Goodwin*, est fameux par une infinité de naufrages.

Guillaume de Malmesburi observe, sur le Regne de Guillaume le Roux, qu'encore qu'en ce tems-là, les esprits parussent tous tourner du côté de la Guerre, le luxe, & l'amour des plaisirs ne laissèrent pas de s'introduire d'une manière très-scandaleuse, parmi la Noblesse & même parmi le Clergé. On ne voyoit par tout, dit cet Historien, que vanité, luxure, & intempérance. les hommes paroissoient si efféminés dans leurs habits & dans leur conversation, qu'on ne les auroit pas pris pour des hommes, sans les attentats continuels qu'il faisoient sur la Chasteté des Femmes.

GUILLAUME II.  
1100.

Remarque d'un Historien sur les mœurs de ce siècle.

+++++

## HENRI I.

Surnommé BEAU-CLERC,

*Troisième Roi d'Angleterre depuis la Conquête.*

Les Anglois regarderent la mort de Guillaume le Roux, comme une grande délivrance, quoique le bien présent qu'ils en recevoient ne dût pas être de longue durée. Le Joug Normand n'étoit pas rompu par la mort de ce Prince, puisqu'il restoit encore deux fils de Guillaume le conquérant, à l'un desquels ils alloient bien-tôt se voir soumis. Veritablement cette conjoncture auroit pû leur être favorable, s'ils avoient eu dessein de secouer ce joug, ou si les deux Rois précédens leur avoient laissé assez de forces pour l'entreprendre. Mais dans l'abattement où ils se trouvoient, privez de biens & de toutes sortes d'emplois, une telle pensée pouvoit à peine leur venir dans l'esprit. Le seul parti qu'ils avoient à prendre étoit de se régler sur ce que feroient les Normans qui étoient les maîtres du Royaume. Vrai-semblablement, ceux-ci devoient se trouver assez embarrassés au sujet des deux freres qui pouvoient prétendre à la Couronne. Robert, Duc de Normandie, avoit par sa naissance, un droit qui paroissoit incontestable, & qui se trouvoit même fortifié par le dernier Traité qu'il avoit fait avec Guillaume le Roux, dans lequel ils étoient convenus, qu'après la mort de l'un d'eux, le survivant se mettroit en possession de toute la Succession de leur Pere. Outre cela, son Naturel doux & généreux, qui lui avoit acquis beaucoup de partisans en Angleterre, sembloit lui donner un grand avantage sur Henri son frere, dont on connoissoit peu les inclinations. Mais d'un autre côté, sa paresse, & sa négligence, dont il n'avoit donné que trop de preuves, formoient contre lui un préjugé défavorable. Ses amis même faisoient difficulté de se déclarer en sa faveur, dans la crainte où ils étoient, qu'il ne fût pas en état de faire valoir ses droits. On sçavoit qu'il étoit parti de la Terre Sainte: mais on ignoroit en quel lieu il s'étoit arrêté. On n'étoit pas même sans inquiétude sur son

HENRI I.  
1100.  
Disposition des Anglois & des Normans touchant la Succession de Guillaume II.

Avantages de Robert.

Ses défavantages.



HENRI I.  
1100.  
Avantages  
de Henri.

Diligence  
de Henri,  
pour obte-  
nir la Cou-  
ronne.

Il y trouve  
des difficul-  
tez.

Il marque  
beaucoup  
de vigueur  
& de fer-  
meté.

Il est élu à  
la hâte &  
tumultuai-  
rement,  
& couron-  
né.

Remarque  
sur cette  
élection.

sujet. De plus, après les grandes dépenses qu'il avoit faites dans son voyage, on avoit lieu de présumer qu'à son retour, il se trouveroit dénué de tous les moyens nécessaires pour disputer la Couronne à son frere. D'un autre côté, Henri avoit l'avantage d'être né dans le Royaume, & pendant que le Roi son Pere étoit sur le Trône, ce qui faisoit un grand effet sur quelques-uns. De plus ses prétentions étoient fortifiées par sa présence, & par les promesses positives qu'il faisoit, tant aux Normans qu'aux Anglois, d'abroger les Loix rigoureuses faites depuis la Conquête, de rétablir le Gouvernement sur le pied qu'il étoit du tems des Rois Saxons, d'abolir toutes les impositions injustes & arbitraires, de rétablir le Clergé dans ses privilèges, de remplir les Bénéfices vacans, & de rappeler les Ecclésiastiques exilés. Mais toutes ces promesses n'auroient peut-être pas produit l'effet qu'il en attendoit, si sa diligence & la vigueur qu'il marqua dans cette conjoncture, n'eussent donné du poids à ses raisons. Immédiatement après la mort de Guillaume, il courut à Winchester où la Couronne & le Sceptre étoient gardez, avec les trésors du Roi, & voulut s'en mettre en possession. Mais il y trouva une forte opposition, de la part de Roger de Bretueil, l'un des partisans de Robert. Ce Seigneur disoit qu'on s'étoit obligé par serment à reconnoître le Duc de Normandie pour Roi, en cas que Guillaume mourût sans enfans. Que d'ailleurs les Loix mêmes de la Nature donnoient à Robert un droit qui ne pouvoit lui être justement disputé. Pendant cette contestation, plusieurs autres Seigneurs s'étant rendus en ce même lieu, il y eut bien-tôt une grande affluence du Peuple qui accouroit de tous côtes pour sçavoir ce qui se passoit. Si le choix d'un Souverain eût uniquement dépendu des Seigneurs qui se trouvoient alors à Winchester, ils auroient sans doute conservé les droits du Duc de Normandie. Mais Henri ne leur donna pas le tems de prendre les mesures nécessaires pour exécuter ce dessein. Comme il remarqua que le Peuple étoit dans ses intérêts, il profita de cet avantage, & tirant son épée hors du fourreau, il jura qu'il ne permettroit point que personne se saisît de la Couronne. La dispute s'échauffant de plus en plus, les Seigneurs présens trouverent à propos de se retirer dans une Chambre en particulier, pour consulter ensemble avec plus de tranquillité, sur ce qu'il y avoit à faire en cette occurrence. Pendant qu'ils étoient assembles, le Peuple faisoit hautement retentir le nom de Henri, & leur donnoit lieu de craindre que, s'ils se déclaroient pour Robert, ce ne seroit pas sans beaucoup de risque. Ainsi, préférans leur propre sûreté à l'équité & à la justice, ils résolurent que, pour éviter une guerre civile qui paroïssoit immanquable, s'ils s'obstinoient à maintenir les droits du Duc de Normandie, Henri seroit mis sur le Trône. Il n'en fallut pas davantage pour persuader à ce Prince, que son droit étoit suffisamment établi. Sans attendre la confirmation des Etats, il partit sur le champ pour se rendre à Londres. Dès le lendemain de son arrivée, Maurice, Evêque de cette Ville, en conséquence de cette élection irrégulière & précipitée, lui mit la Couronne sur la tête, après lui avoir fait prêter le serment accoutumé.

Le peu d'intervalle qu'il y eut entre la mort de Guillaume & le Couronnement de Henri, fournit un argument à ceux qui soutiennent que le droit d'élire les Rois étoit alors restreint à un petit nombre des principaux Seigneurs. Du moins, ils en inferent que les Communes n'y avoient aucune part. En ef-  
fer



fet Henri n'avoit pas la force en main , pour s'emparer de la Couronne par une pure violence. On ne peut pas dire non plus , qu'elle lui fût dévoluë de plein droit , puisqu'il avoit un frere aîné. Il reste donc qu'il ne l'obtint que par élection. Cela posé , pour pouvoir dire qu'il fut redevable de cette faveur à la Nation représentée , comme elle l'est aujourd'hui , par un Parlement , il faudroit justifier , que ce Parlement étoit alors assemblé. Mais c'est ce qui n'est pas possible. Encore moins peut-on dire , que , dans l'espace de trois jours , les Etats eussent pû être convoquez & assemblez. Cette raison est spécieuse : mais la vérité est qu'elle ne peut rien prouver , parcc que , depuis la Conquête , il n'y avoit encore rien de réglé par rapport à la Succession de la Couronne.

Comme la prétendue élection de Henri troubloit l'ordre naturel de la Succession , il étoit à craindre , qu'elle ne fit , sur les esprits du Peuple , des impressions qui auroient pû avoir de fâcheuses suites. Il étoit donc très-nécessaire qu'il commençât son Regne par des actions qui donnassent lieu à ses Sujets de bien espérer de son Gouvernement. L'exécution de ses promesses étoit comme la pierre de touche qui devoit faire connoître la sincérité de ses intentions. Ce fut aussi par-là qu'il voulut commencer son Regne , afin de gagner l'affection de son Peuple. Il travailla d'abord à réformer la Cour où le Roi son frere avoit laissé introduire divers abus. La plupart des Courtisans , assûrez de l'impunité , s'étoient accoutumés à tyranniser le Peuple par des injustices criantes. Sans se contenter de le fouler pas des voyes injustes & violentes , & d'attenter secrètement à la pudicité des femmes , ils s'en glorifioient ouvertement , bien loin d'en craindre la punition. Pour remédier à ces désordres , Henri publia un Edit qui ordonnoit des peines très-rigoureuses contre les malfaiteurs , & particulièrement contre les adulteres. Quant à ceux qui abusoient de leur pouvoir pour opprimer le Peuple , il vouloit qu'ils fussent punis de mort sans aucune remission. Quelques-uns , qui s'étoient déjà distingués par des pareils excès , furent chassés de la Cour , & Ranulphe , Evêque de Durham , Ministre odieux du dernier Roi , fut mis en prison.

Si cette première démarche du nouveau Roi donna aux Anglois une bonne opinion de son Regne , ce qu'il ajouta bien-tôt après ne leur fut pas moins agréable. Pour leur faire voir qu'il avoit véritablement intention d'exécuter ce qu'il avoit promis , il abolit le Couvre-feu qu'ils ne pouvoient regarder que comme une marque continuelle de leur servitude. A cette faveur il en joignit encore une autre bien plus importante. Ce fut une Charte qui confirmoit divers privilèges dont ils avoient jouï sous les Rois Saxons , & par laquelle il se départoit de toutes les injustes prérogatives que les deux derniers Rois avoient usurpées. Par cette Charte , Henri rétablissoit les Eglises dans leurs immunités , & les affranchissoit de toutes les vexations à quoi elles avoient été depuis quelque tems assujetties , particulièrement pendant la vacance des Bénéfices. Il accordoit , que les enfans , ou les autres Héritiers de la Noblesse , pussent prendre possession des Terres qui leur viendroient par succession sans être obligés de rien payer au Roi , sous prétexte de rachat. Mais en même tems , il exigeoit des Seigneurs la même grace pour leurs Vassaux. Il consentoit que la petite Noblesse pût marier ses filles , sans demander le consentement du Roi , pourvu que ce ne fût pas à des ennemis de l'Etat. Il donnoit aux meres , ou aux plus proches parens , la garde des enfans mineurs. Il fixoit

Henri travaille à réformer les abus.

Il accorde à ses Sujets une Charte fort avantageuse.



**HENRI I.** les poids & les mesures d'une même grandeur dans tout le Royaume, & ordonnoit que les faux Monnoyeurs seroient punis par la mutilation de leurs membres. Enfin, après avoir accordé une Amnistie générale, pour tous les crimes commis avant son Couronnement, & remis aux débiteurs de la Couronne tous les arrérages dont ils étoient redevables, il ajoutoit un article très-important qui n'étoit pas moins agréable aux Normans qu'aux Anglois. C'étoit la confirmation des Loix d'Edouard, c'est-à-dire; des Loix qui avoient été en vigueur pendant la domination des Rois Saxons, & qui étoient entièrement oubliées, ou expressément abrogées depuis la conquête. Il ne pouvoit être que très-agréable aux Anglois naturels, de voir leurs anciennes Loix rétablies. Mais les Normans n'y trouvoient pas un moindre avantage. Jusqu'alors ils ne tenoient les biens qu'ils avoient acquis en Angleterre que de la seule volonté du Conquérant, & par conséquent ils pouvoient les perdre par une semblable voye. Mais par cette Chartre, qui remettoit la puissance Royale dans ses anciennes bornes, ils se voyoient maintenus dans leur possession, & à couvert de la violence d'un pouvoir arbitraire. Cette Chartre ayant été approuvée & signée de tous les Seigneurs Ecclésiastiques & Laïques, on en fit faire plusieurs copies qui furent mises en dépôt dans les principaux Monastères, pour y avoir recours au besoin.

**1101.** Ce commencement de Regne donnoit lieu aux Sujets d'en espérer une heureuse suite, puisqu'ils voyoient déjà des changemens si avantageux. Mais il manquoit encore quelque chose à leur contentement. C'étoit le rappel d'Anselme Archevêque de Cantorbéri, qui s'étoit acquis leur estime & leur affection, par la vigueur avec laquelle il s'étoit opposé aux violences du dernier Roi. Henri, ne voulant point leur refuser cette satisfaction, écrivit à ce Prélat qui étoit encore à Lyon, pour l'inviter à retourner dans son Diocèse. En même tems, il lui fit entendre, qu'il avoit dessein de se gouverner par ses conseils, & de lui confier la principale administration des affaires du Royaume. Anselme, à qui cette espérance donna des ailes, s'étant incontinent rendu en Angleterre, le Peuple témoigna une joye excessive de son retour.

L'arrivée de ce Prélat ne fut pas moins agréable au Roi. Il avoit besoin de lui pour une affaire dans laquelle il n'auroit pu réussir sans son secours. Comme son dessein étoit d'attacher les Anglois à ses intérêts, il croyoit que rien ne pouvoit être plus capable de lui attirer leur affection, que son mariage avec Mathilde fille de Macolm, Roi d'Ecosse, & de Marguerite sœur d'Edgar Atheling. En effet, cette alliance ne pouvoit qu'être très-agréable à ce Peuple, puisqu'elle devoit faire remonter sur le Trône la Famille des Rois Saxons.

**Difficultez** Henri avoit déjà demandé cette Princesse au Roi Edgar son frere : mais il **qui s'y trouvent.** se rencontroit un grand obstacle à l'accomplissement de ce projet. Mathilde avoit été élevée en Angleterre, dans le Monastère de Wilton, où elle avoit pris le voile. Il est vrai, que pour lever cette difficulté, on alléguoit qu'elle n'avoit point fait de vœu, & qu'elle ne s'étoit voilée, à la manière des Religieuses, que pour mettre à couvert son honneur qu'on supposoit avoir été en danger au commencement de la Conquête. Mais cette raison n'avoit pas paru suffisante aux deux Rois pour les autoriser à passer outre dans ce mariage, bien qu'il fût désiré de tous les deux avec une égale ardeur. Toute l'Angleterre sçavoit que Mathilde avoit pris le voile, & l'on étoit généralement per-

**Mariage du**  
Roi avec  
Mathilde  
d'Ecosse.



persuadé qu'elle avoit aussi fait ses vœux. Il se trouve même des Auteurs qui rapportent, qu'elle s'opposa fortement à son mariage, disant qu'elle ne pouvoit le contracter légitimement. Ils ajoutent, que lors qu'enfin pressée par des raisons d'Etat, elle se fut déterminée à céder aux instances de son frere & de son amant, elle maudit la lignée qui viendrait d'elle, comme ne pouvant être agréable à Dieu. La décision de cette affaire, qui paroissoit pleine de difficulté, ayant été laissée au jugement de l'Archevêque de Cantorbéri, il ne voulut point s'en charger seul; mais il se fit assister d'un Concile qu'il assembla dans sa maison de Lambeth. Cette Assemblée étant entièrement disposée à favoriser le Roi, en ménagea si bien les preuves qui justifioient que Mathilde étoit en pleine liberté de se marier, que le Concile déclara le mariage projeté bon & légitime. En conséquence de cette décision, il fut accompli peu de tems après, à la satisfaction générale des deux Royaumes.

HENRI I.  
1101.  
*Math. Paris.*  
*Polyd. Vergil.*

Pendant que ces choses se passaient, le Duc de Normandie étoit arrivé dans ses Etats, & en avoit pris possession, sans que personne s'y fut opposé. Bien que la Normandie eût été engagée au Roi défunt, Henri n'avoit pas crû devoir la disputer à Robert, dans un tems où il craignoit d'être lui-même attaqué au sujet de l'Angleterre. En revenant de la Terre Sainte, le Duc de Normandie s'étoit arrêté dans la Pouille pour s'y marier, & c'étoit ce retardement qui avoit procuré à son frere la facilité de lui enlever la Couronne. Il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il témoigna ouvertement le chagrin qu'il ressentoit d'avoir été supplanté, & une ferme résolution de faire ses efforts pour recouvrer un bien qui lui avoit été enlevé pendant son absence. L'Evêque de Durham, qui ayant trouvé le moyen de s'évader de sa prison, s'étoit retiré en Normandie, ne contribua pas peu à le confirmer dans ce dessein. D'un autre côté, plusieurs d'entre les Seigneurs Normans qui n'avoient consenti à l'élection de Henri que par une espèce de violence, commençoient à penser aux moyens de mettre Robert sur le Trône. Ils avoient même déjà pratiqué quelques-uns des principaux Seigneurs Anglois, pour les faire entrer dans leur complot. Comme ils le connoissoient pour un Prince doux & facile, ils se promettoient bien plus d'avantages sous son Gouvernement, que sous celui de Henri qui paroissoit avoir plus de vigueur & de fermeté. Cependant, la nouvelle qui se répandit, que Robert se préparait à soutenir ses droits, produisit des effets divers sur les esprits du Peuple. Les uns vouloient demeurer attachés au Roi & s'en tenir au serment qu'ils lui avoient fait. Les autres, au contraire, quoique contents de ses premières démarches, ne laissoient pas de reprendre leurs inclinations pour le Duc son frere, tellement que Henri se trouvoit très-embarrassé. S'il avoit quelque peine à se confier à la fidélité des Anglois, ils n'en avoient pas moins à s'assurer sur sa bonne foi. Ce qu'ils avoient éprouvé de la part des deux derniers Rois, ne leur donnoit que trop de sujet de craindre, que tout ce que celui-ci avoit fait jusqu'alors, ne fût à dessein de les amuser, & pour les empêcher de prendre le parti de son frere. Dans cet état d'incertitude, Henri se servit utilement du secours d'Anselme, pour rassurer les Anglois qui sembloient flotter entre les deux partis. Ce Prélat, qui avoit de l'obligation au Roi, se fit un plaisir de lui donner en cette occasion, des marques de sa reconnaissance. Il assembla les principaux Seigneurs Anglois & Normans, & leur promit si positivement que le Roi exécuteroit ponctuelle-

Robert Duc  
de Norman-  
die prétend  
à la Couron-  
ne.  
*Ord. Vital.*  
*Eadmer.*

Incertitude  
des Anglois  
touchant le  
parti qu'ils  
doivent  
prendre.

Anselme  
rend de  
grands servi-  
ce au Roi.



**HENRI I.** 1101.  
 Plusieurs se déclarent pour Robert  
 Il arrive en Angleterre.  
*Matth. Paris.*

tuellement toutes ses promesses, qu'ils en partirent satisfaits. Cependant, on n'eut pas plutôt appris que le Duc de Normandie étoit sur le point de s'embarquer pour passer en Angleterre, que la plupart des Grands se déclarèrent pour lui, & une partie de la Flotte suivit leur exemple. Cette défection donna au Duc la facilité de faire descente à Portsmouth, où il fut reçu sans opposition. Il n'ignoroit pas quels étoient les sentimens des Anglois. Ceux d'entre eux qui venoient tous les jours le joindre, lui donnoient des assurances de la bonne volonté que leurs Compatriotes avoient pour lui. Ils lui faisoient espérer que le Roi se verroit bien-tôt abandonné de toute la Nation, qui regardoit le serment qu'elle avoit fait comme un serment involontaire. Cependant, Henri prenoit toutes les mesures qu'il croyoit capables de déconcerter les desseins du Duc son frere, en se servant du crédit d'Anselme, en qui ses Sujets paroissoient avoir beaucoup de confiance. Dès que son armée fut prête à marcher, l'Archevêque s'y rendit, & en ayant assemblé les principaux Officiers, il représenta si vivement l'impiété qu'il y auroit à violer leur serment, qu'il raffermir leur fidélité; desorte qu'ils promirent unanimement de hazarder leurs biens & leurs vies pour la défense du Roi. Robert, qui s'étoit attendu à toute autre chose, comprit aisément que ce changement alloit porter un préjudice considérable à ses affaires. Il n'avoit pas compté sur ses propres forces, mais sur le secours des Anglois. Dans l'espérance que la plupart quitteroient le parti du Roi pour se joindre au sien, il avoit déjà usé de menaces contre ceux qui s'obstineroient à soutenir les intérêts de l'Usurpateur: c'est ainsi qu'il qualifioit son frere. Mais quand il vit que le gros de la Nation se déclaroit pour le Roi, & que l'armée venoit de se rengager avec lui par un nouveau serment, il comprit que l'exécution de son dessein étoit devenue impossible. Ainsi perdant tout d'un coup l'espérance dont il s'étoit flaté, il ne balança point à écouter des propositions de Paix que le Roi lui fit faire. Un accommodement lui paroissoit d'autant plus nécessaire, qu'il s'apercevoit que ceux même qui, au commencement, avoient été les plus zélés pour lui, commençoient à chanceler. Les choses étant en cet état; & les deux freres souhaitant également d'en venir à un Traité, les Seigneurs des deux partis s'assemblerent pour en trouver les moyens. Il étoit bien aisé de comprendre que Robert ne prétendoit pas obtenir par un accommodement une Couronne qu'il n'étoit pas en état de se procurer par les Armes. Ainsi, en considération de ce que Henri étoit déjà Couronné, & qu'il étoit né dans le Royaume, pendant que le Roi son pere étoit sur le Trône, le résultat de cette Conférence fut, qu'il conserveroit la Couronne. Il promit de son côté, de rendre à Robert les Places de Normandie où il y avoit Garnison Angloise, & de lui payer une pension annuelle de trois mille marcs. Le Traité portoit encore que, si l'un des deux freres mourroit sans enfans, l'autre lui succéderoit. Cet accord ayant été signé & juré par douze Seigneurs de chaque parti, toutes les troupes furent congédiées. Robert séjourna deux mois entiers à la Cour du Roi son frere, vivant avec lui, dans une parfaite union.

1102.  
*Ord. Vital.  
 Brady.*

Cet accommodement fut très-avantageux au Roi, en plusieurs manieres. Non seulement il conserva la Couronne, qu'il s'étoit vû en risque de perdre; mais encore, il en devint plus craint & plus estimé, quand on vit que, par sa prudence & par sa fermeté, il avoit sçu se tirer d'un pas si glissant & si dange-

reux,



seux. Cependant, il ne pouvoit oublier le péril où il s'étoit trouvé. Comme il craignoit qu'à l'avenir ses ennemis ne fissent de nouvelles tentatives pour le détrôner, s'ils en trouvoient l'occasion, il résolut de les prévenir, en les ruinant eux-mêmes les uns après les autres. Il ne lui fut pas difficile de leur faire éprouver, tour à tour, les effets de son ressentiment. Les occasions de se venger manquent rarement à ceux qui ont la force en main. Peu de tems après le Traité, il attaqua, sous divers prétextes, Hugues de Grantmenil, Robert de Pontefract, & quelques autres qui comprirent aisément, que leur plus grand crime consistoit dans la bonne volonté qu'ils avoient marquée pour le Duc de Normandie. Il étoit particulièrement irrité contre Robert de Mellefine, parce que c'étoit celui qui l'avoit le moins ménagé, & qu'il continuoit encore à faire connoître l'envie qu'il avoit d'exciter de nouveaux troubles. Ce jeune Seigneur, qui étoit fils du feu Comte de Montgomeri, publioit hautement, que Henri étoit un Usurpateur, & qu'il étoit honteux aux Normans, aussi bien qu'aux Anglois, d'avoir souffert qu'il enlevât la Couronne à son frere aîné. Il ne se contentoit pas de parler avec beaucoup d'indiscrétion, il prenoit même des mesures pour se rendre redoutable, par le moyen de certains Châteaux qu'il faisoit munir & fortifier dans la Province de Shrop. Le Roi, qui avoit résolu sa perte, n'étoit pas fâché qu'il donnât prise sur lui par ces démarches imprudentes. Pour achever de le jeter dans le précipice, il tenoit auprès de lui des Emissaires secrets, qui feignant d'entrer dans ses vûes, observoient toutes ses actions, & prenoient soin de lui faire dire, devant des témoins apostez, des choses qui pouvoient le rendre criminel. Quand il crut avoir assez de preuves, il le fit accuser sur quarante-cinq articles, dont le moindre étoit suffisant pour le faire condamner. Robert ayant été obligé de comparoître en jugement, demanda un délai afin d'avoir le tems de se préparer à répondre, & cela lui ayant été accordé, il en profita pour s'évader, & pour se retirer à Shrewsbury, où il espéroit de pouvoir se défendre, avec le secours des Gallois qu'il avoit mis dans ses intérêts. Quand il avoit pris cette résolution, il avoit compté sur l'assistance de plusieurs autres Seigneurs qui paroïssoient être dans les mêmes sentimens que lui. Mais soit qu'on l'eût abusé, ou qu'on ne le jugeât pas propre à être le Chef d'une pareille entreprise, il se vit abandonné de tout le monde, & par-là il connut, quoique trop tard, la vanité de ses projets. Le Roi l'ayant déclaré Traître par une Proclamation, marcha contre lui avec des forces si supérieures, qu'en peu de jours, il se rendit maître de Shrewsbury où le Rebelle n'avoit osé l'attendre. Ensuite, il lui enleva tous ses Châteaux, & le mit dans la nécessité d'abandonner tout ce que le Comte son pere avoit acquis en Angleterre, & de se retirer en Normandie, où il porta sa mauvaise humeur. Henri confisqua toutes ses Terres, & enveloppa ses freres dans la même punition; quoiqu'ils fussent innocens, tant il désiroit d'extirper cette Famille de ses Etats.

L'insolence de ce Seigneur ne causa pas tant de peine au Roi, que la fierté d'Anselme Archevêque de Cantorbéri, avec qui il eut un démêlé qui lui attira de grands embarras. Ce Prélat s'étoit mis en tête deux projets, dans l'exécution desquels il devoit vraisemblablement trouver de grandes difficultés. Le premier, étoit d'obliger les Ecclésiastiques à garder le Célibat, & le second, d'empêcher que les Evêques & les Abbez ne reçussent du Roi, l'investiture

HENRI I.  
1102.  
Henri se  
venge de ses  
ennemis.

Il attaque  
Robert de  
Mellefine.

qui se retire  
à Shrews-  
bury.

Il se retire  
en Norman-  
die.  
Ses biens  
sont confis-  
quez.

1103.  
Différends  
entre le Roi  
& Anselme  
touchant les  
Investitures



**HENRI I.** de leurs Bénéfices. Pour réussir dans ces desseins, il assembla un Synode, où d'abord il fit excommunier tous les Prêtres mariez, quoi qu'en ce tems-là, il y en eût un très-grand nombre en Angleterre. Henri, qui avoit peu d'intérêt dans cette affaire, n'ayant pas voulu chagriner l'Archevêque sur cet article, le Décret passa dans le Synode, malgré les fortes oppositions du Clergé inférieur qui tenta vainement de parer ce coup. Un Historien remarque sur ce sujet, que bien qu'on louât généralement les bonnes intentions d'Anselme, on ne laissoit pas de trouver, qu'il étoit dangereux d'obliger les Prêtres à garder une chasteté dont plusieurs d'entre eux n'étoient pas capables. Il ajoute, qu'on craignoit avec raison, que cette rigueur ne les portât à commettre des impuretés bien plus criminelles que le mariage qu'on leur défendoit.

*H. Huntingd.*

Anselme, voyant que son premier projet lui avoit réussi, entreprit d'exécuter le second, & voulut procéder à l'excommunication des Prélats qui avoient reçu l'investiture du Roi. Il n'en fut pas de même de cet article que du précédent. Le Roi s'y trouvoit trop intéressé, pour ne pas s'opposer de tout son pouvoir à l'abolition d'une prérogative, dont ses Prédécesseurs avoient joui sans opposition. Mais quelque vigueur qu'il témoignât, il ne put empêcher que la crainte de l'excommunication n'obligeât quelques-uns des Prélats à quitter les Bénéfices dont ils avoient reçu l'investiture. D'un autre côté, Anselme refusoit de sacrer ceux que le Roi avoit nommez aux Evêchez, à moins qu'il ne voulût se départir du droit des investitures. Cette nouvelle prétention, que ce Prélat soutenoit avec une hauteur extraordinaire, parce qu'il se sentoit appuyé de la Cour de Rome, causa entre lui & le Roi une broüillerie dont on ne vit la fin que plusieurs années après. Comme Henri ne vouloit point se départir de ses prérogatives, l'Archevêque prétendoit de son côté, qu'il ne pouvoit se relâcher sans trahir la cause de Dieu.

*Anselme va se plaindre au Pape. Matth. Paris.*

*Le même.*

Toute espérance d'accommodement étant ôtée par l'obstination de chacune des Parties, Anselme résolut d'aller porter ses plaintes à Paschal II. qui occupoit alors le Siège Pontifical. Selon les apparences, c'étoit par ses ordres qu'il s'étoit engagé dans cette entreprise. Il se fit accompagner des Prélats qui avoient quitté leurs Bénéfices, & dès qu'il fut arrivé à Rome, il demanda instamment au Pape, qu'il lui plût de les rétablir par son autorité, *Alors, dit un Historien, le S. Siège, donc la clémence est ouverte à tout le monde, pourvut qu'on prenne soin de se la procurer par quelque metal ébloüissant, rétablit ces Prélats, & les renvoya dans leurs Eglises.* Le Roi ayant été informé qu'Anselme avoit pris le chemin de Rome, y dépêcha aussi en diligence des Ambassadeurs pour y défendre sa cause. Hebert Evêque de Norwick, & Robert de Lichfield furent chargez de cette commission, & partirent pour Rome, ayant avec eux Guillaume de Warelwaast, Ecclésiastique d'un profond sçavoir, pour leur servir de Conseil. Mais quoique ces Ambassadeurs soutinssent les intérêts du Roi avec beaucoup d'ardeur & de fermeté, Paschal ne voulut rien relâcher de ses prétentions. Cette affaire fut poussée si loin, que le Roi se vit sur le point d'être excommunié. D'un autre côté, l'Archevêque fut privé de la jouissance de son Temporel, pendant qu'il fut absent du Royaume. Enfin, après bien des contestations, qui durèrent près de trois ans, le Pape & le Roi se trouvant chacun de son côté dans de certaines conjonctures qui leur faisoient souhaiter également que la querelle se terminât, le premier permit aux Prélats de

*Cette affaire finit par un accommodement.*



de faire hommage au Roi, & Henri se désista du droit de donner l'Investiture. Ce fut de cette manière que finit cette affaire de laquelle je n'ai parlé ici qu'en passant, parce que j'ai dessein de m'y arrêter plus long-tems en un autre endroit.

Quoique le démêlé que le Roi avoit avec la Cour de Rome, lui causât beaucoup d'embarras pendant tout le tems qu'il dura, il ne l'empêchoit pourtant pas de penser à ses affaires. Robert son frere, qui se trouvoit alors en Angleterre, n'éprouva que trop combien ce Monarque étoit attentif à tout ce qui pouvoit lui procurer quelque avantage. Le motif de la visite du Duc de Normandie étoit de presser le Roi sur le payement de sa pension. Mais Henri sachant combien son frere étoit bon & généreux, lui fit tant de caresses, & sçut si bien le ménager, qu'il l'engagea insensiblement à se désister de sa prétention. Cette générosité hors de saison coûta cher à ce Prince imprudent, puisqu'enfin elle fut cause de sa ruine. Sa facilité, & son humeur libérale avoient toujours gâté ses affaires. On a déjà vu, qu'au commencement du regne de Guillaume le Roux, il dépensa mal à propos l'argent que Henri lui avoit prêté, au lieu de l'employer à soutenir son parti en Angleterre, & que cette imprudence lui coûta pour cette fois-là la perte de la Couronne. Dans la suite, il emprunta dix mille marcs du Roi Guillaume, pour son voyage de la Terre Sainte. Cette somme n'ayant pas suffi pour subvenir aux grandes dépenses qu'il faisoit, il avoit contracté tant de dettes pendant son voyage, & depuis son retour, qu'il s'étoit vu contraint d'engager presque tout son domaine. Il n'avoit gardé que la seule Ville de Roïen, qu'il auroit même engagée, si les habitans y eussent voulu consentir : ses besoins, qui se multiplioient tous les jours, le firent bien-tôt apercevoir de la faute qu'il avoit faite en se désistant de la pension qu'il pouvoit justement prétendre du Roi son frere. Il se plaignit qu'on avoit abusé de sa facilité, & comme à ses plaintes, il joignit quelques menaces imprudentes, il fournit à Henri un prétexte d'agir ouvertement contre lui. Ce Monarque n'avoit pas besoin d'être beaucoup incité, pour rompre entièrement avec son frere. Depuis qu'il se voyoit paisible possesseur de l'Angleterre, il commençoit à regarder la Normandie avec des yeux avides, & il brûloit d'envie de l'annexer à sa Couronne. La mauvaise conduite de Robert fortifioit l'espérance qu'il avoit conçue de lui enlever un jour ce Duché. Comme il ne cherchoit qu'une occasion favorable pour exécuter ce dessein, il ne laissa pas échapper la première qui se présenta.

On a vu ci-devant que Robert de Mellefine s'étoit retiré en Normandie, après qu'il eut perdu ses biens en Angleterre. Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il tâcha de se venger du Roi, en faisant une cruelle guerre à ceux des Sujets de ce Prince qui avoient des Terres dans ce Païs-là, sous prétexte de se dédommager de ce que le Roi lui avoit ôté en Angleterre. L'indolence du Duc qui néglicea de s'opposer d'abord à ces excès, rendit ce Seigneur plus fier & plus insolent. Il commettoit tant de violences, qu'on n'entendoit par tout que des plaintes contre lui. Enfin, Robert, excité par les murmures de ses Sujets, prit la résolution de le châtier, & leva une armée pour arrêter le cours de ces désordres : mais il eut le malheur d'être battu. Le Rebelle à qui ce succès enfla le cœur, poussa plus loin son audace & son ambition forma le projet de se rendre maître de tout le Duché. Pendant qu'il travailloit à l'exécution de ce dessein, il se vit fortifié du secours d'un autre Seigneur mécontent. C'étoit Guillaume,

HENRI I.  
1103.

1104.  
Robert va  
voir le Roi  
son frere.  
*Ann. Saxon.  
G. Malmesb.*

Il le quitte  
de sa pen-  
sion.

Il s'en re-  
pent, & se  
plaint du  
Roi.

Robert de  
Mellefine  
trouble la  
Normandie  
*Brady.*

Il bat le Duc  
& aspire au  
Duché.



HENRI I.  
1104.  
Le Comte  
de Morta-  
gne se joint  
à lui.

Le Duc fait  
la Paix avec  
eux.

1105.  
Les Nor-  
mans de-  
mandent du  
secours au  
Roi contre  
les deux  
Comtes.  
*Ord. Vital.  
G. Malmesb.*  
Henri cher-  
che querel-  
le à son fre-  
re, pour lui  
enlever la  
Norman-  
die.

Il leve une  
armée en  
Angleterre.

Il Passe en  
Normandie  
& y fait de  
grands pro-  
grès.

Comte de Mortagne, fils de Robert l'aîné des deux freres uterins de Guillaume le Conquérant. Ce Seigneur n'étant pas content du Comté de Cornouaille qu'il possédoit en Angleterre, prétendit encore que le Roi devoit lui céder le Comté de Kent, qui avoit appartenu à l'Evêque de Bayeux son Oncle. Sa demande n'ayant pas eu le succès qu'il en avoit attendu, il s'emporta contre le Roi jusqu'à le menacer. Cette insolence fut causée que Henri lui ôta le Comté de Cornouaille, pour le punir de sa témérité: Réduit à ne pouvoir plus demeurer en Angleterre, il se retira très-mécontent en Normandie. Dès qu'il y fut arrivé, il se joignit à Robert de Mellefine, & fortifia tellement son parti, que le Duc se vit obligé de faire la Paix avec eux à des conditions honteuses pour un Souverain.

Cette Paix, au lieu de procurer quelque repos au Païs, ne fit qu'accroître l'insolence des deux Comtes qui, ne voulans point recevoir les ordres du Duc, continuoient tous les jours à commettre des excès insupportables au Peuple & à la Noblesse. Enfin, quelques-uns des principaux du Païs se voyans ainsi opprimés par ces deux Tyrans, sans pouvoir espérer aucune protection de la part de leur Duc, prirent la résolution de s'adresser au Roi d'Angleterre, pour être délivrés de leurs maux. Leur requête fut très-agréable à ce Monarque qui ne cherchoit qu'un prétexte de se mêler des affaires de la Normandie, afin d'avoir occasion de s'en emparer. Mais comme ce dessein étoit en lui-même très-odieux, il tâcha de lui donner une couleur de justice, en faisant voir qu'il agissoit par un tout autre motif. Dans cette vûë il écrivit à son frere une Lettre où il lui représentoit, que sa conduite donnoit un juste sujet de plainte aux Normans, puisqu'il protégeoit des gens qui devoient être regardez comme des ennemis publics: Que la Paix qu'il avoit faite avec eux laissant le Païs exposé à leur tyrannie, ses Sujets ne pouvoient plus regarder comme leur Souverain un Prince duquel ils ne pouvoient attendre aucune protection: Qu'il le prioit donc de remédier aux maux dont les Normans se plaignoient, ou qu'il ne trouvât pas étrange, qu'à son défaut, il prît lui même en main la cause de ceux qui avoient recours à lui. A ces remontrances il ajoutoit des plaintes touchant certains torts qu'il prétendoit avoir lui-même soufferts & dont il demandoit une prompte réparation. Il auroit sans doute trouvé très-mauvais, que le Duc se fût ingéré de lui donner des avis. Mais telle est l'injustice de la plupart des hommes. Ils pratiquent sans scrupule ce qu'ils condamnent en autrui, & s'imaginent que le public est assez aveugle pour ne pas apercevoir l'injustice de leurs actions, parce qu'ils ont l'adresse de les couvrir du voile de la charité.

Pendant que ce Monarque feignoit de n'avoir pour but que de soulager les Normans opprimés, il vexa lui-même ses propres Sujets, par une imposition exorbitante. Il prétendoit, qu'il étoit contraint d'aller faire la guerre aux deux Tyrans de Normandie; guerre à laquelle néanmoins les Anglois n'avoient aucun intérêt, Malgré toutes les promesses qu'il avoit faites à son Peuple, cette taxe fut levée avec toute la rigueur imaginable, jusqu'à mettre en prison & à tourmenter, en diverses sortes, ceux qui refusoient de la payer, ou qui n'en avoient pas les moyens. Dès que ses préparatifs furent achevés, il se rendit en Normandie avec une nombreuse armée, portant avec lui de grosses Sommes d'argent, dont il se servit pour corrompre la Noblesse & les Gouverneurs des Places. Cela lui fut d'autant plus facile,



cile, que Robert n'étoit pas en état de traverser ses intrigues, ni d'affermir la fidélité de ses Sujets par la même voye. La situation des affaires de ce Duché ayant procuré au Roi des facilités qu'il n'auroit pas trouvées en tout autre tems, ils s'empara de Caen, & de quelques autres Villes. Le Duc de Bretagne & le Comte d'Anjou souffrirent même, qu'il mît Garnison dans quelques-unes de leur Places frontieres, de peur de faire tomber sur eux-mêmes le faix de la guerre destinée contre Robert. D'un autre côté, ceux qui l'avoient appelé à leur secours, comprenans bien que, si la querelle s'accommodoit, ce ne pouvoit être qu'à leur préjudice, ne cessoient point de l'exhorter à pousser plus loin ses conquêtes, & à se rendre maître de tout le Duché. Ils lui représentoient, que c'étoit l'unique moyen de soulager les maux dont ils se sentoient accablés, puisqu'il ne pouvoient espérer aucun secours de leur Souverain. L'Evêque de Seez, grand ennemi des deux Comtes, qui l'avoient chassé de son Diocèse, souffloit le feu autant qu'il lui étoit possible, & ne perdoit aucune occasion d'exciter Henri à pousser plus loin son entreprise. Un jour, qu'il l'accompagnait dans l'Eglise de Carentan, il lui fit remarquer qu'elle étoit pleine de meubles, que les Habitans y avoient transportés, pour les mettre à couvert de l'avidité des deux Tyrans. Cela lui fournit l'occasion de lui faire un long Discours, dans lequel il lui représenta, que la source de ces malheurs se trouvoit dans la négligence, ou dans la connivence du Duc. Il ajouta que le Païs ne recouvreroit jamais sa première tranquillité, jusqu'à ce qu'il eût un autre Maître. Enfin, il conjura le Roi d'en prendre lui-même le Gouvernement, afin de délivrer les Normans, anciens Sujets de sa Maison, du triste état où ils se trouvoient réduits. Henri, qui ne cherchoit qu'un prétexte, pour colorer son injustice, écouta ce Discours avec beaucoup d'attention, & feignant d'être ému de pitié pour les Normans, il promit de faire tous ses efforts pour leur procurer le soulagement qu'ils attendoient par son moyen. Cependant, il témoigna que c'étoit avec un extrême regret, qu'il se voyoit obligé d'oter à son frere le Gouvernement de cet Etat, qui périssoit par son incapacité. Suivant cette résolution, qu'il feignit de n'avoir prise qu'à l'extrémité, & pour répondre au désir des Normans, il continua la guerre. Robert ne se défendoit que foiblement, parce que n'ayant point soupçonné les desseins du Roi, il n'avoit pas eu le tems de se préparer. Ainsi Henri, ayant mis ses affaires sur un si bon pied dans cette première campagne, reprit la route d'Angleterre, à dessein d'y lever, pendant l'Hiver, les Sommes & les troupes dont il avoit besoin pour achever l'Ouvrage qu'il avoit si heureusement commencé.

Le Duc de Normandie se trouvoit alors dans un très-déplorable état. Il avoit enfin compris que sa ruine étoit résolue; mais il ne sçavoit où trouver les moyens de se garantir. Dans cet embarras, il prit le parti d'aller trouver le Roi son frere, pour tâcher de le fléchir par ses soumissions. Comme il étoit lui-même bon & généreux, il ne pouvoit se persuader que le Roi fût dans des dispositions contraires. Prévenu de cette pensée, il se rendit en Angleterre, où il demanda la Paix, d'une manière qui convenoit assez bien à l'état, où il se trouvoit, mais qui étoit peu digne d'un fils de Guillaume le Conquérant. Henri, qui n'étoit pas d'un si bon naturel, ne se laissa pas vaincre à ses prières. Il s'étoit mis en tête de profiter de cette conjoncture, pour s'emparer de la Normandie. Ainsi, rien n'étoit capable de le porter à un accommodement,

HENRI I.  
1105.L'Evêque  
de Seez l'a-  
nime con-  
tre Robert.1106.  
Robert va  
demander  
la Paix à  
Henri.Il ne peut  
l'obtenir.



HENRI I.  
1106.

G. de Mal-  
mesb.

Henri prend  
des mesu-  
res pour  
s'assurer du  
secours des  
Anglois.

Les Anglois  
promettent  
au Roi de le  
servir con-  
tre son frè-  
re.

Observa-  
tion sur les  
Discours du  
Roi.

qui auroit beaucoup retranché de ses prétentions. Par cette raison, il refusa durement d'entrer dans aucune négociation, & crut faire beaucoup, en faveur de son frere, que de lui laisser la liberté de s'en retourner. Robert, se voyant sans espérance de rien obtenir, repassa la Mer, outré de dépit & de colere, & faisant de grandes menaces dont Henri ne fit pas grand cas. Un Historien assure pourtant, que celui-ci sentit quelque remords du tort qu'il faisoit à un frere, qui ne lui avoit jamais donné aucun juste sujet de plainte, & à qui il avoit déjà enlevé une Couronne. Mais s'il eut de pareils sentimens, ils ne furent pas de longue durée. Tout l'effet que ces réflexions produisirent, n'aboutit qu'à lui inspirer la crainte que l'injustice qu'il faisoit au Duc son frere n'excitât la pitié des Anglois, & ne reveillât l'affection qu'ils avoient autrefois marquée pour ce Prince. Cette pensée lui causant quelque inquiétude, il jugea qu'il étoit nécessaire de prévenir ses Sujets en sa faveur, par le renouvellement de ses promesses. Dans cette vûe il assembla le Grand Conseil ou le Parlement, & tâcha, par un Discours étudié, de faire voir à cette Assemblée la justice de son entreprise. Il lui représenta, que le refus du Royaume de Jerusalem avoit attiré sur Robert la vengeance du Ciel, qui, depuis ce tems-là, l'avoit manifestement abandonné, comme un Prince indigne de ses faveurs, après en avoir refusé une si considérable (1). Il exagéra les oppressions sous lesquelles les Normans gémissaient, & s'efforça de faire comprendre aux Anglois, qu'ils étoient obligés de prendre en main la défense de ce Peuple malheureux. Il pria les Seigneurs de considérer, combien il étoit lui-même enclin à la Paix, & avec qu'elle patience il avoit souffert les menaces du Duc son frere, auxquelles il s'étoit contenté de répondre par des avertissemens fraternels & charitables. Il s'étendit beaucoup sur ses mauvaises qualitez. Il fit remarquer son excessive prodigalité qui le mettoit continuellement en état d'être à charge à tout le monde. De plus, il l'accusa d'une arrogance outrée, & d'avoir, en toutes occasions, marqué un mépris extrême pour la Nation Angloise. Il assura que, pour lui, il persistoit toujours dans la résolution qu'il avoit prise de les gouverner par de justes Loix, de quoi la Chartre qu'il leur avoit accordée étoit une preuve incontestable. Enfin, il ajouta que, pourvu qu'il fût assuré du cœur & de l'affection des Anglois, il se croyoit assez fort pour n'avoir rien à craindre de la part de ses ennemis. Ce Discours produisit l'effet qu'il en avoit attendu. Tous les Seigneurs se sentans honorés de la confiance qu'il avoit en eux, & se flattans qu'il accompliroit ses promesses, lui promirent unanimement d'employer leurs biens & de hazarder leurs vies pour son service.

Quelque couleur que ce Prince donnât à son ambition, il n'étoit pas bien difficile de découvrir la foiblesse des raisons qu'il alléguoit pour justifier son entreprise. En effet, ces raisons n'étoient pas même spécieuses. Le prétendu refus de la Couronne de Jerusalem n'étoit fondé que sur un bruit vague, qui s'en étoit répandu en Angleterre, & qui, selon les apparences, étoit faux, puisque les meilleurs Historiens ne font aucune mention de ce fait. Mais quand même la chose auroit été aussi vraie qu'elle étoit incertaine, Robert auroit pu, en refusant la Couronne, agir par modestie, aussi-bien que par un principe d'orgueil.

(1) Ceci fait voir qu'on croyoit en Angleterre, que Robert avoit refusé la Couronne de Jerusalem, sans quoi Henri n'auroit pu employer cette raison contre son frere.



guëil ou d'irréligion. Mais quoiqu'il en soit, Henri n'étoit pas pour cela en droit de lui enlever ses Etats. Il est donc manifeste, que l'unique motif qui engagea les Seigneurs Anglois à lui promettre leur secours, fut la promesse solennelle qu'il leur fit de faire observer sa Chartre, qui avoit été jusqu'alors fort négligée.

HENRI I.  
1106.

Henri profita des engagements où les Anglois venoient d'entrer, pour se faire accorder de nouveaux Subsidés qui lui donnerent le moyen d'augmenter considérablement ses troupes. Dès que la Saison le permit, il repassa la Mer avec une nombreuse Flotte, à dessein d'achever la conquête de la Normandie. A l'ouverture de la Campagne, il alla faire le Siège de *Tinchebray*, où le Comte de Mortagne, qui s'étoit jetté dans le parti du Duc, avoit fait entrer un puissant renfort. Comme cette Place étoit forte & bien pourvûe, elle fit une assez longue résistance pour donner à Robert le tems d'accourir à son secours. Depuis que ce Prince s'étoit séparé du Roi son frere, sans en avoir pû rien obtenir, il s'étoit joint au Comte de Mortagne & à Robert de Mellesme, qui lui avoient amené toutes leurs troupes. Le Roi de France lui en avoit aussi envoyé, & plusieurs Seigneurs Normans étoient allez le joindre avec des Corps considérables, depuis qu'ils avoient connu que Henri n'agissoit pas pour eux, mais pour lui-même. Tous ces secours ayant mis le Duc en état d'aller présenter le combat au Roi, il s'avança vers lui dans cette résolution. Les deux armées étoient à-peu-près égales en nombre. Robert avoit plus d'Infanterie, mais la Cavalerie étoit de beaucoup inférieure à celle du Roi. Ainsi, chacun pouvoit se flatter de l'espérance d'un heureux succès. Cependant cette bataille, qui se donna sous les murailles de Tinchebray, ne dura pas fort long-tems. La Cavalerie Normande ayant d'abord été rompiue, & l'Infanterie ne pouvant plus maintenir le combat sans son secours, toute cette armée fut mise dans une entiere dérouté, pendant laquelle, les Anglois n'eurent autre chose à faire qu'à tuer, ou à faire des prisonniers. Le Duc de Normandie, ne voyant aucune apparence de pouvoir rallier ses troupes, & ne pouvant se résoudre à tourner les dos, aima mieux se faire prendre, que de donner aucune marque de lacheté. Edgar Atheling, le Comte de Mortagne, quatre cens Chevaliers, & dix mille Soldats, eurent le même sort. Comme la bataille de Hastings avoit rendu les Normans maîtres de l'Angleterre, celle-ci, qui se donna quarante ans après, mit les Anglois en possession de la Normandie. Le Prince Edgar, qui avoit souvent servi de jouet à la Fortune, fut relâché sur le champ, & alla passer le reste de ses jours en Angleterre, où il mourut dans une vieilleffe décrépite. Le Duc de Normandie & le Comte de Mortagne ne furent pas si favorablement traitez. Le dernier fut renfermé dans la Tour de Londres, & le premier dans le Château de Cardiff au País de Galles, où il demeura prisonnier jusqu'à sa mort qui n'arriva que vingt six ans après. Quelques-uns ont dit, que ce malheureux Prince ayant voulu faire une tentative pour se sauver, Henri lui fit perdre la vûë, par le moyen d'un bassin de cuivre ardent qu'on lui mit devant les yeux (1). Mais le silence de la plûpart des bons Historiens sur ce sujet, rend ce fait peu vrai-semblable. Auroste, je ne prétens pas excuser par-là la dureté de ce Monarque, qui au-

1107.  
Henri re-  
tourne en  
Norman-  
die.  
*Annal. Sax.*  
*Ord. Vital.*  
*Flor. Wigorn.*  
Il y assiége  
Tinche-  
bray.  
Robert  
marche au  
secours de  
la Place.

Bataille de  
Tinche-  
bray, où  
Robert est  
fait prison-  
nier.

Il est enfer-  
mé dans le  
Château de  
Cardiff.  
*Mézériau.*

roit

(1) C'est de cette manière d'ôter la vûë, que vient le terme Italien. *Abacinare*, aveugler.  
*Menage*, Orig. de la Langue Italienne.



HENRI I.  
1108.

G. Malmes-  
bur.

Henri se  
rend maître  
de toute la  
Norman-  
die.  
Matth. Paris.  
Eadmer.

Il devient  
plus fier  
envers ses  
Sujets.

Anselme  
persecute  
les Prêtres  
mariez.

roit bien dû se ressouvenir de la générosité dont Robert avoit usé envers lui, pendant le Siège du Mont Saint Michel, quand même il auroit pû oublier qu'il étoit son frere. C'est en vain qu'un Historien tâche de l'excuser, en faisant remarquer, que Robert ne l'avoit jamais aimé pendant leur première jeunesse : & qu'il lui avoit fait divers affronts. Une semblable raison n'est guères propre à produire l'effet que cet Auteur en attend.

La victoire de Tinchebray ayant acquis au Roi la possession de toute la Normandie, ce Monarque s'en retourna triomphant en Angleterre. Dès qu'il y fut arrivé, son premier soin fut de faire quelques Réglemens pour sa propre Cour où, depuis long-tems, il s'étoit glissé des abus qu'il étoit nécessaire de corriger. Sous le Regne précédent, lorsque le Roi alloit en voyage, les gens de sa suite commettoient de grands excès dans les maisons où ils logeoient : ils opprimoient leurs hôtes par des extorsions criantes, & attentoient à la chasteté des femmes, sans que personne se mit en devoir de les réprimer. Les faux Monnoyeurs étoient en grand nombre, & marchaient la tête levée, parce qu'ils étoient assurés de la protection des Grands qui les faisoient travailler dans leurs maisons où personne n'osoit aller les chercher. Ces désordres n'ayant pû être arrêtés par l'Edit que le Roi avoit publié, au commencement de son Regne, il le renouvela, & y ajouta des peines encore plus rigoureuses. La sévérité étoit nécessaire pour mettre un frein à la licence qui s'étoit introduite dans le Royaume, par la connivence qu'on avoit eu jusqu'alors pour les crimes de cette nature.

Avant le commencement de la guerre de Normandie, Henri avoit positivement promis à ses Sujets de les gouverner équitablement, & de les maintenir dans leurs privilèges. Mais la prospérité lui fit oublier ses promesses. Immédiatement après son retour, on s'aperçut qu'il étoit devenu plus fier, & moins populaire qu'il ne l'avoit été auparavant. Il traitoit les Grands avec une hauteur insupportable, jusqu'à se servir, en leur parlant, de termes très-offensans. D'ailleurs il se mettoit peu en peine d'observer sa propre Chartre, ou de corriger les abus qui tournoient à son profit. Il n'y avoit qu'Anselme, pour qui il eut encore quelques égards. La peine que ce Prélat lui avoit causée, lui faisoit regarder les occasions de se brouiller avec lui, comme des écueils très-dangereux qu'il étoit résolu d'éviter. Mais ses précautions ne produisirent point d'autre effet, que de rendre Anselme plus fier & plus impérieux qu'il ne l'avoit été avant la querelle. Ce Prélat voyant que le Roi, de peur de s'engager dans de nouveaux embarras, ne vouloit point se mêler des affaires Ecclésiastiques, profita de cette conjoncture, pour pousser, à toute rigueur, les Prêtres qui s'obstinoient à garder leurs femmes. Sa disgrâce, & sa longue absence leur avoient fait espérer qu'ils se verroient enfin délivrés de ses persécutions. Mais il leur fit bien-tôt connoître, qu'il n'étoit pas homme à laisser imparfait ce qu'il avoit une fois commencé. Quelque tems après son retour, il fit assembler un Synode qui, par ses sollicitations, décerna de grandes peines contre les Ecclésiastiques qui voudroient s'obstiner à vivre dans l'état de mariage. Il y en eut même quelques-uns qui furent privez de leurs Bénéfices. Mais bien loin que cette rigueur produisît quelque bien, elle ne fit que donner au Clergé, l'occasion de commettre des crimes réels & effectifs, pour vouloir éviter le prétendu désordre, où il étoit auparavant engagé. Le



Le Roi ne prenoit pas beaucoup de part à ce Règlement du Synode. Il lui étoit indifférent que les Ecclésiastiques fussent mariez, ou qu'ils vécuissent dans le célibat. Aussi laissa-t-il agir l'Archevêque, sans se mêler d'une affaire qui ne le regardoit pas. Il étoit sur le point d'en avoir sur les bras une autre qui méritoit mieux son attention. Louis le Gros Roi de France, qui venoit de succéder à Philippe son Pere, regardant Henri comme un voisin très-redoutable depuis qu'il avoit acquis la Normandie, cherchoit les moyens d'abaisser sa trop grande puissance. Pour exécuter ce projet, il avoit dessein de se servir de Guillaume surnommé *Criton* fils de Robert, jeune Prince de grande espérance, mais qui étoit encore mineur. Quelque précaution qu'il pût prendre pour cacher ses desseins, Henri en ayant été averti, passa subitement en Normandie où il fit arrêter son Neveu, de peur qu'il ne servît de prétexte à quelque soulèvement. Cette démarche ayant fait connoître à Louis, que son dessein étoit éventé, il en remit l'exécution à une occasion plus favorable. Cependant, le jeune Prince s'étant sauvé de sa prison par l'adresse de son Gouverneur, fut mené à Paris & en diverses autres Cours, où il sollicita vainement du secours pour recouvrer les Etats du Duc son Pere. Les Princes voisins craignoient trop la puissance de Henri, pour oser s'engager dans cette entreprise. Quant aux Normans, bien que plusieurs d'entre eux fussent portez à favoriser le Fils de leur Souverain, & que quelques-uns contribuassent même en secret à son entretien, ils n'osoient pourtant se déclarer ouvertement en sa faveur.

Après que Henri eut passé tout l'Hiver & une partie de l'Été en Normandie, il se rendit en Angleterre, où bien-tôt après, il reçut des Ambassadeurs de l'Empereur Henri V. pour lui demander Mathilde sa fille en Mariage. Il reçut cette proposition avec joye, & dès qu'on fut convenu des conditions, le Mariage fut célébré par Procureur. Mais comme la Princesse étoit encore trop jeune, ce ne fut que l'année suivante qu'elle fut envoyée à l'Empereur son Epoux, avec un train magnifique, & une somme très-considérable pour dot.

La nécessité de payer le Mariage de sa fille fournit au Roi un prétexte d'imposer une taxe de trois Schellings sur chaque *Hyde* de terre. Cette imposition produisit une somme immense, s'il est vrai, comme quelques-uns prétendent l'avoir calculé, qu'elle étoit aussi grande que le seroit aujourd'hui une de huit cens vingt quatre mille huit cens cinquante livres Sterling. La coutume d'imposer une taxe pour marier les filles du Roi, fut introduite par ce prince, & très-exactement pratiquée par ses Successeurs, qui la trouvoient trop avantageuse pour la laisser perdre. On voit par là combien les nouveautez de cette nature, qui prennent force de Loi par un seul exemple, sont préjudiciables à un peuple libre.

Avant que ce mariage fut célébré, la mort avoit enlevé Anselme Archevêque de Cantorbéri, Prélat sçavant pour ce siècle-là, mais fier & opiniâtre au dernier point. On a tout lieu de croire, que son zèle pour la Cour de Rome, sa fermeté au sujet des Investitures, & l'ardeur avec laquelle il travailla toute sa vie à établir le célibat des Prêtres en Angleterre, lui ont procuré une place dans le Calendrier. Dès que ce Prélat fut dans le tombeau, le Roi s'empara des revenus de l'Archevêché, & en conserva la jouissance pendant cinq ans.

Tome II.

L

Les

HENRI I.

1108.

Le Roi de France suscite des affaires à Henri.

Eadmer.

Ord. Vital.

H. Huntingd.

Il veut faire

agir Guil-

laume fils

de Robert.

Henri se

saisit du jeu-

ne Prince

son Neveu,

qui trouve

le moyen

des'évader.

1109.

Mariage de

Mathilde

fille de Hen-

riavec l'Em-

pereur Hen-

ri V.

Le Roi im-

pose une

taxe pour

payer la dot

de sa fille.

Mort d'An-

selme.



HENRI I.  
1109.

Le Roi  
tient la  
main à faire  
observer  
aux Prêtres,  
le célibat.  
*Eadmer.*

1110.  
Rétablisse-  
ment des  
Etudes à  
Cambrid-  
ge.  
*M. Echard.*

1111.  
Henri châ-  
telle Comte  
du Maine.  
*G. Malmesb.  
H. Huringd.  
Fl. Wigorn.*

1112.  
Henri éta-  
blit une Co-  
lonie de  
Flamans  
dans le País  
de Galles.

1113.  
Il repasse  
en Norman-  
die.  
*Ord. Vital.  
G. Malmesb.*  
Il marie le  
Prince son  
Fils avec  
une Fille  
du Comte  
d'Anjou.  
Il surprend  
Robert de  
Mellefme,  
& le met en  
prison.

1114.  
Il remplit  
les Bénéfi-  
ces vacans.

Les Prêtres espéroient que la mort d'Anselme les délivreroit de la persécution qu'ils avoient soufferte durant sa vie ; Mais la Cour de Rome n'en fut pas moins ardente à maintenir ce que l'Archevêque n'avoit fait que par ses ordres. D'ailleurs, le Roi, qui ne vouloit point se broüiller avec le Pape, tint la main à l'exécution de ce qui avoit été établi. Ainsi les Ecclésiastiques furent obligez de garder une chasteté apparente, en se privant du mariage. Mais ils se récompensèrent en secret de cette contrainte, en commettant les crimes les plus énormes. C'est du moins ce dont les Auteurs de ce Siècle-là ne font pas difficulté de les accuser.

L'année 1110. fut remarquable par le rétablissement des études à Cambridge, où elles avoient souffert une longue interruption. Selon le sentiment commun, Edoüard l'Ancien y avoit autrefois établi une Université. Mais cette Ville eut tant de part aux guerres des Danois, que les Lettres y tombèrent dans une décadence dont elles ne se releverent qu'au tems dont nous parlons présentement.

L'année suivante, Henri passa la Mer pour aller s'opposer aux progrès de Foulque Comte d'Anjou qui avoit fait révolter la Ville de Coutance en Normandie. *Elie*, Comte du Maine, qui étoit entré dans les intérêts du Prince Angevin, ayant été fait prisonnier dans un combat, fut exécuté à mort. Henri crut cet exemple de sévérité nécessaire pour inspirer de la terreur aux Normans dont il craignoit la révolte, sachant bien que la France seroit toujours prête à les protéger.

Avant que d'aller en Normandie, Henri avoit reçu en Angleterre un grand nombre de Flamans que des inondations arrivées dans leur País, avoient obligez à chercher ailleurs de nouvelles habitations. Il les avoit d'abord établis dans les endroits ruinez de la Province d'Yorck. Mais, sur les plaintes qu'on lui en fit après son retour, il les transplanta dans les Provinces conquises du País de Galles, aux environs de *Rass* & de *Pembrook*. La postérité de ces Etrangers s'est continuée jusqu'à ce jour dans ces quartiers-là, où l'on s'aperçoit encore, à son Langage & à quelques coutumes différentes de celles de ses Voisins, qu'elle tire son origine d'un autre País.

Henri n'eut pas le tems de faire un long séjour dans son Royaume. Un an après, il se vit encore obligé de repasser en Normandie, où le Roi de France lui avoit suscité une nouvelle guerre, en portant le Comte d'Anjou à reprendre les armes. Cette guerre lui causa quelque embarras : mais il en surmonta heureusement les difficultez. Louis eut même la mortification de voir détacher de son part le Comte d'Anjou, qui, par cette défection, se procura l'avantage de marier sa Fille avec le Prince Guillaume, fils de Henri. Pendant le séjour que le Roi fit en Normandie, il eut la satisfaction de voir tomber entre ses mains Robert de Mellefme, le plus obstiné de ses ennemis, qui fut envoyé en Angleterre, & détenu en prison tout le reste de sa vie. Après que Henri se fut ainsi délivré de ces embarras, il retourna dans son Royaume, où il vécut en paix pendant les cinq années suivantes, sans que personne troublât son repos, excepté les Gallois, qui, de tems en tems, lui donnoient quelque occupation.

Pendant qu'il jouissoit de cette tranquillité, le Pape & le Clergé obtinrent enfin de lui qu'il fit remplir les Bénéfices vacans, particulièrement l'Archevêché



vêché de Cantorbéri, dont il tiroit le revenu depuis cinq ans. Dès qu'il y eut donné son consentement, on assembla un Synode, où, d'une commune voix, *Raoul*, Evêque de Rochester, fut élu pour remplir le premier Siége, à la grande satisfaction du Peuple, qui avoit beaucoup d'estime pour ce Prélat. *Thurstan*, l'un des Chapelains du Roi, fut nommé à l'Archevêché d'Yorck. En même tems, on remplit tous les autres Bénéfices, mais avec tant de partialité pour les Normans, que les Anglois en eurent un juste sujet de se plaindre.

HENRI I.  
1114.  
Raoul est  
élu Arche-  
vêque de  
Cantorbéri,  
& Thurstan  
d'Yorck.

Les Gallois se rendant de plus en plus incommodes sur les frontières, Henri prit la résolution, non de les châtier simplement, mais de les exterminer. Pour exécuter cette barbare résolution, il entra dans leur País avec une nombreuse armée, laquelle il partagea en trois Corps, à dessein de les envelopper de toutes parts. Mais comme à son approche ils s'étoient retirez sur leurs Montagnes, il ne lui fut pas possible de les joindre. Il s'obstina pourtant à les y tenir long-tems investis. Mais enfin, voyant qu'il ne pouvoit les attirer hors de leurs retraites, il se résolut à leur accorder la paix. Dès qu'il fut de retour à Londres, il y reçut la nouvelle, que le mariage de Mathilde sa Fille avoit été consommé, & que cette Princesse avoit été couronnée à Mayence.

Henri fait  
la guerre  
aux Gallois.

Peu de tems après, Henri repassa en Normandie, où il fit prêter serment par les Etats au Prince Guillaume son Fils, qui étoit alors âgé de douze ans. L'année suivante, il prit la même précaution à l'égard de l'Angleterre, afin d'assurer la Couronne dans sa famille. Pour cet effet, il convoqua une Assemblée Générale à Salisburi, où tous ceux qui la composaient promirent de reconnoître le Prince Guillaume son Fils pour leur Souverain, après la mort du Roi son Pere, & lui prêterent serment. C'est de cette Assemblée que quelques-uns prétendent tirer l'origine du droit que les Communes d'Angleterre ont de faire partie du Parlement. Ils soutiennent, qu'à l'imitation de ce qui se pratiquoit en Normandie, Henri convoqua les Communes, aussi-bien que la Noblesse & le Clergé, & que ce fut la première fois que les Députés du Peuple furent admis dans l'Assemblée des Etats. D'autres avancent, que les Assemblées générales de la Nation étoient hors d'usage avant celle-ci. Enfin, il y en a qui assurent que celle-ci fut la première à laquelle on donna le nom de Parlement. De ces trois sentimens, le premier ne peut être prouvé. Le second est évidemment faux, & le troisième très-incertain.

1115.  
Les Nor-  
mans prê-  
tent serment  
au Prince  
Guillaume.  
*Annal. Sax.*  
*G. Malmesb.*

1116.  
Les Anglois  
en font au-  
tant.  
Sentimens  
touchant les  
Parlemens  
& les droits  
des Com-  
munes.  
*Mr. Echard.*

Depuis que Loüis le Gros étoit sur le trône de France, il n'avoit point cessé de susciter des affaires à Henri, tantôt en appuyant les mécontents de Normandie, tantôt en excitant les Princes voisins contre lui. Bien qu'ordinairement il prit soin de se cacher, Henri n'ignoroit pas que ce Prince étoit l'unique appui de tous ces petits ennemis qui le chagrinoient, & ce fut pour s'en venger, qu'il entreprit de le combattre par les mêmes voyes. Thibaud, Comte de Blois, son neveu, fils d'*Adèle* sa sœur, ayant reçu quelque chagrin du Roi de France, Henri prit soin de l'exciter à la vengeance, & l'ayant porté à prendre les armes, il lui donna un puissant secours. Loüis de son côté investit Guillaume Criton, fils de Robert, du Duché de Normandie, & promit de l'aider de toutes ses forces à s'en mettre en possession. Appuyé du secours de la France, & de celui de Baudouin Comte de Flandres, ce jeune

1117.  
Loüis le  
Gros cha-  
grine Henri,  
qui s'en  
venge.

Loüis en-  
treprend de  
mettre Guil-  
laume, fils  
de Robert,  
en posses-  
sion de la  
Normandie



**HENRI I.** Prince entreprit d'arracher la Normandie au Roi son Oncle. Ce n'étoit plus en cachette que Loüis agissoit en cette occasion, mais ouvertement. Il prétendoit, en qualité de Souverain Seigneur de la Normandie, avoir droit de disposer de ce Duché, d'autant plus que c'étoit en faveur du Fils unique du Duc Robert qui étoit détenu injustement en prison. Son armée ayant été renforcée d'un nombre considérable de troupes, que le Comte de Flandre lui amena, il entra dans la Normandie, à dessein d'en assurer la possession au jeune Guillaume.

**1118.** Dès que Henri fut informé des projets de ses ennemis, il fit de grands préparatifs pour soutenir cette guerre dont les Anglois furent obligés de faire toute la dépense. Quant tout fut prêt, il passa la Mer, & ayant joint ses forces à celles du Duc de Bretagne, & du Comte de Blois, il s'avança vers ses ennemis pour les combattre. Mais Loüis, ne jugeant pas à propos de l'attendre, prit le parti de se retirer (1), confus d'avoir si mal pris ses mesures, & de ce que la diligence du Roi d'Angleterre avoit renversé ses projets. Au lieu de soutenir ce qu'il avoit entrepris, il fit faire à Henri des propositions de paix, qui ne furent acceptées, qu'à condition qu'il restitueroit Gisors dont il s'étoit emparé. Dès que le Traité fut signé, Henri repassa promptement dans son Royaume, pour en empêcher l'entrée à un Légat que le Pape envoyoit, sans lui en avoir demandé l'approbation. La Reine Mathilde, sa femme, mourut quelques mois après, regrettée de tous les Anglois, tant à cause de son mérite, que parce qu'elle étoit descendue de leurs anciens Souverains.

Loüis se retire.  
Traité de paix entre les deux Rois.

Loüis recommence la guerre.

Indolence surprenante de Henri.

Il passe enfin en Normandie.  
Il gagne une bataille, où il court risque de la vie.

Cependant le Roi de France n'avoit pas perdu de vue son premier projet. Henri ayant négligé de faire démolir les murailles de Gisors, suivant le dernier Traité, Loüis en prit occasion d'entrer à l'improviste dans la Normandie, & d'y faire de grands ravages. Cependant Henri demouroit tranquille en Angleterre, & ne paroissoit pas faire beaucoup d'attention à cette insulte; tout le monde étoit surpris de sa nonchalance; plusieurs même l'attribuoient à un défaut de courage. Enfin, un de ses Courtisans ayant pris la liberté de lui représenter combien elle faisoit de tort à sa réputation, il lui répondit sans s'émouvoir, qu'il avoit appris du Roi son Pere, que le meilleur moyen de vaincre les François étoit de laisser passer leur premier feu. Cependant, pour faire voir que sa lenteur n'étoit pas un effet de sa crainte, il passa bientôt après en Normandie avec une puissante armée, & présenta la bataille à ses ennemis. Loüis ayant accepté le défi, les deux armées en vinrent aux mains; pendant le combat, un Chevalier François, nommé *Crispin*, attaqua personnellement le Roi d'Angleterre, & lui déchargea deux coups sur la tête d'une telle force, que, bien que ce Prince fut armé d'un casque, il se trouva tout en sang. Cela ne l'empêcha pourtant pas de continuer ce combat singulier. Le sang qu'il sentoit couler redoublant son courage, il porta un si furieux coup à son Adversaire, qu'il le renversa de dessus son cheval, & le fit prisonnier. Cette action donna une telle émulation à ses troupes, qu'enfin, après un long combat, elles obligèrent les ennemis à leur céder le champ de bataille. Le grand étendart de France fut pris en cette occasion, & porté en triomphe.

(1) Les Historiens François ne parlent point de cette retraite de Loüis le Gros, ni de la Paix qui suivit immédiatement, & confondent cette première Guerre de l'année 1118. avec celle qui se renouvela la même année après la restitution de Gisors.



triomphe à Roïen. Quelque tems après, les deux Rois se livrerent un second combat dont le succès fut douteux, chacun des deux Partis s'en étant attribué tout l'avantage. En général, cette guerre fut fort vive, & ne donna pas peu de peine à ces deux Monarques.

HENRI I.  
1118.

Pendant que des deux côtez on continuoît les actions militaires avec une égale chaleur, Loüis tâchoit de profiter du séjour que le Pape Calixte II. faisoit alors en France, pour susciter de nouvelles affaires à son ennemi. Il espérait que ce Pontife, qui étoit de la Maison de Bourgogne, se porteroit aisément à favoriser ses desseins. Dans cette vûë, sans lui découvrir pourtant ses intentions, il obtint de lui la convocation d'un Concile à Rheims, auquel les Evêques Anglois furent invitez. Henri, qui ne soupçonnoit rien de ce côté-là, ne fit aucune difficulté de leur permettre d'assister à ce Concile. Il leur ordonna seulement, quand ils prirent congé de lui, de saluer le Pape de sa part, d'écouter ses préceptes Apostoliques, mais de se donner garde de n'apporter dans son Royaume aucune des nouvelles inventions de la Cour de Rome. Ce Concile étoit, pour la plus grande partie, composé d'Evêques François, dont quelques-uns, qui avoient le secret de leur Roi, firent de grandes plaintes contre Henri. Ils proposèrent même de l'excommunier, sur ce qu'il détenoit injustement la personne & les Etats du Duc de Normandie son frere, qui, en qualité de Croisé, étoit sous la protection de l'Eglise. Cette proposition auroit été sans doute approuvée, à la pluralité des voix, si le Pape, qui vouloit ménager Henri, ne l'eût éludée en se chargeant de lui parler lui-même pour l'exhorter à faire raison à son Frere. Quelque tems après, Calixte se rendit à Gisors, où il eut une longue conférence avec le Roi, à qui il fit entendre, que le Concile avoit jugé, que Robert devoit être rétabli dans ses Etats. Henri répondit, qu'il n'avoit pas enlevé la Normandie à son Frere, mais à des Brigands qui dissipoient l'héritage de ses Ancêtres, que Robert leur avoit abandonné. Il ajouta, qu'il n'avoit pas fait cette entreprise de son pur mouvement, mais après en avoir été sollicité par la Noblesse, par le Clergé, & partout le Peuple du Païs, qui l'avoient instamment prié d'empêcher l'entière désolation des Eglises. Il prit soin d'appuyer ces raisons de magnifiques présens qui produisirent un tel effet sur le Pontife & sur les Cardinaux qui l'accompagnoient, qu'à leur retour ils publièrent, qu'ils n'avoient jamais connu de Prince plus éloquent. Ainsi Calixte, abandonnant les intérêts du Duc prisonnier, donna ses soins à procurer la Paix entre les deux Rois, à quoi il réussit enfin l'année suivante (1).

1119.  
Concile à  
Rheims, où  
l'on tâche  
de faire des  
affaires à  
Henri.

Le Pape s'y  
oppose.  
Le Pape &  
le Roi s'a-  
bouchent à  
Gisors.

Paix entre  
les deux  
Rois.

Dès que cette Paix fut conclue, Henri, impatient de retourner en Angleterre, d'où il avoit été long-tems absent, alla s'embarquer à Barfleur, menant avec lui une nombreuse suite de Noblesse. Guillaume son fils, qui étoit alors âgé de dix-sept ans, prit dans son Vaisseau toute la Jeunesse de la Cour, afin de rendre son passage plus agréable. Comme il étoit parti le dernier, il se picqua d'atteindre le Roi son Pere, & promit une recompense aux Matelots, si son Vaisseau arrivoit le premier. Cette vaine émulation fut vraisemblablement la cause du malheur qui lui arriva. Comme le Pilote, afin

1120.  
Le Prince  
Guillaume  
périt sur  
Mer.

L iij de

(1) Le P. Daniel dit, que le Pape menaça Henri de l'excommunier, & qu'il le fit. pag. 1148. B. Mais les Historiens Anglois parlent autrement de cette entrevûe.



HENRI I.  
1120.

de devancer le Roi, voulut raser la côte d'Angleterre de trop près, le Vaisseau toucha sur un rocher, & s'ouvrit. Dans l'épouvante que cet accident causa, le premier soin des Matelots fut de mettre la Chaloupe en Mer, pour sauver le Prince, & en effet, cette diligence l'avoit déjà mis hors de danger. Mais dans le tems qu'il commençoit à s'éloigner, les cris de Mathilde, sa Sœur naturelle, l'obligerent à retourner vers le Navire pour la recevoir. Son approche ayant donné lieu à plusieurs autres de sauter dans la Chaloupe, elle se trouva tellement surchargée, qu'elle s'enfonça, sans qu'il fût possible de sauver la vie au Prince. De tous ceux qui étoient demeurez dans le Vaisseau, il n'y en eut qu'un petit nombre qui se sauverent à la nage. Ce fut de ceux-ci qu'on apprit les circonstances de ce funeste accident. Parmi ceux qui périrent dans ce naufrage, se trouverent outre le Prince Guillaume, un de ses Freres bâtards nommé *Richard*, *Mathilde* sa Sœur Comtesse du Perche, *Lucie* Nièce du Roi, le Comte de Chester, & divers Seigneurs, dont on prétend que la vie débordée n'avoit que trop mérité cette punition.

1121.  
Henri épou-  
se Adelaïde  
de Louvain.

Ce malheur imprévu produisit un tel effet sur le Roi, qu'on ne le vit jamais rire depuis. Cependant le desir extrême qu'il avoit de réparer la perte qu'il venoit de faire, lui fit prendre la résolution d'épouser *Adelaïde*, Fille de *Geofroi* Comte de Louvain. Mais ce mariage ne lui procura pas la satisfaction qu'il en espéroit.

Guerre de  
Galles.

Cette même année, les Gallois firent une irruption dans la Province de Chester, sous la conduite de *Griffin* leur Roi. Ils y brûlerent quelques Châteaux, & firent d'autres ravages qui attirerent les armes Angloises dans leur propre País. Henri s'étant mis à la tête de son armée, y fit d'abord quelques progrès. Mais un jour, ayant voulu se saisir d'un certain passage, il tomba dans une embuscade où il perdit beaucoup de monde, & reçut lui-même un coup de fleche sur sa cuirasse. Cet accident, & la crainte qu'il eut de ne pouvoir pas terminer cette guerre aussi heureusement qu'il l'avoit espéré, l'ayant empêché de s'engager plus avant, il accorda la Paix à *Griffin*. Cependant, il se fit donner des otages, & mille bêtes à corne, pour se dédommager des frais de la guerre.

1122.  
Mort de  
l'Archevê-  
que de Can-  
torbéri.

Peu de tems après, la mort enleva du monde *Raoul* Archevêque de Cantorbéri. C'étoit un Prélat d'une vie sans reproche, mais tellement attaché aux prérogatives de son Siège, qu'il n'en pouvoit souffrir la diminution même dans les choses de la plus petite conséquence. Par exemple, aux jours des grandes Fêtes, que le Roi avoit accoutumé de porter la Couronne, il ne vouloit point permettre qu'il la mit lui-même sur la tête, prétendant qu'en toutes occasions, cette fonction appartenoit à l'Archevêque de Cantorbéri. Ce premier Siège demeura vacant jusqu'à l'année suivante, que *Corbet*, Abbé d'un Monastere de S. Benoît, fut élu par un Synode, convoqué exprès à Winchester.

1123.  
Corbet élu  
Archevê-  
que.

Henri pré-  
vient la ré-  
volte des  
Normans.  
S. Dunelm.  
H. Huntingd.  
Ord. Vital.

Henri s'étoit persuadé qu'en faisant la Paix avec le Roi de France, il avoit éloigné toutes les occasions de guerre au-delà de la Mer, & que personne n'oseroit plus lui disputer la possession de la Normandie. Cependant *Robert de Mellent*, Seigneur de *Pont-Audemur*, lui suscita des affaires qui l'obligerent à repasser encore à ce Duché. Ce Seigneur, qui étoit accrédité parmi les Normans, & qui étoit secrètement appuyé du Roi de France, avoit entrepris



pris de rétablir Guillaume Criton dans ses droits. Il avoit même tellement avancé ce projet, que le País étoit sur le point de se révolter, si le Roi n'y fût promptement accouru. En arrivant, ce Prince assiégea Pont-Audemer & s'en rendit maître. Ensuite, il fit ajouter quelques Ouvrages aux Châteaux de *Caen*, de *Roüen*, d'*Arques*, & en renforça les Garnisons. Ces précautions arrêterent les Normans, qui ne se crurent plus en état d'exécuter leurs desseins. Elles n'empêcherent pourtant pas que Robert de Mellent, & le Comte de Monfort son Associé ne tinssent la campagne avec quelques troupes. Mais ces deux Chefs ayant été attirés dans une embuscade où ils furent faits prisonniers, tout le reste demeura tranquille.

HENRI I.  
1123.

1124.  
Robert de  
Mellent est  
pris.

Pendant que le Roi étoit en Normandie, le Cardinal *Jeande Crème*, Légat du Pape, se rendit en Angleterre. Le but de cette Légation étoit d'achever la réformation du grand abus prétendu du mariage des Prêtres, qui subsistoit encore, malgré toutes les précautions qu'on avoit prises pour le déraciner. Ce Légat fut reçu avec beaucoup de pompe, mais avec peu de satisfaction de la part du peuple, qui n'étoit pas accoutumé à voir des Légats exercer leur autorité dans le Royaume. Celui-ci ayant convoqué un Synode à Londres, y fit faire divers Canons très-rigoureux contre les Ecclesiastiques qui s'obstinoient à garder leurs femmes. Ces Canons ne furent pourtant pas capables d'arrêter cette prétendue licence, quoique le Roi tint la main à les faire observer. Mais le dessein de ce Prince n'étoit pas tant d'empêcher les Prêtres de se marier, que d'obtenir du Pape, par ce zèle apparent, la Commission de faire exécuter les Décrets des Conciles sur ce sujet, comme il arriva l'an 1129. Quand il fut une fois revêtu de cette autorité, il permit sans scrupuleaux Prêtres de garder leurs femmes, moyennant une certaine somme à quoi il taxa les dispenses.

1125.  
Arrivée  
d'un Légat  
en Angle-  
terre.

Synode con-  
tre les Pré-  
tres mariez

Le Roi en  
tire quelque  
avantage.

Depuis six ans que ce Monarque étoit remarié, il attendoit en vain que Dieu lui donnât des enfans de sa seconde femme. Quand il vit qu'un si long-tems s'étoit écoulé, sans qu'il y eût aucune apparence d'obtenir ce qu'il souhaitoit, il en perdit l'espérance. Cependant, afin d'assurer la Couronne dans sa Famille, il prit la résolution de faire reconnoître pour son Héritière présomptive, Mathilde sa fille, qui, après la mort de l'Empereur son Epoux, étoit retournée en Angleterre. L'avantage qu'avoit cette Princesse d'être descendue par sa mere des anciens Rois Saxons, la rendoit chère aux Anglois, qui n'étoient pas encore bien accoutumés au joug Normand. D'un autre côté, les Normans, au défaut d'un Prince de leur Nation, avoient intérêt de placer sur le Trône une Petite-fille de Guillaume le Conquérant, à qui ils étoient redevables de tout ce qu'ils possédoient en Angleterre. Ces dispositions ayant fait concevoir au Roi l'espérance de réussir dans ce qu'il se proposoit, il convoqua une Assemblée de tous les Vassaux immédiats de la Couronne. Entre les Seigneurs qui assistèrent à ce grand Conseil, se trouverent *Etienne* Comte de Boulogne Neveu du Roi, & *David* Roi d'Ecosse, à cause des Fiefs qu'il possédoit en Angleterre. Tous les Membres de cette Assemblée ayant consenti à la proposition du Roi, David & Etienne furent les premiers qui prêterent serment à Mathilde, en cas que le Roi son Pere mourût sans laisser des enfans mâles.

1127.  
Henri fait  
reconnoître  
Mathilde sa  
Fille pour  
son Héritière.

Cette affaire s'étant passée à la satisfaction du Roi, il fit le mariage de l'Im-  
pératrice  
Mariage de  
Mathilde



HENRI I.  
1127.

avec Geofroi Plantagenet.

*H. Huntingd.  
R. de Hoveden.*

*Mat. Paris.*

pératrice avec *Geofroi Plantagenet* fils de Foulque Comte d'Anjou, qui avoit laissé ses Etats à son Fils, pour aller prendre possession de la Couronne de Jérusalem, après la mort de Baudouin II. son Beau-pere. Dans la résolution que le Roi avoit prise de faire choix du Comte Geofroi, pour lui donner sa Fille, il avoit plus consulté son propre intérêt, que l'inclination de Mathilde. Cette Princesse, qui étoit veuve d'un Empereur, croyant trop s'abaisser, en épousant un Comte d'Anjou, n'avoit consenti qu'avec peine à son mariage. Mais le Roi son Pere lui avoit fait une espèce de violence, pour l'y déterminer. Comme il craignoit toujours, que Guillaume Criton son Neveu ne lui enlevât la Normandie, il croyoit ne pouvoir rien faire de plus avantageux, que de mettre Geofroi dans ses intérêts, afin qu'il fût toujours prêt à secourir cette Province, si elle étoit attaquée.

Les Barons  
font mécon-  
tens de ce  
mariage.

Si Mathilde témoigna de la répugnance à se soumettre à la volonté du Roi, les Seigneurs Anglois & Normans ne parurent pas plus contens de cette Alliance. Ils croyoient qu'on devoit les avoir consultez dans une affaire de cette importance, où il s'agissoit de leur donner un Roi. D'ailleurs, il y en avoit quelques-uns parmi eux, qui s'étoient secrètement flattez de monter un jour sur le Trône, par leur mariage avec l'Impératrice. Il étoit donc facile de prévoir, que le serment, par lequel le Roi avoit prétendu les lier, ne seroit pas d'une grande force après sa mort. Mais, outre que ce Prince ne croyoit pas qu'on osât le violer, la crainte où il étoit à l'égard du Roi de France & de Guillaume Criton fit, qu'il ne porta sa vûe que sur l'avantage présent que le mariage de sa fille lui procuroit.

1128.  
Guillaume  
Criton est  
fait Comte  
de Flandres.

Cen'étoit pas sans raison qu'il craignoit l'union de Loüis avec Guillaume. Le premier, qui ne dissimuloit plus le dessein qu'il avoit de mettre ce jeune Prince en possession des Etats du Duc son pere, l'avoit déjà investi du Comté de Flandre, afin de le mettre mieux en état de faire la guerre au Roi son oncle. Pour prévenir les desseins de son ennemi, Henri se servit de deux moyens qui lui réussirent également. Le premier, fut de porter la guerre en France. Le second, fut d'engager les Flamans à se soulever contre leur nouveau Souverain, & à prendre le parti de Thierri d'Alsace qui avoit des prétentions sur la Flandre. Suivant ce projet, il entra en France avec une puissante armée, pendant que, d'un autre côté, les Villes de Flandre se déclarerent hautement contre son neveu. Aloft fut la premiere que ce jeune Prince entreprit de réduire à l'obéissance, par un Siège, qui fut assez long pour donner le tems à son Concurrent d'accourir au secours. Guillaume, sçachant que Thierri s'approchoit, alla audevant de lui, & ayant obtenu une Victoire complete, il retourna au Siège qu'il avoit interrompu. La défaite du Comte d'Alsace auroit mis les Assiégez hors d'état de faire une plus longue résistance, si dans une sortie qu'ils firent, Guillaume n'eût reçu une blessure qui, en peu de jours, le coucha dans le tombeau. Ce jeune Prince avoit du courage & plusieurs autres bonnes qualitez; mais, pour éviter les malheurs que le Duc son pere s'étoit attiré par sa prodigalité, il s'étoit jetté dans l'extrémité contraire. Ce défaut, joint à quelques actions violentes qu'il avoit commises en Flandre, & à sa passion démesurée pour les femmes, le fit haïr des Flamans, qui par-là se trouverent disposez à prêter l'oreille aux sollicitations du Roi son oncle. Le contretens arrivé par la mort imprévûe de ce Prince, & l'armée Angloise

Guillaume  
Criton est  
tué au Siège  
d'Aloft,



Angloise qui étoit en France obligerent Loüis à se désister de ses projets , & à faire la Paix avec Henri. Depuis ce tems-là jusqu'à la fin de sa vie , ce dernier n'eut plus rien à démêler avec la France. On ne trouve plus même dans tout le reste de son regne , qui dura encore près de six ans , qu'un petit nombre d'événemens qui méritent d'être remarquez , & dont je vais rapporter les principaux.

HENRI I.  
1128.

La trentième année du regne de Henri , qui fut aussi la trentième du Siècle , ce Prince se rendit en Normandie , où il séjourna près d'un an. C'étoit principalement pour s'aboucher avec le Pape Innocent II. qu'il reconnut enfin pour véritable Pontife , quoi qu'Anaclet son Competiteur fût maître de Rome. La principale difficulté de cette affaire consistoit en ce que la France avoit reconnu Innocent , & que par cette raison , Henri avoit du penchant à se ranger dans le parti d'Anaclet. Mais Innocent sçut si bien le cajoler , qu'il entra cette reconnoissance qui ne lui étoit pas peu avantageuse.

1130.  
Henri reconnoît Innocent II. pour Pape.

Lorsque Henri s'en retourna dans son Royaume , il prit avec lui , Mathilde sa fille , qui pour quelque mécontentement , avoit quitté le Comte Geofroi son Mari. Dès qu'il fut en Angleterre , il y convoqua une Assemblée Générale , où le serment fait à l'Impératrice fut renouvelé , après quoi il renvoya cette Princesse à son Epoux qui la demandoit.

Les Barons renouvellent leur serment à Mathilde.

L'année 1132. fut remarquable par la fondation d'un nouveau Siège Episcopal à Carlisle , & par l'embrasement d'une partie de la Ville de Londres. Comme la plupart des maisons étoient de bois , cette Ville étoit souvent sujette à de pareils accidens.

1132.  
Siège Episcopal établi à Carlisle.  
Incendie à Londres.

L'année suivante , un nouveau sujet de joye fit oublier ce malheur. Mathilde mit au monde un Prince qui fut nommé Henri comme son ayeul. Instantement après la naissance de ce Prince , le Roi fit encore assembler tous les Grands , & leur fit renouveler le serment de la Succession , dans lequel le Prince nouveau né fut compris. Ce fut pour la troisième fois qu'il fit prêter ce Serment qui n'en fut pourtant pas mieux observé. Mathilde eut encore deux autres fils , sçavoir Geoffroi & Guillaume dont j'aurai occasion de parler dans la suite.

1133.  
Naissance de Henri fils de Mathilde.

Vers la fin de l'Eté de cette même année , le Roi passa pour la dernière fois en Normandie. Il s'embarqua le jour d'une Eclipsé de Soleil , & deux jours après il y eut un grand tremblement de Terre , accompagné de flammes qui sortoient en divers endroits des ouvertures causées par les violentes secousses que la Terre avoit souffertes. Quelques-uns ont voulu prendre ces accidens pour des présages de la mort du Roi , laquelle on ne vit pourtant arriver que deux ans après. Elle fut précédée de celle de Robert son frere-aîné , qui mourut dans le Château de Cardiff , où il étoit détenu depuis vingt-six ans. Ce fut un Prince d'un grand courage , & pendant quelque tems d'une grande réputation. Sa facilité , sa négligence , & sa prodigalité , lui firent perdre deux fois l'occasion d'acquiescer la Couronne d'Angleterre , à laquelle il avoit plus de droit que ses freres , & qu'il méritoit peut-être mieux qu'eux. Il fut surnommé *Courte-hose* , soit parce qu'il portoit ses hauts-de-Chaussée fort courts , ou parce que ses jambes étoient trop courtes & mal proportionnées au reste de son corps. Quelques-uns l'ont surnommé *Courtois* , parce qu'ils n'ont pas entendu la signification de *Courte-hose* , & parce qu'en effet ce nom convient

Henri va en Normandie

Mort de Robert frere du Roi , dans sa prison.



HENRI I.  
1135.  
Mort de  
Henri I.

assez à son naturel généreux. Il fut enterré à Glocester dans le Chœur de l'Eglise Cathedrale, où l'on voit encore son tombeau.

La mort de Robert fut bien-tôt suivie de celle du Roi son frere. Sur la fin du mois d'Août 1135. il fut attaqué d'une violente maladie, qui, en sept jours, le coucha dans le tombeau. On dit qu'il se la causa lui-même, en mangeant avec excès des lamproyes qu'il aimoit passionnément. Il étoit alors au Château de Lyon près de Roüen, où il se plaisoit beaucoup. Quand il se sentit proche de sa fin, il fit appeller le Comte de Glocester son fils naturel, & lui recommanda fortement les intérêts de l'Impératrice sa fille, sans faire aucune mention du Comte d'Anjou, son gendre, duquel il n'étoit pas content. Ensuite, il fit son Testament, où il légua plus de soixante mille livres sterling à ses Domestiques. Il ordonna que ses dettes fussent exactement payées & remit à ses débiteurs tous les arrérages qu'ils lui devoient. Sa mort arriva le second de Septembre, dans la soixante & huitième année de son âge, & dans la trente-fixième de son regne. Son corps fut coupé en plusieurs pièces pour l'embaumer, selon la maniere grossiere de ce tems-là, parce qu'il devoit être inhumé en Angleterre, dans l'Abbaye de Reading.

Son caractère.

On trouvoit dans ce Prince un grand mélange de bonnes & de mauvaises qualitez. Il étoit très-brave, & d'une grande capacité, tant dans la guerre, que dans le Gouvernement de ses Etats. La prudence avec laquelle il régloit ses affaires parut principalement en ce que, pendant les fréquens voyages qu'il fit en Normandie, il n'y eut jamais aucun soulèvement en Angleterre, quoique ce Royaume ne manquât pas de mécontents. Il étoit extrêmement sobre. Jamais on ne lui vit faire aucun excès ni dans le manger, ni dans le boire, à l'exception de celui qui lui coûta la vie. Tous les malfaiteurs trouvoient en lui un Prince inexorable, parce qu'il étoit convaincu que la sévérité étoit absolument nécessaire pour arrêter la licence qui s'étoit introduite sous le dernier regne. Son éducation avoit été toute différente de celle de Guillaume le Roux. Au lieu que celui-ci n'avoit aucune étude, Henri avoit été élevé dans la connoissance des Lettres, & y avoit même fait d'assez grands progrès. Ce fut ce qui lui acquit le surnom de *Beau-clerc*, c'est-à-dire Sçavant, parce qu'en ce tems-là, personne, excepté les Clercs ou les Ecclesiastiques, ne s'attachoit à l'étude, & les Princes encore moins que les particuliers. Celui-ci conserva, toute sa vie, le goût des Sciences, qu'il avoit pris pendant sa jeunesse. Il avoit même fait bâtir un Palais à Oxford, où il alloit souvent se délasser dans la conversation des Sçavans de cette Université. La beauté de son visage, ses yeux doux & serains, sa contenance libre & assurée, un air affable, & une agréable conversation, prévenoient d'abord tout le monde en sa faveur. Tout cela auroit pû le faire regarder comme un Prince accompli, si ses belles qualitez n'eussent été obscurcies par divers défauts, entre lesquels la cruauté, l'avarice, & l'impudicité étoient les plus remarquables. Le premier parut dans la maniere barbare dont il traita son frere aîné. Le second, dans les taxes extraordinaires & trop fréquentes dont il chargea ses Sujets. Le troisième, dans le grand nombre de bâtards qu'il eut de plusieurs Maîtresses. Je ne m'arrêterai pas à faire remarquer ici l'usurpation de la Couronne, parce qu'on pourroit prétendre, que le droit de Robert n'étoit pas incontestable, à cause de la diversité des sentimens qu'il y a sur cette matiere. Mais pour ce qui regarde l'injustice



l'injustice qu'il fit à ce même frère, en lui enlevant ses Etats, & en le retenant vingt-six ans en prison, je ne crois pas qu'il soit possible de l'excuser. Pour tâcher de réparer en quelque manière les désordres qui se trouvoient dans sa conduite, il fonda les Eglises Episcopales d'Ely & de Carlisle, & les Abbayes de Reading, de Hyde, de Chester, avec le Prieuré de Dunstaple. C'étoit une manière d'expier les pechez fort à la mode en ce tems-là, & qui étant très-aisée aux personnes riches & puissantes, a été long-tems en usage, & se pratique encore aujourd'hui. La Chartre que ce Prince voulut bien accorder à ses Sujets, dès qu'il fut assis sur le Trône, est une des particularitez les plus remarquables de ce Regne, pendant lequel, l'Angleterre se trouva toujours dans une très-grande abondance. On avoit pour un Schelling, ou douze sous, autant de blé qu'il en falloit pour nourrir cent personnes tout un jour. Le foin & l'avoine nécessaires pour entretenir vingt Chevaux, pendant le même tems, ne coûtoit que quatre sous, ce qui étoit aussi le prix d'un mouton. Il est vrai que l'argent étoit alors beaucoup plus rare qu'il ne l'est aujourd'hui.

HENRI I.  
1135.

Grande abondance pendant son regne.

Henri laissa une seule fille légitime, sçavoir l'Impératrice Mathilde, & douze bâtards. Entre ceux-ci, Robert, Comte de Glocester, fut celui qui fit la plus belle figure, tant par son mérite personnel, que par le constant attachement qu'il eut pour l'Impératrice sa sœur, ainsi qu'on le verra dans le Regne suivant.

Ses enfans.

+++++

## ETIENNE,

*Quatrième Roi d'Angleterre depuis la Conquête.*

**H**ENRI croyoit avoir pris de si justes mesures pour assurer sa Succession à l'Impératrice sa fille, qu'il ne pouvoit se persuader qu'elles dussent jamais manquer. Le triple serment, par lequel il avoit lié les Seigneurs Ecclésiastiques & Temporels, lui paroissoit une digue suffisante pour arrêter leur ambition. Du moins, il ne pouvoit s'imaginer que, quand même quelqu'un d'entre eux seroit assez peu scrupuleux pour vouloir violer des promesses si solennelles, les autres fussent d'humeur à favoriser ses desseins. Cependant, ce lien qui paroissoit si puissant ne put empêcher que, même avant sa mort, ceux dont il se défioit le moins ne pensassent à rendre toutes ses précautions inutiles. On a pu observer, dans les trois Regnes précédens, avec quelle partialité les Richesses, les Honneurs & les Emplois, avoient été distribuez aux Etrangers, particulièrement à ceux qui avoient quelque relation à la Famille Royale. Les trois derniers Rois, en excluant les Anglois de leurs faveurs pour les prodiguer aux Normans, avoient espéré de pouvoir, par ce moyen, affermir la Couronne dans leur Famille. Mais il arriva, au contraire, qu'en comblant leurs parens de biens & d'honneurs, au lieu de procurer de l'appui à leurs enfans, ils leur donnerent des rivaux. En fortifiant le parti des Etrangers contre les Anglois, ils fomentèrent, sans y penser, l'ambition des premiers,

ETIENNE.  
1135.  
Inutilité des précautions de Henri I.

Fausse mesure des Rois Normans.



ETIENNE.  
1135.

Etienne ne-  
veu de Hen-  
ri, aspire à la  
Couronne  
du vivant de  
son oncle.

miers, & mirent les autres hors d'état de soutenir la Famille Royale, lorsqu'elle eut le plus besoin de protection.

Entre ceux que le dernier Roi avoit favorisez, Etienne, Comte de Boulogne, son neveu, étoit le plus considerable. Adele sa mere, fille de Guillaume le Conquérant, avoit eu du Comte de Blois son époux, quatre fils, dont Thibaud, qui étoit le second, recueillit la Succession de son pere, parce que l'aîné en fut empêché par quelques défauts naturels. Etienne qui étoit le troisième, fut envoyé en Angleterre auprès du Roi son oncle. Henri, qui étoit le plus jeune, fut Moine dans le Monastere de Clugni. Les belles qualitez d'Etienne lui acquirent bien-tôt l'estime & l'affection du Roi qui se fit un plaisir de le rendre riche & puissant. Un motif de politique se joignit encore à celui de l'affection. Il concevoit qu'il ne pouvoit rien faire de plus avantageux pour sa Famille, que de mettre ses neveux en état de la soutenir. Dans cette vûe, il fit présent à Etienne des Terres qu'il avoit ôtées au Comte de Mortagne, & ayant tiré Henri du Monastere de Clugni, il lui donna l'Abbaye de Glaston, & quelque tems après, l'Evêché de Winchester. La faveur du Roi ayant rendu ces deux freres très-accréditez en Angleterre, ils s'y firent un parti si puissant, qu'ils se crurent en état de profiter du désastre arrivé à la Maison Royale, par la mort du Prince Guillaume. Il est vrai, que, quand le feu Roi voulut assurer la Couronne à Mathilde, Etienne fut le premier qui prêta serment à cette Princesse. Mais, outre qu'il ne pouvoit pas s'en dispenser, il n'étoit pas encore tems de manifester ses desseins. Peut-être même espérait-il que le Roi, par l'affection qu'il avoit pour lui, pourroit lui faire épouser sa fille. Quoiqu'il en soit, cette espérance, s'il est vrai qu'il s'en fût flatté, s'étant évanouïe par le mariage de Mathilde avec le Comte d'Anjou, il se tourna d'un autre côté pour faire réussir son projet. Par le moyen de certains Emissaires secrets, il fomenta le mécontentement que ce mariage caufoit parmi la Noblesse, & s'assura par avance du secours de ceux qui pouvoient le plus contribuer à le placer sur le Trône, après la mort du Roi. Il agit pourtant avec tant de précaution, que ce Prince ne soupçonna jamais rien de ses desseins. Au contraire, peu de tems avant sa mort, il lui donna une nouvelle preuve de son affection, en lui faisant épouser Mathilde fille unique & héritiere du Comte de Boulogne, par où il devint plus puissant & plus accrédité qu'il n'étoit auparavant.

Fortune ex-  
traordinaire  
de Roger E-  
vêque de Sa-  
lisburi.

Comme la dernière maladie, dont Henri fut attaqué, parut d'abord très-dangereuse, Etienne, qui l'avoit accompagné en Normandie, en avertit promptement l'Evêque de Winchester son frere, afin qu'il prit soin de renouveler ses brigues, pour lui procurer la Couronne. Ce Prélat avoit déjà mis dans ses intérêts l'Archevêque de Cantorbéri, & Roger Evêque de Salisburi, qui avoient tous deux beaucoup de crédit parmi le Clergé. Le dernier étoit le plus riche particulier du Royaume, ayant eû occasion d'amasser de grands biens dans l'administration des affaires Ecclésiastiques, & civiles, que le feu Roi lui avoit entièrement confiées. On rapporte l'origine de sa fortune à une cause qui a quelque chose de singulier. Pendant qu'il n'étoit encore que simple Curé d'une Paroisse de Normandie, il arriva que Henri, qui n'espéroit pas alors de monter un jour sur le Trône, entra dans l'Eglise où il disoit la Messe. La diligence avec laquelle ce Prêtre s'acquitta de sa fonction fut si agréable au Prince,



Prince, qu'il souhaïta de l'avoir pour Chapelain. Roger ne se fit pas beaucoup solliciter, pour accepter un honneur à quoi il s'étoit si peu attendu. Quoiqu'il ne fût rien moins que sçavant, il se trouva d'un esprit si souple & si naturellement Courtisan, qu'en très-peu de tems, il acquit les bonnes grâces de son Maître qui le combla de bienfaits. Dès que ce Prince fut sur le Trône, son premier soin fut d'avancer son Chapelain, en lui donnant l'Evêché de Salisburi. Son affection ne se bornant pas à cette faveur, il lui confia, dans la suite, le maniment des affaires les plus importantes de l'Eglise & de l'Etat, & le fit son premier Ministre. Cet Emploi fournit au Prélat des occasions d'accumuler des richesses immenses, qu'il employoit moins à faire des aumônes qu'à bâtir de belles maisons, & à se donner un train magnifique qui ne le cédoit guères à celui du Roi.

ETIENNE;  
1135.

C'étoit un grand avantage pour Etienne, que d'avoir dans ses intérêts trois Prélats dont le crédit l'assuroit des suffrages de tout le Clergé. Ce Corps étoit alors si puissant, que ceux d'entre les Seigneurs Laïques qui n'étoient pas du complot, ne se crurent pas en état de s'opposer au dessein qu'ils voyoient tout formé de mettre Etienne sur le Trône, puisque tous les Evêques se déclaroient pour lui. Personne ne se mettoit en devoir de parler pour Mathilde, tant l'exemple & l'autorité du Clergé avoit d'influence sur les esprits des Grands & du Peuple. Dans ces entrefaites, Henri étant mort en Normandie, Etienne se rendit promptement en Angleterre, afin de soutenir ses prétentions par sa présence. Appuyé comme il l'étoit, il ne lui fut pas trop difficile de l'emporter sur une Princesse absente qui passoit pour capricieuse, & dont la fierté avoit déjà formé contre elle un préjugé défavorable. Si les Grands avoient effectivement pour la Religion, l'attachement dont ils affectoient de faire parade, les sermens réitérez qu'on avoit faits à Mathilde auroient mis un obstacle invincible à l'élection d'Etienne. Mais on n'ignoroit pas alors, non plus qu'aujourd'hui, l'Art d'éluder les sermens les plus solennels, par des distinctions, ou par des réserves tacites, qui en rendent l'usage inutile. L'Archevêque de Cantorbéri assura, que le serment par lequel on s'étoit lié à Mathilde étoit nul, parce qu'il étoit directement opposé aux coutumes des Anglois qui n'avoient jamais été soumis à une femme. L'Evêque de Salisburi soutint, qu'on étoit dégagé de ce même serment, parce que Mathilde s'étoit mariée hors du Royaume, sans le consentement des Barons, & que l'intention de ceux qui avoient juré n'avoit jamais été de se donner un Roi qui ne fût pas de la Famille de Guillaume le Conquérant. Enfin, pour achever de lever tous les scrupules, Hugues Bigot, qui avoit été Grand Maître de la Maison du feu Roi, jura sur les Evangiles, qu'avant sa mort, ce Prince avoit deshérité Mathilde, & nommé Etienne son neveu pour son Successeur. Il n'en fallut pas davantage pour colorer l'infidélité des Barons. Sur ces foibles fondemens, ils rejetterent les droits de l'Impératrice, qu'ils avoient trois fois juré de maintenir, & firent couronner Etienne, le 26. de Decembre, vingt-quatre jours après la mort de Henri. Ainsi cette Princesse se vit privée de la Couronne, par le Ministère de ceux que le Roi son pere avoit cru les plus engagez à la lui conserver. Tant il est vrai, qu'il y a bien peu de fond à faire sur les précautions que la prudence humaine suggere.

Le Clergé  
prend le parti  
d'Etienne.

Moyens  
dont on se  
sert pour  
mettre E-  
tienne sur  
le Trône.

Il est com-  
ronné.

Etienne étoit alors âgé de trente & un an, & dans une grande estime par-



ETIENNE. 1135. Il promet beaucoup aux Barons, mi la Noblesse. Mais son âge & ses belles qualitez n'ajoutoient rien à ses droits. Ils étoient si mal fondez, que, pour engager les Barons à les soutenir, il fut obligé de leur promettre plus d'avantages sous son Gouvernement, qu'ils n'en avoient eu sous les Rois Normans ses prédécesseurs, & sans doute, plus qu'il n'avoit dessein de leur en accorder. Ce fut là l'unique motif qui les fit concourir avec tant d'ardeur à son élection. Ils s'imaginoient, que leur ayant obligation de la Couronne, il seroit toujours disposé à leur en témoigner sa reconnoissance. Mais ils ne pouvoient attendre la même chose de Mathilde, qui ayant des droits moins litigieux, n'auroit pas crû être obligée aux mêmes égards. Aussi Etienne, ne voulant rien ménager pour obtenir une Couronne qui pouvoit lui être si justement disputée, s'étoit engagé à réformer les abus, qui s'étoient introduits sous les trois Regnes précédens, & l'Evêque de Winchester son frere s'étoit rendu sa caution. Cette conjoncture étoit trop favorable, pour que les Barons du Royaume la laissassent passer sans en profiter. Lorsqu'il fut question de faire prêter serment au nouveau Roi, on exigea beaucoup plus de lui que de ses Prédécesseurs. Ce serment portoit, qu'il rempliroit, dans un certain tems, tous les Bénéfices qui viendroient à vacquer, & qu'il en laisseroit les revenus entre les mains de quelque Ecclésiastique fidèle, qui s'en chargeroit jusqu'à ce que le Bénéfice fût rempli. Qu'il ne feroit point saisir les Bois des Ecclésiastiques ni des Laïques sous des prétextes frivoles ainsi que ses Prédécesseurs avoient fait. Qu'il se contenteroit de jouir des Forêts qui avoient appartenu aux deux Guillaumes, & qu'il restitueroit celles que Henri avoit usurpées. Enfin, qu'il aboliroit le *Dane-gelt*, qui étoit une charge insupportable à la Nation, & qui ayant été ôtée par Edoiard, avoit été rétablie par les Rois Normans. Les Evêques lui prêtèrent, de leur côté, un serment qui n'étoit pas moins extraordinaire, puisqu'ils ne voulurent s'engager à lui être fidèles, qu'autant qu'il maintiendrait l'Eglise dans ses immunités. Les Seigneurs Laïques prirent la même précaution, si l'on en peut juger par le serment du Comte de Gloucester fils naturel du feu Roi. Par ce serment, il ne s'engageoit à obéir au Roi, qu'à condition que ce Prince le maintiendrait dans ses biens & dans ses honneurs, & qu'il observeroit les conventions faites avec les Barons. Etienne promit tout ce qu'on voulut exiger de lui, & s'engagea même à donner une Chartre Authentique, pour assurer les Privilèges de la Nation, & les immunités de l'Eglise.

Etienne s'empare des trésors du feu Roi. La cérémonie du Couronnement étant terminée, le nouveau Monarque se hâta d'aller à Winchester, pour se mettre en possession des trésors que le Roi défunt y avoit assemblez, & qui montoient à plus de cent mille marcs d'argent, outre la vaisselle & les joyaux. Avec cet argent, il leva une armée de Bretons, de Picards, de Flamans, & d'autres Etrangers, dont il crut avoir besoin pour se maintenir, parce qu'il n'avoit pas encore beaucoup de confiance en ses propres Sujets. A son retour de Winchester, il alla au devant du Corps du feu Roi qu'on transportoit de Normandie en Angleterre, pour être enterré à Reading, où il avoit ordonné sa sépulture.

1136. Jusqu'alors, Etienne n'avoit trouvé aucune opposition. Mais il prévoyoit bien qu'il n'en seroit pas de même dans la suite. Il y avoit bien de l'apparence que Mathilde & Geoffroi son Epoux ne manqueroient pas de faire des efforts pour lui arracher la Couronne, qu'il venoit de leur enlever. Il étoit donc nécessaire,



cessaire, qu'il tâchât de mettre le Peuple dans ses intérêts, & rien n'étoit plus capable de produire cet effet, que de faire connoître qu'il avoit véritablement intention d'accomplir ses promesses. Dans cette vûë, il convoqua une Assemblée Générale à Oxford, où il signa la Chartre qu'il avoit promise, dont voici les principaux Articles. D'abord il reconnoissoit qu'il tenoit la Couronne de l'élection du Peuple & du Clergé d'Angleterre. Il confirmoit toutes les libertez, prérogatives & immunités de l'Eglise, & consentoit que les causes & les personnes des Ecclésiastiques fussent jugées par le Clergé même. Il promettoit, qu'il ne se mêleroit en aucune manière du Temporel des Bénéfices vacans, ou biens appartenans au Clergé. Il abolissoit toutes les Loix faites au sujet de la Chasse, depuis la Conquête, & toutes celles qui regardoient les Forêts Royales. Enfin, pour gagner entièrement l'affection des Anglois, il s'engageoit à faire revivre les Saxons. Cette Chartre étoit très-avantageuse au Peuple, si elle eût été exactement observée. Mais, comme le remarque un Historien, tout de même que les Anglois n'avoient élu Etienne que pour leurs intérêts particuliers, ce Prince leur accorda toutes ces choses, plutôt pour les amuser, que pour se lier par ces chaines de parchemin. La solidité de cette remarque paroît par la conduite que le Roi tint peu de mois après. L'Archevêché de Cantorbéri étant devenu vacant par la mort de Corbet, le Roi s'empara des revenus & en garda la jouissance plus de deux ans. Encore ne s'arrêta-t-il pas là. Comme l'Archevêque étoit mort sans faire de Testament, il se saisit de tous ses biens, prétendant que c'étoit une prérogative de la Couronne. Il est vrai qu'il ne fit qu'imiter l'exemple des trois derniers Rois. Mais quand même il auroit eu ce droit, il avoit promis si positivement de s'en départir, qu'on ne pouvoit regarder cette démarche que comme une violation expresse de sa Chartre & de son serment.

Le commencement de ce Regne fut assez paisible : mais cette tranquillité ne fut pas de longue durée. Les sujets, devenus insolens, faisoient trop valoir le service qu'ils avoient rendu au Roi. Il y en avoit même, qui, ayant été contraints de se soumettre aux sentimens du plus grand nombre, cherchoient l'occasion d'effacer la tache dont la Nation s'étoit souillée en violant son serment. Le Roi, qui n'ignoroit pas ces dispositions, faisoit tout ce qui lui étoit possible pour gagner l'affection de son Peuple, dont il prévoyoit qu'il auroit bien-tôt besoin. Ce fut dans cette vûë qu'il gratifia diverses personnes de titres honorables, & qu'il aliéna beaucoup de terres de la Couronne, en faveur de ceux dont les services pouvoient lui être nécessaires. Cependant ces libéralitez ne produisoient pas l'effet qu'ils'en étoit promis. Ceux qui recevoient des bienfaits de ce Prince, les regardoient comme une récompense qui leur étoit dûë, & ceux qui se voyoient négligés en concevoient une jalousie qui lui fut très-funeste dans la suite. Mais la plus grande faute fut, de permettre aux Barons de faire fortifier leurs Châteaux, puisque par là il les mettoit en état de se révolter quand ils croiroient en avoir sujet. En peu de tems, il y eut plus de mille de ces Châteaux fortifiés, en divers endroits du Royaume.

L'insolence de *Baudouin de Redvers*, Comte de Devonshire, fit qu'Etienne ne s'aperçut bien-tôt de la faute qu'il avoit faite à cet égard. Ce Seigneur, se sentant offensé de ce que le Roi lui avoit refusé quelque grace, déclara ouvertement

ETIENNE.  
1136.

Il accorde à  
ses Sujets  
une Chartre  
très-avan-  
tageuse.

G. Malmesb.

Mort de  
l'Archevê-  
que de Can-  
torbéri.

G. Malmesb.

Le Roi  
s'empare de  
ses revenus.

H. Huntingd.

Matth. Paris.

G. Malmesb.

bur.

Disposi-  
tions à des  
troubles.

Le Roi tâ-  
che de les  
prévenir.

Il permet  
aux Barons  
de faire for-  
tifier leurs  
Châteaux.

1137.

Révolte du  
Comte de  
Devonshire

vertement.



ETIENNE  
1137.

Invasion  
des Gallois.

Le Comte  
est châtié.  
Indulgence  
du Roi pré-  
judiciable à  
ses affaires.

Les Anglois  
sont battus  
par les Gal-  
lois.

Le Roi d'E-  
cosse fait  
une irrup-  
tion dans le  
Nord.

Paix entre  
les deux  
Rois avan-  
tageuse au  
Roi d'Ecos-  
se.

Maladie du  
Roi.  
Effets fâ-  
cheux de  
cette mala-  
die.

Les Nor-  
mans appel-  
lent le Com-  
te de Blois  
frere d'E-  
tienne.  
Le Comte  
de Glocef-  
ter lui livre  
Falaise.

vertement qu'il ne vouloit plus lui obéir. Suivant cette résolution, il se fortifia dans Excéter, où il agissoit en Souverain, exerçant un pouvoir tyrannique sur ceux qui dépendoient de lui. Cette révolte étoit d'autant plus fâcheuse, que les Gallois prirent ce même tems pour faire des courses sur les frontieres, d'où ils emportèrent un grand butin. L'affaire de Baudouin paroissant au Roi plus importante que l'irruption des Gallois, il alla faire le Siège d'Excéter, où il fut long-tems arrêté. Enfin, s'en étant rendu maître, il poursuivit le Rebelle qui s'étoit retiré dans l'Isle de Wight, & l'ayant contraint d'en sortir, il le bannit du Royaume; mais il fit grace à tous les autres qui avoient eu part à la révolte. Cette indulgence lui fut très-préjudiciable, en ce qu'elle rendit plus hardis ceux qui étoient dans les mêmes dispositions.

Le succès de la guerre de Galles ne fut pas si heureux : dans une bataille qui se donna tout proche de Cardigan, les troupes du Roi furent tellement maltraitées, qu'il ne s'en sauva qu'un très-petit nombre. On dit même, que les Soldats Anglois, saisis d'une terreur panique, se laissoient prendre prisonniers par des femmes.

Pendant que les armes Angloises étoient occupées au Pais de Galles, David, Roi d'Ecosse, fit une irruption dans les Provinces Septentrionales d'Angleterre, sous prétexte de venger le tort qui avoit été fait à l'Impératrice sa Nièce. D'abord il s'empara de Carlisle & de Newcastle, & poussant plus loin ses progrès il s'avança jusqu'à Durham. Aussi-tôt qu'Etienne put se débarrasser de la Guerre de Galles, il marcha vers le Nord, pour repousser le Roi d'Ecosse dans son Pais. Les événemens de cette guerre, peu importants en eux-mêmes, sont rapportez différemment par les Historiens des deux Nations, qui ne s'accordent que dans la conclusion. Ils disent unanimement, qu'elle fut terminée par un Traité de paix, qui conserva au Roi d'Ecosse la possession de Carlisle, & assigna au Prince Henri son Fils le Comté de Huntingdon, dont il fit hommage au Roi d'Angleterre.

On prit cet expédient d'en investir le Fils, parce que le Pere refusoit de l'accepter lui-même à cette condition. Il se fonda sur ce qu'il avoit juré de ne reconnoître en Angleterre aucun autre Souverain que Mathilde, en cas que le Roi Henri mourut sans enfans mâles.

Etienne ne fut pas plutôt de retour de son expédition du Nord, qu'il tomba dans une létargie qui fit juger que sa mort étoit prochaine. La certitude qu'on croyoit en avoir excita en Angleterre & en Normandie des troubles qui ne furent pas facilement apaisés. Les amis du Roi se découragerent, & le parti de Mathilde s'accrut considérablement, par le bruit qui se répandit que ce Monarque avoit rendu le dernier soupir. D'un autre côté les Gallois, à qui cette conjoncture parut favorable, recommencerent la guerre, pendant que le Comte d'Anjou entroit dans la Normandie pour s'emparer de cette partie de la succession du Roi son beau-pere. Cependant, je ne sçai par quel endroit, ce Prince s'étoit rendu tellement odieux aux Normans, que, pour éviter de tomber sous sa domination, ils appellerent *Thibaud* Comte de Blois, frere aîné d'Etienne. Thibaud, profitant de cette disposition, s'avança jusqu'à Lisieux, où le Comte de Glocester lui porta les Clefs de Falaise. Ce Seigneur se souvenant des derniers ordres qu'il avoit reçus du Roi son Pere en faveur de Mathilde, n'avoit prêté serment à Etienne qu'à regret,



regret. Mais comme il n'étoit pas en état de soutenir seul les droits de l'Impératrice, il avoit pris le parti de dissimuler, en attendant une occasion favorable de se déclarer pour elle. Il crut l'avoir trouvée en introduisant le Comte de Blois en Normandie, dans la pensée que ce Prince, qui regardoit d'un œil jaloux l'élévation de son Frere, y exciteroit des troubles dont Mathilde pourroit profiter.

ETIENNE  
1137.

Cependant Etienne ayant recouvré sa santé, trouva ses affaires dans une extrême confusion. Les Grands, qui avoient compté sur sa mort, s'étoient déjà engagés dans divers partis dont il prévoyoit qu'il seroit difficile de les détacher. Thibaud son frere étant celui qui lui caufoit le plus d'inquiétude, il résolut de l'attaquer le premier, avant qu'il se fût fortifié du secours du Roi de France, qui étoit seul capable de le soutenir. Pour cet effet, il se rendit en Normandie, où il porta de grosses sommes d'Argent, avec quoi il gagna les principaux du Pais, qui abandonnerent le Comte de Blois. Ce changement ne devoit pas surprendre ce Comte, puisque les Normans ne l'avoient appelé que dans la croyance qu'Etienne étoit mort ou mourant, & pour éviter de se voir sous la domination du Comte d'Anjou.

Etienne recouvre sa santé.

Il chasse son Frere de la Normandie

C'étoit déjà un grand avantage pour Etienne, que les Normans eussent quitté le parti du Comte de Blois. Mais, pour achever de lui ôter toutes ses ressources, il employa une partie de son argent à mettre le Roi de France dans ses intérêts. Ce moyen lui ayant réussi comme il l'avoit espéré, il fit avec ce Monarque une Ligue offensive, qui le mit en état de ne rien craindre de la part de ses ennemis. Cependant, comme Louis ne pouvoit, sans quelque inquiétude, voir l'Angleterre & la Normandie au pouvoir d'une même personne, Etienne céda la dernière à Eustache Comte de Boulogne, son fils aîné, qui en fit hommage au Roi de France. Thibaud, ne se sentant pas assez fort pour se soutenir contre ces deux Monarques, prit le parti de se retirer. Cependant, il fit dire au Roi son Frere, qu'en cédant à la force, il ne se desistoit pas des droits qu'il avoit, en qualité d'aîné, tant sur la Normandie que sur l'Angleterre, mais il soutint mal sa fierté. Peu de tems après, il se départit de ses prétendus droits pour une pension annuelle de deux mille marcs.

Il fait alliance avec le Roi de France.

Il cede la Normandie à Eustache son Fils.

Il s'accorde avec son Frere.

L'union des deux Monarques produisit le même effet à l'égard du Comte d'Anjou, dont les prétentions étoient bien mieux fondées, à cause de son mariage avec Mathilde. Véritablement, il fit encore quelques efforts pour se maintenir en Normandie. Mais, après avoir inutilement tenté la voye des armes, il se vit contraint d'accepter comme une grâce, une pension de cinq mille marcs.

& avec le Comte d'Anjou.

Ces obstacles étant levés à l'égard de la Normandie, Etienne espéroit de jouir de quelque tranquillité en Angleterre, lorsqu'on lui porta la nouvelle, que le Roi d'Ecosse avoit fait irruption dans le Northumberland. On lui faisoit même craindre qu'il n'eût été appelé par les Barons Anglois, pour soutenir les droits de l'Impératrice, & cette crainte n'étoit que trop bien fondée. Pendant que David ravageoit les frontieres du Nord, quelques-uns des Seigneurs d'Angleterre s'étoient emparés de Berford, & selon les apparences, ils n'avoient pas dessein d'en demeurer là. A cette nouvelle, Etienne repassa promptement en Angleterre, & quoique ce fût au milieu de l'Hiver, il alla faire le

1138.  
Le Roi d'Ecosse attaque l'Angleterre.  
Plusieurs Barons se révoltent & s'emparent de Berford.  
Le Roi reprend cette Place, &



ETIENNE.  
1138.  
marche  
contre le  
Roi d'Ecos-  
se.

Soulève-  
ment géné-  
ral en An-  
gleterre.  
*Chron. de  
Gervaise.  
S. Dunelm.  
G. de Mal-  
mesb.*

Siège de Betford, & ne le quitta point, jusqu'à ce qu'il se fût rendu maître de la Place. Après cette expédition, il marcha vers l'Ecosse, où le Roi David s'étoit retiré.

Pendant qu'il étoit occupé à venger, sur les Ecoissois, les maux qu'ils avoient fait souffrir aux Anglois, il fut rappelé dans son Royaume, par le soulèvement presque général des Barons. Cette nouvelle le surprit. Cependant, il semble qu'il ne devoit pas trouver fort étrange, que les Barons violassent leur serment, puisqu'il n'avoit pas été lui-même plus scrupuleux à l'égard de celui qu'il avoit fait à Mathilde. Les Mécontens se plaignoient, qu'il avoit violé ses promesses dans plusieurs Chefs, tant à l'égard du Peuple que de l'Eglise. Mais ce n'étoit là qu'un prétexte dont ils couvroient leurs ressentimens particuliers. Le véritable Sujet de leur chagrin étoit, qu'ils n'avoient pas reçu du Roi, toutes les récompenses, qu'ils en avoient attendues. Depuis que ce Prince étoit sur le Trône, ils l'avoient continuellement fatigué de leurs demandes, quoiqu'il eût tâché, tantôt par des raisons, tantôt par des promesses, & souvent même par des dons effectifs, de satisfaire les plus importuns. Mais tout cela n'avoit pas été capable d'affermir leur fidélité qui n'étoit fondée, que sur l'espérance qu'ils avoient tous d'obtenir les mêmes biens, les mêmes honneurs, les mêmes emplois, ce qui étoit impossible.

Le Comte  
de Glocester,  
Chef  
des Révol-  
tez.

Les Révoltez avoient pour Chef *Robert*, Comte de Gloucester, qui avoit habilement profité de ces dispositions pour faire à l'Impératrice, sa sœur, un parti capable de la mettre sur le Trône. On prétend qu'il fut engagé dans cette entreprise, par les remontrances de certains Religieux qui lui représentèrent combien il hazardoit son salut, en obéissant à un Usurpateur, contre la foi du serment qu'il avoit fait à Mathilde. Cela fait voir que les Moines entrèrent bien avant dans ce complot, & qu'apparemment le Comte de Gloucester ne fut pas le seul à qui ils firent de semblables remontrances. Quelques Historiens ajoutent, que ce Comte agissoit, en cette occasion, par un motif de vengeance, parce que le Roi avoit tenté de le faire empoisonner. Mais s'il est vrai qu'Etienne ait eu ce dessein, il n'y a point d'apparence que ce fût avant que le Comte eût paru en armes contre lui. Quoiqu'il en soit, dès que Robert se fut suffisamment appuyé, il alla trouver l'Impératrice, pour l'informer de ce qu'il avoit fait pour elle. Ensuite il écrivit à Etienne même une Lettre outrageante, dans laquelle il lui reprochoit la violation du serment qu'il avoit fait à Mathilde, & l'accusoit de l'avoir entraîné dans le même crime, par ses séductions. A cette Lettre, il ajouta un Manifeste, où il traitoit Etienne d'Usurpateur, & lui déclaroit la guerre. Le Roi ne lui fit point d'autre réponse que de confisquer tous les biens qu'il avoit en Angleterre.

Il écrit au  
Roi une  
Lettre of-  
fensante, &  
publie un  
Manifeste  
contre lui.

Il s'empare  
de Bristol.

Cependant le parti de Mathilde se fortifiant tous les jours par la jonction des plus puissans d'entre les Barons, le Comte de Gloucester se rendit en Angleterre, où il s'empara de Bristol. En même tems quelques autres Seigneurs du même parti se saisirent de divers Châteaux que les Rois précédens avoient fait fortifier pour appuyer la Couronne; mais qui en cette occasion ne servirent qu'à l'ébranler. Etienne, se voyant ainsi contraint de faire la guerre à ses propres Sujets, reprit plusieurs de ces Châteaux, & les fit raser. Quoiqu'il eût un grand sujet de craindre dans cette défection si générale, il ne laissa pas de se maintenir avec son armée d'Etrangers, montrant en toutes occasions



une vigueur extraordinaire , & une ferme résolution de ne quitter le Sceptre qu'avec la vie. Il ne pouvoit assez s'étonner que ceux-là même qui avoient marqué le plus d'ardeur à le lui mettre en main , fussent les premiers à vouloir le lui arracher. Comme on est toujours enclin à se flatter , il ne trouvoit rien dans sa conduite , qui dut servir de fondement à cette révolte , & il l'attribuoit uniquement à l'inconstance & au caprice des Barons. Cependant leurs plaintes n'étoient pas entièrement dépourvûes de raisons. Outre que le Roi n'avoit pas exactement observé sa Chartre , les faveurs extraordinaires qu'il répandoit sur les Etrangers , & particulièrement sur *Guillaume d'Ypre* son Favori , donnoient à ses Sujets un prétexte assez plausible de se plaindre. La rigueur même dont il usa , dès que la rebellion eut éclaté , en faisant arrêter quelques-uns des Barons , & en confisquant leurs biens , sur de simples soupçons , ajouta une nouvelle matiere à ce feu qui n'étoit déjà que trop allumé. Enfin , la dissension s'accrut tellement par les reproches mutuels , & par les actes d'hostilité qui se faisoient tous les jours , que les Mécontents firent sçavoir à Mathilde , qu'ils étoient prêts à la reconnoître pour leur Souveraine , conformément à la promesse qu'ils avoient faite au Roi son Pere.

ETIENNE.  
1138.

Plaintes des  
Mécontents  
contre le  
Roi.

Ils invitent  
Mathilde à  
passer en  
Angleterre.

Le Roi d'Ecosse fomentoit tous ces troubles en faveur de l'Impératrice sa Nièce , bien qu'il fût aussi Oncle de la Reine , Femme d'Etienn (1). Quand ce Prince vit les affaires au point où il les souhaitoit , il entra encore une fois dans le Northumberland , & ravagea cruellement ce País qui portoit ordinairement la peine des querelles que l'Angleterre & l'Ecosse avoient ensemble. Etienn ne pouvant alors quitter le cœur du Royaume pour aller donner du secours à ses Sujets du Nord , *Thurstan* , Archevêque d'Yorck , se chargea du soin de repousser cette invasion. Il assembla les Barons & les Gentilshommes des Provinces Septentrionales & leur représenta , qu'en cette pressante occasion , ils ne pouvoient attendre du secours que d'eux-mêmes , puisque le Roi n'étoit pas en état de leur en donner. Ses remontrances ayant produit l'effet qu'il en attendoit , ils promirent tous unanimement de faire tous les efforts possibles pour repousser les ennemis. Peu de tems après , chacun ayant amené des troupes au rendez-vous qu'ils avoient pris pour les assembler , ils se mirent tous sous la conduite de *Gautier de Speck* & de *Guillaume d'Albemarle* , & s'avancerent jusqu'à *Alvertun*. La résolution étant prise d'attendre les ennemis en cet endroit , ils y planterent un mâ , au haut duquel ils mirent des Hosties consacrées & quelques bannieres des Saints , afin de s'y rallier en cas de besoin. C'est de là que cette guerre prit le nom de *Guerre de l'Etendart*. Elle a été décrite , avec toutes les circonstances , par *Ailed* Abbé de Rivaux. Mais comme le détail m'en paroît peu nécessaire , je me contenterai d'en rapporter le succès. Les Ecossois beaucoup supérieurs en nombre , ayant attaqué les Anglois dans le poste , où ils s'étoient retranchés , furent repoussés avec perte de douze mille hommes. Quoique le Roi d'Ecosse & Henri son fils donnassent , en cette occasion , des preuves d'une valeur surprenante , ils ne purent empêcher que leur armée ne fût mise dans une entière déroute. On prétend que la Harañgue qu'un Evêque fit aux Anglois , dans laquelle il promit le Paradis à tous ceux qui seroient tuez dans la bataille , contribua beaucoup à l'heureux succès de cette journée.

Le Roi d'E-  
cosse rompt  
la Paix.

R. de Hoved.  
H. Huntingd.  
M. Paris.

Guerre de  
l'Etendart.

Les Ecos-  
sois sont  
battus.

N ij

Pen-

(1) Marie d'Ecosse , Sœur de la Mere de l'Impératrice , avoit épousé Eustache Comte de Bourgogne , de qui elle avoit eu Mathilde Femme d'Etienn.



ETIENNE.  
1138.  
Etienne ré-  
duit les Ba-  
rons à l'o-  
beissance.

Il marche  
en Ecosse.

Paix entre  
les deux  
Rois.

Grande af-  
fection  
d'Etienne  
pour le  
Prince d'E-  
cosse,  
Jalousie  
des Barons  
Anglois.

Etienne  
donne au  
Prince d'E-  
cosse une  
preuve sin-  
gulière de  
son affec-  
tion.

Thibaud  
élu Arche-  
vêque de  
Cantorberi.

Pendant que les affaires d'Etienne prospéroient ainsi dans le Nord, ce Prince portoit lui-même la terreur de ses armes dans le milieu du Royaume. Les Mécontents n'osant tenir la Campagne, lui laissoient le loisir de réduire leurs Places l'une après l'autre, sans s'y opposer. Ces Conquêtes, jointes à la victoire que ses armes venoient de remporter contre le Roi d'Ecosse, étonnerent le Comte de Gloucester. Il avoit espéré une toute autre issue de cette guerre. Mais quand il vit que son parti s'affoiblissoit de plus en plus, il ne trouva point d'autre ressource que d'aller solliciter l'Impératrice à passer en Angleterre, afin d'y soutenir son parti par sa présence.

La retraite du Comte de Gloucester, & la fuite de quelques autres Seigneurs du même parti, ayant procuré au Roi quelque tranquillité, il prit la résolution de poursuivre la guerre d'Ecosse, qui avoit été si heureusement commencée. Dans ce dessein il s'avança vers le Nord, & prit en passant le Château de *Leeds*, après quoi il continua sa marche vers l'Ecosse, où David s'étoit retiré après sa défaite. Son intention étoit d'engager ce Prince à une bataille. Mais comme David ne vouloit rien hazarder dans son propre Pais, il évitoit avec soin les occasions de combattre. Cependant, la crainte où il étoit de s'y voir enfin forcé, le fit résoudre à demander la Paix. En tout autre tems, Etienne la lui auroit fait acheter chèrement, mais dans la conjoncture où il se trouvoit alors, il ne crut pas devoir se rendre trop difficile. En effet, les avantages qu'il pouvoit espérer de cette guerre n'étoient pas à comparer au préjudice que son absence pouvoit causer à ses affaires. Il conclut donc, avec David, un Traité par lequel le Prince Henri fils de ce Roi fut mis en possession de la Province particulière de Northumberland & du Comté de Huntingdon. Pour obtenir ces avantages, David s'engagea par Serment à ne se mêler plus des différends qu'Etienne avoit avec l'Impératrice.

Cette guerre étant ainsi terminée, le Roi reprit le chemin de ses Etats, accompagné du Prince d'Ecosse, qui, par ses manieres nobles & généreuses, avoit tellement gagné son affection, qu'il ne l'aimoit guères moins que s'il eût été son fils. Les caresses qu'Etienne faisoit à ce jeune Prince exciterent la jalousie du Comte de Chester & de quelques autres Seigneurs, qui prenans prétexte de ce que le Roi l'avoit fait asseoir à sa table au dessus d'eux, se retirèrent de la Cour. Mais quand même la naissance de Henri n'auroit pas exigé du Roi ce qu'il faisoit en sa faveur, son mérite demandoit qu'il eût pour lui une considération toute particulière, puisque, selon le rapport de tous les Historiens, c'étoit un Prince accompli. Etienne continua donc, malgré la jalousie des Anglois, à lui donner des marques de son estime particulièrement dans une occasion où elles ne pouvoient être équivoques. Ce jeune Prince, qui avoit accompagné le Roi au Siège de *Ludlow*, s'étant approché trop près de la muraille, alloit être enlevé de dessus son Cheval, par le moyen d'un crochet attaché au bout d'une corde, si Etienne, au péril de sa vie, ne fût accouru pour le dégager. Action qui fit autant d'honneur au Roi qu'au Prince auquel il témoignoit tant d'affection.

Cette même année, *Alberic*, Légat du Pape en Angleterre, assembla un Concile, où *Thibaud*, Abbé de Bec, fut élu Archevêque de Cantorbéri, au grand contentement des Anglois qui n'avoient vû qu'avec peine ce premier Siège vacant pendant deux années.



La Paix qu'Etienne venoit de faire avec le Roi d'Ecosse, & les avantages qu'il avoit remportez sur ses ennemis domestiques lui procuroient une tranquillité qui sembloit devoir être de longue durée. Il y a même apparence qu'elle n'auroit pas été troublée, si la faute qu'il fit de se broüiller avec le Clergé ne l'eût précipité du haut degré de Grandeur & de gloire où il se trouvoit, dans l'état le plus déplorable où un Souverain se puisse voir réduit. Les Evêques avoient beaucoup contribué à le placer sur le Trône. Depuis ce tems-là, leur pouvoir s'étoit tellement accru, qu'il n'étoit pas moins dangereux pour le Roi de les avoir pour ennemis, qu'il lui avoit été avantageux de les avoir dans ses intérêts au tems de son élection. Cependant, la jalousie qu'il conçut de leur puissance ne lui permit pas de considérer avec sa prudence ordinaire, à quoi il s'exposoit en prenant la résolution de les abaisser. Roger, Evêque de Salisburi, avoit deux Châteaux aussi forts que magnifiques, l'un à Devises, & l'autre à Shereburn, & il en faisoit commencer un troisième à Malmesburi. Alexandre, son neveu, Evêque de Lincoln, en avoit fait bâtir un à Newarck, & ne faisoit pas difficulté de dire ouvertement, que c'étoit autant pour la sûreté, que pour la Dignité de son Eglise. Nigil, Evêque d'Ely, autre neveu de Roger, imitant le faste des deux premiers, affectoit, dans son train & dans sa maison, une magnificence qui donnoit de l'envie à quelques-uns, & de l'indignation à tout le monde. Quand ces trois Prélats alloient à la Cour, ils se faisoient accompagner d'une troupe de gens armez, comme si leur dessein eût moins été de rendre leurs respects au Roi, que de le braver. Un si grand orgueil leur ayant attiré beaucoup d'ennemis, il s'en trouva quelques-uns qui en prirent occasion de jeter des soupçons dans l'esprit du Roi, & de lui insinuer qu'il ne pouvoit être en sûreté, tant que les Evêques seroient si puissans. Ses soupçons se fortifierent encore, par le bruit qui se répandit, que Mathilde se préparoit à passer en Angleterre, où elle avoit un puissant parti. Quoique l'Evêque de Salisburi eût été l'un des principaux instrumens de l'élection d'Etienne, ce Prince se persuada qu'il avoit été gagné par Mathilde, & dans cette pensée il forma le dessein d'abaisser l'orgueil de ce Prélat & de ses neveux. Il ne fut pas longtems sans en trouver l'occasion. Dans une Assemblée générale qui avoit été convoquée à Oxford, les Domestiques de l'Evêque de Salisburi ayant pris querelle avec ceux d'Alain de Bretagne, Comte de Richemont, il arriva qu'un Chevalier de ce dernier parti fut tué, & qu'il y eut beaucoup de gens bleffez de part & d'autre. Ceux de l'Evêque eurent l'avantage, parce qu'ils furent fortifiez du secours de ceux des Evêques d'Ely & de Lincoln, & de ceux du Chevalier, qui passoit pour neveu de Roger, mais qui étoit véritablement son fils. Le Roi voulant profiter de cette occasion pour donner quelque mortification à cette Famille, les fit citer tous quatre devant sa Cour, pour venir rendre raison des excès commis par leurs Domestiques. Cette Citation étoit juste & conforme aux Loix; mais la satisfaction que le Roi demandoit étoit excessive. Il ne se contentoit pas de l'amende ordonnée par les Loix pour de semblables cas: il prétendoit encore que ces Evêques lui livrassent tous leurs Châteaux, afin qu'il pût s'assurer de leur fidélité. Ces prétentions paroissant trop hautes aux Prélats, ils demanderent un délai pour consulter leur affaire. Pendant que le Roi attendoit leur réponse, l'Evêque d'Ely s'absenta, & se retira dans le Châ-

ETIENNE.

1139.

Etienne se  
broüille a-  
vec le Cler-  
gé.  
Ord. Vital.  
G. Malmesb.Faste & or-  
guëil des E-  
vêques.Soupçons  
du Roi con-  
tre eux.Querelle à  
Oxford,  
d'où le Roi  
prend occa-  
sion d'humili-  
er les Evê-  
ques.Le Roi les  
fait citer.



ETIENNE.

1139.  
Il se faisoit de  
leurs Châ-  
teaux.Mariage  
d'Eustache  
fils d'Etien-  
ne.Méconten-  
tement du  
Clergé.L'Evêque  
de Winchef-  
ter prend en  
main la cau-  
se du ClergéIl cite le Roi  
à un Synode

teau de Devises qui appartenoit à Roger son oncle. Cette évasion ayant rompu l'accommodement, le Roi partit incontinent pour aller faire le Siège de ce Château, où Mathilde, femme ou concubine de l'Evêque de Salisburi, s'étoit aussi renfermée. Cette Place étant assez forte, le Roi qui prévoyoit la difficulté de ce Siège, s'avisâ d'un expédient pour en venir à bout sans perte de tems. Il fit mener l'Evêque de Salisburi & le Chancelier au pied de la muraille, & fit dire à Mathilde, que le dernier alloit être pendu sur le champ, si elle refusoit de rendre la Place, & que l'Evêque ne mangeroit ni ne boiroit jusqu'à ce qu'elle fût livrée. Ces menaces ayant produit l'effet qu'il s'en étoit promis, Mathilde lui rendit le Château, où il trouva quarante mille marcs en argent comptant. L'Evêque de Lincoln se procura sa liberté, en livrant au Roi son Château de Sleasford. Peu de tems après, Etienne se rendit encore Maître de ceux de Salisburi, de Malmesburi, & de Shereburn. Avec l'argent qu'il trouva dans ces Places, où ces Prélats gardoient leurs trésors, il eut le moyen de mettre le Roi de France dans ses intérêts, & de faire alliance avec lui. Cette Alliance fut cimentée par le Mariage d'Eustache, fils d'Etienne, avec Constance sœur de Louis le Jeune, qui avoit succédé à Louis le Gros son pere.

La rigueur, dont le Roi avoit usé envers les Evêques, déplut beaucoup à tout le Clergé qui en fit de grandes plaintes. L'Archevêque de Rouen, qui se trouvoit alors en Angleterre, fut le seul qui ne s'en trouva point offensé. Il étoit persuadé que, sans porter atteinte aux Immunités de l'Eglise, le Roi pouvoit ôter aux Evêques des Châteaux fortifiés qui n'avoient rien de commun avec les Libertés de l'Eglise. Mais il n'en fut pas de même de l'Evêque de Winchester qui venoit d'être revêtu de la Dignité de Légat en Angleterre. Ce Prélat couvoit, dans son ame, un secret chagrin de ce que le Roi son frere le tenoit éloigné des affaires. Il avoit espéré toute autre chose, quand il avoit travaillé avec tant d'ardeur à le placer sur le Trône. Mais voyant qu'il n'y avoit point d'apparence qu'il dût à l'avenir, avoir plus de part aux affaires du Gouvernement, il saisit avec empressement cette occasion de le chagriner, sous prétexte de soutenir les Droits de l'Eglise. Dans cette vûe, il fit assembler à Winchester un Synode où il cita le Roi à venir rendre compte de ses actions. A l'ouverture de cette Assemblée, il fit un discours très-envenimé, dans lequel il exagéra tout ce qu'Etienne avoit fait contre les trois Evêques. Il exhorta les Prélats à soutenir avec vigueur les droits de la Dignité Episcopale & les Immunités de l'Eglise. Ensuite, il protesta qu'il feroit exécuter les Décrets du Concile, lui en dût-il coûter l'amitié du Roi, la perte de ses biens, & sa vie même. Etienne avoit envoyé au Concile, quelques Seigneurs assistez d'Alberic de Were, fameux Jurisconsulte. Dès que le Légat eut achevé de parler, ces Seigneurs demanderent, pour quelle cause on avoit cité le Roi au Concile. Le Légat répondit, que c'étoit pour rendre raison de ce qu'il avoit mis des Evêques en prison, & les avoit dépouillez de leurs biens: crime, ajouta-t-il, inconnu jusqu'à ce tems au monde Chrétien. Alberic, prenant alors la parole, dit que les Prélats avoient été punis non pas en qualité d'Evêques, mais comme Sujets & Serviteurs du Roi. Cette distinction n'écartant pas du tout le Roi de l'Evêque de Salisburi, il répondit sans détour que les Evêques ne pouvoient, en aucune manière, être regardez comme Serviteurs du Roi



Roi. La plupart des autres Membres du Synode ne s'éloignant pas beaucoup de ce sentiment, l'Archevêque de Roïen, qui ne croyoit pas que la Dignité Episcopale rendit un Sujet indépendant de son Souverain, tâcha de les ramener. Il leur demanda, s'ils pourroient bien prouver par les Canons, qu'en qualité d'Evêques ils dussent avoir des Châteaux fortifiés. *Mais*, ajouta-t-il, *quand même vous seriez voir que vous pouvez en posséder sans contrevenir aux Canons de l'Eglise, de quel droit pouvez-vous refuser de les remettre entre les mains du Roi, dans un tems où le Royaume est menacé d'une invasion ? N'est-ce pas au Roi à prendre soin que l'Etat soit en sûreté : & des Sujets peuvent-ils lui refuser l'entrée dans leurs Places, sans se rendre coupables de rébellion ?* Ces raisons n'ayant pas été capables de faire revenir les Evêques de leur prétention, le Légat proposa d'excommunier le Roi, & d'envoyer à Rome des Députez de leur Corps, pour porter leurs plaintes au Pape. Ce fut alors que les Envoyez du Roi crurent qu'il étoit tems de parler d'un ton plus haut. Ils dirent, que si le Synode entreprenoit d'excommunier le Roi, les Prélats ne tarderoient pas long-tems à s'en repentir, & que si quelqu'un d'entre eux se chargeoit d'aller à Rome pour un tel sujet, son retour seroit extrêmement difficile. Ces menaces firent qu'aucun des Evêques ne voulût s'exposer au ressentiment du Roi, pour suivre la passion du Légat. Ainsi le Synode s'étant contenté d'ordonner une Députation au Roi, pour lui demander une réparation convenable, termina ses Séances qui n'avoient duré que trois jours. En conséquence de cette résolution, le Légat & l'Archevêque de Cantorbéri allèrent trouver le Roi, & le supplièrent avec de grandes instances d'empêcher une rupture entre le Gouvernement Ecclésiastique & le Civil. C'étoit proprement lui demander qu'il donnât une entière satisfaction au Clergé, sans quoi il n'étoit pas possible d'éviter cette rupture : car c'étoit là le véritable sens de leurs paroles. Au reste on ne peut comprendre sur quel autre fondement le Clergé d'Angleterre prétendoit alors être indépendant de la puissance Royale, que sur celui-ci. C'est qu'il étoit devenu si puissant, qu'il croyoit que le Roi ne pouvoit se passer de lui. Autrefois, pendant la domination des Rois Saxons, les Evêques faisoient gloire d'être mis au rang des Thanes, c'est-à-dire, des Serviteurs du Roi. Depuis la Conquête des Normans, Guillaume I. avoit emprisonné des Evêques sur de simples soupçons. Il en avoit banni quelques-uns, & ôté à d'autres leurs Evêchez, sans que personne osât branler, & le Peuple avoit regardé leur disgrâce sans y prendre part. Mais sous le regne d'Etienne, c'étoit un crime inouï que d'ôter à des Evêques des Places fortifiées, & une témérité que de les qualifier Serviteurs du Roi. Depuis quelque tems, le Clergé avoit établi pour maxime, que le principal de la Religion consistoit à maintenir l'Eglise dans toutes les immunités qu'elle s'étoit elle-même attribuées.

Quoiqu'il en soit, le Peuple prit feu en cette occasion, comme si on lui eût ôté à lui-même ses Privilèges. Tout le Royaume se trouva en un instant plein de Mécontents, qui ne demandoient qu'un Chef pour les commander. Enfin la cabale du Clergé fut si forte, que la plupart des Seigneurs Laïques se jetterent dans son parti, pour soutenir ses intérêts. Cette conjoncture paroissant favorable à l'Impératrice, elle résolut d'en profiter & de passer en Angleterre, quoiqu'elle n'eût que cent quarante hommes pour l'accompagner. C'étoit

ETIENNE,  
1139.  
L'Arche-  
vêque de  
Roïen sou-  
tient la cause  
du Roi.

Le Légat  
propose  
d'excom-  
munier le  
Roi: mais le  
Concile n'o-  
se faire cette  
démarche.

Députation  
au Roi.

Le Peuple  
entre dans  
la passion du  
Clergé.

G. Malmesb.  
Ord. Vital.  
Mathilde se  
rend en Ang-

une



ETIENNE. 1139. une troupe bien peu considérable pour l'entreprise qu'elle méditoit : mais elle comptoit sur un puissant secours de la part des Mécontens. Son premier logement fut au Château d'Arundel qui avoit été donné à la Reine Doüairière, pour y faire sa résidence, & qui faisoit partie de son Doüaire. Le Comte de Glocester, qui avoit accompagné sa sœur, croyant qu'elle étoit en sûreté dans un lieu où elle avoit été reçûe avec tous les honneurs dûs à son rang, la quitta pour aller à Bristol. Cependant Etienne qui assiégeoit Marlborowgh, ayant appris l'arrivée de Mathilde, leva brusquement ce Siège, & se mit en marche vers Arundel. L'approche du Roi fit repentir la Reine Doüairière d'avoir donné retraite à Mathilde, craignant que cette occasion ne lui fit perdre son Château, avec tous les autres avantages dont elle jouïssoit en Angleterre. D'un autre côté, l'honneur & la bonne foi ne lui permettoient pas de livrer cette Princesse entre les mains de son ennemi. Pour se tirer de cet embarras, elle fit dire au Roi, que s'il s'obstinoit à vouloir qu'elle lui livrât l'Impératrice, elle n'étoit pas moins résoluë de son côté à la protéger jusqu'à ce qu'il lui vint du secours d'ailleurs. Mais en même tems elle le pria de considérer, qu'elle n'avoit pas reçu cette Princesse comme ennemie du Roi, mais comme sa belle-fille, veuve d'un grand Empereur, à laquelle elle ne pouvoit se dispenser de rendre les honneurs qui lui étoient dûs. Que son intention n'étoit pas de la favoriser dans les desseins qu'elle pouvoit avoir contre lui, mais seulement d'empêcher qu'il ne lui arrivât rien de sinistre, pendant qu'elle seroit dans sa maison. Enfin elle lui proposa d'accorder à Mathilde la liberté de se retirer en quelque autre endroit où il lui seroit aussi facile de l'assiéger que dans le Château d'Arundel. Que par cette générosité, il obligeroit une Reine, veuve d'un grand Monarque, son oncle & son bienfaiteur, sans rien perdre de ses avantages. Soit qu'Etienne ne se sentît pas en état de prendre cette Place, avant qu'il y arrivât du secours, ou qu'il se crût obligé d'avoir des égards pour la Reine, il donna sa parole qu'il feroit conduire Mathilde à Bristol en toute sûreté, & il l'exécuta ponctuellement. Mais il n'eut que trop de sujet de se repentir dans la suite d'avoir été si généreux. Mathilde ayant été conduite à Bristol, y demeura quelque tems, après quoi, elle se rendit à Glocester. Pendant le séjour qu'elle fit dans ces deux Villes, elle sçut si adroitement ménager, en sa faveur, le mécontentement du Clergé & de la Noblesse, qu'elle mit ces deux puissans Corps dans ses intérêts, & par leur moyen, presque tout le reste du Peuple. Il ne demeura dans le parti du Roi qu'un petit nombre de Barons, & son armée étrangère, qui, bien que mal payée, ne laissoit pas de le servir fidèlement.

Et la fait  
conduire  
à Bristol.

Mathilde  
engage la  
Noblesse &  
le Clergé  
dans son  
parti.

1140.  
Guerre Ci-  
vile.

Je n'entreprendrai point de donner ici le détail de cette guerre civile, qui, comme la plupart des autres de même nature, fournit plus d'exemples de perfidie & de cruauté, que de glorieuses actions. Je me contenterai d'en rapporter les principaux événemens. Pendant qu'elle dura, tout le Royaume se trouva divisé, chaque Ville, chaque Province, & chaque particulier, prenant le parti ou du Roi, ou de l'Impératrice, selon qu'on étoit conduit par la passion, ou par l'intérêt. Les Seigneurs voisins & les plus proches parens se faisoient réciproquement une cruelle guerre, brûlans les maisons, & pillans les Vassaux les uns des autres, tellement qu'on vit bien-tôt regner, dans le Royaume, une épouvantable confusion. Dans cette funeste Anarchie, les

Barons,



Barons, agissant en Souverains, opprimoient le Peuple par des vexations continuelles, & pouffoient leur audace, jusqu'à faire battre de la Monnoye à leur coin. D'un autre côté, le Roi & Mathilde, loin de réprimer leurs amis, connivoient à leurs violences, de peur que le châtiment ne les obligât à changer de parti. A tout cela, les Soldats étrangers, dont l'armée d'Etienne étoit toute composée, ajoutoient encore de nouveaux désordres. Comme ce Prince n'étoit pas en état de leur payer leur Solde avec exactitude, il étoit contraint de souffrir qu'ils se dédommageassent sur le pauvre Peuple, qui, bien qu'innocent, étoit le plus exposé aux maux qu'une telle guerre entraîne avec elle.

ETIENNE,  
1140.

Cependant, l'Evêque de Winchester, s'étant enfin apperçu de la faute qu'il avoit faite, en excitant une tempête, dont il prévoyoit que le Roi son frere seroit infailliblement accablé, changea tout-à-coup de parti. Il comprit qu'étant frere d'Etienne, il ne pouvoit qu'être lui-même abbatu du même coup qui renverferoit ce Monarque, & que par conséquent il avoit intérêt de le défendre, bien loin qu'il dût travailler à le ruiner. Dans cette résolution, voulant tâcher de regagner la confiance du Roi par quelque service important, il attira dans Winchester, un bon nombre de Seigneurs du parti de Mathilde, & les y retint en prison, jusqu'à ce qu'ils eussent livré leurs Châteaux au Roi.

L'Evêque  
de Winchester  
se range  
dans le parti  
du Roi.

Parmi toutes les difficultez dont Etienne se voyoit environné, il témoignoit une fermeté, qui ne contribuoit pas peu à retenir dans son parti, bien des gens qu'il auroient, sans doute, abandonné, s'ils eussent remarqué en lui quelque foiblesse. C'est ce qui ne manque jamais d'arriver lorsqu'en semblables occasions, les Princes semblent se défier de leur fortune ou de leur capacité. Loin de se laisser abattre par les rudes coups, que la fortune lui portoit, Etienne faisoit tous les jours de nouveaux efforts pour remédier par sa valeur & par sa prudence aux maux qu'il souffroit de la révolte de ses Sujets. Il espéra même de les finir tout d'un coup, en assiégeant Wallingford, où Mathilde & le Comte de Glocester s'étoient renfermez. Mais ayant trouvé dans ce Siège plus de difficultez qu'il n'avoit pensé, il se vit obligé de le changer en blocus. Il ne se fut pas plutôt retiré, que le Comte de Glocester sortit de la Place, & alla s'emparer de Worcester, pendant que des Barons du même parti ravageoient les Provinces de Chester & de Nottingham.

Fermeté  
d'Etienne.

Il assiége  
Mathilde  
dans Wal-  
lingford,  
& change  
le Siège en  
blocus.

Cependant Mathilde, se trouvant trop resserrée dans Wallingford, trouva le moyen d'en sortir, & de se retirer à Lincoln. Dès que le Roi en fut averti, il forma le dessein de l'aller surprendre, sachant bien que cette Ville, où il avoit beaucoup de partisans, ne pouvoit être défendue par le peu de monde que Mathilde y avoit fait entrer. Il auroit pris sa Rivale dans cette Place qui ne résista que peu de jours, si elle n'eût trouvé le moyen d'en sortir, pendant qu'on dressoit les Articles de la Capitulation. Ce coup étant manqué, Etienne se retira, sans laisser Garnison dans la Ville, de peur d'affoiblir son armée. Il étoit à peine parti, qu'il apprit que le Comte de Chester, gendre du Comte de Glocester, s'y étoit rendu avec sa femme & son frere, pour y passer les Fêtes de Noël. L'envie qu'il avoit d'enlever ces trois personnes, lui fit rebrousser chemin avec tant de diligence, que le Comte n'eût que le tems de se retirer dans le Château, où il se vit incontinent investi. Il trouva pourtant le moyen

Mathilde se  
retire à Lin-  
coln.  
Elle y est  
assiégée.  
Mais elle  
s'évade a-  
droitement.  
G. Malmesb.  
H. Huntingd.  
Matth. Paris.

Etienne as-  
siège le Châ-



ETIENNE.  
1140.  
reau de Lin-  
coln.

Le Comte  
de Glocef-  
ter va au se-  
cours.

Bataille de  
Lincoln.

Déroute  
de l'armée  
Royale.

Etienne est  
fait prison-  
nier.

Il est mis  
aux fers.

Mathilde  
fait de  
grands  
progrès.

Le Comte  
d'Anjou se  
saisit de la  
Normandie  
*G. Malmesb.*

d'en sortir & d'aller trouver le Comte de Glocester, à dessein de lui demander du secours pour les Assiégés qui ne pouvoient résister que peu de jours. Le Comte de Glocester se voyant engagé par son propre intérêt à délivrer sa fille, assembla toutes ses troupes, & marcha vers Lincoln avec tant de promptitude, qu'il fut sur le point de surprendre le Roi qui le croyoit encore bien éloigné. Comme il avoit passé la Trente à gué, contre l'opinion du Roi qui croyoit la chose impraticable, il se trouva tout à coup si proche de l'armée Royale, que, des deux côtes, il étoit impossible d'éviter d'en venir aux mains. Les deux armées s'étant mises en bataille, commencerent un combat qui fut soutenu très-long-tems de part & d'autre avec une égale ardeur. Enfin, la Cavalerie du Roi, composée de Flamans & de Bretons, ayant commencé à lacher le pied, elle fut poussée si vivement qu'elle ne put plus se rallier. Le Comte de Glocester profita de cet avantage, non pour poursuivre les fuyards qui n'étoient plus en état de lui nuire, mais pour fondre sur l'Infanterie du Roi, qui se trouvant dénué du secours de la Cavalerie, chercha aussi son salut dans la fuite.

Cependant Etienne, qui n'avoit pû se résoudre à tourner le dos, étoit demeuré presque seul, & à pied au milieu du Champ de bataille, pressé d'une multitude d'ennemis, mais résistant à tous leurs efforts, avec une valeur étonnante. Si sa Cavalerie s'étoit ralliée pendant ce tems-là, il auroit pû se tirer de ce péril avec une gloire immortelle. Mais se trouvant dénué de tout secours, il fut enfin obligé de céder au grand nombre d'ennemis qui le pressoient de tous côtes. Ce ne fut pourtant qu'à l'extrémité : Car sa hache d'armes s'étant rompuë par les grands coups qu'il donnoit, il eut recours à son épée, avec laquelle il se défendit encore long-tems, écumant de rage, de se voir ainsi abandonné des siens. Enfin, après avoir fait plus qu'on ne pouvoit naturellement attendre d'un homme seul, en l'état où il se trouvoit, son épée ayant volé en pièces, & ne lui restant plus à la main que le tronçon, il reçut un coup de pierre, qui le fit tomber sur ses genoux. Alors, un Chevalier, nommé Guillaume de Kains, s'étant approché de lui, & l'ayant pris par le haut du casque, lui présenta la pointe de son épée, & le menaça de le tuer s'il ne se rendoit prisonnier. Quelle que fut l'extrémité où se Prince se trouvoit réduit, il refusa de se rendre à tout autre qu'au Comte de Glocester qui par bonheur se trouva peu éloigné. Dès que le Comte l'eut entre ses mains, il le fit conduire à l'Impératrice qui le fit renfermer dans le Château de Bristol, où il fut ignominieusement mis aux fers.

Pendant que ce malheureux Prince se trouvoit dans un si déplorable état, Mathilde profitoit des avantages que ses armes venoient de lui procurer. Toute l'Angleterre abandonna le parti du Roi prisonnier, à la réserve de Londres & de la Province de Kent, où la Reine son épouse, Eustache son fils, & Guillaume d'Ypre son Favori, lui conserverent encore quelques partisans. Ceux d'entre les Barons qui lui demeurèrent fidèles se retirèrent à Londres, où ils eurent assez de credit pour se faire recevoir dans la Communauté des Bourgeois, & pour les porter à faire avec eux une confédération en faveur du Roi. La Normandie suivit bien-tôt l'exemple de l'Angleterre. Dès que le Comte d'Anjou eut reçu la nouvelle de la prise d'Etienne, il se rendit dans ce Duché, pour y faire reconnoître l'Impératrice sa femme, à quoi il ne trouva pas beau-  
coup



coup de difficulté. Dans le même tems, le Roi d'Ecosse, rompant le dernier Traité, fit une nouvelle irruption dans les Provinces du Nord, sous prétexte de favoriser l'Impératrice; mais en effet pour ses intérêts particuliers.

Il sembloit que la Victoire de Lincoln devoit tout d'un coup mettre Mathilde sur le Trône. Mais il y avoit encore un obstacle à surmonter, sans quoi elle ne pouvoit pas se promettre de recueillir les fruits d'un succès si avantageux. C'étoit de gagner l'Evêque de Winchester. Ce Prélat qui, par la Dignité de Légat dont il étoit revêtu, se trouvoit à la tête du Clergé, auroit pu lui ôter les suffrages de ce puissant Corps dont les résolutions avoient beaucoup d'influence sur celles des Grands & du Peuple. Elle jugea donc qu'avant toutes choses, il étoit nécessaire de travailler à le détacher des intérêts d'Etienne, & dans cette vûë elle alla le trouver à Winchester. Il fit d'abord quelque difficulté d'écouter les propositions de cette Princesse. Mais sur l'offre qu'elle lui fit, de lui laisser la disposition de tous les Bénéfices, il abandonna le Roi son frere, & promit de faire ses efforts pour procurer à Mathilde les suffrages du Clergé. Il lui prêta même serment par avance. Mais ce fut avec cette restriction, que ce ne seroit que pour autant de tems, qu'elle seroit fidelle dans ses promesses. Dès le lendemain, il la reçût avec beaucoup de pompe dans l'Eglise Cathédrale, où il excoommunia solennellement tous les partisans du Roi, & donna l'absolution à tous ceux qui abandonneroient le parti de ce Prince, pour suivre celui de l'Impératrice. Peu de tems après, l'Archevêque de Cantorbéri prêta aussi serment à Mathilde. Mais avant que de s'engager, il avoit eu la délicatesse d'obtenir le consentement du Roi, à qui il étoit allé lui-même le demander dans sa prison.

Il ne manquoit plus à Mathilde que le Sceau de l'autorité publique, pour être véritablement Reine d'Angleterre. Mais bien quelle fût assurée du consentement des Seigneurs Temporels, elle craignoit de trouver de l'opposition dans le Clergé qui, vraisemblablement, devoit être plus scrupuleux à l'égard du serment qu'il avoit prêté au Roi. Le Légat s'étant chargé de faire réussir cette affaire, assembla dans Winchester un Concile, où se trouverent tous les Evêques & Abbez du Royaume, avec les Archidiacres qui représentoient le Clergé inférieur. Le jour avant l'ouverture du Synode, ce Prélat prit soin de conférer en particulier avec tous les Membres; premièrement, avec les Evêques, ensuite avec les Abbez, & puis avec les Archidiacres. On ne sçait point ce qui se passa dans ces Conférences particulières, mais on vit bien, le jour suivant, l'usage que le Légat en vouloit tirer. Dès que le Concile fut assemblé, ce Prélat y fit un long discours dans lequel il tâcha de faire voir, que la mauvaise administration d'Etienne, sa mauvaise foi, sa tyrannie, avoient été l'unique cause des troubles qui agitoient le Royaume. Il avoua, que véritablement il avoit engagé sa foi pour lui, lorsque la nécessité des affaires avoit comme forcé les Anglois à mettre la Couronne sur la tête de ce Prince. Mais il ajouta, qu'il avoit été trompé le premier, & que c'étoit avec une extrême douleur, qu'il se voyoit contraint de révoquer son engagement. Il insista beaucoup sur le premier serment qu'il avoit fait à Mathilde, ajoutant qu'il étoit plus juste d'avoir égard aux ordres du Pere Eternel qui vouloit qu'on rendit justice à cette Princesse, qu'aux intérêts du frere charnel. Il dit ensuite, qu'il avoit fait tout son possible pour faire revenir Etienne de ses éga-

ETIENNE.  
1141.

L'Evêque  
de Winchester  
prend le  
parti de Ma-  
thilde.

L'Archevê-  
que de Can-  
torbéri pré-  
te serment à  
Mathilde.  
G. Malmesb.

Le Légat  
assemble un  
Concile à  
Winchester

Discours du  
Légat au  
Concile.



**ETIENNE.** remens, jusqu'à le citer devant un Synode, mais que ses avis fraternels & charitables avoient été inutiles. Que cette obstination pouvoit faire comprendre aux Anglois, à quels maux ils auroient été exposez sous le gouvernement d'un tel Prince, s'il n'avoit plû à la Providence divine de se déclarer contre lui. Enfin, que puisque les jugemens de Dieu étoient tombez sur le Roi qu'ils avoient élu, il falloit réparer la faure qu'on avoit faite, & rendre la Couronne à la Princesse, à laquelle elle apartenoit légitimement. *Je vous ai donc assembles, continua-t-il, en vertu du pouvoir Apostolique dont je suis revêtu, pour concerter avec vous les moyens de faire cesser les troubles du Royaume. Cette affaire fût débattue hier, en présence des principaux Membres du Clergé, auquel on ne peut disputer le principal droit dans l'élection des Rois. C'est pourquoi, après une mûre délibération, nous avons jugé à propos de reconnoître Mathilde, fille de notre incomparable Roi Henri, pour Reine & Souveraine d'Angleterre.*

**G. Malmesb.** La plupart des assistans qui n'étoient pas de l'intrigue, furent extraordinairement surpris de ce discours, & plus encore de voir une élection faite par le Clergé en particulier, d'une manière si peu usitée. Néanmoins, tout le monde gardant un profond silence, parce que les uns étoient gagnés, & que les autres n'osoient s'y opposer ouvertement, de peur de se trouver seuls, ce silence fut pris pour une approbation. Le Légat dit ensuite, qu'il avoit fait sommer les Magistrats de Londres de se trouver au Concile, & qu'ils avoient promis d'y envoyer des Députés. En effet, ces Députés arrivèrent le lendemain. Mais au lieu d'approuver ce que le Concile avoit fait, ils dirent, qu'ils avoient ordre de leur Ville & des Barons qui s'y étoient retirez, de demander qu'on mît le Roi en liberté. Le Légat répondit, qu'il ne convenoit pas aux habitans de Londres de s'unir avec les Barons qui avoient lâchement abandonné leur Roi dans le combat, & qui ne cherchoient qu'à jeter le Royaume dans de nouveaux troubles. Une réponse si vague n'étant pas capable de satisfaire ces Députés, ils en demandèrent une plus précise: mais ce fut inutilement. Le Légat ne jugea pas à propos de remettre en délibération une chose qu'il prétendoit être déjà décidé. Avant la fin du Synode, un Chapelain de la Reine, femme d'Etienne, présenta au Concile une Lettre qu'il mit entre les mains du Légat. Mais parce que ce Prélat, après l'avoir luë tout bas, refusa de la communiquer à l'Assemblée, le Chapelain la reprit brusquement, & la lut à haute voix. Cette Lettre, par laquelle la Reine demandoit la liberté du Roi, n'ayant produit aucun effet, le Concile finit ses séances par l'excommunication de tous ceux qui adhéroient encore à Etienne.

Les Députés de Londres demandent en vain la liberté du Roi.

La Reine ne peut rien obtenir de Mathilde.

Les adhérens d'Etienne sont excommuniés.

La Ville de Londres se déclare pour Mathilde.  
*G. Malmesb. Chron. Ger. vaf.*

Cette affaire s'étant ainsi terminée, il ne restoit plus à l'Impératrice que d'avoir le consentement de la Ville de Londres, pour pouvoir se faire couronner. Il fallut pour cet effet entrer, avec cette Capitale, dans une négociation qui dura quelque tems. Cependant Mathilde s'avança jusqu'à Reading, où le Gouverneur d'Oxford alla lui présenter les Clefs de sa Place, & la supplier d'honorer cette Ville de sa présence. Elle accorda volontiers cette demande, & après qu'elle eut reçu le serment des habitans d'Oxford & des environs, elle se rendit à S. Alban, où elle attendit les résolutions de la Ville de Londres. Cette Capitale se trouvoit alors pleine de troubles & de confusion. Les uns vouloient demeurer fidèles au Roi, quoique prisonnier: les autres soutenoient qu'il falloit céder au tems, & reconnoître Mathilde. Ce dernier parti

ayant



ayant enfin prévalu, cette Princesse se rendit à Londres, où elle fut reçue avec beaucoup de pompe, au milieu d'un grand nombre de Seigneurs qui l'accompagnoient.

ETIENNE.  
1141.

La Ville de Londres s'étant ainsi déclarée pour Mathilde, il ne se trouva plus d'opposition, & l'on commença dès lors à travailler aux préparatifs du Couronnement. Cependant Mathilde étoit reconnue pour Souveraine sans aucune contradiction.

Pendant cet intervalle, la Reine, femme d'Etienne, alla trouver l'Impératrice, pour tâcher de la fléchir à quelque condescendance pour son époux. Comme elle avoit perdu l'espérance de le revoir jamais sur le Trône, elle bornoit ses desirs à lui procurer sa liberté. Elle promettoit, de la part de ce malheureux Prince, que content de vivre en simple particulier, il renonceroit à la Couronne, & que, pour ôter toute sorte de soupçon, il sortiroit du Royaume, & iroit passer ses jours dans un Monastere. Il offroit même de s'engager par serment à n'y rentrer jamais, & à donner des otages pour sûreté de sa parole. Mais on vivoit alors dans un tems, où il n'y avoit aucun fond à faire sur de semblables engagements, tant il y avoit d'exemples récents du peu de scrupule qu'on faisoit de les violer. Aussi Mathilde rejeta-t-elle toutes ces propositions, d'une manière insultante, ordonnant à la malheureuse Reine de ne se présenter plus devant elle.

Mathilde  
traite durement la  
Reine.  
Offres de la  
Reine rejetées.

L'Evêque de Winchester devint aussi suppliant à son tour, mais il n'eut pas plus sujet de se louer de la générosité de l'Impératrice. Il prétendoit que le service qu'il venoit de lui rendre méritoit bien qu'elle eût quelques égards pour lui. Sur ce fondement il lui demanda pour Eustache son neveu quelque faveur qui lui fut refusée avec beaucoup de fierté. Il n'en fallut pas davantage pour porter ce Prélat à chercher les moyens de se venger. Il avoit espéré que la nouvelle Reine se gouverneroit par ses conseils : mais il voyoit clairement qu'elle ne le regardoit que comme un ennemi. Son humeur inquiète & vindicative ne lui permettant pas de demeurer dans cette situation, il commença dès ce moment, à caballer contre Mathilde, brûlant d'envie de faire connoître à cette ingrate Princesse, qu'il n'étoit pas moins en état de lui nuire, qu'il l'avoit été de la servir. Mais peut-être auroit-il eu de la peine à venir à bout de ce qu'il projettoit, si l'Impératrice elle-même ne lui en eût fourni les moyens, par son extrême fierté, qui lui faisoit regarder ses Sujets comme ses esclaves. Funeste politique, qui lui fit un grand nombre d'ennemis, dans le tems qu'elle auroit dû, au contraire, tâcher de gagner les Anglois par des manières douces & populaires. Elle s'attira principalement la haine des habitans de Londres, en leur refusant la seule chose qu'ils lui demandèrent, & que le Roi son pere leur avoit positivement promise, sçavoir d'adoucir les Loix trop sévères des Rois Normans, & de faire revivre celles d'Edouard. Cette Princesse mal conseillée se croyoit tellement au-dessus de toute contradiction, qu'elle négligea d'imiter la conduite de ses Prédécesseurs, en contentant ses Sujets par des promesses, du moins jusqu'à ce que son autorité fût mieux affermie. Une manière d'agir si hautaine produisit, en très-peu de tems, un grand changement dans les esprits des Anglois. Ils commencèrent à sentir quel risque ils couroient d'être malheureux sous son gouvernement, s'ils ne prenoient soin de bonne heure, de prévenir les maux

Mathilde se  
brouille avec l'Evêque de Winchester.

Ce Prélat  
quitte son  
parti & ca-  
bale contre  
elle.

Elle mécon-  
tente les ha-  
bitans de  
Londres.



ETIENNE.

1141.

Menées du  
Légat contre Mathilde.Complot à  
Londres  
pour se saisir  
de Mathilde,  
qui se retire.Mathilde  
tâche en  
vain de se  
saisir du  
Légat.Qui évite  
le piège.Il assemble  
une armée.Il fait brûler  
WinchesterMathilde  
est assiégée  
dans le Château.Elle en sort  
avec ses  
troupes.

qui les menaçoient. L'Evêque de Winchester fomentoit, autant qu'il lui étoit possible, ces mécontentemens, & par des Emissaires secrets qu'il avoit dans Londres, il animoit les Bourgeois à se venger du mépris que Mathilde avoit témoigné pour eux. Ses intrigues furent poussées si loin, qu'il les engagea dans un complot qui tendoit à s'assurer de la personne de l'Impératrice. Quelque précaution qu'on pût prendre pour tenir ce dessein secret, il vint assez à tems à la connoissance de cette Princesse, qui sortit de la Ville en toute diligence, & avec une extrême frayeur, laissant son Palais & ses meubles exposés à la fureur de la populace. Quoique ce coup eût manqué, le Légat jugea qu'il n'avoit pas peu avancé l'exécution de son projet, puisqu'il avoit engagé la Ville de Londres à se déclarer contre Mathilde. Dès qu'il se vit assuré de ce secours, il s'aboucha secrètement avec la Reine sa belle-sœur, pour prendre des mesures avec elle. Ensuite, il fit avertir Eustache son neveu, de se tenir prêt à marcher avec les milices de Kent, en lui promettant que bientôt il le mettroit à la tête d'une armée plus considérable. Après qu'il eut pris ces mesures, & remis secrètement dans le parti du Roi quelques Seigneurs qui n'étoient pas contens de l'Impératrice, il fit munir de toutes sortes de provisions de guerre & de bouche le Château de Winchester, & quelques autres qui étoient à sa disposition.

Tout cela n'ayant pu se faire avec tant de secret, que Mathilde n'en fût informée, elle se mit à la tête de ses troupes, accompagnée du Comte de Gloucester & du Roi d'Ecosse son oncle, qui s'étoit rendu en Angleterre, pour assister au Couronnement. Dès qu'elle fut proche de la Ville, elle envoya dire à l'Evêque, qu'elle avoit quelque chose à lui communiquer, & qu'elle le prioit de lui venir parler. Le Prélat se doutant bien qu'elle étoit instruite de ses démarches, comprit sans peine que c'étoit un piège qu'elle lui tendoit. Ainsi, au lieu de l'aller trouver, il lui fit une réponse ambiguë. En même tems il sortit de la Ville par une porte opposée, pour aller assembler ses amis qui n'attendoient que ses ordres pour se mettre en mouvement. Comme ils étoient déjà préparés, ils furent bien-tôt sous les armes. Les troupes de Kent s'étant jointes aux milices de Londres, la Reine femme d'Etienne, Eustache son fils, & Guillaume d'Ypre se mirent à leur tête, & marcherent à Winchester, avec une extrême diligence. Il s'en fallu peu qu'ils ne surprissent l'Impératrice, qui eut à peine le tems de se retirer dans le Château. Les habitans de cette Ville, ayant témoigné un peu trop d'ardeur pour les intérêts de cette Princesse, l'Evêque, pour les en punir, y fit mettre le feu, quoique ce fût la Capitale de son Diocèse. Dans cette incendie, vingt Eglises furent réduites en cendres, avec un Monastere de Religieuses, qui portoit le nom de Saint Grimbald.

Le soin que l'Evêque lui-même avoit pris de bien munir le Château, en rendit le Siège très-long, & très-difficile. Les Assiégeans s'y obstinèrent deux mois durant, dans l'espérance de finir tout d'un coup la guerre, par la prise des Chefs du parti contraire. Cette même raison obligea les Assiégés à penser à leur sûreté. Quand ils comprirent qu'il ne leur seroit pas possible de se défendre plus long-tems, ils résolurent de se faire un passage par les armes, & de risquer tout, pour mettre en sûreté la personne de l'Impératrice. Dans ce dessein, ils sortirent en bon ordre, Mathilde & le Roi d'Ecosse marchans à

la



la tête , & le Comte de Gloucester se tenant à l'arrière-garde. Ils ne furent pas plutôt sortis , que les troupes du Roi se mirent à leurs trousses , tâchant par des fréquentes attaques de retarder leur marche , pendant que le reste de l'armée s'avançoit pour les enveloper. Dans tous ces petits combats , le Comte de Gloucester s'opposoit vigoureusement à ses ennemis , & donnoit des marques signalées de sa conduite & de sa valeur. Mais ses efforts , qui véritablement furent très-avantageux à Mathilde , en ce qu'ils lui donnerent le tems de se retirer , lui devinrent funestes à lui-même. Comme le péril , où il voyoit cette Princesse , lui faisoit négliger sa propre sûreté , il voulut passer le dernier undéfilé , où ses troupes se trouvoient extraordinairement pressées par les ennemis , & il eut le malheur d'être fait prisonnier. Guillaume d'Ypre , qui fut chargé de le garder , le fit incontinent conduire à Rochester , dans la Province de Kent , où le Roi avoit plus de Partisans qu'en aucun autre endroit du Royaume.

ETIENNE:  
1141.  
Elle est  
poursuivie.

Le Comte  
de Gloucester  
est fait pri-  
sonnier.

Cependant Mathilde , faisant toute la diligence possible , se sauva en très-petite compagnie dans le Château de *Lutgall* , & de là , dans celui de *Devises*. Ce fut là seulement , qu'elle prit un peu de repos , dans la pensée qu'elle auroit assez de tems pour arriver à Gloucester. Cependant , quand elle voulut en partir , elle apprit que ses ennemis avoient occupé les passages. Si l'on en croit un Historien assez enclin à rapporter tout ce où il trouve du merveilleux , elle trompa leur vigilance , en se faisant porter à Gloucester dans un cerceuil , où personne ne se seroit jamais avisé de l'aller chercher. Quoi qu'il en soit , il est certain qu'elle trouva le moyen de se tirer de ce danger.

Mathilde se  
sauve par  
un moyen  
extraordi-  
naire.  
J. Brompton.

Pendant que cette Princesse étoit occupée à chercher des expédiens pour résister à ses ennemis , l'Evêque de Winchester & les autres amis du Roi faisoient tous les efforts possibles , pour détacher le Comte de Gloucester du parti de sa Sœur. Mais toutes leurs sollicitations , & la considération de l'état où il se trouvoit , ne furent pas capables de l'ébranler. Il persista constamment dans la fidélité qu'il lui avoit jurée , ne voulant pas même user d'une dissimulation qui auroit pû lui procurer sa liberté. Enfin , après qu'il eut souffert une prison de six mois , Mathilde qui l'aimoit tendrement , comme elle en avoit bien sujet , & qui d'ailleurs ne pouvoit que difficilement se passer de lui , consentit qu'il fut échangé avec le Roi. On fit en cette occasion de vains efforts , pour porter Etienne & l'Impératrice à faire une Paix qui terminât leurs différends. Comme ce qu'ils prétendoient tous deux étoit d'une nature à ne pouvoir souffrir de partage , il fut impossible de réussir. Il fallut donc se borner à l'échange dont on étoit convenu , chacun demeurant dans la liberté de continuer la guerre.

Le Roi est  
échangé  
avec le  
Comte de  
Gloucester.

Depuis que l'Evêque de Winchester avoit pris la résolution d'abandonner le parti de l'Impératrice , il avoit écrit au Pape , pour le prier d'autoriser les démarches qu'il faisoit en faveur du Roi son Frere. Comme le Pontife n'étoit informé de ce qui se passoit en Angleterre que par les Lettres de son Légat , il ne manqua pas de lui répondre conformément à ses desirs. Sa réponse arriva peu de tems après qu'Etienne fut sorti de prison. Dans cette Lettre il blâmoit le Prélat de ce que jusqu'alors il avoit négligé de travailler à remettre le Roi sur le trône , & lui ordonnoit de tenter toutes choses pour son rétablissement. Il ajoûtoit à ces ordres une permission expresse de se servir tant

Ordre du  
Pape au Lé-  
gat en fa-  
veur du  
Roi.  
G. Malmesb.

des



**ETIENNE**  
1141.  
Concile à  
Westmin-  
ster.

Où le Légat  
excommu-  
nie les Par-  
tisans de  
Mathilde.

1142.  
Le Comte  
de Glocester  
va de-  
mander du  
secours au  
Comte  
d'Anjou.

Mathilde  
est assiégée  
dans Ox-  
ford.  
H. Huringd.  
G. Malmesb.  
Math. Paris.

des armes spirituelles que des temporelles, pour parvenir à ce but. Appuyé de cette autorité, le Légat assembla dans l'Eglise de Westminster un Concile, où la Lettre du Pape fut luë. Le Roi, qui s'y trouva présent, s'y plaignit amèrement de quelques-uns de ses Sujets, qui, non contents de lui avoir fait la guerre, l'avoient long-tems détenu dans une indigne prison. Ensuite, l'Evêque de Winchester employa toute son éloquence pour justifier sa conduite, & la fréquente violation de ses Sermens. Mais il lui auroit été fort difficile d'y réussir, si les conjonctures du tems ne l'eussent pas favorisé. Pour conclusion, il excommunia tous ceux qui adhéroient au parti de l'Impératrice, comme étant autant d'ennemis du repos public. Le Peuple n'étoit pas trop content de se voir ainsi soumis à des Excommunications si opposées, suivant le caprice du Légat. Mais personne n'osoit ouvrir la bouche pour se plaindre, sachant bien que ce seroit inutilement. Il y eut seulement un Laïque, qui, par ordre de l'Impératrice, reprocha en face au Légat, que c'étoit sur sa propre invitation que cette Princesse étoit venue en Angleterre. Il eut même la hardiesse de lui dire, que c'étoit à ses conseils, que son Frere devoit attribuer le dur traitement qu'il avoit essuyé dans sa prison. Le Légat ne répondit rien à ces reproches : mais il n'en persista pas moins dans la résolution de rendre sa vengeance complete, en achevant de ruiner les affaires de Mathilde.

Depuis qu'Etienne avoit recouvré sa liberté, le parti de Mathilde declinoit si sensiblement, que le Comte de Glocester craignit qu'il ne succombât entièrement, s'il n'étoit appuyé de quelque secours étranger. Cette crainte lui fit prendre la résolution de passer en Normandie, pour solliciter le Comte d'Anjou à soutenir les intérêts de l'Impératrice sa femme, qui étoient aussi ceux de son Fils. Mais le Comte étoit trop embarrassé dans des troubles domestiques, pour pouvoir envoyer de grands secours en Angleterre. La Noblesse d'Anjou étoit mécontente de lui, & les Normans n'étoient pas encore assez affermis dans son obéissance, pour qu'il osât s'éloigner d'eux, ou dégarnir leur País de troupes. Il se contenta donc d'envoyer un petit secours à Mathilde, & il voulut que Henri son Fils-ainé accompagnât le Comte de Glocester, afin de tenter si sa présence pourroit produire quelque bon effet parmi les Anglois.

Pendant l'absence du Comte de Glocester, Mathilde s'étoit retirée dans Oxford où elle croyoit pouvoir attendre en sûreté le secours qu'on lui faisoit espérer de Normandie. Cette conjoncture ayant paru favorable au Roi, il résolut d'aller assiéger cette Ville, dans l'espérance de faire tomber sa Rivale entre ses mains, avant le retour du Comte. Ce Siège fut poussé avec toute la vigueur & toute la diligence possible, & soutenu de même par l'Impératrice, qui n'avoit d'autre ressource qu'une vigoureuse défense, pour éviter le désastre dont elle étoit menacée. L'approche de l'hiver lui donnoit quelque espérance, que le Roi seroit contraint de se retirer. Mais ce Prince s'étant obstiné à continuer ses attaques malgré la rigueur de la saison, elle se vit enfin réduite à la fâcheuse nécessité de demander à capituler. Comme elle craignoit, sur toutes choses, le même sort qu'elle avoit fait éprouver à son ennemi, elle ne crut pas devoir attendre la fin d'une Capitulation qui ne pouvoit que lui être funeste. Pendant qu'elle amusoit le Roi par des demandes qu'il n'avoit



n'avoit garde d'accorder, elle profita de l'obscurité de la nuit pour sortir de la Ville, s'étant habillé de Blanc, afin de tromper les yeux des Sentinelles, à cause que la terre étoit alors couverte de neige. Elle passa la Tamise sur la glace, & fit plus de deux lieues à pied, ayant toujours la neige au visage. Malgré ces difficultez, elle se rendit à Abingdon, où elle prit des chevaux, & la même nuit, elle entra dans Wallingford. La surprise du Roi fut extrême, quand il apprit qu'il avoit manqué son coup. Il comptoit pour peu de chose la prise d'Oxford, puisqu'elle ne lui procuroit pas celle de Mathilde. Cependant le Prince Henri & le Comte de Gloucester, qui étoient nouvellement arrivez en Angleterre, ayant appris que l'Impératrice étoit heureusement échappée, allèrent la joindre à Wallingford, où la vûe de son Fils lui fit oublier pour un tems toutes ses traverses. C'est par cet événement que finit l'Histoire de Guillaume de Malmesburi, l'un des plus exacts & des plus judicieux Historiens de ce tems-là, & celui que, par cette raison, j'ai suivi préférablement aux autres.

ETIENNE  
1142.  
Elle se sau-  
ve avec de  
grandes dif-  
ficultez.

Au commencement de l'année 1143. le Légat assembla dans Londres un Synode, où le Roi se trouva présent. Il y fit un long discours, qui tenoit à convaincre les Prélats de la nécessité qu'il y avoit de faire de plus grands efforts qu'on n'avoit fait jusqu'alors, afin de terminer promptement une guerre si dommageable au Royaume. Il déclara qu'il étoit prêt à continuer d'exposer sa vie pour le service de l'Etat. Mais il ajouta, qu'il ne pouvoit se flatter de l'espérance d'un succès avantageux, sans les secours de ses Sujets. Sur ce fondement il demanda, que ceux qui étoient en état de porter les armes l'accompagnassent dans ses expéditions militaires, & que les autres lui fournissent de l'argent. Ceci s'adressoit particulièrement au Clergé, qui, étant toujours dirigé par l'Evêque de Winchester, promit d'accorder un subsid. Il y ajouta pourtant cette condition, que l'Eglise seroit mieux protégée qu'elle ne l'avoit été par le passé. Le Roi ayant assuré que c'étoit son intention, & qu'il tiendrait toujours la main à l'observation des Canons, le Concile en fit deux, qui avoient rapport au tems. Par le premier, il déclara que celui qui tueroit un Ecclésiastique, ne pourroit être absous que par le Pape. Le second ordonnoit, que ceux qui insulteroient les Laboureurs, actuellement occupez à leur travail, seroient punis aussi rigoureusement que s'ils avoient commis cet excès dans une Eglise, ou dans un cimetière.

1143.  
Synode de  
Londres,  
qui accorde  
un subsid.  
au Roi.

Le reste des événemens de cette année ne consiste que dans un détail ennuyeux de la guerre civile qui desoloit le Royaume. On n'y trouve que des prises & surprises de places, quelques petits combats peu importants, & beaucoup d'actions barbares commises par les deux parties. Pour ne pas ennuyer le Lecteur par le recit de ces faits peu intéressans, je me contenterai de dire en deux mots, que, pendant le reste de cette année & les trois suivantes, le parti d'Etienne prévalut d'une manière sensible. A cela contribua beaucoup la mort du Comte de Gloucester, & de *Milon*, Comte de Héréford (1), qui étoient les plus habiles, comme les plus fidèles de ses Partisans.

Continua-  
tion de la  
guerre.

1144.  
1145.  
1146.

Mort du  
Comte de  
Gloucester.

(1) Ce Milon fut créé Comte de Héréford par une Patente de Mathilde qui est la première de cette nature qui soit connue. Elle se trouve dans le *Recueil des Actes Publics*, Tome I. pag. 8.



ETIENNE.  
1146.  
Mathilde  
se retire en  
Norman-  
die.

1147.  
Etienne  
demeure  
maître du  
Royaume.  
*H. Huntingd.*  
*Chron. de*  
*Gervaise.*  
*R. de Hove-*  
*den.*

Il porte la  
Couronne  
dans Lin-  
coln, mal-  
gré certaine  
Prophétie.

1148.  
Nouvelle  
Croisade  
contre les  
Sarrasins.

Loüis le  
Jeune mé-  
ne une ar-  
mée dans la  
Palestine.  
Il se broüil-  
le avec la  
Reine Ali-  
enor sa Fem-  
me.

1149.  
Le Prince  
Henri for-  
me le des-  
sein de faire  
valoir ses  
Droits sur  
l'Angleter-  
re.

*R. de Hoved.*  
*H. Huntingd.*  
Il s'abou-  
che avec le  
Roi d'E-  
cosse.

Etienne en  
prend l'a-  
larme.

sans. Après la perte de ces Seigneurs, Mathilde ne voyant aucun moyen de se soutenir plus long-tems quitta l'Angleterre, pour se retirer en Normandie, où elle avoit déjà renvoyé le Prince son Fils. Le Comte d'Anjou son Pere l'avoit instamment redemandé, voyant bien que c'étoit inutilement qu'il s'exposoit à de continuels dangers, pour arracher la Couronne à un Prince, sur la tête duquel elle paroissoit trop bien affermie.

Dès que l'Impératrice se fut retirée, Etienne se trouvant paisible possesseur de la Couronne, pensa aux moyens de la faire passer, après sa mort, à Eulstache son fils-ainé. Pour cet effet il lui fit prêter serment par une partie des Barons, dans la pensée que cette précaution seroit capable de le conduire au but qu'il se propoisoit. Mais sa propre expérience devoit lui avoir appris, que ce moyen n'étoit rien moins que suffisant.

Sur la fin de l'année 1147. il alla passer les Fêtes de Noël à Lincoln. Il affecta de porter la Couronne dans cette Ville, malgré certaine Prophétie qui menaçoit de grands malheurs les Rois qui oseroient entreprendre d'y paroître couronnés.

Pendant que ce Prince jouissoit du repos que la retraite de Mathilde lui avoit procuré, le zèle des Chrétiens s'étant réveillé, on entreprit une nouvelle Croisade contre les Sarrasins. Loüis le Jeune, Roi de France, se distingua dans cette expédition, par un grand secours qu'il conduisit lui-même à la Terre Sainte. Il étoit accompagné d'Alienor de Guyenne sa femme, héritière de la Maison de Poitiers, qui lui avoit apporté en dot la Guyenne avec ses dépendances, & tout le Poitou. Pendant ce voyage, qui dura près de deux ans, Loüis se broüilla tellement avec la Reine sa femme, sur des soupçons, bien ou mal fondés, qu'il prit la résolution de la répudier, des qu'il seroit de retour en France.

Depuis que Mathilde avoit comme abandonné ses prétentions sur l'Angleterre, Etienne ne pensoit qu'à recueillir le fruit de tous ses travaux, & à réparer les dommages qu'une longue guerre avoit causés à son Royaume. Mais un nouveau Concurrent, qui se préparoit à lui disputer la Couronne, lui fit bien-tôt comprendre, qu'il étoit encore bien éloigné de cette tranquillité dont il se flattoit. Henri fils-ainé de Mathilde & du Comte d'Anjou, jeune Prince âgé de seize ans, & d'un esprit vif & entreprenant, ne crut pas devoir se rebuter par les difficultés que l'Impératrice sa Mere avoit rencontrées en Angleterre. Il ne doutoit point que ceux qui avoient soutenu les droits de la légitime Héritière ne fussent toujours dans la même disposition, & qu'un nouveau Chef, plus jeune & plus vigoureux, ne leur inspirât un nouveau courage. Dans cette espérance, il résolut d'aller trouver le Roi d'Ecosse son Grand Oncle, afin de prendre avec lui des mesures pour faire réussir cette entreprise. David, ayant été informé du dessein de ce Prince, s'avança jusque dans le Northumberland, pour le recevoir. Après qu'il eut conféré avec lui sur leurs affaires, il le fit Chevalier, selon la coutume de ce tems-là, où l'on croyoit cette cérémonie nécessaire à ceux qui se destinoient à la profession des armes. Cependant Etienne, qui avoit été averti de cette entrevûe, craignant qu'ils n'eussent quelque dessein sur Yorck, marcha promptement vers cette Ville, dont il renforça la Garnison. A son approche, les deux Princes se séparèrent, & David reprit le chemin de l'Ecosse, pendant que Henri s'en retournoit en

Nor-



Normandie. Celui-ci étoit à peine arrivé à Roüen, qu'il y vit mourir Geofroi son Pere, qui lui laissa la jouïssance de l'Anjou, en attendant que la mort de l'Impératrice sa mere le mit en possession de la Normandie, après quoi, il devoit céder l'Anjou à Geofroi son frere Cadet.

Louïs le jeune n'avoit attendu à répudier Alienor sa femme, que jusqu'à ce qu'il l'eût remenée en France. Dès qu'il fut de retour, il exécuta sa résolution & rendit généreusement à cette Princesse, la Guyenne, le Poitou, la Saintonge, & généralement tous les Etats qu'elle lui avoit apportez en dot, retenant auprès de lui deux filles, qui étoient nées de ce mariage. Aussi-tôt que ce divorce eut éclaté, Henri, qui, du consentement de sa mere, avoit pris le titre de Duc de Normandie, pensa aux moyens de s'assurer la possession de cette riche Héritiere. L'intrigue fut conduite avec tant de secret, que la premiere nouvelle que Louïs en eut, fut que le Duc étoit allé trouver la Reine à Bourdeaux, où leurs noces s'étoient célébrées avec une magnificence extraordinaire. Ce fut un grand sujet de mortification pour ce Monarque, qui ne pût voir, sans chagrin, un autre se revêtir de ses dépouilles, quoiqu'il les eût lui-même abandonnées volontairement. D'ailleurs, il comprenoit, combien Henri pourroit se rendre redoutable à la France, si, aux Etats qu'il possédoit déjà, il ajoutoit, un jour, le Royaume d'Angleterre, sur lequel il avoit de si justes prétentions. D'un autre côté, ce même mariage ne donnoit pas moins à penser à Etienne qui ne pouvoit voir dans son Concurrent cette augmentation de puissance, sans en apprehender les suites. La jalousie de ces deux Monarques s'étant réveillée en cette occasion, ils ne tarderent pas long-tems à s'unir ensemble, par une Ligue dont le but étoit d'abaisser un Prince, qui s'étoit rendu très-redoutable à tous les deux. Louïs lui suscita des affaires dans l'Anjou, par le moyen de Geofroi son frere, qui, se fondant sur le Testament de leur Pere, croyoit être en droit de se mettre en possession de ce Comté. Dans le même temps, il investit une seconde fois Eustache, Fils d'Etienne, de la Normandie, afin que Henri, attaqué de deux endroits, laissât au Roi d'Angleterre le tems de s'affermir sur le Trône. D'un autre côté, Etienne prenoit dans son Isle toutes les mesures, qu'il croyoit capables de ruiner le parti du Duc, afin de lui faire perdre l'espérance de parvenir à la Couronne. Le moyen qui lui parut le plus propre pour réussir dans son dessein, fut de faire couronner, par avance, Eustache son fils-aîné. Mais il y trouva des obstacles à quoi il ne s'étoit pas attendu. L'Archevêque de Cantorbéri refusa nettement ce que le Roi demandoit de lui, & la raison qu'il en alléguoit étoit encore plus offensante que le refus même. Il disoit que le Pape lui avoit expressément défendu de couronner le fils d'un Prince qui, en usurpant la Couronne, avoit violé ses Sermens. S'il étoit vrai que le Pontife eût fait une pareille défense à l'Archevêque, ses sentimens étoient bien opposez à ceux d'Innocent II. son Prédécesseur. Mais il y a beaucoup d'apparence, que ce Prélat, ainsi que les Evêques, ne se servoient de ce prétexte que pour couvrir les engagements qu'ils avoient déjà pris avec le Duc de Normandie. Quoiqu'il en soit, le Roi, offensé du refus & de l'obstination des Evêques, les fit tous enfermer dans une maison, étant résolu de les y tenir jusqu'à ce qu'ils promissent d'exécuter ses ordres. C'étoit un moyen bien extraordinaire pour obtenir ce qu'il demandoit; aussi ne lui réussit-il pas. La maison, où les Pré-

ETIENNE.

1149.

Henri retourne en Normandie.

1150.

Mort de Geofroi Comte d'Anjou Pere de Henri.

1151.

Louïs le Jeune répudie Alienor.

Henri prend le Titre de Duc de Normandie.

Il épouse Alienor.

Jalousie du Roi de France & d'Etienne contre Henri.

Ils se liquent ensemble contre lui.

Etienne veut faire couronner Eustache son Fils, & ne peut y réussir.



ETIENNE.

1152.

Il forme le  
desseind'abaisser  
le Clergé.*Rad. de Di-**cero. Chron.**Gervasii.**H. Huntingd.*Il suscite  
des affaires  
au Duc de  
Norman-  
die qui s'en  
tire heureu-  
sement.Etienn  
assiége Wal-  
lingford.Henri passe  
en Angle-  
terre pour y  
soutenir ses  
Partisans.Plusieurs  
Seigneurs se  
joignent à  
lui.Il marche  
au secours  
de Wal-  
lingford.Les deux  
armées sont  
sur le point  
de donner  
bataille.Le Comte  
d'Arundel  
porte le Roi  
à la Paix.

lats étoient détenus, n'ayant pas été gardée avec assez de soin, l'Archevêque trouva le moyen de s'évader, & de le réfugier en Normandie. Par cette fuite Etienne vit évanouir ses projets.

Ce Monarque étoit choqué au dernier point de la présomption du Clergé, qui s'attribuoit le pouvoir de faire & de destituer les Rois selon son caprice, ou selon les intérêts de quelques-uns qui gouvernoient tout le Corps. Comme il ne pouvoit douter que le Duc de Normandie n'eût mis les Evêques dans son parti, & qu'il n'osât les attaquer directement il crut pouvoir les ranger à leur devoir, en se saisissant de quelques Châteaux que les amis du Duc tenoient encore, afin de priver le Clergé de cette protection. En même tems, il fit passer en Normandie Eustache son fils qui se joignit au Roi de France pour attaquer ce Duché. Le but d'Etienne étoit d'empêcher Henri de venir en Angleterre au secours de ses Partisans. Mais cette guerre ne dura pas aussi long-tems qu'il avoit espéré. Henri, par sa valeur & par une diligence extraordinaire, chassa de l'Anjou Geofroi son frere qui s'étoit déjà emparé de quelques Places. Ensuite il repassa en Normandie, où il trouva le moyen de faire la Paix avec le Roi de France, en lui donnant quelque satisfaction. Après cela : il ne fut pas difficile de chasser Eustache qui n'étoit pas encore bien ancré dans le Duché. Celui-ci ne voyant plus aucune ressource pour lui dans ce Pais-là, repassa la Mer pour aller joindre le Roi son Pere qui étoit alors occupé au Siège de Wallingford. C'étoit une des plus fortes Places du Royaume. Aussi fit-elle consumer tant de tems au Roi, que le Duc eut le tems d'accourir à son secours, après avoir réglé ses affaires en Normandie.

Ce jeune Prince, comprenant de quelle importance il étoit pour lui de secourir ses amis en Angleterre, y mena des forces si considérables, qu'il redonna de la vigueur à son parti, qui, depuis la retraite de Matilde, paroissoit entièrement abattu. D'abord, une partie des Barons se joignit à lui, & lui livra trente Châteaux fortifiés dont il renforça les garnisons. Ensuite, il se hâta d'aller secourir Wallingford, qu'on pressoit vivement, quoiqu'en l'absence du Roi qui étoit allé à Londres pour y faire de nouveaux préparatifs. Henri s'étant approché de la Place, & ayant connu les difficultés qu'il y auroit à forcer les assiégeans dans leurs lignes, borna ses desseins à se saisir des passages par où ils pouvoient recevoir des vivres. Cette précaution leur auroit été bien-tôt funeste, si Etienne n'eût fait une extrême diligence pour les secourir. Il s'approcha du Duc de Normandie, & sans vouloir l'attaquer, il lui fit éprouver les mêmes incommoditez que les assiégeans souffroient depuis quelques jours.

Il étoit comme impossible que ces armées se pussent séparer sans combattre. Aussi les deux Chefs s'y dispoient-ils avec une égale ardeur, lorsque, par un Conseil plus prudent, le Comte d'Arundel, qui étoit dans l'armée du Roi, les empêcha d'en venir aux mains. Il représenta au Roi les malheurs auxquels le Royaume alloit être exposé par une bataille qui ne pouvoit qu'être très-sanglante, & presque aussi funeste à ceux qui vaincroient qu'à ceux qui seroient vaincus. Il ajouta, qu'il seroit bien plus convenable à des Chrétiens de tenter, si l'on ne pourroit point trouver la satisfaction des deux partis dans un Traité qui rendroit le calme à ce malheureux Royaume. Enfin, il lui dit nettement, qu'il n'étoit pas juste que tout un Peuple fût exposé aux plus grandes

cala-



calamitez, pour les intérêts de deux Princes qui avoient moins en vûë le bonheur des Anglois, que de contenter leur propre ambition. Soit qu'Etienne se sentît touché de ces remontrances, ou qu'il craignît de se voir abandonné, s'il s'obstinoit à vouloir combattre, il consentit qu'on proposât un accommodement au Duc. Cene fut pas sans peine que ce jeune Prince, qui s'étoit préparé au Combat, se laissa persuader d'écouter les propositions du Roi. Mais voyant que les Seigneurs Anglois l'en pressoient avec beaucoup d'ardeur, il crut devoir céder à leur importunité, & consentir à une entrevûe qu'Etienne lui demandoit. Dans la courte Conférence que ces deux Princes eurent ensemble sur les bords opposez de la Tamise qui est assez étroite en cet endroit, ils convinrent d'une Trêve, afin d'avoir le tems de négocier la Paix.

Le Comte Eustache ne put voir cette Trêve sans chagrin. Il comprenoit que, selon les apparences, elle seroit suivie d'une Paix qui ne pouvoit manquer de lui être préjudiciable. En effet, il n'étoit nullement à croire que le Duc de Normandie n'étant pas vaincu, voulût se désister de ses prétentions sur la Couronne. Pour se dispenser de signer cette Paix, ou peut-être pour tâcher d'y mettre quelque obstacle, Eustache quitta l'armée subitement, & se retira dans la Province de Suffolck. Peu de tems après, étant allé dîner à l'Abbaye de Saint Edmond, en se mettant à table, il tomba en frénésie, & mourut le troisième jour, étant âgé de dix-huit ans. Il fut enterré dans l'Abbaye de Feversham avec Reine sa mere qui étoit morte peu de tems auparavant. *Constance* sa Veuve, fille le Louis le Gros, épousa dans la suite Raymond Comte de Toulouse.

Etienne fut très-affligé de ces deux pertes consécutives qui sembloient lui présager d'autres malheurs. En effet la Noblesse l'abandonnoit tout ouvertement, pour suivre le Duc de Normandie. Comme il y avoit peu de Barons qui ne se sentissent coupables d'infidélité envers le Roi, la crainte où ils étoient qu'il ne pensât à s'en venger, leur faisoit juger qu'il étoit nécessaire pour leur sûreté, de se mettre sous la protection du Duc. Ils se confirmoient encore dans ces soupçons, par ce qui venoit d'arriver au Comte de Chester. Ce Seigneur étant allé trouver le Roi pour lui offrir ses services, avoit été arrêté, & enfermé dans une étroite prison, d'où il n'avoit pû se tirer qu'en livrant au Roi le Château de Lincoln. Ce n'étoit pourtant pas sans raison que le Roi vouloit prendre ses sûretés avec ce Comte, qui étoit entré dans des engagements secrets avec le Duc de Normandie. C'est ce qu'on voit dans une chartre du Recueil des Actes Publics, par laquelle Henri lui assuroit la possession de certaines Terres. Il y a donc apparence qu'Etienne avoit eu quelques avis de cette intelligence. Mais, soit qu'il eut négligé de faire connoître les raisons qu'il avoit de soupçonner le Comte, ou qu'il ne fût pas en état de l'en convaincre, cette Action fut regardée par les autres Seigneurs, comme un présage de ce qu'ils devoient eux-mêmes attendre. En effet, il y en avoit plusieurs qui ayant pris les mêmes engagements avec le Duc, crurent qu'il étoit plus sûr de se déclarer ouvertement pour lui, que de s'exposer à la vengeance du Roi, en demeurant à la Cour.

David, Roi d'Ecosse, mourut cette même année, ne laissant que des Petits-fils, de Henri son fils qui étoit mort avant lui. *Macolm & Guillaume*, qui

ETIENNE  
1152.

Henri n'y  
consent  
qu'avec peine.  
Conférence  
entre Etienne  
& Henri.  
Ils convien-  
nent d'une  
Trêve.

1153.  
Eustache  
Fils du Roi  
craint la  
Paix, & se  
retire.

Il meurt.

Beaucoup  
de Grands  
s'attachent  
à Henri.  
Causes de  
la défec-  
tion des  
Grands du  
parti du  
Roi.

*Art. publ. T.  
I. p. 12.*

Mort de  
David Roi  
d'Ecosse,



**ETIENNE.**

1153.

Macolm  
son petit-  
fils lui suc-  
cede.Etienne se  
determine  
à faire la  
Paix avec  
Henri.

étoient les deux aînez, occuperent successivement le Trône de *Ecosse*, & *David*, leur frere fut Comte de Huntingdon.

La Trêve qu'Etienne & Henri avoient conclüe sur les bords de la Tamise, avoit été renouvelée plusieurs fois, à cause de grandes difficultez qui se rencontroient dans la négociation de la Paix. Le principal obstacle venoit de ce qu'Etienne vouloit conserver la Couronne dans sa Famille, & en assurer la possession à Guillaume son fils, à quoi Henri ne vouloit point consentir. Il vouloit bien permettre qu'Etienne enconservât la jouissance pendant sa vie : mais après sa mort, il prétendoit lui succéder. Il croyoit même se relâcher beaucoup, en s'engageant à ne pas troubler dans sa possession, un Concurrent qui n'avoit pas encore cinquante ans. Enfin, Etienne faisant réflexion sur l'état de ses affaires, & voyant les grands obstacles qui se rencontroient dans l'exécution du dessein qu'il avoit formé, résolut de se procurer du repos en abandonnant cette pensée. Il comprenoit que les belles qualitez du Duc, & les droits qu'il avoit à la Couronne, droits qui étoient appuyez d'une très-grande puissance, étoient des difficultez qu'il n'étoit pas facile de surmonter. Les inclinations des Grands & du Peuple lui donnoient encore sujet de craindre, qu'on n'attendît pas sa mort, pour mettre le Sceptre entre les mains du jeune Prince. Toutes ces considérations le porterent enfin à consentir à la Paix, sur le pied que Henri la proposoit. Dès qu'elle fut signée, Etienne fit la cérémonie d'adopter le jeune Duc qui lui rendit ses respects comme à son Pere. D'un autre côté, Guillaume, fils du Roi, prêta serment à Henri qui lui promit à son tour, de le maintenir dans la possession des biens de sa Famille & de tous ceux qu'il avoit reçus en don du Roi son Pere, depuis qu'il étoit en possession de la Couronne.

Conditions  
de la Paix.  
Etienne  
adopte Hen-  
ri.Le Peuple  
se réjouit  
extrême-  
ment de  
cette Paix.Conspira-  
tion pré-  
tendue con-  
tre Henri,  
Qui se re-  
vèle en Nor-  
mandie.

Ce Traité fut conclu & signé à Winchester, dans une Assemblée convoquée exprès à laquelle assisterent tous les Seigneurs Ecclésiastiques & Temporels du Royaume. Ensuite, les deux Princes allerent ensemble se faire voir dans quelques-unes des principales Villes, où ils furent reçus avec de grandes demonstrations de joye. Le Peuple ne pouvoit assez exprimer la satisfaction qu'il ressentoit de voir enfin la Paix & la tranquillité retablies dans le Royaume, après des troubles qui avoient duré si long-tems. Un Historien prétend qu'au milieu de ces réjouissances, Henri découvrit une conspiration que Guillaume, fils du Roi, avoit tramée contre lui. Il ajoute que ce complot ne manqua que par un accident arrivé à Guillaume, qui se rompit une cuisse en tombant de cheval. C'est à cela qu'il attribue le prompt départ du Duc de Normandie qui sans temoigner pourtant aucune défiance, prit congé du Roi pour s'en retourner dans ses Etats, en attendant que la mort de ce Monarque le mît en possession du Trône d'Angleterre. Un autre Historien n'a pas fait difficulté d'avancer, que Henri étoit fils d'Etienne avec qui l'Impératrice avoit vécu dans une trop grande familiarité, avant son second mariage. Mais on ne peut, en aucune maniere, s'assurer sur le recit de cet Auteur, qui, comme il l'avoit lui-même, n'est fondé que sur certains bruits qui s'étoient répandus dans le monde.

Mort d'E-  
tienne.

Bien que, depuis l'accord qu'Etienne venoit de faire avec Henri, il ne pût plus espérer de laisser la Couronne dans sa Famille, il étoit tellement touché des maux que le Royaume avoit soufferts, qu'il résolut d'employer tous ses soins



soins à les réparer. Il sembloit même prendre d'assez bonnes mesures pour y réussir. Mais la mort qui le surprit ne lui permit pas d'exécuter un si généreux dessein. Ce Prince mourut dans la cinquantième année de son âge le 25. d'Octobre de l'an 1154. onze mois après avoir fait la Paix avec Henri. Son corps fut inhumé avec ceux de la Reine sa Femme, & du Prince Eustache son fils dans l'Abbaye de Feversham qu'il avoit lui-même fondé.

ETIENNE.  
1154.  
Caractere  
de ce Prin-  
ce.

Si l'on se contente de considérer en gros le Caractere de ce Prince on peut dire qu'il étoit digne de regner dans un meilleur tems, & qu'en général, ses bonnes qualitez surpassoient de beaucoup ses défauts. Il seroit pourtant très-difficile de justifier toutes les démarches qu'il fit pour monter sur le Trône, & en particulier la violation de son serment. Ainsi, quoique le consentement des Barons qui lui adjugerent la Couronne puisse paroître de quelque poids, comme ce ne fut que l'effet d'une injuste cabale, plusieurs sont du sentiment qu'il n'en doit pas moins passer pour usurpateur. Son manque de foi en certaines occasions, est encore un reproche qu'on peut faire à sa mémoire. Peut-être les circonstances du tems & des affaires l'entraînerent-elles au-delà de son penchant naturel. Quant au reste, on ne peut lui refuser les louanges qui sont dûes à sa valeur, à sa clémence, à sa générosité. La première de ces vertus parut sur tout dans la bataille de Lincoln où il fut fait prisonnier. On ne peut disconvenir des deux autres, quand on considère qu'on ne trouve dans tout son regne aucun exemple de sévérité, bien que plusieurs des Barons, que le sort de la guerre fit tomber entre ses mains, ne lui eussent donné que trop de sujet d'user de rigueur envers eux. Il est vrai qu'il se trouve des Historiens qui ont pris à tâche de noircir sa réputation. Mais il faut observer que la plupart de ceux-là ont écrit sous le regne de Henri II. ou de ses Enfants. Quant à Guillaume de Malmesburi qui étoit contemporain d'Etienne, on sçait qu'il étoit créature du Comte de Gloucester, à qui il dédia la dernière partie de son Histoire. Cela seul doit obliger à lire avec précaution ce que cet Historien a écrit au désavantage de ce Monarque. Au reste, il n'est pas facile de décider si la Couronne appartenoit légitimement à Mathilde, ou si l'élection donnoit à Etienne le droit de s'en mettre en possession. Ce qu'on peut dire de plus certain, c'est que depuis la Conquête, les Loix Saxonnnes n'étoient plus observées, & qu'il ne paroît pas que les Normans eussent encore rien établi de fixe, par rapport à la Succession du Trône.

Introduc-  
tion du  
Droit Ca-  
non en An-  
gleterre.

Les troubles de ce Regne fournirent au Clergé une occasion favorable pour s'élever au-dessus de l'autorité Royale. La Cour de Rome profita aussi de ces conjonctures, pour introduire en Angleterre de nouvelles Loix auxquelles les Anglois se seroient sans doute opposés en tout autre tems. Le Droit Canon compilé par Gratien en 1151. sous l'autorité d'Eugene III. s'introduisit dans ce Royaume, à l'occasion des démêlez que l'Archevêque de Cantorbéri eut avec l'Evêque de Winchester, touchant la Légation. Ces procès donnerent occasion à des Canonistes Italiens de s'établir en Angleterre, & d'introduire peu-à-peu l'étude de ce nouveau Droit dans l'Université d'Oxford où *Vicarius* en fut le premier Professeur.

Enfans du  
Roi Etien-  
ne.

Etienne laissa un seul fils légitime, nommé *Guillaume*, qui fut Comte de Boulogne par le Droit de la Reine sa Mere. Il eut aussi une fille nommée *Marie*, qui après avoir pris le voile de Religieuse, ne laissa pas d'épouser Phi-  
lippe



ETIENNE  
1154,

lippe d'Alsace , & qui reprit son premier état , après la mort de son Epoux. Un fils naturel d'Etienne , nommé Guillaume comme le légitime , à donné occasion à quelques-uns , qui ont été trompez par la conformité des noms , de dire que ce Prince ne laissa qu'un fils bâtard.

+++++

## ETAT DE L'EGLISE

*Sous les Regnes de GUILLAUME I. GUILLAUME II.  
HENRI I. & ETIENNE.*

ETAT DE  
L'EGLISE.  
Different  
Caractere  
des Rois Sa-  
xons & des  
Rois Nor-  
mans , par  
rapport à  
l'Eglise.

LA revolution arrivée en Angleterre par la conquête des Normans , apporta un grand changement dans l'Eglise , comme dans l'Etat. Sur tout, le Pape & le Clergé en reçurent un préjudice considérable. On ne voyoit plus en Angleterre , les Princes Saxons si dévots , si prompts à embrasser toutes les occasions qui se présentoient d'augmenter les libertez & les revenus de l'Eglise , & si soumis à ses Ministres. Les Rois Normans étoient d'un tout autre caractere. Uniquement occupez à se rendre absolus dans leur Royaume , ils ne pouvoient souffrir la différence qu'on tâchoit d'introduire entre l'obéissance du Clergé , & celle du reste du Peuple. Ils prétendoient avoir autant d'autorité sur l'un que sur l'autre. Quelque projet que la Cour de Rome eût formé de rendre le Clergé indépendant des Princes , elle ne jugea pas que les Regnes des deux Guillaumes lui fournissent des occasions favorables pour en presser l'exécution. Des deux Peuples qui occupoient alors l'Angleterre , l'un par son propre intérêt , étoit entièrement attaché à ses Souverains. L'autre , dans l'abattement où il se trouvoit , n'étoit pas un instrument propre à soutenir les intérêts de la Cour de Rome. Les affaires d'Angleterre se trouvant dans cette situation , les efforts que les Papes auroient pu faire , pour y augmenter leur autorité , auroient été inutiles. Ce fut vrai-semblablement la raison qui obligea Gregoire VII. avec toute sa fierté , à plier sous la fermeté de Guillaume le Conquérant. Ce Monarque , non content de refuser avec hauteur l'hommage que Gregoire lui demandoit , se mocquoit ouvertement des Decrets qui se faisoient à Rome. Il gouvernoit le Clergé de son Royaume , ainsi que ses autres Sujets , avec une autorité despotique. S'il voulut bien permettre que les Légats du Pape présidassent à un Concile , ce ne fut que pour se délivrer plus aisément de certains Evêques qui l'incommodoient. Mais quand il vit que ce même Synode faisoit difficulté d'avoir pour lui toute la complaisance qu'il en attendoit , il usa de son pouvoir absolu. De sa seule autorité , il bannit ou emprisonna les Prélats de son Royaume , qui ne lui étoient pas agréables , sans se mettre en peine de les faire passer par un Jugement canonique. D'un autre côté , pendant que le Pape lançoit ses foudres contre l'Empereur & le forçoit à lui rendre un honteux hommage , Guillaume jouïssoit tranquillement , dans ses Etats , du droit des Investitures , qui faisoit le sujet de la querelle entre l'Empereur & la Cour de Rome. Il assu-

jettissoit



jettissoit les Terres de l'Eglise aux mêmes services que celles des Laïques. Il enlevoit l'or & l'argent mis en dépôt dans les Monastères, & s'emparoit des vases sacrez. Rien ne se faisoit dans l'Eglise que par sa direction, & les Constitutions Synodales n'avoient de force qu'autant qu'il lui plaisoit de les approuver. Il faisoit encore plus, puisqu'il se rendoit, en quelque maniere, maître des Papes, en défendant à son Peuple de recevoir leurs ordres, ou de reconnoître leur autorité, sans sa permission.

ETAT DE  
L'EGLISE.

Guillaume le Roux n'eut pas de plus grands égards pour les libertez de l'Eglise. Toutes les menaces du Pontife Romain ne furent pas capables d'empêcher ce Prince de garder entre ses mains les Bénéfices vacans, & d'en disposer ensuite, en faveur du plus offrant. Je ne prétends nullement excuser la conduite des deux Monarques, à tous ces égards. Mon dessein est seulement de faire voir, par ces exemples, que la Cour de Rome ne doit les progrès qu'elle a faits dans l'établissement de son autorité, qu'à sa prudente politique. Elle a sçu céder aux Princes qui ont eu de la fermeté, dans le tems même qu'elle a marqué le plus de vigueur, à l'égard de ceux qui se sont trouvez dans des conjonctures qui ne leur permettoient pas de s'opposer à ses desseins. On voit une preuve manifeste de cette politique dans la différente conduite qu'elle tint à l'égard des quatre premiers Rois de race Normande. Après avoir cédé aux deux Guillaumes, elle lutta long-tems contre Henri I. Mais quand elle vit que la victoire étoit trop difficile à obtenir, elle se contenta d'un avantage qu'elle auroit rejeté avec hauteur, s'il lui avoit été offert au commencement de la querelle. Elle fit avec ce Monarque une Paix fourrée, en lui cédant l'hommage des Evêques & des Abbez, dans le tems qu'elle refusoit, avec obstination, les mêmes conditions à l'Empereur, qui se trouvoit dans des conjonctures moins favorables. A l'égard d'Etienne, elle sçut profiter des troubles qui agiterent son Regne, en les fomentant par le moyen de l'Evêque de Winchester. Comme elle étoit attentive à se servir de tous les avantages qui se présentoient, elle prit occasion de ces mêmes troubles, pour nommer un Légat, autre que l'Archevêque de Cantorbéri, ce qu'elle n'auroit osé entreprendre, en tout autre tems. Cette Usurpation, qui parut d'abord peu importante, n'eut ensuite que trop d'influence sur les affaires d'Angleterre. Ce fut par le ministère de ces Légats qu'elle mit enfin le pied sur la gorge, & aux Rois & au Clergé. Je dis au Clergé, puisqu'il est certain, qu'elle n'avoit pas moins en vûe l'abaissement des Evêques & des Archevêques que celui des Souverains.

Prudente  
conduite de  
la Cour de  
Rome pour  
établir son  
autorité.

On vit une preuve remarquable de ce dessein, dans la hauteur avec laquelle cette Cour traita *Lanfranc*, nommé à l'Archevêché de Cantorbéri, après la déposition de *Stigand*. *Lanfranc* étoit un Prélat distingué par son mérite, également estimé du Roi, des Anglois, & des Normans, & par conséquent ayant un très-grand crédit en Angleterre. Cependant, il ne put jamais obtenir qu'on le dispensât d'aller lui-même à Rome, recevoir le Pallium de la main du Pape. *Hildebrand*, qui étoit alors Archidiacre de Rome, & qui fut ensuite élevé au Pontificat, sous le nom de Grégoire VII. lui écrivit, sur ce sujet, une Lettre, par laquelle il tâchoit d'adoucir ce refus. Il lui faisoit entendre que, s'il se fût trouvé quelque exemple, qu'une pareille faveur eût été accordée à quelqu'un de ses Prédécesseurs, on ne la lui auroit pas refusée.

Ses vûes  
d'assujettir  
le Clergé  
aussi-bien  
que les Prin-  
ces.

Le Pape  
refuse d'en-  
voyer le  
Pallium à  
*Lanfranc*.

Raisons de  
ce refus.



ETAT DE  
L'EGLISE.

Mais, ou il n'avoit pas bien, examiné l'histoire Ecclésiastique d'Angleterre ou bien il supposoit que Lanfranc ignoroit, qu'on avoit envoyé le Pallium à *Augustin*, à *Juste*, à *Honorius* Archevêques du même Siége. Ce n'étoit donc pas par le scrupule d'introduire une nouvelle coutume, qu'on refusoit cette faveur à Lanfranc, mais par la crainte, que peu-à-peu les Archevêques de Cantorbéri n'oubliaient qu'ils étoient dépendans du Pape. On verra souvent dans la suite de cette Histoire, combien les Pontifes Romains abusèrent de l'excès d'autorité qu'ils avoient acquis sur le Clergé d'Angleterre. Il n'est pas encore tems de nous arrêter sur cet article. Mais, pour commencer à donner une connoissance générale de ce qui s'est passé de plus important en Angleterre, par rapport à la religion, dans l'intervalle que nous parcourons, il est nécessaire de rapporter l'origine des différends que les Archevêques de Cantorbéri & d'Yorck eurent ensemble. Cette querelle dura si long-tems, que ce n'est pas un des moindres Articles de l'Histoire Ecclésiastique d'Angleterre.

Origine des  
différends  
entre les  
Archevê-  
ques de  
Cantorbéri  
& d'Yorck.

Pendant que Lanfranc se préparoit pour son voyage de Rome, le Siége d'Yorck fut rempli par Thomas Chanoine de Bayeux, l'un des Chapelains de Guillaume le Conquérant. Peu de tems après, le nouveau Prélat se rendit à Cantorbéri, pour s'y faire sacrer, selon la coutume. Mais Lanfranc l'ayant requis qu'ils s'obligeât par écrit à une obéissance canonique envers ce Siége, il le refusa & se retira sans être sacré. Ce différend ayant fait beaucoup d'éclat, le Roi souhaita d'en être instruit à fond, soupçonnant Lanfranc de vouloir pousser trop loin les prérogatives de son Siége. Mais après que plusieurs Seigneurs Anglois eurent temoigné que Lanfranc étoit fondé sur la coutume, Guillaume, sans se charger de décider la question, trouva un expédient pour satisfaire les deux Archevêques. Ce fut que Thomas iroit à Cantorbéri, promettre l'obéissance Canonique à Lanfranc, comme plus ancien, & renvoya au Pape la connoissance de ce qui regardoit les deux Siéges. Cet expédient ayant été agréé, les deux Prélat se mirent ensemble en chemin, pour aller à Rome, recevoir le Pallium, & pour faire vider, tant ce différend, qu'un autre qu'ils avoient touchant la suffragance des Evêchez de Lincoln, de Lichfield & de Worcester. Alexandre II. qui occupoit alors le Siége Pontifical, reçut Lanfranc avec beaucoup d'honneur & de distinction. Dès qu'il le vit paroître, il se leva de son Siége, pour l'embrasser, en protestant néanmoins, que c'étoit pour honorer son mérite, & non pas à cause de sa Dignité. Thomas fut reçu d'une manière bien différente. Le Pape cassa son élection, sous prétexte qu'étant fils d'un Prêtre, il ne pouvoit posséder aucune charge dans l'Eglise. Cependant, peu de jours après, il le rétablit, par l'intercession de Lanfranc. Quant aux différends que les deux Archevêques avoient ensemble, comme il n'étoit pas assez bien instruit sur ce sujet, il en renvoya la connoissance à une Assemblée de Prélat Anglois.

Raisons  
pour Can-  
torbéri.

Cette affaire n'ayant pû être terminée à Rome les deux Archevêques s'en retournèrent en Angleterre. Comme ils souhaitoient également de voir la fin de leur Procès, des qu'ils furent arrivez, ils allèrent ensemble trouver le Roi à Windfor, où la circonstance des Fêtes de Pâque avoit attiré la plupart des Seigneurs Ecclésiastiques & Temporels du Royaume. La cause fut plaidée devant le Roi avec beaucoup de chaleur des deux côtez. Lanfranc soutint son droit par les raisons suivantes. 1. Que l'Archevêché de Cantorbéri de-  
voit



voit être regardé comme si son Siège étoit à Londres Ville capitale du Royaume, parce que Grégoire I. avoit destiné cet honneur à cette dernière Ville. ETAT DE  
L'EGLISE.  
 2. Que l'Eglise de Cantorbéri étoit la plus ancienne du Royaume, & la mere de toutes les autres. 3. Il s'appuyoit sur les Constitutions de divers Papes qui avoient accordé à son Siège la prérogative qu'il prétendoit. 4. Il soutenoit que les Archevêques de Cantorbéri, ses Prédécesseurs, avoient exercé leur juridiction dans la Province d'Yorck. Il alléguoit sur ce sujet l'exemple de *Théodore* qui avoit même déposé des Evêques dans le Royaume de Northumberland. 5. Enfin, il ajoutoit, que les Archevêques d'Yorck avoient rendu à ses Prédécesseurs, cette obéissance canonique que Thomas lui refusoit. Pour le prouver, il citoit l'exemple d'*Eadulphe* qui n'avoit pas fait difficulté de promettre cette soumission à *Adelard*.

L'Archevêque d'Yorck répondit, qu'il étoit vrai, que Grégoire I. avoit eu dessein d'établir le Siège Archiepiscopal à Londres : mais qu'il avoit été bien éloigné de vouloir donner à ce Siège aucune supériorité sur celui d'Yorck. Pour prouver ce qu'il avançoit, il se servit du témoignage de *Bede*, qui dit, en termes formels, que Grégoire avoit ordonné, qu'après la mort d'Augustin, les deux Archevêques seroient indépendans l'un de l'autre. Thomas inféroit de là, que, quand même le Siège Archiepiscopal seroit à Londres, Lanfranc n'en pourroit tirer aucun avantage. 2. Il dit qu'il n'étoit pas vrai, que l'Eglise de Cantorbéri fût mere de celle d'Yorck, puisque tout le monde sçavoit, que celle-ci avoit été fondée par des Moines Ecoissois, qui n'avoient aucune relation avec l'Eglise de Cantorbéri. 3. Quand à la juridiction que Théodore avoit exercée dans le Northumberland, il soutint que ce Prélat avoit profité des troubles qui agitoient alors l'Eglise de ce Royaume, pour y étendre son autorité, & qu'on ne pouvoit pas fonder un droit sur une usurpation manifeste. Lanfranc auroit eu de la peine à répondre à ce que Thomas disoit de la Constitution de Grégoire I. touchant l'indépendance des deux Archevêques, s'il n'avoit pas eu pour lui celles de divers autres Papes, qui le favorisoient. De plus, il appuyoit son droit sur la coutume, touchant laquelle les Anglois rendoient témoignage. Ce fut aussi ce qui lui donna gain de cause. On jugea que les Papes, Successeurs de Grégoire I. avoient pû annuler sa Constitution. Sur ce fondement, le Roi & les Seigneurs crurent qu'il étoit juste que les Archevêques d'Yorck fissent profession d'obéissance Canonique, envers le Siège de Cantorbéri. L'autre différend au sujet des trois Evêchez, fut aussi décidé en faveur de Lanfranc, & l'Archevêque d'Yorck se soumit à ces Jugemens. Mais, afin d'éviter que cette dispute ne fût quelque jour renouvelée, on dressa, au nom des deux Archevêques, un Ecrit en forme de Convention, qui régloit leurs différends. On y faisoit dire à Thomas, qu'il reconnoissoit que c'étoit à tort qu'il avoit disputé à Lanfranc sa supériorité & sa juridiction sur tout l'Eglise Anglicane. Il y déclaroit, qu'en qualité d'Archevêque d'Yorck, il devoit une obéissance Canonique, non seulement à la personne de Lanfranc, comme plus ancien que lui, mais à tous les Archevêques de Cantorbéri, quels qu'ils fussent. Il cédoit aussi au même Siège, la suffragance des trois Evêchez en question. Lanfranc cédoit, de son côté, aux Archevêques d'Yorck, la juridiction sur tous les Evêchez situés au Nord de l'Humber, jusqu'à l'extrémité septentrionale de l'Ecosse. Il fut encore

Raïsons  
pour Yorck.

Jugement  
du Roi &  
des Sei-  
gneurs.

Conven-  
tion entre  
les deux  
Archevê-  
ques.



ÉTAT DE  
L'ÉGLISE.

ajouté dans la même Convention, que si l'Archevêque de Cantorbéri convoit un Synode National, l'Archevêque d'Yorck seroit tenu de s'y trouver avec tous ses Suffragans, en quelque lieu du Royaume que le Synode s'assembleroit. Les deux PrélatS convinrent encore, que quand il y auroit un Archevêque de Cantorbéri, nommé ou élu, celui d'Yorck seroit obligé de l'aller sacrer dans l'Eglise de Cantorbéri étant assisté des Evêques Suffragans de ce Siège. De plus, que celui qui seroit élu Archevêque d'Yorck seroit tenu d'aller se faire sacrer dans la Province de Cantorbéri. Enfin, Lanfranc n'oublia rien de ce qui pouvoit établir la supériorité de son Siège sur celui d'Yorck. A l'égard du serment que Lanfranc demandoit encore à Thomas, il fut dit, dans cette même Convention, que le Roi ayant souhaité que celui-ci en fût dispensé, Lanfranc avoit bien voulu y consentir. Que néanmoins il se réservoient expressément le droit d'exiger ce serment de ceux qui, à l'avenir, occuperoient le Siège d'Yorck.

C'est de cette manière que la querelle, entre les deux Sièges Métropolitains fut terminée, ou du moins qu'elle parut l'être; car dans la suite, elle fut souvent renouvelée. En effet, ce n'étoit pas un Règlement fait par un Synode, mais une Convention entre les deux Archevêques, autorisée par le Roi. Aussi fut-ce le prétexte dont les Archevêques d'Yorck se servirent, pour remettre cette question sur le tapis. Ils prétendoient que, comme il n'y avoit point eu de Jugement Synodal, leurs droits demeuroient en leur entier. Du tems d'Anselme, un autre Thomas, nommé à l'Archevêché d'Yorck, voulut se dispenser de prêter le même serment: mais enfin il y fut contraint.

Malgré ces deux préjugés, Thurstan ayant été élu Archevêque d'Yorck, sous le Règne de Henri I. refusa de faire les soumissions accoutumées à l'Archevêque de Cantorbéri. Mais le Roi lui déclara, qu'il n'avoit qu'à choisir, ou de se désister de sa prétention, ou de renoncer à sa Dignité. Quelque fâcheuse que fût cette alternative, Thurstan prit ce dernier parti. Cependant, il fit en sorte que le Chapitre d'Yorck envoya des Députés à Paschal II. pour lui représenter le tort qu'on faisoit à leur Siège. Ces Députés remontrèrent au Pontife que le Roi avoit excédé son pouvoir, en obligeant Thurstan à renoncer à son élection, pour n'avoir pas voulu soumettre le Siège d'Yorck à une obéissance à laquelle aucun Jugement Canonique ne l'obligeoit. Cette raison ayant fait impression sur l'esprit du Pape, il écrivit au Roi, pour l'exhorter à rétablir Thurstan, ajoutant que, si les deux Archevêques avoient quelque différend ensemble, il leur rendroit lui-même justice. Paschal étant mort, & Gelase II. lui ayant succédé, l'Archevêque de Cantorbéri envoya des Agens à Rome, afin de s'informer des sentimens du nouveau Pontife, sur cette dispute. Ces Agens rapportèrent, qu'ils avoient compris par les discours du Pontife, qu'il avoit dessein d'envoyer un Légat en Angleterre, pour y vider ce différend. Mais il fut prévenu par la mort qui le surprit en allant en France.

Calixte II. Successeur de Gelase, s'étant rendu à Rheims pour y tenir un Concile qu'il y avoit convoqué, Thurstan obtint du Roi, la permission d'y aller; mais à condition qu'il ne se feroit sacrer, ni par le Pape, ni par aucun autre Evêque. Cependant, comme le Roi ne s'assuroit pas trop sur la promesse de ce Prélat, il prit la précaution d'écrire au Pontife, sur ce sujet. Il protestoit dans sa Lettre, que si Thurstan étoit sacré, par tout autre que par l'Archevêque de



de Cantorbéri, il ne remettroit jamais le pied dans le Royaume. Malgré cette protestation, Calixte ne laissa pas de sacrer lui-même ce Prélat, en présence du Concile. L'Archevêque de Cantorbéri voulut y faire des oppositions : mais le Pape lui répondit, qu'en Sacrant lui-même Thurstan, il ne portoit aucun préjudice aux droits de Cantorbéri. Henri n'ayant pu empêcher que Thurstan fut sacré, le bannit du Royaume avec toute sa Famille. Mais cet exil ne dura pas longtems. Le Pape, voulant soutenir ce qu'il avoit fait, menaça le Roi de l'excommunier, & de mettre son Royaume sous l'Interdit. La fermeté du Pontife fit plier Henri, qui souffrit enfin, que Thurstan fut installé, sans faire au Siège de Cantorbéri, les soumissions accoutumées. Il est vrai, que pour ménager l'honneur du Roi, ce Prélat promit, qu'ils'abstiendrait de faire aucune fonction Archiépiscope hors du Diocèse particulier d'Yorck. Ainsi le Siège d'Yorck recouvra, en quelque maniere, une partie du terrain qu'il avoit perdu. Depuis ce tems-là, ce différend se renouvela plusieurs fois; mais il n'est pas nécessaire d'entrer dans un plus grand détail sur ce sujet. Ce qui vient d'être dit peut suffire, pour faire connoître l'état de la dispute entre les deux Métropolitains, & les fondemens sur lesquels chacun appuyoit ses prétentions.

Avant que de quitter ce qui regarde la juridiction de ces deux Sièges, il ne fera pas hors de propos de parler de quelques autres affaires qui ont du rapport à cette matiere. On a vû, dans le Livre précédent, que Gucan, Prêtre Gallois, nommé à l'Evêché de Landaff dans le Pais de Galles, se fit sacrer par Dunstan Archevêque de Cantorbéri, quoique l'Evêque de S. David fût en possession d'exercer les fonctions Archiépiscope dans ce même Pais. Ce fut une nouvelle acquisition, pour le Siège de Cantorbéri, qui jusqu'alors n'avoit eu aucune juridiction sur les Evêques Gallois. Les Successeurs de Gucan ayant tous suivi son exemple, les Archevêques de Cantorbéri prétendirent avoir le même droit à l'égard de tous les Evêques de Galles. Mais ils y trouverent de fortes oppositions. Enfin, sous le Regne de Henri I. Bernard, Chapelain de la Reine, ayant été nommé à l'Evêché de S. David, se fit sacrer par Raoul Archevêque de Cantorbéri. Cette démarche fortifia beaucoup les prétentions de l'Archevêque, qui soutint, que sa juridiction étant reconnue par le Chef des Evêques Gallois, les autres ne pouvoient se dispenser de s'y soumettre. Néanmoins, comme Bernard se repentit dans la suite de ce qu'il avoit fait, ce fut un sujet de longues contestations, dont on ne vit la fin, que quand le Pais de Galles fut uni à l'Angleterre sous le Regne d'Edouard I.

Pendant que le même Raoul occupoit le Siège de Cantorbéri, il reçut une Lettre d'Alexandre I. Roi d'Ecosse, qui lui donnoit avis de la mort de Turgot, Evêque de S. André, & lui demandoit son conseil pour remplir dignement ce Siège. En même tems, il le prioit de se souvenir que de tout tems les Archevêques de Cantorbéri avoient eu le droit de sacrer les Evêques de S. André, & que Lanfranc avoit le premier cédé ce Suffragant à l'Archevêque d'Yorck. Sur ce fondement, il lui faisoit connoître, que son intention étoit de remettre les choses sur l'ancien pied, & il lui demandoit pour cela son conseil & son assistance. Raoul, ayant compris par cette Lettre, qu'Alexandre cherchoit une occasion de chagriner l'Archevêque d'Yorck, ne voulut point se mêler de cette affaire. En effet, c'étoit sans fondement qu'Alexandre sup-

ETAT DE  
L'EGLISE.

Les Archevêques de Cantorbéri étendent peu à peu leur juridiction sur le Pais de Galles.

Différends touchant la juridiction des Archevêques d'Yorck en Ecosse.



ETAT DE  
L'EGLISE.

posoit que les Evêques d'Ecosse dépendoient de Cantorbéri. Au contraire, il étoit très-certain, que depuis un très-longtems, les Papes avoient mis les Eglises d'Ecosse sous la Jurisdiction des Archevêques d'Yorck. C'étoit sur ces anciennes Constitutions qu'étoit fondée la Convention entre Lanfranc & Thomas. Il y eut pourtant, dans la suite, des Evêques Ecossois qui refuserent de reconnoître l'Archevêque d'Yorck pour leur Primat, & qui, par ce refus, donnerent lieu à de violentes contestations. Enfin, un Bulle de Paschal II. qui les soumettoit à l'Archevêque d'Yorck, mit fin à ce différend.

Quoique le procès entre les deux Archevêques, touchant leur jurisdiction, ne paroisse pas d'une fort grande importance, il a pourtant été nécessaire d'en faire connoître la source, à cause des fréquentes allusions à ces différends qu'on trouve dans l'Histoire d'Angleterre. Il est tems présentement de passer à des matieres plus générales auxquelles toute l'Eglise prenoit intérêt, & dont le Célibat des Prêtres étoit la principale. On fit tant d'efforts pour l'établir en Angleterre, & l'on y trouva tant d'obstacles, que ce seroit negliger un article considerable de l'Histoire Ecclésiastique, que de n'entrer pas dans un petit détail sur ce sujet.

Abregé de  
ce qui s'est  
passé tou-  
chant le  
Célibat du  
Clergé.

Raison de la  
Cour de Ro-  
me pour in-  
terdire le  
mariage au  
Clergé.

On a vû ci-devant, combien Dunstan & les Partisans de la Cour de Rome travaillerent à interdire le mariage aux Prêtres, & comment les guerres des Danois les obligerent à suspendre l'exécution de ce dessein. Depuis ce tems-là, jusqu'à la Conquête des Normans, les Prêtres Anglois continuerent à vivre dans l'état de mariage, malgré les tentatives que les Papes firent à diverses fois, pour arrêter le cours de cette prétendue licence. On a d'abord de la peine à comprendre, par quel motif la Cour de Rome s'acharçoit si fort à cette entreprise, parce qu'on ne découvre pas, d'une premiere vûë, l'intérêt qu'elle avoit à la faire réussir. Mais on cessera de s'étonner qu'elle y travaillât avec tant d'ardeur, quand on considerera que c'étoit un degré pour la conduire à l'exécution du projet qu'elle avoit formé de rendre le Clergé independant des Princes, & d'en faire un Corps à part, qui se gouvernât par ses propres Loix. En effet, pendant que les Prêtres avoient des enfans, il étoit difficile d'empêcher qu'ils ne dépendissent des Princes, dont la faveur a tant d'influence sur la fortune des particuliers. Mais étant sans familles, & par conséquent n'ayant pas beaucoup à attendre de leurs Souverains, ils étoient plus libres de s'attacher au Pape qui vouloit être regardé comme le Souverain du Clergé. Quoiqu'il en soit, depuis que la Cour de Rome eut entrepris cet ouvrage, elle ne negligea rien pour en venir à bout. Gregoire VII. qui parvint au Pontificat pendant le Regne de Guillaume le Conquérant, prit cette affaire plus à cœur que ceux qui l'avoient précédé. Il fit assembler à Rome un Concile, où le mariage fut défendu aux Ecclésiastiques sous de grosses peines. Les Italiens, les François, les Espagnols, & les Allemans, se soumirent enfin, après avoir longtems résisté. Mais les Anglois, ne croyans pas qu'un Concile, composé pour la plus grande partie d'Evêques Italiens, pût faire des Loix qu'il liaient tout le monde Chrétien, furent beaucoup plus difficiles. Cependant Lanfranc, soit pour faire sa Cour à Gregoire, ou parce qu'il étoit persuadé de la justice de cette Loi, entreprit de faire recevoir, en Angleterre, les Décrets du Concile de Rome. Dans cette vûë, il fit assembler à Winchester, un Concile National, où la chose fut mise en délibération. Il y trouva une si forte



forte opposition , qu'il fut sur le point de se désister de son entreprise. Neanmoins , voyant qu'il ne pouvoit obtenir du Synode une défense à tous les Prêtres en général , de se marier , il se réduisit , je ne sçai sous quel prétexte , à faire ordonner à tous ceux qui demeuroient dans les Villes , de se séparer de leurs femmes. Mais on n'eut pas la même rigueur pour ceux qui avoient des Bénéfices à la campagne. Cependant , pour éviter qu'à l'avenir les Bénéfices ne fussent remplis par des Prêtres mariez , le même Synode , par la suggestion de Lanfranc , ordonna qu'on ne donneroit plus les Ordres de l'Eglise , qu'à ceux qui prêteroit serment de garder le célibat. Cette rigueur ayant empêché beaucoup de gens de merite de s'engager dans les Ordres , l'Eglise Anglicane se trouva , quelque tems après , si mal pourvûe de bons Ministres , qu'on fut obligé de se relâcher un peu sur ce point. Cela paroît manifestement par une Lettre que Paschal II. écrivit à Anselme , Successeur de Lanfranc. Ce Pontife disoit , qu'étant informé que la plupart des Membres du Clergé d'Angleterre étoient fils de Prêtres , il craignoit que l'Eglise ne souffrît un trop grand préjudice , si les Canons étoient exécutez à toute rigueur. Par cette raison , il donnoit pouvoir à l'Archevêque d'en dispenser , lorsque l'intérêt de la Religion , & l'humeur indocile des Anglois le demanderoient. Mais , au lieu de se servir de cette permission , Anselme , qui étoit d'un naturel inflexible , fit assembler à Londres un Synode , où le mariage des Prêtres fut condamné. Cela ne fut pas capable de remédier entierement à ce prétendu désordre. Mais , sans doute , Anselme auroit poussé les choses plus loin , si les affaires qu'il eut avec Henri I. & sa mort , qui arriva l'an 1109. ne l'eussent empêché d'exécuter entierement son projet.

ETAT DE  
L'EGLISE.

Pour achever cet Ouvrage que Lanfranc & Anselme avoient déjà bien avancé , Honorius II. envoya en Angleterre le Cardinal de Creme en qualité de Légat. Le Cardinal fit assembler à Westminster , un Concile , où il déclama fortement contre les Prêtres mariez. Il dit , entre autres choses , que c'étoit une chose horrible , que de se lever d'un lit d'impureté , pour aller manier le sacré Corps de Jesus-Christ. Cependant , après toutes ces déclamations , dès la nuit suivante , il fut lui-même trouvé dans son lit , couché avec une femme publique. *Chose trop connue* , dit un Historien , *pour pouvoir être cachée , ou pour devoir être passée sous silence*. C'est en vain , que plusieurs Siècles après , le Cardinal Baronius a tenté de détruire la vérité de ce fait , par des preuves negatives , qui ne concluent rien contre le témoignage positif de ceux qui l'ont rapporté. Mais l'incontinence particuliere du Légat n'empêcha pas que le Décret contre le mariage des Prêtres ne passât dans le Synode. D'un autre côté , le Décret ne fut pas capable d'arrêter entierement ce mal prétendu.

Cinq ans après , Corbet , Archevêque de Cantorbéri , fit assembler un autre Concile , où l'on crut trouver un moyen admirable pour faire observer les Canons faits sur ce sujet. Ce fut d'en commettre l'exécution au Roi , qui se chargea volontiers de ce soin. Mais ce fut uniquement en vûe d'accroître ses revenus , en vendant aux Prêtres la permission de garder leurs femmes. Ainsi l'on vit encore longtems en Angleterre plusieurs Membres du Clergé inférieur mariez , quoique ceux des autres Etats se fussent soumis à la volonté des Papes.

Le Célibat n'étoit pas le seul endroit par où la Cour de Rome chagrinoit le Clergé d'Angleterre. Pour le réduire à une entière servitude , elle employa

Des Légats  
du Pape.



ETAT DE  
L'EGLISE.

un autre moyen, dont on ne s'aperçut pas d'abord, mais dont on ne vit que trop les terribles conséquences dans la suite. Ce fut l'envoi fréquent des Légats. Pendant la domination des Rois Saxons & Danois, on ne trouve que rarement dans l'Histoire, que les Papes aient envoyé des Légats en Angleterre. Bien, que dès ce tems-là, ils eussent formé le projet de se rendre absolus dans l'Eglise, ils ne s'étoient pas encore avisés de ce moyen, dont ils se servirent si heureusement dans la suite. Peut-être, n'osoient-ils pas le mettre trop souvent en pratique, de peur d'effaroucher les Métropolitains, qu'il étoit nécessaire de réduire auparavant par d'autres voyes. En ce même tems, les Archevêques de Cantorbéri, en qualité de Primats de l'Eglise Anglicane, étoient regardés comme Légats naturels des Papes, qui les chargeoient ordinairement de l'exécution de leurs ordres. Mais comme ils avoient la plupart du tems deux choses opposées à ménager, sçavoir, l'intérêt de l'Eglise Anglicane, & celui du Pape, & que ces deux intérêts ne se trouvoient que trop fréquemment en opposition, il arrivoit souvent qu'ils préféreroient le premier. Cela fut cause que les Papes rechercherent avec empressement les occasions d'envoyer d'autres Légats qui n'eussent en vûe que les intérêts de leur Maître. Ainsi, lorsque, sous le regne d'Offa Roi de Mercie, il fut question d'ériger l'Evêché de Lichfield en Archevêché, le Pape ne laissa pas échapper cette occasion. Comme il n'étoit pas naturel de donner cette commission à l'Archevêque de Cantorbéri, à qui on avoit dessein d'enlever une partie de sa juridiction, la Cour de Rome fit aisément consentir le Roi de Mercie à recevoir des Légats Italiens pour faciliter la réussite de ce dessein. Ce premier exemple n'eut pourtant aucune suite, jusqu'au tems d'Edouïard le Confesseur, c'est-à-dire, pendant plus de deux cens cinquante ans. Sous le regne de ce Prince, Stigand, Archevêque de Cantorbéri, se trouvant sous les Censures Ecclesiastiques, le Pape en prit occasion d'envoyer en Angleterre deux Légats, pour y exécuter une commission dont Stigand ne pouvoit pas être chargé. Guillaume le Conquérant, voulant se délivrer de ce même Stigand & de quelques autres Evêques qui l'embarassoient, demanda lui-même des Légats, pour présider à un Concile où il avoit dessein de faire déposer ces Prélats. C'est ainsi que les Princes, pour contenter leurs passions, ont de tout tems contribué à l'augmentation de la puissance Papale, sans se mettre en peine des conséquences. On trouve encore que, sous ce même regne, Grégoire VII. envoya en Angleterre un Légat nommé Hubert. Mais comme cette Légation n'étoit que pour des affaires politiques, les Anglois n'en furent point alarmés, étant bien éloignés de penser qu'un semblable envoi pût leur porter du préjudice. Mais la Cour de Rome avoit d'autres prétentions. Dans la suite, ce petit nombre d'exemples lui parut suffisant pour y fonder le droit d'envoyer des Légats en Angleterre, quand elle le jugeroit à propos. Elle fut pourtant obligée de laisser dormir ce droit pendant les regnes des deux Guillaumes, l'humeur & le caractère de ces Princes ne lui donnant pas lieu d'espérer un heureux succès dans ses entreprises.

Henri I. fut à peine sur le Trône, que le Pape fit partir Guy Archevêque de Vienne, pour aller résider à Londres avec la qualité de Légat de toute la Grande Bretagne. Le Clergé d'Angleterre regarda cet envoi comme une atteinte à ses Privilèges, & les exemples précédens ne furent pas capables de por-



ter le Roi & son Conseil à permettre que ce Légat exerçât aucune fonction dans le Royaume. Le Jésuite Alford, qui a écrit l'Histoire Ecclésiastique d'Angleterre, ayant bien senti combien il est difficile d'accorder ce refus avec l'autorité du Pape, a cru se tirer de cet embarras par une subtilité. Il a dit que la commission de ce Légat fut rejetée, parce qu'on avoit négligé d'y insérer cette clause, *Nonobstant les prérogatives de l'Archevêque de Cantorbéri*. Mais, comme il ne cite aucune autorité pour appuyer ce qu'il avance, on n'est pas obligé de l'en croire sur sa parole. Le Cardinal Baronius s'en est tiré plus adroitement, en passant sous silence cette Légation.

Henri I. eut encore d'autres affaires avec la Cour de Rome sur ce même sujet. Paschal II. ayant envoyé en France un Légat nommé Conon, ce Prélat y assambla divers Conciles, auxquels il prétendit que les Evêques de Normandie étoient tenus d'assister : sur le refus qu'ils firent d'obéir à ses sommations, il les excommunia. Henri, choqué de la témérité du Légat, envoya au Pape l'Evêque d'Excèter, pour lui en faire des plaintes. Apparemment il en reçut quelque satisfaction, puisque l'Historien qui rapporte cette particularité ne parle pas du succès de l'Ambassade.

En l'année 1116. le même Roi étant en Normandie, l'Abbé Anselme, neveu de l'Archevêque du même nom, lui présenta une commission, qu'il avoit du Pape, pour aller exercer en Angleterre la fonction de Légat. Mais il n'en pût point obtenir la permission. Les Evêques Anglois, que le Roi consulta sur ce sujet, répondirent unanimement, que cette Légation étoit contraire aux Privilèges de l'Eglise Anglicane. Ils chargerent l'Archevêque de Cantorbéri, comme le plus intéressé, de porter leur réponse au Roi, & même, si ce Prince le jugeoit à propos, d'aller faire des remontrances au Pape. Ce Prélat se mit en effet en chemin pour aller à Rome. Mais il ne continua pas son voyage, parce qu'il apprit que le Pontife, pressé par les armes de l'Empereur, s'étoit retiré à Bénévent. Il se contenta donc de lui écrire au sujet de la Légation d'Anselme, & de lui représenter, dans sa Lettre, ce qu'il avoit résolu de lui dire de bouche. La conjoncture où Paschal II. se trouvoit alors, ne lui permit pas d'insister sur ses prétendus droits, comme il l'auroit fait, sans doute, dans un autre tems. Il ne vouloit pas mécontenter les Anglois : mais d'un autre côté il ne pouvoit se résoudre à se départir du droit de leur envoyer des Légats, quand il le jugeroit nécessaire. Il prit donc le parti de répondre d'une manière ambiguë, qui, sans l'engager à rien, pût leur donner une satisfaction apparente. Cette réponse qui ne disoit rien de positif ne satisfit pas les Evêques. Mais le Roi, profitant de la conjoncture où Paschal se trouvoit, l'expliqua en faveur de l'Eglise Anglicane, & empêcha le Légat d'exécuter sa Commission. Cependant, comme il voyoit bien que la réponse du Pape étoit trop générale, pour pouvoir en inférer qu'il se désistoit de ses prétentions, il en demanda une plus précise. Dans l'entrevûe qu'il eut, quelque tems après, avec Calixte II. à Gisors, il pressa beaucoup le Pontife sur ce sujet : mais ce fut inutilement. Toute la satisfaction qu'il put obtenir fut, que le Pape promit de n'envoyer plus de Légats en Angleterre, excepté dans une pressante nécessité.

Quelques années après, Honorius II. envoya le Cardinal Jean de Creme en Angleterre avec le titre de Légat. Ce ne fut pourtant qu'avec beaucoup de



ETAT DE  
L'EGLISE.

peine qu'on consentit à le recevoir, après qu'on l'eut fait attendre très-long-tems en Normandie. Ce Légat fit assembler à Londres un Concile, dont il a été parlé ailleurs, au sujet du Mariage des Prêtres. Dans les sommations qui furent adressées aux Evêques, il étoit dit expressément, que ce Concile étoit convoqué par les ordres & avec la concurrence de l'Archevêque de Cantorbéri. C'est ce qui paroît par une Sommation, qu'on voit encore adressée à l'Evêque de Landaff. Bien que ce Légat pût assez comprendre que sa venue n'étoit pas trop agréable aux Anglois, il affecta, dans l'exercice de sa Légation, une hauteur qui augmenta beaucoup leur mécontentement. Il voulut officier dans l'Eglise de Cantorbéri à la place de l'Archevêque, quoi qu'il n'eût pas même le caractère d'Evêque. Dans le Concile de Londres, il fit élever son Siége, comme une espece de Trône, au-dessus des deux Archevêques, & de toute la Noblesse du Royaume, qui assistoit au Synode. Une maniere d'agir si hautaine donna un grand sujet de plainte aux Anglois, qui n'étoient pas encore accoutumés à voir les Légats du Pape occuper une place si éminente. Ils témoignèrent hautement, qu'ils se repentoient de la condescendance qu'ils avoient eue pour celui-ci, sachant bien que les préjugés font d'une dangereuse conséquence dans les choses où la Cour de Rome a quelque intérêt. Mais cela n'empêcha pas, que, sous le Regne d'Etienne, *Alberic*, Evêque d'Ostie, ne fût encore reçu en Angleterre en qualité de Légat. Etienne étoit trop mal affermi sur le Trône, pour oser mécontenter la Cour de Rome.

Pendant ce même Regne, le Pape conféra la Dignité de Légat à l'Evêque de Winchester Frere du Roi, au préjudice de Thibaud, Archevêque de Cantorbéri. Cette distinction causa entre ces deux Prélats une querelle, dont la Cour de Rome tira de grands avantages. En effet, ce fut à cette occasion, que les deux Parties porterent à Rome divers Appels, qui étoient auparavant très-peu en usage parmi les Anglois. Enfin, après de longues contestations, la Légation fut ôtée à l'Evêque de Winchester par le Pape Celestin II. & donnée à l'Archevêque de Cantorbéri, non comme lui étant dûe, mais comme un don gratuit du S. Siége. C'est ainsi que les Papes sçavoient profiter de tout pour étendre leur autorité. On aura lieu de se convaincre dans la suite de cette Histoire, que ce n'est pas sans raison, que je me suis un peu étendu sur l'Article des Légats. Ce fut principalement par ce moyen, que, sous quelques-uns des Rois suivans, l'Angleterre se vit assujettie à une infinité de vexations, de la part des Papes.

Des Schismes.

La Cour de Rome auroit sans doute poussé plus loin ses usurpations, si les Schismes, qui furent assez fréquens dans ce Siècle, ne lui eussent fait perdre beaucoup de terrain. Pour acquérir, ou pour conserver l'obédience des Princes Chrétiens, les Papes se virent souvent contraints de laisser passer bien des choses qu'ils auroient relevées, s'ils se fussent trouvez dans d'autres conjonctures. Mais quand ils ne pouvoient se dispenser d'accorder quelque chose à leur préjudice, ils manquoient rarement d'y ajouter quelques termes ambigus qui leur donnoient lieu d'expliquer ces concessions à leur avantage, quand le tems leur devenoit plus favorable. J'en ai rapporté un exemple dans la conduite de Calixte II. lorsqu'il promit de n'envoyer plus de Légats en Angleterre, *sans une pressante nécessité* : car dans la suite, ce fut aux Papes à dé-

clarer.



clarer les cas où il étoit nécessaire d'en envoyer. Si tous les Princes eussent été semblables aux deux Guillaumes, ils se seroient rendus maîtres de l'explication. Mais comme il s'en trouva de foibles ou de scrupuleux, & que les plus fermes se trouvoient souvent embarrassés dans des affaires qui ne leur permettoient pas de se broüiller avec la Cour de Rome, les Papes ne manquoient pas à profiter de ces conjonctures. Nous allons voir de quelle manière les quatre premiers Rois Normans se conduisirent à l'égard des Papes, pendant les Schismes qui arriverent sous leurs Regnes.

L'Angleterre avoit reconnu Grégoire VII. qui parvint au Pontificat, pendant que Guillaume le Conquérant étoit sur le Trône. Cependant l'élection de l'Antipape Clement III. ne fut pas plutôt faite, que Guillaume prit la résolution de demeurer neutre, jusqu'à ce que l'affaire fût décidée. Ce fut à l'occasion de ce Schisme, qu'il fit défense à ses Sujets, de reconnoître aucun Pape sans sa permission. Cette neutralité de l'Angleterre se prouve invinciblement par la réponse que fit Lanfranc au Cardinal *Hugues le Blanc*, qui le sollicitoit à prendre le parti de Clement III. La voici telle qu'elle est rapportée par Baronius.

*J'ai reçu votre Lettre ; mais je ne sçaurois approuver une partie de ce qu'elle contient. Vos invectives contre Grégoire que vous affectez de ne nommer qu'Hildebrand, & les noms extraordinaires que vous donnez à ses Légats, sont des choses que je ne puis entendre. D'un autre côté, les loüanges excessives que vous donnez à Clément, & le caractère extraordinaire que vous lui attribuez, vont sans doute trop loin. Il est écrit, que nous ne devons pas prononcer sur le bonheur des hommes avant leur mort, comme aussi nous ne devons pas médire de nos prochains. Le mérite des hommes est une chose qui passe notre portée : c'est pourquoi il ne nous est pas permis d'assurer quelque chose sur leur état à venir. Je suis pourtant persuadé que l'Empereur ne s'est pas engagé dans une si grande entreprise, sans en avoir eue de bonnes raisons, & qu'il n'a pu avoir de si heureux succès, sans une bénédiction particulière du Tout-puissant. Pour ce qui regarde le voyage que vous projetez de faire en Angleterre, je ne sçaurois vous le conseiller, à moins que vous n'obteniez premièrement le consentement du Roi. Car jusqu'à présent, nous n'avons pas entièrement rejeté Grégoire, comme nous ne nous sommes pas déclaré pour son Compétiteur. Mais quand la cause de tous les deux aura été meurement examinée, nous serons en état de nous déterminer sur ce sujet.*

Grégoire VII. eut pour Successeur Victor III. qui mourut en 1087. environ un an avant Guillaume le Conquérant. Urbain II. fut mis en sa place, & bien-tôt après, Guillaume le Roux monta sur le Trône d'Angleterre, pendant que le Schisme subsistoit encore entre Urbain & Clément. On peut dire, que pendant quelques années les Anglois furent sans Pape, puisqu'ils ne reconnoissoient ni l'un ni l'autre des deux Compétiteurs. Quand Anselme voulut, de son autorité privée, reconnoître Urbain II, Guillaume s'y opposa, jusqu'à ce que, par une ruse dont je parlerai ailleurs, Urbain engageât ce Prince à se ranger sous son obédience. Cette démarche étant faite, l'Angleterre demeura sous la juridiction de ce même Pape, & successivement de Pascal II, de Gelase II, & d'Honorius II, ses Successeurs. Après la mort de ce dernier, il se forma un nouveau Schisme, par la double élection qui se fit d'Innocent II, & d'Anaclet. Ces deux Papes ayant chacun leurs



ETAT DE  
L'EGLISE.

Des Croisa-  
des.

Partisans, partagerent toute l'Europe. Innocent eut besoin de tout le crédit & de toute l'éloquence de *S. Bernard*, pour se faire reconnoître en France, où il y avoit un puissant parti contre lui. Ce Royaume, aussi-bien que l'Angleterre, fut long-tems sans se déterminer pour l'un ou pour l'autre des Compétiteurs, tant il y avoit de difficulté à juger lequel des deux avoit le plus de droit. Chacun d'eux alléguoit des raisons, moins propres pour appuyer ses propres droits, que pour détruire ceux de son Adversaire. On peut aisément juger, que, pendant qu'on étoit dans l'incertitude à l'égard de ces Papes, on n'avoit recours à aucun des deux. Cela fait un vuide assez embarrassant pour ceux qui soutiennent que l'Eglise ne peut point se passer de Pape.

Si les Schismes firent perdre aux Papes quelque terrain, cette perte fut avantageusement réparée par le moyen des Croisades qui leur fournirent des occasions d'étendre leur autorité. Il n'est pas nécessaire d'examiner ici, quel droit les Princes Chrétiens de l'Europe avoient sur la Palestine que les Sarrafins avoient conquise sur les Empereurs de Constantinople. Il suffira de dire, que le projet d'arracher aux Infidèles ce Païs, arrosé du Sang de Jesus-Christ, parut si beau & si religieux, que tous les Princes Chrétiens se firent un honneur d'y contribuer de leurs biens & de leurs troupes, & quelques-uns même de leurs personnes. Les Peuples, à l'envi de leurs Souverains, s'engagerent aveuglement dans cette entreprise, sur le rapport que fit *Pierre l'Hermite*, des calamitez auxquelles les Chrétiens de la Palestine étoient exposez sous la domination des Sarrafins. Ce fut Urbain II. qui le premier forma le projet d'unir ensemble tous les Chrétiens de l'Europe, pour travailler à la délivrance de leurs Freres d'Orient, & qui en 1095. prêcha la premiere Croisade au Concile de Clermont. Ses exhortations firent un effet si surprenant, qu'en peu de tems on vit marcher vers ce Païs-là une armée prodigieuse qui eut le succès que tout le monde sçait. On chassa les Sarrafins de la Palestine, & l'on y fonda un Royaume Chrétien qui ne dura qu'environ quatre-vingt-dix ans. Ce Païs ayant été reconquis par les Infidèles, les Papes ne cessèrent point d'exhorter les Chrétiens d'Europe à regagner ce que la Religion avoit perdu dans ces quartiers-là. Ce fut là le sujet de plusieurs nouvelles Croisades, dans lesquelles les Papes trouvoient de grands avantages. Premièrement, comme ils se déclaroient eux-mêmes Chefs de ces expéditions, ils prenoient sous leur protection tous ceux qui vouloient y avoir part. Par-là ils avoient occasion de se mêler de toutes sortes d'affaires, y en ayant peu de considerables, où quelqu'un des Croisez ne se trouvât intéressé. Secondement, ces expéditions ne pouvant se faire sans de très-grandes dépenses, les Papes en prirent occasion d'imposer sur le Clergé, sous le nom de *Décimes*, des taxes dont ils avoient la disposition. En troisième lieu, quand une fois ils furent en possession de publier des Croisades, selon qu'ils les jugeoient nécessaires, ils tirerent de ce principe une conséquence dont ils firent un grand usage. Ils prétendirent qu'il n'étoit pas moins nécessaire, pour la gloire de Dieu, d'exterminer les Hérétiques que les Infidèles. Or comme ils s'étoient attribué le pouvoir de déclarer ce qui étoit Hérésie, dès que quelque Prince vouloit s'opposer à leurs usurpations, ils ne manquoient pas de le déclarer Hérétique, de l'excommunier, & de publier une Croisade contre lui. C'est de quoi la suite de cette Histoire nous fournira quelques exemples remarquables.



bles. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris, que les Papes ayent excité & fo- menté cette fureur des Croisades, puisqu'ils en tiroient des avantages si con- sidérables. Graces à Dieu, l'aveuglement des Chrétiens à cet égard a cessé depuis long-tems.

ETAT DE  
L'EGLISE.

A mesure que l'autorité du Pape prenoit de l'accroissement, celle des Evê- ques, des Archevêques, & des Conciles Provinciaux ou Nationaux, dimi- nuoit d'une manière sensible. La raison en est, que le moindre appel au Pape étoit capable de rendre leurs Ordonnances invalides & de nul effet. Auf- si ne trouve-t-on, dans l'intervalle que je parcours présentement, que très- peu de Conciles qui vaillent la peine d'être remarquez.

Conciles  
assemblez  
pendant les  
quatre Re-  
gnes.

Le premier se tint à Winchester en 1070. *Hermenfred*, Evêque de Ciste- ron, *Jean & Pierre*, Prêtres Cardinaux, y présiderent en qualité de Légats du Pape. Comme ce Concile ne fit rien de considérable que de déposer Sti- gand & quelques autres Evêques, il n'est pas nécessaire de s'y arrêter. Je prendrai seulement occasion de ce Concile, de faire remarquer qu'en ce tems- là, la Dignité de Cardinal étoit audessous de celle d'Evêque, & que, dans les Actes de cette Assemblée, l'Evêque de Cisteron est toujours nommé avant les Cardinaux ses Collegues.

Concile de  
Winchester  
Sponde.

En 1075. Lanfranc fit assembler à Londres un Synode, où il fut ordonné, qu'à l'avenir on tiendrait plus fréquemment des Conciles Provinciaux & Diocésains, dont l'usage avoit été interrompu depuis la Conquête. On y régla encore le rang des Evêques, conformément au IV. Concile de Toledé, & à quelques autres, & l'on conserva la préseance à ceux qui en étoient en possession. Il fut ordonné, que dans les Conciles, l'Archevêque d'Yorck seroit assis à la droite de l'Archevêque de Cantorbéri, l'Evêque de Londres à la gauche de celui-ci, & l'Evêque de Winchester à la droite de l'Archevê- que d'Yorck. On y dressa aussi quelques Canons, dont voici les plus remar- quables.

Concile de  
Londres.

Rang des  
Evêques.

Le V. défendoit à toutes personnes, à l'exception des Evêques & des Ab- bez, de parler dans les Conciles, sans la permission du Président.

Le VI. qui défendoit le mariage entre les Parens jusqu'au septième degré, se fondeoit sur une Constitution de Gregoire I. Mais nous avons vû, que, se- lon le témoignage de Bede, ce Pontife, dans ses Réponses aux Questions d'Augustin, limitoit cette défense au second degré.

Le VII. étoit contre la Simonie. Depuis quelque tems, ce Canon étoit or- dinaire dans tous les Conciles. Apparemment, ce desordre étoit fort com- mun; ou peut-être étoit-ce pour préparer les esprits à la défense de prendre l'investiture des Bénéfices des mains des Laïques, à quoi la Simonie servit de prétexte.

Le VIII. étoit contre ceux qui usoient de sortilèges, ou de divinations, & d'autres superstitions de cette nature.

Le IX. défendoit aux Juges Ecclésiastiques de donner leur voix pour con- damner quelqu'un à mort, ou à la perte des membres.

L'année suivante 1076. le même Archevêque assembla le Synode dont il a été déjà parlé, au sujet du mariage des Prêtres.

En 1094. il se tint un autre Synode à Rokingham à l'occasion des démê- lez entre Guillaume le Roux & Anselme.

Concile de  
Rokingham



ETAT DE  
L'EGLISE.  
Concile Na-  
tional.

Huit ans après, en l'année 1102. sous le Regne de Henri I, Anselme convoqua un Synode National, auquel toute la Noblesse fut invitée, pour être témoin des délibérations qu'on y prendroit. On y fit quelques Canons dont voici les principaux.

Le I. contre la Simonie.

Le IV. défendoit aux Archidiaques, Prêtres, Diacres & Chanoines, de se marier, & ordonnoit à ceux qui avoient des femmes de s'en séparer. C'est ici la première défense générale qui fut faite aux Prêtres Anglois de garder leurs femmes, ce qui fut désapprouvé par bien des gens.

Le VI. ordonnoit que les fils des Prêtres ne succédassent point aux Bénéfices de leurs Peres.

Le IX. enjoignoit aux Prêtres de porter la Couronne bien distincte.

Le XIII. défendoit aux Abbez de faire des Chevaliers, quoique jusqu'alors ils eussent joui de ce Privilège.

Le XIV. déclaroit nulles toutes les promesses de Mariage faites sans témoins, si l'une des parties n'en convenoit pas.

Le XV. défendoit aux Moines & aux Religieuses de présenter des enfans au Baptême.

Le XVII. renouvelloit la défense des Mariages entre Parens, jusqu'au septième degré.

Le XVIII. défendoit d'enterrer les morts hors de leur Paroisse.

Le XIX. fulminoit des Anathèmes contre ceux qui vendoient les hommes comme des bêtes. Malgré ce Canon, les Seigneurs ne laissèrent pas de se maintenir encore dans la possession du droit de *Villainage*, c'est-à-dire, de vendre les uns aux autres leurs *Villains* ou *Païsans*, qui étoient regardez comme une espece d'Esclaves.

Le XX. étoit contre la Sodomie. Il est à remarquer que ce ne fut qu'après qu'on eut obligé les Prêtres à garder le Célibat, qu'on s'avisâ de faire des Canons contre ce Crime qui étoit auparavant presque inconnu en Angleterre.

J'ai parlé ailleurs du Concile qui se tint en 1125, au sujet du Mariage des Prêtres, auquel le Cardinal *Jean de Creme* présida.

Concile de  
Westmin-  
ster.

En 1127. Guillaume Corbet, Archevêque de Cantorbéri, convoqua dans l'Eglise de Westminster un Synode, auquel il présida comme Légat du Pape. On y fit quelques Canons, dont voici les plus importants.

Le III. défendoit de prendre de l'argent pour la reception des Moines & des Religieuses dans les Monasteres.

Le VI. défendoit, sous peine d'Excommunication, de tenir plusieurs Archidiaconez.

Le VII. défendoit aux Ecclesiastiques de prendre des terres à ferme.

Le VIII. ordonnoit l'exact payement des dixmes qui étoient appellées *les domaines du Très-haut*.

En 1138. Alberic, Légat du Pape, assembla un Synode, composé de dix-sept Evêques & de trente Abbez. Mais celui-ci, qui ne fut convoqué que pour faire choix d'un Archevêque de Cantorbéri, & plusieurs autres assemblez sous le Regne d'Etienne, pour des affaires politiques, n'ont rien d'assez important pour mériter qu'on en parle en détail,

Comme



Comme depuis la Conquête, on voit dans l'Histoire disparaître certains noms d'Evêchez, & qu'on en voit d'autres inconnus du tems des Saxons, il est bon de dire un mot de ces changemens, afin d'éviter l'obscurité qui en pourroit naître.

En 1075. le Siège de l'Evêché de *Shereburn* fut transféré à *Salisbury*: celui de *Selsey* à *Chichester* & celui de *Lichfield* à *Chester*.

En 1092. sous le Regne de Guillaume le Roux, le Siège de *Dorchester* fut changé à *Lincoln*, & celui de *Wells* à *Bath*. Les Papes n'étoient pas trop contents de ces translations qui se faisoient sans demander leur consentement. Paschal II. s'en plaignit fortement à Henri I. mais comme c'étoit alors un tems de Schisme, il n'osa pas pousser l'affaire plus loin.

En 1108. sous le Regne de Henri I. le Monastere d'*Ely* fut changé en Evêché, avec l'approbation du Pape, & le consentement de l'Evêque de *Lincoln*, qui céda une partie de son Diocèse, pour en former ce nouvel Evêché.

Ce fut aussi sous le même Regne, que la Ville de *Carlisle*, nommée par les Romains *Luguballia*, qui avoit été ruinée par les Danois, & rebâtie par Guillaume le Roux, fut érigée en Evêché, dont *Adelwalt* fut le premier Evêque. Ce Diocèse fut démembré de celui de *Durham*.

On voit dans l'*Anglia Sacra*, & dans l'Histoire de l'Eglise de *Winchester* composée par *Rudburn*, qu'en 1144. le Pape Luce envoya le Pallium à l'Evêque de *Winchester*, frere du Roi Etienne. Il avoit dessein de faire de *Winchester* un Archevêché, auquel il vouloit donner pour Suffragans, les sept Evêques de l'ancien Royaume de *Wessex*. Mais cette démarche étant généralement désapprouvée, & l'Evêque craignant de trouver de trop fortes oppositions, remit à une autre fois l'exécution de son projet, qui s'évanouit par la mort du Pape Luce.

L'Abbaye de la *Bataille* fut fondée par Guillaume le Conquérant, ainsi qu'on l'a vu dans la Vie de ce Prince. En 1101. Henri I. fonda le Monastere de *Clarkenwell* & le Prieuré de *S. Jean de Jerusalem*. L'Abbaye de *Reading* étoit aussi de la fondation de ce même Roi.

Ce fut vers la fin du onzième Siècle ou au commencement du douzième que furent instituez les Ordres des *Chartreux*, de *Citeaux*, & de *Prémontré* qui s'établirent ensuite en Angleterre. On peut ajouter à ceux-ci, les *Chanoines Réguliers* réformez par Yves de Chartres en 1098.

Parmi les événemens considérables arrivez dans l'Eglise, pendant les quatre Regnes que nous parcourons, on ne doit pas oublier la fameuse dispute qui fut excitée touchant le Sacrement de l'Eucharistie. Bien qu'elle n'ait pas fait autant de bruit en Angleterre qu'en France; comme c'est une matiere à laquelle toute l'Eglise prenoit & prend encore beaucoup d'intérêt, il ne sera pas hors de propos de marquer brièvement ce qui se passa de plus important sur ce sujet.

Vers la fin du huitième siècle, *Paschase Radbert*, Moine de *Corbie*, avoit composé un Traité dans lequel il avançoit que le pain de l'Eucharistie étoit le véritable Corps de Jesus-Christ, né de la Vierge, & que le vin étoit le véritable sang que Notre Sauveur avoit répandu sur la croix. Cette opinion parut nouvelle à plusieurs Sçavans qui la combattirent de tout leur pouvoir. *Jean Scot*, surnommé *Erigena*, c'est-à-dire Originaire d'Irlande, *Raban*, Archevêque

ETAT DE  
L'EGLISE.

Erections  
& Transla-  
tions d'Evê-  
chez.

Projet d'é-  
riger Win-  
chester en  
Archevê-  
ché.

Fondations  
d'Abbayes.

Nouveaux  
Ordres de  
Moines.

Recit abrégé de la Dis-  
pute tou-  
chant la  
Transub-  
stantiation,  
du tems de  
Berenger.



ETAT DE  
L'EGLISE.

vêque de Mayence, & *Ratramne*, Moine, furent les principaux qui s'opposèrent à l'établissement de cette Doctrine. D'un autre côté, il s'en trouva aussi quelques-uns qui la défendirent. Sans entrer dans les raisons des uns & des autres, je me contenterai de faire deux remarques sur cette dispute. La première est que, si de tout tems les Chrétiens eussent été dans les sentimens de Paschase, il est difficile de comprendre, que tant d'habiles gens eussent regardé cette doctrine comme nouvelle. En second lieu on ne peut disconvenir que l'opinion de Paschase ne gagnât tellement l'avantage sur la contraire, depuis le huitième siècle, que, quand la dispute fut renouvelée, deux cens ans après, la doctrine opposée à celle de Paschase passa généralement pour nouvelle.

Hist. de l'E-  
glise de Mr  
Bajnage.

Cette controverse s'étant enfin terminée, soit parce qu'on s'en laissa, soit parce que d'autres événemens qui occuperent les esprits la firent cesser, elle demeura comme assoupie, pendant près de deux cens ans. En 1035. *Berenger*, Archidiacre d'Angers, qui passoit pour fort sçavant, voyant que l'opinion de Paschase prévaloit, fit des efforts pour s'opposer à ses progrès. Il publia une doctrine toute contraire, dans laquelle on lui donna le tems de s'affermir pendant douze ou quinze ans, sans lui rien opposer. Le premier qui l'attaqua fut *Adelman* Théologal de Liège, & ensuite *Bedwin* Evêque de la même Eglise, qui tâcherent de le porter à changer de sentiment.

Pendant ce tems-là Berenger avoit un commerce de Lettres avec Lanfranc qui étoit alors Abbé du Monastere de St. Etienne à Caën. Leur commerce rouloit sur la matiere de l'Eucharistie. Lanfranc soutenoit le sentiment de Paschase, & Berenger, au contraire, la doctrine qu'il avoit lui-même nouvellement publiée. Une des Lettres de Berenger étant tombée entre les mains de Leon IX. qui occupoit alors le Siège Pontifical, il jugea qu'il étoit à propos de convoquer un Concile sur ce sujet. Berenger y fut condamné, parce qu'il s'éloignoit du sentiment commun, & qu'il employoit, dans ses Lettres, les mêmes raisons dont Jean Scot, s'étoit autrefois servi contre Paschase. Lanfranc, qui se trouva présent à ce Concile, fut obligé de s'y justifier, à cause du commerce qu'il avoit eu avec ce prétendu Hérétique. Cependant, comme on avoit condamné Berenger sans l'entendre, le Pape convoqua un autre Concile à Verceil où il fut cité. Il n'y comparut pas; mais il y envoya deux Ecclésiastiques, qui, selon le témoignage de Lanfranc, abandonnerent la cause de leur Maître. Berenger fut donc condamné une seconde fois, & l'on enveloppa dans la même condamnation, le Livre de Jean Scot, d'où il avoit puisé ses argumens. Loin de se soumettre à la décision de ces deux Conciles, Berenger écrivit pour la défense de Scot, & se servit de termes un peu rudes, contre Paschase, contre le Pape, & contre l'Eglise Romaine. Ses preuves parurent si fortes, que plusieurs personnes se déclarerent ouvertement pour lui, & même il y en eut qui écrivirent en sa faveur. Il est vrai que tous ces Ecrits ont été supprimés; mais le fait n'est pas moins certain. Un ancien Auteur remarque, que tout la France étoit alors en trouble à cause de Berenger, plusieurs Sçavans disputant pour ou contre lui, de vive voix ou par écrit.

Sigebert.

Il falloit bien que la Doctrine de Berenger se fût répandue en divers lieux, puisque Victor II. Successeur de Leon IX. trouva qu'il étoit nécessaire d'assembler un autre Concile à Tours, pour y décider cette controverse. Berenger



ger n'ayant pû se dispenser de se trouver à ce Synode qui se tenoit dans son voisinage, on prétend qu'il n'osa y soutenir son sentiment, & qu'il acquiesça aux décisions des deux précédens. Mais c'est ce qu'on ne sçait que par le rapport de ses ennemis. Quoiqu'il en soit, s'il se retracta, il s'en repentit dans la suite, & il continua, comme auparavant, à maintenir son opinion. Cela donna lieu à Etienne X. de le citer à un Concile qui fut assemblé à Rome en 1059. Berenger y comparut, & si nous en croyons les Historiens que nous avons, dont la plupart marquent beaucoup d'aigreur contre lui, il n'osa défendre sa cause. Il signa même un Ecrit dans lequel on lui faisoit dire *que le Corps de Jesus-Christ étoit manié sensuellement par les mains des Prêtres, & brisé par les dents des Communians*. Ensuite on l'obligea, par des menaces, à brûler lui-même le Livre de Scot, où l'on prétendoit qu'il avoit puisé ses erreurs. Il faut remarquer, qu'encore que quelques-uns aient avancé qu'il n'osa défendre sa cause, il s'en trouva d'autres, qui ont assuré, qu'il disputa long-tems contre Lanfranc & contre Alberic Moine du Mont Cassin, qu'on lui avoit opposez. Au reste, ce ne furent pas tant les raisons de ses adversaires, qui l'obligèrent à signer cet Ecrit que les menaces par lesquelles on l'intimida. *Vous ne l'avez pas fait*, lui disoit Lanfranc, dans une de ses Lettres, *pour l'amour de la Vérité mais par la crainte de la mort dont vous étiez menacé*. Aussi vit-on dans la suite, que son cœur n'avoit point de part à ce que sa main avoit fait, puisque, malgré ses fréquentes retractations, il perlista dans ses premiers sentimens, jusqu'à sa mort.

En 1073. il y eut encore un autre Concile à Roüen sur le même sujet, & un autre à Poitiers, en 1075. Berenger fut présent à ce dernier, & y courut même quelque risque, ce qui lui donna encore plus d'éloignement pour le parti opposé. Enfin Grégoire VII. étant parvenu au Pontificat, & voulant absolument terminer cette affaire, qui étoit si souvent renouvelée, convoqua un Concile à Rome en 1079. Avant l'ouverture du Synode, il ordonna un jeûne de trente jours, pour demander à Dieu, qu'il lui plût d'accorder à cette Assemblée la grace de découvrir la Vérité. C'est une chose assez étonnante, qu'après tant de décisions, conformes, comme on le prétend, à la doctrine de tout tems reçue, on fût encore en suspens touchant ce qu'il falloit croire sur cette matiere. Berenger comparut devant ce Concile, & y signa une abjuration plus forte & plus nette que les précédentes. Il y reconnoissoit, *que le pain & le vin du Sacrement sont substantiellement changez, par l'opération miraculeuse des paroles de Notre Seigneur, dans le Corps propre, visible, & vivant de Jesus-Christ, non figurativement, & sacramentalement, mais véritablement, proprement & substantiellement*. Cette abjuration ne fit pas plus d'effet sur son esprit que les précédentes. Cela paroît, de ce qu'il fut encore cité à un Concile assemblé à Bourdeaux, où il comparut & fut condamné. Il passa le reste de sa vie dans sa retraite, où il mourut tranquillement l'an 1088.

Le détail qu'on vient de voir donne lieu à diverses réflexions. Premièrement, si la doctrine de Berenger étoit manifestement contraire à la croyance de l'Eglise Universelle, depuis le tems des Apôtres, on ne peut s'empêcher d'être surpris, qu'il ait fallu assembler tant de Conciles sur ce sujet. En second lieu, cette multiplication de Conciles fait voir que l'opinion de Beren-

Réflexions  
sur cette  
matiere.



ETAT DE  
L'EGLISE.

ger s'étoit extrêmement répandue, puisqu'on prenoit tant de soin d'en arrêter les progrès. 3. Il n'y a pas moins de sujet de s'étonner, que ni Berenger, ni aucun des Evêques, ou autres Ecclésiastiques de son parti, n'ayent pas été déposés. Si Berenger se fût sincèrement retracté, on n'auroit point de peine à trouver les raisons de la modération des Papes & des Conciles à son égard. Mais outre que ces fréquentes retractations pouvoient faire présumer que la dernière n'étoit pas plus sincère que les précédentes, on a des preuves très-fortes, qu'il persista dans ses sentimens jusqu'à la mort. En effet, malgré ces abjurations, Lanfranc le regardoit toujours comme un homme engagé dans le Schisme. Un Auteur anonyme, qui écrivoit huit ans après la dernière retractation de Berenger, ne laisse pas de le traiter d'Hérétique. Marque évidente, qu'il persistoit toujours dans ses prétendues erreurs. Il est vrai que Guillaume de Malmesburi assure que Berenger mourut Catholique, c'est-à-dire dans les sentimens de l'Eglise Romaine. Mais il a été trompé, ou par la dernière abjuration qu'il a cru sincère, ou par l'építaphe honorable qu'Hildebrand, Evêque du Mans, fit pour Berenger, après sa mort. Sans doute cet Historien, qui a inséré cette Epítaphe dans son Histoire, n'a pû se persuader, qu'un Evêque ait donné tant de loüanges à un Homme actuellement Hérétique.

Enfin, on peut encore observer sur ce sujet, qu'encore que l'Histoire de Berenger ne nous soit connue que par les Ecrits de ses adversaires, plusieurs d'entre eux n'ont pû s'empêcher de parler du prodigieux succès que la doctrine eut en Allemagne, en Italie, & particulièrement en France. Pour ce qui regarde l'Angleterre, on ne doit pas être surpris que cette dispute y ait fait moins de bruit qu'ailleurs. La révolution qui venoit d'arriver dans cette Isle, y occupoit les esprits de toute autre chose. Ajoutons enfin, pour une dernière remarque, que les fréquentes retractations de Berenger firent un tort extrême à la doctrine qu'il soutenoit. Dans un siècle tel que celui-là; peu de personnes étant capables de juger par elles-mêmes d'une question si difficile, les préjugés avoient plus de part que la connoissance, au Jugement qu'on en portoit. Or il est certain que les apparences étoient contre Berenger, à cause du soin qu'on prenoit de publier, qu'il ne s'étoit retracté qu'après avoir été convaincu. On n'avoit garde de parler des menaces qui avoient extorqué ses abjurations, quoiqu'il n'y eût rien de plus certain, ainsi que nous l'avons vu ci-dessus, par le témoignage même de Lanfranc.

Ecclésiastiques fa-  
meux.

Aldred.

Pour achever ce que j'ai à dire touchant l'état de l'Eglise pendant ces quatre premiers Regnes des Normans, il ne me reste plus qu'à faire connoître les Evêques, ou autres Ecclésiastiques les plus distinguez.

*Aldred*, Archevêque d'Yorck, qui couronna Guillaume le Conquérant, étoit un bon & pieux Prélat. Il avoit été auparavant Evêque de Glocester, dont il avoit fait bâtir l'Eglise Cathédrale. Ensuite il acheta plusieurs Terres au voisinage d'Yorck, dont il enrichit son Archevêché. Le Monastere de *Beverley* lui fut aussi redevable de plusieurs bienfaits.

Stigand.

Quoique, selon les prétentions de la Cour de Rome, *Stigand* se fût intrus dans l'Archevêché de Cantorbéri, & que par cette raison il eût été suspendu par le Pape, il ne laissa pas, malgré sa suspension, de faire les fonctions Archiépiscolales, pendant les Regnes d'Edouard & de Harald. Si Guillaume



le Conquérant refusa d'être couronné de sa main, ce ne fut que pour ne se pas brouiller avec la Cour de Rome, car d'ailleurs il traita d'abord ce Prélat avec beaucoup de distinction. Lorsque Stigand accompagna ce Prince en Normandie, le Clergé de ce Pais-là, sans avoir égard aux censures de Rome, lui fit tous les honneurs dûs à son rang & à sa Dignité. Dans la suite Guillaume prit d'autres sentimens à son égard, & le fit déposer au Concile de Winchester. Dès que ce Prélat eut perdu sa Dignité, le Roi ne gardant plus de mesures avec lui, le fit mettre en prison, dans la vûe de l'obliger à découvrir où il avoit caché ses trésors qui étoient très-considérables. Mais rien n'ayant été capable de lui arracher ce secret, il mourut dans la prison. Après sa mort, on trouva pendue à son cou, une petite Clef avec un papier qui marquoit l'endroit où étoit son argent, dont le Roi se saisit.

ETAT DE  
L'EGLISE.

*Marianus Scotus*, né en Ecosse l'an 1028. étant parvenu à l'âge de trente ans, se retira dans un Monastere de Cologne. Ensuite il fut transféré dans l'Abbaye de *Fulde*, où il écrivit une Chronique qui commence à la création du Monde, & finit à l'année 1082. de l'Ere Chretienne, il mourut 4. ans après en l'an 1086. Les Ecossois étoient alors très-bien venus en Allemagne, où il y avoit quinze Monasteres fondez par un Prince de leur Nation qui avoit servi Charlemagne. Les Abbez de ces Monasteres devoient tous être Ecossois.

Marianus  
Scotus.

*Wulstan*, Evêque de Worcester, s'acquît beaucoup de reputation par sa piété, de laquelle quelques-uns ont parlé avec exagération. On prétend qu'il fit divers miracles, tant pendant sa vie, qu'après sa mort. Il parut pourtant que Lanfranc, Archevêque de Cantorbéri, n'étoit pas trop convaincu du mérite de ce Prélat, puisqu'il voulut le faire déposer dans un Concile, à cause de son ignorance & de son incapacité. Cela donne lieu de soupçonner que la vertu de Wulstan consistoit dans une grande simplicité qu'on a voulu faire passer pour une sainteté extraordinaire. Guillaume de Malmesbury, qui a écrit sa Vie, rapporte une particularité qui fait comprendre, que ce Prélat avoit une grande opinion de son propre mérite. Comme les Moines, qui assistoient à sa mort, témoignioient beaucoup d'affliction, à cause de la perte qu'ils alloient faire, il les consola, en leur disant, qu'ils auroient en lui un Patron plus puissant après sa mort que pendant sa vie.

Wulstan.

*Lanfranc*, de qui j'ai eu souvent occasion de parler, nâquit à Pavie. Après qu'il eut achevé ses études, il se fit Moine dans l'Abbaye du *Beck* en Normandie, où il enseigna la Logique avec beaucoup de reputation. Les reproches qu'il faisoit souvent aux Moines ses Confreres, sur leur ignorance, furent cause de sa fortune. Ces Moines ayant porté quelques plaintes contre lui à Guillaume le Bâtard qui n'étoit alors que Duc de Normandie, il fut obligé d'aller à la Cour pour se justifier. Dans les Conversations que ce Prince eut avec lui, il fut si charmé de son mérite, qu'au lieu de le châtier, comme ses Délateurs s'y étoient attendus, il le fit Abbé du Monastere de St. Etienne à Caën, d'où il le tira ensuite, pour le faire Archevêque de Cantorbéri. La crédit de Lanfranc, qui avoit été fort grand sous Guillaume le Conquérant, déchut sous celui de Guillaume le Roux, à qui pourtant il avoit procuré la Couronne. Sa mort qui arriva bien-tôt après en 1089. lui épargna peut-être bien des chagrins. Il avoit fait rebâcir l'Eglise de Cantorbéri, qui avoit été brûlée par les Danois, du tems de l'Archevêque *Elphegus*, & avoit fixé à cent cinquante le

Lanfranc.



ETAT DE  
L'EGLISE.

nombre des Moines de St. Augustin, qui auparavant étoit illimité. Il leur avoit aussi donné un *Prieur*, au lieu qu'avant lui, ils étoient gouvernez par un *Chorévêque*, & au commencement par un Abbé. Un grand procès, qu'il gagna contre Odon Evêque de Bayeux & Comte de Kent, le mit en possession de vingt-cinq Terres dont cet Evêque s'étoit emparé. Il passoit pour un grand homme d'Etat, aussi-bien que pour un Prélat très-sçavant & très-éclairé. Un Commentaire qu'il écrivit sur les Epîtres de St. Paul, & une Histoire Ecclésiastique qu'il ne se trouve plus, étoient des Ouvrages estimez de tous les Sçavans. Mais le plus remarquable de ses Ouvrages fut un Traité qu'il composa contre Berenger, pour soutenir la présence réelle du Corps & du Sang de Jesus Christ, dans le Sacrement. Malgré cette preuve de conformité de ses sentimens avec ceux de l'Eglise Romaine, Gregoire VII. voulut l'obliger d'aller à Rome, pour y rendre raison de sa croyance. Il lui fit sçavoir même, après plusieurs sommations, qu'il seroit suspendu, s'il ne se rendoit pas à Rome dans quatre mois. Mais Lanfranc se dispensa d'obéir, quoiqu'il eût assez de tems pour faire ce voyage, puisqu'il ne mourut que huit ans après.

Anselme.

*Anselme*, qui avoit été Abbé du Bec avant que d'être Archevêque de Cantorbéri, fut de tous les Prélats de l'Eglise Anglicane, celui qui fit le plus de bruit, par les démêlez qu'il eut avec Guillaume le Roux & Henri I. Le premier de ces différends étant de peu de conséquence, je ne perdrai point de tems à en faire le détail, en ayant dit ailleurs ce qu'il y a de plus important. Je remarquerai seulement à l'occasion d'*Anselme*, une particularité qui fait voir l'Adresse dont Urbain II. usa pour se faire reconnoître par l'Angleterre.

L'Anti-Pape Clément étant encore en vie quand Urbain II. fut élu, l'Angleterre refusa de reconnoître l'un & l'autre des deux Papes. Dans ces entre-faites, *Anselme* s'étant broüillé avec Guillaume le Roux, se déclara hautement pour Urbain, contre la volonté du Roi. Comme leur querelle s'échauffoit de plus en plus, le Roi chercha les moyens de l'humilier. Pour cet effet, il fit entendre à Urbain que, s'il vouloit lui envoyer le *Pallium* destiné pour *Anselme*, afin que cet Archevêque fut obligé de le recevoir de sa main, il feroit en sorte que l'Angleterre se rangeroit sous son obédience. Urbain ayant accepté cette offre, envoya en Angleterre l'Evêque d'Albe, pour faire ce que le Roi souhaitoit. Cependant ce Nonce, sans faire connoître au Roi qu'il étoit chargé du *Pallium*, se contenta de lui dire, que le Pontife étoit disposé à faire ce qu'il avoit promis, pourvû que l'Angleterre le reconnût pour seul Pape. Sur cette assurance, Guillaume exécuta son engagement. Mais, quand il eut fait cette démarche, & qu'il voulut avoir le *Pallium* d'*Anselme* à sa disposition, le Nonce lui répondit que la chose étoit impraticable, parce qu'*Anselme* refusoit de recevoir le *Pallium* des mains d'un Laïque. C'est de cette manière que ce Prince fut pris pour dupe, & qu'il se vit contraint de souffrir, que l'Archevêque prît lui-même le *Pallium* de dessus l'Autel où le Nonce l'avoit posé. Il ne pardonna pas à ce Prélat qui, comme on l'a déjà vu, fut obligé d'aller à Rome, & ensuite de se retirer à Lyon où il demeura jusqu'à la mort de ce Monarque.

Histoire du  
démêlé entre  
Henri I.  
& *Anselme*,  
touchant  
les Investitures.

Pendant le séjour qu'*Anselme* fit à Rome, il se trouva présent à un Concile où l'on décida que tous les Ecclésiastiques qui, à l'avenir recevraient l'investiture



vestiture de leurs Bénéfices des mains des Laïques seroient excommuniez. Ce fut pour obéir aux Décrets de ce Concile , qu'après son retour en Angleterre où Henri I. l'avoit rappelé , il refusa de rendre hommage à ce Prince , & de sacrer les Evêques qui avoient reçu l'investiture du Roi. Ce refus fut la source d'une querelle bien plus importante que celle qu'il avoit eue avec Guillaume le Roux , puisqu'en celle-ci il s'agissoit d'une prérogative dont les Rois d'Angleterre étoient depuis long-tems en possession. Cependant Henri voulant agir avec circonspection , dans un tems où la Cour de Rome s'étoit rendue très-formidable par les avantages qu'elle avoit remportez sur l'Empereur , consentit qu'Anselme envoyât des Agens à Rome. Il y dépêcha lui-même des Ambassadeurs pour y défendre sa cause , & pour presser le Pape de le laisser jouir tranquillement de ses droits. Paschal II. répondit , qu'il ne pouvoit accorder au Roi une chose qui avoit été très-expressement défendue par plusieurs Conciles. Malgré ce refus , Henri demeura ferme à vouloir conserver ce droit qu'il avoit reçu de ses Prédécesseurs. Dans cette résolution il commanda au Prélat de lui faire hommage , & de sacrer certains Evêques , qui avoient reçu l'investiture selon la forme ordinaire. Anselme répondit , qu'il ne pouvoit obéir au Roi sans desobéir au Pape , & aux Décrets du Concile de Rome , où il avoit lui-même donné sa voix. *Que m'importe* , repliqua le Roi , *le Concile de Rome a-t-il pu me priver d'une prérogative que je tiens de mes Prédécesseurs ? Non , je ne consentirai jamais que qui que ce soit qui me refusera les sûretés que les Sujets doivent à leur Prince , possède des Fiefs dans mes Etats.* Ensuite il fit dire à l'Archevêque , de faire ce qui lui étoit commandé , ou de sortir du Royaume. Anselme répondit qu'il ne pouvoit faire ni l'un ni l'autre , mais qu'il iroit dans son Diocèse attendre ce qu'il plairoit à Dieu de lui envoyer. Cette réponse choqua le Roi & les Seigneurs de son Conseil. Après avoir délibéré sur ce sujet , l'avis du Conseil fut , qu'on ne devoit pas tant ménager Anselme , ni le Pape même , mais chasser l'un du Royaume , & se dégager de toute dépendance à l'égard de l'autre. Le Roi ne voulant point se charger seul de l'exécution d'un Conseil de cette nature , convoqua sur ce sujet la Grande Assemblée ou le Parlement. Il y représenta l'entreprise que le Pape faisoit sur les prérogatives de la Couronne , & l'arrogance de l'Archevêque , qui agissoit avec lui , non comme un Sujet , mais comme un égal , ou plutôt comme un Supérieur. Sur ces plaintes , l'Assemblée résolut qu'on donneroit encore du tems à Anselme , pour se déterminer , & qu'en attendant le Roi enverroient des Ambassadeurs au Pape , pour tacher de le faire désister à l'amiable de ses prétentions. L'Archevêque d'Yorck , & deux autres Evêques furent chargez de cette Ambassade , & deux Agens d'Anselme les accompagnèrent. Les premiers avoient ordre de donner à Paschal le choix de ces deux partis , ou de se relâcher à l'égard des Investitures , ou de voir bannir Anselme , & perdre lui-même l'obéissance de l'Angleterre avec tous les profits qu'il en retiroit. Dans l'audience qu'ils eurent du Pontife , ils lui représentèrent le danger où il s'exposoit , s'il refusoit de donner satisfaction au Roi. A cela Paschal répondit , qu'il perdrait non seulement l'Angleterre , mais sa Dignité même , plutôt que de rien relâcher sur ce sujet. Les Agens d'Anselme eurent aussi leur audience à part. Ensuite le Pape chargea les uns & les autres de deux Lettres , l'une pour le Roi , où il l'exhortoit à se départir



ETAT DE  
L'EGLISE.

du droit des Investitures, l'autre pour Anselme, dans laquelle il enjoignoit à ce Prélat de continuer toujours à soutenir le parti de la justice. La première de ces Lettres étant très-désagréable au Roi, il ne voulut pas la communiquer aux Seigneurs. Mais Anselme fit lire publiquement celle qui lui étoit adressée.

Cependant il y avoit une grande diversité dans ce que les Ambassadeurs du Roi, & les Agens d'Anselme rapportoient de bouche. Les premiers assuroient que, dans une audience secrète, le Pontife leur avoit dit, qu'il vouloit bien se relâcher à l'égard des Investitures, pourvu que le Roi le contentât sur quelques autres articles : mais qu'il n'osoit le témoigner publiquement, de peur que les autres Souverains n'en abusassent. Les Envoyez d'Anselme soutenoient au contraire, que le Pape n'avoit rien dit d'approchant, & ils en alléguoient pour preuve, la Lettre qu'il avoit écrite à l'Archevêque. Ce que ceux-ci rapportoient étoit d'autant plus vrai-semblable, que le Roi refusoit de faire voir la Lettre qu'il avoit reçue du Pape. Néanmoins, on ne pouvoit révoquer en doute le témoignage de l'Archevêque d'Yorck & des deux autres Evêques, sans les accuser en même tems de mensonge, & d'une honteuse prévarication. Anselme lui-même s'y trouvoit bien embarrassé, puisqu'ils en appelloient au témoignage du Pape même. Dans cette incertitude, il prit le parti de gagner du tems, afin de pouvoir mieux s'instruire des intentions du Pontife. Pour cet effet, il offrit de communiquer avec les Evêques qui avoient reçu l'Investiture du Roi, ce qu'il avoit refusé jusqu'alors, à condition qu'il ne les sacreroit qu'après en avoir reçu l'ordre du Pape. Ce tempérament ayant donné quelque satisfaction au Roi, & à son Conseil, on donna du tems au Prélat pour envoyer de nouveaux Agens à Rome.

Pendant que ces Envoyez étoient à la Cour du Pape, le Roi qui souffroit avec impatience toutes ces longueurs, fit commander à l'Archevêque, de sacrer les trois Evêques élus. Anselme répondit, qu'il étoit prêt à en sacrer un des trois, qui refusoit de recevoir l'Investiture du Roi : mais qu'à l'égard des deux autres, il ne le pouvoit faire sans le consentement du Pape. A son refus le Roi donna ordre à l'Archevêque d'Yorck de faire cette fonction. Mais les Evêques qui devoient être sacrez, ne purent se résoudre à faire cette démarche. Les ménagemens qu'ils gardoient avec le Pape, offenserent tellement le Roi, qu'il fit saisir tous leurs biens.

Dès que les Agens d'Anselme furent retournés de Rome, le Roi se rendit à Cantorbéri, & dit à l'Archevêque, qu'il eût à lui donner satisfaction, s'il ne vouloit provoquer plus loin sa colère. Anselme lui répondit, qu'il avoit reçu une Lettre du Pape, qu'il n'avoit pas encore ouverte, qu'il l'ouvreroit en sa présence, & qu'il se conformeroit à ce que le Pontife lui ordonnoit. Henri, outré de la préférence que ce Prélat donnoit toujours aux ordres du Pape, répliqua, qu'il n'étoit nullement question de sçavoir ce que le Pape ordonnoit, parce qu'il n'étoit pas d'humeur de soumettre ses droits à son Jugement. Cependant, il ne pût rien gagner sur ce Prélat, qui demeura toujours obstiné. Enfin Henri voulant tenter toutes sortes de voyes, avant que de faire un plus grand éclat, conseilla lui-même à l'Archevêque de faire un voyage à Rome, pour tâcher de porter Paschal II. à se relâcher. Anselme eut de la peine à s'y résoudre. Mais enfin, il se laissa persuader par les raisons des Evêques & des Barons, qui lui représentèrent, que ce voyage ne pouvoit lui porter aucun préjudice.

Dès



Dès qu'il fut de l'autre côté de la Mer, il ouvrit la Lettre du Pape, dans laquelle il trouva un déni absolu de tout ce que les Ambassadeurs du Roi avoient rapporté. Il continua pourtant son voyage à Rome, où il fut bientôt suivi de *Guillaume de Warelwast*, Ambassadeur du Roi, qui avoit été autrefois envoyé à la même Cour par Guillaume le Roux. Cet Ambassadeur, ayant été admis à l'audience du Pape, lui représenta que l'Angleterre alloit être perdue pour lui, s'il s'obstinoit à vouloir priver le Roi de ses justes droits. Il ajouta, que son Maître étoit résolu de perdre plutôt sa Couronne que d'en voir retrancher le Droit des investitures. *Et moi*, répondit Paschal, *je perdrai plutôt la vie que de souffrir qu'il continue à usurper les droits de l'Eglise.* Cette réponse si positive ayant entièrement rompu la négociation, l'Ambassadeur reprit le chemin d'Angleterre, & Anselme, qui n'osoit plus retourner à son Eglise, alla faire son séjour à Lion.

ETAT DE  
L'EGLISE.

Cette tentative n'ayant pas réussi, Henri envoya un autre Ambassadeur à Rome. Mais comme il n'offroit rien de nouveau, il ne fit qu'irriter Paschal, qui excommunia le Comte de *Mellent* & quelques autres Seigneurs du Conseil du Roi. Il menaça même Henri d'agir avec lui à toute rigueur : mais il n'en vint point à l'exécution. Cependant Anselme, qui voyoit que le Pape gardoit des ménagemens avec le Roi, craignit que son exil ne fût de longue durée, & que tôt ou tard le Pape & le Roi n'en vinsent à un accommodement, dont il pourroit bien être la victime. Dans cette pensée il résolut d'engager le premier si avant, qu'il ne lui fût plus possible de reculer. Pour cet effet, il alla trouver *Adèle* Comtesse de Blois, Sœur de Henri, & lui déclara, qu'il ne pouvoit plus long-tems se dispenser d'excommunier le Roi, s'il ne se résolvoit promptement à se désister de ses prétentions. Cette menace ayant fait beaucoup de peine à la Princesse, elle se mit en devoir de travailler à un accommodement. Pour réussir, elle pria le Roi son Frere, qui étoit alors en Normandie, de se rendre au Château de l'Aigle, où elle avoit dessein de mener Anselme, afin qu'ils pussent conférer ensemble touchant leurs differends. Dans cette entrevûe, l'affaire commença, par les soins de la Comtesse de Blois, à prendre un meilleur train. Le Roi, qui craignoit les menaces du Prélat, le traita civilement. Anselme y fit paroître de son côté plus de respect pour le Roi, qu'il n'en avoit eu jusqu'alors. Ils ne furent pas long-tems ensemble, sans s'apercevoir l'un & l'autre que chacun souhaitoit également de se tirer de cette affaire avec honneur. Dans cette disposition, ils chercherent paisiblement les moyens d'accommoder leur differend, d'une manière dont ils pussent se contenter. Dès qu'ils furent convenus d'un expédient, Henri renvoya Guillaume de Warelwast au Pape, pour le lui faire approuver. Paschal se trouvoit alors dans une situation qui lui faisoit souhaiter de ne pas se broüiller avec l'Angleterre. Il étoit vivement pressé par les Allemans, qui peu de tems après l'obligerent à chercher un asile en France. L'accommodement fut donc conclu à ces conditions, que le Roi renonceroit au droit de donner l'Investiture des Bénéfices, & que le Pape permittoit aux Evêques & aux Abbez de faire hommage au Roi des Fiefs Ecclésiastiques qu'ils possédoient. Ainsi le Pape & le Roi se tirèrent également de cet embarras par une voye aussi juste que naturelle, & qui auroit dû être suivie au commencement de la querelle, s'ils eussent tous deux agi

Accommo-  
dement en-  
tre le Roi  
& Anselme.



de bonne foi. C'est ce qui paroîtra manifestement, si l'on examine sans pré-  
vention quel étoit l'état de la dispute, à quoi il ne sera peut-être pas inutile  
d'employer quelques lignes, puisque cette affaire a fait autrefois tant de  
bruit, & qu'Anselme y a eu tant de part.

Je poserai d'abord, comme un fait qui me paroît incontestable, que, de-  
puis l'Empire de Charlemagne, les Princes Souverains étoient en possession  
de donner l'Investiture des grands Bénéfices, par l'anneau, & le bâton Pas-  
toral. Grégoire VII. fut le premier qui entreprit de leur enlever ce droit,  
vers la fin du onzième siècle. Les Papes ses Successeurs continuerent avec la  
même ardeur à poursuivre l'exécution de ce projet. Il faut convenir, que  
les Princes eux-mêmes ne fournissoient aux Papes que de trop fréquentes oc-  
casions de se récrier contre les abus de cette prérogative. Sous prétexte que  
les Evêques & les Abbez ne pouvoient entrer en possession de leurs Bénéfices,  
avant que d'en avoir reçu l'Investiture, les Princes vendoient publique-  
ment les Evêchez & les Abbayes au plus offrant. Je dis, qu'ils les vendoient,  
car, quoique les élections parussent canoniques, les Souverains ne laissoient  
pas de s'en rendre maîtres, puisqu'ils étoient en droit de refuser l'Investitu-  
re à ceux qui ne leur étoient pas agréables. Cela seul étoit suffisant pour leur  
faire obtenir l'élection de ceux qu'ils recommandoient, n'y ayant point d'Ec-  
clésiastique qui désirât d'être Evêque ou Abbé, sans posséder les biens atta-  
chez au Bénéfice. Il falloit donc, pour être élu, avoir le consentement du  
Prince, après quoi l'Evêque ou l'Abbé, avant même qu'il fût sacré, rece-  
voit l'Investiture de la manière qu'il a été dit. Outre que la Simonie avoit  
trop souvent lieu dans les élections faites de cette sorte, il y avoit une autre  
raison qui sembloit autoriser les Papes à faire des efforts pour abolir les Inves-  
titures. C'est que les Princes, en investissant les Ecclésiastiques d'une ma-  
nière différente de celle qui se pratiquoit envers les Laïques, & avant même  
qu'ils fussent sacrés, sembloient vouloir s'attribuer le droit de leur conférer  
le caractère. C'est-ce que les Papes faisoient valoir comme une pure usurpa-  
tion des droits de l'Eglise. En effet, on ne pouvoit s'empêcher d'y voir quel-  
que chose d'approchant, à cause des deux caractères qui se confondoient  
dans le Prélat élu, sçavoir, celui de Ministre de l'Eglise, & celui de Sei-  
gneur Temporel des Terres annexées au Bénéfice. Si les Papes & les Princes  
eussent agi de bonne foi, ils auroient soigneusement distingué ces deux ca-  
ractères : mais au contraire, chacun croyoit trouver son intérêt à les laisser  
confondus. Par-là les Princes se rendoient maîtres des élections, & de-là  
même, les Papes prenoient occasion de disputer aux Souverains le droit dont  
ils étoient en possession. Ce fut donc proprement de cette confusion que na-  
quirent toutes les disputes qu'il y eut sur ce sujet, entre les Princes & les Pa-  
pes. Les premiers disoient, qu'ils ne pouvoient permettre que personne se  
mît en possession des Terres qui relevoient de leur Couronne, sans en avoir  
reçu l'Investiture de leurs mains. Les Papes de leur côté soutenoient, qu'il  
n'étoit pas raisonnable que les Princes se mêlassent des élections, ni de con-  
férer un caractère qu'il n'appartenoit qu'à l'Eglise de donner. Les uns & les  
autres s'éloignoient également du véritable état de la question. En effet, il  
étoit très-possible qu'un homme fût Evêque ou Abbé, sans posséder des Ter-  
res de la Couronne, auquel cas les Princes n'eussent eu rien à prétendre.

D'un



D'un autre côté, les Princes n'auroient souffert aucun dommage, si l'on eût conféré le caractère spirituel sans leur consentement, sauf à eux à prendre leurs précautions, avant que de mettre les Prélat en possession du Temporel. Mais il n'étoit pas possible de les réduire les uns & les autres à ce point, dans la disposition où ils étoient de ne rien céder. Ainsi l'on voit manifestement, que le tempérament que Paschal II. & Henri I. suivirent étoit tout-à-fait raisonnable, & ne portoit aucun préjudice ni aux droits de l'Eglise ni aux droits du Roi. Mais apparemment, cette affaire n'auroit pas eu une si heureuse fin, si la conjoncture où le Pape se trouvoit ne l'eût obligé à se relâcher. C'est ce qu'on peut inférer de l'obstination qu'il marqua sur le même sujet, à l'égard de l'Empereur, auquel il ne voulut jamais accorder ce qu'il venoit de céder au Roi d'Angleterre.

ETAT DE  
L'EGLISE.

Je me suis un peu étendu sur cette partie de la Vie d'Anselme, parce que ce récit peut faire connoître le caractère de ce Prélat qui a été honoré du glorieux titre de Saint, ainsi que tous ceux qui ont soutenu avec ardeur les intérêts de la Cour de Rome. Il étoit né l'an 1033, à Aoste, petite Ville d'Italie, qui se trouve aujourd'hui dans les Etats du Duc de Savoye. A l'âge de vingt-sept ans il se fit Moine dans le Monastere du *Bec*, dont Lanfranc étoit alors Prieur. Quand celui-ci fut fait Abbé de S. Etienne de Caën, Anselme devint Prieur du *Bec*, & ensuite Abbé du même Monastere, d'où il fut tiré pour être Archevêque de Cantorbéri. Il a composé divers Traitez Théologiques, dont le Pere Gerberon a donné la plus ample édition en 1676. Ses Ecrits, selon le témoignage de Mr du Pin, sont remplis de Questions Métaphysiques, poussées avec un grand apparat de Logique. Le même Auteur remarque, que les Lettres d'Anselme sont d'un stile moins travaillé que ses autres Ouvrages. Ce fut lui qui le premier composa de longues Prières, en forme de Méditations. Il passoit pour un Prélat fort sçavant, & d'une vie irréprochable. La postérité l'a beaucoup loüé sur la fermeté qu'il marqua dans les differends qu'il eut avec Guillaume le Roux, & Henri I. Mais cette fermeté à soutenir les intérêts du Pape, de laquelle on s'est fait honneur pendant plusieurs Siècles, ne trouveroit pas le même nombre d'Approbateurs. Anselme mourut en 1109. & fut canonisé sous le Regne de Henri VII. à la sollicitation du Cardinal Morton.

Vie d'An-  
selme.

Ses Ouvra-  
ges.

*Gilbert*, Evêque de Londres, fut fameux sous le Regne de Henri I, principalement par son Sçavoir, qui lui fit donner le titre d'*Universaliste*. Ces sortes de titres étoient alors fort à la mode, pour honorer ceux qui se distinguoient dans les Sciences. Celui-ci composa un Commentaire sur les Pseaumes de David, & une Exposition des Lamentations du Prophete Jeremie, qu'on a encore en Manuscrit.

Gilbert E-  
vêque de  
Londres.

*Osmond*, Evêque de Salisburi, Normand de Nation, étoit Comte de Dorset, & Conseiller Privé de Guillaume le Conquérant, quand il fut fait Evêque, Comme en ce tems-là chaque Diocèse avoit sa Liturgie particulière, Osmond entreprit de corriger celle qui étoit en usage dans le sien. Il la rendit effectivement plus pure qu'elle n'étoit auparavant, en la déchargeant de plusieurs termes barbares ou grossiers, & la disposa d'une maniere plus commode. Cette Liturgie ainsi corrigée à l'usage de *Sarum*, ou de Salisburi, fut bien-tôt reçue dans d'autres Diocèses, & enfin devint commune à tous.

Osmond  
Evêque de  
Salisburi.

Liturgie à  
l'usage de  
Sarum.



ETAT DE  
L'EGLISE.

tes les Eglises du Royaume. On prétend, qu'après la mort d'Osmond, qui arriva en 1099. on interpola dans cette Liturgie diverses choses qui ne sont pas présentement approuvées.

Malachie.

*Malachie*, Archevêque d'Armagh en Irlande, est fameux par ses prédications touchant les Papes qui devoient occuper le Siège de Rome, depuis son tems. On a encore ses Prophéties, qui sont des espèces d'Enigmes, auxquelles on tâche de donner quelque sorte d'interprétation. Il mourut en 1150. dans le Monastere de Clairvaux. Sa Vie a été écrite par Saint Bernard.

Ingulphe.

*Ingulphe* fut connu de Guillaume le Conquérant, pendant que ce Prince, qui n'étoit encore que Duc de Normandie, étoit en Angleterre pour rendre visite au Roi Edoüard. Il le suivit en qualité de son Secrétaire, & quelque tems après, ayant quitté cet emploi, il s'en alla en pèlerinage à Jerusalem. A son retour, il se fit Moine dans l'Abbaye de Fontevraud, d'où Guillaume le tira pour le faire Abbé de *Croyland* en Angleterre. Il mourut en 1109. après avoir écrit l'Histoire de son Monastere, qui a été inserée dans le Recueil des anciens Historiens Anglois.

Joffrid Inf-  
tituteur des  
Ecoles de  
Cambridge,  
selon quel-  
ques uns.

*Joffrid*, Abbé du même Monastere, & Successeur immédiat d'Ingulphe, fut le premier, comme quelques-uns prétendent, qui institua des Ecoles à Cambridge, où il établit quatre de ses Religieux pour Professeurs. Si ce sentiment étoit bien prouvé, il y auroit beaucoup à rabattre de l'ancienneté qu'on attribué communément à cette fameuse Université.

Godfrid  
Prieur de  
Winchester

*Godfrid*, Prieur du Monastere de Winchester, fut un des meilleurs Ecrivains de son Siècle, si l'on en croit Guillaume de Malmesburi qui assure, qu'il y avoit beaucoup d'élégance & de politesse dans ses Ouvrages. Il composa entre autres choses un Panegyrique des Primats d'Angleterre. Mais ce qu'il fit de plus considérable, fut la correction du Bréviaire, dans lequel il changea, en termes purs & choisis, tous les mots barbares qui s'y trouvoient auparavant. *Alford* conjecture, que ce Prieur fut le véritable Auteur de la Correction de la Liturgie de Sarum qui passoit sous le nom d'Osmond.

Correction  
du Bréviaire.







# HISTOIRE D'ANGLETERRE.

## LIVRE SEPTIÈME,

Contenant les Regnes de HENRI II. & de  
RICHARD I.

+++++

## HENRI II.

*Surnommé Plantagenet ; Cinquième Roi d'Angleterre , de-  
puis la Conquête.*



Es Anglois étoient trop las de la Guerre Civile qui avoit si long-tems affligé le Royaume , pour se mettre volontairement en risque de la voir recommencer. Quoique la mort d'Etienne pût aisément fournir une occasion à de nouveaux troubles , ils attendirent tranquillement le Duc de Normandie , qui ne put se rendre en Angleterre , que six semaines après qu'il en eut reçu la nouvelle. Pendant cet intervalle , personne ne se mit en devoir de lui contester ses droits. Outre que le Prince Guillaume,

HENRI II.  
1154.  
Personne ne dispute la Couronne au Duc de Normandie



HENRI II.  
1154.

me, fils du dernier Roi, étoit d'un mérite médiocre, les démarches que la plupart des Barons avoient faites, en dernier lieu, contre le Roi son Pere, ne leur permettoit pas de s'attacher à la fortune de ce jeune Prince, de peur de le mettre en état de s'en venger. D'ailleurs, non seulement Henri étoit puissant au-delà de la Mer, mais il avoit encore un grand parti dans le Royaume, & les plus fortes Places étoient entre les mains de ses Créatures. Ainsi, quand même Guillaume auroit voulu tenter de se placer sur le Trône, il n'auroit pas trouvé les secours nécessaires pour réussir dans cette entreprise.

1155.  
Il est couronné.

Henri fut donc couronné le lendemain de son arrivée, en vertu de l'accord qu'il avoit fait avec Etienne, dont tous les Seigneurs du Royaume s'étoient rendus garans. Ce fut avec un contentement extrême, que les Anglois virent monter sur le Trône un Prince descendu par sa Mere de leurs anciens Rois, & qui donnoit à la Couronne un lustre, qu'elle n'avoit pas eu auparavant. En effet, il y ajoûtoit, comme autant de nouveaux fleurons, la *Guyenne*, le *Poitou*, la *Saintonge*, le *Maine*, l'*Anjou*, la *Touraine*, & la *Normandie*, dont il étoit actuellement en possession. Cependant l'Angleterre, qui faisoit la plus considérable partie de ses Etats, avoit souffert de si violentes secousses sous le Regne précédent, que, pour reprendre son ancienne splendeur, elle avoit besoin d'un peu de repos. Rien n'étoit plus propre à lui en procurer, que d'ôter aux esprits factieux les moyens d'exciter de nouveaux troubles. Ce fut aussi le principal soin de Henri, dès les premiers jours de son Regne. Il commença par la démolition de ce grand nombre de Châteaux, qui avoient été fortifiés sous le Regne d'Etienne, & qui n'étoient propres qu'à servir d'asile aux Voleurs, & à ceux qui pouvoient avoir envie de troubler l'Etat. L'Evêque de Winchester en possédoit seul six des plus considérables, qu'il perdit pour être sorti du Royaume sans permission. Cette première démarche du Roi, qui fit comprendre aux Barons la résolution qu'il avoit prise, de les tenir dans la soumission, fut suivie d'une autre qui n'étoit pas moins avantageuse au Royaume : c'est, qu'il congédia l'armée d'Etrangers qu'Etienne y avoit attirée. Ces Soldats, connus dans l'Histoire d'Angleterre, sous le nom de *Brabançons*, & dans celle de France, sous celui de *Routiers*, ou *Cotteraux*, étoient des gens ramassés de divers endroits de l'Europe, & particulièrement de l'Allemagne & des Pais-Bas. Comme ils faisoient profession de ne dépendre d'aucun Prince particulier, ils servoient indifféremment quiconque vouloit les employer, pourvu qu'ils y trouvassent leur compte. Ils regardoient même comme un avantage de n'être pas exactement payés de leur Solde, parce qu'ils en prenoient occasion de piller les amis aussi-bien que les ennemis de ceux qui les employoient. Ainsi, pour l'ordinaire, le secours de ces troupes devenoit très-onéreux aux Princes mêmes pour qui elles combattoient, comme les Anglois l'avoient souvent expérimenté. Henri, voulant décharger son Peuple de ce fardeau qui l'accabloit depuis long-tems, congédia tous ces Etrangers, sans vouloir permettre qu'il en restât un seul dans le Pais. Guillaume d'Ypre, qui étoit leur Général, n'attendit pas qu'on lui ordonnât de se retirer, le mauvais accueil qu'on lui faisoit à la Cour lui ayant déjà fait comprendre, qu'on seroit bien aise qu'il prit de lui-même ce parti.

Il fait démolir les Châteaux fortifiés.

Il renvoie les Soldats Brabançons.



Si le nouveau Roi en fût demeuré là, on auroit eu sujet de croire, qu'il n'avoit en vûë que le bien & la tranquillité du Royaume. Mais il fit voir qu'il agissoit par des motifs plus intéressés, quand peu de tems après, il révoqua tous les dons que son Prédécesseur avoit faits, & reprit toutes les Terres de la Couronne qui avoient été aliénées. Ceux qui les possédoient en furent très-mortifiés, & en murmurèrent hautement, disant, qu'il étoit injuste de leur enlever ce qui leur avoit été donné pour récompense de leurs services. Particulièrement, ceux qui avoient pris le parti du Roi & de l'Impératrice sa Mere, étoient indignés de se voir ainsi confondus avec les Créatures d'Etienne. Ceux-ci d'un autre côté soutenoient, qu'en servant le Roi qui étoit actuellement sur le Trône, ils avoient fait le devoir de fidèles Sujets, & qu'en les privant de leurs biens, on établissoit une maxime qui pourroit être un jour préjudiciable au Roi regnant. Il s'en trouva même plusieurs qui refusèrent d'obéir : mais à l'approche du Roi, qui marchoit à la tête d'une armée pour les y contraindre, ils ne se trouverent pas en état de résister. Le seul *Hugues Mortimer* se fit assiéger dans un de ses Châteaux, & cette résistance lui coûta la perte de tous les autres qu'il possédoit. Guillaume de Blois, fils du Roi Etienne, ne fut pas plus épargné que les autres. Henri lui ôta tout ce qu'il avoit reçu en don du Roi son Pere, & de toutes les Terres dont il étoit en possession, il ne conserva que celles qui avoient appartenu à sa famille, avant qu'Etienne fût parvenu à la Couronne. Il avoit pourtant un titre incontestable dans le Traité que le Roi son Pere avoit fait avec Henri. Mais que peuvent les Traitez contre la mauvaise foi, quand elle se trouve appuyée de la force ? Ainsi, la Noblesse qui s'étoit enrichie par les libéralitez du dernier Roi, ou de l'Impératrice Mathilde, se trouva tout-à-coup appauvrie par la politique de celui-ci, qui avoit eu assez d'occasions de remarquer, combien les richesses l'avoient rendu insolente. Henri témoigna aussi qu'il agissoit par un motif de vengeance, en dépouillant les Barons de nouvelle création, des titres honorables qu'ils avoient reçus d'Etienne, sous prétexte qu'ils n'en avoient été gratifiés que pour avoir favorisé un Usurpateur.

HENRI I.  
1155.  
Il révoque  
tous les  
dons faits  
par Etienne.

Guillaume  
fils d'Etien-  
ne est dé-  
pouillé  
comme les  
autres.

Il ôte les  
titres aux  
Barons de  
nouvelle  
création.

Il forme  
son Conseil.

Après que ce Prince eut pris toutes les précautions qu'il crut propres à rétablir la tranquillité dans son Royaume, il composa un Conseil des personnes les plus éminentes, tant du Clergé que de la Noblesse. *Thibaud*, Archevêque de Cantorbéri, *Thomas Becket*, Archidiacre de la même Eglise, qui venoit d'être fait grand Chancelier, Robert Comte de Leicester, Grand-Justicier du Royaume, étoient ceux qui tenoient le premier rang. A la tête du Conseil du Cabinet étoit Mathilde sa Mere, qu'une longue expérience, & ses propres disgraces avoient rendu sage à ses dépens. Ces deux Conseils étant établis, Henri convoqua une Assemblée Générale, ou Parlement à Wallingford, où il fit prêter serment par les Barons à *Guillaume* & à *Henri* ses Fils, dont le premier ne survécut que peu de jours à cette cérémonie. Avant que l'Assemblée se séparât, le Roi consentit, que les Loix d'Edouard fussent remises en vigueur, & de son propre mouvement, il confirma la Chartre de Henri I. son Ayeul. Ces premières démarches du nouveau Roi donnerent de grandes espérances aux gens de bien, dans le tems qu'elles inspiroient de la terreur aux Méchans, qui se virent dans la nécessité, ou de sortir du Royaume, ou de régler leur conduite sur de tout autres principes

Les Barons  
prêtent ser-  
ment aux  
deux fils  
du Roi.  
Le Roi con-  
firme la  
Chartre de  
Henri I.



**HENRI II.** 1155. qu'ils n'avoient fait jusqu'alors. Ils virent bien qu'ils avoient à faire à un Prince qui étoit tout résolu à ne pas souffrir la licence qui s'étoit introduite sous le dernier Regne.

**Adrien IV.** Le Pape Anastase étant mort cette même année Adrien IV. Anglois, fut son Successeur.

1156. Dès que Henri eut achevé de régler ses affaires en Angleterre, il repassa la Mer pour aller rendre hommage au Roi de France, des Provinces qu'il possédoit dans ce Royaume. Ces possessions rendoient Henri le plus puissant des Vassaux de la Couronne de France, & presque autant que le Souverain même, dont les Domaines étoient peu considérables en comparaison de ce qu'ils ont été dans la suite. Comme les Etats que Henri & ses Successeurs possédoient en France, ont donné lieu à une infinité de guerres entre les François & les Anglois, il ne sera pas inutile d'expliquer ici, en peu de mots, en quoi consistoient alors les forces des Rois de France. On pourra par-là se former une juste idée de leur puissance, & connoître en même-tems l'extrême différence qui se trouve, à cet égard, entre les premiers Successeurs de Hugues Capet, & ceux qui, dans ces derniers Siècles, ont tenu le Sceptre de ce Royaume.

**Observation sur les forces des Rois de France.** Lorsque Hugues Capet eut usurpé la Couronne sur la Maison de Charlemagne, il crut ne pouvoir employer de meilleur moyen pour s'affermir sur le Trône, que de faire trouver de grands avantages aux Seigneurs François, dans la révolution qui venoit d'arriver. Pour les engager à favoriser son usurpation, il leur donna en titre de Fiefs, les Provinces dont ils n'étoient que Gouverneurs. Il confirma ces dons par des Chartres authentiques, dans lesquelles il stipula le retour de ces Terres à la Couronne, en cas que les possesseurs mourussent sans Héritiers. De plus il se réserva le droit de les confisquer, pour le cas de félonie, ou pour d'autres spécifiez dans les Chartres. Par cette immense libéralité, il remplit la France d'un grand nombre de puissans Seigneurs, ou plutôt de Princes, qui possédant leurs Terres, par un droit héréditaire, devinrent autant de Souverains. Il ne resta donc à la Couronne, que les Gouvernemens que Hugues Capet avoit lui-même possédés avant que de monter sur le Trône. Mais ces Domaines, auxquels il ajouta encore quelques Gouvernemens qui se trouverent vacans, étoient fort considérables, parce que la Famille de ce Prince étoit devenue très-puissante, pendant le déclin de la Maison de Charlemagne. Je sçai bien que tout le monde ne convient pas, que Hugues Capet fut le premier qui changea les Gouvernemens en Fiefs, que quelques-uns rapportent ce changement à un tems plus éloigné, & que d'autres prétendent qu'il ne fut fait que sous quelques-uns des premiers Rois de cette race. Mais, outre que le sentiment que j'ai suivi est le plus probable, la différence de quelques années, de plus ou de moins, n'est pas considérable, par rapport à l'état général de la France, dont je veux parler.

Entre les Fiefs qui furent distribués aux Seigneurs François, il s'en trouva quelques-uns de distinguez, par leur étendue, qui furent appellez Pairies. Il y en avoit de ce dernier ordre, six Ecclésiastiques & six Laïques. Mais comme les premiers ont peu de rapport à l'Histoire d'Angleterre, il n'est pas nécessaire d'en parler. Des six Pairies Laïques, trois avoient le titre de Duché, sçavoir Bourgogne, Normandie, Guyenne. Les trois autres, sçavoir Flandres, Toulouse, & Champagne, étoient des Comtez. Chacun de ces six Pairs



Pairs avoit des Vassaux qui tenoient leurs Terres de lui, comme il tenoit lui-même sa Pairie de la Couronne. Par exemple le Duc de Normandie avoit pour Vassal, le Duc de Bretagne, par la concession de Charles le simple qui avoit attaché ce droit au don qu'il avoit fait à Rol. On peut voir par-là, combien la Couronne de France étoit denuée, & combien ses revenus étoient petits, au prix de ce qu'ils ont été dans la suite. Jusqu'au tems de Louis VII. surnommé le Jeune, qui regnoit en France, lorsque notre Henri monta sur le Trône d'Angleterre, les Rois de France n'avoient encore réuni aucun de ces grands Fiefs à leur Domaine. Il est donc aisé de comprendre, que le nouveau Roi d'Angleterre, qui possédoit les deux Pairies les plus considérables, outre beaucoup d'autres Provinces, possédoit autant ou plus de Terres dans le Royaume, que le Roi de France même. Cependant, malgré le peu d'étendue des Domaines particuliers de la Couronne, le Roi de France ne laissoit pas d'être très-puissant, par le secours qu'il tiroit de ses Vassaux : Secours, qui étoient quelquefois d'obligation, & quelquefois volontaires. Lorsque le Royaume se trouvoit engagé dans une guerre, par l'avis & le consentement des Etats Généraux, chaque Vassal étoit obligé de contribuer un certain nombre de troupes. C'étoit alors que le Souverain se trouvoit à la tête d'une armée formidable. Mais quand le Roi entreprenoit une Guerre, de son chef, ou pour son intérêt particulier, il étoit libre aux Vassaux de lui donner ou de lui refuser leurs troupes. Ils se croyoient même en droit de prendre les armes contre lui, quand ils en étoient opprimés, ou même sur un simple déni de Justice. La disposition du Gouvernement de France étant telle, on ne doit pas être surpris, si dans l'Histoire de ce Royaume, on voit les Rois marcher tantôt avec des forces peu considérables, tantôt à la tête de grandes armées. Leur principale puissance venoit des secours qu'ils recevoient de leurs Vassaux. Mais ce Gouvernement changea de face quand ils eurent réuni à leur Couronne quelques-uns de ces grands Domaines qu'ils avoient donnés en Fief. Alors peu-à-peu, ils trouverent le moyen d'abolir la distinction entre Guerre nécessaire, & Guerre non nécessaire. Sans se mettre en peine de faire approuver leurs desseins par les Etats, ils obligerent tous les Vassaux à leur fournir du secours en tout tems, confondant sans cesse les intérêts du Roi, avec les intérêts du Royaume. Ils se servirent même de quelques-uns de ces Vassaux pour opprimer les autres. Cela joint aux occasions qui se présentèrent naturellement de réunir plusieurs Terres à la Couronne par le défaut d'Héritiers de ceux qui les possédoient, accrut tellement leurs forces, qu'ils se virent enfin en état de tenir les Grands dans la soumission. Mais ce ne fut que peu-à-peu, & après un long espace de tems qu'ils parvinrent à ce degré de puissance.

Le dessein de rendre hommage au Roi de France n'étoit pas le seul motif qui engageoit Henri à passer la Mer. Son principal but étoit de recouvrer l'Anjou, que Geoffroi son frere lui avoit enlevé sur des prétentions, dont voici le fondement. Geoffroi Plantagenet, Comte d'Anjou, pere de ces deux Princes, avoit ordonné par son Testament que Henri, son fils-aîné, hériterait des biens de Mathilde leur mere, qui comprenoit la Normandie & les droits qu'elle avoit sur le Royaume d'Angleterre. Il avoit donné à Geoffroi son second fils, l'Anjou, la Touraine, & le Maine, & n'avoit laissé à un troi-

HENRI II.  
1156.

*Mézerai,*

Henri fait  
la guerre à  
Geoffroi son  
frere.  
Sujet de la  
guerre.

sieme,



HENRI II.  
1156.

sième, nommé Guillaume, que le seul Comté de Mortagne. Mais comme il n'auroit pas été juste que l'Impératrice sa femme eût été privée de son bien, pendant sa vie, ni qu'en attendant sa mort, Henri demeurât sans héritage, il avoit ajouté une autre clause dans son Testament. C'étoit que jusqu'à la mort de l'Impératrice, Henri auroit la jouissance des trois Comtez assignez à Geoffroi, réservant à celui-ci, les Villes de Loudun, Chinon & Mirebeau, en attendant que son frere-aîné lui cédât les biens paternels, dès qu'il seroit en possession de la Normandie. Pour assurer l'exécution de ce Testament, le Comte avoit exigé de ses Barons un serment solennel, qu'ils ne permettroient point que son corps fût enterré, jusqu'à ce que son fils-aîné eût juré, qu'il accompliroit sa dernière volonté. Ce n'avoit été qu'avec beaucoup de peine qu'on avoit fait consentir Henri à prêter ce serment. Il croyoit que le Comte son pere lui avoit fait un tort insigne en le privant de ces trois Comtez, qui, selon la Coutume, devoient revenir à l'aîné de la Famille. Néanmoins, plutôt que de laisser le corps de son pere sans sépulture, il avoit juré qu'il exécuteroit sa volonté. Quelque tems après, Mathilde sa mere lui ayant cédé la Normandie, Geoffroi se crut en droit de se mettre en possession de l'Anjou : mais, ainsi qu'on l'a vû ci-devant, Henri l'avoit chassé de cette Province. Celui-ci ne fut pas plutôt sur le Trône d'Angleterre, que Geoffroi renouvela ses prétentions, & pendant que le Roi son frere étoit occupé dans son Isle, ils'empara une seconde fois de l'Anjou. Il étoit favorisé des Angevins qui aimoient mieux avoir un Comte particulier que de dépendre de la Couronne d'Angleterre. D'ailleurs, il avoit reçu du secours du Roi de France, toujours attentif à diminuer la puissance de Henri, qu'il regardoit comme un voisin très-redoutable. Lorsque le Comte d'Anjou fit son Testament, il y avoit peu d'apparence que son fils-aîné montât jamais sur le Trône d'Angleterre, puisque les affaires d'Etienne se trouvoient en très-bon état. C'étoit par cette raison qu'il ne regardoit ce Royaume que comme un bien auquel veritablement son fils avoit droit de prétendre, mais dont il étoit très-éloigné. Il n'étoit donc pas juste qu'en attendant la mort de l'Impératrice, Henri fût privé des biens paternels, & c'étoit sur cela que sa dernière disposition étoit fondée. A ne considerer que les motifs de ce Testament, il étoit manifeste qu'aussi-tôt que Henri fut en possession de la Normandie & de l'Angleterre, il devoit céder l'Anjou à Geoffroi, d'autant plus qu'il s'y étoit engagé par serment. Mais il prétendoit que le Testament étoit nul, & qu'il n'avoit pas été libre au Comte son pere de priver son fils-aîné des biens qu'il avoit reçu de ses Ancêtres. Il n'y avoit donc que le serment qui lui causât quelque peine. Mais il trouva le moyen de se délivrer de ce scrupule, par une dispense du Pape, laquelle il obtint assez aisément. Dès qu'il se vit appuyé de cette autorité, il ne balança plus à se déterminer à la guerre contre son frere. Ce fut dans ce dessein principalement qu'il partit d'Angleterre. Après qu'il eut rendu son hommage au Roi de France, il marcha vers le Poitou, & s'empara de Mirebeau, de Chinon, & de Loudun, dont son frere étoit en possession. Ensuite il entra dans l'Anjou, & malgré la résistance de Geoffroi, il se rendit maître de toutes les Places, & le chassa du Païs.

Henri chasse  
Geoffroi de  
l'Anjou.

Affaires de  
Bretagne.

Ce Prince ainsi dépouillé se seroit trouvé dans un triste état, si la fortune ne lui eût procuré le Comté de Nantes dont les habitans se donnerent volontai-  
rement



vement à lui. Comme cet événement eut des suites très-remarquables, il est nécessaire de l'expliquer avec netteté. Conan le Gros, Duc de Bretagne, avoit eu un fils qui avoit nom Hoël, & une fille appelée Berthe qui ayant épousé Eudon, Comte de Pontievre son parent, en avoit eu un fils nommé Conan, comme son Ayeul maternel. Quelques soupçons, bien ou mal fondez, ayant porté Conan le Gros à désavouer son fils, & à le deshériter, Eudon, mari de Berthe, s'empara de la Bretagne, après la mort de son beau-pere, malgré les efforts de Hoël qui n'avoit que la seule Ville de Nantes pour lui. La mort de Berthe, qui arriva quatre ans après, fit naître de nouvelles prétentions. Conan son fils, surnommé le Petit, se fondant sur ce que la Bretagne étoit l'héritage de sa mere, auquel Eudon son pere n'avoit aucun droit, prit le titre de Duc de Bretagne. Eudon de son côté, voulant se maintenir dans la possession du Duché, il y eut entre le pere & le fils une guerre qui dura plusieurs années, & qui se termina par la défaite entiere d'Eudon qui fut obligé d'aller chercher un asyle en France.

HENRI II.  
1156.

Conan le Petit ne fut pas plutôt en possession de la Bretagne, qu'il entreprit de réduire à son obéissance la Ville de Nantes, qui, depuis la mort de Conan le Gros, faisoit comme un Etat à part, sous la domination de Hoël. Lorsque les Nantois avoient pris le parti de ce dernier Prince, ils l'avoient fait par un motif de justice, étant persuadés que le Duc son pere lui avoit fait un très-grand tort, en le deshéritant. Ensuite, ils se trouverent tellement trompez dans la bonne opinion qu'ils avoient conçue de lui, qu'ils le chasserent, ne le croyant pas capable de les défendre contre Conan qui se préparoit à les attaquer. Depuis ce tems-là, l'Histoire ne fait plus aucune mention de Hoël. Cependant, les Nantois ne pouvant se résoudre à se soumettre à Conan, appellerent Geoffroi frere du Roi d'Angleterre, & le reconnurent pour leur Souverain. Ainsi Geoffroi devint Comte de Nantes, immédiatement après qu'il eut été chassé de l'Anjou : mais il ne jouït pas longtems de cette acquisition.

Geoffroi devint Comte de Nantes.

Après que Henri eut achevé de réduire l'Anjou à son obéissance, il repassa la Mer pour se rendre dans son Royaume. Dès qu'il y fut arrivé, il fit un Traité très-avantageux avec Macolm Roi d'Ecosse, qui lui rendit Carlisle, Newcastle, & le Château de Bambour, se contentant de garder le Comté de Huntingdon que le Prince Henri son pere avoit possédé. Cette restitution étoit sans doute pleine de justice, puisque David, Ayeul de Macolm, s'étoit fait adjuger ces Places par des Traitez, dans le tems qu'Etienne pensoit moins au bien du Royaume qu'à ses intérêts particuliers. Mais apparemment la grande puissance de Henri contribua plus que toute autre chose à la modération du Roi d'Ecosse.

Henri recouvre le Northumberland.  
Math. Paris.  
R. de Hoved.

On ne peut voir sans surprise, que dans un tems où Henri se rendoit si redoutable, les Gallois osassent l'attaquer de gayeté de cœur, & faire des courses sur ses frontieres. Les ravages qu'ils y firent, exciterent une telle colère dans le cœur de ce Prince, qu'il résolut d'en faire un rigoureux châtement. Pour cet effet il assembla une puissante armée, & marcha dans le País de Galles, où il mit tout à feu & à sang. A son approche les Gallois s'étoient retirez sur leurs montagnes, où il lui fut impossible de les joindre, quelques efforts qu'il fit pour y réussir. Il arriva même un jour, que son Avant-garde, s'étant engagée dans un long défilé, fut entierelement défaite. La frayeur que cet acci-

1157.  
Guerre de Galles.



**HENRI II.** 1157. dent porta parmi le reste des troupes Angloises, fut encore augmenté par l'imprudence de Henri d'essex, Guidon héréditaire d'Angleterre. Sur le bruit qui se répandit que le Roi avoit été tué, ce Seigneur ayant jetté son Etendart, se mit à fuir à toute bride, en criant que le Roi étoit mort. Cette action, dont il fut puni dans la suite, jetta les Anglois dans une si grande consternation, que, si le Roi ne se fût pas montré à eux, pour leur redonner du courage, il couroit risque de perdre ce jour-là toute son armée. Malgré les avantages que les Gallois venoient de remporter, ils se trouverent trop heureux, que le Roi, fatigué de cette guerre incommode, voulût bien leur accorder la Paix. Par le Traité qu'il fit avec eux, il se réserva la liberté de faire, dans leurs bois, de grands chemins qui pouvoient lui donner entrée dans leur País, quand il lui en prendroit envie. Il se fit aussi rendre certains Châteaux, dont ils s'étoient emparez pendant les troubles du dernier Regne.

1158. Au commencement de l'année suivante, Henri vit augmenter sa Famille par la naissance d'un second fils, auquel il donna le nom de Richard. Peu de jours après, il se fit couronner dans le Fauxbourg de Lincoln, n'ayant osé le faire dans la Ville même. En cela il témoigna plus de scrupule, ou peut-être plus d'égards pour les préjugés du Peuple, qu'Etienne son Prédécesseur.

1159. Un an après, il nâquit encore au Roi, un troisième fils qui fut nommé Geoffroi. Dans cette même année il se fit couronner un troisième fois à Worcester, avec la Reine sa femme. Il semble que ces Couronnemens superflus, qui en ce tems-là se faisoient assez fréquemment, n'étoient si souvent renouvellez que pour amuser le Peuple par ces Spectacles, & pour lui faire entendre, que le Roi avoit véritablement intention d'observer le serment qu'il faisoit en ces occasions. Dans cette dernière solemnité, le Roi & la Reine étant allez à l'offrande, déposèrent leurs Couronnes sur l'Autel, & firent vœu de ne les porter plus. Depuis ce tems-là on vit perdre peu-à-peu la coutume que les Rois avoient de porter la Couronne pendant les solemnitez des grandes fêtes. Du moins n'en trouve-t-on que rarement des exemples dans les Regnes suivans. Environ ce même tems, Henri fit frapper une nouvelle Monnoye, celle qui avoit alors cours dans le Royaume ayant été considérablement altérée pendant le regne d'Etienne.

Mort de Geoffroi frere de Henri. Ces occupations pacifiques ne convenant pas beaucoup à l'humeur de ce Monarque, la mort de Geoffroi son frere, qui arriva bien-tôt après, lui en fournit de moins tranquilles. Aussi-tôt que ce Prince fut dans le tombeau, le Duc de Bretagne se saisit de la Ville de Nantes & de tout le Comté de ce nom. Mais Henri prétendit que, comme Héritier de son frere, il devoit lui succéder dans ce petit Etat. Pour faire valoir ses prétentions, il passa en Normandie avec des forces si considérables, qu'il paroissoit bien, qu'il n'en vouloit pas avoir le démenti. En attendant que la Saison lui permit de commencer cette expédition, il alla rendre visite au Roi de France, en vûë de l'engager à prendre son parti, ou du moins à demeurer neutre. Il voyoit bien, que si Louïs ne se mêloit pas de cette affaire, le Duc de Bretagne ne pouvoit pas lui causer beaucoup d'embarras. Au milieu des bons traitemens qu'il reçut de Louïs, il sçut si bien le cajoler, qu'avant que de se séparer, ils arrêterent le Mariage du fils-ainé de Henri, qui n'étoit âgé que de cinq ans, avec Marguerite fille du Roi de France, âgée seulement de cinq ou six mois. Après qu'il se

Mariage conclu entre Henri fils-ainé du Roi, & Mar-



se fut ainsi assuré du côté de la France, il alla se mettre à la tête de son armée, résolu d'emporter la Ville par la force, si Conan refusoit de la rendre volontairement. La partie n'étant pas égale entre ces deux Princes, Conan se vit contraint de céder à la puissance du Roi d'Angleterre. Mais la conquête de Nantes ne fut pas le seul avantage que Henri retira de cette expédition. Avant que de quitter la Bretagne, il fit avec Conan, un Traité par lequel le Duc promit de donner en mariage Constance sa fille à Geoffroi, fils de Henri, qui étoit encore au berceau. Par ce mariage, qui fut célébré cinq ans après, malgré la jeunesse de Geoffroi, ce Prince devint Duc de Bretagne, après la mort de son beau-pere.

Les Grands Etats que Henri possédoit & le Comté de Nantes qu'il venoit d'acquérir avec espérance d'y ajouter un jour la Bretagne entière, n'étoient pas capables de le contenter. Son ambition croissant toujours, à mesure qu'il faisoit de nouvelles acquisitions, il entreprit encore de faire revivre les droits que la Reine son épouse avoit sur le Comté de Toulouse, qui comprenoit un Pais d'une très-grande étendue. L'alliance qu'il venoit de faire avec Louis le Jeune, lui faisoit espérer que ce Monarque ne le troubleroit pas plus en Languedoc qu'en Bretagne, & qu'il lui laisseroit la liberté d'étendre ses Frontières de ce côté-là. Mais il se trompa dans ses conjectures. Expliquons premièrement les droits que la Reine Alienor avoit sur Toulouse, après quoi nous verrons quel fut le succès de cette expédition.

Guillaume IV. Comte de Toulouse, contemporain de Guillaume le Conquérant, n'avoit qu'une fille nommée Philippe, qui avoit épousé Guillaume VIII. Comte de Poitiers, Ayeul d'Alienor. Par ce mariage le Comté de Toulouse devoit tomber un jour dans la Maison de Poitiers, qui étoit aussi en possession de la Guyenne. Mais Guillaume, pere de Philippe, crut pouvoir le conserver dans sa propre Maison en le vendant à Raymond de S. Gilles son frere cadet. Cette vente, vraie ou simulée, auroit été un foible moyen pour priver la Comtesse de Poitiers de la Succession du Comte son pere, si certains accidens n'eussent pas favorisé Raymond, qui demeura en possession du Comté de Toulouse, après la mort de son frere. Le dessein qu'avoit eu le Comte de Poitiers, mari de Philippe, d'engager ses Domaines à Guillaume le Roux, pour se mettre en état de faire le voyage de la Terre Sainte, ayant été rompu par la mort de Guillaume, il se tourna d'un autre côté, & enfin il trouva de l'argent en engageant ses revenus pour plusieurs années. La dépense qu'il fit en cette occasion, & le malheur qu'il eut de perdre tout son équipage, le mirent dans un si fâcheux état, qu'il fut obligé de s'en retourner dans son Pais, où pourtant il ne pouvoit espérer aucune ressource, à cause de l'engagement de ses revenus. Raymond de S. Gilles profitant de cette conjoncture, lui offrit une somme considérable, s'il vouloit se départir des droits qu'il pouvoit avoir sur Toulouse. Dans les circonstances où le Comte de Poitiers se trouvoit alors, il n'eut pas beaucoup de peine à goûter cette proposition, & il fit un accord avec Raymond sur ce pied-là. Par ce Traité, Raymond conserva la possession de ce Comté, dont sa postérité jouit après lui, sans que le Comte de Poitiers ni Guillaume IX. son fils y missent aucune opposition. Après la mort de ce dernier, Louis le Jeune, qui avoit épousé Alienor sa fille, & son unique héritière, entreprit de faire revivre les droits de la Maison de

HENRI II.

1159.  
guerite de  
France.*Ra. de Diceto*  
Autre de  
Geoffroi fils  
de Henri a-  
vec Con-  
stance de  
Bretagne.*Argenté,*  
c. 2. L. 15.  
Dessein de  
Henri contre le Comte  
de ToulouseDroits de la  
Reine Alienor sur Toulouse.*Catel, Hist.*  
des Comtes de  
Toulouse.  
*Polyd. Verg.*



**HENRI II.** Poitiers sur le Comté de Toulouse. Il disoit que la vente faite par le Comte Guillaume à Raymond, n'avoit été qu'une vente simulée. En second lieu, que Raymond avoit abusé de la facilité du Comte de Poitiers, en achetant ses droits beaucoup au dessous de leur valeur. Enfin, qu'il n'avoit pas même payé toute la somme dont ils étoient convenus. Il inféroit de-là, que leur Transaction étoit nulle, & que par conséquent, Alienor devoit entrer dans tous les droits de Philippe son Ayeul, en rendant au Comte de Toulouse ce que le Comte de Poitiers avoit reçu. Raymond V. qui étoit alors Comte de Toulouse, se trouvoit très-embarrassé au sujet de ces prétentions. Il avoit beau alléguer la prescription qui sert quelquefois à vider les affaires des particuliers. Ce moyen étoit trop foible contre un Prince qui se trouvoit en état de le combattre par la force des armes. Cependant, après une assez longue négociation, cette affaire fut terminée par le mariage du Comte Raymond avec Constance sœur de Louis, & veuve d'Eustache Comte de Boulogne fils du Roi Etienne. En faveur de ce mariage Louis se désista de ses prétentions, & tant qu'il vecut avec Alienor, le Comte de Toulouse ne fut pas inquiet.

Les secondes nœces d'Alienor jetterent Raymond dans de nouveaux embarras. Henri, qui étoit entré dans les mêmes droits que le Roi de France avoit abandonnez, prétendit au Comté de Toulouse par les mêmes raisons que Louis avoit déjà fait valoir. Raymond opposa de nouveau la vente faite à son Ayeul, la cession de la Maison de Poitiers, outre une longue possession qui alloit aude-là du tems que les Loix adjugent pour établir une prescription. Sur ces fondemens, il résolut de se maintenir dans la possession du Comté. Voilà quelle étoit la matiere de ce procès qui devoit être décidé par les armes. Pour réussir plus aisément dans son projet, Henri fit alliance avec Raymond Comte d'Arragon & de Barcelonne, & engagea le Roi d'Ecosse à lui donner un puissant secours. Dès que son armée fut prête, il marcha vers le

*Casel.*

*Polyd. Vergil.*

1159.

1160.

1161.

1162.

Henri assiége Toulouse

*Mézerai.*

Trêve entre

Louis &

Henri.

Elle est suivie de la

Paix.

Louis le Jeune, qui ne pouvoit voir sans jalousie l'agrandissement d'Henri, avoit fait tant de diligence, qu'il s'étoit jetté dans Toulouse, peu de jours auparavant. La grande étendue de cette Ville, & le secours qui venoit d'y entrer, en rendirent le Siège si difficile, que Henri ne se crut pas en état de venir à bout de son entreprise. Ainsi, sans s'y obstiner plus longtems, il leva le Siège, & s'en retourna dans ses Etats. Mézerai dit qu'il auroit pu aisément se rendre Maître de cette Ville, si le scrupule de tenir son Souverain assiégé ne l'en eût empêché. Mais il est difficile de se persuader que ce fût le véritable motif de sa retraite, puisqu'en d'autres occasions, il ne parut pas avoir pour le Roi de France des égards si respectueux. Quoiqu'il en soit, il reprit le chemin de Normandie, laissant la garde de Cahors à Thomas Becket son Chancelier. En s'en retournant, il entra dans le Beauvoisis, où il fit de grands ravages pour se venger de ce que Louis avoit rompu ses mesures. Dans ce même tems, Simon de Montfort lui livra quelques Châteaux qu'il avoit aux environs de Paris, par le moyen desquels la communication avec Orléans étoit entièrement coupée. L'avantage qu'il pouvoit tirer de cette acquisition obligea Louis à faire proposer une Trêve qui fut effectivement conclue pour un an. Pendant cette Trêve, les deux Monarques convinrent d'un Traité de Paix, qui confirma celui qu'ils avoient fait à Paris, sans qu'il y fût parlé de Toulouse.



Toulouse. Ainsi, Henri conserva pendant sa vie ses prétentions sur cette Paix, & les laissa par sa mort à son Successeur qui trouva bon de s'en départir.

Guillaume de Blois, Fils du Roi Etienne, mourut au retour de l'expédition de Toulouse, où il avoit accompagné le Roi.

Le Pape Adrien IV. étant mort en 1159. l'élection d'un nouveau Pontife causa un Schisme qui divisa longtems la Chrétienté. La plus grande partie des Cardinaux élut Roland Cardinal, natif de Sienné, qui prit le nom d'Alexandre III. Quelques autres firent choix du Cardinal Octavien, qui se fit appeler Victor V. Presque tous les Princes Chrétiens se rangerent sous l'obédience d'Alexandre. Mais les Allemans prirent le parti de Victor, qui se trouvant soutenu par l'Empereur Barberousse, chassa son concurrent de Rome, & le mit dans la nécessité d'aller chercher un azyle en France.

La Paix qui s'étoit conclue en dernier lieu entre les Rois de France & d'Angleterre, n'étoit, comme il a été dit, qu'une confirmation du Traité de Paris, dans lequel on étoit convenu du mariage du fils-aîné de Henri avec Marguerite fille de Loüis. La Princesse devoit avoir en dot la Ville de Gisors, & une partie du Vexin, qui pour cet effet furent remis entre les mains des Chevaliers du Temple, en attendant que le mariage fût célébré. En conséquence de ce Traité, le Chancelier Becket fut envoyé à Paris avec un magnifique train, pour y recevoir la jeune Princesse qui devoit être élevée en Angleterre, jusqu'à ce qu'elle fût en âge d'être mariée. Peu de tems après son arrivée à Londres, Henri fit célébrer le mariage, quoique l'Epoux ne fût âgé que de sept ans, & l'Epouse de trois. Ensuite les Templiers jugeant qu'il avoit suffisamment accompli sa promesse, le mirent en possession de Gisors. Cette précipitation donna lieu au renouvellement de la guerre entre les deux Rois. Loüis se plaignoit que le Roi d'Angleterre avoit corrompu le Grand Maître du Temple. Henri soutenoit de son côté, qu'ayant exécuté les conditions du Traité, il n'avoit fait aucun tort au Roi de France, en se mettant en possession de Gisors. Cette guerre, qui ne dura que peu de tems, fut terminée par la médiation d'Alexandre III. qui venoit d'arriver en France. Ses Légats qui avoient pris les devant, ayant disposé les deux Rois à un accommodement, ces deux Monarques allèrent ensemble recevoir le Pontife à Torcy sur Loire. En approchant de lui, ils mirent tous deux pied à terre, & ayant pris chacun une rêne de la bride de son Cheval, ils le conduisirent au Logis qui lui étoit préparé.

Tous ces événemens dont je viens de parler, je veux dire la Conquête de Nantes, le Siège de Toulouse, le Mariage du jeune Henri, & la Guerre avec la France, se passèrent depuis l'an 1159. jusqu'en 1163. Je crois devoir suspendre mon jugement touchant les dates particulieres de chacun, à cause de la diversité qui se trouve parmi les Historiens sur ce sujet. C'est peut-être par cette raison qu'un illustre Moderne a renfermé tous ces articles dans un recit de huit ou dix lignes.

Après que Henri eut terminé les affaires qui l'avoient retenu en France pendant quatre ans, il retourna dans son Royaume en 1163. L'état où il se trouvoit lui donnoit lieu d'espérer que rien ne seroit capable de troubler sa félicité. Il venoit de faire avec la France une Paix, qui vraisemblablement devoit être de longue durée. Les Gallois demeuroient tranquilles dans leur

HENRI II.

Mort de  
Guillaume  
de Blois fils  
d'Etienne.  
*Ra. de Dicars.*  
*R. de Hoved.*  
Mort d'A-  
drien IV.  
Schisme.

Le mariage  
du jeune  
Henri est cé-  
lébré.

Guerre en-  
tre Loüis &  
Henri.

Traité de  
Paix.

Honneurs  
faits au Pape  
par les deux  
Rois.

Incertitude  
des dates par  
rapport aux  
événemens  
précédens.

*M. Echaré.*

1163.  
Etat florif-  
sant de Hen-  
ri II.



HENRI II.  
1163.

Troublé par  
Thomas  
Becket.  
Fortune de  
Becket.

Il est fait  
Grand  
Chancelier,

Et Archevê-  
que de Can-  
torbéri.

Il renvoye le  
grand Sceau  
au Roi.

Il fait con-  
noître qu'il  
a quelque  
grand des-  
sein.

Il change de  
conduite à  
l'égard du  
Roi.

Raisons du  
Roi pour  
procurer à  
Becket l'Ar-  
chevêché de  
Cantorbéri.

Païs. Le Roi d'Ecosse avoit donné une preuve sensible du désir qu'il avoit de vivre en Paix, en restituant des Places qui auroient pû faire naître une occasion de guerre. D'un autre côté l'Angleterre se trouvoit dans une parfaite tranquillité, les Normans & les Anglois étant également contens de leur Souverain. Dans une si douce situation, Henri croyoit se pouvoir féliciter de son bonheur, lorsque tout-à-coup l'orgueil & l'obstination d'un de ses Sujets le jetterent dans des embarras dont il ne put se tirer qu'après avoir essuyé une infinité de chagrins, & par la perte de son honneur. C'est de Thomas Becket que je veux parler. Cet homme, qui étoit fils d'un Bourgeois de Londres & d'une mere Syrienne, avoit passé sa jeunesse à exercer la profession d'Avocat. Il se distingua si avantageusement dans cet emploi, qu'il fut tiré du Barreau, pour être fait Archidiacre de l'Eglise de Cantorbéri. Dès le commencement de ce Regne, il eut à ménager, à la Cour, certaines affaires qui lui fournirent l'occasion de se faire connoître au Roi, & de se concilier son estime & sa bienveillance. Ce Monarque ayant conçu une haute opinion de son mérite, lui donna bien-tôt après une preuve sensible de son estime, en lui conférant la Dignité de Grand Chancelier. Dans l'exercice de cette éminente Charge, Becket se comporta envers tout le monde avec tant de fierté, qu'il devint très-incommode à ses égaux, & insupportable à ses inférieurs. Sur toutes choses, il aimoit le faste & à faire parade de ses richesses. On prétend, que dans la Guerre de Toulouse, où il accompagna le Roi, il entretenoit à ses dépens sept cens Cavaliers & douze cens Fantassins. Mais s'il étoit fier envers tous les autres, il n'étoit pas de même à l'égard du Roi. En toutes occasions il marquoit un dévouement si entier à ses volontez, que ce Monarque le regardoit comme un Sujet toujours prêt à sacrifier toutes choses à son service. Pendant qu'il étoit ainsi prévenu en sa faveur, il apprit, étant en Normandie, la mort de Thibaud Archevêque de Cantorbéri. Cette occasion lui paroissant favorable pour exécuter certains desseins qu'il avoit préméditez, il résolut de procurer cette Dignité à Becket, comme à un homme qui pouvoit lui être d'un grand secours. Quelque peu de penchant que les Moines de St. Augustin eussent pour Becket, parce qu'ils le croyoient trop dépendant de la Cour, la recommandation du Roi fut si pressante en sa faveur, qu'il fut élu & sacré, peu de tems avant le retour de ce Prince. Dès qu'il se vit établi dans ce poste, il renvoya le grand Sceau à son Bienfaiteur qui ne s'attendoit à rien moins; ensuite changeant tout-à-coup de maniere de vivre, il s'habilla d'une étoffe grossiere, & ne garda qu'un petit nombre de Domestiques tous vêtus très-simplement. Par cette conduite, & par beaucoup d'autres marques de la même nature, il fit connoître qu'il vouloit entierement réformer sa vie, ou qu'il avoit en tête quelque grand dessein. On fut quelque tems sans pouvoir pénétrer ses intentions, jusqu'à ce qu'enfin, on s'apperçut qu'en toutes occasions, il affectoit d'être indépendant de la Cour.

J'ai déjà remarqué en divers endroits, combien la puissance du Clergé s'étoit accrue au préjudice de l'autorité Royale. Henri, qui en avoit vû des effets très-sensibles sous le Regne d'Etienne, avoit résolu, dès son avènement à la Couronne, de faire des efforts pour réduire ce pouvoir exorbitant à de justes bornes. C'étoit dans cette vûe qu'il avoit commencé par la Noblesse, afin que l'union de ces deux Corps fût moins en état de mettre des obstacles à l'exécu-

l'exécu-



l'exécution de ses projets. Les affaires qui l'occupèrent en France pendant quelques années, l'empêcherent de mettre d'abord la main à cet ouvrage. Mais dès qu'il se vit délivré de ces embarras, il résolut de ne perdre point de tems, & de le commencer immédiatement après son retour. C'étoit dans cette vûe qu'il avoit si fortement recommandé Becket pour le faire élire Archevêque de Cantorbéri, parce qu'il attendoit plus de complaisance de lui que de tout autre. Il s'agissoit de réformer divers abus qui étoient très-préjudiciables à l'Etat, mais avantageux au Clergé, & par conséquent d'une cure bien difficile, à moins que les Evêques n'y travaillassent eux-mêmes. Il falloit donc user d'une grande dextérité, & agir de concert avec l'Archevêque de Cantorbéri, dans une affaire si délicate. Pour cet effet, il étoit nécessaire de mettre dans ce poste, un homme sur lequel il put compter, & personne ne lui avoit paru plus propre que Becket qui étoit comblé de ses bienfaits. La première démarche que fit ce Prélat en renvoyant le grand Sceau, fit juger au Roi, qu'il s'étoit trompé dans ses conjectures. Peut-être, le chagrin qu'il en conçut fut cause qu'il ne prit pas assez de soin de ménager la fierté de ce Prélat, auquel il ne put s'empêcher, en arrivant en Angleterre, de témoigner quelque froideur. Vraisemblablement, Becket avoit eu quelque connoissance des desseins du Roi, pendant qu'il exerçoit la Charge de Grand Chancelier, & dans les dispositions où il se trouvoit alors, il les avoit approuvés. Mais depuis qu'il étoit Archevêque, il avoit pris des résolutions toutes contraires. Malgré les obligations qu'il avoit à ce Prince, il s'étoit proposé de le traverser dans l'exécution de ses projets. Il se flattoit par avance de l'acquisition d'une gloire immortelle, s'il soutenoit avec vigueur les intérêts du Clergé, qu'on affectoit ordinairement de confondre avec ceux de Dieu.

Un des plus grands abus qu'il y eut à reformer étoit le relâchement de la Justice envers les Prêtres convaincus de quelque crime. Le Clergé ayant peu-à-peu acquis une puissance absolue sur ses propres Membres, lorsqu'un Clerc étoit accusé, l'affaire étoit portée à la Cour Ecclésiastique, qui en jugeoit souverainement. Mais ces Jugemens étoient formés avec tant d'indulgence pour ceux qu'elle ne pouvoit s'empêcher de condamner, que les crimes les plus atroces n'étoient punis que par la dégradation, & les autres, par une suspension de peu de durée, ou par une légère prison. Les Laïques ne pouvoient, sans une peine extrême, se voir sujets à toute la rigueur des Loix civiles, pour des fautes qui n'exposaient les Ecclésiastiques qu'à des châtimens très-legers, & ils s'en plaignoient hautement. D'un autre côté les Clercs, assurés de l'impunité, commettoient tous les jours contre les Laïques, des excès, que ceux-ci n'osoient repousser, de peur des'exposer à la punition. Cet abus qui n'avoit été déjà poussé que trop loin, alloit chaque jour en empirant. Il fut prouvé, en présence du Roi, que depuis son avènement à la Couronne, les Ecclésiastiques avoient commis dans le Royaume, plus de cent meurtres, dont aucun n'avoit été puni, non pas même par la dégradation qui étoit la peine ordonnée, en pareils cas, par les Canons. Ce qu'il y avoit de plus étonnant étoit que les Evêques se faisoient un mérite de leur indulgence. Ils croyoient ne pouvoir donner des preuves plus certaines de leur zèle pour la Religion, & pour le service de Dieu, qu'en soutenant de tout leur pouvoir ces prétendus privilèges du Clergé, & par conséquent, tous les abus qui en naissoient.

HENRI II.  
1163.

Becket se propose de traverser les desseins du Roi. Abus que le Roi se propose de réformer.

Les



HENRI II.  
1163.  
Première oc-  
casion de la  
querelle en-  
tre le Roi &  
Becket.

Le Roi veut  
que le Cler-  
gé soit jugé  
par les Juges  
Royaux, &  
Becket s'y  
oppose hau-  
tement.

R. de Hoved.

Autre sujet  
de mécon-  
tentement  
que Becket  
donne au  
Roi.

Les choses étant en cet état, il arriva, peu de tems après le retour du Roi, qu'un Prêtre du Diocèse de Salisburi commit un meurtre. La cause ayant été portée à la Cour de l'Archevêque de Cantorbéri, il fut ordonné que, pour réparation de ce crime, le meurtrier seroit privé de son Bénéfice, & renfermé dans un Monastere. Le Roi ayant été informé de cette sentence se plaignit à l'Archevêque, avec beaucoup de chaleur, qu'un pareil crime, pour lequel les Loix Civiles ordonnoient la peine de mort, eût été si légèrement puni. Becket reçut cette plainte, comme si elle eût été très-mal fondée, & soutint hautement les immunités de l'Eglise, & les privilèges du Clergé. Il prétendoit, que pour quelque cause que ce fût, un Ecclésiastique ne devoit pas être mis à mort. Henri repliqua, qu'étant établi de Dieu pour faire rendre la justice à tous ses Sujets, sans distinction, il n'entendoit point que ces prétendues prérogatives exemptassent les malfaiteurs, de quelque ordre qu'ils fussent, des peines qu'ils meritoient. Qu'il n'y avoit aucune apparence que Dieu voulût autoriser le crime dans ses propres Ministres, & qu'au contraire, ils devoient être plus sévèrement punis que les Laïques. Ensuite, il lui déclara, que puisqu'il la Cour Ecclésiastique usoit de tant d'indulgence envers les Clercs, son intention étoit que les grands crimes, comme le meurtre, le larcin, & autres de cette nature, fussent jugés par ses propres Cours. Becket repartit, qu'il ne souffriroit jamais que les Membres du Clergé fussent jugés ailleurs que dans les Cours Ecclésiastiques qui prendroient soin de les punir selon les Canons. Que s'ils étoient condamnés à être dégradés, & qu'ensuite ils commis- sent d'autres fautes, les Juges Royaux pourroient les punir comme ils l'entendroient, mais qu'il n'étoit pas juste qu'ils fussent punis deux fois pour le même crime. Cette dispute s'étant beaucoup échauffée, le Roi & le Prélat se séparèrent très-mécontents l'un de l'autre. Becket eut même si peu d'égards pour le Roi, que, sans considérer la passion où il l'avoit mis, il prit ce même tems pour lui reprocher, qu'il l'avoit injustement privé de la garde du Château de Rochester, & que par-là il avoit fait une brèche insigne aux Privilèges de son Eglise. A ces sujets de plainte qu'il donna au Roi en cette occasion, il en ajouta bien-tôt deux autres. Il somma le Comte de Clare de lui rendre hommage pour le Château de Tunbridge, qu'il prétendoit être un Fief de l'Archevêché, sans avoir daigné informer le Roi de ses prétentions. Le Comte répondit, qu'il tenoit ce Château du Roi, sous la redevance d'un service militaire, ce qui n'avoit aucune relation à l'Archevêché. Si l'on en peut juger par le caractère de Becket, il falloit que ses droits sur le Château fussent bien litigieux, puisqu'il laissa tomber cette affaire, sans la pousser plus loin. Cette entreprise ne lui ayant pas réussi, il prit une occasion d'étendre son autorité, en donnant la Cure d'Ainesford à un Prêtre nommé Laurent, sans avoir égard aux droits du Patron. Mais celui-ci, qui étoit un des Barons du Royaume, n'ayant pas voulu laisser perdre son droit, empêcha Laurent de se mettre en possession du Bénéfice. L'Archevêque, regardant cette résistance comme un crime énorme, excommunia le Patron, qui en porta ses plaintes au Roi. Dans la situation où Henri se trouvoit, il se sentit extrêmement offensé du peu d'égards que l'Archevêque avoit pour lui. En effet, depuis Guillaume le Conquérant, c'étoit un droit attaché à la Couronne, qu'aucun de ses Vassaux immédiats ne pouvoit être excommunié sans le consentement du

Sou-



Souverain. Mais c'étoit là précisément un droit que Becket avoit dessein de lui disputer. Peut-être même n'avoit-il fait cette démarche que pour avoir lieu d'émouvoir cette question.

HENRI II.  
1163.

Henri, étoit très mortifié de se voir si éloigné de l'exécution de son projet. Il n'étoit pas moins irrité contre Becket, qui sembloit avoir pris à tâche de le contrequarrer en toutes occasions, & de lui disputer même ses prérogatives Royales. Dans cette disposition, il résolut de prendre de nouvelles mesures pour exécuter son dessein. Il comprenoit que ce seroit inutilement qu'il chercheroit de la complaisance dans le Clergé, pendant que l'Archevêque de Cantorbéri s'y opposeroit si formellement. Cependant, pour ne rien précipiter, il voulut premièrement tenter les voyes de la douceur. Il fit représenter au Prélat les bien-faits qu'il avoit reçus de son Prince, & les maux que son obstination alloit vrai-semblablement causer à l'Eglise & au Royaume. Mais ces remontrances n'ayant produit aucun effet, il se vit enfin réduit à chercher les moyens de faire, malgré l'Archevêque, ce qu'il avoit résolu d'exécuter avec son secours. Bien loin que la résistance de ce Prélat lui fît changer de pensée, elle excita, dans son cœur, un désir plus ardent de réduire le pouvoir du Clergé à de justes bornes. Pour cet effet, il convoqua une Assemblée des principaux Seigneurs du Royaume, tant Ecclésiastiques que Seculiers, afin de concerter avec eux les moyens de réformer les abus qui s'étoient introduits dans l'Etat. Quand ils furent assemblez, il se plaignit à eux du procédé de l'Archevêque de Cantorbéri. Il tâcha de leur faire comprendre que, si l'on ne prenoit soin d'arrêter la fougue de cet esprit hautain & entreprenant, il usurperoit enfin toutes les prérogatives de la Couronne, sous de vains prétextes de Religion. Il ajouta que les démarches que ce Prélat avoit déjà faites, donnoient assez à connoître ses dessein, & qu'on ne pouvoit trop se hâter de les prévenir. La plupart des Seigneurs Laïques, parmi lesquels il y en avoit peu qui ne fussent choquez de la fierté de Becket, ne furent pas fâchez de trouver cette occasion de l'humilier. D'ailleurs, ils ne demandoient pas mieux que de pouvoir se mettre à couvert des entreprises du Clergé, qui ne perdoit point d'occasion de s'élever par dessus le reste du Peuple. Le Roi les voyant dans cette disposition, proposa de faire un Règlement qu'il assura être absolument nécessaire pour maintenir le bon ordre & la tranquillité dans le Royaume. Ce Règlement contenoit cinq Articles que le Roi appelloit les Coutumes de Henri I. son Ayeul, parce qu'ils avoient été observez sous le Regne de ce Prince. Le premier portoit, que personne ne pourroit porter des appels à Rome, sans le consentement du Souverain. Le second, Qu'aucun Archevêque ou Evêque ne pourroit aller à Rome, quand même il y seroit cité par le Pape, s'il n'en avoit premièrement obtenu la permission de la Cour. Le troisième, Que, sans le consentement du Roi, aucun Vassal immédiat de la Couronne, ni aucun Officier du Roi ne pourroit être excommunié ni suspendu. Le quatrième, que tous les Ecclésiastiques accusez d'un crime capital seroient jugez par les Cours Royales. Le cinquième, Que les affaires Ecclésiastiques, ausquelles tout le Peuple prenoit intérêt, comme celles qui regardoient la réparation des Eglises, les dîmes, & autres choses de cette nature, seroient immédiatement portées aux Cours Laïques. Tous ces Articles furent aisément approuvez par les Seigneurs Temporels. Mais les Evêques & les Abbez re-

Henri prend des mesures pour réduire le pouvoir du Clergé à de justes bornes.

Il convoque une Assemblée de Seigneurs, & s'y plaint de la résistance de Becket.

Il propose cinq Articles pour être réduits en Loi.



HENRI II.

1163.

Les Evêques tâchent d'y faire insérer une clause pour les rendre inutiles. Le Roi les menace. Ils se soumettent, Et Becket aussi.

*R. de Diceto. Fitz. Stephen. G. Nevbrid.*

Parlement à Clarendon, qui confirme les Articles.

Becket ne les signe qu'avec peine.

Le Pape condamne les cinq Articles.

Becket se repent de les avoir signez.

Il se suspend lui-même.

Le Pape le rétablit. Il propose au Roi des conditions qui sont rejetées.

Le Roi suscite des procès à Becket.

fulèrent de les signer, à moins qu'on n'y ajoutât cette clause qui les détruisoit entièrement, *sans les droits du Clergé & de l'Eglise*. Le Roi, choqué de ce refus, quitta brusquement l'Assemblée, pour se retirer à Woodstock, après avoir pourtant fait entendre aux Chefs du Clergé, qu'il alloit prendre des mesures efficaces pour donner des bornes à leur Orgueil. Ces menaces inspirèrent tant de terreur aux Prélats, qu'avant que de se séparer, ils résolurent de députer au Roi pour lui demander pardon, & lui témoigner, qu'ils étoient prêts à faire ce qu'il souhaitoit. Becket s'opposa long-tems à cette résolution. Mais enfin, pressé par ses Confrères, il se rendit à leurs sollicitations, & consentit que les Articles proposés fussent admis sans réserve. Tous ceux qu'il avoit engagez dans son parti, s'étant rangez au même avis, la députation fut faite, & le Roi en parut très-satisfait, d'autant plus, que tout s'étoit fait d'un consentement unanime. Néanmoins, craignant que Becket ne révoquât son approbation, sous prétexte que cette Assemblée n'étoit pas assez autorisée pour établir des Loix de cette nature, il résolut de les faire confirmer par une Assemblée Générale, ou Parlement. Dans cette vue, il le fit assembler à *Clarendon*, & y proposa les mêmes Articles, qui avoient été approuvez par la précédente Assemblée. Tous les Laïques ayant donné leurs suffrages pour les confirmer, les Prélats n'osèrent s'y opposer ouvertement. Mais quand il fut question de les signer, Becket, & ceux de son parti en firent difficulté, & ce ne fut pas sans beaucoup de peine, qu'il s'y laissa porter par les instances des autres Evêques.

Quelque involontaire que fût l'approbation que l'Archevêque venoit de donner à ces Articles, elle causa beaucoup de joye au Roi. Il ne doutoit nullement que le Pape ne donnât son consentement à des Loix, que les Evêques eux-mêmes avoient jugé nécessaires. Dans cette pensée, il résolut de les faire confirmer par une Bulle, afin d'ôter aux Prélats tout prétexte de se dédire. Mais dès que le Pape eut vû ces Articles, non seulement il refusa de les confirmer par son autorité, mais même il les condamna, comme très-préjudiciables à l'Eglise & détruisant ses immunités. Peu de tems après, Becket dit hautement, qu'il se repentoit d'avoir signé les Articles de Clarendon, & qu'il se sentoit coupable en cela d'une faute enorme dont il ne pouvoit espérer le pardon, que de la miséricorde du Pape. En effet, il se suspendit lui-même, comme indigne de faire les fonctions d'Archevêque, jusqu'à ce qu'il plût au Pape de le rétablir. Son pardon ne s'étant pas fait long-tems attendre, il reprit ses fonctions, après avoir reçu des assurances, de la part du Pape, qu'il seroit hautement soutenu. Cependant Alexandre qui étoit encore en France voulant faire croire à Henri, qu'il avoit dessein de le ménager, lui envoya l'Archevêque de Rouen, pour lui faire des propositions d'accommodement. Mais comme il n'offrit rien de positif, & que le Roi ne vouloit entendre parler d'aucun accord, à moins que le Pape ne confirmât les Articles de Clarendon, il ne fut pas possible de rien conclure.

Quand le Roi vit que l'Archevêque, fier de la protection du Pape, devenoit de jour en jour plus obstiné, il chercha les moyens de l'humilier. Pour cet effet, il lui suscita des affaires qui véritablement lui causerent beaucoup de chagrin, mais qui ne furent pas capables de le faire désister de ses prétentions. Entre divers procès qu'on intenta contre lui, il y en eut deux de con-

sidé-



fidérables. Le premier regardoit une certaine Terre dont il étoit en possession, & dont un Gentilhomme prétendoit avoir été injustement dépossédé. L'Archevêque ayant voulu défendre sa cause, la perdit, & fut condamné à une amende de cinq-cens livres. Ce Jugement lui fit comprendre, que la résolution étoit prise de le chagriner en toutes manieres, & qu'il perdrait tous les procès qui seroient intentez contre lui. Dans cette pensée, il résolut de ne se plus défendre, aimant mieux se laisser condamner par défaut, que par un Jugement contradictoire. Il semble que jusqu'alors le Roi n'avoit pas eu intention de lui faire sentir tout le poids de son ressentiment: mais bien-tôt après, il parut que son dessein étoit de le pousser à bout. Pour cet effet, il le fit accuser de deux crimes capitaux. Le premier étoit d'avoir converti à son usage, les revenus de l'Archevêché d'Yorck, dont il avoit eu la garde, pendant qu'il étoit Chancelier. Dans le second, ou lui imputoit d'avoir diverti trente mille livres Sterling de l'argent du Roi. Au lieu de se défendre sur le fonds de ces accusations, il répondit, que, quand il fut fait Archevêque, le Prince Henri, Fils du Roi, & le Grand Justicier, l'avoient déchargé de toute reddition de comptes. Il ajouta, que, quand même il n'auroit pas été déchargé, il n'étoit pas obligé de répondre devant des Laïques, depuis qu'il étoit revêtu de la première Dignité Ecclésiastique du Royaume. La première partie de sa réponse donnoit certainement beaucoup de prise sur lui, puisque le Prince qui l'avoit déchargé n'étoit âgé que de sept ou huit ans, quoi qu'il eût le titre de *Gardien du Royaume* en l'absence du Roi son Pere. D'ailleurs, il sembloit qu'un homme de son Caractere devoit être toujours prêt à rendre compte de l'administration & du Bénéfice, & de l'argent du Roi, quand même ceux qui gouvernoient l'en auroient dispensé par un excès de complaisance. Quant au second chef de sa réponse, il s'étoit lui-même retranché le moyen de défense, qu'il alléguoit, en signant les Articles de Clarendon. Mais il répondit à cette objection, que, le Pape ayant condamné ces Articles, cette condamnation avoit plus de force que toutes les Loix du Royaume. Quelque propre que fût cette réponse à lui acquérir la faveur du Pape, elle ne pouvoit lui être d'aucun usage dans une Cour Royale, qui étoit obligée de juger conformément à ces mêmes Articles passés en Loi. Il fut donc regardé non seulement comme un opiniâtre, mais encore comme un Sujet rebelle qui s'élevoit contre l'autorité des Loix. On fit tous les efforts possibles pour l'engager à reconnoître la juridiction de la Cour où son affaire étoit portée: mais il ne fut pas possible d'obtenir cela de lui. Il refusa même d'aller trouver le Roi qui l'avoit mandé pour tâcher, en lui parlant lui-même, de le porter à quelque condescendance.

Ce refus fournit au Roi un nouveau prétexte pour intenter contre lui deux nouvelles accusations. La première fut, d'avoir voulu se soustraire à la Justice, sur des prétentions frivoles. La seconde, d'avoir désobéi au Roi. Sur ces accusations, auxquelles il refusa de répondre, tous ses biens mobiliers furent confisquez. Quelque rude que fût cette Sentence, le Roi n'en fut pas content. Comme il s'aperçut que de la maniere dont on avoit formé l'accusation, la Cour ne pouvoit pas s'en prendre à la personne de Becket, il le fit accuser de parjure & de lèse Majesté, pour avoir violé le Serment qu'il avoit

HENRI II.  
1163.

Il perd le premier.

Il prend la résolution de ne se plus défendre.

Le Roi le fait accuser de deux crimes. Il refuse de répondre sur le fonds des accusations.

Il refuse d'aller parler au Roi.

Il est accusé de deux nouveaux crimes.

Ses biens sont confisquez.

Il est encore accusé de parjure & de trahison.



HENRI II.  
1163.

La Cour  
des Pairs le  
declare Par-  
jure.

Il fait une  
démarche  
séditieuse,

& une ré-  
ponse arro-  
gante à  
l'Arche-  
vêque  
d'Yorck.

Il est con-  
damné à la  
prison.

Il refuse  
d'aller ouïr  
prononcer  
la Sentence,

& répond  
arrogam-  
ment.

Il se sau-  
ve en Flandre  
en habit  
déguisé.

1164.  
Le Roi de  
France lui

fait à son Souverain, & refuse de rendre l'obéissance qui lui étoit due. Ce Prélat connut alors, d'une manière à n'en pouvoir plus douter, que le Roi avoit résolu de le perdre. Mais cette connoissance, au lieu de le porter à se soumettre, ne fit que l'affermir davantage dans son obstination. Peut-être son esprit naturellement fier & opiniâtre, ne pouvoit-il se résoudre à plier, ou plutôt, il avoit résolu de faire parler de lui, par une constance qui, selon son jugement, le devoit mettre au rang des Confesseurs les plus renommés dans l'Eglise. Quand on vit qu'il étoit impossible de le vaincre, la Cour le déclara parjure, & les Evêques en particulier lui firent dire, qu'ils ne le regardoient plus comme leur Primat, & qu'ils ne vouloient plus avoir communication avec lui. Tout cela ne l'émouvant point, il regarda la Sentence donnée contre lui comme nulle, & continua ses fonctions sans se mettre en peine de la colère du Roi.

Il semble que la Cour des Pairs avoit évité de prononcer sur l'accusation de lèse Majesté, qui auroit emporté une peine capitale, afin de lui laisser une porte ouverte par où il pût se retirer en se soumettant au Roi. Mais voyant qu'il ne changeoit point de conduite, elle s'assembla encore pour chercher les moyens de vaincre son obstination. Dès qu'il fut informé que les Seigneurs étoient assemblez en présence du Roi, il se rendit à l'Eglise, où il fit chanter ce verset du Pseaume II. *Les Grands de la Terre ont tenu Conseil contre l'Eternel & contre son Oint.* Ensuite prenant sa crosse en main, il entra dans la Salle où le Roi & les Seigneurs étoient, sans y avoir été mandé, & sans en avoir fait demander la permission, quoique, depuis le Jugement rendu contre lui, il n'eût plus le droit de s'y trouver. L'Archevêque d'Yorck le voyant entrer en cet état, lui fit une sévère reprimande. Il lui représenta, que c'étoit braver le Roi, que de se présenter devant lui de cette manière, & qu'il devoit considérer que les armes du Souverain étoient plus tranchantes que les siennes. A cela Becket répondit, qu'il étoit vrai que les armes du Roi pouvoient tuer le Corps, mais que les siennes tuoient l'Âme & l'envoyoient dans l'Enfer. Cette réponse qui sembloit menacer le Roi de l'Excommunication, irrita tellement ce Monarque, qu'il ordonna aux Seigneurs de donner sur le champ un Jugement sur le nouveau crime dont Becket venoit de se rendre coupable. La Cour, après une assez longue délibération, déclara qu'il méritoit d'être mis en prison & puni ensuite selon les Loix, pour avoir insulté le Roi, & pour être venu dans cette Assemblée, d'une manière capable d'exciter une sédition parmi le Peuple. Cette résolution étant prise, on lui envoya les Comtes de Chester & de Cornouaille pour le sommer de venir entendre la Sentence. Mais il refusa d'y aller, disant que les Pairs n'étoient pas ses Juges, & qu'il en appelloit au Pape. Ces deux Seigneurs lui ayant représenté, qu'en refusant de se soumettre aux Loix du Royaume, il se rendoit coupable de trahison, il répliqua que, si son caractère n'y mettoit obstacle, il se justifieroit en Champ clos contre ceux qui l'accusoient d'un pareil crime, & les feroit repentir de leur témérité. Cependant, ne jugeant pas à propos d'attendre la résolution du Roi & des Seigneurs, sur sa désobéissance, il partit secrètement la même nuit, pour se retirer en Flandre, déguisé sous le nom de *Dearman*.

Le Roi de France apprit avec joye que les démêlez entre Henri & l'Archevêque



vêque de Cantorbéri, prenoient un train à ne pouvoir pas être aisément accommodés. Il espéroit que le dernier étant appuyé causeroit à son Souverain des embarras dont la France pourroit profiter ; & dans cetre vûë , il lui fit offrir sa protection , & un azyle dans ses Etats. Dès que Henri fut informé de la démarche que Louïs venoit de faire , il lui envoya des Ambassadeurs , pour lui représenter , qu'il étoit contre la bienséance qui doit s'observer entre les Souverains , de donner retraite à un homme condamné pour un crime de trahison. Louïs répondit , qu'il ne pouvoit se dispenser de donner un azyle dans son Royaume , à tous les malheureux : que Becket étoit de ce nombre , & qu'il ne pouvoit que le considérer comme tel , jusqu'à ce que le Pape l'eût condamné. C'est ainsi qu'un intérêt de politique & de jalousie portoit ce Monarque à faire valoir l'autorité du Pape dans une chose si préjudiciable à tous les Souverains. Sa passion l'empêchoit de faire réflexion , qu'il ne pouvoit , sur cette matiere , porter à Henri des coups qui ne rejaillissent sur lui-même. Mais l'extrême désir qu'il avoit d'embarrasser ce Prince dans des affaires fâcheuses , le fit passer par dessus ces considérations. Il ne se contenta pas de donner retraite au Prélat fugitif , mais même il pria le Pape de soutenir sa cause , & se rendit sollicitateur contre Henri , de qui , en bonne politique , il auroit dû appuyer les intérêts.

Il n'étoit pas nécessaire de faire de grands efforts pour émouvoir le Pontife. Il comprenoit assez de lui-même , que c'étoit une occasion favorable pour élever son autorité. D'ailleurs , il craignoit que , s'il abandonnoit l'Archevêque de Cantorbéri , il ne se trouvât plus , parmi les Ecclésiastiques , personne qui voulût soutenir les droits de l'Eglise. Ainsi , la ruine de ce Prélat ne pouvoit qu'être d'une très-dangéreuse conséquence , par rapport aux intérêts du Clergé. Dès qu'il eut appris que Becket avoit été condamné , & obligé de s'enfuir comme un criminel , il s'emporta extraordinairement contre Henri , & contre les Pairs d'Angleterre , & menaça de les faire repentir de leur témérité. Cependant Henri , dans l'espérance de pouvoir prévenir le Pontife en sa faveur , lui avoit envoyé des Ambassadeurs , pour l'informer du détail de cette affaire , & pour le prier d'envoyer en Angleterre des Légats qui eussent pouvoir de la terminer. L'Archevêque d'Yorck , qui étoit à la tête de cette Ambassade , parla contre Becket avec beaucoup de véhémence. Il l'accusa d'avoir manqué de respect au Roi , & de l'avoir même menacé de l'excommunication. Il soutint que ce Prélat avoit commis un crime de rebellion en voulant se soustraire au Jugement de la Cour de Paris , sous le ridicule prétexte , qu'il étoit leur Pere , & qu'il étoit contre la bienséance , qu'un Pere fût jugé par ses Enfants. Becket , qui étoit présent à cette audience , parla aussi pour soi-même , & tâcha de justifier sa conduite. Il dit premièrement , qu'on ne pouvoit l'obliger à répondre devant une Cour Laïque , sans violer directement les Canons de l'Eglise. En second lieu , que , quand même il auroit trouvé à propos de se soumettre au Jugement de cette Cour , il en auroit été empêché par la connoissance certaine qu'il avoit de la résolution qui avoit été prise de le condamner. Enfin , il dit qu'il ne comprenoit pas , comment il pouvoit avoir failli , en portant son appel au Pape ; puisqu'on ne pouvoit disconvenir que ce ne fût son véritable Juge , duquel il attendoit un Jugement impartial. Après cela , s'adressant au Pape & aux Cardinaux , il les pria :

HENRI II.  
1164.  
offre un  
azyle.  
*Rad. de Di-  
cero. Chron.  
Gervassii.*

Il excite le  
Pape contre  
Henri.

Le Pape  
menace  
Henri.  
Henri lui  
envoie des  
Ambassa-  
deurs .

Qui accu-  
sent Becket  
devant le  
Pontife.

Becket dé-  
fend sa cau-  
se.



HENRI I I.  
1164.

Il tâche  
d'intéresser  
toute l'E-  
glise dans  
sa querelle.  
Les Ambas-  
sadeurs de-  
mandent  
que l'affaire  
soit jugée  
en Angle-  
terre par  
des Légats.

Le Pape  
élude cette  
demande &  
se réserve  
la connois-  
sance de  
cette affaire.  
Il est invi-  
té par les  
Romains à  
se rendre à  
Rome.

1165.  
Procédures  
vigoureuses  
du Roi con-  
tre le Pape  
& contre  
Becket.

1166.  
Becket ex-  
communie  
quelques  
Seigneurs  
du Conseil.  
Firz. Sreph.  
Ra. de Di-  
scio.

de considérer les dangereuses conséquences que cette affaire pourroit avoir, s'ils permettoient qu'il fut opprimé : Qu'ils ne devoient pas regarder cette affaire comme un différent particulier d'un Sujet avec son Souverain, mais comme la Cause de toute l'Eglise, puisqu'il étoit certain que l'intention du Roi étoit de dépouiller le Clergé de ses privilèges. Les Ambassadeurs ayant compris par ce discours, que son dessein étoit d'engager toute l'Eglise dans la querelle en prirent occasion d'insister encore plus fortement sur la demande que le Roi faisoit, que cette affaire fût jugée en Angleterre, par des Légats du St. Siège. Par-là ils faisoient connoître que le Roi leur Maître n'avoit aucun dessein contre l'Eglise, puisqu'il ne refusoit pas de se soumettre à son Jugement. Cette demande étoit si raisonnable, que le Pape ne trouva point d'autre moyen de l'éluder, qu'en disant qu'il se réservoir à lui-même la connoissance de cette affaire. Il ajouta, pour justifier cette résolution, qu'à l'exemple du Tout-Puissant, il ne vouloit point céder sa gloire à un autre. Ce qui le portoit à refuser l'envoi des Légats, étoit la crainte qu'ils ne se laissassent corrompre. Cependant il renvoya la décision de ce procès à un tems plus convenable. En effet, il se trouvoit alors dans une conjoncture qui ne lui permettoit pas de donner tout le tems nécessaire à l'examen d'une cause sujette à tant de discussions. Il avoit trop d'impatience de se rendre à Rome, où il étoit rappelé depuis la mort de Victor son Compétiteur. Néanmoins le Schisme subsistoit toujours, par le choix que les Cardinaux du parti contraire avoient fait d'un autre Pape qui avoit pris le nom de Paschal III.

Henri se sentant extrêmement offensé du procédé d'Alexandre, lui donna des marques de son ressentiment, en défendant sous des peines très-rigoureuses toutes sortes d'appels à la Cour de Rome. Cette défense fut immédiatement suivie d'un ordre très-express d'emprisonner tous les parens de ceux qui avoient accompagné Becket dans sa fuite, ou qui étoient allez le joindre depuis son départ. Ensuite, il fit séquestrer, entre les mains de l'Evêque de Londres, les biens de tous les Ecclésiastiques qui tenoient ouvertement le parti de l'Archevêque, afin de les mettre hors d'état de l'assister. De plus il ordonna aux Magistrats de punir sur le champ, comme coupables de haute trahison, tous ceux qui se trouveroient saisis d'Ordres ou Mandats, soit du Pape soit de Becket, contenant excommunication de quelque Particulier, ou interdiction du Royaume. Il fit encore saisir tous les revenus de l'Archevêché de Cantorbéri, & tous les biens particuliers de l'Archevêque. Enfin non content d'avoir défendu de prier Dieu pour lui dans l'Eglise, il bannit du Royaume tous ses Parens jusqu'aux plus éloignez.

Ces rigueurs ne firent qu'irriter encore plus le Prélat, qui de son côté, excommunia tous ceux qui s'obstinoient à défendre les Articles de Clarendon, & en particulier quelques Seigneurs du Conseil qui pourtant se mocquerent de ses censures. Enfin voyant que le Roi étoit résolu à ne se point relâcher, il osa bien le menacer lui-même, par une Lettre qu'il ne sera pas inutile d'insérer ici toute entière, comme une Pièce propre à faire connoître le Caractère de ce Prélat.



1166.

AU ROI D'ANGLETERRE.

« Sa Let-  
« tre au  
« Roi.

il Henri prend  
des mesures  
pour se mes-  
urer à cou-



HENRI II.  
1166.  
vert des at-  
taques du  
Pape.

Lettre des  
Suffragans  
de Cantor-  
béri à Bec-  
ket.

Ils appel-  
lent au Pa-  
pe de ses  
procédures.

Le Pape  
amuse le  
Roi en en-  
voyant des  
Légats en  
Angleterre  
avec un  
pouvoir li-  
mité.

Becket re-  
fusa de re-  
connoître  
les Légats  
pour ses  
Juges.

On tente en-  
vain d'ac-  
commoder  
ce diffé-  
rend.

Becket de-  
meure in-  
flexible.

ni qu'il l'eût écrite à cette intention. Cependant Henri sachant que le Roi de France fomentoit la division entre lui & la Cour de Rome, par les secours qu'il offroit au Pape, voulut faire connoître à celui-ci, combien peu il devoit compter sur cette assistance si les choses en venoient au point d'une entière rupture. Dans cette vûë il leva une armée très-nombreuse, tant pour prévenir la révolte que le Pape pourroit exciter parmi ses Sujets, que pour être en état de résister au Roi de France, en cas qu'il en fût attaqué. Cette précaution empêcha, sans doute, Alexandre d'agir avec autant de vigueur qu'il se l'étoit proposé, & lui fit comprendre qu'il seroit dangereux de rien précipiter. En effet, un Prince bien armé est toujours en état de se faire craindre de ceux qui ne manient que des armes spirituelles. Cependant l'Evêque de Londres, & tous les autres Suffragans de Cantorbéri écrivirent à l'Archevêque au sujet de sa Lettre au Roi, & lui représentèrent l'orgueil qu'il avoit fait paroître en écrivant à son Souverain, sans user de la salutation ordinaire, comme s'il eût écrit à un Inférieur. De plus, ils lui représentèrent la bassesse d'où le Roi l'avoit tiré pour le combler de ses bienfaits, son ingratitude envers un Prince auquel il étoit si redevable, & l'insolence de son procédé d'oser menacer un Monarque si élevé au-dessus de lui. Enfin ils lui notifièrent qu'ils appelloient au Pape, de tout ce qu'il pourroit faire dans la suite contre eux, ou contre le Royaume & fixèrent la Fête del'Ascension, pour produire les causes de leur Appel.

L'armée que le Roi entretenoit en Angleterre donna de l'aprehension au Pontife. Il craignoit que ce Monarque ne vînt enfin à s'unir avec l'Empereur, & qu'en ce cas, le Roi de France ne fût pas en état de le protéger, ou qu'il ne le voulût pas. C'est par cette considération qu'il crut devoir faire des efforts pour éloigner Henri de cette pensée, par l'espérance de voir bien-tôt ce différend terminé à son avantage. Ainsi, lorsque Henri s'y attendoit le moins, Alexandre nomma des Légats pour aller juger cette affaire en Angleterre & il les fit partir incontinent. Il fit beaucoup valoir au Roi cette condescendance. Mais les Légats étoient à peine en chemin, qu'il ajouta au pouvoir qu'il leur avoit donné, des restrictions, qui les empêchoient de juger définitivement. Les Légats étant arrivez à Londres, & s'étant mis en devoir de commencer à travailler, il survint encore une nouvelle difficulté. Becket refusa de mettre sa cause entre leurs mains, à moins que le Roi ne restituât auparavant tout ce qu'il avoit ôté à lui ou à ses amis. Il prétendoit encore qu'il révoquât généralement tous les ordres qu'il avoit donnez depuis le commencement de la querelle; c'est-à-dire, en un mot, qu'il se condannât lui-même par avance. Cela fait voir manifestement, que les Légats n'étoient pas envoyez comme Juges, puisque le refus que l'Archevêque fit de se soumettre à leur Jugement, sans ces conditions, fut capable de les arrêter. Ainsi le Roi n'eut pas beaucoup de peine à comprendre que le Pape ne cherchoit qu'à l'amuser. Cependant les propres amis de Becket, craignant que le Roi ne se portât à quelque extrémité, conseillèrent à ce Prélat de donner quelque satisfaction à son Souverain. Il répondit qu'il étoit prêt à se soumettre à tout ce que le Roi voudroit exiger de lui, pourvû que ce fût, *sans son honneur & les possessions des Eglises, sans son droit, & celui d'autrui*. Tant de réserves devoient bien faire connoître, qu'il n'avoit pas envie de se relâcher. Néanmoins

ces



ces mêmes amis qui avoient assez bonne opinion de lui, pour croire qu'il voudroit bien sacrifier ses intérêts particuliers au repos de l'Eglise, lui firent encore une autre proposition. Ils lui demanderent, s'il vouloit bien renoncer à sa Dignité, en cas que le Roi voulût, à cette condition, se désister des Articles de Clarendon. Mais ils ne le trouverent pas disposé à donner cette preuve de son désintéressement. Il répondit nettement, que la chose n'étoit pas égale des deux côtés : qu'il ne pouvoit renoncer à sa Dignité, sans trahir la cause de Dieu & de l'Eglise ; au lieu que le Roi étoit obligé, en conscience, de casser ses nouvelles Loix. Cette réponse & le peu de pouvoir que le Pape avoit donné à ses Légats, firent entièrement évanouir l'espérance dont le Roi s'étoit flatté, & lui firent prendre la résolution de chagriner l'Archevêque autant qu'il lui seroit possible. Dans cette vue il fit dire à l'Abbé de Pontigni, qui depuis deux ans, entretenoit Becket dans son Monastere, que s'il ne le faisoit retirer au plutôt, il chasseroit de ses Etats tous les Religieux de son Ordre, & confisqueroit tous leurs revenus. Cette menace ayant obligé Becket à quitter sa retraite, il ne fut pas longtems sans en trouver un autre. Le Roi de France le reçût à Sens, où il faisoit souvent sa résidence, & lui fournit abondamment tout ce qui lui étoit nécessaire. Les fréquentes conversations que ce Monarque eut avec lui, ne contribuerent pas peu à augmenter la haine & la jalousie qu'il avoit déjà conçues contre Henri.

Sur la fin de cette année, la Reine Alienor mit au monde un quatrième fils, qui fut nommé Jean. La naissance de ce Prince fut bien-tôt suivie de la mort de l'Impératrice Mathilde mere du Roi, dans la soixante-sixième année de son âge. Elle fit, dans son Testament, des Legs très-considérables aux pauvres, & aux Eglises, & donna une grande somme pour faire continuer le bâtiment du Pont de Roüen, qu'elle avoit fait commencer.

Jusqu'à ce tems-là, le Pape & l'Archevêque de Cantorbéri n'avoient pas beaucoup de sujet de se glorifier du succès de la querelle qu'ils avoient avec Henri. Becket, privé de ses revenus, languissoit dans un fâcheux exil, & le Pape ne tiroit rien de l'Angleterre. Celui-ci comprit aisément, que si les choses demeuroient en cet état, son autorité couroit risque d'être avilie, non seulement en Angleterre, mais encore dans tous les autres Etats. D'ailleurs, il étoit d'une humeur extrêmement fiere. C'étoit ce même Alexandre, qui, quelques années après, traita si indignement l'Empereur Frederic Barberousse, à Venise. Il ne falloit donc pas espérer qu'un Pape de ce caractère laissât remporter la victoire au Roi, sans la lui avoir long-tems disputé. Aussi, dès qu'il se vit un peu tranquille, commença-t-il à penser sérieusement aux moyens de terminer cette affaire à son avantage. Pour commencer à chagriner le Roi, il fit à Becket des honneurs extraordinaires, & lui confirma tous les Privilèges dont ses Prédécesseurs avoient joui, affectant, par ces honneurs hors de saison, & dans une telle conjoncture, d'insulter le Roi. En effet, il n'y avoit aucune nécessité de faire cette démarche, pendant que l'Archevêque étoit en exil & dans la disgrâce de son Souverain. Henri voulant lui rendre la pareille, fit repandre le bruit, qu'il alloit se soustraire à l'obédience d'Alexandre, & se ranger sous celle de Paschal III. Il affecta même d'écrire à quelques-uns des Princes d'Allemagne, pour leur faire entendre qu'il n'étoit pas éloigné de prendre cette résolution. Veritablement si la chose eût dé-

HENRI II.  
1166.

Le Roi oblige l'Abbé de Pontigni de chasser Becket de sa maison.  
*Ra. de Dicet*  
Le Roi de France le reçoit à Sens.

Naissance de Jean quatrième fils du Roi.

1167.  
Mort de l'Impératrice Mathilde mere du Roi  
*Ra. de Dicet*  
*M. Paris.*  
Le Pape fait de grands honneurs à Becket.

Henri menace de se soustraire à l'obédience d'Alexandre.



**HENRI II.** 1167. pendu de lui, il y a bien de l'apparence, qu'il n'auroit pas balancé à faire cette démarche. Mais il ne lui auroit pas été facile de faire ainsi changer son Peuple, & particulièrement le Clergé. Il n'y avoit qu'un petit nombre d'Evêques qui lui fussent dévouez. Tous les autres Ecclésiastiques du Royaume favorisoient la cause du Pape & de Becket, quoique la crainte les empêchât de le témoigner ouvertement. Alexandre, connoissant ces dispositions, en étoit d'autant plus fier, & marquoit moins d'égards pour le Roi, qu'il n'auroit fait sans doute, s'il eût eu quelque chose à craindre de ce côté-là. Pour faire sentir au Roi que ces menaces ne l'étonnoient point, il adressa un Bref à l'Evêque de Londres, dans lequel il paroissoit ne vouloir plus garder des mesures avec ce Prince. Il enjoignoit au Prélat de lui faire de fortes rémontrances, & de lui ordonner, de sa part, qu'il eût à rétablir l'Archevêque de Cantorbéri dans son Siége, & à casser les Articles de Clarendon. L'Evêque s'acquitta de sa commission, quoique d'une manière moins impérieuse que le Pape ne l'avoit ordonné. Mais, après avoir obéi, il lui écrivit, pour lui représenter, que le Roi n'avoit rien innové, & qu'il n'avoit fait que suivre les traces de ses Prédécesseurs: Qu'on ne pouvoit, sans injustice, blâmer la conduite de ce Monarque, puisqu'il offroit de se soumettre au Jugement de l'Eglise, pourvu que l'affaire fût jugée dans le Royaume.

**Et lui fait faire des admonitions par l'Evêque de Londres.** Lettre de l'Evêque de Londres au Pape. 1168. Conférence entre Henri & Becket devant le Roi de France. *Ra. de Dicet* Quelque avantage que le Roi eût eu jusqu'alors, il souhaitoit pourtant de se délivrer de cet embarras qui mettoit des obstacles à l'exécution du dessein qu'il avoit formé d'aller conquérir l'Irlande. D'ailleurs il prévoyoit que cette querelle ne pouvoit que tourner enfin à son désavantage, & porter un notable préjudice à ses Sujets. Dans cette disposition, il pria le Roi de France de lui marquer un lieu où ils pussent se trouver tous deux avec l'Archevêque, afin d'entendre ce que ce Prélat avoit à dire pour sa justification. Louis ayant consenti à cette demande, Becket comparut devant les deux Monarques, & plaida sa cause avec beaucoup de hardiesse. Ensuite, quelqu'un lui ayant demandé, s'il ne reconnoissoit pas qu'il devoit être soumis à son Souverain, il répondit, qu'il étoit prêt à lui obéir en toutes choses, pourvu que ce fut sans l'honneur de Dieu. Quelque raisonnable que parût cette réserve, Henri la regarda comme une défaite. Il dit au Roi de France, que ce que Becket sembloit promettre étoit moins que rien, puisque, par cette clause, il se réservoir de pouvoir dire, que tout ce qui ne lui plairoit pas étoit contre l'honneur de Dieu. Mais, ajouta-t-il, je vais faire une proposition qui ne peut être soupçonnée de contenir un double sens: *Il y a eu en Angleterre des Rois moins puissans que moi, & des Archevêques qui ont été de Saints hommes; qu'il agisse envers moi, comme les plus Saints Archevêques de Cantorbéri ont agi envers les moindres de mes Prédécesseurs, & je serai satisfait.* Ce n'étoit pas là ce que Becket demandoit. Il sçavoit bien qu'il auroit trop de peine à justifier ses prétentions par des exemples tirez de l'Histoire d'Angleterre. Aussi rejetta-t-il cette proposition, sous prétexte que l'affaire étant entre les mains du Pape, il ne pouvoit s'engager à rien sans son consentement. Quelque partialité que le Roi de France eût toujours fait paroître en faveur de Becket, il ne put en cette occasion, s'empêcher de reconnoître que la seule obstination de ce Prélat mettoit des obstacles à la Paix. Ce témoignage fit beaucoup de bien à Henri, en ce qu'il détruisit en partie le bruit qu'on avoit pris soin de répandre dans le monde,



de, qu'il avoit formé le dessein d'abolir dans son Royaume les immunités du Clergé. Mais Becket s'en mit peu en peine, sachant bien que le Pape étoit trop intéressé dans son affaire, & engagé trop avant, pour pouvoir désormais reculer.

HENRI II.  
1168.

Il parut bien qu'il ne se trompoit pas, puisque, peu après, Alexandre fit notifier au Roi, qu'il n'avoit pu se dispenser d'accorder à l'Archevêque le pouvoir de venger, par l'épée de l'excommunication, les injures faites à l'Eglise & à sa propre personne. Dès que Becket eut reçu cette permission, il lança ses foudres contre tant d'Ecclésiastiques, qu'à peine en resta-t-il assez de ceux qui ne furent pas excommuniés, pour faire le Service dans la Chapelle du Roi. Quoique la plupart fussent portés d'inclination pour la cause qu'il soutenoit, il n'en étoit pas content, les accusant d'une honteuse prévarication, parce qu'ils ne se déclaroient pas ouvertement. Henri, irrité de cette démarche, en appella au futur Concile, & fit dire au Pape, que s'il n'envoyoit promptement des Légats avec pouvoir de terminer cette affaire, il prendroit des mesures qui ne lui seroient pas agréables. Cette menace mit Alexandre dans un extrême embarras, parce qu'il ne pouvoit s'empêcher de craindre l'union du Roi avec l'Empereur. D'un autre côté il étoit tellement engagé à soutenir les droits prétendus de l'Eglise, qu'il ne pouvoit reculer, sans porter un préjudice très-considérable à son Siége. Pour se délivrer de cette inquiétude, il mit en usage les moyens dont la Cour de Rome se sert toujours avec avantage en semblables occasions. Il feignit de vouloir faire juger ce procès en Angleterre, & pour leurrer Henri de cette espérance, il fit partir des Légats, qui trouverent ce Monarque en Normandie. Mais dans le tems qu'ils se préparoient à l'aller trouver, ils reçurent de nouvelles instructions, par lesquelles il leur étoit expressément défendu de donner un Jugement définitif sans la participation de l'Archevêque de Sens. C'en fut assez pour faire évanouir toutes les espérances qu'on avoit conçues d'une prompte Paix, personne n'en étant plus éloigné, que ce nouveau Commissaire.

1169.  
Becket ex-  
communie  
presque tous  
les Prêtres  
Anglois.  
M. Paris.  
Ra. de Dicet  
Chron. Ger-  
vas.  
Henri me-  
nace le Pape  
qui se trouve  
embarrassé.  
Abb. Publ.  
T. I. p. 25.

Il fait partir  
des Légats.  
Ra. de Dicet  
Il leur don-  
ne de nou-  
velles ins-  
tructions  
qui arrêtent  
le Jugement

Quelque tems après, le Pape voulant toujours entretenir Henri dans la pensée que l'affaire pourroit s'accommoder à l'amiable, pria les deux Rois de France & d'Angleterre de chercher les moyens de la terminer. Sur cette proposition, Henri s'étant rendu à Paris, Becket eut ordre de comparoître encore une fois devant ces deux Princes. Cette Conférence, dont l'unique but étoit d'amuser Henri, ne réussit pas mieux que les précédentes. L'Archevêque, ne voulant se relâcher sur aucun article, prétendoit toujours, qu'avant que d'entrer en Traité, le Roi devoit faire une entière restitution, à quoi Henri ne voulut point s'engager, sans être plutôt assuré des conditions de l'accommodement. C'étoit tout ce que Becket auroit pu attendre par voye de compensation, s'il se fût lui-même relâché sur quelque article. Mais prétendre que le Roi commençât à se condamner lui-même par cette restitution, sans vouloir faire aucune avance de son côté, c'étoit effectivement déclarer qu'il ne vouloit point d'accommodement. La seule chose qu'il offrit, comme une marque de son inclination pour la Paix, fut qu'il s'en rapporteroit au Jugement des Theologiens de France. Mais cette offre ayant été rejetée, la négociation se rompit. Ce fut pourtant, avec quelque avantage pour le Roi, qui avoit mis dans un nouveau jour, les dispositions où il étoit à l'égard de la Paix.

Autre Con-  
férence de  
Becket avec  
le Roi inuti-  
le.



HENRI II.  
1169.  
Procédures  
vigoureuses  
du Roi con-  
tre le Pape.

Le Pape  
gagne du  
tems.

1170.  
Henri re-  
tourne en  
Angleterre.  
*Chron. Ger-  
vas.  
R. de Hove-  
den.  
Polyd. Vergil.*  
Il fait cou-  
ronner Hen-  
ri son fils-  
ainé par  
l'Archevê-  
que d'Yorck

Fierté du  
jeune Roi.

Becket est  
mortifié.

Loûis se  
plaint de  
Henri.  
*Chron. Ger-  
vas.*

Il n'y a jamais aucun accommodement à faire avec le Clergé, à moins qu'on ne lui cède tout. Il prétend que sa cause est la cause de Dieu, & que, par conséquent, il n'en peut rien relâcher sans crime. Ce fut sur ce fondement, que l'Archevêque de Sens pressa le Pape de mettre l'Angleterre en interdit, & d'excommunier Henri comme un Hérétique obstiné. Henri ayant été averti de ce que ce Prélat sollicitoit à Rome, renouvela ses défenses en Angleterre, de recevoir aucuns ordres du Pape ou de Becket. De plus, il ordonna que s'il venoit dans le Royaume une Sentence d'interdit, tous ceux qui s'y soumettroient, fussent pendus sur le champ, comme traîtres au Roi & à la patrie. Enfin, il enjoignit à tous les Ecclésiastiques absens, de retourner à leurs Eglises, à peine de perdre tous leurs revenus, & suspendit le payement du Denier de S. Pierre, jusqu'à nouvel ordre. Cette vigueur ayant fait craindre au Pontife qu'il n'arrivât quelque fâcheuse révolution, s'il poussoit les choses à l'extrémité, il laissa l'affaire indécise, en attendant l'occasion de la pouvoir pousser avec plus d'avantage pour lui.

Pendant ce calme, Henri, qui avoit passé près de quatre années en France, retourna dans son Royaume, afin de mettre ordre à quelques affaires, auxquelles son absence ne lui avoit pas permis de s'appliquer. L'administration de la Justice étoit tombée dans un tel relâchement, qu'à son retour, il se vit obligé d'envoyer des Commissaires dans les Provinces, avec un plein pouvoir d'examiner les malversations des Magistrats, & de punir les coupables.

Cette affaire & quelques autres qui regardoient le bien public étant réglées à la satisfaction du Peuple, Henri convoqua une Assemblée Générale, à laquelle assistèrent les Evêques, les Abbez, les Comtes, les Barons, les Shérifs, & les Aldermans des principales Villes du Royaume. En présence de cette nombreuse Assemblée, il fit couronner Henri son fils-ainé par l'Archevêque d'Yorck, assisté des Evêques de Londres & de Durham. Dès le lendemain le jeune Roi reçut les sermens de fidélité de tous les Barons Ecclésiastiques & Séculiers, & des Magistrats des Villes, & des Provinces qui avoient été invitez exprès à la Cérémonie du Couronnement. Dans le festin qui se fit à cette occasion, le Roi voulut porter lui-même le premier plat sur la table. Ensuite s'adressant à son fils, il lui dit, qu'il pouvoit se vanter, qu'il n'y avoit point de Monarque qui fût servi plus honorablement que lui. Au lieu de répondre à ce compliment, le jeune Roi, qui étoit extrêmement fier, se tournant vers l'Archevêque d'Yorck, qui étoit près de lui, lui dit tout bas, que ce n'étoit pas une chose trop surprenante de voir le fils d'un Comte servir le fils d'un Roi.

Ce Couronnement, qui fut fait avec une approbation universelle, fit un double plaisir au Roi. Non seulement, par cette précaution, il assuroit la Couronne dans sa Famille; mais de plus, il donnoit une sensible mortification à Becket. En effet, ce Prélat apprit avec un extrême chagrin, qu'on s'étoit passé de lui, dans une cérémonie de cette importance, dont il prétendoit que la fonction étoit attachée à la Dignité d'Archevêque de Cantorbéri.

Le Roi de France se sentit extrêmement offensé de ce que sa fille n'avoit pas été Couronnée avec le Prince son époux. Ce mécontentement, joint à d'autres sujets de broüillerie, qui ne sont que trop fréquens entre les Princes voisins, lui fit reprendre les armes. Mais cette Guerre fut d'une si petite consé-  
quence



quence, & dura si peu de tems, qu'il n'est nullement nécessaire d'en faire ici le détail. Il suffira de dire, en deux mots, qu'elle fut presque aussitôt terminée que commencée, par un Traité de Paix qui se fit entre les deux Monarques.

Peu de tems après, Henri fut attaqué d'une fièvre violente, à Dompfront dans la Province du Maine. Son mal parut d'abord si dangereux, que se croyant tout proche de sa fin, il se hâta de faire son Testament. Dans cette disposition de sa dernière volonté, il donnoit l'Angleterre, la Normandie, le Maine, l'Anjou, à Henri son fils-aîné, & la Guyenne, avec le Poitou, à Richard son second fils. Quant à Geofroi, il le crut assez bien partagé avec la Bretagne dont il devoit prendre possession, après la mort du Duc Conan son beau-pere. Pour ce qui regardoit Jean son quatrième fils, il se contentoit de charger son frere-aîné, de lui donner un appanage.

La maladie du Roi produisit encore un effet considérable. L'approche de la mort ayant donné à ce Prince des scrupules qu'il n'avoit pas eu lorsqu'il s'en croyoit encore éloigné, il résolut de s'accommoder, à quelque prix que ce fût, avec l'Archevêque de Cantorbéri, si Dieu lui redonnoit la santé. Il considéra que ce Prélat avoit été suffisamment puni par un exil de six années, pendant laquelle il avoit été privé de ses revenus. D'ailleurs, il étoit bien-aîsé, si Dieu lui prolongeoit la vie, de jouir lui-même d'une tranquillité que le Pape menaçoit toujours de troubler, en lançant les foudres de l'Eglise contre lui. Suivant cette résolution, aussitôt que sa santé put le lui permettre, il eut une Conférence avec le Roi de France à Montmirail, où Becket se rendit aussi. Dans la disposition où Henri se trouvoit, il accorda presque tout ce que le Prélat demandoit. Mais après qu'ils furent convenus de tous les articles, dans le tems que Becket s'avançoit pour donner au Roi le baiser de Paix, il s'avisa de dire, qu'il venoit le baiser à l'honneur de Dieu. Le Roi, qui n'étoit pas trop bien persuadé de la sincérité du Prélat, s'imagina qu'il y avoit quelque mystère caché sous cette expression. Dans cette pensée il refusa de recevoir le baiser avec cette addition de paroles qui lui sembloient inutiles. De son côté l'Archevêque ne voulant point les supprimer, toutes les peines prises pour faire cet accommodement devinrent vaines par la délicatesse outrée des deux Parties. Cependant, Henri voulant à quelque prix que ce fût, sortir de cet embarras, fit en sorte qu'on convint d'une nouvelle entrevue à Amboise, où le Roi de France se trouva, accompagné de plusieurs Princes & Seigneurs. Ce fut-là qu'enfin toutes les difficultez furent surmontées. Henri se reconcilia de bonne foi avec Becket, & promit, avec serment, de le rétablir au même état, où il étoit avant son exil, comme aussi de rendre à ses parens & amis tout ce qui avoit été saisi depuis son départ. C'est ainsi que cette querelle paroissoit heureusement terminée par la générosité du Roi, qui protesta, qu'il oublieroit de bon cœur tout le passé.

Mais l'Archevêque ne s'appaisoit pas si aisément. Dans le tems qu'il engageoit Henri à pardonner à tous ceux qu'il avoient offensé, il ne put se résoudre à pardonner lui-même, à ceux dont il croyoit avoir raison de se plaindre. Il étoit principalement irrité contre l'Archevêque d'Yorck & contre les Evêques de Londres, de Durham, & d'Excéter, qui avoient le plus ouvertement agi contre lui. Avant que de quitter la France, pour retourner en Angleterre, il

HENRI II.

1170.

*Polyd. Vergil.*

Guerre entre les deux Rois, terminée par un Traité.

Henri tombe dans une maladie dangereuse, &amp; fait son Testament.

Il se détermine à s'accommoder avec Becket.

Il confère avec le Roi de France &amp; avec Becket à Montmirail.

L'accommodement est rompu par un accident.

Autre Conférence, où tout est raccommodé.

Procédé vindicatif de Becket. *Ra. de Dicerio*

Il excom-



HENRI II.  
1170.  
munie  
l'Archevê-  
que d'Yorck  
& d'autres  
Evêques.  
Il veut aller  
voir le jeune  
Roi qui re-  
fusa sa visite.

Il entre en  
triomphe  
dans Can-  
torbéri.

Il excom-  
munie deux  
Seigneurs  
pour des su-  
jets très-le-  
gers.  
*Fitz-Sre-  
phen. Chron.  
Gervasi.*

Les Evê-  
ques excom-  
muniés  
vont se  
plaindre  
au Roi.

Paroles in-  
discrètes du  
Roi.

1171.  
Quatre Do-  
mestiques  
du Roi com-  
plotent de  
tuer Becket.  
Ils le mas-  
sacrent au  
pied de  
l'Autel.

obtint du Pape la permission de suspendre le premier, & d'excommunier les autres, & il l'exécuta aussi-tôt qu'il fut sorti du Vaisseau. Il n'eut même aucun égard pour les prières du jeune Roi, qui ayant été informé de sa résolution, lui avoit envoyé des gens pour l'en détourner. Quoique, par ce refus, il eût donné à ce Prince un juste sujet de se plaindre de lui, il voulut l'aller saluer à Woodstock, où il faisoit sa résidence. Quelques-uns ont dit, que le désir de rendre ses respects au jeune Roi n'étoit pas le principal motif de cette visite, & que le véritable étoit de faire une entrée triomphante dans Londres, par où il devoit passer. Quoiqu'il en soit, il alla coucher dans le Faubourg de Southwarck, à dessein de se rendre le lendemain à Woodstock : mais il reçut une Lettre du jeune Roi qui lui ordonnoit de se rendre incessamment à Cantorbéri. Quoique cet ordre fût bien mortifiant, il ne crut pas pouvoir se dispenser d'obéir. Il prit donc le chemin de la Capitale de son Diocèse, où il fit son entrée aux acclamations du menu Peuple, pendant que les personnes les plus sensées gémissaient de voir le triomphe de ce Prélat, qui, loin d'avoir été humilié par son exil, en étoit devenu plus orgueilleux. C'est ce qu'on eut bien-tôt lieu de reconnoître plus particulièrement, quand on le vit monter en chaire le jour de Noël, pour excommunier solennellement Nigel de Sackville & Robert Brock, tous deux distingués par leur naissance & par leurs emplois. Il accusoit le premier de retenir injustement une Terre appartenant à l'Archevêché, & le second, d'avoir coupé la queue d'un cheval qui portoit des provisions au Palais Archiepiscopal. Cette manière d'agir fit aisément comprendre qu'il n'avoit pas été humilié par sa disgrâce, & qu'il étoit tout prêt à recommencer la querelle, dès qu'il en trouveroit l'occasion. En effet, s'il eût eu intention de garder des menagemens avec le Roi, il n'auroit pas, pour de si légers sujets, excommunié deux Vassaux immédiats de la Couronne, puisque c'étoit un des Articles qui avoient causé ses différends avec ce Prince.

Cependant, le Prélat suspendu, & ceux qui avoient été excommuniés, étoient partis pour en aller porter leurs plaintes au Roi qui étoit encore en Normandie. En l'abordant, ils se jetterent à ses pieds, & se plainquirent que la Paix qu'il avoit faite avec Becker étoit un redoublement de troubles & de peines, à ceux qui s'étoient sacrifiés pour son service. L'Archevêque d'Yorck ajouta, que tant que Becket seroit en vie, il ne falloit pas espérer que l'Angleterre jouît d'aucune tranquillité. Henri, irrité par les plaintes de ces Prélats, & fatigué de se voir sans cesse exposé à l'insolence d'un Sujet qu'il avoit élevé de la poussière, ne put s'empêcher de proférer ces paroles : *Je suis bien malheureux, que parmi un si grand nombre de gens que j'entretiens, il ne s'en trouve pas un qui ose entreprendre de me venger des affronts que je reçois incessamment d'un misérable Prêtre.* Ces paroles ne furent pas lâchées en vain. Quatre Domestiques du Roi, ayant fait réflexion au reproche que ce Prince venoit de faire à toute sa Maison, complotèrent ensemble de le délivrer de cet ennemi. Cette résolution prise, ils se rendirent à Cantorbéri, où ils réglerent entre eux la manière de l'exécuter. Un jour que l'Archevêque étoit allé à l'Eglise peu accompagné, ils y entrèrent aussi tout armés, & s'approchèrent de l'Autel où il étoit. Là, ils commencèrent par lui faire des reproches outrageans sur son orgueil, & sur son ingratitude, auxquels il répondit avec une fermeté qui leur



leur donna occasion d'exécuter leur dessein. Comme ils n'étoient pas là dans l'intention de lui faire des reproches seulement, ils lui cassèrent la tête à coups de massue, tellement que l'Autel fut tout couvert de son sang & de sa cervelle. Après avoir commis cette action, ils se retirèrent tranquillement, sans que personne se mit en devoir de les arrêter. La fermeté que Becket fit paroître en cette occasion, le zèle qu'il témoigna dans son dernier moment, en recommandant à Dieu les intérêts de l'Eglise, le tems, le lieu, la maniere de sa mort, aggraverent le crime de ses assassins, & lui donnerent plus de partisans, quand il ne fut plus, qu'il n'en avoit eu pendant sa vie.

HENRI II.  
1171.

Telle fut la fin de ce fameux Archevêque, que les uns ont mis au rang des plus illustres Martyrs, & à qui d'autres ont cru pouvoir, sans injustice refuser le titre d'honnête homme & de bon Chrétien. Environ cinquante ans après sa mort, il s'éleva une dispute dans l'Université de Paris, sur ce qu'on doutoit si Becket étoit en Paradis, ou s'il étoit en Enfer, tant sa sainteté étoit équivoque. Les uns prétendoient, que par son extrême orgueil, il avoit mérité de souffrir les peines éternelles. D'autres au contraire, soutenoient que les fréquens miracles qui se faisoient sur son tombeau étoient des preuves indubitables de son salut. Il est vrai, que cette dernière raison auroit été sans réplique, si ces miracles avoient été aussi bien prouvez que répandus avec soin dans le public. Quoiqu'il en soit, il est constant que Becket a souffert le Martyre; mais il reste à décider, si c'est véritablement pour la cause de Dieu, & de la Religion, ou uniquement pour celle du Pape & du Clergé. C'est sur quoi les Lecteurs pourront faire les réflexions qu'ils jugeront convenables. Contentons-nous donc de rapporter les suites de la mort de ce Prélat, qui ne sont pas moins remarquables que les particularitez de sa vie. Il avoit trop mérité de la Cour de Rome, pour n'être pas placé dans le Catalogue des Saints. On y en trouvoit plusieurs autres qui, selon le jugement de cette même Cour, étoient moins dignes de cet honneur qu'un homme qui avoit répandu tout son sang pour les intérêts de l'Eglise. Il fut donc Canonisé deux ou trois ans après sa mort. Quelque envie qu'eût le Pape de donner des marques de sa gratitude envers ce fidèle serviteur, il falloit auparavant qu'il parût aux yeux du Public, que Dieu approuvoit la cause pour laquelle il étoit mort, sans quoi, on auroit pu trouver à redire à sa Canonisation. Rien n'étoit plus capable de former cette persuasion dans les esprits des Peuples, que les miracles. Aussi s'en fit-il d'abord un si grand nombre sur le tombeau du nouveau Martyr, qu'en tout autre siècle que celui-là, la quantité & la qualité de ces miracles, bien loin de persuader le Public, auroient été capables de produire un effet contraire. Jamais Jesus-Christ ni ses Apôtres n'en ont fait de tels, ni en si grand nombre, pour prouver la vérité de la Religion Chrétienne, que ce nouveau Saint en fit pour autoriser les privilèges, & les immunités du Clergé. On ne se contentoit pas d'assurer, qu'il avoit rendu la vie à des hommes morts, mais on prétendoit encore qu'il avoit ressuscité des bêtes. On debitoit comme une chose certaine, qu'étant exposé dans l'Eglise avant qu'on l'enterrât, il s'étoit levé de son cercueil, pour aller rallumer les cierges qui s'étoient éteints. On ajoutoit encore, qu'après que la cérémonie de ses funérailles fut achevée, il leva la main pour donner la bénédiction au Peuple. A tous ces miracles, on en ajoutoit beaucoup d'autres qui ne paroissent pas plus dignes de la Majesté

Réflexions  
sur le Caractère de Becket.

On lui attribue un grand nombre de miracles après sa mort.

de



HENRI II.  
1171.

Il est ca-  
nonisé.

Divers évé-  
nemens ar-  
rivez pen-  
dant la que-  
relle.

Mariage de  
Mathilde  
fille du Roi  
avec le Duc  
de Saxe.

Quelques  
Hérétiques  
d'Allema-  
gne, venus  
en Angle-  
terre, sont  
condamnez  
au Concile  
d'Oxford,  
& très-se-  
vérement  
traitez.  
J. Brompron.  
Polyd. Vergil.

Mort de  
Macolm  
Roi d'Ecos-  
se.

Mariage  
d'Aliénor

de Dieu. Cependant ils étoient publiez avec tant de confiance, qu'il ne se trouvoit personne qui eût assez de hardiesse, pour témoigner qu'il les révoquoit en doute. Les Légats que le Pape envoya quelque tems après, pour en prendre les informations, trouverent le Peuple de Cantorbéri si persuadé de la vérité de tous ces faits, que, sur cette notoriété publique, le Pape ne crut pas risquer beaucoup en canonisant Becker sous le nom de *St. Thomas de Cantorbéri*. Le tombeau de ce nouveau Saint fut d'abord peu considérable par rapport aux ornemens. Mais cinquante ans après sa mort, son Corps fut mis dans une châsse enrichie d'une prodigieuse quantité de pierreries. Pour honorer encore mieux sa mémoire le Pape ordonna que tous les cinquante ans, on célébreroit un Jubilé dans l'Eglise où il reposoit. Depuis ce tems-là les miracles devinrent si fréquens sur ce tombeau, & leur réputation s'étendit si loin, qu'ils attiroient, de tout le Monde Chrétien, des Dévots qui se rendoient à Cantorbéri pour avoir recours à l'intercession de ce nouveau Saint. En l'année 1420. on compta que plus de cinquante mille étrangers, de tout âge & de tout sexe, avoient été en pèlerinage cette même année à ce fameux tombeau.

Pour ne pas interrompre le recit de la fameuse querelle dont je viens de rapporter les particularitez, il a été nécessaire de remettre jusqu'ici à parler de certains événemens arrivez dans cet intervalle, dont je mettrai les principaux tout d'une suite.

L'an 1165. pendant le fort de cette querelle, l'Archevêque de Cologne se rendit en Angleterre, pour conduire Mathilde, fille du Roi, au Duc de Saxe avec qui elle étoit accordée. Comme tous les Princes Allemands tenoient alors le parti de l'Antipape Paschal, ils étoient regardez comme Schismatiques dans tous les Païs où Alexandre étoit reconnu. Ce fut pour cette raison, qu'après le départ de cet Archevêque, on consacra de nouveau toutes les Eglises, où lui & les Prêtres qui l'accompagnoient avoient dit la Messe. Le Roi n'osa s'opposer à cette résolution de peur de se brouiller encore plus avec Alexandre qu'il vouloit au contraire ménager.

En 1166. certains Hérétiques d'Allemagne arrivèrent en Angleterre, au nombre de trente, ayant à leur tête un nommé *Gerard*. On ne sçait pas trop bien en quoi consistoient leurs hérésies; il y a même apparence qu'on leur attribuoit, par des conséquences forcées, des sentimens qu'ils n'avoient pas. Quoiqu'il en soit, ils furent citez à un Concile qui fut assemblé sur ce sujet à Oxford, où ils furent condamnez, & livrez au bras séculier. Le Roi, qui ne vouloit pas donner prise au Pape contre lui, traita ces gens-là très rigoureusement. Après les avoir fait marquer à la joue avec un fer chaud, il défendit à tous ses Sujets de leur donner aucune assistance. Cette défense ayant été exactement observée, tous ces malheureux périrent de faim & de misère, sans qu'on leur entendit jamais prononcer aucune plainte de cette extrême inhumanité. Ce n'est pas la seule fois qu'on a remarqué qu'il n'y a point de pire tems pour ceux que la Cour de Rome regarde comme Hérétiques, que lorsque les Princes sont brouillez avec elle.

Macolm, Roi d'Ecosse, mourut à peu près dans ce même tems, laissant Guillaume son Frere pour son Successeur.

Le mariage d'Aliénor, fille de Henri, avec Alphonse Roi de Castille, se fit en 1169. peu de tems avant le retour de Becker en Angleterre.

Conan



Conan le Petit, Duc de Bretagne, étant mort en 1171. le Prince Geoffroi, qui avoit épousé sa Fille, lui succéda. Mais comme il n'étoit âgé que de douze ans, le Roi son Pere se chargea de sa tutelle, & alla lui-même en Bretagne pour lui faire prêter serment de fidélité par les Barons.

Ce sont les événemens les plus remarquables, arrivez pendant la broüillerie du Roi avec l'Archevêque de Cantorbéri. On verra tout à l'heure les suites qu'eut la mort de ce Prélat.

Henri se voyant délivré du perturbateur de son repos, espéroit de jouir de quelque tranquillité. Mais il trouva que Becket mort ne lui causa pas moins de chagrins, que lorsqu'il étoit en vie. Ses ennemis, dont le Roi de France & l'Archevêque de Sens étoient ceux qui agissoient le plus ouvertement contre lui, ne laissèrent pas échapper cette occasion de lui susciter de nouvelles affaires. Ils l'accusèrent hautement d'être l'auteur de la mort de Becket, & tâcherent, par toutes sortes de moyens, d'inciter le Pape à venger la mort de ce fidèle serviteur. Quoiqu'il ne fût pas facile de prouver que Henri eût fait commettre cet assassinat, Alexandre voulut pourtant l'en croire coupable, afin d'avoir occasion d'humilier un Prince qui avoit toujours fait paroître beaucoup de fierté envers lui. Il comprenoit que cette conjoncture étoit favorable pour se procurer des avantages que ce Monarque n'avoit pû se résoudre à céder en tout autre tems. Dans cette vûë il le menaça de l'excommunier, & de mettre l'Angleterre sous l'interdit, s'il ne donnoit des marques sinceres de sa repentance. Si ce Prince eût été ou plus foible, ou moins habile, il ne se seroit jamais tiré d'un pas si glissant & si dangereux. Mais la fermeté qu'il fit paroître en cette occasion, les présens qu'il fit distribuer aux principaux de la Cour du Pape, & ses protestations réitérées, qu'il étoit prêt à se soumettre au Jugement qui seroit prononcé en Angleterre, lui firent éviter ce terrible coup.

Pendant que cette affaire se négocioit à Rome, Henri reprit le projet de la Conquête d'Irlande, conçu quelques années auparavant; mais que sa querelle avec Becket l'avoit obligé de suspendre. Quelques prisonniers Anglois que les Irlandois avoient faits, & ensuite vendus pour Esclaves, à des Nations étrangères, lui avoient fourni le prétexte de former cette entreprise. Mais le véritable motif étoit le désir d'aggrandir ses Etats par la Conquête de cette Isle si voisine de l'Angleterre. Deux conjonctures favorables l'avoient engagé à penser à cette Conquête. La première étoit qu'il se trouvoit en Paix avec tous ses Voisins. La seconde, qu'Adrien IV. Anglois de Nation, occupant alors le Siège Pontifical, il espéroit d'obtenir aisément son approbation. Quoique les excès commis par les Irlandois contre ses Sujets pussent entrer dans les motifs de la guerre qu'il méditoit, ce n'étoit pas ce qu'il avoit allégué au Pontife pour lui faire approuver son dessein. La gloire de Dieu & le salut des ames, prétextes plausibles, mais qui déterminent rarement les Princes à des projets de cette nature, étoient les raisons qu'il avoit fait valoir pour faire entrer Adrien dans ses vûës. A ces motifs, il en avoit ajouté un autre qui n'étoit pas moins puissant. C'étoit l'accroissement de la juridiction & des revenus du S. Siège. Il prétendoit, que les Irlandois étant Schismatiques, & mauvais Chrétiens, il étoit nécessaire de les remettre dans le bon chemin, & de les obliger à reconnoître l'autorité du Pape qui jusqu'alors n'avoit pas eu beau-

HENRI II.  
1171.  
avec le Roi  
de Castille.  
Mort de  
Conan Duc  
de Bre-  
tagne.

Geoffroi  
Fils de Hen-  
ri devient  
Duc de Bre-  
tagne.

Henri est  
accusé du  
meurtre de  
Becket.

Ra. de Dicere  
J. Brompton.  
R. de Hoved.

Le Pape  
Alexandre  
se propose  
de le pou-  
sser vive-  
ment.

Henri agit  
avec beau-  
coup d'ad-  
resse & de  
fermeté.

Il forme le  
projet de  
conquerir  
l'Irlande.  
Chronique  
Cambrense.

Ce projet  
avoit été  
approuvé  
par Adrien  
IV.



HENRI II.  
1171.

coup de crédit parmi eux : Que le véritable moyen pour parvenir à ce but étoit de les réduire sous la domination de la Couronne d'Angleterre, qui avoit été, de tout tems, si dévouée au St. Siège. C'est ce qu'on va voir dans le Bref, qu'Adrien lui adressa sur ce sujet, où l'on pourra remarquer encore, quelle puissance les Papes s'attribuoient, & combien ils étoient attentifs à tout ce qui pouvoit contribuer à l'aggrandissement de leur puissance.

Bref d'Adrien IV.  
sur ce sujet.

## A D R I E N

Serviteur des Serviteurs de Dieu.

*A Notre Fils en JESUS-CHRIST, HENRI Roi des Anglois.*

Salut & Bénédiction Apostolique.

**L**E desir que votre Magnificence témoigne d'accroître la gloire de son nom sur la Terre, & d'acquérir, dans le Ciel, le prix d'une éternelle félicité, mérite, sans doute, de grandes loüanges. Comme un Prince vraiment Catholique, vous pensez à étendre les bornes de l'Eglise, à porter la connoissance de la Vérité parmi des Peuples grossiers & ignorans, & à extirper les Vices du Champ du Seigneur, sur quoi vous nous demandez notre conseil & notre faveur. Nous avons une entière confiance, que, par la Bénédiction du Tout-puissant, vous aurez dans votre entreprise un succès digne du grand motif qui vous fait agir. Car les choses qu'on entreprend par un principe de Foi & de Religion, ne manquent jamais de réussir. Il n'y a point de doute, comme aussi vous le reconnoissez, que l'Irlande, de même que toutes les autres Isles qui ont le bonheur de jouir de la lumière du Soleil de Justice, & qui ont reçu les préceptes de la Religion Chrétienne, ne doit être soumise à la juridiction de St. Pierre & de l'Eglise Romaine. Nous jugeons donc, après avoir meurement examiné l'entreprise que vous nous avez proposée, qu'il est à propos d'établir dans cette Isle des Colonies de Fidèles qui soient agréables à Dieu.

Vous nous avez fait sçavoir, Très-Cher Fils en Jesus Christ, que vous avez formé le dessein d'entrer en Irlande, pour soumettre cette Isle à de justes Loix, & pour y extirper les Vices qui y ont depuis long-tems pullulé. Vous nous promettez de nous payer un tribut annuel pour chaque maison, & de conserver en leur entier les droits de l'Eglise. Sur cette promesse écoutant favorablement votre requête, nous consentons & approuvons, que vous entriez dans cette Isle, pour étendre les bornes de l'Eglise, pour y arrêter le cours des Vices, pour y réformer les mœurs des habitants, & pour y favoriser l'accroissement des Vertus, & de la Religion Chrétienne. Nous vous exhortons à faire tout ce que vous jugerez convenable pour l'honneur de Dieu, & pour le salut de ce Peuple, auquel nous recommandons aussi de vous recevoir honorablement, & de vous reconnoître pour leur Souverains; sauf pourtant le droit permanent & inaltérable des Eglises, & le Denier qui doit être payé à St.



à St. Pierre & à la très-sainte Eglise Romaine. Si donc vous trouvez à propos d'exécuter ce projet, travaillez sur toutes choses à l'avancement des bonnes mœurs, parmi les habitans de cette Isle. Faites en sorte, tant par vous-même, que par ceux que vous jugerez dignes d'être employez à cet Ouvrage, que l'Eglise de Dieu soit de plus en plus enrichie, que la Religion croisse dans ce Pais-là, & que les choses qui concernent l'honneur de Dieu & le salut des âmes soient tellement ordonnées, que vous puissiez en mériter le prix d'une éternelle récompense dans le Ciel & un nom toujours glorieux sur la Terre.

HENRI II.  
1171.

Ce sont-là les fondemens des prétentions de Henri sur l'Irlande. En lisant ce Bref, on a de la peine à connoître lequel des deux agissoit avec le plus de dissimulation, ou le Roi ou le Pape. Henri alléguoit de faux prétextes pour couvrir son ambition, & Adrien feignoit de le croire, pour avoir lieu de disposer d'un Pais qui ne lui appartenoit pas, & de le donner à un Prince qui n'y avoit aucun droit. On ne laisse pourtant pas de voir, à travers tous ces déguisemens, les motifs qui faisoient agir le Pape. C'est que l'Irlande n'avoit pas encore reconnu la supériorité du Siège Romain sur toute l'Eglise Chrétienne. C'étoient-là les Vices qu'il falloit arracher du Champ du Seigneur. C'étoit la soumission à l'Evêque de Rome, qu'il falloit faire germer & croître avec soin, afin que l'Eglise Romaine en pût tirer une abondante moisson. Quelle autre chose pourroit-on entendre par *planter la Religion dans cette Isle*, où elle étoit reçûe depuis si long-tems ? Quoiqu'il en soit, Henri appuyé de l'approbation du Pape, & autorisé par ses exhortations, n'attendoit qu'une occasion favorable pour exécuter son projet, à quoi l'affaire de Becket mit des obstacles pendant quelques années. Il ne fut pas plutôt délivré de cet embarras, qu'il reprit le même dessein ; résolu de l'exécuter aussi-tôt qu'il auroit fait la paix avec la France, avec laquelle il étoit alors en guerre. Cependant, quoique cette guerre ne fût pas encore finie, il se présenta une occasion dont il ne manqua pas de profiter. Mais avant que de rapporter le succès de cette expédition, il est nécessaire de faire connoître le Pais qui en étoit le sujet, puisque nous allons bien-tôt le voir uni à la Monarchie Angloise.

Remarques  
sur ce Bref.

L'Irlande est située à l'Occident de la Grande Bretagne de laquelle elle n'est séparée que par un bras de mer, nommé le *Canal de St. George*, qui en quelques endroits, n'a pas plus de trois lieues de large. La longueur de cette Isle s'étend, du Midi au Septentrion, l'espace d'environ trois cens milles, & sa largeur de l'Orient à l'Occident est de deux cens milles. Il est certain qu'en toute l'Europe, il n'y a point de climat plus tempéré que celui d'Irlande. Le grand froid & les grandes chaleurs y sont également rares, parce que les vapeurs qui s'élèvent de la Mer, dont elle est environnée, tempèrent pour l'ordinaire ces deux extrêmes. Le terroir en est très-fertile, sur tout dans les parties méridionales. Ceux qui ont dit qu'il n'y croissoit point de froment, ont eu, sans doute, en vuë le Pais du Nord, où le peuple se nourrit généralement de pain d'avoine. Mais par tout ailleurs, le froment y est aussi bon & aussi abondant qu'il est nécessaire pour la subsistance des habitans. C'est pourtant en pâturages que ce Pais abonde le plus, & c'est la grande quantité de bétail qu'on y élève, qui fait sa plus grande richesse. La Mer qui l'environne produit une telle quantité de poisson, que cela seul suffiroit pour

Situation,  
grandeur,  
& avantages  
d'Irlande.



**HENRI II.** l'entretien des habitans, quand même ils manqueroient de toute autre nourriture. Mais l'avantage le plus considérable que cette Isle possède, c'est sa situation qui est également commode pour le Commerce de toute l'Europe, & des autres Parties du Monde. A cela se joint un nombre considérable de bons Ports qui peuvent faciliter le débit de ses denrées. Ces avantages ont tellement excité la jalousie des Anglois, que, depuis qu'ils sont maîtres de cette Isle, ils n'ont eu rien plus à cœur, que d'empêcher que ses habitans ne poussassent trop loin leur Commerce, de peur que celui d'Angleterre n'en reçût trop de préjudice. Il n'est pas étrange qu'une Isle si fertile, si bien située & si voisine de l'Angleterre ait donné dans la vûe à Henri II. qui ne mettoit aucunes bornes à ses desirs ambitieux.

Ses premiers habitans.

Si l'on vouloit s'en rapporter à certains Historiens Irlandois, il faudroit remonter plus haut que le Déluge universel pour trouver les premiers habitans de cette Isle. Mais voici ce qu'en disent quelques-uns de leurs Auteurs moins prévenus au sujet de leur origine. Ils prétendent, que, dès le troisième âge du Monde, l'Irlande fut habitée par des *Scythes*, & que dès le quatrième (1) ces Colonies furent considérablement augmentées par des peuplades d'Espagnols. Ces deux Peuples remplirent, dans la suite, non seulement toute l'Irlande, mais encore les Isles *Hébrides*, d'où une partie d'entre eux alla peupler le Nord de la Grande Bretagne, ainsi qu'il a été déjà remarqué dans l'Introduction.

Divers noms de cette Isle.

On a donné à cette Isle divers noms tous formez du mot *Erin* que les habitans même lui donnent. Tels sont ceux de *Jerne*, *Yvern*, *Journie*, *Overnie*, *Bernie*, *Hybernie*, qui marquent tous la même origine. Les Bretons la nommoient en leur Langue, *Yverdon*, les Romains *Hibernia*, & les Saxons lui donnerent le nom d'*Iren-landt*, c'est-à-dire *Pais d'Iren* ou d'*Erim*. On ne sçait pas bien l'étymologie du mot *Erin*; mais la conjecture de *Cambden*, qui le dérive d'un mot Irlandois qui signifie *Occident*, me paroît fort vraisemblable; parce qu'en effet, l'Irlande est l'Isle la plus Occidentale de l'Europe. *Isidore* & *Bedel* l'ont appelée *Ecosse* par rapport au Peuple qui l'habitoit, qui pour la plus grande partie étoit venu de la Scythie, comme il a été déjà dit, & qui, par cette raison, étoit nommé *Scot* ou *Ecossois*. Les mêmes Auteurs l'ont aussi appelée *la Grande Ecosse*, pour la distinguer du Nord de la Grande Bretagne, que le même Peuple habitoit. D'autres lui ont donné le nom de *Petite Bretagne*, pour la distinguer de la grande, prétendant que toutes les Isles de ces quartiers-là doivent être nommées *Isles Britanniques*. On sçait encore moins l'origine du Langage Irlandois qui n'a rien de commun avec les autres, & qui même a conservé ses caractères particuliers, différens de ceux des Nations voisines.

Sa Langue différente des autres Langues voisines. Conversion des Irlandois à la Religion Chrétienne. *Nonnius*. Grande réputation

Le Pape *Celestin I.* fut le premier qui entreprit de convertir les Irlandois au Christianisme, en leur envoyant *Palladius* pour leur prêcher l'Evangile. Mais une mort prématurée leur ayant enlevé ce premier Evêque, *Patrice*, Disciple de *S. Germain*, fut envoyé dans cette Isle, où il convertit la plus grande partie des habitans. Leurs Descendans l'ont toujours regardé comme leur Apôtre, & conservent encore aujourd'hui une très-grande vénération pour lui. Peu de tems après la conversion de ce Peuple, l'Irlande se trou-

va

(1) Ils n'ont pas expliqué ce qu'ils entendent par le 3. & le 4. âge du Monde.



va remplie de Moines, dont la plupart se rendirent fameux par leur sainteté, & donnerent lieu d'appeller cette Isle, *le Pais des Saints*. Ce fut de-là que sortit un grand nombre de gens sçavans & zélés, qui contribuerent beaucoup à la conversion des *Ecoffois Albins*, ou de l'Isle d'Albion, des Pictes, & des Anglois. Tels furent *Columban*, *Aidan*, *Finan*, *Colman*, *Kilian*, & plusieurs autres dont j'ai déjà parlé en d'autres endroits.

HENRI II.  
des premiers Moines Irlandois.

La Science & la Piété qui fleurissoient en Irlande, y furent étouffées par les invasions des Etrangers, auxquelles ce Pais fut souvent exposé. Un Roi de Northumberland y envoya une nombreuse armée qui y fit de grands ravages. Ensuite les Norwégiens l'affligèrent pendant plus de trente ans, sous la conduite d'un Chef nommé *Turgesius* qui y périt enfin dans une embuscade. Cette désolation fut suivie de près, d'une invasion de certains Peuples d'Allemagne auxquels les Historiens donnent le nom d'*Esmanni*, c'est-à-dire, hommes de l'Est, ou Orientaux. Peu de tems après, Edgar Roi d'Angleterre soumit l'Irlande à ses Loix, si l'on peut s'en rapporter à une Charte qui porte son nom, dans laquelle il se glorifie de cette Conquête. Mais quelque grandes que fussent les désolations que cette Isle souffrit de la part des Etrangers, les dissensions domestiques lui causerent encore plus de dommage. Les Irlandois étoient à peine délivrés des invasions des Etrangers, & particulièrement des Danois, qui ne leur firent pas moins sentir leur fureur qu'aux Anglois, qu'ils se firent entr'eux une guerre qui ne finit que par le partage de leur Pais en plusieurs Souverainetés, Ces Royaumes, qui étoient d'abord en grand nombre, & par conséquent très-petits, furent enfin réduits à sept, sçavoir *Conawght*, *Cork*, *Linster*, *Offery*, *Meath*, *Limerick*, & *Ulster* (1). Le Roi de *Conawght*, qui étoit le principal de ces Souverains, tenoit les autres dans une espèce de dépendance, à peu près avec la même autorité que les Monarques Anglo-Saxons avoient eüe autrefois pendant l'Heptarchie d'Angleterre. C'est par cette raison que les Annales d'Irlande donnent à *Roderick*, Roi de *Conawght*, qui regnoit du tems de Henri II. le titre de *Monarque*, quoique, dans le même tems, il y eût d'autres Rois dans l'Isle, outre celui-là. Tel étoit l'état de l'Irlande, lorsque les Anglois en entreprirent la Conquête. Un différend entre deux de ces Rois dont le plus foible appella les Anglois à son secours, fut cause que les Irlandois perdirent leur liberté. Ce n'étoit pas la première fois qu'une semblable cause avoit produit un semblable effet. Une imprudence de la même nature avoit fourni aux Maures l'occasion de soumettre les Espagnols, & aux Anglo-Saxons celle de conquérir la Bretagne. Cela fait voir combien il est dangereux d'attirer, dans un Pais, des Etrangers qu'on n'est pas sûr de pouvoir chasser ensuite avec la même facilité.

L'Irlande a souffert beaucoup d'invasions.

Divisions Domestiques.

L'Irlande partagée en sept Royaumes.

Parmi les Souverains qui regnoient alors en Irlande, *Dermoth*, Roi de *Linster*, étoit un des plus considérables par l'étendue de ses Etats. Depuis que ce Prince étoit monté sur le Trône, il avoit traité ses Sujets avec si peu de ménagement, qu'il leur étoit devenu très-odieux. Mais il se mettoit peu en peine de la haine de son Peuple, parce qu'il étoit en Paix avec ses voisins, qui ne prenoient aucune part à ce qui se passoit dans ce Royaume. Cepen-

1171.  
Le Roi de Linster demande du secours à Henri.

Z iij

dant

(1) Ces sept Royaumes ont été réduits à quatre grandes Provinces dans lesquelles l'Isle se trouve aujourd'hui partagée sçavoir *Ulster*, *Lifer*, *Munster*, & *Conavvghr*.



HENRI II.  
1171.

Henri lui en  
promet,  
mais il ne  
put encore  
lui en don-  
ner.

Deux Sei-  
gneurs An-  
glois s'enga-  
gent avec le  
Roi de Lin-  
ster.

Ils arrivent  
en Irlande,  
& s'empa-  
rent de  
Wexford.

Ils subju-  
guent le Roi  
d'Osbery.

Le Roi de  
Conawght  
se teut vain  
de renvoyer  
les Anglois.

dant dans la suite, il leur en fournit lui-même l'occasion, en enlevant la femme d'O-Rorick Roi de Meath. Celui-ci voulant tirer vengeance de cette injure, assembla une armée, & avec le secours de Roderick, Roi de Conawght, il attaqua Dermoth qui se vit abandonné de ses Sujets, & contraint de quitter l'Irlande, de peur de tomber entre les mains de ses ennemis. Comme il n'avoit aucune ressource dans son Isle, où les autres Rois refusoient de s'engager dans sa querelle, il alla implorer la protection du Roi d'Angleterre, qui étoit alors en France. Après l'avoir informé de son état, il lui promit de se rendre son Vassal, si par son secours, il pouvoit se rétablir sur le Trône. Rien ne pouvoit être plus agréable que cette Requête à un Prince qui méditoit, depuis plusieurs années, la Conquête de l'Irlande, & qui ne cherchoit que l'occasion de se mêler des affaires de cette Isle. Cependant, comme la Guerre qu'il avoit alors avec la France, ne lui permettoit pas de donner si-tôt du secours au Roi dépouillé, il se contenta de lui promettre, qu'aussi-tôt que cette Guerre seroit finie, il l'assisteroit de tout son pouvoir. Il crut pourtant, qu'il étoit de son intérêt d'engager ce Prince à commencer une Guerre dont il espéroit de tirer lui-même de grands avantages. Dans cette vûe, il lui conseilla d'aller en Angleterre, & de tâcher d'obtenir du secours de quelques Seigneurs Anglois, en attendant de plus grandes forces. Dermoth suivit ce conseil, & s'assurant sur les promesses de ce Monarque, il se rendit en Angleterre, où Robert Fitz-Stephen, & Richard Strong-bow, Comte de Pembroock s'engagerent avec lui, à certaines conditions. Le premier se laissa gagner par l'espérance de faire une fortune considérable en Irlande. Le second, qui possédoit de grands biens en Angleterre & dans le País de Galles, fut engagé par la promesse que Dermoth lui fit, de lui donner sa fille unique en mariage, & de lui assurer sa Succession.

Ces deux Seigneurs ayant assemblé des troupes parmi leurs amis & leurs Vassaux, Fitz-Stephen, qui se trouva le premier prêt, accompagna Dermoth en Irlande, avec quatre cens hommes. Cette troupe ayant débarqué près de Waterford, le Roi de Linster la conduisit devant la Ville de Wexford, qui n'en est pas éloignée. Cette Place ayant été d'abord emportée, fut mise entre les mains de Fitz-Stephen qui y établit une Colonie Angloise. Après cet exploit, les aventuriers ayant renforcé leur petite armée jusqu'au nombre de trois mille hommes, par la jonction des gens du País, marcherent contre le Roi d'Osbery. Ce Prince, qui ne s'attendoit pas à être attaqué, n'ayant rien de prêt pour se défendre, fut contraint d'accepter les conditions que les vainqueurs voulurent lui imposer.

Cependant le Monarque Roderick avoit assemblé les Etats de l'Isle, & y avoit fait résoudre la Guerre contre Dermoth & contre les Anglois. En effet, il n'étoit pas difficile de comprendre que leurs desseins ne se bornoient pas à secourir le Roi de Linster. Mais comme les Aventuriers s'étoient déjà rendus très-redoutables, il voulut, avant que de rien hasarder, tenter la voye de la négociation, pour les faire sortir de l'Isle. Il s'adressa d'abord à Fitz-Stephen, & lui offrit une somme considérable, pour l'obliger à se retirer. Ses offres ayant été rejetées, il se tourna du côté de Dermoth, & tâcha de l'engager à renvoyer les Anglois, par la promesse qu'il lui fit de le rétablir dans son Royaume. Celui-ci accepta cette offre sans balancer. Mais quand il fut question d'exé-  
d'exé-



d'exécuter leurs conventions, ces deux Princes Irlandois, se défiant l'un de l'autre, ne purent jamais s'accorder ni sur le tems, ni sur la maniere de l'exécution. Pendant qu'ils étoient occupez à chercher des expédiens pour se donner des assurances réciproques, le Comte de Pembroock arriva d'Angleterre, menant avec lui douze cens hommes. Sa premiere expédition fut la prise de Waterford, dont il fit passer les habitans au fil de l'épée. Cette conquête ayant rompu la négociation commencée, le Comte de Pembroock épousa la fille de Dermoth, & peu de tems après, il se mit en possession du Royaume de Linster, qui lui échut par la mort de son beau-pere. Les Irlandois donnerent à ce Prince le surnom de *Ningal*, c'est-à-dire, Ami des Etrangers.

Après la mort de Dermoth, les Avanturiers Anglois se préparèrent à pousser plus loin leurs conquêtes. Comme ils virent que la terreur de leurs armes étoit répandue dans toute l'Irlande, ils profiterent de l'occasion, & marchant plus avant, ils s'emparèrent de Dublin & de quelques autres Places. Roderick & les autres Rois de l'Isle se trouvoient tellement déconcertez, qu'ils ne faisoient que de foibles efforts pour s'opposer aux progrès des Etrangers. Il est presque incroyable que les Irlandois, qui étoient en grand nombre, se laissassent ainsi gourmander par une poignée d'Anglois. On en attribua la cause à la terreur que leur inspiroient les arbalètes Angloises, dont l'usage leur avoit été jusqu'alors inconnu.

La nouvelle que Henri reçut d'un succès si extraordinaire, excita sa jalousie contre les Avanturiers. Il avoit espéré qu'ils auroient besoin de son secours, & que par-là, ils lui fourniroient un prétexte de passer lui-même en Irlande, pour en faire la conquête. Mais voyant que, par le peu de résistance des Irlandois, son secours devenoit inutile, il craignit que ces Conquérans ne se rendissent maîtres de tout ce País, qu'il s'étoit destiné à lui-même. Dans cette pensée il crut qu'il falloit les mettre dans la nécessité d'avoir recours à lui. Pour cet effet, il défendit à tous ses Sujets de porter des vivres ou des munitions en Irlande, & enjoignit à tous ceux qui étoient passez dans cette Isle, d'en sortir incessamment. Ces ordres, dont le prétexte étoit, que les Avanturiers s'étoient engagés à cette entreprise sans sa permission, firent l'effet qu'il en avoit attendu. Dès que le Comte de Pembroock & Fitz-Stephen en furent informez, ils lui envoyèrent des Députez, pour l'assurer de leur obéissance, & pour lui dire qu'il seroit toujours le maître des acquisitions qu'ils avoient faites, ou qu'ils pourroient faire à l'avenir. Ces soumissions appaisèrent aisément ce Monarque qui ne pensa plus à les rappeler. Quelques tems après, il fit un Traité avec eux, par lequel il devoit être mis en possession des Places maritimes, tout le reste des conquêtes déjà faites leur demeurant, à condition d'en faire hommage au Roi & à ses Successeurs. Tout étant ainsi réglé, Henri passa lui-même en Irlande, avec une armée formidable, & alla débarquer à Waterford. Les Irlandois, qui jusqu'alors n'avoient pû se défendre contre de simples particuliers, & qui par conséquent se sentoient hors d'état de résister à de si grandes forces, prirent le parti de se soumettre volontairement. Pendant le séjour que Henri fit à Waterford, il vit arriver à sa Cour tous les Rois de l'Isle, qui, à l'envi l'un de l'autre, se hâtèrent de lui prêter serment de fidélité.

C'est de cette maniere, que, sans verser une seule goutte de sang, Henri se

rendit

HENRI II.  
1171.

Le Comte de Pembroock arriva en Irlande & se rend maître de Waterford. Mort du Roi de Linster.

Le Comte de Pembroock lui succéda. Les Anglois s'emparèrent de Dublin.

Cause des rapides progrès des Anglois.

Henri devient jaloux des Conquêtes des Avanturiers Anglois.

Et il les rappelle.

Ils traitent avec lui.

1172.  
Henri va en Irlande.  
*Chron. Camb.*

Toute l'Isle se soumet à lui.



HENRI II.  
1172.  
Il se rend  
à Dublin,  
d'où il re-  
tourne en  
Angleterre.

rendit maître de l'Irlande, en moins de tems qu'il n'en auroit fallu employer à la parcourir. Après qu'il eut mis de nouvelles Garnisons dans Wexford, dans Waterford, & dans quelques autres Places maritimes, selon le Traité qu'il avoit fait avec les Avanturiers, il se rendit à Dublin, où il fit quelques Réglemens pour le gouvernement de sa nouvelle conquête. Peu de tems après, il reprit la route d'Angleterre, ayant laissé à Dublin Hugues Lacy, pour gouverner l'Isle en son nom, avec le titre de Grand Justicier.

Si la facilité avec laquelle les Anglois ont conquis l'Irlande a de quoi surprendre ceux qui connoissent la grandeur & l'importance de cette Isle, ils n'auront pas moins de sujet de s'étonner quand ils verront dans la suite de cette Histoire, combien il a coûté pour la conserver. Il y a des gens, qui considérant la quantité de sang qui s'est répandu, & l'argent qui a été dépensé, pour maintenir les Anglois dans cette conquête, n'ont pas fait difficulté de dire, qu'il leur auroit été plus avantageux qu'elle eut été submergée. Il est certain, que si jusqu'à présent ils se sont obstinez à la garder, c'est moins pour le profit qu'ils en retirent, que pour empêcher qu'elle ne tombe entre les mains d'une Puissance étrangère. En effet, elle ne pourroit passer sous une autre domination, sans que le Commerce d'Angleterre en souffrit un grand préjudice.

Il va trou-  
ver les Lé-  
gats du Pape  
en Norman-  
die.

*J. Brompron.  
R. de Hoved.*

Il fait ser-  
ment qu'il  
n'a pas con-  
senti au  
meurtre de  
Becket, & il  
est absous.

Conditions  
de son abso-  
lution.

Henri n'eut pas le tems de faire un plus long séjour en Irlande. Il étoit pressé de se rendre en Normandie, où il devoit rencontrer les Légats que le Pape y envoyoit pour travailler aux informations de l'assassinat de Becket. Quatre mois entiers se passèrent dans ces procédures. Bien que les Légats eussent ordre d'absoudre le Roi, ils recevoient de tout côté, des témoignages pour tâcher de prouver qu'il étoit coupable, afin de faire valoir la faveur qu'il alloit recevoir du Pontife. Enfin, après bien des difficultez & des longueurs affectées, il fut admis à se purger par serment, qu'il n'avoit, ni commandé cet assassinat, ni consenti à l'exécution. Il protesta publiquement, qu'il avoit un extrême regret d'y avoir donné lieu, par les paroles qu'il avoit imprudemment lâchées, & qu'il se soumettoit à la pénitence qui lui seroit imposée par les Légats. Sur ce serment, & sur cette promesse, il fut absous de ce prétendu crime, à des conditions qui marquoient moins son innocence, que la grace qu'il recevoit du Pontife. Voici à quoi il s'engagea pour obtenir son absolution. I. Qu'il ne s'opposeroit jamais à la volonté du Pape, pendant qu'il en seroit traité comme un Prince Catholique. II. Qu'il n'empêcheroit point les appels au S. Siège. III. Qu'il meneroit une armée à la Terre Sainte, pour y combattre les Infidèles, & qu'il y demeureroit au moins trois années consécutives. Néanmoins, il lui étoit libre, d'y entretenir seulement trois cens hommes, en cas qu'il aimât mieux aller en personne faire la guerre aux Sarrasins d'Espagne. IV. Qu'il rappelleroit tous ceux qui avoient été bannis à l'occasion du défunt Archevêque de Cantorbéri, & leur restitueroit leurs biens & leurs revenus. V. Enfin, qu'il aboliroit toutes les Loix & Coutumes introduites depuis peu, au préjudice de l'Eglise de Cantorbéri, & de toute autre d'Angleterre. A ces conditions, qui furent rendues publiques, on en ajouta une autre secrète, par laquelle ce Monarque s'engageoit à s'en aller pied-nû au tombeau de Becket, & y recevoir la discipline, par les mains des Moines de S. Augustin. C'est ainsi que se termina cette affaire, qui malgré la fermeté que



que Henri marqua au commencement, tourna enfin au profit du Pape, & porta sa puissance & son autorité plus loin qu'elles n'avoient été jusqu'alors. En effet, cet exemple étoit tout-à-fait propre à inspirer de la terreur à tous les Souverains, en leur faisant toucher au doigt, combien il étoit dangereux de s'opposer aux volontez de la Cour de Rome. Quel sujet n'avoient-ils pas de craindre cette puissance formidable qui venoit de traiter avec tant d'indignité un des plus puissans Princes de l'Europe?

Au commencement de l'année 1173. Roger, Abbé du Bec en Normandie, fut élu Archevêque de Cantorbéri, après que ce Siége eut été vacant un peu plus d'un an.

Henri se persuadoit, qu'après avoir surmonté tant de difficultez, il pourroit désormais passer une vie tranquille, au milieu des grandeurs dont il étoit environné. Mais il s'aperçut bien-tôt, que les chagrins qu'il avoit essuyez dans l'affaire de Becket n'étoient pas les seuls capables de troubler sa félicité. Pendant qu'il avoit été absent de son Royaume, il s'étoit formé contre lui une Conspiration d'autant plus dangereuse, que la Reine sa femme, & ses propres enfans en étoient les auteurs. D'ailleurs, elle étoit appuyée par quelques-uns des principaux Seigneurs du Royaume, & par plusieurs Princes étrangers. La Reine Alienor y étoit poussée par son extrême jalousie, à laquelle ce Monarque ne donnoit que trop de sujet. Parmi le grand nombre de Maîtresses qu'il entretenoit, la belle Rosemonde Clifford, étant celle qui avoit le plus de pouvoir sur lui, se trouvoit par-là le principal objet de la jalousie de la Reine, qui n'avoit pu s'empêcher de la menacer. Henri avoit cru la mettre à couvert de tout attentat, en la tenant renfermée dans un labyrinthe, qu'il avoit fait construire à Woodstock. Mais cette précaution s'étoit trouvée inutile. Pendant qu'il étoit en Normandie, la Reine, profitant de son absence, avoit trouvé le moyen d'oter la vie à cette Rivale, qui lui avoit causé tant de chagrins. Après cette action, désespérant de pouvoir regagner l'affection de son époux, elle avoit poussé plus loin sa vengeance, en inspirant à ses enfans, un esprit de révolte contre lui. Henri son fils-ainé, jeune Prince d'un naturel extraordinairement fier, se laissoit de porter le titre de Roi, sans en avoir l'autorité. Richard, qui étoit naturellement inquiet & turbulent, s'ennuyoit de se voir sous la discipline du Roi, qui véritablement l'avoit fait Comte de Poitou, mais qui ne le laissoit pas jouir de ce bienfait. Geoffroi avoit encore plus sujet de se plaindre que ses freres. Il se voyoit privé du Gouvernement de la Bretagne, sous le prétexte spécieux d'une tutelle dont il croyoit n'avoir plus besoin. Il ne fut pas difficile à ces jeunes Princes, de mettre dans leur complot une partie des Seigneurs Anglois, qui espéroient d'avoir plus de crédit & d'autorité, sous le Gouvernement du jeune Henri, que sous celui du pere. Le Roi de France, toujours jaloux de la prospérité de Henri, s'engagea très-aisément dans le projet de le détrôner. Il ne se contenta pas de prêter son secours aux Princes, mais il fit même entrer dans la Ligue, les Comtes de Flandres, de Boulogne, & de Blois ses Vassaux, dont le dernier étoit son beau-frere. Guillaume, Roi d'Ecosse, se laissa aussi persuader de prendre part à une entreprise qui pouvoit lui procurer l'occasion de recouvrer les Provinces que Macolm son frere avoit rendues à l'Angleterre. Cette Ligue éclatta tout d'un coup lorsque Henri s'y attendoit le moins. La Nor-

HENRI II.  
1172.

1173.  
Roger Archevêque de Cantorbéri.  
Grande Conjuraction contre Henri.  
*R. de Hoved. Ran. Hygden. M. Paris.*  
Auteurs & causes de la Conjuraction.

La Reine fait mourir Rosemonde Maîtresse du Roi.

Sujet de mécontentement des fils du Roi.



HENRI II.  
1173.

mandie, la Guyenne, la Bretagne, furent attaquées tout à la fois par les armées des Confédérés. Le Roi d'Ecosse envahit le Cumberland, & l'Angleterre se trouva divisée en deux partis, dont l'un étoit pour le jeune Roi, & l'autre pour le pere. Mais avant que d'entrer dans le détail de cette Guerre, il faut voir premièrement quelles mesures les ennemis de Henri avoient prises pour le surprendre.

Henri le fils  
va visiter le  
Roi de France.

Et prend  
avec lui des  
mesures  
contre son  
pere.

Le Roi le  
rappelle &  
le mene en  
Auvergne.  
*Polyd. Verg.*  
*J. Brompton.*  
*Ra. de Diceto.*  
Entrevûe de  
Henri & de  
quelques  
Princes à  
Montfer-  
rand.

Projet d'un  
mariage du  
Prince Jean  
avec la fille  
du Comte de  
Maurienne.  
*Art. Publ. T.*  
*I. p. 33.*

Broüillerie  
entre le Roi  
& son fils-  
ainé.

Le Roi soup-  
çonne son  
fils,

Qui s'évade  
& va trouver

Après la conquête de l'Irlande, Henri ayant dessein de se rendre en Normandie, passa par l'Angleterre, pour y prendre le Roi son fils, qu'il vouloit mener avec lui, ignorant entièrement les complots qui s'étoient formez pendant son absence. Dès qu'il fut à Roüen, il y reçut un Lettre du Roi de France qui lui témoignoit un extrême désir de voir sa fille & son Gendre, & le prioit de permettre qu'ils allassent passer quelques jours à Paris. Le jeune Prince, en ayant obtenu la permission, se rendit incontinent auprès du Roi son beau-pere, & prit avec lui des mesures, pour faire agir en même tems ceux qui s'étoient engagez dans la Ligue. Cependant, comme il différoit son retour sous divers prétextes, Henri en prit quelque inquiétude. Peut-être avoit-il reçu des avis confus de ce qui se tramoit, ou peut-être craignoit-il qu'une trop longue communication avec Louïs, ne produisît quelque mauvais effet dans l'esprit de ce jeune Prince. Quoiqu'il en soit, il le rappella, & le jeune Roi n'osa désobéir, de peur de lui donner quelque soupçon de la conspiration, qu'il lui étoit important de tenir secrette. Dès qu'il fut arrivé, le Roi partit avec lui pour se rendre à Montferrand petite Ville d'Auvergne, où il devoit avoir une Conférence avec Humbert Comte de Maurienne, Alphonse Comte d'Arragon & de Barcelonne, Girard Comte de Vienne, & Raymond Comte de Toulouse. J'ignore quelles affaires il avoit avec ces Princes, excepté avec le Comte de Maurienne. Il devoit traiter avec celui-ci du mariage de Jean son quatrième fils, avec la fille unique de ce Comte. Cette affaire fut entamée à Montferrand : mais comme elle ne put y être terminée, Humbert accompagna le Roi jusqu'à Limoges, où il le pressa de déclarer ce qu'il vouloit faire pour le Prince son fils, en faveur de ce mariage. Henri offrit de donner à Jean, les Villes de Loudun, Chinon, & Mirebeau, à quoi le jeune Roi, qui étoit présent, s'opposa de tout son pouvoir. Il disoit, qu'il étoit bien étrange que le Roi voulût assigner un appanage à son plus jeune fils, dans le tems qu'il refusoit d'en donner un, pendant sa vie, à son fils-ainé qui portoit le titre de Roi, sans avoir de quoi soutenir sa Dignité. Cette opposition causa entre le pere & le fils une assez grande froideur, qui fut encore augmentée par la demande que le jeune Prince fit à son pere qu'il lui cédât la Normandie, en attendant qu'il pût jouir de la Couronne d'Angleterre. Cette demande n'avoit pour but, que de trouver un prétexte de se plaindre, afin de faire éclore le projet, dont il étoit convenu avec le Roi de France.

Henri commença dès lors à soupçonner ce que son fils avoit dans l'ame. Comme il ne doutoit pas qu'il ne se fût laissé débaucher par le Roi de France, il le faisoit observer avec tant de soin, qu'il étoit aisé de comprendre qu'il craignoit de le laisser échapper. D'un autre côté le jeune Prince appréhendant quelque fâcheux revers, si le Roi venoit à découvrir ses desseins, prit la résolution de prévenir ce danger. Quelque précaution que le pere prît, il ne put empêcher que son fils ne se dérobat de la Cour & n'allât à grandes journées

trou-



trouver le Roi de France. Cette démarche acheva de confirmer le vieux Roi dans ses soupçons : mais il ignoroit encore quel pouvoit être le dessein de son fils. Dès que la Reine, qui étoit demeurée à Londres, fut informée que le Roi son fils étoit arrivé à Paris, elle y envoya aussi Richard & Géofroi, avant que Henri eût le tems de donner aucun ordre sur leur sujet. Ainsi le vieux Monarque se vit tout-à-coup abandonné de toute sa Famille, sans sçavoir encore à quoi toutes ces démarches devoient aboutir. Sa colere, qui ne put alors s'étendre sur ses enfans, tomba sur la Reine son épouse qu'il fit enfermer très-étroitement. Mais en cela il ne trouvoit aucun autre avantage, que le plaisir de se venger. Bien-tôt après, les Princes Confédérez, l'ayant attaqué par divers endroits, il eut besoin de toute sa fermeté, pour soutenir tant de chagrins, & de toute sa prudence, pour faire tête à tant d'ennemis. Richard se rendit en Guyenne, dont il fit révolter la plus grande partie. Géofroi, ayant fait soulever les Bretons, se mit à leur tête, à dessein d'arracher au Roi son pere le Gouvernement de la Bretagne. La Normandie fut attaquée par le Roi de France, assisté des Comtes de Flandres, de Boulogne, & de Blois. Le Roi d'Ecosse fit irruption dans les Provinces du Nord d'Angleterre. Le Comte de Leicester débarqua dans le Port de Southampton, une armée qu'il avoit levée en France, dans l'espérance de faire révolter tous les Anglois contre le Roi. Ainsi, Henri voyoit dans toutes les parties de ses Etats, des armées ennemies, contre lesquelles il n'étoit pas préparé.

Pendant ce tems-là, le jeune Henri, qui étoit toujours à Paris, agissoit comme s'il eût été seul Roi d'Angleterre. Il y recevoit les hommages des Vassaux : il faisoit des libéralitez des Terres qui dépendoient de la Couronne ; il assignoit des pensions, sur les revenus publics, & avoit un Sceau à part, comme si le Roi son pere n'eût plus eu aucun droit de se mêler du gouvernement de son Royaume. Il ne voulut pas même garder un seul Domestique qu'il ne lui prêtât serment de fidélité, indépendamment de celle qui étoit dûë au vieux Roi. Ce jeune Prince croyoit avoir si bien pris ses mesures, qu'il regardoit la ruïne du Roi son pere comme infaillible. Le Roi de France, voulant l'entretenir dans cette pensée, affectoit continuellement de faire des railleries picquantes du vieux Henri, & souffroit à peine, qu'en sa présence, on lui donnât le titre de Roi. Il sembloit en effet, que la ruïne de ce Monarque n'étoit pas fort éloignée, puisqu'il avoit tant d'ennemis sur les bras. Mais s'il avoit marqué quelque foiblesse, lorsqu'il avoit eu à faire au Pape, il n'en fut pas de même en cette occasion. Jamais ses vertus ne parurent avec tant d'éclat, que dans le tems qu'il se voyoit comme contraint de céder à sa mauvaise fortune, & pour ainsi dire, réduit à l'extrémité. Animé d'un nouveau courage, à la vûë du danger qui le menaçoit, il mit ordre à ses affaires, avec tant de fermeté, de sagesse & de prévoyance, que malgré les obstacles qui se présentoient sans cesse, & de toutes parts, il remporta enfin un glorieux avantage sur tous ses ennemis. Le Roi de France se vit contraint de lui abandonner Verneuil qui lui avoit coûté un long Siége. Une armée de Brabançons, que Henri envoya dans la Bretagne, gagna contre les Bretons révoltez une Bataille, après laquelle ils se remirent dans l'obéissance. Le Comte de Leicester fut battu en Angleterre, & fait prisonnier, par Humphroy Bohun, Général de l'Armée Angloise, qui se servit utilement d'une Trêve qu'il avoit faite avec le Roi d'E-

HENRI II.

1173.  
le Roi de France.

R. de Dicere.  
Alienor envoie Richard & Géofroi à Paris.

Le Roi la fait mettre en prison.  
Polyd. Vergil.

Il est attaqué de plusieurs endroits.

Henri le fils agit en Souverain.

Le M. de VValfingham.  
M. Paris.  
R. de Hoved.

Le pere se défend vigoureusement & avec succès.

Le Comte de Leicester est battu & fait prisonnier.



**HENRI II.**  
1173.  
**Le Roi d'E-**  
**cosse est fait**  
**prisonnier.**

cosse, pour aller combattre ce Comte. Dès que la Trêve fut expirée, Guillaume recommença ses ravages en Northumberland. Mais pendant qu'il s'occupoit au pillage, il eut le malheur ou l'imprudence de se laisser surprendre, par le Général Anglois, qui mit son armée en déroute, & le fit lui-même prisonnier. Les Ecoissois prétendent que ce fut pendant la Trêve; mais les Anglois assurent qu'elle étoit déjà expirée. Quoiqu'il en soit, ce Prince étant tombé entre les mains des Anglois, fut d'abord conduit au Château de Richemond, d'où on le transféra en Normandie.

**Henri fait**  
**de grands**  
**progrès en**  
**France.**

Pendant que les armes de Henri prospéroient si bien en Angleterre, il étoit occupé en France, à soumettre les Villes & les Provinces qui s'étoient révoltées contre lui. Quoiqu'il ne pût pas être par tout, il donna un si bon ordre à ses affaires, qu'en peu de mois, ou par lui-même, ou par ses Lieutenans, il se rendit maître des principales Places de Guyenne, de Saintonge, d'Anjou, de Poitou, & de Bretagne. Ces heureux succès, qui déconcertèrent les mesures de ses ennemis, dissipèrent entièrement la crainte, dont il avoit été justement saisi au commencement de la guerre.

**Le vent**  
**contraire**  
**empêche le**  
**jeune Henri**  
**de mener**  
**une armée**  
**en Angle-**  
**terre.**

**Henri le**  
**Pere repas-**  
**se la Mer, &**  
**se rend en**  
**Angleterre.**  
**Il fait pé-**  
**nitence sur**  
**le tombeau**  
**de Becket.**

Cependant, le Roi son fils qui le voyoit assez embarrassé en France, prit ce tems-là pour lever une armée composée de troupes Françoises & Flamandes. Dès qu'elle fut en état d'agir, il se mit à la tête, & marcha vers Graveline où il avoit dessein de l'embarquer. Son projet étoit de passer en Angleterre, & de se joindre au Roi d'Ecosse, & au Comte de Leicester, qui n'avoient pas été encore défaits. S'il eût pu passer la Mer dans cette conjoncture, il se feroit sans doute, rendu maître de l'Angleterre. Mais le vent demeura si long-tems contraire, qu'il ne put exécuter ce projet. Pendant qu'il attendoit inutilement un vent favorable, le Roi son Pere eut le tems de rétablir ses affaires en France; après quoi, il alla s'embarquer à Barfleur, d'où il passa heureusement en Angleterre. De Southampton, où il avoit débarqué, il prit le chemin de Cantorbéri, pour aller faire, sur le tombeau de Becket, les pénitences à quoi il s'étoit engagé pour obtenir son absolution. Aussi-tôt qu'il apperçut la Ville, il descendit de cheval, quoiqu'il en fût encore éloigné d'une lieue, & ayant quitté ses bottes, il marcha pied-nud, avec une peine extrême, jusqu'à ce qu'il fût arrivé au sacré tombeau. Ce fut là, qu'après s'être un peu reposé, il se soumit à la honteuse pénitence qu'on lui avoit imposée. Il y reçut quelques coups de verge, par les mains du Prieur & des Moines de St. Augustin, & passa la nuit en prières dans l'Eglise, couché sur le pavé. Dès le lendemain, après qu'il eut assisté à la procession qui se fit autour du tombeau, il partit pour se rendre à Londres. On n'a pas manqué de remarquer, pour faire valoir le crédit que le nouveau Saint avoit à la Cour céleste, que Henri fut redevable de la victoire que ses armes obtinrent sur le Roi d'Ecosse, à l'intercession du Bien-heureux *St. Thomas*. On a dit encore, que le Roi en étoit lui-même tellement persuadé, qu'il lui en rendit grâces publiquement, reconnoissant par-là qu'il ne doutoit nullement de sa Sainteté.

**Il reçoit des**  
**coups de**  
**verge.**

**Il acheve**  
**de réduire**  
**les Rebelles**  
**en Angle-**  
**terre.**

Depuis que le Comte de Leicester & le Roi d'Ecosse avoient été battus, les partisans du jeune Roi, n'osant plus tenir la Campagne, s'étoient retirés dans les Villes fortes, & dans les Châteaux qu'ils occupoient. L'impatience où le Roi étoit d'achever de les réduire, ne lui permit pas de faire un long-sejour à Londres. Peu de jours après son arrivé, il se mit à la tête de son armée, pour aller



aller assiéger les Places qui étoient encore entre les mains des partisans de son Fils. Mais la plupart se rendirent à son approche, & les autres ne résistèrent que peu de jours. Cependant le Roi de France n'espérant plus rien du côté de l'Angleterre, depuis le malheur arrivé aux Alliez, rappella ses troupes de Graveline, & alla faire le Siège de Rouen. Il espéroit de se rendre maître de cette Capitale avant que Henri eût le tems de venir au secours. Mais la grande résistance qu'il trouva dans les habitans, déconcerta ses projets. A la première nouvelle de ce Siège, Henri se mit en Mer avec un bon Corps de troupes, & fit tant de diligence, qu'il se trouva en Normandie avant que Louïs eût fait beaucoup de progrès dans le Siège. Son arrivée imprévûe causa une telle terreur à son ennemi, qu'il leva le Siège, & se retira dans un extrême désordre, laissant tout son bagage devant la Place. Quelques-uns ont même dit qu'il ne put se retirer qu'à la faveur d'un Traité, dont il ne tint aucun compte dans la suite.

HENRI II.  
1173.  
Louïs assié-  
ge Rouen.

Henri lui  
fait lever le  
Siège.

Il se trouve  
dans un état  
florissant.  
1174.

Les affaires de Henri étoient alors dans le plus haut point de prospérité, où il les eût jamais vuës. Maître absolu en Angleterre, il voyoit l'Ecosse abbatuë par la prison de son Roi. L'Irlande se tenoit dans l'obéissance. Les Gallois demeuroient tranquilles dans leur Païs. La Normandie, la Guyenne, & les autres Provinces au delà de la Mer, étoient presque entièrement réduites, n'y ayant plus que quelques Châteaux dans le Poitou, dont le Prince Richard étoit encore en possession. Il n'est donc pas surprenant, que Louïs âgé de plus de soixante ans, désespérât de venir à bout de ce qu'il avoit projeté au commencement de la guerre. Il voyoit que la Ligue, qu'il avoit cru capable de renverser Henri de dessus le Trône, l'y avoit, au contraire, mieux affermi. D'un autre côté, il craignoit que, s'il venoit à mourir pendant la guerre, Philippe son fils, qui n'étoit âgé que de dix ans, ne se trouvât trop embarrassé à la soutenir. Ces considérations lui inspirèrent le desir de faire la Paix. Henri se trouvoit dans les mêmes dispositions. Il souhaitoit, avec ardeur, d'ôter à ses Fils la protection de la France, qui étoit la seule ressource sur laquelle ils pouvoient compter. Richard son second fils, Prince d'une humeur fougueuse & inquiète, étoit le seul qui s'opposoit à cette Paix tant désirée, Mais ni ses Freres, ni le Roi de France, ne jugerent pas à propos de continuer la guerre pour l'amour de lui. Ils consentirent donc à une Trêve, pendant laquelle ils s'engagerent à ne lui donner aucun secours. Henri son Pere profita de cette conjoncture, pour aller réduire à l'obéissance ce Fils obstiné qui enfin, se voyant sans aucun appui, prit le parti d'aller se jeter à ses pieds, pour lui demander pardon. Il en fut mieux reçu qu'il ne l'avoit espéré, il l'accompagna au rendez-vous, que les deux Monarques avoient pris, pour y traiter eux-mêmes des conditions de la Paix. Dans la disposition où ils se trouvoient tous deux, il ne leur fut pas difficile de convenir des Articles. Henri accorda une amnistie générale à tous ceux qui s'étoient révoltés contre lui, sans en excepter un seul. Le Roi, son fils aîné, promit de se tenir à l'avenir dans la soumission, & de faire jouir le Prince Jean son Frere de l'appanage qui lui étoit destiné. Geoffroi & Richard furent satisfaits de ce que le Roi leur Pere leur accorda, où firent semblant de l'être. Enfin le Roi de France promit de rendre à Henri certains Châteaux dont il s'étoit emparé au commencement de la guerre. Pour confirmer la reconciliation entre les deux Rois, on arrêta

Richard  
s'oppose en  
vain à la  
Paix.  
Trêve entre  
les deux  
Rois,

Suivie d'une  
ne Paix.

Mariage  
conclu



HENRI II.  
1173.  
Richard &  
Alix de  
France.

Le Roi  
d'Ecosse est  
relâché à  
de dures  
conditions.  
*Ad. Publ.*  
*T. I. p. 37.*  
*Ra. de Diceto*  
*Polyd. Vergil.*

Il fait hom-  
mage aux  
deux Henris  
pour le  
Royaume  
d'Ecosse.

Il leur livre  
quelques  
Places.

Henri le  
Fils va en  
France.

1175.  
Henri con-  
firme les  
Loix de St.  
Edouard.  
*Marth. Paris.*

qu'il se feroit un mariage, entre Richard & Alix, fille de Loüis. Cette Princesse, qui étoit fort jeune, fut mise entre les mains de Henri le Pere, afin qu'il la fît élever en Angleterre, en attendant qu'elle fût en âge d'être mariée. Mais il abusa de cette confiance, ainsi qu'on le verra dans la suite.

Ce même Traité portoit encore que tous les prisonniers de part & d'autre seroient relâchez. Mais, pour en exclure le Roi d'Ecosse, Henri y avoit fait insérer une restriction qui portoit, que cet Article ne regardoit pas ceux qui étoient déjà convenus de leur rançon. Guillaume étoit de ce nombre & peut-être le seul entre tous les prisonniers. Par l'impatience où il avoit été de se voir libre, il s'étoit soumis à des conditions très-onéreuses. C'étoit de restituer tout ce qu'il avoit enlevé à l'Angleterre, & de faire hommage de son Royaume à cette Couronne. Sur le serment qu'il avoit fait d'exécuter fidèlement ces engagements, il avoit été relâché. Dès que Henri eut terminé toutes ses affaires en France, il se rendit à Yorck, accompagné du Roi son Fils, & d'une nombreuse suite de Noblesse. Ce fut là qu'en présence d'un grand nombre de Seigneurs de l'une & de l'autre Nation Guillaume rendit hommage aux deux Rois d'Angleterre, pour le Royaume d'Ecosse en général, & pour la Province de Gallway en particulier. Cet hommage fut confirmé par un serment solennel que firent les Barons d'Ecosse, qu'en cas que leur Roi vint à se rétracter, ils se retireroient de son obéissance, & consentiroient que le Royaume d'Ecosse fût mis en interdit. Mais comme Henri ne se fioit pas encore trop à ces engagements, Guillaume lui livra les Châteaux de Roxborough, de Barwick, de Sterlyn, & d'Edimbourg, pour gages de sa parole. Cette affaire étant terminée, le jeune Henri repassa en France, où il demeura trois ans, s'occupant à se perfectionner dans tous les exercices du Corps & de l'Esprit, convenables à un Prince.

L'Angleterre se trouvant alors dans un calme dont elle avoit été long-tems privée, Henri profita de ce tems de Paix, pour faire de nouvelles Loix, & pour en renouveler d'autres qui n'avoient pas été bien observées. Ordinairement, les Loix qui sont à l'avantage des Souverains s'observent avec une exactitude scrupuleuse, parce qu'ils y tiennent eux-mêmes la main; mais il ne leur arrive que trop souvent de négliger celles qui sont avantageuses au Peuple. C'est par-là, qu'ils augmentent sans cesse leur Autorité. Mais c'est aussi ce qui cause souvent des révoltes qui deviennent quelquefois plus préjudiciables aux Rois, que les Loix qu'ils ont négligées ou éludées. Henri venoit d'éprouver, d'une manière sensible, combien il est dangereux d'avoir à faire à un Peuple mécontent. D'ailleurs ses trois Fils, qui avoient scû profiter de cette disposition, étoient encore pleins de vie, & selon les apparences, la Paix qu'il venoit de faire avec eux ne les avoit pas beaucoup changez. Il crut donc que, pour leur ôter les moyens de s'engager dans une nouvelle révolte, il étoit de son intérêt de s'attirer l'affection de son Peuple en rétablissant les Loix d'Edouard le Confesseur. Comme ces Loix étoient très-avantageuses aux Sujets, en comparaison de celles de Rois Normans, dont l'unique but étoit d'accroître les revenus du Prince, & d'étendre son autorité, les Grands & le Peuple soupiroient depuis long-tems après ce rétablissement. Ils avoient même fait, sous les Regnes précédens, quelques efforts pour les remettre en vigueur, quoi qu'avec peu de succès. Rien ne pouvoit donc être plus agréable aux Anglois



Anglois que de les voir rétablir. Mais cette condescendance du Roi ne consista qu'en une simple apparence, & en des Ordres publics qui ne furent jamais exécutés.

HENRI II.  
1175.

Ce fut aussi en ce même tems, que Henri partagea l'Angleterre en six Parties ou départemens, qui furent assignés à autant de Juges, pour y aller, en certains tems, tenir les Assises, c'est-à-dire rendre la justice au Peuple. C'est ce qui se pratique encore aujourd'hui. En certaines Saisons de l'année, qu'on appelle *Termes*, le Chancelier envoie les Juges dans les diverses Provinces pour y rendre la Justice, chacun dans son *Circuit*. C'est ainsi qu'on nomme les Provinces qui lui ont été assignées.

1176.  
Règlemens  
pour la Jus-  
tice. Cir-  
cuits des  
Juges.  
R. de Hoved.

Henri se servit aussi de cet intervalle de Paix pour achever de faire démolir tous les Châteaux fortifiés qui restoient encore entre les mains des Particuliers, & qui diminuoient sensiblement la puissance du Souverain.

Le Roi fait  
razer quel-  
ques Châ-  
teaux.

Pendant que ce Monarque s'occupoit à ces affaires publiques, la Princesse Jeanne sa Fille lui fut demandée en mariage, par Guillaume le Bon, Roi de Sicile. Cet établissement lui ayant paru avantageux pour sa Fille, il envoya des Ambassadeurs en Sicile, pour en régler les conditions, après quoi il fit partir la jeune Reine, avec un superbe train.

Mariage de  
Jeanne sa  
Fille avec  
le Roi de  
Sicile.

Le Prince Jean, son quatrième Fils, qui étoit de tous ses Enfans, celui pour lequel il se sentoit le plus de tendresse étant parvenu à l'âge de onze ans, il prit la résolution de faire ériger l'Irlande en Royaume, à dessein d'en gratifier ce Fils bien-aimé. Comme il étoit nécessaire d'avoir pour cela l'agrément du Pape, il envoya des Ambassadeurs à Rome pour y négocier cette affaire. Mais quelque impatience qu'il eût d'en voir la fin, elle ne put être terminée que quelques années après, lorsqu'il ne fut plus en état de pouvoir profiter de la faveur du Pontife.

Il veut faire  
ériger l'Ir-  
lande en  
Royaume  
pour le Prin-  
ce Jean.  
J. Brompton.  
R. de Hoved.

Dans ce même tems, le Roi de France, se sentant déjà cassé, formoit le projet de faire couronner Philippe son Fils, selon la coutume de ses Prédécesseurs. Mais une violente maladie, dont le jeune Prince fut attaqué, mit des obstacles à ce dessein, & fit même craindre beaucoup pour sa vie. Louis fut tellement touché du danger où le Prince son Fils se trouvoit, qu'il voulut aller en pèlerinage au tombeau de Becket, pour demander à Dieu sa guérison par l'intercession de ce Saint. Henri l'alla recevoir à Douvre, & le conduisit à Cantorbéri où ils firent tous deux leurs dévotions. En quittant cette Ville, Louis laissa des présens considérables à l'Eglise où le Saint étoit inhumé.

1177.  
Le Roi de  
France va  
en pèleri-  
nage au  
tombeau de  
Becket.  
Mézerai.  
1178.  
1179.

J'ai passé légèrement sur les événemens de ces dernières années, parce qu'ils m'ont paru peu considérables par rapport aux Etrangers. Cependant les Anglois pourroient trouver, dans ce même intervalle, des choses dignes de leur attention. Par exemple, les *Assises de Northampton* font un Article considérable. C'étoit un renouvellement des Articles de Clarendon, à l'exception de ceux qui regardoient le Clergé, d'où la querelle entre le Roi & Becket avoit pris son origine. On trouve aussi que, pendant ce même tems, Henri fit pour la Justice, & pour la Police divers Réglemens qui peuvent être de quelque utilité pour les Anglois; mais auxquels les Etrangers prendroient sans doute peu d'intérêt. Ainsi je ne croi pas qu'il soit nécessaire d'entrer dans ce détail. Mais il ne faut pas oublier de rapporter un événement de ce même tems-là, qui relève beaucoup la gloire de ce Monarque.

Divers Ré-  
glemens.

Assises de  
Northamp-  
ton.

Alphonse,



HENRI II.

1179.

Les Rois  
de Castille  
& de Na-  
varre pre-  
nent Henri  
pour Arbi-  
tre de leurs  
Différends.  
*Aff. Publ.*  
*Tom. I. p. 33.*

*Alphonse*, Roi de Castille, & *Garcias*, Roi de Navarre, ayant plusieurs grands démêlez ensemble, envoyèrent des Ambassadeurs à Henri pour le prier d'être leur arbitre, promettant d'aquiescer à son Jugement. Une pareille confiance faisant beaucoup d'honneur à ce Prince, il crut y devoir répondre en prenant toutes les précautions possibles pour satisfaire les deux Parties, ou du moins pour éviter le blâme d'avoir prononcé un injuste Jugement. pour cet effet, il fit assembler à Londres tous les Seigneurs, avec les Juges du Royaume, afin de profiter de leurs lumières. Cette affaire ayant été meurement examinée, il prononça sa Sentence à laquelle les deux Rois trouverent bon de se rapporter (1).

1180.

Mort de  
Louis le  
jeune Phi-  
lippe Au-  
guste lui  
succède.

On trouve, dans le Recueil des Actes Publics d'Angleterre, une Convention entre Louis & Henri, par laquelle ces deux Monarques s'engagerent à faire ensemble le voyage de la Terre Sainte. Mais comme cette Pièce est sans date, on ne peut en marquer le tems précis. Il y a pourtant apparence, qu'elle fut faite pendant que Louis étoit à Cantorbéri. La mort de ce Prince, qui arriva en 1180. l'empêcha d'exécuter cette résolution. Philippe son Fils, qui fut depuis sur-nommé *Auguste*, monta sur le Trône de France après lui.

1181.

Luce III.  
Pape.

Le Pape Alexandre III. sortit aussi de ce monde, l'an 1181. Luce III. lui succéda.

1182.

Etat de la  
Cour d'An-  
gleterre.

Quelque apparence de tranquillité qu'il y eût alors à la Cour d'Angleterre l'ambition, l'amour, la jalousie, en un mot, toutes les passions qui agitent le plus fortement les cœurs des Hommes, exerçoient leur empire sur toute la Famille Royale. Le jeune Henri étoit très-mécontent de n'avoir que le titre de Roi, sans en exercer les fonctions. Le Roi son Pere, qui avoit été toute sa vie porté à l'amour, n'avoit pas perdu ce penchant, quoiqu'il fût dans sa cinquantième année. Il étoit devenu amoureux d'Alix de France destinée à Richard son Fils, & la plupart des Historiens font entendre, que cette jeune Princesse avoit eu trop de complaisance pour lui. Richard demandoit qu'on lui donnât la liberté de consommer son mariage. Mais c'étoit plutôt pour avoir un prétexte de se plaindre, que par impatience d'épouser une Princesse que tout le monde soupçonnoit d'entretenir une intrigue criminelle avec son futur Beau-Pere. Geoffroi étant parvenu à sa vingt-quatrième année, se laissoit d'être sous la tutelle du Roi son Pere, qui, sous un prétexte spécieux de protection, lui retenoit la Bretagne. Jean étoit encore plus mécontent, de ce que ses freres étant si bien pourvus, son appanage n'étoit par encore réglé. Cependant, comme le Roi lui témoignoit beaucoup d'affection, il y avoit apparence, qu'avant sa mort il pourvoiroit à l'établissement d'un fils si chéri. La Reine Aliénor étoit toujours prisonnière, sans que l'intercession de ses Enfants pût lui faire obtenir sa liberté.

Henri seme  
la diffen-  
sion entre  
ses enfans.

Henri n'ignoroit pas les sentimens de ses trois fils-ânez. Quoiqu'il cachât sa crainte avec beaucoup de soin, il ne laissoit pas d'appréhender qu'une Conspiration, semblable à la précédente, ne lui ravît la Couronne sur ses vieux jours. Pour se mettre à couvert de leurs pratiques, il crut que le meilleur moyen étoit de semer la dissension entr'eux, de peur que leur union ne lui devînt un jour funeste. Dans cette vuë, il mit en tête à son fils-ainé, que ses freres

(1) Le détail de ce procès & la Sentence se trouvent dans le Recueil des Actes Publics, *Tom. I. pag. 42. & 50.*



freres étoient obligez de lui faire hommage des Etats qu'ils possédoient, ou du moins, dont ils portoient les titres. Le jeune Roi reçut cette proposition avec joye, & résolut d'exiger cet hommage de ses freres. Mais les deux cadets n'étoient nullement disposez à lui rendre ce devoir. Richard soutenoit, que le Duché de Guyenne, qui devoit faire son appanage, n'étoit pas un Fief de la Couronne d'Angleterre, en quoi il étoit très-bien fondé. Geoffroi n'avoit pas tout-à-fait la même raison de s'en dispenser, puisqu'il n'ignoroit pas que le Duché de Bretagne relevoit de la Normandie. Mais il falloit que le Roi cédât la Normandie à son fils-aîné, sans quoi celui-ci n'avoit aucun droit de demander cet hommage. Cependant le Pere n'avoit rien moins dans l'intention, que se dépouiller de ce Duché avant sa mort, moins encore en faveur d'un fils, dont l'ambition lui étoit trop connue. Par cette raison, Geoffroi éludoit la demande que son frere lui faisoit. Il feignoit pourtant de demeurer respectueusement attaché au Roi son Pere, quoiqu'en secret, il s'entendît avec Richard qui se trouvoit dans le même cas. Le jeune Henri, que le Roi son Pere avoit adroitement engagé dans cette querelle, ne tarda pas long-tems à s'appercevoir du motif qui l'avoit fait agir. Il usa pourtant d'une profonde dissimulation. Pendant qu'il feignoit d'être irrité contre ses freres, il prenoit avec eux de secrettes mesures pour tâcher de ravir au Roi l'autorité souveraine dont il souhaitoit depuis long-tems, d'être lui-même revêtu. Mais Dieu ne lui permit pas de pousser plus loin l'exécution de cet injuste projet. Une maladie, qui l'enleva du monde, dans la vingt-huitième année de son âge, délivra le Roi son Pere du danger dont il étoit menacé. Déjà ce jeune Prince s'étoit rendu en Guyenne, à dessein de faire révolter les Gascons, lorsqu'il fut attaqué d'une fièvre lente, qui le contraignit de s'arrêter dans le Château de Martel en Querci. Dès qu'il s'aperçut que son mal devenoit de jour en jour plus dangereux, & que vrai-semblablement il n'en reviendrait jamais, il témoigna un extrême regret de tout ce qu'il avoit fait ou projeté contre le Roi son Pere. Il souhaita même de le voir, pour lui donner des marques de sa repentance. Avant que de mourir, il eut la satisfaction de recevoir un anneau que le Roi lui envoyoit en signe du pardon qu'il vouloit bien lui accorder. Si les Historiens n'ont pas exagéré la repentance de ce jeune Prince, il paroît qu'elle étoit des plus sinceres. Il répandit beaucoup de larmes en recevant la bague que le Roi lui envoyoit, & comme il se trouvoit alors sur le point d'expirer, il se fit mettre sur la cendre, revêtu d'un sac, & la corde au cou, & en cet état, il voulut rendre le dernier soupir. La tendresse du Pere se réveilla quand il apprit la mort de son Fils. Quoiqu'il n'eût pas sujet d'être content de lui, il fit paroître un extrême regret de sa perte. Mais, selon les apparences, il en fut bien-tôt consolé.

Il est certain que ce jeune Prince avoit de très-bonnes qualitez. Peut-être auroit-il donné plus de satisfaction au Roi son Pere, s'il en eût reçu moins de marques de tendresse pendant son enfance. Cette affection extraordinaire que le Roi témoignoit pour lui contribua, sans doute, à lui gâter l'esprit, comme d'un autre côté, la contrainte où il fut tenu, depuis son Couronnement, lui fit regarder son propre Pere comme un ennemi. C'est ce qui l'engagea dans divers complots pour le détrôner, jusqu'à ce qu'enfin, la mort lui fit voir les objets sous une autre forme. Marguerite de France sa

HENRI II.

1182.

*Le Moine  
de Walsingham.*

1183.

*Mort du  
Roi Henri  
le fils.*



HENRI II. 1184. femme, de laquelle il avoit eu un fils qui étoit mort dans l'enfance, fut renvoyée au Roi Philippe son frere, qui la remaria quelque tems après, à *Bela* Roi de Hongrie.

La mort du jeune Henri suspendit pour un tems, les troubles qui étoient sur le point d'agiter la famille Royale. Richard, quoique d'un naturel impétueux, demeura quelque-temps en repos, pour voir quelle conduite le Roi tiendrait à son égard, depuis qu'il étoit devenu son Héritier présomptif.

Le Patriar-  
che de Jérusalem vient  
demander  
du secours  
au Roi.

Pendant cette tranquillité, on vit arriver à la Cour Héraclius Patriarche de Jérusalem, qui venoit demander du secours au Roi pour les Chrétiens de la Terre Sainte. Il lui présenta les clefs du St. Sepulcre & de la Tour de David, pour marque du desir qu'ils avoient de se ranger sous son obéissance, comme étant petit-fils de Foulques d'Anjou l'un de leurs Rois. Avant que de répondre au Patriarche, Henri convoqua une Assemblée de Seigneurs à Clarkenwell proche de Londres, où ce Prélat raconta, les larmes aux yeux, les maux dont les Chrétiens de la Palestine étoient accablés. Ensuite, il tâcha de persuader au Roi, qu'il avoit un droit incontestable à la Couronne de Jérusalem. Mais cette supposition étoit trop grossiere, puisqu'il étoit notoire que Foulques, Ayeul de Henri, n'avoit porté cette Couronne que par le droit de sa seconde femme, & que Geoffroi, Pere de Henri, étoit né de la premiere. A cette harangue, le Patriarche ajouta la lecture d'une Lettre que le Pape adressoit à tous les Princes Chrétiens, pour les exhorter à secourir leurs freres de la Palestine. Henri ayant demandé les sentimens des Seigneurs sur les propositions du Patriarche, on lui répondit, qu'on ne jugeoit pas qu'il dût exposer sa personne dans une expédition de cette nature; mais qu'il suffiroit de donner un secours en argent. Le Roi suivit cet avis, & ayant mis une somme considérable entre les mains d'Héraclius, il se contenta de permettre à ses Sujets de prendre la Croix, sans vouloir s'engager lui-même à cette entreprise. En conséquence de cette permission, l'Archevêque de Cantorbéri, plusieurs Comtes, Barons, Chevaliers, & une infinité de personnes d'un rang inférieur, se préparèrent pour ce voyage. Mais le Patriarche, voulant faire sa Cour au Roi, lui dit, en prenant congé, qu'il auroit préféré sa seule personne à tous les Anglois qui s'étoient engagez dans la Croisade.

Le Roi lui  
fournit de  
l'argent.  
Beaucoup  
de gens  
prennent la  
Croix.

1185.  
Le Pape  
envoie une  
Couronne  
au Prince  
Jean.  
Henri en-  
voie Jean  
Gouver-  
ner l'Ir-  
lande.

Le Pape ne fut pas content de ce que Henri avoit refusé de prendre la Croix. Il lui en marqua même son ressentiment, en lui refusant, à son tour, certaines faveurs dont il auroit pu le gratifier, s'il eût été plus satisfait. Cependant, afin de ne pas le rebuter entièrement, il lui permit de faire couronner Roi d'Irlande le Prince Jean son plus jeune fils, auquel il envoya, pour cet effet, une Couronne de plumes de Paon, tissées avec l'or. En lui accordant cette faveur, il se réserva expressément le Denier de St. Pierre sur chaque maison d'Irlande, & plusieurs autres avantages, se procurant ainsi, en échange d'une permission qui ne lui coûtoit rien, une augmentation considérable de ses revenus. Dès que le Roi eut reçu la réponse du Pape, il fit le Prince son Fils Chevalier, & l'envoya pour Gouverneur en Irlande, n'osant pas l'y faire couronner, de peur de fournir à Richard un prétexte de demander la même faveur en Angleterre. Jean fut très bien reçu dans cette Isle, où il étoit regardé comme devant un jour en être le Souverain. Mais dans la suite, s'étant laissé gouverner par les conseils des jeunes gens qui l'avoient accompagné, il

aliéna



aliéna tellement les cœurs des Insulaires, que le Roi son Pere se vit enfin obligé de le rappeler.

Le Pape Luce III. étant mort cette année, Urbain III. qui lui succéda, fit l'Archevêque de Cantorbéri son Légat en Angleterre. C'étoit alors Baudouin, Moine de Cîteaux, qui occupoit ce Siège, ayant succédé à Richard mort en 1184.

Les affaires d'Irlande caufoient peu d'inquiétude au Roi, en comparaison de celle que lui donnoit l'humeur violente de son Fils Richard. Ce jeune Prince qui s'étoit tenu en repos depuis la mort de son frere aîné, s'étoit enfin lassé d'un état si peu conforme à son naturel. Il avoit fait un voyage en Guyenne où il avoit prétendu commander avec une autorité absolue, indépendamment des ordres du Roi son Pere. Cette prétention se trouvoit appuyée par les Gascons mêmes qui aimoient bien mieux avoir un Souverain particulier, que de dépendre de la Cour d'Angleterre. Après que Richard eut travaillé quelque tems à mettre cette Province dans ses intérêts, il alla dans le Poitou, où il assembla des troupes, pour faire la guerre aux Bretons dont il étoit mécontent. Geoffroi son frere, qui se trouvoit alors en Bretagne, surpris de cette attaque imprévûe, assembla promptement une petite armée, & alla lui présenter le combat. Mais comme ses forces étoient inférieures en nombre, il fut aisément battu. Richard auroit poussé plus loin son entreprise, si la crainte qu'il eut du Roi son Pere, qui se préparoit à l'aller châtier, ne l'eût obligé à se retirer dans le Poitou, où il prétendoit se défendre. Cependant, Henri connoissant parfaitement l'humeur de son fils, qui ne pouvoit être domptée que par la force, avoir préparé des forces capables de lui ôter toute espérance de pouvoir résister. Mais avant que d'en venir aux extrémités, il lui fit dire, qu'il lui ordonnoit absolument de ne se mêler plus de ce qui regardoit la Guyenne, dont il ne pouvoit se mettre en possession, qu'après la mort de la Reine sa Mere, & qu'à cette condition, il lui laisseroit la jouissance du Poitou. Que s'il refusoit d'obéir, non seulement il sçauroit bien l'y contraindre, mais il lui ôteroit encore toute espérance d'avoir jamais aucune part à la Succession. Richard épouvanté par ces menaces, & par les grands préparatifs du Roi, prit le parti de se soumettre à sa volonté. Mais comme cette soumission étoit forcée, il en conserva dans son ame un chagrin, dont bien-tôt après on vit éclater les effets. L'exemple de Guillaume le Conquérant, qui avoit préféré le second de ses fils à l'aîné, sembloit, en quelque maniere, autoriser le Roi à faire cette menace à Richard. Aussi, ce jeune Prince ne put-il s'empêcher d'en être étonné, dans la crainte où il étoit que l'un de ses freres ne le supplantât. C'étoit par cette considération, qu'il gardoit encore des ménagemens avec le Roi son Pere, & qu'il tâchoit de modérer l'impétuosité naturelle de son tempérament. Mais il fut délivré d'une partie de cette inquiétude, par la mort de Geoffroi son frere, arrivée à Paris, où il étoit allé pour assister à un Tournoi. Ce Prince, qui avoit déjà une Fille nommée *Aliénor*, laissa Constance de Bretagne sa femme enceinte d'un fils dont elle accoucha peu de tems après, & auquel on donna le nom d'*Arthur*.

Henri souhaitoit avec beaucoup de passion d'avoir la tutelle de ces Enfants, afin de pouvoir garder la Bretagne sous ce prétexte. Ce fut dans cette vûe, qu'il fit un voyage en ce Pais-là, espérant de faire approuver ses prétentions

HENRI II.

1172.

Il l'en rappelle.

Urbain III. Pape.

Baudouin Archevêque de Cantorbéri.

Richard excite des troubles en Guyenne.

1186.

Il fait la guerre aux Bretons. R. de Hoved.

Henri se prépare à le châtier.

Richard se soumettr

Mort de Geoffroi Duc de Bretagne.

Affaires de Bretagne. Agentré.



**HENRI II.** 1186. aux Etats. Mais constance, sa Belle-fille, s'y opposa fortement. Elle disoit qu'étant Mere de ces Enfans, c'étoit à elle à prendre soin de leur éducation. De plus elle soutenoit, qu'ils n'avoient rien à prétendre, qu'après sa mort, puisque leur Pere n'avoit été Duc de Bretagne qu'en qualité de son Epoux. Mais Henri, comme grand-Pere prétendoit qu'on ne pouvoit lui disputer la tutelle de ses petits-enfans. Les Etats de Bretagne, qui craignoient plus la puissance du Roi, qu'ils n'approuvoient ses raisons, se trouvoient dans un assez grand embarras. La justice de leur propre intérêt demandoient, que Constance, qui étoit l'Héritière du Duché, en eût le Gouvernement. Mais d'un autre côté, il étoit dangereux de renvoyer Henri sans lui donner quelque satisfaction. Enfin, ils trouverent un expédient dont le Roi voulut bien se contenter, parce qu'il comprit bien qu'il lui seroit difficile d'obtenir davantage. Ils laisserent les Pupilles sous la garde de la Duchesse leur mere, & ordonnerent que tous les Ordres, & Actes publics s'expédieroient en son nom, & en celui de son fils conjointement. Mais ils y ajoutèrent cette condition, qu'il ne se feroit rien d'important, sans l'avis & l'approbation du Roi d'Angleterre. Avant que de quitter la Bretagne, Henri fit en sorte que les Etats prêterent serment de fidélité au jeune Arthur, comme à leur Souverain. Il craignoit, que si Constance se remarioit & qu'elle eût des enfans d'un second lit, elle ne les préférât à ceux du premier.

Philippe  
forme des  
projets con-  
tre Henri.

Il commen-  
ce la guerre.

Trêve entre  
les deux  
Rois.  
*Ra. de Diceto*

1187.  
Philippe dé-  
bauche Ri-  
chard.

Henri ne se seroit peut-être pas contenté de ce qu'il avoit obtenu des Bretons, s'il n'eût craint que Philippe, nouveau Roi de France, ne se fût mêlé de cette affaire. C'étoit un Prince, qui tout jeune qu'il étoit, méditoit de grands projets. Il ne pouvoit s'empêcher de marquer le chagrin qu'il avoit de voir tant de belles Provinces de son Royaume entre les mains des Anglois. Depuis qu'il étoit monté sur le Trône, il avoit formé le dessein de les leur arracher, & de se servir, pour y réussir, de toutes les occasions qui se pourroient présenter. Suivant cette résolution, il crut que la dissension entre Henri & Richard son fils, lui offroit une conjoncture qu'il ne devoit pas laisser échapper. Il se persuadoit, que ces Princes étant désunis, & désarmés, & ne soupçonnant point qu'ils dussent être attaqués, il ne lui seroit pas impossible de leur arracher quelque partie de ce qu'ils possédoient en France. Dans cette pensée, il fit des préparatifs extraordinaires, sous des prétextes propres à en cacher le véritable motif. Dès qu'il se vit en état de pouvoir agir, il fit sommer Richard de venir lui rendre hommage, pour le Poitou, & demanda au Roi Henri, qu'il lui restituât le Vexin & tout ce qu'il avoit reçu pour la dot de Marguerite, veuve de son fils-aîné. Mais pour cette fois, il trouva qu'il avoit mal pris ses mesures. Henri & Richard s'étant réunis pour leur commun intérêt, lui donnerent tant d'affaires, l'un en Normandie, l'autre du côté de Guyenne, qu'il se vit obligé de demander une Trêve, qui lui fut accordée pour deux ans.

Cette expérience lui ayant fait connoître, combien il lui seroit difficile d'exécuter ses desseins, s'il ne fomentoit la dissension qui avoit commencé à éclater entre Henri & Richard, il ne tarda pas longtems à y travailler. Pour réussir avec plus de facilité, il fit en sorte, que pendant la Trêve, Richard alla lui rendre visite à Paris, où il lui fit un accueil qui paroissoit très-cordial, jusqu'à le faire coucher avec lui dans un même lit. Ces caresses firent un  
prompt



prompt effet sur l'esprit du Prince Anglois, qui n'en soupçonnoit point le motif. En peu de tems il conçut pour Philippe une si forte affection, qu'il lui fit confidence de tous les sujets qu'il croyoit avoir d'être mécontent du Roi son pere. Philippe profitant de cette ouverture, feignoit de le plaindre, & d'entrer bien avant dans ses intérêts. Il s'étonnoit avec lui, que le Roi son pere le traitât avec tant de dureté, & qu'après avoir fait couronner son frere-aîné dans un âge moins avancé, il lui refusât la même grace. Il ajoutoit adroitement, qu'il y avoit lieu de craindre, qu'il n'eût formé le dessein de mettre sur le Trône Jean son plus jeune fils, pour lequel il témoignoit beaucoup de tendresse. De ces considérations il étoit naturel de conclurre, qu'il étoit nécessaire de prendre des précautions pour s'opposer à cette injustice. Richard recevoit ces marques d'affection avec une avidité, & une confiance, qui faisoient concevoir à Philippe de grandes espérances de réussir dans ses desseins.

HENRI II.  
1187.

Cependant, le long séjour que Richard faisoit à Paris, causoit une extrême inquiétude au Roi son pere, qui ne cessoit point de le rappeler. Il connut bien-tôt que ses soupçons n'étoient pas sans fondement. Dans le tems que la Trêve alloit expirer, Richard, sans quitter la Cour de France, se plaignit hautement, de ce que le Roi son pere ne lui avoit pas permis de consommer son mariage avec la Princesse qui lui étoit destinée. Mais comme Henri auroit pu se servir du prétexte de ce mariage, pour le faire retourner auprès de lui, il se prépara une autre raison pour se dispenser d'obéir. Il feignit d'avoir des avis secrets, que le Roi avoit pris la résolution de le faire arrêter, & de le tenir en prison, afin de pouvoir plus aisément mettre son cadet sur le Trône. Les démarches de Richard mirent Henri dans un extrême embarras. Il comprenoit que cette affaire pourroit avoir de fâcheuses suites, s'il ne trouvoit les moyens de tirer son fils d'entre les mains de Philippe. Mais il n'étoit pas facile d'en venir à bout, si Richard lui-même n'y consentoit. Comme il s'agissoit donc principalement de gagner son fils, il lui dépêcha secrettement un homme affidé qui lui fit comprendre, qu'il avoit imprudemment donné dans les pièges du Roi de France: Que le but de ce Monarque n'étoit que de le défunir d'avec le Roi son pere, afin de pouvoir profiter de leur mauvaise intelligence. Richard s'étant rendu à ces remontrances, quitta brusquement la Cour de France, & se rendit auprès du Roi.

Plaintes de  
Richard  
contre le  
Roi son pere

Il retourne  
auprès de  
lui.

La Trêve étant expirée, les deux Monarques reprirent les armes. Mais dans le tems qu'ils recommençoient les hostilités, ils reçurent une triste nouvelle qui suspendit pour un tems leur animosité. C'étoit que la Ville de Jérusalem avoit été prise par le Sultan Saladin, & que Gui de Lusignan, qui avoit en dernier lieu tenu le Sceptre de ce Royaume, étoit entre les mains des Infidèles. Comme l'union des Chrétiens avoit autrefois procuré la conquête du Royaume de Jérusalem, leur désunion fut la cause de sa ruine, après qu'il eut subsisté près d'un Siècle. Cette nouvelle, qui consterna beaucoup les Princes de l'Europe, fut particulièrement funeste au Pape Urbain III. quien mourut de chagrin. Il fut bien-tôt suivi de Gregoire VIII. son Successeur, qui n'ayant siégé que trois mois, fit place par sa mort à Clément III.

Prise de Jérusalem par les Sarrafins.  
R. de Hoveden. Rad. de Diceto.

Clément III  
Pape.

Les deux Rois de France & d'Angleterre furent très-sensibles à la perte que les Chrétiens venoient de faire en Orient. Leur zèle s'étant réveillé à cette occasion, ils résolurent d'un commun accord, d'abandonner leur querelle particulière

Philippe &  
Henri font  
une Trêve,  
& prennent



HENRI II.  
1187.  
la Croix.  
Mézerei.

ticuliere pour celle de Dieu, (car c'est ainsi qu'on parloit alors) & de se voir à Gisors, afin de chercher ensemble les moyens de remédier à ce mal. Dans leur entrevûë, leur premier soin fut de renouveler la Trêve. Ensuite, ces deux Monarques, aussi-bien que le Comte de Flandres qui assistoit à la Conférence, prirent la Croix, se distinguant tous trois par de différentes couleurs. Philippe prit une Croix rouge. Henri voulut en avoir une blanche, & le Comte de Flandres choisit la couleur verte. Ceux de leurs Sujets qui se croisèrent les imiterent dans cette distinction de couleurs.

1188.  
Querelle entre Richard & le Comte de Toulouse.  
Ra. de Dicet.

Mais l'ardeur que les deux Rois avoient fait paroître ne fut pas de longue durée. Elle fit bien-tôt place à une animosité d'autant plus surprenante, que le sujet en étoit peu important. Le Prince Richard, qui devoit être de l'expédition de la Terre Sainte, ayant besoin d'argent pour ce voyage, s'étoit rendu en Poitou pour en recouvrer. Pendant qu'il étoit occupé de ce soin, un Officier de Raymond Comte de Toulouse, qui passoit par ce Pais-là, lui ayant donné quelque sujet de mécontentement, il le fit mettre en prison. Raymond en ayant été informé, fit arrêter par représailles, deux Gentilshommes Poitevins qui passaient par Toulouse, en revenant de S. Jacques de Compostelle. Ces manieres violentes ayant produit une querelle très-animée entre ces deux Princes, Richard en prit occasion de renouveler les prétentions de la Maison de Poitiers sur le Comté de Toulouse. Cela lui fournit un prétexte d'entrer en armes dans le Pais du Comte Raymond, où il s'empara de Moissac, & de quelques autres Places. Raymond se voyant ainsi engagé dans une guerre, dont il ne doutoit point que le Roi d'Angleterre ne fût l'Auteur, demanda du secours au Roi de France. Quoique Philippe fût mieux instruit que le Comte de Toulouse, & qu'il sçût bien, qu'il étoit très-possible que Richard eût entrepris cette guerre sans la participation du Roi son pere, il feignit de croire qu'elle se faisoit par les ordres de Henri. Ainsi, sous prétexte de secourir le Comte de Toulouse son Vassal, il fit une diversion dans le Berri, où il s'empara d'Issoudun. C'est là le sujet de cette nouvelle rupture entre les deux Rois, dans le tems qu'ils sembloient ne respirer que la destruction des Infidelles.

La Guerre se renouvelle entre Philippe & Henri.

Richard se jette entre les bras du Roi de France.

Plaintes de Richard.

Le commencement de cette Guerre n'ayant pas des événemens fort remarquables, il n'est pas nécessaire d'en faire le detail. Il suffira d'en rapporter les suites, qui furent très-funestes au Roi d'Angleterre. Pendant qu'elle se pouvoit vivement des deux côtes, tout-à-coup, & lorsque Henri s'y attendoit le moins, Richard son fils l'abandonna pour aller se jeter entre les bras de Philippe. Vraisemblablement ce fut un effet des intrigues du Roi de France, que les Historiens n'ont pas pris soin de développer. Quoiqu'il en soit, Richard prétendoit avoir deux sujets de plainte contre le Roi son pere. Le premier étoit qu'il lui retenoit la Princesse Alix, & qu'il avoit offert à Philippe, qui le pressoit de faire accomplir ce mariage, de la faire épouser au Prince Jean, à des conditions plus avantageuses. Soit que cela fût vrai, ou que Philippe lui en eût fait une fausse confidence, pour le brouiller avec Henri, il crut, ou feignit de croire, que le projet étoit formé de le priver de son droit d'aînesse, pour mettre son frere cadet sur le Trône. L'autre sujet de plainte étoit, que Philippe ayant offert de consentir à une Trêve, Henri l'avoit refusée, disant qu'il étoit plus à propos de faire une Paix qui réglât les prétentions de chacun, avant



avant que des'engager dans le voyage de la Terre Sainte. C'est ce qui ne plaisoit pas à Richard. Sa raison étoit, que par la Paix, il auroit été obligé de restituer les Conquêtes qu'il avoit faites sur le Comte de Toulouse, au lieu que par la Trêve, il en auroit conservé la possession.

HENRI II.  
1188.

Autant que la défection de Richard causa de chagrins au Roi son pere, autant donna-t-elle de joye à Philippe, qui depuis ce tems-là, eut un grand avantage sur son ennemi. En se retirant, Richard avoit débauché au Roi une partie de ses Provinces de France, & par-là, il l'avoit presque mis hors d'état de soutenir cette Guerre. Par cette raison, Henri pressoit de tout son pouvoir la négociation & la conclusion de la Paix. Mais Philippe proposoit des conditions si dures, qu'elles ne pouvoient être acceptées. Il demandoit que le mariage de Richard avec Alix fût consommé, & que ce Prince fût Couronné avant la mort de son pere, afin que personne ne pût lui disputer à l'avenir, les droits qu'il avoit à la Couronne. Henri ne pouvoit goûter aucune de ces deux conditions. Sa passion pour Alix ne lui permettoit pas de mettre cette Princesse entre les bras d'un autre, & peut-être y avoit-il des raisons très-fortes pour l'empêcher de la donner à son fils. D'un autre côté, il s'étoit trop mal trouvé d'avoir fait Couronner Henri son fils-aîné, pour vouloir se mettre dans le même risque à l'égard de celui-ci qui ne lui paroissoit pas moins dangereux que son frere. Cette premiere tentative n'ayant pas réussi, Henri en fit encore une autre pour obtenir la Paix : mais il trouva que Philippe, devenu plus intraitable, ajoûtoit une nouvelle condition. Il prétendit que Henri menât le Prince Jean à la Terre Sainte, de peur qu'en l'absence de Richard il ne s'emparât de la Couronne, en cas que le pere mourût en cette expédition. Henri, choqué de ce que Philippe vouloit entrer si avant dans les affaires de sa Famille, rompit la négociation. Cette rupture confirma Richard dans la pensée qu'il avoit résolu de le priver de la Couronne, pour la donner à son cadet.

1189.  
Henri tâche  
en vain de  
faire la Paix.  
*R. de Hoved,*

Toute espérance de Paix s'étant évanouie, Philippe reçut Richard à l'hommage de toutes les Provinces, que la Couronne d'Angleterre possédoit en France, prétendant que Henri s'étoit rendu coupable de félonie, en faisant la guerre à son Souverain.

Philippe reçoit Richard  
à l'hommage des Provinces de  
France.

Cette démarche étant faite, on recommença bien-tôt avec plus de fureur que jamais à répandre le sang Chrétien, & l'ardeur qu'on avoit fait paroître contre les Infidelles se rallentit insensiblement. Henri avoit un grand désavantage dans cette Guerre. La pûpart de ses Sujets de France l'avoient abandonné, pour se jeter dans le parti de son fils. Cette défection étoit si générale, qu'étant allé à Saumur pour y passer les Fêtes de Noël, il eut la mortification de ne s'y voir accompagné que de trois ou quatre Gentilshommes. Son chagrin fut encore augmenté par les mauvais succès de la campagne suivante. Ses troupes par tout battues se trouverent enfin réduites à un si petit nombre, qu'il se vit hors d'état de pouvoir continuer la guerre. Ses affaires étant dans une si fâcheuse situation, il pria le Pape d'employer son autorité, pour lui faire obtenir la Paix. Mais cette voye ne lui réussit pas. Veritablement, le Pontife envoya en France des Légats qui menacerent Philippe de l'excommunication, s'il ne laissoit au Roi d'Angleterre la liberté d'accomplir son vœu. Mais ces menaces ne produisirent pas l'effet qu'ils en avoient attendu.

Henri est  
abandonné  
de ses Sujets  
de France.

Il est battu  
par tout.

Il fait agir  
le Pape pour  
avoir la Paix.



**HENRI II.** tendu. Ce Monarque répondit fièrement, que le Pape n'avoit aucun droit de se mêler de ce qu'il faisoit dans son Royaume, sur tout quand il s'agissoit de châtier un de ses Vassaux qui avoit osé prendre les armes contre lui. Il ajouta d'un air insultant, qu'il ne doutoit point que l'odeur des Sterlings ne fit parler les Légats de cette manière. Henri craignant les suites d'une Guerre si malheureuse, & ne voyant plus de ressource du côté du Pape, se vit enfin dans la nécessité d'accepter les conditions qu'il plût à Philippe de lui imposer, dont voici les principales.

1189.  
Réponse de  
Philippeaux  
Légats.

Henri est  
contraint  
d'accepter  
une Paix  
défavorable.

Articles de  
la Paix.  
*R. de Diceto.*  
*Brady.*

Que les Sujets de Henri, tant Anglois que François, prêteroiert serment de fidélité à Richard, & que ceux qui avoient suivi le parti du fils, ne retourneroient à l'obéissance du pere, qu'un mois au plûtôt, avant le départ pour la Terre Sainte.

Que les deux Rois, avec le Prince Richard, se rendroient à Vézelay dans le Nivernois, pour commencer le voyage.

Que tous les Sujets du Roi d'Angleterre auroient un libre passage par la France, en payant les droits accoutumés.

Que Henri seroit obligé de payer au Roi de France, vingt-mille marcs pour le dédommager des frais de la guerre.

Que tous les Barons Sujets du Roi d'Angleterre jureroient, qu'en cas qu'il violât ce Traité, ils prendroient le parti du Roi de France contre lui.

Que les Villes de Tours & du Mans demeureroient entre les mains de Philippe jusqu'à ce que le Roi d'Angleterre eût exécuté tous les Articles de ce Traité.

Henri découvre que  
Jean son fils  
étoit d'intelligence  
avec Richard.

*J. Brompron.*  
Il fait des  
imprécations contre  
ses enfans.  
Il meurt à  
Chinon.

Son corps  
jetta du sang  
à l'arrivée  
de Richard.

Ce fut avec un extrême chagrin qu'un Prince aussi fier que l'étoit Henri, se vit contraint de subir des conditions si déraisonnables. Le souvenir des avantages qu'il avoit toujours remportés sur la France avant cette fatale guerre, loin de le consoler, ne servoit qu'à rendre ce calice plus amer. A cette mortification se joignit encore un nouveau chagrin auquel il ne put résister. Il découvrit, que pendant toute la guerre précédente, le Prince Jean son fils bien-aimé avoit entretenu une étroite correspondance avec Philippe, & qu'il étoit entré dans les complots de son frere, pour détrôner un pere qui lui avoit toujours témoigné tant d'affection. La douleur qu'il en ressentit le transporta tellement, qu'il en vint jusqu'à maudire le jour de sa naissance. Il fit même contre ses deux fils des imprécations que les Evêques qui étoient présens ne purent jamais lui persuader de révoquer. Peu de tems après il tomba malade à Chinon, & sentant que sa fin approchoit, il se fit porter dans l'Eglise devant le grand Autel, où après s'être confessé, & avoir donné quelques marques de repentance, il expira. Il n'eut pas plûtôt les yeux fermés, qu'il fut abandonné de tous ses Domestiques dont quelques-uns même eurent l'insolence de le dépouiller, & de le laisser tout nu dans l'Eglise. Son Corps fut porté à Fontevraud, où il avoit ordonné sa sépulture. Un accident extraordinaire rendit ce transport remarquable. Richard son fils étant allé au devant du convoi, pour accompagner son pere au tombeau, si-tôt que ce Prince parut, le Corps jeta une grande abondance de sang par le nez & par la bouche. Ce spectacle toucha tellement le cœur de Richard, quoique naturellement assez dur, qu'on le vit fondre en larmes, & s'accuser hautement d'être la cause de la mort de son pere.

Telle



Telle fut la fin de Henri II. l'un des plus grands Princes de son tems, tant par la grandeur de son génie, que par l'étendue de ses Etats. Le mélange de vices & de vertus, qui se rencontroit dans ce Monarque, fait qu'il est difficile de lui donner un caractere général, qui lui convienne parfaitement. Il étoit vaillant, prudent, généreux, grand Politique, studieux, sçavant, & d'un génie très-élevé. D'un autre côté, il étoit fier jusqu'à l'excès, d'une ambition démesurée, & d'une luxure sans bornes. Jamais rassasié de biens ni d'amour, il travailla toute sa vie à faire des acquisitions de ces deux côtez. Il n'y eut pas jusqu'à la Princesse destinée à son propre fils, dont il n'attaquât la pudicité : défauts, qui balancent assez toutes ses belles qualitez. Au commencement de son Regne, qui fut des plus heureux pendant quelques années, il n'y avoit point en Eupore de Roi plus craint, & plus respecté. Au milieu d'une fortune éclatante qui sembloit lui promettre de grandes prospéritez, il étoit regardé comme le plus heureux Prince du monde, avant que l'affaire de Becket commençât à troubler sa felicité. Mais cette fâcheuse querelle, qui lui fit essuyer tant de chagrins, ayant été suivie des dissensions qui s'élevèrent dans sa famille, il vit changer en infortunes, le bonheur qui l'avoit jusqu'alors accompagné. Cependant si ce Prince fut malheureux, ses malheurs ne tombèrent que sur sa personne, & non pas sur son Royaume qui n'avoit jamais été si florissant qu'il le fut sous son Regne. Par son avènement à la Couronne, l'Angleterre devint un des plus puissans Etats de l'Europe, & commença dès lors à marcher du pair avec la France, à laquelle elle étoit auparavant très-inférieure. Outre les grandes & les riches Provinces qui furent ajoutées, de son tems, à la Monarchie Angloise, la conquête de l'Irlande est un avantage qui relève beaucoup le regne de ce Monarque, & qui doit rendre sa mémoire précieuse aux Anglois. Sa mort arriva le 6. de Juillet de l'année 1189. dans la cinquante-sixième année de son âge, après un Regne de trente-quatre ans huit mois & douze jours.

De cinq fils qu'il eut d'Aliénor de Guyenne sa femme, il n'y eut que Richard & Jean qui lui survécurent : mais Geofroi, qui étoit le troisième, avoit laissé un fils & une fille dont j'aurai occasion de parler dans un autre Regne. Mathilde sa fille-aînée, qui avoit épousé le Duc de Saxe, mourut peu de tems après lui. Eléonor fut femme d'Alphonse Roi de Castille, & Jeanne, de Guillaume II. surnommé le Bon, Roi de Sicile.

Ses enfans  
légitimes.

Outre ces enfans légitimes, Henri eut deux bâtards de Rosemonde Clifford, sçavoir Guillaume, surnommé *Longue épée*, qui fut Comte de Salisburi, & Geofroi qui fut Archevêque d'Yorck. D'une fille du Chevalier Blunt, Henri eut encore un autre Bâtard nommé Morgan, qui ayant été élu Evêque de Durham, ne put obtenir la confirmation du Pape, parce qu'il refusa de prendre le nom de son grand-pere maternel.

Ses Bâtards.

Quelques Historiens rapportent, que sous le regne de Henri II. on trouva dans la Cimétiere de l'Abbaye de Glaston, un tombeau qui contenoit trois corps posez l'un sur l'autre, chacun dans un Cercueil à part. On prétendit que le premier étoit celui de Geneviere, seconde femme du Grand Arthur, le second, celui de Modred son neveu, & le troisième, celui d'Arthur lui-même, qui étoit distingué par une croix de plomb, sur laquelle étoient écrits ces mots : *Ici est enterré l'Illustre Roi Arthur dans l'Isle d'Avalon.* Ce qu'on ajoute, que ses

On prétend  
que le corps  
du Grand  
Arthur fut  
trouvé sous  
ce Regne.  
J. Bromp.



jambes étoient d'un tiers plus longues que celles des plus grands hommes , & qu'il y avoit une distance d'une paume entre les deux sourcils , rend ce récit un peu suspect. Quoiqu'il en soit , cette découverte vraie , ou prétendue , acheva de détromper les plus simples d'entre les Gallois , dont quelques-uns attendoient encore le retour de leur Héros.

+++++

## RICHARD I.

Surnommé COEUR-DE-LION,

*Sixième Roi d'Angleterre depuis la Conquête.*

RICHARD I  
1189.

Richard  
perd la pen-  
sée d'épou-  
ser Alix de  
France ,

& ne fait  
paraître au-  
cune inquié-  
tude au su-  
jet de Jean  
son frere.

Il va rendre  
hommage à  
Philippe ,

& se fait  
couronner  
Duc de Nor-  
mandie.

Il met la  
Reine sa  
mere en  
liberté.

Il maltraite  
ceux qui l'a-  
voient servi  
contre son  
pere.

Dès que Henri fut dans le tombeau, on s'aperçut aisément, que les plain-tes de Richard n'avoient été que de purs prétextes pour colorer sa rébel- lion. Il avoit instamment demandé la permission de consommer son maria- ge avec Alix de France , & s'étoit plaint comme d'une grande injustice , des obstacles que le Roi son pere mettoit à son contentement. Cependant , quand il fut en son pouvoir de se procurer ce prétendu bonheur , il en perdit entière- ment la pensée. D'un autre côté , ses soupçons & ses craintes , au sujet du Prince Jean son frere , s'évanoüirent tout-à-coup. Au lieu de retourner promp- tement en Angleterre , comme il l'auroit fait sans doute , s'il eût craint les ca- bales du Prince son frere , il demeura plus d'un mois en France , après la mort de Henri , sans avoir la moindre inquiétude sur ce sujet. Son premier soin fut d'aller rendre hommage à Philippe , & de le remercier en même tems de la protection qu'il lui avoit accordée. Cette visite lui procura la restitution des Places que ce Monarque avoit conquises pendant la dernière guerre. Ensui- te , il alla recevoir la Couronne Ducale de Normandie à Roüen , où il séjour- na quelque tems , témoignant par-là , qu'il ne craignoit pas que son absence pût lui porter aucun préjudice en Angleterre. En effet , on y étoit si éloigné de lui disputer ses droits sur la Couronne , qu'on y exécutoit ses ordres , comme s'il l'avoit déjà reçue. Le premier qu'il envoya , fut pour faire mettre en liber- té la Reine Aliénor sa mere qui languissoit en prison depuis seize ans. En mê- me tems , il lui confia l'administration du Gouvernement pendant son ab- sence , & lui donna pouvoir de relâcher tous les prisonniers qu'elle jugeroit à propos. Cette Reine , que ses propres souffrances rendoient sensibles à celles d'autrui , se servit avec plaisir , pour le soulagement des malheu- reux , de la permission que le Roi son fils lui accordoit. On remarqua même , que pendant tout le reste de sa vie , elle ne perdit aucune occasion d'exercer sa charité envers ceux qui se trouvoient privez du doux bien de la liberté , dont elle n'avoit que trop reconnu le prix pendant sa longue prison.

La sensibilité d'Aliénor pour les prisonniers n'avoit rien qui ne fut bien na- turel. Mais la maniere dont Richard traita ceux qui , pour l'amour de lui , s'étoient exposez au ressentiment du Roi son pere , eut quelque chose de plus surpre-



surprenant. Au lieu de récompenser ces gens-là, comme ils s'y étoient attendus, il leur défendit de paroître jamais en sa présence. En même tems il affecta de combler de caresses, ceux qui avoient résisté à ses sollicitations. Ainsi on vit en cette occasion une preuve de ce qui a été souvent remarqué, que ceux qui se servent de mauvais moyens pour arriver à leurs fins, détestent dans leur ame, les instrumens qu'ils emploient, & approuvent la conduite de ceux qu'ils ne peuvent détourner de leur devoir.

RICHARD I  
1189.

Après que Richard eut terminé toutes ses affaires en France, il se rendit à Londres, où il fut solennellement Couronné par Baudouin Archevêque de Cantorbéri, qui reçut de lui le serment accoutumé. Depuis Guillaume le Conquérant, il n'y avoit point eu de Roi qui n'eût prêté le même serment : mais aucun ne s'étoit fait un devoir de l'observer. C'est ce que le Prélat prit la liberté de représenter à Richard. En même tems, il le conjura, au nom de Dieu, de penser sérieusement aux engagements où il entroit, en acceptant la Dignité Royale. Richard répondit, qu'avec l'aide de Dieu, il observeroit ponctuellement ce qu'il venoit de promettre.

Il est couronné à Londres.  
*Rad. de Diceto. Chron. Gervaf. R. de Hoveden.*

La Cérémonie du Couronnement fut un peu troublée par le massacre de quelques Juifs, qui s'étant trop empressés d'entrer dans l'Eglise pour voir cette solennité, donnèrent occasion au Peuple de leur courir sus, & d'en tuer quelques-uns, avant qu'on pût arrêter sa fureur. Mais les Auteurs de ce désordre ne demeurèrent pas impunis. Le Roi ayant ordonné qu'on fît une exacte perquisition, on en fit mourir quelques-uns des plus coupables.

Quelques Juifs sont tuez.

On ne doit pas trouver étrange, qu'un si léger sujet fût capable d'exciter le Peuple contre les Juifs. Depuis que la nouvelle de la prise de Jérusalem étoit venue en Europe, on y respiroit que la vengeance contre les ennemis de Jesus-Christ. Quoique les Juifs n'eussent eu aucune part à la révolution qui venoit d'arriver en Orient, il suffisoit qu'ils ne fussent pas Chrétiens, pour être regardez comme des objets dignes de haine. Dans une semblable conjoncture, ils se seroient vus, sans doute, exposés à de plus grandes persécutions, si les préparatifs qui se faisoient pour la Croisade n'eussent enfin tourné toute la fureur du Peuple contre les Sarrafins. Le zele s'étoit tellement réveillé, sur tout en France & en Angleterre, que le nombre de ceux qui prenoient la Croix étoit prodigieux. Chacun se faisoit un mérite, ou de s'enrôler pour aller en personne combattre les Infidèles, ou de fournir de l'argent pour cette guerre. Richard s'étoit lié par un semblable vœu, avant la mort du Roi son pere. Il avoit renouvelé son engagement, dans la dernière entrevue qu'il avoit eue avec Philippe, où ces deux Monarques étoient convenus d'unir leurs forces, pour aller au secours des Chrétiens de la Palestine. Richard étoit à peine sur le Trône, que, de peur qu'il n'oubliât son engagement, Philippe le fit sommer de l'exécuter. Il n'étoit pas nécessaire d'user de beaucoup de sollicitations, pour le déterminer à cette entreprise. Bien loin de vouloir s'en dispenser, il ne pensoit uniquement qu'aux préparatifs de son voyage, & abandonnoit toutes les autres affaires pour celle-là. Si c'étoit par un pur principe de zele & de dévotion, ou par un desir ardent d'acquérir de la gloire, c'est ce que je n'oserois décider. Cependant s'il est permis d'en juger par le Caractere de Richard, on doit présumer que la Religion y avoit moins de part que la gloire.

Ardeur des Chrétiens pour la Croisade.

Philippe fait sommer Richard d'accomplir son vœu.  
*R. de Hoveden. Art. Pub. T. I. pag. 63.*



RICHARD I  
1189.  
Moyens  
dont Ri-  
chard se ser-  
vit pour a-  
voir de l'ar-  
gent.

Comme ce Prince avoit de grandes vûes, & que son dessein étoit de mener une nombreuse armée dans la Palestine, il étoit nécessaire qu'il fît un grand amas d'argent pour l'entretenir. C'étoit aussi à cela qu'il s'appliquoit uniquement, pendant le tems qui lui restoit encore avant que de se mettre en chemin. Le feu Roi avoit laissé plus de cent mille marcs d'argent dans ses coffres, & Richard n'avoit guères moins tiré du Grand Trésorier, & des autres qui avoient eu l'administration des Finances sous le dernier Regne. Mais ces sommes ne lui paroissant pas suffisantes pour les besoins de son voyage, il n'y eut point de moyen qu'il n'employât pour les augmenter. Il aliéna presque tous les Domaines de la Couronne, en faveur de ceux qui voulurent les acheter. Les Evêques & les Abbez profiterent plus que les autres de cette occasion, parce qu'ils étoient mieux pourvus d'argent comptant. L'Evêque de Durham acheta le Comté de Northumberland, pour lui-même & pour ses Successeurs, sur quoi le Roi disoit, en plaisantant, qu'il avoit fait un jeune Comte d'un vieux Evêque. Mais cette nouvelle Dignité n'étant pas capable de contenter l'ambition du Prélat, il donna encore dix mille marcs, pour être nommé Régent du Royaume, en l'absence du Roi. Comme il paroissoit manifestement que Richard ne vouloit négliger aucun moyen qui pût lui procurer de l'argent comptant, pour subvenir aux frais de son voyage, le Roi d'Ecosse crut devoir profiter de cette occasion. Pour cet effet, il lui fit offrir dix mille marcs, s'il vouloit lui rendre Barwick & Roxborough, & se désister de sa Souveraineté sur le Royaume d'Ecosse. Cette offre ayant été acceptée sans difficulté, Richard rendit ces deux Places, & par une Charte authentique, il quitta le Roi d'Ecosse & ses Successeurs de l'hommage auquel Henri II. les avoit obligés.

De si grandes aliénations faisoient de la peine à beaucoup de gens. Il y en eut même qui prirent la liberté d'en représenter au Roi les fâcheuses conséquences. Mais il leur ferma la bouche, en leur répondant, qu'il vendroit la Ville de Londres même, s'il se trouvoit un Marchand qui fût en état de l'acheter. Les sommes qu'il amassa par ces voyes extraordinaires, ne répondant point encore à la grandeur de ses projets, il s'avisa d'un nouveau moyen pour les augmenter. Comme, parmi les Croisés, il s'en trouvoit un grand nombre qui s'étoient engagés à la hâte, & sans une mûre délibération, il obtint du Pape la permission de vendre des dispenses à ceux qui se repentoient d'avoir fait le vœu. Par-là, il fit entrer de grosses sommes dans ses coffres. Après avoir employé ces moyens généraux, il en vint jusqu'à exiger de l'argent des plus aisés de ses Sujets. Il en emprunta de ceux qui menoient une vie irréprochable. Mais pour ceux qui donnoient quelque prise sur eux, il les menaça d'une vigoureuse recherche, & les mit dans la nécessité de s'en garantir par des présents. Ce fut par ce moyen qu'il obligea un riche Avocat nommé Glanville, de lui donner quinze mille livres sterling pour se tirer de la prison où il l'avoit fait enfermer. Quoiqu'il eût résolu de laisser le grand Sceau pendant son absence à Longchamp son Favori qui venoit d'être fait Grand Chancelier, il ne laissa pas d'exiger de lui une grosse somme, pour le continuer dans cette Charge. Pendant qu'il amassoit de l'argent de tous côtes, le Clergé travailloit avec ardeur, à lui procurer des Soldats. Les Chaires ne retentissoient que du mérite qu'il y avoit à s'enrôler dans cette milice sacrée. Les Confesseurs  
n'ordon-



n'ordonnoient plus de pénitences qui ne tendissent à l'avancement du grand dessein de reconquerir la Terre Sainte. Par ces moyens l'armée se trouva bien-tôt très-nombreuse, & d'autant mieux pourvûe de toutes choses, qu'il n'y avoit ni Officiers, ni simple Soldat qui n'eût fait ses provisions particulières.

RICHARD  
I.  
1189.

Au milieu de la satisfaction que Richard recevoit de voir les préparatifs de son voyage s'avancer avec tant de promptitude, il y avoit une chose qui l'inquiétoit. Comme vraisemblablement, son absence devoit durer assez-long-temps il craignoit que le Prince son frere ne s'en prévalût pour s'emparer de la Couronne. Il auroit bien souhaité de pouvoir le mener avec lui. Mais comme Jean ne témoignoît aucune inclination pour ce voyage, il ne vouloit pas le contraindre de faire un vœu qui n'auroit pas été volontaire. Pour se délivrer de cet embarras, il prit le parti de combler de bienfaits ce jeune Prince dont l'ambition ne lui étoit pas encore bien connue. Il se persuadoit, que les graces qu'il lui accorderoit l'engageroient à une juste reconnoissance. Selon ce projet, il l'investit de six Comtez, sçavoir, *Cornouaille, Dorset, Sommerfet, Nottingham, Darby, & Lencastre*, & lui fit épouser *Havoise*, Héritière de la Maison de Gloucester. L'Archevêque de Cantorbéri s'opposoit à ce mariage, à cause de la parenté qui se trouvoit entre les deux Parties (1). Mais il y avoit une espèce de nécessité à la faire. Le dernier Comte de Gloucester, Pere de Havoise, par des raisons qu'on ignore, avoit fait le Prince Jean son Héritier. Cette disposition auroit produit infailliblement un grand procès, dans lequel il étoit à craindre que le Prince ne succombât, & qu'il n'en prit occasion de remuer. La mort de sa Femme qui étoit fille du Comte de *Morton*, tira le Roi de cet embarras. Par-là, il se présenta une voye très-naturelle d'accorder les deux Parties, en les mariant ensemble. Ainsi les oppositions de l'Archevêque, bien que fondées sur les Canons, cederent pour cette fois aux raisons d'Etat, & Jean devint encore Comte de Gloucester par son mariage avec Havoise. Cependant, quoique Richard eût, pour ainsi dire, partagé son Royaume avec son frere, il ne voulut pourtant lui donner aucune part au Gouvernement, pendant son absence, de peur de le rendre trop puissant. Cette crainte l'avoit même porté à lui faire jurer, qu'il iroit demeurer en Normandie: mais avant son départ, il le dispensa de ce serment. Cefut à Longchamp son Favori, qu'il laissa la Régence du Royaume, conjointement avec l'Evêque de Durham. Longchamp étoit un Normand de basse extraction, qui par la faveur du Roi, étoit devenu Evêque d'Ely, Grand Chancelier, & Légat du Pape en Angleterre. Toutes ces Dignitez jointes à la Régence que le Roi lui laissa en partant, le rendirent le plus puissant Sujet qu'il y eût jamais eu en Angleterre. Ainsi, ce n'est pas sans fondement, qu'un Historien lui donne les titres de Prince & de Pontife des Anglois, puisqu'il réunissoit, en sa personne, tout le pouvoir spirituel & temporel du Royaume.

Richard a de l'inquietude par rapport à son frere.  
*Chron. Ger-vas.  
R. de Hoved.  
Math. Paris.*

Il lui donne de grands Domaines.  
Il lui fait épouser l'Héritière de Gloucester.

Longchamp Chancelier & l'Evêque de Durham sont établis Régens.  
*M. Paris.*

Après que Richard eut pris tous les soins qu'il crut nécessaires pour le Gouvernement de l'Etat, il voulut en assurer la tranquillité en renouvelant ses

Cc iiij

allian-

Richard fait alliance avec le Roi d'Ecosse.

(1) Ils avoient tous deux Henri pour bis-ayeul.



RICHARD

I.

1139.

alliances avec les Roisd'Ecosse & de Galles. Dans cette vûë, il pria ces deux Princes de se rendre en Angleterre, afin d'y régler toutes les affaires qu'il pouvoit avoir avec eux, & de leur ôter par-là tout prétexte de troubler le repos de ses Sujets. Le premier, qui avoit lieu d'être satisfait, fit avec lui une alliance très-étroite, & selon que quelques-uns l'assurent, lui donna le Prince *David* son frere pour l'accompagner dans son voyage, avec cinq-mille hommes de sa Nation. *Griffin*, Roi de Galles, avoit envoyé en Angleterre *Rees* son fils-ainé : mais une difficulté qui survint sur le cérémonial, fit que ce Prince s'en retourna sans voir le Roi. Néanmoins les affaires que Richard avoit avec les Gallois n'étant pas d'une grande importance, ce contre-tems ne fut pas capable de lui faire différer son voyage.

1190.

Il va en France & se joint à Philippe, à Vézelay.

M. Paris.

Chron. Ger.

vâf.

R. de Hoved.

Ils renouvellent leur Alliance.

Ils partent

ensemble,

&amp; se sepa-

rent à Lyon.

Richard ne

trouve

point sa

Flotte à

Marseille.

Il part de

Marseille

avec un par-

tie de son

armée.

Sa Flotte le

joûit sur la

route.

Il arrive à

Messine.

Affaires de

Sicile.

Fasello,

Buonsiglio.

Tout étant prêt pour le départ, Richard se rendit en France avec toutes ses troupes, & prit la route de Marseille, où sa Flotte avoit ordre de l'attendre. La jonction des deux armées de France & d'Angleterre se fit à Vézelay, comme les deux Rois en étoient convenus. Dès qu'ils y furent arrivez, ils renouvelèrent leur alliance, & promirent de se protéger & de se défendre mutuellement en toutes occasions. Ils convinrent encore que tous les démêlez qui arriveroient en leur absence, entre leurs Sujets demeureroient sur-  
 sis jusqu'à leur retour. Les Evêques, qui les avoient accompagnez jusque-là, s'engagerent à excommunier tous ceux qui entreprendroient de troubler la Paix des deux Royaumes. Dès que les deux Monarques eurent concerté tout ce qu'ils crurent nécessaire pour faire réussir leurs desseins, ils marcherent ensemble jusqu'à Lyon où ils se séparèrent. Philippe prit la route de Genes, & Richard celle de Marseille, où il devoit rencontrer sa Flotte. Mais il l'y attendit long-tems inutilement. Une violente tempête en avoit tellement dispersé les Vaisseaux, qu'ils n'avoient encore pû se rejoindre. Il étoit même arrivé, que, quelques-uns de ces Vaisseaux ayant été obligez de relâcher en Portugal, le Roi de ce Pais-là s'étoit servi de ce secours que la Providence lui envoyoit, pour délivrer la Ville de *Santeren*, que le Miramolin d'Afrique tenoit assiégée. Ces retardemens ayant empêché la Flotte Angloise de se rendre à Marseille au tems que Richard l'avoit espéré, il ne pût se résoudre à l'attendre plus long-tems. Dans l'impatience où il étoit de se rendre à Messine, où étoit le rendez-vous général des Croisez, il fit équiper quelques Vaisseaux à Marseille, & y ayant embarqué une partie de ses troupes, il fit voiles vers la Sicile. Quelque accident l'ayant obligé de jeter l'anchre à l'embouchure du Tybre, le Pape lui envoya l'Evêque d'Ostie, pour le prier d'aller se rafraichir quelque jours à Rome : mais il refusa cette invitation. Peu de jours après, il eut la satisfaction de voir arriver sa Flotte avec le reste de son armée, & il continua sa route vers Messine, où il arriva le 20. de Septembre. La vûë d'un si grand armement ne causa pas moins d'admiration aux Siciliens que de jalousie au Roi de France, qui voyoit avec chagrin ses forces inférieures à celles de son Vassal. Comme le séjour que ces deux Monarques firent en Sicile produisit des événemens remarquables, il est nécessaire, pour une plus grande clarté, d'en faire connoître l'origine.

Tancrède, qui regnoit alors en Sicile, étoit fils naturel du Roi Roger qui avoit laissé deux enfans, sçavoir Guillaume sur nommé le mauvais, & Constance, qui fut Religieuse à Palerme. A Guillaume le Mauvais, succéda Guil-

laume



Guillaume le Bon son fils, qui ayant épousé Jeanne d'Angleterre sœur de Richard, mourut sans laisser d'Héritiers. Après la mort de ce Prince, le Pape Clément III. qui occupoit alors le Siège Pontifical, prétendit que la Sicile, comme Fief de l'Eglise, étoit dévolue au S. Siège. Cependant, le Bâtard Tancrede trouva le moyen de se faire élire, sous prétexte que la Sicile avoit actuellement besoin d'un Roi, pour se défendre contre les Sarrafins, qui en occupoient une partie. Clément étant mort dans ces entrefaites, Celestin III. son successeur soutint les mêmes prétentions, & traitant Tancrede, d'Usurpateur, il résolut de faire tous ses efforts pour lui arracher la Couronne. Mais comme il ne se sentoît pas assez fort pour exécuter seul ce dessein, il se servit du Ministère de l'Empereur Henri VI. de la Maison de Souabe, & lui donna le Royaume de Sicile, s'il pouvoit le conquérir. Pour ajouter encore un nouveau droit à celui de la donation, il fit enlever la Princesse Constance, Fille de Roger, du Monastere de Palerme, & après l'avoir dispensée de ses vœux, il la fit épouser à Henri, quoiqu'elle fût âgée de cinquante ans. Quelque peu d'apparence qu'il y eût qu'il dût venir des enfans de ce mariage, Constance ne laissa pas de se trouver enceinte dans sa cinquante-deuxième année. Mais, pour éviter qu'on ne la soupçonnât de vouloir supposer un Enfant, elle accoucha publiquement, sous une Tente, d'un fils qui fut nommé *Frideric*. La Reine Douairiere de Sicile étant, selon les apparences, entrée un peu trop avant dans les intrigues du Pape, Tancrede l'avoit enfermée dans une prison où elle étoit détenuë depuis ce tems-là. Mais à l'approche de Richard, elle fut mise en liberté, & renvoyée au Roi son frere qui ne se contenta pas d'une si légère satisfaction. Il demanda pour la Reine sa Sœur, le Douaire qui lui avoit été assigné par le Roi Guillaume II. son Epoux, & menaça d'employer la force, si Tancrede refusoit de le satisfaire. Cette prétention, & les menaces dont elle étoit accompagnée, firent que le Roi de Sicile ne regarda Richard que comme un véritable ennemi. Richard, voyant de son côté que Tancrede ne se hâtoit pas de lui donner la satisfaction qu'il demandoit, & craignant peut-être quelque trahison de sa part, crut qu'il devoit penser à sa sûreté. Pour cet effet, il se saisit d'un Château & d'un Monastere, qui n'étoient pas éloignés de Messine, & y mit à couvert ses munitions, les faisant garder par une nombreuse garnison. Tancrede, qui étoit d'un naturel défiant, ne douta point que le Roi d'Angleterre ne fût venu à la sollicitation du Pape, & qu'il ne cherchât l'occasion de lui ravir la Couronne. Pour tâcher de prévenir l'exécution de ce prétendu dessein, il fit en sorte que les Messinois prirent occasion de quelque désordre arrivé dans leur Ville, pour en chasser tous les Anglois, ce qui ne se put faire sans qu'il en coûtât la vie à quelques-uns. Richard, offensé de cet affront, prit d'abord la résolution d'attaquer Messine. Mais Tancrede qui étoit à Palerme, lui ayant fait protester qu'il n'avoit aucune part à cette violence & qu'il en puniroit les auteurs, il prit patience, en attendant l'effet de ces promesses. Cependant les Messinois refusant toujours d'ouvrir leurs portes au Anglois, & Tancrede différant trop long-tems la satisfaction promise, Richard comprit enfin, qu'on ne cherchoit qu'à l'amuser. Il en conçut un si grand dépit, que, sans demander davantage une réparation qu'il pouvoit lui-même se procurer, il prit la résolution d'entrer par force dans Messine. Suivant ce projet, il attaqua cette Ville avec tant d'impetu-

RICHARD  
I.  
1196.

Richard  
s'empare  
d'un Châ-  
teau près de  
Messine.  
R. de Hove-  
den.

Les Anglois  
sont chassés  
de Messine.  
Richard en  
demande  
satisfac-  
tion.  
Tancrede  
l'amuse.  
Il se rend  
maître de  
Messine.  
Il fait un  
affront à  
Philippe.

tuosité,



**RICHARD**  
I.  
1190.

Philippe  
s'en plaint.

Et Richard  
le satisfait.

Traité en-  
tre Richard  
& Tancre-  
de.

*Aff. Publ. T.*  
*I. p. 66.*  
*S. de Hoved.*

1191.  
Tancrede.  
brouille Ri-  
chard avec  
Philippe.

Querelle  
entre les  
deux Rois  
Croisez.

Philippe  
veut obliger  
Richard à

tuosité, qu'ils s'en rendit maître au premier assaut. Il n'y fut pas plutôt en-  
tré, qu'il fit déployer ses Drapeaux dans tous les quartiers, même dans ceux  
qui avoient été assignez aux François. En arrivant à Messine, les deux Rois  
Croisez étoient convenus, que, pour empêcher les querelles qui pourroient  
arriver entre leurs Soldats, la Ville seroit partagée en deux parties, & que  
chacune des deux Nations en auroit la moitié, pour y faire ses provisions, ou  
pour les autres besoins. Il étoit donc manifeste, qu'en faisant arborer ses  
Drapeaux dans les quartiers assignez au Roi de France, Richard rompoit  
l'accord qu'il avoit fait avec lui. Aussi Philippe s'en plaignoit-il si aigrement,  
que les deux Monarques en seroient venus à une entière rupture, si les Sei-  
gneurs des deux Nations ne se fussent entremis pour les accommoder. Ri-  
chard fit enfin ôter ses Drapeaux & protesta que, sans aucune intention de  
faire affront à Philippe, il avoit eu seulement pour but d'obliger le Roi de Si-  
cile à lui donner satisfaction sur l'injure faite aux Anglois. Pour faire voir  
qu'il agissoit de bonne foi, il remit Messine entre les mains des Templiers,  
jusqu'à ce que les différends qu'il avoit avec Tancrede fussent terminez. Cet  
accommodement étant fait, Tancrede, qui jusqu'alors s'étoit tenu à Paler-  
me, alla trouver Richard à Messine, & prit le parti de le satisfaire de bonne  
grace sur ses prétentions. Il fit avec lui un Traité par lequel il s'engageoit à  
payer à la Reine Doüairiere de Sicile, sœur de Richard, vingt mille onces  
d'or pour son doüaire, & autant à Richard pour certains legs, que Guillau-  
me le Bon avoit faits dans son Testament à Henri II, son Beau-Pere. Par le  
même Traité, on arrêta le mariage d'Arthur Duc de Bretagne, neveu de Ri-  
chard, avec une fille de Tancrede. De plus, celui-ci promit encore d'équi-  
per dix Galeres & six grands Vaisseaux, pour le service des Croisez. A ces  
conditions, Richard se départit de tout ce qu'il pouvoit prétendre d'ail-  
leurs, & soumit ses Etats aux censures du Pape, en cas qu'il violât son Ser-  
ment. Ces deux Princes étant, en apparence, parfaitement reconciliez, Ri-  
chard fit présent à Tancrede de l'épée du Grand Arthur, à laquelle les Bretons  
avoient donné le nom de *Caliburn*.

Quoiqu'extérieurement, Tancrede parût satisfait, il ne pouvoit digérer  
le chagrin que lui causoit un Traité que la seule force l'avoit contraint de si-  
gner. Il auroit bien souhaité d'engager le Roi de France dans sa querelle,  
& de faire une ligue avec lui contre Richard. Mais cette proposition n'a-  
yant pas été bien reçue, il se tourna d'un autre côté. Comme il ne pouvoit  
se venger séparément, ni de Richard qui l'avoit offensé, ni de Philippe qui  
lui avoit refusé son secours, il entreprit de se venger de tous les deux à la  
fois en semant la dissension entr'eux. Pour parvenir à ce but, il avertit se-  
crettement le Roi d'Angleterre, que Philippe couvoit de mauvais desseins  
contre lui. Il lui montra même certaines Lettres qu'il disoit être du Duc de  
Bourgogne, par lesquelles il paroissoit, que ce qu'il disoit n'étoit pas sans fon-  
dement. Richard le crut, & s'en plaignit à Philippe qui l'accusa de son côté,  
de chercher des prétextes pour rompre leur union. Cette brouillerie alla si loin,  
que les deux Monarques en vinrent enfin à une rupture ouverte. Philippe fit  
dire à Richard, qu'à moins qu'il ne consommât son mariage avec Alix, ain-  
si qu'il s'y étoit engagé, il ne pouvoit le regarder que comme son plus mortel  
ennemi. Richard répondit avec la même hauteur, qu'il ne pouvoit épouser  
une



une Princesse qui avoit eu un Enfant du Roi son Pere, & qu'il offroit de le prouver par des témoins qui se trouvoient alors en Sicile. Philippe n'ayant pas jugé à propos de suivre cette affaire, persuadé qu'il étoit que l'honneur de la Princesse sa sœur ne pouvoit qu'en recevoir un grand préjudice, prit le parti de se désister de sa demande. Après diverses négociations, il consentit que Richard eût la liberté de se marier ailleurs, liberté que ce Prince avoit déjà prise de lui-même, en arrêtant son mariage avec *Berenguelle* de Navarre. La modération de Philippe sembla produire une entière reconciliation entre les deux Rois. Mais le rapport de Tancrède avoit fait une si profonde impression dans le cœur de l'Anglois, & ce que celui-ci avoit offert de prouver touchant *Alix* avoit tellement aigri Philippe, que, depuis ce tems-là, ils ne furent jamais amis. Ils ne laisserent pourtant pas de se disposer à continuer leur voyage.

Un Historien Anglois assure, que, pendant qu'on se préparoit à partir, Richard, touché d'une sincère repentance de ses péchez, en fit une confession générale qui lui fut si salutaire, qu'on s'aperçut d'un amendement considérable dans sa conduite. Il seroit à souhaiter que cet Auteur eût marqué plus en détail, quels furent les fruits de cette repentance. On est surpris de n'en trouver point d'autres, que l'envie qu'il eut de conférer avec un certain Abbé de Cîteaux qu'il fit venir auprès de lui. Cet Abbé, nommé *Joachim*, passoit dans toute l'Italie pour un Prophète, & ce fut apparemment ce qui fit naître à Richard l'envie de le connoître. On prétend que prêchant un jour devant ce Prince, il dit que l'Antechrist étoit déjà né, qu'il étoit dans Rome, qu'il devoit être placé sur le Trône Pontifical, & qu'ils s'éleveroit par-dessus tous les Dieux, c'est-à-dire, au-dessus de tous les Princes de la Terre. Peu de tems après, en vit l'Empereur & l'Impératrice aller recevoir à genoux la Couronne Impériale de la main du Pape qui, après la leur avoir mise sur la tête, la renversa du pied, pour marquer sa supériorité. Cette action fournit une ample matière de réflexions à ceux qui étoient prévenus en faveur de *Joachim*. Ils soutenoient que sa prédiction avoit été accomplie par la démarche que le Pape venoit de faire.

Les deux Monarques Croisez ayant passé l'Hiver à Messine, se disposerent à continuer leur voyage, dès que la saison devint favorable. Philippe mit le premier à la voile, Richard n'ayant pu partir avec lui, parce qu'il attendoit *Aliénor* sa mere qui lui amenoit la Princesse de Navarre son Accordée. Ces deux Princesses arriverent effectivement peu de jours après le départ de Philippe. Mais *Aliénor* s'en retourna incontinent, laissant *Berenguelle* entre les mains de la Reine Doiiairiere de Sicile sa Fille, qui devoit accompagner le Roi son frere à la Terre Sainte. Immédiatement après le départ d'*Aliénor*, Richard mit à la voile, avec une Flotte de cent cinquante grands Navires, cinquante deux Galères, dix gros Vaisseaux chargez de provisions, & un très-grand nombre de petits Bâtimens nécessaires pour le service de la Flotte. On ne trouve point quel étoit le nombre des troupes de débarquement; mais, de celui des Vaisseaux employez à cette expédition, on peut aisément conjecturer que l'armée Angloise devoit être très-considérable. Pendant que cette Flotte voguoit entre l'Isle de Chypre & celle de Rhodes, elle fut surprise d'une violente tempête qui en dispersa les Vaisseaux, & en fit échouer une partie sur les Côtes de Chypre. Cette Isle étoit alors sous la domination d'I-

RICHARD  
I.

1191.

Richard refuse & en donne des raisons pertinentes.

Accord entre les deux Rois.

Ad. Publ.

T. I. p. 69.



RICHARD  
I.  
1191.  
étoit avare  
& cruel.

Il maltraite  
les Anglois.

Richard se  
rend maître  
de l'Isle de  
Chypre.

Gui de Lu-  
signan vient  
à sa rencon-  
tre.

Richard  
consomme  
son maria-  
ge avec Be-  
renguelle.

*Isaac*, de la Famille des Comnènes, qui, après en avoir été Gouverneur pour l'Empereur de Constantinople, y avoit enfin usurpé le pouvoir souverain, & avoit même pris le titre d'Empereur. C'étoit un homme avare & brutal, qui, par des cruautés & des extorsions continuelles, s'étoit attiré la haine de ses Sujets. Mais ils n'osoient la faire paroître ouvertement. Ils attendoient, pour se délivrer de sa tyrannie, une occasion favorable que sa propre avidité, & l'arrivée de la Flotte Angloise leur fournirent plutôt qu'ils ne l'avoient espéré. Ce Prince inhumain, au lieu de donner quelque secours aux Anglois qui avoient échoué tout proche du Port de *Limisso*, fit mettre en prison ceux qui avoient échapé du naufrage, & piller tous leurs effets. Il ne voulut pas même permettre que le Vaisseau qui portoit les deux Princesses, entrât dans le Port, & il eût la dureté de les laisser exposées à la violence de l'Orage. La Flotte qui avoit été dispersée, s'étant enfin rejointe sur les Côtes de cette Isle, Richard apprit, avec une extrême indignation, la barbarie dont *Isaac* avoit usé envers les Anglois. Cependant, pour ne pas retarder son voyage, il se contenta de lui faire demander les prisonniers, & tout ce qui avoit été pillé. La réponse insultante qu'il en reçut lui ayant fait prendre d'autres résolutions, il se mit en devoir de faire descente dans l'Isle. L'attaque fut si rude, qu'*Isaac* se vit obligé d'abandonner le rivage, après avoir vu faire un grand carnage de ses troupes. Les Anglois profitant de cet avantage allèrent du même pas, attaquer la Ville de *Limisso*, qui fut emportée du premier assaut, & *Isaac*, avec sa fille unique, y furent faits prisonniers. Peu de jours après cet Empereur prétendu trouva le moyen de se sauver de sa prison. Mais comme personne ne voulut le recevoir, il prit le parti de s'aller rendre volontairement au Roi d'Angleterre, auquel il demanda, pour toute grace, de n'être point mis aux fers. Richard, insultant à sa disgrâce, lui accorda sa demande au pied de la Lettre, en ordonnant qu'il fut lié avec des chaînes d'argent.

La prise de *Limisso* ayant fait naître dans l'esprit de Richard la pensée de faire la conquête de toute l'Isle de Chypre, il ne trouva pas beaucoup de difficultés dans cette entreprise. Les Cypriotes étoient si contents de se voir délivrer de leur Tyran, que, sans faire aucune résistance, ils se soumirent à un Prince qu'ils regardoient comme leur Libérateur, & qui leur confirma tous les Privilèges dont ils avoient joui sous les Empereurs de Constantinople. Pendant le séjour qu'il fit dans cette Isle, il y vit arriver *Gui de Lusignan* Roi de Jérusalem, qui avoit obtenu sa liberté, en livrant la Ville d'*Ascalon* au Sultan. *Géofroi* son frere, *Raymond d'Antioche*, *Boëmond* son fils, & quelques autres Princes & Seigneurs de Palestine, accompagnoient ce Roi dépouillé, qui venoit implorer la protection du Roi d'Angleterre. Ce fut dans ce même lieu que Richard consumma son mariage avec *Berenguelle*, & non pas à Messine, comme quelques-uns l'ont avancé. Avant que de quitter l'Isle de Chypre, il envoya *Isaac* son prisonnier à Tripoli de Syrie, pour y être gardé : mais il voulut que sa Fille fût du voyage de la Palestine. Les égards qu'il avoit pour cette belle Cypriote, donnèrent quelque lieu de soupçonner que la compassion n'étoit pas le seul motif qui l'engageoit à la garder auprès de lui. Ces soupçons se fortifièrent, quand on le vit peu-à-peu s'éloigner de sa nouvelle épouse. Mais ces particularitez sont moins de l'Histoire que des Ro-

Pen-



Pendant que les affaires de Richard prospéroient si bien dans les Païs éloignés, l'Angleterre commençoit à souffrir de son absence. Il n'eût pas plutôt passé la Mer, que les deux Régens ne pouvant compatir ensemble, en vinrent enfin, après plusieurs démêlez, à une rupture ouverte. Longchamp avoit un grand avantage sur son Collègue, tant par les Charges dont il étoit revêtu, que par son habileté qui lui donnoit une supériorité dont il sçavoit bien profiter. En faisant valoir le préjudice que leur désunion portoit aux affaires de l'Etat, il trouva le moyen de l'exclure peu-à-peu de l'administration, & de se rendre maître absolu du Gouvernement. Un pareil acte d'autorité auroit pû être coloré de la nécessité du service du Roi, si celui qui l'exerçoit eût été d'un autre caractère. Mais Longchamp étoit connu pour un homme fier & hautain, & d'une ambition démesurée qui lui faisoit regarder ses emplois, quelque grands qu'ils fussent, comme au-dessous de son mérite. Il affectoit de paroître en public, avec un train plus nombreux & plus leste que celui du Roi. Cette magnificence outrée à fait dire à un Historien, que, quand ce Prélat couchoit seulement une nuit dans une Monastere, il y consumoit le revenu de trois ans. Il traitoit tout le monde avec une hauteur insupportable, usant de son pouvoir avec une fierté qu'on auroit eu de la peine à supporter dans un Souverain. D'ailleurs, il étoit Normand, & très-partial pour les Etrangers, qualitez, qui toutes seules étoient suffisantes, pour lui attirer la haine des Anglois. L'Evêque dépossédé avoit écrit au Roi qui, ayant reçu ses plaintes à Marseille, lui avoit fait expédier une Patente par laquelle il lui confioit le Gouvernement des Provinces situées au Nord de l'Humber. Cette Patente étant arrivée, le Prélat fut assez mal avisé pour la présenter à Longchamp, qui ayant feint de la vouloir examiner, la retint sans la vouloir rendre, & par-là il la rendit inutile. A cet acte d'autorité il ajouta encore une entreprise qui n'étoit pas moins hardie. Il fit arrêter l'Evêque, & le retint en prison, jusqu'à ce qu'il eut livré certains Châteaux qui lui donnoient trop de pouvoir dans les Provinces du Nord.

Richard avoit nommé six Seigneurs pour servir de Conseillers aux Régens. Mais Longchamp, qui n'étoit pas d'humeur de prendre conseil de qui que ce fut, ne faisoit aucune part des affaires à ces six Seigneurs. Au contraire, il affectoit de les traiter avec un extrême mépris. Une maniere d'agir si absoluë, obligea enfin l'Evêque de Durham & les six Conseillers à en porter leurs plaintes au Prince Jean, qui avoit toujours conservé le titre de Comte de Morton qu'il portoit pendant son premier mariage. Ce jeune Prince leur promit volontiers sa protection, étant bien aisé que leur mécontentement lui fournît une occasion & un prétexte de s'introduire dans le Gouvernement, dont il se croyoit injustement éloigné. Dès-lors, profitant de la disposition où la plupart des Grands étoient à l'égard du Régent, il sçût si bien cabaler parmi eux, que chacun promit de le seconder, & la perte de Longchamp fut résolue. Il ne manquoit plus qu'un prétexte qui se présenta bien-tôt après.

Quelque tems avant que Richard partit pour la Terre Sainte, Géofroi son frere bâtard, avoit été élu Archevêque d'York. Cette élection avoit été très-désagréable au Roi, soit qu'on eût négligé de lui demander son consentement, ou qu'il eût destiné cette Dignité à quelqu'autre. Dans la colere où il étoit contre Géofroi, il avoit été sur le point de le faire arrêter. Cependant,

RICHARD I  
1191.  
Troubles en  
Angleterre.  
*R. de Hoved.*  
*M. Paris.*  
*G. Neuvbrid-*  
*ge.*  
Conduite  
altière de  
Longchamp

*R. de Hoved.*

Il fait arrê-  
ter l'Evêque  
de Durham  
son Collè-  
gue, & mé-  
prise les  
Conseillers  
nommez par  
le Roi.  
Ils se plai-  
gnent au  
Prince Jean,  
qui leur pro-  
met sa pro-  
tection.

Occasion de  
la chute de  
Longchamp  
*R. de Hoved.*



RICHARD I  
1121.

Il est cité,  
accusé &  
condamné.

Il est dé-  
pouillé de  
toutes ses  
Charges.

Il est mis en  
prison.  
Il s'évade.  
Il est repris.

Et relâché.

sur ce que celui-ci protesta, qu'il ne prétendoit point se prévaloir de son élection, il voulut bien lui pardonner, à condition qu'il n'en demanderoit jamais la confirmation au Pape. De plus, il lui ordonna, sur peine de son indignation, de se tenir en Normandie, jusqu'à ce que l'expédition de la Terre Sainte fût terminée. Après que le Roi fut parti, Géofroi, contre sa promesse, demanda & obtint une Bulle qui confirmoit son élection, & sans daigner en informer le Régent, il fit dessein de se rendre en Angleterre, pour y prendre possession de sa Dignité. Longchamp, ayant reçu des avis de ce qui se passoit, avoit envoyé des ordres à Douvre pour l'arrêter. Ainsi, en arrivant dans cette Ville, le Prélat n'eut que le tems de se jeter dans une Eglise, où il se croyoit à couvert de toute insulte. Mais cette précaution n'ayant pas été capable d'empêcher que les ordres du Régent ne fussent exécutez, on arracha Géofroi de l'Autel, pour le mettre en prison dans le Château de Douvre. Ce fut de cette violence que le Prince Jean prit occasion d'agir ouvertement contre Longchamp. Comme il se sentoît appuyé de tous les Seigneurs, il lui fit dire qu'il eût à relâcher l'Archevêque. Longchamp n'étant pas d'humeur de recevoir des ordres si absolus, d'un Prince qui n'avoit aucun droit de lui commander, refusa d'obéir. C'étoit précisément ce que Jean demandoit. Peu de jours après, le Régent fut cité à comparoître devant une Assemblée des Seigneurs, Ecclésiastiques & Séculiers, qui avoit été convoquée à Londres, dans l'Eglise de St. Paul. La partie étoit si bien liée, que Longchamp se vit tout-à-coup abandonné de tout le monde, & contraint de se présenter devant cette Assemblée qui avoit résolu sa perte. Il y fut accusé d'avoir excédé son pouvoir en divers articles, principalement d'avoir usurpé lui seul l'autorité qui devoit être partagée entre lui, l'Evêque de Durham, & ceux que le Roi leur avoit donné pour Conseillers. L'Archevêque de Cantorbéri & le Comte de Pembroock se plaignirent aussi, qu'ayant reçu une Patente du Roi, dattée de Messine, qui les adjoignoit à Longchamp dans le Gouvernement du Royaume, ce Prélat n'avoit pas voulu consentir qu'ils entraissent dans l'exercice de leurs Charges. Il y a pourtant des Historiens qui assurent, que ces deux Seigneurs n'avoient pas osé montrer leur Patente au Régent, de peur d'en recevoir le même traitement que l'Evêque de Durham. Quoiqu'il en soit, sur ces accusations, Longchamp fut destitué de sa Charge de Régent, dont l'exercice fut commis à l'Archevêque de Roüen, en attendant qu'on fût informé de la volonté du Roi. On lui ôta aussi la garde de la Tour de Londres & du Château de Windsor, dont le même Archevêque prit possession. Cette rigueur ne suffisant pour contenter la passion de ses ennemis, on le contraignit, par des menaces, de déposer sa Croix de Légat, dans l'Eglise de Cantorbéri, après quoi on le fit mettre en prison. Quelques jours après, il trouva le moyen de s'évader : mais il fut encore arrêté sur le bord de la Mer, déguisé en femme, avec un paquet de linge sous le bras. En cet équipage on le conduisit au Château de Douvre, parmi les huées de la populace. Cependant le Prince Jean, craignant de s'exposer au ressentiment du Pape, s'il retenoit son Légat en prison, ordonna qu'on le mit en liberté, & lui permit de se retirer en Normandie. Dès que Longchamp se vit en sûreté, il écrivit au Pape & au Roi, pour les informer des mauvais traitemens qu'il avoit reçus. Richard ne put recevoir ces Lettres que bien tard. Mais le Pape, qui fut plus promptement



rement informé de l'affront fait à son Légat, se sentit extrêmement offensé de ce qu'on avoit ainsi avili ce caractère. Sans attendre ce que le Prince Jean pouvoit alléguer pour justifier sa conduite, il envoya aux Evêques des ordres exprès de l'excommunier : Jean intimidé par les menaces du Pape, vouloit rétablir Longchamp, si les Evêques eux-mêmes qui craignoient de se voir encore soumis à l'impérieux Prélat, ne s'y fussent opposés. Ainsi les ordres du Pape demeurèrent sans effet, & Longchamp n'osa plus retourner en Angleterre.

RICHARD I  
1191.

Le Pape ordonne aux Evêques d'excommunier Jean.

Ils se dispensent d'obéir.

Jean s'introduit dans le Gouvernement.

Il forme des projets pour s'assurer la Couronne.

La déposition du Régent ayant procuré au Prince l'occasion d'entrer dans l'administration du Gouvernement, plus avant que le Roi son frere ne l'avoit souhaité, il s'en servit pour se frayer le chemin au Trône. S'il n'eut pas d'abord la pensée de profiter de l'absence du Roi pour lui enlever la Couronne pendant sa vie, du moins est-il certain que son but étoit de se l'assurer s'il arrivoit que le Roi mourût dans son voyage. Il sçavoit bien qu'il y avoit un autre Prince qui avoit plus de droit que lui d'y prétendre. C'étoit Arthur Duc de Bretagne son neveu, fils de Géofroi son frere-ainé. C'est ce qui lui fit prendre par avance des mesures qui pussent le délivrer de la concurrence de ce Compétiteur. Son unique soin étoit de se rendre populaire afin de gagner l'affection des Anglois, & particulièrement de la Ville de Londres, à laquelle il fit confirmer tous ses privilèges, dans une Assemblée Générale. Ce service lui acquit tellement le cœur des habitans, qu'en prêtant serment d'être fidèles au Roi, ils y ajoutèrent volontairement un engagement solennel de reconnoître Jean pour leur Souverain, en cas que le Roi mourût sans enfans. C'étoit de cette maniere que ce Prince gagnoit peu-à-peu du terrain, & que par des pratiques secrètes, il travailloit à se faire un parti capable de le soutenir contre son neveu, & dont même il voulut se servir dans la suite, pour exécuter ses desseins bien moins innocens contre le Roi son frere. Pendant ce tems-là, Richard, par des actions de valeur qui lui attiroient l'admiration de tout l'Univers, rendoit son nom immortel, & faisoit craindre aux Sarrafins que la ruïne de leur Empire ne fût prochaine. Mais avant que de parler de ce que ce Prince fit dans la Palestine, il est nécessaire de marquer, en peu de mots, quel étoit l'état où ce Païs se trouvoit alors, & ce qui s'y étoit passé depuis que les Chrétiens s'y étoient établis.

De toutes les Conquêtes que les Chrétiens avoient faites en Orient, on avoit formé un Royaume dont Godefroi de Bouillon fut le premier Roi. Ce Royaume étoit composé de la Palestine, & d'une partie de la Syrie, qui avoient été enlevées aux Sarrafins. Godefroi ne regna qu'environ un an. Baudouin son frere, qui lui succéda, garda cette Couronne dix-huit ans, & la laissa par sa mort à Baudouin II. son cousin, qui la posséda treize ans. Celui-ci ne laissa qu'une fille mariée à Foulque Comte d'Anjou, qui après la mort du Roi son Beau-pere, devint Roi de Jérusalem, & regna onze ans. Il avoit eu d'une premiere femme Géofroi qui fut Comte d'Anjou, & pere de Henri II. Roi d'Angleterre. De son second mariage, Foulque laissa deux fils, dont l'ainé, nommé Baudouin, fut 24. ans sur le Trône de Jérusalem, & eut pour Successeur Amauri son frere, qui regna douze ans. Baudouin IV. son fils, qui lui succéda, se voyant sans enfans, & sans espérance d'en avoir, institua pour son Héritier Baudouin son neveu, fils de Sibylle sa sœur-ainée.

Affaires du Royaume de Jérusalem.



**RICHARD I**  
1191.

Cause de la  
perte de Jérusalem.

Saladin  
s'empare de  
la Palestine,

Et de Jérusalem.  
Gui de Lusignan tombe entre ses  
mains, & lui  
livre d'autres Places.

Les Chrétiens assiègent Acre.

Philippe arrive au Siège,  
& puis Richard.  
La Place se rend.

Richard fait  
un affront au  
Duc d'Autriche.

& de Guillaume de Montferrat. Il mourut après un Règne de douze ans, laissant la tutelle du jeune Baudouin V. & la Régence du Royaume, à Raymond Comte de Tripoli. Cependant Sibylle, mere du Roi, épousa Gui de Lusignan, qui, en qualité de mari de cette Princesse, prétendit à la tutelle du Roi & au Gouvernement de l'Etat. Le Comte de Tripoli voulut en vain s'opposer à ses prétentions, en faisant valoir la dernière volonté du feu Roi. Gui, étant appuyé de Sibylle sa femme, s'empara de la Régence, & bien-tôt après il devint Roi lui-même, par la mort de Baudouin, non sans soupçon de l'avoir avancée par le poison, afin de pouvoir monter sur le Trône. Cette révolution en produisit bien-tôt une plus funeste. Le Comte de Tripoli se préparant à faire des efforts pour détrôner Gui, qu'il regardoit comme un Usurpateur, & comme le meurtrier du dernier Roi, le malheur des Chrétiens de ce Pais-là voulut que Gui s'avisa d'appeler Saladin Sultan d'Egypte à son secours. Ce Prince infidelle reçut avec joye cette invitation qui lui offroit une occasion favorable pour rentrer dans un Pais dont ses Prédécesseurs avoient été chassés quatrevingt-dix ans auparavant. Sous prétexte de secourir le Roi de Jérusalem, il entra dans la Palestine avec une armée formidable, & s'empara d'abord d'Acre ou Ptolémaïde, d'Asoth, de Beryte & de quelques autres Places. Au commencement, il feignit de n'agir que pour le Roi. Mais enfin, il crut pouvoir lever le masque avec sûreté, & faire connoître ouvertement, que son dessein étoit de chasser les Chrétiens de la Palestine. Ce fut en vain que Gui, qui s'aperçut trop tard de sa faute, voulut se renfermer dans sa Capitale. Comme elle se trouva mal munie, il ne put y soutenir le Siège qu'un mois, ni éviter d'y être lui-même fait prisonnier. Ensuite, il se vit obligé de livrer Ascalon au Sultan, pour obtenir sa liberté. Ainsi Saladin trouva le moyen de détruire à la fois les deux Concurrents, dont la querelle lui avoit procuré l'occasion de porter ses armes dans la Palestine.

C'étoit pour rétablir ce Royaume ruiné que les Rois de France & d'Angleterre avoient entrepris cette expédition, avec des armées très-nombreuses, composée de troupes de toutes les Nations de l'Europe, & particulièrement de Françaises & d'Angloises. Avant que Philippe fût arrivé dans la Palestine, Gui de Lusignan, Conrad Marquis de Montferrat, Jacques d'Avesne, & quelques autres Princes & Seigneurs, avec des troupes Allemandes, Flamandes & Italiennes, avoient commencé à faire le Siège d'Acre, qui avoit déjà duré un an. Dès que Philippe, qui étoit parti le premier de Messine, eut fait débarquer ses troupes, il prit ses quartiers autour de la Ville, & continua le Siège, quoi qu'avec peu de succès. Richard arrivant ensuite avec des troupes fraîches, le poussa vigoureusement de son côté, & enfin, après diverses tentatives inutiles que fit Saladin pour faire lever ce Siège, la Place se rendit par Capitulation.

Parmi les événements de ce fameux Siège, on ne doit pas oublier d'en rapporter un, qui bien que peu considérable en lui-même, eut pourtant des suites très-remarquables, & en même tems très-funestes au Roi d'Angleterre. Dans un des assauts que les Chrétiens donnerent à cette Place, Leopold Duc d'Autriche, s'étant rendu maître d'une Tour, y fit incontinent arborer son Etendart. Richard regardant cette action comme une injure faite à deux Rois qui commandoient l'armée en Chef, donna ordre à quelques-uns de ses gens



gens d'aller arracher l'Etendart , & de le fouler aux pieds. Leopold ressentit vivement cet affront. Mais comme il n'étoit pas alors en état de s'en venger , il cacha son dépit , jusqu'à ce qu'il pût trouver l'occasion de le faire paroître. Malheureusement pour Richard , cette occasion se présenta lorsqu'il y pensoit le moins , & l'on verra dans la suite que le Duc d'Autriche ne fut que trop bien vengé.

RICHARD I  
1191.

La prise d'Acre sembloit inviter les deux Rois croisez à former de nouveaux projets. Mais dans le tems que l'Armée Chrétienne s'attendoit à marcher vers Jérusalem , la dissension qui se mit entre les deux Chefs fit évanouir cette espérance. Depuis qu'ils étoient ensemble , Richard s'étoit acquis une certaine supériorité qui étoit très-mortifiante pour le Roi de France. Le nombre & le bon état de ses troupes , sa valeur personnelle dont il avoit donné diverses preuves au Siège d'Acre , la prise même de cette Place dont on lui attribuoit tout l'honneur , lui attiroient une estime & une considération particulière de toute l'armée. Philippe ne pouvoit voir , sans chagrin , une distinction si avantageuse au Roi d'Angleterre. Sa jalousie se montroit en toutes occasions. Mais comme il n'osoit se plaindre ouvertement que son Rival fût plus considéré que lui , il cherchoit d'autres prétextes pour colorer son ressentiment. Le premier dont il se servit , fut de demander à Richard la moitié de l'Isle de Chypre , prétendant qu'ils étoient convenus de partager toutes leurs conquêtes : Richard répondit que leurs conventions ne regardoient que ce qui se gagneroit sur les Infidèles. Il ajouta , qu'il paroïssoit bien que Philippe ne l'avoit pas entendu autrement , puisqu'il s'étoit emparé de l'équipage du Comte de Flandres , qui étoit mort au Siège d'Acre , sans avoir jamais pensé à lui en faire part. Un autre sujet de broüillerie se joignit encore à celui-là. La Couronne de Jérusalem étoit disputée entre Gui de Lusignan , & Conrad Marquis de Montferrat. Richard appuyoit les prétentions du premier , & Philippe s'étoit hautement déclaré pour le Marquis. Voici en deux mots , l'origine de ce différend , & les raisons de l'un & de l'autre des Compétiteurs.

Dissension  
entre les  
deux Rois.

Jalousie de  
Philippe.

Différend  
entre Gui de  
Lusignan &  
Conrad de  
Montferrat  
pour le titre  
de Roi de Jérusalem.  
Raisons de  
l'un & de  
l'autre.

Amauri , Roi de Jérusalem , avoit eu de sa première femme , qui étoit de la Maison de Courtenai , Baudouin IV. qui lui succéda , & une fille nommée Sibylle. De sa seconde femme , nièce de Manuel Empereur de Constantinople , il n'avoit eu qu'une fille nommée Isabelle. Sibylle fut mariée en premières nœces à Guillaume de Montferrat , de qui elle eut Baudouin V. qui recueillit la succession de Baudouin IV. son oncle. Le second mari de Sibylle fut Gui de Lusignan de qui elle eut quelques enfans qui moururent avant leur mere. Isabelle , sœur de Sibylle , mais d'un second lit , eut aussi deux maris. Le premier fut Humphroi de Toron , qui refusa la Couronne que les Barons de Jérusalem lui offrirent après la mort de Baudouin V. Le second mari d'Isabelle étoit Conrad de Montferrat qui prétendoit au titre de Roi de Jérusalem , par le droit de sa femme , dont la sœur aînée venoit de mourir sans postérité. Il s'agissoit donc de sçavoir si Gui de Lusignan devoit conserver le titre de Roi de Jérusalem , après la mort de Sibylle sa femme , ou s'il devoit le céder au Marquis de Montferrat dont la femme se trouvoit alors seule Héritière de ce Royaume. Véritablement ce n'étoit que du titre dont il s'agissoit , puisque Saladin étoit maître de la Ville Capitale , & de presque tout le Païs. Mais ce titre ne laissoit pas d'être important , dans une conjoncture où l'on s'attendoit



**RICHARD I** doit que les armes des Croisez rétablissent ce Royaume. Philippe avait pris  
 1191. le parti du Marquis de Montferrat, & c'étoit peut-être par cette seule raison, que Richard soutenoit Gui de Lusignan, tant étoit grande la jalousie qu'il y avoit entre ces deux Monarques. Il ne se passoit presque point de jour, qu'il ne survînt quelque nouveau sujet de les animer l'un contre l'autre. Philippe étoit jaloux de la gloire de Richard, qui se plaignoit à son tour, que par des motifs de dépit & d'envie, Philippe mettoit des obstacles aux progrès des armes des Chrétiens. Pendant ces broüilleries, ils furent tous deux attaqués d'une même maladie qui fut sur le point de les emporter. Mais ils en furent quittes pour la perte de leurs cheveux.

Les deux  
Rois sont  
atteints d'un  
même mal  
très-dange-  
reux.

1192.  
Philippe  
s'en retour-  
ne en Fran-  
ce.

Richard s'y  
oppose.

Il y consent  
enfin.

Serment de  
Philippe.

Mézerai.

Richard &  
Saladin font  
égorger  
leurs pri-  
sonniers.

Après leur guérison, Richard parut plus ardent que jamais à continuer les conquêtes sur les Infidèles. Mais Philippe prit la résolution de s'en retourner en France, la langueur que sa maladie lui avoit causée, ne lui permettant presque plus d'agir. Il avoit encore une autre raison qui n'étoit pas moins puissante. C'étoit l'extrême impatience où il étoit, d'aller se mettre en possession de l'Artois qui lui étoit échu par la mort du Comte de Flandres. Il fit part de cette résolution à Richard qui en parut fort surpris, craignant que Philippe n'eût fait dessein de retourner en Europe, pour lui enlever ses États de France. Un des articles de leur Convention portoit, qu'ils ne pourroient, ni l'un ni l'autre, abandonner leur entreprise sans un consentement mutuel. Richard insistoit là-dessus, & refusoit de consentir au départ de Philippe, avant qu'ils fussent maîtres de Jérusalem. Cependant, comme il n'étoit pas possible d'user de contrainte, il cessa de s'opposer à son dessein. Mais avant que d'obtenir ce consentement, Philippe se vit comme obligé de s'engager par un serment solennel, en présence des Prélats & des principaux Officiers des deux armées, à n'attaquer aucune Place de Richard, ni en France ni en Angleterre, que quarante jours après le retour de ce Prince dans ses États. En partant de la Palestine, il laissa dix mille hommes de ses troupes au Duc de Bourgogne, & lui ordonna publiquement d'obéir au Roi d'Angleterre, comme à lui-même. Mais, selon les apparences, il lui donna des ordres contraires en particulier. C'est ce que Mézerai semble reconnoître assez clairement, quand il dit, que Richard se seroit rendu maître de Jérusalem, si la jalousie du Duc de Bourgogne n'y eût mis des obstacles.

Peu de tems après le départ du Roi de France, Richard & Saladin donnèrent un spectacle horrible à leurs armées, en faisant, chacun de son côté, égorger les prisonniers qu'ils avoient en leur pouvoir. Il est assez difficile de décider, lequel de ces deux Princes fut le premier auteur de cette Barbarie, Quelques Historiens en accusent Saladin, & d'autres en donnent le blâme au Roi d'Angleterre. Ces derniers me paroissent mieux fondez. Le Monarque Sarrafin refusoit d'exécuter la capitulation d'Acre, au lieu qu'on ne donne d'autre raison qui ait pu porter ce Prince infidèle à cette cruauté, que sa férocité naturelle, quoi qu'il paroisse d'ailleurs que c'étoit un Prince très-généreux. Ce qu'il y a de certain, c'est que le Duc de Bourgogne, imitant l'exemple de Richard, fit aussi couper la tête à tous les prisonniers qu'il avoit entre ses mains. Je ne prétend pas décider quel peut être le droit de la guerre à l'égard des prisonniers dont le Souverain refuse d'exécuter une Capitulation,



tion, ni jusqu'où le droit de représailles peut s'étendre. Mais il me semble, RICHARD I  
1192. qu'on ne peut guères se tromper en disant, que quiconque use de ses droits, en semblables occasions, court risque de commettre une très-grande injustice. Quoi qu'il en soit, les exemples d'une pareille barbarie sont très-rare dans les Histoires.

Depuis le départ des François, Richard avoit tenu un grand Conseil de guerre, dans lequel le Siège d'Ascalon avoit été résolu. Pour exécuter ce projet, il prit sa marche le long des côtes de la Mer, pendant que sa Flotte, chargée de toutes sortes de munitions, voguoit à la vûe des troupes, & leur fournissoit tout ce qui leur étoit nécessaire. Saladin, ayant été informé des desseins des Croisez, s'étoit avantageusement posté sur leur passage avec une armée de trois cens mille hommes. Quelque disproportion qu'il y eût entre ces forces & celles des Croisez, Richard résolut de l'attaquer dans ce poste. Il comprenoit, que s'il pouvoit battre cette armée, non seulement la prise d'Ascalon seroit le fruit de sa victoire, mais que même le Siège de Jérusalem en deviendroit bien moins difficile; que si au contraire, il évitoit le combat, cette nombreuse armée d'Infidèles mettroit des continuel obstacles à l'exécution de ses desseins. Suivant cette résolution, il s'approcha des ennemis, & ayant rangé son armée en bataille, il marcha contre eux avec une contenance assurée. *Jacques d'Avesnes* commandoit l'aîle droite; le Duc de Bourgogne avoit la conduite de la gauche, & le Roi se mit à la tête du corps de bataille. Saladin avoit caché une partie de son armée, du côté de sa droite, derrière des collines qui en déroboient la vûe aux Chrétiens. Comme il attendoit beaucoup de cette précaution, il ne crut pas devoir perdre l'avantage que ce terrain lui procuroit. Ainsi, sans faire aucun mouvement, il attendit de pied ferme qu'on vînt l'attaquer.

Le Siège  
d'Ascalon  
est résolu.

Richard  
remporte  
une grande  
victoire sur  
Saladin.

Le combat ayant commencé par la droite des Chrétiens, les Sarrafins reçurent *Jacques d'Avesnes* avec une fermeté, qui, étant soutenuë par la supériorité de leur nombre, mit ce Corps-là dans un désordre qui ne put de longtemps être réparé. *Jacques d'Avesnes* fut tué, pendant qu'il faisoit des efforts pour redonner du courage à ses troupes étonnées, & pour les ramener à la charge. Dans le même tems, le Duc de Bourgogne attaquoit avec impétuosité l'aîle droite des Sarrafins. Ceux-ci, selon les ordres de leur Général, s'étant d'abord battus en retraite, avoient donné lieu au Duc de s'avancer, avec plus de résolution que de prudence, bien loin au-delà du corps de bataille. Saladin s'apercevant, que ses affaires alloient assez bien à sa gauche, & que le Duc de Bourgogne avec son aîle gauche s'étoit détaché du reste de l'armée, fit avancer le Corps qu'il avoit tenu caché. Ces troupes, qui descendirent des Collines en très-grand nombre, envelopperent de tous côtes le Corps commandé par le Duc de Bourgogne, & en firent un grand carnage.

Ce fut alors à Richard à sauver l'honneur des Chrétiens, & à réparer leur perte. Il avoit combattu de son côté avec plus de bonheur, & quoi qu'il eût trouvé beaucoup de résistance dans le Corps qui lui étoit opposé, il l'avoit contraint de se retirer en désordre. Il étoit encore occupé à la poursuite des ennemis, lorsqu'il fut averti du mauvais état de son aîle droite, & du danger où la gauche se trouvoit. A cette nouvelle, il cessa de poursuivre les



RICHARD I  
1192.

fuyards, & allant au secours du Duc de Bourgogne, il fondit sur les troupes victorieuses de Saladin, pour leur arracher une victoire dont elles se croyoient assurées. Ce fut dans cette célèbre occasion, qu'on vit faire à ce Prince des actions de valeur si surprenantes, que les plus grands envieux ne purent s'empêcher de l'admirer. Quelques-uns ont dit, qu'il combattit personnellement contre Saladin, & que l'ayant abbatu de dessus son cheval, il l'auroit fait prisonnier, si les Sarrafins n'eussent fait des efforts extraordinaires pour l'arracher de ses mains. Quoi qu'il en soit de ce combat personnel entre ces deux Monarques, il est toujours certain, que la valeur de Richard fit tellement changer la face du combat, que Saladin se vit obligé de fortifier son aîle droite, en y faisant passer une partie des troupes victorieuses de la gauche. Ce mouvement, qui ne put se faire sans quelque désordre, donna aux Chrétiens de la droite le tems de se reconnoître. Comme ils ne se sentirent plus pressés avec la même ardeur qu'auparavant, ils se rallierent en peu de tems, & fondant avec impétuosité sur les troupes Sarrafines qui leur étoient opposées, ils les obligèrent enfin à prendre la fuite.

Pendant, Richard soutenoit le combat à la gauche, avec une fermeté qui paroissoit avoir quelque chose de surnaturel, malgré la supériorité de ses ennemis qui avoient rassemblé toutes leurs forces contre lui. Il étoit pourtant à craindre qu'il ne fût accablé par le nombre, si son aîle droite, qui ne trouvoit plus d'opposition, ne fût allée à son secours. Alors les Sarrafins, se voyant pris en flanc par ces nouvelles troupes, commencèrent à rompre leurs rangs avec tant de confusion, qu'il ne fut pas possible à Saladin de les rallier. Les Chrétiens profitant de ce désordre, les pressèrent si vivement, qu'ils mirent enfin cette prodigieuse armée dans une entière déroute. Ainsi Richard, par sa valeur & par sa conduite, remporta une victoire complète sur les ennemis du nom Chrétien, dont quarante mille demeurèrent morts sur le Champ de bataille. Jacques d'Avesnes fut le seul Officier de marque que les Chrétiens perdirent en cette occasion.

Richard fait  
réparer les  
Villes mari-  
times que  
Saladin  
avoit aban-  
données.

Après cette importante victoire, Richard continua sa marche vers les Villes maritimes d'*Ascalon*, de *Jaffa* & de *Césarée*, que Saladin avoit trouvé à propos d'abandonner, après en avoir démoli les fortifications. Il étoit très-important pour les Chrétiens, de réparer ces Villes, afin d'y pouvoir faire des Magasins pour l'armée, quand elle seroit plus avancée dans le Païs ennemi. Ce fut vrai-semblablement l'unique raison qui obligea le Prince victorieux à séjourner quelque tems à Jaffa. Quelques-uns pourtant lui ont reproché de n'avoir pas sçu profiter de sa victoire, en marchant à Jérusalem. Mais je ne sçai pas si l'on peut le blâmer sur leur parole. Il y a si peu de gens capables de porter un solide jugement sur ces matieres, particulièrement, quand les circonstances en sont peu connues, que je ne croi pas qu'il y ait de la prudence à prononcer là-dessus.

Il se tire  
heureuse-  
ment d'un  
grand dan-  
ger.

Pendant le séjour que Richard fit à Jaffa, il lui arriva une aventure qui faillit lui être bien funeste, & dont il ne se tira que par une espece de miracle. Un jour, qu'après s'être beaucoup fatigué à la Chasse, il s'étoit endormi sous un arbre, n'ayant avec lui que six personnes, il fut éveillé en sursaut par l'approche de quelques Cavaliers Sarrafins qui parurent près du lieu où il dormoit. Leur petit nombre ne lui inspirant aucune crainte, il monta in-

continent



incontinent à cheval, pour les poursuivre, & ceux-ci, feignant d'avoir peur, l'attirerent dans une embuscade, où il se vit tout-à-coup enveloppé par un escadron ennemi. Il se défendit long-tems avec une valeur surprenante, sans que le nombre des ennemis le fit penser à la retraite. Enfin, quatre de ses gens ayant été abattus, il étoit sur le point d'être tué ou fait prisonnier, lors qu'un Gentilhomme de sa suite, nommé *Guillaume Despreaux*, le voyant dans un si grand danger, se mit à crier en langage Sarrafin, *C'est moi qui suis le Roi d'Angleterre*. A ces mots, ceux qui pressioient Richard le quitterent, pour avoir part à la prise de Despreaux, qu'ils croyoient être le Roi. Cette ruse donna le tems à Richard de se sauver à toute bride, pendant que les Sarrafins contens du succès de leur entreprise, menoiérent leur prisonnier à Saladin. Despreaux eut encore la prudence de ne se découvrir que quand il fut en présence du Sultan, auquel il raconta naïvement ce qu'il avoit fait pour sauver son Maître. Saladin loua sa fidélité, & lui fit beaucoup d'honneur. Mais comme il comprit bien que Richard ne voudroit pas laisser long-tems captif un homme qui lui avoit rendu un si grand service, il mit sa rançon à un si haut prix, qu'il obtint dix Emirs, ou Princes Sarrafins, en échange de ce fidèle serviteur.

RICHARD I  
1192.

Dès que les Places maritimes furent suffisamment réparées, Richard marcha vers Jérusalem dont il avoit résolu de faire le siège. Pendant sa marche il eut le bonheur de rencontrer la Caravane de Babylone, qui portoit à Jérusalem une prodigieuse quantité de riches marchandises, & des provisions de toutes sortes. Ce convoi, qui étoit escorté par dix-mille hommes de Cavalerie, se voyant près de l'armée Chrétienne, voulut d'abord se retirer. Mais Richard, ayant pris avec lui cinq mille chevaux d'élite, fondit avec impétuosité sur l'escorte, & l'ayant mise en déroute, il se rendit maître de la Caravane. Il prit en cette occasion trois mille chameaux chargez, & quatre mille chevaux ou mulets, avec un butin inestimable, qu'il fit distribuer tout entier à son armée. Après cet heureux succès, ayant continué sa marche vers Jérusalem, il arriva sur une Colline, d'où il eut le plaisir de contempler cette fameuse Ville, dont la prise étoit le principal but de son expédition. Cependant, comme le Pays des environs manquoit de fourage, il se vit dans la fâcheuse nécessité de remettre ce siège jusqu'au Printems. Ce délai fournit à ses ennemis & à ses envieux un prétexte de l'abandonner. Le Duc d'Autriche fut le premier qui se retira. Le Duc de Bourgogne le suivit bien-tôt après, ne pouvant se résoudre à contribuer plus long-tems à la gloire d'un Prince qu'il regardoit comme le Rival du Roi de France. Sa mort qui arriva dans Acre, lorsqu'il étoit sur le point de s'embarquer, n'empêcha pas que les troupes Françoises ne missent à la voile, pour s'en retourner en Europe. La retraite des Allemands & des François; le refus que faisoit le Marquis de Montferrat de servir, avec les troupes Italiennes, à faire une conquête à laquelle il prétendoit, mais qui étoit destinée à un autre; les nouvelles que Richard reçut de ce qui se passoit en Angleterre; la peur qu'il eut que Philippe ne profitât de son absence, pour lui faire la guerre; la diminution de ses propres troupes, tant par les maladies que par les combats; tout cela ne fut que trop capable de le faire penser à la retraite. Ces mêmes raisons doivent aussi servir à justifier la Trêve qu'il fit avec Saladin, sans s'arrêter aux vaines

Il enleve la grande Caravane de Babylone.

Il distribue le butin à l'armée.  
Il arrive à la vue de Jérusalem, & en reme-  
le Siège au Printems.

Les Ducs de Bourgogne & d'Autriche se retirent.

Les Italiens refusent de servir plus long-tems.  
Justification de Richard.



RICHARD I  
1192.

déclamations de ceux qui ont osé le blamer d'avoir quitté la partie, dans le tems qu'il étoit à la vûe de Jérusalem. Il est très-aisé de comprendre, qu'avec le peu de troupes qui lui restoit, il ne lui auroit pas été possible de venir à bout d'une entreprise aussi difficile que l'étoit alors le siège de cette Capitale. Pendant tout l'hiver, on avoit eu le tems d'y faire entrer toutes sortes de munitions, & sa garnison n'étoit guères moins forte que l'armée des Chrétiens.

Richard fait  
avec Saladin  
une Trêve  
de trois ans.

Saladin ayant été informé du dessein que Richard avoit de se retirer, crut qu'il étoit de son intérêt de hâter le départ de ce redoutable ennemi, en lui offrant une Trêve de trois ans. Tous les Chefs de l'armée Chrétienne reçurent cette proposition avec joye. Chacun étoit bien aise, après tant de fatigues, d'aller jouir de quelque repos dans sa Patrie. Richard accepta donc la Trêve qui lui étoit proposée à ces conditions: Que la Ville d'Ascalon seroit démantelée, sans que, pendant la Trêve, elle pût être fortifiée par aucun des deux partis; que *Joppe* ou *Jassa* & *Acre*, ou *Ptolemaïde*, demeureroient aux Chrétiens, avec toutes les autres Villes qu'ils possédoient dans la Palestine; Qu'ils pourroient aller en pèlerinage à Jérusalem, sans être sujets à aucun péage, & avoir un libre commerce avec tous les Païs de la domination du Sultan. Ce Traité étant conclu, Richard fit dire à Saladin, qu'aussi-tôt que la Trêve seroit expirée, il devoit s'attendre à le revoir faire de nouveaux efforts pour lui arracher la Terre Sainte. Le Sultan, avec une politesse qui ne tenoit point du Barbare, répondit, que si sa destinée vouloit qu'il perdît cette Partie de ses Etats, il aimoit mieux qu'ils fussent conquis par le Roi d'Angleterre, que par aucun autre Prince du Monde. Ce fut là le succès de cette fameuse Croisade, qui avoit épuisé la France & l'Angleterre d'hommes & d'argent. Elle n'apporta que de très-médiocres avantages aux Chrétiens d'Orient, pendant qu'elle ruina ceux de l'Europe, par les sommes prodigieuses qui y furent employées. Mais ce n'est pas encore tout; elle fut la source des guerres qui désolèrent ensuite la France & l'Angleterre, ainsi que nous le verrons bientôt.

Le Marquis  
de Montfer-  
rat est élu  
Général des  
Chrétiens  
en Orient.

Il est assassi-  
né.

Richard, craignant qu'en son absence, Saladin ne rompît la Trêve, assembla les Chefs de l'armée, afin d'élire un Général capable de commander les troupes qu'on avoit dessein de laisser dans la Palestine. Le choix tomba sur le Marquis de Montferrat, au grand étonnement de Richard, qui s'étoit ouvertement déclaré contre lui. Il ne laissa pourtant pas d'y donner son consentement, & de sacrifier sa passion au bien commun des Chrétiens. Peu de tems après, le Marquis fut assassiné par deux Scélérats envoyez de la part du *Vieil de la Montagne*. C'est ainsi que s'appelloit le Prince d'un Peuple qui habitoit aux environs d'Antioche, nommé *Chassins*, ou de quelque nom approchant. Ce la Montagne tenoit toujours à ses gages une troupe de gens dévoüez à ses volontez, qu'il envoyoit dans toutes les Parties du Monde pour faire de pareils coups. C'est de là que les François prirent occasion de lui donner le nom de Prince des Assassins, ou peut-être le mot d'*Assassin* tire-t-il son origine du nom de ce Peuple. Comme on ne connut pas d'abord l'Auteur de ce meurtre, quelques-uns en soupçonnerent Richard, parce qu'il étoit ennemi du Marquis. Mais celui-ci étoit lui-même si éloigné de cette pensée, qu'en

mon-



mourant , il donna ordre à sa femme , de remettre entre les mains de ce Mo- RICHARD I  
narque la Ville de Tyr , dont il étoit en possession. 1192.

Après la mort du Marquis de Montferrat , Richard fit en sorte qu'on élut , Henri Com-  
te de Cham-  
pagne est  
elu en sa  
place.  
en sa Place , Henri Comte de Champagne , qui étoit son Neveu , aussi bien Giblet His-  
toria de'Re  
Lusignani ,  
L. I.  
que du Roi de France. Ensuite il lui fit épouser Isabelle veuve du défunt , qui  
lui porta en dot le Royaume titulaire de Jérusalem. Pour ce qui regarde Gui  
de Lusignan , le Roi le récompensa de la perte de ce vain titre , par le don réel  
du Royaume de Chypre , quoiqu'il l'eût déjà vendu aux Templiers. Sur les  
plaintes réitérées des Cypriots qui ne pouvoient supporter la tyrannie de ces  
nouveaux Souverains , Richard se crut en droit de révoquer la vente qu'il  
avoit faite. Si ce fut avec justice , c'est ce qu'il n'est pas nécessaire d'examiner  
présentement , il suffit de remarquer , que Gui fut mis en possession de ce  
Royaume , qui demeura près de deux Siècles dans sa Maison.

Les affaires d'Orient étant ainsi réglées , Richard , impatient de revoir Richard  
s'embarque  
pour l'Eur-  
ope.  
Marr. Paris.  
R. de Hoved.  
l'Angleterre , alla s'embarquer à Ptolemaïde , d'où il prit la route de Cor-  
fou , Isle située à l'entrée du Golfe Adriatique. Apparemment , son dessein  
étoit d'aller prendre terre quelque part , au fonds de ce Golfe , pour conti-  
nuer son voyage par terre , en traversant l'Allemagne. Quelques-uns pour-  
tant ont dit , que ce fut malgré lui , que les vents le portèrent de ce côté-là.  
Quelque fût son dessein , il se vit exposé à une violente tempête qui le poussa  
sur les Côtes de l'Istrie , & de-là , entre Aquilée & Venise , où la Galiote qu'il  
montoit se brisa contre un rocher. Ce ne fut qu'avec beaucoup de difficulté  
qu'il échappa de ce danger , pour tomber incontinent dans un autre. Soit  
qu'il ne sçût pas bien la carte du Païs où il se trouvoit , ou par quelque autre  
raison qu'on ignore , il s'engagea dans les Etats du Duc d'Autriche , & prit la  
route de Vienne. Si ce ne fut pas par ignorance , il est difficile de pénétrer  
quel pouvoit être son dessein. Outre que ce n'étoit nullement son chemin  
pour se rendre en Angleterre , il y avoit de l'imprudence à s'exposer dans les  
Etats d'un Prince qu'il avoit si mortellement offensé au Siège d'Acre. Quoi-  
qu'il en soit , il continua son voyage , déguisé en Pelerin , sçachant bien qu'il  
avoit tout à craindre du ressentiment du Duc , s'il venoit à être connu. La dé-  
pense qu'il faisoit , & l'imprudence de quelques-uns de sa suite , furent cause  
qu'il se répandit bien-tôt un bruit que le Roi d'Angleterre étoit dans ces quar-  
tiers-là. Le Duc d'Autriche , en ayant été informé , fit si bien épier le préten-  
du Pelerin , qu'il le fit arrêter dans un Village , tout proche de Vienne. Cet-  
te nouvelle étant parvenue à l'Empereur Henri VI. il fit demander le pri-  
sonnier au Duc d'Autriche qui le lui remit entre les mains , après en avoir ti-  
ré des assurances qu'il auroit bonne part à la rançon. Ainsi Richard , dont le  
nom remplissoit toute la terre , & que ses grandes actions avoient mis au-des-  
sus de tous les Princes de son Siècle , perdit sa liberté , & se vit au pouvoir du  
plus avaré & du moins généreux de tous les Princes.

La nouvelle de la prison de Richard vola bien-tôt dans toute l'Europe , & Effets que  
la prison du  
Roi produi-  
sit en An-  
gleterre.  
R. de Hoved.  
Chron. Gerv.  
M. Paris.  
particulièrement en Angleterre , où elle causa une grande consternation. La  
Reine Aliénor , sa Mere , prit d'abord toutes les précautions possibles , pour  
empêcher que cet accident ne produisît quelque fâcheuse révolution. Elle re-  
présenta aux principaux d'entre les Seigneurs , qu'ils ne pouvoient donner au  
Roi des preuves sensibles de leur fidélité , qu'en s'opposant de tout leur pouvoir



RICHARD I  
1193.

Jean tâche  
de profiter  
du malheur  
du Roi  
pour mon-  
ter sur le  
Trône.

Il y trouve  
de grandes  
difficultez.

Il tâche de  
gagner les  
Normans.

Il se ligue  
avec Phi-  
lippe.  
*R. de Hoved.*

*Act. publ. T.*  
*L. p. 85.*

Il tâche en  
vain, de  
mettre le  
Roi d'Ecos-  
se dans ses  
intérêts.

aux entreprises du Prince Jean, dont les mauvais desseins ne leur étoient pas inconnus : Que par là c'étoit principalement, qu'il falloit commencer pour maintenir la tranquillité dans le Royaume, & que dans la suite, on tâcheroit de pourvoir aux autres affaires, Les exhortations de la Reine, le malheureux état où le Roi se trouvoit, & la réputation qu'il s'étoit acquise en Orient, concoururent ensemble à maintenir les Seigneurs Anglois dans la fidélité qu'ils devoient à leur Souverain. Comme ils ne doutoient point que Jean ne voulût profiter de cette conjoncture pour troubler l'Etat, ils firent ensemble une Association, pour l'exclurre du Gouvernement, dans le tems même que ce Prince prenoit des mesures pour s'en emparer. L'occasion lui paroissant favorable, il avoit formé le projet de prendre en main l'administration des affaires publiques, afin de pouvoir plus aisément enlever la Couronne au Roi son frere. Mais il fut prévenu par la diligence de la Reine sa mere & des Barons. Il eut donc la mortification de voir établir d'autres Régens, pour gouverner le Royaume, pendant la prison du Roi. Il ne laissa pourtant pas de faire des efforts pour rompre cette Association qui lui étoit si préjudiciable. Il disoit que son unique but étoit de s'assurer contre les prétentions du Duc de Bretagne son Neveu, en cas que Richard mourût dans sa prison. Mais toutes ses démarches faisoient assez comprendre, que c'étoit plutôt pour mettre des obstacles au retour du Roi, quand même il seroit assez heureux, pour se tirer de la prison où il étoit détenu. En effet il ne négligeoit rien pour se rendre maître des Places fortes, ou pour mettre les Gouverneurs dans ses intérêts. Il n'est pas surprenant que ; dans une semblable conjoncture, il en gagnât quelques-uns. Mais en général, il trouva tant d'opposition à ses desseins, qu'il comprit enfin l'impossibilité qu'il y avoit de réussir, s'il ne se fortifioit du secours du Roi de France. Dès qu'il se fut fixé à cette résolution, il partit pour aller s'aboucher avec Philippe. En passant par la Normandie, il séjourna quelques jours à Rouen, où il tenta par toutes sortes de voyes, de corrompre la fidélité des Normans. Cette tentative n'ayant pas réussi, il se rendit à Paris, où il fit son Traité avec Philippe, qui ne demandoit pas mieux que d'embrouïller les affaires de Richard.

Si l'on en croit certains Historiens, Jean s'engagea envers Philippe, à épouser la Princesse Alix que Richard avoit refusée, & rendre hommage à la Couronne de France, pour le Royaume d'Angleterre. Je ne sçai si ces Auteurs ont eu d'assez bonnes autoritez pour avancer ces deux articles. Il est certain que le Traité même, qui se trouve dans le Recueil des Actes Publics, ne contient rien d'approchant. Il n'est pas même vrai-semblable, que Jean, qui étoit déjà marié, eût voulu s'engager à épouser une autre femme. Il y a donc plus d'apparence, que Philippe, ainsi que le Traité le porte, se contenta de recevoir Jean à l'hommage de toutes les Provinces que la Couronne d'Angleterre possédoit en France, & dont en qualité de souverain Seigneur, il prétendoit pouvoir disposer.

Dès que Jean eut terminé ses affaires en France, il repassa la Mer, à dessein de faire tous les efforts possibles, pour mettre le Roi d'Ecosse dans son parti. Mais Guillaume, se souvenant de la générosité dont Richard avoit usé envers lui, ne voulut jamais prêter l'oreille à ces sollicitations, quelques moyens que Jean employât pour lui persuader que le Roi prisonnier ne recou-



verroit jamais sa liberté. Toutes les tentatives de ce Prince, tant envers les Normans qu'à l'égard du Roi d'Ecosse, ayant été inutiles, il s'avisait d'un autre moyen. Il fit courir le bruit, que Richard étoit mort dans sa prison, & sur ce fondement, il voulut se faire couronner. Mais comme on n'avoit point d'ailleurs des nouvelles de la mort du Roi, il ne trouva pas les Anglois disposés à faire cette démarche précipitée en sa faveur, sans une plus ample certitude. Cependant, ce refus lui fournit un prétexte de s'emparer de quelques Places, comme voulant avoir de force, ce qu'il ne pouvoit obtenir par la douceur. Mais son parti étoit tellement foible, qu'il ne lui fut pas possible de faire beaucoup de progrès.

Pendant que ces choses se passoient en Angleterre, Philippe n'étoit pas oisif en France. Dans la pensée où il étoit, que les Anglois, occupez chez eux par les prétentions de Jean, ne seroient pas en état d'envoyer du secours au-delà de la Mer, il résolut de s'emparer des Provinces que Richard possédoit en France. Suivant ce projet, oubliant le serment qu'il avoit fait avant que de quitter la Palestine, il se rendit maître de Gisors, d'Evreux, & de tout le Vexin, après quoi il alla faire le Siège de Roüen. Il avoit espéré de surprendre cette Capitale, dont la prise auroit entraîné tout le reste de la Normandie; mais il eut la mortification de manquer son coup. Le Comte de Leicester, qui s'étoit jetté dans la Ville, quelques jours auparavant, fit une si belle défense, qu'après un assaut, où les François furent repoussés avec une grosse perte, Philippe se vit contraint de lever le Siège.

Cependant, la Reine Aliénor, ne se contentant pas d'avoir opposé une puissante digue à l'ambition de son Fils Cadet, travailloit de tout son pouvoir à la liberté du Roi. Comme l'Empereur n'avoit aucun prétexte plausible pour le retenir en prison, elle crut qu'une puissante intercession, telle que celle du Pape, seroit capable de produire un bon effet. Dans cette pensée elle avoit souvent écrit au Pontife pour le prier de prendre en main la cause du Roi son Fils. Toutes ses sollicitations n'ayant pu obtenir ce qu'elle demandoit, elle lui écrivit enfin une Lettre pleine de reproches qui marquoient, combien elle étoit outrée de sa froideur. Elle s'y plaignoit qu'il n'avoit pas voulu faire la moindre démarche en faveur du Roi prisonnier; Qu'il avoit refusé d'envoyer un Nonce à l'Empereur, quoiqu'il envoyât fréquemment des Légats dans tous les Etats Chrétiens pour des sujets bien moins importants; Que cette conduite étoit d'autant plus étrange, qu'il ne seroit même aucun tort à sa Dignité, quand il iroit, en personne, solliciter la liberté d'un si grand Roi, qui venoit d'exposer sa vie pour le service de l'Eglise. Enfin, elle lui représentoit que tant de bienfaits, dont le S. Siège étoit redevable aux Rois d'Angleterre, méritoient bien quelque reconnaissance, & que les services rendus aux Papes, pendant les Schismes, ne pouvoient être oubliés sans ingratitude. Mais toutes ces instances furent inutiles. Le Pape ne jugea pas à propos de s'intéresser pour un Prince malheureux, de peur de déplaire au Roi de France qui sollicitoit d'un autre Côté, pour l'engager à ne se mêler point de cette affaire.

Pendant que la Reine travailloit en vain à fléchir le Pontife, l'Empereur, qui vouloit couvrir son injustice de quelque prétexte, fit conduire Richard à Haguenau, où la Diète de l'Empire étoit assemblée. Des Députés que la Reine

RICHARD  
I.

1193.

Il fait courir le bruit que le Roi est mort & demande la Couronne, qui lui est refusée.

Philippe  
attaque la  
Normandie.

Il assiège  
Roüen.

Il leve le  
Siège.

Aliénor  
s'efforce en  
vain de faire agir le  
Pape pour  
Richard.  
*Art. Publ. T.  
L. p. 72. 74.  
76.*  
Lettre forte  
de cette  
Reine au  
Pape.

Richard est  
conduit à la  
Diète de  
l'Empire  
assemblée à  
Haguenau.



RICHARD  
I.  
1193.

L'Empe-  
reur l'accu-  
se sur six  
Articles.

Il se justifie.

ne & le Conseil avoient envoyez au Roi, pour l'informer de ce qui se passoit en Angleterre, rencontrèrent en chemin ce malheureux Prince conduit avec ignominie, comme un criminel. Cette vûë affligeante leur fit répandre beaucoup de larmes, qui excitèrent aussi celles du Roi. Après que, par plusieurs tendres expressions, ils lui eurent fait connoître combien ils étoient sensibles à ses malheurs, & donné des assurances de la fidélité de ses Sujets en général, ils l'informerent des entreprises du Prince son frere, & de son étroite union avec le Roi de France. Ce récit lui fit comprendre, qu'en l'état où ses affaires se trouvoient, il n'étoit pas à propos de disputer avec l'Empereur, sur les conditions de sa liberté. Cette résolution étant prise, il fut conduit à l'Assemblée des Princes Allemans, où l'Empereur produisit contre lui six chefs d'accusation dont il n'y avoit qu'un seul auquel il dût lui-même prendre intérêt, & pas un qui regardât la Nation Allemande en particulier. Le premier étoit, que Richard s'étoit ligué avec Tancrede pour maintenir cet Usurpateur dans la possession du Royaume de Sicile. Dans le second, il disoit, que, par ses démêlez avec le Roi de France, il avoit mis des obstacles à la conquête de Jérusalem. Par le troisième, il l'accusoit d'avoir injustement envahi le Royaume de Chypre, & employé les armes des Croisez à dépouiller un Prince Chrétien. Le quatrième regardoit l'affront qu'il avoit fait au Duc d'Autriche, pendant le Siège de Ptolemaïde. Dans le cinquième il lui imputoit la mort du Marquis de Montferrat. Enfin dans le sixième, il lui reprochoit, comme un grand crime, la Trêve qu'il avoit conclüe avec Saladin, & l'accusoit d'avoir entretenu, avec ce Prince Infidèle, des intelligences préjudiciables au bien commun de la Chrétienté.

Bien que l'Empereur ni les Princes d'Allemagne n'eussent aucun droit de se constituer Juges d'un Roi d'Angleterre, Richard ne jugea pas qu'il fut à propos d'insister sur leur incompetence. Il craignoit trop de donner lieu à des délais qui ne pouvoient que lui porter un grand préjudice. Selon les apparences, c'étoit-là l'unique but que l'Empereur se proposoit. Il se contenta donc de dire, en peu de mots, qu'encore qu'il ne se crût pas obligé de rendre compte à personne de ses actions, il ne laisseroit pas de justifier son innocence devant cette illustre Assemblée. Non qu'il regardât ceux qui la composoient comme ses Juges; mais parce qu'il étoit important pour son honneur, que tout le monde le crût innocent. Ensuite, il se défendit sur les six articles que l'Empereur avoit produits contre lui. Il dit sur le premier, que le Traité qu'il avoit fait avec Tancrede ne regardoit en aucune maniere l'Empereur; Qu'il n'avoit pas fait Tancrede Roi de Sicile, mais qu'il l'avoit trouvé tel, & qu'il avoit traité avec lui, comme avec un Roi actuellement en possession de la Couronne de ce Royaume. Sur le second il dit, que la jalousie du Roi de France avoit été l'unique cause du peu de progrès qu'on avoit fait dans la Terre Sainte, & que ce Prince en devoit porter tout le blâme, puisqu'il s'étoit retiré le premier. Il répondit sur le troisième qui regardoit la Conquête de l'Isle de Chypre, qu'il n'avoit pas enlevé ce Royaume à un Prince légitime, mais à un Usurpateur, à un Tyran, qui par sa barbarie, avoit justement provoqué sa vengeance. Qu'au reste, il avoit bien fait voir qu'il n'avoit pas agi par un motif d'ambition ou d'avarice, puisqu'il s'étoit volontairement dépouillé de cette Isle en faveur de Gui de Lusignan, pour le récompenser de la

perle



perte du Royaume de Jérusalem. A l'égard du quatrième article, il se contenta de répondre que le Duc d'Autriche s'étoit suffisamment vengé d'un affront dont il auroit pu demander satisfaction par une voye plus honorable. Pour ce qui regardoit le meurtre du Marquis de Montferrat, il dit, avec émotion, que toutes ses actions passées témoignaient assez qu'il n'étoit pas capable de se servir d'un si infame moyen pour se venger de ses ennemis. Il ajouta, que le Marquis lui-même l'avoit justifié avant que d'expirer, en recommandant à la Princesse sa femme de lui mettre entre les mains la Ville de Tyr, ce qu'il n'auroit pas fait, sans doute, s'il l'eût soupçonné d'être l'auteur de sa mort (1). Les intelligences qu'on l'accusoit d'avoir eu avec Saladin, l'arrêteraient plus longtems. Il représenta, quoiqu'avec beaucoup de modestie, la part qu'il avoit eue dans la Victoire remportée sur ce Prince infidelle. Il accusa le Duc de Bourgogne de l'avoir abandonné par un pur motif de jalousie, lorsqu'il étoit sur le point d'assiéger Jérusalem. Enfin, il ajouta, qu'il étoit aisé de comprendre qu'en faisant une Trêve avec les Sarrazins, il n'avoit pas eu un sordide intérêt en vûe, puisque de tout le butin qu'il avoit fait dans la prise de la Caravane de Babylone, il ne s'étoit réservé que le seul anneau qu'il portoit au doigt.

Cette défense, qui causa beaucoup de confusion à l'Empereur, inspira de la compassion aux Princes Allemands pour Richard. Ils étoient tellement persuadés du tort extrême qu'on faisoit à cet illustre Prince, que d'un commun accord, ils prièrent l'Empereur d'agir avec lui d'une manière plus généreuse. Mais leurs prières ne furent pas capables de porter ce Prince avare & intéressé, à relâcher son prisonnier, avant que d'en avoir exigé une rançon exorbitante. Il portoit ses prétentions à un point d'autant plus excessif, que le Roi de France lui avoit envoyé l'Evêque de Beauvais pour lui offrir de grandes sommes, s'il vouloit retenir Richard dans une perpétuelle captivité. Il fallut donc, que, pour obtenir sa liberté, le Roi prisonnier s'engageât à payer une somme de cent cinquante mille marcs d'argent, dont le tiers devoit être la portion du Duc d'Autriche. L'Empereur exigea encore de Richard, qu'il s'obligeât à faire porter cette somme en Allemagne, à ses propres risques. A ces dures conditions il ajouta, que Richard feroit mettre en liberté l'Empereur de Chypre & sa fille, & qu'il donneroit Aliénor de Bretagne sa nièce pour femme au fils-ainé du Duc d'Autriche. Quelques-uns ajoutent, que l'Empereur ne s'étant pas contenté de ces avantages, obligea Richard à lui faire une démission pure & simple de son Royaume d'Angleterre, dont pourtant il lui donna ensuite l'Investiture, moyennant une redevance de cinq mille livres Sterling par an. Véritablement, on ne peut pas dire que ce fait soit entièrement éloigné de la vraisemblance, vû le fâcheux état où Richard se trouvoit alors. Néanmoins, il est difficile de se persuader, que ce Prince, tout prisonnier qu'il étoit, eût pu se résoudre à cette bassesse. D'ailleurs, on ne trouve pas que l'Empereur ait jamais formé aucune prétention sur l'Angleterre, en vertu de cette prétendue cession. Aussi, les mêmes Historiens qui rapportent

RICHARD

I.

1193.

Les Princes  
Allemands  
solicite-  
nt l'Empe-  
reur en fa-  
veur de  
Richard.

Philippe &  
Jean lui font  
de grandes  
offres pour  
l'engager à  
le retenir.

Il exige de  
dures con-  
ditions de  
Richard.

R. de Hoved.

(1) On trouve dans le Recueil des Actes Publics, une Lettre de La Montagne au Duc d'Autriche, par laquelle il se reconnoît lui-même l'auteur de cet assassinat. Mais cette Lettre doit être suspecte par plusieurs raisons, & entre autres, parce qu'elle porte pour date, l'année du pontificat du Pape. (*Act. Publ. T. I. pag. 71.*)



**RICHARD I**  
1193.  
L'Empereur  
lui donne le  
titre de Roi  
d'Arles.

*Ant. Publ. T.*  
*L. p. 31. 33.*

On lève de  
l'argent en  
Angleterre,  
pour payer  
la rançon  
du Roi.

1194.  
Philippe &  
Jean font  
des efforts  
pour faire  
retenir Ri-  
chard en  
prison.  
*G. Neuvrid-  
ge. R. de Ho-  
veden.*

Il font des  
offres à  
l'Empereur.

Henri diffé-  
re d'exécu-  
ter le Traité

ce fait prétendu ajoutent-ils, qu'avant sa mort, Henri se départit de ce droit. Pour rendre cette particularité plus vraisemblable, on fait valoir le don du Royaume d'Arles que Henri fit à Richard, & l'on prétend, que c'étoit pour le récompenser de la Souveraineté de l'Angleterre, qu'il venoit de perdre. Mais c'est cela même qui fait présumer, qu'on a confondu l'hommage que Richard rendit effectivement à l'Empereur, pour le Royaume d'Arles dont ce Monarque lui avoit fait présent, avec l'hommage pour l'Angleterre. En effet, il paroît par le Recueil des Actes Publics que Henri conféra le titre de Roi d'Arles à Richard, & sans doute, celui-ci lui fit hommage pour ce Royaume imaginaire, dont les Empereurs ne jouïssent plus depuis très-long-tems.

Dès que Richard eut signé le Traité qu'il avoit fait avec l'Empereur, il écrivit à la Reine sa mere, pour l'en informer. En même tems, il la pria d'employer tous les moyens possibles, afin que l'argent de sa rançon fut bien-tôt prêt. Cette somme n'étoit pas peu considérable, par rapport à l'état où l'Angleterre se trouvoit. Richard lui-même, en partant pour la Terre Sainte, avoit presque épuisé son Royaume de tout l'argent monnoyé qui s'y étoit trouvé. D'ailleurs, les Croisés en avoient aussi emporté de grosses sommes. Par cette raison, il n'étoit pas facile de subvenir à cette nouvelle dépense. Néanmoins, le zèle des Gouverneurs leur fit trouver les moyens de lever cent mille marcs, soit par des impositions, soit en empruntant des Ordres de Citeaux & de Sempringham, une année du revenu de leurs laines. On joignit à cela quelque argenterie que les Eglises fournirent & que la Reine promit de faire remplacer, après le retour du Roi.

Pendant qu'on étoit occupé en Angleterre à chercher de l'argent pour payer la rançon du Roi, Philippe & Jean mettoient tout en œuvre pour faire rompre l'accord qu'il avoit fait avec l'Empereur. Dès que le premier en eut la nouvelle, il écrivit à Jean, qu'il n'avoit qu'à prendre garde à lui, puisque le Diable étoit sur le point d'être délié. Cet avis jetta ce Prince dans une extrême consternation. Il voyoit évanouir toutes ses espérances, & il se trouvoit près de tomber entre les mains d'un frere très-justement irrité, sans savoir par quel moyen prévenir ce terrible coup. Dans cet embarras, il ne trouva point d'autre ressource, que de s'unir encore plus étroitement avec Philippe, & de tâcher, par son moyen, de rompre les mesures que Richard avoit prises pour sa délivrance. Comme ces deux Princes avoient un même intérêt, ils convinrent d'agir ensemble, pour engager l'Empereur, par des offres avantageuses, à retenir Richard en prison. L'Evêque de Beauvais fut encore chargé d'aller faire à Henri ces propositions: Que moyennant qu'il s'engageât à garder Richard jusqu'à la S. Michel, Philippe lui feroit compter cinquante mille marcs, & Jean trente mille; Qu'au delà de ce terme, ils ajouteroient mille livres Sterling par mois, pour tout le tems que Richard demeureroit en prison; Que s'il vouloit le mettre entre leurs mains, on lui payeroit la rançon entière de cent cinquante mille marcs. Enfin, s'il refusoit ce parti, l'Ambassadeur avoit ordre de lui offrir la même somme, pourvu qu'il gardât encore un an son prisonnier. Ces offres firent un si grand effet sur l'avare Empereur, qu'il différa la délivrance du Roi, jusqu'à la Diète prochaine, qui devoit s'assembler à Spire, dans quelques mois, bien qu'Aliénor se fût renduë



duë à Worms avec cent mille marcs, & des ôtages pour le reste de la rançon. On peut aisément s'imaginer quelle fut la consternation de Richard, quand il apprit cette fâcheuse nouvelle. Il n'ignoroit pas les efforts que son frere faisoit pour lui ravir la Couronne, & il étoit persuadé que Philippe employeroit toutes ses forces pour le soutenir dans ses injustes desseins. D'un autre côté, la dureté de l'Empereur lui étoit trop connue pour pouvoir espérer de fléchir un cœur qui n'étoit susceptible d'aucun sentiment de générosité. Dans cette triste situation, se croyant entièrement perdu, le tems qu'il passa jusqu'à la Diète fut le plus triste & le plus fâcheux de sa vie. Ce n'étoit pas sans raison qu'il étoit alarmé, puisqu'effectivement l'Empereur s'étoit déterminé à contenter le Roi de France, & à sacrifier son honneur à un sordide intérêt. La Diète s'étant assemblée à Spire au mois de Septembre, l'Empereur y parla d'une manière à faire comprendre, qu'il ne tenoit aucun compte de l'accord qu'il avoit fait avec le Roi d'Angleterre. Les Princes Allemans, surpris de ce procédé, ne purent s'empêcher de lui faire connoître ce qu'ils en pensoient. Ils lui représentèrent avec beaucoup de force, que s'étant eux-mêmes rendus cautions du Traité, ils ne pouvoient le laisser violer, sans que leur honneur y demeurât intéressé. Ils lui firent même entendre, qu'il ne le romproit pas impunément. Soit que Henri eût peur de leurs menaces, ou que la honte fit quelque effet sur son esprit, il se laissa persuader de mettre son captif en liberté, après en avoir reçu cent mille marcs, & des Otages pour les cinquante mille qui restoit à payer. Richard ne se vit pas plutôt en liberté, qu'il quitta promptement l'Allemagne pour se rendre dans les Païs-Bas, sans s'arrêter en chemin, que le moins qu'il lui fut possible. Cette diligence étoit nécessaire, puisque Henri, qui se repentoit de l'avoir relâché, fit courir après lui pour l'arrêter : mais ce fut inutilement. Dès qu'il fut arrivé à Anvers, il s'y embarqua pour l'Angleterre & arriva heureusement à Sandwich, le 20. Mars 1194. après avoir été absent de son Royaume quatre ans, dont il avoit passé quinze mois en prison.

RICHARD I.  
1194.

Il tâche de  
l'éluder.

Les Princes  
Allemans le  
pressent  
de tenir sa  
parole.

Richard est  
mis en liber-  
té.

Il arrive en  
Angleterre.

Avant que de finir ce qui regarde la prison de Richard, pour ne pas revenir dans la suite au paiement du reste de la rançon, j'ajouterai ici tout d'une suite ce qui se passa sur ce sujet, tant par rapport à l'Empereur, qu'à l'égard du Duc d'Autriche. Celui-ci, après avoir souvent pressé Richard de le satisfaire, lui envoya Baudouin de Bethune l'un des Otages, pour lui faire sçavoir, qu'il s'en prendroit à ceux qu'il avoit en son pouvoir, si le Traité d'Hague-nau n'étoit pas promptement exécuté. Richard, qui connoissoit par expérience la dureté de ce Prince, lui renvoya incontinent le même Baudouin, avec la Princessse Aliénor, afin qu'il fit accomplir le mariage arrêté, en attendant qu'on lui pût faire compter le reste de la rançon. Il y a apparence, que l'Empereur avoit pris pour lui les cent mille marcs, & laissé la dette au Duc d'Autriche. Quoiqu'il en soit, Aliénor & Baudouin trouverent, en arrivant à Vienne, que le Duc étoit mort d'une chute de Cheval. Avant que de rendre le dernier soupir, il avoit fait son Testament dans lequel il avoit ordonné qu'on relâchât les Otages du Roi d'Angleterre, reconnoissant que c'étoit injustement, qu'il l'avoit arrêté, & qu'il ne pouvoit, en conscience, en exiger une rançon. Malgré ces ordres exprès, le Prince son fils, qui lui succéda, avoit résolu de retenir les Otages, si les Evêques de ses Etats ne s'y fussent pas

Procédez de  
l'Empereur  
& du Duc  
d'Autriche  
touchant le  
reste de la  
rançon.



**RICHARD I**  
1194.

opposez. Ils lui déclarèrent, qu'ils ne souffriroient pas que le Corps du Duc son pere reçut la sépulture avant que sa dernière volonté fût exécutée. Pour achever de le déterminer, le Pape lui adressa un Bref, dans lequel il lui déclaroit, qu'il avoit ordonné à l'Archevêque de Saltzbourg de l'excommunier, s'il différoit plus long-tems à exécuter les ordres du Duc son pere. Ces menaces ayant produit leur effet, les Otages furent relâchez, & comme le nouveau Duc ne se sentoît pas beaucoup d'inclination pour la Princesse de Bretagne, il la renvoya aussi en Angleterre. Pour ce qui regarde l'Empereur, les différends qu'il eut avec le Pape, & la guerre qu'il méditoit contre la France, lui faisant comprendre, qu'il pourroit avoir besoin du Roi d'Angleterre, il souhaita de se reconcilier avec lui. Pour cet effet, il lui envoya un Evêque qui étoit chargé de lui demander pardon de sa part, & de lui assurer que son intention étoit de lui restituer ce qu'il avoit exigé de lui. Mais ce Prince mourut peu de tems après à Messine, avant que d'avoir accompli sa promesse.

Richard réduisit les partisans de son frere.

*Marth. Paris. R. de Hoveden G. Nerv. bridg.*

Jean est cité & condamné.

Richard fut reçu de ses Sujets, avec des marques de joye & d'affection, qui le consolèrent de toutes les disgrâces qu'il avoit essuyées pendant sa captivité. Son premier soin fut de s'acquitter du vœu qu'il avoit fait d'offrir à Dieu le riche Etendart de Chypre, dans l'Eglise de S. Edmond. Ensuite, il alla réduire quelques Châteaux que les partisans de Jean tenoient encore, & dont celui de Nottingham fut le seul qui soutint un Siège de quelques jours. Cependant, il avoit fait citer le Prince son frere, qui s'étoit retiré en France, à comparoître dans quarante jours, pour répondre aux accusations qui seroient intentées contre lui. Ce terme étant expiré, sans que Jean eût comparu, le Roi fit donner contre lui, une Sentence qui confisquoit tous ses biens, & le déclaroit déchu du Droit de succéder à la Couronne.

Richard se fait couronner une seconde fois. Etroite union entre lui & le Roi d'Ecosse.

Privileges accordés aux Rois d'Ecosse.

*Art. publ. T. I. pag. 87. 1195.*

Richard se prépare à la guerre contre la France

Cette affaire étant terminée, Richard se fit couronner de nouveau, de peur que sa captivité n'eût fait naître quelques scrupules dans les esprits de ses Sujets. Guillaume, Roi d'Ecosse, voulut assister à cette Cérémonie, & porter l'épée de l'Etat, le jour du Couronnement. Cette déférence, & le constant attachement qu'il avoit eu pour Richard pendant sa captivité, lui acquirent entièrement l'affection de ce Prince qui n'oublia rien pour lui en donner des preuves. Il est vrai qu'il ne jugea pas à propos de lui céder le Northumberland, dont il demandoit avec beaucoup d'instance d'être mis en possession, fondé sur certains droits fort douteux, dont même son Prédécesseur s'étoit départi. Mais pour adoucir, en quelque maniere, ce refus, il lui accorda une Chartre contenant certains honneurs & privilèges dont les Rois d'Ecosse devoient jouir, quand ils se trouveroient en Angleterre.

Richard avoit trop à cœur de se venger du Roi de France pour se refuser plus long-tems cette satisfaction. Le pardon des offenses est une vertu trop rare parmi les hommes, pour qu'elle pût se trouver dans ce Prince qui n'étoit pas des plus scrupuleux en matière de Religion. Pour exécuter ce dessein, il avoit besoin d'une puissante armée, laquelle il ne pouvoit ni lever, ni entretenir, sans une dépense extraordinaire. Son Royaume déjà épuisé n'étoit gueres en état de lui fournir les secours qui lui étoient nécessaires. Il fallut pourtant recouvrer de l'argent à quelque prix que ce fût, & se servir pour cela de divers moyens qui n'étoient pas fort honorables. Premièrement, il révoqua toutes les aliénations des biens de la Couronne, qu'il avoit faites ayant son départ

Il se sert de divers

pour



pour la Terre Sainte. Le prétexte de cette révocation fut, que les acquéreurs s'étoient suffisamment dédommages des sommes qu'ils avoient déboursées, par la jouissance, quoiqu'ils ne l'eussent possédée qu'un petit nombre d'années. Il se servit encore, pour remplir ses coffres vuides, d'un autre moyen qui n'étoit pas plus légitime. Le grand Sceau qu'il avoit emporté avec lui, s'étant perdu pendant son voyage, il en fit faire un nouveau, & obligea tous ceux qui avoient des Patentes ou des Commissions scellées du premier, de les faire renouveler, & sceller de celui-ci. Son unique but étoit d'exiger de l'argent des Particuliers, pour le renouvellement de leurs Chartres. Ces deux moyens ne lui ayant pas paru suffisans, il en inventa encore deux autres. Le premier, fut de défendre les Tournois, & d'accorder ensuite à la Noblesse la permission d'en faire, ou d'y assister, moyennant un certain droit que chacun étoit obligé de payer, à proportion du rang qu'il tenoit. Le second fut, de redonner les bonnes grâces à Géofroi son frere naturel, & de le laisser jouir de l'Archevêché d'Yorck. L'Evêque de Coventri, zélé partisan de Jean, & qui avoit été condamné comme lui, reçut aussi la même faveur. Mais il en couta deux mille marcs au premier, & le second acheta son pardon par un présent de cinq mille.

Toutes les forces que Richard destinoit contre la France étant prêtes, on lui apporta la nouvelle, pendant qu'il étoit à table, que Philippe avoit mis le Siège devant Verneuil. Le dépit qu'il conçut d'avoir été prévenu, le transporta tellement, qu'il jura de ne tourner jamais son visage, jusqu'à ce qu'il eut joint ses ennemis. Pour observer ce serment, il fit percer la muraille de la Chambre, où il mangeoit, & sortant par cette ouverture, il alla s'embarquer sur le champ, avec ses troupes qui l'attendoient sur le bord de la Mer & arriva heureusement en Normandie. A son approche, Philippe leva le Siège de Verneuil, dont il étoit sur le point de se rendre maître. Quelques-uns ont dit qu'il y fut contraint par son armée qui se trouvant saisie d'une terreur panique se mit d'elle-même en fuite, laissant les Tentes & le Bagage dans le Camp.

Quelque tems après Richard étant à Roüen, la Reine sa Mere lui présenta le Prince Jean, qui s'étant jeté à ses pieds lui demanda pardon de sa faute. Le Roi le reçut favorablement, comme il l'avoit promis à la Reine, mais il lui fit pourtant connoître, qu'il n'étoit pas trop bien persuadé de la sincérité de sa repentance. *Je vous pardonne*, lui dit-il en le relevant, *& je souhaite de pouvoir aussi aisément perdre le souvenir des injures que j'ai reçues de votre part, que vous oublierez la grace que je vous fais.*

Je n'entreprendrai pas de rapporter le détail de la guerre qui se continuoît toujours entre les deux Monarques ennemis. Les particularitez en sont trop peu intéressantes, pour mériter qu'on s'y arrête longtems. Je me contenterai de remarquer, qu'elle dura cinq ans, & qu'elle fut souvent interrompue, par des Traitez de Trêve, toujours mal observés des deux côtes, sans qu'il soit possible de sçavoir auquel des deux on en doit imputer la faute. Les Historiens des deux Nations ont tellement pris à tâche de justifier celui des deux Rois pour lequel ils se sont intéressés, qu'il est facile de comprendre, que les uns & les autres ont trop suivi leur penchant ou leurs préjugés. Quoiqu'il en soit, ces deux Princes trouverent dans cette guerre de fréquentes occasions

RICHARD I.  
1195.  
moyens  
pour avoir  
de l'argent.

Il est prévenu par Philippe qui assiege Verneuil.  
L. M. de Walsingham.  
M. Paris.  
R. de Hoved.

Richard lui fait lever le Siège.

Il pardonne à son frere.

Continuation de la guerre.  
R. de Hoved.  
1196. 1195.



**RICHARD I**  
1195.  
Philippe  
perd les an-  
ciens Regi-  
tres de la  
Couronne.

de signaler leur conduite & leur valeur. Mais comme la diversité des succès, qui étoient favorables tantôt à l'un tantôt à l'autre, donnoit lieu à la continuation de la guerre, on peut dire qu'ils y perdirent tous deux, plus qu'ils n'y gagnèrent. Philippe y fit, entre autres, une perte irréparable de tous les anciens Regîtres de la Couronne, qui lui furent enlevés avec tout son bagage, dans un action qui se passa tout proche de Blois. C'étoit alors la coutume que les Archives du Royaume suivoient le Roi partout où il alloit. Mézerai déplore la perte que la France fit en cette occasion, & le notable préjudice qu'en reçut l'Histoire de ce Royaume par rapport aux événemens antérieurs à cette action.

Trêve en-  
tre les deux  
Rois.

Les avantages que les deux Rois remportoient l'un sur l'autre n'étant pas fort considérables, ils convinrent enfin d'une Trêve, afin de chercher, dans cet intervalle les moyens de faire la paix. Quelqu'un a dit, que Philippe fit proposer à Richard de faire décider leur querelle par cinq hommes de chaque parti, & que Richard y consentit à condition que les deux Rois se mettroient chacun à la tête de ses cinq hommes. Si cela est vrai, de quoi pourtant il y a lieu de douter, il n'y a guères d'apparence que cette proposition fût sérieuse. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on fit divers efforts pour porter les deux Monarques à la paix, à quoi on crut qu'une entrevûe pourroit contribuer. Mais, après quelques Conférences, il se séparèrent sans rien conclure.

Entrevûe  
instru-  
ctive.

La Princel-  
se Alix est  
rendue à  
Philippe.

Dans une de ces Conférences, la Princesse Alix fut rendue au Roi son frère qui la donna en mariage au Comte de Ponthieu. En partant pour la Terre Sainte, Richard avoit confié la garde de cette Princesse au Sénéchal de Normandie, qui n'avoit jamais voulu la relâcher sans un ordre exprès de son Maître, quoique Philippe l'eut souvent demandée.

Mariage de  
la Reine de  
Sicile avec  
le Comte  
de Toulou-  
se.

Dans ce même tems, Jeanne, sœur de Richard, & veuve du Roi de Sicile, épousa le Comte de Toulouse. Elle obtint une cession entière du Roi son frère, de tous les droits qu'il pouvoit avoir sur le Comté de Toulouse, comme Héritier de la Maison de Poitiers.

L'Evêque  
de Beauvais  
est fait pri-  
sonnier.

Il arriva, pendant cette guerre, que Philippe de Dreux, Evêque de Beauvais, proche parent du Roi de France, s'étant trouvé dans un combat, fut fait prisonnier par les Anglois. Sa qualité, son caractère, & principalement, quelques termes offensans dont il s'étoit servi en parlant de Richard, firent mettre sa rançon à un si haut prix, qu'il s'adressa au Pape pour implorer sa protection. Le Pontife s'intéressa fortement pour ce Prélat qu'il appelloit son très-cher fils, dans la Lettre qu'il écrivit au Roi sur ce sujet. Pour toute réponse, Richard lui envoya la cotte d'armes toute sanglante de l'Evêque prisonnier, & lui fit demander s'il reconnoissoit la tunique de son fils. Cette preuve convainquante de l'humeur guerrière du Prélat fit que le Pape se désista de sa sollicitation. Il dit que, puisqu'il avoit quitté la milice de Jesus-Christ, pour suivre celle du monde, il étoit juste qu'il essuyât les suites d'un si mauvais choix. Après cette réponse, l'Evêque, n'espérant plus rien du côté de Rome, composa pour sa rançon qui fut fixée à deux-mille marcs d'argent.

Le Pape  
sollicite  
pour lui.  
Réponse de  
Richard au  
Pape.

R. de Hoved.  
M. Paris.  
Chron. Ger-  
vas.

Dans le recit que les Historiens font de cette guerre, les François ne parlent que des avantages remportez par Philippe, & passent légèrement sur ses pertes. Les Anglois au contraire, ne comptant pour rien diverses actions où les



les premiers prétendent que Richard fut battu, relevent avec soin les heureux succès qu'il eut. Entre autres avantages, ils font valoir une victoire qu'il remporta sur son ennemi, entre Courcelles & Gisors, de laquelle les François ne parlent qu'en passant, comme d'un événement de peu d'importance. Ceux-ci disent, que Philippe, s'étant avancé à la tête de cinq-cens Chevaux pour reconnoître les ennemis, fut sur le point d'être enveloppé, & contraint de se retirer dans Gisors avec quelque précipitation. Ils ajoutent, que le Pont de cette Ville tomba, pendant qu'il étoit dessus, & qu'il courut risque de perdre la vie par cet accident. Il est pourtant certain, que Richard écrivit en Angleterre, au sujet de cette action, une Lettre qui se trouve dans le Recueil des Actes Publics, dans laquelle il se vantoit d'avoir remporté ce jour-là une glorieuse victoire. Il n'est guères vrai-semblable que ce Prince eût ainsi parlé de cette action, s'il n'eût fait que mettre en fuite cinq-cens Chevaux. Il se trouve même des Historiens Anglois qui prétendent qu'à l'occasion de cette victoire, Richard ajouta aux armes d'Angleterre, la Devise *Dieu & mon droit*. Mais j'ai de la peine à croire que cette devise soit si ancienne, ni qu'elle doive son origine à cet événement.

RICHARD  
1.  
1199.  
Victoire de  
Richard.

Act. Publ.  
Tom. I. p. 96.

Les forces des deux Rois étoient trop égales, pour que l'un ou l'autre pût espérer de faire de grands progrès dans cette guerre. Après qu'ils se furent assez fatigués réciproquement, voyant que tous leurs avantages n'aboutissoient qu'à la prise de quelques Bicoques, qui le plus souvent étoient reprises tout aussi-tôt, ils embrassèrent avec joye une occasion qui se présenta de finir la guerre avec honneur. Ce fut en déferant aux exhortations du Pape qui envoya un Légat en France, pour tâcher de les porter à la paix. Le but du pontife étoit de les engager à reprendre la Croix pour recouvrer Jérusalem. Mais ils étoient tous deux trop rebutés de leur première expédition, pour penser à une seconde. L'arrivée du Légat ne laissa pourtant pas de produire un bon effet, en ce qu'elle procura, entre ces deux Monarques, une Trêve de cinq ans, qui mit quelque interruption aux maux dont leurs Sujets étoient affligés. Cette Trêve se conclut dans une Conférence qu'ils eurent ensemble, où ils convinrent, que chacun demeureroit en possession de ce qu'il tenoit.

Trêve de  
cinq ans.

Dans cette même Conférence, Philippe, feignant d'entrer dans les intérêts de Richard, lui fit voir certains papiers par lesquels il paroissoit que le Prince Jean son frere avoit de mauvais desseins contre lui. Richard l'ayant cru trop légèrement, dépouilla encore une fois son frere des biens qu'il lui avoit rendus. Mais Jean se justifia hautement, en envoyant à la Cour de France deux Chevaliers qui offrirent de soutenir par les armes, qu'on avoit calomnié le Prince. Philippe n'ayant pas jugé à propos de faire accepter le défi, Richard connut que son frere étoit innocent, & le remit en possession de ses Terres.

Philippe tâ-  
che de  
brouiller  
Richard  
avec son  
frere.  
Jean se  
justifie.

Pendant que Richard étoit occupé en France, la Ville de Londres se trouva tout-à-coup dans un grand danger, à l'occasion d'un soulèvement excité par un Bourgeois appelé communément *Le Barbu*, à cause de la longueur de sa barbe. Cet homme, hardi & sédition, affectant continuellement de prendre en main la défense des pauvres, & du menu peuple, s'étoit acquis un grand crédit parmi la populace, qui le regardoit avec une extrême vénéra-

Sédition à  
Londres.

tion



**RICHARD I** tion. Il se servit de cet avantage , pour émouvoir une sédition dans la Ville ,  
 1199. à l'occasion d'une taxe qui , selon lui , étoit uniquement à la charge des pauvres. Hubert , Archevêque de Cantorbéri , qui exerçoit alors la charge de Grand Justicier , ne put appaiser cette émeute , qu'en faisant mettre les principaux Bourgeois sous les armes. Le Barbu , se voyant serré de près , se retira dans l'Eglise de l'Arc , où il fut saisi , & ensuite pendu avec neuf de ses complices.

**Occasion de la mort de Richard.** La Trêve que Richard venoit de faire avec la France , le mettoit en état d'aller jouir en Angleterre de quelque repos , après toutes les fatigues qu'il avoit essuyées depuis le commencement de son Regne. Il étoit encore nécessaire , qu'il allât travailler en Angleterre à réformer divers abus qui s'étoient introduits pendant son absence. C'étoit aussi ce qu'il avoit résolu de faire ; mais un événement imprévu mit des obstacles à l'exécution de ce dessein. Un Gentilhomme Limousin , ayant trouvé dans sa Terre un trésor , qui y avoit été caché depuis plusieurs siècles , le Roi prétendit , que ce trésor , trouvé dans un Pais dont il étoit Souverain ( 1 ) , devoit lui appartenir. Le Gentilhomme ne refusoit pas de lui en livrer une partie. Mais voyant qu'il vouloit l'avoir tout entier , il implora la protection de *Vidomar* , Vicomte de Limoges , qui lui donna un azile dans son Château de *Chaluz*. Richard , qui n'avoit pas accoutumé de trouver de la résistance dans ses inférieurs , marcha incontinent vers le Limousin , pour assiéger le Château où le Gentilhomme s'étoit réfugié. En arrivant près de la Place , il voulut en faire le tour pour la reconnoître. Comme il en approchoit trop près , un Arbalétrier , nommé *Bertrand* , qui étoit sur la muraille , lui décocha une flèche qui lui perça l'épaule , tout joignant le col. La blessure n'étoit pas d'elle-même mortelle , mais le Chirurgien qui la pensa la rendit telle par son peu d'habileté. On dit , que le Roi lui-même par son intempérance ne contribua pas peu à l'envenimer. **Il meurt de sa blessure.** quoi qu'il en soit , la gangrène s'y étant mise , ce Prince en mourut le onzième jour , après avoir beaucoup souffert. Le Château fut emporté pendant qu'il vivoit encore. Celui qui l'avoit blessé lui ayant été emmené , il lui demanda , quelle raison il avoit eue pour attenter à sa vie. Bertrand répondit avec une audace étonnante , que c'étoit pour venger son pere & son frere , que le Roi avoit tué de sa propre main. Il ajouta , qu'il rendoit grâces à Dieu , de ce qu'il avoit si bien réussi , & qu'il souffriroit avec joye les plus grands tourmens , puisqu'il avoit été assez heureux pour délivrer le monde d'un tel Tyran. Quoi qu'une semblable réponse dût vrai-semblablement animer le Roi contre lui , ce Prince mourant ne laissa pas de lui pardonner , & d'ordonner qu'on le mît en liberté , avec un présent de cent Schellings. Mais immédiatement après la mort du Roi , *Machade* , Général des Routiers , fit écorcher tout vif ce misérable.

**Il fait Jean son Frere , son Héritier.** Avant que de mourir , Richard fit son Testament , par lequel il laissoit son Royaume avec tous ses autres Etats , & les trois quarts de son argent à Jean son Frere , reservant la quatrième partie pour les Pauvres & pour ses Domestiques. Il avoit fait autrefois à Messine une autre disposition , par laquelle il avoit nommé Arthur , Duc de Bretagne son Neveu , pour son Héritier. C'est ce qui se voit dans une Lettre qu'il écrivit de Messine au Pape , & qui

( 1 ) Le Limousin dépendoit du Duché de Guyenne,



se trouve dans le Recueil des Actes Publics. Mais apparemment la peur d'exciter des troubles dans ses Etats, lui fit changer de résolution. En effet, il ne pouvoit y avoir d'autre raison, pour le porter à favoriser le Prince son frere qu'il n'avoit pas sujet d'aimer, au préjudice de son Neveu, dont les droits n'étoient pas moins bien fondez en justice que ceux de Jean. Dans son dernier Testament, il ordonna que son Corps fut enterré à Fontevraud aux pieds de celui du Roi son Pere, comme pour lui témoigner son repentir des déplaisirs qu'il lui avoit causez pendant sa vie. Il voulut que son cœur fût porté à Rouen, pour donner aux Normans un témoignage de son affection. Mais il ordonna que ses entrailles fussent envoyées en Poitou voulant par-là marquer le peu d'estime qu'il avoit pour les Poitevins dont il n'étoit pas satisfait. Il ne laissa qu'un fils naturel nommé Philippe, auquel il légua la Seigneurie de Cognac, dans le Duché de Guyenne.

RICHARD I.  
1199.  
Act. publ. T.  
I. p. 68.

Telle fut la vie & la mort de ce vaillant Prince, à qui la grandeur de son courage fit donner le surnom de *Cœur de Lion*. Après avoir loué sa valeur qui approchoit un peu de la férocité, on cherche vainement en lui quelque autre vertu qui puisse servir de matière à son éloge. Ceux qui le louent de sa libéralité & de sa magnificence ne considerent pas, qu'il ne fut libéral & magnifique qu'aux dépens de ses Sujets, de qui il extorqua diverses grandes sommes, par des moyens peu équitables. Mais d'un autre côté, on trouve dans ce Prince beaucoup de vices, & même des plus énormes. Sa rébellion contre son propre Pere est un reproche qu'on peut justement faire à sa mémoire. Il est même apparent, que Dieu voulut l'en punir par les agitations continues, dans lesquelles il passa les dix années de son Regne; & particulièrement par une captivité de quinze mois. On trouve encore dans ce même Prince une avidité pour l'argent, qui ne pouvoit être assouvie, & qui fut cause de sa mort: un orgueil, qui lui faisoit regarder ses égaux avec mépris, & ses inférieurs comme ses Esclaves. Enfin, s'il faut ajouter foi à ce que certains Historiens ont dit de lui, une luxure effrénée le portoit, non seulement à négliger la Reine sa Femme, pour s'abandonner à une infame débauche, mais encore à des pechez contre nature. On assure qu'un pauvre Hermite osa bien lui reprocher ce crime détestable, en présence de toute sa Cour, & le conjurera au nom de Dieu, de faire quelque attention à la destruction de Sodome. Quoiqu'il en soit, tous ceux qui ont écrit sa Vie conviennent, que l'orgueil, l'avarice & l'impudicité étoient ses trois vices dominans. On raconte sur ce sujet, qu'étant un jour exhorté par *Foulque*, Curé de Neüilly, homme fameux par son zèle, à se défaire de ces méchantes habitudes qu'on appelloit communément ses trois filles, il répondit en plaisantant, que c'étoit aussi son intention, & que pour cet effet, il avoit résolu de donner la première aux Templiers, la seconde aux Moines, & la troisième aux Prélats.

Caractere  
de Richard  
I.

Richard étoit d'une taille riche & bien formée. Ses yeux étoient bleus, mais pleins de feu, & ses cheveux d'un blond ardent, approchant un peu du rouge. On peut dire, que l'Angleterre, où il ne fut jamais plus de huit mois, pendant tout le cours de son Regne qui dura près de dix ans, fut très-malheureuse sous son Gouvernement. Il chargea ses Sujets de fréquentes impositions, & de taxes extraordinaires. Cependant, des sommes prodigieuses

Grandes im-  
positions  
sous ce Re-  
gne.



RICHARD I  
1199.

Remarque  
sur l'usage  
des Arbalê-  
tes.

Armoiries  
d'Angleter-  
re.  
Etablisse-  
ment des  
Corpora-  
tions à Lon-  
dres.

ses qui furent levées sur eux, il ne leur en revint aucun avantage, qu'un peu de gloire pour leur Roi, de laquelle pourtant ils étoient satisfaits, parce qu'elle rejaillissoit sur la Nation.

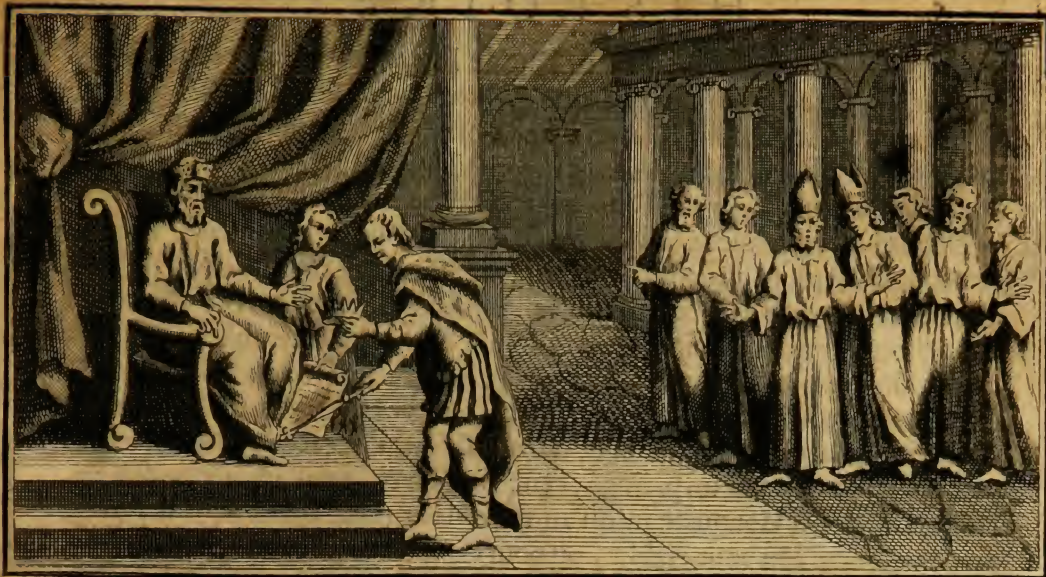
On a fait remarquer comme une chose digne d'une particulière attention, que ce Prince, qui avoit rétabli l'usage de l'Arbalète, fut tué d'un coup de cette même arme, comme si le Ciel avoit voulu le punir d'avoir renouvelé cette diabolique invention. Mais je ne sçai si cette remarque est appuyée sur un bon fondement. Nous avons vu que les Anglois s'étoient servis de l'Arbalète dans la conquête de l'Irlande, sous le Regne de Henri II. & il n'est guères vrai-semblable, qu'ils en eussent discontinué l'usage, dans le petit nombre d'années qui s'étoient écoulées depuis.

Richard fut le premier Roi d'Angleterre qui prit trois Lions passans dans ses armes, en quoi il fut imité par ses Successeurs.

Pendant ce Regne, la Ville de Londres commença, par rapport à la Police, à recevoir une nouvelle forme, & à être partagée en diverses Compagnies ou Societez, ou, comme on les appelle aujourd'hui, *Corporations*.







# HISTOIRE D'ANGLETERRE.

LIVRE HUITIÈME,

Contenant les Regnes de JEAN & de  
HENRI III.

+++++

J E A N,

*Surnommé Sans-Terre; Septième Roi d'Angleterre, depuis la Conquête.*



Ben que Richard eût fait le Prince son Frere Héritier de tous ses Etats, cette disposition ne rendoit pas les droits de Jean incontestables. Quelque absolu qu'un Prince ait été pendant sa vie, dès qu'il a les yeux fermés, sa dernière volonté n'est considérée, qu'autant qu'elle est conforme aux Loix, à moins qu'elle ne soit appuyée de la force. Dans l'affaire de la riche Succession que Richard venoit de laisser par sa mort, il se présentoit deux questions qui n'étoient pas faciles à décider. La première

1199.  
Considérations sur les droits de Jean à la Succession de Richard.



JEAN.  
1199.

re étoit, si, selon les Loix, Arthur Duc de Bretagne, comme représentant Geofroi son Pere, Frere aîné de Jean, avoit autant ou plus de droit que Jean son Oncle, qui le précédait d'un degré. Dans la seconde question, il s'agissoit de sçavoir, si, en cas que les Loix favorisassent le Neveu, Richard avoit pu disposer de ses Etats, par un Testament contraire aux Loix & à la Coutume.

Deux choses rendoient la décision de ces questions très-difficile. Premièrement, la diversité qui pouvoit se trouver entre les Loix des divers Etats, dont cette Succession étoit composée. En second lieu, dans le Royaume d'Angleterre, qui en faisoit la plus grande & la plus considérable partie, il n'y avoit point de Loi fixe, qui réglât la Succession du Trône, ni qui donnât ou ôtât aux Rois le pouvoir d'en disposer à leur volonté. Que si, au défaut des Loix, on avoit voulu chercher dans l'Histoire de ce Royaume des exemples qui pussent établir un préjugé, cette voye n'étoit pas moins embarrassante. Depuis la Conquête jusqu'au tems dont nous parlons, il n'y avoit point eu d'occasion pour établir, ou pour exclure le droit de représentation par rapport à la Couronne. Il est bien vrai, qu'en parcourant les tems de la domination des Saxons, on auroit pu trouver divers exemples. Mais, comme il y en avoit de directement opposez, il n'étoit pas facile d'appuyer là-dessus une décision. D'ailleurs, il y avoit plus de cent ans que les Loix & les Coutumes des Saxons étoient sans force; les Normans ayant introduit un droit tout nouveau dans le Royaume. Tout ce qu'on pouvoit alléguer de plus fort en faveur de Jean c'étoit, que n'y ayant aucune Loi établie sur ce sujet, son droit n'étoit pas moins valable que celui d'Arthur, & que de plus, il avoit pour lui le Testament de Richard. Mais d'un autre côté, dans la plupart des Provinces que les Anglois possédoient en France, le droit de représentation en ligne directe étoit généralement reçu. Cette affaire auroit donc été sujette à de grandes discussions, si elle avoit dû être décidée dans une Cour de Justice, ou dans une Assemblée d'Etats, par un Jugement impartial. Mais Jean, ne jugeant pas qu'il fût à propos de commettre ses droits à la décision d'aucun Tribunal, suivit une route qui lui parut moins incertaine. Il croyoit son droit incontestable, ou peut-être son ambition ne lui permettoit pas d'être plus scrupuleux envers son Neveu, qu'il n'avoit été à l'égard du Roi son Frere. Quoi qu'il en soit, il jugea que la diligence étoit un moyen plus efficace pour lui procurer le bien qu'il souhaitoit, qu'une décision, qui pourroit ne lui être pas avantageuse. Il avoit avec lui au-delà de la Mer deux hommes, qui lui parurent propres à le servir dans ses desseins, à cause du grand crédit qu'ils avoient en Angleterre. Le premier étoit *Humbert*, Archevêque de Cantorbéri, l'autre *Guillaume Marshal*, qui fut ensuite Comte de Pembroke. Ces deux Seigneurs s'étant entièrement dévoués à son service, soit parce qu'ils le croyoient bien fondé dans ses prétentions, ou par d'autres raisons qui leur étoient particulières, lui promirent d'employer tout leur crédit en sa faveur. Pour ne pas perdre un tems qui lui étoit si précieux, ils les fit promptement passer en Angleterre, leur ordonnant d'agir de concert avec la Reine sa Mere, & avec le Grand-Justicier. Celui-ci étoit déjà depuis long-tems dans ses intérêts. Quant à la Reine Alienor, bien qu'il semblât qu'elle dût être en suspens, entre son Fils & son Petit-Fils, il y avoit une raison secrète qui la faisoit pancher du côté du premier. C'étoit la

Jean prend  
des mesures  
pour s'assu-  
rer la Cou-  
ronne.

crain-



crainte, que, si Arthur montoit sur le Trône, Constance sa Mere ne vînt s'emparer de l'administration du Gouvernement pendant la minorité de son Fils, qui n'avoit alors que treize ans. Sa fierté auroit trop souffert, si elle eût été soumise à sa Belle-Fille.

JEAN.  
1199.

Les quatre personnes, sur lesquelles Jean avoit compté, le servirent avec zèle & avec succès. Le Grand-Justicier avoit beaucoup d'autorité pendant l'interregne. L'Archevêque étoit à la tête du Clergé. Alienor étoit extrêmement aimée & respectée dans le Royaume, & Guillaume Marshal étoit un Seigneur des plus distinguez par son mérite, quoi qu'il ne le fût pas encore par des Dignitez. Après qu'ils eurent concerté ensemble les moyens les plus propres pour servir utilement le Prince, ils travaillèrent à mettre les Magistrats des Villes dans ses intérêts. Leur vûë étoit de gagner le Peuple par leur moyen, afin de trouver ensuite moins d'opposition de la part de la Noblesse. Leurs soins ayant eu tout le succès qu'ils s'en étoient promis, ils se crurent assez forts pour entreprendre de faire sommer la petite Noblesse de prêter Serment à Jean. Il se trouva peu de Gentilshommes qui le refusassent, tant parce qu'il croyoient se conformer au sentiment général du Peuple, que parce qu'ils ne connoissoient pas le jeune Duc de Bretagne, qui n'avoit jamais été en Angleterre. Ces deux premiers pas étant faits, les Evêques & les Seigneurs Laïques furent sommez de prêter le même Serment : mais ceux-ci ne furent pas si faciles à se laisser persuader. Outre que plusieurs d'entre eux doutoient si les prétentions de Jean étoient bien fondées, ils se croyoient en droit d'être eux-mêmes les Juges de cette affaire, bien loin d'être obligez de se soumettre à la décision de quelques Particuliers. Cependant, comme tout le reste du Peuple s'étoit déjà déclaré pour Jean, ils ne se crurent pas en état de refuser absolument le Serment qu'on leur demandoit. Ainsi, sous prétexte de vouloir s'instruire des Loix du Royaume, ils demanderent un délai. Pendant ce tems-là, jugeant qu'une Guerre civile étoit comme inévitable, ils commencerent à munir leurs Châteaux, & à faire des préparatifs pour soutenir le parti le plus juste, ou du moins, celui qui leur paroîtroit le plus convenable à leurs intérêts. Ces mesures effrayèrent les amis du Prince ; comme ils sçavoient bien qu'il n'étoit pas aimé, ils craignirent que les Barons n'eussent résolu de le traverser. Ce fut pour prévenir ce dessein, qu'ils convoquerent à Northampton une Assemblée Générale, où ils firent tous leurs efforts pour gagner ceux qui leur étoient le plus contraires. Entre autres choses, ils promirent de la part de Jean, qu'il rétablirait entièrement tous les privilèges de la Noblesse & du Peuple. Cette promesse, jointe à celles qu'ils firent en particulier aux plus opiniâtres, produisit l'effet qu'ils en avoient attendu. Tous les Seigneurs unanimement s'engagerent à prêter serment à Jean, & par ce moyen toute l'Angleterre se trouva bien disposée en sa faveur, avant qu'il fût arrivé dans le Royaume. Une Ambassade que le Roi d'Ecosse envoyadans ce même tems, pour demander le Northumberland, fit quelque peine à ceux qui tenoient le timon des affaires. Ils craignirent que ce Prince n'eût dessein de profiter d'une conjoncture si favorable, pour s'emparer de cette Province, comme en effet, il lui auroit été assez facile, l'Angleterre ne se trouvant pas alors en état de soutenir une guerre. Cependant, ils sçurent contenter ses Ambassadeurs par de bonnes paroles, en leur pro-

Ses amis le  
servent avec  
beaucoup de  
zèle & d'ad-  
resse.

Demande  
du Roi d'E-  
cosse éludée  
R. de Hovv.



**J E A N.** mettant , qu'aussi-tot que Jean seroit arrivé , il donneroit satisfaction à leur Maître.

**1199.**  
Jean s'em-  
pare des tré-  
sors du feu  
Roi.

Pendant que les Partisans de Jean travailloient pour lui en Angleterre , il ne s'endormoit pas lui-même en France , où deux affaires importantes le rete-  
noient. La première étoit une négociation qu'il avoit commencée avec Ro-  
bert de Turnham qui gardoit les trésors de Richard dans le Château de Chi-  
non , de laquelle il vouloit voir la fin , avant que de passer la Mer. Il fut enfin  
assez heureux pour gagner cet Officier , qui lui mit entre les mains l'argent  
qu'il avoit en garde , & lui livra les deux importantes Villes de Saumur & de  
Chinon , dont il avoit les Gouvernemens. La seconde affaire , que Jean avoit  
au delà de la Mer , étoit de se faire reconnoître dans les Provinces que les  
Anglois possédoient en France. Quoi qu'en Angleterre toutes choses allassent  
pour lui à souhait , il n'en étoit pas de même en France , où le jeune Arthur  
son neveu lui causoit beaucoup d'inquiétude. Outre le droit naturel que ce  
Prince avoit sur ces Provinces , il étoit à craindre que le Roi de France ne l'as-  
sistât de toutes ses forces , pour l'en mettre en possession. En effet rien ne pou-  
voit être plus avantageux à ce Monarque , que de les voir séparer de la Monar-  
chie Angloise. D'ailleurs , tout paroissoit disposé à favoriser Arthur. Le Gou-  
verneur d'Angers lui avoit déjà livré cette Place , & tous les Seigneurs du Poi-  
rou , de Touraine , du Maine , & d'Anjou avoient pris la résolution de le re-  
connoître pour leur Souverain. Ainsi , Jean se voyoit déjà comme exclus d'u-  
ne grande partie de la succession de son frere. Cet exemple pouvant être d'u-  
ne dangereuse conséquence , par rapport à la Normandie , & avoir même  
quelque influence sur l'Angleterre , Jean se trouvoit dans un très-grand em-  
baras. Cependant , comme il étoit maître des trésors de Richard , il sçut s'en  
servir à propos , pour gagner les principaux Seigneurs de Normandie. Avec  
ce même secours , il leva une armée , & alla faire le Siège du Mans qui avoit  
pris le parti du Duc de Bretagne. Cette Place n'ayant pas fait une longue ré-  
sistance , il crut qu'il étoit nécessaire d'inspirer de la terreur aux Normans ,  
par un exemple de sévérité , qui leur fit craindre de se déclarer contre lui. Ce  
fut dans cette vûe qu'il fit raser les murailles du Mans , & qu'il en emmena les  
principaux Bourgeois prisonniers. Cette rigueur produisit l'effet qu'il s'en  
étoit promis. Quelque inclination que les Normans eussent pour Arthur , ils  
crurent devoir se soumettre à son oncle , afin d'éviter les maux dont ils se  
voyoient menacer. Dès qu'ils eurent pris cette résolution , Jean se rendit à  
Rouën , où il fut couronné Duc de Normandie , par l'Archevêque de cette  
Ville , qui n'avoit pas peu contribué à disposer les esprits en sa faveur.

Jean se rend  
maître du  
Mans , & en  
fait raser les  
murailles.  
*Knygthon.*  
*R. de Hoved.*

Il passe en  
Angleterre ,  
où il est cou-  
ronné.

Il n'étoit nullement à propos que ce Prince pensât à réduire les autres Pro-  
vinces de France , avant que d'avoir pris possession de la Couronne d'Angle-  
terre. Outre qu'un trop long retardement auroit pû lui être préjudiciable , il  
ne lui auroit pas été possible de venir à bout d'un si grand ouvrage , sans le se-  
cours des Anglois. Il se disposa donc à passer la Mer , & s'étant rendu à Lon-  
dres le 25. de Mai , dès le lendemain il se fit couronner dans l'Eglise de West-  
minster. Avant que de commencer la Cérémonie , Hubert , Archevêque de  
Cantorbéri , parla de cette sorte aux Seigneurs & à l'Assemblée du Peuple.



MESSIEURS,

JEAN,  
1199.

Personne ne peut prétendre à la Couronne de ce Royaume, si premièrement, après un humble invocation du S. Esprit, il n'est élu d'un consentement unanime, pour l'excellence de ses Vertus, & ensuite oint & sacré solennellement. Nous imitons en cela ce qui fut pratiqué à l'égard de Saül & de David, que Dieu voulut établir sur son Peuple, bien que ni l'un ni l'autre ne fussent ni fils de Roi, ni descendus d'un sang Royal. Le premier fut choisi parce qu'il étoit vaillant; le second, parce qu'il étoit humble & pieux, Dieu voulant que ceux qui devoient être revêtus de la puissance souveraine fussent extraordinairement distinguez par leurs vertus. Si donc il se trouve quelqu'un de la famille du dernier Roi, qui surpasse les autres en excellence, nous ne devons point faire difficulté de nous soumettre à sa domination. Je dis ceci en faveur du noble Duc Jean, qui se trouve ici présent & qui est frere de notre illustre Roi Richard, décédé sans postérité. Ce Prince étant doüé de toutes sortes de Vertus, & particulièrement d'une grande Vaillance, & d'une extrême Sagesse, c'est en considération, tant de sa Naissance, que de son Mérite, que nous l'éliions pour notre Souverain, après avoir humblement invoqué l'assistance du S. Esprit.

Ce petit discours étant fini, l'Archevêque mit la Couronne sur la tête de Jean, après qu'il eut reçu de lui le Serment accoutumé. L'Evêque de Durham s'étant avisé de protester contre ce Couronnement, parce qu'il se faisoit en l'absence de l'Archevêque d'Yorck, on n'eut aucun égard à sa prétention, qui n'étoit fondée ni sur les Loix, ni sur la Coutume.

La Harangue de l'Archevêque de Cantorbéri mérite bien qu'on y fasse quelques observations. Plusieurs prétendent prouver par-là, que ce n'étoit que par élection que les Rois d'Angleterre pouvoient alors monter sur le Trône. Ils se fondent sur ce que ce Prélat le déclara dans une occasion si solennelle, sans que personne s'y opposât. Ils font encore valoir le silence du Prince élu, qui auroit dû être choqué d'une pareille audace, s'il n'eût pas été convaincu que le Peuple étoit revêtu de ce droit. Mais je ne vois pas qu'on en puisse tirer cette conséquence. Hubert s'attribuë le droit de déclarer, que Jean ne parvient à la Couronne, que par élection, sans qu'il paroisse que les Etats ayent pris auparavant quelque délibération sur ce sujet. Il ne paroît pas même qu'il ait pris les avis de l'Assemblée, après avoir prononcé ce Discours, & il procéda incontinent au Couronnement du Roi, sur les acclamations du Peuple assemblé pour voir cette Cérémonie. D'ailleurs, si l'élection de Jean se fit en cette occasion, d'où vient que toute l'Angleterre lui avoit déjà prêté le Serment de fidélité? A-t-on accoutumé de prêter serment avant que l'élection soit faite, & voit-on pratiquer une semblable chose dans les Royaumes électifs? De plus, si le Droit d'élection étoit alors établi en Angleterre, pourquoi l'Archevêque va-t-il chercher les exemples de Saül & de David? N'auroit-il pas été plus à propos d'alléguer ceux des Rois d'Angleterre précédens? Mais il n'en dit pas un mot. Il se contente de s'appuyer sur les exemples des deux Rois d'Israël, plus propres à établir un nouveau droit qu'à en prouver l'ancienneté. Il y a même des Auteurs qui ont dit, que toute l'Assemblée fut

« Discours  
« de l'Ar-  
« chevêque  
« de Can-  
« torbéri.  
« M. Paris,

Jean est  
couronné.  
L'Evêque  
de Durham  
s'y oppose  
inutilement  
Remarques  
sur la Haran-  
gue de l'Ar-  
chevêque,

extrê-



JEAN.  
1199.

extrêmement surprise du Discours de ce Prélat. Ils ajoutent, qu'après la cérémonie, quelqu'un lui ayant demandé la raison d'un procédé si extraordinaire, il répondit, qu'il prévoyoit que Jean mettroit le Royaume dans une extrême confusion; qu'en cette considération il avoit jugé à propos de lui faire comprendre qu'il montoit sur le Trône par élection, & non pas par un droit héréditaire, afin qu'il eût toujours cette pensée, que ceux qui lui donnoient la Couronne avoient aussi le droit de la lui ôter. Si cette particularité étoit certaine, le droit d'élection seroit combattu par l'action même de l'Archevêque. En effet, il n'est nullement nécessaire qu'il y ait des raisons particulières pour user de ce droit, lorsqu'il se trouve constamment établi. Mais il n'y a point d'apparence que Humbert ait eu le don de prévoir ce qui n'arriva que plusieurs années après.

Pour bien comprendre le motif de ce Discours, il n'y qu'à considérer les circonstances de cette prétendue élection. Humbert, ainsi qu'il a été dit, étoit entièrement dans les intérêts de Jean. Il s'agissoit de procurer à ce Prince une Couronne à laquelle le Duc de Bretagne avoit des prétentions qui ne paroissent pas trop mal fondées. Mais, par des promesses ou par des menaces, on avoit porté les Anglois à prêter serment au premier. Il n'étoit donc pas à propos de dire que Jean montoit sur le Trône par un droit héréditaire, puisque la question entre lui & Arthur n'avoit été ni examinée ni décidée. Par conséquent il auroit agi contre les intérêts de Jean, en la réveillant. Mais il étoit très-avantageux à ce Prince, de le faire monter sur le Trône par une espèce d'élection, ce qui servoit à deux usages. Premièrement, à lui donner un Titre pour son Couronnement. En second lieu, à mettre dans son parti le Peuple d'Angleterre, qui par-là devoit être plus porté à soutenir son choix, qu'à maintenir ce Prince dans son prétendu droit héréditaire, qui étoit sujet à trop de difficultés.

Trois événemens principaux du Règne de Jean.

Jean étoit âgé de trente-deux ans, quand il parvint à cette Couronne qu'il avoit tant souhaitée; mais qui, par un juste jugement de Dieu, ne servit qu'à le rendre plus malheureux. Pendant tout le cours de son Règne, il ne fit qu'éprouver des disgrâces, & même des plus terribles, ayant eu à faire à trois ennemis irréconciliables, sçavoir Philippe Auguste Roi de France, le Pape Innocent III. & les Grands de son propre Royaume. Le premier lui enleva presque toutes les Provinces que ses Ancêtres avoient possédées en France. Le second lui arracha la Couronne d'Angleterre, & s'il la lui rendit dans la suite, ce ne fut que sous la condition d'un honteux hommage. Enfin, la Noblesse d'Angleterre le contraignit de se départir de toutes les prérogatives dont ses Prédécesseurs avoient joui depuis Guillaume le Conquérant. Ce sont là les trois principaux événemens de ce Règne, dont je vai donner un détail aussi succinct que la matière le pourra permettre.

Jean récompense ceux qui l'avoient servi.

Dès que Jean eut été couronné, son premier soin fut de récompenser ceux qui l'avoient utilement servi pour le faire monter sur le Trône. Guillaume Marshal fut créé Comte de Pembroke. Géofroi, Grand Justicier, reçut le titre de Comte d'Essex. L'Archevêque Humbert regarda comme une récompense la Charge de Grand Chancelier que le Roi lui donna, quoique plusieurs jugeassent, qu'en l'acceptant, il faisoit tort à sa Dignité Ecclésiastique. En effet, on avoit bien vu des Chanceliers devenir Archevêques de Cantorbéry,



béri, comme Thomas Becket; mais c'étoit la première fois qu'un Archevêque de Cantorbéri avoit été revêtu de la Charge de Grand Chancelier.

JEAN,  
1199.

Le nouveau Roi étant assuré des Anglois, ne séjourna dans son Royaume qu'autant de tems qu'il fut nécessaire pour amuser le Roi d'Ecosse. Ce Prince pressoit fortement la restitution du Northumberland & du Cumberland, & menaçoit de porter la guerre dans ces Provinces, si on ne lui donnoit une prompte satisfaction. Jean n'avoit pas dessein de le contenter: mais il ne croyoit pas qu'il fût à propos de le rebuter dans une telle conjoncture. Pour se tirer de cet embarras, il prit le parti de le disposer doucement à se payer d'une promesse générale, en attendant que les affaires pressantes qu'il avoit en France, lui permissent d'entrer en négociation avec lui. C'étoit en effet, le seul parti qu'il avoit à prendre, puisqu'il ne pouvoit abandonner ses affaires en France, sans courir risque de tout perdre.

Il élude la demande du Roi d'Ecosse.  
R. de Hoved.

Constance, mere d'Arthur, avoit compris par les démarches de Jean, qu'il avoit dessein de se mettre en possession de toutes les Provinces que Henri II. & Richard avoient possédées en France. Mais comme elle ne se voyoit pas en état de s'y opposer, elle avoit pris la résolution de mettre le Duc son fils sous la protection du Roi de France. Dans cette vûë, elle avoit prié ce Monarque de se rendre à Tours où elle lui avoit remis le jeune Duc entre les mains. En même tems, elle lui avoit livré les principales Places de Bretagne, de Touraine, de Poitou, d'Anjou, & du Maine, pour les garder au nom d'Arthur.

La Duchesse de Bretagne se met avec son fils sous la protection de Philippe.

Philippe ne souhaitoit rien avec tant d'ardeur que de recouvrer les Provinces que les Anglois possédoient en France. Il avoit même entrepris plusieurs guerres pour parvenir à ce but, quoiqu'avec peu de succès. Il ne faut donc pas s'étonner s'il ne laissa pas échapper une occasion si favorable. Sous prétexte d'agir pour Arthur, il avoit déjà rompu la Trêve de cinq ans qu'il avoit fait avec Richard. Il s'étoit même emparé d'Evreux & de la Province du Maine, pendant que les Bretons avoient surpris Angers, d'où Marchade, Général du Roi Jean, les avoit chassés peu de tems auparavant. Ces nouvelles étant venues en Angleterre, firent partir Jean avec précipitation, pour aller donner ordre aux affaires qu'il avoit au-delà de la Mer. Dès qu'il fut à Roien, il y assembla son armée composée d'Anglois & de Normans, & qui fut bien-tôt renforcée par des troupes que des Seigneurs de son parti lui amenèrent des autres Provinces. Ce grand armement étonna Philippe. Comme il ne vouloit rien hasarder, il feignit de vouloir terminer les différends qu'il avoit avec le Roi d'Angleterre par la voye de la négociation, & pour cet effet, il demanda une Trêve de cinquante jours. Au lieu de profiter de ses avantages, Jean se laissa duper par son ennemi, & lui accorda cette Trêve. Il s'imaginoit que la terreur de ses armes obligeroit le Roi de France à se désister de ses projets. Avant que la Trêve fût expirée les deux Monarques eurent une Conférence ensemble, entre Butivant & Gaillon, pour tâcher d'y terminer leurs différends. Philippe y parla fort haut, & d'une manière à faire comprendre qu'il étoit bien éloigné d'avoir peur. Il demanda le Vexin Normand pour lui-même, & le Poitou, l'Anjou, le Maine, & la Touraine pour Arthur. Il avoit même déjà reçu de ce Prince l'hommage pour ces Provinces. Une demande si opposée aux desseins de Jean, ayant rompu la Conférence, & fait évanouir les espérances de la Paix, les hostilités commencèrent des deux côtes.

Philippe rompt la Trêve.  
J. Brompron.

Jean passe en Normandie.

Trêve de cinquante jours.  
R. de Hoved,  
M. Paris.



JEAN.  
1199.  
Mort de  
Jeanne sœur  
du Roi.  
*Cartel, Hist.  
des Comtes de  
Toulouse.*  
Philippe  
mécontente  
Arthur.

Jean fait le-  
ver le Siège  
de Lavardin  
*R. de Hoved.*

Constance  
& Arthur se  
reconci-  
lient avec  
Jean.

Ils se remet-  
tent entre  
les mains de  
Philippe.

Favorable  
disposition  
des affaires  
de Jean.

La Guyenne  
se déclare en  
sa faveur.

Jeanne, Comtesse de Toulouse & Reine Douairière de Sicile, sœur du Roi Jean, mourut au commencement de cette guerre, à Roüen où elle étoit allée rendre visite au Roi son frère. Elle fut enterrée à Fontevraud avec beaucoup de magnificence auprès des Rois Henri & Richard son père & son frère.

Pendant que Jean s'amusoit à faire les obsèques de sa sœur, Philippe étoit en Bretagne, où il se rendoit maître de certaines Places qui s'étoient revoltées contre le Duc, pour prendre le parti de Jean. Parmi ces Places, se trouvoit le Château de Balun, que Philippe fit raser, si-tôt qu'il l'eut en son pouvoir. Cette démarche ayant choqué Guillaume des Roches, Gouverneur du jeune Duc, il s'en plaignit comme d'une infraction du Traité qu'il avoit fait avec Philippe, au nom de son Pupille. En effet, ils étoient convenus que toutes les Places qui seroient prises sur les ennemis, seroient remises entre les mains du Duc, quand il seroit devenu Majeur. Mais au lieu de colorer cette action de quelque raison tirée des circonstances de la guerre, Philippe répondit fièrement, qu'on ne devoit pas s'attendre que la considération des intérêts du Duc de Bretagne l'empêchât de penser aux siens propres. En même tems, sans donner autre satisfaction au Gouverneur, il marcha plus avant, pour assiéger Lavardin. Mais l'approche du Roi Jean, qui s'avançoit à la tête d'une nombreuse armée, lui fit prendre le parti de se retirer dans le Maine. Par la même raison, il se vit encore contraint de quitter cette Province, pour aller se mettre à couvert derrière les Places de ses Etats.

Cependant, ce qu'il avoit fait en Bretagne, & sa réponse sur ce sujet, avoient ouvert les yeux à Guillaume des Roches. Ce sage Gouverneur, comprenant que Philippe n'avoit point d'autres vûes que de se servir de son jeune Maître comme d'un instrument pour avancer ses propres affaires, crut qu'il devoit tâcher de prévenir ses desseins. Suivant cette résolution, il enleva Constance & Arthur de la Cour de Philippe, & les mena au Roi Jean, après les avoir reconciliés avec lui. Ce coup auroit pû être fatal au Roi de France, si sa bonne fortune, ou peut-être son habileté, ne lui eut fait recouvrer ce qu'il venoit de perdre, & qu'il regardoit comme très-nécessaire pour servir de masque à son ambition. Il se trouva dans la Cour du Roi Jean, des gens qui gagnés par Philippe, ou poussés par l'affection qu'ils avoient pour le jeune Duc, firent comprendre à Constance, que sa propre vie & celle du Duc son fils n'étoient pas en sûreté auprès d'un Prince qui avoit tant d'intérêt de les perdre. Ces avis souvent réitérés jetterent tant d'épouvante dans l'esprit de cette Princesse, & du jeune Duc, qu'ils se déroberent secrètement de la Cour du Roi Jean, & allèrent se remettre entre les bras de leur premier Protecteur.

Comme le retour d'Arthur donnoit à Philippe un prétexte plausible de continuer la guerre, il fit perdre à Jean, l'espérance dont il s'étoit flatté pendant qu'il avoit eu le jeune Prince en son Pouvoir. Selon les apparences, cette guerre devoit être de longue durée. Jean s'étoit fortifié de l'alliance de l'Empereur Othon de Saxe son neveu, qui lui avoit promis de faire une puissante diversion en sa faveur. Il avoit aussi mis le Comte de Flandre dans ses intérêts, & par un bonheur à quoi il ne s'étoit pas attendu, toute la Guyenne venoit de se déclarer pour lui. Tous ces avantages pouvoient le mettre en état de faire la guerre, sans craindre son ennemi. La Province de Guyenne étoit si considérable, que Jean ne balançoit point à interrompre ses autres desseins, pour en aller prendre possession.

Ses



Ses affaires se trouvant dans une si favorable situation , il avoit lieu de se flatter de l'espérance d'un heureux succès , dans la continuation de la guerre. Cependant , il aima mieux prêter l'oreille à des propositions de paix que Philippe lui fit insinuer par le Cardinal de Capoue. Les grandes forces que Jean avoit assemblées , son Alliance avec l'Empereur & avec le Comte de Flandre , & les secours qu'il pouvoit espérer des Gascons avoient fait comprendre à Philippe , qu'en une semblable conjoncture , il ne lui seroit pas possible de faire de grands progrès. Ainsi voyant que la Guerre ne lui promettoit rien d'avantageux , il se tourna d'un autre côté , pour se procurer par la Paix , ce qu'il ne pouvoit attendre des armes. Comme il ne considéroit les intérêts du jeune Duc de Bretagne , que par rapport aux siens propres , il ne fit aucune difficulté d'abandonner ce Prince , afin d'obtenir de meilleures conditions pour soi-même. Après une courte Trêve qui donna lieu d'entrer en négociation , la Paix fut conclue , par l'entremise du Cardinal de Capoue , Légat du Pape , à ces conditions :

Que Philippe ne donneroit aucun secours au Duc de Bretagne , & qu'il souffriroit que Jean se mit en possession du Poitou , du Maine , de la Touraine , & de l'Anjou , sans y faire aucune opposition.

Qu'il rendroit à Jean , le Comté d'Evreux , le Berri , l'Auvergne , & généralement tout ce qu'il avoit enlevé aux Anglois depuis la mort de Richard.

Qu'immédiatement après la restitution du Berri & de l'Auvergne , Jean céderoit ces deux Provinces , pour un certain temps , au Prince Louis fils de Philippe , & lui payeroit vingt mille marcs d'argent , pour servir de dot à Blanche de Castille sa Nièce (1) , que ce Prince devoit épouser.

Qu'en cas que Jean mourût sans enfans , ces deux Provinces demeureroient à Louis en propriété.

Que Jeanne ne donneroit aucun secours , ni directement , ni indirectement , à l'Empereur Othon son Neveu , qui étoit en guerre avec la France.

Ce Traité fut fatal au Duc de Bretagne. Ce jeune Prince se trouvant trop foible pour résister au Roi son Oncle , sans le secours de la France , perdit bien-tôt toutes les Provinces qui s'étoient déclarées pour lui. Il se vit même obligé de faire hommage de la Bretagne au Roi Jean , comme ses Prédécesseurs l'avoient toujours fait aux Ducs de Normandie. Cependant , quoique le Roi de France l'eût ainsi abandonné , il aima mieux demeurer auprès de lui , que de se fier à un Oncle contre lequel il avoit conçu des soupçons qui ne pouvoient s'effacer de son esprit.

Dès que la Paix fut signée , la Reine Aliénor se mit en chemin pour aller quérir en Espagne Blanche de Castille sa petite-fille qui devoit épouser le Prince Louis. Comme le Royaume de France se trouvoit alors sous un Interdit , elle mena la jeune Princesse à Rouen , où le Mariage fut solennisé. Rien ne manquant plus à l'entière exécution du Traité , que la cession du Berri & de l'Auvergne , qui devoit être faite au Prince de France , Jean exécuta de bonne foi son engagement. Ainsi les deux Cours se séparèrent , en apparence , dans une parfaite union.

Cependant , l'Empereur choqué de cette Paix , qui s'étoit faite sans le con-

JEAN.  
1200.  
Philippe  
demande la  
Paix.

Traité de  
Paix entre  
les deux  
Rois.  
Ait. Publ.  
T. I. p. 117.

Le Prince  
Louis épou-  
se Blanche  
de Castille.

Ambassade  
de l'Empe-

Hh ij

sulter ,

(1.) Elle étoit fille d'Alphonse VIII. & d'Aliénor fille de Henri II.



JEAN.  
1200.  
Reur au Roi  
Jean.

sulter, envoyades Ambassadeurs au Roi son Oncle pour lui en faire des reproches. En même tems il lui demanda certains joyaux que Richard lui avoit léguez dans son Testament. Mais comme Jean n'avoit plus besoin de son secours, il trouva des raisons ou des prétextes pour se dispenser de le satisfaire.

Jean se met  
en posses-  
sion des  
Provinces  
qui avoient  
pris le parti  
d'Arthur.

Si Jean exécuta de bonne foi le Traité de Paix, Philippe ne fut pas moins exact à tenir tout ce qu'il avoit promis. Il regarda, sans paroître y prendre aucun intérêt, les progrès du Roi d'Angleterre, qui profitant de la foiblesse d'Arthur, le déposséda de toutes les Provinces qui s'étoient données à lui. La seule Bretagne, sur laquelle Jean ne pouvoit former aucune prétention, demeura dans l'obéissance du Duc.

Il devient  
amoureux  
d'Isabeau  
d'Angoulême.

Mais pendant que Jean faisoit toutes ces conquêtes, il fut lui-même vaincu par les charmes d'*Isabeau d'Angoulême*, l'une des plus belles personnes de son tems. Elle avoit été accordée, par paroles de présent, avec Hugues Comte de la Marche : mais, parce qu'elle étoit alors trop jeune, le Mariage n'avoit pas été consommé. Depuis ce tems-là il étoit survenu divers obstacles qui en avoient fait différer l'accomplissement quoique les engagements de l'un & de l'autre subsistassent toujours. La forte passion que Jean conçut pour cette Dame, lui fit chercher avec toute l'ardeur imaginable les moyens de la posséder. Mais son projet ne pouvoit s'exécuter qu'avec de très-grandes difficultés. Il ne s'agissoit pas de moins, que de rompre à la fois deux Mariages, savoir le sien propre avec Havoise de Gloucester, de laquelle, depuis plusieurs années qu'il l'avoit épousée, il n'avoit reçu aucun sujet de mécontentement, & celui d'Isabeau, avec le Comte de la Marche. Cependant, sa nouvelle passion lui ayant remis en mémoire, qu'Havoise étoit sa parente dans un degré défendu par les Canons, & que l'Archevêque de Cantorbéri avoit fait des protestations contre ce Mariage, il pria le Pape de le casser. Soit que le Pontife voulut favoriser le Roi, ou qu'il fut bien-aisé de trouver cette occasion de faire valoir l'autorité de l'Eglise, il nomma l'Archevêque de Bourdeaux, & deux autres Evêques pour Juges de ce procès. Après un assez léger examen, ces Commissaires déclarèrent nul le Mariage de Jean avec Havoise. Ensuite ce Prince demanda Isabeau au Comte d'Angoulême son Pere, qui la lui accorda, sans se faire le moindre scrupule de rompre sa foi pour procurer une Couronne à sa fille.

R. de Ho-

eden.

M. Paris.

Il fait cas-  
ser son ma-  
riage avec  
Havoise de  
Gloucester.

Il épouse  
Isabeau  
d'Angou-  
lême.

R. de Dicero.

C'est de cette maniere que la plupart des Historiens parlent du second mariage de Jean. Ils assurent que son amour pour Isabeau d'Angoulême fut la véritable cause de la rupture du premier. Il s'en trouve pourtant un, qui entreprend de justifier ce Prince, en faisant entendre que son divorce avec Havoise précéda sa passion pour Isabeau. Mais je ne sçai si le témoignage de ce seul Auteur peut emporter la balance sur celui de tous les autres.

Constance  
de Bretagne  
épouse Gui  
de Thouars.

Argenté,  
Hist. de Bret.  
Elle meurt.

Peu de tems après le mariage du Roi, Constance de Bretagne, qui s'étoit mariée avec Ranulphe Comte de Chester, ayant perdu ce second mari, ou, selon quelques uns, l'ayant quitté volontairement, épousa en troisièmes nocces, *Gui de Thouars*. Elle mourut en 1201. n'ayant vécu qu'environ un an avec ce nouvel Epoux. De ce troisieme mariage, elle laissa une fille nommée *Alix* qui fut Duchesse de Bretagne, après la mort d'Arthur son Frere.

Les Anglois  
conçoivent

Jean se trouvoit heureux d'avoir acquis pour une somme modique, & par

la



la cession du Berri & del' Auvergne, les Provinces de France que ses Ancêtres avoient autrefois possédées. Mais les Anglois trouvoient ce Traité si honteux, qu'ils ne pouvoient s'empêcher d'en murmurer. Ils regardoient leur Roi, comme un Prince lâche & fainéant, qui avoit eu la bassesse d'acheter la Paix, dans un tems où tout sembloit lui promettre une bonne issue de la guerre. Mais il se mettoit peu en peine de ces murmures. Il croyoit avoir assez fait, en ôtant au Duc son Neveu la protection de la France, & en le réduisant à la seule Bretagne, dont même il ne désespéroit pas de le dépouiller quelque jour.

Dès qu'il eut achevé de régler ses affaires en France, & assuré ses nouvelles acquisitions, il retourna dans son Royaume, où, bien-tôt après il convoqua une Assemblée, ou Parlement. Il y demanda qu'on lui accordât un Subside de trois Schellings sur chaque Hyde de terre pour en payer la dot de Blanche de Castille sa Nièce, ainsi qu'il s'y étoit engagé par son Traité avec Philippe. Cette demande trouva d'abord de grandes oppositions. On ne pouvoit comprendre par quelle sorte de droit, les Anglois devoient payer la dot d'une Princesse Espagnole, pour lui faire épouser un Prince François. Néanmoins, comme c'étoit le premier subsidé que le Roi eût demandé, on ne jugea pas à propos de le refuser. Ce fut pourtant avec tant de répugnance qu'on consentit à lui donner cette satisfaction, qu'il lui fut aisé de comprendre combien il auroit de peine à l'avenir, à tirer de l'argent de son Peuple, à moins que de se rendre absolu. C'est à quoi on prétend qu'il commença dès-lors à travailler.

Cependant Geoffroi, son frere naturel, qui étoit Archevêque d'Yorck, ne comptant pour rien le consentement que les Etats avoient donné à cette taxe, défendit aux Collecteurs d'en faire la levée dans son Diocèse. Rien n'étoit plus mal fondé que les prétentions de ce Prélat. Il n'avoit aucun droit de s'opposer à ce qui avoit été résolu par le Corps de la Nation. Mais c'étoit un homme inquiet & ambitieux qui, cherchant à se faire valoir, auroit été bien aisé de trouver des gens qui eussent voulu le seconder. Jean ne s'étoit pas attendu à trouver de l'opposition de la part de ce Prélat, après le grand service qu'il lui avoit rendu pendant l'absence de Richard, en le tirant de prison, & en prenant hautement son parti contre Longchamp. Cependant, malgré le sujet qu'il avoit d'être mécontent de lui, il voulut pourtant le ménager. Dans cette vue, il se contenta de lui ordonner de l'accompagner en France, s'imaginant que, par son éloignement, cette affaire tomberoit d'elle-même. Mais l'Archevêque refusa d'obéir à cet ordre, & par là il fournit au Roi un prétexte de faire saisir ses revenus. Ce châtement ne fut pas capable d'humilier cet Esprit audacieux. Il excommunia le Sherif de la Province d'Yorck, avec tous les Officiers commis à la levée de la taxe, & mit en interdit tout son Diocèse, parce que le peuple n'avoit pas voulu s'engager à le soutenir. Il avoit espéré que tout le Royaume seroit prompt à se déclarer pour lui. Mais, quand il vit que personne ne branloit, & qu'on le laissoit agir seul, il chercha les moyens de se reconcilier avec le Roi. La conjoncture du tems lui fut favorable. Jean, étant sur le point de se faire couronner avec sa nouvelle Epouse, ne crut pas en une semblable occasion, devoir refuser à un frere le pardon qu'il lui demandoit.

JEAN  
1200.  
une mau-  
vaise opi-  
nion de  
Jean.

Jean repas-  
se en Angle-  
terre.  
M. Paris.  
Il demande  
un Subside  
qui ne lui  
est accordé  
qu'avec pei-  
ne.  
R. de Hoved.  
M. de Paris.

L'Archevê-  
que d'Yorck  
s'oppose à  
la levée du  
subsidé.

Jean lui  
pardonne &  
se fait enco-  
re couron-  
ner.



JEAN.  
1200.

Mort de  
Hugues

Evêque de  
Lincoln.

Entrevue  
des Rois

d'Angleterre  
& d'E-

cosse à Lin-

coln.

*Act. publ.*  
*T. I. p. 251.*

*R. de Hoved.*  
*M. Paris.*

Le Roi d'E-

cosse rend

hommage à

Jean.

*J. Knyghton.*  
*R. de Hoved.*

*J. Brompton.*  
Remarque

sur cet hom-

mage.

Jean élu

de la de-

mande du

Roi d'Ecos-

se.

Les deux

Rois font

honneur au

Corps de

l'Evêque de

Lincoln.

*R. de Diceto.*  
Le Roi re-

çoit en gra-

ce l'Ordre

de Citeaux.

*R. de Hoved.*  
Il fonde le

Monastere

de Bowley.

Les Cha-

noines de

Lincoln re-

fusent d'éli-

re un Evê-

que recom-

mandé par

le Roi.

*Idem.*

Immédiatement après le Couronnement du Roi, Hugues, Evêque de Lincoln, mourut à Londres, en odeur de sainteté.

Depuis la mort de Richard, le Roi d'Ecosse pressoit avec beaucoup d'importunité la restitution des deux Provinces sur lesquelles il avoit des prétentions. On l'avoit déjà souvent amusé par des promesses générales qui n'avoient été suivies d'aucun effet. Enfin voyant qu'on ne se hâtoit pas de le satisfaire, il menaçoit hautement de se faire lui-même raison par les armes. Ainsi Jean ne put se défendre plus long-tems de travailler à cette affaire qui commençoit à lui causer de l'inquiétude. Mais, au lieu de la faire négocier par des Ambassadeurs, il crut qu'il en tireroit un meilleur parti, en s'abouchant lui-même avec Guillaume. Pour cet effet, il le pria de se rendre à Lincoln, où il alla lui-même le rencontrer. Avant que d'entrer en négociation sur la demande de Guillaume, Jean voulut que premièrement, ce Prince lui rendit hommage. Guillaume y ayant consenti, la cérémonie en fut faite sur une Colline hors de la Ville, en présence de l'Archevêque de Cantorbéri, qui reçut le serment du Roi Vassal. On ignore, pour quelles Terres, Guillaume rendit cet hommage. Comme les Auteurs Ecossois ne le marquent pas positivement, les Anglois en inferent que c'étoit pour tout le Royaume d'Ecosse. Mais la conséquence n'est pas tout-à-fait juste. D'ailleurs, il y a peu d'apparence, que ce Prince eût voulu volontairement se remettre dans la servitude dont le Roi Richard l'avoit tiré, avant son départ pour la Terre Sainte. En effet, il ne paroît pas qu'il y eût eu aucun changement à cet égard, depuis que Richard, par une Chartre authentique, avoit renoncé à son droit de Souveraineté sur l'Ecosse. Quoiqu'il en soit, l'hommage étant rendu, le Roi d'Ecosse voulut mettre ses affaires sur le tapis. Mais Jean eut l'adresse de les faire remettre à une autre fois, sous prétexte qu'il ne pouvoit rien faire sans le consentement des Etats. Il engagea même Guillaume à faire serment, qu'il ne marieroit point ses filles sans son approbation.

Pendant que ces deux Monarques étoient à Lincoln, le Corps de Hugues, dernier Evêque de cette Ville, y ayant été transporté de Londres, ils allerent tous deux à sa rencontre, & le porterent quelque tems sur leurs épaules.

Ce fut encore en ce même lieu que l'Ordre de Citeaux, qui avoit refusé de payer la dernière taxe, envoya au Roi douze Abbez qui, s'étant jettés à ses genoux, implorerent humblement sa miséricorde. Le Roi frappé de ce spectacle, se jeta lui-même à leurs pieds pour demander leur bénédiction, & il leur promit de fonder une Abbaye de leur Ordre. Quelque tems après, il exécuta cette promesse, en fondant le Monastere de *Bowley*, que quelques-uns nomment *Beaulieu*, auquel il donna un droit d'azyle & des revenus considérables.

Les honneurs que Jean avoit rendus au Corps de l'Evêque de Lincoln, & la complaisance qu'il avoit eue pour les Moines de Citeaux, ne furent pas capables de lui acquérir l'affection du Clergé. Il s'étoit imaginé, que les Ecclésiastiques, prévenus en sa faveur par les marques qu'il venoit de donner de son attachement à la Religion, éviteroient avec soin les occasions de lui causer du chagrin. Mais il ne tarda pas long-tems à s'apercevoir, que ses démarches n'avoient pas produit l'effet qu'il s'en étoit promis. Le Siège de Lincoln étant vacant, le Roi, selon la coutume de ses Prédécesseurs, recomman-



da un Sujet aux Chanoines de cette Eglise. Mais bien que jusqu'alors on eût toujours eu des égards pour la recommandation du Prince, celle-ci fut rejetée avec un mépris insultant, sans qu'on daignât adoucir ce refus, par la moindre civilité. Innocent III. qui occupoit alors le Siège Pontifical, ayant résolu d'ôter aux Princes la part qu'ils prenoient ordinairement dans les élections des Evêques & des Abbez, avoit pris des mesures par avance, pour faire rejeter la recommandation du Roi. Ce fut sans doute par cette raison, que se sentant assurés de la protection du Pontife, les Chanoines marquerent si peu d'égards pour leur Souverain.

JEAN.  
1200.

Quelque tems après, Jean reçut encore une nouvelle mortification. Humbert, Archevêque de Cantorbéri, qui avoit témoigné un si grand attachement pour lui, le perdit lorsqu'il fut question de soutenir les droits du Clergé, & les prérogatives de son Siège. Jusqu'alors, il ne s'étoit point tenu de Synode en Angleterre sans la permission du Roi. C'étoit une déférence qu'on avoit pour le Prince, sans qu'on crût pour cela faire aucun tort à l'Eglise ou au Clergé. Mais il semble qu'Innocent III. qui étoit monté sur le Trône Pontifical à l'âge de trente cinq ans, avoit formé le projet d'ôter aux Princes tout ce qui avoit quelque apparence de juridiction sur l'Eglise. Humbert, instruit de ce dessein, & dirigé par le Pape, commença le premier à se dispenser de ces égards pour le Roi. Non seulement il convoqua un Synode, sans lui en avoir demandé la permission, mais il le fit même assembler malgré la défense expresse que le Roi lui en fit faire par le Grand Justicier. Selon les apparences, le peu de ressentiment que Jean témoigna de cette hardiesse lui fut très-préjudiciable dans la suite. On s'aperçut aisément : qu'effrayé par l'exemple du Roi son Pere, il avoit résolu d'éviter les occasions de s'engager dans aucune affaire avec le Clergé. Ses ennemis n'abusèrent que trop de cette connoissance dans des occasions plus importantes. Humbert ne se contentant pas d'avoir ainsi méprisé les ordres de son Souverain, entreprit encore de s'égaliser à lui en quelque maniere, & même de le surpasser en magnificence. Dans le tems que le Roi célébroit les Fêtes de Noël à Guilford avec beaucoup de de solennité, l'Archevêque affecta de faire la même chose à Cantorbéri, avec tant de somptuosité, que le Roi se sentit piqué, regardant cela comme une espèce de bravade. Pour punir en quelque maniere la vanité de ce Prélat, il affecta de se faire couronner encore une fois à Cantorbéri dans la seule vûe de l'engager par là dans une très-grande dépense. Mais cette petite vengeance ne servit qu'à faire connoître combien ce Prince craignoit d'attaquer directement ceux qui avoient du crédit.

Humbert  
assemble un  
Synode,  
malgré les  
défenses du  
Roi.  
M. Paris.

Si le Traité que ce Prince avoit conclu avec la France, avoit donné à ses Sujets une mauvaise opinion de lui, la maniere dont il se conduisit depuis son retour en Angleterre, n'aida pas à les détromper. La plupart des Seigneurs n'étoient pas trop bien convaincus de la solidité du droit qui l'avoit fait monter sur le Trône. S'ils lui avoient prêté serment, ce n'étoit que sous la condition qu'il rétablirait les privilèges de la Noblesse & du Peuple. Mais c'étoit inutilement qu'ils avoient attendu l'exécution de cette promesse, depuis qu'il se trouvoit débarrassé de la guerre où il avoit été d'abord engagé. Au contraire, ils voyoient tous les jours ce Prince usurper un pouvoir arbitraire qui leur faisoit craindre qu'il n'eût formé quelque projet contre leur liberté.

1201.  
Humbert  
fait une  
espèce de  
bravade  
au Roi.  
M. Paris.  
Troisième  
Couronne-  
ment du  
Roi.  
Idem.  
R. de Hove-  
den.

Les Anglois  
sont mé-  
contents.  
Knyghton.

Causes du  
meconten-  
tement de  
la Noblesse.

Le



JEAN.  
1291.

Les Grands  
prennent  
des mesures  
pour s'op-  
poser au  
Roi.

Ils refusent  
de l'accom-  
pagner en  
France.  
*March. Paris.*  
*R. de Hoved.*

Il attaque  
les Barons,

qui se sou-  
mettent.

Il les dis-  
pense du  
voyage pour  
de l'argent.  
*R. de Hoved.*

Entrevue  
de Philippe  
& de Jean.  
*March. Paris.*  
Ils confir-  
ment le

Le subside qu'il avoit obtenu avec quelque espèce de violence, les avoit déjà fort mécontentez. Depuis ce tems-là, on l'avoit vû faire un voyage dans le Nord, où, sous prétexte de quelque dégât qui s'étoit fait dans ses Forêts, il avoit par un acte d'Autorité, contraire aux privilèges du Peuple, exigé de grandes sommes des Provinces Septentrionales. A tout cela, il ajoutoit encore de nouveaux sujets de plainte, en débauchant les Femmes & les Filles, sans aucun égard à la qualité, ou au mérite de ceux qu'ils deshonorait par ces actions. Toutes ces choses ensemble formerent contre lui, dans les esprits des Grands, un préjugé qui les porta peu-à-peu, à prendre des mesures pour éviter de plus grands maux dont ils se croyoient menacez. Il commencerent à tenir entre eux des Conférences secrètes, où ils se promirent, mutuellement, de s'assister les uns & les autres, en cas que quelqu'un d'eux se trouvât opprimé. Dans ces mêmes Conférences ils prirent la résolution de profiter de la première occasion qui se présenteroit, pour faire connoître au Roi, qu'ils n'étoient pas dans le dessein de se soumettre à un pouvoir absolu. Cette occasion s'offrit plutôt qu'ils ne l'avoient espéré. Les Poitevins s'étant révoltez, & le Roi ayant formé le dessein de les aller châtier, il somma tous ceux qui renoient des Terres de la Couronne de se rendre à Portsmouth pour l'accompagner en France. Cette conjoncture paroissant favorable aux Barons, ils s'assemblerent à Leicester sous quelque prétexte. Quelques jours après, ils firent sçavoir au Roi, qu'avant que de partir pour l'accompagner, ils prétendoient être rétablis dans leurs privilèges, ainsi qu'il l'avoit promis avant son Couronnement. Jean étoit d'un naturel impétueux, plus capable de recevoir des conseils qui s'accommodoient à ses passions, que de déférer à des avis modérez. Plusieurs de ses Ministres lui conseilloyent de donner quelque satisfaction aux Barons, ou du moins de les payer de bonnes paroles jusqu'à ce que leur feu se fût un peu rallenti. Mais il ne fut pas assez habile ou assez heureux pour suivre un conseil si salutaire. Il étoit si choqué de l'insolence des Barons, que, sans considérer qu'il alloit s'attirer leur haine par sa violence, il les fit sommer de lui livrer leurs Châteaux pour assurance de leur fidélité. En même tems, il marcha lui-même, à la tête de quelques troupes, contre le Château de *Beauvoir*, dont il se rendit maître en peu de jours. Ce premier succès ayant épouvanté les Barons confédérez, qui n'avoient encore pris aucunes mesures pour se défendre, ils se virent dans la nécessité de se soumettre, & après lui avoir donné leurs enfans en ôtage, ils se rendirent à Portsmouth. Soit que Jean eût fait semblant de vouloir aller châtier les Poitevins, pour avoir un prétexte de tirer de l'argent de la Noblesse, ou qu'il craignît de quitter le Royaume, dans une semblable conjoncture, ils dispensa les Barons de cette corvée, moyennant deux marcs d'argent, qu'il exigea pour chaque Fief. Cependant, il envoya le Comte de Pembroke en Normandie, avec quelques troupes, il le suivit lui-même, quand il crut pouvoir le faire avec sûreté.

Dès qu'il fut arrivé à Roüen, Philippe souhaita d'avoir avec lui une Conférence, dans laquelle il lui donna tant de marques d'estime & d'amitié, qu'un Prince, plus habile que Jean, s'y seroit laissé tromper. Dans cette entrevue ils renouvelèrent leur Traité, & se donnerent réciproquement pour cautions quelques-uns des principaux Seigneurs de leurs Cours, qui s'en-

gagè-



gagerent à servir contre l'agresseur, en cas qu'il survînt quelque guerre entre ces deux Princes. Mais ces sortes d'engagemens, quoi qu'assez communs en ce tems-là, étoient pour l'ordinaire très-mal observez. Aussi, les Princes ont-ils cessé depuis long-tems de se donner des pareilles assurances, dont ils ont eu tant d'occasions de reconnoître l'inutilité. Avant que de se séparer, les deux Monarques convinrent de mettre à part la quatrième partie de leurs revenus pour l'employer aux frais de la Guerre sainte, & ils invitèrent les plus riches de leurs Sujets à suivre leur exemple. Philippe ne s'étant pas contenté de faire beaucoup de caresses à Jean, le pria d'aller passer quelques jours à Paris, où il lui céda son propre Palais. Enfin, il n'oublia rien de ce qu'il crut propre à lui persuader qu'il avoit une véritable affection pour lui.

JEAN.  
1201.  
Traité précédent.

Philippe recevoit Jean à Paris avec beaucoup de caresses.

Il sembloit en effet, que l'amitié que ces deux Monarques venoient de se jurer mutuellement, devoit être ferme & durable, puisque leur engagement étoit entièrement volontaire. Cependant il parut bien-tôt, que les caresses dont Philippe avoit comblé son ami prétendu, n'étoient qu'un piège pour le surprendre. Dans le tems même qu'il lui donnoit toutes ces marques d'affection, il formoit le projet de lui enlever tout ce qu'il possédoit en France. Hugues, Comte de la Marche, fut l'instrument dont il se servit, pour commencer d'amener les affaires au point où il les souhaitoit. Ce Comte ne pouvoit sans un extrême chagrin voir le Roi Jean en possession d'une femme qui lui avoit été destinée. A cela se joignoit encore un vif ressentiment, de l'affront qu'il avoit reçu. Tout cela donnoit lieu de présumer, qu'il embrasseroit avec ardeur les occasions de se venger. Philippe, ayant formé son plan sur les dispositions où le Comte de la Marche se trouvoit, n'épargna aucun soin pour l'exciter à la vengeance, & lui fit espérer un puissant secours. Dès que le Comte se vit assuré de la protection du Roi de France, il commença par des cabales secrètes à débaucher les Poitevins. Il y réussit si bien, qu'en peu de tems ce Peuple, qui n'aimoit pas le Roi Jean, se trouva tout disposé à se révolter contre lui. Après cela Hugues, s'adressant au jeune Duc de Bretagne, lui fit entendre, que le tems étoit venu, où il pouvoit sans peine arracher au Roi son Oncle les Provinces dont il s'étoit emparé. Arthur étant informé par le Comte, que le Roi de France s'étoit engagé à le soutenir, crut, qu'il ne devoit pas laisser échapper une occasion si favorable. Les Bretons, ses Sujets, entrèrent aisément dans ce complot, à cause de la bonne opinion qu'ils avoient conçue de leur Prince; ils s'imaginoient, que son nom étoit d'un bon augure, & sans autre fondement, ils se persuadoient, qu'il alloit acquérir une réputation aussi grande que celle du fameux Arthur, dont il portoit le nom. Ainsi l'amour, la jalousie, & le dépit du Comte de la Marche, l'ambition d'Arthur, & l'avidité de Philippe, concouroient ensemble à la ruine du Roi Jean. Cependant ce Prince passoit son tems en jeux & en fêtes avec sa nouvelle Epouse, sans avoir le moindre soupçon du danger qui le menaçoit. Il fut enfin réveillé de cet assoupissement, par la manière hautaine dont Philippe le traita, dans une entrevûe qu'ils eurent ensemble, proche de Gaillon. Ce Monarque, qui avoit ses affaires prêtes, y parla fort haut. Il demanda pour Arthur toutes les Provinces que Jean possédoit en France, avec une satisfaction raisonnable pour

Intrigues de Philippe contre Jean.

Il fait soulever le Comte de la Marche.

Arthur se joint à Philippe & au Comte de la Marche.

1202.

Entrevûe des deux Rois.  
M. Paris.



JEAN.  
1202.  
Philippe ci-  
te Jean à la  
Cour des  
Pairs.  
Jean s'en  
mocque.  
Philippe at-  
taque la  
Normandie.

Arthur est  
accordé avec  
une Fille de  
Philippe.  
Il va en Poi-  
tou,

& assiége  
Mirebeau.

Jean va au  
secours.

Il gagne une  
bataille &  
fait prison-  
niers Arthur  
& Eléonor.

Arthur est  
envoyé à  
Falaise, &  
Eléonor à  
Bristol.  
M. Paris.  
Mézerei.

Ad. Publie.  
T. I.

le Comte de la Marche, & en cas de refus il le somma de comparoître devant la Cour des Pairs, pour en recevoir Jugement. Jean ne put entendre des discours si différens de ceux de la dernière entrevûë, sans une extrême surprise. Comme il ne croyoit pas ses affaires en assez mauvais état, pour devoir acheter la paix à de si dures conditions, il refusa tout ce que Philippe lui demanda, & se mocqua de sa sommation. Son refus fournit au Roi de France le prétexte qu'il cherchoit d'attaquer la Normandie, où il s'empara de plusieurs Places, avant que Jean pût s'opposer à ses progrès.

Vers le milieu de l'Automne, Philippe, content de sa première campagne, reprit le chemin de Paris, où il fit célébrer les fiançailles de Marie sa Fille aînée avec Arthur. Son but étoit, d'autoriser par là l'entreprise qu'il méditoit, sous prétexte de soutenir les intérêts de son Gendre. Peu de jours après, Arthur partit, accompagné de deux cens Lances, pour aller prendre le commandement de l'armée des Poitevins révoltez. En approchant du Poitou il apprit, que la Reine Aliénor son Ayeule étoit dans Mirebeau avec peu de monde. Cet avis lui ayant fait prendre la résolution d'aller surprendre cette Place, il y marcha sur le champ, & d'abord il se rendit maître de la Ville, sans beaucoup de difficulté. Mais il n'en fut pas de même du Château, où la Reine s'étoit retirée. La résistance qu'il y trouva lui ayant fait connoître, qu'il auroit de la peine à venir à bout de cette entreprise, avec le peu de troupes qu'il avoit, il demanda du secours au Comte de la Marche, qui accourut à cette expédition, comme à une victoire certaine.

Cependant le Roi Jean, qui avoit été informé du danger où la Reine sa Mere se trouvoit, marchoit jour & nuit pour la délivrer. Sa marche fut si prompte, qu'il se trouva tout proche des ennemis, avant qu'ils eussent beaucoup avancé le siège. Ils auroient pourtant pu se retirer; mais la passion dont les deux Chefs étoient animés contre Jean, leur fit prendre la résolution d'aller au devant de lui, pour lui présenter la bataille. Le succès du combat ne répondit point à leurs espérances. Dès le premier choc, Jean mit les troupes Poitevines en déroute, & les poussa jusque dans Mirebeau, où il en fit un grand carnage. Cette victoire fut rendue encore plus complète par la prise du Duc de Bretagne, de la Princesse Eléonor sa Sœur, du Comte de la Marche, & de deux cens Chevaliers, qui tombèrent entre les mains du Vainqueur. Jean croyoit avoir sujet des applaudir d'un succès si favorable. Mais l'abus qu'il en fit dans la suite, le lui rendit si funeste, qu'il lui auroit été bien plus avantageux d'avoir été vaincu. Arthur fut d'abord envoyé à Falaise, & la Princesse Eléonor sa Sœur dans le Château de Bristol en Angleterre, où elle demeura renfermée pendant quarante ans. Quelques-uns des Historiens François ont donné une autre idée de cette action, en disant simplement, qu'Arthur fut surpris dans Mirebeau, d'où on peut inférer qu'il n'alla point au devant du Roi son Oncle pour le combattre. Mais la Lettre que Jean écrivit en Angleterre après cette victoire, & qui se trouve dans le Recueil des Actes Publics, fait comprendre qu'il y eut quelque chose de plus qu'une surprise, & confirma la Relation des Auteurs Anglois. La nouvelle de la prise d'Arthur & du Comte de la Marche étonna tellement Philippe, qu'il leva le Siège d'Arques, qu'il avoit commencé depuis quelques jours, & s'en retourna dans sa Capitale.

Jean:



Jean avoit une extrême impatience de voir le Duc son neveu , pour tâcher de le porter à renoncer à la protection de la France. Il espéroit par là d'ôter à Philippe le prétexte continuel dont il se servoit pour lui faire la guerre. Dans cette vûë il reprit incontinent la route de Normandie , ne doutant point qu'en l'état où Arthur se trouvoit , il n'embrassât avec joye l'occasion de se reconcilier avec lui. Dès qu'il fut arrivé à Falaise , il se le fit amener , & il employa toutes sortes de caresses , pour le détacher des intérêts de la France. Il lui représenta que Philippe , sous prétexte de le protéger , n'avoit en vûë que son propre avantage , & que par la conduite que ce Monarque avoit déjà tenuë à son égard , il lui étoit aisé de connoître ce qu'il devoit attendre d'un tel Protecteur. Il tâcha de lui faire comprendre , qu'il étoit également engagé , par devoir & par son propre intérêt , de se tenir attaché à un oncle qui trouvoit son propre avantage à le soutenir , & qui ne souhaitoit rien avec tant d'ardeur , que de vivre en bonne intelligence avec lui , & de lui donner des marques de son affection. Enfin , il le pria de considérer , qu'en l'état où il se voyoit , son bonheur & son infortune dépendoient absolument de celui qui lui demandoit son amitié. Ce jeune Prince , qui n'étoit pas encore bien instruit des maximes de la Politique , dont la première est la dissimulation , ne put se résoudre à déguiser ses sentimens. Au lieu d'accepter les offres du Roi , il osa lui reprocher l'usurpation de la Couronne d'Angleterre , aussi bien que des Provinces de France. Sans considérer qu'il étoit entre ses mains , il s'emporta jusqu'à lui dire , que tant qu'il auroit un moment de vie , il ne cesseroit point de chercher les occasions de se venger. Après une déclaration si précise , Jean n'ayant plus aucune espérance de vaincre son obstination , le fit conduire à Roïen , & enfermer dans la Tour neuve , sous la garde de Robert de Vipont. On prétend que , suivant l'avis de quelques-uns de ses Conseillers , le dessein du Roi étoit de lui faire crever les yeux , & de le mettre hors d'état d'avoir des enfans , afin de se délivrer de l'inquiétude où il étoit sur son sujet ; mais qu'il fut trompé par ceux qui avoient été chargez de l'exécution. Quoiqu'il en soit , peu de jours après que ce jeune Prince eut été conduit à Roïen , il disparut tout-à-coup , sans qu'on ait jamais pû sçavoir avec certitude ce qu'il devint. Les amis du Roi faisoient courir le bruit qu'Arthur ayant voulu tenter de se sauver de sa prison , s'étoit noyé dans la Seine. Mais peu de gens ajoûtoient foi à ce récit. Au contraire on étoit généralement persuadé que ce Prince avoit été tué par les ordres du Roi son oncle. (1). Il se trouve même des Historiens qui ont fait un détail circonstancié de la manière de sa mort. Ils ont dit , que Jean s'étant mis dans un bateau , pendant une nuit fort obscure , se rendit au pied de la Tour où son neveu étoit gardé , & que se l'étant fait amener , il le poignarda de sa propre main ; qu'ensuite il fit porter son Corps quelques lieues au-dessous de Roïen , où on le jeta dans la Seine. De quelque manière que la mort de ce Prince soit arrivée , il est certain que Jean ne s'en lava jamais bien. On avoit d'autant plus de sujet de l'en croire coupable , qu'il n'en fit aucune perquisition , ce qu'il auroit pourtant dû faire avec beaucoup de soin , s'il n'y avoit pas eu part.

Cette même année , le Pape exigea la quatrième partie des revenus Ecclésiastiques d'Angleterre , pour servir aux frais de la Guerre sainte.

li ij

Immé-

JEAN.  
1202.  
Jean se rend  
à Falaise.

Il tâche en  
vain de ga-  
gner Arthur.

Fière répon-  
se du jeune  
Duc.  
Il est trans-  
féré à Roïen

Il disparoit.

Jean est ac-  
cusé de sa  
mort.

Le Pape taxe  
l'Eglise  
d'Angleter-  
re.

(2) *Ucinam, non ut, fama refert invida*, dit Matthieu Paris.



JEAN.  
1202.  
Jean se fait  
couronner  
pour la qua-  
trième fois  
*Math. Paris.*  
Plaintes des  
Bretons sur  
la mort de  
leur Duc.

Ils sont ani-  
mez par le  
Roi de Fran-  
ce.

Ils deman-  
dent Justice  
à Philippe.  
*Argentre,*  
*Hist. de Bret.*

Jean est cité  
à la Cour des  
Pairs.

Il envoie en  
France des  
Ambassa-  
deurs qui  
sont mal re-  
çus.

Jean est con-  
damné & ses  
Terres de  
France sont  
confisquées.

Immédiatement après la mort d'Arthur, Jean retourna en Angleterre, pour s'y faire couronner une quatrième fois, après quoi il repassa aussi-tôt en Normandie. Il trouva que le bruit du meurtre du Duc de Bretagne y étoit généralement répandu, avec des circonstances qui faisoient un extrême tort à son honneur & à sa réputation, & néanmoins, il ne fit aucune diligence pour découvrir de quelle manière ce Prince étoit mort. Par là il acheva de convaincre tout le monde, qu'il étoit lui-même l'Auteur de cette barbare action. Les Bretons principalement se plaignoient de la fin tragique de leur Souverain. Ils soutenoient, que si Jean ne l'avoit pas lui-même tué, il étoit du moins manifeste, que ce meurtre n'avoit pu se commettre sans son consentement, ou même par ses ordres. Le Roi de France, qui vouloit profiter de cette conjoncture, les animoit encore, autant qu'il lui étoit possible, par le moyen des Emissaires qu'il avoit parmi eux. Il leur faisoit suggérer, que s'ils s'adressoient à lui, comme au Seigneur Souverain de Jean, il leur rendroit bonne justice. Il n'en fallut pas davantage pour exciter ce Peuple qui souhai- toit ardemment de venger la mort de son Duc. Gui de Thouars, mari de la Duchesse défunte, & Tuteur d'Alix sa fille, assembla les Seigneurs Bretons à Vannes, sur ce sujet. Dans cette Assemblée, il fut unanimement résolu de s'adresser au Roi de France, pour lui demander justice. Suivant cette résolu- tion, l'Evêque de Rennes, & un autre Seigneur furent chargés d'aller porter leurs plaintes à ce Monarque, qui leur répondit d'une manière très-favora- ble. Il parut plus irrité contre Jean, que les Bretons mêmes, & dit hautement, que ni l'Honneur, ni la Justice, ni la Religion, ne lui permettoient pas de laisser ce parricide impuni. Pour faire voir que ses menaces n'étoient point vaines, il demanda lui-même justice à la Cour des Pairs, où il exposa l'hor- reur du meurtre commis en la personne du Duc de Bretagne, dans un lieu dé- pendant de la Couronne de France, & dont le Roi d'Angleterre son Vassal étoit accusé. Il ne lui fut pas difficile d'obtenir tout ce qu'il souhaitoit. La Cour ordonna que Jean comparoît devant elle, pour répondre aux accusations intentées contre lui. La citation ayant été portée à Jean, il fit incontinent partir des Ambassadeurs, qui représentèrent à Philippe, que leur Maître ne pouvoit pas aller en France sans un Saufconduit, à quoi le Roi répondit, qu'il pouvoit venir en toute sûreté. Mais comme les Ambassadeurs demandoient un Saufconduit pour le retour, il leur répondit nettement que cela dépendoit du Jugement qui seroit donné. Alors les Ambassadeurs lui représentèrent, que leur Maître n'étoit pas seulement Duc de Normandie, mais encore Roi d'Angleterre, & que, quand même il jugeroit à propos de s'exposer à un danger si manifeste, les Bretons de son Royaume n'y pourroient jamais con- sentir: *Qu'est-ce que cela m'importe?* repliqua Philippe, *Le Duc de Normandie n'est-il pas mon Vassal? S'il a jugé à propos d'acquiescer un plus grand titre, je ne dois pas pour cela perdre les droits de ma Souveraineté.* Les Ambassadeurs, voyant que Philippe avoit pris la résolution de pousser cette affaire, se retire- rent sans répliquer; & s'en retournèrent promptement pour instruire leur Maître des dispositions de la Cour de France.

Aussi-tôt que le terme de la Citation fut expiré, Philippe fit condamner Jean par défaut, & ordonner que toutes les Terres qu'il possédoit en France, seroient réunies à la Couronne. Il est à remarquer, que dans cet Arrêt, il ne fut



fut point parlé de la satisfaction due aux Bretons pour la mort de leur Souverain, quoiqu'ils fussent Parties dans cette affaire, & que Philippe n'eût paru s'y intéresser qu'à leur considération. Cela fait voir que ce Monarque avoit moins en vûe de leur rendre justice, que de se servir de cette occasion pour dépouiller le Roi d'Angleterre. Les Anglois murmurèrent beaucoup de ce Jugement, d'autant plus que leur Roi étant actuellement en guerre contre la France, on l'avoit mis dans une absolue nécessité d'être défaillant, tant en le citant avant que la Paix fût faite, qu'en lui refusant un Saufconduit pour son retour. Mais, sans s'inquiéter de leurs plaintes, Philippe se mettoit en devoir d'exécuter l'Arrêt des Pairs.

Pendant que ce Prince faisoit ses préparatifs, Jean ne prenoit aucunes mesures pour se défendre. Il regardoit mal à propos le Jugement donné contre lui, comme une bravade de Philippe, plutôt que comme une résolution fixe de le pousser à bout. Cependant, dès que la saison le put permettre, le Roi de France se mit en Campagne, à la tête d'une puissante armée; & comme il ne trouva que très-peu d'opposition, il réduisit presque toute la Normandie sous son obéissance. Ces progrès ne furent pas capables de réveiller le Roi Jean, qui paroissant insensible à toutes ses pertes ne pensoit qu'à se divertir, comme si ses affaires eussent été dans le plus haut degré de prospérité. Quand on lui rapportoit que Philippe s'étoit rendu maître de quelque Place, il se contentoit de répondre avec confiance, qu'il sçauroit bien la reprendre. Cependant, sans sortir de Roïen, & sans faire le moindre préparatif, il laissoit à son ennemi le tems de s'affermir dans ses Conquêtes, & d'en faire tous les jours de nouvelles. Enfin, son insensibilité alloit si loin, qu'on disoit tout publiquement, qu'il étoit ensorcellé. On peut aisément juger des difficultez que Philippe auroit trouvées dans son entreprise, s'il eût eu à faire à un ennemi moins négligent, par la résistance que fit une seule Place nommée Château-Gaillard, qui lui coûta un Siège de cinq mois.

Les Seigneurs Anglois, qui avoient accompagné leur Roi en Normandie, le sollicitoient fortement à prendre quelque vigoureuse résolution. Mais voyant que leurs remontrances étoient inutiles, ils se retirèrent en Angleterre, ne pouvant se résoudre à être plus longtems témoins de sa lâcheté. Cependant, Philippe profitant de cette indolence, gagnoit toujours du terrain. Non content des acquisitions que ses armes lui procuroient, il tâchoit par ses Embassades d'exciter dans la Normandie une révolte générale, qui lui donnât le moyen de se mettre tout d'un coup en possession de toute cette Province. Il faisoit entendre aux Normans, que puisqu'ils ne pouvoient espérer aucun secours du Roi d'Angleterre, il leur seroit plus avantageux de rentrer volontairement dans le Corps de la Monarchie François, dont ils avoient été détachés, que de s'y voir contraints par les armes: Que par une soumission volontaire, ils s'assureroient la conservation de leurs privilèges, au lieu qu'une résistance, qui ne pouvoit qu'être infructueuse les en priveroit infailliblement. Quelque profonde que fût la léthargie dans laquelle le Roi Jean paroissoit enfeveli, sa présence retenoit encore quelques-unes des principales Villes de Normandie dans le devoir. Mais dès qu'elles le virent sur le point de partir pour retourner en Angleterre, elles se crurent en droit de pourvoir à leur sûreté. Ils s'étoient à peine embarqué, qu'elles conclurent avec Philippe un Trai-

JEAN  
1202.

1203.  
Philippe at-  
taqua la Nor-  
mandie.

Il y fait  
de grandes  
Conquêtes.

Insensibili-  
té du Roi Jean.  
M. Paris.

Mézéri.

Les Sei-  
gneurs An-  
glois quit-  
tent le Roi,  
& s'en re-  
tournent en  
Angleterre.  
Philippe  
continue  
ses progrès  
sans opposi-  
tion.  
M. Paris.

Il fait un



JEAN.  
1203.  
Traité avec  
les Nor-  
mans.

té, par lequel elles s'engagerent à se ranger sous son obéissance, si elles n'étoient pas secouruës dans un an. Mais, quand elles apprirent qu'il ne se faisoit en Angleterre aucun préparatif, la plupart n'attendirent pas ce terme. Ainsi, de toute la Normandie, il ne demeura au pouvoir du Roi d'Angleterre que la seule Ville de Roüen.

Jean mal-  
traite ses Su-  
jers Anglois

Ce malheureux Prince étoit bien éloigné de la pensée de donner aux Normans les secours qu'ils attendoient de lui. Dès qu'il fut de retour en Angleterre, au lieu de tâcher, par toutes sortes de moyens, de gagner l'affection de son Peuple, qui lui étoit si nécessaire en cette occasion, il accusa ses Barons de l'avoir abandonné, & d'avoir été cause de la perte de la Normandie. Sous ce prétexte, le plus injuste qui fût jamais, il exigea des Barons la septième partie de leurs biens mobilières, & quoiqu'il n'eût pas le même sujet de plainte contre le Clergé, il l'assujettit à la même taxe. Humbert Archevêque de Cantorbéri, servoit lui-même d'instrument à opprimer le Clergé, pendant que le Grand Justicier exigeoit avec rigueur l'argent des Laïques. Toute l'Angleterre regardoit avec un étonnement extrême l'indolence du Roi.

1204.  
Il obtient  
un Subside  
pour faire la  
guerre.

On ne pouvoit comprendre que ce Prince, qui jusqu'alors n'avoit pas manqué de courage, & qui avoit paru très-attaché à son intérêt, pût voir perdre la Normandie sans s'en émouvoir. Une conduite si extraordinaire faisoit croire à la plupart des Anglois, qu'il avoit en tête quelque grand dessein qu'on verroit éclore en son tems. Cette pensée ne contribua pas peu à lui faire obtenir du Parlement, un Subside de deux marcs & demi sur chaque Fief, qu'on lui accorda dans l'espérance que cet argent seroit utilement employé au recouvrement de ce qu'il venoit de perdre. Mais, au lieu de se servir de ce secours selon l'intention du Parlement, il l'employa en dépenses inutiles, s'étant contenté d'envoyer des Ambassadeurs en France, pour tâcher de se procurer la Paix. Philippe enflé de ses bons succès, bien loin de rien rabattre de ses prétentions, y ajouta encore la demande de la Princesse Eléonor, sœur du feu Duc de Bretagne, pour son second fils, avec toutes les Provinces que les Anglois possédoient en France, pour Dot. Une semblable demande ne pouvoit qu'être rejetée. Non seulement Jean n'avoit pu se résoudre à donner une telle Dot à sa nièce: mais il auroit été trop dangereux pour lui, de mettre entre les mains de Philippe, une Princesse qui, depuis la mort du Duc son frere, avoit les mêmes droits que lui sur la Couronne d'Angleterre. Ainsi la négociation fut rompuë, sans que les Anglois retirassent le moindre avantage du Subside qu'ils avoient accordé au Roi.

Le Roi de  
France en-  
voye un  
Champion  
en Angle-  
terre.

Peu de tems après le départ des Ambassadeurs Anglois, Philippe fit passer en Angleterre un homme en qualité de son Champion, qui fit un défi à tous ceux qui voudroient soutenir que le Roi son Maître avoit eu tort dans ce qu'il avoit fait contre Jean. La Cour d'Angleterre ne jugea pas à propos de commettre à la décision d'un combat particulier le droit qu'elle avoit de se plaindre du procédé du Roi de France. Néanmoins on fit entendre à ce brave Champion, que s'il avoit tant d'envie de se battre, on lui trouveroit un homme avec lequel il pourroit mesurer ses forces. Il y avoit alors, dans les prisons de la Tour, un Seigneur Irlandois nommé Jean Curvy, Comte d'Ulster, homme d'une taille de Géant, & d'une intrépidité reconnue, qui fut jugé propre à rabattre les bravades du Gentilhomme François. Ce prisonnier

On lui op-  
pose un Sei-  
gneur Irlan-  
dois.

ayant



ayant été amené à la Cour, le Roi lui demanda, s'il vouloit se battre pour défendre sa querelle. *Non pas pour la tienne*, repliqua fièrement le Comte, *mais pour celle du Royaume, je combattrai jusqu'à la dernière goutte de mon sang*. Mais pendant qu'il réparoit ses forces qui s'étoient beaucoup diminuées par une longue prison, le Champion François, ayant ouï parler de la force prodigieuse de son Antagoniste, se retira secrètement en Espagne, n'osant plus paroître, ni en France, ni en Angleterre. On raconte de ce même Comte d'Ulster, que dans sa suite, se trouvant en France dans l'armée Angloise, Philippe, dans une Conférence qu'il eut avec Jean, souhaita de lui voir faire quelque épreuve de sa force. L'Irlandois, étant venu en la présence des deux Rois, fit planter en terre un gros pieu, sur lequel il mit un Casque. Ensuite, ayant regardé tout autour de lui d'un œil menaçant, il partagea le Casque en deux d'un coup d'épée. Le coup fut si violent, que l'épée demeura fortement attachée au pieu, sans que personne que lui-même pût l'en arracher. Philippe lui ayant demandé, pourquoi il avoit regardé autour de lui, d'un œil si farouche, il répondit que, s'il avoit manqué son coup, il auroit fait sauter la tête à tous les assistans, pour ne laisser vivre aucun témoin de sa honte.

Ce que Philippe ne put faire par un seul Champion, il l'exécuta par le moyen de plusieurs. Sur la fin de l'Automne, il alla faire le Siège de Roïen, dont les habitans, ne voyant aucune apparence d'être secourus, se rendirent par une Capitulation qui leur assuroit leurs privilèges. Mais, comme l'observe judicieusement un fameux Historien, cette précaution étoit aussi foible contre la puissance absolue, que l'est le parchemin contre le fer. Dès que Philippe fut maître de Roïen, il en fit raser les murailles. Ainsi toute la Normandie fut réduite sous la domination de la France, & réunie à cette Monarchie dont elle avoit demeuré détachée durant trois cens ans, ou environ.

Après avoir conquis la Normandie, Philippe attaqua les autres Provinces Angloises qui se virent enfin contraintes de subir le joug du Vainqueur, après avoir inutilement attendu du secours de la part du Roi d'Angleterre. De tout ce que les Ancêtres de Jean avoient possédé en France, il ne lui resta que le seul Duché de Guyenne, que Philippe ne jugea pas à propos d'attaquer.

La Reine Aliénor, Veuve de Henri II. & mere de Jean, mourut cette même année, dans un âge fort avancé. Elle eut le chagrin avant sa mort de voir la décadence de la Monarchie à laquelle elle avoit donné un si grand lustre par les Provinces qu'elle y avoit ajoutées.

Tant de pertes si considérables que Jean venoit de faire, jointes aux murmures des Anglois, le réveillèrent enfin de la profonde léthargie où il étoit enseveli. Lorsqu'on s'y attendoit le moins, il parut résolu de faire un puissant effort pour recouvrer sa réputation, & les Provinces que Philippe lui avoit enlevées. Les Poitevins, mécontents de se voir sous la domination du Roi de France, ayant résolu de se révolter, demanderent du secours à Jean. Comme il se persuadoit que toutes les autres Provinces étoient dans la même disposition, il croyoit ne pouvoir jamais trouver une occasion plus favorable. Dans cette vûe, il somma tous les Vassaux de la Couronne de se rendre avec leurs troupes à Portsmouth, où il avoit donné rendez-vous à sa Flotte. Mais, dans le tems qu'il alloit s'embarquer, l'Archevêque de Cantorbéri & le Comte de Pembrock se jetterent à ses pieds, & le supplierent de se désister de cette entre-

JEAN.  
1204.

Force prodigieuse de ce Comte.

Philippe se rend maître de Roïen.

Mézerai.

Les autres Provinces Angloises se soumettent à lui.

Mort de la Reine Aliénor.

1205.  
Jean veut porter la guerre en Poitou.  
Manc. Paris.

Il en est détourné.

prise.



JEAN.  
1205.

prise, de laquelle il ne pouvoit attendre aucun bon succès. Ils lui représentèrent, que ni en Poitou, ni dans aucune autre Province du voisinage, il n'avoit pas une seule Place pour lui servir de retraite, en cas de nécessité: Que Philippe feroit la Guerre avec trop d'avantage, puisqu'il étoit maître de toutes les Villes: Que c'étoit s'exposer à un danger manifeste, que de se confier à la bonne foi des Poitevins, qui l'avoient souvent trompé, & qui peut-être ne feignoient de l'appeller à leur secours, que pour le livrer à son ennemi. Enfin ils lui dirent, que dans une entreprise de cette nature, il hazardoit trop visiblement sa propre vie, son honneur, & celui de la Nation Angloise, pour que ses bons Sujets pussent la regarder avec indifférence, & sans faire des efforts pour l'en détourner. Ces remontrances ne produisant pas un grand effet sur son esprit, ils parlèrent d'un ton plus haut, & y ajoutèrent des menaces, qui l'obligèrent enfin à se conformer à leur sentiment. Ainsi, changeant tout à coup de résolution, il se contenta d'envoyer quelque secours aux Poitevins, sous la conduite du Comte de Salisburi, son frere naturel. Ensuite il congédia son armée & sa Flotte, qui maudirent hautement les Auteurs de ce conseil. Il ne fut pas plutôt de retour à Londres, qu'il se repentit d'avoir suivi les avis du Comte & de l'Archevêque. Mais, au lieu de s'en prendre à ces deux Seigneurs, il fit tomber sa vengeance sur la Noblesse, de laquelle il exigea de grosses sommes, sous prétexte qu'elle avoit refusé de l'accompagner. Il supposoit sans fondement, que le Comte de Pembroock & l'Archevêque de Cantorbéri avoient parlé pour tout le Corps. Ce fut pour la seconde fois que, par un acte d'autorité arbitraire, il tira de l'argent de ses Sujets, sans le consentement des Etats. Mais il ne le fit pas impunément. La suite fera voir, qu'encore que la vengeance en fût différée, elle n'en devint que plus terrible, lorsque les Barons trouverent l'occasion de lui en faire sentir les effets.

Il exige de  
l'argent de  
la Noblesse.

Seconde  
partie du  
Regne de  
Jean.

On a vû jusqu'ici la premiere partie des malheurs de Jean, causez tant par sa propre faute, que par l'ambition du Roi de France. Mais ces disgraces, quelque grandes qu'elles fussent, pouvoient à peine entrer en comparaison avec celles qui l'attendoient; d'autant plus, qu'il parut assez peu sensible aux premieres, au lieu que les autres lui causerent d'extrêmes chagrins. Ce ne fut pas l'ambition d'un Roi ennemi, qui le fit tomber dans le gouffre de malheurs où il se vit précipité pendant cette seconde partie de son Regne, mais l'orgueil de celui qui se disoit le pere commun des Chrétiens. Je veux parler du Pape Innocent III. qui, pour une cause très-legère, traita ce Prince avec tant de dureté, que, si un Pape vouloit aujourd'hui se conduire de la même sorte, il n'y a point de doute, qu'il ne fit révolter tous les Chrétiens contre lui. Entrons dans le détail de cette affaire qui fait la principale matiere du Regne de Jean. Mais, sans nous étendre en réflexions, que tout Lecteur pourra faire aisément sans notre secours, contentons-nous de rapporter les faits de la même maniere que les Historiens les plus dévoués à la Cour de Rome les ont avancés.

Mort de  
l'Archevê-  
que de Can-  
torbéri.  
Knyghton.  
M. Paris.

Jean commençoit à peine à se consoler de la perte de ses Provinces de France, que la mort de l'Archevêque de Cantorbéri le jeta dans de nouveaux troubles. L'élection des Archevêques de cette Métropole étoit depuis quelque tems un sujet continuel de disputes entre les Evêques suffragans & les Moines de St. Augustin. Les premiers prétendoient avoir le droit d'intervenir



nir dans l'élection, comme il s'étoit pratiqué plusieurs fois. Les Moines du Monastere de St. Augustin soutenoient, au contraire, que ce droit n'appartenoit qu'à eux seuls, selon l'ancienne coutume, & autant qu'il leur étoit possible, ils se maintenoient dans cette possession. Immédiatement après la mort d'Humbert, quelques-uns d'entre eux, s'étant liguez ensemble, soit qu'ils craignissent que leurs Confreres laissassent perdre ce droit, ou par quelque autre raison, résolurent de faire eux seuls l'élection d'un Archevêque. Pour cet effet, s'étant rendus, à minuit, dans l'Eglise, ils firent choix de *Reginald*, leur Sous-Prieur, dans l'espérance d'avoir ensuite assez de crédit pour en obtenir la confirmation du Pape. Cette élection irréguliere se fit avec tout le secret possible. Le Sous-Prieur s'étoit engagé à la tenir cachée, jusqu'à ce qu'il en informât lui-même le Pontife, de sorte que les autres Moines n'en avoient pas le moindre soupçon : ceux qui l'avoient élu, voulant pousser leur entreprise jusqu'au bout, trouverent le moyen de le faire envoyer à Rome, sous quelque prétexte, & de le faire accompagner de quelques Moines de leur cabale. Mais il n'eut pas la force de garder le secret. Aussi tôt qu'il fut au-delà de la Mer, il se qualifia par tout Archevêque de Cantorbéri, & les Moines qui l'accompagnoient ne furent pas plus discrets que lui.

Cette nouvelle étant venue aux oreilles du Roi, il crut que tout le Monastere avoit eu part à cette supercherie, & il se préparoit à faire repentir les Moines de l'audace qu'ils avoient eue d'élire un Archevêque sans la permission. Mais il se justifient & l'appaierent par leurs soumissions. Les clameurs des Moines qui n'avoient pas été de l'intrigue ayant fait comprendre à ceux qui avoient fait l'élection, qu'après la découverte de leur secret il leur seroit trop difficile de venir à bout de leur entreprise, ils prirent le parti de s'en désister. Alors tout le Monastere s'étant réuni pour procéder à une nouvelle élection, le Roi recommanda l'Evêque de Norwich, qui fut élu d'une commune voix, placé sur le Siège Archiépisopal, & mis en possession du Temporel. Peu de tems après on envoya au Pape quatorze Moines du même Monastere, pour l'informer de ce qui s'étoit passé, & pour lui demander la confirmation du nouvel Archevêque. Dans le même tems, les Evêques Suffragans de Cantorbéri députerent aussi à Rome, pour s'y plaindre de ce que les Moines usurpoient le pouvoir d'élire seuls l'Archevêque, & pour instruire le Pontife des raisons qu'ils avoient des'y opposer.

Pendant que ces Députez étoient en chemin, le Roi, dont le courage s'étoit un peu réveillé, mena une armée considérable dans le Poirou, & réduisit sous son obéissance la plus grande partie de cette Province. Mais il eut encore la foiblesse de se laisser duper par Philippe, qui ne se trouvant point préparé, demanda, & obtint une Trêve de deux ans (1).

Cependant, le Sous-Prieur de St. Augustin, qui étoit arrivé à Rome, insistoit fortement auprès du Pape, pour faire confirmer son élection. Mais Innocent, ayant compris qu'il y avoit quelque irrégularité dans cette affaire, voulut prendre du temps pour y penser. Dans cet intervalle, les autres Députez étant arrivez, l'informerent de tout le détail, & le

JEAN.  
1205.

Quelques-uns des Moines de St. Augustin élisent en secret leur Sous-Prieur

Le nouveau Prélat découvre trop tôt son secret.

Jean menace les Moines.

On fait une nouvelle élection, de l'Evêque de Norwich, à la recommandation du Roi.

1206.

Quelques Moines sont députez à Rome, pour demander au Pape la confirmation du Prélat élu.

Jean recouvre une partie du Poirou, & fait avec Philippe une Trêve de deux ans.

L'affaire des élections est portée devant le Pape.

Matth. Paris.  
Aff. Publ.  
Tom. I. p. 2,

(1) Les Historiens François disent que Jean demanda & obtint la Trêve. On trouve très-fréquemment de semblables oppositions entre les Historiens des deux Nations.



J E A N.  
1206.

Le Pape  
casse les  
deux élec-  
tions.

M.<sup>e</sup> Paris.  
Knyghron.  
Il fait élire  
le Cardinal  
Langton  
par les Mo-  
ines Dépu-  
tez.

M. Paris.

prierent de confirmer la seconde élection. D'un autre côté, les Agens des Evêques lui portèrent aussi leurs plaintes contre les Moines, & l'instruisirent des raisons sur lesquelles ils appuyoient leurs prétentions. Pour décider ces differends, le Pape ordonna aux Députez de se trouver un jour préfixe à Viterbe, où il avoit dessein d'aller passer quelque tems. Ce fut là, qu'en présence du Pontife, ces affaires furent discutées avec beaucoup de chaleur, sans qu'à l'égard de la premiere, les raisons des uns & des autres produisissent beaucoup d'effet. Innocent, qui avoit déjà pris sa résolution, cassa les deux élections, & ordonna aux Moines députez d'en faire une nouvelle. En même tems il leur commanda de faire choix du Cardinal Etienne Langton, Anglois de Nation, qui se trouvoit alors auprès de lui. Les Moines surpris d'un pareil commandement, qui étoit jusqu'alors sans exemple, voulurent d'abord se dispenser d'obéir. Ils alléguoient pour justifier leur résistance, qu'ils n'avoient aucun pouvoir de leur Monastere, & que d'ailleurs il étoit nécessaire d'avoir le consentement du Roi. Mais le Pontife ne se paya point de ces raisons. Il leur répondit qu'en qualité de Députez, ils représentoient tout le Monastere, & que le consentement des Princes n'étoit nullement nécessaire pour les élections qui se faisoient en sa présence. Ainsi, sans leur donner le tems de répliquer, il leur commanda, sous peine d'excommunication, d'élire le Cardinal Langton pour leur Archevêque. Alors les Moines intimidés par la présence & par les menaces du Pape prirent, quoiqu'à regret, le parti de lui obéir (1). Il ne s'en trouva qu'un seul, qui eut la fermeté de résister. Cette élection extraordinaire fut incontinent confirmée par le Pape qui voulut lui-même sacrer l'Archevêque élu.

Les Evê-  
ques Suffra-  
gans per-  
dent leur  
Procès.

Selon le principe qu'Innocent venoit d'établir, en autorisant quatorze Moines députez de leur Monastere, pour faire l'élection d'un Archevêque, les Evêques Suffragans de Cantorbéri ne pouvoient que perdre le procès qu'ils avoient avec les Moines. Aussi le Pontife prononça-t-il en faveur de ces derniers, & défendit aux Evêques de se mêler à l'avenir de l'élection de leurs Métropolitains.

1207.  
Jean se fait  
accorder un  
Subside par  
des voyes  
violentes.  
Marth. Paris.  
Le Clergé  
refuse en  
vain d'y  
consentir.  
L'Archevê-  
que d'Yorck  
excommu-  
nie les Col-  
lecteurs du  
Subside.

Pendant que ces choses se passaient en Italie, Jean achevoit de perdre le cœur de ses Sujets, en exigeant d'eux, par des voyes violentes, la treizième partie de leurs biens mobiliers. Le Clergé eut beau s'y opposer, pour ce qui le regardoit. Malgré ces oppositions, l'Acte passa dans le Parlement, & la taxe fut levée, tant sur les Ecclésiastiques que sur les Laïques, quoique les premiers n'y eussent point consenti, & que les derniers eussent été comme forcez à l'accorder. Cette violence causa beaucoup de plaintes & de murmures parmi le Clergé, qui jusqu'alors avoit été en possession de n'être taxé que de son consentement. Cependant, comme il ne se trouvoit pas en état de résister, il tâcha de se venger en décriant la conduite du Roi, & en donnant au Peuple, de sinistres impressions contre ce Prince. Même l'Archevêque d'Yorck, frere naturel du Roi, Prélat d'une humeur peu endurante, excommunia tous ceux qui étoient employez à la levée de cette taxe, & se retira hors du Royaume. Quoique les plaintes du Clergé ne fussent pas mal fondées, les partisans du Roi ne laissoient pas de les trouver étranges. Ils disoient qu'il étoit étonnant, que les Ecclésiastiques refusassent de secourir le Roi dans ses besoins, eux qui depuis peu avoient souffert, sans murmurer, qu'un Lé-

(1) *Libet inviti, & cum murmuratione, assensum præbuerunt.* M. Paris.



gat exigeât de tous les Bénéficiers, de grosses sommes pour les prétendus besoins du St. Siège. Si l'argent que le Roi avoit retiré de cette taxe eût été employé pour le service de l'Etat, les Anglois auroient eu quelque sujet de s'en consoler. Mais ils eurent le chagrin de le voir prodiguer en profusions inutiles, pour la réception de l'Empereur qui étoit venu rendre visite au Roi son Oncle. Son but étoit de le porter à rompre la Trêve qu'il avoit faite avec la France. Mais quelques instances qu'il pût faire, il lui fut impossible d'engager Jean à cette rupture. Cependant, pour adoucir en quelque maniere ce refus, le Roi lui fit présent de cinq mille marcs, qui servirent à payer les frais de son voyage.

JEAN.  
1207.

Innocent se doutoit bien que Jean ne seroit pas content de l'élection de Langton, extorquée par une violence manifeste, & par un attentat sans exemple. Véritablement, au commencement de la conversion des Anglois, les Pontifes Romains choisissoient des Sujets capables de bien gouverner cette Eglise naissante, & c'étoient pour l'ordinaire des Italiens, parce qu'il n'y avoit en Angleterre que peu d'Ecclésiastiques qui fussent propres à remplir ce poste. Mais depuis l'Archevêque *Théodore*, qui fut le dernier envoyé de Rome, les Papes ne s'étoient jamais ingérez de choisir à leur gré des Archevêques de Cantorbéri, sans le consentement des Rois. Ils se contentoient de confirmer l'élection de ceux qui leur étoient présentez, & de les obliger d'aller demander le Pallium, à Rome. Même depuis la Conquête, il n'étoit jamais arrivé qu'ils eussent annullé l'élection d'un Archevêque. Afin donc d'adoucir l'esprit du Roi, & de le porter à passer plus doucement sur cet attentat, Innocent lui écrivit la Lettre suivante. Elle est assez singuliere pour mériter d'être insérée ici toute entiere.

Le Pape tâche d'apaiser le Roi, au sujet de l'élection de Langton.

## INNOCENT PAPE.

*Art. Publ.*  
*T. I. p. 138.*

### A JEAN ROI D'ANGLETERRE.

*Entre les richesses que les Mortels regardent comme les plus estimables, & qu'ils désirent avec le plus d'ardeur, nous croyons que l'or épuré & les pierres précieuses obtiennent le premier rang. Bien que nous soyons persuadés que votre Excellence Royale possède abondamment ces sortes de biens, nous avons jugé à propos de vous envoyer, comme une marque de notre bienveillance, quatre anneaux montez de leurs pierres. Nous désirons que vous y considériez les mysteres que leur forme, leur matiere, leur nombre & leur couleur renferment, plutôt que la valeur du présent même. La rondeur marque l'éternité, qui n'ayant ni commencement ni fin, doit vous disposer à tendre sans cesse des choses terriennes aux célestes, & des temporelles aux éternelles. Le nombre de quarré, signifie la fermeté de l'esprit, qui ne doit ni s'abaisser dans l'adversité, ni s'élever dans la prospérité, mais demeurer toujours dans une même assiette. C'est une perfection à laquelle le vôtre ne pourra manquer de parvenir, quand il se trouvera orné de ces quatre Vertus principales, la Justice, la Magnanimité, la Prudence & la Tempérance. La première vous servira dans les Jugemens, la seconde dans l'Adversité, la troisième dans les choses douteuses, la quatrième dans la Prospérité. Par l'or est désigné la Sagesse. Car tout de même que l'Or est le plus précieux de tous les métaux, la Sagesse est de tous les dons le plus excellent, ainsi que le Prophète le témoigne par ces*

Lettre du  
Pape au  
Roi.



JEAN.  
1207.

paroles, l'esprit de Sagesse reposera sur lui. *En effet, il n'y a rien qui soit plus nécessaire à un Souverain. Aussi Salomon, ce Roi pacifique, ne demandoit à Dieu que la Sagesse, pour pouvoir bien gouverner son Peuple. Au reste, la couleur verte de l'Emeraude marque la Foi; la sérénité du Saphir, l'Espérance; la couleur rouge du Grenat désigne la Charité; & celle de la Topaze, les bonnes œuvres touchant lesquelles le Seigneur disoit: Que votre lumière reluise devant les hommes, afin qu'ils voyent vos bonnes œuvres. Vous avez donc dans l'Emeraude ce que vous devez croire; dans le saphir ce que vous devez espérer; dans le Grenat ce que vous devez aimer; & dans le Topaze ce que vous devez faire, afin que vous avanciez toujours de vertu en vertu, jusqu'à ce que vous voyez le Dieu des Dieux en Sion.*

Le Pape exhorte le Roi à recevoir Langton pour Archevêque.

Il enjoint aux Suffragans de le reconnoître.

Le Roi chasse les Moines de St. Augustin de leur Monastere.

M. Paris.  
J. Knyghtron.

Il écrit vigoureuse-ment au Pape.  
M. Paris.

Il est difficile de juger à quoi tendoit cette Lettre mystérieuse. Si c'étoit un jeu de l'esprit du Pape, où s'il avoit dessein de faire entendre au Roi, qu'il auroit besoin de toutes les Vertus représentées par ces Anneaux, pour résister aux attaques qu'il lui préparoit. Quoiqu'il en soit, de peur que Jean ne comprît pas bien son intention, bien-tôt après, il lui adressa un Bref plus intelligible dans lequel il l'exhortoit à reconnoître le Cardinal Langton pour Archevêque de Cantorbéri. Il lui représentoit que ce Prélat étoit Anglois, Cardinal de l'Eglise Romaine, & sçavant en toute sorte de Sciences. De plus, il l'assuroit, que sa vie exemplaire, & ses vertus Chrétiennes seroient très-avantageuses à l'Angleterre pour le spirituel, comme sa prudence, & ses vertus politiques, pour les affaires temporelles. Cependant, comme il ne prétendoit pas faire dépendre l'élection de Langton du bon plaisir du Roi, ni la soumettre à son examen, par un autre Bref, il enjoignit aux Moines de St. Augustin, & aux Evêques Suffragans de Cantorbéri, de recevoir ce Cardinal pour leur Métropolitain.

Dès que Jean fut informé de ce qui s'étoit passé à Rome, il entra dans une colere inconcevable. Il accusa les Moines de St. Augustin de l'avoir trompé, tant dans la troisième élection, que dans la première, & résolut de se venger d'eux. Pour cet effet, il leur envoya deux Chevaliers, qui étant entrez dans le Monastere l'épée à la main, leur ordonnerent, de la part du Roi, de vider la Maison sur le champ. De plus, ils leur dirent qu'ils eussent à sortir du Royaume dans trois jours, s'ils ne vouloient voir leur Monastere réduit en cendres. Une si terrible menace intimida tellement ces Religieux, que sans répliquer, ils se retirèrent en Flandre, dans l'Abbaye de St. Bertin, & dans quelques autres du voisinage. Cependant cette vengeance n'étant pas capable de lui procurer toute la satisfaction qu'il souhaitoit, il crut qu'en témoignant de la vigueur, il pourroit obtenir du Pape la révocation de ce qui avoit été fait. Dans cette pensée, il écrivit à Innocent une Lettre extrêmement forte, où il lui reprochoit l'attentat qu'il avoit commis, en cassant l'élection canonique de l'Evêque de Norwich, sans en avoir le moindre prétexte. De plus il se plaignoit, qu'il eût fait élire par force, & contre toute sorte de droit, un homme élevé en France, qu'il lui étoit entièrement inconnu, & qui avoit toujours entretenu une étroite correspondance avec ses ennemis. Il ajoûtoit, que cet attentat étoit directement contraire aux prérogatives de la Couronne, dont il étoit résolu de ne se départir jamais, non plus que de l'élection de l'Evêque de Norwich. Ensuite il lui déclaroit sans détour, que si la satisfaction qu'il demandoit lui étoit refusée, il romproit toute communication avec Ro-

me;



me : Que ce n'étoit pas une chose de peu de conséquence , puisqu'il étoit certain que le Saint Siège tiroit plus d'argent de l'Angleterre , que d'aucun autre Etat Chrétien , & que par cette raison il étoit obligé d'avoir plus d'égards pour le Roi d'Angleterre , que pour aucun autre Prince. Il finissoit en disant , qu'il y avoit dans son Royaume assez de Prélats capables d'en gouverner l'Eglise , sans qu'il fût nécessaire d'avoir recours aux Papes , s'ils prétendoient abuser si manifestement de leur autorité.

J E A N.  
1207.

Innocent n'avoit pas entrepris cette affaire pour s'en désister sur une simple plainte du Roi. Il répondit à cette Lettre d'une manière douce & modérée en apparence , mais au fond plus propre à irriter ce Prince qu'à l'apaiser. Il se plaignoit d'abord , de ce que Jean avoit répondu à ses humbles & obligeantes Lettres , d'une manière si rude , qu'il sembloit plutôt avoir eu dessein de le choquer , que de lui demander des éclaircissmens sur sa conduite. Ensuite il exaltoit le mérite du Cardinal Langton. Il disoit , que c'étoit un Prélat très-sçavant & très-éclairé , & qui ayant fait ses études dans l'Université de Paris , avoit mérité d'y être élevé au degré de Docteur en Théologie. Il ajoûtoit que Jean se plaignoit à tort , puisque le consentement des Princes n'étoit nullement nécessaire pour les élections qui se faisoient en présence du Pontife : que néanmoins , par une pure condescendance , il n'avoit pas laissé de lui envoyer deux Moines pour l'en informer , mais que le vent contraire les avoit retenus à Boulogne. Enfin , après avoir tâché de faire voir que l'élection de Langton étoit conforme aux Canons , il lui représentoit , que Henri II. son Pere , & Richard son Frere , s'étoient départis du droit de nommer aux grands Bénéfices ; qu'ainsi , sans se mêler des élections , il devoit recevoir sans examen les Prélats que l'Eglise jugéoit capables de gouverner les affaires spirituelles de son Royaume. Il finissoit par ce trait menaçant , que la soumission lui seroit plus avantageuse , que s'il s'obstinoit à résister à Dieu & à son Eglise , dans une cause , pour laquelle le Bien-heureux Thomas Becket avoit répandu son sang. Ces dernières paroles étoient terribles , pour un Prince dont le Pere avoit tant souffert pour un sujet à-peu-près semblable. Mais bien loin d'en être épouvanté , Jean prit au contraire la résolution de faire tous les efforts possibles , & de risquer même toutes choses , pour se délivrer de la dure domination de la Cour de Rome.

Réponse du  
Pape.  
Hist. publ. T.  
I. p. 143.

La Lettre du Pape fut bientôt suivie d'un ordre aux Evêques de Londres , d'Ely & de Worcester , d'aller trouver le Roi pour le porter à se soumettre aux ordres de l'Eglise , & s'ils le trouvoient obstiné , de mettre le Royaume en interdit. Les Evêques qui étoient chargés des ordres du Pape , n'ayant pu se dispenser d'obéir , firent sçavoir au Roi ce que leur Commission portoit , & le supplièrent d'éviter par sa soumission un scandale dont ses Sujets ne souffriroient pas moins que lui : mais il demeura toujours inflexible. Il protesta même avec serment , que , si le Royaume étoit mis en interdit , il enverroit tous les Ecclésiastiques chercher leur subsistance à Rome , & feroit arracher les yeux , & couper le nez & les oreilles à tous les Prêtres Romains qui se trouveroient dans ses Etats. Ensuite , il commanda aux trois Prélats de sortir de sa présence. Sa colere , qui n'étoit déjà que trop grande , fut augmentée par l'insolence de Simon Langton , frere du Cardinal , qui le pressa , d'une manière insultante , de reconnaître son frere pour Archevêque. Le Roi fa-

1208.  
Le Pape or-  
donne à  
trois Evê-  
ques de  
mettre l'An-  
gleterre en  
Interdit.

Le Roi me-  
nace les Ec-  
clésiasti-  
ques.



JEAN.  
1208.  
Insolence  
du frere de  
Langton.

Naissance  
de Henri &  
de Richard  
fils du Roi.

L'Interdit  
est publié.

tigué de ses importunités lui dit, qu'il trouvoit fort étrange, qu'un Anglois le pressât de renoncer aux prérogatives de la Couronne. A cela, Langton répondit insolemment, qu'on ne pouvoit rien faire pour lui, s'il ne se mettoit à la discrétion de son Frere.

L'année précédente, Jean avoit eu d'Isabelle d'Angoulême un fils, auquel il avoit donné le nom de *Henri*. Dans celle-ci, la Reine mit au monde un second Prince qui fut nommé *Richard*.

Cependant, les trois Prélats, qui avoient déjà fait des remontrances au Roi, voyant qu'ils ne pouvoient rien obtenir de lui, publièrent enfin la Sentence d'interdit sur tout le Royaume, & se retirèrent au-delà de la Mer. On vit alors cesser le Service divin dans toutes les Eglises, & l'on n'administra plus les Sacremens, qu'aux enfans nouveaux nez & aux personnes mourantes. Il n'y eut plus ni Prières publiques, ni aucune Cérémonie religieuse. Les Cimetières étoient fermés, & l'on enterroit les morts dans les fosses comme des charognes, sans qu'aucun Prêtre osât ni voulût assister aux enterremens. On pourroit justement demander, par quelle raison les Peuples étoient punis pour la faute de leur Souverain, & certainement il seroit difficile d'en alléguer une bonne qui fût fondée sur la Justice, ou sur l'Equité. Mais la Politique de Rome vouloit, que les Sujets fussent exposés à ces souffrances, afin que regardant leur Roi comme l'unique cause de leurs maux, ils en fussent d'autant plus portés à le contraindre de plier sous le joug du Pape. Il étoit donc nécessaire de semer la discorde entre le Prince & les Sujets, afin d'ôter au premier tout moyen de résister. En effet, il est manifeste, que les Rois n'ont pas plus de pouvoir que de simples Particuliers, quand ils se trouvent abandonnés de leurs Peuples. Aussi les Papes, qui se sont portés à de semblables entreprises ont ordinairement eu la précaution de prendre un tems de désunion entre les Peuples & leurs Souverains. Si quelquefois ils ont voulu l'entreprendre dans des conjonctures moins favorables, ils ont la plupart du tems éprouvé qu'on a eu peu d'égards pour leur prétendue autorité. C'est de quoi nous verrons un exemple remarquable, dans la suite de ce même Regne.

Sévérité du  
Roi envers  
le Clergé.

La rigueur du Pape ne fut pas capable de faire plier le Roi; au contraire, Jean, voyant que la Cour de Rome ne gardoit plus de ménagemens avec lui, résolut d'agir avec la même fierté, & de faire sentir au Pontife, qu'il étoit en état de lui faire tête. Dans cette résolution, il confisqua les Biens de tous les Ecclésiastiques qui obéissoient à l'interdit, & donna ordre aux Sherifs d'en faire la recherche, & de les chasser tous du Royaume. Mais ces Magistrats voyant qu'ils ne pouvoient exécuter les ordres du Roi, sans en venir à de grandes violences, n'osèrent pas pousser la rigueur si loin. Ainsi, malgré l'intention du Roi, on ne vit sortir du Royaume que ceux qui ayant épousé avec trop d'ardeur la querelle du Pape, aimèrent mieux se bannir eux-mêmes, que de demeurer exposés à la colère du Prince. Cependant ceux qui demeurèrent n'en furent pas plus heureux. On leur faisoit tous les jours des injustices contre lesquelles ils ne trouvoient aucune protection dans les Magistrats qui les renvoyoient toujours au Pape.

Comme en ce tems-là il n'y avoit presque point de Prêtre qui n'eût une Concubine, le Roi, sous prétexte de vouloir faire observer les Canons des

Conci.



Conciles, fit mettre toutes ces femmes en prison, d'où elles ne sortirent qu'après avoir payé de grosses amendes. Parmi le grand nombre d'Ecclésiastiques qu'il y avoit dans le Royaume, il s'en trouvoit quelques-uns, qui, malgré l'Interdit, vouloient bien administrer les Sacremens. Mais comme ils étoient sans cesse exposez aux insultes du Peuple dévot, le Roi les prit sous sa protection, & donna ordre aux Magistrats de faire pendre sur le champ ceux qui leur feroient quelque outrage. Le Pape n'en fut pas plutôt informé, qu'il excommunia tous ceux qui mépriseroient l'Interdit, ou qui exécuteroient les ordres contraires du Roi. Tel étoit alors le triste état du Peuple d'Angleterre. Ceux qui obéissoient à leur Souverain tomberent dans l'Excommunication du Pape, & le Roi prenoit à tâche de persécuter ceux qui se soumettoient aux ordres de Rome.

JEAN.  
1208.

Pendant que le Royaume étoit dans cette fâcheuse situation, Henri, Frere de l'Empereur Othon, se rendit auprès du Roi Jean, au commencement de l'année 1209. Le but de son voyage étoit, de demander, pour l'Empereur son Frere, un secours d'argent que le Roi lui accorda libéralement, quoi qu'il en eût lui-même un extrême besoin.

1209.  
Henri de Saxe obtient du Roi un secours d'argent pour l'Empereur.

Les miseres des Anglois ne touchoient ni le Roi ni le Pontife. Ils demouroient tous deux inflexibles, chacun de son côté ayant résolu de risquer toutes choses plutôt que de céder à son Adversaire. Cependant Jean n'étoit pas sans inquiétude. Véritablement il ne craignoit point les foudres du Pape par rapport au spirituel. Mais il ne pouvoit voir sans une peine extrême, que généralement son Peuple panchoit du côté de la Cour de Rome. Cette connoissance lui faisant craindre, que tôt ou tard on ne formât quelque complot contre lui, il crut devoir prévenir les desseins de ses ennemis, en rassemblant une armée. Pour en trouver le prétexte, il se plaignit que le Roi d'Ecosse, contre la Foi du Traité qu'ils avoient fait ensemble à Lincoln, avoit marié une de ses Filles, sans lui avoir demandé son approbation. Il n'étoit pas difficile de comprendre, que ce Prince, qui s'étoit laissé enlever tant de Provinces en France, sans s'y opposer, n'avoit pas dessein de pousser vigoureusement cette guerre, pour un si léger sujet. Aussi se contenta-t-il des premières offres que le Roi d'Ecosse fit, de lui donner quinze mille marcs, & deux de ses Filles en ôtage. En s'en retournant des frontieres du Nord, où il avoit mené son armée, il fit couper sur son chemin toutes les hayes de ses Forêts, & combler tous les fossés, afin que les Bêtes fauves pussent aller librement paître dans la campagne. Apparemment les Peuples de ce quartier-là s'étant trop ouvertement déclarés pour le Pape, il vouloit les en punir. Peut-être avoit-il aussi dessein de faire connoître au reste de ses Sujets, qu'en pareil cas, il ne manqueroit pas de moyens pour les châtier. Quand il fut arrivé à Northampton, il y trouva le Prince de Galles, qui, craignant qu'il n'eût dessein de porter la guerre dans son Pais, s'étoit hâté de le prévenir par sa soumission. Ce Prince l'accompagna jusqu'à Woodstock, où il lui rendit hommage.

Jean lève une grande armée, sous prétexte de faire la guerre à l'Ecosse.  
*Knygton.  
M. Paris.*

Il accorde la Paix au Roi d'Ecosse.  
*Ann. Publ. T.  
I. p. 155.*  
Il châtie les Provinces du Nord.

Le Prince de Galles vient lui rendre Hommage.

La continuation de l'Interdit faisoit assez comprendre au Roi, que le Pape n'avoit pas dessein de se désister de ses prétentions, & que ce moyen ne réussissant pas, il en employeroit quelque autre plus violent. Dans cette pensée, il jugea qu'il étoit nécessaire de prendre des mesures par avance pour

Jean se fait renouveler l'Hommage par tous ses Vassaux.

se



JEAN.  
1209.

se mettre à couvert de ses foudres. Rien ne lui parut plus propre pour déconcerter les desseins de la Cour de Rome, que de se faire renouveler l'Homage par ses Vassaux. Il espéroit de les retenir par ce lien, & de les empêcher de se jeter trop hardiment dans les intérêts de la Cour de Rome.

Le Pape prononce la sentence d'excommunication contre le Roi.

M. Paris.  
Mais les Evêques en diffèrent la publication.  
Sévérité du Roi envers l'Archidiacre de Norwich.

Cependant le Pontife, voyant que l'Interdit qui avoit déjà duré plus d'un an ne produisoit pas l'effet qu'il avoit attendu, prit enfin la résolution de prononcer contre Jean une Sentence d'Excommunication, dont il commit la publication à certains Evêques. Mais comme ces Prélats avoient encore de grands égards pour le Roi, ils ne jugerent pas à propos d'exécuter leurs ordres avec autant de promptitude que le Pape le désiroit. Néanmoins la nouvelle de l'Excommunication du Roi se trouva tellement répandue dans le Royaume, que personne ne l'ignoroit, quoique la Sentence n'eût pas encore été publiée. L'Archidiacre de Norwich, qui étoit un des Directeurs de l'Echiquier, en ayant été informé, quitta brusquement son emploi, disant que sa conscience ne lui permettoit pas de servir un Prince excommunié. Cette démarche lui coûta cher. Le Roi, choqué du peu d'égards qu'il avoit eu pour sa personne, le fit enfermer dans une étroite prison, où l'on prétend que sa mort fut avancée par des voyes extraordinaires.

Il est trompé par l'Evêque de Lincoln.  
Idem.

Cet exemple de la sévérité du Roi ne fut pas capable d'empêcher *Hugues*, nouvellement élu Evêque de Lincoln, d'offenser le Roi par l'endroit le plus sensible. Ce Prélat ayant obtenu la permission d'aller se faire sacrer par l'Archevêque de Roüen; au lieu d'aller en Normandie, prit le chemin de Rome, où il se fit sacrer par le Cardinal Langton. Si le Roi l'avoit eu en son pouvoir, il ne l'auroit pas sans doute plus épargné que l'Archidiacre de Norwich. Mais ne pouvant faire autre chose, il se contenta de faire saisir ses revenus. Le Prélat s'en mit peu en peine, prévoyant bien que, tôt ou tard, le Roi seroit obligé de plier sous la puissance du Pape, au lieu qu'en desobéissant au Pontife, il couroit grand risque de perdre son Evêché.

1210.  
Jean mène une armée en Irlande.

L'Excommunication ne produisit aucune effet sensible dans l'esprit du Roi qui demeura toujours inflexible. D'ailleurs, comme la Sentence n'étoit pas encore publiée, & qu'on pouvoit seindre de l'ignorer, la plus grande partie de la Noblesse demouroit encore attachée à ce Prince, tout excommunié qu'il étoit. Il n'étoit pas même sans quelque espérance que cette Sentence n'étoit qu'une peine comminatoire, qu'il pourroit faire révoquer, en marquant un peu de fermeté. Cependant, comme il y auroit eu trop d'imprudence à se reposer là-dessus, il leva une grande armée, sachant bien que rien n'étoit plus capable de rompre les mesures du Pape, que de se tenir toujours bien armé. Quelques troubles qui s'étoient élevez en Irlande, servirent d'occasion & de prétexte à cet armement, dont les Juifs payerent les frais, non pas volontairement, mais par la saisie de tous leurs biens. Jean s'étant embarqué lui-même avec son armée, arriva heureusement à Dublin, où plus de trente Petits Princes se rendirent, pour lui prêter Serment de Fidelité. Après qu'il eut reçu leurs hommages, il marcha contre le Roi de *Conawght*, auteur des troubles qui l'avoient attiré en Irlande. Ce Prince ayant été fait Prisonnier dans un combat, la Guerre se trouva par là heureusement terminée, & toute l'Isle réduite à l'obéissance du Roi, comme auparavant. Avant que de s'en retourner, Jean fit un Réglement par lequel les Loix d'Angleterre devoient à l'avenir être

Il réduit le Roi de Conawght à l'obéissance.  
Il établit les Loix d'Angleterre en Irlande.

ob-



observées en Irlande, & laissa dans cette Isle l'Evêque de Norwich pour la gouverner. On s'attendoit en Angleterre, qu'à son retour il congédieroit son armée. Mais pour avoir un prétexte de la tenir toujours sur pied, il chercha querelle au Prince de Galles. Cependant, comme il avoit besoin d'argent pour entretenir ces troupes, il imposa, de sa seule autorité, une taxe de cent mille marcs Sterling sur les biens des Ecclésiastiques. Ensuite, il marcha contre les Gallois, & les contraignit de lui livrer vingt huit ôtages.

JEAN.  
1210.  
Il repasse en Angleterre, & impose une grande taxe sur le Clergé.

Les mesures que Jean prenoit pour se rendre redoutable, ne causoient pas peu de peine au Pape qui ne pouvoit voir sans inquiétude l'inflexibilité de ce Prince. Il comprenoit, qu'il étoit également dangereux pour son Siége, d'abandonner cette querelle, & de la pousser plus avant, dans l'incertitude du succès. En effet, elle pouvoit être d'une grande conséquence, même à l'égard des autres Etats. Avant que de prendre aucune résolution sur ce sujet, Innocent envoya deux Nonces en Angleterre, sous prétexte de vouloir moyenner quelque accommodement entre le Roi & les Ecclésiastiques de son Royaume. Rien n'étoit pourtant plus éloigné de son intention, que de travailler à cette reconciliation qui ne pouvoit que lui porter un grand préjudice. Son unique but étoit de découvrir ce que Jean avoit dans l'ame, afin de pouvoir là-dessus prendre de justes mesures pour sa conduite. Ces deux Nonces s'étant rendus auprès du Roi, le tournerent de tant de côtes, qu'enfin il se relâcha jusqu'à promettre qu'il donneroit aux Ecclésiastiques exilés la permission de retourner à leurs Eglises. Il consentit encore que le Cardinal Langton fut mis en possession de l'Archevêché de Cantorbéri, & promit de faire jouir l'Eglise d'Angleterre de toutes les libertez, franchises, exemptions, dont elle avoit joui sous le Regne d'Edouard le Confesseur. Il sembloit qu'une avance si considérable devoit satisfaire les Nonces. En effet, le Roi cédoit le principal Article, en offrant de reconnoître le Cardinal Langton pour Archevêque. D'ailleurs, ils devoient présupposer, que s'agissant d'un accommodement, il étoit juste que le Pape & le Clergé cédaient aussi quelque chose de leur côté. Mais cette maxime n'a pas lieu dans les affaires où l'Eglise est intéressée. Ce qu'elle appelle accommodement, est une parfaite soumission à ses ordres, & un acquiescement entier à ses prétentions. Nous en avons vu un exemple remarquable dans l'affaire de Thomas Becket. En voici un autre qui confirme cette vérité, outre ceux que nous avons encore à voir dans la suite de cette Histoire. Si Jean eût temoigné plus de fermeté, ou du moins, s'il eût attendu que les Nonces lui eussent fait d'eux-mêmes ces propositions, & qu'il n'eût paru les accepter qu'avec répugnance, peut-être ne lui auroit-il pas été impossible de s'accommoder à ces conditions. Mais il avoit à faire à des gens plus rusez que lui, & qui n'avoient pour but que de le sonder, pour connoître ses sentimens, afin d'en tirer avantage contre lui-même. Quand ils virent qu'il s'avançoit jusqu'à ce point, ils demanderent encore qu'il restituât aux Ecclésiastiques tout ce qu'ils avoient perdu, & qu'il réparât entièrement tout ce qu'ils avoient souffert, à l'occasion de cette querelle. Mais parce qu'il ne voulut pas s'engager à faire cette restitution, qui en effet lui étoit impossible, la négociation fut rompue, & les Nonces s'en retournerent après avoir publié l'Excommunication du Roi, que les Evêques avoient jusqu'alors différée.

1211.  
Le Pape envoie deux Nonces en Angleterre.

Jean fait de grandes avances pour un accommodement.  
M. Paris. ]

Les Nonces n'en font pas contents.

Ils publient la Sentence d'excommunication.



JEAN.  
1211.  
Nouveaux  
projets du  
Pape.

Les avances que Jean avoit faites firent comprendre au Pape, que ce Prince souhaitoit véritablement de sortir de cette affaire à quelque prix que ce fût. Il connut manifestement, que ce n'étoit que par pure impuissance, qu'il avoit rejeté le dernier article qui lui avoit été proposé. Comme ce Pontife étoit très-habile & qu'il avoit de grandes vuës, il forma le projet de tirer de cette même impuissance, des avantages auxquels il n'avoit pas pensé auparavant. Mais comme la découverte de ses desseins auroit pû porter de grands obstacles à leur exécution, il les tint soigneusement cachez, jusqu'à ce qu'il eût réduit le Roi desobéissant à se jeter entre les bras de sa clémence. Quoiqu'il n'eût rien moins en vûë que le dédommagement du Clergé d'Angleterre, il continua toujours à insister sur cet article, afin d'avoir occasion de pousser les choses au point où il les désiroit. Il sçavoit que Jean n'étoit pas aimé du Peuple, & moins encore de la Noblesse qui avoit de grands sujets de se plaindre de lui, n'y ayant que le seul Serment de Fidélité qu'elle lui avoit prêté, qui la retînt encore dans l'obéissance. Il crut donc, que, pour achever d'aliéner le cœur des Anglois, il étoit nécessaire de rompre ce lien qui les tenoit encore attachez à leur Souverain. Dans cette vûë, prenant occasion de l'impuissance de ce Prince, à laquelle il lui plut de donner le nom de révolte & d'obstination, il publia une Bulle qui délioit les Sujets de Jean du Serment de Fidélité, & leur enjoignoit, sous peine d'Excommunication, de lui refuser toute obéissance. Ce terrible coup produisit un si grand effet, que la plupart des Barons, ravis de trouver l'occasion de se venger du Roi, commencèrent à former des complots pour en élever un autre sur le Trône. Il y a même des Historiens qui assurent, qu'ils s'adresserent au Roi de France, par une Requête signée de la plus grande partie d'entre eux, dans laquelle ils l'invitoient à passer en Angleterre, lui promettant de le reconnoître pour leur Souverain.

Il délie les  
Anglois du  
Serment de  
Fidélité.

Jean veut  
porter la  
guerre dans  
le Pais de  
Galles.  
M. Paris.  
Knyghton.

Cependant, Jean, qui n'avoit aucune connoissance de leurs desseins vivoit dans une sécurité qui causoit de l'étonnement à tout le monde. Loin de prévoir le danger qui le menaçoit, il passoit son tems en Fêtes & en divertissemens continuels, comme s'il n'eût eu aucune affaire sur les bras, & que la Bulle du Pape n'eût été pour lui d'aucune conséquence. Dans ce même tems, les Gallois qui ne pouvoient demeurer long-tems en repos, ayant fait quelques courses sur les terres des Anglois, Jean entra dans une si terrible colere, qu'il fit pendre les vingt huit otages qu'il avoit en son pouvoir. Ensuite, comme si c'eût été là son unique affaire, il résolut de porter la guerre dans leur Pais, & de les exterminer.

Il reçoit  
des avis sur  
les com-  
plots des  
Grands.  
M. Paris.

Pendant qu'il se préparoit à cette expédition, le Roi d'Ecosse lui fit sçavoir, qu'on brasloit, en Angleterre, une dangereuse conspiration contre lui. Mais Jean étoit persuadé que personne n'oseroit branler, pendant qu'il seroit à la tête de son armée. Ainsi, sans faire la moindre attention à cet avis, il continua sa marche jusqu'à Chester, à dessein de commencer la guerre contre les Gallois. A son arrivée dans cette Ville, il reçut de nouveaux avis touchant la conspiration, & cette nouvelle lui fut confirmée de tant d'endroits différens, qu'il ne put plus en douter. Ce fut alors que la crainte succédant à la sécurité, il ne regarda plus les Officiers de son Armée, que comme des ennemis couverts dont il devoit se défier. Dans cette pensée, il licencia ses troupes, & se

Il se défie  
de son ar-  
mée, & la  
licencie.



se retira dans Londres, où il se croyoit plus en sûreté. Quelque tems après, la terreur s'étant un peu diminuée, par les avis certains qu'il eut, que les Barons n'avoient encore rien de prêt pour commencer à exécuter leurs projets, il leur demanda des otages pour s'assurer de leur obéissance. Il y en eut peu qui osassent lui en refuser, de peur de se voir sacrifier à ses soupçons, avant qu'ils se trouvassent en état de défense. En effet, leurs mesures étoient encore très-incertaines. S'il est vrai qu'ils se fussent adressés au Roi de France, ce Monarque ne leur avoit encore rien promis de positif. Apparemment, il vouloit attendre que les affaires fussent encore plus broüillées, avant que de se déclarer ouvertement.

JEAN.  
1212.

C'est en cet endroit que l'Historien Matthieu Paris prend occasion d'exagérer la conduite tyrannique de Jean, en termes extrêmement forts. Il dit que ce Prince ne gardoit aucun ménagement avec les Anglois, qu'il débautoit les femmes & les filles des plus grands Seigneurs, qu'il en bannissoit quelques-uns du Royaume, sur de simples soupçons, & que ceux qui étoient le moins maltraitez se voyoient réduits à une extrême pauvreté par la confiscation de leurs biens, & par d'autres voyes tyranniques. Mais on doit faire ici la même observation qui a déjà été faite en un autre endroit. C'est qu'il faut lire avec beaucoup de précaution les Histoires qui ont été écrites par des Moines, quand elles parlent de quelque affaire où la Cour de Rome a eu intérêt. Il est vrai que celui-ci lance de tems en tems des traits assez picquans contre la personne d'Innocent III. Mais cela n'empêche pas qu'on ne s'aperçoive, que son but a été de justifier l'extrême rigueur dont ce Pontife usa envers le Roi Jean. C'est ce qu'il n'a pu faire plus adroitement, qu'en noircissant la réputation de ce Prince, afin de détourner la compassion des Lecteurs.

Observation  
sur les Hif-  
toriens du  
Regne de  
Jean.

Pendant que Jean attendoit avec inquiétude, à quoi aboutiroient les complots de ses ennemis, il reçut une mortification qui lui causa beaucoup de peine, quoiqu'il feignit de n'en être point ému. Un certain Hermite, nommé Pierre de Pontefract, qui, par des prédictions précédentes, avoit acquis quelque réputation dans le Royaume, publia qu'avant la Fête prochaine de l'Ascension, Jean seroit privé de la Couronne, & qu'elle seroit transférée à un autre. Le Roi, en ayant été informé, envoya querir l'Hermite qui sou tint, en sa présence, ce qu'il avoit avancé; sur quoi, il fut envoyé en prison.

Prédiction  
remarquable  
d'un  
Hermite.  
M. Paris.

Cependant, le Pape qui n'avoit pas envie de demeurer en si beau chemin, prenoit à Rome les mesures nécessaires pour faire réussir son projet. Comme il voulut qu'il parût aux yeux du Public, que le zèle de la Justice & de la Religion étoit l'unique motif qui le faisoit agir, il se gardoit bien de faire connoître, qu'il eût aucun intérêt personnel dans la querelle qu'il avoit avec le Roi d'Angleterre. Ce fut pour mieux couvrir ses desseins, qu'il se fit présenter, par le Cardinal Langton & par les autres Evêques exilés, une Requête par laquelle ils le supplioient d'appliquer quelque remède aux maux que l'Eglise d'Angleterre souffroit depuis si longtems. Cette Requête lui ayant fourni un prétexte d'assembler le Collège des Cardinaux, il leur fit un Discours, où il prit à tâche d'exagérer les torts que le Roi Jean avoit faits, & faisoit encore tous les jours à l'Eglise. Il finit en disant que l'obstination de ce Prince n'ayant pu être vaincue par les Censures Ecclésiastiques, il les avoit assemblez

Le Pape dé-  
pose Jean.



JEAN.  
1212.

Il en com-  
met l'exécu-  
tion au Roi  
de France.

Mort de  
Géofroi Ar-  
chevêque  
d'Yorck.

1213.  
Philippe  
accepte la  
Commis-  
sion du Pape.  
*Mézerai.*  
Il fait de  
grands pré-  
paratifs.

Jean assem-  
ble une gran-  
de armée.

Pandolphe,  
Légat du Pa-  
pe, va trou-  
ver Jean.  
*M. Paris.*

pour consulter avec eux touchant les moyens de réduire ce fils opiniâtre à l'obéissance. Le résultat de ce Conseil fut que Jean, étant convaincu de révolte contre le S. Siège, méritoit d'être déposé, & que le Pontife devoit donner un autre Roi à l'Angleterre. Suivant cet avis, Innocent fulmina une Sentence de Déposition contre le Roi Jean. Ensuite il chargea Philippe Roi de France de l'exécution, lui promettant en récompense, la remission de tous ses pechez, & la Couronne d'Angleterre en héritage perpétuel, quand il auroit détroné ce Tyran. Peu de jours après il publia une Bulle qui exhortoit tous les Princes Chrétiens à contribuer de tout leur pouvoir, à faire réussir cette expédition qui n'avoit pour but que de venger les injures faites à l'Eglise Catholique. Dans cette même Bulle, il prenoit sous sa protection tous ceux qui fourniroient de l'argent ou quelque autre secours, pour subjuguier l'ennemi de l'Eglise, & leur accordoit les mêmes indulgences qu'à ceux qui visitoient le S. Sepulchre.

Sur la fin de cette année, la mort enleva du monde, Géofroi, Archevêque d'Yorck, fils naturel de Henri II. C'étoit un Prélat d'un petit génie, mais altier, broüillon, & très-passionné, qui auroit fait beaucoup de mal, si sa capacité avoit égalé le désir qu'il avoit d'en faire.

La Commission que Philippe venoit de recevoir du Pape, le mettoit au comble de ses souhaits. Non content d'avoir enlevé au Roi Jean une grande partie de ses Etats, il dévorait déjà dans son imagination le Royaume d'Angleterre. Par les préparatifs qu'il faisoit, on remarquoit assez l'extrême désir qu'il avoit de réussir dans son entreprise. Les Vaisseaux, dont sa Flotte devoit être composée, se rendoient de tous côtes à l'embouchure de la Seine, pendant que les Princes ses Vassaux, & les Grands de son Royaume lui amenoient des troupes à Roüen, où il avoit marqué le rendez-vous de son armée. De si grands préparatifs ne purent être longtems cachez au Roi Jean, qui fit de son côté tous les efforts possibles pour se mettre en état de s'opposer à l'invasion dont il étoit menacé. Il fit sommer tous les Vassaux de la Couronne de se rendre à Douvre avec leurs troupes, sous peine de perdre leurs Fiefs, & d'être exemplairement punis dans leurs personnes. En même-tems, il donna ordre à tous les Vaisseaux appartenant à ses Sujets, de se rendre au même lieu, avec menace de bannir les Maîtres qui se dispenseront d'obéir, sous quelque prétexte que ce pût être. Ses ordres furent si pressans, & ses menaces firent un si prompt effet, qu'en peu de tems, il assembla beaucoup plus de Vaisseaux & de troupes qu'il n'en pouvoit entretenir. Ainsi, par cette considération, il se vit obligé de renvoyer une partie de sa Flotte, & de ne garder que soixante mille hommes des plus aguerris, qui n'auroient été que trop suffisans pour le mettre à couvert de toute insulte, s'ils l'eussent servi de bon cœur. Mais ce Prince avoit plutôt trouvé le secret de se faire craindre, que celui de se faire aimer.

Pendant que les deux Monarques se préparoient avec une égale ardeur, l'un pour attaquer, & l'autre pour se défendre, que la Mer étoit couverte de Vaisseaux, & les Côtes de l'un & de l'autre Royaume garnies de troupes qui n'attendoient que le moment d'entrer en action, le Pape donnoit ses dernières instructions à Pandolphe. C'étoit un des deux Nonces dont j'ai déjà parlé, qui, en cette occasion, fut revêtu du caractère de Légat, pour aller en Angleterre.



gleterre. Sa Commission publique lui ordonnoit de faire un dernier effort pour porter le Roi Jean de se soumettre à l'Eglise. Mais le but secret de son envoi étoit d'aller mettre la dernière main au projet que le Pape avoit formé. Il passa par la France, où il vit le grand armement de Philippe, & loia son zèle & sa diligence, après quoi il alla trouver le Roi d'Angleterre à Douvre. Dès qu'il fut auprès de ce Monarque, il lui représenta que les forces de son ennemi étoient si nombreuses, qu'elles étoient capables de conquérir l'Angleterre, quand même tous les Anglois se trouveroient unis pour leur commune défense; mais qu'il s'en falloit bien que Jean ne pût compter sur l'affection de ses Sujets. Pour l'en convaincre d'une manière à ne souffrir aucun doute, il lui découvrit, que Philippe avoit reçu de secrettes assurances de la part des principaux Seigneurs Anglois, que bien loin de s'opposer à ses armes, ils l'assisteroient de tout leur pouvoir. Cet avis s'accordant avec ceux que Jean avoit déjà reçus, il en parut ébranlé, & ne put s'empêcher de faire connoître au Légat la crainte qui s'étoit emparée de son ame. C'étoit la précisément la situation où Pandolphe avoit fait dessein de le mettre. Dès qu'il le vit ainsi disposé, il en prit occasion de lui faire comprendre, qu'il n'avoit qu'un seul moyen de se garantir du danger qui le menaçoit. C'étoit de se mettre sous la protection du Pape, qui comme un pere clément & miséricordieux, vouloit bien encore lui tendre les bras. Mais il ajouta, que pour se rendre digne de cette faveur, il falloit devenir un fils obéissant de l'Eglise: Que pour cet effet, il devoit promettre d'exécuter de bonne foi tout ce qui seroit ordonné par le Pape, qui semblable à celui dont il tenoit la place sur la Terre, ne demandoit pas la mort du pecheur, mais sa conversion.

Jamais Prince ne s'étoit vu dans une conjoncture pareille à celle où Jean se trouvoit alors. Engagé entre deux précipices également dangereux, il falloit nécessairement se jeter dans l'un ou dans l'autre, sans avoir le tems de considérer dans lequel des deux il pouvoit y avoir le plus de ressource. Pandolphe le pressoit incessamment de profiter de l'offre que la bonté du Pape lui faisoit encore. D'un autre côté Philippe, prêt à s'embarquer, ne lui donnoit pas le tems de consulter sur la résolution qu'il avoit à prendre. Mais ce qui lui caufoit le plus d'embarras, c'étoit le peu de confiance qu'il avoit en son armée, & la crainte où il étoit d'une trahison dont il envisageoit toutes les suites. De quelque côté qu'il se tournât, il se voyoit sur le point, ou de tomber entre les mains de son cruel ennemi, ou de se voir à la discrétion d'un Pape qu'il avoit si longtems bravé, & qui étoit l'unique auteur de ses disgrâces. De ces deux extrémités, celle-ci lui parut la moins insupportable, parce qu'il ne prévoyoit pas tout ce que le Pontife lui préparoit. Le Légat se garda bien de l'instruire d'abord de toutes les conditions que le Pape vouloit exiger de lui, pour lui rendre sa faveur & sa protection. Il se contenta pour l'heure, de l'obliger à jurer solennellement, qu'il obéiroit au Pape dans tout ce qui regardoit l'affaire pour laquelle il avoit été excommunié; qu'il feroit une entière restitution au Clergé, & aux personnes Laïques de tous les dommages soufferts à l'occasion de l'Interdit; qu'il payeroit comptant huit mille livres sterling, comme partie de cette restitution; qu'il recevrait en grace les Evêques, & tous les autres Proscrits, particulièrement le Cardinal Langton, & le Prieur avec les Moines de S. Augustin; qu'il confirmeroit toutes ces promesses par

JEAN,  
1213.

Il l'intimide

Il lui offre la  
protection  
du Pape.  
*Act. Publ.  
T. I. p. 166.  
Reconcilia-  
tionis Leges.  
Act. Publ.  
pag. 167.  
Instructiones  
Legato tradi-  
ta.*

Irrésolu-  
tion du Roi.

Il se soumet  
aux condi-  
tions propo-  
sées par le  
Légat.  
*Act. Public.  
T. I. pa.  
170. Forma  
Pacis &c.  
Conditions*



JEAN.  
1213.

ses Lettres Patentes, & donneroit pour cautions les Evêques & les Barons qui lui seroient nommez par le Pape, ou par son Légat; qu'il déclareroit solennellement, que si lui-même, ou quelqu'autre par son ordre, venoit à violer cet Accord, il perdrait pour jamais le droit de tenir en sa main les Eglises vacantes, & que les Evêques & les Barons seroient autorisez à servir l'Eglise contre lui. De plus, il promit d'envoyer des Lettres de sûreté à l'Archevêque de Cantorbéri, & aux Evêques exilés, afin qu'ils pussent retourner à leurs Eglises. Enfin, il jura qu'il ne poursuivroit aucune personne, soit Laïque soit Ecclésiastique, pour aucune chose qui fût en quelque manière dépendante de cette affaire.

Autre condition, que le Roi résignerait sa Couronne au Pape.  
*Knyghron.*

Il résigne sa Couronne au Pape & lui rend hommage.

*Att. Publ.  
T. I. p. 176.*

Dans la situation où Jean se voyoit réduit, il auroit trouvé ces conditions supportables, si l'on y eût rien ajouté. Mais le serment qu'on avoit exigé de lui, d'obéir au Pape en toutes choses, renfermoit une condition tacite, de l'étendue de laquelle Pandolphe ne jugea pas à propos de l'instruire, avant qu'il fût entièrement engagé. Quand il fut question d'expliquer cet article, le Légat lui dit nettement, que les crimes qu'il avoit commis contre Dieu & contre l'Eglise étoient d'une telle nature, qu'ils ne pouvoient être expiez que par la résignation de sa Couronne entre les mains du Pontife. Il ajouta que ce n'étoit qu'à cette condition qu'il avoit pouvoir de l'admettre à la pénitence. Une pareille proposition ne pouvoit que causer une extrême surprise à ce malheureux Prince; mais il étoit engagé trop avant pour pouvoir désormais reculer. La démarche qu'il venoit de faire avoit achevé d'éloigner ceux de ses Sujets qui conservoient encore quelque reste d'affection pour lui. D'un autre côté il comprenoit bien, que ne pouvant se confier à ses troupes il n'avoit aucun autre moyen pour résister aux puissantes attaques que Philippe lui préparoit. Il se trouva donc dans une nécessité indispensable de se soumettre à cette dure condition, qu'il auroit infailliblement rejetée, s'il avoit pu connoître toute l'étendue de son serment. Pour cet effet, dès le lendemain, il se rendit dans l'Eglise de Douvre, accompagné du Légat & d'un très-grand nombre de Seigneurs & d'Officiers de son armée, pour exécuter ses engagements. Ce fut là qu'en présence de tout le Peuple, ayant ôté la Couronne de dessus sa tête, il la mit, avec toutes les autres marques de la Royauté, aux pieds du Légat qui représentoit le Pontife. Ensuite, il signa une Chartre, par laquelle il résignoit le Royaume d'Angleterre & la Seigneurie d'Irlande entre les mains du Pape. Il déclaroit dans cette Chartre, que ce n'étoit ni par force, ni par crainte qu'il faisoit cette résignation, mais volontairement, & par l'avis & avec le consentement de tous les Barons du Royaume, comme n'ayant aucun autre moyen d'expier les fautes qu'il avoit commises contre Dieu & contre son Eglise. Dès ce moment il se reconnoissoit Vassal du S. Siège, & en cette qualité, il s'obligeoit à lui payer une redevance de mille marcs, savoir sept cens pour le Royaume d'Angleterre, & trois cens pour l'Irlande. Enfin, il consentoit que, si lui-même, ou quelques-uns de ses Successeurs, venoit à refuser au S. Siège la soumission qu'il lui devoit, il perdit tous les droits qu'il avoit à la Couronne. Après cela il rendit hommage au Pape en la personne du Légat qui, pour faire montre de la grandeur de son Maître, foula aux pieds quelque argent que ce Prince lui présenta, comme une marque de sa dépendance. Ceux qui assistoient à cette honteuse cérémonie, ne pou-



pouvoient regarder tant de bassesses sans indignation ; mais personne n'osoit ouvrir la bouche pour s'y opposer. Il n'y eut que le seul Archevêque de Dublin qui osa faire des protestations ; mais elles ne furent pas écoutées. Le Légat , ayant obtenu tout ce qu'il avoit souhaité , garda la Couronne & le Sceptre cinq jours entiers , après quoi il les rendit à Jean , en lui faisant entendre , que c'étoit par une faveur spéciale du S. Siège. Un événement si extraordinaire fit dans les esprits l'effet qu'il devoit naturellement produire. Si jusqu'alors on avoit eu peu d'estime pour le Roi , la démarche qu'il venoit de faire acheva de le rendre entièrement méprisable. Depuis ce tems-là , il ne fut plus regardé que comme un Prince indigne de porter cette Couronne qu'il venoit de céder si lâchement à un autre. D'un autre côté l'orgueil extrême d'Innocent donnoit lieu à des réflexions qui n'étoient pas trop avantageuses à ce Pontife. Bien qu'il semblât que Jean dû être le plus sensiblement touché de ce qui venoit d'arriver , ce fut pourtant celui qui en parut le plutôt consolé. Il sembla même triompher de ce qu'il avoit conservé sa Couronne , malgré la prédiction de l'Hermite de Pontefract. Quoique ce qu'il avoit prédit n'eût été que trop exactement accompli , Jean eut la dureté de le faire mourir sur un gibet , comme un faux Prophète.

Cependant Pandolphe , qui n'avoit plus rien à faire en Angleterre , étoit parti de Douvre , sans avoir levé l'Interdit , ni donné l'Absolution au Roi. Il étoit allé trouver Philippe qui comptoit sur la conquête d'Angleterre , comme sur une chose immanquable. En arrivant auprès de ce Monarque , il lui défendit , de la part du Pape , de continuer l'expédition projetée. Il lui annonça que le Roi d'Angleterre étant devenu un fils obéissant de l'Eglise , & que la cause de l'armement ayant cessé , il n'étoit plus nécessaire d'exécuter la Sentence du Pape. La surprise de Philippe fut extrême , quand il entendit ce discours. Mais comme il n'avoit pas agi dans cette affaire par un motif de Religion , il refusa hautement d'obéir aux ordres que le Légat lui portoit. Il lui répondit que c'étoit pour obtenir la remission de ses pechez , qu'il s'étoit préparé à passer en Angleterre , par les exhortations expresses du Pape , & que des ordres contraires , ni toutes les menaces qu'on pourroit y ajouter ne l'empêcheroient pas d'exécuter ce dessein. Dans cette résolution , il assembla un Conseil composé des principaux Seigneurs du Royaume , & des Princes ses Vassaux qui se trouvoient alors auprès de lui. Comme il étoit extrêmement irrité contre Innocent , la manière dont il parla de lui dans cette Assemblée , ne fut pas des plus respectueuses , d'autant plus qu'il étoit important , pour ses desseins , de peindre le procédé du Pontife des plus vives & des plus fortes couleurs. Son but étoit d'engager tous ces Seigneurs à lui promettre par serment , qu'ils ne l'abandonneroient pas , quand même le Pape viendrait à procéder contre lui par des Censures Ecclésiastiques. Ce fut aussi à quoi son discours aboutit.

Les Princes & les Seigneurs qui assistoient à ce Conseil paroissoient disposés à prendre cet engagement. Le seul Comte de Flandres s'y opposa ; même d'une manière injurieuse à Philippe. Il représenta , que l'expédition projetée contre le Roi d'Angleterre n'étoit ni juste ni honorable en elle-même , & que de plus elle étoit devenue impraticable , depuis que le Pape refusoit d'y donner son approbation. Il ajouta qu'il seroit bien plus conforme aux règles

JEAN.  
1213.

Jean fait  
pendre  
l'Hermite  
de Pontefract.  
*Knyghtron.*  
*Marr. Paris.*  
Pandolphe  
ordonne à  
Philippe de  
désarmer.

Philippe re-  
fuse d'obéir.

Il tâche de  
tirer de ses  
Vassaux un  
engage-  
ment de le  
servir contre  
le Pape.

Le Comte  
de Flandres  
s'y oppose.

de



JEAN.  
1213.

Philippe  
tourne ses  
armes con-  
tre lui.

*Rigord, Hist.  
de Philippe  
Auguste.*

Sa Flotte est  
détruite par  
les Anglois.

Il abandon-  
ne ses des-  
seins.

Jean veut  
porter la  
guerre en  
France.

Les Barons  
refusent de  
marcher  
avant qu'il  
soit absous.

Langton ar-  
rive.  
Il fait pré-  
ter serment  
au Roi.

Il l'absout.  
*Mézerei.  
Knyhton.*

de l'honneur & de l'équité, de rendre à ce Prince ce qu'on lui avoit enlevé en France, que de faire de nouveaux projets, pour profiter de son infortune. Philippe, picqué de ce discours accompagné de tant de fierté, & mêlé de reproches sur sa conduite, crut qu'avant toutes choses, il étoit nécessaire d'humilier le Comte de Flandres. Son but étoit d'intimider ses autres Vassaux par cet exemple, & en même tems de priver le Roi d'Angleterre des secours qu'il pouvoit tirer d'un si bon ami. Peut-être fut-il bien aisé que ce Comte lui fournît une occasion de se tirer de l'embarras où il se trouvoit. Il ne pouvoit, sans honte, se soumettre aux ordres du Pape, ni faire la guerre au Roi Jean, sans exposer sa personne à une Excommunication, & son Royaume à un Interdit. Quoiqu'il en soit, il donna ordre à sa Flotte de faire voile vers les Côtes de Flandres, & il se mit lui-même en marche avec son armée, pour attaquer le Comte par terre. Les progrès qu'il fit d'abord en ce Pais-là furent très-considérables. Vraisemblablement, le Comte de Flandres auroit été accablé, si Jean n'eût envoyé son armée navale à son secours. Le Comte de Salisburi qui la commandoit, ayant surpris celle de Philippe, la détruisit entièrement. On prétend qu'en cette occasion, les Anglois prirent trois cens Vaisseaux de la Flotte Françoisé, qu'il y en eut cent de coulez à fond, & que les François mirent eux-mêmes le feu aux autres, de peur qu'ils ne tombassent entre les mains des ennemis. Ce rude échec fit évanouir tous les grands projets de Philippe qui se vit obligé d'abandonner son entreprise, & de s'en retourner à Paris très-mortifié.

Cette Victoire réveilla tout-à-coup le courage du Roi Jean. Comme il se voyoit désormais assuré du secours du Pape, il résolut de porter la guerre en France pour tâcher de recouvrer ce qu'il y avoit perdu. Il fut d'autant plus porté à cette entreprise, que l'Empereur & le Comte de Flandres lui avoient promis de faire une puissante diversion en sa faveur. Dans ce dessein, il fit marcher son armée à Portsmouth, où il avoit donné ordre à sa Flotte de se trouver. Mais dans le tems qu'il croyoit s'embarquer, les Barons lui firent sçavoir qu'ils ne pouvoient point l'accompagner avant qu'il eût reçu l'Absolution. Cette déclaration le fit hâter d'envoyer un Saufconduit au Cardinal Langton & aux autres Evêques proscrits, afin qu'ils vinssent le délier des liens de l'Excommunication. En même tems, il leur fit sçavoir qu'il étoit prêt à exécuter tous ses engagemens, & particulièrement ceux qui les concernoient. Ces Prélats étant arrivez en Angleterre, allerent à Winchester trouver le Roi, qui se jettant à leurs pieds, les pria d'avoir pitié de lui & du Royaume. Le Cardinal l'ayant relevé, le conduisit à l'Eglise, où, en présence de tout le Peuple, il lui fit prêter ce serment : Qu'il protégeroit la Sainte Eglise de tout son pouvoir ; Qu'il rétablirait les bonnes Loix de ses Prédécesseurs, & particulièrement celles d'Edouard ; Qu'il feroit administrer la Justice à ses Sujets, selon l'ancienne coutume, par ses Cours, & non pas par des Jugemens arbitraires ; Qu'il rendroit aux Communautés & aux Particuliers, leurs Libertés, & leurs Privilèges ; Enfin qu'avant la Fête de Pâque, il répareroit tous es dommages qu'il avoit causez. Cela fait, le Roi fit un nouvel Acte de soumission envers le Pape selon la teneur de la Chartre qu'il avoit donné au Légat, après quoi, le Cardinal lui donna l'Absolution. Ce Prince parut si content de se voir enfin délivré de tant d'embarras, que, pour marquer au Cardinal qu'il



qu'il ne lui restoit aucune rancune dans le cœur contre lui, il le fit ce jour-là même manger à sa table.

Cette affaire étant ainsi terminée, Jean se rendit à Portsmouth, où il trouva de nouveaux obstacles à quoi il ne s'étoit pas attendu. Quand il fut question de s'embarquer, les Barons, qui s'étoient rendu au même lieu sur ses sommations, lui déclarèrent qu'ils ne pouvoient point partir. Ils disoient, que pendant le long séjour qu'ils avoient fait à Portsmouth, ils avoient consommé l'argent qu'ils avoient destiné pour la campagne, & qu'ainsi ils n'étoient plus en état de l'accompagner. Quoique ce contretems lui causât un chagrin extrême, il crut le devoir dissimuler, & s'imaginant qu'il pourroit les picquer d'honneur, il voulut s'embarquer seul avec ses Domestiques, & faire voile vers l'Isle de Jersey. Mais, après qu'il eut attendu quelques jours dans cette Isle, voyant que personne ne le suivoit, il reprit la route d'Angleterre, résolu de punir la désobéissance des Barons. Dès qu'il fut arrivé, il rassembla quelques troupes, & marcha vers le centre du Royaume. Son dessein étoit de se mettre à portée d'empêcher qu'ils ne prissent les armes, ou d'opprimer ceux qui oseroient paroître les premiers. Le Cardinal Archevêque, ayant compris son intention, alla le trouver à Northampton, & lui représenta qu'aucun des Barons n'ayant été juridiquement condamné, il ne pouvoit leur faire la guerre sans violer son serment. Le Roi choqué de cette remontrance, lui répondit tout en colère, qu'il n'avoit que faire de ses conseils, & sans vouloir l'écouter d'avantage, il continua sa marche jusqu'à Nottingham. Langton, ne se rebutant point pour cela, le suivit encore le lendemain, & lui déclara, qu'il excommunieroit tous ceux qui prendroient les armes, avant la levée de l'Interdit. Cette menace ayant fait craindre au Roi, que ses troupes ne l'abandonnassent, il se vit obligé de se désister de son entreprise. Cependant il marqua un jour préfix aux Barons pour venir rendre compte de leur désobéissance.

La démarche que Langton venoit de faire auroit suffi pour faire comprendre au Roi, que ce Prélat ne s'étoit pas reconcilié avec lui de bonne foi. Mais il en eut bientôt une preuve plus convaincante.

Dans une Assemblée de Seigneurs Ecclésiastiques & Séculiers qui se fit à Londres, touchant la restitution que le Roi avoit promise, ce Prélat prit occasion de parler contre le Roi d'une manière très-passionnée. Il dit, qu'avant que de lui donner l'absolution, il lui avoit fait prêter serment qu'il rétablirait l'Eglise, la Noblesse & le Peuple dans leurs Privilèges : mais qu'on ne s'appercevoit point qu'il eût encore fait aucune démarche qui tendît à l'exécution de ses promesses ; qu'au contraire, il avoit voulu faire la guerre à ses Barons, sans qu'ils eussent été juridiquement condamnés ; & que cette conduite faisoit assez connoître ses mauvais desseins. Sur ce fondement il ajouta, qu'il étoit absolument nécessaire pour le bien public de le presser d'accomplir ses engagements. Mais comme il pouvoit y avoir des difficultés dans le détail des choses qu'il falloit demander au Roi, il dit qu'on pourroit se servir d'une Chartre d'un des Rois précédens, de laquelle il avoit heureusement recouvré une copie, malgré les soins qu'on avoit pris pour en faire perdre la mémoire. La Chartre, dont le Cardinal parloit, étoit celle que Henri I. avoit accordée à ses Sujets, au commencement de son Règne. On

JEAN.  
1213.

Jean reprend son premier dessein.  
Les Barons refusent de le suivre.

Il prend la résolution de les châtier.

Langton s'y oppose & le menace.

Le Roi se désiste.

Langton fait voir aux Barons la Chartre de Henri I. M. Paris.



JEAN.  
1213.

Ligue des  
Barons con-  
tre le Roi.

Jean implo-  
re la protec-  
tion du Pa-  
pe.  
M. Paris.

1214.  
Le Pape en-  
voye un Lé-  
gat en An-  
gleterre.

Le Légat  
propose au  
Roi de réfi-  
gner encore

en avoit mis dans les principaux Monasteres des Copies authentiques, qui s'étoient perduës ou par la négligence de ceux qui les gardoient, ou peut-être par les soins de Henri I. lui-même, ou de ses Successeurs. Celle-ci, qui étoit peut-être la seule qui se fût conservée, étant tombée entre les mains du Cardinal, il en fit faire la lecture devant l'Assemblée. Les Barons, qui n'avoient qu'une connoissance confuse de cette Chartre, furent très-contens de ce qu'elle s'étoit trouvée, & encore plus de ce qu'elle contenoit. Ainsi, sans balancer, ils jugerent à propos de la faire servir de fondement à leurs demandes. Cette résolution étant prise, ils formerent ensemble une Confédération, & s'engagerent par serment, à faire tous leurs efforts pour obtenir le rétablissement de leurs Privilèges, & à se soutenir mutuellement. Le Cardinal promit de son côté de faire tout ce qui dépendroit de lui, pour faire réussir leurs desseins. C'est ici la premiere Confédération qui s'est faite en Angleterre, pour soutenir les intérêts de la Nation contre le Roi.

Quoique les Barons eussent résolu de tenir leur Ligue secrète, jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion favorable de faire éclater leurs desseins, le Roi en fut bien-tôt informé. Il en prévint toutes les conséquences : mais comme il ne se trouvoit pas en état de la rompre, il crut, que le seul moyen de se mettre en sûreté étoit, de se mettre sous la puissante protection du Pape. Suivant cette résolution, il envoya au Pontife un homme affidé, pour l'informer de ce qui se passoit, & pour le prier de lui accorder son secours dans un besoin si pressant. Sa Requête fut accompagnée d'un présent très-considérable, afin d'obtenir plus aisément ce qu'il souhaitoit (1). Innocent apprit avec joye la dissension qui étoit sur le point d'éclater entre le Roi & les Barons. Si quelque chose étoit capable de lui faire perdre la Souveraineté qu'il venoit d'acquérir sur le Royaume d'Angleterre, c'étoit sans doute l'union étroite & sincere du Roi avec la Noblesse. La résignation qu'il avoit extorquée de Jean étoit par elle-même si contraire à toute sorte de droit, & si remplie de nullitez, qu'elle n'auroit pû subsister, si le Souverain & les Sujets eussent pu se résoudre à une union si nécessaire. Ainsi, rien n'étant plus agréable au Pontife que de voir le Roi & les Grands hors d'état de se soutenir reciproquement, il résolut de faire servir leur désunion à établir plus fortement son autorité dans ce Royaume. Pour cet effet, sans faire paroître qu'il eût été informé de la Confédération des Barons, il fit partir pour l'Angleterre le Cardinal *Nicolas*, Evêque de Tivoli en qualité de son Légat, avec une Commission publique de lever l'Interdit, & d'accorder le Roi avec le Clergé, touchant la restitution promise. Jean ayant d'abord offert cent mille marcs, le Légat paroissoit content de cet offre ; mais les Prélats la rejetterent hautement, aimant mieux que le Royaume gémît encore sous le poids insupportable de l'Interdit, que de se relâcher sur le moindre article de leurs prétentions. Le Légat ne fut pas fâché de voir leur obstination qui lui donna lieu de déclarer au Roi les ordres qu'il avoit reçus du Pape. Il lui représenta, qu'il ne pouvoit jamais espérer de vivre tranquillement dans son Royaume, jusqu'à ce qu'il se fût mis entièrement sous la protection de la Puissance Apostolique ; que pour cet effet

il

(1) *Noverat enim (Rex) quod Papa super omnes mortales ambitiosus erat & superbus, pecuniæ sitior insatiabilis, & ad omnia scelera pro præmiis datis vel promissis, cecum & proclivum, &c.*  
M. Paris an. 1213.



il étoit nécessaire qu'il fît une seconde résignation de la Couronne ; la première étant sujette à trop d'exceptions ; qu'ensuite le Pontife se trouvant indispensablement obligé de le soutenir, sçauroit bien le tirer de tout embarras.

Jean se trouvoit dans une fâcheuse situation ; environné de difficultez , & ayant presque autant d'ennemis que de Seigneurs dans son Royaume , il ne pouvoit trouver d'autre ressource que la protection du Pape. Ainsi, bien que cette protection ne pût s'obtenir que par une seconde résignation de sa Couronne , il se laissa porter encore une fois à cette servile complaisance. Cette résolution étant prise , il convoqua une Assemblée Générale à Westminster , ou en présence de tous les Seigneurs de son Royaume , il résigna solennellement & pour la seconde fois sa Couronne au Pape , avec toutes les formalitez qu'il plut au Légat de lui marquer. Il signa encore une seconde Chartre , dans laquelle on prit soin de réformer ce qu'il pouvoit y avoir de défectueux dans la première. Pour la rendre plus authentique , on la fit sceller avec de l'Or , la première ne l'ayant été qu'avec de la Cire. Ensuite , le Roi la mit entre les mains du Légat , pour la porter à son Maître. Il ne fut pas difficile aux Barons conféderez de connoître que leur secret étoit découvert , & que la nouvelle démarche que le Roi venoit de faire étoit le prix de la protection qu'il avoit obtenuë du Pape. Comme rien n'étoit plus contraire au dessein qu'ils avoient formé de faire rétablir leurs Privilèges , que la servitude à laquelle le Roi venoit d'assujettir son Royaume , le Cardinal Langton protesta solennellement contre l'engagement que le Roi venoit de prendre , & mit sa Protestation sur l'Autel.

Innocent ayant été informé de la Protestation de Langton , se sentit extrêmement offensé , qu'un Cardinal eût agi si directement contre les intérêts du S. Siège. Il n'osa pourtant le pousser sur ce sujet , de peur d'émouvoir tout le Royaume , & de porter les Anglois à s'unir avec Langton pour le maintien de leur liberté. En effet , il n'étoit nullement à propos de faire sentir si tôt à la Nation le poids de sa nouvelle servitude. Au contraire , il étoit de l'intérêt de la Cour de Rome , de laisser dormir ses droits pendant quelque temps , afin que les Anglois ne s'appercevant d'aucun changement , fussent moins disposés à prendre des mesures pour secouer le joug qu'on venoit de leur imposer. Cependant le Pontife ne laissa pas de prendre occasion de mortifier l'Archevêque , en donnant au Cardinal Nicolas son Légat , le pouvoir de disposer de tous les Bénéfices qui se trouvoient vacans en Angleterre. Ce Légat abusa de son pouvoir sans retenue ; non content de conférer les Bénéfices à des Italiens , à ses Parens , & à ses amis , il en donna quelques-uns à des gens qui étoient encore à naître. Langton , picqué de ce que cette Commission avoit été donnée à un autre , prit occasion de la conduite irrégulière du Légat , pour appeller au Pape de ses procédures , & envoya Simon son frere à Rome , pour poursuivre son appel. Cet Envoyé trouva Innocent peu disposé à écouter des plaintes contre un Légat qui venoit de lui rendre de si grands services. D'ailleurs Pandolphe , qui avoit porté à Rome la Chartre au sceau d'Or , avoit rendu de très-mauvais offices à l'Archevêque & à tous les Seigneurs Anglois. Il avoit représenté ceux-ci comme des esprits brouillons , & le Roi comme le plus pieux de tous les Princes. Cette relation fut

JEAN.  
1214.  
une fois sa  
Couronne  
au Pape.

Le Roi y  
consent.

Langton  
proteste  
contre la  
Résigna-  
tion.

Le Pape  
donne pou-  
voir au Lé-  
gat de rem-  
plir les Bé-  
néfices.  
M. Paris.  
Le Légat  
abuse de son  
pouvoir.  
Langton ap-  
pelle au Pa-  
pe.



JEAN.  
1214.  
L'Interdit  
est levé, &  
une restitu-  
tion très-  
modique  
accordée  
aux Prélats.

cause qu'Innocent, sans vouloir écouter les remontrances de Langton, se hâta d'ordonner à son Légat, de lever l'interdit qui avoit déjà duré plus de six ans. Quant à la satisfaction que le Clergé demandoit, il ordonna que le Roi payeroit seulement quarante mille marcs, pour toute réparation.

C'est ainsi que fut terminée cette grande affaire qui rendit le Roi d'Angleterre Vassal & Tributaire du Pape. Un événement de cette nature peut fournir une ample matière à des réflexions qu'il faut laisser faire aux Lecteurs. Contentons nous de remarquer, que, si dans la première négociation, le Pape se fût contenté d'exiger de Jean une restitution si modique, il n'y a point de doute que l'accommodement ne se fût conclu en ce tems-là. En effet, ce fut le seul obstacle qui en empêcha la conclusion, puisque les Nonces étoient contens de toutes les autres avances que le Roi faisoit. Mais ce Prince n'avoit pas encore résigné sa Couronne au Pape, au lieu que, depuis cette résignation, les cent mille marcs qu'il avoit offerts furent réduits à quarante mille. Le Clergé qui s'étoit attendu à recevoir des sommes immenses pour cette restitution, se trouva bien éloigné de son compte. Néanmoins, n'osant résister aux ordres exprès du Pontife, il se vit obligé de se contenter d'une Somme si médiocre, par rapport à ce qu'il avoit espéré. Les Evêques trouverent pourtant le moyen de s'indemniser, en ne faisant aucune part de ces quarante mille marcs au Clergé inférieur, ni aux Monastères. Ceux-ci voulurent s'en plaindre au Légat, mais ils n'en purent tirer d'autre réponse, sinon que, n'ayant aucun ordre du Pape sur ce sujet, il n'étoit pas en son pouvoir d'y remédier.

Jean porte  
la guerre en  
France.

Art. Publ. T.  
I. p. 189.

Il se rend  
maître du  
Poitou, &  
s'avance  
jusqu'en  
Anjou.

Le Prince  
Louis arrê-  
te ses pro-  
grès.

Jean se voyant délivré, quoi qu'à sa honte éternelle, d'une affaire qui lui avoit causé de si grands chagrins, résolut de poursuivre le dessein que la désobéissance des Barons lui avoit fait abandonner. Il espéroit de trouver plus de soumission dans ses Sujets, depuis que le Pape s'étoit hautement déclaré son Protecteur, que pendant qu'il étoit dans les liens de l'Excommunication. Après qu'il eut fait tous les préparatifs nécessaires pour cette importante entreprise, il se rendit à la Rochelle avec une nombreuse armée. Ensuite, étant entré dans le Poitou, il soumit cette Province avec la même facilité qu'elle lui avoit été enlevée. Cet heureux succès lui ayant fait concevoir de plus grandes espérances, il s'avança dans l'Anjou & fit relever les murailles d'Angers qu'il avoit autrefois fait abattre. Cette attaque imprévue surprit Philippe, qui se trouvant alors occupé dans les Pays-Bas, à une importante guerre contre l'Empereur & le Comte de Flandres, ne pût assez-tôt s'opposer à ce nouvel ennemi. Cependant le Prince Louis son Fils, ayant rassemblé une armée avec toute la diligence possible, s'avança vers l'Anjou, pendant que les Anglois étoient occupés au Siège d'un Château, nommé *la Roche au Moine*. L'approche de l'armée Française ayant fait perdre à Jean l'espérance de pouvoir continuer ce Siège, il prit la résolution de le lever pour aller présenter la Bataille à Louis. Mais les Poitevins ayant refusé de le suivre, non seulement il se vit contraint d'abandonner ce dessein, mais même de se retirer avec quelque précipitation. Les Historiens François disent, qu'il fut vivement poussé dans sa retraite, & qu'il reçut même un grand échec. Les Anglois au contraire soutiennent que Louis, content de lui avoir fait lever ce siège, se retira sans le poursuivre. Malgré cet accident, Jean avoit



avoit encoëre assez de troupes pour pouvoir espérer un heureux succès de cette guerre, si elle eut continué. Mais la nouvelle de la bataille de *Bovines* que Philippe venoit de gagner dans les Pais-Bas, le fit penser à la retraite. Cette victoire, l'une des plus considérables que la France ait jamais remportées, ayant fait craindre à Jean que tout le fardeau de la guerre ne tombât sur lui, il demanda une Trêve de cinq ans, par l'entremise d'un Légat du Pape. Quoi qu'un fameux Historien \* assure que ce ne fut qu'aux pressantes instances du Pape que Philippe accorda cette Trêve, on peut pourtant présumer qu'il n'eut pas beaucoup de peine à y consentir. En effet, il ne pouvoit rien souhaiter de plus avantageux que de voir repasser la Mer aux Anglois, puisqu'il n'avoit que peu de chose à gagner sur eux, & qu'au contraire, il avoit beaucoup à perdre.

Nous voici à la troisième période du Regne de Jean, qui ne fut ni moins agitée, ni moins malheureuse pour ce Prince, que les deux précédentes. On l'a vu, dans les deux premières, lutter contre deux Puissances étrangères qui triomphèrent de lui. Dans celle-ci, on va le voir aux prises avec ses propres Sujets, réduit, pour se maintenir sur le Trône, à désoler son propre Royaume, avec une armée ramassée de diverses Nations, & enfin à voir un Prince étranger recevoir le Serment de Fidélité des Anglois. Entrons dans le détail de ces troubles.

Il sembloit qu'après avoir essuyé tant de traverses, Jean dût, quoi qu'aux dépens de son honneur, passer le reste de sa vie avec quelque tranquillité. Mais il étoit destiné à toute autre chose. Sa conduite précédente, mêlée de fierté, de caprice, de tyrannie, d'imprudence, de lâcheté, avoit causé parmi ses Sujets un mécontentement général, qui ne pouvoit manquer de produire de mauvais effets. A mesure qu'il perdoit l'estime du Peuple, les Barons devenoient moins souples à son égard. L'espérance qu'ils avoient de réussir dans leurs desseins, n'étoit proprement fondée que sur le peu d'affection que le Peuple avoit pour son Souverain. Dès que le Roi fut de retour de son expédition de France, les Barons, qui n'avoient pas perdu de vue leur premier projet, résolurent de lui demander en Corps le rétablissement de leurs Privilèges. Un Pèlerinage à S. Edmondbury ayant fourni aux principaux d'entre eux un prétexte de s'assembler, ils prirent la résolution de demander au Roi la confirmation de la Charte de Henri I. Cette Charte, ainsi qu'il a été déjà dit, contenoit en substance les libertez dont le Peuple d'Angleterre jouissoit pendant la domination des Rois Saxons. Avant que de se séparer ils convinrent, qu'immédiatement après les Fêtes de Noël, ils iroient en Corps trouver le Roi, pour lui présenter leur Requête. Cependant, chacun alla chez soi se pourvoir d'hommes, d'armes, de Chevaux, afin de se mettre en état de forcer le Roi, s'il étoit nécessaire, à leur accorder ce qu'ils désiroient. Mais avant que d'entrer dans le détail de cette querelle, il ne sera pas hors de propos d'en examiner le sujet. Voici quel étoit le fondement des prétentions des Barons, & sur quoi le Roi s'appuyoit, pour leur refuser ce qu'ils demandoient, avec tant d'instance.

On ne peut disconvenir, que sous les Regnes des premiers Rois Normans, & particulièrement sous celui de Guillaume le Conquérant, les Anglois n'ayent été opprimés. L'injustice à leur égard avoit été portée si loin, qu'il

JEAN,  
1214.  
Philippe gagne la bataille de Bovines contre l'Empereur.  
*Art. publ. T. I. p. 192.*  
Jean demande & obtient une Trêve de cinq ans.  
\* *Mezeraï,*

Troisième partie du Regne de Jean.

Ligue des Barons pour faire rétablir leurs Privilèges.

Examen des droits du Roi & des Barons.



JEAN.  
1214.

ne se trouvoit plus personne de cette Nation, qui possédât aucun Fief considérable. Les Normans & d'autres étrangers avoient été revêtus de leurs dépouilles. Dans ce tems-là, les Anglois, qui avoient tant de sujet de se plaindre, alléguoient en vain leurs Privilèges, ils n'étoient point écoulez. Au contraire, les Normans ne trouvoient nullement injuste que le Roi usât d'un pouvoir despotique, parce que c'étoit à leur avantage. Les Loix d'Edouard le Confesseur étoient tellement méprisées, que c'étoit presque un crime de lèze Majesté, que de les nommer. Mais quand un fois ces mêmes Normans se virent suffisamment établis dans leurs nouvelles acquisitions, ils commencerent à sentir combien il étoit dangereux de vivre sous un pouvoir arbitraire qui pouvoit leur ôter ce que le Roi conquérant avoit donné à leurs peres. Ainsi peu-à-peu, ils revêtirent le génie Anglois tout porté à la liberté, & ils souhaiterent que les Loix Saxonnes fussent remises en vigueur. On n'entendit plus parler d'aucune distinction entre les deux Nations. Chacun voulut être Anglois, plutôt que Normand. Selon les apparences, ce fut-là la principale cause qui empêcha que la Langue Normande ne prévalût sur l'Angloise, quelques mesures que Guillaume I. eût prise pour faire réussir ce projet. Toutes les fois qu'il s'en présenta quelque occasion favorable, les Normans parlerent comme de véritables Anglois, & demanderent avec ardeur le rétablissement des Loix d'Edouard. Ils profiterent principalement des circonstances où se trouverent Guillaume le Roux, Henri I. & Etienne, en montant sur le Trône. Comme ces Princes n'avoient proprement aucun droit à la Couronne, ils se virent obligez de garder beaucoup de ménagemens avec leurs Sujets, & de leur promettre le rétablissement des anciennes Loix. Véritablement ce que les Barons demandoient auroit été très-juste dans la bouche des Anglois; mais ces mêmes prétentions pouvoient être très-justement contestées aux Normans. Aussi a-t-on vû dans l'Histoire de ces trois Princes, qu'encore qu'ils eussent solennellement promis de faire revivre ces Loix, ils n'eurent jamais un désir sincere de dégager leur parole. Néanmoins ces engagements solennels & souvent réitérez ne laisserent pas de donner aux Seigneurs de race Normande, un droit qu'ils n'avoient pas auparavant. Les conjonctures où les trois premiers Rois Normans se trouverent, en montant sur le Trône, furent donc la véritable cause de ces fausses démarches qui devinrent dans la suite si préjudiciables à leurs Successeurs. Ils sçavoient bien que leurs Sujets Normans n'avoient aucun droit de demander le rétablissement des Loix Saxonnes, Loix qu'il avoit fallu manifestement violer, pour les établir dans les biens qu'ils possédoient en Angleterre. Mais la nécessité obligeoit ces Princes à promettre ce qu'ils n'avoient pas dessein de tenir. La Charte de Henri I. ne fut jamais exécutée, ni par lui-même, ni par ceux qui lui succéderent. Quelque précaution qu'on eût prise d'en envoyer des copies dans les principaux Monasteres, à peine, cent ans après, s'en put-il trouver une seule, qui fut celle que le Cardinal Langton fit voir aux Seigneurs. Si l'on considère donc le droit des Barons dans sa source, on ne peut s'empêcher de conclurre, qu'il n'étoit appuyé sur aucun bon fondement, parce que les principaux Fiefs étoient entre les mains des Descendans de ceux à qui Guillaume le Conquérant les avoit distribuez. Mais d'un autre côté, il faut convenir, que tant de promesses solennelles que tous les Rois depuis Guillaume le Conquérant avoient



avoient faites de rétablir les Loix Saxonnes, appelées autrement les Loix de S. Edoïard, donnoient aux Normans Anglois un droit assez plausible d'en demander l'exécution.

JEAN.  
1214.

De ce qui vient d'être dit sur cette matiere on peut aisément inférer, que si les Barons se croyoient en droit de demander le rétablissement des Priviléges de la Nation Angloise, Jean ne se croyoit pas moins autorisé à le refuser. Cette dispute étant demeurée indécise pendant plusieurs Regnes, chacun de son côté avoit conservé ses prétentions. Quand il s'étoit trouvé un Roi foible, ou dans des circonstances fâcheuses qui ne lui permettoient pas de contester sur ce sujet, les Barons avoient tâché de faire revivre les droits des Anglois, & le Prince ne pouvant faire mieux les avoit contentez par des promesses qu'il n'avoit pourtant pas dessein d'accomplir. Mais sous les Rois habiles & qui se trouvoient dans la prospérité, cette querelle demouroit assoupie, les Barons attendant toujours quelque occasion favorable pour parvenir à leur but. Ils crurent l'avoir trouvée sur la fin de ce Regne, & ils résolurent de ne la pas laisser échapper. Jean se trouvoit précisément dans la conjoncture où ils le souhaitoient. Haï & méprisé de son Peuple auquel il avoit donné d'assez grands sujets de mécontentement, il ne pouvoit espérer de regagner son affection. D'un autre côté, il étoit sans ressource du côté de Philippe qui étoit son plus mortel ennemi. Moins encore pouvoit-il espérer du secours de l'Empereur son neveu, ni du Comte de Flandres que la Bataille de Bovines avoit également accablé. Enfin, il n'y avoit point d'apparence, que le Roi d'Ecosse voulût prendre en main la défense d'un Prince dont il étoit très-mécontent. Quant au secours que Jean pouvoit attendre du Pape, comme il ne devoit consister qu'en des armes spirituelles, les Barons ne s'en mettoient pas beaucoup en peine, sachant bien que ces armes ne tirent leur force que de la crainte qu'on en a, & des circonstances des tems & des lieux. Mais comme ils avoient lieu d'espérer que le Peuple s'uniroit avec eux pour leur commun avantage, ils ne craignoient pas que les foudres de Rome leur fissent beaucoup de mal. Il falloit donc nécessairement, que Jean succombât en cette occasion, puisqu'ayant perdu les Provinces de France, il n'avoit aucune ressource contre les Anglois.

Pleins de cette espérance, & se tenant comme assurez du succès de leur entreprise, les Barons allèrent à Londres se présenter au Roi, & lui demandèrent, en termes clairs & précis, le rétablissement des Loix de S. Edoïard, & les autres Droits & Priviléges contenus dans la Chartre de Henri I. Ils ajoutèrent, qu'ils ne lui demandoient que ce qu'il avoit promis lui-même, par un Serment solennel avant que de recevoir son Absolution, & que par cette raison, leur très-humble Requête ne pouvoit pas être regardée comme une nouveauté, moins encore comme provenant d'un esprit de rébellion. Cette Requête, quoique conçue en termes très-respectueux, alarma le Roi. Comme il comprit qu'ils avoient pris leur résolution, en cas qu'elle fût rejetée, il crut que le meilleur parti qu'il avoit à prendre étoit de gagner du tems. Il les pria donc d'attendre sa réponse jusqu'à Pâque, leur promettant qu'en ce tems-là, il leur déclareroit ses intentions. Quoiqu'il ne fût pas difficile de comprendre, que le Roi ne cherchoit qu'à les amuser, ils craignirent de se mettre dans le tort, s'ils refusoient ce délai, & se retirèrent.

1215.  
Les Barons  
demandent  
le rétablisse-  
ment des  
Loix d'E-  
doïard.  
M. Paris.

Le Roi ob-  
tient un dé-  
lai.

Cepen-



**J E A N.** 1215.  
Il se fait renouvellement le Serment & l'Hommage *Art. Publ. T. I. p. 197.*  
Cependant, le Roi profitant du tems qu'on lui avoit accordé, se fit renouveler le serment de Fidélité par tous ses Sujets, & l'Hommage par tous les Vassaux immédiats. Ensuite, il prit la Croix, comme s'il eût eu dessein d'aller à la Terre Sainte, afin de se mettre à couvert, sous la protection de l'Eglise. D'une autre côté, le Pape ayant été informé de la demande des Barons, leur adressa un Bref pour les exhorter à demeurer fidèles à leur Souverain. Mais cela ne les empêcha pas de poursuivre leur entreprise.

**Les Barons** pressent le Roi de répondre.  
Dès que le délai fut expiré, ils s'assemblerent à Stamford, au nombre de plus de mille Chevaliers, tous bien montés, bien armés, & en état de se faire craindre. Le Roi qui s'étoit rendu à Oxford pour les attendre, ayant été informé de leur nombre & de leur contenance, ne jugea pas à propos d'exposer sa personne, en conférant avec eux. Avant qu'ils se fussent approchés plus près, il leur envoya le Comte de Pembroke, pour leur demander, quelles étoient ces Loix & ces Libertés dont ils parloient dans leur Requête. Ils répondirent par un long Mémoire qui contenoit les Loix & les Coutumes observées du tems des Rois Saxons, & firent dire au Roi, que s'il refusoit de les accorder, ils étoient résolus de l'y contraindre par la saisie de ses Places. Jean n'eut pas plutôt parcouru cet Ecrit, qu'il entra dans une terrible colère. Il s'écria, que les Barons ne demandoient pas moins que de le priver du Gouvernement de son Royaume, & jura, qu'il n'accorderoit jamais à ses Sujets, des Libertés qui le rendroient lui-même esclave.

**Le Roi refuse de leur accorder leur demande.**  
La réponse du Roi ayant fait connoître aux Barons, qu'ils s'attendoient en vain d'obtenir ce qu'ils demandoient, autrement que par la force, ils élurent pour leur Général, le Lord Fitz-Walter, & lui donnerent le titre de *Maréchal de l'armée de Dieu & de l'Eglise*. En même tems, ils marcherent à Northampton, dont ils tinrent le Château assiégé pendant quinze jours. Cette Place faisant plus de résistance qu'ils ne l'avoient espéré, ils en leverent le Siège, & marcherent à Bedford dont ils se rendirent maîtres. Peu de jours après, ils eurent avis qu'une Négociation secrète qu'ils avoient nouée avec quelques-uns des principaux Bourgeois de Londres avoit réussi selon leurs souhaits, & qu'une des portes de la Ville devoit leur être livrée. L'espérance de se fortifier du secours d'une Ville si riche & si puissante, dont le nom seul pouvoit donner de la réputation à leur Parti, leur fit faire tant de diligence, qu'en deux marches, ils arriverent à la porte nommée Aldgate. Cette porte leur ayant été ouverte, ils entrèrent dans la Ville, à la pointe du jour, avant que le Roi, qui se tenoit dans la Tour, eût eu la moindre nouvelle de leur approche. Un si grand avantage les ayant mis en état de tout entreprendre, ils prirent la résolution d'assiéger le Roi dans la Tour. Pendant qu'ils étoient occupés à ce Siège, qui ne put pourtant se commencer qu'après avoir fait de grands préparatifs, ils écrivirent des Lettres circulaires à tous les Seigneurs du Parti du Roi, & à tous ceux qui étoient demeurez neutres. Sans se servir d'aucun détour, ils les avertissoient que leurs biens seroient pillés, & leurs maisons démolies, s'ils ne venoient se joindre à eux pour soutenir la cause commune de tout le Royaume. Ces menaces produisirent un si grand effet, que ceux qui avoient voulu garder la Neutralité, se rangerent dans le parti des Barons. Quelques-uns même de ceux sur qui le Roi comptoit le plus le quitterent, de peur de s'attirer les maux dont ils étoient menacés. Cette défection

**Ils font un Général,**  
Et comment les hostilités.

**Ils se rendent maîtres de Londres,**  
Et assiègent le Roi dans la Tour.

**Ils menacent les Seigneurs du parti du Roi, & les Neutres,**

**Jean se voit contraint de céder.**



fection ayant rendu le Roi plus traitable, il envoya le Comte de Pembroke aux Barons, pour les informer qu'il étoit dans la disposition de leur accorder ce qu'ils demandoient. C'étoit proprement se livrer à leur discrétion. Mais dans la situation où il se trouvoit, il n'avoit point d'autre parti à prendre. Après une courte négociation, il fut convenu que le Roi & les Barons s'assembleroient à un jour préfix sur une bruyere appelée Kunefmede, pour y prendre des résolutions convenables au bien du Royaume.

Les Barons se rendirent en très-grand nombre au lieu assigné, pendant que le Roi n'y parut accompagné que de cinq ou six Seigneurs. De ce nombre étoit le Cardinal Archevêque, qui affectoit de faire l'Office de Médiateur, quoiqu'il fût le principal auteur des troubles. On n'employa pas beaucoup de tems à convenir de ce que le Roi devoit faire pour la satisfaction des Barons. Comme ils ne vouloient rien relâcher, le Roi n'étoit pas en état de rien refuser. D'ailleurs, il considéroit qu'en exigeant trop de lui, on lui fournissoit un prétexte plausible de se dédire, quand il en trouveroit un occasion favorable. Ainsi, sans disputer sur les Articles qu'on lui proposoit, il prit le parti de seindre, qu'il accordoit volontairement ce qu'en effet on lui arrachoit avec violence. Il signa donc deux Chartres, dans lesquelles les Barons avoient fait insérer tout ce qu'il leur avoit plu. La première fut nommée *la Charte des Libertez*, ou *la Grande Charte*, la seconde *la Charte des Forêts*. Par la lecture de ces deux Chartres qui seront insérées à la fin de ce Règne, on pourra s'instruire des oppressions auxquelles les Anglois avoient été sujets depuis la Conquête, & de ce qu'ils gagnèrent en cette occasion. Ce sont ces deux Chartres, qui depuis ce tems-là, ont servi de fondement aux Libertez de cette Nation, malgré les efforts que Jean lui-même, & quelques-uns de ses Successeurs ont faits, pour les faire révoquer.

Ces Chartres furent signées du Roi, & de tous les Seigneurs Ecclésiastiques & Temporels du Royaume, scellées du grand Sceau, & confirmées par un Serment solennel du Roi. Mais pour en assurer encore mieux l'exécution, on nomma, du consentement du Roi, vingt-cinq Barons, à quatre desquels, quels qu'ils fussent, toutes personnes pouvoient s'adresser, pour se plaindre de l'infraction de ces Chartres. On convint encore, que les quatre Barons qui seroient les premiers informez de quelque grief, en porteroient leurs plaintes au Roi, & que s'il n'étoit pas réparé dans quarante jours, ils en informeroient le Corps des Seigneurs: Qu'en ce cas, les Barons auroient un légitime pouvoir de prendre les armes, & de se saisir des Domaines du Roi, pour l'obliger à réparer le tort dont on auroit sujet de se plaindre. On exceptoit pourtant, toutes violences contre le Roi même, la Reine son Epouse & ses enfans. Mais afin de lever le scrupule que le Peuple pourroit se faire de prendre les armes contre son Souverain, le Roi consentit, que chacun fit serment qu'il assisteroit les Barons dans tous les cas qui dépendroient des deux Chartres. Enfin, à toutes ces concessions, il ajouta des Lettres Patentes, adressées à tous les Shérifs, par lesquelles il leur donnoit pouvoir de faire jurer à tous ses Sujets qu'ils observeroient ponctuellement ces deux Chartres, & s'il étoit nécessaire qu'ils prêteroient leur secours, pour forcer le Roi à les observer.

C'est bien ici qu'on peut dire avec raison ce qu'un Historien a dit sur un Jean est au  
Tome II. Nn semblable

JEAN.  
1215.

Il signe la  
Grande  
Chartre & la  
Chartre des  
Forêts.

Précautions  
des Barons  
pour faire  
observer les  
deux Char-  
tres.  
*Ath. Publ. T.  
I pag. 201.*



JEAN.  
1215.  
désespoir  
d'avoir si-  
gne ces  
deux Char-  
tres.  
M. Paris.

Il cherche  
les moyens  
de se rele-  
ver.

Il fait lever  
des troupes  
d'Avantur-  
riers dans  
les Pais  
étrangers.

Il demande  
du secours  
au Pape.

semblable sujet, que le Roi ne prétendoit pas se lier soi-même par ces chaînes de parchemin. Toutes les précautions que les Barons avoient prises pour attacher fortement leur Souverain, ne servirent qu'à lui faire rechercher avec plus d'ardeur, les moyens de se délivrer de ce joug qui lui paroissoit insupportable. Ceux qui l'approchoient de plus près étant presque tous étrangers, contribuoient encore à l'irriter, en lui exagérant la hauteur & l'insolence des Barons. Comme ils comprenoient bien que ces Chartres qui donnoient des bornes à la puissance Royale, ne pouvoient que leur être préjudiciables, ils ne cessèrent point de lui représenter le tort qu'il s'étoit fait en les signant. Enfin, tous leurs discours ne tendoient qu'à lui faire prendre des mesures pour se tirer de la sujétion où ces Concessions le mettoient. Ils n'eurent pas beaucoup de peine à réussir dans leur dessein : mais la plus grande difficulté consistoit dans l'exécution. Ce malheureux Prince, continuellement tourmenté par ses propres pensées, & par les reproches envenimés de ses Courtisans, se laissa tellement posséder par ses chagrins, qu'il tomba dans une mélancholie affreuse, qui donnoit assez à connoître son désespoir. Il cherchoit en soi-même les moyens de se venger : mais il ne sçavoit où prendre les troupes & l'argent, dont il avoit besoin pour en venir à bout. En effet il ne voyoit point d'autre ressource que de s'adresser aux Barons mêmes, contre lesquels il avoit dessein de s'en servir. Mais il n'étoit pas facile de les surprendre, dans la défiance continuelle, où ils étoient à son égard. Enfin, après qu'il se fut tourné de divers côtez, son désespoir lui suggéra un moyen pour lever des troupes, sans avoir de quoi les payer. Ce fut d'envoyer quelques-uns de ses Confidens en France, en Allemagne, dans les Pais-Bas, avec ordre de promettre à tous ceux qui voudroient le venir servir, les biens qui seroient confisquez sur les Barons Rebelles, car c'est ainsi qu'il les qualifioit. Il donna même à ces Envoyez, le pouvoir de faire par avance des dons des Terres des Seigneurs Anglois, & d'en passer des Actes en bonne forme. C'étoit par de semblables engagements, que Guillaume le Conquérant avoit autrefois assemblé une nombreuse armée qui l'avoit rendu maître de l'Angleterre. Ceux qui s'étoient engagez avec ce Prince avoient parfaitement réussi. Ainsi la considération des beaux établissemens qu'ils avoient faits dans ce Royaume, porta une infinité de gens à tenter la même voye, dans l'espérance que Jean leur procureroit les mêmes avantages. Dans tous les tems, il ne se trouve que trop de gens ambitieux, ou dont la fortune est désespérée, qui embrassent avec ardeur ces sortes d'occasions pour s'enrichir, sans se mettre en peine de la justice ou de l'injustice du parti qu'ils prennent.

Pendant que les Envoyez de Jean travailloient à lui assembler des troupes, ce Monarque pensoit à se précautionner du côté de Rome. Il sçavoit, par une fatale expérience, combien la puissance formidable du Pape pouvoit avancer ou reculer l'exécution de ses desseins. Pour cet effet, il informa le Pontife par une Lettre (1), de la violence qui lui avoit été faite, quoique, comme il assuroit, il eût protesté qu'étant Vassal du St. Siège, il ne pouvoit rien

(1) La Lettre du Roi au Pape finissoit par ces paroles : *Pro certo habentes, quod post Deum, personam vestram, & auctoritatem Sedis Apostolicae habemus unicum & singulare presidium, & sub vestri confidentiâ patrocinii, respiramus.*



rien faire sans son consentement. Avec cette Lettre il envoya la copie des Chartres qu'on lui avoit fait signer, & fit remarquer au Pape que tous les articles qu'elles contenoient étoient autant d'usurpations sur la puissance Royale, & par conséquent sur le Seigneur suzerain. C'étoit flater le Pontife par l'endroit le plus sensible. Sur ce fondement il le pria de le délier de son serment afin qu'il pût, sans scrupule, faire des efforts pour se délivrer d'un joug si pesant. Après qu'il eut pris ces mesures, avec tout le secret possible, craignant que, s'il se faisoit trop voir en public, on ne vint à connoître, ou à deviner ses desseins, il choisit l'Isle de Wight, pour y faire sa résidence. Dans cette retraite, il se tint long-tems comme caché, n'ayant communication qu'avec des Pêcheurs & des Matelots, ni aucun divertissement que de se promener sur le bord de la Mer avec quelques-uns de ses Domestiques. Dès qu'on sçut que le Roi s'étoit retiré dans cette Isle, les esprits s'occupèrent inutilement à deviner la cause de sa retraite. Tantôt on disoit qu'il étoit devenu Pêcheur ou Marchand, tantôt qu'il avoit dessein de faire le métier de Corsaire. Mais bien qu'il n'ignorât pas tous ces discours, il s'en mettoit peu en peine. Pendant trois mois, il attendit partiellement le retour de ses Envoyez & l'arrivée des troupes étrangères qu'on lui faisoit espérer.

JEAN,  
1215.

Il se retire  
dans l'Isle  
de Wight.

Il n'eut pas beaucoup de peine à réussir à l'égard de la Cour de Rome qui avoit intérêt de le soutenir. Innocent s'emporta d'une étrange manière contre les Barons, qui, sans le consulter, avoient osé faire signer de pareilles Chartres à leur Roi, & faire violence à un Prince croisé qui étoit sous la protection de l'Eglise. Dans ce transport, il jura que, quoiqu'il lui en dût coûter, leur témérité ne demeureroit pas impunie. En même tems il leur adressa un Bref, pour leur commander de se départir de ce qu'ils avoient extorqué de leur Souverain, s'il ne vouloient attirer sur eux l'indignation du St. Siège. Mais les Barons semocquerent de ses ordres, & sans craindre les foudres dont ils étoient menacés, ils s'emparèrent de Rochester dont le Cardinal Langton les mit en possession (1). Ils y trouverent une prodigieuse quantité de munitions que le Roi y avoit assemblées pour s'en servir dans le besoin. C'étoit aparemment ce qui les avoit excités à se saisir de cette Place.

Innocent  
menace les  
Barons.

Ils mépri-  
sent ses me-  
naces, &  
s'emparent  
de Roches-  
ter.  
M. Paris.

Cependant, le Pape ayant cassé les deux Chartres, & relevé le Roi de son Serment, les affaires de ce Prince commencèrent à changer de face, par la nouvelle qu'il reçut, que ses Agens avoient engagé un grand nombre d'Avanturiers à son service. A cette nouvelle, Jean quitta en diligence l'Isle de Wight, & alla les attendre à Douvre. En peu de tems, il eut la satisfaction d'en voir arriver un grand nombre, de Brabant, de Flandre, de Normandie, de Poitou, de Gascogne, tous gens qui n'avoient rien à perdre, & résolus d'exposer leur vie, pour gagner du bien. Le nombre de ceux qui s'étoient engagés à cette entreprise étoit si considérable, qu'on a de la peine à en croire les Historiens qui le rapportent. Mais par un accident imprévu, l'un des Chefs nommé *Hugues de Bowes*, qui en menoit une troupe qu'on fait monter à quarante mille hommes, périt en Mer avec tout son monde. Si cette troupe étoit arrivée à bon port, il n'y a point de doute que Jean n'eût été en état de traiter les Normans établis en Angleterre, de la même manière que Guillaume le Conquérant avoit autrefois traité les Anglois. Cependant,

Le Pape  
casse les  
deux Char-  
tres, & dé-  
lie le Roi  
de son ser-  
ment.

Aff. Publ.  
pag. 107.  
J. Knyghron.  
Jean reçoit  
beaucoup  
de troupes.

N n ij

quel-

(1) Qui, qua conscientia nescio, illud Regis tradidit inimicis. M. Paris.



J E A N.  
1215.

Il reprend  
Rocheſter,

& ravage le  
Royaume.

Le Pape  
excommu-  
nie les Ba-  
rons.

*Aſſ. Publ.*  
*T. I. p. 208.*

Langton  
refuſe de  
publier la  
Bulle.

Il eſt ſuſpen-  
du & la Bul-  
le eſt pu-  
bliée.

Les Barons  
ſe joignent  
de cette Ex-  
communi-  
cation gé-  
nérale.

Le Pape  
ſe venge de  
Langton.

*Matth. Paris.*

Les Barons  
ſont encore  
excommu-  
niez.

*Aſſ. publ. T.*  
*I. p. 210.*

Ils mépri-  
ſent les cen-  
ſures du Pa-  
pe.

quelque grande que fût cette perte, il lui reſtoit encore aſſez de troupes pour mettre le pied ſur la gorge aux Barons qui ne s'étoient pas attendus à cette révolution. Sa première expédition fut le Siège de Rocheſter, qui, après une longue réſiſtance, ſe rendit enfin, malgré les efforts que firent les Barons pour y faire entrer du ſecours. Il étoit tellement irrité, qu'il auroit fait pendre toute la Garniſon, ſi ſes Généraux ne lui euſſent représenté qu'il expoſeroit ſes propres troupes à de cruelles réprésailles. Après la priſe de Rocheſter, il partagea ſon armée en deux Corps. Il en donna l'un au Comte de Salisbury ſon frère naturel, pour aller ravager les Provinces méridionales, pendant qu'avec l'autre, il alla faire ſentir les effets de ſa vengeance à celles du Nord. Jamais l'Angleterre ne s'étoit trouvée dans une ſi grande déſolation, Elle avoit dans ſon ſein deux armées d'Etrangers qui n'ayant eu vûe que le pillage ravageoient impitoyablement toutes ſes Provinces. On peut bien juger qu'ils n'épargnoient pas les Terres des Barons qui, ne ſe ſentant pas aſſez forts pour tenir la campagne, s'étoient renfermez dans Londres.

Pendant ce tems-là le Pape fulmina une Excommunication contre les Barons, & donna ordre à Pandolphe, & à l'Evêque de Rocheſter, de commander de ſa part au Cardinal Langton d'en faire publier la Bulle. Mais ce Prélat, prétendant que le Pape avoit été ſurpris, refuſa d'obéir juſqu'à ce qu'il l'eût lui-même informé du détail de cette affaire. Sa véritable raiſon étoit, qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à faire cette démarche, contre des gens qu'il avoit lui-même excités à prendre les armes. A ſon refus, les deux Commiſſaires publièrent eux-mêmes l'Excommunication, & ſuspendirent l'Archevêque, ſelon les ordres qu'ils en avoient. Les Barons faiſant peu de cas de cette Cenſure, ſous prétexte qu'aucun d'eux en particulier n'étoit nommé dans la Bulle, continuèrent à chercher les moyens de ſe mettre à couvert des perſécutions du Roi. Pour ce qui regarde le Cardinal Archevêque, il fut mandé à Rome où il ſe vit ſur le point d'être dépoſé. Mais le Pontife s'étant laiſſé fléchir par les prières des autres Cardinaux, il ſe contenta de confirmer ſa ſuſpenſion. Quelque tems après, il trouva une autre occaſion de le mortifier, en caſſant l'élection de Simon ſon frère, qui avoit été élu Archevêque d'Yorck, & en mettant en ſa place *Walter Gray* ſon ennemi. Ce ne fut pourtant qu'après avoir exigé de ce dernier, une ſomme de dix mille livres ſterling, pour les beſoins de St. Siège. Enfin après pluſieurs mortifications que Langton reçut à Rome, il fut relevé de ſa ſuſpenſion à condition qu'il ne retourneroit en Angleterre qu'après que tous les troubles y ſeroient entièrement apaiſés.

Dès qu'Innocent avoit été informé du prétexte dont les Barons ſe ſervoient, pour ne pas déſérer à l'Excommunication lancée contre eux, il avoit publié une autre Bulle, dans laquelle ils étoient excommuniés nom par nom. Leurs Terres étoient miſes en interdit, auſſi bien que la Ville de Londres qui avoit pris leur parti. Comme ils s'étoient attendus à cette ſeconde Bulle, ils avoient pris la réſolution de n'y point obéir, & d'empêcher qu'elle ne fut publiée dans Londres. Ils diſoient, pour juſtifier leur conduite, que la Bulle étoit ſubreptice, & par conſéquent de nulle valeur; que d'ailleurs, il n'appartenoit point au Pape de ſe mêler des affaires politiques, puisſque St. Pierre n'avoit reçu de Jeſus Chriſt qu'une puisſance ſpirituelle: que par cette raiſon, il n'étoit par juſte que les Chrétiens ſe laiſſaſſent gouverner par l'ambition & par l'a-



l'avarice des Papes. On auroit de la peine à croire que ceux qui parloient ainsi fussent les mêmes qui avoient refusé de servir le Roi, parce qu'il étoit excommunié, si mille exemples semblables ne faisoient connoître combien les hommes sont prompts à changer de maximes, selon qu'il convient à leur intérêt. Cependant le Pontife avoit la mortification de voir son autorité méprisée, sans pouvoir y apporter de remède, parce que le Peuple n'étoit pas pour lui, & qu'en pareil cas, ses foudres frappent toujours sans effet. Pendant que les Barons & les Citoyens de Londres prenoient ces vigoureuses résolutions contre le Pape, Jean continuoît à ravager le Royaume, & particulièrement les Terres des Barons confédérés. Il n'est pas difficile de comprendre que la manière dont les troupes Etrangères exécutoient ses ordres n'étoient pas des plus modérées, & qu'il se commit en cette occasion, une infinité de violences qui redoublèrent l'animosité des Barons contre le Roi.

JEAN.  
1215.

Jean continué à ravager le Royaume.

Cependant les Barons Confédérés se trouvoient dans un état déplorable. Au lieu de recouvrer leurs privilèges, ils voyoient leurs Terres saccagées, & distribuées à des Etrangers, pendant que le Roi goûtoit à longs traits le plaisir de la vengeance. Ce fâcheux état leur fit enfin prendre un parti désespéré qui les engageoit à risquer leur propre ruïne avec celle de tout le Royaume, pour avoir la satisfaction de se venger du Roi, quoiqu'aux dépens du pauvre peuple. Ils firent sçavoir au Roi de France, que, s'il vouloit leur envoyer le Prince Louis son Fils, ils promettoient de lui mettre la Couronne d'Angleterre sur la tête, pourvu qu'il vînt avec des forces capables de les délivrer de Tyrannie du Roi Jean. Philippe ne se fit pas beaucoup solliciter, pour accepter l'offre que les Barons Anglois lui faisoient. Il s'étoit déjà une fois mis en tête de conquérir l'Angleterre, & si la ruïne de sa Flotte bien plus que les menaces du Pape, l'avoient fait désister de cette entreprise, il n'avoit pourtant pas perdu l'envie de l'exécuter, si une bonne occasion s'en présentait. Celle que la rupture entre Jean & les Barons lui offroit, lui paroissant favorable, il ne balança pas un seul moment à la saisir. Il souhaita seulement que les Barons lui livrassent vingt cinq otages, pour sûreté de leur parole, à quoi ils consentirent volontiers. Dès que les otages furent arrivés à Paris, le Prince Louis qui étoit alors en Languedoc, occupé à faire la guerre aux Albigeois, se rendit auprès du Roi son Pere, pour se préparer à cette importante expédition. D'abord il envoya quelques troupes aux Barons, & leur fit espérer qu'il ne tarderoit pas à les aller joindre lui-même avec de plus grands secours.

Les Barons appellent le Prince Louis fils du Roi de France, & lui offrent la Couronne d'Angleterre.

Matt. Paris. Mézerai. Philippe s'engage à les secourir.

Les préparatifs qui se faisoient en France, étant venus à la connoissance du Pape, il y envoya un Légat nommé *Gallon* pour tâcher de les arrêter. Ce Légat ayant eu audience du Roi lui défendit, aussi bien qu'au Prince son Fils, de la part du Pontife, de porter les armes dans l'Angleterre, qui faisoit partie du patrimoine de St. Pierre. Il menaça même d'Excommunication tous ceux qui, directement ou indirectement, donneroient quelque assistance aux Barons Anglois. Philippe, sans s'étonner de ces menaces, répondit que c'étoit sur un faux fondement qu'on prétendoit que l'Angleterre étoit du patrimoine de St. Pierre: Qu'il étoit manifeste, que le Roi Jean n'avoit pas eu le pouvoir d'assujettir son Royaume, par un simple acte de sa volonté, sans le consentement de ses Sujets; Qu'un Acte de cette nature étoit au dessus

Grands préparatifs en France.

M. Paris. Le Pape fait défendre à Philippe & à Louis de porter leurs armes en Angleterre. Réponse de Philippe. Mézerai.



JEAN.  
1215.

du pouvoir des Rois, & que les maximes que le Pape vouloit introduire étoient trop préjudiciables à tous les Etats, pour être reçûes. Celui qui parloit ainsi étoit pourtant le même Philippe, qui, trois ans auparavant, sur un simple acte de la volonté du Pape, avoit cru pouvoir sans scrupule s'emparer de l'Angleterre. Ceci fait bien voir que les excès d'autorité, que le Pape s'attribuoit, n'étoient pas admis par un principe de Religion, mais par un motif d'intérêt ou de crainte. C'est ainsi que la Cour de Rome recevoit en certains temps des morifications qu'elle vouloit bien dissimuler, pendant qu'en d'autres occasions elle faisoit valoir son autorité, avec une hauteur extraordinaire.

Louïs arrive en Angleterre.

Les défenses du Pape n'ayant pas été capables de faire interrompre l'armement qui se faisoit en France, Louïs se trouva bien-tôt en état de faire voile en Angleterre, avec une Flotte de sept cens Vaisseaux. Cependant Jean qui s'étoit rendu à Douvre, à la premiere nouvelle du dessein des François, ne se croyant pas en état de s'opposer à leur descente, s'étoit retiré à Winchester. Ainsi Louïs ne trouvant aucune opposition, mit tranquillement ses troupes à terre au port de Sandwich. Ensuite il marcha contre Rochester, qui ne fit qu'une légère résistance. Ce premier succès lui procura toute la Province de Kent, excepté le Château de Douvre, où Jean avoit laissé une bonne Garnison, avec un brave & fidelle Gouverneur.

Il prend Rochester.

L'Abbé de St. Augustin le déclare excommunié.

Cependant le Pape avoit donné ordre à Gallon son Légat de passer en Angleterre, & d'y publier solennellement la Bulle d'excommunication contre les Barons. En même tems, il avoit chargé l'Abbé de St. Augustin, de déclarer le Prince Louïs excommunié, si tôt qu'il auroit mis le pied dans le Royaume. Louïs tâcha de prévenir ce coup, en représentant à l'Abbé, dans une Lettre, le droit qu'il avoit à la Couronne d'Angleterre. Entre autres raisons, il lui disoit que Jean n'étant monté sur le Trône, que par le consentement des Barons, la même autorité pouvoit le déposer, & mettre un autre Roi en sa place. L'Abbé ne s'étant point laissé gagner par ces raisons, dénonça le Prince Louïs & ses adhérens excommuniés, selon les ordres exprès qu'il avoit reçu du Pontife. Mais cela ne fut pas capable de faire désister ce Prince de son entreprise. Dès qu'il fut maître de Rochester, il se rendit à Londres, où les Barons & les Bourgeois lui prêterent serment de fidélité, après qu'il eut juré solennellement, qu'il rendroit à chacun ses héritages, & qu'il rétablirait la Nation dans ses privilèges. On ne trouve point dans les Historiens Anglois, que ce Prince fût couronné. Il est pourtant certain qu'il agissoit en Roi, & qu'il dispoisoit de tout ce qui regardoit le Gouvernement, comme s'il eût été légitimement revêtu de l'autorité Royale. Il donna la charge de Grand Chancelier à Simon Langton, qui étant irrité contre le Pape avoit sçu persuader aux Barons & aux Bourgeois de Londres, qu'on devoit mépriser les foudres de Rome. Ainsi, malgré l'Interdit, on célébra le Service divin dans cette Capitale, comme à l'ordinaire. Louïs de son côté, n'eut pas beaucoup de peine à suivre le Conseil qui s'accordoit si bien avec ses résolutions. Quand il s'étoit déterminé à cette entreprise, il avoit bien prévu qu'il trouveroit des obstacles de la part du Pape, & il s'étoit résolu à ne faire aucun cas de ses Censures. Il ne faisoit en cela que suivre l'exemple du Roi son Pere & des Evêques de France qui avoient appelé au Pape mieux informé de la Sentence d'Interdit

Louïs reçoit le serment des Barons & de la Ville de Londres.

Il fait Simon Langton Chancelier.

Les Barons méprisent les foudres du Pape.

dit



dit lancée contre tout le Royaume. On ne faisoit pas encore un grand usage des appels au futur Concile, ni de la distinction si commode, du St. Siège, d'avec la personne du Pape.

JEAN.  
1216.

Le nombre des partisans de Loüis croissant de jour en jour, à mesure que ce Prince continuoit ses progrès, il se rendit bien-tôt maître de la plupart des Provinces Méridionales. Après cela, il prit sa marche vers celles de Suffolck, & de Norfolck, qui se rangèrent aussi sous son obéissance. Pendant tous ces progrès il ne trouva aucune opposition que de la part de *Guillaume Collingham*, qui ayant ramassé environ mille Archers, côtoyoit toujours l'armée du Prince, & n'épargnoit pas les François qui s'écartoient pour piller. Peu de tems après, les partisans que Loüis avoit dans les Provinces du Nord, se rendirent maîtres d'Yorck, & l'invitèrent à marcher de ce côté-là, pour achever de réduire le País situé au-delà de l'Humber. Mais pendant qu'il se préparoit à cette expédition, il reçut une Lettre du Roi son Pere, qui lui reprochoit la faute qu'il avoit faite de laisser derriere lui les Châteaux de Douvre & de Windsor, qui lui étoient d'une plus grande importance que les Provinces Septentrionales. Cet avis obligea le Prince à retourner sur ses pas, pour faire le Siège de Douvre, pendant que les Barons Anglois, avec leurs propres troupes, allèrent assiéger Windsor. Ce fut dans ce même tems, qu'Alexandre I. Roi d'Ecosse, obéissant aux sommations de Loüis, se rendit auprès de lui, pour lui faire hommage en personne, des Terres qu'il tenoit de la Couronne d'Angleterre. Après qu'il se fut acquitté de ce devoir, Loüis & les Barons Anglois lui promirent avec serment qu'ils ne feroient jamais la Paix sans sa participation. Mais cette promesse fut ensuite mal exécutée. Peu de tems après, Jean eut le chagrin de se voir abandonné des troupes Flamandes & Poitevines, que Loüis avoit trouvé le moyen de lui débaucher.

Loüis fait  
de grands  
progrès.

Il assiége  
Douvre &  
les Barons  
assiègent  
Windsor.  
Le Roi d'E-  
cosse fait  
hommage à  
Loüis.

Pendant que ces choses se passoient en Angleterre, les Ambassadeurs que Loüis avoit envoyez à Rome, tâchoient par toutes sortes de moyens de justifier les prétentions de leur Maître sur la Couronne d'Angleterre. Ils appuyoient principalement son droit, sur son mariage avec Blanche de Castille, prétendant que, Jean ayant été légitimement déposé par les Barons, la Couronne étoit dévolue à Blanche sa nièce. Comme le détail qu'un Historien a donné de la Conférence que les Ambassadeurs eurent avec Innocent peut aider à éclaircir cette matiere, il ne sera pas hors de propos d'en rapporter quelque particularité. Le Pontife objectoit aux Ambassadeurs, que quand même Jean auroit été légitimement déposé, ses Enfans ne devoient pas être enveloppez dans son malheur. De plus qu'en supposant que ces Enfans, tout jeunes qu'ils étoient, avoient participé aux fautes de leur Pere, Aliénor de Bretagne qui étoit encore en vie précédoit tous les autres Prétendans. Enfin, que l'Empereur Othon, fils de la fille aînée de Henri II. devoit manifestement précéder Blanche de Castille qui étoit fille de la Cadette. Les Ambassadeurs répondirent, que le Pere d'Aliénor & la mere d'Othon n'étant plus au monde, la représentation ne pouvoit avoir lieu, mais que la mere de Blanche étant encore en vie, c'étoit avec raison que sa fille pouvoit la représenter. Mais, repliqua le Pape, par quelle raison Blanche doit-elle être préférée au Roi de Castille son frere, & la Reine de Leon sa sœur aînée? L'objection étoit embarrassante. Mais comme en cette occasion il ne s'agissoit pas tant de dire de

Loüis fait  
défendre  
son droit à  
Rome.  
M. Paris.

Objections  
du Pape &  
réponses  
des Ambas-  
sadeurs de  
Loüis.

bonnes



JEAN.  
1216.

bonnes raisons que d'en alléguer quelqu'une bonne ou mauvaise, afin de donner une espece de satisfaction au Pape, les Ambassadeurs ne demeurèrent pas court. Ils dirent que, quand il y avoit plusieurs Héritiers à une Succession, & que les plus prochains ne se présentoient pas pour la recueillir, les plus éloignez pouvoient s'en mettre en possession, sauf le droit d'autrui: Que c'étoit sur ce fondement que leur Maître étoit entré en Angleterre; mais que si dans la suite il se trouvoit un Héritier plus prochain que lui, ce Prince feroit toujours disposé à lui donner une satisfaction raisonnable. Innocent fut obligé de se contenter de cette réponse qui n'étoit pas tant alléguée pour prouver la justice du droit de Louïs, que pour témoigner cette déférence au Pontife, en discutant ce droit devant lui. Quelle que pût être sa décision, Louïs étoit résolu à poursuivre son prétendu droit, qu'il appuyoit bien moins sur l'équité que sur la force.

Jean va ravager les Provinces Orientales.  
M. Paris.

Les troupes Françoises & celles des Barons se trouvant occupées au Siège de Douvre & de Windsor, Jean, qui jusqu'alors s'étoit senti trop foible pour ofer paroître en campagne, se trouva en état de sortir de Winchester, pour aller dans les Provinces de Norfolk & de Suffolck, où il fit de grands ravages. Mais ayant appris que les Barons avoient levé le Siège de Windsor à dessein de l'aller combattre, il se retira proche de Stamford dans un poste avantageux, où il auroit été trop difficile de l'attaquer. Il n'avoit garde de s'exposer à donner bataille, dans la crainte où il étoit que les Officiers de son armée, dont la plupart étoient Sujets du Roi de France, ne fissent leur paix avec le Prince Louïs, par quelque insigne trahison. Cette politique étoit encore appuyée sur les avantages qu'il attendoit de la longueur de la guerre. Il croyoit avoir lieu d'espérer, que les Anglois ne tarderoient pas long-temps à se dégoûter des François, qui déjà commençoient à prendre avec eux des airs de Maîtres, & qui se mettoient peu en peine de se conformer à leur génie & à leurs manieres. Ce n'étoit pas sans fondement

Mécontentement des Anglois contre les François.

Secret découvert par le Vicomte de Melun.  
Knyghron.  
M. Paris.

qu'il se flatoit de cette espérance. Les Barons ne pouvoient voir, sans un extrême chagrin, toutes les récompenses distribuées aux Etrangers, & leurs propres héritages donnez aux Favoris du Prince qu'ils avoient appelé, comme si les Anglois n'eussent eu aucun droit aux conquêtes qui se faisoient. Mais tout cela n'auroit peut-être pas été suffisant, pour les engager à prendre d'autres mesures, si ce qu'ils apprirent de la bouche du Vicomte de Melun, l'un des principaux confidens de Louïs, ne les eût comme forcez à penser à leur sûreté. S'il en faut croire certains Historiens, ce Seigneur se trouvant à Londres, atteint d'une maladie mortelle, fit appeller ceux d'entre les Barons Anglois qui y avoient été laissez pour la garde de la Ville. Quand ils furent auprès de lui, il leur dit, qu'il ne pouvoit s'empêcher de leur découvrir un secret dont sa conscience se trouvoit chargée, & qui, s'il étoit plus long-tems ignoré des Anglois, les entraîneroit infailliblement dans une entière ruïne. Ensuite il leur déclara, que le Prince avoit résolu de se défaire, ou par bannissement, ou par d'autres voyes, de tous les Seigneurs qui avoient pris les armes contre le Roi Jean, les regardant comme des Traîtres à leur Souverain & à leur Patrie. Il ajouta, que cette résolution avoit été prise dans un Conseil composé de seize Seigneurs François, du nombre desquels il étoit lui-même, & que le Prince l'avoit confirmée par son serment.

Enfin,



Enfin, il leur déclara sur la foi d'un homme mourant, que ce qu'il venoit de dire étoit vrai, & qu'on devoit d'autant moins en douter qu'il étoit sur le point d'en aller rendre compte à Dieu. Les Historiens François traitent cette découverte de pure fable. Véritablement il faut avouer qu'il est difficile de comprendre la raison qui auroit pû porter le Prince Louis, à faire ce serment par avance devant seize témoins, quand même il auroit voulu par-là leur insinuer que c'étoit un moyen pour payer suffisamment leurs services. En effet, il y auroit eu trop d'imprudence à révéler si-tôt un si noir dessein. Cependant, soit que la chose fut vraie, ou qu'elle eût été inventée pour semer la discorde entre les François & les Anglois, ce prétendu secret étant divulgué fit une très-forte impression sur les esprits des Barons. Les effets qu'il produisit, furent d'autant plus grands qu'ils s'accordoient assez bien avec les soupçons que les Barons avoient déjà conçus contre les François. Depuis ce

JEAN.  
1216.

Considération sur ce secret prétendu.

Plusieurs des Barons se repentent d'avoir appelé Louis.

Cependant ce malheureux Prince étoit dans un perpétuel mouvement, ne sçachant à qui se fier, & ses propres amis lui étant devenus suspects. C'étoit par cette raison, qu'il évitoit avec soin les occasions de combattre, & qu'il faisoit incessamment diverses marches & contre-marches, pour rompre les mesures de ses ennemis. La Province de Norfolck étoit celle où il se croyoit le plus en sûreté. C'étoit-là qu'il avoit choisi la petite Ville de *Lyn*, pour y garder ses trésors, sa Couronne, son Sceptre, & ce qu'il avoit de plus précieux. Cette Ville lui avoit témoigné tant d'affection & de fidélité, que, pour lui donner des marques de sa reconnaissance, il lui accorda de grandes immunités. Entre autres choses, il y établit un Maire, auquel il fit présent de sa propre épée qui est encore précieusement conservée dans cette Ville. Cependant comme il se trouvoit pressé par les Barons, craignant que ses trésors ne fussent pas assez en sûreté dans *Lyn*, il résolut de les emporter avec lui dans un certain lieu de la Province de *Lincoln* où il avoit dessein de se retirer. Il s'en fallut bien peu qu'il ne pérît avec toute son armée, dans le grand marais qui sépare les deux Provinces de *Lincoln* & de *Norfolck*. Avant qu'il eût achevé de passer, la Mer étant montée dans la Rivière de *Welland*, qui couvre ce marais en haute marée, le mit dans un extrême danger. Mais s'il sauva sa personne, il ne put sauver son bagage qui fut tout englouti par les eaux. Il arriva cette même nuit à l'Abbaye de *Suines-head* où il coucha. Le chagrin qu'il conçut de la perte qu'il venoit de faire, perte irréparable dans les circonstances où il se trouvoit, le fit tomber dans une fièvre violente qu'il fit encore redoubler en mangeant inconsidérément quelques pêches. Le lendemain ne se trouvant pas en état de monter à cheval, il se fit porter en litière au Château de *Sleaford*, d'où, le jour suivant, il se rendit à *Newarck*. Ce fut-là que sentant son mal augmenter, il fit son Testament, dans lequel il institua pour son héritier Henri son Fils-aîné, qui n'étoit âgé que de dix ans. Les soins de son salut l'occupèrent entièrement pendant tout

Jean porte la couronne & ses trésors à *Lyn*.

Il accorde des privilèges à cette Ville.

Il se retire dans la Province de *Lincoln*.

Il perd son bagage & en devient malade de chagrin.

Il fait son Testament, & laisse sa Succession à



JEAN.  
1216.  
Henri son  
Fils, &  
meurt à  
Newark.

le reste de sa maladie, qui termina ses jours le 28. d'Octobre 1216. dans la cinquante & unième année de son âge, après un Regne toujours infortuné de dix-sept ans, sept mois & dix jours. Son Corps fut porté à Winchester, comme il l'avoit ordonné, & inhumé avec peu de pompe dans l'Eglise Cathédrale, où l'on voit encore son tombeau. Quelques-uns ont dit qu'il fut empoisonné par un Moine du Monastere de *Suines-head*: mais c'est à quoi il y a peu d'apparence puisque les Historiens contemporains n'en font aucune mention.

Caractere  
du Roi Jean

Si pour caractériser ce Prince on vouloit suivre *Matthieu Paris* son principal Historien, on ne pourroit qu'en donner une idée comme d'un des plus méchans hommes qui fut jamais. Mais, comme je l'ai déjà remarqué ailleurs, les Historiens des Princes qui ont eu des affaires avec la Cour de Rome, doivent être lus avec beaucoup de Précaution. Il vaut donc mieux, sans faire attention aux sentimens particuliers & aux expressions des Historiens, s'attacher uniquement à examiner les actions de ce Monarque, pour bien connoître son humeur & ses inclinations. Il est certain, qu'on ne peut que s'en faire une idée très-désavantageuse, quand on considère son inique procédé à l'égard de Richard son Frere, la mort du Prince Arthur son Neveu, dont il ne se lava jamais bien, la prison perpétuelle d'Aliénor de Bretagne sa Nièce, son divorce avec Havoise de Gloucester, son extrême indolence, lorsque Philippe Auguste lui envoie ses Etats de France, la bassesse qu'il témoigna, en résignant sa Couronne au Pape, son manque de foi envers les Barons, & enfin l'armée étrangere qu'il attira dans son Royaume, pour se venger de ses Sujets. Cependant, si l'on vouloit entreprendre de le justifier sur la plupart de ces articles, il ne seroit peut-être pas aussi difficile, qu'il le semble au premier abord. Mais sans entrer dans une discussion qui me mèneroit trop loin, je me contenterai de répéter au sujet de ce Prince, ce que j'ai dit ailleurs à l'égard de Guillaume le Roux. C'est que ne trouvant dans le Roi Jean, presque aucune qualité qui le rendit estimable, ce n'est pas la peine de s'arrêter à justifier quelques-unes de ses actions, quoi qu'il paroisse manifestement, que ceux qui ont écrit sa Vie ont beaucoup chargé son Portrait. Ce Prince avoit de grands défauts, mais qui auroient été moins sensibles, ou moins relevés par les Historiens, s'il eût été contemporain d'un Roi de France moins habile & moins ambitieux, d'un Pape moins fier & plus scrupuleux, & d'une Noblesse moins turbulente. Pour ce qui regarde les taxes qu'il leva sans le consentement des Etats, on peut dire, que ce n'étoit pas une chose fort extraordinaire, depuis Guillaume le Conquérant. C'est ce qu'on a pu remarquer dans quelques-uns des Regnes précédens, & c'est pourtant ce que plusieurs Historiens modernes relevent avec chaleur, comme si en ce tems-là l'Angleterre eût joui des mêmes Privilèges qu'elle possède aujourd'hui. Cependant, il est facile de comprendre, que les choses étoient alors sur un autre pied, quand on considère, qu'il falloit remonter jusqu'au tems des Rois Saxons, pour trouver les fondemens de ces Privilèges.

La fortune ne fut jamais d'accord avec le naturel du Roi Jean. Il aimoit l'aise & le repos, & sa destinée fut d'être continuellement en action. Son humeur n'étoit propre, ni pour la prospérité ni pour l'adversité. La première



te le rendoit trop fier, & la seconde l'abattoit d'une maniere surprenante. Ainsi, une médiocre fortune auroit été sans doute plus convenable à son génie.

JEAN.  
1216.

On accuse ce Prince d'avoir surpassé Henri II. son Père, en luxure, défaut qu'on ne s'avise guères de reprocher aux Souverains, avec exagération, à moins qu'on n'ait un dessein formé de les décrier pour d'autres raisons. On ne peut nier, qu'on n'ait tâché de peindre celui-ci avec les plus noires couleurs, afin de faire passer plus doucement le procédé du Pape envers lui. Cela paroît manifestement par la calomnie dont on a voulu le noircir, en avançant, qu'il envoya des Ambassadeurs au Miramolin d'Afrique, pour lui offrir son Royaume, avec promesse d'embrasser la Religion de Mahomet, à quoi il n'y a aucune apparence. Cependant, quelque peu vrai-semblable que soit cette accusation, il se trouve des Historiens modernes qui n'ont pas fait difficulté de la donner pour vraie, sur ce qu'ils ont cru, que Mathieu Paris, qui écrivoit sous le Regne de Henri III. Fils de Jean, n'auroit pas osé l'avancer, si elle n'eût pas été fondée. Mais cette raison paroît peu solide, puisque cet Historien a bien osé parler en termes peu respectueux de Henri III. même, sans craindre son ressentiment dont il étoit peut-être à couvert quand il écrivoit. Ajoutons encore, qu'en ce tems-là, les Livres ne passaient pas d'abord entre les mains du Public, & qu'ils demeuroient quelquefois long-tems cachez dans les Monasteres, sans être lus.

M. Paris.

Jean fut toujours malheureux, & si l'on en croit les Historiens, toujours haï de ses Sujets. On ne sçait pourtant comment accorder cette constante haine des Anglois, avec la facilité qu'il trouvoit à lever des armées quand il en avoit besoin, & même pendant qu'il demeura dans les liens de l'Excommunication. Il faut donc distinguer deux périodes dans le Regne de ce Prince. La premiere comprend le tems qui s'écoula, depuis son avènement à la Couronne, jusqu'à ce qu'il l'eut résignée au Pape. Pendant ce tems-là, s'il ne fut pas beaucoup estimé, du moins il ne paroît pas qu'on eût pour lui cette haine, que sa mauvaise conduite lui attira dans la suite. La seconde période commence au tems de cette résignation, & dure jusqu'à la fin de sa vie. Pendant celle-ci, on ne peut disconvenir, que ses Sujets n'eussent une très-forte aversion pour lui. Si pourtant on considère son Gouvernement, indépendamment de ses qualitez personnelles, on peut dire, qu'il ne fut pas des plus mauvais. Ce fut lui principalement qui régla la forme du Gouvernement civil de la Ville de Londres, & de la plupart des autres Villes du Royaume, tel qu'on le voit aujourd'hui. Selon le sentiment de Cambden & de quelques autres, Jean fut le premier qui fit battre de la monnoye sterling. Les cérémonies qui s'observoient à l'installation d'un Comte, ont ce même Prince pour auteur. Enfin il établit les Loix d'Angleterre en Irlande, & donna aux cinq Ports les Privilèges dont ils jouissent encore aujourd'hui.

Les deux premieres Femmes de Jean ne lui donnerent point d'enfans. D'Isabeau d'Angoulême, sa troisième Femme, il laissa deux Fils & trois Filles. *Henri* lui succéda; *Richard* fut Comte de Cornouaille, & ensuite élu Roi des Romains. Des trois Filles, *Jeanne* fut Femme d'Alexandre II. Roi d'Ecosse; *Eléonor* épousa Guillaume Marshal Comte de Pembrock, & en secondes noces, Simon de Montfort, Comte de Leicester. L'Empereur Frédéric II. eut pour Femme la troisième, nommée *Isabelle*.

Ses Femmes  
& ses En-  
fans.



Evénemens  
remarquables pen-  
dant son  
Regne.

Les événemens les plus remarquables arrivés dans les Païs étrangers pendant ce Regne, sont la prise de Constantinople par les armes des François & des Vénitiens en 1204. & la Croisade contre les Albigeois, qui enfanta l'Inquisition.

+++++

## CHARTRE DES COMMUNES LIBERTEZ,

O U

## LA GRANDE CHARTRE,

Accordée par le Roi JEAN à ses Sujets, l'an 1215.

+++++

JEAN, par la Grace de Dieu, Roi d'Angle-  
terre, &c.

*A tous les Archevêques, Evêques, Comtes, Barons, &c.*

GRANDE  
CHARTRE.

**Q**U'il vous soit notoire, que Nous, en présence de Dieu, pour le salut de notre ame, & de celles de nos Ancêtres & Descendans, à l'honneur de Dieu, à l'exaltation de l'Eglise, & pour la réformation de notre Royaume, en présence des vénérables Peres *Etienn*e, Archevêque de Cantorbéri, Primat d'Angleterre, & Cardinal de la Sainte Eglise Romaine, *Henri*, Archevêque de Dublin, *Guillaume*, Evêque de Londres, & autres nos Vassaux & Hommes-Liges, avons accordé & par cette présente Chartre, accordons, pour Nous & pour nos Héritiers & Successeurs à jamais:

I.

Que l'Eglise d'Angleterre sera libre, & jouïra de tous ses droits & Libertez, sans qu'on y puisse toucher en façon quelconque. [ Nous (1) voulons que les Privilèges de l'Eglise soient par elle possédés, de telle maniere qu'il paroisse, que la Liberté des Elections, estimée très-nécessaire dans l'Eglise Anglicane, & que nous avons accordée & confirmée par notre Chartre, avant nos différends avec les Barons, a été accordée par un acte libre de notre volonté, & nous entendons que ladite Chartre soit observée par nous, & par nos Successeurs à jamais. ]

II.

(1) Ce qui est mis ici entre deux crochets, aussi bien que dans quelques-uns des Attiches suivans, ne se trouve pas dans quelques Copies, ou s'y trouve avec quelque diversité.



## II.

Nous avons aussi accordé à tous nos Sujets libres du Royaume d'Angleterre, pour Nous & pour nos Héritiers & Successeurs, toutes les Libertez spécifiées ci-dessous, pour être possédées par eux & par leurs Héritiers, comme le tenant de Nous & de nos Successeurs.

GRANDE  
CHARTRE.

## III.

Si quelqu'un de nos Comtes, Barons, ou autres qui tiennent des Terres de Nous, sous la redevance d'un service militaire, vient à mourir, laissant un Héritier en âge de Majorité, cet Héritier ne payera, pour entrer en possession du Fief, que selon l'ancienne taxe, sçavoir l'Héritier d'un Comte, pour tout son Fief, 100. marcs, l'Héritier d'un Baron, pour un Fief entier, 100. Schellings, & tous les autres à proportion, selon l'ancienne taxe des Fiefs.

## IV.

Si l'Héritier se trouve en âge de Minorité, le Seigneur, de qui son Fief relève, ne pourra prendre la Garde-noble de sa personne, avant que d'en avoir reçu l'Hommage qui lui est dû. Ensuite, cet Héritier étant parvenu à l'âge de vingt & un an, sera mis en possession de son Héritage, sans rien payer au Seigneur. Que s'il est fait Chevalier pendant sa Minorité, son Fief demeurera pourtant sous la garde du Seigneur, jusqu'au tems ci-dessus marqué.

## V.

Celui qui aura en garde les Terres d'un Mineur, ne pourra prendre sur ces mêmes Terres, que des profits & des services raisonnables, sans détruire ni détériorer les biens des Tenanciers, ni rien de ce qui appartient à l'Héritage. Que s'il arrive que Nous commettrions ces Terres à la garde d'un Shérif, ou de quelque autre personne que ce soit, pour nous en rendre compte, & qu'il y fût quelque dommage, nous promettons de l'obliger à le réparer, & de donner la garde de l'Héritage à quelque Tenancier discret du même Fief, qui en sera responsable envers Nous, de la même manière.

## VI.

Les Gardiens des Fiefs maintiendront en bon état, tant les maisons, parcs, gatennes, étangs, moulins, & autres choses en dépendant, que les revenus, & les rendront à l'Héritier, lorsqu'il sera en âge, avec sa Terre bien fournie de charruës & autres choses nécessaires, ou du moins, autant qu'ils en auront reçu. La même chose sera observée, dans la garde qui nous appartient, des Archevêchez, Evêchez, Prieurez, Abbayes, Eglises, &c. excepté que ce droit de garde ne pourra pas être vendu.

## VII.

Les Héritiers seront mariez selon leur état [ & condition, & les Parens en seront informez avant que le mariage soit contracté. ]

## VIII.

Aussi-tôt qu'une femme sera veuve, on lui rendra ce qu'elle aura eu en dot, ou son Héritage, sans qu'elle soit obligée de rien payer pour cette restitution, non plus que pour le doüaire qui lui sera dû sur les biens qu'elle & son mari auront possédés, jusqu'à la mort du mari. Elle pourra demeurer dans la principale maison de son défunt mari, quarante jours après sa mort, & pendant ce tems-là, on lui assignera son doüaire, en cas qu'il n'ait pas été réglé auparavant. Mais si la principale maison étoit un Château fortifié, on pour-



GRANDE CHARTRE.] ra lui assigner quelque autre demeure où elle soit commodément, jusqu'à ce que son doüaire soit réglé. Elle y sera entretenüe de tout ce qui sera raisonnablement nécessaire pour sa subsistance, sur les revenus des biens communs d'elle & de son défunt mari. Le doüaire sera réglé à la troisième partie des Terres possédées par son mari, pendant qu'il étoit en vie, à moins que, par son Contract de mariage, il n'ait été réglé à une moindre portion.

## IX.

On ne pourra contraindre aucune veuve, par la faisie de ses meubles, à prendre un autre mari, pendant qu'elle voudra demeurer dans l'état de viduité. Mais elle sera obligée de donner caution qu'elle ne se remariera point sans notre consentement, si elle relève de Nous, ou sans celui du Seigneur de qui elle relève immédiatement.

## X.

Ni Nous, ni nos Baillifs, ne ferons jamais saisir les Terres ou les rentes de qui que ce soit, pour dettes, tant que le Débiteur aura des meubles pour payer sa dette, & qu'il paroîtra prêt à satisfaire son Créancier. Ceux qui auront cautionné ne seront point exécutez, tant que le Débiteur même sera en état de payer.

## XI.

Que si le Débiteur ne paye point, soit par impuissance, soit par défaut de volonté, on exigera la dette des Cautions, lesquelles auront une hypothèque sur les biens & rentes du Débiteur, jusqu'à la concurrence de ce qui aura été payé pour lui, excepté qu'il fasse voir une décharge des Cautions.

## XII.

[ Si quelqu'un a emprunté de l'argent des Juifs, & qu'il meure avant que la dette soit payée, l'Héritier, s'il est Mineur, ne payera point d'intérêt pour cette dette, tant qu'il demeurera en âge de Minorité, de qui que ce soit qu'il relève. Que si la dette vient à tomber entre nos mains, Nous nous contenterons de garder le gage livré par le Contract, pour sûreté de la même dette. ]

## XIII.

[ Si quelqu'un meurt étant Débiteur des Juifs, sa Veuve aura son doüaire, sans être obligée de payer aucune partie de cette dette. Et si le défunt a laissé des enfans Mineurs, ils auront la subsistance proportionnée au bien réel de leur pere, & du surplus, la dette sera payée. Sauf toutefois le service dû au Seigneur. Les autres dettes dûes à d'autres qu'à des Juifs, seront payées de la même manière. ]

## XIV.

Nous promettons de ne faire aucune levée ou impositions, soit pour le droit de *Scutage* (1), ou autre, sans le consentement de notre commun Conseil du Royaume, à moins que ce ne soit pour le rachat de notre personne, ou pour faire notre fils-aîné Chevalier, ou pour marier une fois seulement, notre fille-aînée, dans tous lesquels cas, nous lèverons seulement une aide raisonnable & modérée.

## XV.

(1) Le *Scutage* étoit un service militaire à quoi les possesseurs des Fiefs étoient obligez envers le Roi. Il se prend aussi pour ce que les Feudataires payoient au Roi, pour être dispensés de ce service & encore pour la taxe qui étoit imposée sur chaque Vassal, pour quelque service public. Depuis Guillaume I. les Rois avoient souvent imposé de pareilles taxes, sans le consentement des Etats.



## XV.

[ Il en sera de même à l'égard des Subsidés que nous lèverons sur la Ville de Londres, laquelle jouira de ses anciennes Libertez & Coûtumes, tant sur l'eau que sur terre.]

GRANDE  
CHARTRE.

## XVI.

Nous accordons encore à toutes les autres Citez, Villes, Bourgs, & Villages, aux Barons des cinq-Ports (1), & à tous autres Ports, qu'ils puissent jouir de leurs Privilèges, & anciennes Coûtumes, & envoyer des Députés au Conseil commun pour y régler ce que chacun doit fournir, les trois cas de l'Article XIV. exceptez.

## XVII.

[ Quand il sera question de régler ce que chacun devra payer pour le droit de *Scutage*, Nous promettons de faire sommer, par des ordres particuliers, les Archevêques, les Evêques, les Abbez, les Comtes, & les Grands Barons du Royaume, chacun en son particulier.]

## XVIII.

[ Nous promettons encore de faire sommer en général, par nos Shérifs ou Baillifs, tous ceux qui tiennent des Terres de nous en Chef (2), quarante jours avant la tenuë de l'Assemblée Générale, de se trouver au lieu assigné, & dans les sommations, Nous déclarerons les causes pour lesquelles l'Assemblée sera convoquée.]

## XIX.

[ Les Sommations étant faites de cette manière, on procédera sans délai à la décision des affaires, selon les avis de ceux qui se trouveront présens, quand même tous ceux qui auront été sommés n'y seroient pas.]

## XX.

Nous promettons de n'accorder à aucun Seigneur que ce soit la permission de lever aucune somme sur ses Vassaux & Tenanciers, si ce n'est pour le délivrer de prison, pour faire son fils-ainé Chevalier, ou pour marier sa fille-ainée, dans lesquels cas, il pourra seulement lever une taxe modérée.

## XXI.

On ne saisira les meubles d'aucune personne, pour l'obliger, à raison de son Fief, à plus de service qu'il n'en doit naturellement.

## XXII.

La Cour des *Communs Plaidoyers* ne suivra plus notre personne, mais elle demeurera fixe en un certain lieu. Les procès touchant l'*Expulsion de possession* (3), la *Mort d'un Ancêtre* (4), ou la *Présentation aux Bénéfices*, seront jugés dans la Province dont les Parties dépendent, de cette manière: Nous ou notre Grand Justicier, enverrons une fois tous les ans, dans chaque Comté, des

(1) Les cinq Ports étoient situés dans la Province de Kent. Ils avoient de grands Privilèges, que le Roi Jean avoit lui-même augmentés. Les Gouverneurs en étoient nommez Barons, comme ils le sont aujourd'hui.

(2) Il semble qu'on peut inférer de cet Article, qu'il n'y avoit que ceux qui tenoient en Chef des Terres de la Couronne, qui eussent droit d'assister aux assemblées Générales ou Parliemens. Autrement, il étoit naturel de faire mention ici des Députés des Communes, si elles eussent alors joui de ce droit.

(3) Pour demander que le Possesseur d'un bien en soit démis.

(4) Pour la poursuite faite par le fils ou un autre descendant d'un homme tué.



des Juges, qui avec les Chevaliers des mêmes Comtez, tiendront leurs Assises, dans la Province même (1).

## XXIII.

Les procès qui ne pourront pas être terminez dans une Session, ne pourront être jugez dans un autre Lieu du Circuit des mêmes Juges; & les affaires, qui, pour leurs difficultez, ne pourront pas être décidées par ces mêmes Juges seront portées à la Cour du Banc du Roi.

## XXIV.

Toutes les affaires qui regardent la *Derniere Présentation aux Eglises* seront portées à la Cour du Banc du Roi, & y seront terminées.

## XXV.

Un *Tenancier libre* (2) ne pourra pas être mis à l'amende, pour de petites fautes, mais seulement pour les grandes, & l'amende sera proportionnée au crime, sauf la subsistance dont il ne pourra être privé. Il en sera usé de même à l'égard des Marchands, auxquels on sera tenu de laisser ce qui leur sera nécessaire pour entretenir leur commerce.

## XXVI.

Semblablement, un Païsan, ou autre personne nous appartenant, ne pourra être mis à l'amende, qu'aux mêmes conditions. C'est-à-dire, qu'on ne pourra point toucher aux instrumens servant au labourage. Aucune des susdites amendes, ne sera imposée que sur le Serment de douze hommes du voisinage reconnus pour gens de bonne réputation.

## XXVII.

Les Comtes & les Barons ne seront mis à l'amende que par leurs Pairs (3), & selon la qualité de l'offense.

## XXVIII.

Aucun Ecclésiastique ne sera mis à une amende proportionnée au revenu de son Bénéfice, mais seulement aux Biens laïques qu'il possède, & selon la qualité de sa faute.

## XXIX.

On ne contraindra aucune Ville, ni aucune personne, par la faïsse des meubles, à faire construire des ponts sur les rivières, à moins qu'elles n'y soient obligées par un ancien droit.

## XXX.

On ne fera aucune digue aux rivières, qu'à celles qui en ont eu du tems de Henri I.

## XXXI.

Aucun Shérif, Connétable, Coroner (4) ou autre Officier, ne pourra tenir les Plaids de la Couronne.

## XXXII.

(1) Selon les apparences, depuis la Conquête, les Rois avoient aboli, ou considérablement altéré cette manière de juger les Procès, afin de se rendre maîtres des Jugemens.

(2) On appelloit *Tenanciers libres*, tous ceux qui tenoient des Terres, ou du Roi ou de quelque autre Seigneur, sous certaines redevances, pour les distinguer des Vilains, ou Païsans, qui étoient regardez comme une espece d'Esclaves. Quoique les Païsans soient présentement sur un autre pied, le terme de *Free-Holder*, ou Tenancier libre, s'est conservé jusqu'à présent.

(3) En Angleterre, il n'y a que deux Ordres de Sujets, sçavoir les *Pairs du Royaume*, & les *Communes*. Les premiers ont pour leurs Pairs tous les autres Pairs du Royaume, & pour ceux qui sont de l'Ordre des Communes, ils sont censés Pairs les uns des autres.

(4) *Coroner* est un Magistrat qui fait la visite des Corps de ceux qui ont été tuez, & qui décide, qu'un tel est mort de mort violente, ou le contraire.



## XXXII.

Les Comtez, Centaines, Wapentacks, Dixaines<sup>(1)</sup> demeureront fixez selon l'ancienne forme, les Terres de notre Domaine particulier exceptées.

GRANDE  
CHARTRE.

## XXXIII.

Si quelqu'un tenant de Nous un Fief Laïque, meurt, & que le Shérif ou Baillif produise des preuves pour faire voir que le défunt étoit notre débiteur, il sera permis de saisir & d'enregistrer ses meubles trouvez dans le même Fief, jusqu'à la concurrence de la somme dûë, & cela par l'inspection de quelques voisins réputez gens d'honneur, afin que rien ne soit détourné, jusqu'à ce que la dette soit payée. Le surplus sera laissé entre les mains des Exécuteurs du Testament du défunt. Que s'il se trouve que le défunt ne nous devoit rien, le tout sera laissé à l'Héritier, sauf les droits de la veuve & des enfans.

## XXXIV.

Si quelque Tenancier meurt sans faire Testament, ses effets mobilières seront distribués par les plus proches parens & amis, avec l'approbation de l'Eglise, sauf ce qui étoit dû par le défunt.

## XXXV.

Aucun de nos Baillifs, ou Connétables, ne prendra le grain, ou autres effets mobilières d'une personne qui ne sera pas de sa juridiction, à moins qu'il ne le paye comptant, ou qu'il n'ait auparavant convenu avec le vendeur du tems du paiement. Mais si le vendeur est de la Ville même, il sera payé dans quarante jours.

## XXXVI.

On ne pourra saisir les meubles d'aucun Chevalier, sous prétexte de la garde des Châteaux, s'il offre de lui-même le service, ou de donner un homme en sa place, en cas qu'il ait une excuse valable, pour s'en dispenser lui-même.

## XXXVII.

S'il arrive qu'un Chevalier soit commandé pour aller servir à l'armée, il sera dispensé de la garde des Châteaux, tout autant de tems qu'il fera son service à l'armée, pour raison de son Fief.

## XXXVIII.

Aucun Shérif ou Baillif ne prendra par force, ni Chariots ni Chevaux, pour porter notre bagage, qu'en payant le prix ordonné par les anciens Réglemens, sçavoir dix sols par jour pour un Chariot à deux Chevaux, & quatorze sols pour un à trois Chevaux.

## XXXIX.

Nous promettons de ne faire point prendre les Chariots des Ecclésiastiques, ni des Chevaliers ni des Dames de qualité, non plus que du bois pour l'usage de nos Châteaux, que du consentement des Propriétaires.

## XL.

Nous ne tiendrons les Terres de ceux qui seront convaincus de félonie, qu'un an & un jour: après quoi nous les mettrons entre les mains du Seigneur.

## XLI.

(1) Ces mots ont été expliqués dans la Dissertation sur les Coutumes des Anglo Saxons.



GRANDE  
CHARTRE.

## XLI.

Tous les filets à prendre des Saumons ou autres poissons, dans les Rivières de Midway, ou dans la Tamise, & dans toutes les Rivières d'Angleterre, excepté sur les Côtes, seront ôtez.

## XLII.

On n'accordera plus aucun *writ* ou Ordre appelé *Præcipe* (1) par lequel un Tenancier doive perdre son procès.

## XLIII.

Il y aura une même mesure dans tout le Royaume, pour le vin & pour la bière aussi bien que pour le grain, & cette mesure sera conforme à celle dont on se sert à Londres. Tous les draps auront une même largeur, sçavoir deux verges entre les deux lisieres. Les poids seront aussi les mêmes dans tout le Royaume.

## XLIV.

On ne prendra rien, à l'avenir, pour les *Writs* ou Ordres d'informer, de celui qui désirera qu'information soit faite, touchant la perte de la vie ou des membres de quelque personne. Mais ils seront accordez *gratis* & ne seront jamais refusez.

## XLV.

Si quelqu'un tient de nous une Ferme, soit *Socage* ou *Burgage* (2) & quelques Terres d'un autre, sous la redevance d'un service militaire, Nous ne prétendrons point, sous prétexte de cette Ferme, avoir la garde de l'Héritier Mineur, ou de la Terre qui appartient au Fief d'un autre. Nous ne prétendrons pas même à la garde de la Ferme, à moins qu'elle ne soit sujette à un service militaire.

## XLVI.

Nous ne prétendrons point avoir la garde d'un enfant Mineur, ou de la Terre qu'il tient d'un autre sous l'obligation d'un service militaire, sous prétexte qu'il nous devra quelque petite redevance, comme de nous fournir des épées, ou des flèches ou quelque autre chose de cette nature.

## XLVII.

Aucun Baillif, ou autre de nos Officiers, n'obligera personne à se purger par serment sur sa simple accusation, ou témoignage, à moins que ce témoignage ne soit confirmé par des gens dignes de foi.

## XLVIII.

On n'arrêtera, ni n'emprisonnera, ni ne dépossédera de ses biens, coutumes & libertez, & on ne fera mourir aucune personne, de quelque manière que ce soit, que par le Jugement de ses Pairs (3) selon les Loix du Païs.

## XLIX.

Nous ne vendrons, ne refuserons, ou ne différerons la Justice à personne.

L.

Nos Marchands, s'ils ne sont publiquement prohibez, pourront librement aller

(1) Le *Writ* ou Ordre appelé *Præcipe*, parce qu'il commence par ces mots *Præcipe quod reddat*, à divers usages dans le Droit Anglois. Il signifie en général un Ordre du Roi, ou de quelque Cour de Justice, de mettre en possession celui qui se plaint d'avoir été injustement dépouillé. Apparemment il s'étoit introduit divers abus sur cet Article.

(2) Ces mots ont été expliquez dans la Dissertation.

(3) Voyez la Note sur l'Article XXVII.



aller & venir dans le Royaume, en sortir, y demeurer, le traverser par terre ou par eau, acheter, vendre, selon les anciennes coutumes, sans qu'on puisse imposer sur eux aucune maltôte, excepté en tems de guerre, ou quand ils seront d'une Nation en guerre avec nous. GRAND  
CHARTRE.

## L I.

S'il se trouve de tels Marchands dans le Royaume, au commencement d'une guerre, ils seront mis en sûreté, sans aucun dommage de leurs personnes ni de leurs effets, jusqu'à ce que Nous, ou notre Grand Justicier, soyons informez de la maniere dont nos Marchands sont traitez chez les ennemis, & si les nôtres sont bien traitez, ceux-ci le seront aussi parmi nous.

## L I I.

Il sera permis, à l'avenir, à toutes personnes de sortir du Royaume, & d'y retourner en toute sûreté, sauf le droit de fidélité qui nous est dû. Excepté toutefois, en tems de guerre, & pour peu de tems, quand il sera nécessaire pour le bien commun du Royaume. Excepté encore les prisonniers, & les proscrits, selon les Loix du País, & les Peuples qui seront en guerre avec nous, aussi bien que les Marchands d'une Nation ennemie, comme en l'Article précédent.

## L I I I.

Si quelqu'un relève d'une Terre qui vienne à nous écheoir, soit par confiscation, ou autrement, comme de *Wallingford*, de *Boulogne*, de *Nottingham*, de *Lencastre*, qui sont en notre possession, & qui sont des Baronnies, & qu'il vienne à mourir, son Héritier ne donnera rien, & ne sera tenu de faire autre service, que celui auquel il seroit obligé, si la Baronnie étoit dans la possession de l'ancien Baron, & non dans la notre. Nous tiendrons ladite Baronnie de la même maniere que les anciens Barons la tenoient avant Nous. Nous ne prétendrons point, pour raison de ladite Baronnie tombée entre nos mains, avoir la Garde-noble d'aucun des Vassaux, à moins que celui qui possède un Fief relevant de cette Baronnie, ne relevât aussi de Nous, pour un autre Fief, sous l'obligation d'un service militaire.

## L I V.

Ceux qui ont leurs habitations hors de nos Forêts, ne seront point obligez de comparoître devant nos Juges des Forêts sur des sommations générales, mais seulement ceux qui sont intéressés dans le Procès, ou qui sont cautions de ceux qui ont été arrêtez pour malversation concernant nos Forêts.

## L V.

Tous les Bois qui ont été réduits en Forêts par le Roi Richard notre Frere, seront rétablis en leur premier état, les Bois de nos propres Domaines exceptez.

## L V I.

Personne ne pourra vendre ou donner aucune partie de sa Terre, au préjudice de son Seigneur. C'est-à-dire, à moins qu'il ne lui en reste assez pour pouvoir faire le service dû au Seigneur.

## L V I I.

Tous Patrons, d'Abbayes qui ont des Chartres de quelqu'un des Rois d'Angleterre, contenant droit de Patronat, ou qui possèdent ce droit, de tems immémorial, auront la garde de ces Abbayes, pendant la vacance, comme ils doivent l'avoir, selon ce qui a été déclaré.



Personne ne sera mis en prison sur l'appel d'une femme, pour la mort d'aucun autre homme que du propre mari de la femme.

On n'en tiendra le *Shire-gemot* (1) ou la Cour du Comté, qu'une fois le mois, à moins que ce ne soit dans les lieux où la coutume est de mettre un plus grand intervalle entre les Sessions, où l'on continuera de même, selon l'ancienne coutume.

Aucun Shérif ou Baillif ne tiendra son *Tour* (2) ou sa Cour, que deux fois l'an; sçavoir, la première, après les Fêtes de Pâques, la seconde, après la S. Michel & dans les lieux accoutumés. Alors l'inspection ou examen des cautions ou sûretés dont les hommes libres de notre Royaume se servent mutuellement, se fera, au terme de S. Michel, sans aucune oppression; de telle manière, que chacun ait les mêmes libertés dont il jouissoit sous le Règne de Henri I. & de celles qu'il peut avoir obtenues depuis.

Que ladite Inspection se fasse de telle sorte, qu'elle ne porte aucun préjudice à la paix, & que la Dixaine soit remplie comme elle le doit être.

Que le Shérif n'opprime & ne vexé personne, mais qu'il se contente des droits que les Shérifs avoient accoutumé de prendre sous le Règne de Henri I.

Qu'à l'avenir, il ne soit permis à qui que ce soit, de donner sa Terre à une Maison Religieuse, pour la tenir ensuite en Fief, de cette Maison.

Il ne sera point permis aux Maisons Religieuses de recevoir des Terres de cette manière, pour les rendre ensuite aux Propriétaires, à condition de relever des Monastères. Si à l'avenir, quelqu'un entreprend de donner sa Terre à un Monastère, & qu'il en soit convaincu, le don sera nul, & la Terre donnée sera confisquée au profit du Seigneur (3).

Le droit de *Scutage* sera perçu à l'avenir, selon la coutume pratiquée sous Henri I. Que les Shérifs n'entreprennent point de vexer qui que ce soit, mais qu'ils se contentent de leurs droits.

Toutes les Libertés & Privilèges que nous accordons par cette présente Chartre, à l'égard de ce qui nous est dû par nos Vassaux, seront observés de même par les Clercs & par les Laïques, à l'égard de leurs Tenanciers.

Sauf le droit des Archevêques, Evêques, Abbez, Prieurs, Templiers, Hospitaliers, Comtes, Barons, Chevaliers, & de tous les autres, tant Laïques qu'Ecclésiastiques, dont ils jouissoient avant cette Chartre.

Témoins, &c.

CHAR-

(1) Ce terme a été expliqué dans la Dissertation.

(2) *Shérifs-Turn*. C'est une Cour tenue par les Shérifs de chaque Comté, pour y enregistrer les Dixaines, centaines &c. Sur quoi voyez la Dissertation & le Règne d'Alfred.

(3) Cet Article ayant été mal observé dans la suite, il fut fait, sous le Règne d'Edouard I. un Statut appelé de *Mair-morte*, qui renouvella ces défenses.



# CHARTRE

## DES FORETS (1)

Accordée par le Roi JEAN à ses Sujets  
l'an 1215.

JEAN, par le grace de Dieu, Roi d'Angleterre, &c.

Qu'il soit notoire à tous, qu'à l'honneur de Dieu, pour le salut de notre ame, & de celles de nos Ancêtres & Successeurs, pour l'exaltation de l'Eglise, & pour la réformation de notre Royaume, Nous avons, de notre libre & franche volonté, accordé, pour Nous & pour nos Successeurs, les libertez ci-dessous spécifiées, pour être observées à jamais dans tout notre Royaume d'Angleterre.

I.

Premièrement, tout ce que Henri I. notre Bisayeul, a mis en Forêts, sera examiné par des gens de bien & capables, & s'il se trouve qu'il ait réduit en Forêts d'autres Bois que ceux qui lui appartenoient en propre, ils seront remis en leur premier état. Que si ce sont ses propres Bois, ils demeureront en Forêts, sauf le droit du pâturage à ceux qui avoient accoutumé d'en jouir.

II.

Comme les Articles LIV. & LV. de la GRANDE CHARTRE, qui sont ici réduits en un seul Article.

III.

Les Archevêques, Evêques, Abbez, Prieurs, Comtes, Barons, Chevaliers & Tenanciers libres, qui ont des Bois dans quelque une de nos Forêts, les posséderont de la même manière qu'ils les possédoient du tems de Henri I. Ils seront pour toujours déchargés de l'imputation d'avoir usurpé les Terres du Roi, les grands chemins &c. & d'avoir converti les Bois en Terres labourables,

Pp iij

(1) Les Forêts appartenoient originairement à la Couronne, & les Rois en avoient cédé diverses parties à des Particuliers qui les avoient défrichées & reduites en pâturages, ou en terres labourables. Cependant tout ce qui avoit été défriché portoit toujours le même nom de Forêt. Ces Forêts appartenant toujours au Roi, soit comme Propriétaire, ou comme Souverain, étoient un sujet continuel de vexations, tant contre ceux qui en tenoient une partie du Roi, que contre les voisins, sous prétexte des Droits Royaux.



bles, sans permission, depuis ce tems-là jusqu'à notre Couronnement. Mais ceux qui le feront à l'avenir, sans permission, en seront responsables (1).

## IV.

Les Inspecteurs examineront les Forêts, de la même manière qu'on le pratiquoit au tems de Henri I. & non autrement.

## V.

L'inspection touchant les Chiens qui sont dans les Forêts, & qui n'ont point les ongles coupez, ne sera faite à l'avenir, qu'une fois tous les trois ans, sur l'examen & le témoignage de gens dignes de foi, & non autrement. Celui dont le Chien sera trouvé en ce tems-là, sans avoir les ongles rognez, sera condamné à une amende de trois Schellings. On ne prendra point à l'avenir un Bœuf, pour la réparation de cette offense. Pour que le Chien soit dans le cas requis par les Statuts, il suffira que les trois ongles du pied de devant soient rognez ou qu'on lui ait coupé la pélite qu'il a sous le pied. On n'observera cette Ordonnance touchant les Chiens, que dans les lieux où elle étoit établie, sous le Regne de Henri I.

## VI.

Qu'aucun Garde des Forêts ne présume à l'avenir de tenir des Cabarets à bière, ni de faire aucune collecte de gerbes, soit d'avoine soit de froment, ni aucune sorte d'imposition. Que par l'avis, & sur le Serment de douze Inspecteurs des Forêts, lorsqu'ils feront leur *Inquisition*, on établisse le nombre de Gardes qui sera jugé suffisant pour garder chaque Forêt.

## VII.

Les Tenanciers d'une Forêt ne tiendront leur Cour ou Assemblée, que trois fois l'an, sçavoir, la première, quinze jours après la St. Michel, quand les Officiers nommez *Agistes* vont marquer les lieux que les troupeaux doivent occuper pour y paître. La seconde, environ la Fête de St. Martin, quand les mêmes *Agistes* vont recevoir le paiement pour la pâture des troupeaux. Dans ces deux Assemblées, les seuls Forêtiers, *Verdiers* & *Agistes* (2), seront obligez de s'y trouver & aucune personne n'y sera contrainte. La troisième Assemblée se tiendra quinze jours avant la Fête de St. Jean Baptiste, pour examiner le nombre des jeunes Daims. A cette dernière n'assisteront que les *Forêtiers* & les *Verdiers* & aucun autre ne sera obligé de s'y trouver.

## VIII.

Les Forêtiers & les Verdiers s'assembleront tous les quarante jours, pour examiner les malversations commises, tant concernant la pâture, que les Bêtes fauves, & ceux qui les auront commises, seront obligez de comparoître devant ces Officiers. Mais ces Assemblées ne se tiendront que dans les lieux accoutumez.

## IX.

Chaque homme libre pourra prendre du bétail étranger dans son propre Bois, & en recevoir le paiement.

## X.

Nous accordons, que chaque homme libre puisse mener ses pourceaux à tra-

(1) Tous les Articles de cette Chartre font voir combien les Sujets étoient opprimez, sous prétexte de la conservation des Forêts Royales.

(2) En Anglois, *Verderors* & *Agisters*.



travers nos Forêts, pour les conduire, ou dans son propre Bois ou ailleurs. Et s'ils ne font que passer une nuit dans quelque une de nos Forêts, il ne sera pas obligé de rien payer pour cela.

CHARTRE  
DES FO-  
RETS.

## XI.

Nul ne sera condamné à perdre la vie ou les membres, pour avoir pris de notre gibier. Toutefois il sera grièvement puni, s'il est pris & convaincu, en cas qu'il n'ait pas de quoi payer l'amende. Sinon il demeurera en prison un an & un jour. Que si après ce tems-là, il peut trouver des cautions il sera relâché; mais s'il n'en trouve point, il sera banni du Royaume.

## XII.

Chaque Archevêque, Evêque, Comte, Baron, sommé de se rendre à notre Cour, pourra, en passant dans nos Forêts, prendre un Daim ou deux, en présence d'un Forêtier, mais si le Forêtier est absent, le Seigneur fera sonner du cor afin qu'il ne semble pas qu'il dérobe le Daim. Il pourra faire la même chose en s'en retournant.

## XIII.

Chaque homme libre pourra faire construire un moulin dans son Bois, quoique ce Bois soit dans une de nos Forêts, & faire une garenne, un vivier, ou un fossé dans ses terres labourables, pourvu que ce ne soit pas au préjudice de son voisin.

## XIV.

Chaque homme libre pourra tenir dans ses Bois, des Hérons, des Faucons, ou autres tels oiseaux, & le miel qui se trouvera dans son Bois, lui appartiendra.

## XV.

A l'avenir, les Forêtiers ne prendront aucun droit de ceux qui passent dans nos Forêts, excepté de ceux qui vont y acheter du bois ou du charbon, pour le revendre ailleurs, auquel cas, ils exigeroient seulement deux sous par Chariot pour six mois, & un sou & demi par Cheval, pour le même tems. Mais ceux qui gagnent leur vie en portant ces sortes de marchandises sur leur dos ne payeront rien. Aucune autre personne ne sera sujette à payer aucun droit, pour le passage dans les grands chemins qui se trouvent dans nos Forêts.

## XVI.

Tous ceux qui ont été bannis, ou mis hors de la protection des Loix, pour des offenses commises dans nos Forêts, depuis le tems de Henri I. jusqu'à notre premier Couronnement, seront rétablis, pourvu qu'ils donnent caution qu'ils ne se rendront plus coupables d'aucune malversation à l'égard de nos Forêts.

## XVII.

Aucun Connétable, ou Gouverneur de nos Châteaux, ne pourra tenir de Cour touchant l'herbe, ou le gibier de nos Forêts. Mais le Forêtier en Chef, qui tient de nous la Forêt en Fief, pourra faire arrêter la personne, & saisir les effets de l'offenseur, pour le faire comparoître. Il produira les informations devant les Officiers Forêtiers de la Province, lesquelles informations seront ensuite présentées au Grand Forêtier, quand il ira tenir sa Cour dans la Province, & ce sera par lui, que le procès sera terminé.

## XVIII.



CHARTRE  
DES FO-  
RETS.

Toutes les libertez que nous accordons à nos Vassaux & Tenanciers, seront de même accordées, tant par les Ecclésiastiques que les Laïques, à leurs Tenanciers & Vassaux.

+++++

## HENRI III.

Surnommé DE WINCHESTER.

*Huitième Roi d'Angleterre depuis la Conquête.*

HENRI III.  
1216.  
Principaux  
Evénemens  
de ce Regne.

Nous allons entrer dans un long Regne embarrassé de divers événemens, dont la plupart n'ont pas beaucoup de liaison ensemble. Si j'entreprendois de donner un détail circonstancié de tout ce que la longue administration de Henri III. a produit d'un peu remarquable, je m'engagerois dans une longueur plus capable de fatiguer les Lecteurs, que de leur donner une connoissance un peu claire des affaires de ce tems-là. Je me bornerai donc à certains articles principaux qui sont comme la substance des événemens arrivés pendant ce Regne. Premièrement je tâcherai de donner une idée de l'état de l'Angleterre, du génie particulier du Prince qui la gouvernoit, du caractère & des desseins pernicioeux de ses Ministres. Secondement on y verra l'avarice insatiable de la Cour de Rome, & la tyrannie qu'elle exerçoit envers les Anglois. En troisième lieu, la Ligue que les Barons firent ensemble, pour s'opposer au pouvoir arbitraire & tyrannique qu'on vouloit introduire dans le Royaume. Enfin l'abus que les Barons firent eux-mêmes de l'autorité qu'ils avoient usurpée sous ce prétexte, & les malheureux succès qui rendirent toutes leurs démarches infructueuses. Ce sont là les principaux Articles que nous allons parcourir, avec autant de brièveté que la longue durée de ce regne le pourra permettre, & auxquels se rapportera presque tout ce qui sera dit dans la suite.

Etat du  
Royaume, à  
la mort du  
Roi Jean.

Le Comte  
de Pem-  
brook en-  
treprend de  
soutenir  
Henri.

Le Roi Jean avoit laissé sa Couronne à son fils-aîné. Mais ce jeune Prince, qui n'étoit âgé que de dix ans, étoit peu capable de remédier aux désordres d'un Etat aussi agité que l'étoit celui-ci. Un petit nombre de Seigneurs qui s'étoient attachez au service du Roi son Pere, & une armée étrangère à laquelle Jean lui-même n'avoit osé se confier, paroissoient peu propres à devenir les instrumens du rétablissement de la Famille Royale. On avoit d'autant moins de sujet d'espérer une révolution si favorable, que presque tous les Grands du Royaume, appuyez des forces du Roi de France, paroissoient étroitement unis contre la Maison du feu Roi. D'ailleurs les grands progrès que Louis avoit déjà faits, sembloient, en quelque manière, lui assurer la réduction entière du Royaume. Malgré ces difficultés qui paroissoient insurmontables, le jeune Henri trouva dans le sage & vaillant Comte de Pembrock, un Sujet fidelle, & capable tout ensemble de former & d'exécuter les plus grands



grands projets. Sans perdre courage dans une si grande extrémité, ce généreux Seigneur entreprit de relever les espérances des bons Anglois, & de chasser les Etrangers du Royaume.

Dès que Jean eut rendu le dernier soupir, le Comte de Pembroock assembla les Seigneurs, qui avoient suivi la Fortune de ce Prince, & leur ayant présenté le jeune Henri, il leur fit un Discours qu'il commença par ces paroles, *Voici votre Roi*. Ensuite, il leur représenta qu'encore que la conduite du feu Roi eût donné aux Barons confédérés un prétexte assez plausible de se plaindre, il n'étoit pas juste de priver de la Couronne une Famille qui la possédoit depuis si long-tems, moins encore pour la donner à un Etranger. Que les fautes du Roi Jean ayant été personnelles, on ne devoit point en faire la punition sur le Prince son Fils, que son âge mettoit à couvert de tout reproche à cet égard. Il leur dit encore, que le remède dont les Barons confédérés se servoient étoit pire que le mal, puisqu'il tendoit à réduire le Royaume sous une honteuse servitude. Enfin que, dans la triste situation où leur patrie se trouvoit, rien n'étoit capable de la délivrer du joug qu'on lui vouloit imposer, que leur étroite union, sous un Prince qui étoit incontestablement le légitime Héritier de la Couronne. Toute l'Assemblée applaudit à ce Discours, & s'écria d'une commune voix, qu'elle vouloit avoir Henri pour Roi. Ainsi, bien que le Comte de Chester fit d'abord quelque opposition, dont pourtant il se départit dans la suite, on marqua un jour pour procéder au Couronnement. Cette cérémonie se fit avec peu de pompe, par les Evêques de Bath & de Winchester, en présence d'un petit nombre de Seigneurs, & du Légat Gallon qui soutenoit de tout son pouvoir les intérêts du jeune Henri. La Couronne du dernier Roi s'étant perdue dans la Rivière de Wolland, ainsi qu'il a été déjà dit, on fut obligé de se servir d'un simple cercle d'or, parce qu'on n'avoit ni le tems ni les moyens d'en faire une plus magnifique. Avant que de la mettre sur la tête du nouveau Roi, on lui fit prêter le Serment accoutumé. Ensuite le Légat, qui n'oublioit pas les intérêts de son Maître, voulut que ce jeune Prince rendît Hommage au S. Siège. Il n'étoit pas alors à propos, de s'opposer à cet Hommage, de peur de se priver de l'assistance du Pape, & de multiplier les difficultez que Henri devoit vrai-semblablement trouver, au commencement de son Regne.

Ces Cérémonies étant terminées, la petite Assemblée des Seigneurs, qui représentoit alors toute la Nation, défera au Comte de Pembroock la tutelle du jeune Roi, & le déclara Protecteur, c'est-à-dire, Régent du Royaume. On ne pouvoit confier ce haut Emploi à un homme plus habile, plus zélé pour le bien public, ou plus attaché à la Famille Royale. Depuis le commencement du Regne de Jean, à qui il avoit en partie procuré la Couronne par ses soins & par son adresse, il étoit toujours demeuré attaché au service de ce Prince, sans jamais l'abandonner dans ses plus grandes disgrâces. Cette constante fidélité lui ayant acquis la faveur & la confiance de son Maître, il avoit toujours eu part à tous ses secrets. C'étoit aussi, en partie, ce qui le rendoit plus propre que tout autre à tenir le timon du Gouvernement, dans un tems si orageux. Il connoissoit parfaitement la cause des troubles, & les intérêts aussi bien que les intrigues de ceux qui les avoient excités. Il n'ignoroit pas que la plupart des Barons étoient très-mécontents du Prince qu'ils

HENRI III.  
1216..

Henri III.  
est couronné.

Henri rend  
Hommage  
au Pape.

Le Comte  
de Pembroock est  
nommé Régent.



HENRI III.  
1216.

Il notifie  
aux Barons  
le Couron-  
nement de  
Henri.  
Plusieurs se  
détachent  
du parti de  
Loüis.

Loüis tâche  
en vain de  
corrompre  
le Gouver-  
neur de  
Douvre.

avoient appelé, & c'étoit sur cela principalement qu'il fondeoit ses espérances. Les soumissions secrètes que quarante d'entre eux avoient faites au feu Roi, lui donnoient lieu de juger que la dissension commençoit à se mettre parmi eux, & que l'exemple de ceux-ci seroit bien-tôt suivi de beaucoup d'autres. En effet la plupart n'étoient plus retenus dans le parti du Prince Loüis que par la crainte de ne trouver plus d'accès au pardon. Ainsi le Régent croyoit avoir raison d'espérer, qu'en témoignant que le nouveau Roi étoit disposé à pardonner, cette Ligue se dissiperoit d'elle-même. D'ailleurs, il n'y avoit aucune apparence, qu'après la mort de Jean, tant de Seigneurs pussent se résoudre à demeurer sous l'obéissance d'un Prince étranger, qui même leur donnoit tous les jours de nouveaux sujets de se plaindre. Dans cette espérance, le Comte de Pembroke écrivit à tous les Barons & à toutes les Communautés du Royaume, pour leur notifier l'avènement de Henri à la Couronne, & il se servit de cette occasion, pour faire de grandes promesses à tous ceux qui se rangeroient à leur devoir. Ces assurances, & la réputation de la probité du Régent, ayant ébranlé un bon nombre de Barons du parti contraire, ils commencèrent à penser sérieusement aux moyens de faire leur paix avec leur légitime Souverain. L'Excommunication du Prince Loüis, que le Légat renouvelloit tous les Dimanches, leur fournissoit encore un motif de changement, qui n'avoit pas moins de force. Il n'étoit pas possible que, parmi tous ces Seigneurs, il ne se trouvât des consciences tendres, qui ne suivissent qu'avec peine les drapeaux d'un Prince excommunié. Encore moins pouvoient-ils sans inquiétude, se voir eux-mêmes dans les liens de l'Excommunication, quelques efforts qu'on fit pour les délivrer de leurs scrupules. Ainsi, les affaires de Loüis commençoient à tomber en décadence, dans le tems même qu'elles sembloient être au plus haut point de prospérité. La levée du Siège de Douvre fut encore une nouvelle cause qui contribua beaucoup à les déranger. Ce Prince avoit souvent tenté de corrompre *Hubert de Bourg* Gouverneur de cette Place. Mais il avoit toujours trouvé dans ce brave homme, une fidélité à l'épreuve de toutes sortes de tentations. La force avoit eu encore moins de pouvoir, puisqu'il avoit toujours été repoussé avec perte, dans tous les assauts qu'il avoit livrés à la Ville. La mort du Roi Jean étant arrivée pendant ce Siège, Loüis espéra que le Gouverneur deviendrait plus traitable. Dans cette pensée il le fit sommer de nouveau de lui rendre cette Place. En même tems, il lui fit représenter, que puisque, par la mort de Jean, il étoit dégagé de son Serment, il ne devoit pas faire difficulté de reconnoître un Prince que ses Compatriotes avoient reçu pour leur Souverain, & qui se feroit un plaisir de lui donner des marques de son estime. Hubert répondit, que le feu Roi ayant laissé un Successeur, auquel il devoit la même fidélité, il soutiendrait ses intérêts jusqu'à la dernière goutte de son sang. Il ajouta, qu'il ne pouvoit se persuader que l'estime d'un Prince magnanime se pût acquérir par une infigne lâcheté. Les promesses étant inutiles, Loüis menaça Hubert de faire mourir son frere qui étoit en son pouvoir. Cette menace ne fut pas capable d'ébranler ce fidèle Gouverneur, qui continua toujours à défendre, avec la même fermeté, l'importante Place qui lui avoit été confiée. Loüis voyant qu'il se morfondoit devant Douvre, en leva le Siège, & se rendit devant le Château de *Hartford* qui ne fit qu'une médiocre résistance. La prise de cette place



Place donna un nouveau Sujet de plainte aux Seigneurs Anglois. *Robert Fitz Walter*, à qui la garde de ce Château appartenoit par un droit héréditaire, en ayant demandé le Gouvernement, eut la mortification d'essuyer un refus, & d'y voir établir un Gouverneur François, avec des troupes de la même Nation. Cette injustice fit beaucoup murmurer les Seigneurs Anglois; c'étoit avec un chagrin extrême qu'ils voyoient tous leurs propres héritages distribuez à des Etrangers, sans qu'on eût aucun égard à leurs plaintes. Leur mécontentement fut encore augmenté par les paroles indiscrettes de certains François qui taxoient de Traîtres, les Barons Anglois, & disoient ouvertement, qu'il n'étoit pas sûr de leur confier la garde des Places. Ces discours, joints à ceux qu'on attribuoit au Vicomte de Melun, produisoient parmi les Anglois, & particulièrement parmi la Noblesse, un mécontentement général, dont Louïs ne s'apercevoit pas encore, & dont pourtant il ne tarda pas à ressentir les effets. Cependant, continuant toujours ses progrès, il s'empara de quelques autres Places, avant que s'en retourner à Londres, où il ne se rendit que sur la fin de l'année.

HENRI III.  
1216.  
Louïs mé-  
contente les  
Anglois.

Pendant que ce Prince profitoit de ses avantages, le Régent de son côté, ne négligeoit rien de ce qui pouvoit contribuer à maintenir les justes droits de son pupille. La première précaution qu'il prit, & qu'il jugea la plus nécessaire dans ces conjonctures, ce fut d'informer le Pape de la mort du Roi Jean, & du Couronnement de Henri. En même tems, il le pria d'accorder sa protection à ce jeune Prince qui se trouvoit environné d'ennemis étrangers & domestiques. Innocent n'eut garde de manquer à ce qu'il devoit à ses propres intérêts. Il s'agissoit en cette occasion, de conserver l'Angleterre qu'il regardoit comme le Patrimoine de St. Pierre, & qu'il appelloit même de ce nom. Dans cette vûë, il envoya un nouveau pouvoir à son Légat, pour aggraver l'Excommunication du Prince de France, & des Barons confédérez. Louïs, à qui le Légat communiqua ces nouveaux ordres, n'y répondit que par une Protestation solennelle contre tout ce qu'on pourroit faire à son préjudice. Cependant, afin d'empêcher l'effet que cette nouvelle Censure pourroit produire, il marqua un jour pour se faire renouveler l'Hommage par tous les Seigneurs Anglois. Sa Protestation n'empêcha pas le Légat d'exécuter les ordres du Pape. Il assembla un Synode à Bristol, où il excommunia de nouveau Louïs avec toutes les solemnitez accoutumées. Par-là il fournit à quelques-uns des Barons, un prétexte de se dispenser de rendre l'Hommage que Louïs demandoit.

Le Pape se  
déclare  
pour Henri.

Act. publ. T.  
I. p. 215.

Les Fêtes de Noël approchant, les deux partis convinrent d'une courte Trêve. Louïs se servit de ce tems-là pour tenir une Assemblée générale à Oxford, pendant que le Régent en tenoit une semblable, mais bien moins nombreuse du parti du Roi, à Cambridge. Celle-ci ayant fait demander une prolongation de la Trêve, Louïs refusa d'abord de l'accorder. Mais la nouvelle qu'il reçut bien-tôt après, que le Pape avoit dessein de confirmer en plein Consistoire l'Excommunication fulminée par son Légat, fut cause qu'il consentit à prolonger la Trêve, jusqu'à un mois après les Fêtes de Pâque. Son dessein étoit d'aller faire un tour à Paris, pour consulter le Roi son Pere.

Trêve entre  
les deux  
partis.

Louïs fait  
un voyage  
en France.  
1217.

Cette Trêve fut très-avantageuse au Comte de Pembroock. Il sçut s'en servir utilement, pour fortifier son armée par de nouvelles levées, & pour ga-

Avantages  
de la Trêve  
pour Henri.



HENRI III  
1217.

Les Cinq  
Ports pren-  
nent le par-  
ti du Roi.  
Louis re-  
vient, & fait  
brûler Sand-  
wich.

Le Comte  
du Perche,  
Général  
François,  
fait lever  
le Siège de  
Monforel.

Il assiège le  
Château de  
Lincoln.

Le Régent  
marche au  
secours.

gner par des pratiques secrètes quelques-uns des Seigneurs Confédérez. Au contraire, elle fut très-préjudiciable à Louis, dont l'absence donna lieu aux Barons de prendre des mesures pour se délivrer de son joug, en rentrant dans l'obéissance de leur légitime Souverain. Plusieurs prirent ce tems-là pour traiter avec le Roi. De ce nombre fut *Guillaume Marshal*, Fils-aîné de du Comte de Pembroock, qui jusqu'alors avoit été un des plus zélés Partisans de la France. Les Cinq Ports se déclarerent aussi pour Henri, & mirent une Flotte en Mer pour s'opposer au retour du Prince de France. Mais, bien que cette Flotte lui livrât un combat où il perdit quelques Vaisseaux, elle ne put l'empêcher de prendre terre à Sandwich. Il se sentit tellement offensé de l'audace qu'on avoit eu de l'attaquer, qu'il fit réduire en cendres la Ville où il avoit débarqué, parce qu'elle étoit un des Cinq Ports.

Dès ce que la Trêve fut expirée, le Régent envoya le Comte de Chester assiéger *Monforel* Ville de la Province de Leicester, où il y avoit une Garnison François. La perte de cette Place auroit pu causer à Louis un préjudice très-considérable. Ce n'étoit pas tant par son importance, qu'à cause qu'en une telle conjoncture, il étoit d'une grande conséquence pour lui d'éviter que le parti du Roi ne parût en état de se relever. Par cette raison, ce Prince crut qu'il falloit, à quelque prix que ce fût, faire lever ce Siège. Pour rendre le succès de cette entreprise infaillible, il mit le Comte du Perche à la tête de vingt mille hommes, avec ordre de marcher aux ennemis. A l'approche de cette armée, le Comte de Chester, qui étoit beaucoup plus foible, leva le Siège, & se retira auprès du Régent. Mais le Général François ne se contenta pas de cet avantage. Comme il se persuadoit, que le Comte de Pembroock n'étoit pas en état de s'opposer à de si grandes forces, il forma le dessein d'aller assiéger le Château de Lincoln, qui tenoit pour le Roi, quoi que la Ville se fût déclarée pour les Barons. Dans cette marche, les troupes Françaises firent de si grands ravages, que les Historiens en parlent comme d'une armée de Démons plutôt que d'hommes. Mais peut-être y a-t-il de l'exageration dans ce qu'ils en rapportent.

Le Château de Lincoln étoit d'une si grande importance, que le Régent ne put se résoudre à le laisser perdre, sans faire tous ses efforts pour le sauver. Pendant que les François battoient cette Place avec toute la vigueur possible, & que les Assiégés se défendoient de même, il assembla toutes ses forces, dans la résolution de tout hasarder pour la secourir. Il fit une si grande diligence qu'il s'avança jusqu'à Newarck, qui n'est qu'à douze milles de Lincoln, avant que les Assiégeans se fussent déterminés, ou à l'attendre, ou à marcher contre lui, pour le combattre. Ils avoient toujours espéré de se rendre maîtres du Château, avant qu'il pût avoir assemblé son armée. Surpris de l'approche imprévue des ennemis, le Général François assembla le Conseil de Guerre, pour consulter ce qu'il y avoit à faire en cette occasion. Quelques-uns furent d'avis, qu'il falloit aller au devant de l'armée ennemie, parce que, si l'on avoit le bonheur de la battre, le Château se rendroit incontinent. Ils ajoûtoient, qu'en sortant de la Ville, on pourroit faire usage de la Cavalerie, en quoi consistoit la plus grande force de l'armée, au lieu qu'elle seroit entièrement inutile, si l'on résolvait d'attendre les ennemis dans l'enceinte des murailles. Ce conseil étoit le plus sûr, mais d'autres fu-  
rent



rent d'un sentiment contraire. Ils disoient, que le Château assiégé étant aux abois, il étoit plus à propos des'enfermer dans la Ville, & de continuer le Siège; qu'on pouvoit aisément défendre les murailles, jusqu'à ce que le Château fut rendu, & qu'après cela le Comte de Pembroock ne songeroit qu'à se retirer, ou qu'en tous cas, on seroit toujours à tems de le combattre. Cet avis ayant prévalu, on disposa toutes choses pour la défense de la Ville, pendant qu'on continueroit le Siège commencé. Cependant, l'armée Angloise s'étant approchée sans opposition, le Régent fit entrer dans le Château, par une poterne qui étoit du côté de la campagne, un Corps de troupes choisies, commandé par Foulques de Brent. Il est étonnant, que les Assiégeans n'eussent pas pensé à cet inconvénient. Foulques ne fut pas plutôt entré que, suivant les mesures qu'il avoit prises avec le Régent, il fit une sortie sur les Assiégeans, pendant que les troupes du Roi attaquoient une des portes de la Ville.

HENRI III.  
1217.  
Défaite de  
l'armée  
Françoise à  
Lincoln.

Le Comte du Perche, se voyant ainsi attaqué par deux différens endroits, fit tous les efforts possibles pour se bien défendre. Mais la confusion se mit bien-tôt parmi ses troupes qui n'avoient pas assez d'espace pour combattre, & qui d'ailleurs ne pouvoient recevoir aucun secours de la Cavalerie. D'un autre côté, l'armée Royale animée par la présence du Régent, & par les Indulgences que le Légat avoit libéralement accordées à tous ceux qui seroient tuez dans le combat, continuoit avec une espèce de fureur l'attaque de la porte à laquelle elle s'étoit attachée. Cette action fut si vigoureuse, que, malgré la résistance opiniâtre des François, les troupes du Roi entrèrent enfin dans la Ville, pendant que Foulques de Brent pressoit les ennemis d'un autre côté. Le Comte du Perche, voyant que tout étoit perdu, ne voulut point survivre à la honte de sa défaite. Il se fit tuer, en reprochant aux Anglois de son parti, qu'il avoit été trahi par leurs conseils. Après la mort du Général, ce ne fut plus qu'un massacre épouvantable des troupes Françoises, qui périrent presque toutes en cette occasion. La ville de Lincoln, qui dès le commencement des troubles avoit pris le parti des Barons, fut abandonnée à un pillage général, où les soldats firent un butin inestimable, qui leur donna lieu de l'appeller, *la Foire de Lincoln*.

Pendant que le Comte du Perche avoit été occupé dans ces quartiers-là, le Prince Louis avoit essayé de se rendre maître de Douvre par un nouveau Siège. Mais n'y ayant pas trouvé moins de résistance que la première fois, il n'y fit pas plus de progrès. La nouvelle qu'il y reçut de la perte qu'il venoit de faire à Lincoln, le fit résoudre à se retirer à Londres pour y prendre de nouveaux conseils. Dès qu'il y fut arrivé, son premier soin fut d'envoyer demander au Roi son Pere un secours prompt, & proportionné à ses besoins; sans quoi, il lui faisoit entendre, qu'il ne voyoit aucune apparence de pouvoir rétablir ses affaires. Philippe voulant garder des mesures avec le Pape, feignit de ne vouloir plus se mêler des affaires de son Fils. Il répondit publiquement, qu'il n'avoit qu'à se tirer d'affaire comme il l'entendrait. Cependant il fit en sorte que Blanche sa Belle-fille, en son propre nom, eut bientôt assemblé un Corps de troupes, & des Vaisseaux pour les transporter en Angleterre. Si ce secours fût arrivé à bon port, il auroit pu réparer la perte que Louis venoit de faire à Lincoln. Mais ce Prince ne fut pas plus heureux

Louis re-  
met le Si-  
ège devant  
Douvre.  
Il le lève,  
& se retire  
à Londres.  
Il demande  
du secours  
au Roi son  
Pere.



**HENRI III.** sur mer que sur terre. Ceux qui commandoient la Flotte des Cinq Ports, ayant été informez que ces troupes devoient s'embarquer à Calais, les allerent attendre sur leur passage, & leur livrerent un combat, dans lequel ils prirent ou coulerent à fond la plûpart des Vaisseaux François.

1217.  
Ce secours  
est battu sur  
mer.

Loüis est  
bloqué  
dans Lon-  
dres.

Il fait pro-  
poser la  
paix.

Le Comte  
de Pem-  
broock y  
consent.

Conditions  
de la paix.  
*Att. Publ.*  
*T. I. p. 221.*

Ces deux pertes consécutives mirent Loüis dans un très-grand embarras, qui fut encore augmenté par l'approche de l'armée Angloise. Il avoit à peine reçu la nouvelle de la défaite du secours qui lui venoit de France, qu'il se vit assiégé dans Londres, ou du moins bloqué fort étroitement. Tant de malheurs arrivez coup sur coup, le mécontentement des Anglois, qui paroissoit plus ouvertement depuis ses disgraces, les foudres du Pape qui commencerent à lui inspirer de la terreur, dès que ses affaires se trouverent en décadence, lui firent comprendre, qu'il étoit tems de penser à la retraite. Il se détermina donc à demander la paix au Régent. Mais malgré le fâcheux état où il se trouvoit, il lui fit entendre qu'il ne consentiroit jamais qu'à une paix honorable, qui mît à couvert de toute poursuite ceux qui l'avoient appelé en Angleterre. Pour le dire en passant, le soin généreux que ce Prince prit des intérêts des Barons Anglois, ne s'accorde guères avec la résolution que le Vicomte de Melun lui avoit attribuée. Le Comte de Pembroock ne balança pas un moment à lui accorder sa demande. Il considéra que le Roi de France n'étoit pas si épuisé de troupes & d'argent, qu'il ne pût faire encore de grands efforts pour dégager le Prince son Fils. D'un autre côté, il craignoit de mettre les Barons au désespoir, s'il refusoit de les recevoir en grace, & qu'une trop grande rigueur ne rejettât le Royaume dans de nouveaux troubles. Enfin, il voyoit, qu'en usant de ses avantages avec modération, il pourroit rétablir le calme dans le Païs, & mettre son jeune Roi dans la possession tranquille de sa Couronne, ce qui étoit le but de tous ses desirs. Ces considérations firent, qu'on n'eut point de peine à convenir d'un Taité de paix, dont voici les principaux Articles.

Que tous les Partisans de Loüis, qui l'avoient assisté depuis le commencement de la guerre, seroient rétablis dans tous les droits dont ils jouissoient avant les troubles.

Que la Ville de Londres conserveroit ses anciens privilèges.

Que tous les prisonniers faits depuis la premiere arrivée de Loüis en Angleterre, seroient délivrez. Mais qu'à rapport à ceux qu'on avoit faits de part & d'autre, avant ce tems-là, on nommeroit des Commissaires pour examiner, si ceux de son parti étoient engagez avec lui, au tems de leur prise.

Que les rançons déjà payées ne seroient point renduës, & que celles dont le terme étoit échu, seroient payées exactement. Qu'on ne pourroit rien demander aux prisonniers dont les rançons n'étoient pas réglées.

Que tous les Anglois, de quelque qualité qu'ils fussent, prisonniers ou autres, qui s'étoient soulevez contre le Roi Jean, prêteroient serment à Henri.

Que les otages donnez au Prince Loüis, pour le payement des rançons dont le terme étoit expiré, seroient relâchez immédiatement après que l'argent auroit été compté.

Que toutes les Places, Villes & Châteaux, que Loüis occupoit en Angleterre, seroient rendus au Roi.

Que



Que le Roi d'Ecosse pourroit être compris dans ce Traité, en rendant tout ce dont il s'étoit emparé pendant cette guerre, & que le Roi d'Angleterre en useroit de même à son égard. HENRI III.  
1217.

La même chose étoit stipulée en faveur du Prince de Galles.

Que Louïs feroit rendre toutes les Isles dont on s'étoit emparé en son nom.

Qu'il se départiroit de tous les hommages reçus des Sujets du Roi d'Angleterre.

Que tout ce qui lui étoit dû, & dont le terme étoit échu, lui feroit payé de bonne foi.

Que dans le premier Article, où il est parlé des Partisans de Louïs, n'étoient point compris les Ecclésiastiques, sinon par rapport aux Fiefs laïques qu'ils possédoient.

Un Historien ajoute deux autres articles qui ne se trouvent point dans le Traité. Le premier, que Louïs feroit tout son possible pour obliger le Roi son Pere à restituer tout ce qu'il avoit enlevé au Roi Jean, au-delà de la Mer. Le second, que s'il ne pouvoit l'obtenir, il s'engageoit à faire lui-même cette restitution, quand il seroit sur le Trône. Quoique ces deux conditions ne fussent pas insérées dans le Traité même, il y a pourtant beaucoup d'apparence, qu'elles furent stipulées dans des Articles secrets, puisque les Historiens François ne font pas difficulté de les avouer. D'ailleurs nous verrons dans la suite, que, quand Louïs fut parvenu à la Couronne, la Cour d'Angleterre le somma d'accomplir cet engagement, & que S. Louïs son Fils eut de grands scrupules sur ce sujet. M. Paris.  
Mézerai.

Ce Traité ayant été signé, & ensuite confirmé par l'autorité du Légat, le Roi & le Prince Louïs en jurèrent l'observation avec les formalitez ordinaires, après quoi Louïs reçut l'absolution du Légat. Tout étant ainsi terminé, ce Prince mit à la voile pour s'en retourner en France, après avoir emprunté cinq mille marcs de la Ville de Londres, pour payer ses dettes. Louïs s'en  
retourne en  
France.

Henri attendit que le Prince fût embarqué, pour faire son entrée dans Londres, où il fut reçu avec beaucoup de pompe, & des témoignages d'un consentement universel. Ce n'étoit pas sans raison que le Peuple marquoit une si grande joye, puisque, malgré les avantages que le jeune Roi venoit de remporter, il jura solennellement, qu'il maintiendrait la Nation dans ses privilèges. Henri fait  
son entrée  
dans Lon-  
dres.  
Il jure qu'il  
maintien-  
dra le Peu-  
ple dans ses  
libertez.

Ainsi, par la sage conduite du Régent, les Barons vaincus obtinrent des avantages plus solides, que ceux qu'ils auroient pû attendre d'une victoire qui les auroit soumis, & peut-être sans retour, à une domination étrangère.

Il n'y eut que les Ecclésiastiques du parti de Louïs, qui n'eurent pas sujet de se réjouir de la paix, puisqu'elle les exposa aux poursuites du Pape qu'ils avoient offensé par l'endroit le plus sensible. Il avoit souffert avec beaucoup d'impatience que Louïs & les Barons eussent méprisé ses censures; mais la défobéissance du Clergé l'avoit encore plus irrité. Dès que le Légat se vit en liberté d'agir contre les Ecclésiastiques, selon le dernier Article qu'il avoit fait insérer au Traité, il fit dans tout le Royaume des perquisitions très-exactes de ceux qui avoient méprisé l'Interdit. Ceux qui se trouverent coupables d'un

Le Légat  
poursuit les  
Ecclésiasti-  
ques qui  
avoient ad-  
héré à  
Louïs.



**HENRI III.** si grand crime, furent suspendus, ou privez de leurs Bénéfices, ou contraints de réparer leur faute par de grosses sommes d'argent. Exemple remarquable, qui fait voir la prodigieuse différence qui se trouve entre la domination Ecclésiastique & la Civile.

**Le Roi d'E-** Le Roi d'Ecosse, qui avoit été excommunié pour avoir rendu l'hommage  
**cosse fait** au Prince Etranger, se servit de la liberté qu'il avoit de se faire comprendre  
**hommage** dans le Traité. Il se rendit à Northampton où il reçut l'absolution du Légat,  
**à Henri.** après qu'il eut rendu hommage à Henri, pour les Fiefs qu'il possédoit en Angleterre. Ensuite, il lui rendit Carlisle, dont il s'étoit emparé pendant les troubles

**Honorius** Le Pape Innocent III. étant mort cette même année, Honorius III. fut  
**III. Pape.** élevé sur le trône Pontifical.

**1218.** Il sembloit qu'après le départ des François, l'Angleterre devoit enfin jouir  
**Brouilleries** du repos dont elle avoit été si longtems privée. Mais il n'étoit pas bien possible  
**en Angleterre.** qu'un calme parfait succedât immédiatement à une si violente tempête. Le Traité qu'on avoit fait avec Louïs devint une nouvelle source de troubles qui causerent beaucoup d'embarras au Régent. Ceux d'entre les Seigneurs qui avoient fidèlement servi le Roi Jean, & à qui ce Prince avoit donné des Terres confisquées sur les Rebelles, ne pouvoient se résoudre à les rendre aux Propriétaires, selon que l'on en étoit convenu dans le Traité. D'un autre côté, les Ecclésiastiques se plaignoient hautement d'avoir été abandonnez aux persécutions du Légat, sans qu'on eût daigné prendre le moindre soin de leurs intérêts. Cependant, le Régent vouloit exécuter le Traité, à quelque prix que ce fût, étant persuadé que c'étoit l'unique moyen de couper la racine de tous les troubles. Suivant cette résolution, il se mit en marche avec un bon Corps de troupes, pour réduire les plus opiniâtres. Il n'y eut pourtant que le seul Robert Gawgy, qui soutint un Siège de huit jours dans le Château de Nottingham appartenant à l'Evêque de Lincoln. Mais enfin se voyant sans espérance d'être secouru, il rendit la Place au Prélat, moyennant un dédommagement de cent livres Sterling. Les autres qui se trouvoient dans le même cas, intimidés par cet exemple, firent de semblables compositions. L'exécution du Traité étoit si nécessaire pour rétablir le calme dans le Royaume, que le Régent ne crut pas devoir préférer les intérêts de quelques Particuliers, quoiqu'ils eussent bien servi le Roi, au bien général qui devoit résulter de l'exacte observation de sa parole. Cependant, pour achever de bien affermir le jeune Roi sur le trône, il restoit encore à satisfaire le Pape qui n'étoit pas d'humeur de pardonner aux Ecclésiastiques qui avoient eu l'audace de mépriser l'Interdit. Dans ce commencement de Regne, où la fidélité des Sujets étoit encore chancelante, & sous une Minorité, il n'étoit nullement à propos pour le Régent d'irriter la Cour de Rome, en soutenant les intérêts du Clergé. Au contraire, il n'y avoit que trop d'apparence que le jeune Roi auroit besoin de la protection du Pape. Par cette raison, il ne fit pas difficulté de publier, à la sollicitation du Légat, une Proclamation qui enjoignoit à tous les Ecclésiastiques excommuniés, qui n'avoient pas encore reçu l'absolution, de sortir du Royaume, à peine d'être emprisonnez. Cette rigueur les fit hâter de satisfaire le Légat qui ne demandoit que leur argent.

**Le Régent**  
**appuye le**  
**Légat con-**  
**tre le Clergé**

Tous les troubles étant heureusement apaisés, les Anglois attendoient  
avec



avec impatience l'effet des promesses du Roi, par rapport à leurs Privilèges dont on leur avoit fait espérer le rétablissement effectif. Quelque zèle que le Régent eût pour le service du Roi, il ne jugea pas qu'il dût aller jusqu'à lui faire fausser sa parole. Dans cette pensée, il envoya des ordres exprès à tous les Magistrats du Royaume, de faire exactement observer les deux Chartres du Roi Jean & de punir sans miséricorde ceux qui voudroient y faire quelque opposition. Que les Anglois auroient été heureux, si ceux qui succéderent à ce grand homme, dans le même poste, & dans la faveur du Roi, eussent suivi les mêmes maximes, & en eussent imbu de bonne heure l'esprit de ce jeune Monarque ! Mais, en suivant une route toute contraire, ils furent cause de tous les troubles dont ce Regne fut agité.

HENRI III.  
1218.  
Il fait observer les Chartres du Roi Jean.

Pendant que les François avoient été en Angleterre, Leolyn, Prince de Galles, qui s'étoit ligué avec eux, s'étoit emparé de diverses Places dont il auroit été difficile de le dépouiller, sans rassembler les troupes qui avoient été congédiées. C'étoit pourtant ce que le Régent vouloit éviter, pour n'être pas obligé de chagriner les Sujets par des levées d'hommes & d'argent, dans un tems où il étoit nécessaire de gagner leur affection, en les faisant jouir des fruits de la paix. Par cette considération, il accorda au Prince de Galles une Paix honorable & avantageuse, & lui procura l'absolution du Légat, espérant par-là d'engager ce Prince inquiet à se tenir en repos.

Le Prince de Galles fait sa paix avec le Roi.  
*Aff. Publ. T. I. pag. 225.*

Cette affaire étant finie, le Légat Gallon reprit le chemin de Rome où il étoit rappelé. Pandolphe, de qui j'ai eu souvent occasion de parler dans la Vie du Roi Jean, lui succéda dans cet emploi.

Le Légat Gallon se retire & Pandolphe lui succède.

Les ordres touchant les deux Chartres n'ayant pas été régulièrement exécutés, le Régent envoya des Commissaires dans toutes les Provinces du Royaume pour les faire mieux observer. Il étoit persuadé qu'il ne pouvoit sans injustice, & sans faire un tort extrême à l'honneur & aux intérêts du Roi son pupille, se dispenser de faire exécuter ce que le Prince & le Roi son père avoient promis par serment. S'il eût vécu plus longtems, il auroit infailliblement mis cette affaire dans un train à ne pouvoir pas être facilement altérée. Mais ce grand homme, également propre pour la Guerre & pour le Conseil, mourut peu de tems après, regretté de tout le Royaume, qu'il avoit délivré de la servitude par sa prudence & par sa valeur. Guillaume Desroches, Evêque de Winchester, lui succéda dans sa Dignité de Régent, & Hubert de Bourg, qui avoit défendu Douvre, fut fait Grand Justicier d'Angleterre (1).

1219.  
Le Régent donne de nouveaux ordres pour l'exécution des Chartres.

Il meurt.  
L'Evêque de Winchester lui succède.

Hubert de Bourg est fait Grand Justicier.

Le Couronnement du Roi avoit été fait à Winchester, en présence d'un si petit nombre de Seigneurs, & avec si peu de solennité, qu'il fut jugé à propos de le réitérer avec plus de pompe, dans le lieu accoutumé. Ce fut le Cardinal Langton Archevêque de Cantorbéri, qui étant retourné en Angleterre, après la fin des troubles, en fit la cérémonie, après avoir fait prêter au Roi, le serment ordinaire.

1220.  
Henri est couronné de nouveau.

Immédiatement après son Couronnement, Henri, accompagné du nouveau Régent, alla visiter diverses Provinces du Royaume. Son dessein étoit de faire quelque changement par rapport aux Gouvernemens des Places que le Roi son père avoit confiées à des gens dont le nouveau Régent ne se croyoit pas

1221.

(1) C'étoit comme Lieutenant Général du Roi.



**HENRI III.** pas assuré. Il n'y trouva aucune opposition, que de la part de Guillaume d'Albémarle, Gouverneur de Rokingham, qui s'étant érigé en petit Souverain, ou plutôt en Tyran, affectoit de mépriser les ordres qui lui venoient de la Cour. La Garnison fit quelque mine de vouloir se défendre; mais quand elle vit que tout le País voisin offroit ses services au Roi, pour se délivrer de ce joug, elle n'attendit pas qu'on en vînt à la force, aimant mieux obtenir quelque douceur par une Capitulation.

**L'Eglise de Westminster rebâtie.** On commença, cette même année, à rebâtir l'Eglise de Westminster, aux fondemens de laquelle le Roi posa lui-même la première pierre.

**Guillaume d'Albémarle se fait d'un Château.** Guillaume d'Albémarle avoit sur le cœur la perte de son Château, dont il croyoit qu'on l'avoit injustement dépouillé. Pour se venger de cette prétendue injure, il entreprit de se fortifier dans le Château de Biham, par le moyen duquel il tenoit toute la Contrée voisine en servitude. Il obligeoit même les Marchands à prendre de lui des Passeports pour avoir la liberté de passer dans le voisinage de cette Place, sans quoi ils couroient risque d'être détrouffez. Les plaintes de ces violences ayant été portées au Parlement qui étoit alors assemblé, on l'envoya sommer de comparoître pour rendre compte de ses actions. Il feignit de vouloir obéir, & se mit effectivement en chemin, à dessein, comme il sembloit, de se rendre à Londres. Cependant il prit sa route par la Province de Northampton, & s'y empara par surprise du Château de Fotheringay, où il mit une forte Garnison, après quoi il retourna se renfermer dans Biham. Sur cette nouvelle, le Parlement résolut qu'on leveroit incessamment une armée, pour faire le Siège de cette dernière Place, & que l'insolence de ce Seigneur seroit punie selon toute la rigueur des Loix. Dès que Guillaume scût que l'armée du Roi étoit en marche, il se retira dans les quartiers du Nord, ayant laissé dans son Château un Gouverneur qui ne le rendit qu'après une longue résistance. On croyoit que le Rebelle seroit poursuivi, ou que du moins il seroit obligé de quitter le Royaume: mais il trouva le moyen de faire sa paix, par l'intercession de l'Archevêque d'Yorck. Ce Prélat ayant représenté en sa faveur, qu'il étoit de l'équité de compenser cette faute avec les grands services qu'il avoit rendus au feu Roi, le Régent se laissa fléchir par cette considération. Exemple fatal, qui dans la suite porta d'autres Seigneurs à commettre la même faute, sans en craindre le châtiment.

Il obtient son pardon.

**Jeanne sœur du Roi, épouse le Roi d'Ecosse.** L'année précédente, la Cour avoit fait un voyage à Yorck, où la Princesse Jeanne, sœur du Roi, avoit été promise en mariage au Roi d'Ecosse. Mais comme elle étoit entre les mains du Comte de la Marche, au fils-aîné duquel elle avoit été fiancée, on n'eut pas peu de peine à l'en tirer. Cependant, après quelques négociations, elle fut enfin renvoyée au Roi son frere, & son mariage avec le Roi d'Ecosse s'accomplit, cette même année. Peu de tems après, Hubert de Bourg, Grand Justicier, épousa la sœur-aînée de ce même Prince: honneur, qui en lui procurant l'alliance de deux Monarques, pouvoit quelque jour faire monter quelqu'un de sa posterité sur le trône d'Ecosse.

**Pandolphe est fait Evêque de Norwich.** Le tems de la Légation de Pandolphe étant expiré, ce Prélat se demit de son emploi, & alla gouverner l'Evêché de Norwich que le Pape lui avoit procuré pour récompense de ses services.

**Querelle entre les** Quelque soin que le feu Comte de Pembroock eût pris, & que ceux qui gouvernoient l'Etat prissent encore de maintenir la Paix dans le Royaume, il y



il y avoit des esprits qui ne cherchoient qu'à la troubler. Ils en trouverent une occasion dans une querelle qui s'émut entre les habitans de Londres & ceux de Westminster. Les premiers ayant fait publier une Lutte dont ils devoient être les Tenans, il s'y rendit de Westminster, un grand nombre de Bourgeois, qui ayant voulu disputer le prix, eurent la mortification de voir leurs voisins remporter l'honneur & la victoire. Cet honneur, quoiqu'assez mince en lui-même, ne laissa pas d'exciter la jalousie des Bourgeois de Westminster, qui s'étoient vûs exposés aux railleries insultantes des vainqueurs. L'Intendant de l'Abbé de Westminster, s'étant persuadé mal à propos que l'honneur de son Maître & le sien propre étoient intéressés dans cette querelle, entreprit de venger ses Concitoyens & de leur faire avoir leur revanche sur leurs voisins. Pour cet effet, il fit publier une semblable Lutte à Westminster, où les Bourgeois de Londres se trouverent en très-grand nombre. Mais comme ils y étoient allez sans armes, ils furent attaquez & maltraitez par ceux de Westminster, qui en blessèrent quelques-uns & mirent le reste en fuite. Cette supercherie causa une terrible émotion dans Londres. La Canaille s'étant attroupée en très-grand nombre prit la résolution d'aller tirer vengeance de cette injure, sans que l'autorité du Maire fût capable de l'arrêter. Un Bourgeois de Londres, nommé Constantin, homme séditionnaire, & qui avoit été un des plus zélés partisans des François, pendant les troubles, s'étant mis à la tête de cette populace, tâchoit d'augmenter encore sa fureur. Il lui représentoit, que ce seroit en vain qu'on s'attendroit à la protection des Magistrats trop peu jaloux de l'honneur de la Ville, & que, sans différer, il falloit aller faire sentir à leurs ennemis qu'on n'attaquoit pas impunément les Bourgeois de Londres. Ce discours ayant été applaudi, il se mit à crier de toute sa force *Mon-joye S. Denis*, qui étoit le cri de guerre des François, & s'étant mis en marche vers Westminster, à la tête de tout ce peuple, il y fit abatre la maison de l'Intendant; après quoi, il s'en retourna triomphant à Londres. Le tumulte étant apaisé, Hubert, Grand Justicier, se rendit à la Tour, où il fit citer plusieurs habitans de Londres. Constantin s'y trouva comme les autres, & soutint en face au Justicier, que les Bourgeois de Londres n'avoient rien fait qui fût punissable par les Loix, & qu'en tout cas, ils étoient résolus de soutenir ce qu'ils avoient fait. Hubert, voyant cette insolence, congédia tous les autres, & ayant retenu Constantin, il le fit pendre dès le lendemain, quoiqu'il offrît mille marcs d'argent pour sauver sa vie. La sévérité du Justicier n'en demeura pas là. Quelques jours après, il fit enlever de leurs maisons, quelques-uns de ceux qui avoient eu le plus de part à cette émeute, & ayant fait couper les mains aux uns, aux autres le nez & les oreilles, il les renvoya ainsi mutilés dans la Ville. Ensuite il changea tous les Magistrats de Londres, & obligea trente des plus considérables Bourgeois à servir de caution pour leurs Concitoyens, à quoi la Ville consentit par un Acte scellé de son Sceau. Cette rigueur auroit pû être justifiée, si Hubert n'eût pas agi d'une manière arbitraire, & directement contre la teneur de la Grande Chartre qui ordonnoit, conformément à l'ancienne coutume, que chacun fût jugé par ses Pairs (1). Par là il s'attira la haine de tout le Royaume, & particulièrement de la Ville de Londres, qui ne manqua pas de lui en faire sentir les effets quand elle en trouva l'occasion.

HENRI III.

1222.

Bourgeois  
de Londres  
& ceux de  
Westminster.Constantin  
excite les  
habitans de  
Londres à la  
vengeance.Hubert le  
fait pendre.Il punit  
quelques-  
uns des au-  
tres sédi-  
tieux.

Rr ij

Cet

(1) Voyez ci-dessus page 197. l'Article XLVIII. de la Grande Chartre.



HENRI III.

1223.

Le Parlement de-  
mande au  
Roi qu'il  
fasse obser-  
ver les Char-  
tres.

Henri l'ac-  
corde.

Mort de  
Philippe  
Auguste Roi  
de France.  
Louis VIII.  
lui succède.  
Henri lui  
demande  
l'exécution  
des Articles  
secrets du  
Traité de  
Londres.  
Louis s'en  
défend.

Crédit du  
Grand Justi-  
cier.

Il fait déclai-  
rer le Roi  
Majeur par  
le Pape.

Cet Acte de puissance arbitraire que le Grand Justicier venoit d'exercer si hautement, obligea le Parlement qui s'assembla quelque tems après, à Oxford, à demander au Roi qu'il lui plût de faire exécuter par tout le Royaume, la Chartre des Libertez, dont il avoit juré l'observation. Cette demande étoit peu du goût de ceux qui manioient alors les affaires de l'Etat. Depuis la mort du Comte de Pembroock, la Cour avoit changé de maximes, en changeant de Ministres, de telle maniere que ce qui avoit paru plein de justice à ce premier Régent, sembloit très-injuste aux nouveaux Gouverneurs. Lorsque le Parlement présenta cette Adresse au Roi, un des Membres du Conseil prit la parole, & dit, qu'il n'étoit pas raisonnable de demander l'exécution d'une Chartre qui avoit été extorquée par force. Cette réponse imprudente choqua l'Archevêque de Cantorbéri, qui repliqua aigrement à ce Conseiller, que s'il aimoit véritablement le Roi, dont il paroissoit prendre à cœur les intérêts, il ne chercheroit pas à rejeter le Royaume dans les troubles dont il étoit heureusement délivré. Henri, qui n'étoit alors âgé que de seize ans, appuya ce que le Prélat venoit de dire, & déclara aux Députés qui avoient présenté l'Adresse, que son intention étoit de faire observer les Chartres du Roi son pere, avec la dernière exactitude. En effet, quelques jours après, il envoya ses ordres dans tout le Royaume, pour en procurer l'exécution. S'il eût toujours persisté dans ces mêmes dispositions, il se seroit épargné bien des chagrins & des disgrâces à quoi il se vit exposé dans la suite. Cependant le Parlement satisfait des diligences du Roi, lui accorda un subside de trois marcs sur chaque Comte, un marc sur chaque Baron, un schelling sur chaque Chevalier, & un fol sur chaque maison du Royaume.

Philippe Auguste Roi de France étant mort depuis peu, & Louis VIII. son fils lui ayant succédé, le Conseil de Henri jugea qu'il étoit à propos d'envoyer des Ambassadeurs au nouveau Roi, pour le sommer d'exécuter ses engagements à l'égard des Provinces que Philippe avoit enlevée au Roi Jean. Louis répondit qu'il ne se croyoit pas obligé à l'observation d'un Traité que le Roi d'Angleterre avoit violé le premier, en exigeant de grosses rançons des prisonniers, & en négligeant de rétablir les anciennes Loix, comme on en étoit convenu. Que pour lui, il possédoit la Normandie & les autres Provinces enlevées aux Anglois, par le droit de la guerre, & en qualité de Seigneur Souverain, & que si on vouloit lui disputer son droit, il vouloit bien se soumettre au Jugement des Pairs. Quelques-uns ajoutent, qu'il alléguoit aussi la mort de Constantin en haine, comme il le prétendoit, de son affection pour la France, comme une des raisons pour lesquelles il se croyoit libre de tous ses engagements; après quoi, il congédia les Ambassadeurs sans autre réponse.

Pendant que ces choses se passaient, la faveur & le crédit du Grand Justicier s'étoient accrus à un tel point, qu'il s'attribuoit ouvertement un pouvoir auquel ses Prédécesseurs dans cet emploi n'avoient jamais prétendu. Il n'étoit pourtant pas content, parce qu'il avoit au-dessus de lui un homme dont il étoit obligé de recevoir les ordres. C'étoit l'Evêque de Winchester, qui ayant été nommé Régent par l'autorité du Parlement, ne pouvoit pas être aisément dépoussé. Comme la Régence devoit encore continuer quelques années, Hubert crut avoir trouvé un moyen infailible d'en accourcir la durée, en obtenant du Pape une Bulle par laquelle le Roi étoit déclaré Majeur.

Cette



Cette même Bulle autorisoit Henri à prendre en main les rênes du Gouvernement de ses Etats, sans être obligé de se servir du ministère d'un Régent. Elle enjoignoit encore à tous ceux qui tenoient des Places sous leur garde, de les remettre entre les mains du Roi, pour en disposer ainsi qu'il le jugeroit à propos. Quelque exprès que fût cet ordre, les Barons refusèrent de s'y soumettre, parce qu'il étoit directement contraire aux Loix du Royaume, qui fixoient la Majorité des Rois à l'âge de vingt & un an.

HENRI III.  
1223.

Mais les  
Barons s'y  
opposent.

Artifice de  
Hubert pour  
obliger les  
Barons à re-  
mettre leurs  
Places au  
Roi.

Cette ruse n'ayant pas eu le succès que Hubert s'en étoit promis, il en inventa une autre pour parvenir à son but. Comme il étoit inutile d'avoir fait déclarer le Roi Majeur par le Pape, puisque les Seigneurs n'avoient pas voulu y consentir, & qu'il étoit impossible d'extorquer leur consentement, tant qu'ils seroient maître des Places fortes, il imagina ce moyen pour les arracher de leurs mains. Il se fit demander par le Roi, les Places qu'il avoit en garde, à quoi il acquiesça, pourvû que les autres en fissent de même. En effet : il remit au Roi la Tour de Londres & le Château de Douvre, qui étoient les deux plus importantes Places du Royaume. Quelques-uns des Barons suivirent son exemple, ne croyant pas qu'il y eût aucune fraude dans cette démarche. Mais quand une fois le Roi fut en possession de leurs Châteaux, il rendit à Hubert ceux dont il s'étoit volontairement dépouillé, se moquant ainsi ouvertement de leur crédulité. Une manière d'agir si indigne d'un Prince commença dès lors à donner aux Barons une mauvaise opinion du Roi. Elle les irrita principalement contre le Favori qu'ils regardoient comme le premier Auteur de cette supercherie. La plupart de ceux qui avoient des Charges à la Cour, ne pouvant supporter les manières hautaines de ce Ministre, remirent leurs Commissions au Roi, & se retirèrent chez eux dans la résolution d'embrasser la première occasion qui se présenteroit pour se venger. Cependant, comme tous les Seigneurs n'avoient pas donné dans ce panneau, Hubert entreprit de les contraindre à l'obéissance en les faisant menacer de l'Excommunication. Quelques-uns en furent effrayés : d'autres résolurent de se maintenir malgré le Roi & son Ministre.

Ces broüilleries intestines furent un peu interrompues par les affaires du dehors. Louis VIII. Roi de France, non content d'avoir refusé d'accomplir ce qu'il avoit promis avec serment, confisqua toutes les terres que les Anglois tenoient en France, & marcha incontinent en Saintonge, où il s'empara de diverses Places, après quoi, il alla mettre le Siège devant la Rochelle, dont Savary de Mauleon étoit Gouverneur. On prétend que ce Seigneur, qui avoit eu quelques avis des desseins du Roi de France, ayant demandé un secours d'argent à la Cour d'Angleterre, on lui avoit envoyé, au lieu d'argent, un coffre plein de ferrailles. Une négligence si condamnable pour la conservation d'une Place qui méritoit toute l'application des Ministres, picqua tellement ce Gouverneur, qu'il se rendit en peu de jours, & se jeta dans le parti de la France (1). Le prétexte dont Louis s'étoit servi pour rompre la Paix étoit, que Henri, comme Duc de Guyenne, n'avoit pas assisté à son Sacre. Mais la véritable raison étoit qu'il vouloit profiter de la Minorité de ce Prin-

1224.  
Le Roi de  
France attaque la Saintonge, & se rend maître de la Rochelle.

R r iij

ce,

(1) On trouve dans le Recueil des Actes Publics, une Lettre qui fait comprendre qu'il y eut de la trahison dans la perte de la Rochelle, ou de la part du Gouverneur, ou de la part des habitants. Tom. I. pag. 269.



HENRI III.  
1224.

ce, pour achever de chasser les Anglois de son Royaume. Cette guerre commencée sur un si léger sujet, dont même Louïs n'avoit fait aucune plainte, fit comprendre au Conseil d'Angleterre, qu'il étoit d'une nécessité indispensable d'envoyer une armée en France. Ainsi un Parlement fut convoqué pour en trouver les moyens.

Révolte de  
Foulques de  
Brent.

Pendant que le Roi & le Parlement étoient occupez à cette affaire, des excès commis par *Foulques de Brent* interrompirent leurs délibérations. Ce Seigneur encouragé par l'impunité de Guillaume d'Albemarle tyrannisoit ses Vassaux & ses voisins, & avoit commis des violences pour lesquelles il avoit été condamné à une amende de cent livres Sterling, par trois Juges envoyez exprès sur les lieux. Son naturel fier & hautain lui faisant regarder ce Jugement comme un sanglant outrage, il résolut de s'en venger. Dans ce dessein, il envoya Guillaume son frere à Dunstaple, où ces Juges tenoient leurs assises, avec ordre de les enlever & de les lui amener. Il y en eut deux qui échappèrent; mais le troisième, nommé *Henri de Baybrook*, fut pris & conduit au Château de Betfort, où on lui fit souffrir mille indignitez. Ces nouvelles ayant été portées au Parlement, il y fut résolu d'une commune voix, qu'on châtieroit exemplairement ce perturbateur de la Paix, & qu'on suspendroit toute autre affaire, jusqu'à ce que celle-là fût terminée. Suivant cette résolution, le frere de Foulques qui commandoit dans Betfort, ayant été sommé de rendre la Place au Roi, & ayant refusé d'obéir, fut attaqué si vivement, qu'il fut enfin contraint de se rendre à discrétion. Quelques efforts que ses amis pussent faire pour appaiser le Roi, ils ne purent empêcher qu'il ne le fit pendre avec vingt-quatre Chevaliers qui s'étoient trouvez dans la Place; après quoi, il fit raser ce Château jusqu'aux fondemens. Cependant Foulques, qui s'étoit retiré dans le País de Galles, sur l'espérance que certains Seigneurs lui avoient donnée de le soutenir, voyant qu'on lui manquoit de parole, eut recours à la clémence du Roi, par l'intercession de l'Evêque de Coventry. Ce Prélat, se servant des mêmes raisons que l'Archevêque d'Yorck avoit employées en faveur de Guillaume d'Albemarle, obtint la grace du Rebelle, quant à la vie & aux membres. Mais il ne put éviter, qu'il ne fût mis sous la garde de l'Evêque de Londres, jusqu'à l'année suivante, que le Parlement confisqua ses biens, & le bannit du Royaume. Henri obtint, pour les frais de cette expédition, un Subside de deux Schellings sur chaque Hyde de terre labourable.

1225.  
Autre subside  
accordé  
sous la con-  
dition de  
l'observa-  
tion des  
Chartres.

Mais il avoit besoin de plus grandes sommes pour soutenir la guerre contre la France. Ce fut pour obtenir ce secours qu'il assembla un autre Parlement, auquel il demanda la quinzième partie des biens mobiliers du Peuple. Le Parlement répondit qu'il accorderoit volontiers ce subside, pourvu que les Chartres du Roi Jean, dont l'exécution étoit toujours négligée, fussent exactement observées à l'avenir. La conjoncture où le Roi se trouvoit ne lui permettant pas de refuser cette demande, il l'accorda de bonne grace, & envoya même dans toutes les Provinces des Commissaires, pour tenir la main à l'exécution. Mais les effets que ces ordres produisirent ne furent pas de longue durée. Cependant on étoit encore tellement persuadé qu'il agissoit de bonne foi, que jamais imposition ne fut levée avec plus d'exactitude que celle-ci. Afin d'y trouver moins d'obstacles, les Evêques excommunierent tous ceux qui y commettroient quelque fraude.

Act. Pub. T.  
I. pag. 277.

Le



Le Roi se servit de cet argent pour mettre sur pied une armée qu'il envoya en Guyenne sous le commandement du Prince Richard son frere qui venoit d'être fait Comte de Cornouaille. Richard, ayant le Comte de Salisbury pour Lieutenant, fit d'abord quelques progrès en Guyenne, où il prit *St. Macaire*. Ensuite, il assiégea le Château de *La Reole*, Place forte qui, par sa résistance donna au Comte de la Marche, Général de l'armée Françoisë, le tems d'accourir à son secours. Les Historiens Anglois prétendent que Richard remporta un avantage considérable sur ce Comte. Les François, au contraire, disent que ne se sentant pas assez fort pour donner bataille, il se retira de l'autre côté de la Dordogne & peu de tems après en Angleterre. Il est pourtant certain que Richard ne quitta la Guyenne qu'en 1227. comme on le peut voir dans le Recueil des Actes Publics.

HENRI III.  
1225.  
Le Prince  
Richard est  
fait Comte  
de Cor-  
nouaille, &  
envoyé en  
Guyenne.

L'année 1226. commença par un Parlement où le Roi, qui relevoit d'une dangereuse maladie, fut déclaré Majeur, quoiqu'il n'eut pas encore l'âge prescrit par les Loix. Mais ce n'étoit pas la seule affaire pour laquelle le Parlement avoit été convoqué. Un Légat arrivé nouvellement de Rome, avoit demandé cette convocation, pour y faire, de la part du Pape, une proposition extraordinaire, à laquelle tout le Royaume, & principalement le Clergé se trouvoit intéressé. Cette proposition portoit en substance, que, comme depuis long-tems on reprochoit au St. Siège, qu'il ne faisoit rien que pour de l'argent, il étoit de l'honneur & de l'intérêt de tous les Chrétiens de faire cesser ce scandale, en faisant cesser la cause qui le produisoit : Qu'il étoit connu à tout le monde, que l'extrême pauvreté de l'Eglise Romaine la mettoit dans une absolue nécessité de tirer quelque reconnoissance des graces qu'elle accordoit à ses Enfans, qu'elle ne demandoit pas mieux que de se voir en état de pouvoir user en cela de beaucoup de modération, & que le meilleur moyen pour y réussir étoit, que les Fidéles lui accordassent des secours proportionnez à ses besoins. Ensuite le Légat proposa, que pour subvenir aux pressantes nécessitez du St. Siège, on accordât au Pape, deux Prébendes dans chaque Eglise Cathédrale; & deux Places de Moines dans chaque Monastere, & que cette concession fût autorisée par un Acte de Parlement. Il appuya sa proposition des raisons les plus spécieuses qu'il put imaginer, sans promettre néanmoins, que le Pape s'abstiendrait de demander aucune reconnoissance des faveurs qu'il accorderoit à l'avenir, mais faisant seulement espérer qu'il useroit de plus de modération à cet égard. Il n'étoit pas bien difficile de comprendre quel étoit le dessein du Pape. Aussi toute l'éloquence du Légat ne fut pas capable de persuader le Parlement. Il eut même la mortification de voir qu'on ne daignoit pas lui répondre. Quand il voulut se plaindre de la manière défobligeante dont on traitoit le Pontife, on lui répondit que l'absence du Roi & de quelques-uns des principaux Prélats ne permettoit pas qu'on pût délibérer sur une proposition de cette nature. Cette difficulté n'étant pas capable de le rebuter, il demanda que le Parlement continuât ses Séances, jusqu'à ce que le Roi & les Prélats absens fussent arrivez. Mais on n'eut aucun égard à ses instances, & le Parlement se sépara, sans avoir rien résolu sur ce sujet. Ainsi le Légat se vit obligé de prendre patience jusqu'à une nouvelle Session. Pendant cet intervalle, il fit un voyage dans les Pro-

T. I. p. 291.  
an 1226.  
Le Roi est  
déclaré Ma-  
jeur.  
Demande  
extraordi-  
naire du Pa-  
pe au Par-  
lement.

Le Parle-  
ment ne ré-  
pond rien à  
la demande  
du Légat.



**HENRI III.** 1226. Le Pape in-  
siste. vines du Nord, où, sous prétexte du droit de *Procurations* (1), il vexa tellement les Eglises, qu'on fut contraint d'en porter des plaintes au Pape qui le rappella, de peur d'irriter les Anglois dans une semblable conjoncture. Cependant le Pontife, qui n'avoit pas encore perdu l'espérance d'obtenir ce qu'il avoit demandé, enjoignit à l'Archevêque de Cantorbéri de procurer une autre Assemblée du Parlement, & d'y demander une réponse positive sur la proposition que le Légat avoit faite de sa part. Le Roi ayant pris Conseil des Prélats, fit sçavoir au Pape, que d'autant que cette affaire ne regardoit pas seulement l'Angleterre, mais encore toute la Chrétienté, il se conformeroit aux résolutions qui seroient prises sur ce sujet, dans tous les autres Etats Chrétiens. C'étoit proprement un honnête refus : car on sçavoit bien, qu'un Légat avoit fait la même proposition en France, & n'avoit pû rien obtenir.

**Louïs VIII.**  
Chef de la  
Croisade  
contre les  
Albigéois.

Il meurt.

**Louïs IX.**  
son Fils lui  
succéda sous  
la tutelle de  
la Reine sa  
Mere.

Henri fait  
renouveler  
toutes les  
Chartres,  
pour en tirer de l'argent.

1227.  
**Hubert** est  
suspçonné  
d'avoir fait  
empoison-  
ner le Com-  
te de Salis-  
bury.

Caractere  
de Henri III.

Cependant Henri continuoit ses préparatifs pour porter la guerre en France. Mais il se vit obligé de les surseoir. sur ce que Louïs s'étant engagé à commander une Croisade contre les Albigeois, avoit obtenu du Pape, une défense très-expresse à tous les Princes Chrétiens de le troubler dans cette expédition. Henri ayant consulté son Parlement sur cette défense, on lui conseilla de différer cette guerre, jusqu'au retour du Roi de France qui assiégeoit alors Avignon dont on lui avoit refusé l'entrée. Ce Prince mourut peu de tems après avoir emporté cette Place, non sans soupçon d'avoir été empoisonné par le Comte de Champagne qui avoit pris une folle passion pour la Reine. Louïs IX. son fils lui succéda, sous la tutelle de Blanche de Castille sa Mere qui, bien qu'étrangere, eut assez de crédit pour se faire donner la Régence du Royaume.

Pendant que les armes Angloises étoient arrêtées par les ordres supérieurs de la Cour de Rome; Henri commençoit sa Majorité par une injustice à laquelle il ne pouvoit pas donner la moindre couleur. Comme il n'osoit demander de l'argent au Parlement qui lui avoit accordé depuis peu un Subside très-considérable; il s'avisa, pour en recouvrer, d'un moyen dont Richard son Oncle s'étoit autrefois servi, après son retour de la Terre Sainte, Cefut d'obliger tous ceux qui avoient des Chartres à les faire renouveler, moyennant les sommes à quoi elles furent taxées. Les Monasteres furent principalement grévés par cette nouvelle Ordonnance, dont le but n'étoit que de remplir les coffres du Roi. Tous les moyens injustes que les Princes inventent pour extorquer de l'argent de leurs Sujets, sont autant de sources d'oppression qui ne tarissent jamais; les Successeurs manquant rarement à suivre ces mauvais exemples.

Au commencement de l'année suivante, la mort du Comte de Salisbury, Fils naturel de Henri II. étant arrivée subitement, dans un Festin où le Grand Justicier l'avoit invité, donna lieu à de violens soupçons contre ce Ministre. On n'en fit pourtant aucune recherche, personne n'osant attaquer directement un Favori qui avoit un empire absolu sur l'esprit du Roi. A mesure que Henri avançoit en âge, on remarquoit en lui des qualitez peu convenables à un grand Prince; une extrême avarice; une inconstance étonnante, beaucoup

(1) C'étoit un droit dû aux Légats, quo d'être nourris & entretenus, pendant qu'ils faisoient la visite des Eglises & des Monasteres, & qui avoit été converti en argent comptant.



coup de caprice & d'inégalité dans sa conduite , une facilité extraordinaire à se laisser gouverner par ceux qui l'approchoient , & par dessus tout cela , des principes d'oppression & de tyrannie , qui faisoient beaucoup craindre pour l'avenir. Quoiqu'il eût été déclaré Majeur dès l'année précédente , il avoit gardé l'Evêque de Winchester auprès de lui , pour se servir de ses Conseils : mais Hubert de Bourg ne permit pas qu'il le retînt plus long-tems. Il lui représenta que bien qu'il eût été déclaré Majeur , on le croiroit toujours sous la tutelle d'un Régent, pendant que ce Prélat seroit à la Cour, & qu'il étoit de sa gloire & de son intérêt , de faire voir à ses Sujets qu'il étoit capable de gouverner par lui-même. Ce Conseil ayant trouvé un facile accès dans l'esprit de ce Prince qui n'en pénétrait pas le motif, l'Evêque de Winchester reçut ordre de retourner à son Diocèse.

HENRI III.  
1227.

Les Anglois auroient regardé avec indifférence , & peut-être avec joye , la disgrâce de ce Prélat , si elle n'eût été immédiatement suivie d'un événement qui leur fit connoître qu'il leur auroit été plus avantageux , que la faveur du Roi eût toujours été partagée. Dès que Hubert se vit sans rival dans le Ministère , il tâcha de se mettre au-dessus des Loix , en persuadant à son Maître , qu'il avoit pour but de lui procurer une autorité absolue. Il ne lui fut pas malaisé d'engager dans ce projet un Prince qui s'y sentoient assez porté de lui-même. Outre le renouvellement des Chartres dont je viens de parler , il avoit exigé cinq mille marcs de la Ville de Londres , sous prétexte qu'elle avoit prêté une pareille Somme au Prince Loüis , quand il quitta l'Angleterre. La Ville de Northampton avoit été contrainte de lui donner douze cens livres Sterling , sous un autre prétexte qui n'étoit pas moins frivole. Les Monasteres n'avoient pas été plus ménagés. Malgré leur appel au St. Siège , il en avoit exigé de grosses sommes , en attendant que le Pape en eût décidé. Tout cela faisoit assez voir qu'il étoit peu disposé à ménager ses Sujets , & commençoit à lui faire perdre leur estime. Mais ce qu'il ajouta , par les Conseils violens du Grand Justicier , acheva d'aliéner entièrement leurs cœurs. Tout-à-coup , lorsqu'on s'y attendoit le moins , il révoqua les deux Chartres du Roi son Pere , quoiqu'il se fût obligé par Serment à les faire inviolablement observer , prétendant qu'il n'étoit pas obligé de tenir ce qu'il avoit promis pendant sa Minorité. Hubert de son côté , se mettant peu en peine des murmures du Peuple qui lui attribuoit ces Conseils pernicieux ; se fit investir cette même année , du Comté de Kent pour récompense du grand service qu'il venoit de rendre à son Maître , en le délivrant du joug de ces Chartres.

L'Evêque de Winchester est renvoyé à son Diocèse. Hubert conseille au Roi de se rendre absolu. Henri commence à opprimer son Peuple.

Il révoque les deux Chartres du Roi Jean.

Hubert est fait Comte de Kent.

La conduite du Roi & de son Ministre produisit un tel mécontentement parmi les Barons qu'il étoit aisé de s'apercevoir du peu d'affection qu'ils avoient pour leur Souverain. Le Prince Richard , qui arriva de Guyenne peu de tems après la révocation des Chartres , profita de la disposition où les Seigneurs se trouvoient , pour braver le Roi son frere dans un démêlé qu'ils eurent ensemble. Voici quel en étoit le sujet. Le Roi Jean ayant donné une certaine Terre dans le Comté de Cornouaille , à un Gentilhomme Alleman , nommé *Valeran* ; dès que Richard fut investi de ce Comté , il fit sommer Valeran de produire son Titre , & en attendant , il fit saisir la Terre. Soit que celui-ci eût perdu sa Charte , ou qu'il la jugeât défectueuse , il refusa d'obéir à la sommation. Au contraire , comme si on lui eût fait une très-grande

Brouïillerie entre le Roi & le Prince Richard.



HENRI III.  
1227.

Fière réponse de Richard au Roi.

Il se ligue avec d'autres Seigneurs. Il prennent les armes pour rétablir les deux Chartres. Henri contente son frère, & la Ligue se rompt.

Grégoire IX. Pape.  
1228.  
Mort du Cardinal Langton.

Élection d'un Archevêque, à laquelle le Roi s'oppose.

injustice, il en porta ses plaintes au Roi, qui, sans examiner cette affaire, ordonna aux Officiers du Prince, de donner la main levée de cette Terre. Ils trouverent pourtant le moyen de s'en dispenser, jusqu'à l'arrivée de leur Maître. Dès que Richard fut de retour, il représenta au Roi, qu'il n'avoit fait aucun tort à ce Gentilhomme, en voulant l'obliger à produire son Titre primordial: Que son dessein n'étoit pas de le priver de sa Terre par une pure violence, mais de faire juger cette affaire selon les Loix, & que pour cet effet, il offroit de s'en rapporter au Jugement des Pairs du Royaume. Henri, choqué de cette proposition, s'emporta contre son frère, & lui commanda de restituer la Terre en question, dans un certain tems, ou de sortir de ses Etats. Richard répondit fièrement, qu'il ne feroit ni l'un ni l'autre, à moins qu'il n'y fût condamné par les Pairs, & sans attendre une réplique, il se retira dans sa maison. Le Grand Justicier, qui ne cessoit point d'inspirer au Roi des maximes violentes, lui conseilla de faire arrêter le Prince. Mais pendant que Henri balançoit à faire cette démarche, Richard s'étant retiré de la Cour, étoit allé trouver le Comte de Pembroock, pour le consulter sur cette affaire. Pembroock approuva tout ce que le Prince avoit fait, & trouvant cette occasion favorable pour mettre un frein à la puissance arbitraire que le Roi vouloit usurper, il crut qu'on devoit en profiter. Dans cette vûë, il fit entendre à Richard qu'il étoit prêt à l'assister de sa personne, & de ses biens, & qu'il ne doutoit nullement que la plûpart des autres Seigneurs ne fussent dans les mêmes dispositions. En effet, peu de tems après, par les soins de ce Seigneur, les Comtes de Glocester, de Chester, de Warren, de Warwick, & de Héréford, & un grand nombre d'autres Barons, se liguerent avec Richard, & prirent les armes pour obliger le Roi à rétablir les Chartres qui venoient d'être annullées. Cette Ligue fit peur à Hubert. Comme il comprit qu'elle pourroit avoir de fâcheuses suites, il prit le parti de procurer un accommodement entre les deux frères. Pour satisfaire le Prince Richard, qui étoit le Chef des Confédérez, il fit en sorte que le Roi lui relâcha certains droits qu'il prétendoit sur les biens de la Reine leur Mere, & qu'il augmenta son appanage des Terres que le Comte de Boulogne avoit possédées en Angleterre. Richard, content de cette libéralité, ne parla plus du rétablissement des Chartres, & la Ligue fut dissipée. C'est ainsi que les Grands se servent du prétexte du bien public, pour avancer leurs propres intérêts, ou pour contenter leurs passions. Mais quand on a trouvé le moyen de les satisfaire, sur ce qui les regarde en particulier, ils font voir que le bien public étoit ce qu'ils avoient le moins en vûë.

Le Pape Honorius III. mourut cette année, & Grégoire IX. lui succéda. Etienne Langton, Cardinal & Archevêque de Cantorbéri, ne survécut Honorius que de quelques mois. Il n'eut pas plutôt les yeux fermés, que les Moines de St. Augustin, voulant se conserver le privilège d'élire leur Archevêque, se hâtèrent de faire choix d'un de leurs Compagnons nommé *Gautier de Hemesham*. Le Roi fut choqué de ce que cette élection s'étoit faite sans lui en demander la permission, & prenant pour prétexte que le Pere de ce Moine avoit été pendu pour larcin, il refusa d'approuver ce choix. D'un autre côté les Evêques suffragans de Cantorbéri, fâchez de ce que l'élection s'étoit faite sans eux, objecterent au nouvel élu, qu'il avoit enlevé une Religieuse de



de laquelle il avoit eu plusieurs enfans , & refuserent de le reconnoître. Ces oppositions firent que les deux partis envoyerent des Agens à Rome pour y faire décider leur dispute. Pendant ce tems-là le Siège demeura vacant.

HENRI III.  
1228.

Cette même année les Gallois ayant fait quelques courfes sur les frontieres d'Angleterre , le Roi marcha dans leur Païs pour les châtier. Mais après avoir inutilement fatigué ses troupes , il s'en retourna sans avoir fait aucun progrès.

Guerre de Galles.

Dans ce même tems , on vit paroître une Bulle fulminante du nouveau Pape , qui excommunioit l'Empereur Frideric II , pour avoir négligé de porter ses armes dans la Terre Sainte , à quoi il s'étoit obligé par un vœu solennel. Quelque fier que fût ce Monarque , il se vit obligé de plier sous la puissance Pontificale , & d'accomplir son vœu l'année suivante.

Excommu-  
nication de  
l'Empereur  
Frideric II.

Pendant que ces choses se passoient , la Régence de Blanche , mere de S. Louis , causoit en France des troubles dont Henri auroit pû tirer de grands avantages , s'il eût sçu en profiter. Mais ce Prince n'étoit pas d'un caractère propre à former de grands projets. S'il en formoit quelquefois , c'étoit toujours dans des circonstances défavantageuses , pendant qu'il laissoit échapper les plus favorables. Il ne s'étoit jamais présenté d'occasion plus propre que celle-ci , pour recouvrer les Provinces que les Anglois avoient perduës en France , si elle eût été bien ménagée. Les Normans étant entrez dans les intérêts des Barons liguez contre la Régente de France , avoient fait sçavoir à Henri , que , s'il vouloit se rendre dans leur Païs , il y seroit reçu à bras ouverts , & qu'ils le mettroient en possession de cette riche Province. D'un autre côté , les Poitevins le pressoient de venir s'emparer des Places de leur Païs occupées par les François , & lui offroient leur assistance. Dans le même tems , les Gascons lui députerent l'Archevêque de Bourdeaux , pour l'informer , qu'il ne tiendrait qu'à lui de profiter des mouvemens qu'il y avoit en France , pour chasser les François des Places qu'ils occupoient dans la Guyenne. Des invitations si pressantes , dans une conjoncture si favorable , auroient dû déterminer Henri à faire quelque puissant effort pour recouvrer ce que le Roi son Pere avoit perdu par sa négligence. Mais , par un aveuglement qu'on attribua aux conseils du Grand-Justicier , ce Prince répondit , qu'il falloit attendre une occasion plus propre , comme s'il eût été assuré qu'il dût s'en présenter tous les jours. Nous verrons dans la suite , qu'il s'engagea témérairement à cette entreprise , dans un tems où il n'y avoit pas la moindre apparence d'y réussir. C'est ainsi que ce Prince se laissoit aveuglement conduire par ses Ministres qui abusoient de sa facilité & de son peu de génie , pour faire leurs propres affaires , sans aucun égard aux intérêts de leur Maître.

Troubles en  
France dont  
Henri ne  
sçait pas  
profiter.

Cependant la dispute , touchant l'élection de l'Archevêque de Cantorbéri , se poussoit à Rome avec une ardeur extraordinaire , sans qu'il eût encore plu au Pape de donner un Jugement. Mais enfin , les Envoyez du Roi s'étant avisés d'offrir au Pontife la dixième partie des biens mobiliers d'Angleterre & d'Irlande , & cette offre lui ayant donné des lumieres qu'il n'avoit pas auparavant , il cassa l'élection faite par les Moines. En même tems , sous prétexte de prévenir les différends qui pourroient survenir dans une nouvelle élection , il conféra lui-même la dignité Archiépiscope à *Richard le Grand* ,

Le Pape  
nomme un  
autre Ar-  
chevêque de  
Cantorbéri.



**HENRI III.** Chancelier de l'Eglise de Lincoln : Plus entreprenant en cela qu'Innocent III, qui avoit au moins voulu garder les apparences, en faisant élire Langton par les Moines qui lui avoient été envoyez. Quoique l'entreprise de Grégoire IX. fût d'une conséquence encore plus dangereuse que celle d'Innocent III, le Roi & les Evêques suffragans reconnurent le nouvel Archevêque, contents d'avoir fait casser l'élection des Moines, sans se mettre en peine du préjudice que l'Eglise Anglicane en recevoit. Peu de tems après Grégoire, qui ne vouloit pas être long-tems privé de l'effet des promesses qu'on lui avoit faites, envoya un de ses Chapelains en Angleterre pour y recueillir la dixme promise qui devoit servir à faire la guerre à l'Empereur. Le Roi ayant assemblé le Parlement sur ce sujet, le Chapelain y présenta une Lettre du Pontife qui pressoit fortement l'exécution de ce qu'on lui avoit fait espérer. Tout le monde jettoit les yeux sur le Roi, dans la pensée qu'il s'opposeroit à cette exaction, & qu'il défavoüeroit ses Envoyez. Mais quand on vit qu'il gardoit le silence, on comprit aisément que la promesse avoit été faite par son ordre, ou que du moins, il n'avoit pas assez de fermeté pour s'opposer directement aux volontez du Pontife. Les Seigneurs se crurent donc obligez de marquer plus de fermeté que le Roi. Cette affaire leur parut d'une si grande conséquence, qu'ils résolurent unanimement, de ne pas souffrir que leurs Vassaux fussent ainsi exposez aux exactions de la Cour de Rome. Cependant, pour donner quelque satisfaction au Pape, ils proposerent de lui faire un présent, sans entrer dans la discussion des biens de chaque Particulier. Apparemment cette voye auroit été suivie, si *Etienne Ségrave*, l'un d'entre eux, ne se fût soumis volontairement à la taxe que le Pape demandoit, & n'en eût entraîné d'autres par son exemple. Enfin le nombre de ceux qui se laissoient gagner s'étant insensiblement accru, les plus difficiles se virent contrains de céder, pour ne pass'exposer à l'indignation du Roi & du Pape. Le Clergé osa encore moins résister, de peur de s'exposer à l'Excommunication dont il étoit menacé. Le Nonce, étant de cette maniere parvenu à son but, produisit un plein-pouvoir de son Maître, qui l'autorisoit à faire la levée de cette taxe, sur tous les effets mobiliers, de quelque nature qu'ils pussent être. Dans l'exécution de ses ordres il poussa la rigueur si loin, qu'il se fit payer en argent la dixme de toutes sortes de fruits, même de ceux qui n'étoient pas encore recueillis. Mais ce ne fut pas encore tout : afin de faire cette levée avec plus de promptitude, il obligea les Prélats à en faire les avances pour le Clergé inférieur, sauf à eux à s'en faire rembourser de la maniere qu'ils le jugeroient à propos. Il fallut donc que les Evêques & les Abbez trouvassent de l'argent comptant. Mais comme plusieurs d'entre eux ne se trouvoient pas en état de payer assez promptement, le Nonce avoit pourvû à cet inconvénient, en menant avec lui des usuriers Italiens qui leur en prêterent à un très-gros intérêt. C'est ainsi que le Pape abusoit de la foiblesse du Roi qui auroit pu aisément éviter cette exaction, s'il eût voulu s'y opposer vigoureusement. En effet, le Comte de Chester son Sujet eut bien le pouvoir d'empêcher, que cette levée ne se fît sur ses Terres, en soutenant toujours, malgré les clameurs du Nonce, que le Pape n'avoit aucun droit sur les Fiefs Laïques. Mais outre que Henri étoit intimidé par l'exemple du Roi son Pere, qu'il se remettoit sans cesse devant les yeux, il avoit une autre raison qui l'obligeoit à cet-



te complaisance pour le Pape. Dans le but qu'ils s'étoit proposé de se rendre absolu, & de tirer de l'argent de ses Sujets, par toutes sortes de voyes, il sentoient bien qu'il auroit besoin de la protection du Pontife, & rien n'étoit plus capable de la lui procurer, que de lui laisser prendre quelque part dans ces exactions. En effet on verra dans la suite de ce même Regne, que le Pape & le Roi se soutinrent toujours réciproquement dans toutes les occasions où il fut question d'exiger de l'argent des Anglois.

HENRI III.  
1228.  
Le Roi & le Pape se soutiennent réciproquement.

Le Peuple commençoit à peine à oublier l'oppression qu'il venoit de souffrir de la part du Pape, qu'il se vit encore obligé de fournir au Roi les moyens de faire la guerre au Roi de France. Quand les troubles de ce Royaume furent apaisés, & que par conséquent, l'occasion d'en profiter étoit perdue, Henri forma le dessein de recouvrer par les armes, les Provinces que le Roi son Pere avoit laissé perdre; sans considérer que les affaires de France étoient alors sur un autre pied, les Seigneurs qui s'étoient opposés à la Régente étant tous soumis, & n'étant plus en état de le favoriser. Pour exécuter ce dessein, il voulut faire un armement considérable, & dans cette vue il somma tous les Vassaux de la Couronne de se trouver après la fête de S. Michel à Portsmouth, où il assembla une des plus belles armées qu'on eût jamais levées en Angleterre. Cependant cet armement si extraordinaire devint inutile, parce que, quand il fut question de faire embarquer les troupes, il ne se trouva pas assez de Vaisseaux pour les transporter. Ce contre-temps lui causa un tel chagrin, qu'il appella plusieurs fois Traître Hubert de Bourg, qui s'étoit chargé de faire les préparatifs. Il l'accusa d'avoir reçu de l'argent de la Cour de France, pour faire échoier cette expédition, & dans la colère où il étoit, il tira son épée pour le tuer. Il l'auroit apparemment fait, si le Comte de Chester ne s'étoit mis au devant, moins pour sauver le Justicier, que pour empêcher le Roi de tremper ses mains dans le sang d'un de ses Sujets. Au reste, il est incertain si Hubert avoit agi par malice ou par négligence: mais, quoi qu'il en soit, on fut obligé de différer l'embarquement pendant tout l'hiver. A cela contribua beaucoup l'arrivée de *Pierre de Dreux* Duc de Bretagne, qui voyant qu'on avoit perdu tant de tems pour attendre les Vaisseaux de transport, & que la saison étant déjà trop avancée, l'armée Angloise seroit obligée de prendre des quartiers d'hiver dans son País où elle devoit débarquer, conseilla au Roi de remettre l'entreprise au Printemps suivant. Pendant cet intervalle, Hubert trouva le moyen de rentrer en grâce, & de se conserver l'administration des affaires comme auparavant.

Le Roi forme le dessein de porter la guerre en France.

L'armée s'assemble à Portsmouth.

Les Vaisseaux manquent. Le Roi en accuse Hubert, & veut le tuer.

L'expédition est différée.

Cette même année l'Empereur Frideric alla porter ses armes dans la Palestine, & contraignit le Soudan d'Egypte de lui livrer Jérusalem. Il auroit pu pousser plus loin ses conquêtes, si l'Excommunication que le Pape avoit fulminée contre lui l'année précédente, n'avoit fait plus d'effet sur les Templiers & les Hospitaliers de ce País-là, que la valeur de ce Prince. Leur passion contre lui étoit montée à un tel excès, qu'ils avoient comploté de le livrer au Soudan, à qui même ils avoient donné connoissance de leur dessein. Mais ce Prince, quoi qu'Infidèle, regardant cette action avec horreur, fut assez généreux pour en informer Frideric. Il tira de cette générosité plus d'avantage que s'il avoit eu ce Monarque entre ses mains. Par ce moyen, il tena parmi les Chrétiens de la Palestine une dissension, qui porta un préjudice ex-

Affaires de la Palestine.



HENRI III.  
1229.

Henri amas-  
se de l'ar-  
gent par des  
voies injus-  
tes.

Il va des-  
cendre en  
Bretagne.

Il ne sçait  
pas se ser-  
vir de ses  
avantages.

Il va en  
Guyenne,  
& retourne  
en Breta-  
gne, sans  
rien entre-  
prendre  
contre la  
France.

A l'appro-  
che de l'ar-  
mée Fran-  
çoise, il s'en  
retourne en  
Angleterre.

trême à leurs affaires. L'Empereur voyant qu'il ne pouvoit attendre aucun secours des Chrétiens de ce Pais-là; que d'un autre côté, le Pape même détournait à d'autres usages les Croisades, destinées contre les Sarrafins, fit avec le Soudan une trêve de dix ans, & s'en retourna en Europe.

Quoi que Henri attendit avec impatience l'arrivée du Printems, pour faire passer son armée en France, le séjour qu'il fit en Angleterre pendant cet hiver, ne lui fut pas inutile. Dans cet intervalle, il obtint du Clergé un présent considérable. Il en exigea encore un de la ville de Londres, & pour ne laisser en arriere aucun moyen d'amasser d'argent, il força les Juifs, qui étoient alors en très-grand nombre dans le Royaume, à lui payer une taxe de la troisième partie de leurs biens. Dès que le Printems fut venu, il alla s'embarquer à Portsmouth avec son armée, & se rendit à S. Malo, où le Duc de Bretagne alla le recevoir; après quoi il lui mit entre les mains ses plus fortes Places. Cependant les François, qui avoient eu tout l'hiver pour se préparer, s'étoient postez tout proche d'Angers, à dessein de lui fermer le passage du Poitou. Henri leur donna tout le loisir nécessaire pour se fortifier dans ce poste, pendant qu'il attendoit à Nantes l'arrivée de quelques troupes qui devoient venir d'Irlande. Bien que, par la prudente conduite de la Régente de France, tous les Mécontents de ce Royaume eussent été soumis, & qu'ils eussent promis de demeurer en repos, ils ne virent pas plutôt le Roi d'Angleterre en Bretagne, & toutes les forces de Louis occupées de ce côté-là, qu'ils recommencerent à remuer. Ces mouvemens obligerent le Roi & la Régente à quitter l'Anjou, pour aller s'opposer aux desseins des Mécontents, qui leur parurent d'une plus grande conséquence que les progrès que les Anglois pourroient faire. C'étoit alors pour Henri le tems d'agir vigoureusement, & de profiter de cette conjoncture, d'autant plus que les Normans le pressoient d'aller dans leur Pais, où ils vouloient bien le recevoir, & le favoriser autant qu'il leur seroit possible. Mais, quoi qu'il marquât quelque envie de tourner de ce côté-là, on prétend qu'il en fut dissuadé par son Favori, qui lui fit entendre que cette entreprise étoit sujette à trop de difficultez. Au lieu donc de marcher dans la Normandie, il prit la route du Poitou, où il se rendit maître de Mirebeau. Ensuite, comme s'il eût voulu faire comprendre aux François Mécontents, qu'ils ne devoient rien attendre de lui, il se rendit en Guyenne, pour y recevoir des Gascons le serment de fidélité. Enfin, après avoir perdu là beaucoup de tems, ils s'en retourna en Bretagne où il ne s'occupa qu'à des choses qui marquoient son peu d'inclination pour la guerre. Cette conduite donna lieu de soupçonner que ses Ministres étoient d'intelligence avec l'ennemi, à qui on donnoit tout le loisir dont il avoit besoin pour pacifier les troubles de son Royaume. Effectivement, la Régente profita d'un tems qu'on lui accordoit si mal à propos, pour faire un accommodement avec les Barons liguez. Ils s'y résolurent sans peine, quand ils virent que Henri ne faisoit aucune démarche pour les soutenir.

Dès que la Régente n'eut plus rien à craindre de ce côté-là elle fit marcher l'armée vers la Bretagne, où Henri achevoit de prodiguer son argent en fêtes & en divertissemens, comme si en partant d'Angleterre, il n'avoit eu dessein que de faire un voyage de plaisir. A la premiere nouvelle qu'il reçut de l'approche des ennemis, se trouvant sans finances, & craignant d'avoir toutes



toutes les forces de la France sur les bras, il s'en retourna honteusement en Angleterre. Ce ne fut même qu'avec beaucoup de peine qu'on le fit consentir à laisser une partie de ses troupes en Bretagne, sous le commandement des Comtes de Chester & de Pembroock, pour soutenir le Duc qu'il avoit mal à propos engagé dans cette guerre. Ces Seigneurs, moins timides que leur Roi, ne laissèrent pas, avec ce peu de troupes, d'empêcher les François d'entrer dans ce Duché. Ils firent même des courses en Anjou, & en Normandie, d'où ils emportèrent un grand butin. C'est à cela que se termina cette expédition. Au lieu de procurer quelque avantage à Henri, elle ne servit qu'à lui attirer le mépris de ses Sujets qui ne voulurent plus entendre parler d'aucune entreprise contre la France, voyant qu'il avoit si mal profité d'une conjoncture si favorable. Il en rejetta toute la faute sur l'infidélité du Comte de la Marche & des Poitevins, qui ne lui avoient pas tenu ce qu'ils lui avoient promis. Mais il étoit lui-même la cause de leur changement, puisque, selon les apparences, ils ne l'auroient pas abandonné, s'ils l'eussent vu agir d'une manière qui leur eût pu faire espérer une puissante protection.

HENRI III.  
1229.

*Art. publ. T.*  
I. p. 325.

Pendant que Henri étoit occupé en Bretagne, il y eut quelques troubles en Irlande. Le Roi de Conawght, voulant profiter de la foiblesse des Anglois qui avoient envoyé leurs meilleures troupes au Roi, envahit leurs terres avec une grande armée, ou plutôt avec une multitude ramassée de Peuple peu propre au combat. Mais il trouva dans Geoffroi du Marais, Grand Justicier d'Irlande, un ennemi plus redoutable qu'il ne se l'étoit imaginé, & qui lui ayant tué vingt mille hommes, le fit lui-même prisonnier.

1230.  
Révolte en  
Irlande.

Quoique le Roi eût consommé en dépenses inutiles les sommes qu'on lui avoit accordées pour la guerre de France, il ne laissa pas de se servir du prétexte de cette honteuse expédition, pour demander un nouveau Subside. Le Parlement eut beaucoup de peine à se résoudre à cette complaisance. Mais enfin s'étant laissé fléchir par la considération de l'extrême indigence de ce Prince, il lui accorda trois marcs sur chaque Fief relevant immédiatement de la Couronne.

1231.  
Subside accordé au Roi.

Peu de tems après Richard, Archevêque de Cantorbéri, se plaignit au Roi, qu'après la mort du Comte de Gloucester, Hubert de Bourg s'étoit saisi du Château de Tunbridge, quoique ce fût un Fief de l'Archevêché. Henri lui répondit, que la garde-noble du jeune Comte de Gloucester lui appartenant, il avoit pu en disposer en faveur de son Justicier, pendant la minorité de l'Héritier. Il ajouta, qu'il trouvoit fort étrange qu'on voulût lui disputer ce droit. Cette réponse n'ayant pas satisfait l'Archevêque, il excommunia, sans distinction, tous les détenteurs des biens de l'Eglise, & partit incontinent, pour aller porter ses plaintes au Pape.

Mécontentement de  
l'Archevêque de  
Cantorbéri,

qui va se  
plaindre  
au Pape.

Ce fut à peu près en ce tems-là, que le Prince Richard, frere du Roi, épousa la Comtesse Douairière de Gloucester, sœur du Comte de Pembroock. Ces nœces furent bien-tôt suivies de la mort de ce dernier Comte. Il laissa son bien par son testament à Richard son frere qui étoit encore en Bretagne où il rendoit de grands services à l'Etat. Une Trêve de trois mois qui se conclut bien-tôt après, lui ayant donné le loisir de retourner en Angleterre, il demanda la succession de son frere, dont le Roi s'étoit emparé. Henri, qui cherchoit un prétexte d'en profiter, lui répondit qu'il étoit informé que la veuve du der-

Mariage du  
Prince Richard.

Mort du  
Comte de  
Pembroock  
qui laisse sa  
succession à  
Richard  
Marshal son  
frere.

nier



**HENRI III.** nier Comte étoit enceinte, & que par cette raison il ne pouvoit disposer de la succession, avant qu'elle eût accouché. Mais, comme il étoit convaincu de la fausseté de ce prétexte, il en chercha un plus plausible. Il accusa Richard d'avoir entretenu des correspondances criminelles avec la France pendant son séjour en Bretagne, & sans vouloir l'admettre à aucune justification, il lui ordonna de sortir du Royaume dans quinze jours. Il étoit dur à un Seigneur Anglois de se voir traité de cette manière. Mais il l'étoit encore plus à un fils de ce Comte de Pembroock qui avoit mis la Couronne sur la tête du Roi, & qui l'y avoit soutenuë malgré les efforts de ses ennemis. Richard sortit effectivement d'Angleterre; mais ce fut pour aller en Irlande où il se mit en possession des Terres qui appartenoient à sa Famille. Ensuite il leva des troupes, & se récompensa sur les Domaines du Roi, de ce que ce Prince lui retenoit injustement en Angleterre. Soit que Henri craignît les suites de cette révolte, ou qu'on lui eût fait entendre que l'injustice qu'il faisoit à ce Seigneur étoit trop manifeste, pour pouvoir être soutenuë, il le rappella de son exil. Ensuite il lui rendit ses biens, & l'investit de la Charge de Comte Maréchal, que son frere avoit possédée.

Richard se venge du Roi en Irlande.

Le Roi le rappelle, & lui rend ses biens & ses Charges. Henri porte la guerre dans le País de Galles, & y fait peu de progrès.

Divers projets pour son mariage échouiez.

*Art. Publ. T. I pag. 271. 283.*

*pag. 275.*

*pag. 293.*

Le Caractere de ce Prince étoit de marquer beaucoup de fierté à l'égard de ceux qu'il ne croyoit pas en état de lui résister, & de céder tout à-coup quand il trouvoit de l'opposition. Leolyn, Prince de Galles, ayant fait depuis peu quelques courses dans les frontieres d'Angleterre, Henri le laissa faire sans s'y opposer. Mais dès qu'il crut que ce Prince ne s'attendoit plus à être attaqué, il résolut d'aller en personne le châtier. Cependant, à la premiere résistance qu'il rencontra, son ardeur guerrière se rallentit, & il s'en retourna sans rien faire.

Quoique Henri fût déjà parvenu à sa vingt-cinquième année, il n'avoit pû encore réussir à se marier, parce que tous les projets qu'il avoit fait à cet égard, avoient échoué. Sa premiere pensée avoit été d'épouser Yolante fille du Duc de Bretagne, avec laquelle il s'étoit même engagé par serment. Mais soit que le Pape eût refusé la dispense, ou par quelque autre raison, ce dessein ne fut pas exécuté. On lui avoit encore fait des propositions touchant une fille du Duc d'Autriche, & ce projet avoit eu le même succès que le précédent. Quelque tems après, il écrivit à l'Archevêque de Cologne, pour lui faire part du dessein où il étoit de s'unir étroitement avec l'Empire, par son mariage avec une fille du Roi de Bohême. Mais on ne trouve point que cette proposition fût poussée plus avant. Il eut encore la mortification d'échouer, cette année, dans le dessein qu'il avoit d'épouser la seconde fille du Roi d'Ecosse, sœur de la femme du Grand Justicier. Ce fut la jalousie des Seigneurs Anglois, qui mit des obstacles à ce mariage. Comme ils ne pouvoient voir sans chagrin que leur Roi prît pour femme une sœur cadette de la femme d'un de ses Sujets, ils lui firent de si fortes remontrances pour l'en détourner, qu'il ne jugea pas à propos de conclurre cette affaire à laquelle il trouvoit de si fortes oppositions. J'ajouterai encore, pour n'être pas obligé d'y revenir une autrefois, que quatre ans après, il voulut épouser une fille du Comte de Ponthieu, & que ce projet manqua comme les précédens. Quoique le Contrat fût déjà passé, & qu'il eût même fait partir des Ambassadeurs pour en demander la dispense au Pape, il changea d'avis pendant qu'ils étoient en chemin, & leur ordonna de ne parler point de cette affaire.

L'Ar-



L'Archevêque de Cantorbéri avoit agi si efficacement à Rome, qu'il avoit obtenu du Pape un ordre pour se mettre en possession du Château de Tunbridge, pendant la minorité du Comte de Glocester. Mais il ne put point profiter de cette faveur, la mort l'ayant surpris, pendant qu'il étoit en chemin pour retourner en Angleterre. Dès que les Moines de S. Augustin en eurent la nouvelle, ils se hâtèrent d'élire l'Evêque de Chichester Grand Chancelier du Royaume. Le Roi ayant approuvé ce choix, mit ce Prélat en possession du Temporel de l'Archevêché. Mais l'Archevêque élu ne put jamais obtenir sa confirmation du Pape, à qui on fit entendre, que ce Prélat étoit trop dépendant de la Cour. Cette seule raison fut suffisante pour obliger le Pontife à casser cette élection, & à donner ordre aux Moines d'élire un Sujet plus attaché aux intérêts du S. Siège.

Au commencement de l'année 1232. Henri convoqua un Parlement, auquel il demanda un subside qui le mit en état de payer les dettes qu'il avoit contractées pour son expédition de France. Le Comte de Chester lui répondit, au nom de tous les Seigneurs, qu'ils l'avoient assisté non seulement de leur argent, mais même de leurs personnes, & qu'ils n'étoient pas obligés à davantage. Le Clergé, qui n'étoit pas mieux disposé pour le Roi, ayant demandé du tems pour délibérer sur cette proposition, le Parlement fut prorogé jusqu'à Pâque.

Outre que le Roi avoit fait un mauvais usage des secours de son Parlement, il donnoit au Clergé, à la Noblesse, & au Peuple un autre sujet de mécontentement, qui ne leur tenoit pas moins au cœur. Ils voyoient que ce Prince favorisoit ouvertement les usurpations de la Cour de Rome, & que, par une connivence affectée, il souffroit qu'elle empiétât tous les jours sur les droits de l'Eglise & du Royaume. Les Papes, ne se contentant pas d'exiger de tems en tems, sous divers prétextes, de grosses sommes du Clergé, tendoient manifestement à se rendre maîtres des Collations de tous les Bénéfices vacans, & par-là, les droits des Patrons alloient être bien-tôt anéantis. D'ailleurs, l'affectation de conférer presque tous les Bénéfices à des Italiens, ou à d'autres Etrangers ne pouvoit que chagriner beaucoup les Anglois. Ce mécontentement alla si loin, qu'il se fit une Confédération dans laquelle entre-  
rent plus de quatre-vingt Gentilshommes, pour dépouiller les Ecclésiastiques Italiens de tout ce qu'ils possédoient en Angleterre. Ces Confédérés, ayant mis à leur tête un Chevalier nommé Twingham, parcoururent diverses maisons de ces Etrangers, & en ayant enlevé ce qui s'y trouva de plus précieux, ils le distribuèrent aux pauvres. Cela se fit avec tant de tranquillité, qu'il ne se trouva personne qui fit la moindre démarche pour s'y opposer, ni pour en punir les auteurs. Mais le Pape, qui en fut bien-tôt informé, écrivit au Roi sur ce sujet d'une manière si forte, qu'à en juger par ses expressions, on auroit dit que l'Eglise venoit de recevoir une playe mortelle. D'ailleurs, sans considérer que les Loix & les Coutumes du País demandoient qu'on fît préalablement des informations & des procédures absolument nécessaires, il ordonnoit au Roi, de punir sur le champ ces perturbateurs de la Paix de l'Eglise, à peine d'Excommunication contre sa personne, & d'Interdit sur tout le Royaume, si le châtiment des coupables étoit tant soit peu différé. Ces menaces ayant obligé le Roi d'ordonner qu'on fit des perquisitions très-exactes

HENRI III.

1231.

Mort de  
l'Archevê-  
que de Can-  
torbéri.Election ap-  
prouvée par  
le Roi &  
cassée par  
le Pape.

1232.

Le Roi de-  
mande un  
Subside qui  
lui est refusé.Confédéra-  
tion contre  
les Ecclé-  
siastiques  
étrangers.A. Publi-  
T. L.



HENRI III.  
1231.

Autre élec-  
tion d'un Ar-  
chevêque de  
Cantorberi  
cassée par le  
Pape.  
Disgrace de  
Hubert de  
Bourg, &  
élévation de  
l'Evêque de  
Winchester

sur cette affaire, il trouva qu'il y avoit plus de gens intéressés, qu'il ne se l'étoit imaginé, & que même des Evêques étoient entrez dans ce complot, ou l'avoient favorisé par leur silence. Cependant, afin de satisfaire le Pape, le Chef des Confédérés fut arrêté, & envoyé à Rome, par ordre du Pape. Quelques-uns d'entre les Shérifs, & autres Magistrats, furent aussi mis en prison, pour avoir négligé de réprimer cette violence. Apparemment le nombre & la qualité des intéressés empêcha que cette affaire ne fût poussée plus loin.

Pendant ce tems-là, les Moines de Saint Augustin ayant élu un autre Archevêque, selon qu'il leur avoit été ordonné, & leur choix n'ayant pas été plus agréable au Pape que le précédent, ils eurent ordre d'en faire un troisième.

Quelque calme qui parût extérieurement pendant quelques années dans la Cour du Roi, les esprits n'y étoient pas moins agitez. Il s'y préparoit contre le Grand Justicier, une tempête qui lui fut d'autant plus funeste, qu'il ne s'y étoit point préparé. Depuis qu'on s'étoit apperçu que le Roi étoit capable de former des soupçons contre son Favori, les ennemis de Hubert n'avoient point cessé de lui rendre de mauvais offices. Ils avoient même si bien conduit leurs projets, qu'ils avoient persuadé au Roi de rapeller à la Cour l'Evêque de Winchester, pour se servir de ses conseils. Ce Prélat ne fut pas plutôt auprès du Roi, qu'il travailla sans relâche à la ruine du Favori, n'ignorant pas que sa propre sûreté dépendoit de la perte de son Rival. Comme il recherchoit avec ardeur les occasions de parvenir à son but, il s'en présenta bien-tôt une qu'il ne laissa pas échapper. Le Prince de Galles ayant fait impunément quelques courses sur les terres des Anglois, l'Evêque de Winchester représenta au Roi, combien il lui étoit honteux, qu'un Peuple aussi méprisable que les Gallois, pillât l'Angleterre, sans que personne se mît en devoir de s'y opposer. Le Roi lui répondit, que non seulement il manquoit d'argent pour entreprendre cette guerre, mais que même ses Trésoriers lui avoient fait entendre, que ses revenus ordinaires ne pouvoient pas suffire pour la dépense de sa maison. Cet aveu fournit au Prélat le prétexte qu'il cherchoit de blâmer la conduite du premier Ministre. Il représenta au Roi, que la disette dont il se plaignoit ne provenoit que de la mauvaise administration de ses Finances: qu'on ne faisoit point rendre compte à ceux qui manioient ses deniers: qu'on dispoisoit continuellement de la Garde-noble des enfans mineurs, en faveur de quelques particuliers, sans qu'il en revînt aucun profit au Trésor: qu'on ne tiroit pas plus d'avantage des revenus des Bénéfices vacans, ni des terres, qui par mort ou par confiscations, revenoient à la Couronne. Il ajouta, que ces sources avoient accoutumé de remplir les coffres des Rois ses Prédécesseurs, qui par-là, se trouvoient plus en état de se passer des secours du Parlement, & par conséquent de se voir dans une plus grande indépendance. Henri profitant de cet avis, fit rendre compte à tous les Shérifs, & autres qui avoient manié ses finances, & donna la Charge de Trésorier de sa Chambre à Pierre de Rivaux, neveu de l'Evêque de Winchester. Ce n'étoit là qu'un essai que ce Prélat faisoit de son crédit, pour pouvoir avec plus de facilité travailler à l'exécution de son principal projet. Ces changemens furent suivis de quelques autres qui tendoient à éloigner de la Cour les Créatures du Grand Justicier, dont le crédit diminuoit sensible-  
ment,



ment, à mesure qu'on voyoit augmenter celui de son Concurrent. Enfin l'Evêque sçut si bien ménager l'esprit du Roi, qu'il fit donner à Ségrave, son principal confident, la Charge de Grand Justicier dont Hubert fut dépouillé, quoiqu'il eût une Patente qui lui assuroit cette Dignité pendant sa vie.

HENRI III.

1232

Hubert est  
dépouillé  
de sa Charge  
de Grand  
Justicier,  
qui est don-  
née à Sé-  
grave.

Il arrive rarement que la chute d'un Favori soit médiocre. La haine du Prince se proportionne à son affection passée, & l'on ne voit guères que la première de ces deux passions soit moins violente que l'autre. Les Princes agissent ordinairement en ces occasions, par un principe d'orgueil, que souvent ils ne démêlent pas bien eux-mêmes. A mesure qu'ils cessent d'aimer, ils cherchent les moyens de justifier leur inconstance, & font souvent des crimes au Favori de cela même dont ils faisoient auparavant le sujet de leur affection. On vit une preuve remarquable de cette vérité dans la ruine de Hubert de Bourg. Jamais Favori n'avoit eu plus d'ascendant sur l'esprit de son Maître. Ses conseils qui flattoient toutes les passions du Roi étoient regardés, pendant sa faveur, comme autant d'Oracles. Mais dès que ce Prince se fut laissé prévenir contre lui, il ne considéra plus ses conseils précédens, que comme autant de trahisons. Il est vrai qu'il seroit difficile d'excuser toutes les actions de ce Favori. Mais il y a beaucoup d'apparence, que dans les accusations qu'on produisit contre lui, on avoit mêlé bien des calomnies. Quoiqu'il en soit, peu de jours après qu'il eut été destitué de son emploi, le Roi le fit venir en sa présence, & lui demanda compte de tout l'argent qui avoit passé par ses mains. Un pareil compte étant trop difficile à rendre, Hubert fit des efforts pour s'en dispenser. Il produisit une Patente du Roi Jean, par laquelle ce Prince déclaroit qu'étant très-assuré de sa fidélité, il le déchargeoit de toute reddition de comptes. L'Evêque de Winchester lui répondit, que cet Acte pouvoit avoir lieu, pour ce qui s'étoit passé sous le dernier Regne; mais qu'il ne pouvoit le dispenser de rendre compte de l'administration qu'il avoit eue pendant celui-ci. Il ajouta que ce n'étoit pas la seule chose dont il étoit chargé: qu'on l'accusoit encore de plusieurs crimes, & particulièrement d'avoir donné au Roi des conseils pernicieux qui avoient porté un très-grand préjudice à ses affaires, & à celles de l'Etat. Hubert comprenant par ces accusations, qu'on avoit résolu de le perdre, demanda du tems pour produire ses défenses; ce qu'on ne put s'empêcher de lui accorder. En effet l'Evêque de Winchester, qui avoit besoin des Barons pour le faire condamner, n'osoit les désobliger, en excluant Hubert d'un Privilège qui lui étoit commun avec tous les Seigneurs du Royaume. Peut-être en auroient-ils fait leur propre affaire, si la Cour se fut obstinée à le refuser.

Le Roi veut  
obliger Hu-  
bert à ren-  
dre compte.  
Hubert tâ-  
che de s'en  
dispenser.

Soit que Hubert se sentît coupable, ou qu'il désespérât de pouvoir se justifier devant des Juges dont plusieurs étoient ses ennemis déclarés, au lieu de comparoître au jour assigné, il se retira dans le Prieuré de Merton, d'où il espéroit qu'on n'oseroit l'arracher. Quelque tems après, le Parlement s'étant rassemblé à Lambeth, accorda au Roi un Subside de la quatorzième partie des biens mobiliers du Peuple. Dès que cette affaire fut terminée, les Seigneurs ayant été requis de travailler au procès de Hubert de Bourg, il fut sommé de se rendre au Parlement; mais il refusa d'obéir. Sur ce refus, le Roi, qui étoit violent dans ses passions, ordonna au Maire de Londres de l'aller enlever de cet azyle, & de l'amener mort ou vif. Ce fut avec beaucoup de

Violences  
du Roi contre  
Hubert,



HENRI III.  
1232.

joye, que les Bourgeois de Londres embrasserent l'occasion de se venger de ce Ministre, contre lequel ils avoient conçu une haine mortelle, depuis la rigueur qu'il avoit exercée contre eux dans l'affaire de Constantin. Ils s'assemblerent incontinent, au nombre de plus de vingt mille, dans la résolution d'exécuter les ordres du Roi sans miséricorde. Cependant quelques-uns des principaux Citoyens, qui craignoient les suites d'un ordre si précipité, allèrent en représenter les conséquences à l'Evêque de Winchester qui leur répondit, que, quoiqu'il en pût arriver, il falloit obéir au Roi. Mais les remontrances que le Comte de Chester fit au Roi-même, produisirent un meilleur effet. Il lui représenta, qu'une Assemblée aussi tumultueuse que celle-là pourroit avoir des suites très-dangereuses, & causer dans la Ville une sédition qu'on ne pourroit peut-être pas facilement appaiser. Il lui fit encore comprendre qu'une action si violente lui attireroit le blâme de tout le monde, & particulièrement des Etrangers qui n'étant pas prévenus, comme les Anglois contre l'accusé, ne pourroient que trouver étrange qu'on le traitât de cette manière, puisqu'on ne manquoit pas d'autres moyens pour le punir, s'il étoit coupable. Enfin, il lui fit craindre le ressentiment du Pape, qui ne souffriroit pas qu'on violât impunément la sainteté de cet azyle. Henri s'étant laissé persuader par ces raisons, envoya un contre-ordre au Maire de Londres, qui eut bien de la peine à faire retirer la populace.

Hubert est  
tiré par force  
d'une  
Eglise.

De tous les amis que Hubert avoit eus pendant sa fortune, il ne lui en étoit resté qu'un seul qui osât parler pour lui. C'étoit l'Archevêque de Dublin, qui par ses sollicitations, obtint enfin du Roi, qu'il donnât encore du tems à l'accusé, pour préparer ses défenses. Pendant cet intervalle, Hubert étant sorti de son azyle, pour aller voir sa femme à S. Edmond-buri, le Roi qui en fut averti le fit suivre par des Soldats qui le trouverent dans une petite Chapelle où il s'étoit réfugié, tenant une Croix d'une main, & un Ciboire de l'autre. Tout cela lui ayant été arraché avec violence, on lui lia les pieds sous le ventre d'un Cheval, & de cette manière ignominieuse, on le conduisit à la Tour de Londres. Toutes les Eglises, de même que tout ce qui en dépendoit étant en ce tems-là comme autant d'azyles qu'on ne pouvoit violer impunément, l'attentat que le Roi venoit de commettre alarma tout le Clergé. L'Evêque de Londres n'en fut pas plutôt informé, qu'il alla trouver ce Prince, & lui déclara qu'il alloit excommunier tous ceux, qui directement ou indirectement, avoient eu part à cette violence. Cette menace ayant épouvanté le

Il y est renvoyé : mais le Roi défend de lui porter des vivres.

L'Archevêque de Dublin intercède en vain pour lui.

Il est conduit à la Tour.

Roi, il ordonna que Hubert fut remené dans la Chapelle d'où il avoit été arraché. Mais en même tems, il enjoignit aux Shérifs de Héréford & d'Essex, de faire si bonne garde de l'Eglise, que le prisonnier ne put s'évader, & d'empêcher qu'on ne lui apportât des vivres, sur peine d'être eux-mêmes pendus. L'Archevêque de Dublin, voyant bien que son ami ne pouvoit pas demeurer longtems dans cette situation, se rendit encore son Intercesseur, & alla demander au Roi, les larmes aux yeux, ce qu'il avoit dessein de faire de ce prisonnier. Henri répondit, qu'il prétendoit le faire condamner comme un Traître, à moins qu'il ne voulût se déclarer lui-même coupable, & se soumettre à un bannissement perpétuel. Cette condition ayant paru trop rude à Hubert, il se remit volontairement entre les mains des Shérifs qui le menerent à la Tour enchainé, au milieu des huées du Peuple qui se faisoit un plaisir d'insulter à sa disgrâce.

Mais



Mais pendant qu'il attendoit avec inquiétude le Jugement rigoureux dont il étoit menacé, ses affaires commencèrent à changer de face, par l'inconstance naturelle du Roi, dont l'esprit ne pouvoit pas demeurer longtems dans une même assiette. Deux causes contribuèrent encore à ce changement. La première fut la mort du Comte de Chester grand ennemi de Hubert, quoiqu'il eût désapprouvé les voyes irrégulières dont le Roi avoit voulu se servir pour le perdre. La seconde, une grande somme que le prisonnier avoit mis en dépôt chez les Templiers, & qu'il céda volontairement au Roi qui la demandoit. Ainsi Hubert vit, peu-à-peu, diminuer la colere de ce Prince, dans le tems qu'il s'attendoit à éprouver les plus terribles effets de sa haine. Ce changement alarma l'Evêque de Winchester, qui craignant un retour d'affection dans le cœur du Roi pour son ancien Ministre, fit un nouvel effort pour achever de perdre ce redoutable ennemi. Il prit occasion de cet argent qu'il avoit mis en dépôt chez les Templiers, pour l'accuser de vol & de rapine, disant qu'il étoit impossible qu'il eût acquiescé de richesses par des voyes legitimes. Cette accusation fut appuyée par tous les ennemis de Hubert, qui voyant que le Roi commençoit à se laisser fléchir en sa faveur, allèrent tous ensemble demander sa mort. Mais le Roi leur répondit avec fermeté, qu'il ne souffriroit jamais qu'on fît mourir ignominieusement un homme dont lui-même, & le Roi son Pere avoient reçu de si grands services. Il cessa donc de le poursuivre, & le laissant en possession des biens de son patrimoine, & de ceux qu'il avoit acquis de son propre argent, il se contenta de le dépouiller de tout le reste. Dès qu'on vit le Roi dans cette disposition, quelques-uns des Seigneurs, qui jusqu'alors n'avoient osé parler pour Hubert sollicitèrent le Roi en sa faveur, & obtinrent qu'il seroit envoyé au Château de *Devises*, jusqu'à ce qu'il plût au Roi d'en ordonner autrement. C'est à quoi se termina cette affaire qui avoit fait tant de bruit, au grand regret de l'Evêque de Winchester, qui avoit espéré que Hubert ne s'en pourroit jamais tirer qu'en portant sa tête sur un échafaut.

La nouvelle élection d'un Archevêque de Cantorbéri s'étant faite en faveur de *Richard Blund* Professeur en Théologie à Oxford, ce Prélat se mit incontinent en chemin, avec l'approbation du Roi, pour s'aller faire confirmer à Rome.

Il sembloit que la disgrâce de Hubert de Bourg auroit dû obliger le nouveau Ministre à se tenir dans les bornes de la modération, & à mieux ménager les Anglois. Mais, contre l'attente de tout le monde, elle produisit un effet contraire. Au lieu de suivre une methode différente de celle de son Prédecesseur, l'Evêque de Winchester ne pensa qu'à gouverner avec un pouvoir absolu, & en même tems, à se mettre à couvert des complots de ceux qui voudroient s'opposer à ses desseins. Il fit entendre au Roi, que parmi les Barons il y en avoit peu qui fussent véritablement affectionnez à son service, & que leur unique but étoit de se mettre dans l'indépendance. Il ajoûta qu'il étoit absolument nécessaire de penser aux moyens de réprimer leur audace. Mais qu'il seroit presque impossible d'y réussir, pendant qu'ils seroient, pour ainsi dire, maîtres du Royaume, par les Charges honorables & lucratives, & par les Gouvernemens qu'ils y possédoient : en un mot, pendant qu'on laisseroit entre leurs mains ce qui pouvoit le plus augmenter leur insolence :

HENRI III.  
1232.  
le Roi s'ap-  
paîse.

L'Evêque  
de Win-  
chester fait  
des efforts  
pour rallu-  
mer sa co-  
lère.

Hubert est  
envoyé en  
prison au  
Château de  
*Devises*.

Quatrième  
Election  
d'un Arche-  
vêque de  
Cantorbéri.

1233.  
L'Evêque  
de Win-  
chester for-  
me le pro-  
jet de gou-  
verner ar-  
bitraire-  
ment.



HENRI III.  
1233.

Il attire un  
grand nom-  
bre de Poi-  
tevins en  
Angleterre.

Le Comte  
de Pem-  
broock fait  
une remon-  
trance au  
Roi.

Réponse de  
l'Evêque de  
Winchef-  
ter, qui  
aigrit beau-  
coup les Ba-  
rons.

Ils refusent  
de se trou-  
ver au Par-  
lement.  
Ils mena-  
cent d'élire  
un autre  
Roi.

Qu'il falloit donc ruïner peu-à-peu leur pouvoir, en les privant des Charges, des Emplois, & des Gouvernemens dont on pourroit gratifier des Etrangers qu'on feroit venir dans le Royaume, afin que le Roi pût s'assurer de ce secours en cas de besoin: Que les Places fortes, & les Charges qui peuvent donner le plus de crédit & d'autorité parmi le Peuple se trouvant entre les mains des gens dévoués au Roi, par reconnoissance & par leur propre intérêt, ce seroit en vain que les Barons Anglois voudroient entreprendre de maintenir leurs prétendus Privilèges. Un conseil si conforme aux inclinations du Roi, ne pouvant que lui être très-agréable, il ne balança point à le suivre. Bien-tôt après on vit arriver plus de deux mille Chevaliers Gascons ou Poitevins, que l'Evêque de Winchester leur Compatriote, & Pierre de Rivaux son Fils, qui passoit pour son Neveu, avoient appellez. Non seulement ces Etrangers furent pourvus d'Emplois & de Gouvernemens très-considérables; mais même le Roi leur confia la Garde-noble des enfans mineurs. Par ce moyen, ils se procurerent les uns aux autres des mariages avantageux, au préjudice de toute la Noblesse Angloise. Cette démarche déplut beaucoup aux Barons qui en comprenoient bien les conséquences. D'ailleurs ils ne pouvoient, sans chagrin, se voir privez des Charges auxquelles ils avoient droit de prétendre, pendant que le Roi prodiguoit ses faveurs à des Etrangers. Mais l'Evêque de Winchester ne permettoit pas que leurs murmures passassent jusqu'aux oreilles du Prince: ou, s'il ne pouvoit l'éviter, il avoit l'adresse d'empêcher qu'ils ne fissent aucune impression sur son esprit.

Richard Comte de Pembroock, fut le premier qui osa se plaindre ouvertement de cette conduite. Il remontra hardiment au Roi, qu'en donnant toute sa confiance à des Etrangers, il aliénoit tellement les affections de ses Sujets, qu'il étoit impossible que leur mécontentement n'eût enfin de fâcheuses suites. Il lui dit même nettement, que s'il continuoît ainsi à préférer les Etrangers aux Anglois, les Barons seroient obligez de chercher les moyens de délivrer le Royaume de ces sangsues. Le premier Ministre, qui étoit présent à ce Discours, ne donna pas au Roi le tems de répondre. Il dit au Comte, que c'étoit une insolence digne de châtimement, que de prétendre ôter au Souverain la liberté d'employer les gens qu'il croyoit les plus propres à défendre sa Couronne. Il ajouta que, si les Etrangers qui étoient dans le Royaume ne suffisoient pas pour réduire les Sujets rebelles à leur devoir, on en feroit venir un plus grand nombre. Cette réponse hautaine & imprudente causa un mécontentement général parmi les Barons. Dès ce tems-là, ils commencèrent à se retirer de la Cour, & à former le projet d'une Confédération, pour arrêter le cours de cette autorité despotique que le Roi prétendoit s'attribuer par les Conseils violens de son Ministre.

Quelque tems après, le Roi ayant convoqué un Parlement, les Seigneurs, suivant la résolution qu'ils avoient prise entr'eux, refusèrent de s'y trouver. Ils furent sommés une seconde fois, & ils persistèrent toujours dans leur résolution. Enfin ayant appris qu'une nouvelle troupe d'Etrangers étoit arrivée dans le Royaume, pour fortifier le parti de la Cour, ils s'assemblerent en Corps, afin de consulter ensemble, sur ce qu'ils avoient à faire. Le résultat de ce Conseil fut, qu'ils députerent au Roi pour lui faire sçavoir, que s'il n'éloignoit de sa personne & de ses Conseils l'Evêque de Winchester & les Poite-



Poitevins, ils étoient résolus de mettre sur le Trône un Prince qui sçût mieux observer les Loix du Royaume. Une déclaration si formelle ayant fourni au Ministre un prétexte plausible pour irriter le Roi contre les Barons, il ne négli-gea rien de ce qui pouvoit le porter à se servir des moyens les plus violens pour les réduire à l'obéissance. Henri s'abandonnant aveuglément à la conduite de ce Prélat, commença l'exécution de ce Conseil, en obligeant quelques-uns des Seigneurs à lui donner leurs enfans en otage. Ensuite, il se prépara, sans beaucoup de ménagement, à poursuivre par les armes, ceux qui refuseroient de se soumettre. Quand il se crut en état de se faire craindre, il convoqua le Parlement, dans le dessein d'y faire condamner les plus opiniâtres. Les Seigneurs ayant été sommez d'y assister, s'y rendirent en effet, mais si bien accompagnés, qu'ils n'avoient point à craindre de violence. Le Comte de Pembroock étoit en chemin pour s'y rendre, comme les autres, étant persuadé qu'il ne seroit pas au pouvoir du Roi, d'y faire prendre aucune résolution à son préjudice. Mais sur les avis qu'il reçut que la Cour avoit dessein d'employer contre lui, des moyens plus prompts, & moins incertains, il retourna sur ses pas, & se retira dans le País de Galles. Les précautions que les Barons avoient prises ayant rompu les mesures du Roi, il prorogea le Parlement, de peur que ce qu'il avoit projeté ne retombât sur lui-même. Le dessein qu'il avoit eu de faire agir le Parlement contre les Barons, lui ayant manqué, il résolut d'agir à force ouverte. Pour cet effet il somma tous les Vassaux de la Couronne de lui amener des troupes à Glocester, à quoi le Comte de Pembroock & quelques autres ne jugèrent pas à propos d'obéir. Ce refus lui fournissant une raison plausible de les attaquer, il fit saccager leurs Terres, détruire leurs parcs, enlever les meubles de leurs maisons, & distribua leurs dépouilles aux Poitevins. Si les Barons eussent été bien unis entre eux, le Roi n'auroit jamais osé se porter à cette violence. Mais la dissension s'étant mise dans leur Corps, quelques-uns se détachèrent de l'union, & laissèrent les autres exposés au ressentiment du Roi. Le Comte de Pembroock se trouvant trop foible pour résister, après avoir été abandonné de la plupart de ses associés, eut recours à Leolyn Prince de Galles qui lui accorda sa protection & son assistance.

HENRI III.  
1233.

Henri entreprend de les réduire par la force.

Le Comte de Pembroock se retire dans le País de Galles.

Le Roi traite rudement les Barons.

Pembroock se ligue avec le Prince de Galles.

Le Roi assiége en vain un de ses Châteaux. Il propose un accommodement au Comte.

Il se rompt peu de temps après.

Cependant, Henri ayant reçu un nouveau renfort de troupes Poitevines, s'avança jusqu'à Héréford, à dessein de se saisir des Châteaux que le Comte de Pembroock avoit dans cette Province. Mais ce grand feu fut bien-tôt ralenti, par la résistance qu'il trouva dans le premier de ces Châteaux qu'il voulut attaquer. Comme il se morfondoit devant cette Place, il s'avisa d'une ruse qui lui réussit. Il feignit de vouloir remettre la décision du différend qu'il avoit avec les Barons, au Parlement qui devoit s'assembler au mois d'Octobre. Il engagea même sa parole Royale, qu'il auroit égard à leurs plaintes, & comme sa conduite passée avoit rendu sa parole douteuse, quelques-uns d'entre les Evêques voulurent bien être cautions qu'il exécuteroit ce qu'il promettoit. Ensuite, il demanda que le Château qu'il assiégeoit lui fût livré, promettant de le rendre au Comte de Pembroock, quinze jours après. Ces expédiens ayant été agréés, la Place lui fut rendue : mais quand les quinze jours furent expirés, il se mocqua de la crédulité du Comte, & refusa d'accomplir son engagement. Voilà les leçons que l'Evêque de Winchester don-

noir



**HENRI III.** 1233. noit à ce Prince. Je veux dire de ne compter pour rien la violation de sa parole, & de se conduire d'une manière qui obligeoit ses Sujets à lui demander des cautions pour la sûreté de ses promesses,

Le Parlement lui fait des remontrances.

Réponse imprudente de l'Evêque de Winchester.

Les Evêques menacent de l'excommunier.

Il en appelle au Pape.

Le Comte de Pembroock assiège, & reprend son Château.

Les Evêques refusent de l'excommunier.

Le Roi marche contre lui.

Son armée est surprise

Le Parlement s'étant assemblé au mois d'Octobre, comme on en étoit convenu, le Roi y fut instamment prié par tous les Seigneurs de redonner sa confiance à ses Sujets. On lui remontra que l'administration des affaires publiques appartenoit plus naturellement aux Pairs du Royaume qu'à des Etrangers, & qu'il ne pouvoit préférer ceux-ci, sans faire injustice aux autres; sur toutes choses, on le supplia, de ne pas introduire la pernicieuse coutume de traiter en Traîtres & Rebelles des gens qui n'étoient pas juridiquement condamnés. L'Evêque de Winchester, qui, en semblables occasions, ne manquoit jamais de prendre la parole pour son Maître, répondit d'un manière qui fit voir manifestement de quelles maximes il remplissoit l'esprit de ce jeune Prince. Il dit d'abord, que les Pairs d'Angleterre s'en faisoient beaucoup accroire, en voulant se mettre sur le pied des Pairs de France, & qu'il y avoit une extrême différence entre les uns & les autres. Il ajouta, que c'étoit un attentat insigne, contre les prérogatives Royales, que de prétendre priver le Roi du droit de se servir de tels Juges qu'il trouvoit à propos pour punir ceux de ses Sujets qui desobéïssent à ses ordres. A ces paroles qui contenoient des maximes si contraires à la liberté, tous les Evêques se leverent unanimement, & menacerent le Prélat de l'excommunier. Mais il se mocqua de leurs menaces, soutenant qu'il n'étoit point sujet à leur juridiction, parce qu'il avoit été sacré par le Pape. Cependant, de peur que cette raison ne fût trouvée peu solide, il appella par avance au Pontife, de tout ce que les Evêques pourroient faire contre lui. Les appels à la Cour de Rome étoient alors tellement respectez, que les Evêques n'osant l'excommunier nommément, se contentèrent de lancer leurs foudres en général, contre tous ceux qui aliénoient l'esprit du Roi de l'affection qu'il devoit à ses Sujets.

Cependant le Comte de Pembroock voyant que toutes ses instances pour obtenir la restitution de son Château, étoient inutiles, l'assiégea, & s'en rendit maître en peu de jours. A cette nouvelle, le Roi s'emporta extraordinairement contre ce Seigneur, & commanda aux Evêques de lancer une Excommunication contre lui. Mais il eut la mortification d'essuyer un refus. Ils lui répondirent, qu'ils ne voyoient point de cause légitime pour excommunier ce Comte qui n'avoit fait autre chose que se mettre en possession d'un bien qui lui appartenoit, & que le Roi avoit promis de lui rendre. Henri, n'ayant pu porter les Prélats à cette complaisance, résolut de reprendre les armes, pour tirer satisfaction de l'affront qu'il venoit de recevoir. Dans ce dessein, il donna ordre à tous les Seigneurs de se rendre à Gloucester avec leurs troupes immédiatement après la Toussaints. Dès que ses forces furent rassemblées, il se mit à leur tête, & marcha dans le Pais de Galles. Mais il n'y fut pas plutôt entré, qu'il se trouva dans une disette extrême de vivres, & de fourrage, le Comte de Pembroock ayant eu la précaution de faire le dégât dans tous les lieux où l'armée Royale devoit passer. Ce contre-tems l'ayant obligé à changer de route, il entra dans la Province de Monmouth, où il s'arrêta quelque tems, pour donner ordre à la subsistance de son armée. Cependant, le Comte de Pembroock ayant eu avis que le Roi & la plupart des Officiers

Géné,



Généraux, s'étoient logez dans le château de *Grosmond* pendant que l'armée campoit dehors, attaqua de nuit ces troupes qui ne pensoient à rien moins, & les mit dans une entière déroute. Cet accident déconcerta tellement le Roi qui avoit perdu en cette occasion cinq ou six cens chevaux, & presque tout son bagage, qu'encore que son armée fût supérieure à celle du Comte, il se retira dans Gloucester. Pembroock, voyant que le Roi s'éloignoit, prit la résolution d'assiéger le Château de Monmouth, où commandoit *Bandoüin de Guisnes*, Officier Flamand de grande réputation. Ce Gouverneur s'étant bien douté que le Comte ne manqueroit pas de s'approcher de la Place avec peu de monde, pour la reconnoître, lui avoit dressé une embuscade si à propos, que l'ayant tout d'un coup enveloppé, il le fit prisonnier. Cet accident auroit, sans doute, entraîné la ruine du Comte & de tout son parti, si, par un bonheur inespéré, pendant qu'on l'emmenoit dans le Château, Bandoüin n'eût été mortellement blessé d'un coup de flèche. Sa blessure ayant obligé ses gens à s'arrêter pour lui donner du secours, l'armée du Comte eut non seulement le tems de délivrer son Général, mais encore elle tua ou fit prisonnier tous ceux qui étoient sortis de la Place.

Pendant que ces choses se passaient dans le Païs de Galles, Hubert de Bourg pensoit aux moyens de se délivrer d'un nouveau danger qui le menaçoit. Il avoit eue des avis que l'Evêque de Winchester avoit dessein de se défaire de lui, & que, pour en venir à bout plus aisément, il sollicitoit fortement le Roi de lui donner la garde du Château de Devises. Le danger où Hubert se trouvoit, l'ayant obligé à faire des efforts pour l'éviter, il fut assez heureux pour gagner quelques-uns de ses Gardes qui lui donnerent le moyen d'échapper, & d'aller se réfugier dans une Eglise de la Campagne. Dès que son évailon fut connuë, le Gouverneur le fit poursuivre par des Soldats qui l'ayant trouvé au pied de l'autel, l'en tirèrent avec beaucoup de violence, & le remenerent dans la Place. S'il eût été repris en tout autre lieu que dans une Eglise, peu de gens se seroient intéressés dans sa disgrâce. Mais la violation des azyles paroïssoit au Clergé d'une si dangereuse conséquence, que l'Evêque de Salisburi en fit sa propre cause, parce que cet attentat s'étoit commis dans une Eglise de son Diocèse. D'abord il se rendit à Devises, & tâcha d'obtenir du Gouverneur, que le prisonnier fût reconduit au lieu d'où il avoit été enlevé. Ses sollicitations ayant été inutiles, il excommunia toute la Garnison, & partit sur le champ, pour en aller porter ses plaintes au Roi. Il fut assisté de l'Evêque de Londres, & de quelques autres Prélats, qui parlèrent si vigoureusement à ce Prince, qu'ils en obtinrent un ordre pour renvoyer le prisonnier dans son azyle. Mais cette faveur paroïssoit peu avantageuse à Hubert, puisqu'en même tems, le Roi ordonna au Sheriff de la Province, d'empêcher qu'on ne lui apportât des vivres. Cependant, dès le lendemain, il fut délivré par une troupe de gens armez, qui lui donnerent le moyen de se retirer dans le Païs de Galles, où il alla joindre le Comte de Pembroock.

L'élection de *Richard Blund* pour Archevêque de Cantorbéri, n'ayant pas été approuvée à Rome, le Pape l'annulla comme les précédentes. Mais de peur que les Moines ne se méprissent encore, il leur donna pouvoir d'élire *Edmond* Chanoine de Salisburi. C'est ainsi que peu à peu les Papes se ren-

Tome II.

V u

doient

HENRI III.  
1233.  
& mise en  
déroute.  
Il se retire  
à Gloucester.

Le Comte  
de Pem-  
broock est  
fait prison-  
nier & dé-  
livré sur le  
champ.

Hubert s'é-  
vade de sa  
prison, & se  
retire dans  
une Eglise.

Il en est tiré  
par force.

Il y est ren-  
voyé.

Il est déli-  
vré par des  
gens armez.

Le Pape  
annulle la  
quatrième  
élection de  
l'Archevê-  
que de Can-  
torbéri, &



HENRI III.

1233.

fait élire Ed-  
mond.

1234.

Progrès du  
Comte de-  
de Pem-  
broock.Complot de  
l'Evêque  
de Win-  
chester con-  
tre le Com-  
te de Pem-  
broock.Le Comte  
est tué en  
Irlande.

doient maîtres des élections des Archevêques de Cantorbéri, en les annulant jusqu'à ce qu'on eût élu ceux qu'ils avoient dessein de favoriser.

Depuis la retraite du Roi, le Comte de Pembroock continuoit ses progrès & remportoit tous les jours quelque avantage. Au commencement de l'année 1234, il battit un petit Corps d'armée commandé par *Jean de Monmouth* qui avoit cru le surprendre, & qui se trouva lui-même surpris. Après cette victoire, il alla ravager les Terres des Conseillers du Roi, situées dans les Marches frontieres du País de Galles, & brûla la ville de Shrewsburi, sans que le Roi, qui étoit toujours à Glocester, osât s'approcher pour le combattre. Loin des'opposer aux progrès de ce Seigneur, il craignoit de n'être pas en sûreté dans Glocester, & dans cette pensée, il alla se renfermer dans Winchester, laissant les Provinces voisines de la Saverne, à la discrétion de son ennemi. Plusieurs Evêques & autres lui conseilloyent de faire la paix avec le Comte. Mais ce foible Prince, se laissant toujours gouverner par l'Evêque de Winchester, refusa d'entendre parler d'aucun accommodement, à moins que le Comte de Pembroock ne vînt se jeter à ses pieds, & se déclarer lui-même coupable de haute trahison. Il étoit difficile d'obtenir du Comte qu'il se soumît volontairement à de si dures conditions. Il ne l'étoit pas moins de l'y contraindre, puisque le Roi n'avoit pas la moindre espérance d'obtenir du secours de son Parlement, pour continuer cette guerre qui déplaisoit à tout le monde. Mais l'Evêque de Winchester avoit une ressource dont il ne jugea pas à propos d'informer le Roi. Comme le Conseil n'étoit composé que de ses Créatures, il ne lui fut pas difficile d'en gagner les Membres, & de les engager à une démarche qui lui servit à exécuter ses projets. Dans cette vûë, il fit adresser à ceux qui commandoient pour le Roi en Irlande, un ordre signé de douze Membres du Conseil privé, de saccager les Terres du Comte de Pembroock, & de le prendre lui-même, mort ou vif, s'il alloit dans ce País-là. A cet ordre, étoit jointe une promesse de la part du Roi, de leur donner la confiscation des biens que le Comte avoit dans cette Isle, s'ils exécutoient fidèlement ce qui leur étoit ordonné. Les Gouverneurs d'Irlande, avides d'un si bon morceau, promirent de faire tous leurs efforts pour satisfaire le Roi. Mais ils souhaiterent d'avoir auparavant une Patente en bonne forme, pour sûreté de ce qui leur étoit promis. L'Evêque, étant allé trop avant pour pouvoir reculer, fit dresser cette Patente, & trouva le moyen de la faire signer au Roi, parmi d'autres Papiers de peu de conséquence. Ensuite il la fit sceller par le Chancelier qui, selon les apparences, étoit de l'intrigue. Dès que les Gouverneurs d'Irlande eurent cet Acte en leur pouvoir, ils se mirent en devoir d'exécuter leur engagement. Pour cet effet, ils leverent des troupes sous quelque prétexte, & s'étant jettés dans les Terres du Comte de Pembroock, ils y commirent de grands excès, afin d'attirer ce Seigneur dans l'Isle. Cette ruse eut tout le succès que l'Evêque de Winchester s'en étoit promis. Pembroock, irrité des torts qu'on lui faisoit en Irlande, y accourut incontinent, à dessein de se venger de ceux qui l'attaquoient ainsi de gayeté de cœur. Mais, au lieu de tirer vengeance de cette injure, il fut indignement trahi par des gens qui feignant d'être de ses Amis, l'engagerent dans un combat où il perdit la Vie, d'un coup de poignard qui lui fut donné par derriere.



Pendant que l'Evêque de Winchester se servoit ainsi de l'autorité du Roi, à l'insçu même de ce Prince, pour se défaire de ses ennemis, le nouvel Archevêque de Cantorbéri travailloit secrètement à le perdre lui-même. Ce Prélat, poussé par son zèle pour le bien de l'Etat, & pour le Roi même, ne cessoit point de lui représenter, qu'il étoit de son intérêt d'éloigner de sa personne ce Ministre odieux à tous les Sujets. Il lui faisoit entendre, qu'infailiblement tous ces Etrangers qui aliénoient de lui l'affection de son Peuple seroient un jour cause de sa ruine. Ses instances furent si pressantes, qu'enfin Henri ouvrit les yeux, & parut entièrement disposé à changer de conduite. Le premier effet de ce changement fut la disgrâce du Ministre qui reçut un ordre exprès de retourner à son Diocèse. Ensuite *Pierre de Rivaux* Grand Trésorier, *Segrave* Grand Justicier, *Robert de Passelew*, & tous les autres Favoris étrangers, auxquels l'Evêque de Winchester avoit fait donner les principales charges de la Cour & de l'Etat, en furent honteusement dépouillés. En même tems, ils eurent ordre de se préparer à rendre compte de leur conduite, & de tout l'argent qui avoit passé par leurs mains. Les affaires de la Cour étant ainsi réglées, le Roi envoya l'Archevêque de Cantorbéri, avec les Evêques de Chester & de Rochester, au País de Galles, pour y faire la paix avec *Leolyn*, ce qu'ils exécuterent à l'avantage de l'Etat.

HENRI III.  
1234.  
Disgrâce de  
l'Evêque de  
Winches-  
ter.

Les autres  
Etrangers  
sont dé-  
pouillés.

Paix avec  
les Gallois.

L'heureux changement du Roi rendit à l'Angleterre, la tranquillité dont elle avoit été privée depuis quelque tems. Vraisemblablement ce Royaume auroit pû reprendre sa première splendeur, si le Prince qui le gouvernoit fût toujours demeuré dans les mêmes dispositions. Cependant, les nouveaux Ministres profitoient de ce bon intervalle, pour faire comprendre au Roi le tort qu'il s'étoit fait à lui-même, en donnant toute sa confiance à des Etrangers qui n'avoient aucune affection pour lui ni pour son Royaume. L'Archevêque de Cantorbéri, qui avoit été informé de tout le détail du complot braisé contre le Comte de Pembrock, lui fit voir l'original de la Lettre & de la Patente que l'Evêque de Winchester avoit envoyées en Irlande. Henri, surpris d'une si grande audace, protesta qu'il n'y avoit aucune part. Il parut même affligé de la mort de Pembrock, & tres irrité contre ses Ministres qui avoient si excessivement abusé de sa confiance.

On informe  
le Roi de la  
supercherie  
de l'Evêque  
de Win-  
chester par  
rapport au  
feu Comte  
de Pem-  
brock.

Le jour marqué pour entendre les défenses des anciens Ministres étant arrivé, les accusés qui se sentoient, sans doute, hors d'Etat de se justifier, prirent le parti de se retirer dans des Eglises, sous prétexte qu'ils avoient Sujet de craindre quelque violence de la part de leurs ennemis. Le but des nouveaux Ministres étant de convaincre le Roi de l'infidélité des anciens, ils firent en sorte que ce Prince leur ôta le prétexte dont ils se servoient pour refuser de comparoître, en leur accordant un Saufconduit. *Pierre de Rivaux*, qui comparut le premier, parla d'une manière si arrogante, & si peu conforme à l'Etat ou il se trouvoit, que le Roi ne pouvant endurer son insolence, le fit mener à la Tour. Il n'y demeura pourtant que trois jours, l'Archevêque ayant obtenu qu'il seroit renvoyé dans son azyle. *Segrave* demanda un plus long délai, pour se préparer à répondre, & il l'obtint par la même intercession. Pour ce qui regarde l'Evêque de Winchester, il demeura dans son Eglise, n'osant se fier au Saufconduit, & l'on ne jugea pas à propos d'user de violence pour l'en arracher.

Les anciens  
Ministres  
sont pour-  
suivis en  
justice.

Ils se reti-  
rent dans  
des azyles.  
On leur ac-  
corde un  
Saufcon-  
duit.  
Le Roi leur  
accorde un  
délai.



HENRI III.

1235.

Le Roi de France attaque le Duc de Bretagne. Henri néglige de secourir le Duc, qui est contraint de faire un hommage-lige à Louis

Pendant qu'on s'occupoit en Angleterre à ces affaires domestiques, la Trêve avec la France étant expirée, Louis attaqua vigoureusement le Duc de Bretagne. Selon les règles d'une bonne politique, il auroit fallu secourir puissamment cet Allié. Mais Henri se contenta de lui envoyer soixante Chevaliers, & deux mille hommes d'Infanterie. Un secours si peu proportionné à ses besoins, n'étant pas capable de le protéger, il se vit dans la nécessité de demander une Trêve de trois mois. Mais il ne put l'obtenir qu'à condition, que si dans ce tems-là le Roi d'Angleterre ne venoit pas en personne le secourir, il se soumettroit à tout ce qu'on voudroit exiger de lui. Pendant cet intervalle, il fit tous les efforts possibles pour engager Henri à passer en Bretagne; mais n'ayant pû y réussir, il fit à Louis un hommage-lige de ses Etats, ce qui lui fit donner par ses Sujets le surnom de *Mau-Clerc*, c'est-à-dire, *Mal-habile-homme*. C'est ainsi, que par sa négligence Henri se priva d'un secours qui pouvoit lui être très-utile dans la Guerre qu'il avoit à soutenir contre la France.

1236.

Les anciens Ministres obtiennent leur grace.

Au commencement de l'année suivante, Segrave & Passelew, anciens Ministres du Roi, trouverent le moyen de faire leur paix avec lui, par un présent de mille marcs chacun, moyennant quoi ils furent déchargés de toute poursuite.

Isabelle, sœur du Roi, épouse l'Empereur Frédéric II.

Bien-tôt après, on solemnisa le mariage d'Isabelle sœur du Roi avec l'Empereur Frédéric II. Quoique ce ne fût pas la coutume de donner un Subside au Roi pour le mariage d'une Cadette, le Parlement étoit si satisfait de ses dernières démarches qu'il lui accorda deux marcs sur chaque Hyde de terre labourable.

L'Evêque de Winchester est appelé à Rome par le Pape.

L'Evêque de Winchester, qui depuis sa disgrâce s'étoit toujours tenu dans son Diocèse, en sortit par ordre du Pape qui l'appella auprès de sa personne, sous prétexte qu'il avoit besoin de ses conseils dans les différends qui s'étoient émus entre lui & les Romains. On ne douta point que ce ne fût un expédient dont le Pontife se servit pour le délivrer des poursuites du Roi, & selon les apparences le Prélat paya chèrement cette faveur. Il avoit à faire à un Pape qui ne négligeoit aucune occasion d'amasser de l'argent. On en peut juger par la démarche qu'il fit cette même année. La Trêve de dix ans, que Frédéric avoit faite avec les Sarrafins, devant bien-tôt expirer, il fit publier une nouvelle Croisade, comme s'il eût eu dessein de faire de puissans efforts, pour rétablir les affaires de la Palestine. A cette nouvelle, le zèle des Chrétiens s'étant réveillé, il y en eut un très-grand nombre qui prirent la Croix. Mais pendant qu'ils se préparoient à partir, il parut une nouvelle Bulle qui les dispensoit de ce voyage, moyennant une certaine somme à quoi ils furent taxés.

Le Pape publie une Croisade, & défend les Croisiez pour de l'argent.

Mariage du Roi avec Eléonor de Provence.

L'Angleterre se trouvant alors dans une profonde tranquillité, Henri prit ce tems pour épouser *Eléonor*, seconde fille de Raimond Comte de Provence. Ces nœces furent célébrées avec beaucoup de pompe, & des réjouissances qui sembloient augurer au Roi plus de bonheur que ce mariage n'en produisit dans la suite. Cette solemnité, & celle du Couronnement de la nouvelle Reine étant terminées, le Roi convoqua un Parlement à *Merton* où furent faits divers Statuts qui ont été long-tems en vigueur, mais dont la plupart ne subsistent plus.

Statuts de Merton.



La Guerre que le Roi de France avoit renouvelée finit par l'expédition que ce Prince avoit faite en Bretagne, sans qu'il intervînt aucun Traité de Paix entre les deux Couronnes. Henri, qui n'avoit pas les inclinations martiales, n'avoit fait aucun effort pour la continuer, & la Régente de France étoit bien aise de n'attirer pas les Anglois en France, pendant la minorité du Roi son Fils.

HENRI III.  
1236.  
Fin de la  
Guerre de  
Bretagne  
sans Paix ni  
Trêve entre  
la France &  
l'Angleterre.  
Etat de la  
Cour d'An-  
gleterre.

Mais quoique l'Angleterre ne fût pas troublée par des Guerres étrangères, elle n'en étoit pas moins agitée au dedans par les mécontentemens que produisoit parmi la Noblesse l'élévation d'un nouveau Favori. C'étoit *Guillaume de Provence*, Frere de la Reine, qui avoit été élu Evêque de Valence, mais qui n'avoit pas encore reçu la confirmation du Pape. Ce Prélat, qui n'étoit arrivé que depuis peu en Angleterre, avoit tellement gagné le cœur du Roi, que ce Prince ne faisant rien que par ses conseils, lui abandonnoit entièrement l'administration des affaires de l'Etat. Une si grande faveur caufoit beaucoup de chagrin aux Seigneurs Anglois qui se voyoient retombez dans le même état d'où ils avoient cru se délivrer par l'expulsion des Poitevins. Dans le Parlement qui fut assemblé à Londres au mois d'Avril de cette année, ils en firent au Roi des plaintes si audacieuses, qu'il se crut obligé de se retirer dans la Tour, où il voulut transférer l'Assemblée. Mais quand il vit qu'aucun des Seigneurs ne se rendoit auprès de lui, il retourna de lui-même dans la Ville, & tâcha de les satisfaire sur quelques-uns de leurs griefs, afin de les engager à se désister de celui qu'ils regardoient comme le principal. Il cassa divers Sherifs qui avoient abusé de leur autorité, & en mit d'autres en leurs places. Le Prince son Frere s'étant plaint qu'un nommé *Richard Sward* lui avoit manqué de respect, obtint que cet insolent fût banni du Royaume. Enfin, par quelques changemens que le Roi fit dans sa Cour, pour gratifier les Barons, il crut les avoir mis dans des dispositions favorables. Mais ayant voulu profiter de cette occasion, pour ôter à l'Evêque de Chichester la charge de Grand Chancelier, dont ce Prélat s'acquittoit dignement, il eut la mortification de voir, qu'il refusa de s'en démettre. Il dit, pour justifier son refus, que cette charge lui avoit été confiée par le Parlement, & qu'il ne pouvoit la quitter que par la même autorité.

Le Parle-  
ment se  
plaint au  
Roi, qui  
leur donne  
quelque sa-  
tisfaction.

Le Grand  
Chancelier  
refuse de  
rendre le  
grand Sceau  
au Roi.

Quoique le Parlement eût accordé au Roi un Subside considerable, pour le mariage de l'Impératrice sa sœur, il parut que cet argent n'avoit pas été employé à cet usage. En effet, on vit arriver à la Cour des Ambassadeurs de Frederic, qui venoient demander la dot promise à leur Maître. Si les réflexions qu'on fit sur ce sujet ne furent pas avantageuses au Roi, celles qu'on eut occasion de faire bien-tôt après sur son inconstance, ne furent pas moins préjudiciables à sa réputation. Tout-à-coup, lorsqu'on croyoit avoir le moins de sujet de s'y attendre, on le vit rappeler à la Cour, & auprès de sa personne, *Segrave* & *Rivaux*, qu'il avoit peu auparavant poursuivis en justice pour punir leurs malversations. Non content de les avoir rappelés, il leur redonna encore toute sa confiance, comme s'il eût eu sujet d'être content de leurs premiers services. Ces pernicioeux Ministres étoient à peine rentrez dans leurs premiers emplois, qu'on s'apperçut des mauvais effets que leurs conseils produisoient sur l'esprit de ce Monarque. Dans un Parlement qui se tint à Winchester au mois de Juin de cette même année, Henri, ap-

L'Empe-  
reur deman-  
de la dot de  
l'Impératri-  
ce sa Fem-  
me.

Le Roi rap-  
pelle ses an-  
ciens Mi-  
nistres.



**HENRI III.** puyé d'une Bulle de Rome, voulut annuler tous les dons qu'il avoit faits avant sa majorité, sous prétexte que le Pape ne les avoit pas confirmés. Ce prétexte frivole fit voir, avec combien d'industrie il cherchoit à se rendre de plus en plus esclave de la Cour de Rome, au lieu de faire des efforts pour se délivrer de son joug. Une démarche si directement opposée aux droits & aux prérogatives de la Couronne, ne pouvant être regardée qu'avec indignation, le Parlement refusa de consentir à la révocation de ces dons, principalement à cause de la Bulle sur laquelle le Roi s'appuyoit.

Il craint de s'engager dans la guerre.

Il fait un Traité honteux avec le Roi d'Ecosse.

1237.  
Il convoque un Parlement & feint de désapprouver sa conduite passée, afin d'en obtenir un Subside.

Comme la conduite de Henri lui attiroit le mépris de ses Sujets, ce mépris produisoit des effets très-fâcheux pour lui parmi les Princes étrangers. Ils ne le regardoient que comme un voisin peu redoutable, puisqu'il ne pouvoit s'assurer du secours de son Peuple dans le besoin. D'un autre côté, la connoissance qu'il avoit lui-même de la disposition de ses Sujets à son égard, l'obligeoit à prendre toutes les précautions possibles, pour éviter d'entrer en guerre avec ses voisins. Il aimoit mieux leur céder volontairement, que de s'engager dans des affaires dont il sentoît bien qu'il ne pouvoit se tirer avec honneur. C'étoit par cette raison qu'il avoit abandonné le Duc de Bretagne, & ce fut encore ce qui lui fit souffrir cette année les bravades du Roi d'Ecosse, qui lui fit demander le Northumberland, avec une hauteur capable de lui attirer une réponse mortifiante, s'il avoit eu à faire à tout autre Prince. Mais, quelque injuste que parût cette prétention, Henri ne fit pas difficulté d'acheter la paix, par une pension de quatre-vingt marcs qu'il assigna au Roi d'Ecosse. Il fit même un voyage exprès à Yorck, pour y négocier ce honteux Traité, prenant pour prétexte la crainte où il étoit que les Ecoissois ne se liguaissent avec les Gallois. Il feignit encore d'avoir peur que Gilbert Marshal Comte de Pembroke, qui avoit succédé à Richard son Frere, & qui avoit épousé une sœur du Roi d'Ecosse, ne profitât de cette occasion, pour exciter des troubles dans le Royaume.

Cependant, comme le Roi s'apercevoit tous les jours que les Grands s'éloignoient de lui, & que, dans la disposition où ils étoient, il lui seroit difficile d'en tirer de l'argent pour remplir ses coffres, il s'avisa d'un expédient qu'il crut ne pouvoir manquer de réussir. Il convoqua un Parlement, où tous les Seigneurs du Royaume furent sommés de se trouver, pour y délibérer sur des affaires très-importantes à l'Etat. Dès que ce Corps fut assemblé, un certain Prêtre, qui avoit la réputation d'être fort éloquent, dit aux Seigneurs, qu'il avoit ordre de leur faire entendre le sujet pour lequel ils avoient été convoqués. Après une petite pause, il ajouta, que le Roi ayant fait de sérieuses réflexions sur les abus qui s'étoient introduits dans le Gouvernement, ressentoit un extrême chagrin d'y avoir contribué par sa négligence & par sa mauvaise conduite : Qu'il reconnoissoit avec douleur, qu'il s'étoit servi de Ministres imprudens & intéressés, qui n'ayant jamais eu en vûe le bien du Royaume où ils étoient étrangers, l'avoient engagé par leurs pernicious conseils à faire diverses choses contraires aux Loix & aux Coutumes du Païs : Que pour réparer, autant qu'il dépendoit de lui, les maux que sa propre imprudence & l'infidélité de ses Ministres avoient causés, il étoit résolu de ne se servir plus des conseils des Etrangers, mais de remettre l'administration des affaires publiques entre les mains de ses Sujets naturels : Qu'il étoit



étoit persuadé qu'ils travailleroient de tout leur pouvoir à empêcher l'oppression du Peuple, à faire fleurir la Justice & les Loix, & à remettre & maintenir la Couronne dans sa splendeur. Après avoir posé ces fondemens, l'Orateur ajouta, que le Roi prioit son Parlement de considérer, que la dissipation de ses finances, & les dettes dont il étoit accablé, n'étoient pas les moindres défordres dont on pût accuser ses Ministres : Qu'il espéroit qu'on voudroit bien commencer par remédier à celui-là, sur l'assurance qu'il leur donnoit, qu'il consentiroit à tous les expédiens qui lui seroient proposez pour corriger les autres abus : Que dans cette espérance, il leur demandoit un secours proportionné à ses besoins ; mais que, pour leur faire voir qu'il agissoit de bonne foi, il consentoit par avance, qu'on nommât des Commissaires pour faire l'emploi du Subside qui lui seroit accordé. Si Henri eût été moins connu, ce discours auroit pû faire un prompt effet sur les Membres du Parlement. Mais, comme ils ne sçavoient que trop jusqu'à quel degré il pouvoit porter la dissimulation, toutes ses soumissions ne furent pas capables de les émouvoir. Ils répondirent, qu'ils avoient souvent accordé des Subsidés au Roi, sans avoir jamais reçu aucune marque réciproque de son affection ; que, depuis son avènement à la Couronne, l'étendue de ses Etats étoit considérablement diminuée, quoi qu'il eût souvent exigé de ses Sujets de très-grandes sommes qui n'avoient été employées qu'à enrichir des Etrangers.

HENRI III.

1237.

Réponse  
des Barons.

A cette réponse vigoureuse, le Roi fit répliquer, que le mariage de sa sœur, & le sien propre l'avoient entièrement épuisé : mais que s'ils vouloient lui accorder la treizième partie des biens mobiliers, il leur promettoit sur son honneur, qu'il ne feroit jamais de tort à aucun Baron du Royaume. Les Seigneurs ne se laisserent point gagner par cette offre qui leur paroissoit peu considérable, parce qu'ils ne pouvoient s'assurer sur la parole du Roi. Ils répondirent donc, qu'ils avoient déjà donné au Roi un Subside pour le mariage de l'Impératrice, mais qu'il avoit été diverti à d'autres usages, & que, puisqu'il s'étoit marié sans prendre leur avis, il n'avoit qu'à pourvoir comme il l'entendroit aux frais de son mariage. Cette réponse lui ayant fait connoître, qu'il avoit besoin d'une plus forte machine pour leur arracher le secours qu'il leur demandoit, il les prit par un endroit plus sensible. Ce fut de leur promettre le rétablissement des Chartres du Roi son Pere, & pour les convaincre qu'il avoit véritablement dessein de les faire observer, il fit publier dans les Eglises l'exécration prononcée autrefois par le Cardinal Langton, contre les violateurs de ces Chartres. Enfin, pour achever de les gagner, il mit dans son Conseil trois d'entre eux qu'il sçavoit être très-agréables à la Noblesse. Tant d'avances de la part d'un Souverain, & principalement le rétablissement des Chartres, firent enfin l'effet qu'il avoit souhaité. Le Parlement s'étant laissé surprendre par ces feintes démonstrations, lui accorda le Subside qu'il demandoit. Il y ajouta pourtant deux conditions qui ne lui furent pas trop agréables. La première fut, que désormais il rejetteroit les conseils des Etrangers, pour prendre ceux de ses Sujets. La seconde, qu'on nommeroit quatre Chevaliers dans chaque Province, pour faire la levée de cette taxe, dont le revenu seroit mis en dépôt dans un Monastere, afin d'être rendu aux Particuliers, si le Roi venoit à violer sa parole. Malgré cette précaution, le Subside ne fut pas plutôt levé, que le Roi s'en saisit & l'em-

Le Roi  
s'engage à  
faire obser-  
ver les deux  
Chartres.Le Parle-  
ment accor-  
de le Subsi-  
de, sous  
certaines  
conditions,  
que le Roi  
n'observe  
pas.

ploya



**HENRI III.** 1237. ploya en dépenses inutiles, même en présens à ses Favoris Etrangers, qui demeurerent dans son Conseil comme auparavant.

**Richard son frere lui fait des remontrances.** La conduite de Henri causa de si grands murmures, que le Prince Richard son frere se crut obligé de lui représenter en termes un peu forts, à quoi elle l'exposeroit infailliblement. Mais les remontrances furent inutiles, Henri ayant plus de goût pour les conseils des Etrangers, qui flattoient mieux ses passions.

**Comment de la faveur de Simon de Montfort.**

Entre ceux qui avoient le plus d'ascendant sur l'esprit de ce Prince, l'Histoire fait particulièrement mention de Simon de Montfort, fils du fameux Comte de Montfort, Général de la Croisade contre les Albigeois. Ce jeune homme, qui pour quelque mécontentement avoit quitté la Cour de France, pour s'établir en Angleterre, s'étoit si bien accommodé à l'humeur du Roi, qu'il y en avoit peu qui le devançassent dans la faveur de ce Prince. J'aurai souvent occasion de parler de lui, dans la suite de ce Regne, sous le nom de Comte de Leicester.

**Le Prince de Galles rend Hommage au Roi, & se met sous sa protection.**

Quoique Henri ne pensât guères à étendre sa domination sur les Païs voisins, une heureuse conjoncture lui fit obtenir, avant la fin de cette année, un avantage que les plus illustres de ses Prédécesseurs avoient inutilement recherché. Leolyn, Prince de Galles, étant devenu vieux & infirme, & se voyant persécuté par Griffin son fils, ne trouva pas de meilleur moyen pour se garantir de cette oppression, qu'en se mettant sous la protection du Roi d'Angleterre, à qui il fit hommage de ses Etats. Cette démarche étoit d'autant plus extraordinaire, que lui-même aussi-bien que tous ses Ancêtres, avoient toujours fait tous les efforts possibles pour s'empêcher de reconnoître cette Supériorité. Si la force des armes les y avoit quelquefois contraints, ils avoient toujours été prompts à désavoier leur soumission, lorsqu'ils s'étoient trouvez dans des conjonctures plus favorables.

**Arrivée d'un nouveau Legat.**

Pendant que les Anglois murmuroient ouvertement de ce qu'ils étoient exposez à l'avidité du Roi & de ses Ministres étrangers, il leur survint un nouveau sujet de mécontentement, par l'arrivée d'un Legat nommé Othon, qui venoit achever de les fucer. Le Clergé craignoit avec raison ces Légations extraordinaires qui n'avoient pour but que de le piller. L'Archevêque de Cantorbéri fit de grands reproches au Roi de ce qu'il avoit souffert que ce Legat entrât dans le Royaume, sans qu'il en parût aucune nécessité, & avant qu'en avoir donné avis au Clergé & au Parlement. Mais ces plaintes furent inutiles. Non seulement il auroit été trop malaisé de persuader au Roi de renvoyer le Legat; mais il parut même que c'étoit lui qui l'avoit demandé. Son dessein étoit de se mettre à couvert sous sa protection, des entreprises qu'il craignoit de la part de ses Sujets. Le Pape n'avoit eu garde de perdre cette occasion d'envoyer un Legat en Angleterre, dans l'espérance qu'à la faveur de l'autorité du Roi, il pourroit impunément piller les Eglises. Ainsi les Anglois se voyoient à la fois exposez à l'avidité de ces deux Puissances qui s'unissoient ensemble pour les ruiner.

**Entrevûe des deux Rois d'Angleterre & d'Ecosse à Yorck.**

Ce n'étoit pas sur l'Angleterre seule que le Legat portoit ses vûes: son dessein étoit encore de fucer l'Ecosse, qui jusqu'alors avoit été à couvert des exactions de la Cour de Rome. Il crut en avoir trouvé l'occasion, dans une entrevûe que les deux Rois de ces Royaumes voisins eurent ensemble à Yorck, au sujet des prétentions du Roi d'Ecosse. Dès que cette Conférence, dans laquelle



quelle celui-ci obtint une augmentation de sa pension, fut terminée, le Légat, qui avoit trouvé quelque prétexte pour y assister, lui fit connoître qu'il avoit dessein d'aller en Ecosse, pour y régler les affaires de l'Eglise. Alexandre lui répondit, qu'il n'avoit jamais ouï dire qu'aucun Légat fût entré en Ecosse, qu'il étoit encore moins nécessaire sous son Regne, & qu'en un mot, il ne souffriroit point une semblable innovation, pendant qu'il seroit sur le Trône. Il ajouta, que si malgré cette protestation, il persistoit encore dans son dessein, il l'avertissoit par avance, qu'il n'étoit pas le maître absolu de ses Sujets, & que peut-être il ne se trouveroit pas en état de le protéger, si ce Peuple rude & farouche, venoit à perdre le respect dû à un Envoyé du Pape. Ce dernier article fut apparemment ce qui déterminâ le Légat à se désister de sa résolution, & à se tenir auprès du Roi d'Angleterre en qui il trouvoit plus de complaisance.

HENRI III.  
1237.  
Le Légat  
veut aller en  
Ecosse.  
Le Roi d'E-  
cosse s'y op-  
pose.

Jean, dernier Comte de Chester étant mort cette année sans enfans, le Roi réunit à la Couronne ce Comté qui avoit de très-grands droits, & paya en argent, aux sœurs du Comte ce qui leur devoit revenir, ou le leur assigna sur d'autres Terres.

Le Comté  
de Chester  
est réuni à la  
Couronne.

Environ ce même tems, Henri reçut une Lettre de l'Empereur Frederic, qui l'informoit de la naissance d'un fils qu'il avoit eu d'Isabelle sa femme, auquel il avoit donné le nom de Henri. Il ajoutoit qu'il destinoit le Royaume de Sicile, au Prince nouvellement né.

Naissance  
de Henri fils  
de l'Empe-  
reur.

L'Historien Matthieu Paris finit les événemens de cette année, par une vive description de la Cour de Rome. Ce qu'il en dit doit être d'autant moins suspect, qu'il vient d'un Moine Contemporain. Mais c'est cela même qui a mis tant de gens en mauvaise humeur contre lui, & qui leur a fait faire tant d'efforts pour rendre son témoignage douteux.

Corruption  
de la Cour  
de Rome.

Simon de Montfort de qui j'ai déjà parlé, se trouvant à la Cour d'Angleterre dans une très-agréable situation, osa porter sa vûe sur la Comtesse Douairière de Pembroke, sœur du Roi. Mais comme il craignoit avec raison, de trouver de grands obstacles dans cette recherche, il prit une voye plus courte, en s'assurant par avance, du cœur de cette Princesse. En un mot, il sut si bien ménager ses affaires, que le Roi se vit obligé de les faire épouser secrètement dans sa Chapelle. Ce mariage causa un extrême chagrin au Prince Richard. Il s'en plaignit aigrement au Roi, & lui remontra fortement le tort qu'il avoit eu de permettre que la Princesse leur sœur épousât un Cadet dont la fortune n'avoit aucune proportion avec une Famille Royale. Le Roi s'excusa le mieux qu'il put, sur la nécessité qu'il y avoit eu de hâter ce mariage, ajoutant, qu'il n'y avoit plus de remède, puisqu'il étoit déjà solemnisé, & que la Princesse étoit enceinte. Cependant, Montfort voyant que le Prince Richard étoit très-animé contre lui, & craignant qu'il ne travaillât à faire casser son mariage, fit un voyage à Rome, où il trouva le moyen de le faire confirmer par le Pape. Ensuite, il retourna auprès du Roi qui lui fit un très-bon accueil.

1238.  
Simon de  
Montfort é-  
pouse une  
sœur du Roi.

Richard en  
fait des re-  
proches au  
Roi.

Montfort en  
obtient la  
confirma-  
tion du Pape

Ce mariage n'étoit pas la seule chose dont Richard croyoit avoir sujet de se plaindre. Le grand crédit des Etrangers qui étoient toujours autour du Roi, ne lui causoit pas moins de chagrin qu'aux autres Seigneurs. Ils se plaignoient tous unanimement, que le Roi avoit violé ses promesses, & que tout

Les Sei-  
gneurs se  
plaignent  
au Roi.



HENRI III.  
1237.

Ils se liguent  
avec Ri-  
chard con-  
tre le Roi,  
& deman-  
dent satis-  
faction sur  
leurs griefs.

Le Roi se  
voit con-  
traint de  
plier.

Réglement  
pour le Gou-  
vernement  
de l'Etat  
proposé par  
le Roi.

Insulte faite  
au Légat à  
Oxford.

l'argent qu'il exigeoit de son Peuple sous divers prétextes, n'étoit employé qu'à enrichir les parens de la Reine. Comme le Prince Richard paroissoit entrer fort avant dans les intérêts du Public, ils crurent que sous un tel Chef, il ne leur seroit pas impossible d'obtenir du Roi la satisfaction qu'ils demandoient, particulièrement à l'égard des Etrangers. Dans cette pensée, ils formèrent entre eux une Confédération, & ayant le Prince à leur tête, ils firent dire au Roi, qu'ils le prioient de se souvenir de ce qu'il leur avoit promis. Cette ligue, dont Henri craignit les suites, lui fit prendre le parti de la modération, comme il faisoit ordinairement, lorsqu'il se sentoit pressé. Bien loin de leur témoigner du chagrin, comme ils s'y étoient attendus, il leur marqua un jour pour leur donner une réponse favorable. Mais comme ils avoient été trompez plus d'une fois, ils ne se laissèrent point surprendre par cette douceur apparente. Persuadez qu'ils étoient, que le Roi ne cherchoit qu'à les amuser, ils se rendirent à Londres au jour marqué, accompagnés d'un grand nombre de gens armés, & résolus à tout entreprendre. Henri n'avoit garde de se roidir dans une occasion où il ne voyoit aucune Puissance en état de le soutenir. Il leur répondit, qu'il avoit une sincère intention de réformer tous les abus, & pour les en convaincre, il leur dit, qu'il vouloit bien se soumettre à l'arbitrage d'un certain nombre de Seigneurs dont il en nommeroit la moitié. Cette proposition ayant été acceptée, on nomma de part & d'autre des Commissaires qui dressèrent certains Articles, auxquels le Roi devoit se conformer à l'avenir, dans le gouvernement du Royaume. Ce Règlement fut signé du Roi & des Seigneurs, & confirmé par le Légat, qui dans toutes les affaires publiques, tâchoit toujours de faire intervenir l'autorité de son Maître.

Ce même Légat ne trouva pas à Oxford, où il étoit allé pour quelques affaires, les mêmes égards qu'on avoit pour lui à la Cour. Quoique l'Université en Corps lui eût rendu tous les honneurs dûs à son caractère, l'insolence de quelques-uns de ses Domestiques fut cause que certains Ecoliers perdirent le respect qu'ils lui devoient. Quelques-uns de ces jeunes gens s'étant présentés pour entrer dans son appartement, en furent repoussés par le Portier, avec des insultes qui commencèrent à les mettre en très-mauvaise humeur. Pendant qu'ils étoient encore dans la maison, il y en eut quelques-uns, qui étant entrez dans la cuisine, y trouverent un pauvre Erudiant Irlandois demandant l'aumône au Cuisinier qui, pour toute réponse, lui jeta de l'eau bouillante au visage. Cette action barbare émut tellement un Gallois qui en fut le témoin, qu'ayant trouvé sous sa main un arc & des flèches, il tira sur le Cuisinier, & le renversa mort sur le carreau. Le Légat ayant été informé de ce tumulte, se retira tout tremblant dans la Tour de l'Eglise, où il se tint renfermé jusqu'à la nuit, craignant que l'insolence des Etudiants ne s'étendît jusqu'à sa personne. Dès qu'il crut pouvoir se retirer en sûreté, il alla porter au Roi des plaintes de cet attentat, y enveloppant toute l'Université qu'il avoit même interdite par avance. Le Roi parut extrêmement irrité de l'insulte faite au Légat, & pour lui donner satisfaction, il envoya promptement le Comte de Warren, à Oxford avec ordre de s'assurer des plus coupables. Cette affaire, qui fit d'abord beaucoup de bruit, fut enfin assoupie par l'intercession des Evêques, qui porterent l'Université à faire au Légat toutes les soumissions qu'il souhaita.

Si



Si cet accident fût arrivé un peu plus tard, l'Angleterre n'en auroit pas été quitte à si bon marché. Peu de tems après, Henri ayant envoyé à l'Empereur un Corps de troupes, sous la conduite de Henri de Tuberville, le Pape, contre qui elles furent employées, en fut tellement irrité, que pendant un assez longtems, les Ecclésiastiques Anglois ne trouvoient aucun accès à la Cour de Rome. Cette broüillerie fit espérer à l'Empereur, qu'il pourroit attirer le Roi son beaufrere dans son parti. Ainsi voulant profiter de cette conjoncture, il lui envoya des Ambassadeurs qui firent de grands efforts pour lui persuader de s'unir avec l'Empereur contre le Pape : mais il ne leur fut pas possible d'y réussir. Le Roi & le Pontife avoient trop besoin l'un de l'autre, pour pouvoir demeurer longtems défunis. Quoique celui-ci se regardât comme Seigneur suzerain de l'Angleterre, il n'ignoroit pas combien les Barons Anglois étoient opposez à ses prétentions, auxquelles l'autorité du Roi étoit seule capable de donner quelque vigueur. D'ailleurs ce n'étoit que par l'appui & la condescendance de ce Prince, qu'il pouvoit impunément piller le Clergé de ce Royaume. D'un autre côté, Henri ne voyoit aucune autre Puissance que celle du Pape, qui pût le soutenir contre les Barons. De plus, dans le dessein qu'il avoit formé de faire tomber les principaux Bénéfices du Royaume entre les mains de ses Créatures, il comprenoit bien qu'il ne pouvoit se passer de l'autorité du Pontife. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris que ces deux Puissances se réunissent ensemble, puisqu'elles avoient tant d'intérêt à se soutenir reciproquement.

La mort de l'Evêque de Winchester, qui arriva dans ces entrefaites, donna occasion au Roi de faire les premieres démarches pour se racommoder avec le Pape. Ce Prince souhaitant avec beaucoup de passion, de procurer ce riche Evêché à l'Evêque de Valence son beau-frere, il le recommanda fortement aux Moines qui devoient faire l'élection. Mais malgré ses sollicitations, ils firent choix de l'Evêque de Chichester Grand Chancelier d'Angleterre. Quoique le Roi se vît déchu de son espérance du côté des Moines, il ne désespéra pas de réussir par une autre voye. Il sçavoit que le Pape ne demandoit pas mieux, que de lui voir faire quelque avance, pour se racommoder avec lui. L'intérêt de la Cour de Rome le demandoit, & rarement arrive-t-il qu'elle néglige ce qui lui peut être avantageux. Dans cette pensée, Henri y envoya des Ambassadeurs, qui, après avoir fait quelques soumissions de la part de leur Maître, obtinrent que l'élection de l'Evêque de Chichester fut annullée par l'autorité Apostolique.

L'Evêque de Winchester, de qui je viens de marquer la mort, étoit regardé, avec raison, comme un des principaux auteurs des troubles dont ce Regne fut agité. C'étoit lui qui avoit conseillé au Roi de casser les deux Chartres du Roi son pere, & d'attirer des Etrangers dans le Royaume, pour leur confier les emplois publics. Ces deux articles furent un sujet continuel de mécontentement parmi la Noblesse, & produisirent enfin de très-funestes effets. La mort de ce pernicieux Conseiller avoit été précédée de celle de Jeanne Reine d'Ecosse, sœur de Henri.

La maniere dont le Royaume étoit gouverné déplaçoit à tout le monde. Ainsi ce ne fut pas une chose surprenante, qu'il se trouvât des gens qui, par de mauvais moyens, tâcherent de se défaire du Roi. Dans le cours de cette

HENRI III.  
1238.  
Froideuren-  
tre le Roi &  
le Pape.

L'Empereur  
tâche d'en  
profiter.

Mort de l'E-  
vêque de  
Winches-  
ter.  
Henri tâche  
de faire élire  
une frere de  
la Reine.  
Les Moines  
en élisent un  
autre.

L'Evêque de  
Winchester  
cause princi-  
pale des  
troubles de  
ce Regne.

Mort de  
Jeanne Rei-  
ne d'Ecosse.  
Conspira-  
tion contre  
le Roi.



**HENRI III.** 1238. année, il y eut un scélérat, qui contrefaisant l'insensé, trouva le moyen de se glisser la nuit dans sa Chambre à dessein de le tuer. Mais ayant manqué son coup, parce que le Roi coucha cette nuit-là dans la Chambre de la Reine, il fut pris & puni comme il le méritoit. Avant que de mourir, il déclara que Guillaume du Marais étoit l'auteur de cette conspiration, dans laquelle plusieurs autres se trouvoient aussi engagez. Cependant, soit par négligence, ou par quelque autre motif, on n'en fit aucune recherche.

1239. Je commencerai le recit des événemens de l'année 1239. en faisant remarquer quelques effets du caprice & de l'inconstance de Henri. La connoissance du caractère & du génie de ce Prince est absolument nécessaire pour bien entendre les causes de ce qui s'est passé sous ce Regne. Comme il n'aimoit ou ne haïssoit que selon qu'il plaisoit à ceux qui avoient acquis du pouvoir sur son esprit, il n'est pas étonnant qu'il changeât souvent d'inclination & de maximes. Il combloit quelquefois de faveurs & de caresses, des gens qui se trouvoient disgraciez peu de jours après, & souvent il lui arrivoit de reprendre à son service des gens qu'il en avoit honteusement chassés. J'ai déjà dit, qu'après avoir persecuté le Comte de Pembroock, il avoit conservé à Gilbert son frere la Charge de Grand Maréchal. Celui-ci, qui se croyoit assez bien dans son esprit, se trouva tout surpris, un jour qu'il voulut entrer dans l'appartement du Roi, que contre la coutume, on lui en refusa l'entrée. Il en fit porter ses plaintes au Roi même, par un de ses amis qui le supplia de lui dire la raison qui l'avoit porté à faire cet affront à un Seigneur si considérable. Henri répondit, que c'étoit parce que Richard, frere du Comte, avoit été un Traître, & qu'il avoit persisté dans sa trahison jusqu'à sa mort; que par cette raison, il se repentoit d'avoir donné à celui-ci la charge de Grand Maréchal, laquelle il sçauroit bien pourtant lui ôter. Cette réponse obligea le Comte à se retirer de la Cour, pour aller dans les Provinces du Nord, se mettre à cou-

Le Roi veut poursuivre Simon de Montfort, créé Comte de Leicester, sur son mariage. Voici une autre preuve de l'inconstance de ce Prince. Bien loin d'avoir témoigné du ressentiment contre Simon de Montfort de l'affront qu'il avoit fait à la Famille Royale, il lui avoit continué sa faveur comme auparavant, & enfin il le fit Comte de Leicester. Cependant, peu de jours après lui avoir donné cette nouvelle marque de son estime, il l'accusa publiquement d'avoir débauché sa sœur, & d'avoir donné de l'argent au Pape, pour faire confirmer son mariage. Ce reproche ne pouvoit être plus hors de saison, puisque le tems de le rechercher pour cette action étoit passé, & que d'ailleurs, il avoit fait célébrer le mariage en sa présence & dans sa propre Chapelle. Le Comte, craignant les effets de son ressentiment, partit ce même jour avec la Princesse son Epouse, pour se retirer en France, où il se tint jusqu'à ce que la colere du Roi fut apaisée.

Le Comte se retire en France. Je ne rapporterai plus qu'un exemple particulier de la conduite capricieuse de ce Monarque, de laquelle d'ailleurs on voit assez de preuves dans presque toutes les actions de sa vie. Il n'avoit pas craint, l'année précédente, de se broüiller avec le Pape, en envoyant un secours de troupes à l'Empereur. Cependant, peu de mois après, Frideric ayant été solennellement excommunié, Henri fit publier la Bulle d'excommunication dans toutes les Eglises de son Royaume. Cette démarche fut trouvée d'autant plus étrange, qu'étant beau-

Gilbert Comte de Pembroock est disgracié sans cause.

Henri fait publier l'Excommunication lancée contre l'Empereur.



beau-frere de cet Empereur , il avoit un prétexte plausible de s'en dispenser , ou du moins de le faire si tard , qu'il pût paroître que c'étoit à contre cœur.

HENRI III.  
1239.

Cette même année , la Reine mit au monde un Prince qui fut nommé Edoüard , qui dans la suite , ayant succédé au Roi son pere , fut un des plus illustres Monarques qui ayent porté le Sceptre d'Angleterre.

Naissance  
d'Edoüard  
fils du Roi.

Les exactions que le Légat Othon continuoît toujours sur les Eglises avoient enfin obligé les Evêques à en porter leurs plaintes au Pape qui l'avoit par deux diverses fois voulu rappeler : mais le Roi s'y étoit toujours opposé. Enfin les Prélats , fatiguez des demandes continuelles de ce Cardinal qui inventoit toujours quelque nouveau prétexte pour piller le Clergé , résolurent de s'assembler , pour chercher quelque remède à ce mal. Ils avoient à peine commencé à traiter de leurs affaires , que le Légat se rendit à leur assemblée , & leur demanda un Subside pour subvenir aux pressans besoins du S. Siège. Cette nouvelle demande ayant achevé de les irriter , ils lui répondirent nettement qu'ils étoient résolus à ne plus souffrir sa tyrannie , & pour lui ôter l'occasion de faire de nouvelles instances , ils se séparèrent incontinent. Un refus si offensant , qui auroit dû lui faire comprendre combien le Clergé étoit rebuté , ne produisit d'autre effet , que de le faire tourner vers les Maisons Religieuses qui se virent contraintes de fournir ce que les Evêques avoient refusé.

Exactions  
du Légat.

Il demande  
un secours  
d'argent  
pour le Pape  
aux Evêques  
qui le lui  
refusent.

Ce Légat , ainsi que tous les autres qui avoient été avant lui en Angleterre , étoit insatiable. Après avoir impunément exigé de grosses sommes de ce Royaume , il voulut en aller faire autant en Ecosse , quoiqu'on lui en eût déjà refusé l'entrée. Mais il n'étoit pas homme à se rebuter pour un premier refus. Dans ce dessein , il partit accompagné de quelques Seigneurs Anglois , sans s'être mis en peine d'obtenir auparavant le consentement du Roi d'Ecosse. En arrivant sur la frontière , il y trouva ce Prince qui s'y étoit rendu , non pour lui faire honneur , mais pour l'empêcher de passer outre. Cette opposition , à laquelle il auroit pourtant dû s'attendre , le choqua tellement qu'il s'emporta jusqu'à menacer Alexandre , qui lui répondit d'un ton encore plus haut , & lui fit sentir , qu'il ne craignoit point ses menaces. Ils étoient sur le point d'en venir à une entière rupture , si les Seigneurs Anglois ne se fussent entremis pour accommoder ce différend. Ils obtinrent enfin du Roi d'Ecosse , non sans beaucoup de difficulté , qu'il permettroit au Légat d'entrer dans le Royaume , pour cette fois seulement. Mais ce Prince ne voulut lui accorder cette permission qu'à condition qu'il reconnoîtroit , par un Ecrit signé de sa main & scellé de son cachet , que c'étoit par une condescendance particulière pour sa personne , & que cet exemple ne seroit point tiré à conséquence. Cet obstacle étant levé , le Légat se rendit à Edimbourg , où il exigea quelque argent du Clergé d'Ecosse , ce qui étoit l'unique but de son voyage.

Le Légat  
fait une  
nouvelle  
tentative ,  
pour aller en  
Ecosse.

Le Roi d'E-  
cosse lui en  
défend l'en-  
trée.

Il trouve  
pourtant le  
moyen d'y  
aller.

Si le Clergé d'Angleterre avoit à souffrir de l'avidité de ce Cardinal , les autres Sujets du Roi n'étoient pas en meilleurs termes. Henri , qui ne pouvoit qu'avec de grandes difficultés , obtenir des Subsidés du Parlement , ne laissoit passer aucune occasion d'exiger de l'argent des particuliers , par toutes sortes de voyes. Hubert de Bourg , qu'il avoit laissé en repos pendant quelques années , fut pour suivi de nouveau , sur la fin de celle-ci , pour les mêmes

Henri re-  
nouvelle ses  
poursuites  
contre Hu-  
bert de  
Bourg.



**HENRI III.** crimes dont il avoit été auparavant accusé, & qu'on croyoit oubliés. Cette  
 1239. cause fut solennellement plaidée devant une Assemblée de Seigneurs, où  
 l'on prétend qu'il justifia son innocence, par des preuves incontestables. Ce-  
 pendant, comme il avoit tout à craindre d'un Jugement que le Roi lui-même  
 sollicitoit contre lui, il crut qu'il lui seroit plus avantageux de s'accom-  
 moder avec lui, que d'attendre la décision des Juges. Il lui céda donc qua-  
 tre de ses plus belles Terres, moyennant quoi, Henri se désista de sa pour-  
 suite.

Qui enfin  
s'accommo-  
de avec lui.

1240.  
Grandes ex-  
actions du  
Roi & du  
Pape.

Plaintes des  
Evêques  
contre le  
Roi.

Le Légat  
oblige les  
Croisiez à lui  
donner de  
l'argent  
pour se rédi-  
mer de leur  
vœu.  
Demande  
excessive  
du Pape au  
Clergé.

Je me trouve indispensablement obligé de revenir souvent à la même ma-  
 tière, je veux dire aux exactions du Roi & de la Cour de Rome, parce que  
 ce sont les plus considérables de ce Regne, du moins jusqu'au tems dont je  
 parle présentement. Mais quoique ces choses paroissent peu importantes, el-  
 les servent pourtant à faire connoître l'état où se trouvoit alors le Royaume  
 d'Angleterre, incessamment pillé, tantôt par le Roi, tantôt par le Pape. Ces  
 excès alloient si loin, qu'on ne peut s'empêcher d'être surpris que les Anglois  
 aient eu tant de patience, sous un Roi aussi foible que celui-ci, & destitué de  
 tout secours, excepté de celui de Rome. Mais c'étoit aussi celui qui leur pa-  
 roissoit le plus formidable, les malheurs du Regne précédent leur faisant  
 craindre de jeter le Royaume dans une semblable confusion. Il sembloit  
 pourtant que les Evêques eussent résolu de prendre quelques mesures pour se  
 mettre à couvert de ces oppressions, dans une assemblée qu'ils tinrent à Lon-  
 dres sur ce sujet. Ils se plainquirent hautement, que le Roi gardoit pour son  
 usage tous les Bénéfices vacans, & qu'il mettoit des obstacles à toutes les élec-  
 tions, jusqu'à ce qu'il eût fait tomber le choix sur ceux qu'il vouloit. Ils alle-  
 rent même jusqu'à excommunier ceux qui lui donnoient ces pernicioeux con-  
 seils. Mais Henri se mettoit peu en peine de leurs murmures, pourvu qu'il  
 fût assuré de la protection du Pape. Aussi avoit-il pour lui une complaisan-  
 ce, qui alloit au-delà de toute imagination. Lorsque l'Empereur lui envoya  
 des Ambassadeurs pour se plaindre de ce qu'il avoit fait publier l'excommu-  
 nication lancée contre lui, il eut la bassesse de répondre, qu'étant Vassal du  
 Pape, il ne pouvoit se dispenser de lui obéir. Cependant le Légat continuoit  
 ses extorsions. Après avoir tiré des sommes immenses des Eglises & des Mo-  
 nasteres, sous le titre de *Procurations* & sous une infinité d'autres prétextes, il  
 fit voir, par une nouvelle sorte de vexation, combien peu la Cour de Rome  
 ménageoit alors les Anglois. Il fit publier dans tout le Royaume, que non  
 seulement il avoit pouvoir de dispenser de leur vœu ceux qui s'étoient croisez  
 pour la Terre sainte; mais encore de les forcer à se rédimier pour de l'argent,  
 sous peine d'excommunication.

Mais c'étoit peu de chose, au prix de ce que ce même Légat demanda peu  
 de tems après au Clergé. Sous prétexte d'assurer la paix de l'Eglise, contre  
 les prétendues persécutions de l'Empereur, le Pape voulut exiger de tous les  
 Ecclésiastiques Anglois, la cinquième partie de leurs biens, & le Roi, bien  
 loin des'opposer à cette exaction, l'appuya de tout son pouvoir. D'abord les  
 Evêques témoignèrent quelque vigueur, & refuserent, non seulement de  
 donner ce que le Légat demandoit, mais même de contribuer quoique ce fût  
 aux prétendus besoins du S. Siège. Mais l'Archevêque de Cantorbéri, qui  
 vouloit vivre en repos, & qui craignoit l'humeur impérieuse du Pape, ayant  
 consenti



consenti de donner , au lieu de la cinquième partie des biens , la cinquième des revenus , les autres se conformerent à cette condescendance. Cependant le Légat refusa long-tems d'accepter une offre si peu proportionnée à sa demande , comme s'il eût été question de donner au Clergé le propre bien de son Maître. Ce fut là le dernier argent que l'Archevêque de Cantorbéri fournit au Pontife. Ce Prélat qui menoit une vie fort Chrétienne , voyant qu'il n'étoit pas possible de remédier aux abus qui s'introduisoient tous les jours , tant dans l'Eglise que dans le Gouvernement de l'Etat , se retira en France , dans le Monastere de Pontigny , où il mourut cette même année. Il fut canonisé dans le Concile de Lyon quelques années après sa mort.

HENRI III.  
1240.

L'Archevêque de Cantorbéri se retire en France , & y meurt. Il est ensuite canonisé.

Dès que l'Archevêque se fut retiré , la Cour de Rome ne garda plus de mesures avec le Clergé d'Angleterre. Cette taxe étoit à peine levée , qu'on vit arriver un Nonce nommé *Pierre Rossi* ( 1 ) qui portoit un ordre à tous les Evêques , & à tous ceux qui avoient droit de *Patronat* , de nommer aux Bénéfices vacans , trois cens Italiens dont le Pape envoyoit les noms , avec défenses très-expresses de conférer aucun Bénéfice , avant que ces Etrangers fussent pourvus. Mais ce n'étoit pas là le seul motif de l'envoi de ce Nonce. Le principal sujet de sa Commission étoit de tirer de l'argent des Monasteres , sous prétexte que le Pape avoit besoin d'une subvention extraordinaire pour défendre l'Eglise contre ses persécuteurs. Jusqu'alors le Pape avoit agi avec autorité : mais en cette occasion il jugea que l'adresse lui seroit plus profitable. Pour réussir dans ce dessein , le Nonce parcouroit toutes les Maisons Religieuses , & tâchoit , par des promesses & par des menaces , d'engager chaque Abbé en particulier à secourir le Pontife dans ses pressantes nécessitez. Il leur faisoit entendre , qu'un tel Abbé avoit promis une telle somme , & qu'il leur seroit honteux & peut-être funeste , de ne suivre pas un si bon exemple. Après en avoir engagé quelques-uns à donner des promesses par écrit , il s'en servoit pour porter les autres à la même condescendance , leur enjoignant à tous , sous peine d'excommunication , de garder exactement le secret. Mais les Abbez de *Saint Edmond-Buri* & de la *Bataille* trouverent cette maniere d'agir si étrange & si tyrannique , qu'ils en porterent des plaintes au Roi , en présence même du Légat. Bien loin d'écouter ces justes plaintes , Henri les rebuta rudement , & offrit même au Légat de lui prêter un de ses Châteaux pour y mettre en prison ces deux Abbez. Cette trame étant découverte , le Nonce n'osa plus poursuivre ce qu'il avoit commencé. Mais le Légat assembla encore le Clergé , afin d'en tirer un nouveau Subside , toujours sous prétexte de la guerre contre l'Empereur. A cette nouvelle demande le Clergé répondit , que , puisque l'Empereur n'avoit pas été excommunié par l'Eglise , mais par le Pape seulement , il ne vouloit point entrer dans cette querelle : Que d'ailleurs , il étoit trop pauvre pour pouvoir suffire à toutes les exactions du Pontife , & que , quand même il le pourroit , il ne vouloit plus souffrir que l'Eglise d'Angleterre fût tributaire de celle de Rome , comme elle l'avoit été depuis quelque tems. Dans le long séjour que le Légat avoit fait en Angleterre , il s'étoit assez bien instruit du génie des Anglois , pour sçavoir qu'il ne falloit pas trop les aigrir , dans la disposition où ils le trouvoient à l'égard du Pape. Cependant , pour ne rien négliger de ce qui pouvoit contribuer à l'exé-

Le Pape nomme 300 Italiens pour remplir les premiers Bénéfices vacans d'Angleterre.

Le Nonce Rossi emploie un moyen extraordinaire pour tirer de l'argent des Abbez.

Le Roi appuie le Nonce.

Le Légat demande une Subvention au Clergé , qui la refuse hautement.

Le Légat trouve le

( 1 ) *Petrus de Rubis.*



HENRI III.  
1240.  
moyen de  
désunir le  
Clergé.

à l'exécution des ordres de son maître, il s'avisa d'un autre moyen. Ce fut de désunir le Clergé, en quoi le Roi le servit efficacement, en promettant aux uns des pensions & des Bénéfices, & en intimidant les autres par des menaces. Cette voye lui réussit si bien, qu'enfin chacun fit en particulier ce qu'ils avoient refusé de faire tous ensemble, les moins endurans ayant été obligés de suivre le plus grand nombre.

Le Roi en-  
voye des  
Juges dans  
les Provin-  
ces pour lui  
procurer de  
l'argent.

Pendant que le Clergé se trouvoit ainsi exposé à l'avarice de la Cour de Rome, le Roi envoyoit des Juges extraordinaires dans les Provinces, sous prétexte d'y réformer les abus, & d'y travailler au soulagement du peuple. Mais on s'aperçût bien-tôt, que cette Commission n'étoit qu'un moyen dont il se servoit pour opprimer divers particuliers, par des amendes & par des confiscations qui firent entrer des sommes très-considérables dans ses coffres. Cette vexation causa de grands murmures parmi les Anglois qui se voyoient en un même tems soumis à la tyrannie des deux Puissances, l'Ecclésiastique & la Séculière.

Le Roi  
rappelle les  
Comtes de  
Leicester, &  
de Pem-  
broock.  
Le Prince  
Richard  
part pour la  
Terre sainte.

L'inconstance naturelle du Roi ne lui permettant pas d'aimer ou de haïr long-tems les mêmes personues, il rappella cette année, le Comte de Leicester, qui partit, peu de tems après, pour la Terre Sainte, où il ne fît pas un long-sejour. Gilbert Comte de Pembroock fut aussi reçu en grace, par l'intercession du Prince Richard qui sollicita puissamment en sa faveur. Ce Prince, qui avoit pris la Croix dès l'année précédente, partit pour aller à Jérusalem, étant accompagné du Comte de Salisburi & de plusieurs autres Seigneurs.

Le Comte  
de Flandre  
fait hom-  
mage au  
Roi, pour  
une pen-  
sion.

Sur la fin de cette même année, le Comte de Flandre, s'étant rendu à Londres, y fit hommage au Roi, pour une pension de cinq cens marcs, qu'il recevoit de lui tous les ans. Il y a des gens qui ont voulu douter que ce fût alors la coutume de donner des pensions en maniere de Fief, sous la redevance d'un service militaire, & sous la condition de l'hommage. Mais cela paroît manifestement, par diverses conventions faites entre les Rois d'Angleterre, & divers Princes Etrangers, dont on peut voir la teneur dans le Recueil des Actes Publics (1).

1241.  
Le Légat  
s'en retour-  
ne à Rome.

Au commencement de l'année 1241, l'Angleterre se vit enfin délivrée du Légat Othon, par un ordre exprès qui le rappella. jusqu'alors il avoit trouvé le moyen de se faire continuer sa Commission par l'intercession du Roi. Mais pour cette fois, il ne jugea pas à propos de faire agir ce Prince en sa faveur, il sçavoit que le Pape étoit attaqué d'une maladie dont, selon les apparences, il ne releveroit jamais. Par cette raison, il souhaitoit de ne se trouver pas en Angleterre, quand on y apprendroit sa mort. Il étoit trop à craindre pour lui, que, pendant la vacance du St. Siège, on ne lui fît rendre l'argent qu'il avoit assemblé. On prétend, que ce qu'il emportoit étoit plus considérable, que ce qu'il laissoit aux Eglises & aux Monasteres. Grégoire mourut en effet, peu de tems après, comme le Légat l'avoit prévu, & l'Empereur en donna incontinent avis au Roi, afin qu'il fît arrêter l'argent qui avoit été levé dans son Royaume, pour le Pape défunt : mais le Légat avoit tout emporté avec lui. Il fut pourtant assez malheureux, en entrant en Italie, de tomber entre les mains des gens de l'Empereur, qui lui enleverent toutes ses richesses. Ce fut

(1) Voy. *Act. Publ. Tom. I. pag. 1. 4. 22. 27. 163. &c.*



fut là le fruit de tant de vexations & d'injustices, que ce Cardinal avoit com-  
mises en Angleterre. Ainsi, cet argent extorqué, sous prétexte du besoin  
qu'on en avoit contre l'Empereur, tourna au profit de l'Empereur même.

La mort de Grégoire IX. produisit un Schisme qui dura jusqu'à l'année  
suivante. Pendant cetems-là *Roffi & Pupin*, que le Légat avoit laissez en An-  
gleterre en qualité de Nonces, y continuoient leurs exactions sans modéra-  
tion & sans pudeur. Le dernier étant allé faire un tour en Irlande, avec le  
consentement du Roi, exigea du Clergé de cette Isle quinze cens marcs, som-  
me très-considérable en cetems-là, pour ce Pais où l'argent étoit extrêmement  
rare. Ainsi la mort de Grégoire IX. n'apporta pas beaucoup de soulagement  
aux Anglois, quoiqu'ils crussent avoir lieu des'en réjouir comme d'une gran-  
de délivrance, puisqu'aucun des Papes précédens n'avoit porté les actions  
aussi loin que celui-ci. L'exemple suivant fera connoître de quoi il étoit ca-  
pable. Quelque tems avant sa mort, il avoit fait proposer à l'Abbé de Peter-  
borowgh, que s'il vouloit lui donner, sous un nom supposé, un Bénéfice  
de deux cens livres Sterling de revenu, dépendant de son Monastere, il le lui  
donneroit à ferme pour cent livrés, & qu'ainsi chacun d'eux profiteroit de la  
moitié du Bénéfice. Mais l'Abbé fut assez honnête homme pour refuser un  
pareil marché. Il en avertit même le Roi qui, en ayant compris les consé-  
quences, empêcha par son autorité que l'Abbé ne fut contraint d'obéir. Si le  
Pape avoit réussi dans ce projet, on auroit bien-tôt vû tous les Bénéfices d'An-  
gleterre entre les mains du Pape, des Evêques & des Abbez. Du moins, il  
est à présuner que Grégoire ne se seroit pas contenté de celui-là, & que  
ce n'étoit là qu'un essai pour commencer l'exécution d'un projet plus général.

Ce n'étoit pas le Clergé seul qui souffroit en Angleterre. Le reste du Peu-  
ple n'étoit pas moins exposé aux vexations du Roi, que le Clergé à celles du  
Pape. Les Juifs en particulier recevoient de tems en tems de rudes atteintes :  
car c'étoit dans leurs bourses que le Roi prenoit ordinairement l'argent dont  
il avoit besoin pour ses dépenses extraordinaires. Thomas Comte de Savoye,  
Oncle de la Reine, s'étant rendu, cette année, en Angleterre, le Roi le reçut  
avec tant de somptuosité, que ne sçachant où trouver ailleurs de quoi fournir  
à cette dépense, il contraignit les Juifs de lui faire un présent de vingt mille  
marcs, à peine d'être chassés du Royaume.

Ce Prince avoit tant de penchant à faire du bien aux Parens de la Reine,  
qu'il ne pouvoit se laisser de leur donner des marques de son affection. L'Ar-  
chevêque de Cantorbéri étant mort l'année précédente, ainsi qu'il a été dit,  
Henri employa tant de sollicitations, & d'autres moyens moins légitimes,  
qu'il fit tomber cet Archevêché entre les mains de *Boniface* frere de la Reine.  
Ainsi l'on vit, à la tête de l'Eglise Anglicane, un jeune homme étranger,  
ignorant les Loix, les Coutumes, & la Langue du Pais, & par conséquent  
incapable des s'acquitter des soins que demande cette Dignité.

Gilbert, Comte de Pembroock, étant mort cette même année, Gautier  
son frere demanda au Roi l'investiture de la charge de Grand Maréchal, qui  
étoit héréditaire dans leur famille. Henri le rebuta d'abord avec beaucoup  
de dureté, prenant pour prétexte que ses deux freres avoient été des Traîtres  
& des Rebelles, & que lui même s'étoit trouvé a un Tournois malgré ses  
defenses. Néanmoins ce Seigneur ayant trouvé le moyen de mettre la Reine

HENRI III.

1241.  
Tout son  
butin lui est  
enlevé en  
Italie.

Schisme  
après la  
mort de  
Grégoire  
IX.

Les Nonces  
continuent  
leurs exac-  
tions en  
Angleterre  
& en Irlan-  
de.

Proposition  
Simonia-  
que de Gré-  
goire au  
Clergé  
d'Angleter-  
re.

Le Roi exi-  
ge une gros-  
se somme  
des Juifs.

Le Comte  
de Savoye  
arrive en  
Angleterre.

Henri fait  
élire un fre-  
re de la Rei-  
ne pour Ar-  
chevêque  
de Cantor-  
béri.

Mort du  
Comte  
de Pem-  
broock à  
qui son fre-  
re succede.



**HENRI III.** dans ses intérêts, il obtint enfin ce qu'il demandoit.

1241.  
Affaires de  
Galles.

Les affaires de Galles occuperent le Roi une bonne partie de cette année. Leolyn, Prince de ce Pais-là, ayant fini sa vie dans un âge fort avancé, avoit laissé deux fils nommez *David & Griffin*, qui devoient partager la Succession. Mais David s'étoit emparé de tout, & retenoit même son frere en prison. Quoique, depuis l'hommage auquel Leolyn s'étoit volontairement soumis, Henri fut en droit de regarder le Pais de Galles comme un Fief de sa Couronne, il ne se seroit peut-être pas mêlé de cette affaire, si la Femme de Griffin ne l'y eût engagé. Cette Princesse s'étant renduë auprès de lui pour implorer sa protection, lui promit, de la part de son Epoux, un présent de six cens marcs, & un tribut annuel de troiscens, s'il délivroit ce Prince de sa prison, & le mettoit en possession de ses droits. Henri ayant accepté ces offres, fit sommer David de relâcher le prisonnier, & de le satisfaire sur ses prétentions, le menaçant, en cas de refus, de lui faire une rude Guerre jusqu'à ce qu'il eût obéi. David ne se trouvant pas en état de résister, dans un tems où beaucoup de ses Sujets étoient portez d'inclination pour le Prince son frere, prit une route qui lui parut moins incertaine que les armes. Il renchérit sur les offres de sa Belle-sœur, & en fit de plus avantageuses qui furent acceptées. Comme Henri n'avoit regardé que son propre intérêt en accordant sa protection à Griffin, il ne balança pas un moment à prendre le parti contraire dès qu'il y trouva son avantage. Ainsi de protecteur de Griffin, il devint son ennemi, & de peur que ce Prince ne s'évadât de sa prison, il se chargea de le faire garder dans la Tour de Londres. C'est ainsi que ce Prince peu scrupuleux vendoit tour à tour sa protection aux deux partis opposez, sans se mettre en peine de quel côté la justice se trouvoit, & sans avoir égard à ses premiers engagemens.

Mort de  
l'Impératri-  
ce sœur du  
Roi, & d'A-  
liénor de  
Bretagne.

Dans cette même année l'Impératrice Isabelle, sœur du Roi, mourut en travail d'enfant. Cette mort fut suivie bientôt après, de celle d'Aliénor de Bretagne, prisonniere depuis quarante ans dans le Château de Bristol. Cette Princesse, quoique réduite à une si triste condition, n'avoit jamais voulu, pendant cette longue prison, se relâcher sur la moindre partie de ses droits, pour obtenir des douceurs qu'elle ne pouvoit attendre que de cette condescendance.

Cause d'u-  
ne nouvelle  
Guerre, en-  
tre l'Angle-  
terre & la  
France.

Peu de tems après, Henri se trouva engagé dans une affaire fâcheuse, dont il se tira fort mal à son ordinaire, & qui acheva de lui faire perdre le peu d'estime que ses Sujets avoient encore pour lui. Avant que le Prince Richard partit pour la Terre sainte, il l'avoit solennellement investi du Comté de Poitou, quoique la France en possédât une bonne partie, depuis les Conquêtes de Philippe Auguste. Cette Province se trouvant ainsi partagée entre les deux Couronnes, Louis se crut aussi en droit d'en donner l'investiture au Comte Alphonse son frere. C'est ce qui produisit une Guerre entre ces deux Monarques.

1242.  
Le Comte  
de la Mar-  
che engage  
Henri à  
porter la  
Guerre en  
Poitou.

Henri se trouvant extrêmement offensé de la démarche que Louis venoit de faire, en donnant au Prince Alphonse l'Investiture du Poitou, prit la résolution de s'en venger, avec d'autant plus d'ardeur, que la Reine sa mere s'y trouvoit intéressée. Cette Princesse qui, depuis la mort du Roi Jean, avoit épousé le Comte de la Marche son premier amant, avoit conservé toute la fierté qu'elle avoit prise pendant qu'elle avoit por-



té la Couronne d'Angleterre. Comme les Etats du Comte son époux dépendoient de la partie du Poitou possédée par la France il en avoit toujours fait hommage à Louïs. Mais quand Alphonse fut devenu Comte de Poitou, elle ne put se résoudre à voir son Mari plier le genou devant un frere du Roi de France. Cette fierté étoit sans doute mal entenduë, puisqu'il y avoit une différence extrême entre la qualité du Souverain & du Vassal. Cependant, elle vint à bout de l'engager à refuser l'hommage au Prince Alphonse, quoiqu'il l'eût déjà positivement promis. Ce refus fut même accompagné de certains discours offensans qui exciterent la colere du Roi de France & lui firent prendre la résolution de châtier l'insolence du Comte. Cependant celui-ci, voulant soutenir ce qu'il avoit entrepris, implora la protection du Roi d'Angleterre. Il lui fit entendre, qu'il lui seroit très-aisé de chasser les François de tout le Poitou, & que, pourvu qu'il voulut se charger de la dépense de la Guerre, cette Province lui fourniroit assez de troupes pour en composer une grande armée. Henri, s'étant laissé flater de ces espérances, convoqua un Parlement auquel il demanda un secours proportionné à l'expédition qu'il projettoit. Mais les Sujets étoient si las de fournir de l'argent à un Prince qui en faisoit un si mauvais usage, qu'il n'en put rien obtenir. Au contraire, on lui fit des reproches offensans sur la dissipation de ses revenus ordinaires, & des sommes qu'il exigeoit tous les jours de ses Sujets, par des voyes illégitimes. On lui dit encore, que la Trêve qu'il avoit fait avec la France, n'étant pas encore expirée, le Parlement ne vouloit point se rendre coupable de la violation de son serment. Enfin, on lui fit des plaintes sur l'inexécution de sa promesse, au sujet des deux Chartres qu'il avoit si souvent juré de faire observer.

HENRI III.  
1242.

Le Parlement refusa de l'argent au Roi, & lui fait de grands reproches.

Ces reproches étoient d'autant plus fâcheux, que le Roi n'avoit rien à y répondre. Il ne laissa pourtant pas de persister dans son dessein, & n'ayant pu persuader au Parlement de lui accorder un secours, il arracha ce qu'il put des Particuliers, par voye de don, ou d'emprunt, ou par d'autres moyens, à quoi il employa tout l'hiver. Ensuite, il somma tous ceux qui devoient un service militaire à la Couronne, de se trouver à Portsmouth à un certain jour. Mais au lieu d'y mener des troupes, il leur ordonna d'y porter chacun une certaine somme d'argent, se confiant sur la parole du Comte de la Marche, qui lui avoit fait espérer qu'il trouveroit assez de Soldats en Poitou. Dès que le beau tems fut arrivé, il alla s'embarquer à Portsmouth, étant accompagné de la Reine sa Mere, & du Prince Richard son Frere, nouvellement arrivé de la Terre Sainte. En quittant son Royaume, il en laissa la Régence à l'Archevêque d'Yorck. Le débarquement se fit en Saintonge, où quelques Gentilshommes Poitevins allerent joindre le Roi. Le Comte de la Marche s'y rendit aussi, mais si mal accompagné, qu'on voyoit bien qu'il n'étoit pas en état de tenir ce qu'il avoit promis. Quand il fut question de lever une armée dans ces quartiers-là, les Officiers & les Soldats venoient se rendre si lentement sous les drapeaux Anglois, que dès lors il fut aisé de prévoir que cette entreprise n'auroit pas une heureuse fin. Cependant le Roi de France, qui s'avançoit, avec une nombreuse armée, alla mettre le Siège devant Fontenay qui étoit une des plus fortes Places du Poitou. Ce fut pendant ce siège que Henri lui envoya des Ambassadeurs pour

Henri recouvre de l'argent par d'autres moyens.

Il part & laisse la Régence à l'Archevêque d'Yorck

Il ne trouve pas en Poitou ce que le Comte de la Marche lui avoit promis.

Louïs assiege Fontenay.



**HENRI III.**

1242.

**Henri lui  
déclare la  
Guerre.****Louïs offre  
des condi-  
tions avan-  
tageuses qui  
sont rejet-  
tées.****Henri fait  
défier Louïs****Louïs se  
rend maître  
de Fon-  
tenay.****Il gagne un  
passage sur  
la Charente.**

lui demander tout ce que Philippe Auguste avoit enlevé aux Anglois, & que Louïs VIII. s'étoit engagé à restituer, & en cas de refus, pour lui déclarer la Guerre. Louïs qui fut canonisé après sa mort, ayant une conscience tendre, ne pouvoit qu'avec peine vaincre ses scrupules, au sujet du serment que le Roi son Pere avoit fait, de restituer ces Provinces. Dans cette disposition, il reçut honorablement les Ambassadeurs Anglois, & leur répondit avec beaucoup de modération, qu'il s'étonnoit que le Roi leur maître pensât à rompre une Trêve qu'il avoit si solennellement jurée. Il ajouta, que, pour faire voir qu'il souhaitoit sincèrement d'entretenir une bonne union avec lui, il offroit de renouveler la Trêve pour trois autres années. Enfin il offrit de lui rendre une partie du Poitou & de la Normandie, pourvu qu'il cessât de protéger des Vassaux rebelles qui, sans aucun fondement, vouloient se soustraire à l'obéissance qu'ils lui devoient. Ces propositions étoient aussi avantageuses que Henri pouvoit les souhaiter. Il auroit pu même, en les acceptant, ménager pour le Comte de la Marche un accommodement honorable, que Louïs, dans les dispositions où il étoit, n'auroit pas sans doute refusé. Mais s'étant laissé conduire par les violens conseils de la Reine sa Mere & du Comte de la Marche, il refusa hautement ces offres. Quelques jours après, il envoya témérairement défier Louïs, par deux Chevaliers du Temple, quoi qu'il fût peu en état de soutenir sa fierté. Malgré cette bravade, Louïs, qui avoit de la peine à surmonter ses scrupules, cherchoit à s'accommoder. Mais enfin on trouva le moyen de calmer son inquiétude, en lui faisant entendre, que le serment que le Roi son Pere avoit fait, ne l'avoit lié qu'autant que le Roi d'Angleterre exécuteroit de sa part ce qu'il avoit promis: Que ce Prince s'étoit engagé par serment à n'exiger aucune rançon des prisonniers, & à ne pas maltraiter les Anglois qui avoient été attachez à la France, qu'il avoit violé ces deux Articles, & que cette violation du Traité de Londres avoit rendu nuls les engagements de l'autre partie. Apparemment Louïs, tout pieux qu'il étoit, cherchoit moins à décharger entièrement sa conscience qu'à l'appaiser sous quelque prétexte, puisqu'il se laissa persuader par des raisons si frivoles. Quoi qu'il en soit, il continua le Siège qu'il avoit commencé & prit la Ville d'assaut. Un fils Bâtard du Comte de la Marche y ayant été fait prisonnier avec quatre cens Chevaliers, quelques-uns conseil-loient à ce Prince de les faire tous mourir. Mais il répondit, que le fils n'ayant pu se dispenser d'obéir à son Pere, & les autres à leur Souverain, il n'étoit pas juste que les innocens fussent punis pour les coupables. Ce premier succès fut suivi de plusieurs autres qui mirent Louïs en possession de diverses Places de la partie du Poitou qui appartenoit aux Anglois, sans que Henri pût arrêter ses progrès, tant il avoit mal pris ses mesures. Comme celui-ci ne cherchoit qu'à éviter le combat, il alla camper tout proche de Taillebourg, sur le bord de la Charente, mettant cette riviere entre lui & ses ennemis. Dès que Louïs en fut averti, il alla se poster de l'autre côté sur la même Riviere, & par le moyen de ses machines & de ses Arbelétriers, il obligea les Anglois à se retirer deux mille pas plus loin. Leur retraite lui procura la facilité de se rendre maître du Pont de Taillebourg, qui étoit le seul passage par où il pouvoit aller à eux. Cependant, comme le jour se trouva trop avancé pour pouvoir faire passer toute son armée, il se contenta de faire garder le Pont,



Pont, dans la résolution d'attaquer les ennemis à la pointe du jour. Henri, HENRI III. 1242. qui n'étoit pas assez fort pour donner bataille, profita de l'obscurité de la nuit pour se retirer, pendant que le Prince Richard son Frere tâchoit d'amuser les François par les propositions d'une Trêve, qu'il ne put pourtant obtenir que pour tout le reste de la nuit. Dès qu'elle fut expirée, Louis pour suivit les Anglois, & fit même souffrir quelque échec à leur arriere garde. C'est du moins l'idée que les Historiens Anglois donnent de cette action, que les François font bien plus considérable. Mais, dans ces sortes d'occasions, il est très difficile de découvrir exactement la vérité, parce qu'on trouve fort peu d'Historiens impartiaux. Cependant, il y a beaucoup d'apparence que l'affaire se passa d'une toute autre maniere que les Anglois ne la rapportent, puisque les François font un recit circonstancié de cette bataille, où ils disent que les deux Rois se trouverent en personne, que Louis y courut beaucoup de risque, & que quatre mille Anglois y furent faits prisonniers. D'ailleurs, il est certain que le Roi d'Angleterre s'enfuit jusqu'à Xaintes où Louis le poursuivit, & que le Comte de la Marche ayant fait une sortie, fut cause que les deux Rois en vinrent à une seconde bataille, qui ne fut pas moins funeste aux Anglois que la précédente. Après cela, Henri se voyant sur le point d'être assiégé dans Xaintes, s'enfuit à Blaye, où ne se trouvant pas encore en sûreté, il alla se renfermer dans Bourdeaux.

Les succès extraordinaires que le Roi de France eut dans cette guerre, étonnerent le Comte de la Marche. Il comprit que le Roi d'Angleterre n'é tant pas en état de le protéger, comme il avoit bien paru, une plus longue obstination ne feroit que rendre sa condition plus déplorable. Ainsi voulant, quoi qu'un peu tard, pourvoir à sa sûreté, il envoya son fils aîné au Roi de France, pour tâcher d'obtenir quelques conditions tolérables. Le favorable accueil que Louis fit à ce Seigneur, engagea le Pere de l'aller trouver dans son camp avec sa Femme & ses Enfants, & se remettre entièrement à sa discrétion. Louis, qui étoit extrêmement généreux, voulut bien lui pardonner, quoi qu'il eût des preuves suffisantes, que la Comtesse Reine avoit suborné des gens pour l'empoisonner. Il se contenta de garder trois de leurs Châteaux pour sûreté de leur foi. Vrai-semblablement, il auroit poussé plus loin ses conquêtes sur le Roi d'Angleterre, qui n'étoit guères en état de lui résister, si la peste qui se mit dans son armée, & une maladie dont il fut lui-même attaqué, ne l'eussent empêché de porter ses armes jusqu'à Bourdeaux. Ces raisons, & peut-être quelques restes de ses premiers scrupules, le firent consentir à une Trêve de cinq ans, après avoir assez bien châtié son ennemi, par la Conquête du Poitou, qui lui demeura tout entier.

Le Comte de la Marche fait la Paix avec Louis.

Trêve de cinq ans entre les deux Rois.

Quoi qu'Henri n'eût plus rien à faire en France, il voulut passer l'hiver à Bourdeaux où il acheva de dissiper ses finances en fêtes & en divertissemens, comme s'il fût sorti victorieux de la campagne passée. Cependant ses trou pes manquoient de tout, les Gascons n'étant pas d'humeur d'entretenir une armée Angloise en tems de Paix, & sans aucune nécessité. Ainsi le Roi se vit obligé de demander des habits & des provisions pour ses Soldats à l'Archevêque d'Yorck, qu'il avoit laissé Régent en Angleterre. En même tems il lui ordonna de confisquer les biens de quelques Seigneurs Anglois, qui

1243. Henri passe l'hiver à Bourdeaux, & y fait venir de l'argent d'Angleterre.



HENRI III.  
1243.

s'étoient retirez sans congé. Le premier de ses ordres fut exécuté : mais le Régent eut la prudence de ne toucher point au second, de peur d'exciter des troubles dans le Royaume pendant l'absence du Roi. Ce premier secours étoit à peine arrivé que le Roi revint à la charge. Il donna ordre au Régent de demander aux Religieux de Cîteaux, une année du revenu de leurs laines. Mais les Abbez s'en excusèrent d'une manière à faire comprendre qu'on ne pourroit les y forcer, sans en venir à des violences, dont l'Archevêque ne vouloit pas se charger. Enfin ce Prélat, pressé d'envoyer continuellement de l'argent à Bourdeaux, obtint du Parlement un Subside de vingt Schellings sur chaque Fief, qui auroit été suffisant pour tirer le Roi de l'embarras où il se trouvoit, s'il eût été bien ménagé.

Le Parle-  
ment accor-  
de un se-  
cours d'ar-  
gent.

Emprunts  
pour le Roi,  
qui font  
beaucoup  
murmurer.

Cependant Henri demouroit toujours à Bourdeaux avec son armée, sans y avoir d'autres affaires que d'y consumer inutilement l'argent qu'on lui avoit envoyé d'Angleterre. Quand ses coffres se trouverent vuides, il demanda de nouveaux secours au Régent, qui n'étoit pas peu embarrassé à satisfaire à toutes ces demandes. Le seul moyen qu'il put encore trouver, fut d'emprunter de l'argent au nom du Roi, de tous ceux qui avoient la réputation d'être riches. Cette voye extraordinaire causa beaucoup de murmure parmi le Peuple, comme elle en a toujours causé, toutes les fois que les Rois ont voulu l'employer pour subvenir à leurs besoins. Le Régent voulut bien pourtant s'exposer à ces plaintes, dans la pensée que par ce moyen il pourroit tirer le Roi de Bourdeaux. Mais en même tems il lui fit sçavoir, qu'il n'y avoit plus aucune ressource, & qu'il étoit tems qu'il pensât à son retour. Cette déclaration obligea effectivement Henri à se préparer au départ. Dès qu'il en eut pris la résolution, il fit ordonner à tous les Seigneurs qui se trouvoient en Angleterre, de se rendre à Portsmouth pour le recevoir. Ils obéirent; mais il les y fit si long-tems attendre, qu'ils en furent très-mécontents, à cause de la dépense qu'ils y firent pendant leur séjour. Avant que de quitter Bourdeaux, Henri ratifia la Trêve de cinq ans qu'il avoit concluë avec la France; Trêve honteuse, par laquelle, outre les Places que Louis avoit conquises, Henri s'engageoit à lui payer cinq mille livres sterling tous les ans. Ce fut là le fruit de cette expédition mal concertée, & encore plus mal exécutée. Cependant, malgré la honte qu'il devoit avoir du malheureux succès de cette entreprise, il voulut être reçu dans Londres avec une pompe extraordinaire, comme s'il eût été possible de tromper le Peuple par ces marques extérieures, & de lui faire accroire que le Roi revenoit victorieux. Tout l'argent qu'on lui avoit envoyé étant dépensé, il ne fut pas plutôt à Londres, qu'il chercha querelle aux Juifs, qui, pour l'appaiser, se virent contraints de lui donner une somme très-considérable. Un Historien rapporte, qu'un Juif d'Yorck, nommé *Aaron*, lui avoit assuré, que le Roi avoit tiré de lui seul quatre mille marcs d'or, & quarante mille d'argent : mais il est à présumer que ç'avoit été à diverses fois.

Henri rati-  
fie la Trêve,  
& retourne  
en Angle-  
terre.

Il tire une  
grosse som-  
me des  
Juifs.

Mariage du  
Prince Ri-  
chard.

Henri ne demeura pas long-tems en Angleterre, sans trouver l'occasion de dépenser ce qu'il avoit exigé des Juifs. L'arrivée de la Comtesse de Provence sa Belle-mère, qui venoit célébrer les Nôces de *Sanche* sa Fille avec le Prince Richard, lui en fournit une qui auroit absorbé de plus grands trésors que les siens. On peut juger de la dépense que ce mariage lui causa,

par



par le seul festin des Nôces, où l'on prétend qu'il fut servi trente mille plats.

Le S. Siège Pontifical, qui avoit été vacant pendant dix-huit mois, fut rempli cette année par le Cardinal Sinibald natif de Genes, qui prit le nom d'Innocent IV. Ce nouveau Pape ne fut pas plutôt Couronné, qu'il renouvella l'Excommunication lancée contre l'Empereur.

Depuis que Henri avoit pris lui-même l'administration du Gouvernement, il ne s'étoit point passé d'année qu'il n'eût demandé de l'argent au Parlement. Il avoit presque autant de fois essuyé d'abord un refus: mais dans la suite, le Parlement s'étoit laissé gagner par les assurances que le Roi lui avoit données, qu'il feroit exactement observer les Chartres du Roi son pere. Il voulut dans cette année faire le même manège: mais il trouva les deux Corps de la Noblesse & du Clergé si étroitement unis qu'il perdit toute espérance de réussir. Il comprit même, qu'il étoit dangereux de les tenir trop longtems assemblez, sachant qu'ils prenoient des mesures pour lui ôter l'administration du Gouvernement, dont ils avoient dessein de charger quatre d'entre eux qui devoient tout faire en son nom. Un projet de cette nature ne pouvant que l'alarmer, il leur promit en général de corriger les abus, & après avoir inutilement tenté de les désunir, il prorogea le Parlement.

Dans cet intervalle, le Clergé eut à soutenir un rude choc de la part du nouveau Pape qui avoit envoyé en Angleterre un Nonce nommé Martin, pour exiger de l'argent des Ecclesiastiques, avec pouvoir de punir ceux qu'il trouveroit réfractaires à ses ordres. Ce Nonce exerçoit sa Commission avec tant de rigueur, que pour les moindres bagatelles, il suspendoit les Prêtres, les Abbez, les Evêques mêmes, par où il se rendit extrêmement odieux, tant au Clergé qu'au reste du Peuple. Mais ce fut bien pis, quand il produisit un ordre du Pape de demander au Clergé un Subside extraordinaire, pour payer les dettes que Grégoire IX. avoit contractées pour la Guerre qu'il avoit faite à l'Empereur. Il disoit que cette Guerre ayant été entreprise pour la défense de la Foi Catholique, & du Patrimoine de S. Pierre, tous les Ecclesiastiques, & particulièrement les Anglois, étoient obligez d'y contribuer. Avant que le Clergé eût pris aucune résolution sur cette demande, le Roi rassembla le Parlement, & y renouvella la sienne. Mais comme il sçavoit bien qu'il n'obtiendrait rien, s'il ne satisfaisoit les Barons touchant leurs griefs, il leur promit avec serment, qu'il feroit exactement observer les deux Chartres. Il consentit même, que les Evêques l'excommuniasent, s'il lui arrivoit de violer son serment. Sur ces assurances, le Parlement lui accorda vingt Schellings sur chaque Fief. Mais comme on ne pouvoit alléguer aucune nécessité pressante pour lui accorder ce secours extraordinaire, il fut dit, que cet argent seroit employé au mariage de sa fille aînée, quoiqu'on n'ignorât pas qu'il étoit destiné à d'autres usages.

Quand le Nonce vit que le Parlement s'étoit relâché à l'égard du Roi, il pressa les Evêques & les Abbez, d'avoir pour leur Pere spirituel la même condescendance que le Parlement avoit eue pour le pere temporel. Mais ils se mocquerent d'une raison si frivole, & alléguèrent de fortes raisons pour justifier leur refus. La fermeté des Prélats obligea enfin le Nonce à se désister de sa demande. Mais il continua toujours, en vertu du pouvoir qu'il avoit reçu du Pape, à remplir les Bénéfices qui venoient à vacquer, dont il dispofoit d'une manière scandaleuse.

HENRI III.  
1243.  
Innocent.  
IV. Pape.

1244.  
Le Parlement refuse au Roi un secours d'argent.

Le Parlement forme des projets contre le Roi.

Il est prorogé,

Le Pape vexele Clergé.

Demande du Pape au Clergé,

Le Roi promet l'observation des Chartres & obtient un Subside.

Le Nonce sollicite en vain le Clergé.

Pen-



HENRI III.  
1244.  
Affaires de  
Galles.

Pendant que ces choses se passaient, il arriva un accident qui rompit l'étroite union qu'il y avoit eu jusqu'alors entre le Roi & le Prince de Galles, depuis l'accord qu'ils avoient fait ensemble. Griffin qui étoit gardé dans la Tour de Londres, ayant voulu se sauver par la fenêtre de sa prison, tomba dans le fossé, & se rompit le cou. Pendant qu'il avoit vécu, David son frere n'avoit osé rien faire qui pût déplaire au Roi, de peur qu'il ne le soutint dans ses prétentions. Mais dès qu'il sut que Griffin étoit mort, il fit une irruption dans les frontieres d'Angleterre, sous prétexte de se venger de certaines infractions du dernier Traité. Les Peuples voisins du País de Galles, voyant que le Roi ne faisoit aucune démarche pour repousser cette insulte, prirent d'eux-mêmes les armes, pour défendre leur País. Mais comme ils étoient trop foibles, & mal conduits, ils furent toujours battus.

Le Roi d'E-  
cosse refuse  
l'Hommage  
à Henri, qui  
se prépare à  
la Guerre.

Dans ce même tems, Alexandre II. Roi d'Ecosse, qui venoit d'épouser une femme Françoisse, fit sçavoir à Henri, qu'il ne prétendoit plus lui faire hommage des Terres qu'il tenoit de la Couronne d'Angleterre. Quelque peu de penchant que Henri eût pour la guerre, il ne put s'empêcher, en cette occasion, de témoigner quelque vigueur, tant les Anglois étoient choquez de cette bravade. Il somma donc tous les Vassaux de la Couronne, de se rendre à Newcastle, où il faisoit assembler l'armée destinée contre l'Ecosse. Lors qu'Alexandre avoit pris la résolution de refuser au Roi l'Hommage qu'il lui devoit, il ne s'étoit pas attendu que ce refus lui attireroit la Guerre. Persuadé qu'il étoit de la foiblesse & de la nonchalance du Prince à qui il avoit à faire, il avoit espéré que ce différend se termineroit à l'ordinaire, par une négociation dont il pourroit tirer quelque avantage. Mais quand il vit l'armée Angloise prête à fondre sur ses Etats, il prit des manieres moins hautes, & envoya des Ambassadeurs à Newcastle pour demander la Paix. Henri en reçut la proposition avec joye. Malgré la résolution qu'il sembloit avoir prise de pousser vigoureusement cette guerre, il donna les mains sans peine à un Traité qui lui fournissoit un prétexte de quitter les armes. Alexandre se soumit au même Hommage que lui-même & ses Ancêtres avoient rendu, & la bonne intelligence entre les deux Rois fut parfaitement rétablie. Avant que de se séparer, ils arrêterent ensemble le mariage du fils-ainé d'Alexandre, qui portoit le même nom que lui, avec Marguerite fille-ainée de Henri.

Alexandre  
demande la  
Paix.

Projet d'un  
mariage en-  
tre le Prince  
d'Ecosse, &  
une fille de  
Henri.  
Le Prince de  
Galles offre  
de se rendre  
Vassal du  
Pape.

L'armée qui avoit été mise sur pied pour la guerre d'Ecosse n'ayant pas eu occasion d'agir, on conseilloit au Roi de s'en servir pour ranger le Prince de Galles à son devoir. Mais au lieu de profiter d'une conjoncture si favorable, il congédia ses troupes, dans l'impatience où il étoit d'assembler un Parlement pour lui demander un secours d'argent, qu'il ne put pourtant obtenir. Le Prince de Galles avoit si peu douté que Henri se servît des moyens qu'il avoit en main pour le châtier, que pour se délivrer du danger dont il se croyoit menacé, il avoit eu recours au Pape, & lui avoit fait entendre qu'il avoit été forcé à se déclarer Vassal du Roi d'Angleterre, & à lui payer un tribut. Sur ce fondement, il avoit demandé que le Pape cassât le dernier Traité, offrant de se rendre Vassal du S. Siège, & de lui payer le même tribut de cinq mille marcs, qu'il payoit au Roi d'Angleterre. Innocent IV. n'étant pas moins avide d'argent que ses Prédécesseurs, cette proposition ne lui fut pas désagréable. Cependant, pour faire voir qu'il ne prétendoit pas juger cette affaire

sans



sans connoissance de cause, & sur le simple exposé d'une Requête, il envoya une Commission à deux Abbez Gallois, pour faire des informations touchant la prétendue contrainte alléguée par leur Prince. En même tems, il leur donnoit pouvoir d'annuller le Traité, & de délier le Prince de Galles de son serment, s'ils trouvoient qu'il eût été véritablement forcé. Il étoit aisé de prévoir quelle seroit la sentence des Juges. Les deux Abbez, fiers du pouvoir qui leur avoit été confié, eurent l'insolence de faire citer le Roi d'Angleterre à comparoître devant eux, comme s'il n'eût été qu'un simple particulier sujet à leur juridiction. Cette affaire irrita au dernier point le Roi & tout son Conseil, aussi bien que tout le reste de la Nation. On se repentit alors d'avoir congédié l'armée: mais comme il n'y avoit point de remède, il fut résolu d'en lever incessamment une autre, pour aller châtier le Prince de Galles aussi-tôt que la saison le permettroit; car on étoit alors au milieu de l'Hiver. Dans le même tems, les principaux Seigneurs conféroient ensemble pour trouver les moyens d'arrêter les entreprises de la Cour de Rome.

HENRI III.  
1244.

La Guerre  
contre le  
Prince de  
Galles est  
résolue.

Pendant qu'on étoit occupé à ces deux affaires, la Cour reçut la nouvelle, que le Roi de France avoit congédié tous les Anglois qui se trouvoient dans ses Etats. Quoique la fin de la Trêve fût encore éloignée, Louis avoit cru devoir prendre cette précaution, pour empêcher que les Sujets du Roi d'Angleterre, qui étoient en France, ne s'instruisissent trop bien des affaires du Royaume. Pour cet effet, il avoit fait venir devant lui tous ceux qui avoient des Terres en France, leur ayant déclaré qu'il ne croyoit pas qu'il fût possible de bien servir deux Maîtres à la fois, il leur avoit donné le choix de préférer celui qu'ils voudroient. Ceux qui s'étoient déclarés pour l'Angleterre avoient eu ordre de sortir de France dans un certain tems, avec assurance que leurs biens seroient toujours conservés. Henri n'en usa pas avec la même équité. Dès qu'il eut appris la démarche que Louis venoit de faire, il s'empara de tous les biens que les François avoient en Angleterre, sans aucun égard pour les remontrances que le Roi de France lui fit faire. Cependant, Louis ne jugea pas à propos de rompre la Trêve, pour les intérêts de quelques particuliers.

Le Roi de  
France chas-  
se les An-  
glois établis  
dans son  
Royaume.

Henri con-  
fisque les  
Biens des  
François.

Peu de tems après, l'Empereur Frederic envoya des Ambassadeurs à Henri, pour se plaindre des secours d'argent qu'il avoit si souvent donnés au Pape. Il lui fit dire, qu'à l'avenir, il traiteroit tous les Anglois qui tomberoient entre ses mains comme des ennemis, puisqu'il ne pouvoit les regarder sur un autre pied. Tout l'effet que ces plaintes produisirent fut, que le Clergé en prit occasion de s'opposer aux exactions de la Cour de Rome, dont le prétexte continuel étoit la Guerre qu'elle avoit à soutenir contre l'Empereur.

L'Empereur  
se plaint des  
secours don-  
nez au Pape.

Au commencement de l'année 1245. la Reine accoucha d'un second fils qui fut nommé Edmond. Ce Prince nous donnera souvent occasion de parler de lui, avant que de finir ce Regne.

1245.  
Naissance  
d'Edmond,  
fils du Roi.  
Guerre de  
Galles.

La Guerre de Galles, qui avoit été remise au Printems, fut en effet commencée en ce tems-là. Mais ce fut avec si peu de vigueur de la part des Anglois, que bien loin d'attaquer leurs ennemis, ils eurent bien de la peine à se défendre.

Cette foiblesse ne venoit pas tant de leur impuissance, que de ce qu'ils étoient occupés à d'autres affaires qui leur paroissoient d'une tout autre im-

Résolutions  
vigoureuses



HENRI III.  
1245.  
des Sei-  
gneurs An-  
glois contre  
le Pape.

Ils font arrê-  
ter un Cou-  
rier du Pape.

portance que la Guerre de Galles. Ils avoient enfin pris la résolution de s'affranchir de la tyrannie de la Cour de Rome. Le Nonce Martin ufoit de son pouvoir avec si peu de retenue, qu'il n'étoit plus possible de le supporter. Les Seigneurs qui voyoient avec chagrin emporter à Rome tout l'argent du Royaume, & qui sçavoient bien que le Clergé mollissoit toujours, quand il s'agissoit de résister au Pape, s'étoient enfin déterminés à faire les derniers efforts pour s'opposer à ces fréquentes exactions. Après avoir souvent conféré ensemble sur ce sujet, ils résolurent d'agir de leur propre autorité. Ainsi, sans s'attendre plus longtems à la protection du Roi qui paroissoit peu disposé à les seconder, ils ordonnerent aux Gouverneurs des Ports, d'arrêter tous ceux qui porteroient des Bulles ou des Mandats de la Cour de Rome. En conséquence de ces ordres, auxquels tout le monde déféra, sans se mettre en peine s'ils étoient approuvés du Roi, on arrêta un Courier venant de Rome, chargé de plusieurs Bulles qui donnoient pouvoir au Nonce d'exiger de l'argent du Clergé sous divers prétextes. Le Nonce s'en plaignit au Roi, qui lui fit rendre tout ce qui lui avoit été enlevé. Mais les Seigneurs firent à ce Prince de fortes remontrances sur ce sujet, & lui représentèrent vivement, combien il caufoit de préjudice à ses Sujets, en favorisant sans cesse les rapines de la Cour de Rome. Pour l'en convaincre, ils lui firent voir un Etat des revenus dont les Ecclésiastiques Italiens jouissoient en Angleterre, qui montoit tous les ans à plus de soixante mille marcs d'argent : somme, qui en ce tems-là, excédoit les revenus ordinaires de la Couronne. Henri qui n'étoit jamais entré dans un si grand détail, ne put s'empêcher d'en témoigner sa surprise. Mais comme il n'osoit prendre de lui-même la hardiesse de remédier à cet abus, de peur de s'exposer au ressentiment du Pape, il se contenta de permettre aux Barons d'écrire au Concile Général qui étoit alors assemblé à Lyon, pour lui représenter les vexations insupportables que l'Angleterre souffroit de la part de la Cour de Rome. Suivant cette permission, les Seigneurs écrivirent au Concile, au nom de toute la Nation, & insérèrent dans leur Lettre, qui fut envoyée par des Ambassadeurs exprès, tous les griefs dont les Anglois se plaignoient. Mais comme ils sçavoient bien qu'en semblables occasions, la Cour de Rome ne manquoit pas d'user de délais & de subterfuges, ils cherchèrent chez eux des remèdes plus prompts & plus efficaces. Pour cet effet ils résolurent de s'assembler sous prétexte d'un Tournoi, afin de prendre ensemble les mesures nécessaires pour l'exécution de leur dessein. Le Roi craignant les suites de cette Assemblée, leur fit défendre de se trouver à ce Tournoi : mais ils ne jugèrent pas à propos d'obir. Ils se rendirent donc au lieu marqué, & après quelques conférences, ils envoyèrent au Nonce un Chevalier qui lui commanda de leur part, de sortir incessamment du Royaume. Cet Envoyé s'acquitta de sa Commission d'une manière un peu rude, & comme le Nonce lui demanda qui lui avoit donné cette autorité, il répondit que c'étoit toute la Nation, & que si dans trois jours il étoit encore trouvé en Angleterre, il seroit assurément mis en pièce. Martin ne manqua pas de porter ses plaintes au Roi. Mais Henri lui ayant fait comprendre qu'il n'étoit pas en état de le protéger, il demanda un passeport, & partit incontinent, à la grande satisfaction de tout le Peuple. Le Pape, qui n'avoit jamais souffert en Angleterre une telle mortification, en fut tellement offensé, qu'on lui enten-

dit



dit dire ces paroles : *Je vois bien qu'il faudra faire la Paix avec l'Empereur, afin d'humilier tous ces petits Princes : car quand le Grand Dragon sera une fois apaisé, nous n'aurons pas beaucoup de peine à écraser ces petits serpens.*

HENRI III.  
1245.

Cependant, les Ambassadeurs Anglois étant arrivez à Lyon présenterent leur Lettre au Concile, auquel le Pape présidoit en personne. Cette Lettre ayant été lûë publiquement, Innocent en fut si surpris, qu'il ne répondit pas une seule parole pour justifier sa conduite. Après que les Ambassadeurs eurent attendu quelque tems pour voir s'il avoit quelque chose à opposer à ce que la Lettre contenoit, l'un d'entr'eux prit la parole, & déduisit, d'une manière plus étendue, les Grieffs de leur Nation. Il insista principalement sur deux articles, dont le premier regardoit le tribut de mille marcs, que le Roi Jean s'étoit engagé à payer tous les ans au St. Siège. Il soutint que ce Prince n'avoit pas eu le pouvoir de rendre son Royaume tributaire, & que son engagement n'ayant jamais été approuvé par les Barons, il devoit être regardé comme nul. Le second Grief concernoit la clause *Nonobstant*, que le Pape inféroit depuis quelque tems dans toutes ses Bulles, Clause qui détruisoit entièrement les droits des Evêques, des Abbez, des Monasteres, & des Patrons des Bénéfices. Par exemple, quand le Pape vouloit disposer d'un Bénéfice, il faisoit mettre cette Clause dans sa Bulle, *Nonobstant tout droit de Patronat, ou autres privilèges contraires.* C'étoit proprement réduire à rien tous les droits, & toutes les libertez de l'Eglise Anglicane. A ces deux Grieffs l'Ambassadeur en ajoûta beaucoup d'autres touchant les extorsions continuelles des Nonces & des Légats, & généralement sur toutes les oppressions auxquelles la Nation Angloise se trouvoit depuis quelque temps exposée.

Ils exposent  
les Grieffs  
de la Na-  
tion,  
Contre le  
tribut,

& contre la  
Clause *Non-  
obstant.*

Ce fut inutilement que les Ambassadeurs attendirent la réponse du Concile. Le Pape empêcha toujours que cette affaire ne fût mise sur le bureau. Enfin voyant qu'on ne cherchoit qu'à les amuser par des délais continuels, ils présenterent au Concile une protestation contre le tribut que le Roi Jean avoit établi, & se retirèrent. Pendant le séjour qu'ils firent à Lyon, le Pape ne fit jamais la moindre démarche pour les satisfaire. Mais dès qu'ils furent partis, il tâcha d'éblouir les yeux du Concile, en lui faisant croire qu'il avoit dessein de redresser les abus dont ils s'étoient plaints. Pour cet effet, il fit dresser deux Bulles : dont la première permettoit au Patrons Anglois de présenter aux Bénéfices dont ils avoient le Patronat, ceux qu'ils jugeroient à propos de nommer. La seconde accordoit à la Nation Angloise, que quand un Bénéficiaire Italien mourroit, ou quitteroit son Bénéfice, on ne seroit pas obligé d'y mettre un autre Italien en sa place. Il fit une grande parade de ces deux Bulles, comme s'il eut accordé des faveurs très-signalées à l'Angleterre. Mais il avoit attendu le départ des Ambassadeurs, de peur qu'ils ne fissent voir combien cette legere satisfaction étoit peu proportionnée aux Grieffs qu'ils avoient exposez. Pour ce qui regardoit le tribut contre lequel ils avoient protesté, Innocent n'avoit pas la moindre pensée d'accorder à la Nation Angloise, quelque satisfaction sur ce sujet. Au contraire, dès que le Concile fut séparé, ce Pontife écrivit aux Prélats Anglois des Lettres fulminantes qui leur enjoignoient expressément de confirmer & de signer la Charte par laquelle le Roi Jean s'étoit rendu Vassal & Tributaire du St. Siège.

Ils protes-  
tent contre  
le Tribut,  
& se reti-  
rent.

Le Pape  
donne aux  
Anglois  
une satis-  
faction il-  
lusoire.

Il force les  
Evêques à  
signer la  
Chartre du  
Tribut.



HENRI III.  
1245.

Quoique les Evêques eussent de très-fortes raisons pour se dispenser de faire une semblable démarche, ils n'osèrent pourtant défobéir, de peur de s'exposer à l'Excommunication dont ils étoient menacez. Le Roi parut d'abord choqué des manieres hautaines du Pape, & fit mine de vouloir s'opposer à ses prétentions. Mais il reprit bien-tôt sa complaisance ordinaire, pour tout ce qui émanoit de la Cour de Rome.

Guerre de  
Galles.

La Guerre de Galles fut causée que cette affaire demeura pour quelque tems assoupie. Le Roi, qui avoit long-tems souffert que les Gallois infestassent impunément ses frontieres, se mit enfin à la tête de son armée, menaçant leur País d'une entiere désolation. Mais ce ne fut qu'un feu de paille, qui ne dura pas long-tems. Il n'y fut pas plutôt entré, que ne trouvant point les ennemis qui s'étoient retirez sur leurs montagnes, il se lassé de la Guerre, & après avoir fait construire un Château en un lieu avantageux, ils'en retourna dans sa Capitale.

Extinction  
de la Fa-  
mille des  
Marshals  
Comtes de  
Pembroock

Gautier Comte de Pembroock étant mort cette année, sans enfans mâles, Anselme son frere, qui étoit Doyen de Salisburi, fut son héritier, & reçut l'investiture de la charge de Grand Maréchal que son frere avoit possédée. Mais il ne la garda pas long-tems, la mort l'en ayant privé, peu de mois après. Ce fut en lui que finit la Noble Famille des Comte de Pembroock & de *Stringuil*, dont les cinq derniers Comtes, qui étoient freres, avoient possédé la Charge de *Comte Maréchal* qui étoit héréditaire dans leur Famille.

1246.  
Mort du  
Prince de  
Galles-Leo-  
lyn lui suc-  
cède.

David Prince de Galles mourut au commencement de l'année 1246. Comme il n'avoit point laissé de postérité, les Seigneurs du País établirent, pour lui succéder; Leolyn son Neveu, fils de ce malheureux Griffin qui s'étoit tué, en voulant se sauver de la Tour de Londres.

Nouvelle  
exaction de  
la Cour de  
Rome.

Les affaires que l'Angleterre avoit avec la Cour de Rome étoient un peu assoupies, lorsque le Pape les réveilla, par une exaction sur les Ecclésiastiques, plus grande & plus intolérable que toutes les précédentes. Le Clergé étoit tellement sous la ferule des Pontifes Romains, qu'il n'osoit faire la moindre démarche pour se délivrer de leur joug. Mais il n'en étoit pas de même des Seigneurs Laïques qui recommencerent à consulter ensemble, & à prendre des mesures pour s'opposer à ces vexations. Dans un Parlement qui s'assembla pendant le Carême, il fut résolu, qu'on mettroit par écrit les griefs de la Nation, & qu'on en demanderoit satisfaction au Pape par une Lettre signée du Roi, des Evêques, & de tous les Seigneurs Temporels. Voici les principaux de ces Griefs.

Griefs de  
l'Angleter-  
re.

I. Que le Pape, non content du dénier de St. Pierre qu'il recevoit annuellement, exigeoit de grandes contributions du Clergé, sans le consentement du Roi, contre les Droits, les Coutumes, les Libertez, de l'Eglise Anglica- ne & du Royaume.

II. Que les Patrons des Eglises n'avoient pas la liberté de présenter aux Bénéfices vacans, des personnes capables, le Pape les conférant ordinairement à des Italiens qui n'entendoient pas la Langue Angloise, & qui emportoient hors du Royaume l'argent qui provenoit du revenu de ces Bénéfices.

III. Que le Pape opprimoit les Eglises, en les chargeant d'un grand nombre de pensions.

IV.



IV. Que , quand un Ecclésiastique Italien mouroit , son Bénéfice étoit incontinent donné à un autre de la même Nation , comme si les Italiens avoient le droit de posséder un certain nombre de Bénéfices dans le Royaume. Qu'au lieu que les Italiens étoient pourvus sans peine & sans frais , il falloit que les Anglois allassent à Rome , pour y solliciter leurs affaires , ce qui étoit contraire aux Indults accordez à l'Angleterre par les Papes précédens.

HENRI III.  
1246.

V. Que dans les Eglises possédées par les Italiens , il n'y avoit ni aumônes , ni hospitalité : qu'il ne s'y faisoit point de Sermons , & que le soin des ames y étoit entièrement négligé.

VI. Que la clause *Nonobstant* , qui étoit devenuë ordinaire dans toutes les Bulles , détruisoit absolument toutes les Loix , les Coutumes , les Statuts , les Privilèges de l'Eglise & du Royaume.

Ces articles font voir que les Bulles accordées par Innocent , pendant la tenue du Concile de Lyon , n'avoient pas été exécutées , puisqu'on étoit encore obligé de se plaindre des mêmes Grieffs auxquels elles sembloient avoir remédié.

La Lettre du Roi & des Seigneurs produisit un effet contraire à celui qu'ils en avoient attendu. Le Pape , accusant le Clergé de l'avoir extorquée par ses importunités , en prit occasion de le surcharger par de nouvelles taxes dont on n'avoit jamais ouï parler auparavant. Non seulement il contraignit les principaux Membres de signer l'Excommunication de l'Empereur , mais il enjoignit encore à chacun d'entr'eux , de lui fournir un certain nombre de Cavaliers montez & armez , pour servir contre ce Prince , prétendant que toutes les Eglises étoient également intéressées dans cette Guerre. Ensuite , pour faire voir aux Anglois le peu de cas qu'il faisoit de leurs murmures , au lieu de réformer les anciens abus , il en introduisit un nouveau en s'appropriant les biens des Ecclésiastiques qui mouroient sans faire testament. D'abord , le Roi voulut s'opposer à l'exécution de tous ces articles ; mais la crainte de l'Interdit & de l'Excommunication , dont il étoit menacé , l'obligea , comme les autres fois , à plier sous la volonté du Pape. Cette condescendance rendit le Pontife si fier , qu'ajoutant une nouvelle oppression à toutes les précédentes , il imposa sur tous les Ecclésiastiques résidans dans leurs Bénéfices , une taxe de la troisième partie de leurs biens mobiliers , & de la moitié sur ceux qui ne résidoient pas. Après cela , il ne faut pas s'étonner , si les Papes étoient si difficiles à faire la paix avec l'Empereur , puisque la Guerre leur fournissoit le prétexte de lever de si fréquentes taxes sur le Clergé. L'Evêque de Londres fut chargé de l'exécution de ce nouvel ordre , avec pouvoir d'excommunier & de suspendre ceux qui refuseroient d'obéir. Mais pendant que ce Prélat & quelques autres étoient assemblez sur ce sujet , le Roi leur fit défendre de consentir à cette taxe , d'où ils prirent prétexte de rompre leur Assemblée. Si Henri s'étoit opposé avec la même vigueur à toutes les autres entreprises de la Cour de Rome , il auroit également réussi , puisque la Pape ne jugea pas à propos de pousser plus loin celle-ci , dès qu'il comprit qu'on étoit résolu à lui résister.

Le Pape continuë ses vexations.

Il s'approprie les biens des Ecclésiastiques morts sans faire testament.

Il impose une grosse taxe sur le Clergé ,

à laquelle le Roi s'oppose efficacement.

L'empire absolu que le Pape s'attribuoit sur les Chrétiens , produisoit de pernicioeux effets parmi quelques Evêques Anglois , qui s'imaginoient que l'autorité de l'Eglise étoit sans bornes. Sur ce fondement ils prétendoient l'étendre

Entrepris de l'Evêque de Lincoln.



HENRI III.  
1246.

dre sur les affaires civiles, sous prétexte qu'il n'y en a presque point où l'on ne puisse faire intervenir la Religion. L'Evêque de Lincoln, prévenu de ce principe, entreprit cette année de faire des perquisitions exactes touchant la vie & les mœurs de chaque Particulier de son Diocèse. Peut-être le faisoit-il à bonne intention ; mais il étoit trop dangereux que cet attentat ne fût imité par d'autres, & ne dégénéra en une véritable tyrannie. Aussi fut-il regardé comme une usurpation manifeste, dont le Roi arrêta le cours par son autorité.

Mort de  
la Mere du  
Roi.

Isabelle, Comtesse de la Marche, & Reine Douairiere d'Angleterre, mere du Roi, mourut cette année, après avoir vécu avec peu de réputation, si l'on croit certains Historiens.

1247.  
Exactions  
du Pape sur  
le Clergé.

L'année 1247. de même que la précédente, se passa presque toute entiere en contestations, entre le Pape & le Clergé, le premier redoublant l'oppression, à mesure que celui-ci faisoit des efforts inutiles pour s'en garantir. Au commencement de cette année, les Evêques & les Abbez furent contraints de faire un présent de mille marcs à un nouveau Légat que le Pape envoya en Angleterre, sans aucune autre nécessité que d'exiger de l'argent du Clergé. Dans le même temps, & pour le même sujet, il y avoit en Irlande un Nonce qui se fit donner cinq-cens marcs. Comme le Roi étoit toujours prêt à favoriser les exactions de la Cour de Rome, le Pape voulut, à son tour, lui donner une marque de sa reconnaissance. Dans cette vûe, il lui envoya une Bulle, par laquelle il ordonnoit, qu'à l'avenir, aucun Italien, quand même il seroit neveu d'un Cardinal, ou du Pape même ne pourroit être admis à aucun Bénéfice d'Angleterre, sans le consentement du Roi. Grande récompense, pour tant d'argent que le Pape tiroit tous les ans de ce Royaume ! Privilège d'ailleurs, qui ne signifioit rien, puisque le Pontife étoit bien assuré d'obtenir le consentement du Roi, toutes les fois qu'il voudroit bien s'abaisser à le demander.

Trois freres  
uterins  
du Roi ar-  
rivent en  
Angleterre.

Pour achever de mettre le comble aux maux des Anglois, trois freres uterins du Roi, sçavoir *Guy, Guillaume & Athelmar*, fils du Comte de la Marche, arriverent en Angleterre. Le Comte leur Pere les envoyoit au Roi, pour se décharger de leur entretien, & dans l'espérance qu'il prendroit soin de leur fortune. Ainsi, en arrivant à Londres, ils étoient dénués de toutes choses, & n'avoient aucun moyen de subsister, que par les bienfaits du Roi leur frere. Henri se vit donc obligé, non seulement de pourvoir à leur entretien, mais encore de satisfaire leur avarice & leur ambition, par des présens, des charges, & des Bénéfices, au préjudice des Anglois.

Guillaume  
Comte de  
Hollande  
est élu Roi  
des Ro-  
mains.

Cette même année Guillaume Comte de Hollande, jeune Prince âgé de vingt ans, fut élu Roi des Romains, par les intrigues du Pape qui avoit déposé Frideric au Concile de Lyon. Mais ce Pontife n'eût pas la même facilité à le mettre en possession de l'Empire, qu'il en avoit trouvé à lui procurer les suffrages d'une partie des Electeurs.

1248.  
Henri re-  
çoit une ré-  
ponse mor-  
tifiante du  
Parlement.

Quelques belles promesses que le Roi eût faites à son Parlement, lorsqu'on lui avoit accordé le dernier Subside, il n'avoit pourtant rien exécuté de ce qu'il avoit promis. Aussi, quand il voulut demander un nouveau secours à celui qui s'assembla au commencement de l'année 1248. en reçut-il une réponse très-mortifiante. On lui demanda, s'il pouvoit, sans rougir, revenir à la



à la charge , après avoir si souvent manqué de parole. On lui reprocha sa passion démesurée pour les Etrangers , & les libéralitez excessives qu'il leur faisoit tous les jours ; le mépris qu'il témoignoît pour ses propres Sujets , sa négligence à faire fleurir le Commerce & à protéger les Marchands desquels même il exigeoit des impôts qui ne lui étoient pas dûs. On lui fit des plaintes très-vives sur ce qu'il retenoit entre ses mains les Bénéfices vacans , & qu'il conféroit les premières Charges , comme celle de Chancelier , de Trésorier , de Justicier , à des gens incapables de les exercer , sans qu'il daignât jamais consulter son Parlement. Henri , ayant compris par la hardiesse de ces reproches , qu'il lui seroit trop difficile de tempérer la mauvaise humeur des Barons , prorogea le Parlement , afin de se donner le tems de penser à ce qu'il auroit à faire.

HENRI III.  
1237.

Pendant cette prorogation , les conseils pernicioeux de ses Ministres l'éloignèrent de plus en plus des Sujets , & le portèrent à se livrer entièrement aux Etrangers. On en fut bien-tôt convaincu par la hardiesse extraordinaire qu'ils lui inspirèrent , de laquelle il n'étoit pas naturellement capable. Lorsque le Parlement fut rassemblé , il reprocha aux Barons , qu'ils vouloient lui imposer des loix auxquelles ils seroient bien fâchez de se voir eux-mêmes soumis : Que chacun d'eux étoit maître de sa famille ; qu'il se servoit des Conseillers qui lui étoient les plus agréables , qu'il prenoit & chassoit les Domestiques , sans en être contrôlé , & que lui seul étoit traité en Esclave par ses propres Sujets. Enfin , il leur déclara que , bien loin de changer ses Officiers , selon leur caprice , il prétendoit être maître dans son Royaume , & que c'étoit à eux de lui obéir. Quant aux autres griefs dont on s'étoit plaint , il se contenta d'y faire des réponses générales qui ne spécifioient rien. Après cela , il leur dit qu'il attendoit d'eux un prompt secours d'argent pour lui aider à recouvrer les Provinces de France. Cette fierté hors de saison ne fit qu'aigrir encore plus les Barons. Ils lui répondirent avec la même hauteur , que , puisqu'il n'avoit pas intention de se corriger , ils n'étoient pas assez insensés pour continuer à s'appauvrir en faveur des Etrangers , sous prétexte d'une Guerre imaginaire. Cette réponse ne laissant au Roi aucune espérance , il prit le parti de dissoudre le Parlement , de peur qu'il ne se portât à des résolutions vigoureuses. Cependant , comme ses Finances se trouvoient entièrement épuisées , il se vit dans la nécessité de vendre son argenterie & ses bijoux , qui trouverent bientôt des acheteurs parmi les Citoyens de Londres. Il se sentit extrêmement choqué de ce que les Bourgeois trouvoient de l'argent si aisément pour acheter ses bijoux , & de ce qu'ils se plaignoient continuellement de leur pauvreté , quand il étoit question de lui donner quelque secours. Cette réflexion le mit dans une si mauvaise humeur , qu'il établit une nouvelle foire à Westminster , pendant laquelle , il défendit toute sorte de Commerce dans Londres. Bien loin que les plaintes des Marchands sur ce sujet produisissent quelque effet sur son esprit , il leur donna de nouvelles marques de son chagrin , en allant passer les fêtes de Noël dans leur Ville , & en les obligeant à lui donner des étrennes très-considérables. Peu de tems après , il leur demanda encore un secours d'argent , & malgré les efforts qu'ils firent pour s'en dispenser , ils se virent obligés de lui faire un présent de deux mille livres sterling.

Il s'éloigne de plus en plus de ses Sujets. Il parle rudement aux Seigneurs.

Réponse des Seigneurs.

Le Parlement est dissous. Henri vend son argenterie.

Il établit une foire à Westminster pour chagriner les Bourgeois de Londres.

Il exige des présens de la Ville.

1249.

Mais une si petite somme n'étant pas capable de subvenir à ses besoins , il s'avisa inutilement

Il employe inutilement



**HENRI III.** s'avisa d'emprunter de l'argent des Grands Seigneurs, des Evêques, des Abbez, des Marchands & des plus riches Bourgeois du Royaume. Mais comme il se sentoît peu en état de forcer les gens à faire ce qu'il souhaitoit, il fit ces emprunts d'une manière si basse & si rampante, qu'on eût dit qu'il demandoit l'aumône. Malgré ces bassesses, il ne put tirer de la plupart que des refus fondez sur leur pauvreté, quoiqu'il prétendît être dans une nécessité indispensable de faire la guerre à la France. Mais ce prétexte ne pouvoit être plus mal inventé. Tout le monde sçavoit que le Pape lui avoit fait de très-expresses défenses de troubler la France, pendant l'absence de son Roi, qui étoit parti cette même année pour la Palestine. La véritable raison qui l'engageoit à chercher de l'argent de tous côtez, étoit qu'il se voyoit accablé de dettes sans avoir de quoi les payer. D'ailleurs ses freres, auxquels il n'avoit pas la force de rien refuser, n'avoient aucun égard à son indigence, & le pressoient continuellement par des demandes excessives. Sa foiblesse à leur égard étoit si grande, qu'il ne perdit aucune occasion de leur faire du bien, quoiqu'il ne pût pas ignorer que chaque nouvelle faveur qu'il leur accordoit donnoit un nouveau sujet de mécontentement aux Barons Anglois.

Il tâche en vain de faire élire Athelmar son frere utérin à l'Evêché de Durham.

Bien-tôt après l'Evêché de Durham étant devenu vacant, Henri recommanda fortement *Athelmar* le plus jeune de ses freres, quoiqu'il fût beaucoup au dessous de l'âge & de la capacité nécessaire pour gouverner un si grand Diocèse. Cette raison lui fut opposée de la part des Moines de Durham. Ils lui firent encore représenter, qu'il avoit souvent promis de laisser aux Eglises la liberté des élections, & qu'ils le supplioient de les faire jouir de l'effet de ses promesses. Henri choqué de ces remontrances répondit que, puisqu'ils trouvoient que son frere étoit trop jeune, il garderoit cet Evêché entre ses mains, jusqu'à ce qu'il fût en âge.

Alexandre III. Roi d'Ecosse.

Alexandre II. Roi d'Ecosse mourut cette année, laissant Alexandre III. son fils âgé de huit ans, pour lui succéder.

Le Comte de Leicester est envoyé en Guyenne pour dompter les Gafcons.

Environ ce même temps, le Roi ayant appris que certains Seigneurs Gafcons s'étoient révoltez, envoya en Guyenne Simon de Montfort Comte de Leicester, qui rangea les Rebelles à leur devoir, & s'acquît une grande réputation.

1250.

Le Prince Richard s'abouche avec le Pape à Lyon. Henri prend la Croix.

Au commencement de l'année suivante, le Prince Richard frere du Roi partit avec un magnifique train, pour aller s'aboucher avec le Pape qui étoit encore à Lyon. Ce voyage, & les honneurs extraordinaires qu'il reçut du Pontife, donnerent lieu à diverses conjectures qui exercerent les esprits des Politiques. Mais ce ne fut que quelques années après qu'on en connut le véritable motif.

Quelque grande que fût l'indigence du Roi, il prit la croix des mains du Légat, & fit vœu d'aller faire la guerre aux Sarrafins de la Palestine. Son exemple fut suivi de plus de cinq cens Chevaliers, & d'un nombre incroyable de Gentilshommes & de gens de moindre considération. Après les refus que Henri avoit essuyez de la part du Parlement, il étoit impossible qu'il ne prévît pas combien il lui seroit difficile d'en tirer les secours nécessaires pour une entreprise de cette nature. Aussi n'étoit-ce pas son intention de faire ce voyage, mais de tâcher d'arracher au Parlement un grand subside sous ce prétexte, dans la pensée qu'il n'oseroit le refuser. A tout le moins, il se per-

sua-



suadoit que les voyes dont il se serviroit , pour exiger de l'argent de ses Sujets, feroient autorisées par une raison si plausible. D'ailleurs il sçavoit bien qu'avec une partie de l'argent qu'il amasseroit , il pourroit aisément obtenir la dispense de son vœu. La conduite qu'il tint dans la suite confirme cette conjecture.

Quoi qu'il en soit , ceux qui s'étoient croisez avec le Roi se préparèrent avec beaucoup de diligence , & voyant qu'il n'avoit encore fait aucun préparatif , ils voulurent partir sans lui. Cette précipitation lui fut très-désagréable , en ce qu'elle faisoit trop remarquer sa froideur , dans une occasion où tout le monde se picquoit de donner des marques de son zèle. Pour remédier à cet inconvénient , il pria le Pape d'empêcher ses Sujets de partir , avant qu'il fût prêt de se mettre à leur tête. Cette faveur lui fut accordée sans peine , & les intérêts du Roi de France , qui auroit pu profiter de ce renfort , furent en cette occasion sacrifiés à l'envie que le Pontife avoit de contenter le Roi d'Angleterre. Innocent défendit aux Anglois , sous peine d'Excommunication , de partir sans leur Roi , & parla , toutes les dépenses qu'ils avoient faites pour ce voyage furent rendues inutiles. Si cette défense causa beaucoup de murmures en Angleterre , elle ne fut pas regardée plus favorablement en France. Tout le monde y disoit hautement , qu'il paroïssoit bien que le Pontife ne se soucioit guères que Louïs réussît dans son expédition , puisqu'il le privoit du secours des Croisez Anglois.

Cependant Henri , n'osant pas demander de l'argent au Parlement , employoit toutes sortes d'autres moyens pour en recouvrer d'ailleurs. Un des plus efficaces dont il se servit fut de donner à un Juge , qui lui étoit dévoué , la Commission d'aller faire des perquisitions dans toutes les Provinces du Royaume , touchant les malversations commises dans les Forêts Royales. Cette Commission étoit en elle-même très-odieuse , puisqu'elle embrassoit tous les cas exceptez dans la Charte du Roi Jean. Mais la manière dont ce Juge l'exerça la rendit encore plus intolérable : car il punissoit les moindres fautes par des amendes excessives , ou par la confiscation des biens. Par ces voyes tyranniques , il amassa des sommes prodigieuses , qui servirent à remplir les coffres du Roi. Mais en même tems elles attirèrent à ce Prince la haine & les malédictions de son Peuple.

Parmi ces occupations , Henri n'oublioit pas ses Parens. L'Evêché de Winchester , le plus riche de tous les Evêchez d'Angleterre , étant devenu vacant , le Roi recommanda fortement *Athelmar* son Frere , que le Chapitre de Durham avoit refusé l'année précédente. Il ne se contenta pas de le recommander par ses Lettres , mais il voulut aller lui-même à Winchester , pour soutenir ses intérêts par sa présence. Le jour qu'on devoit faire l'élection , il se rendit au lieu où se tenoit l'Assemblée , & y fit un petit discours sur ce texte , *La Justice & la Paix se sont entrebaïsées* , qu'il appliqua le mieux qu'il put à l'affaire dont ils'agissoit. Quoi qu'il trouvât d'abord de grandes difficultez à cause de l'âge & l'incapacité du sujet qu'il proposoit , ses promesses & ses menaces lui firent enfin obtenir ce qu'il souhaitoit. Le Pape ne manqua pas de confirmer cette élection , pour faire plaisir au Roi , dans le dessein où il étoit de lui demander à son tour une autre faveur.

On avoit déjà reçu en Europe la triste nouvelle , que le Roi de France avoit

*Tome II.*

A a a

eu

Le Roi de France est

Le Pape défend aux Croisez de partir sans le Roi.

Perquisitions touchant les Forêts , qui donne lieu à de grandes vexations.

Henri fait élire *Athelmar* , son frere utérin , Evêque de Winchester

HENRI III.  
1250.



HENRI III.

1250.

fait prison-  
nier par les  
Sarrasins.Le Pape est  
regardécomme la  
cause de ce  
malheur.Il demande  
à Henri lapermission  
d'aller réu-  
der à Bour-

deaux.

Le Roi ne  
repond rien

eu le malheur de tomber entre les mains des Sarrasins qui le retenoient en prison. Toute la France accusoit hautement le Pape d'avoir été la cause de la disgrâce de ce Monarque, en dispensant pour de l'argent ceux qui s'étoient croisez, d'aller accomplir leur vœu. Parmi tous ces murmures, Innocent se trouvoit mal à son aise dans Lion, craignant qu'on n'attentât à sa personne. Même Charles & Alphonse, freres de S. Louïs, y étoient allez exprès pour lui faire de sanglans reproches, & s'étoient emportez jusqu'à le menacer. Pour se délivrer de cette inquiétude, & des plaintes qui retentissoient sans cesse à ses oreilles, il demanda au Roi d'Angleterre la permission d'aller tenir sa Cour à Bourdeaux. Henri avoit assez d'inclination à le satisfaire : mais les remontrances du Clergé & des Barons l'empêcherent de faire cette démarche. Ils craignoient qu'il ne prit envie au Pape de passer de Bourdeaux en Angleterre, où il n'étoit nullement souhaité. Ainsi, le Roi prit le parti de différer sa réponse, ce que le Pape prit pour un honnête refus, comme c'en étoit un en effet.

1251.

Affaires de  
Sicile.

Comme je dois bien-tôt entrer dans le recit d'une affaire qui occupa Henri tout entier pendant plusieurs années, je ne puis me dispenser de faire une digression pour en faire connoître l'origine & le progrès. Je veux parler du don que le Pape fit du Royaume de Sicile, au Prince Edmond, fils de notre Henri. Mais pour pouvoir donner de cette affaire une idée qui puisse servir à faire entendre ce qui sera dit dans la suite, il est nécessaire de s'arrêter non seulement sur ce qui se passoit en Italie, au tems que ce don fut fait, mais même de prendre la chose dès son origine. Cette digression ne paroîtra pas hors de propos, quand on verra dans la suite que cette malheureuse affaire fut une source féconde des vexations que les Anglois souffrirent tant de la part de leur Roi, que de celle des Pontifes Romains. D'ailleurs, elle sert à faire connoître trois choses également remarquables dans l'Histoire de ce Regne. Premièrement le caractère de Henri, & son imprudence à s'engager dans les entreprises les plus difficiles, sans en prévoir les difficultez. En second lieu l'autorité que les Papes s'attribuoient en Angleterre, & l'abus manifeste qu'ils en faisoient. Enfin on verra que cette même affaire fut la principale cause des troubles qui agiterent la fin de ce Regne. Quoique les événemens, dont je vai parler, ayent fait autrefois beaucoup de bruit, & qu'ils soient dignes d'une très-grande attention, comme ils n'entrent qu'indirectement dans l'Histoire d'Angleterre, je les abrégèrai autant qu'il sera possible, afin de ne rien dire que ce qui est absolument nécessaire pour la suite de ce Regne.

Il n'y a guères de gens, tant soit peu versez dans la connoissance de l'Histoire de l'Europe, qui ne sçachent, que vers la fin du onzième siècle, quelques Gentilshommes Normans, Fils de *Tancrède de Hauteville*, conquirent l'Isle de Sicile sur les Sarrasins, & la Pouille, la Calabre, & plusieurs autres Provinces de l'Italie Méridionale, sur les Empereurs de Constantinople. Ces premiers Conquérans, par un principe de dévotion, ou par quelque autre motif, firent hommage au Pape de leurs Conquêtes, & se rendirent Vassaux & Feudataires de l'Eglise Romaine, quoi qu'elle ne leur eût rien donné, & qu'elle n'eût pas même contribué à faire réussir leurs entreprises. Quelle que pût être leur politique, en se soumettant ainsi volontairement au

S. Siège,



S. Siège, c'est un fait qui ne peut être contesté. Les Conquêtes des Normans furent d'abord divisées en diverses parties, dont la Sicile delà le Fare, autrement l'Isle de Sicile, faisoit un Corps à part. Le reste étoit partagé en plusieurs Duchez ou Principautés, sous le nom de *Sicile deçà le Fare*, dont la Calabre & la Pouille étoient les principales parties. C'est ce qu'on a depuis nommé *Royaume de Naples*. Toutes ces différentes parties, je veux dire les deux Siciles, furent enfin réduites en un seul Corps, sous Roger I. le plus jeune des fils de Tancrede, qui prit le Titre de Roi de Sicile. Il eut pour Successeur Guillaume I. son fils, surnommé *le Mauvais*, & à celui-ci succéda Guillaume II. son fils, à qui on donna le surnom de *Bon*, pour le distinguer de son Pere. Guillaume le Bon étant mort sans enfans, les Siciliens trouverent à propos de mettre sur leur Trône, *Tancrede* fils naturel de Roger I. qui ajouta au Titre de ses Prédécesseurs, celui de Roi de Naples, ou de Sicile deçà le Fare. Il est bon de remarquer, que par *la Sicile* on entend, tantôt l'Isle de Sicile en particulier, tantôt les deux Siciles jointes ensemble, comme ne faisant qu'un seul Royaume.

Clément III. qui occupoit le Siège Pontifical, au tems de Tancrede, regarda la démarche des Siciliens comme une usurpation de ses droits. Il prétendit, que par la mort de Guillaume le Bon sans postérité, les deux Siciles étoient dévolues au S. Siège, & que c'étoit à lui, comme Seigneur Suzerain, d'en disposer à sa volonté. Cependant, comme les armes spirituelles ne furent pas capables de dépouiller le Prince qui étoit en possession, Clément envoya dans la Pouille & dans la Calabre, une armée qui fit d'abord quelques progrès. Mais la mort qui le surprit bien-tôt après ne lui permit pas de pousser plus loin cette entreprise. Celestin III. qui lui succéda, résolut de poursuivre ce que son Prédécesseur avoit commencé. Mais comme il ne se sentoit pas en état d'en venir à bout avec ses seules forces, il jugea qu'il étoit nécessaire d'engager dans cette querelle un Prince qui fût capable de le soutenir. Dans cette vue, il investit l'Empereur Henri VI. des deux Siciles, sous la condition de l'Hommage, à quoi les premiers Rois Normans s'étoient engagez envers l'Eglise Romaine. Cependant, il étoit à craindre, qu'un acte d'autorité si absolu, sur tout en faveur d'un Etranger, n'irritât les Siciliens, & ne les attachât encore plus fortement à Tancrede. Pour prévenir cet inconvenient, & donner en même tems, quelque couleur de justice à ce qu'il venoit de faire, il fit enlever Constance fille de Roger I. du Monastere de S. Sauveur de Palerme, dont elle étoit Abbessé (1). Cette Princesse, qui étoit alors âgée de cinquante ans, ayant été conduite à Rome, le Pape annulla tous ses vœux, & lui fit épouser Henri, afin d'ajouter par-là un droit plus plausible au don qu'il avoit fait à ce Monarque. D'ailleurs, par le moyen de ce mariage, il espéra de jeter parmi les Siciliens, des semences d'une discorde, dont lui-même & l'Empereur pourroient profiter. Henri, fortifié de ce nouveau droit, se mit incontinent à la tête d'une armée, & marcha dans la Pouille, où il ne fit pourtant aucun progrès, à cause de la peste qui se mit parmi ses troupes, & de quelques affaires qui l'obligerent à s'en retourner en Allemagne. Ainsi

A a a ij

Tan-

(1) Mézerai dit, que Constance ne fut jamais Religieuse: mais Gio. Summonte, Historien de Naples, assure qu'elle étoit Abbessé du Monastere de S. Sauveur. Fazellus, Historien de Sicile, dit que le Pape Celestin annulla ses vœux, & que cela paroît même par les Décrets de ce Pape qui sont dans les Archives de Rome.



HENRI III. Tancrede conserva la Couronne de Sicile jusqu'à la mort qui arriva en 1145. Guillaume III. son fils lui succéda.

Henri n'eut pas plutôt appris la mort de Tancrede, qu'il reprit le chemin d'Italie, & assiégea la Ville de Naples qui se défendit vigoureusement. La résistance des Napolitains ayant fait perdre à ce Prince l'espérance de venir à bout de son entreprise par la force, il résolut d'employer la ruse. Dans cette vue, il fit proposer au Roi de Sicile de terminer leurs différends par un Traité. La crainte où étoit Guillaume de perdre tous ses Etats, le fit aisément consentir à se dépouiller d'une partie, pour obtenir la Paix d'un Concurrent qui étoit beaucoup plus puissant que lui. Par le Traité qu'ils firent ensemble, il fut convenu que l'Empereur auroit pour sa part l'Isle de Sicile, & que Guillaume garderoit la Sicile deçà le Fare, ou le Royaume de Naples. Suivant cet accord, Henri se rendit à Palerme où il se fit Couronner. Mais dans le tems que Guillaume se préparoit à se retirer dans le Royaume qui lui avoit été conservé par le Traité, Henri l'arrêta prisonnier, & le fit conduire en Allemagne où ce malheureux Prince fut privé de la vue & châtré. Henri se trouvant alors sans Concurrent, s'empara du Royaume de Naples, malgré les efforts de certains Seigneurs de race Normande qui voulurent s'y opposer.

Les affaires de l'Empereur se trouvant dans cette heureuse situation, il fit venir en Italie l'Impératrice sa femme, qui étoit enceinte, quoiqu'âgée de cinquante deux ans. Son terme d'accoucher étant arrivé pendant qu'elle étoit en voyage, elle s'arrêta dans *Gessi*, petite Ville de la Marche d'Ancone, où elle voulut avoir pour témoins de sa délivrance toutes les femmes de la Ville, qui en eurent la curiosité. Pour cet effet, elle fit dresser un Pavillon au milieu de la Place publique, où elle mit au monde un Prince qui fut nommé Frideric. Depuis cetems-là Henri conserva la possession des deux Siciles jusqu'à la mort qui n'arriva que l'an 1199.

Ce Monarque laissa Frideric son fils âgé de onze ans, sous la tutelle de Constance sa Mere, qui le fit d'abord reconnoître pour Roi des deux Siciles, & couronner deux ans après à Palerme. Ensuite, il reçut l'investiture des mains d'Innocent III. qui occupoit alors le Siège Pontifical. Constance sa Mere, étant morte trois ans après, laissa la garde & la tutelle de son Fils au même Pontife qui fit gouverner les deux Siciles par un Cardinal pendant la minorité de Frideric. Ce jeune Prince, étant parvenu à l'âge de quatorze ans, épousa *Constance* Fille d'Alphonse IV. Roi de Castille, & deux ans après il fut élu Empereur, par le parti contraire à Othon de Saxe, que le Pape avoit excommunié. Il ne put pourtant obtenir d'Innocent, qu'il lui mît la Couronne Impériale sur la tête, ce Pontife craignant qu'il ne fut dangereux pour le S. Siège, d'élever à l'Empire un Prince de la Maison de Suabe, qui avoit fait tant de peine à quelques-uns de ses Prédécesseurs. Ce ne fut qu'en 1220. & après la mort de l'Empereur Othon, que Frideric fut couronné par les mains d'Honorius III. Constance sa femme mourut deux ans après, lui laissant un Fils nommé Henri, qui en 1223. fut élu Roi des Romains. Ensuite, il épousa en secondes noces *Yolande* Fille de Jean de *Brienne*, Roi titulaire de Jérusalem, qui étant morte en 1228. lui laissa un fils nommé Conrad. Enfin en 1235. Frideric prit pour troisième Femme *Isabelle* d'Angleterre, qui mourut en 1241. après lui avoir donné deux Princes, *Jordan* & *Henri*, dont le premier mourut dans l'enfance.

Après



Après avoir rapporté les divers mariages de cet Empereur, dont la connoissance est absolument nécessaire, il est tems de parler des différends qu'il eut avec les Papes. Depuis que Richard Roi d'Angleterre avoit quitté la Palestine, les affaires des Chrétiens de ce Pais-là se trouvoient dans une très-fâcheuse situation. Les Sarrafins ayant profité du refroidissement des Européens, à l'égard des Croisades, avoient fait de grands progrès, sans que les Chrétiens pensassent à former contre eux de nouvelles entreprises. Honorius III. qui occupoit le Siège de Rome au commencement de l'Empire de Frideric II. voulant réparer les pertes que les Chrétiens avoient faites dans la Terre Sainte, publia l'an 1224. une Croisade dans laquelle s'engagerent un nombre infini de personnes de toutes conditions. Un Historien assure que plus de soixante mille Anglois se croisèrent pour cette expédition, de laquelle Frideric devoit être le Chef, tant en qualité d'Empereur, que comme Gendre de *Jean de Brienne* Roi titulaire de Jérusalem.

Pendant que toute l'Europe se préparoit à cette entreprise, quelques broüilleries qui survinrent entre l'Empereur & certaines Villes d'Italie, causèrent du retardement aux préparatifs de ce Prince qui vouloit voir la fin de ces troubles, avant son départ. Grégoire IX. Successeur d'Honorius, voyant que Frideric n'agissoit que lentement, à proportion des autres Croisez, lui écrivit pour l'exhorter à perséverer dans sa pieuse résolution. Il lui représenta que le succès de cette Croisade dépendoit de lui, puisque la conduite lui en avoit été confiée. Cependant les Croisez des divers Etats de l'Europe se rendoient en foule à la Terre Sainte, dans l'espérance d'être bien-tôt suivis de leur Général. Mais Frideric aimoit mieux employer ses forces contre les Villes d'Italie révoltées, qu'à faire la Guerre aux Sarrafins. Néanmoins comme il étoit extrêmement pressé par le Pape, il feignit de se préparer tout de bon, & alla même s'embarquer à Brindes. Mais après qu'il eut été trois jours sur mer, il se fit rapporter à terre, sous prétexte d'une maladie dont il feignit d'être surpris, ainsi que la plupart des Historiens l'assurent. Cette nouvelle ayant été portée dans la Palestine, il y eut plus de quarante mille des Croisez qui avoient pris les devants, qui s'en retournerent sur les mêmes Vaisseaux sur lesquels ils y étoient allez. Le Pontife au désespoir de voir perdre une si belle occasion par la faute de l'Empereur, ainsi qu'il le prétendoit, excommunia publiquement ce Monarque, & envoya la Bulle d'Excommunication à tous les Princes Chrétiens, pour la faire publier dans leurs Etats. Tout le monde ne convient pourtant pas que le zèle de Religion fût le seul motif qui portoit le Pontife à cette rigueur envers Frideric. Quelques-uns prétendent que ce n'étoit qu'un prétexte pour rompre ses mesures en Italie, en faveur des Villes révoltées que la Cour de Rome favorisoit en secret. Quoiqu'il en soit, ce fut là l'origine d'une querelle qui causa des maux infinis à l'Europe, & particulièrement à l'Italie. Frideric, irrité de la démarche que le Pape venoit de faire, prit soin de justifier sa conduite auprès de tous les Potentats de l'Europe, par des Lettres où le Pontife étoit extrêmement maltraité. Mais il ne se contenta pas d'une si légère vengeance. Par le moyen d'un puissant parti qu'il avoit à Rome, il en chassa Grégoire, & le contraignit d'aller se réfugier à Perouse. Cependant, pour faire voir que sa maladie avoit été l'unique cause de son retardement, & que par conséquent l'Excommuni-



HENRI III. cation lancée contre lui étoit injuste & précipitée , il partit l'année suivante , pour se rendre dans la Palestine. Les progrès qu'il fit en ce Pais-là furent si grands & si rapides , qu'en peu de tems il obligea le Soudan d'Egypte à lui livrer Jerusalem. Il auroit poussé plus loin ses conquêtes , si les Chevaliers Hospitaliers , qui avoient été gagnez par le Pape , n'y eussent mis des obstacles , par les complots qu'ils faisoient tous les jours contre lui. D'un autre côté Grégoire , se sentant offensé de ce que l'Empereur faisant peu de cas de ses censures avoit osé entreprendre cette expédition avant que de s'être reconcilié à l'Eglise , & sans avoir fait , comme il l'accusoit , des préparatifs dignes d'une si grande entreprise , réitéra son Excommunication , pour deux fautes directement opposées , l'une pour avoir trop différé son départ , l'autre pour être parti trop tôt. Mais le Pape ne se contentant pas de l'attaquer avec des armes spirituelles , y employa aussi les temporelles. Il mit Jean de Brienne , Beau-pere de Frideric , à la tête d'une armée , & l'envoya dans le Royaume de Naples , avec le titre de Vicaire du S. Siège , pour arracher à son Gendre cette partie de ses Etats.

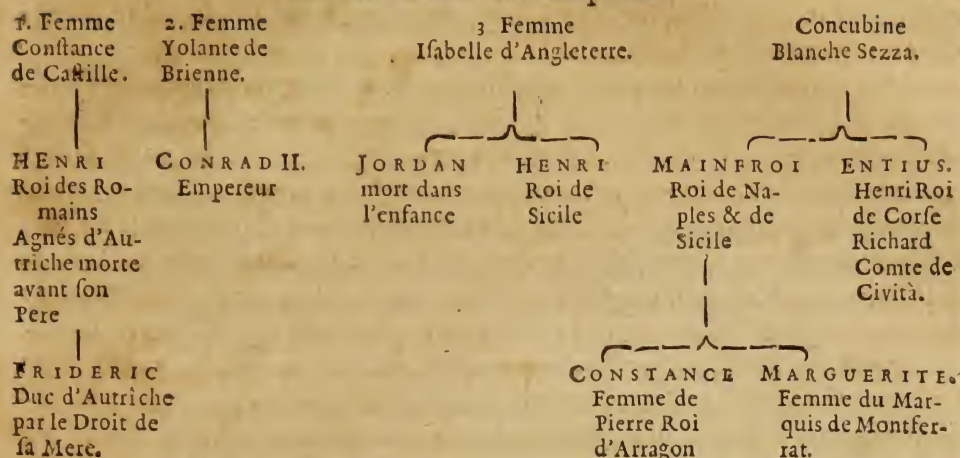
La querelle s'échauffant de plus en plus entre l'Empereur & le Pape , toutes les Villes d'Italie prirent parti pour l'un ou pour l'autre. Ce fut alors que se formèrent dans ce Pais-là , les deux factions des *Guelfes* & des *Gibelins* qui l'affligèrent pendant si longtems , les premiers étant pour le Pape , & les autres pour l'Empereur. Il n'est pas nécessaire de rapporter ici le détail des Guerres sanglantes que cette querelle produisit. Guerres , qui donnerent souvent lieu de juger , que le zèle pour la Religion n'étoit pas le principal motif qui faisoit agir les Pontifes Romains. Il suffira de dire , en deux mots , que les Successeurs de Grégoire continuèrent avec ardeur le projet qu'il avoit formé , d'arracher non seulement les deux Siciles , mais toute l'Italie , & l'Empire même à Frideric. Enfin Innocent IV. l'ayant publiquement déposé au Concile de Lyon , fit élire Empereur en sa place , Guillaume Comte de Hollande. Mais malgré cette prétendue déposition , Frideric scut se maintenir sur le Trône jusqu'à sa mort , qui arriva vers la fin de l'année 1250.

Pour donner une idée distincte des affaires de Sicile ; dans lesquelles l'Angleterre se trouvera bien-tôt mêlée , il ne sera pas inutile d'ajouter ici ce morceau de Généalogie de la Famille de Frideric II. extraite de l'Histoire de Naples de *Gio. Summonte*,



## FRIDERIC II. Empereur.

HENRI III.



Le même jour que Frideric sortit du monde, il avoit fait un Testament, par lequel il laissoit à Frideric son petit-fils, l'Autriche dont ce jeune Prince étoit déjà en possession par le droit de sa Mere. Il donnoit à Conrard son second fils le Royaume de Naples, ou la Sicile deçà le Fare, avec cette condition, que si Conrard mouroit sans enfans, Henri son Frere, Fils d'Isabelle d'Angleterre, lui succéderoit, & que si celui-ci mouroit aussi sans postérité, le Bâtard Mainfroi recueilleroit sa Succession. Il vouloit que ce même Henri, fils de la troisième Femme, fût Roi de l'Isle de Sicile, & donnoit à Mainfroi son Fils naturel la Principauté de Tarente, & la Régence des deux Royaumes, sçavoir du premier, en l'absence de Conrard, & du second pendant la Minorité de Henri.

Dès que Frideric fut dans le tombeau, Mainfroi voulut prendre possession du Royaume de Naples au nom de Conrard. Mais le parti du Pape se trouva si puissant, quand il n'eut plus rien à craindre de l'Empereur, que les principales Villes, comme Naples & Capouë, lui fermerent leurs portes. Cette résistance le mit dans la nécessité d'appeler en Italie Conrard son Frere, qui depuis la mort de Frideric, avoit pris le titre d'Empereur, quoique Guillaume de Hollande fût reconnu par le Pape & par son parti. Dès que ce Prince fut arrivé, les affaires changerent de face; & il fit souvent repentir les Napolitains de s'être engagez dans la querelle du Pape. Cependant, Innocent employoit tous les moyens possibles pour arrêter ses progrès. Il lança ses foudres contre Conrard, comme il les avoit lancez contre Frideric son Pere, & par les secours qu'il fournissoit aux Guelfes ses partisans, il entretenoit la Guerre en ce Pais-là, en attendant que le tems lui devint plus favorable. C'est par-là que je finirai cette longue digression qui, comme je l'espère, ne paroîtra pas inutile, quand on verra quelle part l'Angleterre prit dans cette querelle. Revenons présentement à notre Histoire.

L'année 1251. vit paroître le premier exemple de la clause *Nonobstant* dans les Ordres du Roi à l'imitation du Pape qui l'employoit depuis long-tems dans ses Bulles. L'Evêque de Carlisle ayant un procès contre un Gentilhomme de son Diocèse, & se trouvant obligé de faire un voyage en France, obtint un ordre du Roi pour faire différer le Jugement jusqu'à son retour.

Mais



HENRI III. Mais pendant son absence, sa Partie trouva le moyen d'obtenir un second  
1251. ordre, par lequel *Nonobstant le premier*, il étoit ordonné aux Juges de procéder au jugement du procès.

Outre les principes du pouvoir arbitraire dont Hubert de Bourg & l'Evêque de Winchester avoient imbu l'esprit de Henri pendant sa jeunesse, & selon lesquels il se conduisoit ordinairement, il avoit encore un autre raison qui le portoit à garder peu de ménagemens avec ses Sujets. C'étoit la considération des avantages que le Comte de Leicester avoit remportez sur les Rébelles de Guyenne. Depuis que ce Seigneur avoit eu le Gouvernement de cette Province, il y avoit si bien servi son Maître que, selon les apparences, il ne devoit avoir de longtems rien à craindre de l'inconstance des Gascons. Comme peu de chose suffisoit pour abattre Henri, il en falloit aussi très-peu pour lui élever le cœur. Le châtimement des Gascons, lui faisant juger, que cet exemple seroit propre à tenir en bride les Anglois, il crut que désormais il pourroit se dispenser de garder des mesures avec eux. Ainsi, sans se mettre en peine des murmures continuels des Barons, par rapport à la préférence qu'il donnoit aux Etrangers, il affecta de recevoir avec des honneurs excessifs, Guy de Lusignan, son frere uterin, que le Comte de Leicester lui ramena, lorsqu'il vint lui rendre compte de ce qu'il avoit fait en Guyenne. Il lui fit des présens si considérables, qu'ils auroient paru excessifs, quand même il auroit été dans une grande opulence. Tout cela faisoit redoubler les plaintes des Anglois. Ils ne pouvoient endurer, que le Roi donnât tant de marques d'affection aux Etrangers, dans le tems qu'il affectoit d'avoir si peu de considération pour ses Sujets.

Henri néglige de ménager les Anglois.

Arrivée de Guy de Lusignan Frere uterin du Roi.

Le Roi lui fait de grands présens.

Entrevuë des deux Rois d'Angleterre & d'Ecosse.

Alexandre épouse Marguerite fille de Henri. Henri presse le Roi d'Ecosse de lui faire Hommage pour son Royaume.

Alexandre s'en défend.

1252. Le Roi extorque de l'argent des Juifs.

L'indigence où Henri se trouvoit, & le peu d'espérance qu'il avoit de pouvoir arracher quelque secours du Parlement, lui avoit fait oublier son voyage de la Terre Sainte. Mais tout-à-coup, une Lettre du Pape lui remit en mémoire qu'il étoit tems d'accomplir son vœu. Il se trouvoit alors à Yorck, où il célébroit les Nôces de la Princesse Marguerite sa Fille, avec le jeune Roi d'Ecosse. Cette Fête n'étoit pas le seul motif qui l'avoit conduit à Yorck. Comme le Roi son Gendre étoit encore fort jeune, il avoit espéré de pouvoir le porter à lui rendre Hommage pour tout le Royaume d'Ecosse. Il l'en pressa même avec beaucoup d'instance : mais ce jeune Prince s'en défendit honnêtement. Il lui représenta qu'il étoit venu à Yorck pour s'y marier, & non pour y discuter une affaire de cette nature, sujette à beaucoup de difficulté, & sur laquelle il ne pouvoit rien décider de lui-même, sans prendre les avis des Etats de son Royaume. Cependant, il lui rendit l'Hommage accoutumé, pour les Terres qu'il tenoit de la Couronne d'Angleterre. Soit que Henri ne se crût pas bien fondé dans ses prétentions, ou qu'il craignît de troubler la Fête, en insistant sur sa demande, l'affaire en demeura là. Nous verrons dans le Regne suivant, que ces mêmes prétentions servirent de fondement à une sanglante Guerre, entre l'Angleterre & l'Ecosse.

Cette entrevuë s'étant passée à la satisfaction des deux Rois, Henri sembla vouloir se préparer tout de bon au voyage de la Terre Sainte. Comme l'argent étoit le préparatif le plus nécessaire, il prit occasion de ce voyage, d'extorquer des Juifs des sommes très-considérables, après quoi les Sujets Chrétiens ne furent pas plus épargnez. Mais ce qu'il pouvoit amasser par de sem-

blables



blables voyes ne suffisoit pas pour le mettre en état de faire en Orient une expédition digne d'un Successeur de Richard, dont la mémoire n'étoit pas encore éteinte parmi les Sarrafins.

HENRI III.  
1252.

Pendant que le Roi s'occupoit aux préparatifs de ce prétendu voyage, il lui vint des Députés de la part des Gascons qui se plaignoient d'avoir été injustement opprimés par le Comte de Leicester. Ces plaintes étant venues à la connoissance du Comte, il alla trouver le Roi pour se justifier, & nia tout ce dont il étoit accusé. Il ajouta qu'il ne pouvoit que trouver fort étrange, que le Roi voulût écouter les plaintes frivoles des Gascons rebelles, contre un homme qui l'avoit si bien servi, & qui avoit dépensé tout son bien dans un emploi où les autres avoient accoutumé de s'enrichir. Henri lui répondit, qu'il n'ajoutoit point foi à ces accusations; qu'au contraire, pour faire mieux connoître son innocence, il avoit résolu d'envoyer des Commissaires en Guyenne, afin d'être exactement informé de la conduite des Gascons. Cependant, pour le convaincre que ces accusations n'avoient produit aucun mauvais effet sur son esprit, il lui fit toucher quelque argent, & lui ordonna de se tenir prêt, pour s'en retourner en Guyenne.

Les Gascons se plaignent du Comte de Leicester,

qui se justifie.

Néanmoins le Roi envoie des Commissaires en Guyenne.

Avant que le Comte fût en état de partir, les Gascons ayant été informés du dessein que le Roi avoit de le renvoyer dans leur Païs, députèrent l'Archevêque de Bourdeaux, pour renouveler leurs plaintes. Pendant que ce Prélat étoit à Londres, les Commissaires qui avoient été envoyés en Guyenne, furent de retour. Ils rapportèrent, qu'à la vérité le Comte de Leicester avoit traité un peu rudement quelques-uns des Seigneurs de ce Païs-là; mais qu'en cela il n'avoit fait que les punir selon leurs mérites. Quoique Leicester se trouvât entièrement déchargé par cette relation, le Roi se laissa persuader par l'Archevêque de Bourdeaux, que si le Comte retournoit en Guyenne, & si même il n'étoit pas châtié, cette Province étoit perdue pour la Couronne d'Angleterre, d'une manière à ne pouvoir plus espérer de la recouvrer. Cette pensée s'imprima si fortement dans son esprit, que pour conserver les Gascons dans la fidélité, il prit la résolution de leur sacrifier leur Gouverneur. Dans cette vue, il ordonna que l'accusation fut portée devant les Pairs, ne doutant point qu'il n'eût assez de crédit pour le faire condamner. Cependant Leicester, quoique surpris du prompt changement du Roi, ne s'endormit pas. Il trouva le moyen de mettre dans ses intérêts le Prince Richard, le Comte de Gloucester, & plusieurs autres Seigneurs accrédités, qui lui promirent de le soutenir. Sur cette assurance, il comparut devant la Cour, & se fit justifier avec tant de force & d'évidence, que l'Archevêque de Bourdeaux se trouvoit fort embarrassé à soutenir son accusation. D'ailleurs, toutes les fois qu'il vouloit ouvrir la bouche, pour appuyer ce qu'il avoit avancé, il voyoit les principaux d'entre les Seigneurs, toujours prompts à faire valoir les raisons de leur ami. Le Roi, voyant que cette affaire prenoit un train tout contraire à ce qu'il s'en étoit promis, ne put s'empêcher d'en témoigner son chagrin, & de lâcher même quelques paroles très-injurieuses à l'accusé. Comme le Comte de Leicester, non content de justifier ses actions, vantoit encore ses services, & sommoit même le Roi, avec hauteur, de lui tenir parole, en lui donnant les récompenses qu'il lui avoit souvent promises, ce Prince lui répondit aigrement, qu'il ne se croyoit pas obligé de tenir sa parole à un Traître. Ce mot-

L'Archevêque de Bourdeaux vient porter des plaintes contre Leicester, qui est déchargé par le rapport des Commissaires.

Henri se résout à sacrifier Leicester aux Gascons.

Le Comte s'appuie du secours de ses amis.

Il comparoit devant les Pairs.

Le Roi l'appelle Traître.



**MENRI III.** là produisit un terrible effet sur l'esprit du Comte qui étoit déjà fort ému. Sans  
 1252. considérer qu'il parloit à un Roi son Souverain, il lui repartit sur le champ, qu'il  
 Le Comte avoit menti, & que s'il n'étoit pas Roi, il le feroit bien-tôt repentir de ce qu'il ve-  
 lui donne noit de dire. Ensuite, après quelques discours insolens, il ajouta, qu'il étoit  
 un démenti en face. difficile de se persuader qu'un Prince tel que lui, se fût jamais confessé. Oûi,  
 répondit le Roi, je suis Chrétien, & je me suis souvent confessé. A quoi donc,  
 repartit le Comte, sert la confession sans la repentance ? Je ne me suis jamais  
 tant repenti d'aucune faute, repliqua le Roi, que d'avoir prodigué mes bienfaits  
 à un homme tel que vous, qui a si peu de reconnoissance, & tant de brutalité.  
 Le Roi n'o- Après ces discours, il voulut le faire arrêter. Mais voyant que les amis du  
 se le faire Comte se préparoient à s'y opposer, la crainte s'empara de son ame & il n'o-  
 arrêter, sa exécuter ce dessein. Il souffrit même, qu'on lui parlât en faveur du Comte,  
 & il se re- & sans tirer vengeance de l'affront qu'il venoit de recevoir, il se contenta d'u-  
 concilie ne légère satisfaction, & se reconcilia extérieurement avec lui. Cependant  
 avec lui. l'insolence de ce Seigneur demeura tellement gravée dans sa mémoire, qu'il  
 ne pouvoit plus le regarder sans fremir, de quoi il y a d'autant moins de lieu  
 d'être surpris, que c'est sans doute la seule fois qu'un Sujet s'est porté à une  
 telle extrémité, que de donner un démenti en face à son Souverain. Aussi  
 auroit-on de la peine à croire un fait si extraordinaire, si tous les Historiens  
 ne l'attestoient unanimement.

Le Comte Quelque grande que fût la haine que le Roi avoit conçue contre le Comte  
 est renvoyé de Leicester, il ne laissa pas de le renvoyer commander en Guyenne. Mais c'é-  
 en Guyen- toit moins en vûe de le favoriser, que de l'éloigner d'Angleterre, où il avoit  
 ne. un trop grand crédit. D'ailleurs, il craignoit que ce Seigneur ne mît quel-  
 Le Roi don- qu'obstacle à l'exécution du dessein qu'il avoit formé, de donner la Guyen-  
 ne ce Duché ne au Prince Edoüard son fils-ainé, ce qu'il fit incontinent après son départ,  
 à Edoüard Les Gascons ressentirent une extrême joye de ce changement. Comme ils  
 son fils- n'avoient plus le même sujet de craindre Leicester qui alloit être bien-tôt rap-  
 ainé. pellé, ils lui dressèrent tant de pièges, qu'il s'en fallut peu qu'il n'y fût surpris.  
 De son côté, il leur fit souvent sentir les effets de son ressentiment, avant que  
 de quitter la Province.

Henri de- Le chagrin que le Roi venoit de recevoir de la part du Comte de Leice-  
 mande un sters, n'étoit pas la seule chose qui l'inquiétoit. Il étoit encore plus sensible au  
 secours au refus que le Clergé avoit fait de lui accorder un Subside. Comme il étoit  
 Clergé. convaincu qu'une simple demande ne pouvoit produire aucun effet, il avoit  
 pris la précaution de la faire appuyer d'un ordre exprès de la Cour de Rome.  
 Innocent prenant pour prétexte, que le Roi ne pouvoit se passer d'un secours ex-  
 traordinaire pour faire le voyage de la Terre sainte, avoit ordonné à tous les Ec-  
 clésiastiques de lui payer, pendant trois ans, la dixième partie de leurs revenus.  
 L'Assemblée du Clergé ayant été convoquée sur ce sujet, trois ou quatre Evê-  
 ques gagnés par le Roi, & particulièrement celui de Winchester son frere,  
 Le Clergé opinèrent en sa faveur. Mais l'Evêque de Lincoln s'y opposa fortement, &  
 lui fait des remontran- fit passer à la pluralité des voix, qu'on feroit des remontrances au Roi, &  
 ces. qu'il seroit exhorté, pour le salut de son ame, à se désister de sa demande. La  
 Le Roi le remontrance des Prélats ne fit qu'aigrir l'esprit du Roi. Il leur fit dire qu'ils  
 menace. prièrent bien garde à eux-mêmes, puisque non seulement ils désobéissoient à  
 leur Souverain Temporel, mais encore au Spirituel, à l'Eglise, & à Jesus-  
 Christ



Christ même. Mais sans s'étonner de toutes ses menace le Clergé lui fit une réplique très - offensante, dans laquelle il paroissoit ne vouloir plus garder de mesures avec lui. Il lui reprocha, en termes extrêmement durs, ses extorsions, ses tyrannies, la violation de ses promesses, & de ses sermens. Ensuite, il se sépara, sans attendre sa réponse, sous prétexte que l'absence des deux Archevêques l'empêchoit de prendre aucune résolution. Henri, voyant qu'il ne pouvoit rien tirer de cette Assemblée, tenta d'en gagner les principaux Membres, par des caresses. Dans cette vûe, il fit appeller l'Evêque d'Elly, & l'ayant fait entrer dans son cabinet, il lui fit un accueil très-gracieux, afin d'en arracher quelque promesse. Mais ce Prélat, qui n'étoit rien moins que courtisan, bien loin d'avoir quelque complaisance pour lui, s'expliqua d'une manière très-rude. Il lui dit nettement que c'étoit une folie, que de s'engager à cette expédition pour la Terre Sainte, & qu'il devoit se rendre sage, par le malheureux exemple du Roi de France, qui languissoit entre les mains des Infidelles. Henri, voyant que, contre son attente, cet Evêque prenoit les airs de Conseiller, n'eut pas la patience de l'écouter plus longtems, & lui commanda de sortir de sa présence.

HENRI III.

1252.

Replique  
offensante  
du Clergé.  
Le Roi tâ-  
che de met-  
tre quel-  
ques uns  
des Mem-  
bres du  
Clergé dans  
ses intérêts;  
mais en  
vain.

Comme l'obstination des Anglois à refuser de l'argent aigrissoit l'esprit du Roi & l'engageoit de plus en plus à donner sa confiance aux Poitevins, d'un autre côté les faveurs continuelles qu'il répandoit sur ces Etrangers éloignoient entièrement les Barons de lui. Il étoit donc comme impossible que ces mécontentemens reciproques ne produisissent enfin de très-funestes effets, comme il arriva dans la suite. Il y a même sujet de s'étonner que la rupture entre le Roi & les Barons tardât si longtems. L'aigreur étoit venue à un tel point, que comme il ne ménageoit nullement ses Sujets, de leur côté ils ne gardoient presque plus de mesures dans les plaintes qu'ils faisoient contre son gouvernement. La Ville de Londres étoit encore plus mécontente que le reste du Royaume, à cause des fréquentes exactions à quoi elle avoit été exposé. Mais elle eut bien-tôt un nouveau sujet de se plaindre d'une taxe de vingt marcs d'or que le Roi imposa sur ses habitans. Cette imposition étoit peu considérable, & ne regardoit que la Ville de Londres seulement. Cependant tout le Royaume en murmura, parce qu'elle partoît d'un pouvoir arbitraire dont on craignoit les conséquences. Cela n'empêcha pas que, peu de jours après, sans se mettre en peine de ménager les habitans de Londres, le Roi ne leur commandât de tenir leurs boutiques fermées, pendant la tenue de la foire de Westminster qui duroit quinze jours. Cette nouveauté, qui fut regardée comme une infraction manifeste des privilèges de la Ville, causa de grands murmures parmi les Bourgeois, & un ressentiment dont les effets se manifestèrent dès que l'occasion s'en présenta.

Aigreur re-  
ciproque  
entre le Roi  
& ses Sujets.

Le Roi vé-  
xe la ville  
de Londres.

Jamais Prince n'avoit si mal pris son tems que Henri, pour tout ce qu'il vouloit entreprendre. Au lieu que chacun tâche de se servir des conjonctures qui paroissent favorables, Henri avoit un talent tout particulier à former ses projets dans les circonstances qui lui étoient le plus contraires. Il n'ignoroit pas que la Noblesse étoit mécontente, & qu'il y avoit entre les Seigneurs une espèce de Confédération pour protéger le Comte de Leicester. Il venoit de donner un nouveau sujet de mécontentement au Clergé, en faisant venir la Bulle qui le délioit de son serment, & il avoit entièrement aliéné les cœurs

Il attaque  
encore inu-  
tilement le  
Comte de  
Leicester.



**HENRI III.** des Bourgeois de Londres, par la violation de leurs privilèges. Ce fut pour-  
 1252. tant dans ces conjonctures qu'il entreprit encore une fois de faire condamner le Comte de Leicester, par l'Assemblée des Pairs qu'il convoqua sur ce sujet. Aussi cette entreprise eut-elle un succès très-désagréable pour lui. Bien loin de condamner ce Seigneur, les Barons dirent hautement que le Roi lui avoit fait une très-grande injustice, en donnant la Guyenne au Prince Edoüard, avant que le terme de son Gouvernement fût expiré, & sans lui en donner aucun dédommagement. Cette déclaration qui, vrai-semblablement, alloit être suivie de quelque résolution chagrinante pour le Roi, lui fit rompre cette Assemblée qui paroissoit si peu disposée à favoriser ses desseins.

1253. C'est ainsi que ce foible Prince, par une conduite irrégulière & capricieuse, s'attiroit de plus en plus la haine de ses Barons, qui pourtant devoit lui être très-redoutable, s'il eût su profiter du malheureux exemple du Roi son Pere. Toujours obsédé par des Etrangers imprudens & intéressés, qui ne cherchoient que leur propre avantage, il ne voyoit rien que par les yeux de ses Ministres qui lui faisoient accroire que, pourvu qu'il fût appuyé de la Cour de Rome, il ne devoit pas craindre les vains efforts de ses Sujets. Ces Conseils l'engageoient incessamment à favoriser les extorsions du Pape, & l'avidité de ses Parens & de ses Ministres auxquels il faisoit des présens continuels, avec une profusion inconcevable. C'étoit à cela qu'il employoit les revenus les plus liquides de la Couronne. Par cette conduite, si peu conforme à ses intérêts, il se rendoit toujours indigent, pendant que ses Parens, ses Conseillers, & les créatures du Pape s'enrichissoient aux dépens de ses Sujets. L'Evêque de Lincoln voulant lui ouvrir les yeux, fit faire, cette année, un calcul des revenus que les Etrangers possédoient en Angleterre. Il se trouva qu'ils montoient à plus de soixante & dix mille marcs d'argent dans le tems que ceux de la Couronne n'alloient pas à plus de la troisième partie de cette somme. Ajoutons encore une particularité, pour faire mieux comprendre la facilité de ce Prince, & l'avidité de ses Ministres. *Mansel*, l'un de ses Favoris, qui étoit Ecclésiastique, jouissoit seul de sept cens Bénéfices dont il tiroit quatre mille marc d'argent tous les ans.

**Affaires de Sicile.** Pendant que ces choses se passaient en Angleterre, l'Empereur Conrad & le Pape Innocent IV. continuoient à se faire la guerre en Sicile. Mais c'étoit avec beaucoup de désavantage pour le dernier, dont les armes spirituelles n'avoient pas beaucoup de vertu contre un Prince qui les méprisoit. Comme le Pontife se sentoit trop foible pour venir à bout de ses desseins, il crut qu'en offrant la Couronne de Sicile à un Prince qui eut de l'argent comptant, il pourroit aisément l'engager à fournir ce qui seroit nécessaire pour en faire la conquête. De tous les Princes de l'Europe sur lesquels il jeta les yeux, il n'en trouva point qui fût mieux en état de s'engager dans cette entreprise, que Richard Comte Cornouaille frere du Roi d'Angleterre. Outre que ce Prince possédoit de grand biens qu'il sçavoit mieux ménager que le Roi son frere, il y avoit apparence qu'il se laisseroit éblouir par l'éclat d'une Couronne, celle d'Angleterre paroissant trop éloignée de lui, à cause que le Roi avoit deux fils. Cette résolution étant prise, Innocent lui dépêcha un Nonce nommé *Albert*, pour lui offrir la Couronne de Sicile, à condition qu'il l'arracheroit aux enfans de Frideric. Richard ne rejetta pas cette proposition : mais il demanda cer-

1253.  
Il se laisse  
toujours  
gouverner  
par les  
Etrangers.

Les revenus  
des Etran-  
gers surpas-  
sent ceux  
de la Cou-  
ronne.

**Continua-  
tion de la  
guerre en-  
tre Conrad  
& le Pape.  
Aff. publ. T.  
J. p. 476.**

**Innocent  
offre la Cou-  
ronne de Si-  
cile au Prin-  
ce Richard.  
M. Paris.**

**Richard  
veut pren-**



certaines conditions préalables , qui ne furent pas du goût du Pontife. Premièrement que la conquête de la Sicile se feroit à frais communs entre lui & le Pape. 2. Qu'Innocent lui livreroit certaines Places dans le Royaume de Naples , tant pour sa sûreté que pour y faire des magasins. 3. Qu'il lui donneroît des ôtages pour sûreté de sa parole. Ces conditions ne s'accordoient nullement avec les intentions du Pape. Il avoit espéré que Richard , regardant le simple don de la Sicile comme une faveur singulière , s'engageroit à fournir tout l'argent nécessaire pour en faire la conquête , & qu'il se reposeroit sur la bonne foi de celui qui lui faisoit un si beau présent. Mais quand il vit que ce Prince n'étoit pas d'humeur d'être sa duppe , & qu'il paroïsoit entendre trop bien ses intérêts , il se désista de ce projet , & rapella son Nonce. Cette négociation n'ayant pas eu l'effet qu'il s'en étoit promis , il se vit obligé de continuer la guerre à ses dépens , jusqu'à ce qu'il pût engager à cette entreprise un Prince plus facile & moins prévoyant.

Henri croyoit avoir prévenu la révolte des Gascons , en ôtant le Gouvernement de la Guyenne au Comte de Leicester. Mais il ne tarda pas longtems à s'appercevoir , que la vigilance de ce Seigneur , qu'ils regardoient comme un obstacle invincible à leurs pernicious dessein , étoit le véritable motif de leurs plaintes. Leicester n'eut pas plutôt résigné sa Patente , qu'on découvrit en Guyenne un complot pour livrer cette Province au Roi de Castille. Quoi qu'auparavant ce Prince n'eût jamais fait connoître qu'il avoit des prétentions sur la Guyenne , dès qu'il vit son parti fortifié par la retraite du Comte de Leicester , il commença ouvertement à se déclarer. Il prétendoit avoir des Chartres en bonne forme de Henri II. de Richard , & de Jean , qui lui adjugeoient ce Duché. Véritablement , ces Chartres ne furent jamais produites. Mais il avoit eu l'adresse de persuader quelques Seigneurs mécontents , qu'il les avoit en son pouvoir. Sur ce fondement , il avoit formé dans la Guyenne un puissant parti , dont Gaston de Moncade Vicomte de Bearn étoit le Chef. Il y a beaucoup d'apparence que la pusillanimité de Henri avoit inspiré au Roi de Castille la pensée de s'emparer de cette Province , sous ce prétexte frivole. Du moins il croyoit avoir lieu d'espérer que , soit par les armes , ou par la voye de la négociation , il pourroit en avoir quelque partie. Quoiqu'il en soit , ces prétentions , bien qu'apparemment très-mal fondées , ne laissèrent pas d'exciter , dans cette Province , des troubles qui firent souvent repentir Henri d'en avoir ôté le Gouvernement au Comte de Leicester. Enfin les Mécontents , fortifiés du secours du Roi de Castille , poussèrent si loin leurs progrès , que Henri se vit obligé d'aller lui-même en ce Pais-là pour le conserver. Mais il lui falloit trouver de l'argent , & il lui auroit été inutile d'alléguer la Guerre de Guyenne , pour en tirer de ses Sujets trop mécontents de toutes ses expéditions militaires , pour se laisser gagner par cette considération. Il parut donc plus expédient de s'arrêter au vieux prétexte , je veux dire le voyage de la Terre Sainte , parce que la Religion y étoit intéressée. Dès que le Parlement , qui avoit été convoqué pour ce sujet , eut commencé ses Séances , le Roi lui demanda un puissant secours qui put le mettre en état d'accomplir son vœu. Il représenta , qu'ayant été jusqu'alors dans l'impossibilité d'entreprendre son voyage , les Chrétiens de la Palestine ne pouvoient que souffrir beaucoup de ce retardement.

HENRI III.  
1253.  
dre des précautions qui ne sont pas au goût du Pontife.

La négociation se rompt.

Menées dangereuses en Guyenne.

Le Roi de Castille déclare , qu'il a des prétentions sur ce Duché.

Henri est obligé d'aller en Guyenne

Il demande un secours au Parlement sous prétexte du voyage de la Terre Sainte



HENRI III.

1253.

Le secours  
est accordé  
à condition  
que les  
Chartres se-  
ront obser-  
vées.

Réponse du  
Roi aux Dé-  
putez du  
Parlement,  
& particu-  
lièrement  
aux Evêques

Le Subside  
est accordé.

Excommu-  
nication  
prononcée  
solemnelle-  
ment contre  
les Infrac-  
teurs des  
Chartres.

Bien que les Seigneurs fussent très-persuadés que le Roi n'avoit aucun dessein d'entreprendre ce voyage, ils craignirent pourtant de donner quelque prise sur eux, s'ils refusoient le secours qui leur étoit demandé sur un prétexte si plausible. Ils résolurent donc d'accorder un Subside, mais en y ajoutant des conditions dont ils espéroient de tirer quelque avantage, soit que le Roi exécutât son projet, ou que, comme on le soupçonnoit, il employât l'argent qu'on lui donneroit à toute autre chose. Cette résolution étant prise, ils lui envoyèrent des Députez pour lui porter leur réponse, qui contenoit en substance, que s'il vouloir laisser aux Eglises la liberté des élections, & faire observer de bonne foi les Chartres du Roi son Pere, ils feroient leurs efforts pour le contenter. Henri qui s'étoit attendu à cette demande, avoit déjà préparé sa réponse. Il dit à ces Députez, qu'il ne désavouoit pas, qu'en certaines occasions, il n'eût poussé un peu trop loin la Prérogative Royale; mais qu'il étoit dans une ferme résolution de ne retomber plus dans la même faute. Il ajouta qu'ils pouvoient s'assurer que les Chartres du Roi Jean seroient exactement observées. Ensuite, s'adressant à ceux d'entre les Députez qui étoient du Corps du Clergé, il les pria de considérer, que parmi les Prélats qui gouvernoient alors l'Eglise d'Angleterre, il y en avoit peu qui n'eussent été élevés aux Dignitez qu'ils possédoient, à la faveur de cette Prérogative Royale dont ils se plaignoient. Il leur demanda si eux-mêmes, dans le tems qu'ils avoient été élus, auroient souhaité qu'il y eût eu dans les élections cette liberté qu'ils demandoient avec tant d'instance. Enfin, il ajouta, que puisqu'ils désiroient qu'il réformât les abus du Gouvernement, ils devoient eux-mêmes lui donner l'exemple d'une bonne réformation: Qu'ils n'avoient qu'à quitter leurs Evêchez & leurs Abbayes, acquises par des voyes illégitimes, & qu'il leur donnoit sa parole que leurs places ne seroient remplies que par des gens d'une capacité reconnue, & d'une vie sans reproche. Les Prélats, se trouvant confondus par des objections si pressantes, se contenterent de répondre, qu'il ne s'agissoit pas pour le présent de défaire ce qui avoit été fait, mais de prévenir les maux à venir. Comme l'unique but du Roi étoit de tirer un secours du Parlement, il ne poussa pas plus loin ses reproches. Content d'avoir un peu mortifié le Clergé, il dit aux Députez, qu'il étoit disposé à prendre avec le Parlement toutes les mesures nécessaires pour réformer les abus. Sur ces assurances, le Clergé lui accorda la dixme de ses revenus pendant trois années, & les Seigneurs, trois marcs pour chaque Fief relevant immédiatement de la Couronne.

L'engagement, où le Roi venoit d'entrer à l'égard des Chartres, étoit trop formel, pour pouvoir se dispenser de l'exécuter. Ainsi, sans se faire solliciter, il convoqua dans la grande Salle de Westminster, une Assemblée où se trouverent tous les Seigneurs Ecclésiastiques & Temporels, ayant chacun un cierge à la main. Le Roi ne voulut pas en prendre, disant qu'il vouloit tenir la main sur son cœur, pendant toute la cérémonie, afin de faire mieux connoître qu'il donnoit un sincère consentement à ce qu'on alloit prononcer. Alors l'Archevêque de Cantorbéri s'étant levé, en présence de tout le Peuple, prononça un terrible anathème contre ceux qui, à l'avenir, s'opposeroient, directement ou indirectement, à l'exécution des deux Chartres; ensuite, contre ceux qui violeroient, diminueroient, ou altéreroient, en quelque sorte que



que ce fût, les Loix & les Constitutions du Royaume. Cette exécution étant prononcée, les deux Chartres furent luës à haute voix, & confirmées par le Roi, qui tenoit toujours la main sur son cœur. Cela fait, chacun des Seigneurs, jettant son cierge à terre, souhaita que ceux qui violeroient ces Chartres fussent ainsi dans l'Enfer.

Qui n'auroit cru que l'acquiescement du Roi à une exécution prononcée avec tant de solennité, étoit une preuve indubitable de l'intention qu'il avoit d'observer religieusement sa promesse ? Peut-être avoit-il en effet ce dessein dans le tems qu'il tenoit la main sur son cœur. Cependant le Parlement ne fut pas plutôt séparé, qu'il chercha tous les moyens possibles de s'en dégager. Outre qu'il étoit naturellement inconstant, & peu scrupuleux, on prétend qu'il fut porté à cette résolution par quelques-uns de ses Favoris, qui lui représenterent, qu'il ne seroit qu'un Roi en peinture, pendant que les deux Chartres demeureroient en vigueur. Mais comme ils s'apperçurent qu'il étoit retenu par la considération de son serment, ils lui conseillèrent de s'adresser au Pape, lui faisant entendre, que pour deux ou trois cens marcs, il lui seroit aisé d'en obtenir la cassation. Ce foible Prince, qui suivoit ordinairement les plus mauvais conseils, ne fit aucune difficulté de s'arrêter à celui-ci. Il étoit conforme à ses inclinations, cela suffisoit pour le faire passer par-dessus ce que l'honneur & la Religion exigeoit de lui, & pour l'empêcher de faire attention aux maux qui pouvoient lui en arriver. Mais, si c'est une chose étonnante, que ce Prince fît si peu de cas de sa parole & de ses sermens, on n'a pas moins sujet d'être surpris, que de semblables maximes se trouvassent autorisées par la conduite ordinaire de celui qui se disoit Vicaire de Jésus-Christ.

Cependant, Henri employoit aux préparatifs de la Guerre de Guyenne, le Subside que le Parlement lui avoit accordé pour le voyage de la Terre Sainte. Quand tout fut prêt, il se rendit à Portsmouth, où il avoit donné rendez-vous à ses troupes. Ensuite, ayant laissé la Régence à la Reine & au Prince Richard, il fit mettre à la voile, étant accompagné d'un grand nombre de Seigneurs, qui, pour raison de leurs Fiefs, n'avoient pû se dispenser de ce service. Dès qu'il fut arrivé à Bourdeaux, il se mit à la tête de son armée, pour aller assiéger la Reole qui étoit entre les mains des Révoltez. Comme ils avoient compté sur son indolence ordinaire, ils avoient négligé de bien munir les Places dont ils s'étoient emparez. Cela lui donna la facilité de se rendre maître, non seulement de celle-ci, mais encore de toutes celles qui étoient en leur pouvoir. Pendant ce tems-là, le Roi de Castille n'ayant fait aucune démarche pour soutenir ses partisans, Henri se persuada qu'il attendoit son départ pour exciter de nouveaux troubles dans cette Province, & il craignit que ce ne fût toujours à recommencer. Cette pensée lui causoit beaucoup d'inquiétude, parce que, pour prévenir les desseins de son ennemi, il se voyoit obligé de tenir toujours une armée Angloise dans la Guyenne, sans avoir de quoi l'entretenir. Pour se tirer de cet embarras, il envoya en Espagne un Ambassadeur, qui eut ordre de proposer le mariage d'Edoüard son fils-ainé avec Eléonor, fille d'Alphonse Roi de Castille. Alphonse se voyoit peu en état de se rendre maître de la Guyenne, depuis que le secours Anglois y étoit arrivé. D'ailleurs, il considéroit que le mariage qu'on lui proposoit étoit

HENRI III.  
1253.

Henri cherche à se dégager de sa promesse.

Il part pour la Guyenne.

Il y fait quelques progrès.

Il fait demander Eléonor de Castille pour le Prince Edoüard son fils.



HENRI III.

1253.  
Elle lui est  
accordée.Le Comte  
de Leicester  
va offrir ses  
services au  
Roi.Les Gascons  
se soumet-  
tent.1254.  
Henri tâche  
en vain  
de tirer de  
l'argent du  
Parlement  
sous prétex-  
te de la  
Guerre de  
Guyenne.Il exige de  
l'argent des  
Juifs.Mariage du  
Prince E-  
douard.Henri re-  
tourne en  
Angleterre  
par la Fran-  
ce.

étoit très-avantageux à la Princesse sa fille. Ainsi, sans se faire trop presser, il y donna les mains, & en cette considération, il céda au Prince Edoüard tous les droits qu'il prétendoit avoir sur la Guyenne. Ce mariage fut conclu avec beaucoup de secret, Henri ayant dessein de se servir du prétexte de la Guerre, pour tirer un nouveau Subside du Parlement. Dans ces entrefaites, le Comte de Leicester, qui s'étoit retiré en France, voyant Henri engagé dans une guerre contre les Gascons, leva quelques troupes à ses dépens, & alla lui offrir ses services. L'arrivée de ce Seigneur, & la nouvelle qui se répandoit qu'Alphonse traitoit secrètement avec le Roi, firent peur aux Rebelles, & les porterent à se hâter de se ranger à leur devoir.

Pendant ce temps-là, Henri, feignant de craindre les attaques des Castillans, avoit ordonné à la Reine d'assembler le Parlement pour lui demander du secours. Mais cette tentative n'eut pas le succès qu'il s'en étoit promis. Le Parlement, qui avoit eu quelque connoissance confuse du Traité qui se négocioit en Espagne, répondit, que tous les Barons se tiendroient prêts à servir le Roi, de leurs biens & de leurs personnes, à la première nouvelle de l'invasion des Castillans. Ce n'étoit pas là ce que le Roi demandoit. Cependant, comme il croyoit qu'on n'avoit encore aucune connoissance du Traité fait à Burgos, il écrivit à la Reine & au Prince Richard qu'il se trouvoit extrêmement embarrassé, ayant reçu des avis certains, que le Roi de Castille se préparoit à envahir la Guyenne, avec une nombreuse armée des Maures. Sur ce fondement, il leur ordonnoit de presser le Parlement de lui accorder un secours proportionné à ses besoins. Mais comme dans cet intervalle la vérité du Traité, fait avec Alphonse, s'étoit confirmée par le rapport du Comte de Leicester, qui étoit retourné en Angleterre, la Reine n'osa presser le Parlement sur un prétexte si frivole. Henri, n'ayant pu réussir de ce côté-là, se réduisit à donner ordre au Prince son Frere, de tirer de l'argent des Juifs, à quelque prix que ce fût. Richard s'acquitta de cette commission avec tant de rigueur, qu'à force de vexations, il réduisit ce misérable Peuple à demander la permission de quitter le Royaume. Mais cela même leur ayant été refusé, ils se virent contraints de payer au Roi une taxe beaucoup plus forte que celles qu'ils avoient payé auparavant.

Dès que la Reine eut reçu l'avis de la conclusion du mariage de son fils, elle se hâta de se rendre à Bourdeaux, accompagnée d'Edouard & d'Edmond ses fils, & de l'Archevêque de Cantorbéri. Immédiatement après son arrivée, le Prince Edoüard fut envoyé, avec un superbe train, à Burgos, où il épousa l'Infante Eléonor, avec laquelle il reprit, peu de jours après, le chemin de Bourdeaux, où le Roi & la Reine les attendoient. Pendant le séjour que la Cour fit dans cette Ville, le Roi confirma, par une nouvelle Patente, le don de la Guyenne qu'il avoit déjà fait au Prince son Fils, à quoi il ajouta encore l'Isle d'Irlande, & le droit de Souveraineté sur le Pais de Galles. Henri, n'ayant plus rien à faire en Gascogne, se prépara pour son départ. Mais pour éviter les fatigues de la Mer, il demanda au Roi de France, qui s'étoit heureusement tiré des mains des Infidèles par une grosse rançon, la liberté de traverser ses Etats, pour aller s'embarquer à Boulogne. Louis, lui ayant très-agréablement accordé sa demande, alla le recevoir à Chartres, & le conduisit à Paris, où il le régala pendant huit jours.

Henri



Henri fit son entrée dans Londres avec une pompe extraordinaire, & reçut de cette Ville le présent de cent livres sterling qu'elle avoit accoutumé de faire en semblables occasions. Mais comme il n'en parut pas satisfait, on y ajouta une pièce de vaisselle d'argent curieusement travaillée, dont il fut content. Cela n'empêcha pas, que peu de jours après il ne prit une occasion qui se présenta, pour tirer de cette Ville un présent plus considérable. Un certain Prêtre, accusé d'un meurtre, s'étant sauvé des prisons de Newgate, où l'Evêque de Londres l'avoit fait enfermer, la Ville fut condamnée à payer au Roi trois cens marcs, pour punition de sa négligence. Ce jugement fut trouvé d'autant plus inique, qu'il avoit été justifié par de bonnes preuves, que les Officiers mêmes de l'Evêque avoient favorisé l'évasion du prisonnier.

HENRI III.  
1254.  
Il exige de  
l'argent de  
la Ville de  
Londres.

J'ai laissé l'Empereur Conrad & le Pape Innocent dans une Guerre fort échauffée. Le dernier étoit enfin parti de Lion, pour se rendre à Genes, d'où il avoit dessein d'aller secourir la ville de Naples que Conrad tenoit étroitement assiégée. Mais cette résolution ayant été prise trop tard, l'Empereur eut le tems de se rendre maître de cette Capitale, & ensuite de tout le reste du Royaume. Cet heureux succès lui fit concevoir le dessein de s'emparer aussi de l'Isle de Sicile, & si l'on en croit quelques Historiens, il l'exécuta par une insigne trahison. On prétend, qu'ayant attiré à *Melphi* le jeune Henri son frere, à qui Frideric II. avoit laissé la Sicile en partage, il l'y fit assassiner. C'étoit, dit un Historien de Naples, de tous les Enfans de Frideric, celui qui valoit le mieux, & qui donnoit de plus belles espérances.

Affaires de  
Sicile.

Conrad se  
rend maître  
de Naples.

Il fait mou-  
rir Henri  
son Frere  
Roi de Sici-  
le.

Avant la mort de ce jeune Prince, le Pape qui voyoit ses affaires fort dérangées par les progrès de Conrad, avoit envoyé en Angleterre le même *Albert* dont j'ai parlé ci-devant, pour offrir au Roi la Couronne des deux Siciles. Mais Henri avoit rejeté cette offre par la considération de son Neveu qu'il ne vouloit pas dépouiller. Innocent n'ayant pu réussir dans ce projet, prit occasion de la mort du Roi de Sicile, pour renouveler l'Excommunication de Conrad, qu'il accusoit d'être le meurtrier de son Frere. Mais l'Empereur s'en défendit hautement, soit qu'il fût innocent, ou qu'il crût qu'on ne pouvoit pas aisément le convaincre de ce crime. Il écrivit même au Roi d'Angleterre, pour lui faire part de la mort de ce jeune Prince, & pour lui témoigner l'extrême douleur qu'il en ressentoit. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si cette douleur étoit bien sincère. Il suffira de remarquer, que s'il fut coupable de ce meurtre, il ne jouit pas long-tems du fruit de sa perfidie. Il mourut cinq mois après, empoisonné, comme on le publia, par un Médecin que *Mainfroi* son frere bâtard avoit gagné. Bien loin de soupçonner la main d'où partoît ce coup, il laissa la tutelle de *Conradin* son Fils au même *Mainfroi*.

Le Pape of-  
fre au Roi  
d'Angleter-  
re les deux  
Siciles.  
Henri les  
refuse.  
Conrad est  
accusé de la  
mort de son  
Frere.

Il meurt  
empoison-  
né par Main-  
froi son fre-  
re bâtard.

La mort de Conrad qui arriva l'an 1253. changea entièrement la face des deux Siciles. *Mainfroi*, sous prétexte d'agir pour son pupille qui étoit en Allemagne, forma le projet de se rendre maître de ces deux Royaumes. Mais il y trouva tant de difficulté, qu'il fut obligé de le tenir caché, jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion plus favorable. Cependant Innocent qui tenoit alors sa Cour à Perouse, s'étant mis à la tête d'une armée, marcha dans le Royaume de Naples, dont les Peuples se déclarerent en sa faveur. *Main-*

Innocent  
IV. se rend  
maître du  
Royaume  
de Naples.



HENRI III.  
1253.

Il est dup-  
pé par Main-  
froi.

Innocent  
offre les  
deux Siciles  
à Henri,  
pour Ed-  
mond son  
second fils.  
*Art. Publ. T.*  
*J. pag. 513.*

Henri ac-  
cepte ce pré-  
sent imagi-  
naire.

froi lui-même, qui ne voyoit aucun moyen de s'opposer à ce Torrent, alla le trouver à Naples. Dès qu'il fut auprès de lui, il sçut agir avec tant de dissimulation, que le Pape, le voyant véritablement dans ses intérêts, l'admit dans tous ses Conseils, & lui confirma le don de la Principauté de Tarente, que l'Empereur son Pere lui avoit fait dans son Testament. Mainfroi, se voyant ainsi bien établi dans l'esprit du Pape, pensa d'abord aux moyens d'en tirer quelque avantage pour exécuter ses desseins. Dans cette vûë il lui conseilla de disperser ses troupes dans tout le Royaume, appuyant ce conseil de deux raisons, auxquelles Innocent se laissa surprendre. La première étoit, qu'il y avoit de la nécessité à soulager les Habitans de Naples, de peur qu'étant trop foulez, ils ne se portassent à la révolte. Il fondeoit la seconde sur ce qu'il n'étoit pas moins important de tenir en bride les Allemans que Conrad avoit laissez dans le Païs, sous la conduite de deux Princes de Baviere. Cette ruse lui ayant réussi selon ses souhaits, il se tourna du côté des deux Princes Allemans, qui vrai-semblablement ne devoient pas être plus difficiles à surprendre que le Pape. Par le moyen de quelques Emissaires secrets, il leur fit entendre, qu'il avoit beaucoup à cœur les intérêts de Conradin, & que ce n'étoit que par politique, qu'il avoit feint d'être Partisan du Pape. Ensuite, il leur fit valoir les forces qu'Innocent avoit dans le Royaume, & leur conseilla, d'aller en Allemagne chercher du secours. Ce qui porta le plus ces deux Princes à suivre son conseil; fut l'assurance qu'il leur donna, qu'en leur absence il auroit soin de leurs troupes. Il leur fit entendre, qu'il se faisoit fort d'engager le Pape à leur fournir la subsistance, en lui faisant espérer qu'il pourroit les renvoyer en Allemagne, & que cependant il feroit durer la négociation, jusqu'à ce qu'ils fussent de retour. Par ce double conseil, Mainfroi affoiblit les forces du Pape, en les lui faisant disperser, & se délivra de la présence importune des deux Princes Allemans, en se réservant leurs troupes, pour s'en servir au besoin.

L'armée qu'Innocent avoit menée dans le Royaume de Naples, ne pouvoit être entretenue sans une très-grande dépense, que ce Pontife ne pouvoit pas long-tems soutenir. Dans la crainte où il étoit, que ses troupes ne vinssent à se débander, s'il ne trouvoit de l'argent pour les payer, il fit auprès du Roi d'Angleterre une nouvelle tentative qui lui réussit mieux que la précédente. Sous prétexte d'informer ce Prince des particularitez de la mort du Roi de Sicile son Neveu, il lui envoya un Nonce qui eut ordre de lui offrir de sa part la Couronne des deux Siciles pour le Prince Edmond son second Fils. Il lui fit représenter que ses scrupules n'étoient plus de saison, depuis la mort du jeune Roi son Neveu : que d'ailleurs il devoit considérer l'offre qu'il lui faisoit, comme un témoignage très-particulier de son estime & de son affection, dont il n'y avoit point de Souverain en Europe, qui ne se trouvât honoré. Enfin, qu'une Couronne étoit un présent qui ne demandoit pas qu'on délibérât long-tems, si l'on devoit l'accepter. Ces offres éblouissantes firent tout l'effet que le Pape s'en étoit promis. Henri, sans consulter le Prince son Frere, ni le Parlement, duquel il devoit tirer des secours nécessaires pour faire réussir cette entreprise, accepta ce présent imaginaire, avec de grandes marques de reconnoissance. Dès ce moment, il fit prendre au Prince Edmond le titre de Roi de Sicile. Depuis que ce Roi peu avisé se fut



fut imprudemment engagé dans cette affaire, il n'eut jamais la force ni la sagesse de se débarrasser des pièges que le Pape lui tendit sous ce prétexte. Ce Pontife lui fit entendre qu'avec une médiocre somme d'argent, il auroit la satisfaction de voir en peu de tems son second Fils sur le Trône, & qu'une Couronne, comme celle de Sicile, valoit bien la peine qu'il fît quelques efforts pour l'obtenir. Flatté de cette agréable espérance, Henri ne fit aucune difficulté d'envoyer au Pape, tout l'argent comptant qu'il avoit, tout ce que le Prince son Frere lui voulut prêter, & tout ce qu'il put extorquer des Juifs, ou de ses autres Sujets par le moyen des Juges députez dans les Provinces, qu'il mit encore en usage. Mais cela ne suffisant pas pour contenter le Pape, il se laissa porter jusqu'à cet excès d'imprudence, que de s'engager, sous peine d'être excommunié, & privé de la Dignité Royale, à payer toutes les sommes que le Pontife emprunteroit à faire réussir leur entreprise. Innocent muni de ce pouvoir illimité, n'épargna pas la bourse de son ami. Par des emprunts vrais ou simulez, il l'engagea si avant, qu'il n'étoit pas possible que ses revenus ordinaires pussent suffire à cette dépense. C'est ce qui le mit souvent dans la nécessité de faire à son Parlement des demandes qui le rendirent de plus en plus odieux à ses Sujets. Mais il étoit tellement entêté de cette affaire, qu'il ne comptoit pour rien les plaintes & les murmures du Peuple, pourvu qu'il crût trouver l'argent nécessaire pour exécuter son projet.

Innocent sçavoit bien qu'il n'étoit pas au pouvoir du Roi d'accomplir ses engagements. Mais il se promettoit, qu'en usant de la plénitude de sa puissance Apostolique, il pourroit lui fournir assez de moyens pour arracher l'argent des bourses de ses Sujets. Le premier de ces moyens fut une Bulle adressée à l'Archevêque de Cantorbéri, & à l'Evêque de Chester, par laquelle le Pape leur donnoit pouvoir d'emprunter de l'argent à toutes sortes de personnes, au nom de l'Eglise Romaine, avec ordre, de remettre entre les mains du Roi les sommes, qui proviendroient de ces emprunts. Il est aisé de comprendre, que le Pape se servit du nom de l'Eglise Romaine, premièrement, parcequ'il sçavoit bien que personne ne voudroit prêter de l'argent au Roi. En second lieu, parce que l'Eglise avoit des moyens pour forcer les gens, du moins Ecclésiastiques, à prêter leur argent, ce que le Roi ne pouvoit pas faire.

Le voyage de la Terre Sainte fournit au Pontife un prétexte d'accorder au Roi, deux Décimes sur le Clergé. Mais en même tems, il ordonna que l'argent qui en proviendrait seroit déposé en un lieu sûr, d'où il ne pourroit être tiré que par ses ordres. Il vouloit faire entendre, que c'étoit pour empêcher que le Roi ne l'employât à d'autres usages qu'à l'expédition de la Terre Sainte. Mais dans la vérité c'étoit à la prétendue conquête de la Sicile, que ces sommes étoient destinées. Par une troisième Bulle, il accorda au Roi la vingtième partie des revenus Ecclésiastiques d'Ecosse, pourvu que cette levée se pût faire sans scandale. Cependant, comme il s'étoit engagé à contribuer lui-même aux frais de la conquête projetée, il promit de faire compter au Prince Edmond cent mille livres Tournois, dont la moitié lui seroit payée aussitôt qu'il seroit arrivé à Lion. Grand engagement pour une entreprise de cette nature ! Encore étoit-il restraint par cette clause, si le Pontife n'en avoit pas besoin lui-même, pour la défense du S. Siège.

HENRI III.  
1254.

Il envoie  
de l'argent  
au Pape.

Il s'engage  
à payer ce  
que le Pape  
pourra em-  
prunter.  
M. Paris.

Le Pape se  
sert de di-  
vers moyens  
pour faire  
trouver de  
l'argent au  
Roi.  
Aët. publ. T.  
I. p. 511.

Ibid.

Ibid.

Ibid.



HENRI III.

1254.  
*Ibid.**Ibid.**Ibid.*Mainfroi  
pense à se  
faire Roi  
de Sicile.Gio. Sum-  
monte *Hist.*  
*di Napoli.*Il quitte la  
Cour du Pa-  
pe pour un  
meurtre.Il est cité  
en Justice,  
& il refuse  
d'obéir.Le Pape fait  
marcher des  
troupes  
contre lui.Il bat l'ar-  
mée du Pa-  
pe.Innocent  
IV. meurt.  
Alexandre  
IV. lui suc-  
cède.

Quelques précautions que le Pape prît pour faire trouver de l'argent au Roi, il crignit qu'elles ne fussent pas suffisantes, ou que ce Prince ne dissipât inutilement les finances qu'il auroit amassées. Ce fut dans cette pensée, qu'il l'exhorta par un Bref à retrancher toutes les dépenses non nécessaires, sans excepter celles qui étoient destinées à des usages pieux, par la raison que la conquête de Sicile étoit au dessus de toutes les œuvres de charité. Quoiqu'Edmond ne possédât encore qu'un vain titre, le Roi son pere aveuglé par les espérances dont le Pape le flâtoit, regardoit ce jeune Prince, comme le véritable Souverain des deux Siciles. Dans cette pensée, il voulut que, par une Patente authentique, il donnât à Thomas, Comte de Savoye Oncle de la Reine, la Principauté de Capoue, qui, comme tout le reste du Royaume, étoit encore en dispute entre le Pape & Conradin. Mais quoiqu'il semblât que le Pape s'étoit dépouillé de ce Royaume en faveur d'Edmond, il ne laissoit pas de disposer, sans le consulter, de ce qui en dépendoit. On voit dans le Recueil des Actes Publics, divers dons que le Pontife faisoit, dans ce même Royaume, au Comte de Hoemburch son Général, & à d'autres.

Pendant que le Pape continuoit ses négociations en Angleterre, avec tout le secret possible, de peur d'effaroucher les Siciliens, le Bâtard Mainfroi prenoit à Naples, des mesures pour se procurer la Couronne des deux Siciles. Il pratiquoit des troupes Allemandes que l'Empereur Conrad avoit menées, & s'assuroit du secours des Sarrafins qui étoient en fort grand nombre dans les deux Royaumes. Dès que ses affaires furent au point où il les désiroit, il chercha l'occasion de se déclarer ouvertement & il ne tarda pas long-temps à la trouver. Une querelle qu'il eut à la Cour du Pape, où il tua un homme qui l'avoit offensé, l'ayant obligé à s'en éloigner, il fut cité à comparoitre en Jugement pour rendre raison de ce meurtre. Sur son refus, Innocent fit marcher des Troupes vers la petite Ville de Nocera, habitée par les Sarrafins, où le Meurtrier s'étoit retiré. Il n'en fallut pas davantage pour fournir à Mainfroi un prétexte d'assembler ses amis qui étoient déjà préparés. Avec les secours qui lui vinrent de plusieurs endroits, il alla au devant des troupes qui marchoient contre lui, & les ayant attaquées avec avantage, entre Troya & Foggia, il en tua une partie, & mit les autres en fuite. Innocent ne fut pas peu surpris de la défaite de son armée, & de se voir sur les bras ce nouvel ennemi dont il avoit prétendu se servir pour chasser les Allemans du Royaume. Cet événement lui ayant fait connoître que Mainfroi n'avoit fait que l'amuser, il comprit que, puisque les Allemans avoient pris le parti du Bâtard, il lui seroit difficile de se maintenir dans le Royaume avec ses seules forces. Dans cette pensée, il redoubla ses instances auprès du Roi d'Angleterre, pour en obtenir des troupes & de l'argent, avec un Général Anglois, le menaçant, en cas de refus, de donner la Couronne de Sicile à un autre Prince. Mais comme ce secours étoit encore bien éloigné, le chagrin qu'il conçut de voir ses affaires dans une si fâcheuse situation, lui causa une maladie qui le coucha dans le tombeau. Quoique la plupart des Historiens mettent plus d'une année d'intervalle entre la mort d'Innocent IV. & l'élection d'Alexandre IV. qui lui succéda, le nouveau Recueil des Actes Publics d'Angleterre fait voir manifestement, qu'Alexandre IV. fut élu peu de mois après la mort d'In-



d'Innocent. En effet on y trouve des Bulles de ces deux Papes datées de la fin de la même année 1254.

HENRI III.  
1255.  
Alexandre  
lève une  
grande ar-  
mée contre  
Mainfroi.  
Aft. Publ.  
T. I. p. 532.

Alexandre, suivant les traces de son Prédécesseur, résolut de continuer la guerre contre Mainfroi, qui voulant encore tenir ses desseins cachez, s'étoit déclaré pour Conradin, de peur d'effaroucher les Allemans dont il avoit grand besoin. Comme le Pape n'en avoit pas moins des secours d'Angleterre, au lieu de menacer Henri, comme Innocent avoit fait, il lui dépêcha l'Evêque de Bologne, à qui il mit en main un anneau pour investir, par cette marque, le jeune Edmond du Royaume de Sicile. Mais pendant que ce Legat étoit en chemin, les affaires d'Alexandre achevoient de se ruiner. Ce Pontife ayant emprunté de l'argent de tous côtez, sur le compte du Roi d'Angleterre, avoit trouvé le moyen d'assembler une armée de soixante mille hommes, dont il avoit donné le Commandement au Cardinal *Octavien Ulbaldini Florentin* avec ordre d'aller assiéger Mainfroi dans Nocera. Ce Cardinal avoit pour Lieutenant le Marquis de Hoemburch Allemand qui avoit long-tems servi Innocent IV. mais qui, depuis quelque tems, s'étoit laissé corrompre par Mainfroi. Dès que cette armée se fut approchée de Nocera, le Marquis, qui épioit les occasions d'engager Octavien dans quelque fausse démarche, lui représenta, qu'il étoit non seulement inutile, mais contre son honneur d'employer une si grande armée, pour se rendre maître d'une bicoque. Il ajouta que les environs de cette Place étoient sans fourrage, & que d'ailleurs il paroissoit bien que Mainfroi n'étoit pas en état de faire de grands efforts, puisqu'il s'étoit renfermé entre des murailles. Le Général Ecclésiastique, qui avoit peu d'expérience dans le métier de la guerre, regardant le Marquis comme un homme habile & fidelle, se laissa aisément persuader de séparer son armée, sur la fausse opinion que son ennemi avoit peur. Il n'eut pas plutôt fait cette faute, que Mainfroi sortit de Nocera, & fondant à l'improviste sur l'armée qui venoit l'assiéger, il la mit dans une entière déroute. La perte que le Pontife fit en cette occasion fut si grande, qu'il ne se vit plus en état de se maintenir dans ce Pais-là. Ainsi Mainfroi se rendit aisément Maître des deux Siciles, & se fit couronner à Palerme, après avoir fait courir le bruit que le jeune Conradin étoit mort en Allemagne.

M. Paris.

Aft. Publ. T.  
I. pag. 441.  
Gio. Sum-  
monte.

Mainfroi  
défait l'ar-  
mée du Pa-  
pe.

Il est cou-  
ronné Roi  
des deux Si-  
ciles.

Quoi qu'Alexandre ne trouvât plus aucune ressource en Italie, il ne perdit pas l'espérance de rétablir ses affaires par le moyen du Roi d'Angleterre, qui étoit peu informé de la révolution arrivée dans le Pais auquel il prenoit un si grand intérêt. En effet, l'Evêque de Bologne se rendit à Londres, où sans faire aucune mention de ce qui étoit arrivé dans le Royaume de Naples, ni du couronnement de Mainfroi, il donna au jeune Edmond l'investiture des deux Siciles. Cela se fit avec une pompe qui ajouta un nouveau degré à la satisfaction de Henri. Ce foible Prince regardoit cette cérémonie, comme si en effet elle eût mis Edmond en possession d'une Couronne. Mais s'il se trouvoit des flatteurs qui le félicitoient de cette augmentation de gloire, il y avoit des gens plus sages qui gémissaient de voir leur Roi devenir de plus en plus la dupe du Pape. En effet il n'étoit pas bien difficile de comprendre qu'il s'engageoit dans une entreprise, que tout l'argent comptant qui se trouvoit en Angleterre n'auroit pas été capable de faire réussir.

Le Legat  
investit le  
Prince Ed-  
mond des  
deux Sici-  
les.



HENRI III.

1255.  
Le Roi de-  
mande un  
secours au  
Parlement,

Qui deman-  
deà sontour  
certaines  
conditions.

Il est pro-  
rogé.

Voyage du  
Roi en E-  
cosse.

Rustand,  
Nonce du  
Pape, arrive  
en Angle-  
terre avec  
diverses  
Bulles en  
faveur du  
Roi.

Henri avoit peu de raison de s'attendre à de grands secours de la part de son Peuple qu'il avoit trop mécontenté. Encore moins pouvoit-il espérer de faire entrer les Barons dans un projet où il s'étoit témérairement engagé, sans prendre les avis de ceux qui pouvoient seuls lui fournir les moyens d'en sortir à son honneur. Cela n'empêcha pas que, dans un Parlement qu'il convoqua cette année, il ne demandât un secours d'argent, avec autant de confiance, que s'il n'eût effectivement travaillé que pour le bien de l'Etat. Quoique le Parlement s'intéressât peu dans le succès de l'affaire de Sicile, il crut pourtant pouvoir tirer quelque avantage des besoins du Roi, en profitant de cette occasion, pour procurer, d'une manière solide, l'observation des deux Chartres. Dans cette vûe il répondit au Roi, qu'on lui accorderoit un Subside, à ces deux conditions, que les deux Chartres seroient observées & que le Grand Trésorier, le Grand Justicier, & le Grand Chancelier, seroient nommez par le Parlement, sans pouvoir être destituez que par la même autorité. Mais le Roi n'ayant pas jugé à propos d'accepter ces conditions, prorogea le Parlement jusqu'à la Fête de St. Michel.

Pendant cet intervalle, Henri fut obligé de faire un voyage en Ecosse, pour les intérêts de la Reine sa fille qui se plaignoit de ceux qui gouvernoient le Royaume, pendant la Minorité du Roi son Epoux. La présence du Roi d'Angleterre contribua beaucoup à régler les affaires de ce Royaume qui commençoit à se sentir des désordres ordinaires, pendant une Minorité. Le séjour qu'il fit en Ecosse fut très-court, parce qu'il étoit pressé de retourner en Angleterre, où les affaires de Sicile le rappelloient.

Les sommes que le Pape précédent & celui-ci prétendoient avoir empruntées pour l'affaire de Sicile étoient si excessives, que le Roi se voyoit dans l'impossibilité de satisfaire les Créanciers vrais ou supposez. Alexandre ne l'ignoroit pas; mais comptant que les Anglois & particulièrement le Clergé, étoient responsables pour leur Souverain, il employa tous les moyens imaginables pour tirer de l'argent de ce malheureux Royaume qui étoit déjà si fort épuisé. Il lui fit porter les premiers coups par un Nonce nommé *Rustand* qu'il munit de diverses Bulles dont l'unique but étoit d'exiger de l'argent du Clergé. La première que ce Nonce fit paroître, ordonnoit la levée des Décimes, en Angleterre, en Irlande, & en Ecosse même, tant pour l'usage du Pape que pour celui du Roi d'Angleterre. Cette Bulle étoit conçue en termes qui ne laissoient au Clergé aucun lieu de chicaner sur son exécution. Le Pontife y ordonnoit cette levée, *Nonobstant toutes Lettres, Indults, Privilèges, Exemptions, ou autres Concessions, sous quelque forme, & pour quelque cause que ce pût être, & nonobstant toutes oppositions qui pourroient être imaginées.* Une seconde Bulle donnoit au Nonce le pouvoir de changer le vœu que le Roi avoit fait d'aller à la Terre Sainte, en celui d'entreprendre la Conquête de Sicile: Conquête que le Pape vouloit faire regarder comme bien plus importante que celle de Jerusalem. Henri s'engagea dans ce nouveau, vœu, par un Serment solennel qu'il fit sur les Reliques de St. Edoüard, ainsi qu'il l'avoit fait à l'égard du premier. De plus le Nonce fit prêcher une Croisade contre Mainfroi, comme contre un ennemi du Nom Chrétien, & promit le pardon des péchez à tous ceux qui donneroient du secours au St. Siège contre ce Prince excommunié. La publication de cette Croisade fit peu d'effet en Angleterre



terre. Mais elle en produisit un très-grand dans la Palestine, en ce qu'elle obligea les Chrétiens de ce Pais-là, qui voyoient les secours qui leur étoient destinez, détourner à un autre usage, à faire avec les Sarrafins, une Trêve pour dix ans.

HENRI III.  
1255.

Le Parlement qui avoit été prorogé, étant rassemblé, le Roi y pressa inutilement la demande du Subside. Il avoit eu la précaution de n'envoyer point des sommations à ceux d'entre les Seigneurs qui avoient marqué le plus de fermeté dans la dernière Séance. Mais ce fut de cela même que le Parlement prit occasion de se dispenser de répondre à sa demande. Il prétendit, que selon la teneur de la Grande Chartre, il n'étoit pas obligé de délibérer sur aucune affaire, si tous ceux qui avoient droit d'assister au Parlement n'y avoient pas été appelez. Henri, voyant peu d'apparence à pouvoir tirer de l'argent de cette Assemblée, la congédia, & chercha d'autres moyens pour en recouvrer. Il voulut en emprunter encore du Prince son frere: mais il n'en put rien obtenir. Richard étoit fâché que le Roi se fût indiscrettement engagé dans cette affaire, sans avoir daigné prendre ni ses conseils, ni ceux des autres Grands du Royaume.

Le Parlement se rassemble.

Il ne donne point de réponse au Roi.

Il est dissous.  
Richard refuse de prêter l'argent au Roi son frere.

1256.

Diverses Bulles, pour tirer de l'argent de l'Angleterre.  
M. Paris.

Mais ce que Henri n'avoit pu faire par sa propre autorité, il tâcha de le faire par l'appui du Pape, qui lui prêtoit son secours avec d'autant plus d'ardeur, que c'étoit pour ses propres intérêts. On peut dire hardiment qu'en ce malheureux Siècle, la Cour de Rome avoit perdu toute pudeur. C'est ce qui paroît manifestement dans ce que je vais rapporter. Ce ne sera plus sur le témoignage d'un Historien dont on a tâché de rendre la bonne foi suspecte: mais sur les propres Bulles d'Alexandre IV. qui se trouvent dans les Archives d'Angleterre, selon les copies authentiques qu'on en voit dans le Recueil des Actes Publics. Pour le dire en passant, rien n'est plus propre à réfuter tout ce qu'on a voulu alléguer contre le témoignage de Matthieu Paris, que la conformité qui se trouve entre les Bulles & son Histoire. Ce qu'il y a de plus étrange, dans la conduite d'Alexandre, c'est qu'il n'employoit pas même à la guerre contre Mainfroi, les sommes excessives qu'il tiroit incessamment de l'Angleterre sous ce prétexte. Si l'on confronte ensemble les Histoires d'Angleterre & de Sicile, on trouvera, que dans le tems même que ce Pape épuisoit l'Angleterre d'argent pour la conquête projetée, il laissoit Mainfroi jouir tranquillement de la Couronne sans faire presque aucun effort pour le détrôner. Ainsi la conquête de Sicile n'étoit qu'un leurre dont le Pape se servoit, pour tirer de grosses sommes de Henri, sur l'espérance frivole qu'il lui donnoit de mettre Edmond son fils sur le trône. Dans le Recueil que j'ai souvent cité, on trouve jusqu'à la fin de 1255. diverses Bulles qui font connoître bien clairement avec quelle avidité le Pontife Romain suçoit la misérable Angleterre.

Dans une de ses Bulles, il ordonne à Henri de payer quatre mille livres à l'Evêque de Bologne, pour les frais de la Légation, Comme si la Cour de Rome n'avoit eu elle-même aucun intérêt dans cette affaire.

Act. Publ.  
T. I. p. 547.

Dans un autre du même mois, il confirme le changement du vœu que le Roi avoit fait d'aller à la Terre Sainte, en celui de l'expédition de Sicile, afin que l'argent destiné à faire la guerre aux Sarrafins, servît à payer les dettes contractées pour la conquête de ce Royaume.

Ibid.

Par



HENRI III.

1256.

pag. 549.

Par une autre semblable, adressée à l'Archevêque de Cantorbéri, il fait, de son autorité, le même changement à l'égard du vœu du Roi de Norwége & de ses Sujets. Ensuite, il leur ordonne d'envoyer en Angleterre, pour la prétendue expédition de Sicile, l'argent qu'ils avoient destiné au voyage de la Terre Sainte.

pag. 551.

Un troisième, ordonne à tous ceux d'entre les Anglois, qui ont reçu quelque secours d'argent, pour leur aider à faire le voyage de la Palestine, de le mettre entre les mains de certains Commissaires, pour être employé à l'expédition de Sicile.

*Ibid.*

Quoiqu'il eût déjà confirmé le changement du vœu de Henri, il ne laissa pas de lui accorder, par une Bulle, la vingtième partie des revenus du Clergé d'Ecosse, pour l'employer à l'expédition de la Terre Sainte. Cette Bulle étant postérieure à celle qui avoit changé le vœu du Roi, on ne peut la regarder que comme une véritable supercherie, pour faire accroire aux Ecossois que leur argent seroit employé à la Guerre contre les Infidèles.

*Ibid.*

Ensuite, par une Bulle subséquente, il dispense les Ecossois du vœu qu'ils avoient fait pour la Terre Sainte, à condition qu'ils envoyeroient en Angleterre une certaine somme qui seroit employée à la conquête de Sicile.

pag. 558.

*Ibid.*

Il accordoit la même faveur aux Anglois, par une Bulle datée du mois d'Août de la même année.

Enfin, par une autre du mois d'Octobre, il enjoignoit à son Nonce, de contraindre les Prélats Anglois, de donner au Roi les Décimes qui lui avoient été accordées, pour payer les dettes contractées depuis son engagement avec Innocent IV.

Si toutes ces Bulles ne se trouvoient pas en original dans les Archives d'Angleterre, on auroit de la peine à se persuader, que le Vicaire de Jesus-Christ eût été assez peu Chrétien, pour préférer sa propre querelle à celle de Dieu; car c'est là l'idée qu'on avoit alors des Croisades contre les Infidèles. On ne peut voir encore, sans étonnement, qu'Alexandre ait conçu le dessein de faire payer aux Ecossois, aux Norwégiens, qui habitent une des extrémités de l'Europe, les frais de la querelle qu'il avoit avec la Maison de Suabe, pour un Royaume qui en occupe l'autre extrémité. Mais si ce que l'Historien ajoute est vrai, de quoi pourtant il n'y a presque pas lieu de douter, on n'aura pas beaucoup de peine à comprendre, que pour recouvrer de l'argent, il n'y avoit point de moyen, quelque injuste qu'il fût, qui ne semblât bon à ce Pape.

Les sommes empruntées au nom du Roi montoient en Capital, selon le compte du Pape, à 13540. marcs d'argent, sans y comprendre les intérêts. Alexandre n'ignoroit pas que les revenus ordinaires du Roi suffisoient à peine pour la dépense de sa Maison, & que par conséquent il étoit impossible de prendre là-dessus de quoi satisfaire les prétendus Créanciers. Pour tirer le Roi de cet embarras, il lui fit trouver bon, que toutes les levées d'argent extraordinaires qui se feroient dans son Royaume, fussent appliquées à cet usage, moyennant quoi, il se chargea de trouver lui-même les moyens de lever l'argent qui leur étoit nécessaire. Ce n'étoit pas tant dans les bourses du Peuple ou des Seigneurs, qu'il falloit fouiller, que dans celles du Clergé. Outre que celui-ci étoit fourni de plus d'argent comptant, il avoit bien plus de do-

cilité



cilité à l'égard du Pape, que le Peuple n'en avoit pour le Roi. Ainsi, afin d'obliger le Clergé à payer la plus grande partie de cette dette, Alexandre se servit d'un moyen extraordinaire, qui lui fut suggéré par l'Evêque de Héréford. Il fit faire un grand nombre de billets obligatoires, par lesquels chaque Membre du Clergé d'Angleterre reconnoissoit avoir reçu d'un tel Marchand de Sienne, de Florence, ou de quelqu'autre endroit d'Italie, la somme de --- pour les besoins de son Eglise, & s'obligeoit à la payer dans un certain tems. Cela fait, on entreprit de contraindre chaque Particulier de signer une de ces promesses, comme si effectivement il avoit emprunté ce qu'elle contenoit. Tyrannie d'une telle nature, qu'il seroit difficile d'en trouver des exemples parmi les Tyrans les plus renommez.

Pour exécuter ce dessein, Rustand fit assembler tous les Prélats du Royaume, & leur fit sçavoir que l'intention du Pape étoit, que chaque Membre du Clergé signât une de ces promesses, & s'engageât à payer la somme qu'elle contenoit, dans un tems assez court sur peine d'excommunication. Cette proposition surprit tellement les Prélats, que l'Evêque de Londres ne pût s'empêcher de dire tout haut, qu'il perdrait plutôt la tête, que de se soumettre à une telle tyrannie. L'Evêque de Worcester en dit tout autant, & enfin on donna pour réponse à Rustand que le Clergé d'Angleterre ne vouloit point se rendre Esclave du Pape. Le Nonce se plaignit au Roi d'une réponse si fière, & lui fit entendre que l'Evêque de Londres étoit l'auteur de la désobéissance du Clergé. Henri qui n'étoit pas moins irrité que le Nonce, s'emporta contre cet Evêque, & lui dit que puisqu'il ne craignoit pas de s'attirer son indignation, aussi bien que celle du Pape, il en ressentiroit bien-tôt les effets. Cette menace n'ayant pas été capable d'épouvanter le Prélat, il répondit, *qu'il sçavoit bien que le Roi & le Pape étoient plus puissans que lui, mais que si on lui ôtoit sa mitre, il prendroit un casque en sa place.* Cependant cette fermeté ne fut pas capable de faire désister le Nonce de son projet. Avec le secours de l'Evêque de Héréford, il sema la discorde parmi les principaux Membres du Clergé, en caressant les uns, en intimidant les autres, & en faisant intenter contre quelques-uns des accusations sur lesquelles il prenoit occasion de les excommunier. Ces Censures étoient d'autant plus redoutables, que si dans quarante jours ils ne demandoient pas leur absolution, laquelle ils ne pouvoient obtenir qu'en se soumettant à la volonté du Pape, tous leurs revenus étoient confisquez.

Mais ce que le Pape & le Roi pouvoient tirer de quelques Particuliers, par ces voyes violentes, ne pouvoit pas faire une somme assez considérable, pour subvenir à leurs besoins. Il falloit avoir le consentement de tout le Clergé, pour faire signer toutes les promesses, sans quoi ce n'étoit pas la peine de commettre des injustices si criantes. Rustand assembla donc encore une fois les Prélats pour cette affaire. Mais l'absence de l'Archevêque de Cantorbéri, qui étoit hors du Royaume, & la vacance du Siège d'Yorck, fournirent aux Prélats un prétexte de demander un délai qu'on ne pût leur refuser. Ils espéroient que le tems amèneroit quelque changement favorable qui les exempteroit de payer l'argent qu'on leur demandoit. Mais la conduite du Nonce devoit bien leur faire perdre cette espérance. Il se mettoit en fureur contre ceux qui propofoient des difficultez sur cette affaire, & trouvoit fort étrange qu'on

HENRI III.  
1256.  
Etrange  
moyen em-  
ployé par le  
Pape, pour  
tirer de l'ar-  
gent du  
Clergé.  
M. Paris.



HENRI III.  
1256.

osât le moins du monde s'opposer à la volonté du Pape. Un Agent du Clergé, nommé Leonard, ayant voulu insister sur l'injustice de ce que le Pape demandoit, Rustand lui ordonna de dire s'il parloit de lui-même, ou de la part des Prélats. Ensuite, il mit par écrit les propres paroles de l'Agent, disant qu'il vouloit informer le Pape de la maniere insolente dont il s'étoit exprimé. Un autre Ecclésiastique ayant voulu aussi parler un peu librement sur la même matière, le Nonce lui dit d'un ton furieux, que s'il n'avoit pas de la considération pour les Prélats, il ne lui laisseroit pas un cheveu à la tête.

Le délai accordé au Clergé étant expiré, tous les Prélats du Royaume, avec les Archidiacres qui représentoient le Clergé inférieur, se rendirent à Londres pour y tenir leur Assemblée. Comme ce n'étoit que pour cette seule affaire qu'ils s'assembloient, dès le premier jour Rustand y renouvela ses instances. Le Clergé répondit, parla bouche de Leonard son Agent, que sa pauvreté ne lui permettoit pas de consentir à la demande du Pape, vû qu'elle n'étoit fondée ni sur la Raison, ni sur aucune apparence de Justice. Le Nonce répondit, qu'il n'y avoit point d'injustice dans ce que le Pape prétendoit, puisque toutes les Eglises lui appartenant, il pouvoit faire de leurs revenus ce qu'il jugeoit à propos. Cette prétention extraordinaire fut relevée par Leonard qui lui répondit, que véritablement on pouvoit dire en quelque maniere que toutes les Eglises appartenoiennent au Pape pour les protéger & pour les défendre, mais non pas quant à la propriété. Tout de même, ajouta-t-il, qu'on dit en Angleterre que tout est au Roi; mais que personne ne s'étoit jamais avisé de dire que le Roi fût propriétaire de tous les biens de ses Sujets: Qu'ainsi à l'égard des biens de l'Eglise, jamais on ne pourroit faire voir que l'intention des Donateurs fût de les donner au Pape. Cette réponse ne fit qu'irriter encore plus le Nonce, qui pourtant ne jugea pas à propos de disputer & d'argumenter plus longtems. Il se contenta de crier d'un ton menaçant que chacun eût à parler pour soi-même, & que le Pape vouloit être informé des sentimens de chaque Particulier. Il vouloit par-là intimider l'Assemblée: mais ses manieres violentes produisirent un effet tout contraire à son intention. Les Prélats, indignez de se voir ainsi traités, répondirent unanimement, qu'ils ne pouvoient ni ne vouloient se soumettre à une exaction si injuste; que c'étoit-là leur dernière résolution, & qu'ils étoient prêts à souffrir la mort pour cette cause bien plus juste que celle pour laquelle le Bienheureux Thomas Becket avoit souffert le martyre. Le Nonce voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir par ses menaces, prit le parti de s'adoucir, en disant, qu'il vouloit aller lui-même rendre compte au Pape des difficultez qui se rencontroient dans l'exécution de ses ordres. Le Clergé députa aussi de son côté le Doyen de S. Paul, pour informer le Pontife des raisons de son refus. Pour finir tout d'une suite cette affaire à laquelle je n'ai pas dessein de revenir, je rapporterai ici la modification que le Clergé obtint enfin de la Cour de Rome, après de longues sollicitations. Comme le Pape prétendoit, que les sommes dont il s'agissoit avoient été réellement empruntées pour le service du Roi & de l'Eglise, il ordonna, que chaque Membre du Clergé en payeroit sa part à proportion de ses revenus: mais que ce que chacun payeroit seroit défalqué des Décimes, qui dans la suite, seroient accordées au Roi.

Après



Après cette décision, ne voulant plus rien écouter, le Clergé se vit contraint de payer des sommes qu'il n'avoit pas empruntées, & au paiement desquelles on l'avoit engagé, sans qu'il en fût rien.

HENRI III.  
1256.

Quelque tems après, le même Nonce fit assembler tous les Abbez de Citeaux, & leur demanda le revenu d'une année de leurs laines pour subvenir aux besoins du Pape & du Roi. Ils répondirent qu'ils ne pouvoient accorder cette demande, que sur une délibération du Chapitre général de leur Ordre. Cette réponse ne satisfaisant pas le Prélat Italien, il se mit en fureur, & jura, que s'il ne pouvoit les fléchir tous ensemble, il les traiteroit d'une telle manière, chacun en particulier, qu'il les contraindrait d'obéir. L'effet suivit de près la menace. Sur des fautes légères ou imaginaires, il les attaqua l'un après l'autre, & les fit condamner à des grosses amendes. Mais cet Ordre trouva de si puissans protecteurs auprès du Pape, que le Nonce eut ordre de les laisser en repos.

Le Noncé  
attaque les  
Abbez de  
Citeaux.

Art. Pub. T.  
I.

La tyrannie que la Cour de Rome exerçoit contre le Clergé d'Angleterre, étoit si étrange, qu'il semble que l'Horien qui rapporte tous ces faits, ait craint qu'on ne le soupçonnât de les avoir inventez, s'il n'en donnoit pas une preuve convainquante. C'est sans doute dans cette pensée qu'il a inséré dans son Histoire une Bulle entière d'Alexandre IV. qui fait voir qu'il ne s'étoit rien fait dans l'affaire des Billets, que par ses ordres exprès. Cette Bulle qui est adressée à Rustaud, finit par ces mots: *Vous prendrez soin d'informer le Roi, que tout cela procède de notre volonté. C'est pourquoi nous vous marquons par ces Présentes, que chaque Abbé & chaque Prieur sera tenu de payer. Le Prieur & le Monastere de Durham, cinq cens marcs, celui de Bath, quatre cens, celui de Thornei, quatre cens, &c. -- Donné à Anagnia, le X. des Calendes de Juillet, la seconde année de notre Pontificat.*

Bulle d'Alexandre IV. qui justifie ce qui a été rapporté touchant les Billets, M. Paris.

Revenons présentement au Roi, qui ne sollicitoit pas avec moins d'ardeur, les secours qu'il avoit demandez aux Seigneurs, pour mettre le Prince son fils sur le Trône de Sicile. L'Archevêque de Messine étoit venu exprès de Rome, pour appuyer cette demande, portant aux Seigneurs, des Lettres du Pape qui les exhortoit fortement à donner satisfaction au Roi. Mais l'empressement du Pape, & les vives sollicitations de l'Archevêque de Messine faisoient un effet tout contraire à leurs desseins. Car on voyoit très-clairement, que le Subside qui étoit demandé devoit être mis entre les mains du Pape, sans quoi, il ne se feroit pas donné de si grands mouvemens. D'ailleurs le Parlement ne pouvoit se résoudre à permettre qu'on levât des troupes pour les envoyer en Italie, comme le Pape & le Roi le souhaitoient, persuadé qu'il étoit que ce seroit les exposer à une ruine certaine. Ces considérations le portèrent à refuser au Roi le secours qu'il demandoit. Pour justifier son refus, il lui présenta une Adresse qui en contenoit les raisons. I. La difficulté de l'entreprise projetée. II. La pauvreté du Royaume. III. La crainte d'une invasion de la part des Etats voisins, si les forces du Royaume étoient envoyées si loin. IV. Que ce projet s'étoit fait, sans consulter le Parlement. V. Enfin, que les conditions attachées au don de la Sicile, laissoient au Pape la liberté de se rétracter quand il le jugeroit à propos, ce qui n'étoit pas réciproque.

Le Parlement refuse de l'argent au Roi.

Raisons de son refus.

Le Roi ne se contentoit pas de demander à son Parlement, un secours extraordinaire. Il prétendoit encore que le Corps du Clergé en particulier fût

Henri veut que le Cler-



HENRI III.  
1256.

général-  
ne pour lui.  
Le Clergé  
refuse ;  
mais il y  
est con-  
traint.

Guerre de  
Galles.

Excès du  
Roi en fa-  
veur de ses  
Freres ute-  
rins, & des  
Parens de  
la Reine.

Le Pape  
presse le  
Roi de lui  
envoyer de  
l'argent &  
le menace.

Le Prince  
Edouard  
ratifie les  
Conven-  
tions faites  
touchant la  
Sicile.

Le Roi in-  
forme le  
Pape, que  
les Grands  
n'approu-  
vent pas ces  
Conven-  
tions.

Le Pape  
envoie un  
nouveau  
Nonce en  
Angleterre.

caution des sommes que le Pape prétendoit lui être encore dûes, & qu'il consentit que les Décimes accordées pour trois ans fussent continuées pendant cinq autres années. Ces demandes étoient si excessives, que le Clergé ne put se résoudre à les accorder. Mais on n'avoit pas les mêmes égards pour les Seigneurs Ecclésiastiques que pour les Temporels. Le Pape n'eut pas plutôt parlé d'un ton absolu, par la bouche de son Nonce, que le Clergé mollit tout à coup, & donna au Roi la plus grande partie de ce qu'il avoit demandé.

Quelques considérables que fussent les sommes qu'on avoit depuis peu tirées du Royaume, Henri ne laissoit pas de continuer ses exactions, tant sur les habitans de Londres que sur le reste du Peuple. Il fit même sentir les effets de son avidité aux Gallois qu'il regardoit comme ses Sujets, depuis qu'ils étoient devenus ses Vassaux. Les injustices qu'il leur fit, sous divers prétextes, ayant enfin poussé leur patience à bout, ils eurent recours aux armes, & firent des courses sur les frontières d'Angleterre, d'où ils emportèrent un riche butin. Le Prince Edoüard voulut se mettre en devoir de les aller châtier; mais il ne lui fut pas possible de lever des troupes suffisantes pour arrêter leurs progrès. Les finances du Roi étoient tellement épuisées, tant par le Pape, que par ses propres Favoris, que ne pouvant fournir aux dépenses de cette Guerre, il se vit contraint de souffrir que les Gallois pillassent impunément les frontières de ses Etats. Son aveuglement pour ses freres uterins, & pour les Parens de la Reine étoit prodigieux. Il ne se contentoit pas de leur faire des dons immenses qui le mettoient hors d'état de défendre son Royaume, il leur permettoit de faire mille exactions sur ses propres Sujets, en défendant au Grand Chancelier d'expédier aucun Ordre qui pût leur porter du préjudice.

Cependant le Pape n'étoit pas encore content des grandes sommes qu'il avoit tirées d'Angleterre. Il pressoit continuellement le Roi de lui envoyer de l'argent, le menaçant d'annuler le don de la Sicile, s'il ne se hâtoit d'exécuter tout ce qu'il avoit promis. Henri s'excusa de n'avoir pu encore envoyer des troupes en Italie, avec un Général Anglois, sur ce que, bien loin de pouvoir fournir à cette nouvelle dépense, il ne se trouvoit pas en état d'achever le paiement des sommes que le Pape lui demandoit. Mais pour lui donner quelque satisfaction, il lui envoya cinq mille marcs, & ordonna au Prince Edoüard son fils, qui devoit lui succéder, de ratifier les Conventions faites touchant la Sicile. Dans une autre Lettre qu'il lui écrivit sur ce sujet, il l'informoit que les Grands de son Royaume refusoient de souscrire aux conditions qu'on avoit exigées de lui, les trouvant trop peu raisonnables (1), particulièrement depuis que les affaires de Sicile avoient changé de face par la trahison du Marquis de Hoemburch. Dès que le Pape sçut que les Grands commençoient à murmurer, il crut devoir se hâter de tirer de l'Angleterre tout ce qu'il en pouvoit espérer, prévoyant bien que le manège qu'il faisoit ne pouvoit pas durer long-tems. Dans ce dessein il envoya en Angleterre un Nonce nommé *Jean de Die*, chargé de diverses Bulles qui tendoient toutes à procurer de l'argent au Roi, afin qu'il en pût payer les prétendues dettes du Pape. Par la première il ordonnoit aux Evêques de payer exactement les Décimes accordées au Roi, *Nonobstant toutes Lettres, tous Indults, ou Privilèges quelconques.* Selon

les

(1) Ces Conventions se trouvent à la fin du I. Tome des Actes Publics, parmi les Actes émis.



les apparences , la déduction qu'il leur avoit auparavant permis de faire , fut rendue inutile par cette clause. Une autre Bulle accordoit au Roi , pour le voyage de la Terre Sainte , dont il l'avoit déjà dispensé , tous les revenus des Bénéfices vacans. Par une troisième il lui donnoit tous les revenus des Ecclésiastiques qui ne résidoient pas dans leurs Bénéfices. Une quatrième lui accordoit les Décimes de tous les revenus Ecclésiastiques de son Royaume selon leur vraie estimation , au lieu qu'auparavant on les évaluoit suivant les anciennes taxes. Une cinquième ordonnoit à Rustand d'adjuger au Roi les biens immeubles des Ecclésiastiques qui mouroient sans faire testament. Par une sixième , il ordonnoit au même Nonce , de taxer lui-même tous les Ecclésiastiques du Royaume , pour le secours qu'ils devoient donner au Roi , *Nonobstant tous privilèges accordez par ses Prédécesseurs , & toutes exemptions ou oppositions qui pourroient être faites.* Une septième excommunioit tous les Prélats qui n'auroient pas payé leurs Décimes dans un certain tems. Il y en avoit encore quelques autres dont il n'est pas nécessaire de faire mention : puisqu'elles tendoient toutes au même but. C'étoit toujours les instances des Créanciers Siennois & Florentins qui servoient de prétexte à ces vexations. Quoique ces dettes eussent dû être plus que payées par toutes les levées d'argent qui s'étoient faites en Angleterre pour ce sujet , c'étoit une Hydre dont les têtes se renouvelloient incessamment.

Il sembloit que , sous ce malheureux Regne , un concours de malignes influences se fût rencontré en Angleterre pour en réduire les habitans à la mendicité. Tout contribuoit à leur misère , & les événemens qui en paroissoient les plus éloignez , se trouvoient enfin tendre au même but. Guillaume , Comte de Hollande & Roi des Romains , ayant été tué en Frise , les Princes Electeurs de l'Empire se partagerent sur l'élection d'un nouveau Roi des Romains. Les uns , qui faisoient le plus grand nombre , donnerent leurs voix à Richard frere du Roi d'Angleterre , & les autres élurent Alphonse Roi de Castille. Richard , plus diligent que son Compétiteur , alla incontinent se faire couronner à Aix la Chapelle , & soutenir ses droits par sa présence en Allemagne , pendant qu'Alphonse se contentoit d'agir par ses Ambassadeurs. Cependant le premier n'eût aucun avantage sur son Concurrent , que celui d'être couronné : honneur , qu'il acheta si chèrement , qu'Alphonse auroit été bien fâché de l'acquérir à ce prix. On prétend que Richard fit passer en Allemagne sept cens mille livres sterling d'argent comptant , somme prodigieuse pour ce temps-là , qui jointe à toutes celles que le Pape avoit tirées du Royaume , y produisit un extrême disette d'argent. Le petit peuple en souffrit extraordinairement , parce que , la récolte n'ayant pas été abondante , il ne se trouvoit pas en état d'acheter des vivres qui étoient devenus fort chers. Tous ces maux ne touchoient point le cœur du Roi. Toujours entêté de son projet touchant la Sicile , il pressa de nouveau le Clergé de lui accorder un Subside , celui de l'année précédente n'ayant pas même suffi , comme il l'assuroit , à payer ses dettes. Comme il s'attendoit bien à trouver de grandes oppositions de la part des Prélats , il mena dans leur Assemblée le Prince Edmond son fils , habillé à la Sicilienne , s'imaginant que charmez comme lui de cette vûe , ils ne pourroient se défendre de lui accorder ce qu'il demandoit. Mais ce moyen n'auroit pas eu beaucoup de vertu , si les Pré-

HENRI III.

1256.

avec diver-

ses Bulles.

Aff. Publ.

T. I. p. 595.

pag. 597.

Ibid.

pag. 591.

Ibid.

pag. 601.

pag. 607.

1257.

Le Prince Richard est élu Roi des Romains.

Il fait passer une grosse somme en Allemagne.

Le Roi pressa encore le Clergé de lui accorder un nouveau secours d'argent.

Math. Paris.

Le Clergé est contraint de l'accorder.



HENRI III.  
1257.

Continua-  
tion de la  
Guerre de  
Galles.

Henri est  
battu.

Il demande  
au Roi de  
France la  
restitution  
de la Nor-  
mandie &  
autres Pro-  
vinces.

Le Roi de-  
mande au  
Pape, qu'il  
adoucisse  
les Con-  
ventions  
touchant la  
Sicile.  
*Ast. Publ. T.  
I. pag. 624.*

Il veut re-  
noncer à  
cette Cou-  
ronne.  
Le Pape en-  
voye un  
nouveau  
Nonce avec  
de nouvel-  
les Bulles.  
*pag. 628.*  
Bulle pour  
tirer de l'ar-  
gent du  
Clergé.  
*pag. 640.*

lats n'eussent été encore intimidés par le Nonce, qui les contraignit par ses menaces, d'accorder au Roi un don de quarante deux mille livres sterling.

A tous les maux qui affligèrent l'Angleterre, pendant le cours de cette année, il faut encore joindre la Guerre de Galles, qui se continuoît avec beaucoup de vigueur de la part des Gallois, mais très foiblement du côté de l'Angleterre. Le Prince Edoïard, qui avoit entrepris de châtier ce Peuple inquiet, avoit même été obligé de se retirer de devant eux, avec quelque perte. Les progrès qu'ils faisoient tous les jours, obligèrent enfin le Roi à marcher contre eux. Mais à son approche, ils se retirèrent sur leurs montagnes, après avoir eux-mêmes fait le dégât de leurs frontières, & par là Henri se vit arrêté, sans pouvoir passer plus avant. Mais ce ne fut pas encore tout. Dans le temps qu'il croyoit les Gallois éloignés & saisis de peur, ils sçurent si bien profiter de sa négligence, qu'ils le surprirent & taillèrent en pièces une bonne partie de son armée; après quoi, il ne pensa plus qu'à se retirer.

On ne sçauroit s'empêcher d'être surpris, qu'en de semblables conjonctures, Henri s'avisât de vouloir faire peur au Roi de France. Néanmoins, sans considérer l'impuissance où il étoit, il lui envoya des Ambassadeurs, pour lui demander la restitution de la Normandie & des autres Provinces de France enlevées aux Anglois. On ne sçait ni dans qu'elle vue, ni par quel motif, il renouvela cette prétention, d'une manière si fière & si hautaine, qu'on auroit dit que ses affaires étoient au plus haut point de prospérité, & qu'il se sentoît en état de soutenir cette bravade. Louis qui connoissoit ses affaires mieux que lui-même, s'abstint pourtant de l'insulter, se contentant de refuser sechement une demande faite si mal à propos.

Cependant le Nonce Rustand qui étoit allé à Rome pour y prendre de nouvelles Instructions, retourna bien-tôt en Angleterre, muni du pouvoir d'excommunier le Roi, si, selon ses engagements, il ne se résolvoit promptement à entreprendre la Conquête projetée. Henri surpris de cette menace, & ne sçachant plus de quel côté se tourner, pour satisfaire le Pape, fit agir Edmond son fils qui demanda humblement qu'il plût au Pontife d'adoucir les conditions sous lesquelles il avoit accepté le don de la Sicile. Cette requête n'ayant pas produit un grand effet, Henri se vit enfin dans la nécessité de nommer des Ambassadeurs, pour aller à Rome renoncer, au nom du Prince son fils, au don de cette Couronne chimérique qui lui avoit déjà tant coûté. Mais ce n'étoit pas-là ce que le Pape demandoit. Bien loin de vouloir recevoir cette renonciation, il envoya un nouveau Nonce nommé *Arlot* à qui il donna pouvoir de faire quelque changement aux Conventions faites sur cette affaire. Mais en même tems, il lui ordonna de faire tous les efforts possibles pour engager le Roi de plus en plus, en lui accordant de nouvelles grâces qui ne lui coûtoient rien, puisque c'étoit toujours au dépens du Clergé. Dans cette vue, il chargea son Nonce de publier une nouvelle Bulle, par laquelle il étoit enjoint aux Prélats de payer les Décimes accordées au Roi, sous peine d'excommunication; *Nonobstant toutes oppositions, tout appel, & toutes Lettres impétrées, ou à impetrer, de quelque teneur qu'elles fussent.* Ce qu'il y a de plus étrange, & qu'on a de la peine à concevoir, c'est que de si prodigieuses sommes envoyées au Pape, non seulement n'avoient rien avancé pour la conquête



quête de la Sicile, mais que même il n'y en avoit pas la moindre petite partie d'employée à cet usage, puisque, depuis la déroute de Nocera, le Pape n'avoit point d'armée sur pied. Outre les Décimes que le Clergé avoit souvent payées, & les autres Subsidies qu'il avoit accordez au Roi pour ce sujet, le Parlement avoit encore fourni des secours considérables, sans qu'on pût voir le fonds de ce gouffre qui absorboit toutes les richesses des Anglois. Le Clergé gémissoit de se voir ainsi opprimé; le Peuple ne murmuroit pas moins de son côté, quand il considéroit, que tant d'argent levé en Angleterre, & qui, comme on l'assuroit, montoit à plus de neuf cens cinquante mille marcs d'argent, ne fût pas capable d'assouvir l'avarice du Pape, & que ce fut toujours à recommencer.

Il n'étoit pas possible que tant d'oppressions ne lassassent enfin la patience des Anglois. Les Seigneurs se trouvoient encore plus lésés que le Peuple, en ce que les Charges les plus considérables, auxquelles ils croyoient avoir seuls droit de prétendre, étoient possédées par des Etrangers. C'est là pour l'ordinaire ce qui excite le zèle des Grands : c'est ce qui leur fait prendre en main avec tant d'ardeur les intérêts du Public. Si leur intérêt particulier ne s'y trouve joint, en vain s'attendra-t-on que les Grands exposent leurs biens & leurs vies, pour maintenir la Liberté d'un Peuple opprimé. C'est une remarque dont aucune Nation en particulier ne doit se tenir offensée, puisqu'elle convient à tous les tems & à tous les lieux. Les Seigneurs qui vivoient alors en Angleterre n'étoient pas d'un autre caractère. Le crédit des Etrangers, & les richesses qu'ils possédoient étoient le principal grief des Barons, & le véritable motif de leurs plaintes. S'ils faisoient valoir quelques autres abus, c'étoit parce qu'ils n'en profitoient pas eux-mêmes, ou afin de mettre le Peuple dans leur parti. Ils avoient cru jusqu'alors pouvoir engager le Roi à changer de conduite, en le liant par des sermens solennels. Mais ils s'aperçurent enfin qu'il n'étoit pas possible de s'assurer de ce *Prothée*, comme l'appelle un Historien, s'ils ne se servoient de moyens plus violens que ceux qu'ils avoient employez jusqu'alors. Dans cette pensée ils commencerent à tenir entre eux des Conférences secrettes, où ils chercherent les expédiens les plus propres pour réformer le Gouvernement, & sur tout, pour en exclurre les Etrangers. Le Roi leur fournit bien-tôt une occasion d'exécuter leurs desseins, en convoquant un Parlement auquel il demanda, comme à l'ordinaire, un puissant secours pour l'affaire de Sicile : car pour le voyage de la Terre Sainte, il ne s'en faisoit plus aucune mention. Le Parlement, selon la résolution que les principaux des Barons avoient déjà prise entre eux, au lieu de lui accorder ce qu'il demandoit, lui fit des plaintes très-fortes sur la violation de ses promesses, & généralement sur tous les abus dont nous avons eu occasion de parler pendant tout le cours de ce Règne. Henri, comprenant que la fierté seroit inutile en cette occasion, voulut tenter le vieux moyen d'appaîser les Seigneurs, en se reconnoissant coupable, & en promettant de corriger les abus. Mais pour cette fois ils ne furent pas si crédules. Ils lui dirent nettement, que, sans s'en rapporter à lui, ils avoient dessein de réformer eux-mêmes le Gouvernement, d'une manière à n'avoir plus à craindre son manque de foi. Ainsi, sous prétexte des difficultez qui se trouvoient dans cette affaire, il prorogea le Parlement, & marqua la

HENRI III.  
1257.

1258,  
Les Barons  
commen-  
cent à pren-  
dre des me-  
sures contre  
le Roi.  
M. Paris.

M. Paris.

Le Roi de-  
mande de  
l'argent au  
Parlement  
qui se plaint  
de sa con-  
duite.

Les Barons  
forment le  
projet de ré-  
former le  
Gouverne-  
ment.

ville



HENRI III.  
1258.  
Le Parle-  
ment est a-  
journé à  
Oxford.

Le Roi s'en-  
gage à con-  
sentir à la  
réforma-  
tion.

Parlement  
d'Oxford.  
On choisit  
vingt qua-  
tre Com-  
missaires  
pour faire  
un Régle-  
ment.

Articles de  
ce Régle-  
ment.

Observa-  
tion sur le  
droit des  
Communes

ville d'Oxford, pour le lieu de la prochaine Assemblée. Cependant comme il craignoit, que durant cet intervalle les Barons ne fissent des préparatifs, qu'il ne se sentoit pas en état d'empêcher, il leur promit positivement qu'aussitôt qu'ils seroient rassemblez, il se joindroit à eux pour travailler à la réformation qu'ils désiroient. Il leur donna même un Ecrit signé de sa main, par lequel il consentoit que les Articles en fussent dressés par vingt-quatre Seigneurs dont il en choisiroit douze, & promettoit de se soumettre à tout ce qui seroit réglé par ces Commissaires. Pour donner plus de force à cet Ecrit, il voulut que le Prince Edoüard le signât aussi bien que lui, afin qu'ils demeurassent convaincus de sa bonne foi. On avoit été si souvent abusé par de semblables promesses, qu'on ne pouvoit se persuader que celle-ci fût plus sincère. Sans s'arrêter aux protestations du Roi, les Seigneurs leverent des troupes, & dans le tems marqué, ils se rendirent à Oxford bien accompagnés, & résolus d'obliger le Roi à leur tenir sa parole. La première affaire, à quoi on travailla dans cette Assemblée, fut l'élection des vingt-quatre Commissaires qui devoient dresser les Articles pour la réformation proposée. Le Roi en choisit douze; les douze autres furent élus par les Seigneurs, qui mirent Simon de Montfort Comte de Leicester à la tête de ce Conseil. L'élection étant faite, les Vingt-quatre dressèrent quelques Articles, auxquels le Parlement se réserva le droit d'ajouter, de tems en tems, ceux qu'il jugeroit nécessaires au bien de l'Etat. Voici en substance ce qu'ils contenoient.

I. Que le Roi confirmeroit la Grande Chartre qu'il avoit tant de fois jurée sans aucun effet.

II. Qu'on donneroit la Charge de Grand-Justicier à un homme capable & intègre, qui administreroit la Justice, tant aux pauvres qu'aux riches, sans distinction.

III. Que le Grand Chancelier, le Grand Trésorier, les Juges, & autres Officiers & Ministres publics, seroient choisis tous les ans par les Vingt-quatre.

IV. Que la garde des Châteaux & de toutes les Places fortes seroient remises à la discrétion des Vingt-quatre, qui en chargeroient des personnes de confiance, & affectionnées à l'Etat.

V. Que ce seroit un crime capital, pour quelque personne que ce fût, & de quelque rang qu'elle pût être, que de s'opposer directement ou indirectement à ce qui seroit ordonné par les Vingt-quatre.

VI. Que le Parlement s'assembleroit au moins une fois tous les trois ans, afin de faire les Statuts qui seroient jugés nécessaires pour le bien du Royaume.

Il est certain que douze Députés des Communes assistèrent à ce Parlement, Mais si ce fut par grace ou de droit, je veux dire si ce fut une nouveauté, ou si les Communes avoient des Députés pour les représenter dans les précédens Parlemens, c'est ce que je n'oserois prendre sur moi de décider, puisque les Anglois n'en conviennent pas entre eux. Cependant comme dans une dispute de cette nature il est difficile de s'empêcher de pancher vers une des opinions, je ne ferai pas difficulté de me ranger dans le sentiment de ceux qui croient, que c'est ici la première fois que les Députés des Communes ont été admis dans le Parlement. En effet, si le droit des Communes eût été bien



bien établi dans le tems dont nous parlons, ce feroit une chose assez surprenante, qu'elle n'eût nommé que douze Députés, pour tout le Royaume. De plus, tous les Historiens conviennent que ces douze n'étoient pas du Corps des Communes, mais des Seigneurs qualifiés Feudataires immédiats de la Couronne. Ajoutons encore, qu'il seroit bien étonnant, si les Communes avoient eu ce droit auparavant, que les Historiens ne les eussent jamais distinguées de la Noblesse. Cependant, parmi tant d'Auteurs, qui, depuis le temps de la Conquête jusque vers la fin du Regne de Henri III. ont parlé des Parlemens, il ne s'en trouve aucun qui ait distingué les Communes, comme faisant un Corps à part, ou une Chambre séparée dans le Parlement. Enfin, on peut ajouter, comme un préjugé qui n'est pas favorable à l'ancienneté du droit des Communes, qu'en France ce ne fut que sous le Regne de Philippe le Bel, que le *Tiers-Etat* fut admis dans l'Assemblée des Etats Généraux, ainsi que Pasquier l'assure. Quoi qu'il en soit, comme c'est de cette Assemblée, & d'une autre dont je parlerai tout à l'heure, que quelques uns tirent la première origine du droit des Communes, il a été nécessaire d'en informer le Lecteur.

HENRI III.  
1258.

Le Parlement ayant approuvé les Articles dressés, par les vingt-quatre Commissaires, le Roi se vit obligé d'y donner son consentement, & de faire expédier tous les ordres nécessaires pour leur exécution. Le Prince Edoüard jura aussi solennellement qu'il les observeroit & les feroit observer de tout son pouvoir. C'est ainsi que Henri, pour avoir trop négligé ses Sujets, se vit enfin réduit à partager avec eux le Gouvernement de son Royaume, ou plutôt de le leur abandonner tout entier. Peut-être auroit-il évité ce malheur, s'il avoit moins suivi les directions de la Cour de Rome, qui fut certainement la principale cause de sa disgrâce. Mais en ce tems-là, il étoit difficile de tenir à cet égard un juste milieu. Le Roi Jean se perdit pour avoir voulu résister trop vigoureusement au Pape, & celui-ci, pour s'être rendu son esclave.

Les Articles dont on étoit convenu, qui furent appelez les *Statuts* ou les *Expédiens d'Oxford*, trouverent d'abord quelque opposition. Le Comte de Warren refusa de les signer : le Prince Edoüard, qui ne les avoit jurez qu'à regret, cherchoit à s'en dédire : Henri, Fils du Roi des Romains, protestoit hautement, qu'ils étoient sans force, jusqu'à ce que le Roi son Pere, qui étoit alors en Allemagne, les eût approuvés. Cette protestation lui attira une réponse très-mortifiante de la part du Comte de Leicester. Sans ménager sa qualité, ce Seigneur lui dit nettement, que si le Roi son Pere refusoit de se joindre aux Barons, dans le Règlement qui venoit d'être fait, il ne conserveroit pas la possession d'un seul arpent de terre dans le Royaume. Mais la plus grande résistance vint de la part des Etrangers, & particulièrement des Freres uterins du Roi, & des Parens de la Reine. Principalement Guillaume, élu Evêque de Valence, s'y trouvoit très-intéressé, parce qu'il dispoit proprement de toute l'Autorité Royale qu'on avoit pris soin de borner par ces *Statuts*. Aussi déclara-t'il hautement qu'il ne livreroit point les Châteaux qu'il avoit en garde. Mais le Comte de Leicester, qui étoit d'un naturel impétueux lui répondit sur le champ, qu'il les livreroit, ou qu'il lui en coûteroit la tête. Cette menace ayant été approuvée des autres Seigneurs,

Oppositions  
à ces Statuts.

Les Etrangers sont



HENRI III.  
1258.  
chassés du  
Royaume.

les Poitevins prirent la résolution d'aller se renfermer dans Winchester, voyant bien, qu'ils n'étoient pas en état de s'opposer au torrent. Leur évafion ne fut pas plutôt connue, que les Barons monterent à cheval pour les poursuivre : mais il ne leur fut pas possible de les atteindre. Cependant, comme dans une semblable conjoncture, il étoit difficile que des Etrangers, aussi généralement haïs que ceux-ci, pussent trouver une protection assez puissante, ils consentirent à quitter le Royaume, pourvu qu'on leur donnât un Saufconduit. Cette condition leur ayant été très-aisément accordée, ils furent conduits à Londres, en attendant qu'on pût les faire embarquer. On prétend que, pendant le séjour qu'ils y firent, ils inviterent à un festin divers Seigneurs dont quelques-uns moururent peu de tems après; ce qui donna lieu de soupçonner qu'ils les avoient empoisonnez. Mais peut-être la haine qu'on portoit à ces Etrangers étoit-elle la principale cause de ce soupçon. Quoi qu'il en soit, peu de jours après ils allerent s'embarquer à Douvre, pour retourner en leur Païs.

Les Barons  
font une  
Association  
pour main-  
tenir les Sta-  
tuts d'Ox-  
ford.  
*M. Paris.*

Les Seigneurs s'étant ainsi délivrez des Etrangers, convinrent avant que de se séparer d'un Serment d'association, par lequel ils se promettoient réciproquement de maintenir les Statuts d'Oxford, au péril de leurs biens & de leurs vies. Si l'on en croit un Historien qui a donné le détail de cette affaire, les Vingt-quatre ne furent pas long-tems sans abuser de leur pouvoir, en donnant toutes les Charges à leurs Parens & à leurs Amis. Il les accuse encore d'avoir assemblé de fréquens Parlemens, sans en demander la permission au Roi qu'ils ne regardoient plus que comme une ombre de Souverain.

Londres en-  
tre dans  
l'Associa-  
tion.

Dans un Parlement qui fut assemblé à Winchester, les Seigneurs résolurent d'envoyer des Députés de leur Corps à la Ville de Londres, pour l'inviter à se joindre à leur Association. C'est ce qu'ils n'eurent pas beaucoup de peine à obtenir, les Habitans de cette Capitale ayant encore plus de sujet de se plaindre du Roi que tout le reste du Royaume. Cette affaire étant terminée & le Parlement jugeant qu'il étoit nécessaire de procéder d'une manière juridique contre les Etrangers qu'on avoit chassés, passa un Acte qui les bannit du Royaume à perpétuité. Cependant, comme Athelmar, Evêque de Winchester, se trouvoit du nombre des bannis, on ne pouvoit se dispenser de prendre quelque précaution à l'égard du Pape, puisque, depuis long-tems, les Evêques n'étoient point sujets à leur juridiction civile. Il falloit aussi justifier, auprès du Pontife, la conduite du Parlement, tant par rapport à l'affaire de Sicile, qu'au changement qui venoit d'être fait dans le Gouvernement du Royaume. Il fut donc résolu, que les Seigneurs écrivoient au Pape, pour lui rendre raison de ce qui s'étoit passé. Leur Lettre contenoit en substance, que plusieurs raisons très-fortes les avoient empêchez de déférer aux instances qui leur avoient été faites de sa part, au sujet de la conquête de Sicile. Premièrement, parce que le Roi s'étoit engagé dans cette entreprise, sans les avoir consultez, & sans considérer l'état du Royaume qui ne pouvoit en aucune manière soutenir la dépense d'une semblable expédition. En second lieu, parce que les conditions sous lesquelles le Roi avoit accepté le don de la Sicile, pour le Prince son Fils, étoient trop dures & impraticables. Néanmoins que si le Pape vouloit en accorder de plus équitables, ils étoient prêts à poursuivre ce projet de tout leur pouvoir. Ensuite, ils justifioient les Sta-

Les Barons  
écrivent au  
Pape, pour  
justifier leur  
conduite  
touchant  
l'affaire de  
Sicile;  
*Art. Publ. T.  
L. p. 600.*

tuts



tuts d'Oxford par l'incapacité du Roi, & par la facilité avec laquelle il se livroit aux conseils des gens qui ne prenoient aucun intérêt au bien du Royaume. C'étoit sur cela qu'ils insistoient principalement, en faisant voir par de fortes raisons, qu'il n'étoit pas convenable que le Royaume fût gouverné par des Errangers. Ils nommoient en particulier l'Evêque de Winchester comme le principal auteur des maux dont l'Angleterre étoit affligée. Ils prétendoient, que ce Prélat s'étoit rendu coupable de divers crimes énormes qui l'avoient porté à demander la permission de sortir du Royaume, parce qu'il sçavoit bien qu'il ne lui seroit pas possible de rendre un bon compte de ses actions. Sur toutes choses ils l'accusoient d'avoir conseillé au Roi de violer ses promesses & ses sermens, ce qui ne pouvoit être regardé que comme un dessein formé de troubler la Paix du Royaume. Enfin, ils ajoûtoient qu'ils ne souffriroient jamais qu'il rentrât dans le Païs, & que quand même ils pourroient se résoudre à y consentir, le Peuple se mettroit en devoir de l'empêcher. Pour donner plus de poids à leurs justifications, ils firent rendre leur Lettre au Pape par des Seigneurs députés de leur Corps, qui étoient chargés de lui faire connoître plus amplement les excès de l'Evêque de Winchester & des autres Parens du Roi & de la Reine.

HENRI III.  
1258.  
touchant les  
Statuts  
d'Oxford,

& l'Evêque  
de Winchester.

Le Pape ne se paya point de ces raisons. Il vouloit continuer à tirer de l'argent du Roi, sous le prétexte ordinaire de l'affaire de Sicile, & ce que les Barons venoient de faire mettoit un obstacle invincible à l'exécution de ses desseins. Cependant, pour ne pas les effaroucher, il différa de leur répondre, & se contenta de faire secrètement assurer le Roi de sa protection. Mais en même tems, comme si ce Prince eût été en état de continuer à lui fournir de l'argent, il le fit presser de payer les arrérages dûs aux Marchands Italiens, dont il prétendoit que les seuls intérêts montoient à de grosses sommes. Il voulut bien pourtant lui accorder un petit délai, qui ne fut pas plutôt expiré, que l'Evêque de Londres reçut un ordre exprès d'excommunier tous les débiteurs des Marchands Italiens de quelque qualité qu'ils fussent. Mais le tems étant changé, ses ordres, qui n'avoient plus pour appui l'autorité du Gouvernement, demeurèrent sans exécution. Par la même raison la Conquête du Royaume de Sicile ne fut regardée que comme un projet chimérique qui ne tendoit qu'à ruiner l'Angleterre.

Le Pape continué à presser le Roi sur l'affaire de Sicile.

Il lui accorde un délai.

Cependant le malheureux Henri, dépouillé de toute son autorité, se voyoit contraint d'approuver tout ce qu'il plaisoit aux Gouverneurs de lui prescrire, & de signer tous les ordres qu'on lui présentait pour faire exécuter des Statuts qui le privoient de toutes ses prérogatives. Quoique le Comte de Leicester fût son beau-frère, c'étoit pourtant de tous les Barons, celui qu'il regardoit comme son plus grand ennemi, & comme le principal auteur de sa disgrâce. La contrainte où il se trouvoit ne l'empêcha pas de faire connoître à ce Seigneur même, ce qu'il en pensoit. Un jour qu'il alloit à la Tour par eau, une tempête qui s'éleva tout-à-coup, l'ayant obligé de se faire mettre à terre au lieu le plus prochain, il se trouva par hasard, que ce fut à l'Hôtel de Durham, où le Comte de Leicester logeoit. Il fut reçu à la sortie du bateau, par le Comte même qui voulant le rassurer lui dit, qu'il n'avoit rien à craindre puisque l'orage étoit passé. *Non, non*, lui répondit le Roi en jurant, *la tempête n'est pas encore passée; & je n'en vois point, que je doive craindre plus que vous,*

Le Roi témoigne son ressentiment au Comte de Leicester.



HENRI III.  
1259.  
Le Roi des  
Romains se  
déclare con-  
tre les Sta-  
tuts d'Ox-  
ford.

Il se voit  
contraint de  
se soumettre

Les Barons  
font avec la  
France, un  
Traité très-  
dommagea-  
ble au Roi.

Art. Publ.  
T. I. p. 675.

Ce n'étoit pas sans raisons que le Roi craignoit le Comte de Leicester. Ce Seigneur, qui étoit le Chef des Confédérez, prenoit avec les autres toutes les mesures possibles pour l'empêcher de se tirer de l'esclavage où son imprudence l'avoit réduit. La résolution qu'ils avoient prise de ne se défaisir point de leur autorité, parut manifestement dans la réponse qu'ils firent au Roi des Romains. Ce Prince leur ayant écrit qu'il étoit dans le dessein de retourner en Angleterre, pour leur aider à pacifier les troubles qui s'y étoient élevez, en reçut cette réponse mortifiante : Qu'ils ne souffriroient point qu'il entrât dans le Royaume, à moins qu'il ne jurât l'observation des Statuts d'Oxford. Richard reçut les Députés qu'on lui avoit envoyez sur ce sujet, avec beaucoup de fierté. Il leur dit, qu'il trouvoit fort étrange, que les Barons eussent entrepris de changer le Gouvernement en son absence, & sans sa participation, & protesta qu'il ne prêteroit point le serment qu'on vouloit exiger de lui sans se désister néanmoins de la résolution qu'il avoit prise de retourner en Angleterre. Cette réponse ayant été portée aux Gouverneurs, ils préparèrent en diligence une Flotte & une armée pour lui disputer le passage & la descente. Mais cette précaution fut inutile. Comme ce Prince ne se trouvoit pas en état de surmonter tant de difficulté, & que néanmoins il croyoit sa présence nécessaire en Angleterre, il promit de se soumettre à l'ordre établi. A cette condition, on lui permit de passer la Mer, & dès qu'il fut arrivé à Douvre, il y prêta le serment, en présence du Roi, & d'un grand nombre de Barons qui étoient allés audevant de lui.

Depuis la révolution arrivée en Angleterre, ceux qui tenoient les rênes du Gouvernement avoient pour maxime de maintenir la Paix avec les Princes voisins, de peur qu'une Guerre étrangère ne détruisît l'ouvrage qu'ils avoient si heureusement commencé. Ils craignoient sur toutes choses, que le Roi de France ne se prévalût du mauvais état où l'Angleterre se trouvoit, pour faire des Conquêtes dans la Guyenne. Cette crainte leur fit prendre la résolution de conclure une Paix ferme & durable avec la France, en lui sacrifiant tous les droits que le Roi avoit sur la Normandie & sur l'Anjou. D'ailleurs, ils espéroient que par ce moyen, ils s'assureroient du secours de Louis, parce qu'il se trouveroit lui-même intéressé à maintenir la forme de Gouvernement qu'ils venoient d'établir. En effet, l'exécution du Traité qu'ils se proposoient de faire avec lui, dépendoit en quelque manière de la durée de cet établissement. Suivant ce projet, le Comte de Leicester se chargea d'aller à Paris pour en faire la proposition. La Cour de France trouva des avantages considérables dans ce que les Anglois lui offroient. Par cette raison, voulant bien regarder le Comte comme suffisamment autorisé, quoi qu'elle n'ignorât pas la situation des affaires d'Angleterre, elle conclut avec lui un Traité que Henri fut obligé de signer. On persuada même à ce Prince d'aller trouver Louis à Abbeville où les Etats de France étoient assemblez, & de se départir en leur présence de tous les droits qu'il avoit sur la Normandie & sur l'Anjou. Louis lui céda de son côté, le Limousin & le Perigord, avec tout ce que la France possédoit au-delà de la Garonne, à condition qu'il lui en feroit hommage, & qu'il prendroit séance parmi les Pairs du Royaume, comme Duc de Guyenne. Ce fut de cette manière que, par un Traité, la France acquit sur ces deux Provinces, un droit qu'elle ne tiroit auparavant que



que de la force des armes. Mais les Rois d'Angleterre, Successeurs de Henri III. ne se crurent pas liez par ce Traité fait dans une telle conjoncture.

Pendant que le Roi étoit en France, les vingt-quatre Barons, qui gouvernoient l'Angleterre, crurent qu'il étoit tems de réformer un abus très-considérable qui s'y étoit introduit par l'excessive complaisance du Roi pour la Cour de Rome. C'étoit le prodigieux nombre d'Ecclésiastiques Italiens qui possédoient tous les meilleurs Bénéfices du Royaume. Ces gens-là, sans jamais résider dans leurs Bénéfices, les bailloient à ferme à des particuliers, ou à des Maisons Religieuses qui leur en envoient les revenus en Italie. Par ce moyen, on voyoit croître de plus en plus la disette d'argent, dont le Peuple se plaignoit depuis si longtems. Pour remédier à ce mal, les Gouverneurs publièrent une Proclamation qui ordonnoit à tous les Fermiers des Bénéfices Etrangers de remettre les prix de leurs Fermes entre les mains de certaines personnes qui étoient autorisées pour les recevoir, à peine aux Contrevenans, de voir leurs maisons rasées jusqu'aux fondemens. Par cette précaution, l'Angleterre se vit pour un tems délivrée de ces sangsues Italiennes qui suçoient le sang le plus pur de ses habitans.

Bien que jusqu'alors les Seigneurs eussent paru assez bien unis entre eux, il se formoit pourtant dans les esprits de quelques-uns, un secret mécontentement causé par la trop grande autorité que le Comte de Leicester s'attribuoit. Soit que ce Seigneur se crût plus capable & plus zélé que ses compagnons, ou que, comme ses ennemis l'en accusoient, son ambition le portât à se frayer le chemin à la puissance souveraine, il est certain qu'il usurpoit toute l'autorité qui avoit été confiée aux vingt-quatre. Il ne put continuer cette manière d'agir, sans exciter la jalousie de ses Collègues, & particulièrement du Comte de Gloucester qui tâcha peu à peu de former un parti contre lui. Il commença d'abord à décrier sourdement sa conduite & à répandre un bruit, qu'il s'étoit ligué avec le Prince Edoüard, pour le placer sur le Trône pendant la vie du Roi son Pere. Ce prétendu projet étant parvenu aux oreilles du Roi qui se trouvoit alors à S. Omer, il en fut tellement effrayé, qu'il ne pouvoit se résoudre à retourner en Angleterre, de peur d'être confiné dans une prison, ou peut-être de quelque chose de pis. On lui avoit fait entendre que le Prince son fils avoit formé le dessein de prendre les rênes du Gouvernement, & de mettre des obstacles à son retour, ou s'il ne pouvoit l'empêcher, de le tenir dans une perpétuelle servitude. Mais Edoüard sut se justifier avec tant d'évidence, & en termes si soumis, qu'il effaça les soupçons que le Roi son Pere avoit conçus contre lui. Il offrit même de se soumettre au Jugement du Roi des Romains son oncle, ne voulant point reconnoître la juridiction des Pairs du Royaume, qui n'étoient pas ses Pairs. Mais il ne fut pas nécessaire qu'il donnât d'autres preuves de son innocence. Henri, à son retour, en parut parfaitement convaincu. Le Comte de Gloucester voyant que cette voye indirecte lui faisoit plus de tort que de bien, attaqua directement le Comte de Leicester, l'accusant de s'être rendu coupable de plusieurs malversations, tant en Guyenne qu'en Angleterre. Sur ce fondement, il demanda qu'on assignât un jour pour entendre les accusations qu'il avoit à produire contre lui. Cependant, au jour marqué, voyant que le Comte Leicester se présentoit hardiment pour se défendre, il craignit, ou de manquer de preuves, ou que

HENRI III.  
1259.

Les 24. défendent d'envoyer aux Bénéficiaires étrangers les revenus de leurs Bénéfices.

1260.  
Le Comte de Gloucester est jaloux du Comte de Leicester.

Il sème un faux bruit contre le Prince Edoüard,

qui se justifie.

Le Comte de Gloucester accuse directement le Comte de Leicester.



**HENRI III.** le parti de son adversaire ne fût trop puissant. Ainsi prenant un prétexte sur  
 1259. l'absence de quelques-uns des témoins, il demanda un délai. Cette querelle  
 Il laisse auroit pu avoir des suites fâcheuses, si le Roi des Romains ne se fût employé  
 tomber l'ac- pour la terminer, & pour appaiser le Prince son Neveu, qui étoit très-irrité  
 cusation. contre le Comte de Gloucester. Il y réussit enfin au grand contentement des  
 Le Roi des Anglois qui craignoient qu'une guerre civile ne vînt à retroubler le repos dont  
 Romains les ils commençoient à jouir. Dès que cette affaire fut finie, Richard partit pour  
 reconcilie l'Allemagne où il avoit quelque espérance de se faire reconnoître Empereur  
 ensemble. par tous les Princes de l'Empire. Mais ayant bien-tôt connu, qu'il n'étoit pas  
 Il part pour en état de dissiper les factions qui divisoient les Allemans, il abandonna ce  
 l'Allema- projet, & reprit la route d'Angleterre. Il y trouva le Roi & la Reine d'Ecos-  
 gne & en se, qui y étoient venus, pour rendre visite au Roi. Peu de jours après arriva  
 revient peu aussi *Jean de Dreux* Duc de Bretagne, pour épouser *Beatrix* seconde fille du  
 après. Roi, de sorte que la Cour étoit extrêmement grosse. Quoique les Gouver-  
 Le Roi & neurs n'eussent pas beaucoup d'égards pour la personne du Roi, ils ne laissè-  
 la Reine rent pas de faire honneur à la Royauté, en recevant ces illustres Hôtes avec  
 d'Ecosse beaucoup de magnificence. Mais c'étoit avec peu de satisfaction pour *Henri*  
 vont à Lon- qui ne disposant point de ses revenus, ne pouvoit point se faire un mérite du  
 dres. bon accueil que ses Gendres recevoient dans sa propre Cour.

Bien que le génie de ce Prince n'eût pas beaucoup d'élévation, il ne lais-  
 Henri rap- soir pas d'être sensible aux mortifications qu'il recevoit tous les jours. Il cher-  
 pelle l'Evê- choit même les moyens de se délivrer du joug qu'on lui avoit imposé ;  
 que de Win- mais il n'avoit auprès de lui personne de qui il pût prendre conseil. Dans cet  
 chester, qui embarras, il invita secrètement *Athelmar* son frere, Evêque de *Winches-*  
 meurt en ter, qui étoit allé à Rome, à retourner en Angleterre. Il espéroit que son ca-  
 chemin. ractère, & la protection du Pape, le mettroient à couvert des persécutions  
 des Barons. Déjà même ce Prélat s'étoit mis en chemin, pour se rendre en  
 Angleterre, où il auroit sans doute causé de grands troubles, si la mort ne  
 l'eût arrêté à Paris. Les Barons en reçurent la nouvelle avec joye, parce que  
 par là ils se voyoient délivrés d'une assez grande inquiétude. En effet, il n'au-  
 roient pû lui refuser l'entrée du Royaume, ainsi qu'ils l'avoient résolu, sans  
 rompre entièrement avec le Pape.

Ce contre tems n'empêcha pas que le Roi ne persistât dans le dessein qu'il  
 Le Pape dé- avoit formé de se délivrer du joug des Barons. La querelle qui étoit surve-  
 lie le Roi nuë entre les Comtes de Leicester & de Gloucester, & qui n'avoit été accom-  
 de son ser- modée qu'extérieurement, lui faisant concevoir quelque espérance de réus-  
 ment tou- sir dans son projet, il demanda au Pape d'être délié du serment qu'il avoit  
 chant les Statuts fait touchant les Statuts d'Oxford. Le Pontife lui accorda sans peine cette  
 d'Oxford. faveur, n'étant pas moins intéressé que le Roi même à procurer du change-  
*Art. Publ. T.* ment dans un Gouvernement qui lui étoit si peu favorable. Mais *Alexandre*  
 1. pag. 722. étant mort avant que la dispense fût expédiée, il fallut attendre que le Siège  
 vacant fût rempli. *Urbain IV.* qui fut élevé sur le trône Pontifical, n'ayant  
 Pape. pas été plus difficile que son Prédécesseur, *Henri* ne tarda pas long-tems à le-  
 pag. 742. ver le masque. Le Parlement s'étant assemblé à Londres, il s'y rendit inopi-  
 1261. nément sans en avoir averti personne. D'abord il déclara que, puisqu'avant  
 Le Roi dé- que de lui faire signer les Statuts d'Oxford, on s'étoit engagé à payer ses det-  
 clare au tes, & à augmenter ses revenus, & que rien de tout cela n'avoit été exécuté,  
 Parlement qu'il ne



il ne se croyoit pas obligé de tenir sa parole. Il ajouta qu'il ne prétendoit plus se servir des Conseillers qu'on lui avoit imposés, & qui le traitoient en Esclave, plutôt qu'en Roi. Après qu'il eut ainsi déclaré son intention, en peu de mots, il se retira dans la Tour dont il avoit gagné le Gouverneur, & se saisit de tout l'argent qui s'y trouva. Cette première démarche étant faite, il cassa par une Proclamation tous les Officiers & Magistrats établis par les vingt-quatre, & en nomma d'autres en leurs places. Enfin il témoigna par toute sa conduite, qu'il vouloit regner avec une entière indépendance, comme avant le Parlement d'Oxford.

Le Prince Edoüard qui étoit alors à Paris, ayant été informé de ce qui se passoit en Angleterre, y retourna en diligence, pour tâcher d'apporter quelque remède aux maux, qui, selon les apparences, devoient bien-tôt arriver. Il connoissoit assez le Roi son Pere, pour avoir sujet de craindre, qu'il ne se fût engagé à faire cette démarche, sans avoir bien pris ses mesures, & cette crainte n'étoit pas sans fondement. Les Seigneurs attendoient son retour avec impatience, dans la confiance où ils étoient, qu'étant plus éclairé que le Roi, il s'emploieroit avec chaleur à prévenir les maux dont le Royaume étoit menacé. Pour lui en faciliter les moyens, ils avoient présenté au Roi une Requête, par laquelle ils le prioient de se souvenir de son serment, offrant de leur côté, de se désister des Articles qui seroient trouvez trop rigoureux pour lui, dans les Statuts d'Oxford. Henri, prenant pour prétexte, qu'il ne pouvoit rien faire avant l'arrivée de son fils, n'avoit rien répondu à cette proposition qui ne s'accordoit nullement avec ses projets. Il n'avoit pas moins d'impatience que les Barons de revoir le Prince, dans l'espérance qu'il fortifieroit son parti. Mais son étonnement fut extrême, quand il vit que le Prince, à son retour, le blâma hautement de ce qu'il avoit violé sa parole. Ce fut pour lui comme un coup de foudre, qui fut suivi d'un autre encore plus accablant. Les Comtes de Leicester & de Gloucester, sur la dissolution desquels il avoit compté, se reconcilièrent de bonne foi, pour prévenir leur commune ruine, & jurèrent une seconde fois les Statuts d'Oxford. Le parti des Barons s'étant considérablement fortifié par cette union, ils firent dire au Roi que s'il ne chassoit pas volontairement d'auprès de sa personne les gens qui lui donnoient des conseils si pernicioeux, ils trouveroient bien le moyen de l'y contraindre. Ce foible Prince, qui s'étoit témérairement engagé dans une entreprise, dont il se voyoit peu en état de sortir avec honneur, prit le parti de ne leur donner point de réponse. Cependant il se tenoit renfermé dans la Tour, d'où il n'osoit sortir, de peur d'être livré entre leurs mains.

Dans cette fâcheuse situation, il ne vit point d'autre ressource, que de faire négocier un accommodement avec les Barons. Il comprenoit que sa condition n'en seroit que plus malheureuse, s'il s'obstinoit inutilement à poursuivre l'exécution de son projet. Il sembloit même que l'affaire commençoit à prendre un bon train, par les offres qui se faisoient des deux côtés. Mais on ne fut pas long-tems dans cette espérance. Henri croyant rendre sa cause meilleur, en faisant valoir l'autorité du Pape, donna lieu à une rupture plus éclatante, par l'imprudence qu'il eut de montrer la Bulle qui le délioit de son serment. La découverte de ce secret qu'il auroit dû tenir caché, dans une semblable conjoncture, lui causa un préjudice irréparable.

HENRI III.

1261.  
veut plus  
observer  
les Statuts  
d'Oxford.pag. 726.  
M. Paris.Il se retire  
à la Tour,  
& casse les  
Magistrats  
établis par  
les 24.Edoüard  
revient de  
Paris.Les Barons  
présentent  
une Requête  
au Roi,  
qui ne ré-  
pond rien.Edoüard  
blâme la  
conduite  
du Roi son  
Pere.Les Com-  
tes de Glo-  
cester & de  
Leicester  
s'unissent  
contre le  
Roi, & le  
menacent.On négocie  
un accom-  
modement,Le Roi cau-  
se la ruptu-  
re de la né-  
gociation  
par son im-  
prudence.

Les



HENRI III.  
1261.

Ils tentent  
de surpren-  
dre le Roi  
qui évite le  
piège.

Les cinq  
Ports se dé-  
clarent con-  
tre le Roi.

1262.  
Le Roi pro-  
met de con-  
firmer les  
Statuts  
d'Oxford.

Le Comte  
de Leices-  
ter se retire  
en France.

Henri fait  
un voyage  
en Guyenne.

Les Barons, qui jusqu'alors avoient espéré de pouvoir le réduire à des conditions équitables, se déterminèrent à ne garder plus de mesures. Ils voyoient bien qu'il n'y avoit aucun fonds à faire sur un accommodement auquel les sermens les plus solennels ne pourroient donner aucune force. Suivant cette résolution, ils formèrent le dessein de surprendre le Roi dans Winchester, où il étoit allé sur l'espérance que la négociation commencée auroit une heureuse fin. Mais Henri en ayant été averti à tems, se retira encore une fois dans la Tour. Dès qu'il se vit en sûreté, son premier soin fut d'envoyer, dans toutes les Provinces, des ordres pour y changer les Magistrats établis par les vingt quatre. Ces ordres produisirent une confusion générale dans tout le Royaume. Les uns vouloient obéir aux Magistrats nommez par le Roi, & les autres refusoient de les reconnoître.

Cependant les Barons continuant à prendre des mesures pour s'opposer aux desseins du Roi, avoient engagé les Gouverneurs des *cinq Ports* à mettre une flotte en Mer, pour garder les côtes, de peur qu'il ne lui vînt du secours de la part de quelque Prince étranger. Les cinq Ports étoient obligez par leur Charte à équiper cinquante Vaisseaux de guerre, toutes les fois que le service du Roi le requéroit. En cette occasion les Gouverneurs de ces Ports expliquans le service du Roi, par celui du Royaume, prétendirent servir le premier, en employant leurs forces contre lui-même. Cette maxime ne paroît pas fort étrange, quand on considérera, qu'en Angleterre on a été de tout tems persuadé que le Roi & l'Etat ne font qu'un seul & même Corps. Sur ce fondement, on prétend que, quand le Roi vient à séparer ses intérêts de ceux du Public, il perd ses prérogatives, qui sont plutôt celles de la Couronne, que celles de la personne du Souverain.

Tout tendoit manifestement à une Guerre civile. Mais la crainte que chacun des deux partis avoit de rendre sa condition plus mauvaise, suspendoit les effets de la haine qu'ils se portoient reciproquement. Pendant que le Roi & les Barons tâchoient également de se disculper du reproche d'avoir commencé la Guerre, le Roi des Romains profita de cette disposition, pour tâcher de procurer une bonne paix. Sa médiation ayant été acceptée, il scût porter le Roi son frere à promettre qu'il confirmeroit les Statuts d'Oxford, & les Barons à se départir des Articles qui faisoient le plus de peine au Roi. Apparemment, les vingt quatre furent alors privez de leur autorité, d'autant plus que, depuis le commencement des troubles, elle n'étoit pas généralement reconnue. Le Comte de Leicester refusa son approbation à cet accommodement, & prit le parti de se retirer en France. Il disoit qu'il n'osoit se confier à la bonne foi d'un Prince qui ne faisoit point de scrupule d'y manquer, quand il y trouvoit son avantage. Parmi les Barons qui signerent cet accord, il y en avoit plusieurs qui n'étoient pas plus contens. Mais comme le plus grand nombre y donnoit son consentement, ils aimerent mieux l'accepter, que de donner lieu de les accuser qu'ils étoient seuls la cause des troubles. Par ce Traité, l'Angleterre sembloit avoir pris sa première tranquillité. Mais le feu qui étoit caché sous la cendre, ne tarda pas long-tems à se rallumer, & à produire un nouvel embrasement.

Pendant ce calme dont Henri se flatoit de jouir long-tems, les affaires de Guyenne l'obligerent à faire un voyage à Bourdeaux, où une maladie dont il fut attaqué le fit demeurer plus long-tems qu'il n'avoit projeté. Richard

Comte



Comte de Gloucester étant mort pendant l'absence du Roi, Gilbert son fils se rendit incontinent en Guyenne, pour y recevoir l'investiture de la succession du Comte son Pere. Henri n'étant pas fort porté pour ce Seigneur, se fit longtemps solliciter, avant que de lui rendre cette justice. Ce ne fut qu'après en avoir reçu un présent considérable, qu'il le renvoya satisfait.

L'absence du Roi fournit aux amis de Leicester une occasion de renouveler leurs cabales, & de réunir le parti que le dernier accommodement avoit divisé. Ils eurent d'autant moins de peine à réussir dans leurs desseins, que le Roi donnoit aux Barons un prétexte plausible de se plaindre en différant de confirmer les Statuts d'Oxford. Dès que le Comte de Leicester fut informé que ce parti commençoit à se réveiller, il repassa promptement en Angleterre où sa présence acheva de redonner du courage à ceux qui, par crainte ou par foiblesse, avoient souscrit au dernier accord. A cette nouvelle, le Roi se hâta de retourner dans son Royaume: mais il étoit déjà trop tard. Les Barons avoient pris la résolution de se mettre en état de n'avoir plus rien à craindre de son inconstance. Immédiatement après son retour, ils lui présentèrent une Adresse, où ils le sommoient de confirmer les Statuts d'Oxford, suivant son engagement, le menaçant, en cas de refus, de prendre des mesures qui ne lui seroient pas agréables. Ils avoient espéré que la crainte l'obligeroit à leur accorder leur demande, & ce ne fut pas sans une extrême surprise, qu'ils se virent traités de Rébelles, & menacés des plus sévères châtimens. On s'étonnera, sans doute, que ce Prince, en l'état où il se trouvoit, marquât une si grande fierté. Mais il en avoit une raison secrète dont les Barons n'avoient aucune connoissance. Pendant son voyage de Guyenne il avoit gagné le Roi des Romains, & le Prince Edouard. Celui-ci même avoit déjà levé quelques troupes étrangères, sous prétexte de s'en servir contre les Gallois; mais en effet, à dessein de les opposer aux Barons. La Guerre ne s'alluma pourtant pas si-tôt. Il y eut encore quelques négociations, mais qui ne firent que rendre la brèche plus grande qu'elle n'étoit auparavant, & donner aux Barons le tems de se préparer. Pendant cet intervalle, Edouard alla porter la Guerre dans le País de Galles, où il ne fit pourtant rien de considérable, parce qu'il manquoit d'argent pour payer ses troupes. Dans la fâcheuse situation où ce Prince se trouvoit, ne pouvant se résoudre à congédier son armée, & n'ayant pas de quoi la satisfaire, il crut pouvoir se servir d'une voye extraordinaire pour recouvrer l'argent dont il avoit besoin. Il se rendit inopinément à Londres, & sans avoir communiqué son dessein à personne, il mena lui-même une troupe de gens armez à la Maison des Templiers, & en enleva dix mille livres sterling que des Bourgeois de la Ville y avoient mis en dépôt. Cette violence causa de terribles murmures parmi les intéressés: mais leurs plaintes furent inutiles. Le Prince avoit déjà fait porter cet argent dans son Château de Windsor, d'où il auroit été trop difficile de l'arracher.

Pendant que ces choses se passaient en Angleterre, Urbain IV. prénoit, à l'égard de la Sicile, de nouvelles mesures dont il n'avoit garde de donner connoissance à Henri. La révolution qui étoit arrivée en Angleterre, lui faisant regarder ce Royaume comme un fonds déjà épuisé pour lui, il s'étoit tourné du côté de la France, & avoit commencé une négociation avec Charles Comte d'Anjou, pour mettre ce Prince sur le Trône de Sicile. Pour pré-

HENRI III.

1262.

Mort du Comte de Gloucester. Gilbert son fils lui succède.

Le parti des Barons se réunit.

Leicester retourne en Angleterre.

Le Roi revient de Guyenne.

1263.

Les Barons lui présentent une Requête.

Le Roi les menace.

Il gagne Edouard son fils & le Roi des Romains.

Edouard enleve dix mille livres de la maison des Templiers.

Urbain IV. menace Henri de donner la Sicile à un autre.

Aff. publ. T. I. p. 769.



**HENRI III** 1263. parer Henri à ce changement, il lui écrivit une longue Lettre dans laquelle, après lui avoir reproché tout ce que le S. Siège avoit fait pour lui, il se plaignoit de ce qu'il n'avoit pas exécuté ce qu'il avoit promis. Enfin, il lui faisoit entendre, qu'il se verroit obligé de chercher dans un autre Prince, des secours plus prompts & plus efficaces.

**Commencement de la Guerre des Barons.** Cependant la négociation entre le Roi & les Barons se continuoît toujours : mais elle n'avançoit que bien lentement, les deux partis n'ayant d'autre intention que de se charger réciproquement du blâme de la rupture. Enfin, le Comte de Leicester craignant que tous ces délais ne tendissent à lui débaucher ses partisans, convoqua l'Assemblée des Barons, dans laquelle il fut unanimement résolu de maintenir les Statuts d'Oxford par les armes. Cette

**Ils élisent le Comte de Leicester pour leur Général. Les Etrangers sont maltraitez.**

résolution étant prise, il élurent le Comte de Leicester, pour Général, & chacun alla travailler à rassembler les troupes qui avoient été déjà préparées par avance, dans l'incertitude où on étoit du succès de la négociation. Les étrangers répandus dans le Royaume furent les premiers qui ressentirent les tristes effets de cette rupture. Le Peuple étoit tellement animé contre eux, que, sans distinguer les innocens d'avec les coupables, il persécutoit également tous ceux qui ne parloient pas bon Anglois, cette seule marque étant suffisante pour les lui rendre odieux. D'un autre côté, le Comte de Leicester saccageoit sans pitié les Terres des Favoris & des Conseillers du Roi, & protestoit hautement, qu'il n'écouterait aucune proposition de paix, qu'après les avoir entièrement ruinés. Comme le Roi n'avoit point d'armée qu'il pût opposer aux Barons, il se tenoit toujours renfermé dans la Tour de Londres, pendant qu'ils se rendoient maîtres de Glocester, de Héréford, de Bridgenorth, de Worcester, & d'autres Places voisines de la Saverne. Ces conquêtes furent suivies de la déclaration de la Ville de Londres en leur faveur. Cette Ville embrassant avec ardeur l'occasion de se venger du Roi, lui fit dire, qu'elle étoit résolue d'adhérer aux Statuts d'Oxford, & de fermer ses portes aux Etrangers, en cas qu'il voulût en faire entrer dans la Ville.

**Londres se déclare pour les Barons.**

**Les Barons présentent une Requête au Roi.**

Quoique ces heureux commencemens donnassent aux Barons un grand sujet de bien espérer de leur entreprise, ils crurent que pour mettre de plus en plus le Peuple dans leurs intérêts, il étoit nécessaire de faire voir, qu'ils n'avoient pris les armes qu'à regret, & qu'ils étoient prêts à les quitter avec joye. Dans cette vue, ils firent présenter au Roi une Requête conçue en termes respectueux, dans laquelle ils offroient de consentir, qu'un Parlement libre réformât les Statuts d'Oxford, & retranchât les articles qui seroient trouvez trop préjudiciables à l'autorité Royale. Mais en même tems, ils demandoient, que le Roi confirmât les autres, & que l'Etat fût gouverné par des gens natifs du Pais, comme il se pratiquoit par tout ailleurs. Cette Requête ne produisit aucun effet dans l'esprit du Roi, qui bien qu'enfermé & comme bloqué dans la Tour, espéroit toujours que le Prince son fils viendrait le délivrer. C'étoit aussi ce que les Barons craignoient, & dans la vue de prévenir les desseins d'Edouard, ils s'étoient postez à Tistleworth, par où il falloit nécessairement qu'il passât pour aller secourir le Roi. La précaution des Barons causa du changement dans les résolutions de Henri. Comme il étoit à peu près hors d'espérance d'être secouru, il se vit obligé de leur faire porter parole, qu'il confirmeroit les Statuts d'Oxford. C'étoit là tout ce que les Ba-

**Henri se voit contraint de s'accommoder avec eux**



rons demandoient ; de sorte qu'il ne fut pas difficile de convenir d'un Traité qui contenoit quatre Articles principaux, sçavoir, I. Que les Places fortes du Royaume seroient remises entre les mains des Barons. II. Que les Statuts d'Oxford seroient inviolablement observez. III. Que tous les Etrangers qui n'auroient pas l'approbation unanime des Barons, seroient bannis du Royaume. IV. Que l'administration des affaires publiques seroit mise entre les mains des Sujets naturels du Roi, approuvez par les Barons.

HENRI III.  
1263.  
Conditions  
du Traité.

Cet accord auroit rétabli le calme dans le Royaume, si le Roi y avoit consenti à dessein de l'exécuter. Mais comme il n'avoit eu en vûë que de se tirer du fâcheux état où il se trouvoit, il ne tarda pas longtems à le rompre. L'insolence de quelques Bourgeois de Londres ne contribua pas peu à lui faire prendre cette résolution. Un jour que la Reine passoit en batteau, sous le pont de Londres, pour aller à Windsor, une troupe de canaille s'étant renduë sur le pont, se mit à faire des huées très-mortifiantes pour une Reine. Quelques-uns lui dirent des injures, & il y eut même des gens assez brutaux pour lui jeter des pierres. Le Roi se sentit extrêmement choqué de cette insolence, & cela servit à le fortifier dans la résolution qu'il avoit déjà prise de faire un vigoureux effort pour reprendre son autorité. Il commença donc à munir avec beaucoup de soin les Places dont il étoit encore maître, & par cette précaution, il fit assez connoître aux Barons, qu'ils devoient se tenir sur leurs gardes.

Insulte faite  
à la Reine  
par la Can-  
naille de  
Londres.

Henri prend  
la résolu-  
tion de se ti-  
rer d'escla-  
vage.

Les affaires se trouvant dans cette situation, il étoit difficile de dire si le Royaume étoit en paix ou en guerre. Quoiqu'on n'eût pas encore recommencé les hostilités, la défiance étoit si grande des deux côtes, que les deux partis se regardoient réciproquement comme de véritables ennemis, chacun étant prêt à prendre ses avantages, quand il en trouveroit l'occasion. Pendant cet état d'incertitude, le Prince Edoüard crut qu'il étoit important de munir de vivres le Château de Bristol, dont le Roi son Pere lui avoit confié la garde. Pour cet effet il se rendit à Bristol, & voulut obliger les habitans de cette Ville à lui fournir les vivres dont il avoit besoin pour le Château. Dans la disposition où les esprits se trouvoient alors, cette demande faite, peut-être, avec un peu trop de hauteur, excita parmi le Peuple de cette Ville une sédition qui obligea le Prince à se retirer promptement dans le Château. Il n'y fut pas plutôt renfermé, que les habitans résolurent de l'assiéger, ou du moins de le tenir bloqué si étroitement qu'il ne pût leur échapper, sçachant bien, que faute de munitions, il ne pourroit pas résister longtems. Cette résolution mit Edoüard dans un très-grand embarras. Il s'en tira néanmoins par une ruse qui véritablement lui fit éviter le danger présent, mais qui le rejeta incontinent dans un autre dont il ne se dégagea pas avec le même bonheur. Il fit prier l'Evêque de Worcester de le venir trouver, & lui fit entendre, que son intention étoit d'adhérer au parti des Barons : mais qu'auparavant, il souhaitoit de parler au Roi son Pere, pour le solliciter à leur donner une entière satisfaction : que ne pouvant exécuter ce dessein, à cause qu'on lui bouchoit les passages, il le prioit d'être sa caution, & de l'accompagner à Londres, pour y être témoin de sa conduite. L'Evêque étant persuadé de la bonne foi du Prince, fit comprendre aux Bourgeois de Bristol, qu'il étoit important pour la cause commune de laisser partir Edoüard, à quoi ils consentirent, &

Edoüard est  
bloqué dans  
le Château  
de Bristol,  
par les Bour-  
geois de la  
Ville.

Il s'en tire.



HENRI III.

1263.

Il se va renfermer dans Windsor.

Les Barons marchent pour l'assiéger.

Edouard va conférer avec eux.

Il est arrêté &amp; contraint de leur livrer la Place

Trêve entre le Roi &amp; les Barons.

Les hostilités recommencent.

Le Comte de Leicester veut se rendre maître de Londres.

Combat au Fauxbourg de Southwark.

le blocus fut levé. Ainsi le Prince partit étant accompagné du Prélat, qui ne doutoit nullement que ce voyage ne produisît un bon effet. Mais quand ils furent proche de Windsor, Edouard, lâchant tout-à-coup la bride à son cheval se sépara de l'Evêque sans lui dire adieu, & alla se renfermer dans son Château. Cependant le Prince ne tira pas de cette supercherie tout l'avantage qu'il en avoit attendu. L'Evêque, irrité d'avoir été abusé, en alla porter ses plaintes aux Barons confédérés, qui résolurent sur le champ d'aller assiéger Windsor. Cette Place étoit si mal pourvue de tout ce qui étoit nécessaire pour une bonne défense, qu'Edouard ne se crut pas en état d'y soutenir un Siège. Mais d'un autre côté, il ne pouvoit se résoudre à la perdre. Comme il présuinoit beaucoup de son adresse, il jugea qu'il ne lui seroit pas impossible d'amuser les Barons, par une négociation qui la lui conserveroit sous des conditions, de l'exécution desquelles il demeureroit le maître. Ce fut dans cette vue, qu'il alla lui-même trouver le Comte de Leicester qui s'approchoit de Windsor. Il rencontra ce Général à Kingston sur la Tamise, où il eut une conférence avec lui. Mais dans le tems qu'il se disposoit à s'en retourner, n'ayant pu convenir des conditions, il se vit arrêté, & par-là contraint d'accepter celles qui lui furent imposées. On exigea de lui, qu'il remettroit le Château de Windsor entre les mains des Barons, & que la Garnison toute composée de troupes étrangères seroit renvoyée hors du Royaume.

Il sembloit que la Guerre alloit se rallumer avec plus de fureur que jamais, tant les deux partis paroissent animés l'un contre l'autre. Néanmoins, comme le Roi n'étoit pas bien prêt, & que les Barons avoient intérêt de lui laisser commencer les premières hostilités, afin de mettre le Peuple dans leur parti, quelques personnes paisibles se servirent de ces dispositions, pour moyenner une Trêve qui fut suivie d'une Paix, sur le même pied que la précédente. Mais ce Traité ne rendit pas le calme au Royaume. Comme il étoit forcé de la part du Roi, il fut bien-tôt rompu, sur ce que ce Prince tâcha de s'emparer, par surprise, du Château de Douvre, qui étoit entre les mains des Barons. Cette entreprise ayant engagé les deux partis à reprendre les armes, chacun tâcha de fortifier son parti par la prise de diverses Places. La Ville de Londres, quoique portée d'inclination pour les Barons, étoit pourtant obligée de garder une espèce de neutralité, parce qu'elle avoit déjà éprouvé combien elle pouvoit être incommodée par la Garnison de la Tour qui étoit toujours entre les mains du Roi. D'ailleurs, Henri avoit encore dans la Ville un bon nombre de Partisans qui tenoient en bride le parti contraire. Cependant le Comte de Leicester, considérant combien il lui seroit avantageux d'avoir cette Capitale dans son parti, s'en approcha du côté de la Province de Surrey située au Midi de la Tamise, dans l'espérance que ses amis pourroient l'introduire par le pont. Mais le Roi ayant été averti de ce dessein, sortit de la Tour avec quelques troupes, & se posta dans le Fauxbourg de Southwark, résolu de disputer le passage aux ennemis. Le Comte de Leicester qui comptoit plus sur l'assistance des Bourgeois que sur ses propres forces attaqua les troupes du Roi avec beaucoup de vigueur, espérant toujours que les habitans de Londres favoriseroient son passage. Pendant ce combat, quelques Bourgeois du parti du Roi, voyant qu'il se faisoit quelque mouve-

ment



ment dans la Ville pour donner du secours au Comte, fermerent les portes du pont, & en jetterent les clefs dans la Riviere. Cette précaution faillit à cou-  
ter cher au Comte de Leicester qui se trouva pendant quelque tems dans un  
très-grand embarras, à cause qu'il n'avoit mené que peu de monde avec  
lui, de peur qu'on ne découvrit son dessein. Mais enfin les portes du pont  
ayant été enfoncées, & les Bourgeois sortant en foule pour aller donner du se-  
cours aux troupes des Barons, le Roi se vit contraint de se retirer, & le Comte  
entra dans la Ville.

HENRI III.  
1263.

Le Comte  
entre dans  
la Ville.

L'avantage que les Barons venoient de remporter produisit l'effet ordina-  
re, c'est-à-dire, que le Roi leur fit proposer un accommodement. Mais  
comme tous les Traitez qu'on avoit faits jusqu'alors avoient été inutiles, par-  
ce que le Roi se plaignoit qu'on le forçoit à recevoir des conditions trop ri-  
goureuses, de quoi les Barons ne demeuroient pas d'accord, on convint de  
part & d'autre de remettre tous les différends à l'arbitrage du Roi de France.  
Louis ayant accepté la médiation, Henri, accompagné du Prince Edoüard,  
alla le trouver à Amiens où les Etats Généraux étoient assemblez. La Sen-  
tence que Louis prononça sur ces différends, fut favorable à Henri. Elle por-  
toit que les Statuts d'Oxford seroient annullez; que le Roi rentreroit dans  
tous ses droits; qu'il auroit la liberté de choisir lui-même tous les Grands Of-  
ficiers de la Couronne; que les Etrangers seroient capables de posséder les  
Charges & les Dignitez, de même que les Anglois. Mais ce Prince y ajoûta  
une clause qui la rendit inutile, en déclarant, que par là il n'entendoit  
point porter de préjudice aux Privilèges accordez aux Anglois par leurs Sou-  
verains avant le Parlement d'Oxford (1). Les Barons regarderent cette clau-  
se comme une contradiction manifeste, parce qu'ils prétendoient que les  
Statuts d'Oxford n'avoient été faits que pour assurer leurs Privilèges. Ce fut  
ce qui leur fournit un prétexte de rejeter la Sentence, & de recommencer la  
Guerre.

1264.  
Le Roi &  
les Barons  
se soumet-  
tent à l'ar-  
bitrage du  
Roi de  
France.  
Sentence de  
Louis.  
Act. publ. T.  
I. p. 776.

Elle est ré-  
jetée par  
les Barons.

Le détail de ce qui se passa entre les deux partis, jusqu'à la célèbre Bataille  
de Lewes, est chargé de tant de circonstances embarrassantes pour ceux qui  
ne connoissent point la situation des lieux où la Guerre se faisoit, qu'il ne  
pourroit qu'être ennuyeux. Il vaut mieux se hâter de passer à cet événement  
remarquable qui décida la querelle en faveur des Barons. J'observerai seu-  
lement que, pendant l'intervalle qu'il y eut entre le renouvellement de la  
Guerre & cette Bataille, Henri remporta plusieurs avantages sur les Barons;  
& même par le moyen du Prince son Fils, & du Roi des Romains, il en  
gagna plusieurs d'entre eux, qui fortifierent considérablement son parti. De  
plus il se rendit maître d'Oxford d'où il chassa les Etudiens, parce qu'ils  
avoient marqué trop de partialité pour les Barons. La ville de Northampton  
fut prise d'assaut par ses troupes qui y firent prisonniers quinze Barons & soi-  
xante Chevaliers. Il s'en fallut peu que le Roi ne les fit tous pendre; mais  
les conseils de ses Généraux, & la crainte des représailles, l'empêcherent de  
se porter à cette extrémité. La prise de Northampton fut suivie de cel-  
le de Nottingham. Ensuite le Roi marcha dans le Païs de Kent où il con-  
traignit

La Guerre  
se renou-  
velle.

Le Roi rem-  
porte divers  
avantages.

Fff iij

traignit

(1) *Nolumus autem, nec intendimus, derogare per presentem Ordinationem, in aliquo Regiis Privilegiis, Chartis, Liberrariis, Statutis, & laudabilibus Consuetudinibus Regni Anglia, quæ erant ante tempus Provisionum ipsarum.*



**HENRI III.** 1264. traignit les Barons de lever le Siège de Rochester, & de se retirer à Londres.

Il s'approche de Londres. L'esprit du Roi étoit également susceptible de présomption & de crainte, selon le tour que ses affaires prenoient. Le succès que ses armes avoient eu jusqu'alors, lui ayant enflé le cœur, il résolut de marcher à Londres. Il ne doutoit nullement que cette Ville, intimidée par les avantages qu'il venoit de remporter, ne se déclarât en sa faveur. Peut-être cette espérance n'auroit pas été mal fondée, si depuis qu'il étoit sur le Trône, il eût gardé plus de ménagemens avec les Bourgeois de cette Ville Capitale. Mais le souvenir des mauvais traitemens qu'ils avoient reçus de sa part, les empêcha de s'exposer aux mêmes risques. Le Comte de Leicester, ayant pris occasion de l'approche du Roi pour les animer contre lui, sçut agir si adroitement, qu'il leur fit prendre la résolution de sortir de la Ville pour aller lui présenter la Bataille. Cette résolution étonna Henri, qui ne voulant point hazarder un combat contre eux, aux portes de leur propre Ville, se retira plus loin, & alla se poster à *Lewes*, dans la Province de Suffex.

Il se retire à Lewes.

Le Comte de Leicester le suit.

Les Barons font présenter au Roi une Adresse respectueuse.

Elle est rejetée avec hauteur.

Ils renoncent à leur Serment de Fidélité.

Bataille de Lewes.

Cependant le Comte de Leicester & les Barons confédérés, ayant renforcé leur armée d'un gros Corps de milices de Londres, sortirent de la Ville pour suivre le Roi, dans le dessein de décider la querelle par une Bataille. Suivant cette résolution, ils marcherent du côté de Lewes, & s'arrêtèrent à deux lieues de l'armée du Roi. C'étoit pour tenter s'il y auroit encore quelque moyen de rétablir la Paix dans le Royaume. Peut-être la souhaitoient-ils effectivement, ou bien ils ne faisoient cette démarche que pour se décharger des événemens sur le refus que le Roi feroit d'accepter des conditions raisonnables. Avant que de marcher plus loin, ils lui firent dire, qu'ils n'avoient pas pris les armes pour se soustraire à son obéissance, mais seulement pour remédier aux désordres du Gouvernement; qu'ils le supplioient de travailler avec eux à cet ouvrage, protestant qu'il les trouveroit aussi obéissans, que ceux qui, sous prétexte de le servir, ne cherchoient que sa ruine, en tâchant d'éloigner ses plus fidèles Sujets de son affection, par leurs infames calomnies. Quelque respectueuse que fût cette Adresse, elle picquoit trop vivement ceux qui étoient auprès du Roi, pour qu'elle pût être reçue avec modération. Le Roi des Romains & le Prince Edoïard s'en sentirent tellement offensés, qu'ils y répondirent par des démentis, des défis, & des menaces, & ils portèrent le Roi à leur faire une réponse à-peu-près semblable. S'il est vrai, comme il y a beaucoup d'apparence, que les Barons n'eussent fait cette démarche que pour se disculper envers le Public, ils ne furent pas fâchés qu'on leur fournît un prétexte si plausible de pousser les choses à l'extrême. Aussi, sans plus garder de ménagemens, firent-ils dire au Roi, qu'ils renonçoient à la Fidélité qu'ils lui avoient jurée, & qu'ils ne le regardoient plus, que comme un ennemi de l'Etat.

Toute espérance d'accommodement étant perdue, par l'animosité des deux partis, on ne pensa plus qu'à combattre. Le Comte de Leicester, ayant fait avancer son armée, la rangea en Bataille tout proche de celle du Roi qui se mit aussi en devoir de le recevoir. L'armée Royale étoit partagée en trois Corps, dont le Prince Edoïard commandoit celui de la droite; le Roi des Romains étoit à la gauche, & Henri se tenoit au Corps de Bataille. Celle



Celle des Barons étoit divisée en quatre Corps. Le premier étoit mené par Henri de Montfort, fils du Général. Le Comte de Gloucester commandoit le second. Le troisième avoit à sa tête le Comte de Leicester. Le quatrième, tout composé de Bourgeois de Londres, étoit tout-à-fait à la gauche, commandé par Nicolas Ségrave. Tout étant ainsi disposé, le Prince Edoüard attaqua le premier les milices de Londres, qui ne pouvant pas résister à cette vigoureuse charge, lâcherent le pied dès le commencement du combat. Comme ce Prince étoit animé du desir de venger l'affront fait à la Reine sa Mere, par la Populace de Londres, il les poursuivit plus de quatre milles, sans vouloir leur donner aucun quartier : mais cette vengeance lui coûta cher. Pendant qu'il poursuivit sa victoire, avec plus d'ardeur que de prudence, les Comtes de Leicester & de Gloucester avoient le même avantage sur Henri, & sur le Roi des Romains. Les Barons comprenant assez quel feroit leur sort, s'ils venoient d'être vaincus, attaquèrent avec une impétuosité mêlée de désespoir les troupes Royales, qui n'avoient pas les mêmes raisons pour combattre avec la même animosité. Aussi prirent-elles la fuite après une légère résistance, laissant les deux Rois entre les mains de leurs ennemis. Henri s'étant rendu au Comte de Leicester, & Richard au Comte de Gloucester, furent incontinent conduits dans le Prieuré de Lewes, situé au pied d'un Château du même nom, qui étoit gardé par quelques troupes du Roi. C'étoit de ce côté-là, que les Soldats de l'armée Royale prenoient la fuite, afin de se retirer dans le Château. Mais quand ils virent que la basse Ville étoit déjà au pouvoir des Barons, que les deux Rois étoient Prisonniers, & que, selon les apparences, ils alloient être enveloppez de tous côtez, ils jetterent les armes, & se remirent à la discrétion des Vainqueurs.

Cependant, le Prince Edoüard, qui retournoit triomphant de la poursuite du Corps qu'il avoit battu, se trouva dans une grande surprise, de voir l'armée Royale dissipée, & d'apprendre que les deux Rois étoient Prisonniers. La première pensée qui lui vint dans l'esprit, fut de faire un effort pour les délivrer. Si cette résolution eût pu s'exécuter sur le champ, elle auroit infailliblement fait changer la face des affaires. Les vainqueurs occupés à garder leurs prisonniers, ou dispersés dans la Campagne, à la poursuite des Fuyards, auroient eu assez de peine à résister à une attaque vigoureuse. Mais les Soldats du Prince, consternés par la défaite du reste de l'armée, & par la prison des deux Rois, ne témoignèrent aucune disposition à recommencer un combat qui leur sembloit trop inégal. Cette crainte, que toutes les sollicitations d'Edoüard ne purent surmonter, lui fit perdre une si belle occasion, où vraisemblablement il auroit acquis beaucoup de gloire. Cependant le Comte de Leicester remettoit son armée en ordre, avec toute la diligence possible. D'abord il ne pensoit qu'à se défendre, craignant avec raison d'être attaqué, dans le désordre où il se trouvoit. Mais quand il vit qu'on lui donnoit le tems de remettre ses troupes en bataille, il n'eut plus d'autre inquiétude que celle d'empêcher que le Prince ne lui échappât. Dans cette vue, il lui fit faire des propositions pour l'amuser, pendant que par divers détachemens, il prenoit soin de lui couper le chemin de la retraite.

L'incertitude où Edoüard s'étoit d'abord trouvé, touchant le parti qu'il devoit prendre, la résistance de ses troupes, le tems qu'il employa pour tâcher

HENRI III.  
1264.

Edoüard bat  
les milices  
de Londres  
& les pour-  
suit trop  
loin.

Henri & le  
Roi des Ro-  
mains sont  
faits prison-  
niers.

Edoüard re-  
tournant de  
la poursui-  
te, se laisse  
amuser par  
le Comte  
de Leicester.

Il ne peut  
plus ni com-  
battre ni se  
retraiter.



HENRI III.  
1264.

Il est contraint d'accepter de dures conditions.

*Mise* ou Accord de Lewes.

Leicester se sert du nom du Roi contre le Roi même.

Les Barons forment un nouveau plan.

Un Parlement est convoqué pour cela.

cher de les animer, & les divers messages que le Comte de Leicester lui fit porter pour l'amuser, furent cause qu'il perdit un tems si précieux, qui auroit dû être employé ou à combattre, ou à se retirer en bon ordre. Mais, n'ayant fait ni l'un ni l'autre, il se trouva tout à coup enveloppé de tous côtez, & dans la nécessité d'accepter des conditions qui lui parurent tolérables, dans la fâcheuse situation où il se trouvoit. Cette négociation, qui ne dura que peu de momens, fut terminée par ces conventions : Que les Statuts d'Oxford seroient inviolablement observez ; de telle maniere pourtant, qu'ils pourroient être reformez par quatre Evêques ou Barons que le Parlement nommeroit : Que s'il arrivoit que ces quatre Commissaires ne pussent pas s'accorder, on s'en remettroit à l'arbitrage du Comte d'Anjou, Frere du Roi de France, assisté de quatre Seigneurs François. Jusque là tout alloit bien pour le Prince ; mais le dernier Article étoit le plus fâcheux. C'étoit que lui-même & Henri son Cousin, Fils du Roi des Romains, demeureroient en ôtage, jusqu'à ce que toutes choses fussent réglées par l'autorité du Parlement. Quelque rude que fût cette dernière condition, Edoüard, qui n'avoit aucune ressource, se vit contraint d'y acquiescer. Ces Articles, qui furent appelez la *Mise*, c'est-à-dire, l'*Accord*, ou les *Conventions de Lewes*, furent signez par Edoüard, & confirmez par le Roi, qui n'étoit pas en état de les rejeter.

Le Comte de Leicester, ayant le Roi & presque toute la Famille Royale en son pouvoir, en tira tous les avantages que sa politique lui put suggérer. Lui, qui peu de tems auparavant ne se faisoit aucun scrupule de désobéir au Roi, sous prétexte qu'il étoit gouverné par de mauvais Conseillers, ne se servoit plus que du nom de ce Monarque depuis qu'il l'eut entre ses mains. Il exigeoit de lui des ordres aux Gouverneurs des Places de les remettre aux Barons. Il lui faisoit signer des Commissions aux Sherifs des diverses Provinces du Royaume, pour les autoriser à faire prendre les armes contre tous ceux qui oseroient entreprendre de troubler l'Etat, c'est-à-dire, contre les Partisans du Roi même. Enfin, lui qui n'avoit suscité tant d'affaires au Roi, que pour réprimer l'excès de la puissance arbitraire qu'il vouloit s'attribuer, trouvoit fort mauvais qu'on n'obéît pas aveuglement à ce même Prince depuis qu'il n'étoit guidé que par ses conseils. C'est ainsi que les hommes changent de principes & de maximes, selon leurs intérêts, & selon que leurs affaires viennent à changer de face. Mais ce sont des réflexions qu'on auroit trop souvent lieu de faire, si l'on vouloit s'y arrêter toutes les fois que l'occasion s'en présente.

Comme dans l'Accord de Lewes, les Barons n'avoient eu pour but que de s'assurer de la personne du Prince Edoüard, ils ne se mirent pas beaucoup en peine de l'exécuter. Au contraire, ils dressèrent un nouveau plan de Gouvernement, & résolurent de le faire autoriser par le Parlement qui devoit s'assembler le 22. de Juin. La situation des affaires du Royaume rendoit la convocation de ce Parlement sujette à beaucoup de difficultés. Véritablement elle fut faite au nom du Roi qui n'étoit pas en état de s'y opposer. Mais les Barons qui avoient vaincu, ne vouloient pas y appeler ceux du parti contraire, sous prétexte qu'ils avoient encore les armes à la main contre la Patrie. D'un autre côté, un Parlement composé seulement d'une partie de ceux qui



qui avoient droit d'y assister, sembloit manquer d'une autorité légitime. On auroit pû dire, que ce n'étoit qu'une Assemblée de quelques Particuliers. Ces difficultez obligerent les Barons à chercher les moyens de rendre cette Assemblée plus générale, & de lui donner un plus grand air d'autorité. Dans cette vûë, ils firent signer au Roi des Commissions qui établissoient, dans chaque Province, certains Officiers ou Magistrats, auxquels on donna le titre de *Conservateurs*, sous prétexte qu'ils étoient destinez à conserver les Privilèges du Peuple. Ces gens-là, qui dépendoient absolument des Barons, furent revêtus d'une grande autorité. Leur Commission leur donnoit pouvoir de faire tout ce qu'ils jugeroient à propos pour conserver en leur entier les droits & les libertez des Sujets.

HENRI III.  
1264.

Etablis-  
sement des  
*Conserva-  
teurs.*  
*Act. Publ. T.*  
*L. pag. 302.*

Ce pas étant fait, on fit signer au Roi de nouveaux ordres, par lesquels il étoit ordonné aux *Conservateurs* de nommer quatre Chevaliers de chaque Comté (1) pour assister au prochain Parlement, & y représenter leurs Provinces. C'est ici où plusieurs prétendent qu'on doit prendre l'origine du droit des Communes. Ils soutiennent que c'est la première fois où il paroît d'une manière incontestable, que les diverses Provinces du Royaume ont envoyé des Députés au Parlement : Que toutes les raisons qu'on produit pour prouver que les Communes jouissoient de ce Privilège, avant l'année 1264, sont sujettes à tant de difficultez, qu'on ne peut pas dire qu'elles forment une preuve bien évidente. Il semble en effet, qu'on ne sçauroit alléguer une bonne raison qui aît pû porter les Historiens à marquer unanimement, qu'en cette occasion il y eut au Parlement des Représentans de chaque Province, si la même chose étoit pratiquée depuis le commencement de la Monarchie, ou du moins depuis la Conquête des Normans. Par quelle raison auroient-ils négligé de faire la même remarque sur tant d'autres Parlemens précédens dont ils ont parlé : Il est certain que ceux qui prétendent trouver dans les anciennes Histoires, des preuves que le Peuple assistoit aux Parlemens par ses Députés, sont obligés de les déduire par des conséquences qui ne paroissent pas toujours justes.

Quatre Che-  
valiers de  
chaque Pro-  
vince assis-  
tent au Par-  
lement.  
Origine du  
droit des  
Communes

Le nouveau Parlement étant composé de la manière que je viens de le dire, & se trouvant entièrement à la dévotion des Barons confédérés, ne manqua pas d'approuver le plan qui avoit été formé. Ce plan étoit que le Parlement nommeroit trois Commissaires sages & discrets, qui auroient pouvoir de choisir un Conseil composé de neuf Seigneurs, auxquels l'administration des affaires publiques seroit confiée. Que le Roi, avec le consentement des Commissaires, pourroit changer quand il voudroit, une partie des neuf Conseillers, ou même tous à la fois. Qu'en cas que les trois Commissaires ne se trouvassent pas d'accord à l'égard du changement, ou du choix des Conseillers, on s'en tiendrait à la pluralité des voix. Que les délibérations prises par les neuf Conseillers seroient exécutées, pourvu qu'elles fussent approuvées de six d'entre eux. Que s'il arrivoit qu'ils ne pussent pas s'accorder ensemble, & que les deux tiers ne fussent pas d'un même avis, l'affaire dont il s'agiroit seroit portée aux trois grands Commissaires qui la décideroient, ainsi qu'ils le jugeroient à propos. Que le Roi pourroit changer ou casser les trois Commissaires, pourvu que ce fût du consentement de la Communauté des Barons. En-  
fin,

Le Parle-  
ment ap-  
prouve le  
plan des Ba-  
rons.  
Articles.

(1) On appelle en Angleterre *Shire* ou Comté, ce qu'on nomme Province en France.



HENRI III.  
1264.

Le Roi & le  
Prince sont  
contraints  
de l'approu-  
ver.

Les Barons  
refusent de  
recevoir un  
Légat.

Quelques  
Seigneurs  
Anglois se  
révoltent  
contre le  
Gouverne-  
ment des  
Barons.

*fin, que la nomination de tous les Officiers publics seroit à la disposition des neuf Con-  
seillers.* Ce Règlement devoit avoir lieu, jusqu'à ce que d'un consentement  
unanime, le Parlement jugeât nécessaire de le casser ou de l'altérer. On pré-  
tend que le Roi & le Prince Edoïard se virent obligez d'y donner leur appro-  
bation, par les menaces qu'on fit au premier de le déposer, & à l'autre de le  
tenir dans une prison perpétuelle. Ainsi, s'ils l'approuverent extérieurement,  
ce ne fut que dans la pensée de se rétracter dès qu'ils en trouveroient une oc-  
casion favorable. Cependant les Barons continuoient à gouverner le Royau-  
me selon ce Règlement, se persuadant que leurs affaires étoient sur un pied,  
à ne pouvoir pas facilement être dérangées.

Dès l'année précédente, Urbain IV. avoit nommé pour son Légat en An-  
gleterre, le Cardinal Guy du titre de Sainte Sabine. Ce Légat étant arrivé en  
France, y avoit reçu une Lettre du Comte de Leicester, par laquelle il l'infor-  
moit, que le tems n'étoit pas propre pour cette Légation, & que les Grands  
ni le Peuple n'étoient pas dans la disposition de le recevoir. Quoique le Lé-  
gat se sentît très-offensé de ce refus, il n'avoit osé continuer son voyage. En  
effet, il n'y avoit aucune apparence qu'il pût entrer dans le Royaume, con-  
tre la volonté de ceux qui gouvernoient. Il s'étoit pourtant avancé jusqu'à  
Boulogne, où il avoit cité tous les Evêques d'Angleterre à venir lui rendre  
raison de leur conduite. Les Evêques n'ayant pas jugé à propos d'obéir à la  
citation, il avoit lancé contre eux une Sentence d'Excommunication, de la-  
quelle ils avoient appelé au Pape. Enfin, les affaires du Royaume se trou-  
vant établies sur le pied que les Barons le souhaitoient, ils crurent qu'il fal-  
loit donner quelque satisfaction au Légat. Dans cette vûe, ils députèrent  
quatre Evêques, pour l'informer des raisons qu'ils avoient eues de s'oppos-  
er à son entrée dans le Royaume. Ces Députez trouverent le Légat extrême-  
ment irrité contre les Barons. Pour toute réponse, ils eurent ordre de retour-  
ner en Angleterre, d'y publier une Sentence d'Excommunication contre le  
Comte de Leicester, & de mettre la Ville de Londres & les Terres du Comte  
de Gloucester en interdit. Les Envoyez ayant donné avis en Angleterre des or-  
dres qu'ils avoient reçus du Légat, rencontrèrent en Mer des gens, qui fei-  
gnant d'être des Corsaires, leur enleverent tous leurs papiers, & les jetterent  
dans la Mer. Cette démarche ayant fait comprendre au Légat, qu'il lui se-  
roit trop difficile de faire respecter l'autorité de son Maître dans une sembla-  
ble conjoncture, il reprit le chemin de Rome, où bien-tôt après il fut élevé  
sur le Trône Pontifical, sous le nom de Clément IV.

Cependant le Comte de Leicester, qui se trouvoit à la tête du Gouverne-  
ment, n'étoit pas sans embarras. La Reine faisoit de grands préparatifs en  
France, pour aller dégager le Roi son Epoux. D'un autre côté, le soulève-  
ment de quelques Seigneurs voisins du País de Galles le mettoit en inquié-  
tude. Il craignoit que les Gallois ne se mêlassent dans la querelle, & ne don-  
nassent du secours aux partisans du Roi. Il étoit dangereux de laisser les Cô-  
tes exposées à l'invasion des Etrangers, qui s'étant rendus en Flandres, n'at-  
tendoient qu'un vent favorable, pour s'embarquer. Mais il n'y avoit pas  
moins d'inconvénient à laisser croître le mal qui commençoit à paroître dans  
les Provinces frontieres du País de Galles. Pour prévenir ces dangers, il prit  
la résolution d'aller en personne contre les Rébelles, pendant qu'il faisoit af-  
sembler



sembler les Milices du Royaume dans le Païs de Kent, pour s'opposer à la descente de la Reine. Sa bonne fortune le tira également d'affaires, des deux côtez. Après avoir mis dans ses intérêts Leolyn Prince de Galles, qui auroit pu lui faire de la peine, il vainquit les Révoltez, & les contraignit de quitter les armes. Il ne fut pas moins heureux, à l'égard de l'invasion qu'il craignoit. Le vent demeura si longtems contraire aux troupes Etrangères qui étoient de l'autre côté de la Mer, qu'elles furent obligées de s'en retourner, à l'approche de l'Hiver, sans que la Reine pût tirer aucun fruit de la grande dépense qu'elle avoit faite. Pendant ce tems-là, le Roi demeurait toujours sous la garde du Comte de Leicester, qui en dispoſoit à ſa volonté, le faiſant agir contre ſes propres intérêts, ſous prétexte que c'étoit pour le bien du Royaume.

HENRI III.  
1264.

Le Comte  
de Leicester  
les ré-  
duit.

L'entreprise  
de la Reine  
eſt rompue.

Il étoit bien difficile que les Barons, qui n'avoient pris les armes contre le Roi, qu'à cauſe du pouvoir exceſſif qu'il vouloit ſ'attribuer, puſſent voir ſans jaloſie celui du Comte de Leicester qui n'étoit pas moins abſolu. Le Comte de Glouceſter, ſur tous les autres, en étoit très-mécontent. Il regardoit Leicester comme un homme qui marchoit à grands pas vers le Trône, ſous le ſpécieux prétexte du bien public. C'étoit pour cela qu'il craignoit, en contribuant à ſon élévation, de lui fournir des armes pour le perdre lui-même, avec quelques autres qui n'étoient pas moins jaloux de ſa grandeur. La diſgrace du Comte de Derby lui donnoit lieu de faire ces réflexions. Ce Seigneur, qui n'étoit pas ami de Leicester, avoit été envoyé à la Tour, moins pour être châtié de quelque faute qu'on lui imputoit, que pour ſervir d'exemple à ceux qui oſeroient gloſer trop ouvertement ſur la conduite du principal Gouverneur. D'un autre côté, le Comte de Glouceſter croyoit voir dans la maniere froide & réſervée dont le Comte de Leicester agiſſoit avec lui, un deſſein ſecret de le perdre, quand l'occaſion ſ'en préſenteroit. Non ſeulement on ne l'appelloit plus aux Conſeils ſecrets, mais même on ne lui donnoit aucune part dans les affaires, que celle qu'on ne pouvoit refuſer à un des principaux Pairs du Royaume. Ces raiſons, & plus que tout cela, la jaloſie qu'il avoit conçue de l'élévation de Leicester, le portèrent à favoriſer les Mécontents des Marches de Galles, afin de ſ'en ſervir à contrequarrer les deſſeins ambitieux de celui qu'il regardoit déſormais comme un ennemi. Les cabales qu'il faiſoit tout ouvertement, ayant fait comprendre à Leicester qu'il ne devoit rien négliger pour ruiner les deſſeins d'un ennemi ſi dangereux, il fit expédier un ordre à tous ceux qui en dernier lieu avoient pris les armes contre le Gouvernement établi de ſe retirer en Irlande. Ces Bannis, au lieu d'obéir, ſ'en allerent ſur les Terres du Comte de Glouceſter, où ils trouverent de la protection.

1265.

On ſoupçon-  
ne le Comte  
de Leicester  
d'aspirer à la  
Couronne.

Le Comte  
de Glouceſter  
ſe fait Chef  
de particon-  
tre lui.

Cependant les ennemis du Comte de Leicester publioient en tous lieux, que la rigueur avec laquelle il traitoit le Roi, le Roi des Romains, & le Prince Edoüard, ne marquoit que trop qu'il avoit de pernicioſes deſſeins. Comme ces bruits commençoient à produire des effets déſavantageux à ce Seigneur, il crut qu'il étoit néceſſaire d'effacer ces impreſſions, en faiſant comprendre au Peuple, qu'il étoit très-éloigné de former les projets ambitieux que ſes ennemis lui attribuoient. Dans cette vûe, il fit convoquer un Parlement, & publier que c'étoit pour chercher les moyens de rendre la liberté

Le Comte  
de Leicester  
feint de  
vouloir dé-  
livrer le  
Prince  
Edoüard.

Il convo-  
que un Par-



HENRI III.

1255.

lement sur  
ce sujet.Deux Che-  
valiers de  
chaque Pro-  
vince, &  
deux Dépu-  
tez de cha-  
que Ville as-  
sistent à ce  
Parlement.Observa-  
tion sur ce  
sujet.Edouïard  
est mis en-  
tre les  
mains du  
Roi, qui  
demeure  
toujours  
Captif.Le Comte  
de Gloucester  
se declare  
ouverte-  
ment con-  
tre le Com-  
te de Lei-  
cester.Il est décl-  
aré Traître.Leicester  
marche con-  
tre lui.On procure  
au Prince  
Edouïard, le  
moyen de  
se sauver.

au Prince Edoïard. Il prétendoit par là faire voir que, puisqu'il vouloit bien relâcher l'Héritier de la Couronne, il n'étoit pas vraisemblable qu'il eût conçu les pernicious dessein dont on l'accusoit. La convocation de ce Parlement eut ceci de remarquable, que chaque Comté eut ordre de se faire représenter par deux Chevaliers, & chaque Ville ou Cité, par deux Députés. Les partisans de l'ancienneté du droit des Communes infèrent de là que, puisque les Historiens n'observent pas que ce fût une nouveauté, il s'ensuit que c'étoit une chose ordinaire. D'autres, au contraire, prétendent que, si c'eût été la coutume, il auroit été inutile de remarquer cette particularité, après avoir parlé de tant d'autres Parlemens, sans y faire la même observation. Le Lecteur choisira de ces deux conséquences celle qui lui paroîtra la plus naturelle.

Dès que le Parlement fut assemblé, le Comte de Leicester, qui dispoit à peu près des voix, y fit ordonner que le Prince Edoïard seroit mis en liberté. Mais il fit y ajouter une condition qui rendit cette faveur inutile. C'étoit qu'il seroit tenu auprès du Roi son Pere, & lui obéiroit en toutes choses. Cette condition marquoit assez, qu'on n'avoit en vûe que d'éblouir les yeux du Public. En effet, ordonner qu'Edouïard seroit mis en liberté, & que néanmoins il se tiendrait auprès du Roi qui étoit lui-même captif, ce n'étoit autre chose que changer sa prison, ou tout au plus lui en assigner une moins rigoureuse. En conséquence de cet ordre, le Prince fut tiré du château de Douvre, où il avoit été enfermé depuis la bataille de Lewes, & remis entre les mains du Roi, c'est-à-dire au pouvoir du Comte de Leicester. C'est ce qu'on appelloit lui donner la liberté. Cependant Henri demuroit toujours sous la garde de Leicester, qui le menoit par tout avec lui, & qui prenoit de grandes précautions pour empêcher que ses prisonniers ne s'évadassent.

La Scène qui venoit de se passer ne fit qu'augmenter les soupçons du Comte de Gloucester, ou plutôt achever de le convaincre, que Leicester se préparoit le chemin au trône. Il n'auroit pourtant par encore éclaté, s'il ne se fût présenté une occasion où il auroit été dangereux de dissimuler. Les deux fils aînés du Comte de Leicester ayant fait publier un Tournoi où tous les Seigneurs furent invitez, le Comte de Gloucester ne jugea pas à propos de s'y trouver. Il étoit persuadé qu'on se servoit de ce prétexte pour l'attirer dans quelque piège. Soit que ses soupçons fussent fondés, ou que sa prévention les lui fit regarder comme des preuves convaincantes, il se liguait ouvertement avec les Seigneurs des Marches de Galles, ennemis de Leicester, & fit munir ses Châteaux, comme se préparant à la guerre. Cette démarche ayant fourni à ses ennemis un prétexte plausible de le pousser à bout, on vit bientôt paroître une Proclamation, par laquelle ce Comte & ses adhérens étoient déclarés Traîtres & ennemis de l'Erat. En conséquence de cette Déclaration Leicester se mit à la tête d'une armée, pour aller punir ces prétendus ennemis du Roi. Dans ce dessein, il marcha vers la Saverne, & ensuite il se rendit à Héréford, menant avec lui ses deux prisonniers.

La précaution avec laquelle il gardoit le Roi & le Prince son fils, n'empêcha pas que le Comte de Gloucester ne formât le projet de lui enlever Edoïard. Il comprenoit que, pendant que son ennemi auroit le Roi en son pouvoir, il en tireroit de grands avantages. C'est pourquoi il crut qu'il devoit retirer le Prince d'entre ses mains, afin d'opposer l'autorité du légitime Héritier de

de



de la Couronne à celle du Roi détenu en captivité. Apparemment, il ne jugea pas qu'il fût aussi facile de délivrer le Roi que le Prince, ou peut-être comptoit-il plus sur le secours d'Edouïard, que sur celui du Roi son Pere. Quoiqu'il en soit, il fit confidence de ce dessein à *Roger Mortimer*, l'un des Seigneurs des Marches de Galles, qui lui fournit un moyen pour l'exécuter. Mortimer, ayant beaucoup d'habitudes à Héréford, fit présent à Edouïard, par une personne tierce, d'un cheval extrêmement vite, & en même tems le fit informer de l'usage qu'il en devoit faire, & du dessein qu'on avoit de lui procurer la liberté. Pour seconder ce projet, le Prince ayant feint d'être incommodé, & d'avoir besoin de faire un peu d'exercice, demanda la permission de monter quelques chevaux. Le Comte de Leicester, qui n'avoit aucun soupçon de ce qui se tramoit, la lui accorda, quoiqu'avec de grandes précautions. Outre sa garde ordinaire dont il le fit accompagner, il donna ordre à quelques Gentilshommes de se tenir toujours à ses côtes, & d'avoir continuellement l'œil sur lui. Edouïard étant sorti à la campagne, monta d'abord deux chevaux, & leur fit faire le manège. Ensuite, il fit amener celui dont on lui avoit fait présent en dernier lieu, & comme s'il eût voulu l'accoutumer doucement à son cavalier, il le mena au petit pas assez loin de la garde, étant toujours suivi de ses Gentilshommes qui se tenoient près de lui. Lorsqu'il fut parvenu à un certain endroit qu'il avoit déjà exactement remarqué, & qui lui avoit paru propre pour exécuter son dessein, lâchant tout d'un coup la bride à son cheval, & lui appuyant les talons, il surprit tellement ceux qui l'accompagnoient, qu'il étoit déjà bien loin, avant qu'il fussent revenus de leur étonnement. Ils coururent pourtant après lui jusqu'à ce qu'ils apperçurent un Corps de Cavalerie que le Comte de Gloucester avoit envoyé pour favoriser son évasion. Edouïard étant ainsi échappé, alla joindre le Comte de Gloucester qui le reçut avec beaucoup de joye & de respect. Cependant, en procurant au Prince sa liberté, son dessein n'étoit pas de rétablir le pouvoir arbitraire que le Roi avoit voulu usurper. Aussi dit-il nettement à Edouïard, qu'il ne pouvoit lui promettre son secours, s'il ne s'engageoit par serment à faire ses efforts, pour remettre en vigueur les anciennes Loix, & pour chasser les Etrangers d'auprès de la personne du Roi. Edouïard le promit, & le jura en présence de divers Seigneurs, après quoi il prit le commandement des troupes que le Comte de Gloucester avoit levées.

Quoique le Comte de Leicester comprît assez de quelle conséquence pouvoit être l'évasion du Prince, il feignit de n'en être pas déconcerté, & continua, comme auparavant, à gouverner au nom du Roi. Il faisoit expédier sous le grand sceau tous les ordres qu'il jugeoit convenables au bien de l'Etat, ou à ses propres intérêts, ces deux choses étant ordinairement confonduës, par ceux qui tiennent le timon du Gouvernement.

Il seroit inutile de rapporter ici toutes les précautions que ce Seigneur prit pour se maintenir dans son autorité, pour enrichir ses amis, & pour avancer ses créatures. Il suffit de dire en un mot, qu'il ne négligea rien de tout ce qui pouvoit lui être avantageux, ou contribuer à rendre inutiles les desseins de ses ennemis. Tout cela étoit pour lui même, & en vûe de son propre intérêt : Mais il fit une chose très-avantageuse au Royaume en ôtant enfin à la Cour de Rome le prétexte dont, depuis quelque tems, elle se servoit avec

HENRI III.  
1265.

Le Prince  
s'évade.

Il va joindre  
le Comte  
de Gloucester, qui exige de lui un serment qu'il reformera les abus.

Le Comte  
de Leicester  
dissimule  
son chagrin.

Il fait tout  
ce qu'il  
peut pour  
se soutenir.



**HENRI III.** tant de succès, pour s'enrichir des dépouilles des Anglois. Comme il vit que  
 1259. le Peuple n'avoit plus pour le Pape la même estime & la même déférence  
 Il renonce qu'il avoit eue auparavant, il se fit expédier une Commission qui l'autorisoit  
 pour le Roi à renoncer, pour le Roi & pour le Prince Edmond, à toutes les prétentions  
 & pour Ed- qu'ils pouvoient avoir sur la Sicile. En vertu de ce Pouvoir, il fit une Renon-  
 mond, à la ciation authentique, laquelle il prit soin de faire notifier au Pape par une Let-  
 Couronne tre du Roi.  
 de Sicile.

Les forces Cependant ce Seigneur, prévoyant les suites fâcheuses que pourroit avoir  
 d'Edouïard pour le Prince Edouïard fit publier des ordres très-rigoureux à  
 augment. tous les Sujets, de s'opposer de tout leur pouvoir au Prince Edouïard, au Com-  
 te de Glocester, & à leurs adhérens qui étoient tous qualifiez de Traîtres au  
 Roi & à l'Etat. Mais cela n'empêcha pas qu'un très-grand nombre de Sei-  
 gneurs, d'Officiers & de Soldats n'allassent offrir leurs services au Prince  
 qui en peu de tems, se vit à la tête d'une armée supérieure à celle des Confé-  
 dérez. Ce fut alors que les affaires commencerent à changer de face. Le  
 Comte de Leicester, qui, peu de temps auparavant, dispoisoit de toutes les  
 forces de Royaume, ne put empêcher qu'Edouïard ne se rendit maître de  
 Glocester & de plusieurs autres Places. Il se vit même obligé de céder le ter-  
 rain à ce jeune Prince qui le suivoit de lieu en lieu, & d'employer toute son  
 adresse & toute son expérience, pour éviter d'en venir à une bataille. Com-  
 me il étoit très-bon Général, il prenoit ses mesures de loin pour se tenir dans  
 des postes, d'où il pût se retirer quand il se sentiroit trop pressé. Cependant,  
 il envoyoit des ordres réitérez à Simon son fils, de quitter le Siège de Peven-  
 sey, qui le retenoit dans le País de Kent, pour venir le renforcer. Simon  
 obéit, & se mit en marche avec sa petite armée, faisant une diligence extra-  
 ordinaire pour le joindre. Mais comme déjà il approchoit d'*Evesham* où le  
 Comte son Pere étoit campé, Edouïard, qui avoit été averti de sa marche,  
 fondit inopinément sur lui avec toutes ses forces, & tailla en pièces ce petit  
 Corps qui n'étoit pas en état de lui résister.

Il marche Cette victoire ayant animé le jeune Prince d'une nouvelle ardeur, il re-  
 contre le tourna promptement sur ses pas, pour aller attaquer le Pere avant qu'il eût  
 Comte de reçu la nouvelle de la défaite de son fils. Il sçut si bien tromper la vigilance  
 Leicester. de ce vieux Général, par cette prompte résolution, qu'il se trouva tout pro-  
 che des ennemis dans le tems que le Comte croyoit que c'étoit son fils qui ve-  
 Il s'engage noit à son secours. La surprise de Leicester fut si grande, qu'il ne put s'em-  
 à donner pêcher de la témoigner. Cependant il fit toutes les dispositions nécessaires  
 bataille. pour se bien défendre, comprenant que la retraite étoit encore plus dange-  
 Bataille reuse que le combat. La bataille commença sur les deux heures après midi,  
 d'Evesham. & dura jusqu'à la nuit, malgré la fuite précipité des troupes Galloises qui  
 abandonnerent le Comte, dès le commencement de l'action. Il ne laissa  
 pourtant pas de soutenir, par son courage & par son expérience, les efforts  
 d'Edouïard qui combattoit avec une valeur étonnante, voyant bien que le  
 bonheur ou le malheur de sa vie dépendoit du succès de cette journée. En-  
 fin, après une longue résistance de la part des Barons confédérez, le Comte  
 de Leicester & Henri son fils ayant été tuez sur la place, leurs troupes perdi-  
 rent courage, & le Prince obtint une pleine & entière victoire. La joye que  
 cet heureux succès lui causa fut d'autant plus grande, que, pendant la cha-  
 leur

Le Comte  
 de Leices-  
 ter est tué.  
 Edouïard  
 gagne la ba-  
 taille, & dé-

Leicester  
 fuit devant  
 lui.

Edouïard  
 bat Simon  
 de Mont-  
 fort.

Il marche  
 contre le  
 Comte de  
 Leicester.

Il s'engage  
 à donner  
 bataille.

Bataille  
 d'Evesham.



leur du Combat, il eut la satisfaction de délivrer le Roi son Pere de la captivité où il étoit détenu depuis la bataille de Lewes. Le Comte de Leicester, qui n'osoit perdre de vûe son prisonnier, avoit eu la dureté de l'exposer au danger de cette bataille, où il fut même blessé à l'épaule. On dit même qu'il alloit être tué par un soldat qui ne le connoissoit pas, si un Officier ne fût accouru à son secours, dans le tems qu'il disoit à ce soldat : *Ne me tue pas, je suis Henri de Winchester ton Souverain*. Edoüard, qui n'étoit pas loin de là, ayant été informé du péril où le Roi son Pere se trouvoit, y accourut incontinent. D'abord il le mit en sûreté & s'étant contenté de lui demander en hâte sa bénédiction, il le quitta, pour ne pas perdre un tems qui lui étoit si précieux.

HENRI III.  
1265.  
taille, & dé-  
livre le Roi.

Cette bataille se donna tout proche d'Evesham le 4. d'Août 1265. quatorze mois après celle de Lewes, qui avoit fait perdre au Roi sa liberté. Le corps du Comte de Leicester ayant été trouvé parmi les morts, Roger Mortimer eut la cruauté de lui faire mille outrages. Enfin, il lui coupa la tête, pour l'envoyer à sa Femme comme un témoignage certain, qu'il étoit vengé de cet ennemi. Telle fut la catastrophe du Comte de Leicester, qui, bien qu'Etranger, avoit trouvé le moyen de se rendre le plus considérable Seigneur du Royaume, & qui fut même soupçonné de porter ses vûes jusqu'au trône. Il n'y en a pourtant aucune preuve certaine, les bruits qu'on fit courir sur ce sujet n'étant fondés que sur de simples soupçons, & peut-être sur des calomnies. Mais on ne peut disconvenir, qu'il n'eût abusé du pouvoir qu'ils'étoit acquis, & de la confiance que ses amis & ses collègues avoient eüe en lui. Du moins il fit voir par sa conduite, qu'il n'étoit pas aussi ennemi du pouvoir absolu qu'il avoit voulu le persuader, lorsqu'on le mit à la tête des Conféderez. Cela ne prouve pourtant pas qu'il eût aspiré à la Couronne. Certainement, ce Seigneur avoit de grandes qualitez. S'il fut semblable au Comte Simon de Montfort son Pere, par sa valeur & par son courage, du moins il ne lui ressembloit pas par la cruauté. Il avoit toujours eu une si grande déference pour les Moines, qu'après sa mort, ils voulurent en faire un Saint, à quelque prix que ce fût, prétendant qu'il se faisoit beaucoup de miracles sur son tombeau. Un Historien moderne assure, qu'il a vû un ancien Livre manuscrit où se trouvent plusieurs Oraisons adressées à ce Comte, comme à un Martyr. Cette opinion se répandit tellement parmi le peuple, que le Pape eut besoin d'employer toute son autorité, pour empêcher le cours de cette superstition. Quoiqu'il en soit, comme on est incertain du motif qui fit agir ce Seigneur, on ne l'est pas moins de sçavoir s'il ne fut poussé à prendre les armes contre le Roi, son Souverain & son bienfaicteur, que par sa seule ambition, on ne peut assez détester son ingratitude, envers un Prince son Beau-frere qui l'avoit comblé de bien-faits. Mais s'il ne se fit Chef de parti qu'en vûe du bien public, & pour délivrer le Royaume de l'oppression manifeste sous laquelle il gémissoit, il se trouveroit sans doute des gens qui ne manqueroient pas de raisons plausibles, pour justifier sa conduite. Cependant, sans examiner ce motif de trop près, la plupart des Auteurs modernes se sont déchaînez contre lui, & le titre de *Catiline Anglois* est un des moins offensans qu'on lui a donnez. Mais on ne doit gueres attendre autre chose de la plupart des Historiens, qui pour l'ordinaire

Considérations sur le Comte de Leicester.

Les Moines l'ont regardé comme un Martyr. M. Tyrrel.



**HENRI III.** 1265. dinaire dédiaient leurs Ouvrages aux Rois, aux Reines, aux Ministres, aux Favoris.

**Les Barons** La défaite des Confédérez changea entièrement la face des affaires. Ceux  
**Confédérez** qui peu de tems auparavant avoient été persécutés, devinrent Persécuteurs  
**font persé-** à leur tour. Ils chagrinerent leurs ennemis en mille manières, & leurs firent  
**cutez.** souffrir bien des maux. Le Roi, qui étoit naturellement vindicatif, & avi-

**Leurs biens**  
**font confis-**  
**quez, & la**  
**ville de**  
**Londres est**  
**sevérement**  
**châtée.**

de d'argent, avoit une extrême impatience de se venger de ceux qui l'avoient offensé, & de profiter de leurs dépouilles. Ce fut dans cette vûe, qu'il convoqua un Parlement qui s'étant trouvé tout composé de ses Créatures, lui accorda la confiscation des biens des Rébells. La Ville de Londres ne fut pas épargnée : le Parlement ayant jugé qu'elle méritoit de perdre tous ses Privilèges, elle fut abandonnée à la merci du Roi, qui lui ôta ses portes, ses chaînes, ses Magistrats, & en tira une grosse somme d'argent, pour lui rendre ensuite ce dont il l'avoit privée. Les Barons confédérez, se trouvant exposés à une vengeance qui vraisemblablement ne devoit point avoir de bornes, étoient dans une consternation d'autant plus grande, qu'ils ne voyoient aucune ressource pour se tirer de ce mauvais pas. Simon de Montfort, fils aîné du Comte de Leicester, ne douta point qu'il ne dût être attaqué des premiers, vû la haine que le Roi avoit conçue contre le Comte son Pere, & contre sa Maison. Dans cette pensée, il tâcha de bonne heure de se faire un Protecteur de Richard Roi des Romains, qu'il tenoit sous sa garde, dans le Château de Kenelworth, en le relâchant sans exiger de lui aucune rançon. Cet exemple fut avantageux à plusieurs prisonniers de la bataille de Lewes, qui furent aussi mis en liberté dans les mêmes vûes, par ceux qui les gardoient.

**Montfort**  
**met le Roi**  
**des Ro-**  
**main enli-**  
**berté.**

**Le Roi se**  
**venge de ses**  
**ennemis.**

Cependant le Roi se vengeoit de ceux qui avoient pris les armes contre lui, par la saisie de leurs biens qu'il s'approprioit à lui-même, ou distribuoit libéralement à ses Favoris. Loin de se mettre en peine des suites, il se laissoit conduire par sa passion, sans considérer que des gens réduits à la mendicité ne sont pas loin du désespoir. Il auroit bien mieux fait d'imiter la prudente conduite du Comte de Pembroke, son premier Gouverneur, qui avoit rendus leurs biens aux Barons vaincus, de peur d'exposer le Royaume à de nouveaux troubles. Mais Henri n'étoit pas de ce caractère. Il ne tint pas à lui, qu'il ne perdît les fruits de la victoire que le Prince son Fils avoit remportée sur les Barons, en leur refusant toute sorte de grace. Simon de Montfort, se voyant sans ressource de ce côté-là, sortit du Château de Kenelworth, après y avoir laissé une bonne garnison, & ayant assemblé quelques troupes, du débris de l'armée de son Pere, il se jeta dans l'Isle d'*Axholm*, située dans la Province de Lincoln. Comme il étoit très-facile de fortifier ce lieu, il le mit bien-tôt en état de servir d'azyle à lui-même & à ses amis. Tous les jours il s'y en rendoit un grand nombre, qui enfin commencèrent à causer de l'inquiétude à leurs ennemis.

**Montfort se**  
**fortifie dans**  
**l'Isle d'Ax-**  
**holm.**

1266.  
**La Reine**  
**arrive en**  
**Angleterre,**  
**Arrivée**  
**d'un Légat**

Pendant que la Cour cherchoit les moyens de prévenir les suites de cette nouvelle révolte, la Reine arriva de France, où elle s'étoit retirée avec le Prince Edmond son fils, après la bataille de Lewes. Elle fut bien-tôt suivie d'un Légat, qui, peu de jours après son arrivée, convoqua un Synode, où il excommunia solennellement le feu Comte de Leicester & tous ses Adhé-

rans,



rans, tant ceux qui étoient déjà morts, que ceux qui étoient en vie. Mais ce n'étoit pas là le principal but de sa Légation. Clément IV. voyant que les Anglois étoient las de fournir de l'argent pour la conquête de Sicile, crut qu'il falloit sauver l'honneur du S. Siège, qui avoit reçu quelque atteinte par la renonciation du Prince Edmond. Dans cette vûe, il fit notifier au Roi, par son Légat, une Bulle d'Urbain son Prédécesseur, qui annulloit le don fait au Prince son Fils. Il avoit tenu cette Bulle secrète, parce qu'il vouloit attendre la fin de la négociation commencée avec Charles Comte d'Anjou, à qui en effet il donna cette même année l'investiture des deux Siciles. Henri, qui ne s'étoit départi de ses prétentions que parce qu'il y avoit été forcé par le Comte de Leicester, pendant sa captivité, ne put voir sans chagrin qu'il falloit renoncer à ses espérances. Mais il n'étoit pas en état d'y remédier.

HENRI III.  
1266.  
qui excommu-  
nie les  
Barons ré-  
belles morts  
& vivans.  
Le Pape ré-  
voque le  
don de la  
Sicile.  
Il en investit  
Charles  
d'Anjou.

Ce fut de cette manière qu'on vit enfin terminer cette affaire, qui avoit été une source féconde des vexations, que le Peuple & le Clergé d'Angleterre avoient souffertes de la part des Papes. Si elle leur coûta des sommes immenses, ils en tirèrent du moins cet avantage, qu'elle diminua sensiblement la bonne opinion qu'ils avoient auparavant de tout ce qui émanoit de la Cour de Rome, & qu'elle leur apprit à prendre à l'avenir plus de précautions pour s'opposer à ses usurpations. C'est-ce qu'on aura occasion de connoître plus particulièrement dans les Regnes suivans, où l'on verra les Anglois bien moins dociles à l'égard des Papes. On peut dire encore que cette affaire fut la principale cause des disgrâces, auxquelles Henri se trouva exposé pendant plusieurs années, & en même tems du solide établissement de la Grande Chartre, à laquelle on n'a donné depuis ce tems-là que de foibles atteintes. Sans la nécessité où Henri se trouva de contenter l'avarice des Papes, il auroit moins opprimé ses Sujets, & les Barons auroient manqué du prétexte le plus plausible de leur Confédération. On ne peut assez s'étonner que le don fait par le Pape au Prince Edmond ait été ignoré par les Historiens de Naples & de Sicile, qui n'en font aucune mention, quoi que les Païs dont ils ont écrit l'Histoire y fussent si intéressés. Il n'y en a qu'un seul qui en dise un mot en passant, encore se trompe-t-il dans le nom du Prince Anglois à qui il dit que le Pape avoit voulu donner la Sicile. *Villani*, Historien de réputation, rapporte le Discours que le Pape fit aux Cardinaux, pour leur faire approuver le dessein qu'il avoit de donner l'investiture des deux Siciles à Charles d'Anjou. Dans cette Harangue, le Pontife leur représenta toutes les injures que l'Eglise avoit souffertes de la part de Mainfroi, la nécessité qu'il y avoit de détruire la Maison de Souabe, & les avantages qui en reviendroient à l'Eglise, si l'on donnoit à ces Royaumes un Prince qui fût en état d'entreprendre sa défense. Il semble que c'étoit là une occasion très-naturelle de parler des efforts que ses Prédécesseurs avoient faits pour détrôner l'Usurpateur, par le secours du Roi d'Angleterre, en donnant la Couronne de ces Royaumes à un de ses Fils. Mais il n'en dit pas un seul mot. Que peut-on donc inférer de ce silence du Pape & des Historiens Napolitains & Siciliens, sinon, que la Cour de Rome n'eut jamais une véritable intention de procurer cette Couronne au Prince Edmond, & que son unique but étoit d'épuiser l'Angleterre d'argent, sous un prétexte si frivole.

Observa-  
tion sur l'af-  
faire de Si-  
cile.



HENRI III.  
1266.  
Simon de  
Montfort  
est contraint  
de se ren-  
dre.

Le Roi des  
Romains  
intercede  
pour lui.

Montfort  
promet de  
livrer le  
Château  
de Kenel-  
worth, mais  
il n'en est  
pas le mai-  
tre.

Il fait le  
métier de  
Corsaire.

Edouïard ra-  
mene les  
Cinq-Ports  
à l'obéis-  
sance du  
Roi.  
Divers sou-  
levemens  
dans le  
Royaume.

Les Mécon-  
tens s'em-  
parent de  
l'Isle d'Ely.

La retraite de Montfort dans l'Isle d'Axholm, pouvant avoir de trop fâcheuses suites, pour qu'on négligeât de les prévenir, le Prince Edoïard fit marcher l'armée de ce côté-là. Les difficultez n'étoient pas petites à déloger les Mécontens d'un lieu si bien fortifié par l'art & par la nature. Cependant ce Prince ne laissa pas d'en venir à bout. Après une défense assez opiniâtre, les Assiégés se virent contraints de se rendre, à condition qu'on leur conserveroit la vie & les membres. Pour ce qui regardoit les biens, il fut convenu qu'ils se soumettroient au Jugement du Roi des Romains & du Prince Edoïard. Cette capitulation étant signée, Montfort fut mené au Roi, auprès duquel il trouva un puissant Protecteur dans le Roi des Romains. Ce Prince assura, qu'après la bataille d'Evesham, la garnison de Kenelworth lui auroit ôté la vie, si Montfort ne s'y fut pas opposé au péril de la sienne propre. Ensuite, il pria le Roi de pardonner à ce Seigneur, en considération de ce qu'il l'avoit généreusement mis en liberté sans exiger aucune rançon. On dit qu'Henri, touché des services que Montfort avoit rendu au Roi son Frere, étoit disposé à lui accorder une grace entière, si le Comte de Glocester ne s'y fût hautement opposé. Ainsi, comme il étoit nécessaire de ménager ce Seigneur, aussi bien que le Roi des Romains, il fut résolu dans le Conseil, que Montfort auroit la liberté de sortir du Royaume, & que le Roi lui accorderoit une pension annuelle de cinq cens marcs, moyennant qu'il livrât le Château de Kenelworth. Mais il ne lui fut pas possible de remplir cet engagement, parce que la garnison refusa de lui obéir. Tous les autres Rébelles qui s'étoient trouvez dans Axholm en furent quittes, en prêtant serment, qu'ils ne porteroient plus les armes contre le Roi : Serment qui fut depuis mal observé. Cette affaire étant finie, le Royaume se trouva d'abord assez tranquille. Montfort paroïsoit assez content de son état. Mais peu après, soit par inconstance, ou parce qu'il n'avoit pas de quoi subsister, il se joignit à certains Corsaires des Cinq-Ports, qui lui défererent le commandement de leurs vaisseaux, avec lesquels il pilloït indifféremment tous les navires Marchands qu'il rencontroit. Comme il paroïsoit manifestement, que les Habitans des Cinq-Ports favorisoient ces pirateries, le Roi envoya le Prince Edoïard de ce côté-là, pour les châtier. Mais ce Prince trouva le moyen de les réduire à leur devoir, sans en venir à la force. Ce fut en leur promettant une amnistie, & la confirmation de leurs privilèges, moyennant quoi ils prêterent au Roi un nouveau Serment de Fidélité.

Quelque grands que fussent les avantages que les armes du Roi avoient remportez, on ne pouvoit pourtant pas dire, que la tranquillité fût parfaitement rétablie dans le Royaume, puisque le Château de Kenelworth étoit encore entre les mains des Mécontens. D'un autre côté, il y avoit dans les Provinces du Nord une troupe de gens armez, qui obligerent le Roi à faire marcher contre eux Henri, Fils-ainé du Roi des Romains. Ce jeune Prince fit une telle diligence qu'il surprit les Révoltez, & en ayant taillé en pièces la plus grande partie, il dissipa tout le reste. Il ne put pourtant se saisir des Chefs, qui s'étant joints à d'autres Mécontens, & particulièrement à ceux qui étoient sortis de l'Isle d'Axholm, allèrent s'emparer de l'Isle d'Ely, dans la Province de Cambridge. Ils faisoient de là des courtes continuelles dans les Provinces voisines, où ils commettoient de grands excès.

En



En même tems un autre Rébelle, nommé *Adam*, ayant paru dans la Province de *Hant*, Edoüard marcha vers ces quartiers-là, où il eut occasion de donner des preuves sensibles de son courage, & de sa générosité. Dans un combat qu'il livra aux Rébelles, *Adam*, qui étoit brave & vigoureux, s'attacha particulièrement au Prince, & lui donna lieu de mettre en usage toute son adresse, & toute sa valeur. Ce combat particulier ne fut point interrompu, jusqu'à ce qu'*Adam* ayant été porté par terre, se vit contraint de se rendre prisonnier au Prince. L'action de vigueur qu'Edoüard venoit de faire, fut immédiatement suivie d'une autre de générosité, qui ne lui fit pas moins d'honneur. Sans se laisser transporter par un désir de vengeance, contre un homme qui lui avoit fait courir tant de risque, il lui donna généreusement la vie & la liberté. *Adam* sensible à cette faveur, comme il le devoit, le servit très-fidèlement tout le reste de sa vie.

HENRI III.  
1266.  
Action vigoureuse & généreuse du Prince Edoüard.

La garnison de *Kenelworth* s'étoit renduë si redoutable, & en même tems si odieuse, par les violences qu'elle exerçoit dans les contrées voisines, que le Conseil du Roi résolut, qu'on commenceroit par ce Siège, & qu'on remettroit celui d'Ely à un autre tems. Le Roi étoit extrêmement irrité contre le Gouverneur de cette Forteresse, qui avoit eu l'insolence de faire couper les mains à un Officier qu'on lui avoit envoyé pour le sommer. L'envie qu'il avoit de le punir, lui fit prendre la résolution d'aller lui-même à ce Siège, s'imaginant que sa présence contribueroit beaucoup à inspirer de la terreur aux Assiégez. Mais ils se défendirent si bien, qu'après un Siège de six mois, il n'y avoit encore aucune apparence qu'on put les obliger à capituler. Cette vigoureuse résistance fut cause que le Siège fut changé en blocus. Cependant, le Roi se tint toujours dans la basse Ville, dont il étoit maître en attendant que la faim contraignît la Garnison du Château de se rendre.

Le Roi assiége le Château de *Kenelworth*.

Pendant ce blocus, *Henri* convoqua un Parlement à *Kenelworth* même; afin de délibérer sur les moyens de réduire les Rébelles d'Ely, soit en leur offrant une honnête composition, ou par la force, s'ils refusoient la grace qu'on leur offriroit. Pour cet effet le Parlement fit dresser certains Articles: contenant les conditions sous lesquelles le Roi devoit accorder une amnistie générale. Ces conditions étoient assez modérées, vû les circonstances du tems. Il n'en devoit coûter à quelques-uns, pour rentrer dans la possession de leurs biens, que le revenu de cinq années, à d'autres, de trois, & à quelques autres, d'une seulement. Mais soit que les Mécontents ne s'assurassent pas sur la parole du Roi, ou qu'ils trouvassent ces conditions trop dures, ils refuserent de les accepter. Ils en prirent même occasion de redoubler leurs violences, & ils eurent la hardiesse de faire une course jusqu'à *Norwich* d'où ils emporterent plus de vingt mille livres sterling.

1267.  
Il convoque un Parlement à *Kenelworth*.  
Conditions offertes aux Mécontents de l'Isle d'Ely;

qui les rejettent.

Ceux de *Kenelworth*, quoique étroitement bloquez, & contraints de manger leurs Chevaux, se confiant sur le secours que *Simon de Montfort* leur avoit fait espérer, soutenoient un si long Siège, avec une constance invincible. Enfin, quand ils ne purent presque plus résister à la faim qui les pressoit, ne voyant aucune apparence de secours, ils firent une capitulation par laquelle ils s'obligerent à rendre la Place, s'ils n'étoient pas secourus dans quarante jours. Encore obtinrent-ils que, pendant ce tems-là, on leur fournilloit des vivres. Ce terme expiré, ils sortirent de la Place, si maigres & si

La Garnison de *Kenelworth* capitule.



**HENRI III.** 1267. défaits , qu'on ne pouvoit comprendre , qu'une Garnison en ce pitoyable état eût eu l'assurance de demander une telle capitulation.

**Le Comte de Gloucester** prend des mesures contre le Roi.

La prise de Kenelworth , & l'espérance que le Roi avoit de réduire bientôt les Rébelles d'Ely , lui firent oublier ses malheurs passés , aussi bien que l'engagement , où le Prince son Fils étoit entré pour lui , avec le Comte de Gloucester. Edoiard même , quoique plus particulièrement intéressé , à cause du Serment qu'il avoit fait , pensoit moins à exécuter ses promesses , qu'aux moyens de soumettre les Mécontents d'Ely à l'obéissance du Roi. Le Comte de Gloucester remarquoit avec un extrême chagrin , qu'à mesure que les affaires du Roi prospéroient , le Pere & le Fils agissoient avec moins de retenue , & se faisoient moins de scrupule d'étendre les prérogatives Royales au-delà des bornes prescrites par les Loix. Ce qu'il avoit fait pour le Roi & pour le Prince étoit bien moins pour augmenter le pouvoir Royal , que pour empêcher que le Comte de Leicester ne se frayât le chemin au Trône. C'est-ce qu'il avoit assez fait connoître par le Serment qu'il avoit exigé du Prince Edoiard. La conduite du Roi , qui reprenoit le même train qu'auparavant , lui ayant fait comprendre , que , si les Mécontents étoient une fois opprimés , il seroit trop difficile de réduire le Prince dans les bornes d'une autorité modérée par les Loix , il crut devoir s'opposer de bonne heure à ses progrès. Sa résolution étant prise , il se retira dans ses Terres qui étoient sur les frontières du País de Galles , où il fit une ligue avec Leolyn , & avec quelques-uns des Seigneurs voisins. Ensuite , il fit sçavoir aux Mécontents d'Ely qu'il alloit travailler à les secourir.

**Il refuse de se trouver au Parlement,**

**& amuse les Envoyez du Roi.**

**Le Parlement accorde**

Il étoit difficile que son absence , & les préparatifs qu'il faisoit ne donnaissent de l'ombrage à la Cour. Néanmoins , comme il couvroit ses desseins du prétexte d'une querelle qu'il avoit avec Mortimer , il laissoit encore lieu de douter des motifs de son armement. Cependant , au lieu que la politique & le bon sens demandoient que le Roi tâchât de donner quelque satisfaction à un Seigneur si considérable , toutes ses pensées ne tendoient qu'à chercher les moyens de réduire les Rébelles d'Ely. Ce n'étoit pas tant pour procurer la tranquillité à son Royaume , que par l'impatience où il étoit de se rendre autant ou plus absolu qu'il ne l'étoit auparavant. Il voyoit bien qu'il ne pouvoit parvenir à ce but , pendant qu'il y auroit un Corps de Rébelles en armes , au milieu de ses Etats. Dans cette vûë , il convoqua un Parlement , afin d'y prendre des mesures pour la réduction des Mécontents. Le refus que fit le Comte de Gloucester de se trouver à cette Assemblée , causa de l'inquiétude au Roi , qui lui envoya quelques Seigneurs pour lui persuader d'y venir prendre sa place. Ces Envoyez trouverent le Comte occupé à lever des troupes , & comme ils lui en témoignèrent leur surprise , il leur dit pour les rassurer , qu'elles étoient destinées contre Mortimer son ennemi. Il ne fit pas même difficulté de leur donner un écrit signé de sa main , dans lequel il s'engageoit à ne porter jamais les armes contre le Roi. Par ce moyen , il effaça tous les soupçons qu'on avoit conçus contre lui. Cette crainte s'étant évanouie , le Roi & le Parlement ne penserent plus qu'aux moyens de faire le Siège d'Ely , la seule chose qui leur causoit encore quelque inquiétude. La résolution qui fut prise de pousser vigoureusement ce Siège , fournissant au Roi un prétexte plausible de demander un Subside , le Parlement lui en accorda un très-considérable.



fidérable. Quoique le Légat n'eût pas les mêmes raisons, il ne laissa pas de presser beaucoup le Clergé d'accorder le même secours au Pape. Cette demande hors de saison irrita extrêmement les Prélats. Non seulement ils refusèrent ce qu'on leur demandoit, mais même ils mirent par écrit les raisons de leur refus, qui ne faisoient pas trop d'honneur à la Cour de Rome.

Aussi-tôt que le Parlement eut terminé ses séances, le Roi se mit en campagne à la tête de son armée. Il s'avança jusqu'à Cambridge, où il s'arrêta pour envoyer sommer les Rébelles d'Ely de se ranger à leur devoir. Mais leur réponse fit connoître qu'ils n'étoient pas gens à prendre aisément l'épouvante. Cette vigueur & la situation de l'Isle d'Ely, qui avoit autrefois causé beaucoup d'embarras à Guillaume le Conquérant, modérèrent un peu son ardeur guerrière, & lui firent prendre la résolution d'attendre le Prince son fils qui étoit alors à Yorck.

Pendant que le Roi étoit à Cambridge, le Comte de Gloucester se mit à la tête de son armée qu'il avoit levée sur les Terres & dans le País de Galles. D'abord, il prit sa marche vers Londres; & fit tant de diligence, qu'il entra dans cette Capitale avant qu'on eût le tems de s'y opposer, & qu'on sçût même, s'il agissoit pour le Roi, ou contre lui. Il y a pourtant apparence que les Magistrats & les principaux Bourgeois n'ignoroient pas ses desseins. Quoiqu'il en soit, le Comte laissant à chacun la liberté de former des conjectures, s'approcha de la Tour dont le Roi avoit confié la garde au Légat du Pape. Il le fit sommer de la lui livrer sur le champ, disant que ce n'étoit pas un poste qui dût être confié à un étranger, & moins encore à un Ecclésiastique. Le Légat surpris de cette sommation, à laquelle il ne s'étoit pas attendu, fit mine de vouloir se défendre. Mais comme il manquoit de munitions, & que le Comte avoit fait publier des défenses très-rigoureuses de lui en porter, il fut bien-tôt contraint de se rendre. Dès que le Comte fut maître de cette Forteresse, il ne prit plus le même soin de cacher ses desseins. D'ailleurs, comme plusieurs des Mécontents venoient tous les jours le joindre, on n'eut pas beaucoup de peine à comprendre, qu'il n'avoit pas intention d'agir pour les intérêts du Roi. Enfin, il leva le masque, en publiant un Manifeste dans lequel il déclaroit, qu'il avoit pris les armes, pour faire accorder des conditions équitables aux Mécontents. De plus, il se plaignoit du Roi & du Prince, & disoit que son dessein étoit de les obliger à mieux observer leurs promesses. Surpris de cette nouvelle révolte, Henri envoya des ordres pressans au Prince son Fils, de le venir joindre incessamment, étant dans une crainte continuelle d'être attaqué. Il ne se sentoît pas en état de se tirer avec honneur d'une affaire de cette nature, s'il falloit en venir à une Bataille. Ces ordres ayant trouvé le Prince retournant du Nord, où il avoit terminé ses affaires, l'obligèrent à faire toute la diligence possible pour aller au secours du Roi. Dès qu'ils se furent joints, ils marchèrent ensemble vers Londres, & allèrent se poster à Stratford qui n'en est éloigné que d'une lieuë. L'estime générale qu'Edouard s'étoit acquise parmi les Grands & le Peuple, plutôt que leur affection pour le Roi, fit en très-peu de tems grossir considérablement cette armée. Par cette raison le Comte de Gloucester se tenoit renfermé dans Londres, d'où il n'osoit sortir de peur de s'engager à un combat inégal. Il avoit espéré que tout le Royaume prendroit son parti, & que le Roi se trouveroit

HENRI III.  
1267.  
de au Roi un  
Subside.

Le Légat  
en demande  
un au Clergé,  
qui le refuse.

Le Roi marche vers Ely,  
& s'arrête à  
Cambridge.

Le Comte  
de Gloucester  
se rend maître  
de Londres & de la  
Tour.

Il publie un  
Manifeste  
contre le  
Roi.

Edouard va  
joindre le  
Roi son pere.

L'armée  
Royale grossit  
tous les  
jours.



HENRI III.

1267.

Le Comte  
de Gloucester  
demande la  
Paix, & l'ob-  
tient.

Aff. Publ.

T. I. p. 841.

Il y fait com-  
prendre les  
habitans de  
Londres.Edouïard  
contraint les  
Rébelles  
d'Ely de se  
rendre.Fin de la  
Guerre des  
Barons.Traité de  
Paix avec le  
Prince de  
Galles.

tout d'un coup abandonné de ses propres troupes. Mais voyant qu'il avoit compté sur des secours incertains, & que ses amis même commençoient à le quitter, il chercha de bonne heure le moyen de se retirer de ce mauvais pas, par l'entremise du Roi des Romains. Cette précaution lui fut très-utile, puisque ce Prince lui procura des conditions plus avantageuses qu'il n'avoit sujet d'espérer. Non seulement il en fut quitte pour poser les armes; mais il eut encore la satisfaction de faire comprendre, dans son pardon, la Ville de Londres, qui sans cela, auroit été, sans doute, sévèrement châtiée. Il auroit bien souhaité de pouvoir procurer le même avantage aux Rébelles d'Ely. Mais le Roi & le Prince s'étant tenu fermes à cet égard, il se vit contraint d'abandonner leurs intérêts.

Cette affaire s'étant terminée plus heureusement qu'il n'y avoit eu lieu de l'espérer, Edouïard s'approcha de l'Isle d'Ely. Comme les Mécontents n'avoient plus aucune ressource, ils n'attendirent pas à se rendre qu'ils fussent à l'extrémité. La seule condition qu'on leur accorda, fut la conservation de leurs vies & de leurs membres. C'est par-là que finirent enfin les troubles qui avoient agité le Royaume pendant cinq ans.

Henri se trouvant les armes à la main, prit la résolution d'aller châtier le Prince de Galles, qui pendant tous les troubles précédens, avoit toujours fourni du secours aux Rébelles. Pour cet effet, ils s'avancèrent jusqu'à Montgomery, où Leolyn lui envoya des Ambassadeurs pour lui demander la Paix. L'offre qu'il fit au Roi de lui payer vingt-cinq mille marcs, & de lui faire Hommage de sa Principauté, fit qu'on voulut bien écouter ses propositions. Mais, outre ce qu'il avoit offert, il fut encore obligé de livrer certains Châteaux qui étoient à la bienséance du Roi.

1268.

Edouïard se  
croise pour  
la Terre  
Sainte.

Tout étant ainsi pacifié dans le Royaume, le Roi convoqua un Parlement, où Ottobon Légat du Pape assista. Il informa l'Assemblée, que le Pape avoit résolu de faire publier une Croisade dans tous les Etats Chrétiens, & en prit occasion d'exhorter les Anglois à contribuer de leurs biens & de leurs personnes à faire réussir cette expédition, dont l'unique but étoit la gloire de Dieu & l'avantage de l'Eglise. Le calme dont l'Angleterre commençoit à jouir, fut cause qu'un grand nombre de Seigneurs s'engagerent dans cette entreprise, principalement quand ils virent le Prince Edouïard, & Henri, Fils du Roi des Romains, recevoir la Croix des mains du Légat. Les Comtes de Warwick & de Pembroke, & plus de six-vingt Chevaliers, imitèrent ces deux Princes, outre une infinité de gens d'un rang inférieur. Le Légat, n'ayant plus rien à faire en Angleterre, reprit le chemin de Rome, & le Roi des Romains alla faire un troisième voyage en Allemagne.

Statuts de  
Marlbo-  
rowgh.

Pendant que les Croisez se préparoient pour leur voyage, le Roi assembla un Parlement à Marlborowgh, où furent faits des Statuts qui tiennent un rang considérable parmi les Loix d'Angleterre.

Mort de  
Clément IV.  
Vacance de  
trois ans.  
Bataille de  
Celano.

Avant que de passer aux événemens d'une autre année, il est nécessaire de remarquer dans celle-ci, la mort du Pape Clément IV. qui fut suivie d'une vacance de trois ans. Ce fut aussi dans cette année que se donna la fameuse Bataille du *Lac Fucin* ou *Celano*, entre Charles d'Anjou nouveau Roi de Sicile, & Conradin Fils de l'Empereur Conrad. Le jeune Conradin ayant eu le malheur d'y être vaincu & fait prisonnier, Charles eut la cruauté de lui faire trancher la tête.

La



La Croisade n'avoit pas été publiée seulement en Angleterre, mais encore dans tous les Etats Chrétiens, & particulièrement en France. S. Louis en devoit être le Chef. Le mauvais succès de l'expédition que ce Monarque avoit fait en Egypte n'ayant pas été capable de refroidir son zèle, il n'avoit point cessé, depuis son retour, de penser aux moyens de porter encore une fois la guerre chez les Infidèles. L'engagement où le Prince Edoüard venoit d'entrer en prenant la Croix, fit concevoir à Louis l'espérance de mieux réussir, s'il pouvoit porter ce Prince à se joindre à lui. Dans cette vûe, il le pria de se rendre à Paris, où il lui communiqua son projet. Edoüard ne demandoit pas mieux que d'unir ses forces avec celles d'un si grand Prince, & d'aller commander sous lui. Mais il lui fit connoître qu'il ne pouvoit être assez-tôt prêt, parce qu'il manquoit d'argent pour son voyage. Louis étant bien aise qu'il ne se rencontrât point d'autre obstacle, lui prêta trente mille marcs, pour lesquels Edoüard lui assigna les revenus de Bourdeaux, pendant sept ans. Cet accord étant fait, Edoüard s'en retourna en Angleterre. Le Roi son Pere y avoit déjà assemblé un Parlement, qui lui accorda le vingtième des biens mobiliers, dont une partie devoit être employée aux frais de l'expédition du Prince.

HENRI III.  
1268.  
Edoüard s'engage à accompagner le Roi de France dans son expédition de la Terre Sainte.  
*Art. Publ. T. 1. pag. 358.*  
Louis lui prête de l'argent.

Subside accordé au Roi.

Avant qu'Edoüard fût prêt pour son départ, on vit arriver le Roi des Romains avec une nouvelle Femme, qu'il avoit épousée en Allemagne, moins pour sa qualité ou pour sa richesse, que pour sa beauté.

Second mariage du Roi de Romains.

Peu de tems avant le départ des Croisés, Henri fit faire la translation du Corps d'Edoüard le Confesseur, pour qui il avoit une dévotion singulière. Cette cérémonie, à laquelle toutes les personnes considérables du Royaume avoient été invitées, se fit avec beaucoup de pompe. La Châsse du Saint, ornée de pierres précieuses, fut portée sur les épaules du Roi, du Roi des Romains, des Princes, & des principaux Seigneurs, & placée dans la nouvelle Eglise de Westminster, qui venoit d'être achevée, & rendue plus superbe qu'aucune autre Eglise qu'il y eût alors dans l'Europe.

1269.  
Le Corps de S. Edoüard est transporté dans la nouvelle Eglise de Westminster.

Le calme, dont l'Angleterre jouissoit depuis quelque tems, fut sur le point d'être troublé par les soupçons que le Comte de Gloucester conçut contre le Prince Edoüard. Ce Seigneur ne pouvant se persuader que le Prince se fût reconcilié avec lui de bonne foi, se tenoit éloigné de la Cour, & trouvoit toujours des prétextes pour ne pas assister aux Parlemens. Cette conduite causoit beaucoup d'inquiétude au Roi, qui craignoit que le Comte n'eût encore dessein de troubler la Paix. Mais le Roi des Romains le tira de peine en procurant une parfaite reconciliation entre ces deux ennemis.

1270.  
Le Roi des Romains reconcilie Edoüard avec le Comte de Gloucester.

Pendant que ces choses se passaient en Angleterre, le Roi de France avoit changé son projet. Au lieu d'aller tout droit à la Terre Sainte, comme il se l'étoit d'abord proposé, il avoit fait voile vers l'Afrique, à la sollicitation de Charles Roi de Sicile son Frere, qui avoit certains différends avec le Roi de Tunis. Il prétendoit que ce Prince Africain lui payât le même tribut que ses Prédecesseurs avoient payé à l'Empereur avec tous les arrérages qui étoient dûs. Pour soutenir ces prétentions, Louis avoit fait débarquer son armée sur les rivages d'Afrique, & il se préparoit à faire le Siège de Tunis. Mais le Roi Maure aima mieux s'engager à payer ce qu'on vouloit exiger de lui, que de hazarder la perte de ses Etats.

S. Louis débarque en Afrique, pour faire le Siège de Tunis.

Louis.



HENRI III.

1270.

Edoüard va  
joindre le  
Roi de Fran-  
ce.Il tâche en  
vain de lui  
persuader de  
quitter l'A-  
frique, pour  
aller dans la  
Palestine.Il va passer  
l'Hiver en  
Sicile.S. Loüis  
meurt de-  
vant Tunis,  
Philippe III.  
son fils lui  
succède.Henri fils  
du Roi de  
Romains,  
est tué à Vi-  
terbe par  
Guy de  
Monfort.  
*Art. Publ. T.*  
*L. p. 870.*

Loüis étoit déjà arrivé en Afrique, lors qu'Edoüard partit de Portsmouth, pour aller prendre la Princesse son Epouse à Bourdeaux, d'où ils allèrent ensemble s'embarquer à Aigues-mortes, où leur Flotte les attendoit. Ils joignirent le Roi de France devant Tunis, où il attendoit l'exécution du Traité qu'il avoit fait avec les Maures. Quelques instances qu'Edoüard pût faire auprès de ce Monarque, pour l'engager à continuer son voyage vers la Palestine, il ne lui fut pas possible de l'obtenir, parce que Loüis ne vouloit pas s'éloigner avant que d'avoir reçu une entière satisfaction du Roi de Tunis. Comme Edoüard n'étoit nullement intéressé dans cette affaire, il prit la résolution d'aller passer l'Hiver en Sicile, à dessein de continuer son voyage de la Terre Sainte au commencement du Printemps. Il avoit à peine quitté les Côtes d'Afrique, que la peste se mit dans le camp des François, & le ravagea d'une telle manière qu'elle n'emporta pas seulement les simples Soldats, mais encore les principaux Officiers. Le Roi lui-même, en ayant enfin été attaqué, rendit les derniers soupirs entre les bras de Philippe son Fils-aîné, qui ne pensa plus qu'à s'en retourner en France.

Quoique, par la mort de Loüis, Edoüard se vit déchu de l'espérance de faire de grands progrès dans la Palestine, il ne laissa pas de continuer son voyage, & de se rendre en ce Païs-là, comme il en avoit fait le vœu. Cependant, le retour de Philippe en France lui donnant quelque sujet de craindre pour la Guyenne, il résolut d'y envoyer Henri son Cousin, Fils du Roi des Romains, pour avoir l'œil sur les François. Ce jeune Prince, étant parti en diligence pour se rendre à Bourdeaux, passa par Viterbe Ville de l'Etat Ecclésiastique, où il voulut faire un séjour qui lui coûta la vie. Guy de Montfort, Fils du feu Comte de Leicester, se trouvant alors dans la même Ville, & ayant vû entrer ce Prince dans une Eglise, l'y suivit & le massacra au pied de l'autel, pour venger la mort de son Pere, tué à la Bataille d'Evesham. Mais le prétexte dont le Meurtrier se servoit pour justifier cette infame action, ne pouvoit être plus injuste, puisque ni ce Prince, ni le Roi de Romains son Pere, ne s'étoient point trouvez à cette Bataille, étant alors tous deux en prison.

1271.

Edoüard se  
rend dans la  
Palestine.Il est blessé  
par un Assas-  
sin.

Les progrès d'Edoüard dans la Terre Sainte, se réduisirent à peu de chose. Il ne laissa pourtant pas, avec le peu de troupes qu'il avoit, de faire connoître aux Sarrafins ce qu'ils devoient attendre de lui, s'il venoit à être assisté de plus grandes forces. Sa valeur, son nom, la réputation du Roi Richard son grand Oncle, qui avoit fait des actions si éclatantes en ce Païs-là, inspirerent tant de terreur à ces Infidèles, que pour se délivrer de l'inquiétude qu'il leur causoit, ils détachèrent un assassin pour se défaire de lui. Ce scélerat, sous prétexte de lier un commerce entre Edoüard & le Gouverneur de Jaffa, qui feignoit de vouloir embrasser le Christianisme, trouva le moyen d'être admis en la présence de ce Prince, & de s'entretenir souvent avec lui. Enfin un jour qu'il étoit demeuré seul dans sa chambre, il alloit lui enfoncer un poignard dans le sein, si Edoüard n'eût paré le coup avec son bras, où il fut dangereusement blessé. L'assassin au désespoir d'avoir manqué son coup, alloit redoubler avec plus de violence; mais Edoüard lui donna un si furieux coup de pied dans l'estomac, qu'il le renversa par terre, s'étant en même tems jetté sur lui, il lui arracha le poignard & le tua. La blessure du Prince se trouva beaucoup plus



plus dangereuse qu'elle n'avoit paru d'abord , parce que le poignard étoit empoisonné. La cangrène qui se mit dans la playe , faisoit déjà désespérer de sa guérison ; mais heureusement pour lui , il se trouva dans son armée un habile Chirurgien qui le tira de ce danger. Quelques-uns ont dit , qu'il ne fut redevable de son salut , qu'à la tendresse d'Eléonor son Epouse , qui voulut bien hasarder de sucer elle-même tout le venin qui se trouvoit dans la playe. Mais cette circonstance ne se voit point dans les Historiens contemporains. Cette Princesse accoucha dans Acre d'une fille qui fut nommée Jeanne , & surnommée d'Acre , lieu de sa naissance , selon la coutume de ce tems-là.

Pendant qu'Edouïard étoit dans la Palestine , Thibaud , Archidiacre de Liège , qui l'y avoit accompagné , y reçut la nouvelle de son élection au Souverain Pontificat. Il partit sur le champ pour se rendre à Rome , où il prit le nom de Grégoire X.

L'armée d'Edouïard diminuoit tous les jours , soit par les maladies , soit par divers combats contre les Sarrafins , sans qu'il eût aucune espérance d'être renforcé , ni de France ni d'ailleurs. Cette considération l'obligea , quoi qu'avec beaucoup de répugnance , à faire proposer au Soudan une Trêve , qui après une courte négociation , fut conclue pour dix ans dix mois & dix jours , chacun gardant les Places dont il étoit en possession. Rien n'arrêtant plus Edouïard dans la Palestine , il fit embarquer ses troupes , & mit à la voile pour s'en retourner en Angleterre.

Pendant son absence , le Roi son Pere jouït toujours d'une parfaite tranquillité , qui ne fut troublée que par la mort du Roi des Romains son Frere. On prétend que la douleur que ce Prince ressentit de la mort tragique de son Fils , lui causa la maladie qui le coucha dans le tombeau. Edmond , son autre Fils , lui succéda dans le titre de Comte de Cornouaille , dont il fut investi par le Roi son Oncle.

Peu de tems après , il y eut à Norwich une sédition , causée par une querelle entre les Bourgeois & les Moines , dans laquelle l'Eglise Cathédrale , & le Monastere joignant furent réduits en cendres par les habitans. Henri ne voulant pas laisser cet excès impuni , alla lui-même à Norwich , où il fit sévèrement châtier les coupables. En s'en retournant à Londres , il fut surpris à S. Edmondbury d'une maladie , qui n'ayant pas paru d'abord dangereuse , ne l'empêcha pas de continuer son voyage jusqu'à Londres. Mais son mal s'étant augmenté depuis son arrivée , il mourut peu de jours après , étant âgé de soixante-six ans , dont il en avoit régné cinquante-six & vingt jours. Il ordonna qu'on l'enterrât auprès de la Châsse d'Edouïard le Confesseur , dans l'Eglise de Westminster , où l'on voit encore son tombeau.

Le caractère de ce Prince a paru si manifestement dans toutes les circonstances de sa vie , que j'ai rapportées , qu'il ne sera pas nécessaire de s'y arrêter longtems pour le faire mieux connoître. Son petit génie , sa facilité à se laisser gouverner par des Conseillers superbes & intéressés , son naturel inconstant & capricieux , & les maximes du pouvoir arbitraire dont on l'avoit imbu dès sa jeunesse , furent les véritables causes des troubles qui agiterent son regne. Trop foible quand il auroit fallu avoir de la fermeté , & trop hautain quand il auroit été nécessaire de plier , & de s'accommoder au tems , il sembloit qu'il affectât incessamment de faire ce qui convenoit le moins à ses intérêts.

HENRI III.  
1271.  
Il tué l'Assassin , & guérit de sa blessure.

Naissance de Jeanne d'Acre fille d'Edouïard.  
Grégoire X. Pape.  
Act. publ. T. I. p. 879.

1272.  
Edouïard fait une Trêve de dix ans avec le Soudan.

Il part pour s'en retourner en Angleterre.  
Mort du Roi des Romains

Sédition à Norwich.

Les coupables sont châtiés.

Mort de Henri III.

Caractere de ce Prince.



**HENRI III.** 1272. rêts. On ne peut rien dire de son courage, puisqu'il n'en donna jamais aucune marque sensible. Mais on peut justement le louer de sa continence, & de l'éloignement où il étoit de tout ce qui ressembloit la cruauté, s'étant toujours contenté de punir les Rébelles par la bourse, lorsqu'il n'avoit tenu qu'à lui de faire répandre leur sang sur des échafauts. Il étoit avide d'argent jusqu'à l'excès, mais c'étoit pour le dépenser si mal à propos, que les sommes excessives qu'il leva sur ses Sujets ne le rendirent jamais plus riche. Quelques pressans que fussent ses besoins, il ne pouvoit s'empêcher de prodiguer son argent à ses Favoris, sans considérer la peine extrême qu'il avoit à tirer des secours de son Parlement. Cette prodigalité, & les sommes immenses qu'il employa inutilement pour la malheureuse affaire de Sicile, furent les principales causes des mortifications & des disgraces qu'il essuya pendant tout le cours de sa vie.

Quatre choses dignes de remarque dans le Règne de Henri III.

Quatre choses principalement rendent ce Règne remarquable. La première, est la facilité avec laquelle les Barons ligués contre le Roi Jean se remirent sous l'obéissance de leur jeune Souverain, dès qu'ils crurent n'avoir plus rien à craindre pour les Privilèges. La seconde, est la patience des mêmes Barons, qui dura plus de quarante ans, quoique le peu d'égards que Henri avoit pour eux, & les continuelles violations de ses sermens, ne leur donnassent que trop sujet de se plaindre. On doit considérer en troisième lieu, que c'est aux troubles qui agiterent ce Règne que les Anglois sont redevables des Libertés & des Privilèges dont ils jouissent encore aujourd'hui. Si les Barons de ce tems-là eussent été plus endurans, on peut conjecturer, avec beaucoup de fondement, que les deux Chartres du Roi Jean auroient été ensevelies dans un éternel oubli. Si leur révolte leur devint enfin funeste à eux-mêmes, du moins elle fut avantageuse à leur postérité, puisque les Rois, successeurs de Henri, craignant de s'exposer à de semblables dangers, n'osèrent plus entreprendre de révoquer ces Chartres, qui sont la base & le fondement de la liberté des Anglois. Ainsi, elles eurent le tems de s'établir peu à peu, d'une manière à ne pouvoir plus être annullées. Qu'on se déchaîne tant qu'on voudra contre le Comte de Leicester, qu'on le traite d'impie & de scélérat, pour avoir osé prendre les armes contre son Souverain; du moins on ne sçauroit disconvenir que son ambition n'ait produit d'heureux effets pour toute la Nation Angloise. La quatrième chose remarquable de ce Règne, c'est la tyrannie des Pontifes Romains, qui abusant de leur pouvoir, traitèrent le Clergé d'Angleterre avec une dureté inconcevable. J'ajouterois ici un article qui n'est pas moins important, je veux dire, l'origine du droit que les Communes ont d'envoyer des Députés au Parlement, si la chose étoit sujette à moins de contestations.

Des Enfans.

Henri III. ne laissa que deux Fils & deux Filles, de neuf enfans qu'il avoit eus d'Eléonor de Provence sa Femme, les autres étant morts dans l'enfance. Edouard son fils-ainé fut son Successeur. Edmond son second fils, après avoir inutilement attendu la Couronne des deux Siciles dont le Pape l'avoit flatté, fut Comte de Lencastr, de Darby, & de Leicester, Seigneur de Monmouth, & Grand Stuart d'Angleterre. Marguerite, fille-ainée de Henri, épousa, n'étant âgée que de neuf ans, Alexandre III. Roi d'Ecosse, à qui elle ne laissa qu'une fille de son nom, qui fut femme d'Eric Roi de Norwège. De ce mariage



riage vint une Princesse du même nom, de laquelle j'aurai occasion de parler dans le Regne suivant. Beatrix, seconde fille de Henri, fut mariée à Jean de Dreux Duc de Bretagne.

+++++

# ETAT

DE

# L'EGLISE

Pendant les Regnes de HENRI II. RICHARD I.  
JEAN sans Terre, & HENRI III.

Pendant les quatre derniers Regnes que nous venons de parcourir, les affaires de l'Eglise ont été tellement mêlées avec celles de l'Etat, qu'on n'a pu se dispenser de les rapporter ensemble. En effet, la querelle de Henri II. avec Thomas Becket, celle de Jean avec Inocent III. & la tyrannie que les Papes exercerent en Angleterre, sous le Regne de Henri III. fournissent la principale matiere de l'Histoire Ecclésiastique de ces trois Regnes. Celui de Richard I. fut le seul sur lequel l'Eglise n'eut point d'influence; si toutefois on ne doit regarder la Croisade où ce Prince s'engagea, comme une affaire purement Ecclésiastique. Il y a des gens qui considerent le tems de ces quatre Regnes, comme un tems de triomphe pour l'Eglise, parce qu'ils ne renferment dans la notion de l'Eglise, que le Pape & le Clergé. D'autres croient pouvoir le regarder comme un tems d'oppression & de servitude, parce que les Chrétiens se trouverent exposez aux vexations des Papes qui abusoient indignement de l'autorité qu'on leur avoit laissé prendre.

ETAT DE  
L'EGLISE.

La simple lecture de l'Histoire de ces quatre Regnes aura pû aisément faire comprendre, que ce n'est pas sans raisons que je me suis ci-devant étendu sur le prodigieux accroissement de la Puissance Papale, puisque ce devoit être la principale matiere de la suite de l'Histoire. On y a vû les funestes effets de ce pouvoir que les Papes s'attribuoient. Il ne reste plus qu'à faire voir sur quels principes ils avoient établi leur autorité, & les conséquences qu'ils en avoient tirées, pour l'étendre de plus en plus. C'est une chose d'autant plus digne d'être remarquée, qu'on doit la regarder comme la source de tous les événemens considérables arrivez dans l'Eglise d'Angleterre, pendant plusieurs siècles.

Le premier principe étoit, que Jesus-Christ avoit commis le soin de l'instruction des Fidéles, aux Ministres de son Eglise, d'où l'on tiroit ces deux conséquences. La premiere, que les Fidéles doivent recevoir avec soumission les décisions de ces mêmes Ministres sur les matieres de la Foi. La seconde, que les Laïques n'avoient aucun droit de décider, ou même d'examiner les difficultez qui pouvoient survenir sur ces matieres, mais qu'ils devoient

Principes  
sur lesquels  
la Puissance  
Ecclésiasti-  
que s'est  
établie.  
1. Principe.



ETAT DE  
L'EGLISE.

se soumettre aveuglément aux décisions des Ecclésiastiques. Cela comme on voit suppose l'infailibilité dans les Ministres de l'Eglise. Mais comme cette supposition étoit fondée sur les promesses que Jesus-Christ a faites à son Eglise en général, & que la conséquence qu'on en tiroit pour l'infailibilité des Ministres en particulier n'étoit pas assez évidente, on trouva le moyen d'ébloüir le monde, en confondant la notion générale de l'Eglise, avec celle du Clergé en particulier. Ainsi peu à peu le Clergé fut appelé du nom d'Eglise, & on lui appliquoit à lui seul les promesses que Jesus-Christ avoit faites en général à tous les Fidèles. Ainsi en disant avec Jesus-Christ, que les portes de l'Enfer ne prévaudroient point contre l'Eglise, on prétendoit dire bien clairement, que le Clergé, ou les Conciles, composés seulement des Membres du Clergé, seroient infailibles dans leurs décisions. C'est donc le terme d'*Eglise* mal entendu, qui a été une des principales causes de l'aveuglement des Chrétiens. Le Lecteur pourra étendre ses réflexions sur ce Sujet, car je ne me propose que d'indiquer seulement les divers degrés par où la Puissance Ecclésiastique a pris son accroissement.

2. Principe. Le second principe étoit que Jesus-Christ n'avoit pas seulement commis les Ministres de l'Eglise, pour l'instruction des Fidèles; mais encore pour avoir inspection sur leur vie & sur leurs mœurs. On inféroit de là, que c'étoit donc aux Pasteurs à déclarer à leurs troupeaux, ce qui étoit juste & conforme aux commandemens de Dieu, & ce qui ne l'étoit pas. On prétendoit de plus tirer de ce principe, cette conséquence, que non seulement ils avoient droit d'exhorter les Fidèles, & de les censurer quand ils négligeoient leur devoir, mais même de les punir quand ils demeuroient dans l'impénitence.

3. Principe. On établit pour troisième principe que l'Eglise de Jesus-Christ devant être pure & sainte, sans aucune tache ni ride, il étoit nécessaire de faire tous les efforts possibles pour empêcher qu'elle ne fût souillée ni par les crimes ni par les erreurs. Or comme par les principes précédens, le Clergé seul avoit le droit d'instruction & d'inspection, il s'ensuivoit que c'étoit à lui qu'appartenoit le soin de conserver l'Eglise dans la pureté.

4. Principe. Cela conduisoit à ce quatrième principe, que, pour maintenir l'Eglise dans la pureté, il étoit nécessaire d'en retrancher les membres gâtez. La conséquence qu'on en tiroit étoit, que lorsqu'un Chrétien s'étoit laissé corrompre, ou par le crime ou par l'erreur, il devoit être excommunié, c'est-à-dire retranché du Corps de l'Eglise. On comprend bien que, selon les principes précédens, c'étoit au Clergé à faire ce retranchement, & que par là il acquéroit une grande autorité, & s'attiroit un profond respect de la part des Chrétiens;

Si les Conducteurs de l'Eglise eussent tous été saints & infailibles, ces divers principes avec leurs conséquences n'auroient produit que de bons effets. Par là on auroit conservé, dans l'Eglise, une Discipline très-utile pour le salut. Mais il n'arrivoit que trop souvent, qu'ils agissoient par intérêt, par caprice, ou par les mouvemens d'un zèle mal réglé. Ainsi, on ne pouvoit s'empêcher d'avoir cette pensée, qu'il n'étoit nullement vrai-semblable que Dieu eût voulu soumettre son Eglise aux passions & aux préjugés de ses Ministres. De là, il étoit naturel de conclurre, où que ces principes étoient faux, ou du moins, qu'on en étendoit trop les conséquences. Cette pensée ne pouvoit guères manquer de produire, pour les Excommunications injustes ou précipitées,



pitées, un mépris qui avoit même quelque influence sur les plus régulières. ETAT DE  
L'EGLISE.  
Chacun est naturellement assez enclin à se persuader qu'il est injustement condamné. De ce mépris nâquit la négligence des Excommuniés à se reconcilier à l'Eglise, & à lui donner la satisfaction qu'elle demandoit.

Si dans les Excommunications, le Clergé n'avoit eu pour but que de conserver la pureté de l'Eglise, il se seroit contenté d'en avoir retranché les Membres pourris, & de gémir de la dureté de ceux qui négligeoient de se faire absoudre. Mais ce n'étoit pas là ce qui le touchoit le plus. C'étoit la satisfaction qui l'intéressoit principalement. La raison en est, que la plupart des Excommunications étoient lancées contre ceux qui donnoient quelque atteinte aux biens ou aux immunités du Clergé, auquel seul on donnoit toujours le nom de l'Eglise; il étoit donc nécessaire pour l'intérêt de ce même Clergé d'obliger ceux qui étoient retranchés du Corps de l'Eglise à se reconcilier avec elle, & de lui donner satisfaction. Cela fut cause qu'on établit cette autre maxime : *Que les peines spirituelles n'étant pas suffisantes pour vaincre l'obstination des pécheurs endurcis, il étoit nécessaire, pour la gloire de Dieu, d'employer les peines temporelles, pour les forcer à l'obéissance.* Ce fut sur ce fondement que le Clergé, qui étoit déjà en possession de régler toutes les choses où la Religion se trouvoit intéressée, décida dans ses Conciles, *que les personnes excommuniées devoient non seulement être éloignées des Assemblées de l'Eglise, mais encore de toute communication avec les Fidèles.* Si cette rigoureuse Loi avoit été observée dans toute son étendue, les Excommuniés auroient bien-tôt fini leur vie, faute des secours que les hommes se donnent naturellement, à moins qu'ils n'eussent pris le parti d'aller vivre parmi les Infidèles. Mais comme il n'étoit pas possible d'empêcher les Parents & les amis de leur donner quelque assistance, quoique le contraire soit souvent arrivé, on trouva un autre expédient pour mettre les personnes retranchées de l'Eglise dans la nécessité de se soumettre à ses ordres; c'est-à-dire, à ceux du Clergé. On fit ordonner par des Conciles, *que, si dans quarante jours après l'Excommunication, l'Excommunié ne faisoit pas ses diligences, pour se reconcilier à l'Eglise, le Magistrat, sur la plainte de l'Evêque, seroit obligé de le faire mettre en prison & de confisquer ses biens.* Ainsi, lorsqu'un Chrétien se trouvoit excommunié, il devoit s'attendre à perdre ses biens & sa liberté, ou donner à l'Eglise une satisfaction, dont l'Eglise même, c'est-à-dire le Clergé, étoit l'unique Juge. Ce Décret des Conciles auroit eu de la peine à prendre force de Loi, si les Souverains n'y eussent pas trouvé leur avantage, en ce qu'ils profitoient des Confiscations. Ils ne s'attendoient pas que cette rigueur dût s'étendre jusqu'à eux. Mais quand une fois ils eurent admis le principe de l'autorité sans bornes que l'Eglise s'attribuoit, ils éprouverent bien-tôt qu'en qualité de Chrétiens, ils n'avoient pas plus de privilège que leurs Sujets. Les Papes, dont la puissance prenoit tous les jours un nouvel accroissement, l'étendirent enfin sur les Têtes Couronnées. Ils ne firent pas difficulté d'excommunier les Souverains mêmes qui se virent souvent abandonnés de leurs Sujets & de leurs propres Domestiques, de leur ôter leurs Royaumes, & de les donner à d'autres.

Les mêmes principes donc qui avoient été établis à l'égard des Particuliers, s'étendirent jusqu'aux Rois & aux Empereurs. Il n'y avoit d'abord qu'une seule chose qui mît de la différence entre un Prince excommunié & un sin-



ETAT DE  
L'EGLISE.

ple Particulier. C'est que les Sujets du premier étoient liez à lui par un serment que plusieurs ne pouvoient se résoudre à violer, sous prétexte que leur Souverain étoit excommunié. Mais les Papes trouverent le moyen de lever ce scrupule, en les déliant du serment de fidélité, par la plénitude de la Puissance Apostolique dont ils se disoient revêtus. C'étoit en conséquence de la maxime déjà établie, *Qu'une personne excommuniée devoit être privée de ses biens.*

Tout cela n'étoit pourtant pas suffisant, pour forcer les Princes Excommuniés à donner à l'Eglise la satisfaction qu'elle demandoit. Il y avoit plusieurs de leurs Sujets qui n'étoient pas trop persuadés que le Pape eût le pouvoir d'excommunier les Souverains. D'autres croyoient que tant qu'un Roi étoit sur le trône, les Sujets n'étoient pas en droit de lui refuser l'obéissance qu'ils lui devoient. Quelques-uns, quoique persuadés de l'autorité du Pape, ne jugeoient pas qu'il leur fût permis de prendre les armes contre un Souverain régnant actuellement. D'autres enfin n'osoient se hasarder dans une entreprise si dangereuse qui pouvoit entraîner leur propre ruine, & celle de leurs familles. Pour surmonter ces difficultez, les Papes s'aviserent de deux choses. La première fut de déposer les Rois, excommunier & obstiner, dans un Concile, ou simplement dans un Consistoire, afin de rassurer par là les Sujets trop scrupuleux. La seconde fut, de charger quelque puissant Prince de l'exécution de cette Sentence, afin que se joignant à ceux des Sujets qui ne demeuroient dans l'inaction que par un motif de crainte, le Prince déposé fût contraint de se soumettre à l'Eglise. C'est de quoi, sans aller plus loin, nous avons vu un terrible exemple, dans la querelle qu'Innocent III. eut avec le Roi Jean.

C'est de cette manière que, de quelques principes qui pouvoient être originellement bons, à les considérer en eux-mêmes, on tiroit des conséquences qui tendoient à faire de la Jurisdiction spirituelle de l'Eglise une Monarchie temporelle & absolue. En effet un Chrétien pouvoit-il s'empêcher de regarder comme ses véritables Maîtres, des gens qui dispoient de son bien, de son honneur, de sa vie, & de son salut? Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que les Chrétiens se soyent aveuglez eux-mêmes jusqu'à ce point, que d'admettre tous ces principes avec toutes leurs conséquences illimitées, & qu'ils aient laissé bâtir là-dessus un système qui ne tendoit qu'à les jeter dans l'Esclavage. Il est vrai qu'on s'avisa enfin, quoique trop tard, qu'il étoit nécessaire de donner des bornes à la Puissance absolue que le Pape & le Clergé s'attribuoient, & qu'ils étendoient peu-à-peu sur toutes sortes de choses. Mais on y trouva de fortes oppositions, & une résistance d'autant plus grande, qu'on leur avoit donné le tems de s'affermir dans leurs usurpations.

C'est là la principale matière de l'Histoire Ecclésiastique d'Angleterre pendant plusieurs Siècles, & principalement pendant les quatre Regnes dont il s'agit présentement. A quelque peu d'événemens près, elle ne contient que des affaires qui sont des dépendances de cette autorité excessive dont le Pape & le Clergé s'étoient emparés. L'unique but des Conciles étoit maintenir les privilèges & les immunités de l'Eglise, c'est-à-dire du Clergé: car ces deux Corps étoient ordinairement confondus. Tous les desseins des Papes ne tendoient qu'à étendre leur autorité, tant sur les Laïques, & les Souverains mêmes, que



que sur le Clergé. S'ils n'ont pû conserver ce pouvoir exorbitant auquel ils étoient parvenus, on ne doit l'attribuer qu'à l'abus qu'ils en ont fait, qui leur a fait perdre peu-à-peu l'estime qu'on avoit pour tout ce qui émanoit de leur Siège. Les seuls faits rapportez dans cette Histoire touchant l'affaire de Thomas Becket, la déposition du Roi Jean, & les vexations que l'Angleterre souffrit de la part de Rome, pendant le long Regne de Henri III. sont suffisans pour convaincre les Esprits raisonnables & non prévenus de la dureté avec laquelle les Papes exerçoient l'autorité qu'on leur avoit laissé prendre. Que seroit-ce si on ajoutoit à ces exemples, tout ce qui s'est passé sur le même sujet, dans tous les autres Royaumes Chrétiens? Mais, pour me renfermer uniquement dans ce qui regarde l'Angleterre, je me contenterai de remarquer, que l'affaire de Becket porta la puissance des Papes en Angleterre, plus haut qu'elle n'y avoit jamais été, après qu'on eût vû un Prince, aussi fier que l'étoit Henri II. contraint de se soumettre à une honteuse discipline. L'hommage que le Roi Jean se vit obligé de faire au Pape, acheva de mettre cette même puissance à son comble. Depuis ce tems-là les Papes ne regarderent plus l'Angleterre que comme un País de Conquête, avec lequel il se croyoient dispensés de garder aucun ménagement. C'est ce qui a paru manifestement par tout le détail qui en a été fait dans le Regne de Henri III.

Il faut encore observer, que si la rigueur, avec laquelle les Papes traitèrent l'Angleterre, servit durant quelque tems à tenir ce Royaume dans sa soumission, elle fut pourtant la principale cause de la décadence que leur pouvoir souffrit dans ce même País, quand les conjonctures se trouverent changées. Comme ils voulurent le pousser trop loin, ils firent souhaiter aux Anglois, naturellement jaloux de leur liberté, de se délivrer d'un joug qui leur étoit devenu insupportable. Aussi ne manquerent-ils pas d'en profiter, quand ils se virent dans des circonstances plus favorables, d'autant plus qu'ils se trouverent appuyés par le Clergé qui n'avoit pas moins souffert que le Peuple de la tyrannie des Papes. C'est ce qui paroîtra dans quelques-uns des Regnes suivans. Cependant, on doit regarder le tems de Jean & de Henri III. comme celui où la puissance des Papes étoit à son plus haut période en Angleterre, & si je ne me trompe, dans la plûpart des autres Etats de l'Europe. Je pourrois appuyer ce que j'avance d'une infinité de preuves, si ce que j'en ai déjà dit ne me paroîssoit suffisant. Ceux qui souhaiteront de voir dans un plus grand détail les injustices & les violences que la Cour de Rome exerça en Angleterre pendant les Regnes de Jean & de Henri III. pourront se satisfaire dans la lecture de l'Histoire de *Mathieu Paris* qui en a parlé fort au long. Il est vrai qu'on a fait de grands efforts pour décréditer cet Auteur. Mais les gens de bon sens ne regardent pas comme une conviction de mauvaise foi de simples accusations sans preuves.

Les fréquens démêlez qui arrivoient à l'occasion des élections des Evêques & des Abbez, font encore un article considérable des affaires de l'Eglise. Mais comme j'ai eu déjà occasion d'en parler plusieurs fois, il ne sera pas nécessaire d'entrer dans un grand détail sur ce sujet. Il suffira de remarquer en général ce qui servoit de fondement à ces différends. A l'égard du Siège de Cantorbéri, les Moines de St. Augustin prétendoient que le droit d'élire les Archevêques leur appartenoit privativement à tous autres. Mais les Evêques

Démêlez  
touchant les  
élections.

suffra-



ETAT DE  
L'EGLISE.

suffragans de ce même Siége soutenoient qu'ils n'avoient pas moins de droit que les Moines. D'un autre côté, la Cour ne souffroit pas volontiers qu'on élevât à la Dignité d'Archevêque des Sujets qui ne lui fussent pas agréables. Ainsi, directement ou indirectement, elle avoit toujours beaucoup de part à ces élections. Ces divers intérêts faisoient qu'on ne pouvoit guères élire un Archevêque sans qu'il y eût quelque broüillerie sur ce sujet. Tantôt c'étoit parce que les Moines faisoient un choix, sans consulter les Evêques suffragans, tantôt parce que les Evêques en faisoient un différent de celui des Moines. Quelquefois les Moines mêmes faisoient une double election, & quelquefois il arrivoit que le Prélat élu n'étant pas agréable au Roi, ne pouvoit obtenir son approbation. La Cour de Rome tiroit de grands avantages de ces contestations, puisque c'étoit à elle que la décision en étoit renvoyée. En ces occasions, les Papes tenoient pour maxime de prononcer en faveur de celui qui paroissoit le plus affectionné au St. Siége. Souvent même, par la plénitude de leur puissance Apostolique, ils cassoient les élections faites d'un consentement unanime, & faisoient élire ceux qu'il leur plaisoit. C'est de quoi on trouve divers exemples dans l'Histoire d'Angleterre.

Ces mêmes divisions ne régnoient guères moins dans les élections des autres Evêques, & des Abbez. La Cour avoit toujours parmi ceux qui avoient droit de donner leur voix, un parti qui l'emportoit ordinairement sur les autres. Du moins, il étoit assez puissant pour mettre des obstacles à l'élection de ceux qui ne plaisoient pas au Roi. En tout cas, il faisoit naître des différends dont la décision étoit réservée au Pape. C'étoit alors que le Roi faisoit agir auprès du Pontife des moyens qui manquoient rarement de réussir. Cette matiere revient souvent dans l'Histoire de l'Eglise Anglicane. Mais il suffit d'y avoir fait ce peu de remarques, sans qu'il soit nécessaire de s'y arrêter davantage.

Sur les Exemptions.

Les Exemptions que la Cour de Rome accordoit très-souvent aux Eglises & aux Monasteres, au préjudice des Evêques, étoient encore une source féconde de disputes. Ces Exemptions regardoient, ou les visites des Maisons Religieuses, ou les élections des Abbez, ou la permission donnée à quelques Prélats de se dispenser d'assister aux Conciles. Tous ces articles produisoient une infinité de procès dont tout le profit revenoit au Pape, qui, sous ce prétexte, ordonnoit aux Parties de se rendre à Rome pour y défendre leurs droits. Quand elles y étoient une fois, elles ne voyoient jamais la fin de leurs procès, à moins que, par des présens, elles ne trouvassent le moyen de se faire expédier, & celle qui donnoit le plus s'en retournoit ordinairement satisfaite. C'est de quoi il ne seroit pas difficile de donner divers exemples. Mais c'est un fait trop connu & trop avéré, pour mériter qu'on s'arrête à le prouver. Il est tems présentement de passer aux Conciles qui se sont assemblez pendant les quatre Regnes que nous parcourons,

CONCL.



## C O N C I L E S

*Sous le Regne de HENRI II.*

DAns l'année 1154. qui fut la première de Henri II. il se tint à Londres, un Concile mixte, composé d'Evêques & de Barons, où l'on traita de diverses affaires qui concernoient l'Eglise & l'Etat. Je remarque exprès cette Assemblée, pour faire voir que l'usage de ces sortes de Conciles mixtes n'étoit pas encore entièrement aboli.

Concile  
mixte.

En 1166. il se tint un Synode qui appella au Pape de l'Excommunication lancée par Thomas Becket, contre ceux qui observoient les Articles de Clarendon.

Concile  
contre Bec-  
ket.

La même année, selon le Docteur *Hody*, mais six ans plutôt selon *Spelman*, & quatre seulement, selon quelques autres, Henri II. fit assembler un Concile à Oxford, pour examiner certains Hérétiques appelez *Publicains*, dont j'ai déjà parlé dans le Regne de ce Prince. Il y a beaucoup d'apparence que c'étoient des Disciples des *Vaudois* qui commençoient alors à paroître. Quand on leur demanda dans le Concile, qui ils étoient, ils répondirent qu'ils étoient Chrétiens, & qu'ils suivoient la doctrine des Apôtres. Ensuite, ayant été interrogés sur les Articles du Symbole, ils répondirent d'une manière orthodoxe sur les points de la Trinité & de l'Incarnation. Mais si l'on en croit *Guillaume de Newbridge*, ils rejettoient le Baptême, l'Eucharistie, le Mariage & la Communion des Saints. Ils marquerent beaucoup de modestie & de douceur dans toute leur conduite. Quand on les menaça de la mort, pour les obliger à renoncer à leurs dogmes, ils se contenterent de répondre, qu'on étoit bienheureux quand on souffroit pour la justice. Le Concile, voyant qu'il ne pouvoit rien gagner sur eux, les livra au bras séculier. Par malheur pour eux, le Roi étant alors brouillé avec la Cour de Rome, craignit de donner prise sur lui s'il les épargnoit. Ainsi, par cette considération, il les traita plus sévèrement qu'il n'auroit fait en tout autre tems. Après les avoir fait marquer avec un fer chaud, il défendit sous de grosses peines de leur donner la moindre assistance. Ils souffrirent ce dur traitement sans lâcher aucune plainte, & comme ils ne purent trouver de secours ni pour demeurer dans le Royaume, ni pour en sortir, ils périrent tous misérablement. C'est-là tout ce que les Historiens ont rapporté touchant ces prétendus Hérétiques, sans nous apprendre la raison qui leur fit donner le nom de *Publicains*. J'ai dit qu'il y a beaucoup d'apparence qu'ils étoient disciples des *Vaudois* à cause de leur Orthodoxie sur la Trinité, & sur l'Incarnation du Fils de Dieu, de leur patience & de la réponse qu'ils firent au Concile, qu'ils suivoient la Doctrine des Apôtres, car c'étoit-là précisément le langage des *Vaudois*. Il est vrai qu'on pourroit ne pas reconnoître les *Vaudois* dans les dogmes qu'on leur attribue, touchant le Baptême, l'Eucharistie, le Mariage, & la Communion des Saints. Mais il n'est pas impossible que les Historiens qui en ont parlé, aient mal expliqué leur Doctrine. Peut-être ne croyoient-ils pas la

Concile  
d'Oxford  
contre les  
*Publicains*.

Tome II.

Kkk

Trans-



ETAT DE  
L'EGLISE.

Transubstantiation, & que refusant d'avoir Communion avec ceux qui la croyoient, on a inféré qu'ils réjettoient l'Eucharistie, & la Communion des Saints. Pour ce qui regarde le Baptême, peut-être vouloient-ils, avec les Vaudois, qu'on en ôrât tout ce qu'on y a ajouté depuis son institution. Enfin, il peut-être qu'ils nioient que le Mariage fût un Sacrement, & qu'à cause de cela, on les accusoit de le rejeter. Quoiqu'il en soit, ils ne seroient pas les premiers à qui on auroit attribué des doctrines peu conformes à leurs sentimens par des conséquences forcées, ainsi qu'il est aisé de s'en convaincre par l'Histoire des Vaudois & des Albigeois. Ce que je viens de dire à cet égard n'est pourtant qu'une conjecture. Mais elle est assez plausible, pour faire regarder avec étonnement la précipitation de quelques auteurs Protestans, qui, sur la foi du Moine *Guillaume de Newbridge* & de quelques autres du même Ordre, ont si peu menagé ces prétendus Hérétiques.

*Gervaise* dans sa Chronique parle d'un autre Concile que Henri II. fit assembler dans lequel il dit que ce Prince fit prêter Serment aux Evêques, qu'ils obéïroient à ses ordres avant que de les avoir informez de ses intentions. Il ajoute, qu'en conséquence de ce Serment, il voulut les obliger à se soustraire à l'obédience d'Alexandre III. & à reconnoître son Antipape : mais que les Prélats le refusèrent absolument. Il semble que *Gervaise*, qui étoit Moine de St. Augustin, & contemporain de Becket, devoit être bien instruit de tout ce qui se passa dans la querelle que cet Archevêque eut avec le Roi. Mais comme il est extrêmement partial pour ce Prélat, & que d'ailleurs aucun autre Historien ne parle de ce Concile, on ne peut presque douter, que ce ne soit un fait inventé. Le seul fondement qu'on y pourroit trouver, c'est la démarche que fit Henri en écrivant à l'Archevêque de Cologne, comme il a été dit dans l'Histoire de son Regne. J'observerai ici en passant, que certains Historiens modernes, faisant trop de cas du témoignage de *Gervaise* qui étoit Créature de Becket, l'ont pris trop légèrement pour Guide dans le récit qu'ils ont fait de cette querelle. Par là ils se sont engagés à donner à leur relation un tour qui favorise l'Archevêque & qui insinue que le Roi le persécutoit injustement. Ceci joint à ce que je viens de remarquer dans l'exemple précédent, fait voir combien ceux qui écrivent l'Histoire se laissent facilement entraîner, sans s'en appercevoir, dans les sentimens ou dans les préjugés de ceux qui ont écrit avant eux.

Concile de  
Westminster.

Démêlez  
entre les  
deux Archevêques.

En 1175. Richard Archevêque de Cantorbéri assembla dans Westminster un Concile National, où il fit lire quelques Canons qu'il avoit lui-même dressés. Ils regardoient presque tous la Discipline Ecclésiastique & le Célibat des Prêtres, qui n'étoit pas encore parfaitement établi. *Roger* Archevêque d'Yorck n'assista point à ce Concile : mais il y envoya des Agens qui firent des protestations en son nom, sur trois choses où il se croyoit gravé. Premièrement, il se plaignoit de ce qu'on ne vouloit pas permettre qu'il fît porter la Croix devant lui dans la Province Ecclésiastique de Cantorbéri. En second lieu, il se plaignoit que c'étoit injustement, que les Evêchez de Lincoln, de Chester & de Worcester avoient été soustraits de la juridiction du Siège d'Yorck. Le troisième grief étoit au sujet d'une Excommunication que l'Archevêque de Cantorbéri avoit lancée contre certains Clercs de l'Eglise de S. Oswald de Gloucester. Cela fait comprendre, que les anciens différends  
entre



entre les deux Métropolitains subsistoient toujours, malgré les précautions qu'on avoit prises sous le Regne de Henri I. pour les terminer.

ETAT DE  
L'EGLISE.

Ce qui se passa l'année suivante 1176. dans un Concile assemblé par *Huguccio*, Légat du Pape, le montre encore plus manifestement. L'Archevêque d'Yorck ayant voulu s'asseoir à la main droite du Légat, les Domestiques de l'Archevêque de Cantorbéri se jetterent sur lui, l'arracherent de cette place, & le foulerent aux pieds. Cet accident causa la rupture du Synode, & fut suivi d'un long procès qui donna occasion aux deux Métropolitains de porter à la Cour de Rome divers appels dont elle tira de grands avantages.

L'an 1183. le Pape ayant prié Henri II. de lui procurer du Clergé un Subside, pour lui aider à soutenir la guerre contre l'Empereur, ce Prince assembla les Prélats pour les informer de cette demande. Le Clergé n'osant refuser le présent que le Pontife lui demandoit, & d'un autre côté, craignant que cela ne se tournât en coutume, au préjudice des libertez de l'Eglise Anglicane, se servit de cet expédient pour le satisfaire. Il pria le Roi de donner lui-même au Pape, ce qu'il jugeroit raisonnable, & promit de lui rendre ce qu'il avanceroit.

Expédient  
du Clergé  
pour con-  
tenter le  
Pape, de  
peur des  
conséquen-  
ces.

Pendant ce même Regne on tint en Irlande deux Conciles, dont le premier fut assemblé à Armagh, immédiatement après les premières conquêtes des Anglois. Il y fut résolu qu'on mettroit en liberté tous les Esclaves Anglois, les Prélats étant persuadés, que les maux dont leur Isle commençoit à être affligée, provenoient de ce que les Irlandois retenoient dans l'esclavage des gens qui étoient Chrétiens aussi bien qu'eux. Outre cela, ils considererent que par là on encourageoit les Corsaires, en leur fournissant la facilité de vendre leurs Esclaves en Irlande. Le second de ces Synodes se tint à Cashel, pour mettre l'Eglise d'Irlande sur le même pied que celle d'Angleterre; c'est-à-dire, pour réduire cette Eglise sous l'autorité du Pape, ainsi que le Roi s'y étoit engagé en demandant l'approbation d'Adrien IV. pour faire cette conquête.

Concile  
d'Armagh  
en Irlande.

Autre à  
Cashel.

Avant que de finir ce qui regarde les Conciles assemblez sous le Regne de Henri II. j'ajouterai un mot touchant le XI. Concile de Latran convoqué à Rome par Alexandre III. Il n'y avoit dans ce Concile que trois Evêques Anglois: car, selon le témoignage de *Roger de Hoveden*, c'étoit un des Privilèges de l'Eglise Anglicane, de n'être point obligée d'envoyer plus de quatre Evêques aux Conciles convoquez à Rome. On y excommunia les Albigeois, & l'on défendit très-expressement à tous les Chrétiens d'entretenir aucune correspondance avec eux.

XI. Concile  
de Latran.

Un des Canons de ce Concile défendoit sous peine d'Excommunication, de promettre les Bénéfices avant qu'ils fussent vacans. Mais cette défense n'eut lieu qu'à l'égard des Patrons, & non par rapport aux Papes qui la violerent incessamment, par le moyen des *Provisions*, dont malgré ce Canon ils firent un fréquent usage.

Il fut encore résolu dans ce même Concile de modérer les grandes dépenses auxquelles les Eglises & les Maisons Religieuses étoient exposées pour l'entretien des *Visiteurs* & de leur suite. On y ordonna que dans les *Visites* un Archevêque ne pourroit pas avoir à sa suite, plus de cinquante chevaux, un



ETAT DE  
L'EGLISE.

Evêque plus de trente, un Légat plus de vingt-cinq, & un Archidiacre plus de sept. Grande réformation qui marquoit bien la modération du Concile. Les frais que les Eglises & les Monasteres faisoient en cette occasion, étoient appelez *Procurations*, sans doute parceque les Eglises étoient obligées de procurer ce qui étoit nécessaire pour l'entretien des Visiteurs. Dans la suite cela fut changé en une certaine somme d'argent qui garda toujours le même nom de *Procuration*, & devint peu-à-peu une source féconde de vexations que les Nonces & les Légats firent souffrir aux Eglises sous ce prétexte. Ce même Concile défendit aussi les Tournois, mais cette défense ne fut pas capable de les abolir.

## CONCILES

SOUS RICHARD I.

Concile en  
faveur du  
mariage de  
Jean.

EN 1189. Baudouin Archevêque de Cantorbéri ayant mis en interdit les Terres du Prince Jean, à cause de son mariage avec Havoise de Glocester sa parente, il y eut appel au Pape de cette procédure. Sur cet appel, le Pape envoya en Angleterre un Légat nommé *Jean d'Anagnia* qui assembla sur ce sujet un Synode, où la procédure de l'Archevêque fut cassée, & l'Interdit levé. Ensuite, le Pape confirma le mariage par son autorité. Malgré ce jugement définitif, ce mariage fut dissous plusieurs années après, sous le même prétexte de Parenté, & par la même autorité, tout étant facile à ceux qui sont revêtus d'une puissance absoluë.

Droits des  
Evêques de  
Londres &  
Winchester  
en l'absence  
de l'Arche-  
vêque de  
Cantorbéri.  
Conciles  
peu impor-  
tans.

Le même Baudouin, étant sur son départ pour aller accompagner Richard à la Terre Sainte, assembla un Synode auquel il déclara, qu'il laissoit l'administration des affaires de la Province Ecclésiastique de Cantorbéri à l'Evêque de Londres, & celle du Diocèse particulier de Cantorbéri à l'Evêque de Rochester.

Pendant l'absence des deux Archevêques, dont l'un étoit en Orient, & l'autre en Normandie, l'Evêque d'Ely, Régent du Royaume & Légat du Pape, convoqua deux Conciles, l'un à Glocester & l'autre à Westminster. Mais il ne s'y fit rien d'important, ce Prélat ne les ayant assemblez que pour faire montre de sa grandeur.

Concile  
pour l'élec-  
tion d'un  
Archevêque  
de Cantor-  
béri.

Baudouin étant mort à Acre, dès que la nouvelle en fut venue en Angleterre, l'Evêque de Londres fit des inhibitions aux Moines de S. Augustin, de procéder à l'élection d'un Archevêque, sans la participation des Evêques suffragans. Quelque tems après ces Prélats s'étant assemblez à Cantorbéri, les Moines entrèrent dans leur Assemblée, & leur déclarèrent qu'ils avoient élu l'Evêque de Bath. En même tems ils allèrent le prendre au milieu d'eux, & le placèrent sur le Siège Archiepiscopal. Les Evêques en appelèrent au Pape : mais la mort du Prélat élu, qui arriva bien-tôt après, termina ce différend.

Autre sur le  
même sujet.

EN 1193. Richard écrivit de la Palestine aux Evêques suffragans de Cantorbéri, pour leur ordonner d'élire un Archevêque, conjointement avec les



les Moines de Saint Augustin. Suivant cet ordre, on assembla une espece ETAT DE  
de Synode, où l'on élut *Hubert Walters*, que le Roi avoit fortement re- L'EGLISE.  
commandé.

Deux ans après, le même Hubert, étant revêtu de la Dignité de Légat, Concile  
convoqua dans l'Eglise d'Yorck un Concile National qui fit divers Canons, d'Yorck.  
parmi lesquels il ne s'en trouve que deux qui méritent d'être remarquez. Par Canons.  
le premier il étoit défendu aux Prêtres de recevoir de l'argent pour des Mes-  
ses. Le second faisoit de très-expresses inhibitions aux Diacres d'administrer  
les Sacremens de Baptême, & l'Eucharistie, sans une pressante nécessité.

## C O N C I L E S

Sous le Regne de JEAN.

L'An 1200. le même Archevêque assembla un Concile National à West- Concile tenu  
minster malgré les défenses du Roi, ce qui est remarqué par les Histo- nu malgré  
riens comme la premiere usurpation de cette nature. On fit dans ce Concile la défense  
divers Canons dont les plus importans sont; du Roi.

Le I. qui régle la prononciation dans le Service divin, pour éviter la trop  
grande lenteur, ou la trop grand rapidité.

Le II. qui défend de consacrer l'Eucharistie plus d'une fois par jour, sans  
une grande nécessité.

Le XI. qui déclare nuls les Mariages clandestins, & qui défend aux per-  
sonnes mariées de passer la Mer, sans avoir fait publier que c'est d'un con-  
sentement mutuel.

En 1206. le Pape voulant lever en Angleterre un *Romescot* ou *Denier de* Canons.  
*S. Pierre* extraordinaire, les Evêques s'assemblerent en Concile, pour délibé- Concile qui  
rer sur sa demande. Mais le Roi leur ayant fait défendre de passer plus avant, refuse de  
ils se séparèrent sans prendre aucune résolution. En effet le *Denier de S. Pier-* l'argent au  
*re* ne regardant pas le Clergé plus que les autres Sujets, il ne lui appartenait Pape.  
pas de délibérer s'il devoit être payé ou non. Néanmoins peu de tems après,  
un Légat nommé Florentin assembla un autre Concile à Reading, pour le  
même sujet; & comme si le Clergé avoit été cause du refus du Roi, il en ex-  
torqua un Subside, pour tenir la place du *Romescot* extraordinaire que le Pa-  
pe avoit demandé.

Je passe sous silence divers Conciles qui ne furent assemblez que pour ré-  
gler la restitution que le Roi devoit faire aux Ecclésiastiques, après qu'il se  
fut reconcilié avec le Pape, parce que j'en ai parlé ailleurs.

Pendant le Regne de ce même Roi, le Pape Innocent III. assembla le XII. XII. Conci-  
Concile de Latran, auquel quatre cens douze Evêques assisterent. On y fit le de La-  
soixante & dix Canons qui, selon le témoignage des Historiens, ne furent tran.  
pas trop agréables aux Prélats par l'autorité desquels ils furent faits. Cela M. Paris.  
donne lieu à un illustre Auteur Moderne de conjecturer, que le Pape avoit M. Du Pin.  
lui-même fait dresser ces Canons & qu'ils furent lus en présence du Concile;  
dont le silence fut pris pour une approbation. C'étoit un artifice dont on



ETAT DE  
L'EGLISE.

commençoit à se servir , pour faire passer dans les Conciles ce que le Pape souhaitoit. Le Président faisoit lire les Canons tous dressés , & les Prélats comprenant par là , qu'on n'avoit pas intention qu'ils fussent examinez , aucun d'eux n'osoit être le premier à s'y opposer. Dans la suite , on se servit fréquemment de ce même moyen , & le Concile de Vienne , qui se tint en 1312. & où l'Ordre des Templiers fut aboli , nous en fournira un exemple remarquable.

Pour revenir au Concile de Latran , puisque l'Eglise Anglicane , comme Membre de l'Eglise Universelle , n'étoit pas moins intéressée que les autres dans les Canons qu'on y fit , il ne seroit peut-être pas hors de propos d'en donner quelque détail. Mais , pour éviter une excessive longueur , il suffira de rapporter trois Canons qui paroissent remarquables par dessus les autres.

Le I. établit en termes formels le dogme de la *Transubstantion*.

Canons de  
ce Concile.  
Canon qui  
oblige les  
Princes à  
exterminer  
les Hérétiques.

Le III. porte , que les Puissances souveraines seront requises , sollicitées , & s'il est nécessaire contraintes par des Censures Ecclésiastiques , de prêter serment , qu'elles feront tous leurs efforts pour exterminer les Hérétiques des Païs de leur domination. Qu'à l'avenir on exigera ce même serment de toutes personnes sans exceptions , quand elles seront élevées à quelque Dignité Spirituelle ou Temporelle. Que si quelque Seigneur Temporel refuse de purger son Païs d'Hérétiques , après en avoir été sommé , il sera excommunié par le Métropolitain assisté de ses Suffragans. Et en cas que méprisant les censures de l'Eglise , il refuse de donner satisfaction dans un an , le Pape déclarera ses Sujets & Vassaux déliés du serment de fidélité qu'ils lui ont prêté , & en même tems , exhortera les Princes Catholiques à se saisir de ses Etats , sauf les droits du Souverain du Fief , s'il y en a ; mais à condition , que ce même Souverain ne fera rien qui puisse porter du préjudice à l'observation de ce Canon.

Réflexion  
sur ce Ca-  
non.

Il est difficile de lire ce Décret , sans se trouver surpris , que des Evêques s'attribuent le droit de priver les Princes Souverains de leurs Etats , comme si effectivement Jesus-Christ les eût , en termes clairs & précis , revêtus de cette puissance. On pourroit leur passer le droit d'exhorter , de requérir , de solliciter les Princes à purger leurs Païs d'Hérétiques. Passons leurs encore , si l'on veut , l'Excommunication de ces mêmes Princes , sous prétexte qu'étant Membres de l'Eglise , ils doivent être soumis aux Censures Ecclésiastiques , de même que leurs Sujets. Mais que des Evêques puissent étendre leur autorité jusqu'à décerner des peines temporelles , & priver les Princes , ou même les Particuliers , de leurs biens , c'est-ce qu'on ne peut leur accorder , sans leur céder en même tems la domination temporelle de tout le Monde Chrétien. A quoi donc , dira-t-on , servira l'Excommunication , si ceux qui en sont frappez viennent à la mépriser ? Je ne sçai , c'est Dieu qui en sera le Juge dans l'autre vie , mais c'est-ce qui ne contentoit pas le Clergé , & moins encore les Papes qui vouloient être respectez , redoutez , obéis , dans cette vie : car c'étoit là l'unique but de toutes ces Excommunications. C'étoit en effet , à quoi les peines temporelles étoient absolument nécessaires , les spirituelles ne produisant leur effet que dans l'autre Monde , à l'égard duquel ils se mettoient peu en peine de ce qui pourroit y arriver. Graces à Dieu , la plupart des Chrétiens suivent aujourd'hui une autre Théologie.



logie. Aussi voit-on que les Excommunications des Princes sont bien moins fréquentes, parce que les Peuples sont revenus de leur aveuglement, & qu'ils ne se croient pas obligés de refuser l'obéissance à leurs Souverains, selon le caprice des Papes. On peut encore observer sur ce même Décret, qu'encore qu'il ne semblât toucher directement que le Comte de Toulouse & les autres Protecteurs des Albigeois, les conséquences portoient généralement sur tous les Princes Chrétiens. En effet du même principe couloit naturellement l'autorité sans bornes du Pontife Romain, qui ne fut que trop souvent mise en usage.

Le dernier des Canons du Concile de Latran, que j'ai dessein de remarquer, est le XIV. Par ce Canon il est ordonné que les Prêtres, qui s'abandonnent à la débauche dans les lieux où le mariage leur est permis, soient plus sévèrement punis que ceux, qui vivent dans les lieux où ils sont obligés de garder le Célibat. On peut inférer de là, que le Célibat des Prêtres n'étoit pas encore universellement établi.

ETAT DE  
L'EGLISE.

Canon qui  
regarde le  
Célibat des  
Prêtres.

## C O N C I L E S

Sous le Regne de HENRI III.

J E ne m'engagerai point à parler de tous les Conciles qui se tinrent sous le long Regne de Henri III. parce que la plupart ne furent convoqués que pour fournir de l'argent aux Papes, ou pour favoriser leurs exactions; je me contenterai d'en choisir quelques-uns qui ont un rapport plus direct à la Religion, ou dans lesquels il s'est passé quelque chose de remarquable.

Concile de  
Cantorberi  
qui livre  
trois hom-  
mes au bras  
séculier.

En 1222. le Cardinal Langton assembla dans l'Eglise de Cantorbéri, un Synode Provincial qui condamna trois hommes, & les livra au bras séculier. Le premier disoit qu'il étoit Jesus-Christ, & monroit sur son corps les cinq playes de notre Seigneur. Le second étoit un Hermaphrodite qui accompagnoit cet imposteur. Le troisième étoit un Diacre qui s'étoit fait circoncire, pour épouser une Juive dont il étoit amoureux.

En 1225. le même Prélat assembla un Synode, où fut fait un Canon qui confirmoit la défense du mariage des Prêtres. Cela donne lieu de présumer, qu'il y avoit encore en Angleterre des Prêtres qui tenoient bon contre les défenses précédentes.

Concile  
contre le  
mariage des  
Prêtres.

En 1237. Othon Légat du Pape convoqua un Concile National à Londres, dans l'Eglise de S. Paul. Comme il sçavoit qu'on avoit dessein de s'opposer aux Canons qu'il vouloit faire passer contre la pluralité des Bénéfices, il obtint du Roi une garde de deux cens hommes. Dès que les Prélats eurent pris leurs places, il fit lire certains Canons qu'il avoit apportés de Rome tous dressés, selon la nouvelle méthode. Quand on vint à lire celui qui défendoit la pluralité des Bénéfices, *Gautier de Chantelou*, Evêque de Winchester, & quelques autres Prélats, s'y opposèrent fortement, & firent même des protestations. Cette résistance obligea le Légat à déclarer, que le Canon ne seroit en vigueur que pendant le tems de sa Légation. Cependant, il n'eut pas

Concile à  
S. Paul.  
Canons ap-  
portés de  
Rome.



ETAT DE  
L'EGLISE.

pas plutôt été approuvé sous cette condition, qu'un Ecclésiastique de la suite du Légat lut à haute voix un Décret du Pape, qui en ordonnoit l'observation à perpétuité.

Le second de ces Canons établissoit le nombre de sept Sacremens.

Le III. fixoit les vigiles de l'Âque & de la Pentecôte, pour l'administration du Baptême, & comme quelques personnes faisoient difficulté de faire baptiser leurs enfans dans ces jours-là, leur scrupule fut condamné.

Le XXII. ordonnoit aux Ecclésiastiques de résider dans leurs Bénéfices, du moins la meilleure partie de l'année. Ce Canon étoit absolument nécessaire en ce tems-là. Comme le Pape dispensoit de la résidence les Italiens qui possédoient un grand nombre de Bénéfices en Angleterre, si l'on n'eût pas obligé les Anglois à résider, les Eglises se seroient trouvées désertes.

En 1239. il se tint à Londres un Concile qui refusa nettement au Légat l'argent qu'il demandoit pour les frais de sa Légation.

L'année suivante, le même Légat assembla un autre Synode auquel il demanda pour le Pape, la cinquième partie des revenus du Clergé; mais il ne put rien obtenir.

Tous les autres Conciles qui furent assemblez depuis 1240. jusqu'en 1264. n'étoient convoquez que pour demander des Subsidés au Clergé.

Concile de  
Reading.

Pendant la Guerre des Barons, on assembla deux Conciles. Le premier à Reading où fut confirmé l'appel interjetté par les Barons des procédures du Légat qui se tenoit à Boulogne.

Concile de  
Northampton.

Dans le second qui se tint à Northampton, en 1266. le Légat Othon excommunia tous les Membres du Clergé qui s'étoient engagez dans le parti du Comte de Leicester.

Autre à S.  
Paul.

En 1268. le même Légat assembla dans l'Eglise de S. Paul à Londres un Concile National, où furent publiées certaines Constitutions qu'il avoit apportées de Rome, & dont quelques-unes font encore partie du Droit Canonique de l'Eglise Anglicane. Comme plusieurs de ces Constitutions tendoient à diminuer le pouvoir & la juridiction des Evêques, on y fit de fortes oppositions qui obligèrent le Légat à proroger l'Assemblée jusqu'au jour suivant. Il sçut si bien se servir de ce court délai, qu'ayant gagné dans cet intervalle, soit par promesses, soit par menaces, ceux qui avoient paru les plus opiniâtres, le lendemain il n'y eut plus d'opposition. Voilà la manière dont on tenoit alors les Conciles.

Constitu-  
tions appor-  
tées de Ro-  
me.

La première de ces Constitutions permettoit aux Laïques d'administrer le Baptême, en cas de nécessité.

La II. défendoit aux Prêtres de prendre de l'argent pour l'administration des Sacremens. Elle fixoit aussi ces paroles dont ils devoient se servir en donnant l'absolution: *Je t'absous de tes péchez*, ou bien celles-ci, *Par l'autorité dont je suis revêtu, je t'absous*, &c. On peut inférer de là, qu'il y avoit encore des Prêtres qui faisoient difficulté de prononcer l'absolution d'une manière directe, & qu'ils se contentoient d'une simple déclaration.

La IX. ordonnoit la résidence aux Ecclésiastiques.

La XIII. confirmoit le droit d'azyle aux Eglises.

La XIV. ordonnoit de célébrer les mariages en public.



La XX. étoit contre ceux qui prétendoient donner une compensation pour ETAT DE  
L'EGLISE, la pénitence qui leur avoit été enjointe.

La XXIII. défendoit d'aliéner aucune partie des Dixmes dûes au Curé de la Paroisse. Cette Constitution regardoit particulièrement les Moines, en faveur desquels il se faisoit tous les jours de semblables aliénations.

La XXX. étoit contre la pluralité des Bénéfices.

La XXXI. défendoit de donner des Bénéfices en commende, & déclaroit vacans tous ceux qui seroient donnez de cette maniere. Cette coutume, qui étoit devenuë fort à la mode, devoit son origine aux persécutions, auxquelles l'Eglise fut exposée pendant que les Nations du Nord inonderent l'Occident. Lorsque par les fureurs de la guerre les Prêtres & les Evêques mêmes étoient obligez de s'absenter, les principaux Prélats de la Province établissoient des Prêtres dans les Bénéfices vacans pour y faire le service, jusqu'à ce que le Pasteur fût en état de reprendre le soin de son troupeau. Cette coutume dégénéra enfin en un abus très-préjudiciable à l'Eglise. Après même qu'elle eut repris sa tranquillité, on ne laissa pas de continuer à établir dans les Bénéfices de pareils Prêtres qui n'en étoient pas les véritables Pasteurs, & qu'on appelloit *Commendataires*. Cela fut cause que divers Conciles travaillèrent à réformer cet abus, en ordonnant que ceux qui possédoient les Bénéfices en *Commende*, n'en pussent point tirer les revenus, ni faire les fonctions du Pasteur ordinaire, que pendant six mois seulement. Mais les Papes, qui se croyoient au-dessus des Canons, ne laissèrent pas de continuer à donner des Bénéfices en *Commende* pendant toute la vie des *Commendataires*.

*Fra Paolo,  
Hist. dell' in-  
quisizione di  
Venezia.*

La XXXII. Constitution ordonnoit, qu'avant que de sacrer un Evêque, on s'informerait exactement s'il possédoit plusieurs Bénéfices sans dispense, & si la dispense étoit authentique & en bonne forme.

La XXXIII. déclaroit nuls les Contrats préalables faits entre les Patrons, & les personnes présentées aux Bénéfices.

Ce sont là les principaux Conciles qui furent assemblez en Angleterre, depuis le commencement du Regne de Henri II. jusqu'à la fin de celui de Henri III. c'est-à-dire, pendant l'espace de six-vingts ans. Après avoir remarqué la maniere dont on y faisoit passer les Canons, il est nécessaire de faire encore une autre observation sur ce sujet. C'est qu'il arrivoit très-souvent, que, pour faire passer un Canon auquel on craignoit de trouver de trop fortes oppositions, on l'inséroit parmi un assez grand nombre d'autres très-utiles. C'étoit afin de pouvoir accuser les Opposans qu'ils mettoient des obstacles à des Réglemens d'une utilité reconnue. Cette ruse n'a pas été seulement mise en usage dans les Conciles, mais encore dans les Parlemens, quand, pour faire passer certains *Bills*, on les a joints à d'autres d'une nécessité absolue. Cependant, elle y a trouvé de tems en tems de si fortes oppositions, qu'elle n'a pu jusqu'ici passer en coutume.

*Artifice  
pour faire  
passer cer-  
tains Ca-  
nons.*

Ce que nous avons vu dans quelques-uns de ces Conciles, touchant le Célibat des Prêtres, prouve avec la dernière évidence, qu'il n'étoit pas encore universellement établi, quoiqu'on prétende qu'Anselme y mît la dernière main sous le Regne de Henri I. On peut encore appuyer cette preuve par des faits. Longtems après Anselme, un Evêque de Lichfield, nommé Richard, étoit fils de Robert Evêque de Chester; sur quoi un Historien remarque qu'en



**ETAT DE l'EGLISE.** ce tems-là, la qualité de fils de Prêtre ne mettoit point d'obstacle aux avancements dans les Dignitez de l'Eglise. Le même Historien rapporte, que le Pape s'étant plaint de ce que l'Evêque élu d'Ely n'étoit pas allé à Rome demander sa confirmation, l'Ambassadeur d'Angleterre lui répondit en plaisantant, que ce Prélat avoit une excuse très-légitime tirée de la Sainte Ecriture, sçavoir qu'il venoit de prendre une femme. On voit encore dans les Annales de Baronius qu'un Légat, que le Pape Innocent III. avoit envoyé en Pologne pour y établir le Célibat des Prêtres, y avoit enfin réussi : mais qu'ayant voulu faire la même chose en Bohême, il y avoit couru risque de la vie.

**Décrétales des Papes.**

Il y avoit un autre article qui n'étoit pas moins important pour les Papes, & qu'ils ne poussèrent pas avec moins de vigueur que celui du Célibat des Prêtres. C'étoit de donner à leurs Ordonnances ou *Décrétales*, la même autorité qu'aux Canons des Conciles. En 1150. un certain Gratien publia un Recueil de *Décrétales* contenant toutes les Ordonnances que les Papes avoient faites jusqu'à ce tems-là, afin qu'il servît de regle pour l'administration de la Justice Ecclésiastique. A ce Recueil on ajouta dans la suite divers Décrets faits depuis, pour faire un Corps complet du Droit Canon. Raymond de Pegnaforde Pénitencier de Grégoire IX. fut chargé de faire cette Collection, qui fut intitulée, *La seconde Partie du Droit Canonique*, & publiée en 1230. Il y joignit quelques Constitutions des Conciles, & quelques Décisions des Docteurs, depuis l'an 1250. où cette seconde Partie commençoit. Cette dernière Collection n'étoit pas seulement un supplément à l'ancien Droit Canonique, mais elle en altéroit même plusieurs Articles. Par exemple, il est décidé que les Bâtards ne pourront être admis aux Charges Ecclésiastiques, sans une dispense du Pape. Par cette addition, *sans une dispense du Pape*, la Cour de Rome s'attribuoit indirectement le pouvoir de favoriser les Bâtards, quand elle le jugeroit à propos, contre les anciennes Constitutions des Conciles. Cette Cour ne pouvoit prendre un tems plus favorable, pour publier ses Décrétales, puisque c'étoit le plus haut période de sa grandeur. Il n'y avoit ni Particulier, ni Prince qui osât s'opposer aux volontez des Papes, lorsqu'ils parloient d'un ton absolu. Ce fut donc sans trouver beaucoup de résistance, qu'ils firent passer en Loi tout ce qu'il leur plut d'ordonner, jusqu'à des choses directement opposées aux Loix dont on s'étoit servi jusqu'alors. Par exemple, pour ce qui concerne les Bâtards, le Droit Civil d'Angleterre regardoit comme illégitimes les enfans nez avant le mariage, quand même les peres & meres venoient à se marier ensemble dans la suite. Mais le Droit Canon établissoit le contraire, surquoi il y eut de grandes disputes dans le Parlement assemblé à Merton en 1236.

**Ordres Religieux.**

**Ordres des Freres Prêcheurs ou Dominicains.**

Les Pontifes Romains ne se furent pas plutôt rendus presque Monarques absolus dans l'Eglise, qu'elle se vit inondée par un grand nombre d'Ordres Religieux, qui étoient comme une armée destinée à soutenir la grandeur & la puissance des Papes. Le Concile de Latran avoit tâché de prévenir cet abus, en défendat expressement l'institution d'aucun nouvel Ordre de Moines; mais cela n'empêcha pas Dominique Gufman Espagnol, qui avoit longtems prêché contre les Albigeois, de former le projet d'un nouvel Ordre sous le nom de Freres Prêcheurs, dont il demanda la confirmation au Pape Innocent

cent



cent III. Ce Pontife, se fondant sur la défense du Concile, fit d'abord difficulté de consentir à cet établissement. Mais, si l'on en croit les Historiens de cet Ordre, il eut une vision céleste, qui lui fit connoître qu'on ne pouvoit rien faire de plus avantageux pour l'Eglise. Ce ne fut pourtant qu'Honorius son Successeur qui confirma ce nouvel Ordre, sous le nom de Freres Prêcheurs, parce qu'ils étoient destinez par leur Institut à prêcher contre les Hérétiques. Ces Moines furent aussi appelez Dominicains du nom de leur Fondateur, & en France Jacobins, à cause de la rue S. Jacques où il seurent leur première maison dans Paris. On leur confia l'Inquisition qui les rendit fameux par les barbaries qu'elle leur donna lieu d'exercer contre les prétendus Hérétiques. Ils s'établirent en Angleterre, en 1317. peu après leur Institution.

ETAT DE  
L'EGLISE.

L'Ordre des Franciscains fondé par François d'Assise suivit bien-tôt celui des Dominicains. Innocent III. l'avoit bien approuvé en 1215. mais il ne l'avoit pas confirmé authentiquement. Ce fut Honorius III. qui l'établit par une Bulle de l'année 1223. & dès l'année suivante cet Ordre s'établit en Angleterre. Les Religieux qui embrassèrent cette Règle prirent, par modestie, le nom de Freres Mineurs, & bien que dans la suite ils se soient divisez en plusieurs bandes, ils reconnoissoient tous François d'Assise pour leur Chef & Fondateur. Leur Règle portoit qu'ils ne pourroient ni prêcher ni confesser dans aucun Diocèse sans la permission expresse de l'Evêque du lieu. Mais à l'égard de cet Article, elle ne fut pas longtems observée. Ils représentèrent au Pape, que les Chrétiens avoient quelque honte à se confesser à leurs propres Pasteurs. Que même plusieurs en faisoient difficulté, à cause que les Curez eux-mêmes étoient coupables des pechez qui leur étoient confessés. Enfin, qu'ils n'avoient pas la discrétion de bien garder le secret. Sur ce fondement, ils demanderent, pour cette partie de leur Regle, une dispense qui leur fut aisément accordée.

Ordre des  
Franciscains

Ces deux Ordres de Dominicains & de Franciscains avoient si bien établi la réputation de leur sainteté, parmi le Peuple Chrétien, qu'il se trouvoit peu de personnes qui n'eussent un de ces Moines pour Directeur. Par conséquent, les aumônes qu'on leur faisoit étoient très-considérables. Ils avoient encore un autre avantage, en ce que pendant un assez longtems, presque tous les Papes étoient pris de l'un ou de l'autre de ces deux Corps. Ainsi, par le crédit qu'ils avoient à la Cour de Rome, ils obtinrent souvent des biens appartenant à d'autres Ordres, sous prétexte qu'il étoit nécessaire de faire subsister ceux-ci. D'un autre côté, ils amassèrent des richesses immenses, tant par les dons volontaires des dévots vivans, que par les testamens & les donations qu'ils extorquoient des Mourans, en leur faisant accroire que rien ne pouvoit mieux contribuer à leur faire obtenir le salut éternel. Cependant, comme ces deux Ordres travailloient avec une égale ardeur à s'attirer les bienfaits des Chrétiens, & que par-là ils se portoient réciproquement du préjudice, il en naquit entre eux une jalousie qui fut suivie d'une querelle très-scandaleuse, à laquelle il ne fut pas facile de mettre fin.

Progrès de  
ces deux  
Ordres.

Dans un Concile qui se tint à Rochester en 1244. un nouvel Ordre de Religieux, appelez Porte-Croix, se présenta pour demander la permission de s'établir en Angleterre. Ces Religieux produisoient une Bulle du Pape, qui défendoit à toutes sortes de personnes de leur faire aucun reproche, & leur

Querelle  
entre eux.

Les Porte-  
Croix refus-  
ez en An-  
gleterre.



**ETAT DE L'EGLISE.** donnoit pouvoir à eux-mêmes, d'excommunier ceux qui auroient la hardiesse de violer ce privilège. Le Synode n'ayant pas jugé à propos de leur accorder leur demande, ils furent renvoyez, sous prétexte qu'on n'osoit contrevenir au Canon du Concile de Latran.

**Ecclésiastiques fameux.** Finissons cet Abrégé de l'Eglise, par quelques remarques sur les Ecclésiastiques qui ont eu quelque réputation, pendant le tems que nous venons de parcourir.

**Jean de Salisburi.** Jean de Salisburi, natif, & non pas Evêque de cette Ville, comme quelques-uns l'ont avancé, fut un des ornemens de l'Eglise Anglicane, par son sçavoir, par sa politesse, & par la régularité de sa vie. Il étoit intime ami du Pape Adrien IV. qui se plaignoit souvent à lui de la pesanteur de sa Tiare. Cependant la Bulle, dont ce Pontife gratifia Henri II. au sujet de la conquête d'Irlande, semble marquer qu'il n'étoit pas des plus scrupuleux. Jean de Salisburi, qui s'étoit attaché à la fortune de Thomas Becker, & qui l'avoit suivi en France, obtint par son moyen, l'Evêché de Chartres. On a de lui un Livre intitulé *Polycraticon*, ou *de Nugis Curialium*, un Recueil de Lettres, & quelques autres Traitez peu importants. Il mourut en 1181. ou 1182.

Je ne dirai rien ici de Thomas Becker, ni d'Etienné Langton Archevêques de Cantorbéri, parce qu'il en a été assez parlé ailleurs.

**Baudouin de Cantorbéri.** Baudouin Archevêque de Cantorbéri, qui accompagna Richard à la Terre Sainte, & qui y mourut, passoit pour un bon Théologien. Quelques-uns de ses Livres, qui se sont conservés jusqu'à présent, font voir que cette réputation n'étoit pas mal fondée. Les grands démêlés qu'il eut avec les Moines de S. Augustin, qui étoient devenus fort insolens, lui firent prendre la résolution d'établir une Société de Chanoines Réguliers, tout proche de Cantorbéri, ayant dessein d'y transporter peu-à-peu les droits du Monastere de Saint Augustin. Mais les Moines s'en étant apperçus à tems, trouverent tant d'appui à la Cour de Rome, que l'Archevêque fut contraint de se désister de ce projet.

**Hugues de Lincoln.** Hugues Evêque de Lincoln, natif de Grenoble, fut un des plus illustres Prélats de l'Eglise Anglicane, sous les Regnes de Richard I. & de Jean. Sa vertu lui donnoit un très-grand crédit parmi ses Diocésains qui craignoient beaucoup ses censures, parce qu'ils croyoient avoir remarqué que ceux qu'il excommunioit manquoient rarement de tomber dans quelque disgrâce du côté du monde. On raconte, pour une preuve du zèle & de la fermeté de ce Prélat, que de sa seule autorité, il fit ôter de l'Eglise de Godstow, dans la Province d'Oxford, le tombeau de Rozemonde Maitresse de Henri II. qui étoit au milieu du Chœur, couvert d'un tapis de velours noir, avec plusieurs cierges tout autour. Quoiqu'on l'avertît que ce tombeau avoit été mis là par ordre du Roi, il ne crut pas devoir le souffrir, disant que c'étoit une chose indigne, que le tombeau d'une telle femme occupât une place si honorable. Ce Prélat étant mort en odeur de sainteté, fut Canonisé par Honorius III. en 1221.

**Alexandre Cementarius.** Pendant que la querelle du Roi Jean avec le Pape étoit dans sa plus grande force, un Ecclésiastique nommé Alexandre Cementarius, qui avoit été Professeur en Théologie dans l'Université de Paris, prêcha publiquement, que le Pape n'avoit pas le pouvoir de priver les Rois de leur Couronne. Cette har-



hardiesse lui attira de la part de Rome des persécutions qui le réduisirent enfin à la nécessité d'aller mandier son pain de porte en porte. Matthieu Paris déclame beaucoup contre les erreurs de ce Docteur, quoique personne n'ait paru plus convaincu que cet Historien, de l'abus que le Pape faisoit de son pouvoir, comme il l'a bien fait connoître dans son Histoire.

ETAT DE  
L'EGLISE.

Walter Gray Archevêque d'Yorck se distingua mieux en qualité de Ministre d'Etat, qu'en qualité d'Evêque. Ses Successeurs se trouverent enrichis par sa libéralité de la Terre de Thorp qu'il avoit achetée, & annexée à son Diocèse. Il fit aussi bâtir à Londres, un magnifique Palais, qui fut nommé le Palais d'Yorck, & qui dans la suite reçut le nom de Whitehall. Malheureusement, cette maison qui a longtems logé les Rois d'Angleterre, a été depuis quelques années réduite en cendres par un funeste incendie.

Walter  
d'Yorck.

Edmond, qui de Chanoine de Salisburi, fut promu à l'Archevêché de Cantorbéri, après que le Pape eut cassé trois élections pour le placer dans ce Siège, fut très-recommandable par sa modération, & par la régularité de sa vie. Il auroit bien souhaité que la puissance du Pape, qui étoit alors à son plus haut degré, eût pu être réduite dans de justes bornes. Mais ne voyant pas qu'une semblable entreprise pût réussir, dans les circonstances où l'Angleterre se trouvoit, il aima mieux céder au torrent, que de se roidir contre une puissance si formidable qui se trouvoit même appuyée de celle du Roi. Cependant, pour ne pas encourir le blâme d'une lâche complaisance, il se retira en France, dans le Monastere de Pontigny, où ses austérités avancèrent la fin de ses jours. Il fut Canonisé par le Pape Innocent IV. en 1246.

Edmond de  
Durham.

Richard Poor, premièrement Evêque de Salisburi, & ensuite de Durham, est connu par deux endroits. Pendant qu'il étoit à son premier Diocèse, dont la Ville Capitale étoit nommée Sarum, il persuada aux habitans, de se transporter au lieu où est présentement Salisbury, dont la situation est beaucoup plus avantageuse. Il y fit commencer une superbe Eglise, qui ne fut finie que trente ans après, & qui subsiste encore aujourd'hui. La seconde chose par laquelle ce Prélat s'est rendu fameux, ce sont ses Constitutions Synodales à l'usage de l'Eglise de Sarum, ou Salisbury. Elles contiennent 87. Articles, dont je ne rapporterai que le XV. qui défendoit aux Prêtres de recevoir de l'argent pour des Messes, & le XXXIV. par lequel il paroît manifestement, que des Laïques communioient alors sous les deux especes.

Richard  
Poor de Durham.

Alexandre Hales né de la Province de Gloucester, grand Canoniste, & à qui on donna le titre de Docteur Irréfragable, fut Professeur dans l'Université de Paris. Entre autres Ouvrages, il composa des Notes sur la Bible, & un Commentaire sur le Maître des Sentences, dans lequel, selon Monsieur du Pin, il y a plus de Logique & de Métaphysique, que de vraie connoissance des Antiquitez de l'Eglise.

Alexandre  
Hales.

Sewald, Archevêque d'Yorck, étoit un habile Théologien, & d'une vie sans reproche. Il prenoit pour modèle de sa conduite Edmond Archevêque de Cantorbéri, qui avoit été son Maître. Les fréquentes exactions de la Cour de Rome lui causoient tant d'indignation, qu'il ne put s'empêcher d'en représenter l'abus au Pape Alexandre IV. dans une Lettre qu'il lui écrivit sur ce sujet. Entre autres choses, il lui représentoit, que quand Jesus-Christ avoit

Sewald  
d'Yorck.



ETAT DE  
L'EGLISE.

donné la conduite de ses brebis à S. Pierre, il ne lui avoit pas ordonné de les écorcher. Cette hardiesse, jointe au refus d'admettre certains Italiens qui portoient des Provisions de la Cour de Rome, lui attira l'indignation d'Alexandre, qui enfin l'excommunia. Ce Prélat, se trouvant à l'article de la mort, se plaignit amèrement de l'injustice du Pape, & en appella au Souverain Juge. Matthieu Paris n'a pas cru sans doute, que cette Excommunication ait privé Sewald du salut éternel, puisqu'il assure que ce Prélat fit un miracle dans sa dernière maladie.

Kilwarby de  
Cantorbéri.

Robert Kilwarby, Archevêque de Cantorbéri, fut un Prélat d'un grand sçavoir, pour le Siècle où il vivoit. Son mérite l'ayant fait élever à la Dignité de Cardinal, il quitta son Archevêché pour aller demeurer à Rome.

Groffeste  
de Lincoln.

Je finirai ce que j'ai à dire touchant les Ecclésiastiques distinguez de ce Siècle, par un des plus fameux. C'est de Groffeste Evêque de Lincoln, que je veux parler. Comme on trouve sur son sujet diverses particularitez assez curieuses, je m'y arrêterai plus longtems que sur les autres.

Groffeste étoit un Prélat ferme & courageux, qui ne se laissoit ni gagner par les faveurs de la Cour, ni intimider par les menaces du Pape, écuëils que peu d'Ecclésiastiques de ce tems-là sçavoient éviter. Celui-ci, s'attachant uniquement à suivre ce qu'il croyoit que la raison & l'équité lui dictoient, sans qu'aucune considération pût l'en détourner, avoit peu d'égard aux circonstances du tems, ou à la qualité des personnes, & s'opposoit également, tantôt aux volontez du Roi, tantôt aux ordres du Pape, selon que l'occasion s'en présentoit. Par cette fermeté, il s'étoit acquis une grande réputation parmi le Peuple accoutumé, depuis plusieurs années, à voir les Evêques plier sous l'une ou sous l'autre de ces deux Puissances. Il lui arriva un jour d'excommunier un Sherif, parce qu'il refusoit d'emprisonner un homme excommunié qui se mocquoit des censures de l'Eglise. Henri III. mécontent de ce que le Prélat ne s'étoit pas adressé à lui, pour obliger le Sherif à exécuter les Canons, chercha dans l'autorité du Pape un secours pour maintenir la sienne propre, remède pire que le mal.

Cette affaire obligea Groffeste à faire un voyage à Rome, où il se confirma dans la mauvaise opinion qu'il avoit de la Cour du Pape. Il ne pouvoit voir sans indignation, & sans en témoigner son chagrin, les meilleurs Bénéfices du Royaume, conférez à des Italiens qui n'y faisoient pas même leur résidence, ou qui n'entendoient pas l'Anglois. La douleur qu'il ressentoit de voir les biens d'Eglise sucez par ces sangsuës, lui ayant fait refuser de recevoir un de ces Italiens pourvû par le Pape d'un des meilleurs Bénéfices de son Diocèse, il fut bien-tôt après suspendu. Mais, sans se mettre en peine de cette censure, il continua les fonctions de l'Episcopat, son troupeau n'étant pas plus scrupuleux que lui. Il refusa même, pendant ce tems-là, d'admettre de nouvelles Provisions du Pape, en faveur de quelques autres Italiens. Il disoit, que confier le soin des âmes à de tels Ministres, c'étoit agir au nom du Diable, plutôt qu'en l'autorité de Dieu.

La Cour de Rome vouloit alors éviter l'éclat, de peur de révolter contre elle le Clergé d'Angleterre, qui lui fournissoit une abondante moisson. Ce fut par cette raison que le Pape crut devoir fermer les yeux à la désobéissance de ce Prélat qui étoit d'une fermeté reconnue & fort estimé du Peuple. Il  
aima



aima mieux tâcher de le gagner par la douceur, en lui donnant un témoignage de son estime par une Commission qu'il lui envoya, pour réformer certains abus qui s'étoient glissés dans les Monasteres. Cela n'empêcha pas que bien-tôt après, Grosteste ne lui causât un très-sensible chagrin, en faisant le calcul de l'argent que les Bénéficiers Italiens tiroient tous les ans d'Angleterre, ainsi qu'il a été dit en un autre endroit. C'étoit alors Innocent IV. qui occupoit le Siège Pontifical. Il étoit tellement accoutumé à traiter les Anglois avec hauteur, qu'il ne put apprendre la démarche de ce Prélat sans en être extraordinairement irrité. Mais comme il n'osoit le pousser sur ce sujet, parce que son action avoit été généralement approuvée, il l'attaqua sur ce qu'il avoit refusé de recevoir ses Provisions, & lui adressa un Bref menaçant, dont tout autre que lui auroit été effrayé. Il répondit à celui qui avoit été chargé de lui envoyer ce Bref avec certaines Instructions, d'une manière extrêmement hardie, par une Lettre dont on ne fera peut-être pas fâché de voir ici un Extrait.

*Je desire que votre Prudence sçache, que je suis prêt en tout tems à obéir au Pape, avec un respect filial. Mais je suis ennemi de tout ce qui est contraire aux instructions Apostoliques, à quoi aussi les Commandemens de Dieu m'engagent. Pour faire maintenant l'application de ce que je viens de dire, j'ajouterai qu'il faut nécessairement que les instructions du Siège Apostolique soient conformes à celles des Apôtres, & de Notre Seigneur Jesus-Christ qui est représenté par le Pape. Puisque Jesus-Christ a déclaré que celui qui n'est pas pour lui, est contre lui, la sainteté du Siège Apostolique doit être telle, qu'elle ne se trouve jamais en opposition avec celle de Notre Sauveur. Il suit donc évidemment de ce principe, que la Lettre dont il s'agit est entièrement opposé au caractère Apostolique. En premier lieu, à cause de la clause NONOBTANT dont on se sert si souvent depuis quelque tems, & qui ne renferme aucune équité naturelle. Au contraire, il est certain qu'elle produit une infinité de maux, puisqu'elle donne occasion à l'inconstance & à la mauvaise foi. Elle ébranle les fondemens de la confiance, & rend le langage & les Ecrits sans force, & de nulle signification. Enfin, il ne se peut faire, que la sûreté de la Religion, & la paix de la Société ne souffrent beaucoup d'une pareille extension de l'autorité Apostolique. Je dis en second lieu, qu'après les pechez de Lucifer & de l'Antechrist, il ne peut y avoir une plus grande défection, ni qui marque une opposition plus directe à la Doctrine de Notre Seigneur & de ses Apôtres, que de détruire les ames, en les privant de l'Office Pastoral. Il est pourtant manifeste, que ceux qui prennent le titre Sacerdotal, & en reçoivent les émolumens sans en faire les fonctions, sont coupables de ce crime. Car l'Ecriture Sainte dit en termes exprès, que le Pasteur qui néglige son troupeau est un véritable meurtrier des brebis. Peut-on donc s'empêcher de regarder comme un crime des plus atroces, une conduite qui tend si manifestement à la destruction de la Verité, & de la vertu & du bonheur du Genre humain ? Si dans les productions morales, la cause du bien est toujours meilleure que ses effets, il en est tout au contraire dans la propagation du vice, dont la source & l'origine sont toujours pires que les désordres qui en procedent. Il est donc manifeste, que ceux qui font entrer dans l'Eglise des Sujets si peu capables, & qui par là rutinent la Hiérarchie, sont très-dignes de blâme, & que leur faute est proportionnée au degré de leur élévation. Je conclus de cela, que le Siège Apostolique, qui a reçu de Notre Seigneur une si grande mesure d'autorité, pour l'édifi-*



ETAT DE  
L'EGLISE.

*l'édification, & non pas pour la destruction; & dont la puissance est resserrée dans certaines bornes, ne doit point appuyer, & moins encore commander, une si horrible prévarication, si pernicieuse à l'Eglise. Un attentat de cette nature seroit un abus manifeste de son autorité, & une cause suffisante pour l'en faire dépouiller. Ce seroit en effet, se placer dans une trop grande distance du Trône de gloire, & représenter bien mal la personne de Notre Seigneur. On peut dire au contraire, que ce seroit s'asseoir dans la Chaire de pestilence, & sur un même Siège avec le Diable & l'Antechrist. Il n'y a point de Chrétien qui voulant vivre dans la Communion de l'Eglise, & rendre au Siège Apostolique le respect qui lui est dû, doive obéir à des Commandemens de cette nature, quand même ils lui seroient portez par un Ange du Ciel. Il doit au contraire se révolter, si je puis m'exprimer ainsi, contre ses ordres, & s'y opposer de tout son pouvoir. Pour toutes ces raisons, puisque les instructions dont il s'agit sont si manifestement contraires à la Foi Catholique, & à la sainteté du Siège Apostolique, mon devoir m'oblige à les rejeter, bien loin de les recevoir par déférence pour celui qui les envoie. Votre prudence ne peut donc point m'imposer de peine, parce qu'à proprement parler, mon refus ne doit pas être regardé comme une rébellion, mais au contraire comme un respect filial. Car, pour tout dire en un mot, le Siège Apostolique n'a reçu sa Commission que pour édifier, & non pas pour détruire, & la plénitude de sa puissance ne doit s'étendre qu'à ce qui regarde l'édification. Mais ces Provisions, comme on les appelle, ne tendent qu'à la destruction. C'est pourquoi le S. Siège ne doit point autoriser une semblable Liberté. J'ajoute pour conclusion, que ce sont des pratiques revelées par la Chair & le Sang qui ne peuvent hériter le Royaume des Cieux, & non pas par le Pere de Notre Seigneur Jesus-Christ.*

*Cette Lettre mit Innocent dans une terrible colere. Quoi, dit-il, après en avoir entendu la lecture, ce vieux reveur a la hardiesse de censurer notre conduite? Par S. Pierre, & par S. Paul, j'en ferai un si terrible châtiment que le monde en sera étonné. Sa passion fut pourtant un peu calmée par quelques-uns des Cardinaux qui lui représenterent les conséquences fâcheuses qui pourroient naître d'une trop grande sévérité. Que l'éclat qu'il feroit en cette occasion ne pourroit qu'être préjudiciable au S. Siège, puisqu'infailliblement il donneroit occasion aux Anglois d'en examiner les motifs. Qu'il étoit à craindre, que dans les dispositions où ils étoient par rapport au S. Siège, & en faveur de l'Evêque de Lincoln, ils ne trouvassent trop étrange, qu'un Prélat si généralement estimé fût traité avec une rigueur excessive. Qu'au contraire, il falloit éviter avec soin de leur donner occasion d'entrer dans l'examen de ce qu'il alléguoit pour justifier sa désobéissance, & que par toutes ces raisons, on agiroit plus prudemment en ne prenant point connoissance de cette insolente Lettre. Quoique ces remontrances modérassent les effets de la colere du Pontife, elles ne furent pourtant pas capables de l'apaiser entièrement. Les Annales de Lancroft portent que l'Evêque fut excommunié peu de tems avant sa mort, & que, sans s'embarasser de cette censure, il en appella à la Cour Céleste. Cela se confirme par le rapport de plusieurs Historiens qui ont dit, qu'Innocent proposa, dans un Consistoire, de faire déterrer le Corps de Grosteste & de le faire jeter à la voirie: mais que les Cardinaux ne furent pas de cet avis. Quoiqu'il en soit, s'il fut excommunié, il ne s'en mit pas beaucoup en peine, puisqu'il ne discontinua point ses fonctions,*

&



& que le Clergé de son Diocèse, aussi peu scrupuleux que son Evêque, lui obéit jusqu'à la fin de sa vie. Les Evêques ses Confrères, & les Moines mêmes, quoiqu'extrêmement attachez aux intérêts du Pape, n'étoient pas plus portez à croire que cette Excommunication eût produit un grand effet. Quelques-uns d'entre eux qui se trouverent à la mort de ce Prélat, assurèrent qu'ils avoient entendu une Musique divine dans l'air, audessus de la maison où il mourut. On trouve encore, que sous le Pontificat de Clément V. les Chanoines de S. Paul sollicitèrent très-fortement la Canonisation de Grosteste, sur les témoignages de divers miracles qu'il avoit faits après sa mort. Mais comme c'en n'étoit pas de Saints de cette espèce que la Cour de Rome prétendoit remplir le Calendrier, leur demande fut rejetée. Un pareil exemple d'un Evêque mort dans les liens de l'Excommunication, & qui néanmoins passe pour Saint dans le Pais même où il a vécu, est une difficulté qu'il faut laisser démêler à ceux qui y ont intérêt. Je me contenterai de rapporter encore sur ce sujet, une particularité qui, si elle n'est pas véritable, prouve du moins, qu'on avoit une grande opinion de la sainteté de ce Prélat. Un Historien rapporte, que Grosteste, peu de tems après sa mort, apparut revêtu de ses habits Pontificaux, à Innocent IV. & qu'après lui avoir donné un coup de sa Crosse sur le côté, il lui fit une rude reprimande. Il ajoute, que le Pontife fut tellement effrayé, de cette apparition, qu'il en demeura deux jours sans manger. Je n'ai rien à dire sur la vérité de ce récit. J'en tire seulement cette conséquence, qu'encore que cet Evêque fût mort excommunié par le Pape, & dans des sentimens très-oppoiez à ceux de la Cour de Rome, l'Historien n'a pas laissé de témoigner par son récit, qu'il le croyoit glorifié.

Grosteste composa divers Traitez. Entre autres, il traduisit en Latin, le *Testament des douze Patriarches*, dont Jean de Basingstock, qui l'avoit trouvé à Athenes, lui avoit mis en main une Copie. On ne sçait pas bien en quel tems l'Original a été écrit. Le Docteur Cave croit qu'il est du second Siècle. Dodwel le place dans le premier, & d'autres croient qu'il a été composé par quelque Juif, avant la naissance de Jesus-Christ.

## FIN DU TOME SECOND.



# TABLE

## DES MATIERES,

Contenuës en ce Tome Deuxième.

### A.

<b>A</b> Aron Juif donne à Henri III. une somme exorbitante. 358.	ge pour tirer de l'argent du Clergé 393
Abbaye de la Bataille. 16. Sa fondation. <i>ibid.</i>	Il envoie un nouveau Nonce en Angleterre. 396. Il presse Henri III. sur l'affaire de Sicile. 403. Sa mort. 406
Abbaye. (Fondations d') 135	Alexandre Cementarius. 452
Abbé Joachim ; ce que c'est. 209	Alexandre Halès. 453
Abus à réformer. 159	Aliénor de Bretagne meurt en Angleterre. 354
Accidens extraordinaires sous le Regne de Guillaume le Roux. 66	Aliénor, femme de Louïs le jeune se broüille avec lui. 114. Elle est répudiée, & épouse Henri II, Roi d'Angleterre. 115. Ses droits sur Toulouse. 155
Acre, (Siège d') par les Chrétiens. 214	Aliénor, femme de Henri II. fait mourir Rosemonde sa maîtresse 185. Elle envoie Geoffroy & Richard à Paris. 187
Adam Rebelle, combat contre Edoüard. 427	Elle est mise en prison. <i>ibid.</i> Puis mise en liberté. 202. Elle tâche de faire agir le Pape pour la liberté du Roi Richard. 223. Sa Lettre au Pape. <i>ibid.</i> Sa mort. 255
Adrien IV. Pape. 157. Sa mort. <i>ibid.</i>	Aliénor, fille de Henri II. épouse le Roi de Castille. 176
Adelaïde de Louvain, seconde femme de Henri I. 86	Ambassade de l'Empereur au Roi Jean sans Terre. 244
Affaires de Palestine. 325	Angleterre. (Etat de l') 42
Affaires de Galles. 360	Angleterre. (Troubles en) 211
Affaires de Sicile. 206, 370. & <i>suiv.</i>	Anjou, (Le Comte d') se saisit de la Normandie. 206. Sa mort. 115
Affaires de Normandie. 3	Anselme, Archevêque de Cantorbéri, se broüille avec Guillaume. 60. Il est rappelé par Henri I. 70. Il lui rend de grands services. 71. & <i>suiv.</i> Sa broüillerie avec le Roi, touchant les investitures. 73. Il va se plaindre au Pape. 74
Affaires de Bretagne. 132, 154	Il s'accorde avec le Roi. <i>ibid.</i> Il persécute les Prêtres mariez. 80. Sa mort. 81
Affaires de Jérusalem. 213	Arbalestres, (Remarques sur les) 234
Alban (L'Abbé de Saint) se révolte contre Guillaume I. 29. Il proclame Edgard Roi. <i>ibid.</i> Sa mort. <i>ibid.</i>	Arbitrage & sentence du Roi de France sur les différends de Henri III. 413
Albemarle (Guillaume d') se saisit d'un Château. 314. Il obtient son pardon. <i>ibid.</i>	Archevêque (L') de Bourdeaux va se plaindre
Aldred Archevêque d'Yorck, fait faire des remontrances à Guillaume I, qui sont mal reçues. 19. Sa mort. <i>ibid.</i>	
Aldred Archevêque d'Yorck qui couronna Guillaume I. 138	
Alexandre II, Roi d'Ecosse, refuse l'hommage à Henri III. 360. Sa mort. 368.	
Alexandre III. Roi d'Ecosse. <i>ibid.</i> Il épouse Marguerite, fille de Henri III. 376.	
Il se défend de rendre hommage. <i>ibid.</i>	
Alexandre IV. succède à Innocent IV. 388. Il lève une Armée contre Mainfroy. 389. Il se sert d'un moyen étran-	



plaindre en Angleterre de Leicester, qui est déchargé par les Commissaires. 377  
 Arlot , nouveau Nonce en Angleterre. 398  
 Armoiries d'Angleterre. 234  
 Arthur le Grand , son Corps est trouvé sous le Regne de Henri II. 201  
 Arthur , Duc de Bretagne , se joint à Philippe contre le Roi Jean. 249. Il est accordé avec une fille de Philippe. 250.  
 Il assiége Mirebeau. *ibid.* Il est pris prisonnier & envoyé à Falaise. *ibid.* Sa fierté. *ibid.* Il disparaît. 251  
 Assises de Northampton ; ce que c'est. 191  
 Athelmar , frere uterin du Roi , arrive en Angleterre. 366. Il est élu Evêque de Winchester. 369. Sa mort. 406  
 Avanture où Guillaume le Roux court risque de sa vie. 53  
 Autriche ( Le Duc d' ) reçoit un affront de Richard I. 214. Il se retire avec le Duc de Bourgogne. 219. Son procédé avec Richard , touchant sa rançon. 227

B.

**B** Arons ; leur ligue contre le Roi Jean. 277. Examen de leurs droits. *ibid.* Ils demandent le rétablissement des Loix d'Edouïard. 279. Ils assiègent Londres. 280. Ils obligent le Roi à céder. *ibid.* Ils méprisent les menaces du Pape. 283  
 Ils sont excommuniés. 284. Ils appellent le Prince Louïs de France. 285. Ils sont aigris par l'Evêque de Winchester. 334. Ils refusent de se trouver au Parlement. *ibid.* Ils menacent d'élire un autre Roi. *ibid.* Ils se plaignent au Roi Henri III. 345. & *suiv.* Ils se liquent contre lui. 346. Leurs vigoureuses résolutions contre le Pape. 361. Ils font arrêter un de ses Couriers. 362  
 Ils exposent les griefs contre les Tributs , & la clause *nonobstant*. 363. Ils protestent contre le Tribut. *ibid.* Ils reçoivent du Pape une satisfaction illusoire. *ibid.* Ils commencent à prendre des mesures contre le Roi , & veulent reformer le Gouvernement. 399. Ils font une association pour maintenir les Statuts d'Oxford. 402. Ils écrivent au Pape pour justifier leur conduite. *ibid.* Ils font un Traité avec la France. 404.

Ils défendent d'envoyer aux Bénéficiers étrangers leurs revenus. 405. Ils font la Guerre à Henri III. 410. Ils élisent le Comte de Leicester pour Général. *ibid.* Ils présentent Requête à Henri III. *ibid.* Ils présentent à Henri III. une adresse qui est rejetée. 414. Ils gagnent la bataille de Lewes. *ibid.* & *suiv.* Ils forment un nouveau plan. 416. Ils refusent de recevoir un nouveau Légat du Pape. 418. Ils sont persécutés. 424. Ils font la Paix. 430  
 Bataille. ( Abbaye de la ) 16. Sa fondation. *ibid.*  
 Bataille de Tinchebray. 79  
 Bataille de Lincoln. 106  
 Bataille de Bovines. 277  
 Bataille de Nocera. 389  
 Bataille de Lewes. 414. & *suiv.*  
 Bataille d'Evesham. 422  
 Baudouïn , Archevêque de Cantorbéri. 195  
 Becket , ( Thomas ) sa fortune. 158. Il est fait Grand Chancelier , puis Archevêque de Cantorbéri. *ibid.* Il renvoie le grand Sceau au Roi. *ibid.* Il fait connaître qu'il a quelque grand dessein. *ibid.* Il change de conduite à l'égard du Roi. *ibid.* Il se propose de traverser les desseins du Roi. 159. Première occasion de sa querelle avec le Roi. 160. Autre sujet. *ibid.* Il signe les cinq Articles & s'en repent. 162. Le Pape les condamne. *ibid.* Becket se suspend & est rétabli par le Pape. *ibid.* Le Roi lui suscite des Procès. *ibid.* Il perd le premier. 163. Il prend la résolution de ne plus se défendre. *ibid.* Il est accusé de deux crimes , & refuse de comparoître. *ibid.* Il est déclaré parjure par la Cour des Pairs. 164. Il fait une démarche séditieuse & une réponse arrogante à l'Archevêque d'Yorck. *ibid.* Il est condamné à la prison. *ibid.* Il refuse d'aller ouïr sa Sentence , & répond arrogamment. *ibid.* Il se sauve en Flandres déguisé. *ibid.* Il trouve un azyle en France. *ibid.* Il excite le Pape contre Henri. 165. Il défend sa cause qui étoit portée au Pape. *ibid.* Il tâche d'intéresser toute l'Eglise dans sa querelle. 166. Il est invité d'aller à Rome. *ibid.* Il excommunie plusieurs Seigneurs  
 M m m ij du



du Conseil. <i>ibid.</i> Sa Lettre au Roi Henri II. 167. Il refuse de reconnoître les Légats du Pape pour ses Juges. 168. Il demeure inflexible sur les accommodemens. <i>ibid.</i> Il est chassé de Pontigni & reçu à Sens par ordre du Roi de France. 169. Il reçoit de grands honneurs du Pape. <i>ibid.</i> Il a une conférence avec Henri II. devant le Roi de France. 170. Il excommunie presque tous les Prêtres Anglois. 171. Il est mortifié. 172. Il s'accommode avec le Roi d'Angleterre. 173. Il excommunie plusieurs Prélats & entre en triomphe à Cantorbéri. 174. Nouvelles plaintes contre lui. <i>ib.</i> On complotte contre lui. <i>ibid.</i> Il est massacré au pied de l'Autel. <i>ibid.</i> Caractère de Becket. 175. On lui attribue plusieurs miracles & passe pour Saint. 175. <i>&amp; suiv.</i> Il est canonisé. 176	Chartre des Forêts. 301
Bénéfices (Les) sont donnez aux Etrangers sous Guillaume le Conquerant. 28	Chester (Le Comté de) est réuni à la Couronne. 345
Bertrand Arbalétrier blesse le Roi Richard à mort. 232. Il est pardonné par ce Roi ; mais après la mort de Richard, il est écorché vif par l'ordre de Machade, Général des Routiers. <i>ibid.</i>	Chevaliers (Les) des Provinces assistent au Parlement. 420
Blund (Richard) Archevêque de Cantorbéri. 333	Cinq Ports ; (Les) ce que c'est ; se déclarent contre le Roi. 408
Boniface , Archevêque de Cantorbéri. 353	Circuits des Juges , & Reglement pour la Justice. 191
Bourgogne (Le Duc de) se retire. 219	Clément III. Pape. 197
Brent , ( Foulques de ) sa révolte. 318	Clément IV. Pape. 418. Il révoque le don de la Sicile. 425. Il en investit Charles d'Anjou. <i>ibid.</i> Sa mort. 430
Bretagne. ( Affaires de ) 152, 154, 195	Communes. ( Observation sur le droit des ) 400. Son origine. 417
Bulle d'Alexandre IV. 395	Concile de Reims , où on veut faire des affaires à Henri. 85
C.	Conciles à Westminster, où les Partisans de Mathilde sont excommuniés. 112
Canon (Droit) est introduit en Angleterre. 119	Conciles. 133
Canon qui oblige à exterminer les Hérétiques. 446	Conciles sous Henri II. 441. <i>&amp; suiv.</i>
Canon sur le Célibat des Prêtres. 447	Concile (XI <sup>e</sup> ) de Latran. 443
Carlisle érigé en Evêché. 89	Conciles sous Richard I. & sous le Roi Jean. 444. <i>&amp; suiv.</i>
Castille (Le Roi de) a des prétentions sur la Guyenne. 381	Concile sur l'élection d'un Archevêque de Cantorbéri. 444
Catilina Anglois. 423	Concile (XII <sup>e</sup> ) de Latran. 445
Célibat du Clergé. 126	Concile sous Henri III. 447
Charles d'Anjou , Roi de Sicile. 425. Il gagne la Bataille de Célano , & fait couper la tête à Conradin. 430	Concile de Cantorbéri , qui livre trois hommes au brasseculier. <i>ibid.</i>
Chartre (La grande) 292	Concile contre le mariage des Prêtres. <i>ibid.</i>
	Confédération des Ecclésiastiques étrangers. 329
	Conjuration contre Henri II. 185. Les fils du Roi en sont les Auteurs & pour-quoi. <i>ibid.</i>
	Conrad fait mourir Henri son frere , Roi de Sicile. 285. Il est accusé de cette mort. <i>ibid.</i> Il est empoisonné par son frere bâtard. <i>ibid.</i>
	Conradin , fils de Conrad. 385. Il est décapité. 430
	Conservateurs ; leur établissement. 417
	Conspiration des Normans contre Guillaume I. 34. Elle est étouffée. 35
	Conspiration contre Guillaume le Roux. 49
	Conspiration contre Henri III. 347
	Constance de Sicile , de Religieuse devient épouse de l'Empereur Henri VI. 207. Elle accouche sous une tente. <i>ibid.</i>
	Constan-



Constance , mere d'Arthur Duc de Bretagne, se met sous la protection de Philippe. 241. Elle se reconcilie avec Jean. 242. Elle épouse Guy de Thoüars

244

Constantin excite les Habitans de Londres à se venger. 315. Il est pendu par Hubert.

*ibid.*

Constitutions apportées de Rome. 448

Corbert Archevêque de Cantorbéri. 86. Sa mort. 95

Corporations à Londres. 234. Leur établissement. *ibid.*

Cospatrick ravage les terres du Roi d'Ecosse. 31

Couvre Feu; ce que c'est , & par qui établi. 22

Crème , ( Jean de ) Légat en Angleterre. 87

Croisade , par qui publiée. 61. & pourquoi. *ibid.*

Croisade ( Nouvelle ) contre les Sarrafins. 114. & 130.

Croisade contre les Albigeois. 320

Croisade dont on est dispensé pour de l'argent. 340

Cumin ( Robert ) Seigneur Normand. 24 Il est fait Gouverneur du Nord. *ibid.* Il est tué. *ibid.*

Curvis. ( Jean de ) 255

## D.

**D**avid Roi d'Ecosse fait irruption dans le Nord. 96. Il fait la paix. *ibid.* & *suiv.* Il meurt. 117

Decretales des Papes. 450

Demêlez touchant les élections. 439

Demêlez entre les Archevêques de Cantorbéri & d'Yorck. 442

Dementi donné à Henri III. & par qui. 378

Despreaux , ( Guillaume ) son action généreuse. 219

Desroches , ( Guillaume ) Evêque de Winchester succède dans la Régence au Comte de Pembroock. 313. Voyez Winchester.

Desvonshire ( Le Comte de ) se revolte. 95

Die , ( Jean de ) nouveau Nonce en Angleterre. 396

Différence des Rois Saxons & des Rois

Normans par rapport à l'Eglise. 120  
Différend entre Gui de Lusignan & Montferrat. 215

Différends entre les Archevêques de Cantorbéri & d'Yorck. 122. & *suiv.*

Discours de l'Archevêque de Cantorbéri. 239

Doom'sday boock , Livre, ce qu'il contient. 38

Donald , frere de Macolm , est couronné Roi d'Ecosse. 57. Il fait irruption en Angleterre , & est battu. 58

Dreux , ( Philippe de ) Evêque de Beauvais , combat contre Richard , est fait prisonnier. 230. Belle réponse de Richard à son sujet. *ibid.*

Dreux ( Jean de ) Duc de Bretagne épouse une fille de Henri III. 406

Droits des Evêques de Londres & de Winchester en l'absence de l'Archevêque de Cantorbéri. 444

Duncan se fait couronner Roi d'Ecosse. 58

Durham. ( Richard Poor & Edmond de ) 453

## E.

**E**cclésiastiques fameux. 138. 452. & *suiv.*

Ecosse. ( Affaires d' ) 62

Ecosse ( Le Roi d' ) fait hommage à Henri II. 312

Edgard Atheling. 6. & *suiv.* 54. & *suiv.*

Edmond , Chanoine de Salisbury , est élu Archevêque de Cantorbéri , à la place de Blund. 337

Edmond , fils de Henri III. 361. Sa naissance. *ibid.*

Edmond de Durham. 453

Edouïard , ( Naissance d' ) fils de Henri III. 349. Il est fait Duc de Guyenne.

378. Il épouse Eléonor de Castille. 383. & *suiv.*

Edouïard ( Le Prince ) ratifie les conventions faites touchant la Sicile. 396. Il enleve dix mille livres sterling de la maison des Templiers. 409. Il est bloqué dans le Château de Bristol , puis s'en tire. 411. Il se renferme dans Windsor. 412. Il confère avec les Barons. *ibid.* Il est arrêté & contraint à livrer la Place. *ibid.* Il bat les milices de Londres. 415. Il se laisse amuser , &



- ne peut plus ni combattre ni se retirer. *ibid.* Il est contraint d'accepter de dures conditions. 416. Il se sauve d'entre les mains de Leicester. 420. & *suiv.* Il joint le Comte de Gloucester. 421. Ses forces s'augmentent. 422. Il suit le Comte de Leicester, le bat à Evesham & délivre Henri III. *ibid.* & *suiv.* Action vigoureuse de ce Prince. 427. Il va joindre le Roi son pere avec une Armée. 429. Il se croise pour la Terre Sainte. 430. Il s'engage à accompagner le Roi de France dans son voyage de la Terre Sainte. 431. Il se reconcilie avec le Comte de Gloucester. *ibid.* Il va joindre le Roi de France. 432. Il tâche de lui persuader de quitter l'Afrique. *ibid.* Il va en Palestine. *ibid.* Il y est blessé par un assassin, *ibid.* qu'il tué, & guérit de sa blessure. 433. Il fait une Trêve de dix ans avec le Soudan. *ibid.* Il part pour retourner en Angleterre. *ibid.* Voyez la suite de ses actions au tome suiv. à l'article d'Edouïard I.
- Edouïard (Saint) est transporté dans la nouvelle Eglise de Westminster. 431
- Edrick. 17. Sa révolte. *ibid.*
- Eglise. (Etat de l') 120. & *suiv.*
- Eglise. (Etat de l') 435. Principes de sa puissance. *ibid.* & *suiv.*
- Elections. (Démêlez touchant les) 439
- Eleonor de Provence épouse Henri III. 340
- Eleonor de Castille épouse Edouïard, fils aîné de Henri III. 384
- Erections d'Evêchez. 135
- Etat de la Cour d'Angleterre. 341
- Etendart. (Guerre de l') 99
- Etienne, Roi d'Angleterre, est couronné & appuyé du Clergé. 93. Il promet beaucoup aux Barons. 94. Il prête un serment extraordinaire. *ibid.* Il s'empare des trésors du feu Roi. *ibid.* Il accorde une Chartre très-avantageuse. 95. Il s'empare des revenus de l'Archevêché de Cantorbéri. *ibid.* Il permet aux Barons de fortifier leurs châteaux. *ibid.* Son indulgence préjudiciable à ses affaires. 96. Il tombe malade. Ses suites. *ibid.* Il recouvre la santé. 97. Il chasse son frere de Normandie. *ibid.* Il fait alliance avec le Roi de France. *ibid.* Il cède la Normandie à Eustache son fils. *ibid.* Il s'accorde avec son frere & avec le Comte d'Anjou. *ibid.* Il réduit les Barons à l'obéissance. 100. Il marche en Ecosse. *ibid.* Il fait la paix avec le Roi. *ibid.* Son affection pour le Prince d'Ecosse. *ibid.* Il lui donne une preuve singulière de son amitié. *ibid.* Il se broüille avec le Clergé. 101. Il fait citer les Evêques. *ibid.* Il assiège Mathilde dans Arundel. 104. Il la laisse échapper. *ibid.* Sa fermeté. 105. Il l'assiege à Wallingford, puis à Lincoln. *ib.* Il est battu & fait prisonnier à Lincoln, & mis aux fers. 106. Il est échangé avec le Comte de Gloucester. 111. Il demeure maître du Royaume. 114. Il porte la Couronne à Lincoln, malgré certaines Prophéties. *ibid.* Il se ligue avec Loüis le Jeune contre Henri. 115. Il veut faire couronner Eustache son fils. *ibid.* Il confere avec le Prince Henri, & convient d'une Trêve. 117. Il fait la paix avec Henri. 118. Il l'adopte. *ibid.* Sa mort. *ibid.* Son caractère. 119. Ses enfans. *ibid.*
- Etrangers chassez du Royaume. 402
- Etrangers (Les) sont dépouillez de leurs biens. 339
- Evêques; leur faste & leur orgueil. 101. Leur dispute avec le Clergé. *ibid.* & *suiv.*
- Eustache, fils du Roi Etienne, se marie. 102. Sa mort. 117
- Exactions des Nonces & des Légats en Angleterre. 346. & *suiv.*
- Excommunications contre les infraçteurs des Chartres. 382
- Exemptions. 440
- Expédiens d'Oxford. 401
- Extinction de la Maison de Pembroock. 364
- F.
- Fitz-Walter, Général des Barons contre le Roi Jean. 280
- Flambart, premier Ministre du Roi Guillaume le Roux. 66
- Flandre (Le Comte de) fait hommage au Roi Henri III. & pourquoi. 352
- Foire de Lincoln; ce que c'est. 309
- Foulques de Brent se révolte. 318
- France (Le Roi de) attaque la Normandie. 32
- France. (Troubles en) 323
- Frideric



Frideric II. Empereur, épouse Isabelle  
sœur de Henri III. 340. Il demande la  
dot de sa femme. 341

## G.

**G**alles (Le Prince de) offre de se ren-  
dre vassal du Pape. 360. Il meurt. 364

Gallon, Légat du Pape, se retire d'An-  
gleterre. 313

Galcons (Les) se plaignent du Comte de  
Leicester. 377

Gautier, ou Walter, Chef de la Maison  
de Stuart. 57

Gautier, Comte de Pembroock. 353. Sa  
mort. 354

Gentils-hommes Normans (Les) font la  
conquête de la Sicile. 370

Géoffroy, fils de Henri II. 154. Il se ma-  
rie. 155. Sa mort. 195

Géoffroy, frere du Roi, est Comte de  
Nantes. 153. Sa mort. 154

Géoffroy, frere naturel de Jean sans Terre,  
Archevêque d'Yorck, encourt l'indi-  
gnation du Roi. 245. Sa mort. 268

Gilbert. 145

Gilbert, Comte de Pembroock, est dis-  
gracié. 348. Sa mort. 353

Gilbert, fils du Comte de Gloucester, lui  
succède. 409

Gilbert, Comte de Gloucester, se déclare  
ouvertement contre Leicester. 420. Il  
est déclaré traître. *ibid.* Il prend des me-  
sures contre Henri III. 428. Il s'empare  
de Londres & de la Tour. 429. Il pu-  
blie un Manifeste contre le Roi. *ibid.* Il  
demande la paix & l'obtient, & y fait  
comprendre les habitans de Londres. 430

Glocester (Le Comte de) livre Falaise au  
Comte de Blois. 96. Il se fait Chef des  
Révoltez contre Etienne. 98. Il publie  
un Manifeste contre lui. *ibid.* Il s'empa-  
re de Bristol. 98. Il va au secours de Lin-  
coln. 106. Il bat le Roi Etienne à Lin-  
coln, & le fait prisonnier. *ibid.* Il est fait  
prisonnier. 111

Glocester (Le Comte de) est jaloux du Com-  
te de Leicester. 405. Il sème un faux bruit  
contre Edoüard. *ibid.* Il accuse directe-  
ment le Comte de Leicester. *ibid.* Il se  
réconcilie. 406. Il s'unit avec lui contre

le Roi Henri III. 407. Il tente de sur-  
prendre le Roi. 408. Sa mort. 409

Godfrid, Prieur du Monastere de Win-  
chester. 146

Grégoire VII. demande l'hommage à  
Guillaume. 33

Grégoire IX. Pape. 322. Il excommunie  
l'Empereur Frédéric II. 323. Il nomme  
un Archevêque de Cantorbéri. *ibid.* Il  
demande la Dixme, & la fait lever  
avec rigueur par son Nonce. 324. Il  
soutient Henri III. 325

Griefs d'Angleterre contre la Cour de Ro-  
me. 364

Groftête de Lincoln. 454. *Et suiv.*

Guerre de Galles. 59. 61. 86

Guerre de Guillaume contre Philippe I.  
Roi de France. 61

Guerre de l'Etendart. 99

Guerre Civile. 104

Guerre de Galles. 153. 323

Guerre entre la France & l'Angleterre,  
& sa cause. 354

Guerre de Galles. 361. 364

Guerre de Galles. 396

Guerre des Barons contre Henri III. 410.  
Sa fin. 430

Guillaume est reconnu Duc de Norman-  
die. 6. Il est attaqué par le Roi de Fran-  
ce. *ibid.* Il apaise les révoltez, & châ-  
tie les habitans d'Alençon. 8

Guillaume, Comte d'Arques, se révolte  
contre le Duc de Normandie. 7

Guillaume Guerland, Comte de Morta-  
gne, se révolte contre Guillaume I. 7

Guillaume I. Duc de Normandie, Roi  
d'Angleterre, va voir le Roi Edoüard.  
9. Sa conduite après la Bataille de Has-  
tings. *ibid.* Il assiège & prend Douvre.

10. Il s'approche de Londres. *ibid.* Il re-  
pousse une sortie. 11. Son embarras. *ib.*

Il reçoit les clefs de cette Ville. 12. Il  
reçoit les soumissions d'Edgard, & des  
deux Archevêques. *ibid.* On lui offre la

Couronne. *ibid.* Il balance à l'accepter.

13. Il l'accepte, & est couronné. *ibid.*

Il prête le serment accoutumé. *ibid.* Il  
dispose des trésors de Harald. 15. Il pro-  
tège les Anglois, & confirme leurs

privileges. *ibid.* Il fonde l'Abbaye de la  
Bataille. 16. Il va en Normandie, &  
laisse deux Seigneurs pour Régens. *ibid.*

Il retourne en Angleterre, & commen-  
ce à



ce à regarder les Anglois de mauvais œil. 17. Cause de la mesintelligence entre le Roi & les Anglois. *ibid.* Il rétablit le Dane-Gelt. 19. Il promet une de ses filles à Edwin. *ibid.* Il fait lever le Dane Gelt avec rigueur. *ibid.* Il marche contre les Révoltez. 20. Il confisque les biens de ceux qui avoient porté les armes pour Harald. *ibid.* Il assure ses conquêtes par des citadelles. 22. Il ôte les armes aux Anglois, & établit le Couvre-feu. *ibid.* Il craint un soulèvement général. 25. Il tâche d'appaier les Anglois. *ibid.* Il marche contre les Danois. *ibid.* Il corrompt leur Chef, qui se retire. *ibid.* Il assiége Yorck. *ibid.* Il donne sa nièce en mariage à Waltehoff. *ibid.* Il ravage le Northumberland d'une manière barbare. 26. Il maltraite beaucoup les Anglois. *ib.* Il donne leurs biens & leurs Charges aux Etrangers. *ibid.* Sa profusion dans cette distribution. *ibid.* Il viole les Chartres accordées au Clergé. 27. Il enleve l'or & l'argent des Monasteres. *ibid.* Il fait déposer divers Evêques & Abbez. 28. Il appaise une révolte par des promesses qu'il ne tient pas. 29. Il assiége d'autres Révoltez dans l'Isle d'Ely. 30. Il les punit. 31. Il va en Ecosse. *ibid.* Il va en France. 33. Il refuse l'hommage demandé par Gregoire VII. 33. Il défend de reconnoître aucun Pape. 33. Il fait décapiter Waltehoff. 35. Il va en Normandie, & poursuit Raoul Guaër, Comte de Suffolck, auteur d'une conspiration. 36. Il bâtit la Tour de Londres. Sa conduite pendant la paix. 37. Il fait un dénombrement des biens de ses Sujets enrégistrez dans un Livre nommé Doom'sday Boock. 38. Ses revenus. *ibid.* Sa passion pour la chasse. 39. Il dépouille un grand pais pour faire une forêt. *ibid.* Son affection pour la Normandie. *ibid.* Il érige de nouvelles Cours de Justice. 40. Il tâche d'abolir la Langue Angloise. *ibid.* Sa partialité pour les Normans. 41. Il défend son Royaume contre les invasions de Canut, Roi de Dannemarck. 42. Il porte la guerre en France. 43. Il tombe malade. *ibid.* Ses dernières actions. *ibid.* Sa mort. 44. Opposition faite à sa sépulture. *ibid.* Son ca-

ractere. 45. Sa femme & ses enfans. 46. Guillaume II. surnommé le Roux. 47. Il est couronné. 48. Caractere de ce Prince. *ibid.* On conspire contre lui. 49. Il attaque Odon & le prend dans Pevensey. 50. Il assiége Rochester. *ibid.* Il marche contre l'Evêque de Durham & le bannit du Royaume. 51. Il opprime ses Sujets Anglois. *ibid.* Il disgracie Lanfranc. *ibid.* Sa conduite tyrannique. *ibid.* Il s'empare des Bénéfices vacans. 52. Il forme le dessein de s'emparer de la Normandie. *ibid.* Il se rend maître de quelques Places. *ibid.* Il court risque de la vie. 53. Il se retire. 54. Il attaque l'Ecosse sans succès & fait la paix. *ibid.* Il fait réparer Carlisle. 55. Il tombe dans une maladie dangereuse. 56. Il donne quelques marques de repentence. *ibid.* Il remplit les Evêchez vacans. *ibid.* Il manque de parole à Anselme de Cantorbéri. *ibid.* Il continue d'opprimer ses Sujets. *ibid.* Son entrevûe avec Macolm. 57. Il fait la guerre à son frere Robert. 58. Il fait consacrer l'Abbaye de la Bataille. *ibid.* Il se sert d'un moyen extraordinaire pour recouvrer de l'argent. *ibid.* Il marche contre les Gallois, & court risque de tomber entre les mains des ennemis. 59. Il se brouille avec Anselme. 60. Il prête de l'argent à Robert son frere pour la Croisade. 61. Il a guerre avec le Roi de France. *ibid.* Il fait rebâtir le Pont de Londres, & construire la Salle de Westminster. 63. Il va au secours du Mans, & fait le Comte de la Flèche prisonnier. *ibid.* Il le met en liberté. *ibid.* Il est tué à la chasse. 64. Son caractere. *ibid.*  
 Guillaume, (Le Prince) fils de Henri I. perit malheureusement sur mer. 85  
 Guillaume Criton est fait Comte de Flandres. 88. Il est tué au Siège d'Alost. *ibid.*  
 Guillaume des Preaux. 219. Son action généreuse à l'égard de Richard I. *ibid.*  
 Guillaume de Provence, frere de la Reine. 341  
 Guillaume, Comte de Hollande est élu Roi des Romains. 366  
 Guy de Lusignan, frere uterin de Henri III. 376  
 Guy,



Guy, Cardinal de Sainte Sabine, Légat en Angleterre, est élu Pape sous le nom de Clément IV. 418

## H.

**H**emesham (Gautier de) est élu Archevêque de Cantorbéri. 322. Il est désagréable au Roi. *ibid.*

Henri. (Naissance du Prince) 18. Il se joint à son frere Robert, & sauve Roüen. 53. Henri mécontent de Robert, s'empare du Mont-Saint-Michel. 53. Il est assiégé par ses deux freres. *ibid.* Il attaque Domfront. 55. Ses avantages, au sujet de la Couronne d'Angleterre. 68

Henri I. surnommé Beauclerc, est couronné Roi d'Angleterre. 68. Il accorde une Chartre fort avantageuse à ses Sujets. 69. Il épouse Mathilde d'Ecosse. 70. Il se venge de ses ennemis 73. Il attaque Robert de Mellefme. *ibid.* Il se broüille avec Anselme de Cantorbéri, au sujet des Investitures. *ibid.* Il s'accommode. 74. Il cherche querelle à son frere, pour lui enlever la Normandie. 76. & *suiv.* Il s'assûre des Anglois. 78. Il retourne en Normandie. 79. Il assiége Tinchebray. *ibid.* Il y bat son frere, le fait prisonnier, & l'enferme au Château de Cardiff. *ibid.* Il se rend maître de toute la Normandie. 80. Il devient plus fier envers ses Sujets. *ibid.* Il se saisit de son neveu, qui trouve le moyen de s'évader. 82. Il fait observer le célibat aux Prêtres. *ibid.* Il rétablit les études à Cambridge. *ibid.* Il châtie le Comte du Maine. *ibid.* Il repasse en Normandie. *ibid.* Il marie le Prince son fils, avec une fille du Comte d'Anjou. *ibid.* Il surprend Robert de Mellefme, & le met en prison. *ibid.* Il remplit les Bénéfices vacans. *ibid.* Il fait la guerre aux Gallois. 83. Il passe en Normandie. 84. Il fait un Traité avec le Roi de France. *ibid.* Son indolence. *ibid.* Il se réveille. *ibid.* Il repasse en Normandie. *ib.* Il gagne une bataille, où il court risque de la vie. *ibid.* Il épouse Adélaïde de Louvain. 86. Il fait reconnoître sa fille pour son héritière. 87. Il reconnoît In-

Tome II.

nocent II. pour Pape. 89. Il va en Normandie, & meurt. Son caractère, & ses enfans. 90. & 91

Henri, (Naissance du Prince) fils de Mathilde, & du Comte d'Anjou. 89

Henri II. (Le Prince) se dispose à faire valoir ses droits sur l'Angleterre. 114. Il s'abouche avec le Roi d'Ecosse. *ibid.* Il épouse Alienor. 115. Il passe en Angleterre. 117. Henri consent à la paix. *ibid.* Il a une Conférence avec Etienne. *ibid.* Il fait la paix. 118. Il succède après la mort d'Etienne, & est couronné. 148. Il révoque tous les dons faits par Etienne. 149. Il forme son Conseil. *ibid.* Il va en Normandie. 151. Il fait la guerre à Geoffroy son frere. *ibid.* Il le chasse d'Anjou. 152. Il recouvre le Northumberland. 153. Il fait vœu de ne plus porter la couronne. 154. Son entreprise contre le Comte de Toulouse. 155. Fondement de cette attaque. *ibid.* Il assiége Toulouse. 156. Etat florissant de ce Prince. 157. Troublé par Thomas Becket, Archevêque de Cantorbéri. 158. Première occasion de sa querelle avec Becket. 160. Il prend des mesures pour réduire le pouvoir du Clergé à de justes bornes. 161. Il convoque une Assemblée, & s'y plaint de la résistance de l'Archevêque de Cantorbéri. *ibid.* Il propose cinq articles pour être réduits en Loix. *ibid.* Il les fait signer aux Evêques, & à l'Archevêque. 162. Il lui suscite des procès. *ibid.* Il le fait accuser de deux crimes. 163. Il est menacé du Pape. 165. Il lui envoie des Ambassadeurs qui accusent Thomas Becket devant le Pontife. *ibid.* Ses Procédures vigoureuses contre le Pape & contre Becket. 166. Il prend des mesures pour se mettre à couvert des attaques du Pape. 167. & *suiv.* On tente en vain d'accorder les deux Partis. 168. Il fait chasser Becket de Pontigni. 169. Il menace Alexandre III. de se soustraire à son obédience. *ibid.* Il a une Conférence avec Becket. 170. & *suiv.* mais inutilement. 171. Il retourne en Angleterre, & fait couronner son fils Henri par l'Archevêque d'Yorck. 172. Il tombe malade, & fait son testament. 173. Il se détermine à s'accorder avec Be-

N n n

ket.



ket. *ibid.* Il confère avec le Roi de France, & avec lui. *ibid.* Il se raccommode. *ibid.* Il reçoit de nouvelles plaintes des Prélats contre Becket. 174. Ses paroles indiscrettes. *ibid.* Il est accusé du meurtre de Becket. 177. Il agit avec beaucoup d'adresse & de fermeté. *ibid.* Il forme le projet de conquérir l'Irlande. *ibid.* Il promet du secours au Roi de Lintser. 181. Il va en Irlande, & la soumet entièrement. 183. Il va trouver les Légats du Pape en Normandie. 184. Il jure qu'il n'a point participé au meurtre de Becket. *ibid.* Conditions de son absolution. *ibid.* Conspiration contre lui. 185. Ses fils l'attaquent. 186. Il rappelle de France Henri son fils-aîné. *ibid.* Il se broüille avec son fils. 187. Il est attaqué de tous côtez. *ibid.* Il se défend vigoureusement. *ibid.* Il met la Reine en prison. *ibid.* Il se rend en Angleterre. 188. Il fait pénitence sur le tombeau de Becket. *ibid.* Il est battu de verges. *ibid.* Il acheve de réduire les Rebelles en Angleterre. *ibid.* Il fait lever le siège de Rouën. 189. Il se trouve dans un état florissant. *ibid.* Il fait la paix avec Louis le Jeune. 189. Il confirme les Loix de Saint Edoüard. 190. Il veut faire ériger l'Irlande en Royaume. 191. Il est choisi Arbitre par les Rois de Castille & de Navarre. 192. Il sème la dissension entre ses enfans. *ibid.* Il envoie Jean en Irlande, & le rappelle. 194. Il se prépare à punir Richard. 195. Il a guerre avec Philippe. 196. & *suiv.* Il est abandonné de ses Sujets de France. 200. Il est battu par tout. *ibid.* Il est contraint d'accepter une paix défavantageuse. *ibid.* Il découvre que son fils Jean est d'intelligence avec Richard. *ibid.* Il fait des imprécations contre ses enfans. *ibid.* Il meurt à Chinon. *ibid.* Son corps jette du sang à l'arrivée de Richard. *ibid.* Son caractère. 201. Ses enfans légitimes. *ib.* Ses bâtards. *ibid.*

Henri, fils de Henri II. est couronné. 172. Sa fierté. *ib.* Il refuse la visite de Becket. *ib.* Il entre dans la conspiration contre son pere. 186. Il prend des mesures contre lui avec le Roi de France. *ib.* Il est rappelé, & mené en Auvergne. *ibid.* Il se broüille avec son pere. *ib.*

Il est soupçonné, & s'évade. *ib.* Il agit en Souverain. 187. Il fait des progrès en France. 188. Le vent l'empêche de mener une Armée en Normandie. *ib.* Il va en France. 190. Sa mort. 193

Henri, ( Naissance du Prince ) fils du Roi Jean. 262

Henri III. surnommé de Winchester. 304. Il est couronné. 305. Il rend hommage au Pape. *ibid.* Il entre dans Londres. 311. Il jure qu'il maintiendra les privilèges du Peuple. *ibid.* Il est couronné de nouveau. 313. Il accorde l'observation des Chartres. 316. Il est déclaré majeur. 319. Il fait renouveler toutes les Chartres, & pourquoi. 320. Son caractère. *ibid.* Il commence à opprimer son peuple. 321. Il se broüille avec son frere Richard. *ibid.* Il révoque les Chartres. *ibid.* Il contente son frere. 322. Il est mécontent des Moines de Cantorbéri, au sujet d'une élection. *ib.* Il ne sçait profiter des troubles de France. 323. Il soutient le Pape. 325. Il forme le dessein de porter la guerre en France. *ibid.* Il manque de Vaisseaux. Il veut tuer Hubert, qu'il accuse de cette faute. *ibid.* Il amasse de l'argent par des voyes injustes. 326. Il va descendre en Bretagne. *ibid.* Il ne sçait pas profiter de ses avantages. *ibid.* Il va en Guyenne. *ibid.* Il s'en retourne. *ibid.* Il veut priver Marshal de son héritage. 328. Il porte la guerre en Galles, & fait peu de progrès. *ibid.* Divers projets sur son mariage, échoüez. *ibid.* Il approuve une élection que le Pape casse. 329. Il demande un subside. *ibid.* Il chasse Hubert du Bourg. 330. Il veut obliger Hubert à rendre compte de sa Charge. 331. Ses violences à son égard. *ibid.* Il le tire d'un azyle. 332. Il l'y renvoie, & défend de lui porter des vivres. *ibid.* Il s'appaise. 333. Il entreprend de réduire les Barons par force. 337. Il les traite rudement. *ibid.* Il propose un accommodement au Comte de Pembrock, & le rompt. *ibid.* Il disgracie l'Evêque de Winchester. 339. Il est informé de sa supercherie à l'égard de Pembrock. *ibid.* Il fait la paix avec les Gallois. *ibid.* Il fait poursuivre les anciens Ministres, qui se sauvent dans les Aziles. *ibid.* Il leur



leur accorde leur grace. 340. Il se marie avec Eleonor de Provence. 340. Il rappelle ses anciens Ministres. 341. Il veut introduire plusieurs nouveautez. 342. Il s'engage à faire observer les Chartres. 343. On lui accorde un subside. *ibid.* Il a une entrevûe avec le Roi d'Ecosse. 344. Il se broüille avec les Barons. 346. Il propose un régleme. *ibid.* Sa froideur à l'égard du Pape. 347. Il tâche de faire élire le frere de la Reine pour Evêque de Winchester. *ibid.* On conspire contre lui. *ibid.* Son inconstance. 348. Il veut poursuivre le Comte de Leicester sur son mariage. *ibid.* Il fait publier l'excommunication lancée contre l'Empereur. *ibid.* Il renouvelle ses poursuites contre Hubert du Bourg. 349. Il envoie des Juges dans les Provinces pour avoir de l'argent. 352. Il rappelle plusieurs Seigneurs qui s'étoient retirez. *ibid.* Il exige une somme d'argent des Juifs. 353. Il fait élire Boniface, frere de la Reine, Archevêque de Cantorbéri. *ibid.* Il est engagé par le Comte de la Marche à porter la guerre en France. 354. Il ne trouve pas en France ce que le Comte de la Marche lui avoit promis. 355. Il déclare la guerre à Louis IX. 356. Il rejette ses conditions. *ibid.* Il le fait défier. *ibid.* Il passe l'hiver à Bordeaux. 357. Il fait une Trêve avec Louis IX. 358. Il retourne en Angleterre. *ibid.* Il tire une grosse somme des Juifs. *ibid.* Il promet l'observation des Chartres, & obtient un subside. 359. Il confisque les biens des François établis dans son Royaume. 361. Il s'éloigne de ses Sujets, & parle durement au Parlement. 367. Il vend son argenterie. *ibid.* Il établit une Foire à Westminster, & pourquoi. *ibid.* Il employe inutilement des moyens pour avoir de l'argent. *ibid.* & *suiv.* Il tâche de faire élire Athelmar Evêque de Durham. 368. Il envoie le Comte de Leicester en Guyenne. *ibid.* Il prend la Croix. *ibid.* Il fait élire Athelmar Evêque de Winchester. 369. Il néglige de ménager les Anglois. 376. Il fait de grands présens à Guy de Lusignan son frere uterin. *ibid.* Il presse Alexandre, Roi d'Ecosse, de lui faire hommage pour son Royaume. 376. Il

extorque de l'argent des Juifs. *ibid.* Il reçoit les plaintes des Gascons contre Leicester. 377. Il envoie des Commissaires qui le déchargent. *ibid.* Il se résout de sacrifier le Comte de Leicester aux Gascons. *ibid.* Il l'appelle traître. *ibid.* Il en reçoit un démenti en face. 378. Il le fait arrêter, & se réconcilie avec lui. *ibid.* Il donne la Guyenne à Edoüard son fils. *ibid.* Il demande de l'argent au Clergé, qui lui fait des remontrances. *ibid.* Il le menace. *ibid.* Il persécute la Ville de Londres. 379. Il tâche de mettre quelques Membres du Clergé dans ses intérêts. *ibid.* Il attaque encore le Comte de Leicester. *ibid.* Il se laisse gouverner par les étrangers. 380. Il est obligé de se préparer à aller en Guyenne, à cause des troubles de cette Province. 381. Il demande un secours au Parlement. *ibid.* On lui accorde, à condition que les Chartres seront accordées. 382. Sa réponse aux Députés. *ibid.* Il cherche à se dégager de sa promesse. 383. Il part pour la Guyenne. *ibid.* Il y fait quelques progrès. *ibid.* Il fait demander Eleonor de Castille pour le Prince Edoüard. *ibid.* Elle lui est accordée. 384. Il tâche en vain de tirer de l'argent du Parlement, sous prétexte de la Guerre de Guyenne. *ibid.* Il retourne en Angleterre par la France. *ibid.* Il refuse le don des deux Siciles. 385. Il accepte pour Edmond son second fils les deux Siciles. 386. Il envoie de l'argent au Pape. 387. Il s'engage à payer ce que le Pape pourra emprunter. *ibid.* Il demande un secours au Parlement. 390. Il n'en reçoit point de réponse. 391. Il le dissout. *ibid.* Il veut obliger le Parlement & le Clergé de lui donner de l'argent. 395. Il est mal obéi. *ibid.* & *suiv.* Ses excès en faveur de ses freres uterins. *ibid.* Il presse de nouveau le Clergé de lui accorder de l'argent, & l'obtient. 397. Il est battu dans la guerre de Galles. 398. Il demande au Pape qu'il adoucisse les conventions touchant la Sicile. *ibid.* Il veut renoncer à cette Couronne. *ibid.* Il s'engage à la réformation du Gouvernement. 400. Il marque son ressentiment contre le Comte de Leicester. 403. Il est pressé par le Pa-



pe sur l'affaire de Sicile. *ibid.* Il est délié de son serment touchant les Statuts d'Oxford. 406. Il rappelle l'Evêque de Winchester, *ibid.* Il déclare aux Magistrats, qu'il ne veut plus observer les Statuts d'Oxford. *ibid.* Il se retire à la Tour, & casse les Magistrats. 407. Il ne répond rien à la Requête des Barons. *ibid.* Il est menacé par les Comtes de Gloucester & de Leicester, *ibid.* Il rompt par son imprudence l'accommodement qu'on négocioit en sa faveur. *ibid.* Il évite les pièges qu'on lui avoit tendus. 408. Il promet de confirmer les Statuts d'Oxford. *ibid.* Il fait un voyage en Guyenne. *ibid.* Il revient. 409. Il menace les Barons. *ibid.* Il est menacé par Urbain IV. de perdre la Sicile. *ibid.* Il a guerre avec les Barons, puis s'accommode. 410. Il veut se tirer d'esclavage. 411. Il fait une Trêve. 412. Il renouvelle la guerre, & remporte divers avantages. 413. Il s'approche de Londres. 415. Il se retire à Lewes. *ibid.* Il est pris prisonnier. *ibid.* Il est contraint d'approuver les nouvelles résolutions des Barons. 418. Il renonce à la Couronne de Sicile. 422. Sa présence d'esprit sur le point d'être tué. 423. Il est délivré de captivité. *ibid.* Il se venge de ses ennemis. 424. Il assiège Kenelworth. 427. Il offre des conditions aux Mécontents, qui les rejettent. *ibid.* Il assemble un Parlement. *ibid.* Il marche contre les Mécontents d'Ely. 429. Il contraint les Rebelles d'Ely de se rendre. 430. Il finit la guerre contre les Barons. *ibid.* Sa mort. 433. Son caractère. *ibid.* Ses enfans. 434. Quatre choses dignes de remarque dans son Regne. *ibid.*  
 Henri Roi de Sicile est tué par Conrad son frere. 385  
 Henri fils de Richard, Roi des Romains, est tué à Viterbe par Guy de Montfort. 432  
 Hérétiques condamnés au Concile d'Oxford & châtiés. 176  
 Hermite, (Prédiction remarquable d'un) 267. Il est pendu. 269  
 Hommage du Roi d'Ecosse. 246  
 Honorius III. Pape. 312  
 Hubert du Bourg. 306. Est fait Grand

Justicier. 313. Il fait punir les Séditieux de Londres. 315. Son grand credit. *ibid.* Il fait déclarer le Roi majeur par le Pape. 316. Son artifice pour obliger les Barons à remettre leurs places au Roi. 317. Il est soupçonné d'avoir fait empoisonner le Comte de Salisburi. 320. Il conseille au Roi de se rendre absolu. 321. Il est fait Comte de Kent. *ibid.* Il est presque tué par Henri III. 325. Il est disgracié & dépouillé de sa charge. 330. & *suiv.* Il est tiré par force d'une Eglise. 332. Il y est renvoyé mais le Roi défend de lui porter des vivres. *ibid.* On intercede pour lui en vain. *ibid.* Il est envoyé à la Tour. *ibid.* Ensuite au Château de Devises. 333. Il s'évade de sa prison & se retire dans une Eglise. 337. Il en est tiré par force. *ibid.* Il y est renvoyé & délivré par des gens armés. *ibid.* Il est encore poursuivi, & enfin s'accommode avec Henri III. 350

Hugues de Lincoln meurt en odeur de Sainteté. 246

Humbert, Archevêque de Cantorbéri. 239. Son Discours à l'Assemblée du Peuple. *ibid.* Il assemble un Synode malgré les défenses du Roi. 247. Il fait une espèce de bravade au Roi. *ibid.* Sa mort. 256

## I.

Jean, fils de Henri II, est envoyé en Angleterre. 194. Il promet sa protection aux Anglois contre Long-Champ. 211. Il est menacé du Pape. 213. Il s'introduit dans le Gouvernement. *ibid.* Il pense à s'assurer de la Couronne. *ibid.* Il tâche de profiter du malheur de Richard III. pour monter sur le Trône. 222. Il y trouve de grandes difficultez. *ibid.* Il tâche de gagner les Normands. *ibid.* Il se ligue avec Philippe. *ibid.* Il tâche en vain de mettre le Roi d'Ecosse dans ses intérêts. *ibid.* Il fait courir le bruit que le Roi est mort, & demande la Couronne, qui lui est refusée. 223. Il tâche de faire retenir son frere en prison. 225. & *suiv.* Il est pardonné par son frere. 229. Il est surnommé sans Terre. 235. Il prend des mesures pour s'assurer la Couronne. 236. Ses amis le



le servent avec zèle. 237. Il s'empare des trésors du feu Roi. 238. Il se rend maître du Mans & fait raser les murailles. *ibid.* Il passe en Angleterre où il est couronné. 238. Son Regne est distingué par trois événemens principaux. 240. Il passe en Normandie. 241. Il fait le siège de Lavardin. 242. Il devient amoureux d'Isabeau d'Angoulême. 244. Il l'épouse. *ibid.* Il repasse en Angleterre & demande un subside. 245. Il reçoit l'hommage du Roi d'Ecosse. 246. Il pardonne à l'Ordre de Citeaux. *ibid.* Il fonde le Monastere de Bowley. *ibid.* Il se broüille avec les Barons, & pourquoi. 247. Il les attaque, & les soumet. 248. Il les dispense du voyage de France pour de l'argent. *ibid.* Il a une entrevüe avec Philippe. *ibid.* Il confirme le Traité qu'il avoit fait. *ibid.* Il est reçu à Paris avec beaucoup de caresses. *ib. & suiv.* Il est cité par Philippe à la Cour des Pairs & ne comparoit pas. 250. Il gagne une bataille, & fait prisonnier Arthur & Eleonor. *ibid.* Il tâche de gagner Arthur. 251. Il est accusé de sa mort. *ibid.* Il est cité une seconde fois à la Cour des Pairs, sur les plaintes des Bretons, au sujet de la mort d'Arthur. 252. Il en voye des Ambassadeurs qui sont mal reçus. *ibid.* Il est condamné & ses Terres confisquées. *ibid.* Son insensibilité étonnante. 253. Il maltraite ses Sujets Anglois. 254. Il obtient un subside pour faire la guerre. *ibid.* Il tâche de faire la Paix avec Philippe. *ibid.* Il veut porter la guerre en Poitou. 255. Il exige de l'argent de la Noblesse. 256. Ses différends avec les Moines de Saint Augustin, au sujet de l'élection de l'Archevêque de Cantorbéri. 257. Il se fait accorder un subside par des voyes violentes. 258. Il chasse les Moines de Saint Augustin. 260. Il écrit vigoureusement au Pape. *ibid.* Il menace les Ecclesiastiques. 261. Sa severité envers le Clergé. 262. Il lève une grande Armée & châtie les Provinces du Nord. 263. Il se fait renouveler l'hommage par tous ses Vassaux. *ibid.* Sa severité à l'égard de l'Archidiacre de Norwick. 264. Il veut s'accommoder avec le

Pape. 265. Il veut porter la guerre dans le País de Galles. 266. Il reçoit des avis du soulèvement des Grands. *ibid.* Il se défie de son Armée & la licencie. *ibid.* Il fait de grands préparatifs. 268. Son irrésolution. 269. Il se soumet aux conditions proposées par Pandolphe. *ibid.* Il résigne la Couronne au Pape & lui rend hommage. 260. Il fait pendre l'Hermite de Pontfract. 271. Il veut porter la guerre en France, mais les Barons refusent de marcher avant qu'il soit absous. 272. Il est absous. *ibid.* Il reprend son premier dessein. 273. Les Barons refusent de le suivre. *ibid.* Il veut les châtier. *ibid.* Il se desiste. *ibid.* Il implore la protection du Pape. 274. Il consent à une seconde résignation de sa Couronne. 275. Il porte la guerre en France. 276. Sa querelle avec les Barons. 277. Il refuse la demande des Grands. 280. Il est assiégé. *ibid.* Il est contraint de ceder. *ibid.* Il signe la grande Chartre & celle des Forêts. 281. Il s'en repent. 282. Il fait lever des Troupes d'Avanturiers dans les País étrangers. *ibid.* Il demande du secours au Pape. *ibid.* Il se retire dans l'Isle de Wigth. 283. Il reçoit beaucoup de Troupes. *ibid.* Il reprend Rochester, ravage le Royaume, & se venge de Langton. 284. Il ravage les Provinces Orientales. 288. Il porte sa Couronne & ses Trésors à Lyn. 289. Il accorde des privilèges à cette ville. *ibid.* Il se retire dans la Province de Lincoln. *ibid.* Il perd son bagage & devient malade de chagrin. *ibid.* Il fait son Testament & laisse sa succession à son fils Henri. 289. *& suiv.* Il meurt à Newarck. 290. Son Caractere. *ibid.* Ses femmes & ses enfans. 291

Jean de Salisburi. 452

Jean Curvy, Comte d'Ulster. 254. Sa force. 255

Jeanne, fille de Henri II, épouse le Roi de Sicile. 191

Jeanne, Reine de Sicile, sœur de Richard I. épouse le Comte de Toulouse. 230. Sa mort. 242

Jeanne, sœur du Roi Henri III. épouse le Roi d'Ecosse. 314. Sa mort. 347

Jeanne d'Acre, (Naissance de) fille du

Nnn iij

Prince



Prince Edouïard. 433  
 Jérusalem est prise par les Croïsez. 63  
 Jérusalem. ( Affaires de ) 213. Cause de  
 la perte de cette Ville. 214  
 Incendie à Londres. 89  
 Ingulphe est fait Abbé de Croïland. 36  
 Innocent III. ( Le Pape ) casse les deux  
 élections des Moines de S. Augustin.  
 257. Il fait élire le Cardinal Langton.  
 258. Sa Lettre au Roi Jean. 259. Il  
 exhorte le Roi Jean à recevoir le Car-  
 dinal Langton. 260. Il enjoint aux Suf-  
 fragans de le reconnoître. *ibid.* Sa ré-  
 ponse à la Lettre de Jean. 261. Il or-  
 donne de mettre l'Angleterre en inter-  
 dit. *ibid.* Il prononce la Sentence d'ex-  
 communication contre le Roi Jean.  
 264. Suite de cette affaire. *ib.* & *suiv.*  
 Il délie les Anglois du serment de fide-  
 lité. 266. Il dépose Jean. 267. Il me-  
 nace les Barons. 283. Il casse les deux  
 Chartres, & délie le Roi Jean de son  
 serment. 283. Il excommunie les Ba-  
 rons. 284. Il défend à Loüis & à Phi-  
 lippe de secourir les Barons. 285. Sa  
 mort. 312  
 Innocent IV. Pape. 359. Vexe le Clergé,  
 & ses demandes. *ibid.* Ses vexations &  
 ses affaires avec les Barons Anglois.  
 361. & *suiv.* Il est accusé d'avoir été  
 cause du malheur de Loüis IX. 370. Il  
 demande à Henri III. la permission d'al-  
 ler à Bordeaux. 370. Il offre la Cou-  
 ronne de Sicile au Prince Richard. 380  
 Il offre les deux Siciles à Henri III. Roi  
 d'Angleterre. 385. Il se rend maître  
 de Naples. *ibid.* Il est duppé par Main-  
 froi. 386. Il offre à Henri les deux Si-  
 ciles pour Edmond son second fils. 386  
 Il tire de l'argent de Henri III. par tou-  
 tes sortes de moyens. 387. Il poursuit  
 Mainfroi & est battu. 388. Sa mort. *ib.*  
 Insulte faite à la Reine d'Angleterre par la  
 Canaille de Londres. 411.  
 Interdit en Angleterre. 261  
 Joachim ; ( L'Abbé ) ce que c'est. 209  
 Joffrid. 146  
 Irlande ( L' ) est conquise par Henri II.  
 177. Sa situation. 179. Ses avantages.  
*ibid.* Ses premiers Habitans. 180. Ses  
 noms. *ibid.* Sa Langue. *ibid.* Elle est par-  
 tagée en sept Royaumes. 181  
 Isaac, Roi de Chypre, cruel & avare.

209. & *suiv.* Il maltraite les Anglois.  
 210. Il est vaincu & enchaîné avec des  
 chaînes d'argent. *ibid.*  
 Ifabeau d'Angoulême. 244  
 Isabelle, sœur du Roi Henri III. épouse  
 l'Empereur Frideric II. 354. Sa mort.  
*ibid.*

## K.

**K** Ilvarby, ( Robert ) Archevêque  
 d'Yorck. 454

## L.

**L** Anfranc est fait Archevêque de Can-  
 torbéri. 28. Il rend de grands ser-  
 vices au Roi. 50. Il fait des remontran-  
 ces au Roi. 51. Il est disgracié &  
 meurt. *ibid.*  
 Langton ( Le Cardinal ) est élu Archevê-  
 que de Cantorbéri. 258. Il arrive en  
 Angleterre. 272. Il absout le Roi. *ibid.*  
 Il s'oppose à ses desseins & le menace.  
 273. Il fait voir la Chartre de Henri I.  
*ibid.* Sa mort. 322  
 Légat en Angleterre. 87  
 Légat ( Nouveau ) en Angleterre ; ce  
 qu'il y fait. 274. & *suiv.*  
 Légat ( Le ) du Pape poursuit les Ecclé-  
 siastiques qui avoient adheré à Loüis.  
 311  
 Légat ( Autre ) arrivé nouvellement, fait  
 une demande extraordinaire, on ne lui  
 répond rien. 319  
 Légat. ( Nouveau ) 344. Il veut aller en  
 Ecosse, mais le Roi de ce Païs s'y op-  
 pose. 345. On lui fait une insulte à Ox-  
 ford. 346. Ses exactions. 349. & *suiv.*  
 Il va en Ecosse. *ibid.* Il retourne à Ro-  
 me. 352  
 Légat ( Nouveau ) en Angleterre. 424.  
 Il demande un nouveau subside au Cler-  
 gé, qui le refuse. 429  
 Légats ; leur autorité en Angleterre. 128  
 Leicester ( Le Comte de ) est battu. 187.  
 Leicester ( Simon de Montfort Comte de )  
 commence à s'élever à la Cour de  
 Henri III. 344. Il épouse la sœur de  
 Henri III. 345. Il est poursuivi par Hen-  
 ri III. & se retire en France. 348. Il est  
 rappelé. 352. Il va en Guyenne. 368.  
 Il se justifie des plaintes des Gascons.  
 377. Henri veut le sacrifier aux Gas-  
 cons. *ibid.* Il s'appuye du secours de ses  
 amis.



amis. *ibid.* Il comparoit devant les Pairs. *ibid.* Il est appelé Traître par Henri III. *ibid.* Il lui donne un dementi en face. 378. Il est arrêté. *ibid.* Il se reconcilie & envoyé en Guyenne. *ibid.* Il est encore attaqué par le Roi, mais inutilement. 379. Il offre ses services à Henri. 384. Il se broüille avec le Comte de Gloucester. 405. Il se reconcilie. 406. Il s'unit avec lui contre le Roi qu'il menace. 407. Il tente de surprendre le Roi. 408. Il se retire en France. *ibid.* Il retourne en Angleterre. 409. Il est élu des Barons pour commander l'armée contre Henri III. 410. Il se rend maître de Londres, & livre un combat au Fauxbourg de Southwark. 412. Il entre dans la Ville. 413. Il suit Henri III. à Lewes. 414. Il amuse Edoüard pendant le combat. 415. Il fait Henri III. prisonnier. *ibid.* Il se sert du nom du Roi contre le Roi même. 416. Il réduit quelques Révoltez. 419. Il est soupçonné d'aspirer à la Couronne. *ibid.* Il feint de vouloir délivrer le Prince Edoüard. *ibid.* Il convoque un Parlement. *ibid.* Il marche contre le Comte de Gloucester. 420. Il dissimule son chagrin de la fuite du Prince Edoüard. 421. Il fait tous ses efforts pour se soutenir. *ibid.* Il renonce pour le Roi Henri III. à la Couronne de Sicile. 422. Il fuit devant Edoüard. *ibid.* Il s'engage enfin à donner Bataille. *ibid.* Il est défait & tué à Evesham. *ibid.* Considerations sur ce Comte, qui a été regardé comme martyr par les Moines. 423. Il a été appelé Catilina Anglois. *ibid.*

Leolyn, Prince de Galles, fait la paix avec Henri III. 313

Lettre de Grosteste au Pape. 455. & *suiv.*

Lewes. (Bataille de) 414. & *suiv.*

Ligue des Barons contre le Roi. 274. & 277

Ligue nouvelle. 322

Lincoln. (Entreprise d'un Evêque de) 365

Linster (Le Roi de) en Irlande, demande du secours à Henri II. 181

Liturgie à l'usage de Sarum, 145

Longchamp & l'Evêque de Durham sont Régens d'Angleterre pendant le voya-

ge de Richard I. 211. Sa conduite altière. *ibid.* Occasion de sa chute. *ibid.* Il est accusé & condamné. 212. Il est mis en prison. *ibid.* Il s'évade. *ibid.* Il est relaché. *ibid.*

Louïs le Gros suscite des affaires à Henri. 81. Il chagrine Henri qui s'en venge. 83. Il tâche d'assurer à Guillaume la Normandie. *ibid.* Il fait la Paix avec Henri, puis la rompt. 84

Louïs le Jeunemène une Armée en Palestine. 114. Il se broüille avec Aliénor son Epouse. *ibid.* Il répudie Aliénor. 115. Il se ligue avec Etienne contre le Prince Henri. *ibid.* Il se plaint de Henri II. 173. Il assiège Rouen. 189. Il est obligé de lever le siège. *ibid.* Il fait la paix. *ibid.* Il va au tombeau de Becket. 191. Il meurt. 192

Louïs (Le Prince) épouse Blanche de Castille. 243. Il est appelé en Angleterre. 285. Il y arrive & prend Rochester. 286. Il est excommunié par l'Abbé de Saint Augustin. *ibid.* Il reçoit le serment des Barons & de la ville de Londres. *ibid.* Il fait Simon Langton Chancelier. *ibid.* Il fait de grands progrès. 287. Il assiège Douvre. *ibid.* Il reçoit l'hommage du Roi d'Ecosse. *ibid.* Il fait défendre son droit à Rome. *ibid.* Il mécontente les Anglois. 288. Il tâche en vain de corrompre le Gouverneur de Douvre. 306. Il fait un voyage en France. 307. Il retourne en Angleterre & fait brûler Sandwick. 308. Son Général assiège Lincoln & est défait. *ib.* Il assiège Douvre & leve le siège. 309. Il demande du secours au Roi son Pere. *ibid.* Il est bloqué dans Londres. 311. Il propose la Paix. *ibid.* Il l'obtient & s'en retourne en France. *ib.* Il succède à son Pere sous le nom de Louïs VIII. 316

Louïs VIII. Roi de France refuse d'exécuter les articles du Traité de Londres. 316. Il attaque la Saintonge, & se rend maître de la Rochelle. 320. Il est fait Chef de la Croisade contre les Albigeois. *ibid.* Il meurt. *ibid.*

Louïs IX. son fils lui succède sous la tutelle de la Reine Blanche. 320. Il attaque la Bretagne. 340. Il assiège Fontenay. 355. Il fait des propositions à Henri III. 356



356. Il prend Fontenay. *ibid.* Il fait une Trêve avec Henri III. 357. Il chasse les Anglois établis dans son Royaume. 361. Il prête de l'argent au Prince Edoüard pour l'expédition de la Terre Sainte. 431. Il débarque en Afrique & fait le siège de Tunis. *ibid.* Il y meurt. 432  
 Lusignan (Guy de) va trouver Richard. 210. Il épouse Sybille, Reine de Jérusalem. 214. Il est soupçonné d'avoir empoisonné Baudouin V. *ib.* Il est détrôné. *ibid.* Ses différends avec le Comte de Montferrat sur le titre de Roi de Jérusalem, 215  
 Lutte de Westminster. 315

## M.

**M**acolm, Roi d'Ecosse, attaque Guillaume le Roux. 54. On lui déclare la Guerre. 55. Il fait la paix. *ibid.* Son entrevue avec Guillaume le Roux. 57. Son différend avec lui. *ibid.* Il retourne en Ecosse sans voir le Roi. *ibid.* Il attaque le Northumberland. *ibid.* Il est défait & tué avec Edoüard son fils. *ibid.*  
 Macolm II. Roi d'Ecosse. 118. Sa mort. 176  
 Magnus Roi de Norwége, attaque l'Île d'Anglesey. 62. Il se retire. *ibid.*  
 Mainfroi frere bâtard de Conrad l'empoisonne, & a la tutelle de Conradin son Neveu. 385. Il duppe Innocent IV. 386 Il pense à se faire Roi de Sicile. 388. Il quitte la Cour du Pape pour un meurtre. *ibid.* Il est cité en Justice & refuse d'obéir. *ibid.* Il bat l'Armée du Pape. 388. Il défait l'Armée du Pape une seconde fois, & se fait couronner Roi de Sicile. 389  
 Malachie. 146  
 Mansel, Favori de Henri III, est en possession de sept cens Bénéfices. 380  
 Marche, (Le Comte de la) engage Henri III. à porter la guerre en France. 354. Fait la Paix avec Louis IX. 357  
 Marguerite, femme de Macolm. 57. Sa mort. *ibid.*  
 Marshal (Richard) frere du Comte de Pembroock, hérite de son frere. 327.

Voyez Pembroock.  
 Mathieu Paris, Historien, fait une vive description de la corruption de la Cour Romaine. 345  
 Mathilde, femme de Guillaume, est couronnée. 18. Sa mort. 42  
 Mathilde d'Ecosse, femme de Henri I. 71  
 Mathilde, fille de Henri I, épouse l'Empereur Henri V. 81. Elle est reconnue Héritière. 87. Elle épouse en seconde noces Geoffroy Plantagenet, Comte d'Anjou. 88. Elle est invitée par les Mécontents d'Angleterre à venir dans le Royaume. 99. Elle se rend en Angleterre. 103. Elle est assiégée dans le Château d'Arundel. 104. Elle s'échappe. *ibid.* Elle engage la Noblesse & le Clergé dans son parti. *ibid.* Elle est assiégée à Wallingford, puis à Lincoln, d'où elle s'évade adroitement. 105. Elle fait de grands progrès. 106. Elle gagne les principaux du Clergé. 107. Elle est élue Reine. 108. Elle traite durement la Reine. 109. Elle se brouille avec l'Evêque de Winchester, & mécontente les Londriens. *ibid.* On veut la saisir. 110. Elle tâche de surprendre à son tour le Légat. *ibid.* Elle est assiégée dans Winchester, & en sort avec ses Troupes. *ibid.* Elle est poursuivie, & se sauve par un moyen extraordinaire. 111. Elle est assiégée à Oxford. 112. Elle se sauve avec de grandes difficultés. 113. Elle se retire en Normandie. 114. Sa mort. 169  
 Mathilde, fille de Henri II, épouse le Duc de Saxe. 176  
 Melun (Le Vicomte de) découvre un secret. 288  
 Merton. (Statuts de) 340  
 Mise, ou accord de Lewes. 416  
 Montagne. (Le Vieil de la) Prince ainsi appelé. 220. Il fait assassiner Montferrat. *ibid.*  
 Montferrat, son différend avec Gui de Lusignan. 215. Il est élu Général des Chrétiens en Orient. 220. Il est assassiné & par qui. *ibid.*  
 Montfort (Simon de) commence à s'élever à la Cour de Henri III. 344, Voyez Leicester.  
 Montfort, (Simon de) fils de Simon de Montfort,



Montfort, Comte de Leicester est battu à Evesham. 422. Il se retire dans l'Isle d'Aholm. 424. Il est contraint de se rendre. 426. Il promet de livrer le Château de Kenelworth & ne peut. *ibid.*  
 Il fait le métier de Corsaire. *ibid.*  
 Morkard veut mettre Atheling sur le Trône. 11. Le Clergé s'y oppose. 12. Il se soumet avec Edwin à Guillaume. 16. Il se révolte avec Edwin contre Guillaume. 21. Ils obtiennent leur pardon. 22  
 Mowbray se révolte. 59. Il est pris & puni. 60  
 Moyen étrange dont se sert le Pape pour tirer de l'argent des Anglois. 393

## N.

**N**ewcastle ; par qui fondée. 37  
 Noblesse (Mécontentement de la) contre Jean sans Terre. 247. Il prend des mesures pour s'opposer au Roi. 248  
 Il refuse de l'accompagner en France. *ibid.*  
 Normandie. (Affaires de) 3

## O.

**O**bservations sur les forces des Rois de France. 150. Sur le droit des Communes. 400. Sur l'affaire de Sicile. 425  
 Odon Evêque de Bayeux frere de Guillaume I. aspire à être Pape. 41. Il est arrêté par le Roi son frere, & ses biens confisquez. *ibid.* Il forme le projet de mettre Robert son Neveu sur le Trône d'Angleterre. 49  
 Ordres nouveaux. 135  
 Origine du droit des Communes. 417  
 Ordres Religieux. 450  
 Ordre des Freres Prêcheurs. *ibid.* & *suiv.*  
 Ordre des Franciscains. *ibid.* & *suiv.* Leur querelle. 451  
 Osmond. 145

## P

**P**aix entre Louis & Henri III. 310. Ses conditions. *ibid.*  
 Palestine. (Affaires de) 325  
 Pandolphe, Légat du Pape. 268. Il succède au Légat Gallon. 313. Il est fait  
 Tome II.

Evêque de Norwich. 314  
 Parlement de Clarendon, qui confirme les cinq Articles proposez, pour être réduits en Loi. 161. & *suiv.*  
 Parlement (Le) demande au Roi qu'il fasse observer les Chartres. 316. Il fait des rémontrances au Roi. 336  
 Parlement de Merton. 340  
 Parlement (Le) refuse de l'argent à Henri III. 358. & *suiv.* Il forme des projets contre lui. 359. Il est prorogé. *ibid.*  
 Parlement d'Oxford & ses Reglemens. 400  
 Parlement (Nouveau) convoqué & pour quoi. 416. Il accorde un subsidie au Roi. 430  
 Patriarche (Le) de Jérusalem vient en Angleterre demander du secours. 194.  
 Henri II. lui donne de l'argent. *ibid.*  
 Pembroke (Le Comte de) entreprend de soutenir Henri III. 304. Il est nommé Régent. 305. Il notifie aux Barons le couronnement de Henri. 306. Il secoure le Château de Lincoln. 308. Il défait l'Armée de Louis. 309. Il consent à la Paix. 310. Il soutient le Légat. 312. Il donne de nouveaux ordres pour l'exécution des Chartres. 313. Il meurt. *ibid.*  
 Pembroke (Richard Marshal Comte de) fait une rémontrance au Roi. 334. Il se retire dans le País de Galles & se ligue avec le Prince de ce País. 335. Il assiège le Château que Henri III. lui avoit pris. 336. Il est fait prisonnier & délivré sur le champ. 337. Ses progrès & sa mort. 338  
 Perquisition touchant les forêts. 369  
 Philippe Auguste succède à Louis le Jeune. 192. Il forme des projets contre Henri II. 196. Il fait sommer Richard d'accomplir son vœu. 203. Il est joint par Richard à Vezelay. 206. Ils partent ensemble, & se separent à Lion. *ibid.* Il reçoit un affront en Sicile 207. On lui fait satisfaction. 208. Il se brouille avec Richard. *ibid.* & *suiv.* Il s'accorde avec lui. 209. Il se brouille derechef avec Richard. 215. Sa jalousie. *ibid.* Il est attaqué d'une maladie dangereuse. 216. Il s'en retourne en France malgré les oppositions de Richard. *ibid.* Il attaque la Normandie.  
 Ooo



die. 223. Il tâche de faire retenir Richard en prison. 225. & *suiv.* Il fait la guerre à Richard. 229. Il perd les anciens Registres de la Couronne. 230. Il fait une Trêve avec Richard. 231. Il tâche de broüiller Jean & Richard. *ib.* & *suiv.* Il rompt la Trêve & a guerre avec Jean sans Terre. 241. Il demande la Paix. 243. Ses intrigues contre lui. 249. Son entrevûe avec Jean sans Terre. *ibid.* Il fait soulever le Comte de la Marche. *ibid.* Il fait citer Jean à la Cour des Pairs. 250. Il attaque la Normandie. *ib.* Il attaque pour la seconde fois la Normandie. 259. Il réduit presque toute la Normandie sous son obéissance. 253. Il continuë ses progrès. *ib.* Il envoie un Champion en Angleterre. 254. Il se rend maître de Rouën. 255. Il accepte la Commission du Pape contre le Roi Jean. 268. Il reçoit ordre de désarmer. 271. Il refuse & engage ses Vasseaux à porter les armes contre le Pape. *ibid.* Il tourne ses armes contre le Comte de Flandres. 272. Sa Flotte est détruite. *ibid.* Il gagne la Bataille de Bovines contre l'Empereur Othon. 277. Il s'engage à secourir les Barons d'Angleterre. 285. Il meurt. 316

Philippe III. succède à Louis IX. son Pere. 432

Pierre l'Hermite, auteur des Croisades. 61

Polycraticon, Ouvrage de Jean de Salisbury. 452

Poor. (Richard) 453

Porte Croix, refusez en Angleterre. 451

Prédiction d'un Hermite. 267

Principes de la puissance Ecclésiastique. 435. & *suiv.*

Procurations, nouvelle espèce d'impositions. 350

Proposition simoniaque de Grégoire IX. aux Anglois. 353

Q.

Querelle entre Becket & Henri II. 160 & *suiv.*

Querelle entre les Bourgeois de Londres & de Westminster. 314. & *suiv.*

R.

Raoul est élu Archevêque de Cantorbéri. 83. Sa mort. 86

Révolte de Mowbray. 59

Révolte du Comte de Devonshire. 99

Révolte de Foulque de Brent. 318

Révolte en Irlande. 327

Richard, (Naissance du Prince) fils de Henri II. 154. Il est envoyé à Paris. 189. Il tâche de troubler la Trêve entre son Pere & le Roi de France. *ibid.* Il épouse Alix de France. 190. Il excite des troubles en Guyenne. 195. Il se laisse débaucher par Philippe Auguste. 196. Ses plaintes contre son Pere. 197. Il retourne auprès de lui. *ibid.* Sa querelle avec le Comte de Toulouze. 198. Il se jette entre les bras du Roi de France. *ibid.*

Richard I. Roi d'Angleterre perd la pensée d'épouser Alix de France. 202. Il va rendre hommage à Philippe. *ibid.* Il se fait couronner Duc de Normandie. *ibid.* Il met la Reine sa mere en liberté. *ibid.* Il maltraite ses ennemis. *ibid.* Il est couronné à Londres. 203. Il est sommé d'accomplir son vœu. *ibid.* Moyens dont il se sert pour avoir de l'argent. 204. Son inquiétude par rapport à son frere. 205. Il lui fait du bien & lui fait épouser l'Héritiere de Gloucester. *ib.* Il établit des Régens. *ib.* Il fait Alliance avec le Roi d'Ecosse. *ibid.* Il va en France joindre Philippe. 206. Ils partent ensemble & se separent à Lion. *ibid.* Il ne trouve point sa flotte à Marseille. *ibid.* Il part de Marseille & arrive à Messine. *ibid.* Il s'empare du Château de Messine. 207. Il est amusé par Tancrede. *ibid.* Il fait un affront à Philippe & le satisfait. 208. Il fait un Traité avec Tancrede. *ibid.* Il se broüille avec Philippe, & pourquoi. *ibid.* Il s'accorde. 209. Il se rend maître de Chypre, & enchaîne le Roi avec des chaînes d'argent. 210. Il consomme son mariage avec Berenguelle. *ibid.* Il va au siège d'Acre. 214. Il fait un affront au Duc d'Autriche. *ibid.* Sa discord avec Philippe. 215. Il est attaqué d'une maladie dangereuse. 216. Il s'oppose au retour de Philippe. *ibid.* Il fait égorger les Prisonniers. *ibid.* Il remporte une grande victoire sur Saladin. 217. Il fait reparer les Villes de la Palestine. 218. Il se tire d'un grand danger, par la générosité d'un des siens. 218.



218. Il enleve la Caravanne de Babylon. 219. Il arrive à la vûe de Jérusalem. *ibid.* Il fait une Trêve avec Saladin. 220. Il s'embarque pour l'Europe. 221. Il est reconnu, pris, arrêté & livré à l'Empereur, qui le retient en prison. *ibid.* Mauvais effets de sa prison pour l'Angleterre. *ibid.* Il est conduit à la Diète d'Haguenau, où il se justifie. 224. Ses ennemis tâchent de le faire retener en prison. 225. On exige de dures conditions de lui. *ibid.* L'Empereur lui donne le titre de Roi d'Arles. 226. Il est mis en liberté. 227. Il réduit les partisans de son frere. 228. Il fait alliance avec le Roi d'Ecosse. *ibid.* Il se prépare à la guerre contre la France. *ibid.* Il pardonne à son frere. 229. Il prend prisonnier Philippe de Dreux, Evêque de Beauvais. 230. Sa réponse au Pape à son sujet. *ibid.* Il est blessé à Chaluz, & meurt de sa blessure. Son caractere.

232. & *suiv.*

Richard, (Naissance de) fils du Roi Jean. 262. Il est fait Comte de Cornouaille. & envoyé en Guyenne. 319. Il se broüille avec son frere Henri III. 321. Il fait une réponse fort fiere. 322. Il se ligue avec d'autres Seigneurs, & prend les armes pour faire observer les Chârtres. *ibid.* Il épouse la Comtesse de Gloucester. 327. Il fait des remontrances au Roi. 344. Il part pour la Terre Sainte. 352. Il se marie. 358. Il s'abouche avec le Pape à Lyon. 368. Le Pape lui offre la Couronne de Sicile. 380. Il veut prendre des précautions qui ne sont pas du goût du Pape. 381. Il refuse de prêter de l'argent à son frere. 391. Il est élu Roi des Romains. 397. Il fait passer une grosse somme en Allemagne. *ib.* Il s'oppose aux Statuts d'Oxford. 404. Il part pour l'Alemagne, & revient peu après. 406. Il est fait prisonnier à Lewes. 415. Il est mis en liberté. 424. Son second mariage. 431. Il reconcilie Edoüard avec le Comte de Gloucester. *ibid.* Sa mort. 433

Richard Strong bowyn, Comte de Pembroock, & Robert Fitz-Stephen, Seigneurs Anglois, qui subjuguent l'Irlande. 182. & 183. Ils sont rappelés par Henri II. jaloux de leurs progrès.

*ibid.* Ils traitent avec lui.

*ibid.*

Richard le Grand est élu Archevêque de Cantorbéri, à la place d'Hémesham.

323

Richard Marshal hérite de son frere. 327.

Il se venge du Roi, qui vouloit le priver de cet héritage. 328. Il est rappelé.

*ibid.*

Richard Blund est fait Archevêque de Cantorbéri. 333. Son élection est annullée par le Pape.

337

Robert, fils de Guillaume I. se déclare contre son pere. 36. Il le blesse dans un combat, sans le connoître. *ibid.* Il se soumet à lui. 37. Il va commander une Armée contre l'Ecosse. *ibid.* Il emprunte de l'argent de Henri son frere, pour détrôner Guillaume. 49. & *suiv.* Sa négligence fatale à ses affaires. 51. Il appelle le Roi de France à son secours, qui lui en donne, puis l'abandonne. 52. & *suiv.* Sa générosité envers Henri. 54. Il marche en Ecosse avec lui. *ibid.* Il fait la paix avec son frere Guillaume. 55. Il est en guerre avec son frere. 58. Il reçoit du secours de France, qui lui est inutile. *ibid.* Il emprunte de l'argent de son frere pour l'expédition des Croisiez, & lui donne la Normandie en gage. 61. Il refuse la Couronne de Jérusalem. 64. Ses avantages & desavantages au sujet de la succession de l'Angleterre. 67. Il prétend à la Couronne d'Angleterre. 71. Il arrive en Angleterre. 72. Ses affaires changent de face. *ibid.* Il s'acommode avec son frere. *ibid.* Il va voir le Roi son frere. 75. Il le quitte de sa pension. *ibid.* Il s'en repent, & se plaint de son frere. *ibid.* Il a guerre avec son frere. 77. Il ne peut en obtenir la paix. *ibid.* Il va au secours de Tinchebray, où il est fait prisonnier. 79. Sa mort. 89

Robert de Mellefme, est attaqué par Henri I. 73. Il se retire en Normandie. *ibid.* Ses biens sont confisquez. *ibid.* Il trouble la Normandie. 75. Il bat le Duc, & aspire au Duché. *ibid.* Il est pris, & mis en prison. 82

Robert de Mellent, Seigneur de Pont-audemer. 86. Il se révolte, & est pris. 87

Robert Fitz-Stephen. 182

Roger de Salisburi fait une fortune extraordinaire.

Ooo ij



ordinaire. 92  
 Roger, Archevêque de Cantorbéri. 185  
 Roi ( Le ) & la Reine d'Ecosse, arrivent à Londres. 406  
 Rome ( La Cour de ) tient une prudente conduite. 121. Ses vûes différentes. *ibid.*  
 Rosemonde, maîtresse de Henri II. est mise à mort par ordre de la Reine. 185  
 Rustand, Nonce du Pape, arrive en Angleterre. 39. Il attaque les Abbez de Cîteaux. 395

## S.

**S** Aladin s'empare de la Palestine. 214.  
 & de Jérusalem. *ibid.* Il fait égorger ses prisonniers. 216. Il est vaincu par Richard. 217  
 Salisburi ( Le Comte de ) meurt. 320. Qui il étoit. *ibid.*  
 Salisburi. ( Jean de ) 452  
 Savoye ( Le Comte de ) va en Angleterre. 353  
 Schismes dans l'Eglise. 52. 130. 157  
 Schisme à Rome. 353  
 Scotus. 139  
 Sédition à Londres. 231  
 Sédition à Norwich, apaisée. 433  
 Ségrave est fait Grand Justicier. 331  
 Sewald d'Yorck. 453  
 Sicile. ( Affaires de ) 206. 370  
 Somme exorbitante d'un Juif, donnée à Henri III. 358  
 Soulèvemens ( Divers ) dans l'Angleterre. 426  
 Statuts de Merton. 340  
 Statuts de Marlborowgh. 430  
 Stigand. 138  
 Stuart. ( Origine de la Maison de ) 57  
 Sward ( Richard ) refuse de rendre le Grand Sceau au Roi. 341

## T.

**T** Ancrede le Bêtard s'empare de la Sicile. 207. Il amuse Richard. *ibid.*  
 Il traite avec Richard. 208. Il broüille Richard avec Philippe. *ibid.*  
 Tancrede de Hauteville, pere des Gentils-hommes qui conquièrent la Sicile. 370. & *suiv.*  
 Taxe sur l'Eglise d'Angleterre, par le Pape. 251  
 Thibaut, Comte de Blois, frere d'Etienne Roi d'Angleterre, est appelé par les Normans. 96

Thibaut, Abbé du Bec, Archevêque de Cantorbéri. 100  
 Thomas Becket, Archevêque de Cantorbéri. 158. Voyez Becquet.  
 Thoulouse ( Le Comte de ) a des démêlez avec Henri II. & pourquoi. 155  
 Thoüars ( Guy de ) épouse Constance Duchesse de Bretagne. 244  
 Thurfan, Abbé d'Ely, livre l'Isle au Roi Guillaume I. 31. Il est fait ensuite Archevêque d'Yorck. 83  
 Tiers-Etat admis en France sous Philippe Le Bel, aux Assemblées du Royaume. 401

Tour de Londres, par qui bâtie. 37  
 Traité de Paix entre Guillaume I. & le Roi d'Ecosse. 32  
 Traité de Paix entre Guillaume le Roux, & Robert. 55  
 Traité de Paix entre le Roi d'Ecosse, & celui d'Angleterre. 55  
 Traité de Paix entre Louïs Le Gros, & Henri. 84  
 Traité de Paix entre Louïs, & Henri II. 157  
 Traité entre Richard & Tancrede. 208  
 Traité de Paix entre Philippe, & Jean. 243  
 Traité de Paix entre Henri III. & le Prince de Galles. 430  
 Transubstantiation, ( Dispute sur la ) du tems de Berenger. 135  
 Trêve entre Henri le Jeune, & Henri II. 159. 189  
 Trêve entre Philippe Auguste, & Henri II. 196  
 Trêve entre Richard, & Philippe Auguste. 231  
 Trêve de cinquante jours entre Jean, & Philippe. 241  
 Trêve entre Henri III. & Louïs. 307  
 Trêve entre Henri III. & Louïs IX. 357  
 Trêve entre Henri III. & les Barons. 412

## V.

**U**rbain III. Pape. 195  
 Urbain IV. Pape, menace Henri III. de donner la Sicile à un autre. 409. Il meurt. 418  
 Uterins ( Trois freres ) de Henri III. arrivent en Angleterre. 366  
 Ulster. ( Le Comte d' ) 255. Sa force extraordinaire. *ibid.*

Waltehoff



W.

**W** Altehoff défend Yorck avec beaucoup de courage. 25. Il capitule. *ibid.* Il épouse la nièce du Roi. *ibid.* Il est fait Comte de Northumberland. 32. Il s'engage dans une conspiration, & s'en repent. 34. Il informe le Roi de cette conspiration. 35. Il est décapité. *ibid.* Il est regardé comme un Martyr.

36

Westminster ( L'Eglise de ) est rebâtie.

314

Winchester , ( Guillaume des Roches , Evêque de ) est fait Régent , après la mort de Pembroock. 313. Il est renvoyé à son Diocèse. 321. Son élévation. 330. Il forme le projet de gouverner

arbitrairement. 333. Il attire un grand nombre de Poitevins en Angleterre. 334. Il fait une réponse à Pembroock , qui aigrit beaucoup les Barons. *ibid.* Il répond imprudemment au Parlement. 336. Il est menacé de l'excommunication. *ibid.* Il en appelle au Pape. *ibid.* Il forme un complot contre Pembroock. 338. Sa disgrâce. 339. Il est appelé à Rome. 340. Sa mort. 347. Ce Prélat fut la cause de tous les troubles de ce Règne. *ibid.*

Wulstan.

139

Y.

**Y** Orck. ( Walter & Seval d' ) 453  
Yorck , ( Démêlez des Archevêques d' ) avec ceux de Cantorbéri. 442

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.



